Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres



LUCIEN
de la TRADUCTION
DE N. PERROT
Sr. Dablancourt.

A AMSTERDAM,
Chez Jean de Raveſtein. 1664.

LUCIEN

De la

TRADUCTION

De

N. PERROT,

Sr. D'ABLANCOURT.

DIVISE EN DEUX PARTIES.

Quatriéme Edition, nouvélement
reveüe & corrigée.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN DE RAVESTEIN.
CIↃ IↃ C LXIV.

LUCIEN

DE

MONTFORT,

OU

L'HYPOCRITE,

COMÉDIE EN TROIS PARTIES,

A MONSIEUR
CONRART
Conseiller & Secretaire du Roy.

MONSIEUR,

Comme les choſes retournent à leur principe, & finiſſent ordinairement par où elles ont commencé, il eſtoit juſte de conſacrer la fin de mes Traductions, à celuy qui en avoit eu les prémices; & Minucius Felix ayant donné naiſſance à nôtre amitié, Lucien en devoit faire comme l'acompliſſement. D'ailleurs, il faloit métre au frontiſpice de cét Ouvrage, un nom qui banît toute la mauvaiſe opinion, que l-on en pourroit avoir; & que le libertinage de cét Auteur, fût effacé par la vertu de Monſieur Conrart. Ajoûtez à cela, que ce Livre ne pouvoit honêtement paroître en public ſous d'autres auſpices que de celuy, de qui les ſoins ont tant contribué à ſa production, & de qui les bons avis font maintenant qu'il ſe montre au

jour en un eſtat plus parfait. Ce n'eſt donc pas tant icy un preſent, qu'un acte de recõnoiſſance; encore eſt-ce une recõnoiſſance intereſſée, puiſqu'elle mandie la protection de celuy qu'elle reconoit pour ſon bien-faiteur. Et véritablement, MONSIEUR, *puiſque c'eſt vous principalement qui m'avez fait entreprendre cette Verſion; vous devez avoir part au blâme ou à la loüange qui en pourra revenir: outre qu'elle trouvera aſſez de monſtres à combatre à ſa naiſſance, pour chercher un Protecteur. Mais afin que vous ne me puiſſiez reprocher de vous avoir engagé temerairement dans une queréle dont vous vous fuſſiez fort bien paſſé, je vous veus donner des armes pour vous défendre, & pour nous métre tous deux à couvert de la Calomnie.*

Tout ce qu'on peut dire contre moy, ſe peut raporter à deux Chefs, au Deſſein & à la Conduite. Car les uns diront qu'il ne faloit pas traduire cét Auteur: les autres, qu'il le faloit traduire autrement. Je veus donc répondre à ces deux objections, aprés avoir dit quelque choſe de

LU-

LUCIEN, *qui servira à ma justification, & fera mieux voir les raisons que j'ay eües de le traduire.*

LUCIEN *estoit de Samosate, capitale de la Comagéne, & d'une naissance fort mediocre: Car son pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, resolut de luy faire aprendre un métier: mais les commençemens ne luy en ayans pas esté favorables, il se jéta dans les Létres, sur un songe qui est raporté au commençement de cét Ouvrage. Il dit luy-même qu'il embrassa la profession d'Avocat; & qu'ayant en horreur les criailleries, & les autres vices du Barreau, il eut recours à la Filosofie, comme à un azyle. Il paroît par ses Ecrits, que c'estoit un Réteur, qui faisoit profession d'Eloquence, & composoit des Déclamations & des Harangues sur divers sujets, & même des Plaidoyers; quoy qu'il ne nous en reste point de sa façon. Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il passa en Ionie & en Grece, puis en Gaule & en Italie, & revint en son päys par la Macedoine. Mais on voit bien qu'il a vécu une partie du tems à Aténes, aussi en a-t-il pris les vices & les vertus.*

Province de Syrie.

A la fin il se retira des exercices dont j'ay parlé, pour s'adonner à la Filosofie; c'est pourquoy il se plaint en quelque endroit, de ce qu'on l'y veut rembarquer en sa vieillesse. Il a vécu quatre-vingts dix ans; depuis le regne de Trajan, & au dessus, jusques par delà Marc-Aurele, sous qui il fut en grande estime, & devint intendant de l'Empereur en Egypte. Suidas veut qu'il ait esté déchiré par les chiens, mais c'est aparamment une calomnie pour se venger de ce qu'il n'a pas épargné dans ces railleries les premiers Chrestiens non plus que les autres: Toutefois, ce qu'il en dit se peut raporter, à mon avis, à leur charité & à leur simplicité, qui est plutôt une loüange qu'une injure; joint qu'on ne doit pas atandre d'un Payen, l'éloge du Christianisme. Quelques-uns ont creu qu'il avoit esté Chrestien, mais cela ne paroît point dans ses Ecrits: Il est vray qu'il sçait beaucoup de nos mysteres pour un Etranger, quoy que le voisinage de la Iudée & le commerce des Chrestiens, joint à sa curiosité naturéle, luy ayent pû aquerir toute cette cônoissance. D'autres le

veulent

veulent faire paſſer pour un parangon de ſageſſe & de doctrine; Mais outre l'amour des Garçons, où il a eſté ſujet, & le peu de ſentiment qu'il a eu de la Divinité, il ne luy eſt pas pardonnable d'avoir déchiré la reputation des plus grands Hommes, ſur le raport de la Renommée, où plutôt ſur celuy de leurs ennemis. Car encore qu'on le puiſſe excuſer, en diſant que ce n'eſt pas à eux qu'il en veut, mais à ceux qui abuſent de leur nom, pour couvrir leurs vices, on voit bien qu'il ne laiſſe échaper aucune occaſion d'en médire, & qu'il leur donne toûjours quelque coup de dent en paſſant. Du reſte, la façon dont il traite les matieres les plus importantes, fait aſſez voir qu'il n'eſtoit pas fort profond dans la Filoſofie, & qu'il n'en avoit apris que ce qui ſervoit à ſa profeſſion de Réteur, qui eſtoit de parler pour & contre, ſur toute ſorte de ſujets. Mais on ne peut nier que ce ne ſoit un des plus beaux Eſprits de ſon ſiecle, qui a par tout de la mignardiſe & de l'agrément, avec une humeur gaye & enjoüée, & cette urbanité Attique, que nous apellerions en nôtre Langue une rail-

Bourdelot en ſa preface.

raillerie fine & delicate, sans parler de la néteté & de la pureté de son stile, jointes à son élegance & à sa politesse. Ie le trouve seulement un peu grossier, dans les choses de l'Amour, soit que cela se doive imputer au genie de son tems, ou au sien: mais lors qu'il en veut parler, il sort des bornes de l'honêteté, & tombe incontinent dans le sale: ce qui est plutôt la marque d'un esprit débauché que galant. Il a cela aussi des Declamateurs, qu'il veut tout dire, & qu'il ne finit pas toûjours où il faut: qui est un vice qui vient de trop d'esprit & de sçavoir. Mais c'est une grande preuve du merite & de l'excellence de ses Ouvrages, qu'ils se soient conservez jusqu'à nous, veu le peu d'affection qu'on avoit pour leur Auteur, & le naufrage de tant d'autres pieces de l'Antiquité, qui se sont perdües, soit par mal-heur, ou par negligence: Et il faut bien que les Chrestiens ayent trouvé qu'ils pouvoient beaucoup plus profiter que nuire. Aussi jamais homme n'a mieux découvert la vanité & l'imposture des faux Dieux, ni l'orgueil & l'ignorance des Filosofes,

avec

avec la foibleſſe & l'inconſtance des choſes humaines: & je doute qu'il y ait de meilleurs Livres pour ce regard. Car il s'inſinüe doucement dans les eſprits par la raillerie: & ſa Morale eſt d'autant plus utile, qu'elle eſt agréable. D'ailleurs, on peut aprendre icy mile choſes treſ-curieuſes, & c'eſt comme un bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Ie laiſſe à part, que les Fables y ſont traitées d'une façon ingenieuſe, qui eſt treſ-propre à les faire retenir, & ne contribüe pas peu à l'intelligence des Poëtes. Il ne faut donc pas trouver étrange que je l'aye traduit, à l'exemple de pluſieurs Perſonnes doctes, qui ont fait des Verſions Latines, les uns d'un Dialogue, les autres d'un autre: & je ſuis d'autant moins blâmable, que j'ay retranché ce qu'il y avoit de plus ſale, & adoucy en quelques endroits, ce qui eſtoit trop libre, par où j'entre en la juſtification de ma conduite, puiſque voilà mon deſſein aſſez bien juſtifié par tant d'avantages qui peuvent revenir au public, de la lecture de cet Auteur. Ie diray ſeulement que je luy ay laiſſe

laisse ses opinions toutes entieres, parce qu'autrement ce ne seroit pas une Traduction; mais je répons dans l'Argument ou dans les Remarques, à ce qu'il y a de plus fort, afin que cela ne puisse nuire.

Comme la plûpart des choses qui sont icy, ne sont que des gentillesses & des railleries, qui sont diverses dans toutes les Langues, on n'en pouvoit faire de Traduction reguliere. Il y a même des Pieces qui n'ont pû se traduire du tout, comme celle du Jugement des voyelles, *& deux ou trois autres semblables, qui consistent dans la proprieté des termes Grecs, & qui ne seroient pas entendües hors de là. Toutes les comparaisons tirées de l'Amour, parlent de celuy des Garçons, qui n'estoit pas étrange aux mœurs de la Grece, & feroit horreur aux nôtres. L'Auteur allegue à tous propos des vers d'Homere, qui seroient maintenant des pedanteries, sans parler des vieilles Fables trop rebatües, de Proverbes, d'Exemples & de Comparaisons surannées, qui feroient à present un effet tout contraire à son dessein: car il s'agit icy de galanterie, & non pas d'érudition. Il a donc*

a donc falu changer tout cela, pour faire quelque chose d'agréable: autrement, ce ne seroit pas Lucien: & ce qui plaît en sa Langue, ne seroit pas supportable en la nôtre. D'ailleurs, comme dans les beaux visages il y a toûjours quelque chose qu'on voudroit qui n'y fût pas: aussi dans les meilleurs Auteurs, il y a des endroits qu'il faut retoucher ou éclaircir, particulierement quand les choses ne sont faites que pour le plaisir: car alors on ne peut soûffrir le moindre defaut: & pour peu qu'on manque de delicatesse, au lieu de divertir on ennuye. Ie ne m'âtache donc pas toûjours aux paroles ni aux pensées de cét Auteur: & demeurant dans son but, j'agence les choses à nôtre aïr & à nôtre façon. Les divers tems veulent non-seulement des paroles, mais des pensées differentes, & les Ambassadeurs ont coûtume de s'habiller à la mode du pays où on les envoye, de peur d'estre ridicules à ceux à qui ils tâchent de plaire. Cependant, cela n'est pas proprement de la Traduction, mais cela vaut mieux que la Traduction: & les Anciens ne traduisoient point autrement. C'est ainsi

que

Sumptas ac versas de Græcis, lib. 2. cap. 23.

que Terence en a usé dans les Comedies qu'il a prises de Menandre, quoy qu'Aulugelle ne laisse pas de les nommer des Traductions, mais il n'importe du nom, pourveu que nous ayons la chose. Ciceron a fait autant dans ses Offices, qui ne sont presque qu'une Version de Panetius: Et dans celles qu'il avoit faites des Oraisons de Demosthéne, & d'Esquinés, il dit qu'il a travaillé non pas en Interprete, mais en Orateur; qui est la même chose que j'ay à dire des Dialogues de Lucien; quoy que je ne me sois pas donné une égale liberté par tout. Il y a beaucoup d'endroits que j'ay traduits de mot à mot, pour le moins autant qu'on le peut faire dans une Traduction élegante: Il y en a aussi où j'ay consideré plutôt ce qu'il faloit dire, ou ce que je pouvois dire, que ce qu'il avoit dit à l'exemple de Virgile dans ceux qu'il a pris d'Homere & de Theocrite. Mais je me suis resserré presque par tout, sans descendre dans le particulier. qui n'est plus de ce temsci. Ie sçai bien pourtant que cela ne plaira pas à tout le monde, & principalement à ceux qui sont idolâtres de tou-

Pro corona.

Partim reliquit, alia expressit, &c.

Quod Græcum quidem mire quàm suave est, verti autem neque potuit, neque debuit, A. Gell. l. 9. c. 9.

tes

tes les paroles, & de toutes les pensées des Anciens, & qui ne croyent pas qu'un Ouvrage soit bon, dont l'Auteur est encore en vie. Car ces sortes de gens-là crieront comme ils faisoient du tems de Terence.

Contaminari non decere Fabulas,

Qu'il ne faut point corrompre son Auteur, ni rien alterer de son sujet: mais je leur répondray avec luy,

Faciunt næ intelligendo, ut nihil intelligant,
Qui cum hunc accusant, Nævium, Plautum, Ennium
Accusant, quos hic noster autores habet.
Quorum æmulari exoptat negligentiam
Potius, quàm istorum obscuram diligentiam.

Ils pretendent la raison à force de raisonner. Car en l'accusant, ils accusent les Anciens, qu'il a pour garants, & dont il aime mieux imiter la negligence, que l'obscure exactitude de leurs autres.

Que cet obscuram diligentiam *dit bien le defaut de ces Traductions scrupuleuses, dont il faut lire l'Orignal pour entendre la Version!*

Voila,

Voila, MONSIEUR, ce que j'avois à dire pour ma défense. Ie laisse à vôtre courage & à vôtre adresse, sans parler de vôtre zéle & de vôtre affection, d'employer ces armes qui sont plus fortes que luisantes, si ce n'est assez de vôtre nom pour écarter les ennemis, & les empêcher de se declarer. Quoy qu'il en arrive, j'en rétribueray tout le succés à la gloire de mon defenseur, & demeureray toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,

PERROT D'ABLANCOURT.

L U-

LUCIEN,

De la Traduction

DE N. PERROT,

Sr. D'ABLANCOURT.

LE SONGE DE LUCIEN.

Ce Discours est fait par l'Autour dans une Assemblée, quoy que cela ne paroisse pas d'abord; & contient comme une Idée de sa vie.

J'Avois prés de quinze ans, & n'allois plus à l'école, lors que mon pere délibera avec ses Amis, ce qu'il devoit faire de moy. Plusieurs n'aprouvoient pas qu'on me jetât dans les Lettres, à cause que pour y réussir il faut beaucoup de tems & de dépense, pour ne rien dire de la fortune, sans laquelle on ne sçauroit rien faire, quelque habile homme que l'on soit. Ils consideroient que je n'estois pas riche, & qu'en aprenant quelque métier, il me fourniroit en moins de rien dequoy vivre, sans estre à charge à mon pere ni à ma famille. Cette opinion fut donc suivie, & il ne resta plus que d'en trouver un qui fût honneste & utile tout ensemble, & qui me donnât bien-tôt dequoy subsister. Aprés en avoir proposé plusieurs qui furent diversement condamnez ou aprouvez selon l'humeur ou la capacité de chacun, mon pere jetant l'œil sur mon oncle qui estoit excellent Sculpteur; Que ne luy aprens-tu, dit-il, le tien, ou il a déja quelque inclination? ce qu'il jugeoit à me voir faire de

petits ouvrages de cire, où je ne réüssissois pas mal, quoy que cela fût cause assez souvent de me faire donner le foüet. Cette proposition ne me deplaisoit pas, parce qu'il me sembloit que la Sculpture n'estoit pas tant un mestier, qu'un honneste divertissement, qui me rendroit illustre parmy mes Camarades, lors que je leur ferois present de quelque image des Dieux, ou d'autre chose de ma façon. Cela fut donc resolu avec quelque esperance de succés, & mon oncle me mena de ce pas chez luy, & me donnant un ciseau: Trace legerement, dit-il, quelque figure sur cette pierre, pour voir comme tu t'y prendras: *Car*, comme dit le Pöete, *c'est à demy fait que de bien commencer.* Mais j'allay appuyer si lourdement le ciseau sur cette pierre qui estoit assez delicate, qu'elle se rompit: ce qui le mit si fort en colere, qu'il ne put s'empecher de me donner quelques coups de foüet; télement que mon aprentissage commença par les larmes. Je cours au logis tout pleurant; & criant qu'il l'avoit fait par envie, de peur que je ne le surpassasse un jour en son Art. Ma mere encore plus irritée, se met à luy dire des injures; cependant, le soir venu je me couche, & ne fis que rêver toute la nuict, & me tourner de tous costez. Il n'y a rien jusqu'icy, Messieurs, qui soit digne de vostre attention, aussi n'est-ce pas pour cela que je l'ay allegué; mais pour vous faire part d'un songe que j'eus en-suite, si clair qu'il pourroit passer pour une verité, de sorte que l'image m'en demeure encore empreinte dans la memoire. Il me sembla de voir deux Dames, l'une grossiere & mal-peignée, qui avoit les mains crasseuses, les bras retroussez, le visage tout couvert de sueur & de poussiere: Enfin, telle qu'estoit mon oncle, lors qu'il travailloit à son Art. L'autre, d'une façon honneste & plus delicate, avec un visage doux & riant. Aprés m'avoir tiraillé de part & d'autre, pour m'attirer chacune à leur party; à la fin elles remirent à mon choix la décision de leur different, & la premiere commença ainsi: Mon fils, je suis la

Sculpture

Sculpture que tu viens d'embraſſer, & qui t'eſt connüe dés ton enfance, car ton ayeul maternel & tes deux oncles s'y ſont rendus celebres : Et ſi tu me veus ſuivre, ſans t'arreſter aux cajoleries de ma rivale, je te rendray illuſtre; non pas comme elle par des paroles, mais par des effets. Car outre que tu deviendras robuſte & vigoureux comme moy, tu remporteras une eſtime qui ne ſera point ſujete à l'envie, ni cauſe un jour de ta perte, comme les charmes de celle qui te veut ſuborner. Du reſte, que mon habit ne te faſſe point de honte; c'eſt celuy de Phidias & de Polyclete, & de ces autres grands Sculpteurs, qui ſe ſont fait adorer dans leurs Ouvrages, & qu'on revere encore avec les Dieux qu'ils ont faits. Conſidere combien en ſuivant leurs traces tu aquerras de gloire & de loüange, & de quelle joye tu combleras ton pere & ta famille? Voila à peu prés ce que me dit cette Dame, mais groſſiérement, comme parlent les Artiſans, quoy qu'avec beaucoup de vigueur; aprés quoy l'autre parla ainſi : Je ſuis l'Eloquence qui ne t'eſt pas inconnüe, encore que tu ne ſois pas en eſtat de la poſſeder. La Sculpture t'a dit les avantages que tu aurois avec elle; mais ſi tu l'écoutes tu ne ſeras jamais qu'un vil Artiſan, expoſé au mépris & aux injures de tout le monde, & contraint de faire la cour aux Grands pour te maintenir, ſans pouvoir jamais obliger ni deſobliger perſonne; en un mot eſclave de ceux ſur qui je te feray dominer. Quand tu deviendrois des plus excellens en ton Art, on ſe contentera de t'admirer ſans envier ta condition; Mais ſi tu me veus ſuivre, je t'aprendray tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'Univers, & d'illuſtre dans toute l'Antiquité. J'orneray ton ame de vertu & de ſçavoir, qui ſont ſes plus beaux ornemens, & par la connoiſſance du paſſé, je te donneray celle de l'avenir. Au lieu de ce méchant habit que tu as, je t'en bailleray un magnifique, comme celuy que tu me vois; & de pôvre & inconnu, je te rendray illuſtre

& opulent, digne des plus grands emplois, & en eſtat d'y parvenir. S'il te prend envie de voyager dans les païs étrangers, j'y feray marcher ta renommée devant toy; On te viendra conſulter comme un Oracle, & ſi-tôt que tu auras ouvert la bouche, chacun ſera atentif à oüir tes ſentimens pour les ſuivre. Enfin, tu ſeras adoré & reſpecté de tout le monde, & toutes tes paroles & tes actions ſerviront d'exemple & de regle à la poſterité. Je te donneray même l'immortalité tant vantée, & te feray vivre à jamais dans la memoire des hommes. Conſidere ce qu'eſtoit Demoſthene, & ce qu'il eſt devenu par mon moyen; Qu'Eſchines de pôvre garçon a eſté recherché & conſideré par Philippe. Socrate même qui avoit ſuivy du commencement ma rivale, ne m'eut pas plutôt connüe qu'il l'abandonna pour moy. Tu ſçais que je luy ay aquis une eſtime, qui durera autant que les Siecles. Quiteras-tu tant d'honneur, de richeſſes, & de credit, pour ſuivre une pôvre inconnüe, qui eſt contrainte de travailler de ſes mains pour vivre, & de ſonger plutôt à polir un marbre que ſoy-même? Elle n'eut pas plutôt dit cela, que touché de ſes promeſſes, & n'ayant pas encore oublié les coups que j'avois receus, je courus l'embraſſer, ſans atendre qu'elle eût achevé ſa harangue; dequoy l'autre irritée, fut transformée en ſtatüe par la rage & le dépit, comme il arrive aſſez d'autres merveilles en ſonge. Alors l'Eloquence pour me recompencer de mon chois, me fit monter avec elle ſur ſon Char: & touchant ſes chevaux ailez, me promena d'Orient en Occident, me faiſant répandre par tout je ne ſçay quoy de celeſte & de divin, qui faiſoit regarder les hommes en haut avec étonnement, & me combler de benedictions & de loüanges. Elle me rameña en-ſuite dans mon païs couronné d'honneur & de gloire: & me rendant à mon pere, qui m'atendoit avec grande impatience, Tien, luy dit-elle, ton fils, & voy de quelle felicité tu l'euſſes privé ſans moy.

* *Cela montre les voyages de l'Auteur, qui de la Syrie vint en Grece, & de là, en Italie & en Gaule.*

moy. Voila la fin de mon ſonge. Mais il me ſemble que j'entens dire à quel'qu'un, qu'il eſt bien long, & qu'il faloit que ce fût vne de ces nuicts d'Hyver, ou cette nuict fabuleuſe qui donna la naiſſance à Hercule. Un autre ajoutera, peut-eſtre, que je me fuſſe bien paſſé de vous entretenir d'un ſonge, & que c'eſt abuſer de voſtre audience, & de l'honneur que vous me faites de m'entendre ſi favorablement. Mais, Meſſieurs, *Xenephon ne fit point de difficulté de conter le ſien en pleine Aſſemblée, lors qu'environné d'ennemis, & privé de tout ſecours, il n'attendoit que la mort ou la captivité. D'ailleurs, mon deſſein n'eſt pas de vous entretenir de Fables, mais de porter la jeuneſſe à l'amour de la Vertu, par cet exemple, & l'encourager à ſurmonter les difficultez qui ſe rencontrent dans cette carriere. Que perſonne donc ne s'excuſe ſur ſa pôvreté, s'il a le cœur grand & genereux, & pour redoubler ſon courage, qu'il jete les yeux ſur moy, & voye ce que j'eſtois, quand je ſuis party, & en quel eſtat je ſuis revenu: Tel, que je ne le cede point à la gloire de ces anciens Sculpteurs, pour ne rien dire davantage.

* *En la Retraite des dix Milles.*

Contre un Homme qui l'avoit appellé Prometée.

C'eſt comme une Apologie de ſa façon d'écrire.

SI tu m'apelles Prometée, pour me reprocher que mes ouvrages ne ſont que de terre, je tombe d'accord que tu as raiſon, & qu'ils ſont même d'une terre plus groſſiere & moins pure que la ſienne. Mais ſi tu veus dire que je ſuis ingenieux comme luy, j'ay peur que ce ne ſoit une raillerie. Car les productions de mon eſprit n'ont garde d'arriver à la perfection des ſienes; & c'eſt beaucoup qu'elles ne ſoient pas tout à fait terreſtres, & ſi tu veus, dignes du Caucaſe. C'eſt vous autres, Grands Orateurs,

teurs, qui eſtes en ce point de Prometées ; Vous qui animez vos Ouvrages de ce feu celeſte & divin qu'il déroba dans le Ciel. S'il y a quelque difference, c'eſt que les voſtres ſont d'or, & vous raportent grand profit, & que les ſiens n'eſtoient que de boüe. Pour les miens, ce ſont des ſtatües de plâtre qu'on fait en un jour de rejouiſſance, pour donner du plaiſir au peuple, & non pas pour durer eternellement. Peut-eſtre auſſi, que tu m'as appellé Prometée au ſens que ce Pöete Comique a dit, que Cleon eſtoit un Promethée, mais que ce n'eſtoit qu'aprés coup, pour dire, Qu'il manquoit de prévoyance, & ne s'aviſoit de ſes fautes qu'aprés les avoir faites, quoy qu'il luy reſſemblât du reſte. Que ſi c'eſt comme les Atheniens appellent tous les Potiers de terre des Prometées, je trouve *la raillerie délicate, & digne de ton päys, parce que mes ouvrages ſont fragiles comme les leurs. Mais quelqu'un dira, peut-eſtre pour me flater, que c'eſt à cauſe que mon invention eſt nouvelle, & que je n'ay point eu de modelle, non plus que luy, ſur lequel je me puſſe former. Mais outre que Minerve n'a point animé mes ouvrages comme le ſien, ce n'eſt pas aſſez pour moy qu'on en loüe la nouveauté, ſi je n'ay ajoûté les autres graces à celles de l'invention. Car ſans cela, je les abandonne de bon cœur, & permets qu'on les mete en pieces : & ſi j'eſtois d'autre ſentiment, je meriterois d'eſtre déchiré comme Prometée, mais par une douzaine de Vautours au lieu d'un, pour ne pas ſçavoir qu'une choſe qui ne vaut rien, eſt d'autant plus blâmable qu'elle eſt plus nouvelle. Car il ne faut pas quiter le grand chemin pour s'égarer, ni abandonner les Anciens, pour ne rien faire qui vaille. On dit à ce propos, que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir un jour deux merveilles dans le téatre d'Alexandrie, un Chameau tout noir, & un Homme moitié noir & moitié blanc. Mais au lieu de l'admiration & de la loüange qu'il en atendoit, ce ſpectacle fit rire les uns, & épouvanta les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens

Les Atheniens eſtoient grands railleurs.

ne

ne faisoient pas tant d'estat de la rareté, que de la beauté & de la proportion, il ne produisit plus ces deux Monstres; de sorte que l'un mourut faute de soin, & il donna l'autre pour récompense, à un joüeur de flûte qui avoit bien joüé devant luy. Je crains de même que mes caprices n'étonnent les uns, & ne facent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Comedie dont ils sont composez, ne suffit pas pour les rendre aimables, si ces deux choses ne sont bien mélées ensemble, parce que l'union de deux contraires est plus-tost un monstre qu'un miracle; & personne n'admira jamais les Centaures pour leur beauté, mais pour leur extravagance. Ce n'est pas que de deux choses excellentes, on n'en puisse faire une troisiéme qui le soit encore plus, mais je ne voudrois pas asseurer que je l'ay fait; & je crains plus-tost d'avoir corrompu deux bonnes choses par leur mélange. Car le Dialogue aime à s'entretenir en particulier de discours graves & serieux, & la Comedie se plait à boufonner sur un téatre; si bien qu'il semble que l'union n'en puisse estre que monstrüeuse. Ajoûtez à cela, que la Comedie se raille quelque-fois du Dialogue & de ses vaines speculations, dépeignant tantost les Filosofes marchans sur les nües, tantost occupez à mesurer le saut d'une puce, pour se moquer de la hauteur de leurs contemplations, & de leurs recherches sôtes & curieuses. Cependant, j'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier ces deux mortels ennemis; & je laisse aux autres à juger si j'y ay bien réussi, & si je n'ay point tout gasté, comme Prometée, en confondant les deux sexes; ou trompé, comme luy les conviez, en ne leur servant que des os couverts de graisse. Car pour ce qui concerne le larcin, je ne crains pas qu'on m'en accuse? Où aurois-je dérobé ces chimeres & ces hippogryfes, qui n'ont aucun estre que dans mon imagination, & que chacun peut former à sa fantaisie sans avoir besoin de les contrefaire? Mais quelques extravagans qu'ils soient, j'y

suis trop engagé pour m'en dédire ; outre que ce n'est pas à Prometée de changer d'avis, mais à Epimetée.

C'est une espece de Satyre contre les vices de Rome, ausquels il oppose la douceur de la Filosofie ; & méle parmy cela des invectives contre ceux qui abusent de ce nom.

LUCIEN A NIGRINUS. Ce seroit porter des Chouëtes à Atenes, * comme dit le Proverbe, que de parler de science & de doctrine devant Nigrinus. Aussi mon dessein n'est-il pas, en luy adressant ce Dialogue, de faire montre de mon sçavoir, mais de découvrir le sien. Qu'on ne me reproche donc point ce que dit Thucydide, Que l'ignorance rend les hommes plus hardis, & le sçavoir plus retenus : car c'est l'admiration de ton Eloquence qui me fait parler, & non pas l'opinion que j'ay de la miene.

* *C'est qu'il y en avoit beaucoup.*

NIGRINUS, ou les mœurs d'un Filosofe.

LYCINUS. QUe tu és devenu grave & sévére depuis quelque tems ! Au lieu de nous entretenir familierement comme tu faisois, tu ne daignes pas seulement nous regarder. Dy-moy ce qui t'a rendu si dédaigneux & si mépriſant ?

L'AMY. C'est que de pôvre je suis devenu riche, d'esclave libre, de fou sage.

LYCINUS. En si peu de tems ?

L'AMY. En moins encore que tu ne penses.

LYCINUS. Dy-m'en la cause, afin de redoubler ma joye.

L'AMY. J'estois allé à Rome pour trouver quelque

que remede à mon mal d'yeux, qui augmente tous les jours.

LYCINUS. Je le sçay, & souhaite que tu en ayes trouvé un bon.

L'AMY. Si-tôt que je fus arrivé, j'allay voir de grand matin le Filosofe Platonicien Nigrinus, que je desirois entretenir il y avoit long-tems, & le trouvay dans son cabinet un livre à la main, environné de tous costez de portraits d'hommes illustres, avec une Sfére devant luy, & diverses figures de Matematique. Il m'embrassa avec beaucoup de tendresse & d'affection; & aprés nous estre enquis l'un de l'autre, selon la coutume, tant de nostre santé que de nos occupations, je luy demanday s'il ne vouloit point retourner en Grece; Mais il n'eut pas plus-tôt ouvert la bouche pour me répondre, que je me sentis comme charmé de la douceur de son Eloquence. Car il se mit à loüer la Filosofie, & la liberté qu'elle donne, & à se rire des choses que les hommes adorent, comme la Gloire, les Honneurs, les Richesses; & dit, Que c'estoit à grand tort qu'on les nommoit Biens, puis-qu'ils causoient tant de maux. Comme je prestois donc l'oreille atentivement à ce discours, je me trouvay agité de diverses passions. D'un costé j'estois honteux de l'affection que j'avois eüe pour ces choses: & de l'autre, je me réjoüissois de me voir desabusé, de même que si j'eusse passé des tenebres à la lumiere; si bien que j'en oubliay mon mal d'yeux, pour songer à celuy de mon ame, & à un plus dangereux aveuglement. J'estois dans cette pensée lors que tu m'as abordé, & comme transporté dans le Ciel à la suite de ce Heros, je mépriſois toutes les choses du monde ne plus ne moins que de la boüe. Car, comme on dit que les Indiens, d'une nature chaude & boüillante, neurent pas plutôt goûté du vin, qu'ils en devinrent tout-furieux: je me suis senty enyvré de ce divin Nectar, mais cette yvrongerie vaut mieux que la sobrieté.

LYCINUS. Que je ſerois heureux de pouvoir gouſter avec toy d'un ſi celeſte bruvage ! Il me ſemble que tu ne peus refuſer honneſtement d'en faire part à ton Amy, qui a le même deſir, & la même paſſion que toy pour la verité.

L'AMY. Il n'eſt pas beſoin de me preſſer davantage : car j'ay plus d'envie de te dire ce que j'ay oüy, que tu n'en as de l'entendre : Et ſi tu ne m'avois importuné pour le ſçavoir, je t'aurois prié de le vouloir écouter. Car outre le plaiſir que j'auray à le redire, je veus que cela me tiene lieu de juſtification, pour faire voir que ce n'eſt pas ſans cauſe que je ſuis tranſporté d'une ſi ſainte fureur. En effet, je ſuis ſi touché des choſes que j'ay oüyes, que lors que je n'ay perſonne à les conter, je m'en entretiens moy-même ; Semblable à ces Amoureux, qui en l'abſence de leurs Maîtreſſes s'entretienent des faveurs qu'ils en ont receües, & ſe plaiſent à repaſſer dans leur eſprit leurs paroles & leurs actions, comme ſi elles eſtoient preſentes, & avec tant d'attention, qu'ils ne prénent pas garde à ce qu'ils voyent, tant ils ſont atachez à ce qu'ils ne voyent point. Je me conſole de même en l'abſence de Nigrinus, que je regarde comme un flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres. Et il n'eſt pas ſeulement preſent à ma memoire, mais il me ſemble que j'entens ſa voix ; car comme Periclés, il laiſſe un éguillon dans l'eſprit de ceux qui l'écoutent.

LYCINUS. Ceſſe ce long preambule, qui ne fait que retarder ma joye, & me raporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

L'AMY. Je crains de faire comme ces mauvais Comediens, qui repreſentent mal de bonnes choſes ; & de corrompre l'excellence de ſon diſcours, par la foibleſſe du mien. Mais ſi je manque, ſouvien-toy que le Poëte n'eſt pas coupable de la faute des Acteurs, & que j'ay oublié ou alteré, ce qu'il avoit peut-eſtre dit autrement. Du reſte, n'aten de moy, non plus que d'un meſſager de Comedie, qu'un

ſimple

simple recit, & souhaite seulement que ma memoire soit fidéle, afin que je n'oublie rien qui soit important; car je vai faire un effort pour te contenter.

LYCINUS. Que tu as fait là un bel exorde, & selon les regles de l'Art! Tu devois ajoûter, Que vostre entretien ne fut pas long, & que tu ne t'és point preparé; & autres excuses semblables que les Orateurs ont acoutumé de faire. Mais imagine-toy que tu as dit tout ce qu'il faloit, & que j'ay répondu de même, sans suspendre davantage mon atente, ni m'ennuyer d'un long discours, si tu ne veus estre sifflé comme un mauvais Comedien.

L'AMY. Je suis bien-aise que tu m'ayes prévenu, & que tu ayes dit par avance ce que j'avois à dire. Je voudrois que tu eusses ajoûté aussi, Que je ne garderay ni son ordre ni ses paroles, tant pour épargner ma memoire, que pour ne point trahir la gloire de mon Heros; en joüant son personnage foiblement.

LYCINUS. Ne finiras-tu point ton Prelude?

L'AMY. Pour commencer donc, je te diray, Qu'il entra en discours par les loüanges des Grecs, & particulierement des Ateniens, qui nourris dans la pôvreté de la Filosofie, sont si ennemis du luxe, qu'ils reforment jusqu'aux Etrangers qui vienent chez eux, bien-loin de s'enlaisser corrompre. Il me contoit, à ce propos, qu'un jour il en vint un à Atenes tout couvert d'or & de pourpre, avec un équipage magnifique: mais qu'au lieu d'admirer sa pompe & sa magnificence, comme il se l'imaginoit, on avoit pitié de luy, quoy qu'on ne s'en voulût pas moquer tout publiquement, pour ne point choquer sa liberté. Cependant, on essayoit de l'instruire: Car comme chacun estoit incommodé dans les lieux publics, par la foule de ses valets, il y en eut un qui dit assez plaisamment, Qu'est-il besoin en temps de paix de se faire suivre par une Armée? Un autre se joüant sur le luxe de ses habits.

Le

Le Printems, dit-il, n'eſt pas encore venu; d'où nous viennent ces fleurs? Ils reprirent delicatement auſſi les mets ſuperflus de ſa table, le trop grand ſoin qu'il prenoit de ſa chevelure, la quantité de pierreries dont ſes doigts eſtoient plutôt chargez que parez: ſi bien qu'en ſe moquant tantôt d'une choſe, & tantôt d'une autre, non pas toutefois ſi haut, ni ſi aigrement qu'il s'en pût fâcher, ils firent ſi bien, qu'il retourna tout changé en ſon païs. Il alleguoit un autre exemple pour montrer qu'on n'y avoit point de honte de la pôvreté, mais plutôt qu'on en faiſoit gloire, Qu'en des jeux publics, les Sergens ayant pris un Bourgeois veſtu d'une étofe teinte, contre l'Ordonnance qui défendoit de ſe trouver aux Spectacles en cet habit; le peuple cria que l-on eût pitié de luy, & qu'il ne l'avoit pas fait par vanité, mais parce qu'il n'en avoit point d'autre. Il loüoit encore la liberté & la tranquillité du païs, ou l-on vivoit modeſtement, & ſans envie, & ſoutenoit que cela eſtoit conforme à la doctrine des Filoſofes, & convenable à celuy qui vouloit conſerver la pureté de ſes mœurs, & ſuivre les loix de la Nature. Mais ceux qui meſurent leur felicité, aux grandeurs & aux richeſſes, & qui ſont nourris dans la flaterie & la ſervitude, eſclaves des voluptez; Ceux-là, dit-il, doivent demeurer dans Rome, où regne le luxe & la debauche, dont l'eſprit une fois imbu, fait banqueroute à l'honneur, & lors que ce divin hoſte en eſt dehors, l'ame n'eſt plus qu'un deſert remply de beſtes farouches. C'eſt-là, dit-il, qu'eſt le ſejour du menſonge & de l'impoſture; C'eſt là qu'on n'oit que des chanſons laſcives, & qu'on ne voit que des actions deshonneſtes. C'eſt-là, que la volupté entre par toutes les portes, dont il ſe fait comme un fleuve de delices, qui ſubmerge les vertus, & traine avec luy l'orgueil, l'ambition, l'avarice & cent autres vices ſemblables. Voila quelle eſt la vie de Rome; c'eſt pourquoy lors que j'eus quité la Grece pour y venir, je me repentis bien-

bien-tôt de cette resolution, & creus avoir quité la lumiere du Soleil, comme dit Homere, pour venir habiter parmy les tenebres. Pourquoy, disois-je en moy-même, renonçois-tu au repos & à la tranquillité de la Grece, pour vivre icy dans le tracas & le tumulte? pour ne voir que des flateurs, des empoisonneurs, des assassins, des corrupteurs, & autre telle racaille? Que veux-tu faire en un lieu où tu ne peus vivre, comme on y vit? Aprés avoir donc revé quelque tems là-dessus, je deliberay de me retirer de la foule comme Jupiter enleva Hector de la bataille, & de m'entretenir en particulier avec Platon & la Filosofie, quoy que plusieurs tienent cette vie lâche & oisive. De-là, comme de dessus un téatre, je contemple tout ce qui se passe dans Rome, dont une partie me fait rire, & l'autre me fait pitié; mais l'un & l'autre me sert d'instruction. Car s'il faut loüer le mal par le profit qui nous en revient, je ne trouve nulle part tant de sujet d'exercer sa vertu, pour resister à tous les plaisirs deshonnestes, à toutes les passions dereglées, à tous les alléchemens de la volupté, non pas en se faisant lier comme Ulysse au mast du Navire, ni en se bouchant les oreilles comme luy au chant des Sirénes, mais en marchant la tête haute, & le courage élevé. D'ailleurs, comme les choses paroissent davantage par l'opposition de leurs contraires, le Vice donne lustre à la Vertu, & l-on mépriſe davantage les biens perissables, lors qu'on en reconoit les defauts: Lors qu'on voit tout à coup comme dans une Comedie, le riche devenir pôvre, le maître esclave, & l'amitié des hommes se changer avec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'encore qu'on voye l'instabilité des choses du monde, & que la Fortune se joüe de tout ce qui est icy bas, on ne laisse pas de l'adorer, & d'admirer de vaines grandeurs, & de trompeuses richesses, au lieu de s'en rire comme on devroit. Car qui ne riroit de voir les Grands

étaler

étaler leur folie & leur vanité parmy leur pompe & leur magnificence ? Les uns ne vous salüent que par la bouche d'autruy, & veulent qu'on se contente de les voir sans leur parler, comme on assiste à des spectacles. D'autres, encore plus glorieux, souffrent que l-on les adore, non pas de loin, à la façon des Perses, mais en leur baisant la main, & embrassant leurs genoux, le dos tout courbé, & les yeux baissez contre terre; mais l'ame encore plus humiliée que le corps. Car ils metent leur felicité en ces fadaises, aussi-bien que le peuple qui les regarde, quoy qu'il sçache bien que tout cela n'est que piperie, & qu'on les maudit en les adorant. Cependant, Monsieur se tient debout à souffrir ces fausses adorations, & à se laisser tromper luy-même, & vous donne sa main à baiser, que j'aime encore mieux que sa bouche. Ceux-là, pourtant, me semblent plus ridicules, qui leur font la cour, & qui se levent dés minuit pour estre de plus grand matin à se morfondre à leur porte, & à souffrir la mauvaise humeur de leurs valets, qui leur disent leurs veritez, & les apellent souvent par leur nom. Mais quelle est, aprés tout, la recompense de tant de peines & de veilles? Ce n'est souvent qu'un miserable repas où l-on endure mile affronts, & où l-on est contraint de faire & de dire mile choses contre son sentiment; Enfin, d'où l-on se retire toûjours ou mal-content, ou malade, de sorte qu'il faut aller décharger son cœur à un amy, ou rendre gorge en quelque coin, & donner de l'exercice aux Medecins. Ce que je trouve de plus plaisant, c'est que quelques-uns n'ont pas seulement le loisir d'estre malades, & sont contraints de courir toute la ville, lors qu'il se faudroit metre au lit. Mais je n'ay garde de les plaindre; Car les flateurs, à mon avis, sont pires que ceux qu'ils flatent, & sont cause par leur lâcheté, de l'orgueil & de l'insolence des autres. Ce sont eux qui corrompent leur modestie par l'admiration de leur grandeur, & par la loüange

de

de leurs richeſſes ; au lieu que s'ils vouloient renoncer d'un commun accord à cette ſervitude volontaire, les Grands leur viendroient faire la cour eux-mêmes, & les prieroient de contempler leur felicité de peur qu'elle ne leur fût inutile. A quoy ſerviroient tant de mets ſuperflus ſur leurs tables, s'il n'y avoit perſonne pour en gouſter, veu que ſouvent ils n'en gouſtent pas eux-mêmes, & que l'abondance engendre le degouſt ? A quoy ſerviroient leurs beaux meubles, & leurs grands Palais, ſi perſonne ne les venoit voir ? Car ces choſes ne ſont pas ſi conſiderables par elles-mêmes, que par l'eſtime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on a d'eſtre heureux en les poſſedant. Il faudroit donc, pour rabaiſſer leur orgueil, oppoſer le mépris à leur vanité : au lieu de les enorgueillir comme ils ſont, par de fauſſes loüanges. Encore ſeroient-elles pardonnables au peuple ignorant, & aux Courtiſans, qui n'ont rien de meilleur à dire : mais que ceux qui ſont profeſſion de la Sageſſe ſoient les plus lâches flateurs, c'eſt ce qui eſt inſuportable : Car de quel œil penſez-vous que je voye un Filoſofe déja ſur l'âge parmy la foule des Courtiſans, à la ſuite d'un Grand, ou faire la cour à des valets pour gagner les bonnes graces du maitre. Ils devroient pour le moins quiter leur habit & leur mine auſtere quand ils veulent faire des choſes qui en ſont indignes, & ne pas pratiquer le Vice ſous l'équipage de la Vertu ; Car ils ne different qu'en cela des autres, & ſont les plus inſolens dans la débauche, ſans parler de leur gourmandiſe & de leur yvrognerie. Il blâmoit particulierement ceux qui enſeignent pour de l'argent & qui font trafic de la Vertu, comme s'ils metoient la Sageſſe à l'encan dans un marché ; Il apelloit leurs Eſcoles des boutiques & des tavernes, & ne pouvoit ſouffrir qu'un homme qui fait profeſſion de mépriſer les richeſſes, & qui les veut rendre odieuſes, mene une vie ſi contraire à ſa doctrine. Auſſi ne tiroit-il point tribut de ſon

ſçavoir,

ſçavoir, & ceux qui en avoient beſoin le pouvoient conſulter à toute heure, & y venir puiſer comme dans une ſource publique. Car il ſongeoit ſi peu à s'enrichir, qu'il negligeoit même ſon bien, & aidoit les pôvres tous les ans du reſte de ſon revenu. Il croyoit que la joüiſſance des choſes ne nous apartenoit qu'à proportion du beſoin que nous en avions, & que c'eſtoit une eſpece d'injuſtice de retenir le reſte. C'eſtoit un exemple vivant de ſobrieté & de temperance, ſans excés dans ſon boire & dans ſon manger, reglé dans ſes exercices, modeſte tant en ſes habits qu'en ſa contenance, quoyque d'un port venerable, pour ne point parler de la douceur de ſes mœurs & de ſon eſprit. Il avertiſſoit ceux qui le venoient voir de ne point remetre de jour à autre l'amendement de leur vie, parce qu'on ne devoit point differer à bien vivre. Mais il n'aprouvoit pas ce que quelques-uns prenent pour un grand exercice de vertu de ſe foüeter ou dechiqueter la peau pour s'acoutumer à la douleur, & diſoit, que c'eſtoit dans l'ame qu'il faloit planter l'indolence, & qu'en matiere d'inſtruction on devoit avoir égard à l'âge, à la complexion, & aux habitudes, pour ne point acabler la nature en la ſurchargeant, ni rompre un baſton que l'on vouloit redreſſer. J'ay veu un jeune homme, qui aprés avoir paſſé par cette épreuve, eut recours à luy comme à un azyle, & parut depuis plus reglé & plus modeſte. Il paſſoit de là à la reprehenſion d'autres vices, & à la fureur des ſpectacles dont la paſſion a gagné juſqu'aux plus ſages, & touchoit un autre defaut, de ceux qui ont trop de ſoin de leurs funerailles, ajoûtant que les Romains prononçoient une parole veritable en toute leur vie, lors qu'ils metoient dans leur teſtament, que ce qu'ils diroient ne leur pût nuire, ni prejudicier. Mais je pouvois m'empeſcher de rire de l'impertinence de ceux qui aprés avoir eſté ſots toute leur vie, pour l'eſtre encore aprés leur mort, ordonnent qu'on brûlera leurs plus beaux habits

bits avec eux, ou que leurs esclaves se tiendront prés de leur sepulcre, & les couronneront de fleurs. Ce sont ceux-la même qui se traitent trop magnifiquement durant leur vie, qui répandent du vin dans les festins parmy les odeurs, boivent des parfums, se couronnent de fleurs, veulent avoir des roses en Hyver; Enfin, qui n'aiment les choses que hors de leur saison, & contre l'ordre de la Nature. Il apelloit cela faire un soleciſme dans la Volupté, & comme Momus trouvoit à redire que le Taureau eût les cornes au dessus des yeux, & disoit qu'il les devoit avoir au dessous, afin qu'il vît mieux où il frapoit; Il trouvoit mauvais qu'aimans les senteurs, ils ne les missent pas plutôt sous leur nez que sur leur teste. Il se moquoit aussi de ceux qui sont trop delicats dans leur boire & leur manger; & disoit, Qu'ils se donnoient bien de la peine pour quatre doigts de plaisir, qui est à peu prés l'étendüe de nôtre gosier, car devant ni aprés ils n'en sentoient rien. Il ajoutoit, Qu'ils achetoient bien cherement ce petit passage par tant de chagrins & de maladies: Et qu'ils avoient bien merité ce suplice, en mépriſant les solides voluptez que l-on tire de la Filosofie, pour des bagatèles. De là il venoit aux desordres de ceux qui importunent tout le monde dans les * bains publics par une foule de valets, & s'apuyent sur leurs esclaves, comme s'ils n'avoient point de jambes; ou qui par la rüe, & dans les bains même, ont des gens qui marchent devant eux pour les avertir où il faut metre le pied, comme s'ils avoient oublié qu'ils marchent, qui est une chose qu'on voit arriver tous les jours aux plus Grands de Rome. Il disoit, qu'il estoit ridicule de se servir de ses oreilles pour oüir, & de ses mains pour manger, & d'avoir besoin des yeux & des jambes d'autruy, pour se conduire, comme si l-on estoit boiteux & aveugle. Tandis qu'il reprenoit donc ces choses, & autres semblables, avec beaucoup d'éloquence, je demeurois atachè à son discours, sans en perdre

* *Ou, se font porter en chaise comme dans une biere.*

une parole, & ne craignois rien tant que d'en voir la fin. Et lors qu'il eut achevé, je le regardois comme immobile, sans pouvoir prononcer un seul mot, & estois tout en sueur & tout interdit. Car, s'il m'est permis ds filosofer à mon tour, il me semble que le cœur de l'homme est comme un but où chacun vise, mais peu y donnent; & des coups que l-on y tire, les uns pour estre trop violens, passent à travers, sans s'y arrester: les autres, pour estre trop foibles, n'y font point d'impression: Mais ceux qui sont mesurés à sa portée, & frotez, non pas de venin ou de résine, comme ceux des Scytes & des Curetes, mais d'une grace invisible, comme d'une huile douce & penetrante; ceux-là, dis-je, font des blessures qui ne se guérissent jamais, & qui sont si agreables qu'elles font couler des larmes de joye, comme il m'arriva en cette occasion. Il y a pourtant quelquefois des cœurs invulnerables; car comme le ton Phrygien de la flûte, ne touche que ceux qui sont épris des fureurs de la Deesse Cybele, les discours de la Filosofie, n'émeuvent que les esprits qui sont disposez à les recevoir.

L'AMY. Que tu me contes-là de choses divines & agreables! & que tu as fait en mon absence un grand festin de Nectar & d'Ambrosie! si le plaisir que tu as receu peut estre comparé à une blessure, à cause de l'impression qu'il a faite sur toy, je puis dire, que je suis blessé d'un même trait; & qu'en me racontant ton mal tu me l'as communiqué: c'est pourquoy songe à trouver un remede pour tous deux.

LYCINUS. Il faut avoir recours pour cela à celuy qui en est l'Auteur, comme Telefe à Achille pour en recevoir guérison.

Il y a icy un Traité, intitulé LE JUGEMENT DES VOYELLES, *qui est une plainte de l'S contre le* T, *sur quelques mots qu'il luy dérobe, comme par exemple, on dit* Thalatta *pour* Thalassa, *par*

nou

un caprice de l'Vſage; ainſi que chaiſe *en François, pour* chaire. *L'Auteur prend de la occaſion de joüer ſur la rencontre des mots; mais comme cela n'a aucun raport à noſtre langue, il ne ſe peut traduire; auſſi laiſſe-t-on ces mots-là en Grec dans la verſion Latine. Mais un de mes Neveux a compoſé un Dialogue à cette imitation, qui ſe trouvera à la fin du Livre.*

TIMON, OU LE MISANTROPE.

DIALOGVE,

Où TIMON, JUPITER, MERCURE, & pluſieurs autres parlent.

C'eſt la plainte d'un homme qui tomba tout à coup dans une extrême pôvreté, ſans eſtre aſſiſté de perſonne, quoy qu'il eût fait du bien à pluſieurs dans ſa fortune. Il s'en prend donc à Iupiter, qui touché de compaſſion, luy envoye le Dieu des Richeſſes, pour le tirer de la neceſſité où il eſtoit.

TIMON. O Jupiter, Protecteur de l'Hoſpitalité, de la Societé, de l'Amitié, & s'il y a quelqu'autre Epitete que les Pöetes te donnent en leur fureur, ou pour remplir la meſure de leurs Vers, lors qu'il ne ſçavent plus que dire. Otoy, qui grêles, qui tonnes, & qui foudroyes ſur les impies: Qu'eſt devenu ton foudre & tes carreaux de feu autrefois ſi redoutables? Ils ſont maintenant froids & éteints, & s'en ſont allez en fumée. Salmonée te brave à cette heure impunément avec ſon faux tonnere; Le tien n'eſt plus qu'un bruit vain, & un tiſon fumant qui ne fait rien que noircir. Pourquoy, Grand Dieu, es-tu devenu ſi froid & ſi lent à punir les crimes,

comme si tu estois sourd & aveugle de vieillesse, & que tu ne visses & n'entendisses plus les forfaits qui se commetent tous les jours? Car lors que tu estois jeune & bouillant, tu ne faisois ni paix ni trêve avec les coupables, & en abimois les uns par des tremblemens de terre, & les autres par des deluges comme tu fis du tems de Deucalion, que tu sauvas dans une petite nacêle du naufrage de l'Univers, pour reparer les rüines du Monde, & conserver quelques restes du genre humain. Les hommes sont devenus plus crüels & plus méchans qu'ils n'estoient alors, on ne te fait tantôt plus d'offrandes ni de sacrifices, si ce n'est quelqu'un en passant, aux jeux Olympiques; encore est-ce plutôt par coûtume, que par zéle ou par devoir. Enfin, on t'a presque depossedé, comme tu as fait ton predecesseur. Les voleurs te pillent tous les jours impunément, jusqu'à metre sur toy leurs mains sacrileges, comme ils ont fait depuis peu à Olympie, où pendant la solennité des jeux, ils ont coupé l'or de ta chevelure. Cependant, vainqueur des Titans, tu fus si lâche que de soufrir cet afront sans crier seulement à l'aide, pour reveiller les chiens, ou le voisinage endormy. Qu'il faisoit beau voir alors Jupiter, avec un foudre de quinze pieds à la main, qui se laissoit tondre par des brigans. Quand te reveilleras-tu d'un si long assoupissement, illustre usurpateur, pour châtier de plus grands crimes que ceux des fables? Car pour ne point parler des autres, puis-que ce ne seroit jamais fait, comment laisses-tu impunis les ingrats qui m'ont abandonné, aprés avoir mangé tout mon bien, & qui ne me regardent pas dans ma misere, aprés m'avoir adoré dans ma fortune. Ils se détournent de moy lors qu'ils me rencontrent, & me fuyent comme un oiseau de mauvais augure. Maintenant donc, privé de tous biens & acablé de tous maux, je suis contraint de filosofer icy avec la bêche & le hoyau. Tout l'avantage que je tire de ma retraite, c'est que je ne vois point la prosperité

ſperité des méchans, qui n'eſt pas une petite felicité. Réveille-toy donc encore un coup, fils de Saturne & de Rée, d'un ſommeil plus long que celuy d'Epimenide, & r'alumant ton foudre ſur le mont Oéta, écraſes-en les impies, ſi tu ne veus qu'on croye que tu ſois mort, comme on le publie en Crete, & que tout ce qu'on dit de toy ne ſoit que fable & que fiction pöetique.

JUPITER. Qui eſt ce blasfemateur, qui crie ſi haut du mont Hymete? Il faut que ce ſoit quelque Filoſofe; car un autre ne ſeroit pas ſi inſolent.

MERCURE. Ne conois-tu pas Timon, qui t'a fait tant d'ôfrandes & de ſacrifices, & qui nous traitoit ſi magnifiquement le jour de ta feſte?

JUPITER. Quoy, c'eſt luy! Dieux, quel changement! Comment un homme ſi riche, & qui avoit tant d'amis; a-t-il pû tomber tout à coup dans une ſi honteuſe pôvreté?

MERCURE. En faiſant du bien à des ingrats, qui l'ont abandonné, comme les Corbeaux font les charognes, lors qu'il n'y a plus rien à ronger.

JUPITER. Veritablement, il a quelque ſujet de ſe plaindre; & nous ne pouvons, ſans eſtre plus ingrats que ſes faux amis, l'abandonner ainſi dans ſon mal-heur, aprés le ſoin qu'il a eu de nous dans ſa fortune. Mais acablé d'affaires de tous coſtez, & depité contre les méchans, dont le nombre croiſt tous les jours, juſqu'à me donner de l'épouvante, je ne regarde tantôt plus la Terre; outre que j'ay la tête rompüe des diſputes des Filoſofes, qui m'empêchent d'entendre les cris des autres, ſi bien que celui-cy a eſté oublié parmy la foule. Mais pour ne le pas laiſſer languir plus long-temps dans ſa miſere, pren avec toy le Dieu des Richeſſes, & le mêne chez luy, avec ordre de n'en point partir, quand il le voudroit chaſſer. Pour ceux qui l'ont abandonné, je ne manqueray pas de les foudroyer, ſi-tôt qu'on aura racommodé mon foudre, dont je rompis l'autre jour deux pointes en le lançant

trop bruſquement contre le Filoſofe Anaxagoras, qui vouloit perſuader à ſes diſciples que nous n'eſtions que des chanſons. Mais il ſe mit à couvert ſous l'autorité de Periclés, & cependant j'allay mettre en poudre le temple de Caſtor & de Pollux, qui ne m'avoit fait ni bien ni mal. En atendant, ce ſera un aſſez grand ſupplice pour des ingrats, de voir rentrer en honneur celuy qu'ils ont mépriſé.

MERCURE. Qu'il eſt important de crier haut, non ſeulement dans un Barreau, pour gagner ſa cauſe, mais encore en faiſant des vœus & des prieres! Si le bon-homme Timon fût demeuré les bras croiſez ſans rien dire, il eût eſté gueux toute ſa vie; maintenant par ſes cris & ſes importunitez, il a arraché même du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, je croy que cela ne luy ſervira de rien; car voila le Dieu des Richeſſes, qui ne veut pas obëir.

JUPITER. Pourquoy?

MERCURE. Il luy faut demander à luy-même.

PLUTUS. Voulez-vous que je retourne en un lieu où l-on ne me ſçauroit ſoufrir? Envoyez moy chez ces gens qui ſçavent ce que je vaux, & combien je couſte à aquerir, & que les fous qui l'ignorent, croupiſſent toute leur vie dans la pôvreté.

JUPITER. Tu n'as rien à craindre, il eſt aſſez inſtruit par ſa diſgrace. Mais je m'étonne que tu te metes en colere de ce qu'on te laiſſe libre, veu que tu te plaignois autrefois des uſuriers, qui t'enfermoient ſous la clef, ſans te laiſſer ſeulement voir la lumiere, & te faiſoient ſoufrir mile gênes. Tu diſois que c'eſtoit ce qui te rendoit pâle & defiguré, & ce qui eſtoit cauſe que tu ne ſongeois qu'à t'évader. Tu meriterois donc, pour une ſi injuſte plainte, d'eſtre mis en priſon perpetüelle, dans quelque tour d'airain, comme une autre Danaé, pour n'y vivre que d'intereſts & d'uſure, qui eſt un fort mauvais aliment. Tu blâmois auſſi les avares qui meurent d'amour pour toy, & cependant n'en oſent joüir; Semblables à ce chien des Fables, qui ataché au ratelier ne pouvoit manger

manger du foin, ni soufrir que le cheval en mangêat. Tu disois qu'ils estoient jaloux d'eux mêmes, & se retranchoient leurs propres plaisirs sans considerer que ce qu'ils aimoient seroit un jour la proye d'un voleur, ou de quelque indigne heritier. N'as tu point de honte de te dédire ainsi de tes anciennes maximes?

PLUTUS. Si tu me veus écouter, tu trouveras que j'ay raison. Car les uns me laissent aller par negligence, & les autres m'épargnent par stupidité, faute de sçavoir que s'ils ne m'employent, je leur seray inutile, qu'ils seront contrains de me quiter, avant que de s'estre servis de moy. Diroit-on qu'un homme aime sa maitresse, qui l'abandonneroit à tout le monde? Je croy que non, & que quand tu estois amoureux, tu n'en usois pas de la sorte. D'autre costé, de l'avoir en sa puissance sans en joüir, cela est encore plus ridicule; cependant, c'est ce que font les uns & les autres.

JUPITER. Ils sont assez punis par leur vice, sans que tu te metes en peine de les punir; puis que les uns, comme des Tantales, meurent de soif au milieu des eaux; & les autres, comme des Finées voyent emporter leur bien par des Harpyes, avant que d'en avoir goûté. Mais va trouver Timon, tu le trouveras tout autre qu'auparavant.

PLUTUS. C'est comme si tu m'envoyois verser de l'eau dans un muid percé.

JUPITER Si cela est, il sera bien-tôt à sec, & Timon contraint de boire la lie quand il n'y aura plus de vin. Mais va vîte, & que Mercure se souviene de m'amener au retour quelque Cyclope du mont Etna, pour racommoder mon foudre; car je vois bien que j'en auray grand besoin.

MERCURE. Partons, Qu'as-tu à clocher, és-tu boiteux, aussi bien qu'aveugle?

PLUTUS. Je vay toûjours de la sorte quand on m'envoye chez quelqu'un; c'est pourquoy je n'arrive que fort tard, & souvent quand on n'en a plus

que faire. Mais lors qu'il eſt queſtion de retourner, je vay vîte comme le vent, & l'on eſt étonné qu'on ne me voit plus.

MERCURE. Cela n'eſt pas toûjours veritable, car il y a des gens à qui les biens vienent en dormant.

PLUTUS. Je ne marche pas alors ſur mes jambes, mais on m'emporte ſur des crochets; & ce n'eſt pas Jupiter qui m'envoye, mais Pluton, qui eſt auſſi Dieu des Richeſſes, comme ſon nom le témoigne. Car il fait paſſer en un moment de grands biens d'une main à l'autre; Et tandis qu'un pôvre mort eſt jeté en quelque coin couvert d'un linge, de peur que les chats ne le mangent, ſon heritier ſe créve de rire en me voyant, & laiſſe pleurer les autres qui bâailloient aprés moy comme de petites harondelles, & n'ont avalé que du vent. Car lors qu'on a ouvert le teſtament, ou trouve pour heritier quelque lâche flateur, ou quelque infame valet, qui ſervoit aux plaiſirs de ſon maître, & qui change auſſi-tôt de nom, & en prend un magnifique, laiſſant ſes compagnons étonnez de ſa fortune, qui portent le deuil pour luy. Cependant, il ne me tient pas plutôt, qu'il en devient glorieux & inſolent, frape l'un, injurie l'autre, tant qu'il tombe dans les pieges de l'amour, ou de quelque autre paſſion, qui conſume en peu d'heures ce que le défunt avoit amaſſé avec beaucoup de tems & de peine, & triomfe du fruit de mile crimes.

MERCURE. Cela arrive d'ordinaire, mais quand tu marches tout ſeul, comment peus-tu trouver le chemin, veu que tu és aveugle?

PLUTUS. Auſſi m'égare-je quelquefois, & pren-je ſouvent l'un pour l'autre.

MERCURE. Je le croy; car tu n'aurois pas laiſſé, par exemple, Focion ou Ariſtide, pour enrichir Hipponique & Callias; mais encore, comment fais-tu?

PLUTUS. Je tourne tant, haut & bas, à droit & à gauche, que je rencontre quelqu'un qui me ſaiſit

au

au collet, & te va remercier de sa fortune, ou quelqu'autre Dieu qui n'y aura pas songé.

MERCURE. Jupiter se trompe donc, lors qu'il croit que tu enrichis les gens de bien?

PLUTUS. Comment voudroit-il qu'un aveugle comme moy pût trouver un homme de bien, qui est une chose si rare? mais comme les méchans sont en grand nombre, j'en rencontre toûjours quelqu'un.

MERCURE. Mais d'où vient que tu cours si vîte au retour, veu que tu ne sçais pas le chemin?

PLUTUS. On diroit que je ne vois clair qu'alors, & que le destin ne m'a donné des jambes que pour fuir.

MERCURE. Dis-moy encore, pourquoy estant aveugle, pâle, défait & boiteux, tu as tant de galans qui meurent d'amour pour toy, & qui metent toute leur felicité à te posseder?

PLUTUS. C'est que la passion les empêche de voir mes defauts, & qu'ils sont ébloüis de l'éclat qui m'environne.

MERCURE. Mais lors qu'ils te tienent en leur puissance, ne reconnoissent-ils pas aussi-tôt les maux que tu traînes aprés toy? Cependant, ils ne s'en peuvent défaire, & on leur arracheroit plutôt les entrailles que leur or.

PLUTUS. L'orgueil, la folie & la vanité les arrestent, & autres vices semblables qui marchent toûjours à ma suite, & qui ne se sont pas plutôt emparez d'une ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouve admirable ce qui ne l'est pas, & pour comble de malheur, est preste à soufrir mile tourmens, pour ne point quiter la cause de sa rüine.

MERCURE. Que tu és leger & glissant? Tu coules comme une anguile, quand on te presse; au lieu que la pôvreté est si glüante, qu'on ne s'en sçauroit dépetrer. Mais tout en riant, nous voicy arrivez prés du mont Hyméte. Descendons, & me prens par le manteau, de peur que tu ne t'égares.

PLUTUS. Tu as raiſon ; car comme je ſuis étourdy, j'irois peut-eſtre me jeter entre les bras de quelque ſot, ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit eſt-ce que j'entens comme du fer qui frape contre une pierre ?

MERCURE. C'eſt que Timon cultive quelque champ pierreux. Dieux ! comme il eſt fait, au prix de ce qu'il eſtoit autre-fois ! Le voila tout craſſeux, & tout couvert de haillons ! Mais quelles gens voy-je autour de luy ? La Force, la Santé, la Sageſſe, la Vertu, conduites par le Travail, & la Pôvrèté. Voila bien d'autres gens que tes Satellites.

PLUTUS. Fuyons, il ne nous voudra pas recevoir en leur preſence.

MERCURE. Ne crain rien, ſous la conduite de Mercure, & les auſpices de Jupiter.

LA PÔVRETE. Où menes-tu celuy-cy, Mercure ?

MERCURE. Vers Timon, de la part du Maitre des Dieux.

LA PÔVRETE. Quoy ! il me mépriſe ſi fort, luy qui me devroit maintenir, qu'il me veut ravir celuy que je poſſedois, pour le livrer à mon ennemy, afin qu'aprés l'avoir corrompu par les delices, il me le rende en-ſuite pour le guerir ? Eſt ce là la recompenſe des ſervices que j'ay rendus à Timon, en luy oſtant ſes vices, & en l'inſtruiſant à la Vertu ?

MERCURE. Jupiter le veut ainſi, & ſes ordres ſont inviolables.

LA PÔVRETE. Suivez-moy, mes compagnes, Timon verra bien-tôt ce qu'il perd en nous perdant. Qu'il ſe ſouviene que je ne luy ay rien apris que de bon, & que m'on rival n'en fera pas de même. Tien, Mercure, je te le rens ſain de corps & d'eſprit, ſage, laborieux, vigilant, mépriſant le luxe & la vanité, comme des choſes pernicieuſes ou inutiles.

MERCURE. Les voila partis ; avançons.

TIMON. Qui eſtes-vous qui venez ainſi troubler le repos de ma ſolitude, & me détourner de mon

mon ouvrage ? Retirez-vous, que je ne vous en faſſe repentir.

MERCURE. Tout beau, je ſuis Mercure, qui t'amene le Dieu des Richeſſes, de la part de Jupiter. Reçois-le comme tu dois, & comme il merite.

TIMON. Je ne me ſoucie, ni des Dieux ni des hommes, trompé par les uns & abandonné par les autres ; & je va de ce pas rompre la tête à cet aveugle, s'il ne ſe retire.

PLUTUS. Fuyons de bonne heure, que ce fou ne nous cauſe quelque mal-encontre.

MERCURE. Arreſte-toy, ſans te dépiter contre les Dieux qui te veulent rétablir dans ta gloire, & combler de honte tes ennemis.

TIMON. Ne me rompez point la tête de ces fôles promeſſes, & de ces vaines eſperances. Il ne me faut pour vivre que ce hoyau, & je ſeray aſſez heureux, pourveu que je ne vous voye point.

MERCURE. Cela ſeroit bon, ſi nous eſtions hommes, mais nous ſommes des Dieux qui venons pour te ſoulager. Reçoi la bonne fortune que le Ciel t'envoye.

TIMON. J'ay beaucoup d'obligation à Jupiter, de l'honneur qu'il me fait de ſe ſouvenir de moy ; mais je ne veus point recevoir celuy-cy, qui eſt cauſe de tous mes maux. Car c'eſt luy qui m'a livré aux flateurs ; qui m'a fait dreſſer des embûches ; qui m'a rendu odieux & m'a expoſé à l'envie, qui m'a corrompu par les delices ; & lors que je ne me pouvois plus paſſer de luy, il m'a abandonné comme un traître ; Au lieu que la pôvreté m'a receu à bras ouverts, & m'exerçant dans le travail & la peine, m'a fourny les choſes neceſſaires, & m'a apris à mépriſer les ſuperfluës. C'eſt elle qui m'a rendu maitre de moy-même, qui m'a affranchy du pouvoir de la Fortune, qui m'a enſeigné quelles étoient les veritables richeſſes, qui m'a mis en un eſtat tranquille, où je ne crains ni une populace émeüe, ni un Orateur corrompu, ni un Courtiſan flateur, ni un Tyran irrité

& où je cultive ce champ en paix, sans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t'en donc comme tu és venu, Mercure, & reméne cét aveugle à Jupiter; je seray assez satisfait, quand il aura rendu les autres aussi mal-heureux que moy.

MERCURE. Tu te trompes, mon amy. Tout le monde ne sçait pas suporter la pôvreté comme tu fais, ni crier si à propos pour estre délivré. Ne t'opiniâtre point contre Jupiter, & reçoy les biens qu'il t'envoye; il ne faut pas refuser les presens des Dieux. Assez de gens ont fait des prieres, qui n'ont pas esté si bien exaucées que tes injures.

PLUTUS. Veus-tu me permetre de me defendre, sans te metre en colêre?

TIMON. Ouy, pourveu que ce soit en peu de mots, & sans préambule, car je suis ennemy des longs discours.

PLUTUS. Mais j'en aurois besoin pour répondre à tous les chefs de ton accusation. Dy moy, je te prie, enquoy puis-je t'avoir offencé? Est-ce en te comblant d'honneur & de biens, & te donnant à souhait tout ce que les autres desirent? Si tes flateurs t'ont fait quelque déplaisir, je n'en suis pas cause, & leur mépris n'est venu que de mon absence. J'aurois bien plus de sujet de me plaindre, de ce que tu m'as livré entre leurs mains, & abandonné à ceux qui me dressoient continuëlement des piéges. D'ailleurs, ce n'est pas moy proprement qui t'ay quité; mais tu m'as chassé de chez-toy, ce qui m'a mis en téle colere que je ne voulois pas revenir, quelque ordre que j'en eusse de Jupiter, comme Mercure te le dira.

MERCURE. Ne crain point qu'il y retourne jamais, & demeure icy puisque Jupiter te le commande; Continüe de foüir, Timon, & tu trouveras un tresor.

TIMON. Il faut obëir aux Dieux; mais considére, Mercure, que tu me vas réjeter en de nouveaux maux.

MERCURE.

MERCURE. Porte-les patiemment pour l'amour de moy, quand ce ne seroit que pour faire enrager tes ingrats & tes envieux. Cependant je va regagner le Ciel par le mont Etna pour m'aquiter de la commission de Jupiter.

PLUTUS. Vien Tresor, sous le hoyau de Timon. Continüe à creuser, mon amy.

TIMON. Grands Dieux! qu'est-ce que je voy; Veillé-je, ou si je dors! D'où peut venir tant d'or en des lieux si reculez? Ne sont-ce point aussi des charbons? Non, c'est de l'or tres-pur & tres-fin, qui étincéle comme du feu. Vien, cher amy, que je t'embrasse aprés une si longue absence; Je croy maintenant tout ce que les Pöetes ont dit de Jupiter & de Danaé; car je ne voy point de pucéle qui n'ouvrît son sein à une chose si aymable, & si precieuse. O Midas & Cresus, vous n'avez esté que des coquins au prix de moy! C'est tout ce que peut faire le grand Roy de Perse que de m'égaler, & le tresor de Delfes ne vaut pas le mien. Consacrons icy mon hoyau, & mes haillons à la Pövreté: car je voy bien que je n'en auray plus que faire, & que je vivray desormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non, retirons nous plutôt en quelque petit coin du monde pour y vivre tout-seul à nôtre aise, & y bastir une tour pour enfermer nôtre tresor. Car je ne veus plus vivre que pour moy. Arriere tous ces noms d'Amis, de Parens, d'Aliez, tout cela n'est que chimere. La Patrie même me passera pour un fantôme. Je ne veus plus avoir de consideration pour personne, ni aymer d'autre que moy-même. Tous les hommes seront desormais mes ennemis; leur rencontre me sera funeste; je métray un grand desert entre eux & moy, & ne feray jamais ni paix ni trêve avec eux. Quand je sacrifieray, je ne traiteray personne; Autant que j'ay esté liberal & complaisant, je deviendray crüel & barbare. Si le feu se prend quelque part, bien-loin d'y porter de l'eau j'y jeteray de l'huile; Si quelqu'un crie

crie à l'aide en se noyant, je l'enfonceray au lieu de luy tendre la main. Voila maintenant, mes Dogmes, & les maximes de ma politique. Qu'on m'apelle * Lycantrope ou Misantrope, c'est dequoy je ne me soucie point, bien-loin de m'en offenser j'en feray gloire. Je seray bien-aise, pourtant, avant que de me retirer, qu'on sçache que je suis riche, afin qu'on en crevc de dépit. Mais qui l'a déja dit à tout le monde? On acourt icy de tous costez. Retirons-nous sur cette montagne pour y estre plus en seureté. Toutefois, j'ayme mieux encore me communiquer pour ce coup, quand ce ne seroit que pour faire enrager davantage ceux que je voy, par le mépris que j'en feray. Qui est celui-cy qui s'avance le premier? C'est le parasite Gnaton, qui me tendit n'aguere une corde, comme je luy demandois du pain, sans se souvenir des grands repas qu'il a faits autre-fois chez moy. Je suis bien-aise qu'il soit venu le premier, pour estre le premier puny.

* Loup-garou & ennemy de genre humain.

GNATON. Bon-jour, le beau, l'agreable, & le fortuné Timon; J'avois bien dit que les Dieux ne rejeteroient pas toûjours les prieres d'un homme de bien.

TIMON. Bon-jour, le plus méchant & le plus scelerat de tous les hommes.

GNATON. Ha ha ha! tu veus rire; Car tu as toûjours aymé la raillerie. Quand veus-tu que nous buvions ensemble? Je sçay une chanson à boire toute nouvéle.

TIMON. J'ay envie auparavant de te faire chanter une complainte.

GNATON. Pourquoy me frapes-tu? Vien devant le Juge.

TIMON. Atens un peu, je te feray bien crier d'une autre façon.

GNATON. Donne moy plutôt quelque chose pour me guerir; car l'argent est un remede à tous maux.

TIMON. Quoy! tu n'és pas encore party?

GNATON,

GNATON. Je me retire; mais tu te repentiras de m'avoir traité si mal.

TIMON. Qui est cét autre tout pelé? c'est Filiade le plus crüel de tous mes vautours, qui aprés avoir receu de moy jusqu'au mariage de sa fille, me frapa l'autre jour que j'étois malade, au lieu de me soulager. Cependant, il ne se pouvoit lasser de me loüer durant ma fortune, & de dire que j'estois plus beau que Narcisse, & que je chantois mieux que ne font les Cygnes des Pöetes.

FILIADE. Ha! l'impudent coquin que Gnaton! il te traite maintenant d'amy & de camarade, luy qui ne te vouloit pas regarder auparavant. Tu as eu raison de châtier son ingratitude. Pour moy, tu sçais l'estime que j'ay toûjours fait de ta vertu, & je n'eusse pas manqué de te visiter dans ta disgrace, si je n'eusse sceu que les mal-heureux n'aprehendent rien tant que le visage de leur amy, dans leur infortune; mais je t'aportois dequoy adoucir l'amertume de ta condition, lors que j'ay apris que tu n'en avois plus de besoin. Je n'ay pas laissé pourtant d'avancer, pour t'avertir de songer mieux à l'avenir aux amitiez que tu voudras faire, & de te garder des flateurs, qui ne t'abandonneront point depuis qu'ils auront halené une fois ton tresor. Il ne se faut point fier aux hommes de ce tems-cy; l'Ingratitude regne par tout. Mais tu n'as pas besoin qu'on te fasse des leçons, toy qui pourrois instruire les autres, & dont la vie peut servir d'exemple à toute la Posterité.

TIMON. Je te remercie, Filiade, de tes bons avertissemens; Mais aproche un peu que je te tétonne.

FILIADE. Dieux! il m'a rompu la tête avec son hoyau. Qui nous a amené ce fou? Est-ce là la récompence de mes bons avis?

TIMON. Aux autres. Voicy l'Orateur Demea, qui s'aproche avec un Decret à la main, qu'il a fait sans doute à ma faveur. Car il se dit tout haut mon parent, quoy que n'aguere ayant à faire quelque

distri-

distribution aux pôvres de ma Tribu, il ne faisoit pas semblant de me conoitre. Cependant j'ay payé autre-fois une grosse amende pour luy, sans quoy il seroit pourry en prison.

DEMEA. Bon-jour, la gloire de ton païs l'apuy & le soûtien de ta famille, le rempar de toute la Grece. Le Peuple & le Senat assemblez, t'atendent pour passer le Decret que voicy : *Atendu que Timon fils d'Equératides, du Bourg de Colytte, surpasse tous les autres, tant en sçavoir qu'en probité, & ne cesse de rendre service à l'Estat, & de veiller pour le bien public. D'ailleurs, qu'il a remporté le prix aux jeux Olympiques tant à la lûte, qu'à la course, & aux autres exercices.*

TIMON. Quel imposteur ! je ne me suis jamais trouvé à ces jeux.

DEMEA. N'importe, on ne sçauroit metre trop de choses favorables en un decret. Ne m'interromps point. *Atendu*, dis-je, *qu'il a remporté en un même jour le prix de ces jeux, & qu'il s'est porté vaillament en la journée contre les Acarniens, où il enfonça deux bataillons de Spartiates.*

TIMON. Comment-cela ! je n'ay jamais esté à la guerre.

DEMEA. Je loüe ta modestie, mais je n'ay pû dissimuler la verité, *Atendu, enfin, qu'il est homme de conseil & d'execution ; il a semblé bon au Senat, & au Peuple, de luy dresser une statüe d'or dans le Château, près de celle de Minerve, qui soit couronnée de rayons, & qui tiene un foudre à la main, pour Symbole de son éloquence & de sa valeur ; & de le couronner aussi de sept couronnes d'or, qui seront proclamées aujourd'huy sur le téatre public par les nouveaux Acteurs, puisque c'est la feste de Bacchus, & un jour de rejoüissance pour luy.* C'est l'avis de l'Orateur Demea, son Amy, son Parent, & son Disciple. Mais je suis fâché de n'avoir pas amené avec moy mon fils, qui porte ton nom.

TIMON. Et tu n'és pas marié ?

DEMEA.

DEMEA. Non; mais je le feray l'année qui vient, & apelleray de ton nom le premier fils qui me naitra.

TIMON. J'en doute; Car auparavant, je te casseray la tête, pour recompense de ta lâche & infame flaterie.

DEMEA. Au secours mes Amis, soufrirez-vous qu'un maraut frape les Citoyens, luy qui ne l'est pas? Mais je te feray bien-tôt porter la peine de ton insolence, Boutefeu, qui a brûlé le Château, pour piller le Tresor public.

TIMON. Trouve de meilleures couleurs à ta calomnie, car le Château n'a point esté brûlé, ni le Tresor pillé.

DEMEA. Mais tu n'és riche que de larcin.

TIMON. Reçoy un second coup de baston pour ton imposture, mais sans crier, que je ne t'en donne un troisiéme. Car il seroit honteux, aprés avoir défait deux bataillons de Spartiates; que je ne puisse metre à la raison un coquin. A quoy me serviroit-il d'avoir remporté tant de prix en un jour aux jeux Olympiques? Qui est cet autre qui s'avance, c'est le Filosofe Thrasyclés; Je le reconois à sa barbe de bouc, & à la hauteur de ses sourcils. Il marche à grands pas, & grommele entre ses dents; sans doute qu'il medite quelque harangue, car il retrousse ses cheveux sur son front. Qu'il ressemble bien, en cet estat, au Triton, ou au Borée de Zeuxis! C'est une chose étrange qu'un homme si modeste en aparence, & d'une mine si grave & si austere, aprés avoir filosofé tout le jour avec ses Disciples, n'ait pas plutôt bû sur le soir un grand hanap que son valet luy aporte, que tous ces beaux discours de vertu s'en vont en fumée, & il ne s'en souvient non plus que s'il avoit bû de l'eau du fleuve d'Oubly. Car alors se courbant sur son assiete, comme s'il y devoit trouver la vertu qu'il cherche toûjours, & qu'il ne trouve jamais, il donne échec-&-mat à tous les plats, quoy qu'il se plaigne toûjours que l'on mange tout

ſans luy ; & s'empliſſant de vin & de viande, coudoye ceux qui ſont aſſis prés de luy à table ; repand de la ſauſſe ſur ſa barbe, & ſur ſes habits ; querêle la compagnie ; tant qu'il le faut emporter yvre du feſtin, où il ne laiſſe pas en bégayant de loüer la ſobrieté & la continence, entre les bras de quelque Muſiciéne. Mais de jour il ne le céde à perſonne en menſonge & en impudence, ſans parler de ſes uſures, de ſon avarice, & de cent autres vertus ſemblables ; car c'eſt un parangon de ſageſſe & de doctrine. Mais je m'en va l'acommoder de toutes pieces.

TRASYCLES. Je ne viens pas au bruit de tes treſors, comme les autres, ni au ſouvenir de tes feſtins : Car je ne fais pas plus d'eſtat de l'or que des cailloux du rivage, & n'ay beſoin pour vivre que de pain & d'eau, avec quelque oignon, ou quelque ſalade, quand je me veux traiter plus ſplendidement. Ce méchant manteau ſert pour me couvrir, & avec cela je diſpute de la felicité avec Jupiter. Mais je veus empécher que tu ne te laiſſes corrompre à ta fortune, & ſi tu m'en crois, tu jeteras ton argent dans la riviere, comme une choſe ſuperfluë, pour ne point dire pernicieuſe ; ſi tu n'aymes mieux en faire part à ceux qui en ont beſoin, & particulierement aux Filoſofes, qui le meritent mieux que les autres. Mais pour moy, je ne te demande rien ; car cette beſace me ſufit. Ce n'eſt pas que ſi tu y voulois metre quelque choſe pour t'aquiter d'une partie de ce que tu dois à la Filoſofie, ce ne fût pour en ayder quelque Amy incommodé. Du reſte, elle n'eſt pas fort grande, & ne tient que deux boiſſeaux à la grande meſure ; car il faut qu'un Filoſofe ſe contente de peu.

TIMON. C'eſt bien dit ; mais aproche auparavant, que je te donne quelques coups de poin, pour exercer ta patience ; & de ſurcroit un coup de baſton.

TRASYCLES. Au ſecours, mes Amis, ſoufrez-vous qu'on m'aſſaſſine dans une ville libre ?

TIMON. Qu'as-tu à crier ? eſt-ce qu'on ne t'en donne pas aſſez ? Tien, en voila encore une dou-

douzaine par dessus le marché. Mais qu'est cecy? toute la Ville acourt en foule? Grimpons sur cette montagne pour nous défendre plus facilement d'enhaut, à coups de pierre.

PLUSIEURS. Tout beau, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne sera pas pour le moins sans coup-ferir.

L'ALCYON, OU LA METAMORFOSE.

DIALOGUE

DE CHEREFON, ET DE SOCRATE.

Il prend sujet de parler de la puissance divine, sur la fable des Alcyons; mais c'est plutôt, à mon avis, selon l'opinion de Socrate, que selon la siene: ce qui fait douter à quelques uns, si ce Dialogue est de luy.

CHEREFON. QUEL son à frapé mon oreille? Qu'il est agreable! Il vient du costé du rivage, & de la pointe de ce rocher qui s'avance dans la mer. Mais de quel animal peut-ce estre? car les poissons sont müets, & les oyseaux qui hantent les mers, n'ont point proprement de chant.

SOCRATE. C'est l'Alcyon tant vanté, dont on conte cette fable, Que la fille d'Eole ayant perdu le beau Cëix son mary, fils de l'étoile du jour, se consumoit en des regrets superflus, lors que les Dieux touchez de compassion, la changerent en oyseau, qui cherche encore sur les eaux, celuy qu'élle n'a pû rencontrer sur la terre?

CHEREFON. Quoy! c'est l'Alcyon? Je ne l'avois jamais oüy; mais sa voix a veritablement

quelque chose de lugubre. Comment est-il fait? car je n'en ay jamais veu, quoy que j'en aye souvent oüy parler.

SOCRATE. Il est fort petit; mais sa gloire n'est pas petite; car pour récompense de son amour, les vens retienent leur haleine lors qu'il fait son nid, & qu'il couve ses petits, & la mer est tranquile dans la plus grande rigueur de l'hyver. C'est aujourd'huy un de ces beaux jours qu'on nomme de son nom Alcyoniens. Voy comme le Ciel est serein, & la face de la Mer unie comme la glace d'un miroir.

CHEREFON. Je le remarquay dés hier. Mais dy moy, Socrate, que vouloient dire les Anciens, de nous debiter ces Fables, qui ne sont pas seulement impossibles, mais ridicules?

SOCRATE. Il est bien dificile, Cherefon, de juger de la possibilité & de l'impossibilité des choses, & de mesurer l'étendüe de la puissance divine à nôtre foiblesse, puisque l'homme le plus âgé n'est qu'un enfant à l'égard de Dieu, & sa vie un point à comparaison de l'éternité. Tu sçais quelle tempeste il faisoit il y a trois jours; telle qu'il sembloit que le monde deut abîmer. Crois-tu qu'il soit plus facile de produire le calme aprés un si grand orage, que de changer une femme en oiseau? Combien d'une petite boule de cire, les enfans font-ils de figures differentes? & tu t'étonnes que Dieu de cette masse terrestre, fasse des choses qui nous soient inconües. Ne sçais-tu pas qu'il est plus haut au dessus de nous, que le Ciel ne l'est au dessus de la Terre? Combien un homme surpasse-t-il un enfant tant en force qu'en adresse, jusques-là qu'un seul en batroit des milions? Si nous avons donc tant d'avantage sur nos semblables, quel sera celuy du Createur sur sa creature? Ceux qui n'ont pas apris à écrire, ni à joüer des instrumens, ne sçauroient faire ni l'un ni l'autre sans miracle; & il n'y a rien de si facile à ceux qui le sçavent. On peut dire icy la même chose. La Nature d'une matiere informe

forme produit une abeille, d'une adresse & d'un sçavoir admirable; & d'un œuf, qui n'est point different d'un autre, en fait deux oiseaux tous diferens. Il y a cent autres merveilles qui nous obligent à estre fort retenus lors que nous parlons de la puissance divine. Je laisseray donc cette histoire ou cette fable à mes enfans, comme je l'ay receüe de mes peres, & conteray à mes deux femmes Xantippe & Myrto, l'amour que tu as eüe pour ton mary, divine Alcyone, & la recompense que tu en as receüe du Ciel. Ne veus-tu pas faire le semblable, Cherefon?

CHEREFON. Ouy, certes, à l'exemple de Socrate, puis-que cela sert aussi à entretenir l'amitié conjugale.

PROMETE'E, OU LE CAUCASE.

DIALOGUE DE VULCAIN, DE MERCURE, ET DE PROMETE'E.

C'est un jeu de l'Auteur; pour montrer que tout ce qu'on a feint de Prometée est ridicule: ce qu'il fait pour oster l'autorité aux Fables, & par consequent à la Religion des Payens, qui estoit fondée dessus. Et c'est-là le sujet des Dialogues des Dieux, dont celui-cy est comme la tête.

MERCURE. VOICY le Caucase où il nous faut atacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point de neige, afin d'enfoncer plus fort les cloux, & qui soit découvert de tous costez, pour rendre son suplice plus évident.

VULCAIN. Je le veus, mais il ne le faut pas mettre si bas, que les hommes qu'il a faits le puissent venir détacher; ni si haut, qu'on ne le puisse voir. Il sera bien, à mon avis, vers le milieu de cette montagne, au dessus de cet abîme. Nous atacherons l'une des mains à ce roc, & l'autre à celuy qui est voisin.

MERCURE. Tu as raison; car ils sont tous deux escarpez & inaccessibles. Vien-çà Prometée, ne te fais point tirer l'oreille, & monte vîtement que l-on t'atache.

PROMETEE. Ayez pitié d'un mal-heureux; que l-on fait soufrir injustement.

MERCURE. J'en suis d'avis, pour nous faire mettre en ta place? Est-ce que tu crois que le Caucase n'est pas assez grand, pour nous y atacher tous trois, ou que tu es bien-aise d'avoir des compagnons de ta misere, qui est la consolation des mal-heureux? çà, la main droite; coigne, Vulcain, de toute ta force: çà, la gauche, qu'on l'atache aussi. Voila qui va bien. Le Vautour descendra tantôt pour te ronger les entrailles, en recompense de ta belle invention.

PROMETEE. O terre qui m'as engendré! & toy Saturne & Japet, *faut-il tant soufrir pour n'avoir rien fait?

* *Son pere & son oncle.*

MERCURE. Rien fait, miserable! & n'est-ce rien faire que de tromper Jupiter en un Festin, & ne luy donner que des os couverts de graisse, pour te reserver la meilleure part? D'ailleurs, qui t'obligeoit à faire l'homme, cet animal fin & cauteleux, & particulierement les femmes, & à voler en-suite le feu du Ciel qui estoit le partage des Dieux, & leur plus précieux tresor? Aprez cela, tu viendras nous prêcher ton innocence, & dire qu'on a grand tort de te punir.

PROMETEE. As-tu bien le courage, Mercure, de me persecuter en cet estat, & de me reprocher des choses, pour lesquelles je meriterois, je le jure par les Dieux, d'estre nourry aux dépens du public dans

le

le Prytanée*? Que si tu estois de loisir, je serois bien-aise de disputer contre toy, pour confondre Jupiter en ta personne. Pren un peu sa défence, toy qui és si grand Orateur, & fay voir qu'il a eu raison de m'atacher icy, prés des portes Caspienes, pour estre un spectacle d'horreur aux Schytes. * Raillerie contre Socrate.

MERCURE. Tu t'avises un peu tard de te défendre. Mais dy ce que tu voudras, aussi bien nous faut-il atendre la descente de l'oiseau qui doit commencer ton suplice. Cependant, je seray ravy d'entendre ta Retorique, car on dit que tu és un grand Sofiste.

PROMETEE. Parle le premier, puis que tu és l'accusateur, & pren garde de ne pas trahir la cause de Jupiter, Vulcain sera nostre Juge.

VULCAIN. Non pas cela, méchant, mais plutôt ton accusateur & ton bourreau, pour avoir fait refroidir ma forge en dérobant le feu du Ciel.

PROMETEE. Separons donc l'accusation en deux. Tu parleras du larcin, & Mercure des autres crimes: Aussi-bien le Dieu des larrons n'auroit-il point de grace à parler contre eux.

VULCAIN. Que Mercure parle pour nous deux; car je n'entens rien à la chicane, & n'ay pas esté nourry comme luy dans un barreau, mais on sçait que c'est un de ses métiers, aussi bien que le larcin.

MERCURE. Il faudroit beaucoup de tems, pour se preparer à une si grande accusation; car ce n'est pas assez d'en raporter nüement tous les chefs; mais puis-que tu en tombes d'acord, & même que tu en fais gloire, il n'est point necessaire de plus long discours, & ce seroit folie de se metre en peine de prouver des crimes que l'on avoüe. Je diray seulement que c'est bien abuser de la clemence de Jupiter, que de retomber si souvent.

PROMETEE. Nous verrons tantôt, si ce que tu dis est folie ou non. Mais puis-que tu crois que cela sufit, je va entrer en ma défence. Et premierement, J'ateste les Dieux, que j'ay pitié de voir Jupiter si chagrin & de si mauvaise humeur; que pour

n'avoir pas eu la meilleure part dans un festin, il veuille crucifier non pas un homme, mais un Dieu, & de ses anciens camarades, qui l'a servy dans l'occasion. Tu sçais quelle est la liberté des festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent; car les honnêtes gens, au lieu de s'en offencer, la tournent en raillerie. Mais de garder cela sur le cœur pour s'en venger aprés si cruëlement, cela est indigne, je ne dis pas d'un Dieu, ni du souverain des Dieux, mais même d'un galant Homme. Car si l-on bânit de la table ces honêtes libertez, que restera-t-il que de se soûler comme des bestes? ce qui est tout à fait indigne de la table de Jupiter. Je ne croyois donc pas qu'il s'en deût souvenir le lendemain, bien-loin de m'en punir comme il a fait, & de s'imaginer qu'il ayt receu une grande injure, de ce qu'on a fait une des parts, meilleure que l'autre, pour voir s'il sçauroit bien choisir. Mais prenons la chose au pis, & posons, non pas qu'il ayt eu la moindre part, mais qu'il n'en ayt point eu du tout, faloit-il pour cela méler, comme on dit, le Ciel & la Terre, & ne parler que de croix, de vautours, de rochers & de precipices? Qu'il prêne garde qu'on n'impute cela à foiblesse & à lâcheté. Que ne feroit-il point pour de grandes choses, qu'il en vient à ces extrêmitez pour un morceau de viande? Combien des hommes sont-ils plus justes & plus raisonnables? Où en a-t-on veu qui ayent fait mourir leur cuisinier pour avoir friponné quelque chose? On ne prend pas garde à ces bagatéles, ou si on les châtie, c'est seulement d'un soufflet ou de quelque coup de poin; mais d'envoyer pour cela un homme au gibet, c'est une action barbare, & une cruauté inouïe. Voila pour le premier point, où sans mentir j'ay eu quelque honte de me défendre, mais on en devoit avoir davantage de m'accuser. Parlons maintenant du second, qui concerne la creation de l'homme, où je doute ce qu'on veut reprendre, si c'est qu'il n'en faloit point faire du tout, ou qu'il faloit faire d'autre façon. J'examineray donc l'un & l'autre,

tre, & pour le premier, je diray, Que tant s'en faut que les Dieux y ayent perdu quelque chose, qu'ils y ont gagné, & qu'il leur est plus avantageux qu'il y ait des hommes, quelques méchans qu'ils puissent estre, que s'il n'y en avoit point du tout. Pour reprendre la chose de plus haut, il faut sçavoir qu'il n'y avoit du commencement que les Dieux au monde, & que la Terre n'estoit qu'un grand & vâste desert, couvert de forests épaisses. Car d'où viennent à vôtre avis, ces Champs, & ces Jardins si bien cultivez, ces Temples, ces Autels, & ces Statües qu'on adore, que de l'invention humaine? Comme je songe donc toûjours à quelque chose d'utile & d'avantageux pour le public, je détrempay de la terre avec de l'eau, comme dit le Pöete, & les paîtrissant ensemble j'en fis un homme à nôtre image, avec l'aide de Minerve. Voila tout mon crime. Mais dequoy les Dieux se plaignent-ils? en sont-ils moins Dieux qu'ils n'étoient auparavant? Car à voir comme Jupiter se tourmente, on diroit qu'il y a beaucoup perdu. Craint-il qu'ils ne se revoltent contre luy, comme ont fait autre-fois les Geans? & n'est-il pas assez puissant pour les défaire, luy qui a rangé les Titans à la raison? Les Dieux donc n'ont reçou aucun dommage de mon invention, mais pour montrer qu'ils y ont beaucoup profité; on n'a qu'a regarder la Terre, qui estoit alors en friche, & qui maintenant est cultivée, & fournie de mile choses utiles à la vie de l'homme; car elle ne produit rien d'elle-même que de sauvage. La Mer même est en quelque sorte adoucie par la navigation, les Isles habitées, les Villes pleines de Temples, d'Autels, de Festes, & de Sacrifices. Enfin, pour parler avec le Pöete, toutes les rües & les places publiques sont pleines de Jupiter. Encore, si l-on me pouvoit reprocher d'avoir travaillé pour ma gloire; mais parmy tant de Temples des Dieux, où en trouverez-vous un de Prometée? ce qui fait assez voir que j'ay negligé mon interet particulier, pour celuy du public. Considerez en-

core qu'une felicité sans témoins n'est qu'une felicité imparfaite, & que s'il n'y avoit point d'hommes, la beauté du monde seroit comme morte, & nos avantages beaucoup moindres, n'y ayant personne pour les admirer. D'ailleurs, comme nous ne conoissons les choses que par comparaison, la grandeur de nôtre fortune nous seroit inconüe, s'ils n'y avoit point de mal-heureux. Cependant, au lieu de m'honorer pour de si grands biens, on me crucifie, & je reçois des peines d'où je devois atendre des recompenses. Mais quoy! il y a parmy les hommes des meurtriers, des incestueux, & des adulteres. Et n'y en a-t-il point parmy nous? & pour cela on ne condamne point le Ciel & la Terre, qui nous ont produits. Vous direz, peut-estre, que nous avons plus de soin qu'auparavant, & qu'il faut pourvoir à toutes leurs necessitez. Et qui a jamais veu un Pasteur se plaindre de la fecondité de son troupeau, à cause de la peine qu'elle luy donne? Car si cela est penible, il est aussi & utile & honorable; outre que cela nous sert d'occupation, & que sans cela nous demeurerions les bras croisez sans rien faire, que nous souler de nectar & d'ambroisie. Mais ce qui me fâche le plus, c'est de voir que ceux qui se plaignent davantage des hommes, sont ceux qui ne s'en sçauroient passer, & particulierement des femmes, qu'ils ayment le plus, quoy qu'ils en disent le plus de mal. Ils se déguisent tous les jours en mile sortes pour en joüir, & non contens de les caresser, en font des Déesses. Quelqu'un pourra dire que j'ai eu raison d'avoir fait l'homme, mais que je le devois faire d'une autre façon, & non pas semblable à nous. Et pouvois-je choisir un plus beau modêle que celuy que je sçavois tout parfait? Eussiez-vous voulu que j'eusse fait un animal sans intelligence, qui n'eut pu nous rendre aucun service? Que vous estes injustes! Vous prenez bien la peine, pour goûter d'une Hecatombe, d'aller jusques chez les Etiopiens irreprehensibles*, & vous crucifiez celuy qui est cause que vous avez des Autels & des Heca-

* *C'est une Epitete qu'Homere leur donne.*

Hecatombes. Mais c'eſt aſſez de cela ; parlons maintenant du larcin du feu. Et premierement, vous l'ay-je dérobé, pour l'avoir donné aux hommes ? n'eſt-ce pas la nature de cet élement de ſe communiquer ſans ſe perdre ? C'eſt donc une jalouſie toute pure, indigne de ceux que les Pöetes apelent des Bienfaiteurs. D'ailleurs, quand j'aurois dérobé tout le feu du Ciel, je ne vous aurois fait aucun tort. On ne fait rôtir ni bouillir l'ambroſie ; au lieu que les hommes en ont beſoin tous les jours pour leurs petites neceſſitez, quand ce ne ſeroit que pour vous faire des ſacrifices. N'eſt-il pas vray que vous n'eſtes jamais plus aiſe, que quand vous pouvez aller humer la fumée de quelque holocauſte ? de ſorte que vos plaintes ſont contraires à vos deſirs. Je m'étonne que vous n'aves défendu au Soleil de leur departir ſa lumiere, qui eſt un feu beaucoup plus brillant & plus pur, & que vous ne l'accuſez de prodiguer vos treſors, & de diſſiper vôtre bien. Voila tout ce que j'avois à dire pour ma défence. C'eſt à vous d'y répondre ſi vous pouvez ; mais je demande la replique.

MERCURE. Il n'eſt pas aiſé de répondre à un ſi impudent Sofiſte, tu es bien-heureux que Jupiter ne t'a point oüy ; car je ſuis aſſuré qu'il t'envoyeroit une douzaine de Vautours au lieu d'un, tant tu l'as vilainement outragé ſous pretexte de te défendre. Mais dy-moy, pourquoy eſtant Profete, n'as tu point ſceu ce qui te devoit arriver ?

PROMETEE. Je l'ay bien ſceu, Mercure : mais j'ay ſceu que je ſerois delivré par un Heros de tes amis, qui viendra de Thebes, & qui tüera mon vautour.

MERCURE. Je voudrois qu'il fût deja arrivé, & que nous fuſſions à table enſemble comme auparavant, pourveu que tu ne fiſſes points les parts.

PROMETEE. Patience, tu m'y reverras encore, car Jupiter me délivrera pour un ſervice important que je luy rendray.

MERCURE. Quel eſt-il ?

PRO-

PROMETEE. Tu conois Tétis : mais je ne veus point divulguer un secret que doit faire ma délivrance.

MERCURE. Si cela est, tu as raison de n'en rien dire. Alons, Vulcain, je voy déja l'oiseau qui vient fondre sur sa proye, & je voudrois que le liberateur fût aussi proche que le danger.

DIALOGUES DES DIEUX.

Le sujet touché dans l'argument du Dialogue precedant : du reste une partie des Fables est expliquée icy d'une façon gaye, qui aide beaucoup à les retenir.

DIALOGUE DE PROMETEE ET DE JUPITER.

PROMETEE. DElivre-moy, Jupiter, je n'en puis plus.

JUPITER. Que je te delivre, méchant ! Est-ce pour avoir fait ce beau chef-d'œuvre qui nous cause tant de mal, ou pour avoir dérobé le feu du Ciel, & trompé ton maître dans un festin ?

PROMETEE. N'ay-je pas assez soufert, attaché depuis si long-tems au Caucase, & nourissant de mes entrailles le plus crüel de tous les Vautours ?

JUPITER. Ce n'est pas la centiéme partie de ce que tu as merité. Tu devrois estre écrasé du Caucase, & non pas y estre atachê ; & n'avoir pas seulement le foye rongé par douze Vautours, mais encore les yeux & le cœur.

PROMETEE. Tu ne te repentiras point de m'avoir fait cette grace.

JUPITER. C'est que tu as envie de me tromper encore un coup.

PROMETEE. A quoy cela serviroit-il ? as tu oublié

oublié où eſt le Caucaſe ? & n'as tu point d'autres moyens de me punir, quand celuy-là te manqueroit ?

JUPITER. Mais encore que me veus-tu dire ?

PROMETEE. Si je te dis où tu vas, me croira-tu ?

JUPITER. Pourquoy non ?

PROMETEE. Tu vas coucher avec une Neréide.

JUPITER. Et puis, qu'en arrivera-t-il ?

PROMETEE. Il naîtra de vous un enfant qui te dépoſſedera comme tu as fait ton pere ; pour le moins les Deſtins t'en menacent, c'eſt pourquoy tu feras bien de n'y point aller.

JUPITER. Je te croiray pour ce coup, puiſque tu as ſi bien deviné. Que Vulcain te détache pour recompenſe.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE CUPIDON.

CUPIDON. PArdonne moy, Jupiter, ſi j'ay failly, je n'y retourneray plus ; faut-il tenir ſa colere contre un enfant ?

JUPITER. Un enfant ? petit fripon, plus vieux que Japet, & plus ſubtil que Prometée.

CUPIDON. Je m'en raporte aux Peintres & aux Poëtes qui me repreſentent toûjours de la ſorte ; mais encore que t'ay-je fait pour me mal traiter ?

IUPITER. Tu le demandes, méchant, qui m'as rendu amoureux de toutes les femmes, ſans qu'une ſeule ſoit amoureuſe de moy ; ſi bien qu'il me faut tous les jours trouver mile inventions pour en joüir.

CUPIDON. C'eſt qu'elles te redoutent, & qu'elles craignent par reſpect de t'aprocher.

JUPITER. Mais on ayme bien les autres Dieux, Apollon n'a-t-il pas eſté chery de Brancus & de Hyacinte?

CUPIDON. C'eſt qu'il eſt beau & galant, & avec tout cela, Dafné ne s'eſt jamais pû reſoudre à l'aymer, tant l'amour eſt une choſe libre. Que ſi tu voulois te parer & adoucir un peu la fierté de tes regards, je ne doute point que tu ne leur donnaſſes dans la veüe; mais il faudroit pour cela quiter ton foudre & ton Egide.

JUPITER. Voudrois-tu que je fiſſe des choſes indignes de Jupiter?

CUPIDON. Ne ſois donc point amoureux.

JUPITER. Je le veus eſtre, mais ſans toutes ces foibleſſes; toutefois je te pardonne pour ce coup.

DIALOGUE
DE MERCURE ET DE JUPITER.

JUPITER. COnois-tu Jö?

MERCURE. Qui, la fille d'Inaque?

JUPITER. Elle même; Junon la transformée en geniſſe, par jalouſie, pour m'empécher de l'aymer, & l'a donnée en garde à un monſtre qui ne dort jamais; car comme il à cent yeux, il y en a toûjours quelqu'un qui veille. Mais tu es aſſéz adroit pour m'en défaire; Va le tüer en la foreſt de Nemée, ou il garde cette belle; & aprez ſa mort, tu améneras Jö par mer en Egypte où elle ſera adorée ſous le nom d'Iſis. Je veus qu'elle préſide aux vens & aux flots, & qu'elle ſoit la Patronne des Nautonniers.

DIA-

DIALOGUE DE JUPITER ET DE GANYMEDE.

JUPITER. BAise-moy, mon petit mignon, maintenant que nous sommes hors de danger, & que je n'ay plus ni bec, ni ongle.

GANYMEDE. Et que sont-ils devenus? N'és-tu pas venu fondre sur moy en forme d'Aigle, & m'enlever du milieu de mon troupeau? Comment és-tu devenu homme?

JUPITER. Je ne suis ni homme, ni aigle, mais le souverain des Dieux, qui me suis ainsi transformé pour te posseder.

GANYMEDE. Es-tu Pan? mais tu n'as ni cornes, ni jambes velües, ni flûte, qui sont les marques de ce Dieu.

JUPITER. N'en conois-tu point d'autres?

GANYMEDE. Non; mais nous sacrifions tous les ans à celui-cy, un bouc à l'entrée de sa caverne; & pour toy, je croy que tu es quelque maquignon d'enfans, de ceux qui les enlévent pour les vendre.

JUPITER. N'as-tu jamais oüy parler de Jupiter, & n'as-tu pas veu un Autel consacré sur le Mont Ida, à celuy qui tonne & qui éclaire?

GANYMEDE. Quoy! c'est toy qui fais tout ce bruit qu'on entend là-haut, à qui mon pere sacrifie aussi tous les ans un belier? Et que t'avois-je fait pour m'enlever? peut-estre qu'à cette-heure mes brebis sont mangées du loup.

JUPITER. Tu songes encore à tes brebis, maintenant que tu es Immortel & le compagnon des Dieux.

GANYMEDE. Quoy! tu ne me remetras pas aujourd-huy où tu m'as pris?

JUPITER. Non; car toute ma peine seroit perdüe.

GANY-

GANYMEDE. Mais mon pere se metra en colere lors qu'il ne me verra plus, & me donnera le foüet pour avoir abandonné mon troupeau.

IUPITER. Ne crain point, tu demeureras toûjours icy.

GANYMEDE. Je ne le veus pas, laisse moy aller, & je te promets pour recompense de te sacrifier l'honneur de nôtre troupeau.

IUPITER. Que tu és simple, & veritablement enfant! Il faut oublier tout cela maintenant que tu és dans le Ciel; & en estat de faire du bien à ton pere & à ton pays, sans te soucier de leur colere; Car tu ne seras plus homme, mais Dieu; & au lieu de lait & de fromage, tu vivras de Nectar & d'Ambrosie, & verras reluire ton Astre dans le Ciel, par dessus les autres.

GANYMEDE. Mais si je veus joüer, qui me tiendra compagnie? car j'avois plusieurs petits camarades sur le Mont Ida.

IUPITER. Cupidon joüera avec toy aux osselets; console-toy seulement, & ne songe plus aux choses du monde.

GANYMEDE. Mais à quoy serviray-je icy? y a-t-il des troupeaux à garder?

IUPITER. Tu seras l'Echanson des Dieux, & leur verseras le Nectar.

GANYMEDE. Est-il meilleur que le lait?

IUPITER. Tu ne voudras plus boire d'autre chose lors que tu en auras goûté.

GANYMEDE. Et où coucheray-je la nuit? sera-ce avec mon petit camarade Cupidon?

IUPITER. Non, mais avec moy, car c'est pour cela que je t'ay pris.

GANYMEDE. Ne sçaurois-tu coucher seul?

IUPITER. C'est qu'il y a du plaisir de coucher avec un bel enfant.

GANYMEDE. A quoy sert la beauté quand il faut dormir?

IUPITER. Cela rend le sommeil plus agreable.

GANY-

GANYMEDE. Mais mon pere se fâchoit toûjours quand je couchois avec luy, & disoit que je ne faisois que remüer, & parler toute la nuit, & que je luy donnois des coups de pied; de sorte qu'il m'envoyoit le matin coucher avec ma mere. Si tu ne m'as donc enlevé que pour cela, tu peus bien me remetre où tu m'as pris.

IUPITER. Ie t'aime bien de la sorte; car je te baiseray alors tout mon soul.

GANYMEDE. Tu feras ce qu'il te plaira, mais pour moy, je dormiray cependant.

IUPITER. Nous en parlerons une autre-fois; Maintenant, Mercure, qu'on l'emméne, & qu'on luy fasse boire l'Immortalité, afin qu'il nous serve d'Echanson: mais apren luy auparavant à presenter le gobelet.

DIALOGUE
DE JUNON ET DE JUPITER.

IUNON. DEpuis que tu as amené icy Ganymede, tu ne me caresses plus comme auparavant.

IUPITER. Es tu jalouse d'un si simple & si innocent garçon? Je croyois qu'il n'y eût que les femmes qui te pussent metre en mauvaise humeur.

IUNON. Tu ne te gouvernes pas mieux pour ce regard, ni d'une façon plus honête. Car je vous prie, est-ce une chose bien-seante au Maître des Dieux de se metamorfoser tous les jours, tantôt en or, tantôt en taureau, tantôt en Cygne, pour aler commetre sur terre des adulteres? Mais encore ne transportes-tu pas tes Maîtresses dans le Ciel, comme tu-as fait ce petit mignon de couchete, que tu tiens toûjours prés de toy, sous pretexte d'en faire ton Echanson; comme s'il n'y en avoit point icy, & qu'Hébé & Vulcain fussent las de faire

leur charge, ou qu'on ne pût prendre à un besoin, le Verseur d'eau *. D'ailleurs, tu ne prens jamais de sa main le verre, que tu ne le baises luy-même en presence de tout le monde, & l-on diroit que ce baiser t'est plus doux que le Nectar. Car souvent tu demandes à boire *sans avoir soif*, & seulement pour avoir un prétexte de le baiser, quelquefois tu le fais boire le premier, pour boire aprez luy, & le baiser en quelque sorte en buvant. Il te faisoit beau voir l'autre jour, joüer avec luy aux osselets sans ton foudre ni ton Egide! Je sçay tout, ne pense pas m'en faire accroire.

* *C'est un signe du Zodiaque.*

JUPITER. Quel mal y a-t-il à baiser un bel enfant, & à joindre ce plaisir à celuy du Nectar? Si tu en avois gouté, tu ne me ferois plus ces reproches.

‡ *Qui aime les garçons.*

JUNON. Ce sont-là des discours de ‡ Pæderaste, il faudroit que j'eusse bien perdu l'esprit, pour aprocher ma bouche de celle d'un petit efféminé.

JUPITER. Tout efféminé qu'il est, il m'est plus agreable que..... Ne m'en fais pas dire davantage, & cesse de contrôler mes actions.

JUNON. Je te conseille de l'épouser pour me fâcher encore plus; Souvien-toy comme tu me traites pour luy.

JUPITER. C'est que tu voudrois que ton boiteux nous servît à table, lors qu'il sort de la forge tout couvert de suye & de sueur, & que je le baisasse en cet état, où il te fait horreur à toy-même qui és sa mere. Pensez qu'il feroit beau voir de renvoyer pour luy Ganymede, qui est si beau, & si mignon, & ce qui te fâche davantage, de qui les baisers sont plus doux que le Nectar!

JUNON. Maintenant, que ce beau Fils est icy, le mien te fait mal au cœur; mais tu ne t'en plaignois pas auparavant, & toute sa suye, & sa sueur n'empéchoient pas qu'avec plaisir tu ne prisses le verre de sa main.

JUPITER. Ta jalousie ne fait qu'accroître ta douleur, & mon amour. Fay-toy servir par Vulcain,

cain, si tu n'és pas bien-aise de voir Ganymede ; mais pour moy, je veus qu'il me presente à boire, & qu'il me donne à chaque fois dix baisers. Ne pleure point, mon mignon, je feray repentir tous ceux qui s'attaqueront à toy.

AUTRE DIALOGUE DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. QUi penses-tu que soit Ixion !

JUPITER. Un fort honête homme, & de bonne compagnie ; car sans cela, je ne l'aurois pas admis à ma table.

JUNON. C'est un insolent, qui n'est pas digne de cét honneur.

JUPITER. Qu'a-t-il fait ? Je le veus sçavoir.

JUNON. J'ay honte de le dire, tant son impudence est grande.

JUPITER. A-t-il voulu caresser quelque Déesse ? car il semble que c'est ce que tu veus dire.

JUNON. Moy-même. Je ne prenois pas garde du commencement à son amour ; mais à la fin voyant qu'il avoit toûjours l'œil sur moy, & qu'il soûpiroit de tems en tems, & laissoit couler des larmes ; buvoit aprez moy lors que j'avois bû, & en buvant me regardoit, & baisoit le verre ; je m'aperceus de sa folie, mais j'eus honte de te le dire, & crûs que cela se passeroit. A la fin, il a esté si insolent, que de m'en parler ; Alors, bouchant les oreilles, pour n'en rien entendre, je suis venüe icy te le dire tout courant, afin que tu en fisses un châtiment exemplaire.

JUPITER. Voila un hardy maraut, de vouloir planter des cornes à Iupiter. Il faut que le Nectar l'ait bien enyvré ; mais c'est moy qui en suis cause, pour trop aimer les Mortels, & les faire manger à ma table. Car il ne se faut pas étonner si usant des

mêmes viandes, ils ont les mêmes desirs, & conçoivent de l'amour pour des beautez immortéles. Tu sçais quel tyran c'est que l'Amour.

IUNON. Il est vray qu'il est bien ton maître, & te méne bien, comme l-on dit, par le nez. Mais je voy bien pourquoy tu as pitié d'Ixion: C'est qu'il ne fait que te rendre ce que tu luy as prêté; Car tu as couché autre-fois avec sa femme, & en as eu Perithöus.

IUPITER. T'en souvient-il encore? Sçais-tu quel est mon dessein? Ce seroit un grand suplice de le bânir pour jamais de nôtre presence; mais puis qu'il pleure & soûpire, je suis d'avis.....

IUNON. Quoy! que je couche avec luy?

IUPITER. Non pas cela; mais quelque fantôme qui te ressemble, pour contenter en quelque sorte sa passion.

IUNON. Ce seroit le récompenser, au lieu de le punir.

IUPITER. Mais quel mal cela feroit-il?

IUNON. Il croiroit m'embrasser, & l'afront en retomberoit sur moy.

IUPITER. Mais il n'y auroit que luy de trompé; car quand nous formerions une nüe à ta ressemblance, ce ne seroit pas Iunon.

IUNON. Comme les hommes sont souvent plus de vanité que d'amour, il s'iroit vanter d'avoir couché avec moy, & me perdroit de reputation.

IUPITER. Si cela arrive, je le precipiteray dans les enfers, où ataché à une roüe, il ne fera que tournoyer, sans prendre jamais aucun repos.

IUNON. Ce suplice ne sera pas trop grand pour son crime.

DIA-

DIALOGUE
DE VULCAIN ET D'APOLLON.

VULCAIN. AS tu veu le petit Mercure, Apollon, comme il eſt beau & ſoûrit à tout le monde? Il fait aſſez voir ce qu'il ſera un jour, quoy que ce ne ſoit encore qu'un enfant.

APOLLON. L'apelles-tu enfant? luy qui eſt plus vieux que Iapet, en malice?

VULCAIN. Quel mal peut-il avoir fait, qu'il ne fait encore que de naître?

APOLLON. Demande-le à Neptune, à qui il a emporté le trident, & à Mars de qui il a pris l'épée; ſans parler de moy à qui il a dérobé l'arc & les fléches.

VULCAIN. Quoy! un enfant encore au maillot?

APOLLON. Tu verras ce qu'il ſçait faire s'il t'aproche.

VULCAIN. Il eſt déja venu chez-moy.

APOLLON. Et ne t'a-t-il rien pris?

VULCAIN. Non, que je ſçache.

APOLLON. Regarde bien par tout.

VULCAIN. Je ne vois point mes tenailles.

APOLLON. Je gage qu'on les retrouvera dans ſes langes.

VULCAIN. Quoy, il eſt déja ſi adroit ce petit voleur! Je croy qu'il a apris à dérober dans le ventre de ſa mere.

APOLLON. Il a bien d'autres qualitez; Tu vois comme il cauſe, il ſera un jour grand orateur, & même bon luteur, ſi je ne me trompe; car il a déja donné le croc-en-jambe à Cupidon; Et comme les Dieux en rioient, & que Venus le prit pour le baiſer, il luy déroba ſon Ceſte, & eût emporté le foudre de Jupiter, s'il n'eût eſté trop chaud, & trop peſant; mais il luy enleva ſon ſceptre.

VULCAIN. Voila un hardy petit galand.

APOLLON. Il eſt auſſi muſicien.

VULCAIN. Comment cela?

APOLLON. Il a fait un inſtrument de la coquille d'une tortüe, dont il joüe en perfection juſqu'à me rendre jaloux, moy qui ſuis le Dieu de l'harmonie. Sa mere dit, qu'il ne dort pas même la nuit, & qu'il va juſqu'aux enfers, pour faire toûjours quelque butin; car il a une verge de grande vertu, dont il r'apelle les morts à la vie, & conduit les vivans au tombeau.

VULCAIN. C'eſt moy qui la luy ay donnée pour luy ſervir de joüet.

APOLLON. Il t'a pris tes tenailles pour récompence.

VULCAIN. Ie ſuis bien-aiſe que tu m'en faſſes ſouvenir, je les va chercher dans ſon berceau.

DIALOGUE
DE VULCAIN ET DE JUPITER.

VULCAIN. VOICY une coignée bien tranchante que je t'aporte; Que veus-tu que nous en faſſions?

IUPITER. Fen-moy la tête en deux tout d'un coup.

VULCAIN. Tu veus voir ſi je ſeray aſſéz ſot pour l'entreprendre; Dy tout de bon, à quoy tu la veus employer.

IUPITER. A me fendre la tête par la moitié. Ie ne ris point, & ſi tu ne m'obeïs, tu verras comme il t'en prendra; Frape ſeulement de toute ta force; car la tête me fend de douleur, & je ſoufre les mêmes maux, que ſi j'eſtois en travail d'enfant.

VULCAIN. Pren garde que nous n'allions faire quelque ſotiſe; Car je ne t'accoucheray pas ſi doucement qu'une Sage-femme.

IUPITER. Frape ſeulement ſans rien craindre, & me laiſſe faire le reſte.

VUL-

VULCAIN. C'eſt bien malgré moy ; mais qu'y feroit-on ? il faut obeïr. Grands Dieux ! Ie ne m'étonne pas ſi tu avois mal à la tête, y ayant une femme enfermée ; & encore une Amazone avec la lance & le bouclier ; C'eſt ce qui te rendoit ſi colere. Mais qu'elle eſt belle ! Donne-la moy pour récompenſe de t'avoir délivré ſi heureuſement, puis-qu'elle eſt déja en âge d'eſtre mariée.

IUPITER. Ie le veus ; mais tu auras bien de la peine à la réſoudre à t'épouſer ; car elle veut demeurer vierge toute ſa vie.

VULCAIN. Laiſſe-moy faire, j'en viendrai bien à bout, pourveu que j'aye ton conſentement.

IUPITER. Ne t'y frote pas, ſi tu és ſage.

DIALOGUE
DE NEPTUNE ET DE MERCURE.

NEPTUNE. NE ſçauroit-on pas parler à Iupiter ?

MERCURE. Non, il eſt empéché.

NEPTUNE. Dy-luy que c'eſt moy.

MERCURE. Ne l'importune point, on ne le peut voir aujourd'huy.

NEPTUNE. Eſt-ce qu'il eſt avec Iunon ?

MERCURE. Ce n'eſt pas cela.

NEPTUNE. Quoy donc ! avec Ganymede ?

MERCURE. Encore moins.

NEPTUNE. Qu'a-t-il ? Ie le veus ſçavoir.

MERCURE. Il ſe trouve mal.

NEPTUNE. Dequoy ?

MERCURE. I'ay honte de le dire.

NEPTUNE. A moy qui ſuis ſon frere ?

MERCURE. Il vient d'accoucher.

NEPTUNE. Comment ! eſtoit-il hermafrodite ? Ie ne m'en eſtois pas aperceu, ni qu'il eût le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

MERCURE. Auſſi n'eſtoit-ce pas là qu'il avoit mal.

NEPTUNE. Où donc, à la tête? comme quand il acoucha de Minerve? Il a le chef bien fécond.

MERCURE. Non, à la cuiſſe.

NEPTUNE. Comment-cela? acouche-t-il par tous les endroits du corps?

MECRURE. Junon, par jalouſie, a perſuadé à Semele qu'il aymoit, de coucher avec luy dans toute ſa gloire; ſi bien que le feu de ſon foudre s'eſt pris au lambris de la chambre, & la conſumée. Tout ce qu'on a pû faire en cette rencontre, ç'a eſté de ſauver l'enfant; car elle étoit groſſe; & de le mettre tout chaud, du ventre de la mere dans la cuiſſe de Iupiter, où il a achevé ſon terme. Il vient preſentement de s'en delivrer, & eſt encore tout débile du travail.

NEPTUNE. Et qu'a-t-on fait de l'enfant?

MERCURE. Je l'ay porté à Nyſſe, pour être nourry par les Nymphes du päys, qui l'ont nommé Dionyſius du nom de ſon pere, & de celuy de leur Patrie.

NEPTUNE. Ainſi Jupiter eſt le pere & la mere de cet enfant?

MERCURE. Il eſt vray; mais je n'ay pas le loiſir de t'en dire davantage; car je va de ce pas querir de l'eau, & le reſte dont ont beſoin les acouchées.

DIALOGUE
DE MERCURE ET DU SOLEIL.

MERCURE. ARRETE-toy, Soleil, par l'eſpace de trois jours, & qu'il n'y ait, cependant, qu'une longue nuit; Que les heures détélent tes chevaux, éteins ton flambeau, & te repoſe.

LE

LE SOLEIL. Voila des commandemens bien étranges! Eſt-ce que j'ay manqué à mon devoir, que Jupiter, pour me punir, veut que la nuit triomfe du jour?

MERCURE. Non, c'eſt qu'il en a beſoin, pour une choſe d'importance.

LE SOLEIL. Où eſt-il maintenant?

MERCURE. Chez Alcmene en Beocie.

LE SOLEIL. Et une nuit ne ſufit pas pour contenter les deſirs?

MERCURE. Non pas cela; mais pour achever le Heros qu'il a commencé.

LE SOLEIL. Qu'il l'acheve à la bonne heure; mais cela ne ſe faiſoit pas du tems de Saturne. Il ne decouchoit point d'avec Rhéa, pour aler careſſer la femme de ſon voiſin: Maintenant, pour une putain il faut bouleverſer tout le monde. Cependant, mes chevaux deviendront rétifs faute d'exercice, & il naîtra des épines dans la carriere du Soleil. Les hommes languiront en tenebres: & tout cela, pour baſtir ce beau Heros!

MERCURE. Tay-toy, qu'il ne t'en faſſe repentir. Cependant, je va achever ma commiſſion, & dire à la Lune qu'elle ne ſe hâte pas non plus, & au ſommeil qu'il n'abandonne point les hommes, de peur qu'ils ne s'aperçoivent de ce changement.

DIALOGUE
DE VENUS ET DE LA LUNE.

VENUS. DE QUOY t'accuſe-t-on, belle Courriere, d'arréter quelquefois ton char au milieu de ta courſe, pour aler viſiter un Chaſſeur, & le contempler à ton aiſe lors qu'il eſt endormy ſur les Montagnes de la Carie.

LA LUNE. C'eſt ton fils qui en eſt cauſe.

VENUS. Laissons-là ce petit insolent, qui n'épargne pas même sa mere, & qui m'a souvent contrainte de descendre sur le mont Ida, pour y caresser Anchise, ou sur le Liban en faveur d'Adonis, avant que Proserpine me l'eût ravy pour le posseder; quoy que depuis touchée de mes larmes, elle me l'ait rendu pour moitié.* le l'ay cent fois menacé de briser son arc & son carquois, & de luy couper les ailes, & le fessay bien l'autre jour avec un de mes patins! mais quoy! il ne s'en souvient plus, si-tôt qu'il est échapé. Cependant, ce Chasseur est il beau? car cela serviroit de quelque consolation.

* C'est qu'il estoit la moitié de l'année aux enfers.

LA LUNE. Tu sçais qu'il n'y a point de laides amours; mais il est vray que je ne me puis lasser de le regarder, lors qu'au retour de la chasse, il étend son manteau sur l'herbe, & s'endort, apuyé d'une main sur son coude, & de l'autre, laissant negligemment tomber ses traits. Alors descendant sans faire bruit, & marchant sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller, je goûte, en aprochant, le doux parfum de son haleine. Tu devines assez le reste, car tu sçais ce que c'est que d'aimer; mais il est vray que je meurs d'amour.

DIALOGUE
DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. REgarde ce que tu fais, petit fripon, je ne parle point des desordres que tu causes dans le monde; mais que ne fais-tu point dans le Ciel? Tu changes Iupiter en cent façons; Tu fais descendre la Lune en terre; Tu arrestes le Soleil dans les prisons de Climene; sans parler des affrons que tu me fais à moy-même qui suis ta mere. Mais tout cela seroit peu, si tu ne t'estois aussi ataqué à la mere des Dieux, que tu fais courir toute forcenée sur le mont Ida, transportée d'amour pour son Atys, & s'enquerant de luy aux forets &

aux

aux rothers ; montée sur un char qui est traîné par des Lions, & suivye de ses Corybantes, qui ne sont pas plus sages qu'elle. Car les uns se font des incisions au coude ; les autres courent tout échevelés par des precipices ; Celui-cy sonne du cor, cet autre du tambour, ou des cymbales ; si bien que toute la montagne retentit de leurs cris & de leurs débauches. Je crains donc que cette Déesse, si elle retourne quelque jour en son bon sens, ne venge sur toy cet affront, ou qu'elle ne te tüe en sa fureur, & ne te fasse déchirer par ses Lions, ou par ses Prêtres qui sont encore plus farouches.

CUPIDON. Je ne crains ni les uns, ni les autres ; car ses Prêtres sont trop efféminez, & j'ay aprivoisé ses Lions, & en fais ce que je veus. D'ailleurs, elle est trop empéchée à l'amour pour songer à la vengeance. Et puis, quel mal fais-je, de rendre aymable ce qui est beau ? Voudrois-tu que j'eusse guery Mars de la passion qu'il a pour toy ?

VENUS. Que tu és malin ! mais qu'il te souviene de ce que je t'ay dit.

DIALOGUE D'HERCULE, D'ESCULAPE ET DE JUPITER.

IUPITER. N'AVEZ-vous point de honte de vous entrebatre ; comme des coquins, & de vous quereler jusqu'à la table de Iupiter ?

HERCULE. Est-il juste, mon pere, que ce Charlatan passe devant moy ?

ESCULAPE. Non pas Charlatan ; mais le Dieu de la Medecine ; qui vaut mieux cent fois que toy, & tous tes semblables.

HERCULE. En quoy est-ce, Imposteur, que tu vaudrois mieux que moy ? Est-ce pour avoir esté frapé

frapé de la foudre pour ton beau sçavoir ? car on ne t'a mis dans le Ciel que par pitié.

ESCULAPE. Il te sied bien de me reprocher ma mort, aprés avoir esté brûlé tout vif sur le mont Oëta comme un criminel !

HERCULE. Mais ç'a esté volontairement, lors qui j'eus purgé l'Univers de monstres. Pour toy, qu'as tu jamais fait que l'Emperique, comme ces afronteurs, qui sçavent quelques secrets par où ils se font admirer ?

ESCULAPE. Tu-as raison; car c'est moy qui te donnay de l'onguent pour la brûlure, lors que tu montas icy tout échaudé. Mais je n'ay jamais esté comme toy, esclave d'un Impudique, qui te faisoit filer, & te soufletoit lors que tu manquois à ton devoir. D'ailleurs, je n'ay point tué ma femme, ni mes enfans comme tu as fait.

HERCULE. Si tu ne te tais, tu porteras la peine de ton insolence, & je te feray faire une cullebute du ciel en terre, dont tu auras bien de la peine à guerir, quelque excellent que tu sois dans la Medecine.

IUPITER. Et moy, si vous ne vous arrêtez, je vous metray tous deux dehors par les épaules. Qu'Esculape passe le premier, puis-qu'il est le plus ancien.

DIALOGUE.

DE MERCURE ET DE D'APOLLON.

MERCURE. QU'as-tu, Apollon, d'estre ainsi triste ?

APOLLON. Qui ne le seroit, estant si mal-heureux en amour.

MERCURE. Quel mal-heur t'est-il arrivé depuis la perte de Dafné ?

APOLLON. La mort d'Hyacinte.

MERCURE. Qui l'a tué ?

APOL-

APOLLON. Moy-même.

MERCURE. Estois-tu en fureur comme tu y és quelque-fois?

APOLLON. Non; mais comme je joüois au pâlet avec luy, Zephyre jaloux de nôtre amitié, a emporté le pâlet, & luy en a cassé la tête. Je l'ay poursuivy vainement, jusqu'aux Montagnes; car qui pourroit ateindre le vent? Mais au retour, j'ay esté contraint de faire les funerailles de mes amours avec celles d'Hyacinte; Toutes-fois, pour me consoler, j'ay fait naître de son sang une fleur, qui est illustre pour son odeur & pour sa beauté, & qui porte la marque de mes regrets & de mes plaintes; mais je ne laisseray pas de le regreter toute ma vie.

MERCURE. Tu-as tort, Apollon; Car ceux qui aiment les choses mortéles, se doivent resoudre à les perdre.

AUTRE DIALOGUE
D'APOLLON ET DE MERCURE.

MERCURE. C'EST une chose étrange, Apollon, que Vulcain ait épousé les plus belles de toutes les Déesses, & je ne sçay comme elles ont le courage de l'embrasser, lors qu'au retour de sa forge il est tout couvert de suye & de sueur.

APOLLON. Il y a dequoy s'en étonner, & principalement à un Amant infortuné comme moy, qui suis un peu mieux fait que luy, pour ne rien dire davantage.

MERCURE. Vante maintenant ta beauté & ton harmonie, & moy ma force & mon adresse; lors qu'il se faudra coucher, nous nous trouverons tout-seuls; tandis qu'un miserable courtaut de boutique tout estropié, caressera Venus & les Graces.

APOLLON. Encore as-tu eu quelque bonne fortune

tune en ta vie, ce qui te peut servir de quelque consolation; car tu n'as pas autrefois déplû à Venus, & en as eu l'hermafrodite: Mais moy, de deux personnes que j'ay servies, l'une a mieux aimé estre changée en arbre, que de me soufrir; & j'ay tué l'autre, par mal-heur, en me joüant. Mais, dy-moy; comment ces Déesses ne sont-elles point jalouses les unes des autres?

MERCURE. C'est que Venus passe son tems dans le Ciel, tandis que les Graces sont dans l'Isle de Lemnos avec Vulcain?

APOLLON. Penses-tu qu'il sçache les débauches de sa femme?

MERCURE. S'il les sçait? il n'en faut point douter; mais il n'en oseroit rien dire, car il craint la colere de Mars: Tu sçais comme les gens de guerre sont insolents, & particulierement envers les Artisans comme luy.

APOLLON. On dit pourtant qu'il leur dresse quelque piege.

MERCURE. Ie ne sçay; mais je voudrois y estre pris.

DIALOGUE DE JUNON ET DE LATONE.

IUNON. VEritablement, Latone, tu as fait de beaux enfans à Iupiter!

LATONE. Nous ne pouvons pas toutes estre meres de Vulcain.

IUNON. Il est vray qu'il est boiteux; mais en cet estat Venus l'a bien voulu pour mary; car outre qu'il a enrichy le Ciel de mile feux, il s'est rendu illustre par l'excellence de son Art. Mais ta fille, d'un courage mâle, contre la bienseance de son sexe, va jusqu'en Scytie égorger ses hôtes, plus crüele mile fois que les Scytes; & ton fils est de tous métiers, Archer,

Archer, Violon, Pöete, Medecin, & a étably des Bureaux de profetie à Delfes, à Claros, & à Didyme, où il se méle de predire l'avenir, & surprend les simples par des Oracles trompeurs, qui ont toûjours quelque porte de derriere, pour évader. Cependant, comme le nombre des sots est infiny, il s'enrichit de ses impostures; mais les plus sages reconoissent bien la fourbe, & sçavent que ce grand Profete n'a pas sceu qu'il tüeroit son Hyacinte, & que Dafné le fuiroit, malgré toute sa beauté & sa perruque d'or. Ie m'étonne donc qu'on t'ait preferée à Niobé, & que tes enfans ayant esté jugez plus beaux que les siens.

LATONE. Ta jalousie ne peut soufrir qu'ils triomfent dans le Ciel, & soient celébres, l'une par sa beauté, & l'autre par son harmonie.

IUNON. Tu me fais rire, de prendre ton fils pour un excellent Musicien, luy qui eût esté écorché en la place de Marsyas, si les Muses luy eussent fait justice. Pour ta fille, elle est si belle avec son visage de pleine-lune, qu'Acteon fut devoré par ses chiens, pour l'avoir veüe toute nüe; de peur qu'il ne fût le trompête, aussi bien que le témoin de sa laideur. Car pour sa pretendüe virginité, je n'en fais que rire, veu qu'elle ne pourroit faire le métier de Sage-femme, comme elle fait, sans quelque experience.

LATONE. Il te sied bien, Junon, d'estre altiere, estant compagne du lit & du trône de Iupiter; mais nous te verrons bien honteuse, lors qu'épris de l'amour de quelque mortéle, il te quitera pour la posseder.

DIALOGUE.

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. QU'as-tu à rire, Mercure?

MERCURE. Qui ne riroit, Apollon, d'une chose si plaisante?

APOL-

APOLLON. Conte-la moy, afin que j'en rie à mon tour.

MERCURE. Mars vient d'estre pris, couché avec Venus.

APOLLON. Comment cela? fay-moy le recit de cette avanture.

MERCURE. Il y a long-tems que Vulcain se doutoit de leur amour, & épioit l'heure de les surprendre. Il avoit donc mis autour de son lit des filets comme invisibles, & estoit allé travailler à son fourneau. Le galand prenant son tems en l'absence du mary, est allé coucher avec sa maîtresse; mais le Soleil les a découverts, & en a averti Vulcain; de sorte qu'il les a pris tous deux sur le fait, & les a envelopez dans ses rets. Venus toute confuse, tâchoit à couvrir sa nudité; Mars cherchoit à se dépétrer; mais comme il a veu qu'il n'en pouvoit venir à bout, il a eu recours aux prieres & aux menaces.

APOLLON. Et Vulcain l'a laissé échaper?

MERCURE. Bien-loin de cela, il a apellé tous les Dieux, pour estre témoins de son des-honneur. Cependant, ces pôvres Amans se voyans pris comme au trébuchet, baissoient la veüe & se couvroient d'un voile de honte, comme pour cacher leur nudité.

APOLLON. Mais ce sot ne rougit-il point de publier son infamie?

MERCURE. Il est le premier à en rire; Mais pour en dire la verité, j'envios la bonne fortune de Mars, d'estre surpris couché avec la plus belle de toutes les Dëesses, & lié avec elle par des chaînes qui ne se ponvoient rompre.

APOLLON. Quoy! tu voudrois estre pris de la sorte?

MERCURE. Qui en doute! Vien les voir en cet estat, & si tu n'es de mon avis, je blâmeray ta froideur, ou loüeray ta continence.

DIA-

DIALOGUE
DE JUNON ET DE JUPITER.

IUNON. J'AVROIS honte, Jupiter, d'avoir un fils yvrogne & efféminé comme le tien, toûjours en la compagnie de certaines femmes furieuſes, & qui ſont plus mâles que luy ; Enfin il reſſemble mieux à tout autre qu'à ſon pere.

IUPITER. Mais cet efféminé a conquis la Trace & la Lydie, & aſſujéty les Indes, aprés en avoir fait le Roy priſonnier, avec tous ſes Elefans. Et ce qui eſt de plus étrange, c'eſt qu'il a fait tout cela en ſautant & danſant avec des femmes, au ſon du tambour & de la flûte, & le plus ſouvent yvre ; Que ſi quelqu'un a oſé parler de ſes myſteres, il l'a pris dans ſes ceps, & la mere même a déchiré ſon enfant. * Cela n'eſt-il pas grand, & digne de Jupiter ? D'ailleurs, s'il eſt voluptueux & débauché, cela ne fait tort à perſonne, que ne feroit-il point eſtant ſobre, puis-qu'il fait de ſi grandes choſes eſtant yvre ?

* *Agavé & Pantée.*

IUNON. Ne viendras-tu point loüer auſſi l'invention de la vigne, aprés avoir veu les maux qu'elle cauſe, & qu'elle coûta la vie au premier à qui il fit ce beau preſent ? †

† *Icare.*

IUPITER. Ce n'eſt pas le vin qui fait ces deſordres, mais l'excés ; car en le prenant moderément, il rend les hommes plus gays & plus vigoureux. Mais c'eſt la jalouſie qui te fait parler, & le ſouvenir de Semele ; puiſque tu blâmes indifféremment ce que ſon fils a de plus beau.

DIALOGUE
DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. DOù vient, petit Amour, que tu domtes tous les Dieux, & moy-même qui suis ta mere, & que tu ne peus rien sur Pallas, comme si pour elle ton carquois estoit sans fléches, & ton flambeau sans chaleur?

CUPIDON. C'est que je l'aprehende.

VENUS. Mais Mars est bien plus furieux, & tu ne l'aprehendes point?

CUPIDON. Il me rend les armes volontairement, & m'apelle à son secours; & au lieu que Pallas me regarde de travers, & un jour qu'il m'arriva de l'aprocher, Si tu me touches, dit-elle, je te perceray de mon dard, ou te prenant par le pied, te precipiteray dans les enfers. D'ailleurs, elle a le regard terrible, & est effroyable avec son casque & son bouclier, où l-on voit briller la tête de Meduse, cöeffée de serpens.

VENUS. Mais tu crains Pallas & la Gorgone, & n'aprehendes ni Jupiter ni ses foudres; les Muses mêmes qui n'ont ni foudre ni Gorgone sont à l'épreuve de tes traits.

CUPIDON. C'est que je les respecte, & qu'elles ont quelque chose de venerable, outre qu'elles me divertissent par leurs chansons, & qu'il n'y a point d'aparance de rendre le mal pour le bien.

VENUS. Et Diane que t'a-t-elle fait?

CUPIDON. Elle a quelqu'autre amour dans la tête.

VENUS. Quel?

CUPIDON. Celuy de la chasse qui la fait brosser par les forets, où je ne la sçaurois suivre: Mais, pour son frere, quoy qu'il soit excellent Archer.....

VENUS. Je sçay bien ce que tu veus dire; Que tu l'as souvent blessé de tes dars.

LE

LE JUGEMENT DE PARIS.

DIALOGUE

DE IUPITER, MERCURE, PARIS & les trois Dëesses.

IUPITER. PREN cette pomme, Mercure, & va en Phrygie vers le beau pasteur de Troye, qui paît ses troupeaux sur le mont Ida; Tu luy diras que je l'ay fait Juge de la Beauté, parce qu'il est beau & amoureux. Les Belles, il est tems de partir; car je ne veus point estre Juge, entre ma femme & mes filles, puisqu'on ne peut prononcer en faveur de l'une, sans offenser les deux autres; & je voudrois, s'il se pouvoit, que toutes trois remportassent la victoire. Mais vous n'avez rien à craindre, car outre que Paris est fils de Roy, & parent de Ganymede, il est si simple & si peu malicieux, que vous ne devez point aprehender de paroître devant luy.

VENUS. Pour moy, mon pere, je ne refuserois pas même Momus pour Juge, & accepte celui-cy, quel qu'il puisse estre; car que pourroit-il reprende en la Dëesse de la Beauté? Mais il faut qu'il agrée aussi à mes rivales.

IUNON. Nous prendrions à un besoin Mars pour Arbitre, quoy que ce soit ton galand.

IUPITER. Es-tu de même sentiment, Minerve? Quoy! tu rougis, & baisses la veüe? mais la pudeur sied bien aux filles, & je vois bien que tu en és contente aussi. Partez donc, à la bonne-heure, & que les mal-heureuses ne s'en prénent point à leur Juge; car vous scavez que vous estes trois, & qu'il n'y a qu'une pomme.

MERCURE. Alons, & prenons le chemin de la Phrigie, je passeray le premier pour vous conduire, & vous me suivrez sans vous arrêter. Du reste, ne

craignez rien, Je conois Paris, il eſt honnête homme, & ne vous fera point d'injuſtice.

VENUS. Que tu me plais de dire cela; mais dy-moy, eſt-il marié?

MERCURE. Non; mais je croy qu'il a une maîtreſſe ſur le mont Ida; toutefois, c'eſt quelque fille groſſiere & mal-apriſe, qu'il n'aime pas trop, à mon avis; mais pourquoy fais-tu cette queſtion?

VENUS. Je révois à autre choſe.

PALLAS. Tu t'aquites mal de ta commiſſion, Mercure, d'entretenir celle-cy ſeparement.

MERCURE. Ce n'eſt rien; Elle me demandoit ſeulement ſi Paris eſtoit marié.

PALLAS. Pourquoy cela?

MERCURE. Je ne ſçay, elle dit qu'elle l'a fait ſans deſſein.

PALLAS. Eſt-il marié en effet?

MERCURE. Je croy que non.

PALLAS. Eſt-ce un ſimple vilageois, ou s'il aime la gloire & l'honneur?

MERCURE. Je penſe qu'eſtant jeune, & fils de Roy, il ſeroit bien-aiſe de ſe ſignaler dans les batailles.

VENUS. Voy-tu que je ne me plains pas de ce que tu l'entretiens toute ſeule; Venus n'eſt pas de ces humeurs queréleuſes, & qui ſe fâchent de tout.

MERCURE. Il n'y a pas auſſi de ſujet de s'en fâcher; car elle me demandoit la même choſe que vous; & je luy repondois de même. Mais tout en deviſant, nous voicy arrivez en Frygie. Voila le mont Ida que je découvre, & vôtre Juge auſſi, ſi je ne me trompe.

IUNON. En quel endroit? je ne le voy pas.

MERCURE. A main gauche, ſur la pente de ce côteau. Voila ſon troupeau & ſa cabane.

IUNON. Je ne voy pas le troupeau.

MERCURE. Regardez vis à vis de mon doigt. Ne voyez-vous pas ſortir des brebis du milieu de ces rochers, & quelqu'un avec ſa houlete qui les raſſemble, de peur qu'elles ne s'écartent trop?

IUNON.

IUNON. Je le voy, ſi c'eſt luy.

MERCURE. C'eſt luy-même. Mais puiſque nous ſommes ſi prés, deſcendons, de peur de l'effrayer en venant tout à coup fondre devant luy.

IUNON. Je le veus. Maintenant que nous ſommes deſcendües, que Venus marche devant; car elle doit ſçavoir le chemin, eſtant venüe icy ſouvent, chercher ſon Anchiſe.

VENUS. Je ne me pique point de ces reproches.

MERCURE. C'eſt moy qui vous conduiray; Car il me ſouvient, quand Jupiter eſtoit amoureux de Ganymede, que je venois ſouvent icy voir ce que faiſoit ce petit mignon, & lors qu'il l'enleva, je volois autour de luy pour le ſoûlever, & ce ne doit pas eſtre loin de ce lieu, veu que, s'il m'en ſouvient bien, il joüoit de la flûte ſur ce roc, prés de ſon troupeau, lors que Jupiter, changé en Aigle, le vint ravir, & mordant de ſon bec ſa Tiare, pour le tenir plus ferme l'emporta dans les nües tout étonné, & tournant la tête pour le regarder. Alors, j'amaſſay ſa flûte qui eſtoit tombée dans la frayeur; Mais ſalüons vôtre Juge que voicy. Bon-jour, le beau Paſteur.

PARIS. Et à vous le beau fils. Qui ſont ces Dames que vous menez dans ces deſerts? Elles ſont trop belles & trop delicates, pour broſſer parmy ces halliers

MERCURE. Ce ne ſont pas des Dames, Paris, ce ſont des Déeſſes. Tu vois devant toy, Venus, Pallas, & Junon. Pour moy, je ſuis Mercure. Quoy! tu changes de couleur, & t'étonnes? Ne crains rien, nous ne ſommes pas venus icy pour te troubler, mais pour te faire juge d'un different qu'ont ces Déeſſes pour la beauté, parce que tu es ſçavant dans les choſes de l'amour. Du reſte, le prix de la victoire eſt écrit autour de cette pomme.

PARIS. Que je voye? *C'eſt pour la plus belle.* Grands Dieux! comment pourroit un mortel juger de trois beautez immortéles! cela ſurpaſſe la capacité d'un berger, & ſi quelqu'un le pouvoit faire, ce ſeroit plutôt un courtiſan, qu'un vilageois. S'il

faloit dire quelle eſt la plus belle de ces brebis ou de ces chévres, je m'en aquiterois peut-eſtre bien ; mais voicy des beautez divines, & ſi acomplies, que l'œil a de la peine à ſe retirer de deſſus l'une, pour contempler les deux autres, tant la veüe demeure atachée au premier objet, & le juge toûjours le plus beau. D'ailleurs, je ſuis télement ébloüy de tant de clartez, qu'il me ſemble que je n'ay pas aſſez de deux yeux, & je voudrois eſtre tout œil, comme Argus, pour les pouvoir mieux contempler ; outre que l'une eſtant femme de Jupiter, & les deux autres ſes filles, il ne fait pas ſeur de ſe méler de leur different.

MERCURE. Mais Jupiter le commande, & ſes ordres ſont inviolables.

PARIS. Que les mal-heureuſes donc n'en accuſent que leur mal-heur, & ne s'en prénent point à moy.

MECURE. Elles l'ont promis, il ne reſte plus qu'à juger.

PARIS. Il le faut faire, puis-qu'on ne s'en peut défendre ; Mais je voudrois bien ſçavoir ſi on les peut voir toutes nües, car il eſt dificile d'en bien juger autrement.

MERCUCE. C'eſt à toy qui és le Juge, d'en ordonner.

PARIS. Si cela eſt, je les veus voir toutes nües.

MERCURE. Deshabillez-vous, vôtre Juge le commande, & tandis qu'il vous regardera, je tourneray la tête de l'autre côté.

VENUS. Tu as raiſon, Pâris, de nous vouloir voir toutes nües, *je te va montrer que je n'ay pas ſeulement quelque partie du corps agreable, comme mes rivales, mais que je ſuis également belle par tout.

** Il fait alluſion aux epiteres qu'Homere leur donne.*

PALLAS. Ne la regarde point, Pâris, qu'elle n'ait défait ſa ceinture ; car c'eſt une magiciene, qui y tient quelque charme enfermé. Elle ne devoit pas auſſi venir parée & ajûſtée en Courtiſane, mais ſe laiſſer voir toute nüe & ſans artifice.

PARIS. Elle a raiſon ; ôtez vôtre ceinture.

VENUS.

VENUS. Que Pallas ôte donc son casque, dont l'horrible crête est capable d'épouvanter un berger; Craint-elle que ses yeux bleus ne soient pas assez forts sans armes?

PALLAS. Tien, voila mon casque.

VENUS. Tien, voila ma ceinture.

IUNON. Hâtons-nous de nous deshabiller.

PARIS. Dieu! Que de beautez & de merveilles! Que celle-cy a d'éclat, & cette autre de majesté; & qu'il paroît bien que l'une est fille & l'autre femme de Jupiter! Mais que la derniere a d'apas, & qu'elle a les façons aimables & atrayantes! Ah c'est trop de felicité pour un mortel! Toutefois, je les veus voir encore separément; car en les voyant toutes ensemble, on est si confus, que l-on ne sçait que choisir.

VENUS. Je le veus.

PARIS. Que Junon demeure, & que les deux autres se retirent.

IUNON. Quand tu m'auras bien regardée, Pâris, il reste encore quelque chose a considerer. C'est le prix de la victoire; car si tu me l'adjuges, je te feray Roy de toute l'Asie.

PARIS. Je ne suis point ambitieux; mais je ne vous feray point d'injustice. Retirez-vous; Que Pallas s'aproche.

PALLAS. Si tu prononces en ma faveur, je te rendray invincible.

PARIS. Je ne me pique point de valeur, & le Royaume de mon pere est en paix; mais vous n'avez rien à craindre, je ne me laisse corrompre ni par promesses, ni par presens, reprenez vos habits & vos armes; Que Venus s'avance.

VENUS. Me voila. Regarde-moy bien depuis les pieds jusqu'à la tête; car je n'ay pas le moindre defaut. Il y a long-tems que te voyant jeune & beau comme tu es, j'ay pitié de te voir confiné dans ces rochers, sans venir aux villes ni aux Assemblées, & passer la fleur de ton âge parmy les bêtes dans des solitudes. Car à quoy te peuvent servir ces arbres & ces deserts,

& quel avantage tirent tes troupeaux de ta beauté? Ne devrois-tu pas avoir déja une maîtresse, non pas quelque päisane mal-faite, mais quelque belle Greque d'Argos, de Sparte, ou de Corinte, telle qu'est maintenant Helene, l'honneur de son sexe, comme Paris l'est du sien, & comme luy, capable d'aymer. Si elle t'avoit veu une fois, je sçay qu'elle quiteroit tout pour te suivre. N'en as-tu jamais oüy parler?

PARIS. Non, mais je serois bien-aise d'en aprendre quelque chose.

VENUS. Elle est fille de cette Belle, dont Jupiter amoureux, se changea en Cygne pour la posseder.

PARIS. Et comment est-elle faite?

VENUS. Tu peus croire qu'elle n'est pas noire estant née d'un Cygne, ni grossiere, estant éclose de la coquille d'un œuf. Si tu l'avois veüe lûter toute nüe, à la façon de son päys, tu serois épris de sa gentillesse & de sa grace. On a déja entrepris des guerres pour l'amour d'elle; car Tésée la ravit qu'elle n'avoit encore que dix ans. Depuis, elle est crüe en beauté avec l'âge, & a atiré sur elle les yeux de toute la Grece. Mile Amans l'ont recherchée; mais Menelaüs a esté preferé à tous ses rivaux; toutefois je te la donneray, si tu veus.

PARIS. Comment cela, si elle est mariée?

VENUS. Ne t'en mets point en peine, ce sont-là des tours de mon métier; mais tu n'es encore qu'un innocent.

PARIS. Comment feras-tu? Je te prie de me le dire.

VENUS. Tu iras en Grece sous pretexte de voir le päys; & si tôt que tu seras arrivé à Lacedemone, Helene te voudra voir; laisse-moy faire le reste.

PARIS. Cela me semble incroyable, qu'elle veuille quiter son mary & sa patrie, pour suivre un étranger & un inconu.

VENUS. J'ay deux fils, dont l'un rend aymable, & l'autre amoureux, j'en metray l'un dans tes yeux, & l'autre en son cœur. Aprés cela, nous en viendrons à bout

à bout aisément; car je te donneray encore les Graces pour t'acompagner.

PARIS. Je ne sçay ce qui en arrivera; mais je brûle déja de la voir, & il me semble que je voyage en Grece, que j'arrive à Sparte, que je l'enleve & l'emmeine à Troye; & j'enrage que tout cela n'est déja fait.

VENUS. Ne te hâte point, que tu ne m'ayes donné la pomme; car il faut que je sois gaye en ta compagnie; autrement nous ne ferons rien qui vaille. Mais aprés cela, nous celebrerons ensemble tes nôces, & ma victoire.

PARIS. Mais si tu me trompois aussi?

VENUS. Veus-tu que je t'en jure?

PARIS. Non; mais promets-le encore un coup.

VENUS. Hé bien, je promets de te donner cette belle pour maitresse; d'estre moy-même ta guide, & de conduire toute l'entrepriſe.

PARIS. Et tu ameneras aussi les deux Amours & les Graces?

VENUS. Et le desir même, & l'Hymenée.

PARIS. Reçoy la pomme, & te souvien de tes promesses.

DIALOGUE
DE MARS ET DE MERCURE.

MARS. As-tu oüy la rodomontade de Jupiter, Que si nous le fâchions, il jeteroit une chaîne du ciel en terre, avec laquelle il atireroit à soy les hommes & les élemens, par un si violent effort, que quand tous les Dieux tireroient contre, ils ne seroient pas si forts que luy? Veritablement, il n'y a pas un de nous qui ne luy cede en particulier; mais de s'imaginer que tous ensemble nous ne le vaillions pas bien, il me semble qu'il y a & de l'orgueil à le croire, & de la

vanité à le publier. Car on ſçait qu'il eut bien de la peine à ſe tirer des mains de Neptune, de Junon & de Minerve, qui le vouloient échîner, & qu'il fût contraint, pour ſe ſauver, de faire mile tours de ſoupleſſe. Encore ſi Tétis ne luy eût amené Briarée, qui le délivra avec ſes cent bras, je ne ſçay ce qui en fût arrivé, & s'il n'eût point eſté pris avec toute ſa force & ſon adreſſe.

MERCURE. Tout beau, n'en dy pas davantage; car il n'eſt ſeur ni à toy de dire ces choſes, ni à moy de les entendre.

MARS. Je ſçay bien à qui je m'adreſſe, & que c'eſt à une perſonne qui ſçait auſſi bien ſe taire que parler.

DIALOGUE
DE PAN ET DE MERCURE.

PAN. BOn-jour, mon pere.

MERCURE. Bon-jour, mon fils; mais qui es tu qui m'apelles ainſi? car à voir comme tu es fait, tu reſſembles mieux à un bouc, qu'à un Dieu.

PAN. Tu te fais plus de tort qu'à moy, de me traiter de la ſorte. Ne te ſouvient il plus de cette belle fille que tu forcas en Arcadie? Qu'as-tu à te mordre les doigts? c'eſt Penelope, la fille d'Icare.

MERCURE. Et d'où vient qu'elle t'a fait ainſi cornu, avec une barbe, une queüe, & des pieds de Chévre.

PAN. C'eſt que tu t'étois metamorfoſé en Bouc, pour la ſurprendre.

MERCURE. Il m'en ſouvient; mais j'ay honte de l'avoüer.

PAN. Je ne te feray point de deshonneur; car outre qu'on m'adore en Arcadie, où je poſſede mile troupeaux; Je ſuis illuſtre dans la Muſique, & j'ay fait paroître ma valeur en la Bataille de Maranton; ſi bien

bien que les Ateniens m'ont donné pour recompense une grotte sous leur forteresse ; où si tu viens jamais, tu verras comme j'y suis honoré.

MERCURE. N'és-tu point marié ?

PAN. Non.

MERCURE. Je ne m'en étonne pas ; car qui voudroit d'un animal fait comme toy ?

PAN. C'est qu'estant de complexion fort amoureuse, je ne me pourrois passer d'une seule femme.

MERCURE. Tu caresses donc les Chévres?

PAN. Ne me dis point d'injures. Echo, Pitys, & toute la troupe des Baccantes sont amoureuses de moy.

MERCURE. Sçais-tu ce que je desire, pour recompense de t'avoir donné la vie, C'est que tu ne m'apelles jamais ton pere ; mais ne laisse pas de m'embrasser pour ce coup. Adieu.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE BACCHUS.

APOLLON. QUi croiroit jamais que Cupidon, Priape, & Androgyne fussent freres, estans si differens & d'humeur & de visage ? Car l'un est le plus petit & le plus puissant des Dieux ; & des deux autres, le dernier n'est ni mâle ni femelle ; & le premier est un vergalant.

BACCHUS. Cette diversité vient de celle de leurs peres, quoy que tous les jours on en voye d'aussi grande entre ceux qui sont nez de même pere & de même mere.

APOLLON. Ce n'est pas entre Diane & moy, qui prenons tous deux les mêmes plaisirs, & les mêmes exercices.

BACCHUS. Mais elle égorge ses hôtes en Scytie, & tu fais le Medecin en Grece ; cela ne s'acorde pas.

APOL-

APOLLON. Crois-tu qu'elle se plaise à ces cruautez ? C'est pour s'acommoder aux mœurs des Barbares, d'où elle ne cherche que l'occasion de s'évader.

BACCHUS. Elle fait bien. Mais pour te dire la verité, ce Priape est un étrange mâle ; car comme je passois chez luy à Lamsaque, il me voulut caresser la nuit, aprés m'avoir fait bonne chere.

APOLLON. Et que fis-tu ?

BACCHUS. Je tournay la chose en raillerie.

APOLLON. Tu fis bien ; car il n'y avoit point d'aparence de rendre des injures pour des caresses. Et puis, tu en vaux bien la peine ; car tu és assez beau garçon.

BACCHUS. Et toy aussi ; C'est pourquoy tu n'as qu'à te tenir sur tes gardes, s'il t'aproche.

APOLLON. Il ne feroit pas bon s'y froter ; car avec ma perruque blonde, je porte un arc & des fléches, & comme je vois fort clair, il est difficile de me prendre par derriere.

DIALOGUE
DE MERCURE ET DE SA MERE.

MERCURE. YA-t-il un Dieu dans le Ciel, qui soit plus mal-heureux que moy ?

MAYA. Ha ! mon fils, ne parle point ainsi.

MERCURE. Pourquoy non ? puisque j'ay tout seul plus d'affaires, que les autres Dieux ensemble. Premierement, il me faut lever dés le point du jour, pour netoyer la sâle du festin, & celle des assemblées. Aprés cela, il me faut trouver au lever de Jupiter pour prendre ses ordres, & les porter ëça & delà. Au reste, Je sers de Maître d'Hôtel, & quelquefois d'Echanson ; Au moins, faisois-je ce métier, avant la venüe de Ganymede. Mais ce qui m'incommode le plus,

plus, c'eſt que la nuit même, lors que tout le monde ſe repoſe, il me faut aler mener un convoy de morts aux enfers, & aſſiſter à leur jugement, comme ſi tout le jour, je n'eſtois pas aſſez occupé à faire le métier de Sergent, d'Athlete, d'Orateur, & pluſieurs autres ſemblables. Caſtor & Pollux ſe repoſent tour à tour, mais moy je ne repoſe jamais, & ne fais que courir haut & bas, tandis qu'Hercule & Bacchus, qui ne ſont pas fils de Dëeſſe, comme moy; mais nez de chetives & miſerables mortéles, ſe donnent du bon tems à la table de Jupiter. Je viens de quiter tout preſentement la fille d'Agenor à Sidon, & voila qu'on me renvoye à Argos vers Danaé; encore m'a-t-on dit que je viſſe, en paſſant, Antiope en Béocie, mais je l'ay refuſé tout à plat, & quelque-fois je voudrois eſtre vendu pour eſclave, afin de changer de maître.

MAYA. Quite cette penſée, mon fils, il faut obëir à ſon Pere, & travailler tandis qu'on eſt jeune. Hâte-toy d'executer ſes commandemens; car tu ſçais qu'il eſt colere, & que les Amoureux ſont impatiens.

DIALOGUE
DE JUPITER ET DU SOLEIL.

IUPITER. QU'AS-TU fait, mal-heureux, d'avoir donné ton char à conduire à un jeune étourdy, qui a brûlé la moitié du monde, & gelé l'autre; de ſorte que ſi je ne l'euſſe abatu d'un coup de foudre, c'étoit fait du genre humain.

LE SOLEIL. J'ay failly, Jupiter, je l'avoüe, pour n'avoir pû éconduire un fils; ni ſoufrir les larmes d'une maîtreſſe; mais je ne croyois pas qu'il en dût arriver tant de mal.

IUPITER. Ne ſçavois-tu pas bien quelle eſtoit la fougue des tes chevaux, & que pour peu qu'ils vinſſent à quiter leur route, tout eſtoit perdu?

LE SOLEIL. Je le ſçavois bien ; c'eſt pourquoy je mis moy-même Phäeton ſur mon char, & luy donnay toutes les inſtructions neceſſaires ; mais les chevaux n'ayans pas ſenty leur conducteur, ont pris le frein aux dents, & il a eſté ébloüi de la ſplendeur de la lumiere, & épouvanté de l'abîme qu'il voyoit ſous ſes pieds. Mais il eſt aſſez puny, & moy auſſi, par ſon ſuplice.

IUPITER. Ouy bien luy ; mais non pas toy. Je pardonne, toutefois, à la tendreſſe d'un pere, mais c'eſt à la charge que tu n'y retourneras plus ; autrement, je te feray ſentir que le feu de mon tonnerre eſt bien plus chaud que le tien. Cependant, donne ordre que les ſœurs de Phäeton l'enſeveliſſent ſur les bors de l'Eridian où il eſt tombé ; & pour recompenſe, je les changeray en peupliers d'où découlera l'ambre, pour ſymbole de leurs larmes. Du reſte, r'habille ton char, dont le timon eſt rompu, & l'une des roües fracaſſée, puis repren ta route, que tu auras aſſez de peine à garder aprés un ſi funeſte accident ; mais ſouvien-toy de ce que je t'ay dit.

DIALOGUE
D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. NE me ſçaurois-tu aprendre à conoître Caſtor & Pollux ? car je m'y trompe toûjours, à cauſe de leur reſſemblance.

MERCURE. Celuy qui eſtoit hier avec nous c'eſt Caſtor.

APOLLON. Comment les peus-tu diſcerner, eſtans ſi ſemblables ?

MERCURE. Pollux a le viſage meurtry des coups qu'il a receus à la lute, & particulierement de Bébryx au voyage des Argonautes.

APOLLON. Tu me fais plaiſir de m'aprendre cette

cette particuliarité ; car voyant à chacun sa moitié d'œuf, son cheval blanc, son javelot & son étoile, je les confondois toûjours ; mais dy-moy, Pourquoy ne sont-ils pas tous deux à même tems dans le ciel ?

MERCURE. C'est qu'ayant esté ordonné que des deux fils de Léda, l'un seroit mortel & l'autre immortel, ils ont partagé le bien & le mal comme de bons freres, & ainsi meurent & vivent tour à tour.

APOLLON. C'est un grand obstacle à leur amitié, car ainsi ils ne peuvent jamais ni se parler ni se voir. Mais encore, quel métier font-ils ? car chacun de nous a le sien. Je suis Profete, mon fils Medecin, ma sœur Sage-femme, toy Athlete. Ceux-cy ne font-ils que boire & manger ?

MERCURE. Ils aident aux matelots, pendant la tempête.

APOLLON. C'est un métier bien necessaire, pourveu qu'on s'en aquite bien.

DIALOGUES
DES DIEUX MARINS.

Le sujet de ces Dialogues est le même que celuy des precedens, qui est de se rire de l'opinion qu'on avoit des Dieux, & de tourner toute la Teologie Payenne en raillerie.

DIALOGUE
DE DORIS ET DE GALATE'E.

DORIS. ON dit que Polyféme est amoureux de toy, Galatée, Tu as-là un beau galant.

GALATEE. Ne t'en moque point, Doris, tel qu'il est, il est fils de Neptune.

DORIS. Quand il seroit fils de Jupiter ; la naissance ne fait rien à la beauté. Il est velu comme un Ours, & n'a qu'un œil.

GA-

GALATEE. Le poil eſt ſigne de force, & ſon œuil ne luy ſied pas mal au milieu du front; outre qu'il en voit auſſi bien, que s'il en avoit deux.

DORIS. Il ſemble à t'oüir parler, que tu ſois l'Amante plutôt que l'aimée.

GALATEE. Non pas cela; mais je ne puis ſoufrir vôtre jalouſie de vous autres Nereïdes; Car ſous ombre que paiſſant ſes troupeaux ſur le mont Etna, comme nous folâtrions ſur le rivage, il me trouva plus belle que vous, cela vous fait crever de dépit.

DORIS. Tu as bien de la vanité de croire qu'on puiſſe eſtre jalouſe de toy ni de luy; Qu'as-tu de conſiderable que ta blancheur, qui t'a fait nommer Galatée? * Il t'a trouvé belle parce que tu reſſemblois à ſon burre & à ſon fromage, mais on ne fait cas de la blancheur que quand il y a du rouge mêlé parmy. Si tu t'és jamais veüe dans la mer quand elle eſtoit calme, tu as pû reconoître tes defauts.

* *Comme qui diroit de laict.*

GALATEE. Avec tout cela, j'ay trouvé un fils de Neptune pour Amant; mais pour vous, il n'y a ni berger ni matelot qui en voulût. D'ailleurs, cet Amant eſt excellent Muſicien.

DORIS. Ne parle point de ſa muſique, Galatée, nous l'oüîmes l'autre jour, qu'il t'aborda en chantant. Bon Dieu! l'étrange Muſicien, & la plaiſante lyre qu'il avoit, faite de la carcaſſe d'une tête de cerf, où les cornes ſervoient de chevilles! L'Echo, toute babillarde qu'elle eſt, avoit honte de luy répondre; car ſa voix & ſon inſtrument n'étoient jamais bien d'acord. Et ce beau galant portoit en ſon ſein, par mignardiſe, un petit Ours velu comme luy; Qui ne t'envieroit un Amant ſi acomply?

GALATEE. Montre-nous le tien, Doris, que nous voyons s'il eſt bien fait.

DORIS. Je n'en ai point, Galatée, & ne me pique point d'en avoir; mais je ne t'envie point ton Cyclope puant & borgne, qui pour comble de perfection, devore ſes hôtes. Puiſſiez-vous vivre long-tems en bonne amitié, & faire des enfans qui vous reſſemblent.

DIA-

DIALOGUE
DE NEPTUNE ET DE POLYFEME.

POLYFEME. AH! mon Pere, vengez moy de cét étranger, qui est venu loger chez-moy, & m'a crevé l'œil en dormant.

NEPTUNE. Qui a esté si hardy, mon fils?

POLYFEME. *Personne*; car c'est ainsi qu'il se nomma. Il est vray, qu'en partant, il dit qu'il s'apelloit Ulysse, lors qu'il vit qu'on ne le pouvoit plus ateindre.

NEPTUNE. Je le cônois; c'est le Prince d'Itaque, qui retourne du siege de Troye. Mais comment a-t-il osé se prendre à toy; car il n'est pas estimé vaillant?

POLYFÉME. Comme je ramenois le soir mon troupeau, je trouvay des voleurs dans ma caverne, & en fermay l'entrée avec une piece de rocher; puis en apercevant quelques-uns à la lüeur du feu, qui tâchoient à se cacher, Je les devoray; car des voleurs ne meritoient pas un plus favorable traitement. Alors, ce fourbe me donna d'une liqueur traîtresse, dont je n'eus pas plutôt bû, qu'il me sembla que ma grotte tournoit cen-dessus-dessous, & dans cét étourdissement, le perfide prenant son tems, me creva l'œil, avec un baston brûlé par le bout.

NEPTUNE. Il faloit que tu fusses bien yvre, pour ne te pas éveiller du coup! Mais comment s'est-il sauver, & détourner le roc qui fermoit l'entrée de ta caverne?

POLYFEME. Je l'ôtay moy-même, pour l'attraper au passage, tant j'estois transporté de fureur; mais il échapa je ne sçay comment sous le ventre de quelque bête, comme elles passoient l'une aprés l'autre; car je ne les pouvois pas tenir toûjours renfermées.

NEPTUNE. Que n'apellois-tu à ton secours les autres Cyclopes ?

POLYFEME. Je le fis; mais comme ils m'eurent demandé qui m'avoit si mal-traité, & que j'eus répondu *Personne*, ils crurent que j'estois fou, & s'en alerent; ainsi ce méchant évada, & ce qui me fâche le plus, c'est qu'il crioit en se retirant, que Neptune même ne me pourroit guerir.

NEPTUNE. Console-toy, le traitre n'échapera pas; car il est encore en mon pouvoir, estant dans l'étenduë de mon Empire. Mais je te trouve bien mal-adroit de t'estre laissé ainsi éborgner.

DIALOGUE
DE NEPTUNE ET D'ALFE'E.

NEPTUNE. D'Où vient, beau fleuve, que tu passes dans la mer, sans méler tes eaux avec les sienes, non plus que si tu estois de glace; Semblable à ses oiseaux, qui se plongent en un endroit, pour reparoître en un autre ?

ALFEE. C'est un mystere d'amour, Neptune, que tu ne condemneras pas; car tu as autre-fois aymé.

NEPTUNE. Et de qui és tu amoureux ? Est-ce d'une Dame, ou d'une Nymfe, ou de quelqu'une des Nerëides ?

ALFEE. Non; d'une fontaine.

NEPTUNE. D'une fontaine ! Et quelle ?

ALFEE. A'Aretuse.

NEPTUNE. C'est une belle & claire source, qui roule ses petits flots argentez parmy les cailloux du rivage, avec un murmure tres-agreable.

ALFEE. Que tu la dépeins bien ! c'est elle que je va chercher.

NEPTUNE. Va; & sois heureux en tes amours. Mais

Mais dy-moy, où l'as-tu pû voir, eſtant d'Arcadie, & elle de Sicile ?

ALFEE. Tu és trop curieux, & moy trop preſſé, pour te répondre.

NETUNE. Tu as raiſon, j'ay tort de retarder un Amant, qui va trouver ſa Maîtreſſe. Hâte-toy, & lors que tu l'auras rencontrée, méle-toy ſi bien avec elle, que vous ne faſſiez tous deux qu'une même ſource.

DIALOGUE
DE PROTE'E ET DE MENELAUS.

MENELAUS. JE ne trouve pas étrange, Protée, qu'un Dieu marin comme toy ſe change en eau, ni même en plante ; mais de devenir feu, cela me paroit impoſſible ; car encore pour lion, cela ſe pourroit mieux ſoufrir.

PROTEE. Il ne laiſſe pas d'eſtre tres-veritable, Meneläus.

MENELAUS. Je le ſçay bien ; car j'en ſuis témoin moy-même ; mais pour ne t'en point mentir, je croy qu'il y avoit de la tromperie, & que tu és un Charlatan, qui fais des tours de paſſe-paſſe.

PROTEE. Quelle tromperie y peut-il avoir en des choſes ſi évidentes ? Que ſi tu en doutes, tu n'as qu'à y metre la main, tu ſentiras bien-tôt la chaleur.

MENELAUS. L'experience en ſeroit un peu dangereuſe.

PROTEE. Ne ſçais-tu pas ce qui arrive au Polype, de prendre la couleur des choſes aus-quelles il s'attache ; de ſorte que les pécheurs mêmes ont de la peine à le diſcerner ?

MENELAUS. Je l'ay oüy dire ; mais je trouve ce que tu fais bien plus incroyable.

PROTEE. A qui croiras-tu, ſi tu ne crois à tes yeux ?

MENELAUS. Je l'ay veu, & demeure encore incredule; car je ne puis concevoir comment une même choſe peut eſtre le feu & l'eau.

DIALOGUE DE PANOPE ET DE GALE'NE'.

PANOPE. VIs-tu hier ce que fit la Diſcorde en Teſſalie, aux nôces de Tétis & de Pelée?

GALENE. Je n'y eſtois pas; car Neptune m'avoit commandé de tenir la mer calme; mais encore que fit cette queréleuſe?

PANOPE. Comme Neptune & Amfitrite eſtoient alez coucher la mariée; & que les uns buvoient & les autres danſoient aux chanſons d'Apollon & des Muſes, la Diſcorde indignée de ce qu'elle n'avoit pas eſté priée au feſtin, jete dans la ſâle une pomme d'or, qui alla tomber, comme à deſſein, aux pieds de Venus, de Pallas & de Junon. Mercure l'ayant amaſſée vit qu'il y avoit écrit autour; *C'eſt pour la plus belle.* Les Nymfes, comme nous, ſe tûrent, car qu'euſſent-elles fait en la preſence de trois grandes divinitez. Mais ces Dëeſſes commencerent auſſi-tôt à s'entrequeréler pour l'avoir; & ſi Jupiter qui eſtoit preſent, ne leur eut impoſé ſilence, je croy qu'elles en fuſſent venües aux mains. Il ne voulut pas neantmoins decider leur different, & les renvoya à Pâris pour les juger.

GALENE. Et qu'en eſt-il arrivé?

PANOPE. Je n'en ſçay rien; mais il eſt aiſé à voir que nul ne remportera le prix de la Beauté, que celle qui en eſt la Déeſſe.

DIALOGUE
DE NEPTUNE, D'UN TRITON ET D'AMYMONE.

LE TRITON. UNE belle fille vient tous les jours puiſer de l'eau dans le lac de Lerne.

NEPTUNE. Eſt-ce quelque eſclave, ou quelque perſonne de condition?

LE TRITON. C'eſt une des cinquante filles de Danäus; car il les traite fort rudement, & les contraint de travailler de leurs mains.

NEPTUNE. Mais vient-elle ſeule? il y a bien loin de-là à Argos ou elle demeure.

LE TRITON. Seule; ſi bien qu'il faut qu'elle ait toûjours la cruche à la main; car tu ſçais que la ville eſt fort alterée.

NEPTUNE. Tu me donnes envie de la voir; Atéle mes chevaux à mon char; ou plutôt ameine un des Daufins de mon écurie, ce ſera plutôt fait. çà que je monte, n'abandonne point l'étrié, & lors que nous ſerons arrivez, je me metray en embuſcade tandis que tu feras le guet; mais ne manques pas de m'avertir lors que tu la verras paſſer.

LE TRITON. La voila qui vient.

NEPTUNE. Dieux! qu'elle eſt belle & en la fleur de ſon âge! Donnons.

AMYMONE. Aux voleurs, c'eſt, ſans doute, quelque Pirate que mon oncle a envoyé pour nous trahir, ou quelqu'un de ceux qui enlevent des filles pour les vendre. Au ſecours. Laiſſez-moy, ou j'appelleray mon pere.

LE TRITON. Taiſez-vous, belle Amymone, C'eſt Neptune.

AMYMONE. Que me veut faire ce méchant? Et pourquoy me traîne-t-il dans la mer?

NEPTUNE. Ne craignez rien, je ne vous feray

point de mal, & de toutes vos sœurs vous serez la seule qui ne puiserez point d'eau aprés vôtre mort dans une cruche percée ; mais frapant de mon trident ce rocher, je feray naître une fontaine en vôtre place.

DIALOGUE
DE ZEFYRE ET DE NOTUS.

NOTUS. CETTE geniſſe que tu vois, qui paſſe en Egypte, ſous la conduite de Mercure, eſt une des maîtreſſes de Jupiter.

ZEFYRE. Il eſt vray, mais c'étoit alors une belle fille, que la jalouſie de Junon a depuis transformée de la ſorte.

NOTUS. Et Jupiter l'ayme-t-il encore en cét eſtat ?

ZEFYRE. Ouy, & nous a defendu de ſoufler qu'elle ne fût arrivée ; car elle doit acoucher en Egypte, & ſon fils ſera Dieu, & elle Dëeſſe.

NOTUS. Une geniſſe, Dëeſſe ?

ZEFYRE. Ouy, & la Dëeſſe des Nautonniers. Nous ne ſouflerons plus que par ſon ordre.

NOTUS. Alons donc luy faire la cour de bonne heure, pour gagner ſes bonnes graces.

ZEFYRE. La voila paſſée. Voy-tu qu'elle ne marche plus à quatre pieds, & qu'elle a repris ſa premiere forme ?

NOTUS. C'eſt un miracle, Zefyre ; elle n'a plus rien de geniſſe, & Mercure qui l'a changée, a changé auſſi de figure, & a pris celle d'un chien.

ZEFYRE. Retenous nôtre curioſité ; cela ne ſe fait pas ſans myſtere, & Mercure ſçait mieux que nous pourquoy il le fait.

DIA-

DIALOGUE DE NEPTUNE ET DES DAUFINS.

NEPTUNE. JE vous ayme, Daufins, de continüer vôtre amour & vôtre fidelité, vers le genre humain.

UN DAUFIN. Il ne faut pas s'étonner, Neptune, si ayans esté hommes, nous avons de l'amour pour les hommes.

NEPTUNE. Sans mentir, je veus mal à Bacchus de vous avoir ainsi metamorfosez aprés sa victoire; Il se devoit contenter, à mon avis, de vous assujetir comme il fit les autres peuples. Mais contez-moy un peu l'aventure d'Arion: car pour Melicerte je sçay que vous le paſsâtes à Corinte, lors qu'il fût precipité, avec sa mere, en bas des rochers Scironides.

UN DAUFIN. Comme Arion estoit fort aymé de Periandre pour l'excellence de son Art, il demeuroit d'ordinaire avec luy; mais lors qu'il fût devenu riche, ill luy prit envie de retourner en son päys *, pour y faire montre de ses richesſes. Aprés s'estre donc embarqué dans un navire, les matelots, gens sans foy & sans humanité, le jeterent dans la mer pour avoir son bien; mais il les pria auparavant de luy permetre de faire son oraiſon funebre, & de chanter quelque élegie sur sa lyre; puis s'estant lancé dans la Mer, avec ce qu'il avoit de meilleur, les Daufins, qui estoient acourus à la douceur de son harmonie, le sauverent, & je le portay moy-même sur mon dos, jusqu'à Tenare.

* Metymne.

NEPTUNE. Je le trouve bien payé de ses chansons; & vous loüe de l'amour que vous avez pour la musique.

DIALOGVE
DE NEPTUNE ET D'AMFITRITE.

NEPTUNE. QUe la mer où eſt tombée cette belle *, s'apelle de ſon nom *l'Helleſpont*, & que les Nereïdes emportent le corps dans la Tröade, où ceux du pays auront ſoin de luy dreſſer un tombeau.

* Helle.

AMFITRITE. Il me ſemble que nous ferions mieux de l'enſevelir icy ; car ſon mal-heur & les cruautez de ſa marâtre, me fendent le cœur de pitié.

NEPTUNE. Mais elle ne peut demeurer dans le ſein des flots, & il ne ſeroit pas honête de l'enterrer dans le ſable. C'eſt aſſez qu'elle ait cette conſolation dans ſon infortûne, que ſa marâtre aura le même deſtin qu'elle †, & pourſuivie par Atamas ſe jetera dans la mer, en bas du mont Citeron, avec ſon fils Melicerte.

† Ino.

AMFITRITE. Elle meriteroit bien d'eſtre conſervée en faveur de Bachus, dont elle a eſté la Nourrice.

NEPTUNE. Il eſt vray que Bachus a merité cette grace ; mais elle ne la merite pas.

AMFITRITE. Mais comment cette belle s'eſt-elle laiſſée tomber en bas du Belier qui la portoit, veu que ſon frere s'y eſt bien tenu ?

‡ Frixus.

NEPTUNE. Il n'eſt pas étrange qu'un homme ſe tiene mieux à cheval qu'une fille ; outre qu'elle a eſté épouvantée de l'abîme qu'elle voyoit ſous ſes pieds.

AMFITRITE. Que la Nüe qui eſtoit ſa mere ne l'aydoit-elle en ce rencontre ?

NEPTUNE. On ne peut éviter ſon deſtin.

DIA-

DIALOGVE
D'IRIS ET DE NEPTUNE.

IRIS. NEPTUNE, Jupiter te commande d'arréter cette Isle qui flote sur la mer Egée, aprés avoir esté détachée de la Sicile, par la tempête.

NEPTUNE. Pourquoy cela?

IRIS. Pour servir aux couches de Latone, qui est en travail d'enfant.

NEPTUNE. Quoy! le Ciel & la terre ne sont pas suffisans pour luy rendre ce service?

IRIS. La colere de Junon luy ferme le Ciel, & la Terre a juré de ne la point recevoir; Si bien qu'il ne reste que cette Isle, qui n'estant pas encore au monde, n'est point obligée au serment.

NEPTUNE. Arréte à ma voix, Isle flotante, pour servir à la naissance de deux jumeaux qui seront l'honneur du Ciel & les plus beaux enfans de Jupiter. Que les vents retienent leur haleine, tandis que les Tritons feront passer l'acouchée. Pour le serpent qui la poursuit, il servira de trofée à ces jeunes Dieux, dés le point de leur naissance. Va dire à Jupiter que tout est prest, & qu'elle viene quand il luy plaira.

DIALOGVE
DU FLEUVE XANTE ET DE LA MER.

XANTE. RECOY-moy dans ton sein, mere des Fleuves, pour éteindre le feu qui me devore.

LA MER. Qui t'a ainsi mal-traité, pôvre Xante?

XANTE. Vulcain, pour avoir defendu les miserables Troyens contre Achille, qui les moissonoit sur mes bords; Car me debordant, par la multitude des corps morts, je faillis à l'engloutir, dequoy Vulcain irrité vomit contre moy tant de flâmes, qu'il secha toutes les plantes de mon rivage, & fit mourir tous mes poissons; & j'eus bien de la peine à me sauver en l'estat où tu me vois.

LA MER. Pourquoy te prenois-tu aussi à Achille?

XANTE. Voudrois-tu que j'eusse trahy des peuples qui me reverent?

LA MER. Et voudrois-tu aussi que Vulcain eût abandonné le fils d'une Dëesse qu'il aime?

DIALOGUE.

DE DORIS ET DE TETIS.

DORIS. DEQUOY pleures-tu, Tétis?

TETIS. De l'horreur du spectacle que je viens de voir. Acrise ayant enfermé sa fille avec son enfant * dans un coffre, a commandé qu'on les jetât tous deux dans la mer.

* *Danaé & Persée.*

DORIS. D'où vient un commandement si crüel?

TETIS. De sa virginité violée. Il avoit mis cette Belle dans une tour d'airain, pour empêcher qu'on ne la vît; lors que Jupiter changé en pluye d'or s'est coulé je ne sçay comment à travers les tuiles, & luy a fait un beau garçon, dont elle vient d'acoucher.

DORIS. Et que dit cette pôvre Dame?

TETIS. Elle ne refuse pas de mourir, pourveu qu'on pardonne à l'enfant, qui n'a point failly; Mais le pere impitoyable, sans écouter prieres ni larmes, a repoussé cette petite creature qui luy tendoit ses bras innocens, comme si elle eût imploré son assistance, & qui soûrit maintenant aux vagues, qui sont prêtes à l'engloutir.

DORIS. Cela me touche aussi bien que toy; mais sont-ils encore en vie?

TE-

TETIS. Le petit coffret nage sur l'eau, prés de l'isle de Serife.

DORIS. Jetons-le dans les filets de quelque pecheur, pour le sauver du naufrage.

TETIS. Je le veus; car je n'ay rien tant en horreur que la cruauté.

DIALOGUE
DU FLEUVE ENIPE'E ET DE NEPTUNE.

ENIPEE. ESTOIT-IL juste, Neptune, d'emprunter mon nom & ma ressemblance pour abuser de ma maîtresse* ? * Tyro.

NEPTUNE. Tres-juste, Enipée; car pourquoy mépriser les larmes de cette Belle qui venoit tous les jours pleurer sur tes bords, contrainte par la violence de son amour?

ENIPEE. Et faloit-il pour cela luy faire cette supercherie?

NEPTUNE. Je l'ay fait par compassion; & elle a témoigné d'en estre contente.

ENIPEE. Ouy, tant qu'elle a crû que c'estoit moy; mais lors que tu t'es nommé, elle a pensé se desesperer, & j'enrage qu'un autre ait eu le plaisir, qui n'apartenoit qu'à moy.

NEPTUNE. Tu-as tort de faire le jaloux, aprés avoir fait le crüel. Une autre-fois sois moins dedaigneux, & ne laisse pas perdre les momens qui sont si precieux en amour.

DIA-

DIALOGUE
D'UN TRITON ET DES NEREIDES.

TRITON. CE monstre marin que vous aviez envoyé pour devorer Andromede, est mort, sans luy avoir fait aucun mal.

IFIANASSE. Comment cela? Cefée s'est-il servy de sa fille, comme d'un apâs pour le surprendre.

TRITON. Non; mais Persée l'a tüé.

IFIANASSE. C'est mal reconoître le service que nous luy avons rendu en le sauvant des flots avec sa mere; mais encore, comment cela s'est il fait?

TRITON. Acrise l'avoit envoyé en Lybie contre les Gorgones.

IFIANASSE. Quoy! tout seul & sans compagnie, à une aventure si perilleuse, & par un chemin si dangereux?

TRITON. Il estoit allé par l'air avec des aîles que Minerve luy avoit prêtées.

IFIANASSE. Mais comment s'est-il pû garantir de leur veüe qui estoit mortéle?

TRITON. A la faveur du bouclier de cette Déesse, où voyant l'image de Meduse, comme en un miroir, il l'a empoignée par les cheveux, & luy a coupé la tête; puis s'est sauvé tandis que ses sœurs dormoient. Mais comme il passoit au retour sur les côtés d'Etiopïe, il a veu Andromede sur le point d'estre devorée par le monstre, & touché d'amour & de pitié pour cette bélle Infortunée, il a petrifié le monstre d'un des regards de Meduse, aprés l'avoir étourdy d'un coup de sabre. Ensuite, déliant la pucêle, qui estoit atachée sur un roc a demy-nüe, il l'a aidée à descendre pas ces precipices, & l'a ramenée à son pere, qui pour recompense la luy a donnée en mariage.

IFIA-

IFIANASSE. J'en ay une extrême joye; aprés tout, qu'avoit fait cette pôvre fille, pour soufrir un suplice si crüel? estoit-elle coupable de la vanité de sa mere?*

TRITON. Non; mais la mere eût esté punïe par le suplice de sa fille.

TETIS. Je n'aime pas ces injustes compensations; outre qu'il ne faut pas prendre garde aux paroles d'une Barbare, qui est maintenant assez punïe, par l'aprehension qu'elle a eu de perdre ce qu'elle aimoit.

* *Cassiope mere d'Andromede, estoit estimée plus belle que les Nerïides.*

DIALOGUE
DE NOTUS ET DE ZEFYRE.

NOTUS. JE n'ay jamais veu sur mer un si bel spectacle, que celuy que je viens de voir, l'as-tu veu, Zefyre?

ZEFYRE. Non, je soufflois du côté des Indes, où je n'ay veu que des Elefans, des Grifons, & des Negres.

NOTUS. Tu ne recouvreras jamais une si belle occasion; Cônois-tu le Roy Agenor?

ZEFYRE. Qui? le pere d'Europe.

NOTUS. C'est d'elle que je te veus parler. Tu sçais le commencement de ses amours avec Jupiter, mais tu n'en sçais pas la suite. Comme elle estoit descendüe avec ses compagnes, pour s'ébatre sur le rivage, il est venu bondir autour d'elle, sous la figure d'un taureau, qui estoit si beau & si bien fait, qu'il luy a pris envie de monter dessus; car il paroissoit fort doux & se laissoit manier. Mais il n'a pas eu plutôt cette Belle sur son dos, qu'ils s'est lancé dans la mer, & a tiré vers la Grece. La pôvre fille toute honteuse, empoignant d'une main l'une des cornes, pour se tenir plus ferme, & de l'autre, arrêtant son voile qui flotoit au gré du vent,

vent, a tourné la tête vers ſes compagnes éplorées, qui luy tendoient les bras, du rivage.

ZEFYRE. Eſt-ce là tout ce bel ſpectacle? Jupiter changé en taureau, qui porte ſur ſon dos une fille qu'il a enlevée par ſurpriſe.

NOTUS. C'eſt que tu n'entens pas le reſte. Auſſitôt la mer eſt devenüe calme, les vens ont retenu leur haleine; mile petits amours ſont venus voltiger à l'entour d'elle à fleur d'eau, ſans mouiller que la pointe de leurs pieds. Les uns portoient en leurs mains la torche nuptiale, les autres chantoient l'Hyménée, ſuivis de la troupe des Dieux Marins, & des Nerëides à demy-nües, montées ſur des Daufins, & acompagnées des Tritons qui folâtroient à l'entour. Neptune & Amfitrite marchoient devant, qui repreſentoient le pere & la mere de la mariée. Venus, portée ſur deux Tritons dans une conque marine, répandoit les fleurs ſur cette Belle. Ce ſpectacle a duré depuis la côte de Fenicie juſqu'en Crete, où Jupiter n'a pas plutôt mis le pied, qu'il a repris ſa premiere forme, & tenant par la main ſa maîtreſſe, l'a menée dans l'antre Dictéen, toute honteuſe; tu devines aſſez le reſte. Cependant, la troupe des Dieux Marins s'eſt diſſipée, & les vens ont recommencé à ſoufler comme auparavant, l'un deçà, l'autre delà.

ZEFYRE. Que je t'envie un ſi bel ſpectacle, dont le recit ſeul me ravit en admiration.

DIA-

DIALOGUES DES MORTS.

Quoy qu'il entre icy quelque choſe du ſujet des Dialogues precedens, & que l'Auteur ſe veuille moquer de l'opinion des Payens touchant l'eſtat des morts aprés cette vie, il prend de là occaſion, de ſe railler de la vanité des choſes du monde, pour en faire mieux conoître la foibleſſe.

DIALOGUE DE DIOGENE ET DE POLLUX.

DIOGENE. JE te prie, Pollux, puiſque c'eſt demain ton tour de voir la lumiere, de dire au Filoſofe Menipe, qu'il viene icy rire tout ſon ſaoul, s'il n'a aſſez ry là-haut. Car encore y a-t-il quelque doute au lieu où il eſt de ce qu'on devient aprés cette vie, mais icy il n'y en a point, & il s'étonnera comme moy, de voir les Rois & les Princes ſi petits, qu'ils ne ſont reconnoiſſables qu'à leurs plaintes. Mais dy-luy qu'il aporte toutes ſes bribes; parce qu'il en aura bien affaire, & qu'il n'y a rien icy à manger.

POLLUX. Mais comment le conoîtray-je?

DIOGENE. C'eſt un vieux pelé qui porte un méchant manteau tout rompu, & repetaſſé de diverſes pieces; Tu le trouveras à Aténes ou à Corinte, qui ſe moque de tout, & particulierement de l'orgueil des Filoſofes, qui penſent tout ſçavoir, & ne ſçavent rien.

POLLUX. S'il eſt fait comme tu dis, il n'eſt pas difficile à reconoître. Mais veus-tu que je die auſſi quelque choſe de ta part aux Filoſofes?

DIOGENE. Dy-leur, qu'ils quitent leurs vaines diſputes, & leurs argumens ſofiſtiques, & qu'il ceſſent de s'enquerir de la nature des choſes,

choſes, & de parler de ce qu'ils n'entendent point.

POLLUX. Ils diront que je ſuis un ignorant, & que je n'entens pas la Filoſofie.

DIOGENE. Dy-leur que je leur annonce, qu'ils ayent à pleurer.

POLLUX. Je n'y manqueray pas.

DIOGENE. Pour les Grands, mon petit Amy, tu leur diras; Pourquoy, foûs que vous eſtes, vous tourmentez-vous aprés de vaines grandeurs, & amaſſez-vous talens ſur talens, comme ſi vous ne deviez jamais mourir? puis quand il les faudra quiter vous ſerez inconſolables. Ne manque pas auſſi de dire au beau Megile de Corinte, & à l'Athlete Damoxene; Qu'il n'y a icy ni force, ni beauté, ni adreſſe, ni cheveux blons, ni yeux dous, ni incarnat aux joües & aux lévres; En un mot, rien que cendre & que pouſſiere.

POLLUX. Il n'eſt pas fort difficile, de faire auſſi ce meſſage.

DIOGENE. Mais dy aux pôvres, dont tu verras un grand nombre s'affliger & ſe lamenter, Qu'ils ceſſent deſormais leurs plaintes, parce qu'icy bas tout eſt égal, & que les riches n'y ſont pas plus conſiderez que les autres. Pour les Lacedemoniens, fay leur des reproches de ma part, de leur lâcheté, & leur dy qu'ils ne ſont plus ce qu'ils eſtoient autre-fois, & qu'ils ont bien degeneré de la gloire de leurs Ancêtres.

POLLUX. N'en dy point de mal, Diogene; car je ne le ſoufrirois pas; mais je m'aquiteray des autres commiſſions.

DIOGENE. Laiſſons-les là, puiſque tu le veus, mais qu'il te ſouviéne du reſte.

DIA-

DIALOGUE
DE CRESUS, DE MENIPPE ET DE PLUTON,
Où d'autres parlent aussi.

CRESUS. NOus ne pouvons plus soufrir ce Filosofe Cynique, que tu nous as donné pour voisin, & si tu ne le veus mêtre ailleurs, nous serons contraints de déloger.

PLUTON. Quel mal vous peut-il faire estant mort?

CRESUS. Lors qu'il nous entend regreter nôtre felicité, à l'un ses tresors, ou ses grandeurs, & à l'autre ses delices, il se moque de nous & nous vient dire des injures; Quelquefois, il se met à chanter pour nous interrompre; enfin, il nous est à charge par tout.

PLUTON. Que disent-ils là de toy, Menippe?

MENIPPE. La verité, Pluton; Car j'ay en horreur leur infamie, comme s'il ne leur suffisoit pas d'avoir mal vêcu là-haut, sans transporter encore leurs vices dans les enfers, & étaler icy leur môlesse & leur lâcheté.

PLUTON. Leur felicité estoit assez considerable, pour la regreter.

MENIPPE. Tu rêves, Pluton, de les vouloir flater dans leurs vices.

PLUTON. Ce n'est pas mon dessein; mais je ne puis soufrir de division dans mon Empire.

MENIPPE. Quand je me tairois, le souvenir de leur felicité passée les tourmenteroit toûjours, aussi bien que l'image de leurs crimes.

CRESUS. N'as tu point de honte de nous venir offenser, jusqu'en la presence de Pluton?

MENIPPE. C'est vous qui en devriez avoir, de

vous estre fait adorer comme des Dieux, sans considerer que vous estiez hommes & mortels comme les autres, & que toute vôtre felicité devoit passer comme un songe. C'est donc avec raison que vous pleurez maintenant ce que vous ne croyiez jamais perdre.

MIDAS. Ah mes tresors!

CRESUS. Ah mes grandeurs!

SARDANAPALE. Ah mes delices!

MENIPPE. Courage, voila une agréable musique pour un Filosofe. Mais afin de rendre plus complete l'harmonie, je vous répondray de tems en tems ce beau mot d'Apollon, *Cognois-toy toy-même*; Car si vous eussiez bien cônu vôtre foiblesse, & la vanité des choses du monde, vous ne seriez pas maintenant en peine de les regreter.

DIALOGUE
DE MENIPPE ET DE TROFONIUS, en presence de d'Amfiloque.

MENIPPE. POURQUOY est-ce qu'aprés vôtre mort on vous a basty des Temples, & mis au nombre des Dieux?

TROFONIUS. Sommes-nous responsables des sotises que fait le peuple?

MENIPPE. Mais le peuple ne l'auroit pas fait, si vous ne luy aviez imposé pendant vôtre vie, & fait croire que vous estiez Prophétes.

TROFONIUS. C'est à Amfiloque à te répondre; car pour moy je suis un Heros, & j'ay droit de predire l'avenir; On diroit que tu n'as jamais esté à Lebadie, autrement tu ne douterois pas d'une verité si autentique.

* *Couvert d'un linge, & tenant un gâteau à la main.*

MENIPPE. Il n'est pas necessaire d'y avoir esté, ni d'avoir fait toutes les singeries * que l'on fait en entrant dans ta caverne, pour sçavoir que tu és mort,

&

& que tu n'as rien par deſſus les autres que ton impoſture ; Mais je te conjure par ta Profetie, de me dire ce que c'eſt qu'un Heros, car je n'en ſçay rien.

TROFONIUS. C'eſt comme un milieu entre Dieu & l'homme, ou plutôt un compoſé de tous les deux.

MENIPPE. Si cela eſt, où eſt ta partie divine?

TROFONIUS. En Béocie, où elle rend des Oracles.

MENIPPE. Je n'entens pas ces myſteres ; car il me ſemble que je te vois icy tout entier.

DIALOGUE
DE MERCURE ET DE CARON.

MERCURE. CONTONS enſemble, Bâtelier que nous n'ayons quelque different, lors que nous aurons oublié tous deux, ce que j'ay fourny pour toy.

CARON. Contons, je le veus.

MERCURE. Premierement, une petite ancre de vingt-cinq ſols, pour ta barque.

CARON. Vingt-cinq ſols ! c'eſt beaucoup.

MERCURE. Elle en coûte autant, ſur ma foy, & la courroye où eſt atachée la rame, deux carolus.

CARON. Jete; Vingt-cinc ſols, & deux carolus.

MERCURE. Plus, une aiguille à racommoder les voiles, quatre ſols & un double.

CARON. Ajoute-les.

MERCURE. Pour de la poix & du goudron, pour calfûtrer ta nacéle, avec des clous & une corde à remüer les voiles, le tout enſemble, dix ſols.

CARON. C'eſt bon marché.

MERCURE. Voila tout, ſi je ne ne trompe ; mais quand eſt-ce que tu me payeras?

CARON. Je n'ay point d'argent pour l'heure, mais s'il arrivoit quelque bon tems, comme peſte,

guerre ou famine, on gagneroit davantage, & je pourrois fraüder la gabéle, & trouver dequoy te payer.

MERCURE. Et cependant, je demeureray les bras croiſez à ſouhaiter qu'il arrive des maux au monde, afin de r'avoir mon argent.

CARON. Je ne puis m'aquiter autrement; car on ne gagne rien aujourd'huy.

MERCURE. J'aime mieux encore n'eſtre pas payé, que de voir arriver tous ces mal-heurs. Mais à propos, as-tu remarqué la difference qu'il y a des morts d'à preſent, aux anciens? C'étoit autrefois des gens forts & vigoureux, la plûpart du tems bleſſez, & ce ne ſont maintenant que de petits foireux, tout pâles & défaits, dont les uns ſont morts de poiſon, les autres de leurs débauches, & la plûpart ont eſté envoyez icy par leurs heritiers, pour avoir leur bien.

CARON. Je ne m'en étonne pas; car on a aſſez de peine à en avoir.

MERCURE. Ne t'étonne donc pas auſſi que je te recommande ce que je t'ay preſté.

DIALOGUE
DE PLUTON ET DE MERCURE.

PLUTON. COnois-tu ce vieux bon homme qui n'a point d'enfans, & qui a tant de gens autour de luy qui aboyent aprés ſa ſucceſſion?

MERCURE. Qui? Sicyonien?

PLUTON. Luy-même. Je te prie de le laiſſer encore en vie, juſqu'à ce qu'il ait enterré tous ceux qui veulent avoir ſon bien.

MERCURE. Cela ſeroit injuſte de le voir ſi long-tems vivre, & les autres mourir ſi jeunes.

PLUTON. Nullement, mais tres-juſte; car pourquoy veulent-ils eſtre ſes heritiers ſans eſtre ſes parens ni ſes amis? N'eſt-ce pas une honte de leur voir faire des

des vœux en public, pour sa santé, tandis qu'en particulier ils voudroient qu'il fût déja mort? Je te prie qu'il soit immortel à leur égard.

MERCURE. Ce seroit les châtier comme ils meritent; mais il est vray qu'il les joüe admirablement bien de son côté, faisant à toute heure semblant de mourir, quoy qu'il se porte fort bien, pour leur faire redoubler leurs presens & leurs caresses; de sorte qu'à la fin, je crains qu'ils ne devienent pôvres part trop d'envie de s'enrichir.

PLUTON. Qu'il retourne donc en la fleur de son âge, comme Iolas, & pour eux qu'ils cessent de partager ses tresors en songe, & quitent toutes leurs vaines esperances.

MERCURE. Laisse-moy faire, je te les ameneray tous l'un aprés l'autre dans peu de tems; Je pense qu'ils sont sept en tout.

PLUTON. Courage, Mercure, que le bon homme survive à tous ses heritiers imaginaires.

DIALOGUE
DE TERPSION ET DE PLUTON.

TERPSION. EST-IL juste, Pluton, que je meure à l'âge de trente ans, & que ce vieux Teocrite qui en a plus de quatre-vingt dix, soit encore en vie?

PLUTON. Tres-juste, Terpsion; car celuy-là est digne de vivre, qui ne souhaite la mort de personne: & ceux-là sont dignes de mourir, qui tendent des pieges à leur amy, pour avoir sa succession.

TERPSION. Mais n'est-il pas juste que celuy qui ne peut plus joüir de ses biens, les laisse à celuy qui en peut user?

PLUTON. Tu fais de nouvéles loix, de vouloir faire mourir ceux qui ne peuvent plus employer

leurs tresors dans les voluptez ; car Dieu & la Nature en ont autrement ordonné.

TERPSION. C'eſt leur ordre auſſi que je condamne ; car les plus vieux, ce me ſemble, devroient mourir les premiers, & les autres en-ſuite, ſans laiſſer vivre par exemple un vieux gouteux qui a perdu l'uſage de tous les ſens, & n'eſt plus qu'un ſepulcre animé ; pour faire mourir un jeune homme robuſte & vigoureux comme moy. C'eſt metre, comme on dit, la charrüe devant les bœufs, ou, ſi tu veus que je m'exprime plus noblement, faire remonter les fleuves vers leur ſource. Si l'on ſçavoit, au moins, combien chacun d'eux doit vivre, on ne leur faiſoit pas la cour en vain.

PLUTON. Pourquoy eſtes-vous ſi ardents auſſi, à deſirer le bien des autres ; & pourquoy vous donnez-vous en adoption aux vieillards, pour nous faire rire aprés quand ils vienent à vous metre en terre ? Car c'eſt un plaiſir de voir de jeunes gens comme vous devenir amoureux de vieillards & de vieilles décrépites, & leur faire mile careſſes ; ſur tout, lors qu'ils n'ont point d'enfans ; car il n'y a que cela qui les rende aimables. C'eſt pourquoy, lors qu'ils en ont, ils font ſemblant de les häir, pour ſe faire rechercher, & puis à la mort les r'apellent à leur ſucceſſion, ſelon l'ordre de la Raiſon & de la Nature ; ſans vous laiſſer pour toutes vos veilles & vos peines, que des plaintes & des regrets inutiles.

TERPSION. C'eſt ce qui me fait encore enrager aprés ma mort ; Car combien ay-je employé de tems & de bien à courtiſer Téocrite, qui faiſoit ſemblant à toute heure de mourir, avec ſon rälement & ſa courte haleine ? ce qui m'obligeoit à redoubler mes preſens, pour débuſquer mes rivaux, & je croy en vérité que cela eſt cauſe de ma mort ; car je ne dormois ni nuit ni jour, & je m'aperceus bien que ce ſouvenir le faiſoit rire l'autre jour à mon enterrement.

PLUTON. Courage, Téocrite ; Vy joyeux juſqu'à ce que tu les ayes tous enterrez.

TERPSION.

TERPSION. Plût à Dieu que Cariclés mourût auſſi devant luy.

PLUTON. Et Filon même, & Melante ; Ils mourront tous l'un aprés l'autre de rage & de deſeſpoir.

TERPSION. Cela me conſole. Vi long-temps, Téocrite.

DIALOGUE DE ZENOFANTE ET DE CALLIDEMIDES.

ZENOFANTE. COmment és tu mort, Callidémidés? car pour moy tu ſçais que je me crevay en un feſtin chez Dinias, qui eſt une belle fin pour un paraſite.

CALLIDEMIDES. Je le ſçay, mais mon aventure eſt bien plus tragique, tu conois le vieux Pteodore.

ZENOFANTE. Qui? ce Richard qui n'a point d'enfans, à qui tu faiſois la cour?

CALLIDEMIDES. Luy-même. Il m'avoit promis de me faire ſon heritier ; mais ennuyé de l'attente, je voulus l'empoiſonner, & gagnay ſon Echanſon, qui par mal-heur fit un *qui pro quo*, & m'empoiſonna pour luy. Cela fit bien rire ce bon-homme, lors qu'il eut découvert la fourbe & qu'il me vit tomber tout à coup à la renverſe.

ZENOFANTE. Il en avoit bien du ſujet ; car je ne me puis tenir d'en rire juſqu'en l'autre monde, quoy que je n'y aye point d'interet. Tu t'és égaré, mon ami, en voulant prendre le plus court ; au lieu que tu fuſſes arrivé plus ſeurement par le droit chemin ; quoy que peut-eſtre un peu plus tard.

DIALOGUE DE CNEMON ET DE DAMNIPE.

CNEMON. VOILA le proverbe arrivé de la chévre qui prit le loup.

DAMNIPE. Qu'as-tu d'eſtre ainſi ému?

CNEMON. Qui ne le ſeroit, ayant eſté ſi miſerablement pris au piege que j'avois tendu moy-même, & laiſſant pour ſucceſſeur un homme que je n'aymois point, au prejudice de mes heritiers legitimes.

DAMNIPE. Comment cela?

CNEMON. Je cajolois Hermolaüs, pour avoir ſa ſucceſſion; & pour l'enguger, je luy montray mon teſtament, où je le faiſois mon heritier, afin de l'obliger d'en faire autant. Mais, par mal-heur, je ſuis mort le premier, quoy qu'il eût déja un pied dans la foſſe, & il joüit maintenant de tout mon bien, ayant fait comme ces poiſſons qui devorent la proye avec l'hameçon.

DAMNIPE. Non ſeulement la proye & l'hameçon; mais le peſcheur même, qui s'eſt laiſſé prendre dans ſes filets.

CNEMON. C'eſt ce qui me fait mourir de regret, même aprés ma mort.

DIALOGUE DE SIMYLE ET DE POLYSTRATE.

SIMYLE. ENFIN, tu nous és venu trouver, Polyſtrate, à l'âge de prés de cent ans.

POLYSTRATE. A quatre-vingt dix-huit, Simyle.

SIMYLE. Comment as-tu paſſé les derniers trente ans qu'il y a que je ſuis mort?

POLY-

POLYSTRATE. Assez gayement, contre ton opinion.

SIMYLE. Il est vray que je ne puis m'imaginer comment tu te pouvois réjoüir ainsi caduque & sans enfans.

POLYSTRATE. J'avois toutes choses à souhait.

SIMYLE. Mais tu t'épargnois tout de mon vivant.

POLYSTRATE. Les presens abordoient chez moy de toutes parts, & l-on m'envoyoit ce qu'il y avoit de meilleur dans les pays étrangers. J'avois plus de credit tout seul que le reste de la ville, les plus Grands me faisoient la cour, & les Dames s'estimoient heureuses de me posseder.

SIMYLE. Es tu devenu quelque Prince aprés ma mort, ou si Venus t'a changé comme ce vieillard qui la passa dans sa nacéle? car lors que je mourus tu n'étois qu'un vieux chassieux, qui n'avois que quatre dents à la bouche.

POLYSTRATE. On m'aymoit tel que j'estois, & l-on m'eût encore plus aymé, si j'eusse esté plus décrepit.

SIMYLE. Tu nous contes des Enygmes.

POLYSTRATE. On voit pourtant arriver cela tous les jours aux vieillards qui n'ont point d'enfans.

SIMYLE. Ah! je t'entens; on te cajoloit pour avoir ton bien, tous tes attraits estoient dans ton coffre.

POLYSTRATE. Il est vray; mais je ne laissois pas de regner, & pour témoigner mon pouvoir, tantôt je fermois la porte à l'un, tantôt je faisois bon visage à l'autre; ce qui redoubloit leurs services.

SIMYLE. Enfin, que leur as-tu laissé?

POLYSTRATE. Des plaintes & des regrets; car j'ay fait mon heritier un jeune garçon qui ne s'y attendoit pas.

SIMYLE. De quel âge?

POLYSTRATE. De vingt ans.

SIMYLE. Je voy bien pourquoy?

POLYSTRATE. Ce n'eſt pas ce que tu penſes ; mais parce qu'il le meritoit mieux que les autres. Maintenant, on le careſſe à ſon tour, & les plus Grands ſe trouvent à ſon lever.

SIMYLE. Qu'on luy donne ſi l-on veut, le commandement des Armées ; il ne m'importe, pourveu que ceux qui briguoient ta ſucceſſion, ne l'ayent pas eüe.

DIALOGUE
DE CARON ET DE MERCURE, Où pluſieurs autres parlent.

CARON. VOYEZ, Meſſieurs, où nous en ſommes ; Nous n'avons que cette méchante nacéle, qui fait eau de tous côtez ; cependant vous venez en foule, avec grand équipage ; je crains bien que vous ne vous en repentiez, & particulierement ceux qui ne ſçavent pas nager ; car ſi le bâteau vient une fois à pancher de côté ou d'autre, nous voilà tous au fonds de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous donc, pour paſſer heureuſement & ſans danger ?

CARON. Je vous le diray ; il faut laiſſer tout ce bagage à l'autre bord, encore eſt-ce tout ce que vous pourrez faire, que de paſſer en cét eſtat. Aſſies-toy, Mercure, à l'entrée de la nacéle, & ne laiſſe entrer perſonne qui n'ait tout quité.

MERCURE. C'eſt bien dit ; qui eſt celui-cy qui marche le premier ?

MENIPPE. C'eſt moy. Tien, voila ma beſace & mon bâton, qui eſt tout mon vaillant ; car pour mon manteau, je ne l'ay pas ſeulement aporté.

MERCURE. Entre, Menippe, tu és galant homme, & t'aſſies au haut bout prés du Pilote, pour obſerver la contenance de chacun. Mais qui eſt ce beau fils ?

UN

UN MORT. Carmolée de Megare, de qui le baiſer valoit deux talens.

MERCURE. Quite-là tous ces baiſers, mon amy, & ces joües vermeilles, & ces cheveux longs, & ce teint vif & éclatant; Entre maintenant que tu és libre. Mais qui eſt ce fanfaron, avec ſa pourpre & ſon diadême, qui nous regarde de travers?

UN MORT. Lampique Roy des Gelons *. * Lieu de Sicile.

MERCURE. Que veus-tu faire de tout cet appareil, mon amy?

UN MORT. Voudrois-tu qu'un Roy marchât tout nud, & ſans équipage?

MERCURE. Un Roy, non, mais bien un mort. Quite tout cela.

UN MORT. Laiſſe moy pour le moins quelque marque de grandeur, afin qu'on me reconnoiſſe.

MERCURE. Nullement, il faut tout quiter, & ton orgueil, & ta vanité, & ta folie, & tes cruautez, & tes violences; Monte à cette heure que rien ne t'empéche. Mais qui eſt ce grand paillard que voicy?

UN MORT. Le luteur Damaſias.

MERCURE. Tu as raiſon; car il me ſouvient de t'avoir veu ſouvent dans les lieux des exercices; mais tu as trop d'embonpoint pour un mort; tu enfoncerois la nacéle. Quite toute cette chair inutile, & cette adreſſe, & cette force, & cette vigueur, & ces acclamations, & ces couronnes; car tout cela ne ſert de rien en l'autre monde.

UN MORT. Tien, voila tout, je ne differe plus en rien du reſte des morts.

MERCURE. Entre maintenant, que tu és leger? Et toy auſſi, Craton, quite ces richeſſes, ce luxe, ces vanitez; & laiſſe ſur le bord tes ancêtres, & ta nobleſſe, & tous ces titres magnifiques, & ces inſcriptions, & ces éloges, & ces ſtatües, & ta gloire, & ton ſepulcre, & ton épitafe; Car le ſouvenir ſeul de ces choſes eſt ſi peſant, qu'il ſeroit capable de nous ſubmerger.

UN MORT. C'eſt bien malgré moy; mais qu'y feroit-on? il faut obéir.

MER-

MERCURE. Qui eſt celui-cy avec ſes armes! hé! mon amy, que veus-tu faire icy bas de ce trofée.

UN MORT. C'eſt le monument que m'a dreſſé mon païs, pour luy avoir gagné une bataille.

MERCURE. Il faloit laiſſer tout cela là-haut; car il y a icy une profonde paix, & l'honneur en eſt banny, auſſi bien que les querèles. Mais qui eſt cet autre, avec ſa mine grave? on diroit qu'il rêve profondément, & ſon ſourcil me fait peur.

MENIPPE. C'eſt quelque Filoſofe, Mercure, ou plutôt un impoſteur & un charlatan; Fay le deshabiller, tu verras combien de choſes ridicules il cache ſous ſon manteau.

MERCURE. Dieux! combien de doutes, d'impertinences, de rêveries, de penſées vaines & frivoles, de queſtions obſcures & embroüillées, de curioſités inutiles, d'exactitude en des choſes de neant! Mais qu'eſt-ce qu'il nous cache icy; ſon ambition, ſon avarice, ſes débauches? Quite tout cela, & ton arrogance, & ton effronterie, & ta colere; car il faudroit une Galere à trente rames pour le porter.

MENIPPE. Coupe-luy auſſi cette grande barbe de bouc, qui peſe plus de ſoixante onces, tant elle eſt large & toufüe.

MERCURE. Tu-as raiſon; mais qui la coupera, car je n'ay point de ciſeaux?

MENIPPE. Moy, ſur le bord du bateau, avec cette coignée, ou plutôt avec une ſcie, pour rendre la choſe plus ridicule.

MERCURE. Courage tu és plus humain, de la ſorte.

MENIPPE. Veus-tu que je luy ôte auſſi un peu de la hauteur des ſourcils?

MERCURE. Je le veus; car il les reléve par deſſus ſon front.

MENIPPE. Il a encore quelque choſe de bien puant ſous l'aiſſelle.

MERCURE. Et quoy?

MENIP-

MENIPPE. La flaterie, qui luy a donné entrée chez les Grands.

LE FILOSOFE. Quite donc auſſi, Menippe, ta liberté, ton indifference, & ta raillerie.

MERCURE. Nullement. Cela ne peſe pas trop, & ſert de divertiſſement pendant le paſſage. Mais qui eſt cet Orateur? Qu'il quite auſſi ces longs diſcours qui n'ont point de fin, ces entrées & ces ſorties ennuieuſes, ces digreſſions hors de propos, ces figures pueriles, ces periodes rondes & carrées, ces frequentes antitéſes, ces hyperboles exceſſives, ces termes pöetiques & empoulez. Voila qui va bien; délie le bateau, tire l'échelle, leve l'anchre, déplie les voiles, dreſſe le gouvernail. Voguons: Qu'avez-vous à pleurer, ſots que vous eſtes, & particulierement ce Filoſofe?

LE FILOSOFE. Je croyois que l'ame fût immortelle.

MENIPPE. Tu-en as menty, ce n'eſt pas cela que tu regretes.

LE FILOSOFE. Quoy donc?

MENIPPE. Tes débauches & tes voluptez. Tu n'iras plus écornifler comme tu faiſois, à la table des Grands, ni courre le Bordel toute la nuit, la tête entortillée dans ton manteau, pour venir le lendemain prêcher la vertu à tes Ecoliers, afin d'atraper leur argent. Voila ce qui te tüe.

MERCURE. Et toy, Menippe, n'és-tu point fâché d'eſtre mort?

MENIPPE. Comment le ferois-je, que je ſuis venu icy ſans mander! Mais tandis que nous parlons, j'entens quelques cris là-haut.

MERCURE. C'eſt que les uns ſe réjoüiſſent de la mort du Tyran, les autres aplaudiſſent à Diofante qui fait l'oraiſon funebre de Craton dans Sicyone. Voila les femmes qui traînent par les cheveux celle du Tyran, & les enfans qui jetent des pierres aux ſiens. D'autre côté, la mere de Damaſias le pleure en la compagnie des autres femmes; mais perſonne ne te regrete, Menippe.

MENIPPE. Tu verras bien-tot les chiens & les cor-

corbeaux s'entrebatre, à qui me servira de sepulture, & faire un beau charivary à mes funerailles.

MERCURE. Courage, je te loüe d'estre ainsi ferme & resolu. Mais puisque vous voila passez, allez vous presenter devant vôtre Juge, tandis que Caron & moy irons querir le reste des morts.

MENIPPE. Bon voyage, Mercure; Mais avançons, que tardons-nous? on ne sçauroit éviter le jugement, & l'on ne parle icy que de roües, de gibets, & de vautours; On verra bien-tôt ce que chacun a dans le ventre.

DIALOGUE
DE CRATE'S ET DE DIOGENE.

CRATES. AS-tu conu ce vieux Merique de Corinte, qui avoit tant de vaisseaux, à qui son cousin, qui n'estoit pas moins riche ni moins vieux que luy, avoit coûtume de dire ce mot d'Homere, *Il faut que je s'enleve, ou que tu m'enleves?* Car ils s'étoient donné par testament tout leur bien; & les Devins, aussi bien que les Oracles, asseuroient tantôt l'un & tantôt l'autre qu'il survivroit à son compagnon.

DIOGENE. Et qu'en est-il arrivé?

CRATES. Qu'ils sont tous deux morts à même tems, & que leur succession est écheüe à des gens de qui les Devins ni les Oracles n'avoient point parlé.

DIOGENE. Que j'en suis aise; Nous ne nous amusions pas à ces sotises-la pendant nôtre vie, & je n'ay jamais souhaité la mort d'Antîtene, pour avoir son bâton qui estoit d'un fort olivier, ni toy la mienne, pour avoir ma besace & mon tonneau.

CRATES. C'est que chacun se contentoit de ce qu'il avoit, & qu'il me suffisoit d'heriter de tes vertus, comme tu avois fait de celles de ce grand homme, qui est un tresor beaucoup plus precieux, quoy qu'il ne soit

soit pas si recherché. Car vous ne voyez personne qui nous viene faire la cour pour ce sujet; au lieu que chacun court aprés les grandeurs & les richesses.

DIOGENE. Je ne m'en étonne pas; car ils ont l'ame corrompüe par les delices, & estans vuides d'honneur, ils ne peuvent contenir la vertu; Semblables au tonneau percé des Danaïdes; Mais il ne manquent pas de grifes ni de crochets, pour retenir leur or quand on le leur veut arracher.

CRATES. Nous avons aussi cette consolation que nous emportons avec nous nos tresors; au lieu qu'ils laissent les leur là-haut, & qu'on leur ôte icy jusqu'au double qu'on leur a mis dans la bouche pour le passage.

DIALOGUE
D'ALEXANDRE ET D'ANNIBAL, Où Scipion & Minos parlent.

ALEXANDRE. ARRETE, Cartaginois, c'est à moy à passer devant.

ANNIBAL. Je ne te le cederay point.

ALEXANDRE. Veus-tu que Minos soit nôtre Juge?

ANNIBAL. Je le veus.

MINOS. Qui estes-vous?

ALEXANDRE. Alexandre & Annibal.

MINOS. Tous deux Grands hommes; mais quel est vôtre different?

ALEXANDRE. A qui passera le premier; Cet Afriquain est si insolent, que de me disputer la preséance, à moy qui ay esté Monarque de toute l'Asie, & le plus grand Capitaine de l'Univers.

MINOS. Il faut entendre ses raisons; que dis-tu à cela, Annibal?

ANNIBAL. Que je suis heureux d'avoir à parler devant

devant un Juge qui ne donnera rien à la faveur, & n'aura pas tant dégard à l'aparence, qu'à la verité. Je dis donc, que celuy qui s'eſt éleve comme moy par ſes propres forces, & qui ne doit qu'à luy-même ſa fortune, doit eſtre preferé à celuy qui tire ſa gloire de ſes Ancêtres. Car eſtant paſſé d'Afrique en Eſpagne avec une poignée de gens, je me rendis d'abord illuſtre par ma valeur; & aprés la mort de mon beau-frere ayant eu le commandement des Armées, je domptay les Celtiberiens & les Gaulois qui regardent l'Occident; puis traverſant les Alpes, je conquis toute l'Italie juſqu'à Rome, aprés avoir gagné trois grandes batailles, & tué pour un jour tant d'ennemis, que je meſuray au boiſſeau les anneaux d'or que portent les Chevaliers, & marchay ſur un pont de corps morts. J'ay fait toutes ces choſes ſans me dire fils de Jupiter, ni vouloir paſſer pour un Dieu. Mais ce qui eſt de plus conſiderable, c'eſt que je n'ay pas eu affaire à des Armeniens ni à des Medes, qui fuïent avant le combat, & abandonnent la victoire à qui a la hardieſſe de l'atendre; mais aux nations les plus belliqueuſes, & aux Capitaines les plus experimentez de l'Uniuers. D'ailleurs, je n'ay pas fait toutes ces conquêtes avec des troupes aguerries de longue-main, ni avec des ſoldats de mon païs; mais avec une armée de vagabons & de mercenaires; non pas heritier d'un ſceptre, mais ſimple bourgeois de Cartage. Alexandre, au contraire, ayant receu de ſon pere avec un Empire une armée qui eſtoit invincible, a eu beſoin encore de fortune pour domter un Prince voluptüeux, & des nations effeminées, & depuis, corrompu par ſa victoire, a degeneré de ſes Ancêtres; & s'eſt fait adorer comme un Dieu, aprés avoir tué de ſa main ſes meilleurs amis, & envoyé les autres au ſuplice. Pour moy, triomfant & victorieux, ayant eſté rapellé en Afrique, pour m'oppoſer à Scipion, j'ay obëi comme le moindre des Citoyens; & depuis, condamné injuſtement j'ay porté patiemment mon exil. Mais j'oubliois une partie de ma gloire, que

j'ay

j'ay fait toutes ces choſes ſans le ſecours des Létres ni des Sciences, & ſans avoir eu pour precepteur Ariſtote; Que ſi Alexandre pretend quelque avantage par ſon Diadéme, cela eſt bon à l'égard des Perſes & des Macedoniens; mais non pas de moy, qui ne ſuis pas né ſon ſujet, & qui ay remporté la gloire de ſage & de vaillant Capitaine; mais de qui la fortune n'a pas ſecondé toûjours la valeur.

MINOS. Voila parlé fortement, & non en Barbare. Que répons-tu à cela, Alexandre?

ALEXANDRE. Que ma renommée ſuffiroit pour me donner l'avantage, ſi je ne voulois l'emporter par la force de la raiſon, auſſi bien que par les armes, & triomfer par mes paroles, comme par mes actions. Car ayant trouvé le Royaume de mon pere chancélant & ébranlé par ſa mort, j'ay ſceu l'affermir par le ſuplice de ſes meurtriers, & faire trembler la Grece par la rüine de Tébes. En ſuite, éleu General contre les Barbares, j'ay porté mes armes & mes eſperances plus loin qu'aucun autre devant moy; & traverſant l'Helleſpont ay défait les Capitaines de Darius en bataille rangée, conquis toutes les Provinces juſqu'en Cilicie, vaincu le Roy Perſe luy-même, & moiſſonné pour un jour tant de lauriers, que la barque de Caron ne ſuffiſoit pas à paſſer les morts, tant le nombre en eſtoit grand. En-ſuite, pour ne point parler de Tyr ni d'Arbelles, j'ay aſſujety toute l'Aſie, juſqu'aux Indes, & les Indes mêmes, & pris l'Ocean pour borne de mon Empire. Non content de ces exploits, j'ay traverſé le Tanaïs, & vaincu les Scytes, triomfé de tous les ennemis de la Grece, & laiſſé des couronnes en partage à mes Capitaines. Que ſi aprés avoir fait tant de choſes au deſſus d'un mortel, les hommes m'ont pris pour un Dieu, cela leur eſt pardonnable; & à moy auſſi de l'avoir ſoufert à l'établiſſement d'un nouvel Empire. Enfin, tu vois devant toy le Conquerant de la moitié de l'Univers, à qui un bâny diſpute la preſéance, aprés eſtre mort eſclave d'un petit Roy de Bitynie. Ajoûtez à cela

que j'ay fait toutes ces conquêtes en Lion & à force ouverte ; au lieu qu'Annibal n'a jamais agi que par fraude, & a eſté dompté à la fin par ſe propres armes, auſſi crüel envers les vaincus, que je leur ay eſté clement. Mais il a bonne grace de me reprocher mes débauches ; aprés les delices de Capoüe, qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoires. Au lieu que jamais mes plaiſirs n'ont ſouillé la gloire de mes armes, & que j'ay atendu à triomfer que je n'euſſe plus d'ennemis. Je pourrois dire pluſieurs autres choſes pour ma defence ; mais je rougirois d'employer plus de paroles pour une cauſe ſi juſte. Il ne reſte plus qu'à prononcer ſur ce different.

SCIPION. Arréte, Minos, j'ay quelque choſe à repreſenter.

MINOS. Qui és tu ?

SCIPION. Scipion, qui ay vaincu Annibal, & dompté Cartage.

MINOS. Et qu'as-tu à dire ?

SCIPION. Que je le cede à Alexandre, & que je le diſpute à Annibal.

MINOS. Tu-as raiſon ; tu paſſeras devant luy, & Alexandre devant tous ; Qu'on ne m'en parle plus.

DIALOGUE
DE DIOGENE ET D'ALEXANDRE.

DIOGENE. HE quoy ! Alexandre, tu és mort comme un autre homme !

ALEXANDRE. Cela n'eſt pas étrange, eſtant né mortel.

DIOGENE. Mais Jupiter eſtoit donc un impoſteur de dire, que tu eſtois ſon fils, & ta mere nous enfaiſoit acroire, en diſant quelle avoit couché avec un dragon.

ALEXANDRE. C'eſt qu'il n'y a pas trop d'aſſeurance aux femmes, ni aux oracles ; mais je le ſoufrois

frois parce que cela imprimoit plus de respect & d'obeïssance dans l'esprit des peuples.

DIOGENE. Enfin, à qui as-tu laissé ton Empire?

ALEXANDRE. Je ne sçay; car je n'ay pas eu le loisir d'en disposer; Mais en mourant, je donnay mon anneau à Perdicas. Qu'as-tu à rire?

DIOGENE. C'est qu'il me souvient du tems que la Grece te proclamoit son General, & que ses Orateurs te donnoient rang entre ses principaux Dieux. Il y en eut même de si insolens que de te sacrifier & de te bâtir des Temples, comme au fils de Jupiter; mais où és tu enseveli?

ALEXANDRE. En Babylone; car il n'y a que trois jours que je suis mort; mais Ptolemée me doit emporter en Egypte, pour m'y faire adorer avec les Dieux du païs.

DIOGENE. Qui ne riroit, Alexandre, de voir que tu n'es pas encore sage aprés ta mort, & que tu te flates de l'esperance de te voir adoré avec des monstres! Quite ces sotes vanitez, il n'y a point de commerce d'icy là-haut, & l-on ne retourne plus au monde depuis qu'on en est une fois party. Mais je voudrois bien sçavoir comment tu portes la perte de ton Empire, & ce que tu penses quand il te souvient de Bactres & de Babylone, de ta grandeur & de ta gloire? Quoy tu pleures, pôvre sot, Aristote ne t'a-t-il point apris que tout cela n'étoit que vanité?

ALEXANDRE. Que dis-tu là du plus lâche de tous mes flateurs? ha! ne m'oblige point, je te prie, à publier ses defauts, & à te dire comme il a abusé de la bonté de mon naturel, & de la passion extrême que j'avois pour les Létres; tantôt me cajolant sur ma beauté, & tantôt sur mes richesses, qu'il metoit hardiment au nombre des biens, afin qu'il n'eût point de honte de les demander, ni de les recevoir. Voila ce que j'ay profité à sa doctrine, de prendre pour biens des choses qui ne le sont pas, & dont la perte maintenant m'afflige.

DIOGENE. Sçais-tu ce que tu feras pour te gue-

rir, puis-qu'auſſi bien il n'y a point d'ellebore en l'autre monde? Va boire cinq ou ſix grands traits du fleuve Lété, juſqu'à ce que tu ayes perdu le ſouvenir de tous ces biens imaginaires. Auſſi bien voila Clite & Calliſténe, avec une foule de mal-contens, qui s'aprétent à te tourmenter; Fuy, pour le moins aprés ta mort, & bois tout ton ſaoul; car c'eſt le ſeul moyen de guerir.

DIALOGUE
D'ALEXANDRE ET DE FILIPPE.

FILIPPE. IL faut que tu confeſſes maintenant que tu és mon fils; car tu ne ſerois pas mort eſtant fils de Jupiter?

ALEXANDRE Je le ſçavois bien dés là-haut; mais je croyois cette opinion favorable à mes deſſeins.

FILIPPE. Quoy! de te laiſſer ainſi piper aux flateries de tes courtiſans?

ALEXANDRE. Non, mais de répandre par tout la terreur de mon nom & de mes armes, afin qu'on ne m'olât reſiſter.

FILIPPE Et à quels peuples as-tu jamais eu affaire qui fuſſent ſi redoutables? Il faloit ataquer comme moy, les Traces, les Illyriens, & les Grecs, dont dix mile ſous Clearque ont fait fûir des milions de Barbares.

ALEXANDRE. Mais les Scytes & les Indiens avec leurs Elefans, eſtoient-ils à mépriſer? Je ne les ay pas vaincus pourtant en ſemant des diviſions parmy eux, ni en corrompant leurs chefs, & manquant de parole à tous; mais en bataille rangée. Pour les Grecs, je les ay gagnez par la douceur, aprés les avoir domptez par la force.

FILIPPE. J'ay apris tout cela de Clite, & que tu avois pris les coûtumes des vaincus, & t'eſtois fait adorer

adorer comme un Dieu, sans soufrir qu'on me loüât en ta presence, ce qui fut cause de sa mort. Il ajoûtoit, que tu-as exposé Lysimachus aux Lions, & fait mourir tes autres amis par des crimes supposez; pour ne point parler des amours de Roxane, & des caresses d'Efestion. Je n'ay trouvé qu'une chose digne de moy dans l'histoire de ta vie, c'est de t'estre abstenu de la femme de Darius, d'avoir eu soin de sa mere & de ses filles.

ALEXANDRE. Et ne dis-tu rien de ma valeur, lors que je sautay tout seul en bas du rempart dans la ville des Oxydraques?

FILIPPE. Cette action est plus digne de blâme que de loüange. Ce n'est pas que je n'estime le courage en un Prince, & que je ne sois bien-aise de le voir l'épée à la main à la tête de ses troupes; Mais il y a de la difference entre la valeur d'un General & celle d'un fantassin; outre que cela nuisoit à la reputation de tes armes, de voir un Dieu sanglant entre les mains des Chirurgiens. Et maintenant que tu és mort, combien penses-tu qu'il y en a qui se moquent de tes impostures? D'ailleurs, l'avantage que tu voulois tirer de cette reputation, diminüe beaucoup de ta gloire, comme ayant voulu étonner par des prestiges, ceux que tu ne pouvois vaincre par la force; outre que tout cela, quelque grand qu'il soit, est encore au dessous d'un Dieu.

ALEXANDRE. On m'a comparé pourtant à Bachus & à Hercule, d'autant plus que j'ay pris des forteresses, qu'ils avoient trouvé imprenables.

FILIPPE. C'est une chose étrange que tu ne sois pas encore défait de ces sotises, & que tu veuilles faire le fils de Jupiter jusques dans les enfers. Apren pour le moins à estre sage aprés ta mort.

DIALOGUE
D'ACHILLE ET D'ANTILOQUE.

ANTILOQUE. QUE disois-tu n'agueres à Ulysse, Que tu aymerois mieux estre valet de quelque pôvre laboureur, qui n'auroit pas son saoul de pain, que de regner icy parmy les Ombres? Que cela est indigne du disciple de Fœnix & de Chiron, & qu'il sent bien plus son lâche Frygien, que son Achille, qui prefera une mort glorieuse à une vie pleine de delices.

ACHILLE. Ha? fils de Nestor, C'est que je ne sçavois pas alors que toute la gloire du monde n'est que fumée, quoy qu'en die Homere, & tous les Pöetes. Il n'y a plus icy ni force, ni beauté, ni industrie; Je ne vois point que les Troyens m'y aprehendent, ni que les Grecs m'y reverent. Tout y est égal & enuelopé de mêmes tenébres; Ce qui me fait souhaiter de revivre, au hazard d'estre petit compagnon.

ANTILOQUE. Il faut obëir aux loix du monde, & ne pas murmurer contre l'ordre de la Nature. Tous les Grands hommes sont morts, aussi bien que toy.

ACHILLE. Tu essayes en vain de me consoler Antiloque; Je ne sçay comment le souvenir de la vie me donne des regrets, & à toy aussi. Mais tu és plus sage que moy pour les dissimuler, si ce n'est plutôt lâcheté de ne s'oser plaindre, quand on soufre.

ANTILOQUE. Au contraire, c'est resolution; Car à quoy servent toutes ces plaintes, ne vaut-il pas mieux porter son mal en patience, que de se faire moquer de soy par des regrets inutiles?

DIALOGUE D'HERCULE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. N'Est-ce pas là Hercule? C'est luy, sans doute, je le cõnois à sa peau de lion & à sa massüe, sans parler de son arc ni de l'avantage de sa taille. Mais comment est-il mort, estant fils de Jupiter? D'où vient, mon amy, qu'ayant toûjours esté triomfant & victorieux, tu as esté à la fin dompté par la mort? Je te sacrifiois la-haut comme à un Dieu.

HERCULE. Avec raison; Car Hercule est au Ciel en la compagnie des Dieux, & je ne suis que son ombre.

DIOGENE. Que dis-tu là, peut-on estre en même tems au Ciel, & dans les enfers?

HERCULE. Je t'ay déja dit, que ce n'est pas Hercule que tu vois icy.

DIOGENE. Est-ce que tu as pris sa place, pour joüer icy bas son personnage?

HERCULE. C'est quelque chose de semblable.

DIOGENE. Mais comment Eaque, qui est si exact, t'a-t-il pû prendre pour un autre?

HERCULE. Il a esté deçeu par la ressemblance.

DIOGENE. Je le croy; car ce n'est en effet que la même chose; & j'ay peur, au contraire, que ce ne soit icy Hercule, dont le Ciel n'ait que l'image.

HERCULE. Tu és bien insolent de me contredire. Ne crains-tu point que je te fasse sentir quel personnage je represente?

DIOGENE. Et que pourrois-tu faire à un mort, & particulierement n'estant qu'une ombre! Mais dy-moy, lors que tu estois là-haut, estois-tu déja l'ombre d'Hercule, ou si vous n'estiez tous deux qu'une même chose, qui s'est partagée aprés la mort.

HERCULE. Quoy qu'on se pût empécher de répondre à un si impudent Sofiste, je te diray que ce qui

estoit né d'Amfitryon est mort, & c'est cela que je suis; mais ce qui estoit né de Jupiter est dans le Ciel.

DIOGENE. Je t'entens, c'est qu'Alcmene eut deux jumeaux, l'un d'Amfitryon, & l'autre de Jupiter.

HERCULE. Nullement; ces deux n'estoient qu'un.

DIOGENE. Cela est difficile à comprendre, deux Hercules en un seul, l'un mortel & l'autre immortel, si ce n'est comme l'on peint les Centaures, moitié chevaux & moitié hommes.

HERCULE. Ne sommes-nous pas tous composez de l'ame & du corps? Qui empêche donc que l'une ne monte au Ciel, qui est le lieu de son origine, & que l'autre ne descende icy?

DIOGENE. Cela seroit bon, si tu estois le corps d'Hercule; mais tu n'és que son ombre, & tu ferois sans y penser, trois Hercules au lieu de deux; l'un au Ciel, l'autre dans les enfers, & le troisiéme sur le mont Oëta, où tu as esté brûlé.

HERCULE. Je vois bien que tu és un grand Sofiste; mais qui és tu?

DIOGENE. Diogene, & non pas son ombre; qui ne suis pas dans le Ciel, mais parmy les morts, & me moque d'Homere & de ses Fables.

DIALOGUE
DE MENIPPE ET DE TANTALE.

MENIPPE. QU'AS-TU à pleurer, Tantale? & quel tourment soufres-tu dans ce lac où tu habites?

TANTALE. Je meurs de soif, Menippe.

MENIPPE. Es tu si paresseux, que de ne te pouvoir baisser pour boire, ou prendre seulement de l'eau dans le creux de ta main?

TANTALE. L'eau s'enfuit quand je m'en aproche, & si j'en pense prendre avec la main, elle est aussitôt écoulée.

MENIP-

MENIPPE. Cela eſt étrange! Mais qu'as-tu beſoin de boire, n'ayant plus de corps? Car ce qui avoit faim & ſoif eſt enterré en Lydie, & l'ame n'a pas beſoin de boire ni de manger.

TANTALE. C'eſt mon ſuplice, Menippe, que mon ame ait la même alteration que mon corps.

MENIPPE. Je le veus croire, puiſque tu le dis; mais encore quelle eſt ton aprehenſion? Crains-tu de mourir de ſoif, comme s'il y avoit une autre mort aprés celle-cy?

TANTALE. Non; mais cela fait partie de mon ſuplice, d'avoir ſoif, ſans qu'il en ſoit beſoin.

MENIPPE. Tu réves, Tantale, & ſi tu as beſoin de boire, c'eſt de l'ellebore, pour guerir un mal contraire à la rage, d'aprehender la ſoif, & non pas l'eau.

TANTALE. Je ne refuſe pas d'en boire, pourveu qu'on m'en donne.

MENIPPE. Conſole-toy, Tantale, tu n'és pas le ſeul des morts qui ne boit point; car tous tant qu'ils ſont, n'ayans point de corps, ne peuvent boire, mais tous n'ont pas comme toy une ſoif extrême, ſans ſe pouvoir deſalterer.

DIALOGUE
DE MENIPPE ET DE MERCURE.

MENIPPE. OU ſont toutes ces beautez de l'autre monde? Montre moy tout, Mercure; car je ne fais que d'arriver.

MERCURE. Je n'ay pas le loiſir, Menippe; mais regarde de ce côté-là, tu y verras Nirée, Narciſſe, Hyacinte, Achille, Tyro, Léda, Helene; enfin, tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'un & dans l'autre ſexe.

MENIPPE. Je ne vois que des os, & des carcaſſes toutes ſemblables.

MERCURE. C'eſt pourtant tout ce que les Pöetes ont admiré, quoy qu'il ſemble que tu n'en faſſes point d'eſtat.

MENIPPE. Pour le moins, montre-moy Helene; car je ne la ſçaurois reconoître.

MERCURE. Cette carcaſſe que tu vois, c'eſt Helene.

MENIPPE. Quoy? c'eſt pour cela que toute la Grece s'embarqua ſur mile Navires, & que tant de braves gens perirent, & tant de villes furent ruinées?

MERCURE. C'eſt que tu ne l'as pas veüe en ſa beauté; car je ſuis ſeur que tu n'aurois point craint d'endurer mile travaux pour cette Belle, comme dit le Pöete. Ne vois-tu pas que les fleurs, quand elles ſont paſſées, n'ont plus rien de beau, & lors qu'elles ſont en leur luſtre, tout le monde les admire?

MENIPPE. C'eſt ce qui m'étonne, Mercure, que tant d'honnêtes gens ne ſe ſoient pas aperceus qu'ils entreprenoient de ſi grands travaux, pour une choſe de ſi peu de durée.

MERCURE. Je n'ay pas le loiſir de filoſofer, Menippe, choiſy un lieu commode pour ta demeure, tandis que j'iray faire paſſer le reſte des Ombres.

DIALOGVE D'EAQVE, DE PROTESILAS, DE MENELAUS ET DE PARIS.

EAQUE. POURQUOY eſt-ce, Proteſilas, que tu te jetes ſur Helene, & que tu l'étrangles?

PROTESILAS. Parce qu'elle eſt cauſe de ma mort, & que ma femme eſt demeurée vêve, & ma maiſon imparfaite.

EAQUE. Il s'en faut prendre à Menelaus, qui t'a mené à la guerre de Troye, où tu és mort.

PROTESILAS. Tu as raiſon; c'eſt à toy que j'en veus, miſerable.

ME-

MENELAUS. Ce n'eſt pas encore à moy qu'il s'en faut prendre, mais à Pâris, qui contre tout droit d'hoſpitalité, m'eſt venu enlever ma femme, & meriteroit d'eſtre mal-traité, non ſeulement par les Grecs, mais par tous ceux qui ſont morts au ſiege de Troye.

PROTESILAS. Vien donc, mal-heureux, que je t'étrangle, puiſque tu és cauſe de la mort de tant de gens; Tu ne m'échaperas pas.

PARIS. Tu as tort, Proteſilas, de traiter ſi mal un amoureux comme toy, & l'eſclave d'un même Dieu; Ne ſçais-tu pas que c'eſt luy qui nous force d'aymer, & qui fait de nous ce qui luy plaît?

PROTESILAS. Il eſt vray que ce petit Dieu d'amour eſt cauſe de tout le mal.

EAQUE. Mais on le pourroit excuſer auſſi, en diſant, Qu'il n'y a que toy proprement qui ſois cauſe de ta mort; puis qu'oubliant ta maîtreſſe, que tu ne faiſois que d'épouſer, tu t'alas jeter devant tous les autres pour aquerir de la gloire, & fus le premier tué à la deſcente du Navire.

PROTESILAS. J'aurois bien plus de ſujet de m'en prendre aux Dieux, & d'accuſer le deſtin qui l'avoit ainſi ordonné.

EAQUE. Pren-t'en donc à eux, & laiſſe ceux cy en repos aprés leur mort.

DIALOGUE
DE MENIPPE ET D'EAQUE,
Où pluſieurs autres parlent.

MENIPPE. JE te conjure par le Dieu des enfers, de me montrer tout ce qu'on peut voir icy.

EAQUE. Il ſeroit difficile de te montrer tout; mais voicy le principal, Cerbére, Caron, Flégéton, & le marais que tu as paſſé.

ME-

MENIPPE. Je sçay tout cela, & que tu és le portier des enfers, J'ay veu même Pluton & les Furies; mais montre-moy ces illustres morts dont on parle tant.

EAQUE. Voila Agamemnon, Achille, Diomede, Ulysse, Ajax, Idomenée, & les autres Princes Grecs.

MENIPPE. Grands Dieux, Homere! en quel estat sont les Heros de tes Rapsodies, sans aucune forme ni beauté qui les puisse faire reconoître! En un mot, rien que cendre & que pousſiere; Mais qui est celui-cy, Eaque?

EAQUE. C'est Cyrus, & Créſus en-suite; puis Sardanapale; & plus loin, Midas & Xerxes.

MENIPPE. C'est donc toy, detestable, qui as percé le mont Athos, & enchaîné l'Hellespont, & qui as fait trembler toute la Grece! Est-ce là Creſus? Dieu! comme il est fait! & Sardanapale! je te prie que je luy donne un coup de poin.

EAQUE. Tout beau; Tu luy romprois la tête qu'il a extrêmement delicate, à cauſe que ce n'étoit qu'un effeminé. Mais veus-tu que je te montre auſſi les Filoſofes?

MENIPPE. Je le veus.

EAQUE. Tien, voila Pytagore.

MENIPPE. Bon jour, Euforbe, Apollon, & tout ce qu'il te plaira.

PYTAGORE. Bon-jour, Menippe.

MENIPPE. N'as tu plus ta cuiſſe d'or?

PYTAGORE. Non; mais que je voye s'il n'y a rien à manger dans ta beſace.

MENIPPE. Il n'y a que des féves, mon amy, qui n'est pas un manger pour toy.

PYTAGORE. Donne, donne, on a d'autres ſentimens en l'autre monde, & je ne m'aperçois point icy de ce que j'y remarquois là-haut.

EAQUE. Voila Solon, Tales, Pittacus, & les autres Sages, qui ſont, comme tu vois, ſept en tout.

MENIPPE. Je ne vois que ceux-là qui ne pleurent

rent point, & qui conservent quelque gayeté icy bas ; Mais qui est celui-cy tout poudreux comme un gâteau cuit dans les cendres, & tout plein d'éleveures ?

EAQUE. C'est Empedocle qu'on a tiré du mont Etna, à demy rôty.

MENIPPE. Dieu te gard, maître Pantouflier,* qui t'a meu de te jeter tout vif dans cette fournaise ?

* *On luy donne des pantoufles d'airain.*

EMPEDOCLE. La melancolie.

MENIPPE. Dy plutôt que c'estoit orgueil, vanité, presomption, pour faire croire que tu estois immortel, lors qu'on ne te trouveroit plus ; Voila ce qui t'a consumé toy & tes pantoufles. Mais ta fourbe n'a servy de rien ; car on t'a veu aprés ta mort. Ce n'est pas tout, Où est Socrate ?

EAQUE. Avec Nestor, Palamede, & les autres grands causeurs du tems passé, qui en conte à son ordinaire.

MENIPPE. Je serois bien-aise de le voir, si c'est prés d'icy.

EAQUE. Voy-tu cette tête chauve ?

MENIPPE. C'est un signe commun à tous les morts.

EAQUE. Je dis ce camus.

MENIPPE. Ils le sont tous aussi.

SOCRATE. Est-ce moy que tu demandes, Menippe?

MENIPPE. Ouy, Socrate.

SOCRATE Que fait on à Aténes ?

MENIPPE. Force gens font les Filosofes, qui n'en ont que l'habit & la démarche ; Tu sçais comme Platon & Aristippe sont venus icy, l'un sortant de la Cour d'un Tyran ; & l'autre tout parfumé.

SOCRATE. Et qu'est-ce qu'on dit de moy ?

MENIPPE. Tu és trop heureux pour ce regard ; car on croit que tu as esté un homme admirable, & qui a tout sceu, quoy que pour te dire la verité, je croy que tu ne sçavois rien.

SOCRATE. Je leur ay dit cela tant de fois ; mais ils n'en vouloient rien croire.

MENIP-

MENIPPE. Qui ſont ceux-là qui ſont prés de toy?

SOCRATE. Charmide, Fedre, & Alcibiade.

MENIPPE. Courage, tu n'as pas oublié tes bonnes coûtumes en l'autre monde, & aimes encore les beaux garçons.

SOCRATE. Que voudrois-tu que je fiſſe icy de plus agréable? mais aſſies-toy là prés de nous.

MENIPPE. J'aime mieux aler prés de Creſus & de Sardanapale, pour leur oüir faire leurs regrets; car cela me fait crever de rire.

EAQUE. Et moy, je m'en va auſſi, de peur que quelque mort ne s'évade pendant mon abſence. Adieu; une autre-fois tu verras le reſte.

DIALOGUE
DE MENIPPE ET DE CERBERE.

MENIPPE. DY-moy, Cerbere, puiſque nous ſommes camarades. En quel eſtat eſtoit * Socrate lors qu'il vint icy? Car comme tu és Dieu, tu ſçais pour le moins auſſi bien parler qu'aboyer.

* *C'eſt que c'eſtoit un Filoſofe Cynique.*

CERBERE. Il ſembloit d'abord fort reſolu, & vouloit paſſer pour homme qui n'aprehende point la mort; mais lors qu'il eut mis le pied dans ces triſtes lieux, il fut effrayé de l'épaiſſeur de leurs tenebres, & comme je commençay à l'aboyer & à le mordre, il ſe mit à pleurer comme un enfant, & à ſe tourmenter en cent façons.

MENIPPE. C'étoit donc un impoſteur, qui ne mépriſoit pas la mort, comme il diſoit.

CERBERE. Quand il vit qu'il en faloit paſſer par là, il témoigna de la reſolution, pour ne point paroître ſoufrir à regret une neceſſité, & pour ſe rendre plus admirable. On peut dire cela generalement de tous les Filoſofes, qu'ils ſont fort vaillans juſqu'à ce paſſage; mais ils perdent cœur alors, comme les autres.

ME-

MENIPPE. Mais moy; comment t'ay-je paru en ce moment?

CERBERE. Digne de ta profession, & Diogene avant toy; car vous n'estes point venus icy par force, ni en rechignant; mais d'une façon libre & gaye, comme s'il n'y eût eu à rire que pour vous, & à pleurer pour tous les autres.

DIALOGUE DE CARON, DE MENIPPE ET DE MERCURE.

CARON. PAYE le Batelier, maraut.

MENIPPE. Crie tant que tu voudras, tu n'auras rien.

CARON. çà un double pour le passage.

MENIPPE. Comment veus-tu que je t'en donne, si je n'en ai point?

CARON. Y a-t-il quelqu'un qui n'ait pas vaillant un double?

MENIPPE. Moy.

CARON. Je t'étrangleray, mal-heureux, pour mon argent.

MENIPPE. Et moy, je te rompray la tête à coups de bâton.

CARON. Je t'auray donc passé pour neant?

MENIPPE. Que Mercure te paye s'il veut, puisqu'il m'a amené icy.

MERCURE. Cela seroit bon, que je payasse pour les morts, aprés avoir eu la peine de les conduire!

CARON. Je ne te laisseray pas aler autrement.

MENIPPE. Mets donc ta nacele à bord, mais comment feras-tu pour me faire payer, si je n'ay point d'argent?

CARON. Ne sçavois-tu pas bien qu'il en faloit aporter?

MENIP-

MENIPPE. Et quand je l'aurois sceu, me pouvois-je empêcher de mourir?

CARON. Quoy! tu seras le seul qui te vanteras d'avoir passé la barque de Caron pour rien?

MENIPPE. Non pas pour rien; car j'ay tiré à la rame & à la pompe, sans te rompre la tête de mes cris comme les autres.

CARON. Cela n'a rien de commun avec le passage.

MENIPPE. Remets-moy donc en vie.

CARON. Bon, pour me faire batre par Eaque.

MENIPPE. Laisse moy donc en repos.

CARON. Montre ce que tu-as dans ta besace.

MENIPPE. Il n'y a que des lupins*, ou quelque œuf couvé.

* Pois plat & amer.

CARON. Mercure, d'ou nous as-tu amené ce chien, qui ne fait qu'aboyer tout le monde, & se moquer de ceux qui pleurent.

MERCURE. Tu ne sçais, Caron, qui tu-as passé, c'est un homme parfaitement libre, & qui ne se soucie de rien.

CARON. Que si je te ratrape jamais!

MENIPPE. On n'y retourne pas deux fois.

DIALOGUE
DE PLUTON, DE PROTESILAS ET DE PROSERPINE.

PROTESILAS. HA! Pluton, & toy fille de Cérez, ne rejetez pas la priere d'un Amant.

PLUTON. Qui es-tu, qui parles ainsi?

PROTESILAS. Le premier des Grecs, qui mourut au siege de Troye.

PLUTON. Et que veus-tu?

PROTESILAS. Retourner au monde pour quelques heures.

PLU-

PLUTON. C'eſt une priere que font tous les morts, & que perſonne n'obtient.

PROTESILAS. Ce n'eſt pas l'amour de la vie qui me fait parler; mais le deſir de voir ma maîtreſſe, que je laiſſay dans ſa chambre nuptiale, pour me hâter de partir avec les Grecs; & je fus ſi mal-heureux que d'eſtre tué par Hector à la deſcente du navire; L'amour que j'ay donc pour cette Belle ne me donne point de repos, & je voudrois la pouvoir encore entretenir un moment.

PLUTON. N'as-tu pas beu de l'eau du fleuve Lété comme les autres?

PROTESILAS. J'en ay beu, mais le mal eſtoit plus-fort que le remede.

PLUTON. Elle ne tardera point à venir, & t'épargnera la peine de l'aler trouver.

PROTESILAS. Mais je ne puis ſoufrir l'atente; Tu ſçais l'impatience des Amans, Pluton, car tu as autre-fois aimé.

PLUTON. Que te ſervira-t-il de la revoir un moment, pour la reperdre aprés pour toûjours?

PROTESILAS. Peut-eſtre que je la perſuaderay de venir avec moy, & par ce moyen je croîtray ton Empire d'une Ombre.

PLUTON. Cela n'eſt pas juſte, Proteſilas, & ne s'eſt jamais fait.

PROTESILAS. C'eſt qu'il ne t'en ſouvient plus; car tu rendis à Orfée ſon Eurydice, & à Hercule Alceſte, qui eſtoit ma parente.

PLUTON. Voudrois tu paroître devant elle en cet eſtat, où tu la ferois mourir de peur? Et penſes-tu qu'elle te voulût regarder, ni qu'elle te pût reconnoître?

PROSERPINE. Faiſons-luy grace, Pluton, & commandons à Mercure de le remetre là-haut, & de le fraper de ſa verge lors qu'il ſera arrivé au monde, pour luy faire reprendre ſa premiere forme, & le rendre tel qu'il eſtoit au ſortir de ſa chambre nuptiale.

PLUTON. Puiſque Proſerpine le veut, j'y conſens. Remene celui-cy, Mercure; mais qu'il ſe ſouviene qu'on ne luy a accordé qu'un jour.

DIALOGUE DE MAUSOLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. POurquoy fais-tu tant le dédaigneux & le mépriſant, comme ſi l-on n'eſtoit pas digne de te regarder?

MAUSOLE. Parce, Diogene, que j'ay eſté Roy, & que j'ay commandé à un grand païs, ſans parler de ma beauté ni de ma valeur. D'ailleurs, j'ay un ſuperbe tombeau dans Halicarnaſſe, enrichy de figures taillées dans le marbre, télement qu'il y a peu de temples qui êgalent mon ſepulcre; Aprés cela, n'ay-je pas raiſon de faire le vain?

DIOGENE. Quoy! pour ta beauté, ta valeur, ton Royaume, & ton ſepulcre? Mais, mon amy, tu n'as rien icy-bas de tout cela; & ſi tu veus prendre quelqu'un pour Juge, on te dira que ta carcaſſe n'eſt pas differente de la miene. Pour ton ſepulcre, c'eſt à ceux d'Halicarnaſſe à s'en vanter, & à le montrer aux Etrangers, comme une des merveilles du Monde, & un chef-d'œuvre d'Architecture; mais je ne voy pas à quoy il te peut ſervir, ſi ce n'eſt à t'acabler ſous ſa peſanteur.

MAUSOLE. Comment! tout cela me ſeroit inutile! & Mauſole ne ſeroit en rien different de Diogene!

DIOGENE. Si fait bien; car Mauſole pleurera ſa felicité paſſée, & Diogene s'en rira; Il parlera de ſon ſepulcre, conſtruit par ſa belle Artemiſe, & Diogene ignorera s'il a un ſepulcre; car cela luy eſt indifferent; mais il ſe ſouviendra qu'il a laiſſé une memoire immortéle, pour avoir mené la vie la plus-

plus-acomplie qu'un mortel puisse mener, plus-haute mile fois que ton sepulcre, miserable Mausole, & plus durable que luy, quand il seroit basty sur un roc.

DIALOGUE
DE TERSITE, DE NIRE'E ET DE MENIPPE.

NIREE. VOICY Menippe, qui jugera lequel de nous deux est le plus beau.

MENIPPE. Il faut sçavoir premierement qui vous estes.

NIREE. Nirée & Tersite.

MENIPPE. Lequel de vous deux est Nirée, & lequel Tersite; car je ne le sçaurois discerner.

TERSITE. J'ay déja cet avantage, qu'avec ma tête pelée & pointüe, nous sommes si semblables, que nôtre Juge ne nous a pû reconoître; Dy maintenant, Menippe, lequel de nous deux te semble devoir remporter le prix de la beauté.

NIREE. Moy, sans doute, qui suis fils de Carops & d'Aglaye, & le plus beau de tous ceux qui furent au siege de Troye.

MENIPPE. Mais mon amy, tu n'as point aporté ta beauté en l'autre monde? & s'il y a quelque difference entre ta carcasse & la siene, c'est que la tiene est plus fragile, parce que tu n'estois qu'un efféminé.

NIREE. Demande un peu à Homere comme j'estois fait là-haut?

MENIPPE. C'est un songe que la vie, il ne faut pas regarder ce que tu estois autre-fois; mais ce que tu és maintenant.

NIREE. Quoy! je ne suis pas encore plus beau que luy?

MENIPPE. Voulez-vous que je vous die, vous n'eſtes beaux ni l'un ni l'autre, ni pas un d'entre les morts; car il n'y a point de diſtinction.

DIALOGUE
DE MENIPPE ET DE CHIRON.

MENIPPE. J'Ay oüy dire, Chiron, que pouvant eſtre immortel, tu avois ſouhaité la mort; Comment as-tu pû avoir de l'amour pour une choſe ſi peu aymable?

CHIRON. C'eſt que j'eſtois las de vivre.

MENIPPE. Mais n'eſtois-tu pas bien-aiſe de voir la lumiere?

CHIRON. Non; car je ne faiſois tous les jours que la même choſe, boire, manger & dormir; & le plaiſir de la vie conſiſte dans la diverſité.

MENIPPE. Mais comment ſuportes-tu la mort, aprés avoir quité la vie pour elle?

CHIRON. Sans déplaiſir. Car il y a une certaine égalité parmy les morts qui ne me déplaît pas, comme dans un Eſtat populaire, où l'un n'eſt pas plus grand Seigneur que ſon compagnon; & il ne m'importe qu'il ſoit jour ou nuit; outre qu'on a cét avantage icy bas, qu'on n'eſt pas tourmenté de la faim ni de la ſoif, & des autres incommoditez de la vie humaine.

MENIPPE. Pren garde, Chiron, que tu ne retombes inſenſiblement dans le defaut que tu as voulu éviter; Car ſi tu t'és laſſé de la vie parce que tu faiſois tous les jours la même choſe, tu te laſſeras, à plus forte raiſon, de la mort, où tout eſt ſemblable.

CHIRON. Que faut il donc faire, Menippe?

MENIPPE. Ce que font les Sages, Se contenter de ſa condition, & croire qu'il n'y a rien d'inſuportable ni dans la vie ni dans la mort.

DIA-

DIALOGUE DE DIOGENE, D'ANTISTENE ET DE CRATEZ.

DIOGENE. PUISQUE nous sommes de loisir, alons nous promener vers la porte, pour voir ceux qui entrent, & ce qu'ils disent.

ANTISTENE. Je le veus; car c'est un plaisir de voir les uns pleurer & les autres suplier qu'on les relâche, ou se roidir en descendant contre celuy qui les mene.

CRATEZ. Je vous veus conter, à ce propos, ce qui m'arriva à la descente. Nous estions grand nombre; mais les plus aparens estoient Arsacés Satrape des Medes, Oronte l'Armenien, & le riche Ismenodore. Le dernier avoit esté tué par des voleurs prés de la montagne de Citeron, comme il aloit à Eleusine, & avoit encore les mains toutes sanglantes des coups qu'il avoit receus; Aussi se lamentoit-il étrangement, & regretoit ses enfans qu'il laissoit encore jeunes, s'accusant d'une extrême imprudence, de ce qu'ayant à passer par des lieux que la guerre avoit desolez, il n'avoit mené que deux valets avec luy, quoy qu'il eût quantité de vaisselle d'or & d'argent. Arsacés estoit un venerable vieillard, qui se fâchoit fort d'aler à pied contre la coûtume des Partes; & eût bien voulu qu'on luy eût amené son cheval, qui avoit esté tué avecque luy. Car comme il couroit à toute bride devant les autres, en une bataille contre le Roy de Cappadoce, un soldat Tracien s'avançant, mit un genou en terre afin de se tenir plus ferme, détournant de son bouclier le coup que luy portoit Arsacés, donna de sa pique dans le poitral de son cheval, de tele roideur, qu'il perça homme & cheval tout-ensemble, l'impetuosité de la course ayant redoublé la force du coup. Pour Oronte, il avoit les

jambes si foibles, qu'il ne se pouvoit tenir debout, ce qui arrive ordinairement à ces peuples, acoûtumez à aler à cheval ; de sorte qu'en metant pied à terre, on diroit qu'ils marchent sur des épines ; Il bronchoit donc à chaque pas, sans qu'on le pût faire avancer ; si bien que Mercure fut contraint à la fin de le charger sur ses épaules, & de le porter jusqu'au bateau, ce qui me faisoit rire.

ANTISTENE. Pour moy, quand je descendis icy, je ne voulus point me méler parmy la foule, mais laissant les autres crier & se plaindre, je courus prendre place dans la nacéle, afin de passer plus commodément. Cependant, voyant lamenter les uns, & les autres rendre gorge, je ne me pouvois tenir de rire, non plus que toy.

DIOGENE. Voila les avantures de vôtre passage ; mais les mienes sont plus plaisantes ; car il m'arriva de passer avec le Banquier Blepsias, qui estoit du port de Pirée, Lampis l'Acarnanien, qui commandoit les troupes étrangeres, & un riche homme de Corinte nommé Damis, que son fils avoit empoisonné. Le premier s'estoit laissé mourir de faim, à ce qu'on disoit, & paroissoit fort pâle & fort maigre, & le second s'estoit tué pour une Courtisane ; Quoy que la cause de leur mort ne me fût pas inconüe, je ne laissay pas de la vouloir aprendre d'eux ; & comme Damis accusoit son fils, je luy dis, qu'il ne s'en devoit prendre qu'à luy-même, puis qu'il ne luy donnoit rien à l'âge des voluptez, tandis que tout vieux & cassé il passoit le tems dans les delices. Je dis à l'Acarnanien, qu'il avoit grand tort de s'estre laissé vaincre par une femme, luy qui avoit toûjours paru invincible à ses ennemis ; & je gronday fort Blepsias d'avoir épargné son bien, comme s'il eût dû vivre éternellement, pour le laisser à des étrangers qui ne le touchoient de rien ; Mais nous voicy tantôt arrivez à la descente. Remarquons de loin ceux qui vienent : Dieux ! combien en voila qui se tourmentent, jusqu'à ces vieillars tout décrépits, tant ils sont amoureux de la vie ! Je ne voy

que

que les enfans qui ne pleurent point ; mais interrogeons ce vieux bon-homme que voicy ; Qu'as-tu à pleurer, mon amy, est ce que tu croyois estre immortel ; ou que tu regretes quelque grande felicité ?

UN MORT. Non, j'estois un pôvre pescheur, qui avois bien de la peine à vivre, tout boiteux & presque aveugle, sans aucuns enfans pour me soulager.

DIOGENE. Et avec cela tu regretes la vie ?

UN MORT. C'est qu'elle est agreable, & la mort hideuse & terrible.

DIOGENE. Tu radotes, bon-homme, & tu retournes en enfance ; Que dirons-nous de ces jeunes gens qui ayment la vie, si celui-cy la regrete lors qu'il devroit souhaiter la mort, comme un azyle à sa vieillesse ? Mais retournons, de peur qu'on ne s'imagine en nous voyant si prés de la porte, que nous voulions nous évader.

DIALOGUE
DE MENIPPE ET DE TIRESIAS.

MENIPPE. IL n'est pas aisé maintenant de sçavoir si tu-as esté aveugle, car tout le monde l'est icy ; mais si tu-as esté mâle & femele, comme on nous le veut faire croire, dy-moy, je te prie, quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme ou de la femme ?

TIRESIAS. Celle de la femme ; car elles sont les maîtresses, & ne vont point à la guerre, n'ont ni procés ni queréles à déméler, ni aucune autre fâcheuse affaire.

MENIPPE. Mais ne te souvient-il point de la Medée d'Euripide, qui déplore leur condition & le mal qu'elles soufrent en acouchant ? A propos, n'as-tu jamais acouché ?

TIRESIAS. Pourquoy me fais-tu cette question?

MENIPPE. Par curiosité, sans aucun dessein de t'offenser.

TIRESIAS. Je n'ay point eu d'enfans, mais je n'estois pas sterile.

MENIPPE. Estois-tu homme & femme tout ensemble, ou si un sexe a succedé à l'autre; & cela s'est il fait peu à peu, ou tout d'un coup?

TIRESIAS. A quoy tendent toutes ces demandes? Est-ce que tu doutes de la verité?

MENIPPE. Est-il défendu d'en douter? & faut-il recevoir pour Oracles, tout ce que disent les Pöetes, sans oser s'en enquerir?

TIRESIAS. Tu n'aurois garde de croire qu'il y ait eu des femmes changées en bestes ni en arbres, puisque tu doutes qu'il y en ait eu de changées en hommes.

MENIPPE. Nous examinerons cela une autre fois; Mais dy-moy maintenant, quand tu estois femme, si tu sçavois l'avenir, ou si tu és devenu homme, & profete en même tems?

TIRESIAS. Que tu sçais peu de mes nouvéles! Il semble que tu ignores comme les Dieux me firent Juge de leur different, & que Junon m'aveugla; mais Jupiter me donna le don de profetie pour recompense.

MENIPPE. N'és-tu point encore défait de ces fables? Mais tu as cela de commun avec tous les autres Devins, de ne rien dire qui vaille.

DIALOGUE
D'AIAX ET D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON. Si ta fureur t'a coûté la vie, lors que tu faisois le moulinet sur un troupeau de moutons, comme si ç'eussent esté des hommes, pourquoy t'en

t'en prens-tu à Ulysse, & pourquoy ne le voulus-tu pas voir l'autre jour qu'il descendit aux enfers, pour consulter Tirésias.

AIAX. C'est qu'il est cause de ma mort, pour m'avoir disputé les armes d'Achille.

AGAMEMNON. Mais croyois-tu devoir estre le maître par tout, sans qu'on t'osât rien contester?

AIAX. Non; mais ces armes m'apartenoient par le droit de ma naissance; Toy-même me le cedois, qui estois plus grand seigneur qu'Ulysse, & tous les autres, horsmis ce faquin, à qui j'ay sauvé mile fois la vie.

AGAMEMNON. Il s'en faut prendre à Tétis qui les vint exposer en public, comme si chacun eût eu droit d'y pretendre; au lieu de te les donner comme à son cousin germain.

AIAX. Je ne devois m'ataquer qu'à celuy qui me les contestoit.

AGAMEMNON. Mais Ulysse est excusable, s'il a eu de la passion pour la Gloire, dont tous les honnêtes gens sont amoureux; & tu sçais qu'il remporta la victoire, au jugement même de nos ennemis.

AIAX. Je sçay bien qui en fut cause, mais il ne se faut pas ataquer aux Dieux; Toutefois, je n'aymerois pas Ulysse, quand même ils me le commanderoient.

DIALOGUE
DE MINOS ET DE SOSTRATE.

MINOS. QU'on plonge ce Voleur dans le Flégeton, & qu'on fasse déchirer ce Sacrilege, à la Chimere. Pour ce Tyran, qu'on l'étende tout de son long prés de Ticie, pour estre rongé comme luy par des vautours; Mais vous autres Belles ames, alez aux champs Elisées, cueillir le fruit de vos bonnes actions.

SOSTRATE. Je n'ay que deux mots à dire, s'il plaît à Minos de m'écouter.

MINOS. Que je t'écoute, méchant! comme si tu n'estois pas convaincu d'avoir tué & volé sur les grands chemins!

SOSTRATE. Il est vray; mais il faut voir si j'ay merité pour cela d'estre puny.

MINOS. Comment! ne faut-il pas rendre à chacun selon ses œuvres?

SOSTRATE. Les destins ne l'avoient-ils pas ordonné, comme ils ordonnent tout le bien & le mal qui se fait au monde?

MINOS. Il est certain que nous sommes tous sujets aux lois des Parques, qui prescrivent à chacun ce qu'il doit faire, dés le point de sa naissance.

SOSTRATE. Mais quand on tüe quelqu'un par l'ordre d'un autre, qui est proprement l'auteur du meurtre?

MINOS. Celuy, qui l'a commandé, car l'autre n'en est que l'instrument, non plus que l'épée; sur tout, s'il a esté contraint d'obeïr.

SOSTRATE. Courage, tu fortifies encore mon raisonnement; & lors qu'un valet aporte un present de la part du maître, à qui en a-t-on l'obligation ou au maître, ou au valet?

MINOS. Au maître, car l'autre n'en est que le porteur.

SOSTRATE. Ne vois-tu donc pas que tu-as tort de me punir & de recompenser ceux-cy, puisque nous n'avons fait les uns & les autres qu'executer l'ordre du destin?

MINOS. On trouveroit bien d'autres choses à dire qui voudroit tout éplucher; mais tu meriterois d'estre puny non seulement comme un Voleur; mais comme un Sofiste qui contrôle les actions des Dieux. Toutesfois, délie ce pôvre diable, Mercure; mais c'est à la charge qu'il ne l'ira pas dire aux autres, de peur qu'ils ne nous vienent rompre la tête de semblables questions.

LA

LA NECROMANCIE.

DIALOGUE DE MENIPPE ET DE FILONIDE.

Il se rit de l'incertitude des Filosofes, & conclut que la vie la plus commune est la meilleure; mais il se moque, en passant, de la magie, & de ses ceremonies ridicules & extravagantes.

MENIPPE. *JE te salüe, Portique, superbe entrée de mon Palais; que je te contemple avec plaisir, depuis que je suis de retour à la lumiere!*

FILONIDE. N'est-ce pas là le Filosofe Menippe: C'est luy sans doute; Mais quel étrange équipage, & que veut dire cette massüe, cette lyre, & cette peaü de Lion? Il faut que je l'aborde. Bon-jour, Menippe, d'où viens-tu, que l-on a esté si long-tems sans te voir?

MENIPPE. *Ie sors des portes des enfers, & de la sombre demeure des morts, où l-on habite loin des Cieux.*

FILONIDE. Grands Dieux! nous n'avions pas sceu que Menippe estoit mort, & le voila resuscité!

MENIPPE. Tu te trompes, *l'enfer m'a receu vivant & animé.*

FILONIDE. Hé? mon amy, qui t'a meû d'entreprendre un si étrange voyage?

MENIPPE. *Le feu bouillant de la jeunesse.*

FILONIDE. Quite un peu ce langage tragique, & metant bas le coturne, dy-nous d'ou vient cet habit extravagant, & quel a esté le sujet d'un voyage si peu agréable.

MENIPPE. *Vn important secret m'a conduit en ces lieux, Pour consulter là-bas l'ombre de Tirésie.*

FILONIDE. Tu réves de parler ainsi poëtiquement à tes amis, & par Rapsodies.

Me-

MENIPPE. Ne t'en étonne point, Filonide ; Car comme je ne fais que de quiter Euripide & Homere, j'ay l'esprit encore tout plein de leurs termes tragiques & empoulez, & il me semble que les Vers me naissent à la bouche. Mais dy-moy comme va le monde, & ce qu'on y fait ?

FILONIDE. Ce qu'on y faisoit lors que tu en és party ; On vole, on se parjure, on preste à usure.

MENIPPE. Misérables, qui ne sçavent pas ce qui est ordonné contre les riches dans les enfers, dont les decrets sont irrevocables.

FILONIDE. Que dis-tu ? y a-t-il quelque chose d'ordonné depuis peu là-bas, contre ceux qui sont icy ?

MENIPPE. Ouy certes, & tres-important ; mais il n'est pas permis de reveler ces Mysteres, de peur qu'on ne nous accuse d'impieté devant le tribunal de Radamante.

FILONIDE. Hé ! Menippe, par les Dieux, ne refuse pas ce secret à ton amy, qui le sçaura bien cacher, & qui est initié luy-même dans les mysteres.

MENIPPE. Tu m'imposes une charge bien rude, Filonide ; mais pour l'amour de toy il faut tâcher de s'en aquiter ; Il est ordonné que les riches qui tiennent leurs tresors enfermez comme un autre Danaé....

FILONIDE. Ne passe pas outre, que tu ne m'ayes dit le sujet de ton voyage, & qui t'a servy de guide ; aprés tu conteras tout d'un tems ce que tu-as veu & oüy dans les enfers ; car comme tu és curieux, tu n'auras sans doute rien oublié de remarquable.

MENIPPE. Il te faut obëir ; car le moyen de refuser quelque chose aux prieres d'un amy, Je commenceray donc par mon voyage, & te diray l'occasion qui me le fit entreprendre. Comme j'estois encore jeune, & que j'entendois les Pöetes parler des guerres & des divisions, non seulement des Heros, mais des Dieux mêmes, & conter leurs larcins, leurs inceستes, leurs adulteres, & leurs violences ; je m'imaginois

ginois que tout cela estoit non-seulement veritable, mais juste, comme estant fait par les Dieux, qui ne pouvoient faillir, & en estois sensiblement touché. Mais lors que je fus devenu grand, & que je vis les loix qui disoient tout le contraire, & qui punissoient les voleurs, les seditieux, & les adulteres; je fus en grand' peine, ne sçachant quel party prendre. Car d'un côté je ne pouvois m'imaginer que les Dieux pussent faire des injustices; & de l'autre, je sçavois que les Legislateurs n'eussent pas défendu ces choses s'ils les eussent trouvées raisonnables. Dans cette incertitude, je creus qu'il estoit à propos de consulter les Filosofes, comme les Sages du monde, & les precepteurs du genre humain, pour aprendre d'eux la verité. Mais je m'aperçeus bien-tôt que j'estois tombé d'un petit mal en un plus grand. Car aprés avoir bien épluché leur vie & leur doctrine, je trouvay qu'il y avoit plus dincertitude parmy eux, que parmy les autres, & que nôtre vie estoit fans comparaison plus tranquille & plus reglée que la leur. L'un m'ordonnoit de passer mon tems & de me rejoüir, & disoit que le souverain bien consistoit dans la volupté; L'autre crioit que c'estoit la peste de la vie, & qu'il faloit süer, travailler, s'endurcir au mal & à la peine, gronder tout le monde, & tacher de luy déplaire, & avoit toûjours dans la bouche ce mot d'Hesiode, Que la vertu ne se peut obtenir sans travail, & qu'il faut grimper sur le côteau. Celui-cy estoit d'avis de mépriser les richesses, & en tenoit la possession non-seulement indifferente, mais dangereuse; Cét autre les metoit hardiment entre les biens. Aprés, combien de contrarieté parmy eux pour les choses de la Nature! L'un pose un vuide; l'autre des atomes; celui-cy des idées; celuy-là des substances incorporelles, avec une foule de termes barbares & incônus, dont ils vous assomment. Mais ce qui est de plus étrange, c'est qu'avançans des maximes toutes contraires, ils semblent pourtant avoir tous raison; si bien que vous

ne

ne ſçavez que répondre à celuy qui dit qu'il eſt froid, ni à celuy qui dit qu'il eſt chaud ; quoy que vous ſçachiez bien qu'il ne peut eſtre froid & chaud en même tems. J'eſtois donc comme ces dormeurs qui donnent de la tête tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre, ſans ſçavoir ce qu'ils font. Ce qui eſt de plus inſuportable, c'eſt que conſiderant leur vie, vous la trouvez toute contraire à leur doctrine. Car ceux qui diſent qu'il faut mépriſer les richeſſes, ſont les plus avares, n'enſeignent que pour de l'argent, & ont tous les jours des procés pour leurs uſures. Ceux qui rejetent la gloire font tout pour elle. Mais ſur tout, ils crient preſque tous contre la volupté, & en particulier ils ne s'atachent qu'à elle, & ſont plus voluptüeux que les autres. Déchu donc de l'eſperance de trouver la verité par leur moyen, j'eſtois plus en peine que jamais, & ſi quelque choſe me conſoloit, c'eſtoit de voir, que ceux qu'on eſtimoit les plus ſages, n'eſtoient pas plus habiles que moy en ce point. Cependant, comme je révois là deſſus jour & nuit, il me prit envie d'aler juſqu'en Babylone, conſulter quelque Mage des diſciples de Zoröaſte, parce qu'on diſoit que par des charmes & des ſortileges, ils ouvroient la porte des enfers, & faiſoient entrer & ſortir qui il leur plaiſoit. Mon deſſein eſtoit de conſulter Tirésias, qui eſtant ſage & profete tout-enſemble, me pourroit enſeigner, mieux que nul autre, quelle eſtoit la meilleure vie, & celle qu'un honnête homme devoit choiſir. Je fis donc marché avec l'un d'eux nommé Mitrobarzanes, qui avoit de longs cheveux & une grande barbe blanche, & obtins de luy, avec beaucoup de peine, qu'il voulût eſtre mon guide dans une entrepriſe ſi hazardeuſe. Il me prit, & me lava dans l'Eufrate un mois entier, ſelon le cours de la Lune, commençant au lever du Soleil, le viſage tourné vers l'Orient, & barbotant une longue oraiſon, comme ces Sergens enroüez qui parlent ſi vîte & ſi mal qu'on ne les entend point. Je penſe toutefois qu'il invoquoit les demons. Aprés avoir fait

toutes

toutes ſes conjurations, il me cracha au nez par trois fois, & me ramena, ſans regarder perſonne par le chemin. Cependant il ne me donnoit à manger que du gland, & à boire que du lait & de l'hydromel, ou de l'eau du fleuve Coaſpés: Nous avions la terre pour lit, & le ciel pour couverture. Lors que je fus bien preparé de la ſorte, il me mena ſur le minuit à la riviere du Tigre, & m'y ayant bien lavé & netoyé, fit quelques ceremonies de purification avec une torche, de l'oignon marin, & pluſieurs autres choſes, barbotant toûjours cette longue oraiſon. Comme je fus bien enchanté & tournoyé, pour n'eſtre point endommagé par les fantômes, il me ramena au logis, en me faiſant marcher à reculons. Le reſte de la nuit fut employé à nous preparer au départ. Il mit donc une longue ſoutane de Magicien, & m'arma comme tu vois de cette maſsüe, de cette lyre, & de cette peau de Lion, avec ordre, ſi l'on me demandoit mon nom, de ne pas dire Menippe, mais Ulyſſe, Hercule, ou Orfée.

FILONIDE. Pourquoy cela? je n'en voy pas la raiſon.

MENIPPE. C'eſt qu'il croioit que nous paſſerions mieux ſous le nom de ces Heros, qui eſt connu dans les enfers, que ſous le nôtre. Le jour venu, nous deſcendîmes à la riviere pour nous embarquer; Car il avoit preparé un bateau & des victimes, avec les autres choſes neceſſaires pour le ſacrifice. Aprés que nous eûmes chargé nôtre petit fait, nous entrâmes triſtes & dolens, comme dit le Pöete, & quitans à regret le rivage. Nous n'eûmes pas vogué long-tems, que nous deſcendîmes dans le lac où l'Eufrate ſe perd, & delà dans une terre deſerte & ſi couverte de bois qu'on n'y voyoit goute. Je mis pied à terre ſous la conduite du Mage, & aprés avoir creuſé une foſſe, nous y égorgeâmes nos victimes, & épanchâmes le ſang tout autour. Pendant tous ces myſteres, il tenoit une torche alumée, & invoquoit enſemble tous les demons, les peines, les furies, la nocturne Hecate, & la

la haute Proſerpine, entremélant parmy ſes diſcours de grands mots barbares & inconnus, & criant à pleine tête, & non plus entre ſes dents, comme auparavant. Tout à coup la foreſt tremble, par la force de l'enchantement, la terre ſe fend, & l'on entend de loin les cris du Cerbére. L'enfer peu à peu ſe découvre, avec le lac brûlant, le fleuve de feu, & le manoir de Pluton, qui trembloit juſques ſur ſon trône. Nous entrons par cette ouverture, & trouvons Radamante à demy-mort de frayeur, Cerbére aboyant, & tout preſt à nous devorer, mais je l'endormis aiſement au ſon de ma lyre. Comme nous fûmes à la barque de Caron, nous faillîmes à ne point paſſer, tant elle eſtoit pleine; Ce n'eſtoit, que gens bleſſez, l'un à la jambe & l'autre à la tête, comme au retour d'un combat. Mais auſſi-tôt qu'il nous vit, & qu'il aperceut la peau de Lion & la maſſüe, s'imaginant que j'eſtois Hercule, il nous fit faire place, & nous paſſa à l'autre bord. En-ſuite, il nous montra le chemin. Mitrobarzanés marchoit devant, parce qu'on ne voyoit goute, & je le ſuivois pas à pas, le tenant par le bord de ſa robe, tant que nous arrivâmes dans un pré qui eſtoit tout planté d'aſphodeles, où nous fûmes incontinent environnez d'ombres murmurantes. Nous paſſons outre, juſqu'au tribunal de Minos, qui avoit à ſes côtez les demons, les peines, & les furies, avec une longue chaîne de coupables. Ce n'eſtoit, qu'adulteres, maqueraux, maltotiers, flateurs de Cour, hypocrites, & autre ſemblable vermine qui trouble la tranquillité de nôtre vie. On voyoit à part les uſuriers, pâles, gouteux, hydropiques, avec chacun une chaîne au col & un maillet de fer du poids de ſix vingts livres. Nous demeurâmes là quelque tems à entendre leurs defences; mais ils eſtoient accuſez par de plaiſans Orateurs.

FILONIDE. Qui ſont-ils? ne m'envie pas ce plaiſir.

MENIPPE. Te ſouvient-il de ces ombres que font les corps, lors qu'ils ſont oppoſez au Soleil? Ce ſont-là

ſont-là nos accuſateurs aprés nôtre mort & les fideles témoins de tout ce que nous avons fait au monde, comme ceux qui ne nous ont point abandonnez durant tout le cours de nôtre vie. Minos, aprés les avoir oüys & examinez, renvoye les coupables aux lieux deſtinez aux ſuplices, pour y payer la peine de leurs crimes. Il tourmente principalement ceux qui ſe ſont enorgueillis de leur grandeur, deteſtant leur faſte & leur vanité de peu de durée, de ne s'eſtre pas ſouvenus qu'ils eſtoient hommes, & mortels comme les autres. Vous les voyez alors nuds, honteux, & dépouillez, qui oſent à peine lever les yeux, & qui regardent leur felicité comme un ſonge. J'avois une joye incroyable de les voir en cét eſtat, & m'aprochant doucement de ceux que j'avois connus en ce monde, je les faiſois ſouvenir de leur arrogance, & du plaiſir qu'ils prenoient, à voir le matin une foule de gens à leur porte, qui les atendoient à la ſortie, & eſtoient repouſſez par leurs valets, juſqu'à ce qu'il pleût à Monſieur de ſortir, tout couvert d'or & de pourpre, qui careſſoit les uns d'un clein d'œil, & les autres d'un ſoûris, & penſoit bien obliger ceux à qui il donnoit ſa main à baiſer. Ils enrageoient de ſe voir reprocher leurs veritez. Il ſe plaida là une cauſe, où Minos ſembla donner quelque choſe à la faveur. Car comme Denis le Tyran eſtoit accuſé de crimes atroces, par Dion, & convaincu par le témoignage irrefragable des Filoſofes Stöiques, Ariſtippe le Cyrénien vint à la traverſe, & comme il eſt reſpecté là-bas, & en grande autorité parmy les Ombres, il le délivra, ſur le point d'eſtre devoré par la Chymére, en diſant, qu'il avoit fait du bien aux gens de Létres. Alors, quitant le tribunal de Minos, nous vinmes aux lieux deſtinez aux ſuplices, où c'eſtoit une choſe effroyable d'entendre le cry des damnez, parmy le ſon des foüets & le bruit des chaînes. Ils eſtoient tourmentez pêle-mêle, Rois, vaſſaux, pôvres, riches, libres, eſclaves, & tous de differentes peines, les uns dans le feu

ou sur la roüe, les autres déchirez par Cerbére, ou par la Chimére, & tous deteſtoient leur crime. Nous en remarquâmes quelques-uns de nôtre cônoiſſance qui ſe cachoient, & tournoient la tête de l'autre côté; ou s'ils nous regardoient, c'eſtoit en tremblant, & avec des reſpects & des ſoûmiſſions, qui nous faiſoient rire, ſur tout, lors que nous nous ſouvenions de leur orgueil & de leur preſomption. On faiſoit grace aux pôvres de la moitié de leurs peines. Nous vîmes auſſi ces celebres criminels des Fables, Siſyfe, Ixion, Tantale, & cét enfant de la terre, qui couvre neuf arpens de ſon corps. De là, nous paſsâmes aux champs Elyſées, qui eſt le ſejour des bien-heureux, où nous vîmes une autre foule de morts, diſtinguez par Tribus & par Nations. Les uns ſecs & uſez, qui s'en vont preſque en fumée, comme dit Homere; D'autres, jeunes & plus entiers, particulierement les Egyptiens, à cauſe qu'on les enbaume. Mais ils ſont tous tres-difficiles à conoître; car on diroit que tous les morts ſe reſſemblent. Toutefois, en y prenant garde de bien prés, on y remarquoit quelque difference. Ils eſtoient couchez tous enſemble grands & petits, ſans qu'on pût diſtinguer Agamemnon d'avec ſon cuiſinier Pyrrias, ni Terſite d'avec Nirée, car ils n'avoient plus les marques qui les faiſoient reconoître. Ce n'eſtoient que des carcaſſes qui guignoient par les trous des yeux, & montroient de grandes dents décharnées. Conſiderant donc ces choſes, la vie de l'homme me ſembloit comme une Comedie, dont la fortune eſt le Pöete, qui donne à chacun le perſonnage qu'elle veut; à l'un, celuy d'un Monarque, ou d'un faquin; à l'autre, celuy d'une jeune beauté, ou d'une vieille ridicule. Car pour faire que la Comedie ſoit bonne, il faut qu'il y ait de tout. Quelque-fois une même perſonne change de condition, comme Créſus de Roy devient eſclave, & Meandre ſucceſſeur de Polycrate, paſſe du rang des valets en celuy des Princes. La fortune les laiſſe quelque tems ſous cet habit; mais à la fin de la Comedie, cha-

cun

cun reprend le ſien, & redevient ce qu'il eſtoit auparavant. Quelques ſots & opiniâtres, aprés avoir quité leur habillement, veulent conſerver leur dignité, & ſe fâchent quand on les dépouille, comme ſi la Comedie devoit toûjours durer, & que les habits ne fuſſent pas empruntez. C'eſt ainſi qu'un Comedien fait tantôt Priam & tantôt Agamemnon, & devient eſclave, aprés avoir eſté Cecrops ou Erectée. En un mot, lors qu'il a mis bas le Coturne, ce n'eſt plus Agamemnon fils d'Atrée, ni Creon fils de Ménécés; mais Pol fils de Cariclés, de quelque méchant village, ou Satyre fils de Téogiton, qui n'eſt pas de meilleur lieu. Voila comme vont les choſes du monde.

FILONIDE. Mais dy-moy, ceux qui ont ces magnifiques tombeaux enrichis de colomnes & de ſtatües, avec ces ſuperbes inſcriptions; ne ſont-ils pas plus eſtimez là-bas que les autres?

MENIPPE. Non, mon amy; car ſi tu avois veu Mauſole, avec ſon Mauſolée, tu te creverois de rire; Il eſt jeté là en un trou comme les autres, & ne gagne rien à ſon tombeau ſi ſomptüeux, que d'eſtre acablé ſous ſa peſanteur. Car lors qu'Eaque diſtribüe les places, il ne donne pas plus d'un pied à chacun, & il faut retirer ſes jambes, & s'y acommoder comme on peut. Mais tu rirois bien davantage ſi tu voyois les Satrapes mendians là-bas, & eſtans contraints pour vivre, de faire le métier de Harangeres, ou d'aprendre la Grammaire à des grimaux, baffoüez & ſoufletez comme des coquins. Pour moy, je ne me pouvois tenir de rire en voyant Filippe de Macedoine refaire de vieilles ſavates en un coin; & d'autres demander l'aumône aux carrefours, comme Darius, Xerxes, & Polycrate.

FILONIDE. Tu nous contes-là d'étranges choſes, & preſque incroyables; mais les Sages, comme Diogene & Socrate, que font-ils?

MENIPPE. Celui-cy ſe promene comme il faiſoit à Aténes & contrôle tout le monde, eſtant d'ordinaire avec Palamede, Neſtor, Ulyſſe & les autres

grands causeurs du tems passé, qui se plaisent à son entretien. Il semble avoir encore les jambes enflées du poison qu'on luy a donné. Pour Diogene, il s'amuse à persecuter Midas & Sardanapale, auprés desquels il a choisi sa demeure, & s'éclate de rire lors qu'il leur entend regreter leur felicité, demeurant tout le jour couché sur le dos, à chanter, tandis que les autres pleurent; si bien que ces pôvres miserables, pour n'avoir pas toûjours la tête rompüe, ont fait resolution d'abandonner le quartier.

FILONIDE. C'est assez de ces choses; di maintenant ce qu'on a ordonné dans les Enfers contre les riches.

MENIPPE. Tu-as bien fait de m'en faire souvenir; car j'ay failly à l'oublier, quoy que ce fût le sujet principal de mon discours. Comme j'estois donc là-bas, le Magistrat fit publier l'Assemblée pour les afaires de la Communauté, & voyant tout le monde y courir, je me mélay parmy la foule. On y traita diverses matieres, dont la derniere fut celle des riches, à qui l-on fit des reproches de leur insolence & de leur presomption. Alors un des principaux de l'Assemblée se levant, leut ce Decret: *Sur ce qui nous a esté representé, Que les Riches, pendant leur vie, font beaucoup de mal aux pôvres, & les baffoüent & mal-traitent; il a semblé bon au Senat & au Peuple, qu'aprés leur mort, leur corps soit condamné aux peines comme les autres; & pour leur ame, qu'elle passe incessamment d'âne en âne, pour estre batüe & chassée par les pôvres, comme ils les ont batus & chassez pendant leur vie, jusqu'à ce que le terme soit accomply de deux cens cinquante mile ans, aprés lequel il leur sera permis de se retirer. Vn tel, fils d'un tel, d'un tel pays, & d'une telle tribu a fait ce Decret.* Cette Ordonnance leüe, le Magistrat l'aprouva, le Peuple la ratifia, Cerbére en aboya, & Proserpine en bourdonna, qui sont les formes des verifications dans les Enfers. Voila ce qui se passa ce jour là dans l'Assemblée, aprés quoy, j'allay faire mes afaires, & consulter Tirésias,

qui

qui eſtoit le ſujet de mon voyage. Je luy dis d'abord ce qui m'avoit amené, & le priay de me dire ſon ſentiment. Alors, ſe ſouriant d'une façon ridicule, comme c'eſt un petit vieillard aveugle, tout contrefait; il me dit d'une voix grêle, Mon fils, je voy bien que tu-as frequenté les Filoſofes, & que ce ſont eux qui ont cauſé ton incertitude; car ils ne ſont pas d'accord de ce que tu veus ſçavoir; mais il n'eſt pas permis de le reveler, de peur qu'on ne nous accuſe d'impieté devant le tribunal de Radamante. Ha! mon petit bon-homme, luy dis-je, ne me laiſſe pas languir davantage dans un aveuglement plus grand que le tien. A ces mots, comme s'il eût eu pitié de moy, il me tira à part, & s'aprochant de mon oreille, La meilleure vie, dit-il, c'eſt la plus commune. C'eſt pourquoy, quitant là toutes ces chimeres des Filoſofes, & ces vaines ſpeculations ſur la fin & le principe des choſes, & tenant pour certain que tous leurs beaux raiſonnemens ne ſont rien que de ſubtiles impoſtures; ſonge à vivre & à te réjoüir. Cela dit, il ſe déroba, & rentra dans ſon pré d'aſphodele; * & moy, parce qu'il ſe faiſoit tard, je dis au Mage, qu'il eſtoit tems de ſe retirer, & de reprendre nôtre chemin. Ne te mets point en peine, dit-il, j'en ſçay un plus court, & me prenant par la main, il me mena en une contrée plus obſcure, où me montrant du doigt un foible rayon de lumiere, qui paſſoit à travers une fente; c'eſt là, dit-il, l'Oracle de Trofonius, & le chemin par où l'on deſcend de la Beocie dans les Enfers; Remonte par là, & tu feras incontinent en ton païs. Moy, tout réjoüy, je pris congé du Mage, & grimpant du mieux que je pûs par ce trou, je me ſuis trouvé, je ne ſçais comment, à Lébadie.

* *Il fait allusion à Homere.*

CARON, OU LE CONTEMPLATEUR.

DIALOGUE DE CARON ET DE MERCURE, Où plusieurs autres parlent.

Il dépeint icy la la vanité des choſes du monde, d'une façon tres-agreable.

MERCURE. DEQUOY ris-tu, Caron, & pourquoy quitant ta nacéle és tu venu icy-haut chercher la lumiere? Tu n'avois pas acoûtumé de te méler des choſes du monde.

CARON. J'ay voulu voir ce qui s'y paſſe, & ce que les hommes regretent tant quand ils meurent; car perſonne n'eſt entré dans ma nacéle ſans larmes. A l'exemple donc de ce jeune Teſſalien *, j'ay demandé de pouvoir eſtre un jour abſent du navire; & en ayant obtenu la permiſſion, je ſuis monté juſqu'icy, tres-heureux de t'avoir rencontré; car je ſuis ſeur que tu me montreras tout.

* *Proteſilas.*

MERCURE. Je n'ay pas le loiſir, Caron; car j'ay quelque commiſſion de la part de Jupiter, & tu ſçais qu'il eſt colére, & que ſi je tardois trop, il me pourroit laiſſer pour jamais avec vous dans les Enfers, ou me prenant par un pied, comme il fit Vulcain, me precipiter en bas du Ciel, pour faire rire enſuite les Dieux, lors que je leur verſerois à boire tout cloppinant.

CARON. Quoy! tu abandonnerois ainſi ton ancien amy, & ton camarade, errant par le monde ſans guide? Souvien-toy que je ne t'ay jamais fait tirer la rame ni la pompe en paſſant la Barque, quoy que tu ſois fort & robuſte; Mais en arrivant là-bas, tu te couches

couches de ton long sur le tillac, & dors tout ton soul, si ce n'est que tu rencontres quelque babillard d'entre les morts pour t'entretenir. Cependant, tout vieux que je suis, il faut que j'empoigne la rame, & que je vous passe tous à l'autre bord. Ne m'abandonne donc point, je te prie, mon petit Mercure; car comme les autres chancélent dans les tenebres, je suis tout ébloüi à la lumiere.

MERCURE. Tu as envie de me faire batre; mais on ne sçauroit éviter son mal-heur, ni rien refuser à son amy. N'atens pas, pourtant, que je t'aille montrer tout; il faudroit pour cela un siecle, & Jupiter me feroit crier par les carrefours comme un fugitif. D'ailleurs, les revenus de Pluton en pâtiroient, car personne ne passeroit cependant; & Eaque, qui est le maltotier des enfers, demanderoit diminution; mais il faut tâcher de te montrer le principal.

CARON. C'est à toy à voir ce qu'il faut faire; car je suis tout neuf en ce päys-cy.

MERCURE. Il nous faut choisir quelque montagne d'où l-on puisse tout voir; Si tu pouuois monter au ciel, ce seroit un grand abregé, car tu contemplerois aisément tout de là-haut; mais comme tu converses incessamment parmy les Ombres, tu n'és pas digne d'entrer au palais de la lumiere.

CARON. Tu sçais ce que je dis là-bas à ceux qui passent la Barque, lors qu'ils se veulent méler de me donner leur avis; car comme ils n'entendent rien à la navigation, s'il arrive quelque tempête, ils veulent aussi-tôt qu'on baisse les voiles, ou qu'on les relâche à bord; mais je leur commande de se tenir coy, & de me laisser faire. De même à present, fay tout ce que tu jugeras à propos, sans m'en demander mon avis, comme si tu estois le pilote, & que je fusse le passager; car je t'obéiray en tout & par tout.

MERCURE. Tu as raison; Je feray ce qu'il faudra; Il ne reste plus qu'à trouver un lieu commode pour tout voir. Le Caucase sera-t-il assez haut, ou si nous prendrons le Parnasse, ou le mont Olympe?

mais cela me fait ſouvenir d'un deſſein que je te veus communiquer ; car j'auray beſoin de ton aſſiſtance.

CARON. Commande, c'eſt à moy à obëir.

MERCURE. Homere dit, Que les fils d'Aloée qui n'eſtoient que deux non plus que nous, & encore enfans, entreprirent de déraciner le mont Oſſa, & de le métre ſur l'Olympe, & celuy de Pelion par deſſus, afin de s'en ſervir comme d'échelle pour monter aux cieux ; Mais ces jeunes étourdis furent punis de cette temerité. Pour nous, qui ne voulons pas, comme eux, prendre le ciel par eſcalade, je ſuis d'avis ſeulement que nous roulions ces montagnes l'une ſur l'autre, pour découvrir de plus loin.

CARON. Et penſes-tu que nous ſoyons aſſez forts tous deux pour cela ?

MERCURE. Pourquoy non ? crois-tu que nous ne vaillions pas bien des enfans ?

CARON. Je ne dis pas cela ; mais pour en venir à bout, il faut des forces extraordinaires.

MERCURE. C'eſt que tu és groſſier, mon amy, & que tu n'as pas leu Homere. Car en trois mots, ce galant-homme fait une échelle de montagnes, par où l-on peut grimper au ciel aiſément ; & je m'étonne que tu trouves cela étrange, veu que tu ſçais qu'Atlas ſeul nous porte tous & le ciel même, & qu'Hercule prit un jour ſa place pour le delaſſer.

CARON. J'ay oüy dire cela auſſi bien que toy ; mais s'il eſt vray ou non, je m'en raporte à toy & aux Poëtes.

MERCURE. Il eſt [illegible]ritable, Caron ; car pourquoy de gens d'honneur voudroient-ils mentir ? Travaillons donc premierement à déraciner le mont Oſſa, puis nous metrons deſſus Pelion au ſommet feüillu. Regarde comme nous avons tôt fait, & poëtiquement. Je veus monter le premier, pour voir s'ils ſeront aſſez hauts. Grands Dieux ! nous ne ſommes encore qu'au bas du ciel ; Je découvre à peine à l'Orient l'Ionie & la Lydie ; & à l'Occident l'Italie & la Sicile ; l'Iſle de Crete au Midy, & le Danube au

Septen-

Septentrion. Il faut aler querir le mont Oëta, & métre encore le Parnasse par dessus.

CARON. Je le veus; mais pren garde en chargeant trop que tout ne vienne à tomber, & que nous ne nous repentions un peu tard d'avoir ajoûté foy à l'architecture d'Homere.

MECURE. Ne crain point, mon amy, tout ira bien; Transporte l'Oëta, & roule dessus le Parnasse. Voila qui va le mieux du monde. Je voy tout, tu n'as plus qu'à monter.

CARON. Donne-moy la main; car la montée est un peu haute, pour un vieillard comme moy.

MERCURE. C'est ta curiosité, & non pas moy qui te donne toute cette peine; car on ne peut tout voir, & demeurer dans sa chambre; çà la main, & pren garde où tu mets le pied, pour n'aler pas faire la culbute. Courage! te voila en haut, aussi bien que moy, le mont Parnasse est fourchu; tu te metras sur un coupeau, & moy sur l'autre, pour estre plus à nôtre aise, & nous considererons ce que nous voudrons tout à loisir. Que vois-tu?

CARON. Je vois une grande plaine, & un grand lac qui l'environne, avec des rivieres plus grosses que le Flégéton & le Cocyte; Je vois aussi de petits animaux qui sortent hors de leurs trous.

MERCURE. Ces trous là ce sont des villes, & ces animaux des hommes, qui te paroissent petits de loin.

CARON. Vois-tu que tu n'as rien fait, d'entasser montagne sur montagne; car on n'aperçoit pas distinctement de si loin, & mon dessein n'estoit pas de voir des villes & des forests comme dans la carte; mais de conoître ce qui se passe dans le monde, & comme l-on s'y gouverne; car ce matin, lors que tu m'as rencontré, je riois d'une aventure assez plaisante. Quelqu'un prié à souper chez son voisin, a dit qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver; mais là-dessus, il est tombé une tuile qui luy a cassé la tête; N'y avoit-il pas dequoy rire, de luy voir promettre si

hardiment ce qu'il ne pouvoit tenir ? Il nous faut donc descendre, pour considerer les choses de plus prés.

MERCURE. Demeure, Je sçay une recepte pour éclaircir la veüe, que j'ay aprise aussi d'Homere ; nous verrons s'il est aussi bon Medecin qu'Architecte. Mais pren garde, quand je l'auray faite, de bien voir, afin qu'il n'y faille plus retourner.

J'ôteray le bandeau qui te couvroit les yeux,
Tu verras aisément les hommes & les Dieux.

Qu'est-ce ? ne vois-tu pas bien à present ?

CARON. A merveilles ; Un lynx est aveugle au prix de moy ; Tu n'as plus qu'à te preparer à répondre. Mais veus-tu que je t'interroge aussi en Vers, pour montrer que je ne suis pas si ignorant que tu penses ?

MERCURE. Et où les aurois-tu apris, pôvre Batelier ?

CARON. Tu ne sçaurois t'empécher de médire de la vacation. N'ay-je pas oüy Homere là-bas débagouler ses Rapsodies ? Car comme je le passois, il s'émut une tempête, excitée, sans doute, par quelques Vers qui estoient contraires à la navigation ; de sorte que Neptune, en colere, jeta son trident comme s'il eût voulu pécher à la ligne, & fit une si grande tourmente, que ma barque faillit à s'enfoncer. Cependant, il prit un mal de cœur à Homere qui luy fit vuider tout ce qu'il avoit dans le corps avec Scylle, Carybde, & Polyféme.

MERCURE. Je ne m'étonne pas qu'il te soit resté quelque chose d'une si grande évacuation ; mais si tu m'en crois, tu parleras en langage plus humain.

CARON. Dy moy donc sans tant de façon, qui est celui-cy, qui passe tous les autres tant en force qu'en grandeur ?

MERCURE. C'est Milon Crotoniate, à qui la Grece aplaudit dans les spectacles, pour luy avoir veu porter un bœuf d'un bout à l'autre de la carriere.

CARON. Hé ! mon amy, qu'ils auront bien plus

de

de raiſon de m'aplaudir, lors que je le porteray moy-même, aprés que la mort, cet Athlete invincible, l'aura terraſſé; Il ſe lamentera alors au ſouvenir de ces acclamations; Maintenant, tout glorieux, il ne ſonge pas à nous.

MERCURE. Comment y ſongeroit-il en un eſtat ſi vigoureux?

CARON. Laiſſons-le là, il nous donnera aſſez de plaiſir, lors que bien-loin de porter un bœuf, il ne pourra pas porter un moucheron. Mais qui eſt cét autre plein de majeſté: il ſemble étranger à ſon habit?

MERCURE. C'eſt Cyrus fils de Cambyſes, qui a tranſporté l'Empire des Medes aux Perſes. Il vient de dompter les Aſſyriens, & de prendre Babylone, & marche maintenant contre Créſus Roy de Lydie, afin de ſe rendre maître de l'Univers.

CARON. Et où eſt Créſus?

MERCURE. Regarde cette forteresſe à triple mur; C'eſt Sardes capitale de ſon Empire. Le voila aſſis ſur un trône d'or, qui parle à Solon. Veus-tu que nous écoutions ce qu'ils diſent?

CARON. Je le veus.

CRESUS. Maintenant, Solon, que j'ay déplié devant-toy tous mes treſors, & que tu-as veu toute ma gloire, dy-moy, je te prie, qui tu crois le plus heureux de tous les hommes?

CARON. Ecoutons un peu ce qu'il répondra.

MERCURE. Ne crains rien, il ne dira point de ſotiſe.

SOLON. Il y en a bien peu, Créſus, qui meritent ce nom; mais de tous ceux que j'ay connus, Biton & Cleobis me ſemblent les plus heureux.

MERCURE. Il veut dire les enfans de cette Prétreſſe d'Argos, qui moururent tous deux en même tems, aprés avoir traîné leur mere ſur un char juſques dans le temple.

CRESUS. Et bien, que ceux-là ſoient les plus heureux; qui ſont les autres?

SOLON.

SOLON. Tellus, cet illustre Atenien, qui est mort pour son päys, aprés avoir bien vécu.

CRESUS. Et moy, maraut, ne te semble-je point heureux?

SOLON. On ne peut juger de la felicité de l'homme, qu'aprés cette vie, lors qu'il a fourny heureusement sa carriere.

CARON. Courage, Solon, tu és un brave homme de faire ma barque juge de ce different: Mais qui sont ceux-là, que Créſus envoye ſi chargez, & qu'eſt-ce qu'ils portent ſur leurs épaules?

MERCURE. Des lingots d'or, qu'il donne en offrande à Apollon, pour recompenſe de ſes oracles trompeurs qui le feront bien-tôt perir; car il eſt extrêmement ſuperſtitieux.

CARON. Quoy! ce jaune rougiſſant c'eſt de l'or? Voila la premiere fois que j'en avois veu, aprés en avoir tant oüy parler.

MERCURE. Voila, mon amy, le ſujet de tant de queréles, de combats, de trahiſons, de larcins, de meurtres, d'empoiſonnemens, de parjures, de dangers ſur mer & ſur terre.

CARON. Quoy! pour cela? il ne reſſemble pas mal à du cuivre; car j'en vois, comme tu ſçais, dans la monnoye qu'on me donne pour le paſſage. Mais je ne voy point l'avantage qu'a ce metal ſur les autres, ſinon, qu'il eſt plus peſant, & fait courber ces crocheteurs ſous le faix.

MERCURE. On ne fait pas eſtat du cuivre, parce qu'il eſt trop commun; mais l'un & l'autre ſe tire des entrailles de la terre.

CARON. Tú contes-là d'étranges folies.

MERCURE. Solon, comme tu vois, n'en fait point de conte, & ſe moque de la vanité de ce Roy barbare; mais il ſemble qu'il luy veuille dire quelque choſe. Ecoutons.

SOLON. Dy-moy, Créſus, crois-tu qu'Apollon ait beſoin de ces treſors?

CRESUS. Pourquoy non; il n'a point de pareilles offrandres dans ſon temple. So-

SOLON. Il faut qu'il y ait bien de la gueuſerie dans le Ciel, qu'on y ait beſoin des richeſſes de la Lydie.

CRESUS. Où en pourroit-on trouver ailleurs autant que dans mon Empire ?

SOLON. Dy-moy, y croît-il auſſi du fer ?

CRESUS. Non.

SOLON. Voy-tu que le meilleur de tous les metaux te manque ?

CRESUS. Pourquoy ?

SOLON. Si tu veus répondre ſans te métre en colere, tu le ſçauras. Quel eſt le meilleur de ce qui conſerve, ou de ce qui eſt conſervé ?

CRESUS. Ce qui conſerve.

SOLON. Si donc Cyrus t'ataque, comme on le dit, feras-tu des armes d'or, ou bien de fer ?

CRESUS. De fer.

SOLON. Et ſi tu n'en as point, on tranſportera tous tes treſors en Babylone.

CRESUS. Ne parlons point de cela.

SOLON. Je prie les Dieux que cela n'arrive point ; mais tu vois par là que le fer vaut mieux que l'or.

CRESUS. Voudrois-tu que je fiſſe revenir mes lingots d'or pour en envoyer de fer ?

SOLON. Non ; car Apollon n'en a que faire, & ceux-cy ſeront la proye de quelque Pirate ou de quelque Conquerant, qui s'en ſerviront mieux que luy.

CRESUS. Tu portes envie à mes richeſſes, & leur fais toûjours la guerre.

MERCURE. Le barbare ne peut ſoufrir la liberté du Filoſofe, & s'étonne de luy voir mépriſer ſon luxe & ſa vanité ; mais il regretera bientôt de ne l'avoir pas creû, lors qu'il ſe verra preſt d'eſtre conduit au ſuplice ; Car j'entendis naguere Cloton, qui repaſſoit les deſtins des hommes, & diſoit, que Créſus ſeroit pris par Cyrus, & Cyrus par la Reyne des Maſſagetes ; La vois-tu montée ſur un cheval

cheval blanc, toute preſte à triomfer ; & d'autre côté, Camby ſez le ſucceſſeur de Cyrus, qui aprés avoir erré long-temps par la Lybie & l'Etiopie, mourra enragé pour avoir tué le bœuf Apis ?

CARON. Il y aura bien alors dequoy rire ; mais on n'oſeroit les regarder maintenant, au milieu de leur pompe & de leur gloire.

MERCURE. Qui croiroit que l'un ſeroit mené dans peu ſur un échafaut, & l'autre plongé dans un tonneau plein de ſang, avec ces reproches, *Soule-toy du ſang dont tu as toûjours eſté ſi alteré.*

CARON. Mais qui eſt celuy-là avec un manteau de pourpre & un diadême, à qui ſon cuiſinier donne un anneau d'or, qu'il a trouvé dans le ventre d'un poiſſon ?

MERCURE. C'eſt Polycrate Tyran de Samos qui ſe croit parfaitement heureux, & ne ſçait pas, qu'il ſera trahy par ſon eſclave, & livré au Satrape Orétés, qui l'atachera à un gibet ; car j'ay oüy dire tout cela à Cloton.

CARON. Courage, ma fille, pen les uns, & décapite les autres, pour leur aprendre qu'ils ſont hommes, & ne les éleve que pour les precipiter de plûhaut, afin que la cheute en ſoit plus grande. Je riray alors tout mon ſoul, quand je les verray dans ma nacéle, ſans tout cet équipage de grandeur.

MERCURE. Voila ce qui arrivéra ; Mais vois-tu cette foule de gens, dont les uns labourent, les autres navigent ; les uns font la guerre, les autres plaident, les uns triomfent, les autres mendient ?

CARON. Je voy une grande multitude bien occupée, & une vie pleine de trouble & de miſere. On diroit de leurs villes, que ce ſont des ruches d'abeilles ; car chacun a ſon éguillon dont il pique ſon voiſin ; mais j'en voy comme les guêpes & les frélons qui mangent le bien d'autruy ſans rien faire. Hé ! qu'eſt ce que cette nüe obſcure qui les environne ?

MERCURE. Ce ſont les diverſes paſſions qui les agitent, & particulierement la crainte & l'eſperance dont

dont l'une les menace & les aterre, & l'autre les flate & les releve, les laiſſant à la fin comme des Tantales, qui bâaillent aprés un bien qui s'enfuit. Voy tu les Parques qui filent d'en-haut leurs deſtins, où ils tiennent atachez par de petits filets ſemblables à des toiles d'araignées, & demeurent ſuſpendus pour quelque tems? Mais lors que le filet vient à rompre, ils tombent avec grand bruit, ſur tout quand ils ſont montez fort-haut. Car cét autre qui n'eſt gueres élevé, quand il viendra à tomber, il n'y aura que ſon voiſin qui l'entende. En vois-tu dont le filet eſt ataché à celuy de leur compagnon? c'eſt ſigne que leur vie dépend de la ſiéne, celuy qui à le plus long fil ſera heritier de celuy qui a le plus court.

CARON. Cela eſt tout à fait plaiſant.

MERCURE. Encore plus que tu ne penſes, & particulierement quand on conſidere leurs occupations & leurs exercices, & comme la Mort vient trancher leur vie & leurs eſperances; Vois-tu ſes bourreaux & ſes miniſtres, la peſte, la guerre, la famine, ſans conter une infinité de maux & de maladies, à quoy ils ne ſongent point durant la proſperité; mais l'adverſité les réveille avec des gemiſſemens & des plaintes. Que s'ils conſideroient de bonne heure qu'ils ſont mortels, & qu'aprés avoir demeuré quelque tems en vie, il la faudra quiter comme un ſonge, ils ſeroient beaucoup plus ſages, & n'auroient pas tant de peine à mourir. Mais maintenant qu'il leur ſemble que le preſent durera toûjours, lors que l'un de ces miniſtres de la Mort leur vient ſignifier l'arreſt du Deſtin, ils ne ſont pas conſolables. Que penſes-tu que feroit celuy qui bâtit un Palais, & qui preſſe les ouvriers, s'il croyoit mourir avant qu'il fût achevé? Et celuy qui ſe réjoüit de ce que ſa femme luy a fait un fils, & qui veut qu'il porte ſon nom; s'il eſtoit averty qu'il ne paſſera pas l'âge de ſept ans, comment ſe deſeſpereroit-il, au lieu d'en faire des feux de joye? Mais le mal eſt, qu'il regarde celuy de ſon voiſin, qui a remporté le prix aux jeux Olympiques,

ques, & non pas cet autre qu'on porte au bûcher, ou qui a fait mourir ſon pere de deſeſpoir, par ſes débauches. Vois-tu cette grande troupe de chicaneurs & d'uſuriers, qui ne ſongent qu'à amaſſer, & avant que d'avoir joüi de leur bien, ſont apellez par ces triſtes officiers de la mort?

CARON. Je vois tout cela, & ſonge en moy-même, quel eſt ce grand plaiſir qu'ils regretent tant quand ils meurent.

MERCURE. Si quelqu'un vouloit examiner la condition des hommes, à commencer par celle des Rois, & de ceux qu'on eſtime les plus heureux, & qui ſemblent hors du pouvoir de la fortune, on trouveroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car ſans parler des maladies, qui leur ſont communes avec les autres, toute leur vie n'eſt que trouble & qu'inquietude. Si ceux-là donc ſont mal-heureux, je laiſſe à juger ce que ſont les autres.

CARON. Je te veus dire à quoy je compare les pôvres mortels, à ces bouillons d'écume que font les torrens, dont les uns plus petits, les autres plus gros, ſe groſſiſſent encore de la rüine des autres; juſqu'à ce qu'ils viennent à crever eux-mêmes, par leur exceſſive groſſeur.

MERCURE. Je trouve cette comparaiſon pour le moins auſſi bonne que celle d'Homere, qui les compare à des feuilles; mais je m'étonne qu'eſtant ſi fragiles, ils faſſent de ſi grands deſſeins, & ſe tourmentent ſi fort pour de vains honneurs & des dignitez paſſageres.

CARON. Veus-tu que je leur crie de toute ma force, qu'ils quitent ces travaux inutiles, & qu'ils ſongent deſormais à vivre, comme des gens qui doivent mourir. O fous que vous eſtes! pourquoy courez-vous ſans ceſſe aprés les vanitez? vous ne durerez pas éternellement. De tout ce que vous admirez, il n'y a rien d'immortel, ni qui vous doive accompagner aprés cette vie. Il faut que cet uſurier quite ſes treſors, cet amoureux ſa maîtreſſe, cet ambitieux ſa di-

gnité

gnité. Si je leur criois cela, & autres choſes ſemblables, crois-tu qu'ils n'en devinſſent pas plus ſages?

MERCURE. O mon amy! tu ne ſçais en quel eſtat l'erreur & la paſſion les ont mis. Ils auroient les oreilles ſourdes à tes remontrances, plus que les compagnons d'Ulyſſe ne les avoient au chant des Sirenes. Ils ne t'entendroient pas quand tu te romprois la tête à force de crier. Il eſt vray qu'il y en a qui entendent un peu plus clair que les autres.

CARON. Veus-tu que nous parlions à ceux-là?

MERCURE. Il ſeroit ſuperflu; car ils ſçavent tout ce que tu leur peus dire; Les vois-tu qui ſe retirent en un coin pour en rire tout-ſeuls à leur aiſe; car ils ſont häis des ſots, autant pour le moins qu'ils les häiſſent, & meditent de bonne heure leur retraite.

CARON. Courage, Meſſieurs; Mais le nombre en eſt bien petit.

MERCURE. Il y en a aſſez pour pouvoir inſtruire les autres; Mais il eſt tems de ſe retirer.

CARON. Apren-moy une choſe auparavant, & je ne te rompray plus la tête; où ſont les ſepulcres où l-on les met aprés leur mort?

MERCURE. Vois-tu ces lieux relevez qui ſont prés des villes, enrichis de petites colonnes & de pyramides? ce ſont leurs ſepulcres.

CARON. Pourquoy s'amuſent-ils ainſi à couronner & à parfumer des pierres? J'en voy, ce me ſemble, qui dreſſent leur bûcher auprés, & qui creuſent une foſſe où ils brûlent des viandes, & verſent du vin & de l'hydromel.

MERCURE. Je ne ſçay à quoy cela peut ſervir; mais ils ſe perſuadent que les ames reviennent des enfers, humer la graiſſe & la fumée, & boire le vin qui eſt dans ces foſſes.

CARON. Comment pourroient-ils manger qu'ils n'ont plus de corps? Mais tu le ſçais mieux que moy; car comme c'eſt toy qui les amenes, tu vois ſi on les laiſſe revenir. J'aurois bien des afaires, s'il me les faloit repaſſer à toute heure pour aler

boire. O insensez ! vous ne sçavez gueres comment vont les choses de là-bas ; celuy qui a un superbe tombeau, * est comme celuy qui n'en a point : On n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à son valet, ni à Achille qu'à Tersite.

* *Cela est pris d'Homere.*

MERCURE. Puisque tu m'en fais souvenir, je te veus montrer le tombeau d'Achille ; Le vois tu sur le bord de la mer, au Cap de Sigée, vis à vis de celuy d'Ajax dans le Retéen ?

CARON. Ils ne sont pas fort magnifiques ; Mais montre-moy un peu ces villes dont on parle tant, Ninive, Babylone, Mycéne, Cleone, & Troye même ; car il me souvient d'en avoir bien passé de ce quartier-là en l'espace de dix ans.

MERCURE. Il y a long-tems que Ninive n'est plus, sans qu'on puisse deviner seulement où elle a esté ; mais voila la grande Babylone avec ses Tours, que bien-tôt on cherchera aussi dans ses ruïnes. Pour Mycéne, Cleone, & Troye, j'ay honte de te les montrer ; car je sçay qu'à ton retour tu étrangleras Homere, d'en avoir parlé si hyperboliquement. Il est vray qu'elles ont esté autre-fois plus considerables, mais maintenant elles sont toutes ruïnées, car les villes ont leur destin aussi bien que les hommes ; & ce qui est de plus étrange, les fleuves mêmes, comme celuy d'Inacus, dont on ne voit pas seulement les vestiges dans Argos.

CARON. Grands Dieux, Homere ! quelle hyperbole d'avoir apellé Troye, la Grande, & Cleone, bien bâtie ! Mais tandis que nous parlons, qui sont ceux-là qui se batent ?

MERCURE. Les Argiens & les Lacedemoniens qui s'entretüent pour le lieu même qui leur sert de champ de bataille. Vois-tu le General Otryadés à demy-mort, qui dresse luy-même son trofée ?

CARON. O la grande folie ! de ne pas sçavoir, que quand chacun d'eux possederoit le Peloponnese tout entier, il n'obtiendroit pas d'Eaque plus d'un pied de terre aprés sa mort ; & pour ce champ-là, il

sera

sera tantôt aux uns & tantôt aux autres, qui renverseront souvent ce trofée avec la charrüe.

MERCURE. C'est ainsi qu'il en arrivera; Mais il est tems de descendre, & de remétre ces montagnes en leur place, pour n'embaraſſer par les Geografes lors qu'ils les trouveroient à dire. Retournons chacun à nos afaires, toy à ta nacéle, & moy à ma commiſſion. Adieu, je t'iray bien-tôt revoir.

CARON. Tu m'as fait grand plaiſir, Mercure, & je te metray toute ma vie au rang de mes bien-faiteurs; Dieux! qu'est-ce des pôvres mortels! Rois, lingots, ſacrifices, combats; & de Caron pas un mot!

DES SACRIFICES.

Il ſe moque de la Religion des Payens, & de leurs myſteres, & particulierement de l'abus des ſacrifices.

IL n'y a perſonne ſi mélancolique qui ne rie, en voyant ce que font tous les jours les hommes dans leurs feſtes, leurs ceremonies, & leurs ſacrifices, & quelle opinion ils ont des Dieux, ſans parler de leurs vœux & de leurs prieres. Mais il faut conſiderer premierement, s'ils meritent le nom de Religieux plutôt que d'Impies, d'avoir de ſi lâches ſentimens de la Divinité, que de croire qu'elle veuille eſtre cajolée, & qu'elle ſe fâche quand on ne luy rend pas de vains honneurs, & des ſervices inutiles. Car on dit que tous les maux qui arriverent autre-fois en Etolie, & toutes les calamitez des Calydoniens, avec leur meurtre & la mort de Meleagre, viennent du courroux de Diane, indignée de ce qu'on l'avoit oubliée en un ſacrifice; Et il me ſemble que je la voy toute ſeule dans le Ciel, & qui ſe plaint & ſe deſeſpere tandis que les autres font bonne chere chez Oenée. Si cela eſt, les Etiopiens doivent eſtre trois fois heureux, comme Homere les apelle, ou Jupiter eſt bien

ingrat, veu qu'ils le traitent quelquefois douze jours entiers avec tous les Dieux à sa suite. Car comme il vend ses faveurs & ne donne rien pour neant, il y a aparence qu'il recompense bien ceux qui le servent. L'un achete de luy la santé par le sacrifice d'un bœuf; l'autre la royauté par une hecatombe. Celui-cy immole quatre victimes pour devenir riche; Ces autre neuf pour pouvoir retourner en son pays, ou sa fille même, comme Agamemnon, pour sortir du sien. Il y en eut un alors, qui racheta pour quelque tems le sac de Troye par un sacrifice de douze bœufs, sans conter un voile qu'il donna en ofrande à Minerve. Je croy qu'il y a bien des choses à meilleur marché, & qui ne coûtent, comme on dit, que le demander, ou tout au plus qu'un chapeau de fleurs, ou bien quelque grain d'encens. Sur ce fondement, Cryses Prêtre d'Apollon & consommé dans ses mysteres, se plaint à luy de ce que son voyage vers Agamemnon a esté inutile, & luy fait des reproches de ce qu'il soufre qu'on le mépriſe, aprés avoir mis en credit son Temple, & brûlé le premier sur ses Autels, des cuisses de taureaux & de chévres. Apollon donc, touché au vif de ces reproches, empoigne son arc & ses fléches, & se perchant sur les navires, frape d'un trait pestilenciel non-seulement les hommes, mais les bêtes mêmes. Puisque nous sommes sur son sujet, voyons tout d'un tems, ce que la Religion luy atribüe. Je laisse à part ses amours infortunées, comme le mépris de Dafné & le tresspas d'Hyacinte; mais on dit qu'il fut bâny du Ciel pour avoir tué les Cyclopes, & contraint pour vivre de se löer à Admete en Tessalie, & en Frygie à Laomédon, en la compagnie de Neptune, où gagnans leur miserable vie à faire des briques, ils bâtirent les murs de Troye; & furent si mal-heureux, que de n'estre pas payez de leurs journées. N'est-ce pas là une belle histoire, & bien honorable pour un Dieu? Mais ce n'est rien encore au prix de ce qu'on dit de Vulcain & de Prometée,

de

de Saturne & de Cybéle, & de preſque toute la race de Jupiter. Car les Pöetes, aprés avoir invoqué les Muſes, pour aprendre d'elles ces beaux myſteres, chantent comme Saturne châtra le Ciel ſon pere, afin de regner en ſa place, & devora ſes enfans comme Tyeſte, pour empécher qu'ils ne luy en fiſſent autant qu'il en avoit fait à ſon pere. Que Jupiter fut dérobé par ſa mere, qui ſuppoſa pour luy une pierre, & l'expoſa en Créte, où il fut nourry par une chévre, comme Téléfe par une biche, Cyrus par une chienne, & Romulus par une louve. Ils ajoûtent. Qu'il dépoſa auſſi ſon pere, & le mit en priſon perpetuéle, & qu'il épouſa pluſieurs femmes, & ſa ſœur la derniere, à la façon des Aſſyriens & des Perſes. Que fécond amoureux, il remplit le Ciel d'enfans, tant bâtards que legitimes, ſe changeant tantôt en taureau, tantôt en cygne, tantôt en aigle, & quelque-fois en or, pour joüir de ſes amours: enfin, en autant de formes que Protée. Qu'il enfanta Minerve de ſon cerveau, comme Bachus de ſa cuiſſe, où il le mit pour achever ſon terme, aprés l'avoir tiré du ventre de ſa mere, qu'il n'eſtoit qu'à demy formé, c'eſt pourquoy il luy falût faire une inciſion pour acoucher, lors que les tranchées le prirent. Ils diſent preſque la même choſe de Junon, Qu'elle engendra Vulcain toute ſeule, ſans la compagnie de ſon mary, & que ce malôtru forgeron qui ne bouge du fourneau & de l'enclume, parmy le feu & la fumée, fut jeté en bas du Ciel par Jupiter, & tomba dans l'iſle de Lemnos, où il ſe fut rompu le col ſans les habitans du päys qui le receurent entre leurs bras, comme il gambadoit par l'air, & le garantirent du deſtin d'Aſtianax; Cela n'empécha pas pourtant qu'il ne ſe rompît une jambe dont il ſera boiteux toute ſa vie. Encore cela n'eſt-il rien à l'égard du mal-heur de Prometée, qui pour avoir eſté trop charitable envers les hommes, fut atâché par Jupiter ſur le mont Caucaſe, où une aigle luy ronge le foye.

Mais pour Cybéle, car il eſt deſormais tems d'en

parler, n'a-t-elle pas bonne grace à ſon âge, & mere des Dieux comme elle eſt, de ſe promener par la Frygie, avec ſon Atis, qu'elle a contraint par ſa jalouſie à ſe faire Eunuque? Aprés cela qui peut condamner les débauches de Venus & les amours d'Endymion & de la Lune? Mais quitons-là tous ces beaux myſteres pour monter au Ciel, & voir un peu ce qu'on y fait. Homere nous aprend qu'il eſt d'airain; mais qu'en y entrant on le voit briller d'une clarté beaucoup plus pure & plus vive que la nôtre; Que le plancher y eſt d'or, & qu'il n'y fait jamais nuit. On rencontre d'abord les Heures qui ſont comme les portiers, & Iris avec Mercure qui ſervent de valets de pied; Aprés vient la forge de Vulcain, qui eſt pleine de toute ſorte de feux d'artifices, & en-ſuite le palais des Dieux qu'il a fait de ſes propres mains, & celuy de Jupiter, qui eſt ſon chef-d'œuvre. Or les Dëitez aſſemblées chez le Monarque des Cieux, car il faut parler pöetiquement des fictions pöetiques, ſe courbent pour regarder s'ils ne verront point monter quelque part de la fumée d'un ſacrifice, afin d'en venir humer la graiſſe, & boire le ſang autour des Autels, comme des mouches. Car autrement, ils ſont reduits à leur ordinaire, de Nectar & d'ambroſie, qui ne doivent pas eſtre ſi excellens que chantent les Pöetes, puiſqu'ils les quitent pour du ſang & de la graiſſe. Ils ont admis autre-fois les hommes à leur table, comme Tantale & Ixion, dont l'un fut chaſſé pour ſon caquet, & l'autre pour ſa laſciveté; & depuis ce tems-là le Ciel a eſté comme inacceſſible au genre humain. Voila l'hiſtoire des Dieux, & le culte qu'on leur rend y eſt conforme. On leur a conſacré d'abord des foreſts & des montagnes, & en-ſuite des plantes & des oyſeaux, aſſignant à chacun le ſien. Aprés cela, les hommes ſe les ſont partagez, & ont pris chacun le leur; Ceux de Delfes & de Delos ont pour leur part Apollon; les Ateniens Minerve, comme le mot Grec le témoigne; les Mygdoniens Cybelle; les Efeſiens Diane. Junon eſt allée demeurer à Argos, & Venus

Venus à Pafos & à Cytére. Ceux de Crete reconoiſſent Jupiter pour leur Citoyen, & de plus montrent ſon ſepulcre; cependant, nous ſommes ſi ſots de croire que c'eſt luy qui tonne & qui foudroye, veu qu'il y a long-tems qu'il eſt mort & enterré. On leur a auſſi bâti des Temples pour leur demeure, & dreſſé des ſtatües, faites de la main des plus grands Sculpteurs, qui ſans les avoir jamais veus, que je ſçache, ont fait Jupiter barbu, Apollon ſans barbe, Mercure en jeune homme, Neptune avec des cheveux noirs. Minerve avec des yeux bleus, & ainſi du reſte. Cependant, le peuple ignorant qui les adore, ne croit plus que ce ſoit l'ivoire des Indes, ni l'or de la Trace; mais le fils de Saturne & de Rée, que Fidias a tranſporté du Ciel en terre, pour garder la Solitude de Piſe, où il eſt aſſez heureux, quand on luy fait tous les cinq ans quelque ſacrifice aux jeux Olympiques. Ce n'eſt pas tout, car aprés leur avoir conſtruit des Temples & des Autels, avec un lieu pour les Aſperſions & les Oracles, le Laboureur y méne ſon bœuf, le Berger ſa brebis ou ſa chévre, un autre y porte un gâteau ou de l'encens; mais le pôvre qui n'a rien, en eſt quite pour faire la reverence. * Lors que la victime eſt couronnée, on conſidere bien atentivement ſi elle n'a point quelque defaut, de peur de perdre ſon tems & ſa peine, & ce qui eſt de plus fâcheux ſon argent; puis on l'aproche de l'Autel, & on l'égorge en la preſence du Dieu. Elle jete des cris mourans qui ſont comme l'augure du ſacrifice. Cependant, il eſt écrit ſur la porte. Que perſonne n'entre dans le lieu des Aſperſions qu'il n'ait les mains pures. En-ſuite, le Sacrificateur tout ſanglant, ouvre l'eſtomac de la victime, & luy arrachant les entrailles, comme un autre Polyfeme, en tire le cœur, puis arrouſe de ſang le tour de l'Autel, & fait le reſte de la ceremonie. Car allumant du feu, il y porte la chévre avec ſa peau, & la brebis avec ſa laine; La graiſſe monte au Ciel en un globe de fumée, où elle ſe perd dans les nües. Les Scytes mépriſans ce culte comme indigne de la

* *Ou, pour leur baiſer la main.*

Divinité, immolent des hommes à Diane, qui se plaît à répandre le sang humain. Mais cela n'est encore rien, à mon avis, au prix de ce que font les Egyptiens; Car c'est là veritablement qu'on voit des choses toutes celestes & toutes divines; Jupiter, avec la tête d'un belier, Mercure avec celle d'un chien, Pan avec un corps de Chévre, un autre en Cigogne, en Singe, ou en Crocodile. Que si vous voulez sçavoir ce que cela signifie, vous trouverez des Prêtres rasez, avec des Profetes & des Scribes, qui vous diront, mais à huis clos, & comme on dit *hors d'icy Profanes.* Que les Dieux pour se sauver des mains des Géans, se vindrent cacher en Egypte, sous la figure de ces animaux, dont ils gardent encore l'image en memoire de cette aventure. Et de peur que vous n'en doutiez, cela est écrit il y a plus de dix mile ans, dans le livre des ceremonies. Les victimes y sont de même qu'ailleurs, hormis qu'ils les pleurent avant que de les égorger, & les environnent en se frapant l'estomach. Quelques-uns se contentent pour tout sacrifice de les enterrer aprés qu'elles sont égorgées. Pour le bœuf Apis, qui est leur grand Dieu, personne ne fait tant d'estat de sa chevelure, eût-il la perruque de Nisus, qu'il ne la rase en signe de dueil, lors que ce Dieu vient à mourir. Cependant, on le prend comme les autres du milieu du troupeau; mais on destine toûjours le plus beau à cét office. Ces choses-là, & autres semblables, se font tous les jours, & sont creües du peuple ignorant; mais elles sont si sotes qu'elles n'ont point besoin d'estre réfutées. Il ne faut qu'un Heraclite & un Democrite, l'un pour en pleurer, & l'autre pour en rire.

LES

LES SECTES DES FILOSOFES, A L'ENCAN.

DIALOGUE DE JUPITER ET DE MERCURE, Où plusieurs autres parlent.

C'est une raillerie de toutes les Sectes, & de leurs Auteurs.

IUPITER. QU'ON range ces sieges, & qu'on netoye par tout, tandis qu'on aura soin de parer les Sectes, afin qu'elles donnent dans la veüe. Mercure, fay l'office de Sergent, & apelle les marchands à la bonne heure, pour ne point retarder la vente. Nous vendons toutes sortes de vies, & à l'usage de tout le monde; Si quelqu'un n'a pas son argent comptant, on luy fera credit pour un an, en donnant caution.

MERCURE. Voila bien des acheteurs, il ne les faut pas laisser morfondre. Par où commencerons-nous?

IUPITER. Par la secte Italique; Fay descendre ce venerable vieillard aux cheveux longs.

MERCURE. Là ho! Pytagore, descendez, & faites le tour de la place, pour vous montrer au peuple.

IUPITER. Crie.

MERCURE. Voicy une vie celeste & divine; qui l'achetera? Qui veut estre plus grand que l'homme? Qui veut conoître l'harmonie de l'Univers, & revivre aprés sa mort?

UN MARCHAND. Voila de grandes promesses, & le personnage a bonne mine; mais que sçait-il principalement?

MERCURE. l'Arithmetique, l'Astronomie, la

Geometrie, la Musique, la Magie, la science des Prodiges ; Tu vois un Profete accomply.

LE MARCHAND. Peut-on l'interroger ?

MERCURE. Pourquoy non ?

LE MARCHAND. D'où és tu ?

PYTAGORE. De Samos.

LE MARCHAND. Où as-tu étudié ?

PYTAGORE. En Egypte chez les Sages du païs.

LE MARCHAND. Si je t'achete que m'aprendras-tu ?

PYTAGORE. Je ne t'aprendray rien ; mais je te feray souvenir de ce que tu-as sceu autre-fois.

LE MARCHAND. Comment cela ?

PYTAGORE. En purifiant ton ame, & la netoyant de ses ordures.

LE MARCHAND. Prenons qu'elle soit déja nette ; comment l'instruiras-tu ?

PYTAGORE. Par le silence ; Tu seras cinq ans sans parler.

LE MARCHAND. Va-t-en instruire le fils de Créſus. Je veus estre homme & non pas statüe : Mais encore, que feras-tu aprés ce long silence ?

PYTAGORE. Je t'enseigneray la Geometrie, & la Musique.

LE MARCHAND. Cela est plaisant qu'il faille estre Violon, avant que d'estre Filosofe ! Et aprés cela, que m'aprendras-tu ?

PYTAGORE. L'Arithmetique.

LE MARCHAND. Je la sçay déja.

PYTAGORE. Comment contes-tu ?

LE MARCHAND. Un, deux, trois, quatre.

PYTAGORE. Tu te trompes, ce que tu crois quatre, c'est dix, le triangle parfait ; * & nôtre serment.

* *C'est que 1, 2, 3, 4. sont dix.*

LE MARCHAND. Par le grand Dieu *Quatre*, je n'ay jamais rien oüy de plus merveilleux, ni de plus divin !

PYTAGORE. Aprés cela, tu sçauras qu'il y a quatre Elemens, la Terre, l'Eau, l'Air & le Feu, leur

leur forme, leurs qualitez, & leur mouvement.

LE MARCHAND. Comment! l'air & le feu ont une forme?

PYTAGORE. Ouy, & tres-visible; car s'ils n'avoient point de forme, ils ne se pourroient mouvoir. Aprés tu sçauras que Dieu est un nombre, & une harmonie.

LE MARCHAND. Tu nous contes d'étranges choses!

PYTAGORE. Bien plus; tu és autre que tu ne parois, & il y a en toy plusieurs hommes.

LE MARCHAND. Que dis-tu? je ne suis pas celuy qui te parle?

PYTAGORE. Tu és le même à cette heure, mais tu-as esté un autre jadis, & passeras à l'avenir en d'autres personnes, par une revolution perpetuelle.

LE MARCHAND. Je seray donc par ce moyen, immortel. Mais c'est assez de ces choses, dequoy vis-tu?

PYTAGORE. Je ne mange rien qui ait vie; mais je mange de tout le reste, horsmis de féves.

LE MARCHAND. Pourquoy ne manges-tu point de féves?

PYTAGORE. Parce qu'elles ont quelque chose de divin; Premierement, elles ressemblent aux parties naturéles, ce que tu remarqueras aisément, si tu en prens une verte & que tu luy ôtes la cosse; D'ailleurs, estant cuites & exposées à la Lune un certain nombre de nuits, elles se changent en sang; Mais, ce qui est de plus considerable, c'est qu'on s'en sert à Atenes pour élire les Magistrats.

LE MARCHAND. Certes tes discours sont plus qu'humains; mais deshabille-toy; car je te veus voir tout nud. Grands Dieux! il a une cuisse d'or; ce n'est pas un homme, mais un Dieu: Il faut que je l'achete à quelque prix que ce soit, combien en veut-on?

MERCURE. Deux cens cinquante livres.

LE MARCHAND. Je les donne.

JUPITER.

JUPITER. Ecry son nom, & de quel päys il eſt.

MERCURE. C'eſt un Italien, des environs de Crotone & de Tarente; * mais il n'eſt pas ſeul, ils ſont plus de trois cens qui l'ont acheté en commun.

** C'eſt où il enſeigna ſa doctrine.*

JUPITER. Qu'ils l'emmenent. Publies-en un autre.

MERCURE. Icy, Diogene: Voicy une vie mâle & courageuſe, une vie libre; qui l'achetera?

UN MARCHAND. Tout beau, Sergent, on ne vend point un homme libre: Ne crains-tu point qu'on te faſſe un procês criminel dans l'Areopage?

MERCURE. Il ne ſe ſoucie point qu'on le vende, car en quelque eſtat qu'il ſoit, il eſt toûjours libre.

‡ *C'eſt qu'il portoit un méchant manteau tout rapetaſſé, avec un bâton & une beſace.*

LE MARCHAND. Que pourroit-on faire d'un ſi malôtru animal, ‡ ſi l-on n'en fait un foſſoyeur, on un porteur d'eau.

MERCURE. Non, mais un portier; car il aboye comme un chien, & en porte le nom.

LE MARCHAND. Mais d'où eſt-il? & que ſçait-il faire?

MERCURE. Tu luy peus demander.

LE MARCHAND. Je crains qu'il ne me morde: car il grince les dents, & me regarde de travers: Vois-tu, comme il fronce le ſourcil & comme il leve le bâton.

MERCURE. Ne crains point, il eſt aprivoiſé.

LE MARCHAND. De quel päys és tu, mon amy?

DIOGENE. De tout päys.

LE MARCHAND. Comment-cela?

DIOGENE. Je ſuis citoyen de l'Univers.

LE MARCHAND. Quel eſt ton but?

DIOGENE. D'imiter Hercule.

LE MARCHAND. Que n'as-tu donc comme luy la peau de Lion? car ton bâton te peut ſervir de maſſüe?

DIOGENE. Ce méchant manteau me ſert de peau de Lion, & je fais la guerre comme luy à des monſtres

monstres qu'on nomme les passions, afin d'en purger l'Univers.

LE MARCHAND. C'est un beau dessein ; mais quelle est ta profession ?

DIOGENE. Je suis le Medecin de l'ame, & le Heraut de la liberté & de la verité.

LE MARCHAND. Dieu te gard, maître Heraut ; si je t'achete que m'aprendras-tu ?

DIOGENE. Je t'arracheray à tes delices, & t'enfermeray avec la pôvreté ; En-suite, je te feray süer, travailler, coucher sur la dure, & manger de tout : Que si tu-as de l'argent, tu le jeteras, si tu m'en crois, dans la riviere. Du reste, tu ne te soucieras ni de parens ni de patrie, & tout ce qu'on en dit te passera pour une fable. Aprés, quitant la maison de ton pere tu habiteras quelque vieille masure, ou quelque sepulcre, ou si tu veus, comme moy, un tonneau. Ta besace sera tout ton revenu ; Elle sera toûjours pleine de bribes & de vieux bouquins, & avec cela, tu feras la nique aux richesses, & disputeras de la felicité avec Jupiter. Que si l-on te foüete, ou qu'on t'outrage, tu n'en feras que rire.

LE MARCHAND. Il faudroit pour cela, avoir la peau d'une huître à l'écaille, ou d'une tortüe.

DIOGENE. Tu feras ce que dit Euripide, Tu soufriras sans te plaindre. Du reste, voicy le sommaire de ma doctrine. Il faut estre audacieux, effronté, gronder tout le monde, & trouver à redire à tout ; car c'est le moyen de se faire admirer. Avoir la parole rude, le ton de même, le visage renfrongné, la mine barbare ; enfin, toute la façon farouche & sauvage ; Estre sans douceur, sans pudeur, sans humanité ; vivre dans les lieux les plus frequentez, comme s'il n'y avoit personne ; & estre tout seul parmy la foule. Choisir toûjours en amour le plus ridicule objet, & faire en public ce que les autres ont honte de faire en particulier. Que si tu t'ennuyes de vivre, avec un grain d'arsenic, tu t'envoieras en l'autre monde. Voila la beatiude que je te préche.

LE

LE MARCHAND. Elle n'eſt pas humaine, & me fait horreur.

DIOGENE. Mais elle eſt facile, & l-on n'a beſoin pour cela ni de livres ni de preceptes: D'ailleurs, c'eſt le chemin le plus court pour arriver à la gloire; car tu deviendras en moins de rien tres-celebre, fuſſes-tu moins qu'un Savetier ou qu'un Crocheteur.

LE MARCHAND. Il ne faut point de precepteur pour cela, & je ne ſçay quel métier tu ferois bien ſi ce n'eſt celuy de Batelier ou de Harangere, où l-on eſt acoûtumé à dire & à recevoir des injures. Toutefois ſi l-on en veut deux carolus, les voila.

MERCURE. Donne; auſſi bien nous tardoit-il d'en eſtre défait; car il ne faiſoit que nous rompre la tête, & aboyer tout le monde.

JUPITER. Qu'on en crie un autre.

MERCURE. Qui veus-tu?

JUPITER. Ariſtippe, cét illuſtre débauché.

MERCURE. Voicy un morceau friand & delicat, qui l'achetera? Qui veut mener une vie douce & oiſive, parmy les plaiſirs & la bonne chere qu'il achete ce beau mignon.

UN MARCHAND. Qu'il s'avance, & qu'il nous die ce qu'il ſçait faire; s'il m'accommode, je l'acheteray.

MERCURE. Ne le tourmente pas; car il eſt yvre, & auroit peine à te répondre: Voy comme il chancelle & comme il begaye?

LE MARCHAND. Où eſt l'homme de bon ſens qui ſe voudroit charger d'un tel maraut? Dieux! quelle caſſolete! Mais dy-moy, ce qu'il ſçait faire, & à quoy il ſera propre?

MERCURE. A faire raiſon à table, & à danſer aprés boire, c'eſt le fait de quelque riche débauché; car il entend la ſauſſe & le ragoût; en un mot, c'eſt un grand artiſan de la volupté. Il a toûjours eſté nourry à Atenes ou à la Cour des Rois de Sicile, qui en faiſoient grand eſtat.

LE MARCHAND. Mais quel eſt le ſommaire de ſa doctrine.

MER-

MERCURE. Ne se soucier de rien, se servir de tout, chercher la volupté par tout où elle est.

LE MARCHAND. Qu'il s'adresse à un autre qu'à moy, ma cuisine n'est pas assez bien fondée pour luy.

MERCURE. Vous verrez qu'il nous demeurera.

IUPITER. Fay-le retirer, & en apelle un autre, ou plutôt ces deux contraires; car il ne les faut pas separer.

MERCURE. Heraclite & Democrite, descendez; Voicy l'abregé de la sagesse & de la folie du monde.

UN MARCHAND. Dieux! quelle antipatie! l'un ne cesse de pleurer, & l'autre de rire; Qu'as-tu à rire, mon amy?

DEMOCRITE. C'est que tout ce que vous faites me semble ridicule, & vous aussi.

LE MARCHAND. Quoy! Tu te moques ainsi des hommes, & des choses humaines?

DEMOCRITE. Ouy; car il n'est rien de solide, tout est vanité; l'homme n'est qu'un concours d'atomes, & le joüet du sort & de la fortune.

LE MARCHAND. C'est toy-même qui és fou & extravagant: Mais quelle impudence? Ne cessera-t-il jamais de rire? Il vaut mieux s'adresser à l'autre qui est plus sage. Dy-moy, mon amy, qu'as-tu à pleurer?

HERACLITE. C'est que la condition des hommes me semble tout à fait déplorable, rien n'est permanent icy bas, tout est sujet à une vicissitude perpetuéle. Le plaisir de l'homme n'est que douleur, son sçavoir qu'ignorance; sa grandeur que bassesse, sa force qu'infirmité. Je regrete le passé, le present m'ennuye, l'avenir m'épouvante, je veus dire la fin du monde, & l'embrasement de l'Univers.

LE MARCHAND. Et qu'est-ce que le monde?

HERACLITE. Un enfant qui joüe aux osselets, & qui se tourmente pour neant.

LE MARCHAND. Et les hommes?

HERACLITE. Des Dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les Dieux?

HERA-

HERACLITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Tu nous contes des enigmes, & n'és gueres plus clair que les Oracles.

HERACLITE. C'eſt que je ne me ſoucie pas d'eſtre entendu.

LE MARCHAND. Perſonne auſſi ne voudra t'avoir, & ne ſe ſouciera de toy.

HERACLITE. Je vous ordonne à tous de pleurer, ſoit que vous m'achetiez, ou que vous ne m'achetiez point.

LE MARCHAND. L'un eſt un fou gaillard, l'autre un fou melancolique; je ne veus ni l'un ni l'autre.

MERCURE. Ceux-cy encore nous demeureront.

JUPITER. Apelle cet éloquent Atenien.

MERCURE. Icy, Socrate, deſcendez; Voicy une vie ſage & reglée; qui l'achetera?

LE MARCHAND. Que ſçais-tu faire?

SOCRATE. Aimer.

LE MARCHAND. Tu n'és pas mon fait; car j'ay beſoin d'un precepteur pour mon fils; & il eſt trop beau pour le confier à un amoureux.

SOCRATE. Et qui peut mieux que moy gouverner un bel enfant; car je ne ſuis pas amoureux du corps, mais de l'eſprit, & quand nous coucherions enſemble, il ne ſe paſſeroit rien de deshonête.

LE MARCHAND. Cela eſt un peu ſujet à caution.

SOCRATE. Je te le jure par le Chien & le Platane.

LE MARCHAND. Les plaiſans Dieus!

SOCRATE. Quoy! le Chien ne te ſemble pas un Dieu? & ne ſçais-tu pas ce qu'eſt Cerbére dans les enfers, & Anubis En Egypte; ſans parler du Chien celeſte?

LE MARCHAND. Tu-as raiſon, je n'y penſois pas; mais encore quelle eſt ta doctrine?

SOCRATE. J'ay formé une Republique en idée, & me gouverne ſelon ſes loix.

LE MARCHAND. Dy-m'en quelqu'une?

SOCRATE.

SOCRATE. Premierement, les femmes y ſont communes, & il eſt permis à chacun de careſſer celle de ſon voiſin.

LE MARCHAND. Et que deviendront les loix contre l'adultere?

SOCRATE. Ce ne ſont que des chanſons.

LE MARCHAND. Et pour les garçons, quel eſt ton ſentiment?

SOCRATE. Que leur baiſer ſoit la recompenſe de la vertu.

LE MARCHAND. Voila une belle recompenſe! mais encore quels ſont tes principaux dogmes?

SOCRATE. Les Idées, qui ſont les exemplaires éternels de tout ce qui eſt au monde; Car de tout ce que tu vois, il y a des modeles & des patrons hors de la Nature.

LE MARCHAND. Et où ſont-ils?

SOCRATE. Nulle part; * car s'ils eſtoient quelque part ils ne ſeroient point.

LE MARCHAND. Je ne vois point ces exemplaires éternels, dont tu me parles.

SOCRATE. C'eſt que tu és aveugle des yeux de l'eſprit; mais moy je voy des idées de toutes choſes, & toy & moy inviſibles: En un mot, je voy tout double.

LE MARCHAND. Tu dois eſtre habile, puiſque tu és ſi clairvoyant: Il faut que je t'achete. Combien me coûtera-t-il?

MERCURE. Mile écus.

LE MARCHAND. Je les payeray au premier jour.

MERCURE. Ton nom?

LE MARCHAND. Dion de Syracuſe.

MERCURE. Emmene-le à la bonne-heure.

JUPITER. Un autre.

MERCURE. Epicure, c'eſt à toy qu'on en veut: Voicy le diſciple † de ce grand rieur, & de ce grand débauché, ‡ ſi non qu'il eſt un peu plus impie que tous deux enſemble; Du reſte, homme de bonne compagnie, & qui aîme la bonne chere.

* *C'eſt que les natures univerſelles, comme l'Homme, le Chien, &c. ne ſubſiſtent point ſeparement, & en ſe ſingulariſant ſe détruiſent, c'eſt à dire perdent leur univerſalité.*

† *Demócrite.*

‡ *Ariſtippe.*

UN MARCHAND. Combien en veut-on?

MERCURE. Cinquante francs.

LE MARCHAND. Les voila; mais que je sçache auparavant ce qu'il aime.

MERCURE. Les choses douces & sucrées.

LE MARCHAND. Voila qui va bien; je luy acheteray des figues.

MERCURE. C'est ce qu'il luy faut.

JUPITER. Fay venir ce Stöicien à la barbe longue, & aux cheveux courts.

MERCURE. Tu-as raison; car toute la place l'atend. Icy Chrysippe. Voicy une vertu consommée, ou plutôt la Vertu même; Le censeur & le grand critique des actions humaines, qui est luy seul toutes choses.

UN MARCHAND. Comment l'entens-tu?

MERCURE. C'est qu'il est luy seul sage, riche, éloquent, beau, juste; & ainsi du reste.

LE MARCHAND. Il est donc aussi de tous métiers?

MERCURE. Il le semble.

LE MARCHAND. Dy-moy, mon amy, ne seras-tu point fâché de servir?

CHRYSIPPE. Non; car cela n'est pas en nôtre pouvoir, & ce qui n'est pas en nôtre pouvoir, est indifferent.

LE MARCHAND. Je ne t'entens point.

CHRYSIPPE. Quoy! tu ne sçais pas qu'il y a des choses principales, & moins principales?

LE MARCHAND. Encore moins.

CHRYSIPPE. C'est que tu n'as pas la faculté comprehensive, & que tu n'és pas accoûtumé à nos termes; Mais quand tu auras apris la Filosofie, tu ne sçauras pas seulement cela, mais ce que c'est qu'accident, & accident d'accident.

LE MARCHAND. Apren moy ce que cela signifie; car ces mots m'étonnent.

CHRYSIPPE. Rien n'empêche que tu ne le sçaches; si quelqu'un venoit à estre blessé à une jambe,

be, dont il fût déja estropié, la premiere blessure seroit un accident, & la seconde un accident d'accident.

LE MARCHAND. La grande subtilité! mais ne sçais-tu rien davantage?

CHRYSIPPE. Je sçay faire des filets à prendre les hommes.

LE MARCHAND. Comment s'apellent-ils?

CHRYSIPPE. Des syllogismes.

LE MARCHAND. Il faut que ce soit un ouvrage fort subtil?

CHRYSIPPE. Voicy quel il est; As-tu un fils?

LE MARCHAND. Pourquoy?

CHRYSIPPE. Si un crocodille l'avoit pris, & qu'il eût promis de le rendre, pourveu qu'on luy pût dire ce qu'il a resolu d'en faire, Que répondrois-tu?

LE MARCHAND. Je ne sçay. Répon pour moy, je te prie, de peur qu'il ne le devore.

CHRYSIPPE. Ne crains rien; je t'aprendray d'autres choses bien plus subtiles, & de plus fins argumens, comme *le Moissonneur*, *le Dominant*, *l'Electra*, & *le Masqué*.

LE MARCHAND. Quelle est cette Electra?

CHRYSIPPE. La fille d'Agamemnon si celebre, qui sçait en même tems une chose, & ne la sçait pas: Car elle sçait qu'Oreste est son frere, mais elle ne sçait pas, que celuy qui est present, est Oreste. Pour le Masqué il est tout à fait incomprehensible. Répon moy: Tu cônois ton pere?

LE MARCHAND. Qui en doute?

CHRYSIPPE. Si je te le presentois masqué, que répondrois-tu?

LE MARCHAND. Que je ne le cônois point.

CHRYSIPPE. Tu cônois donc ton pere, & tu ne le cônois pas?

LE MARCHAND. Nullement; car qu'on le demasque je le conoîtray: Mais encore, quel est le but d'une Science si admirable; Et lors que tu y seras arrivé, comment vivras-tu?

CHRYSIPPE. Selon Nature; Mais il faut bien travailler auparavant, & s'uſer les yeux ſur de vieux manuſcrits tout griffonnez; lire de gros commentaires, & aprendre des termes barbares & inconnus. Avec tout cela, on ne ſçauroit eſtre ſage ſans s'eſtre purgé le cerveau trois fois avec de l'ellebore.

LE MARCHAND. Cela eſt grand & genereux; mais d'eſtre un pâle uſurier comme tu és, cela eſt-il d'un homme qui a pris trois fois de l'ellebore, & qui a une vertu conſommée?

CHRYSIPPE. Oüy; car il n'apartient qu'au ſage de faire profiter ſon argent.

LE MARCHAND. Pourquoy?

CHRYSIPPE. Parce qu'il n'apartient qu'à luy de tirer des conſequences, & que l'intereſt eſt une conſequence du principal. Par la même raiſon, il peut tirer l'intereſt de l'intereſt, comme d'une conſequence on en tire une autre; Et cela ſe prouve par ce Syllogiſme hypotetique, ſi le premier luy apartient, auſſi fait le ſecond. Or le premier luy apartient, Ergo le ſecond.

LE MARCHAND. Il faut dire la même choſe de l'argent que tu prens pour inſtruire la jeuneſſe; Que le ſage peut faire profit de tout, & même de la Vertu?

CHRYSIPPE. Tu l'entens; mais ce n'eſt pas à cauſe de moy que je le prens, c'eſt à cauſe de mon diſciple; Car comme il eſt plus honête de donner que de recevoir, je ne refuſe pas d'eſtre le preneur, afin qu'il ſoit le donneur.

LE MARCHAND. Mais vous dites le contraire, Que le diſciple eſt le preneur, & le maître le donneur en l'inſtruiſant?

CHRYSIPPE. Tu fais le railleur, mais pren garde que je ne te perce à jour d'une demonſtration.

LE MARCHAND. Et qu'en arrivera-t-il?

CHRYSIPPE. Honte, ſilence, confuſion; car ſi je veus preſentement, je te changeray en pierre.

LE MARCHAND. Comment cela; és tu un Persée.

CHRYSIPPE. Voicy comment, La pierre est un corps?

LE MARCHAND. Il est vray.

CHRYSIPPE. Un animal est un corps?

LE MARCHAND. Sans doute.

CHRYSIPPE. Tu és animal?

LE MARCHAND. Cela s'entend.

CHRYSIPPE. Ergo tu és pierre?

LE MARCHAND. Nullement; mais je te prie, ren-moy ma premiere forme.

CHRYSIPPE. Il est aisé, Nulle pierre n'est animal, Tu és animal, Ergo tu n'és pas pierre.

LE MARCHAND. Grand mercy, je commençois déja à sentir du froid aux jambes, & avois peur d'estre petrifié comme Niobé; Cela sera cause que je t'acheteray. Combien en veut-on?

MERCURE. Cent écus.

LE MARCHAND. Les voila.

MERCURE. Es tu seul?

LE MARCHAND. Non; tous les Banquiers y on part.

MERCURE. Ils sont en grand nombre, & bien capables du *Moissonneur*; * car ils sont forts & robustes.

* *Argument dont il a parlé.*

JUPITER. Ne t'amuse point; Publies-en un autre.

MERCURE. Là ho! Peripateticien, descendez; Voicy le beau, le riche, le sçavant, le doux, le sage, le moderé; en un mot, convenable à la vie humaine, & qui plus est, double.

UN MARCHAND. Comment cela?

MERCURE. Il semble autre dedans que dehors, c'est pourquoy si tu l'achetes souvientoy de distinguer entre l'homme exterieur & l'interieur.

LE MARCHAND. Quels sont ses principaux dogmes?

MERCURE. Qu'il y a trois sortes de biens, ceux du corps, de l'esprit & de la fortune.

LE MARCHAND. Cela est humain. Combien me coûtera-t-il ?

MERCURE. Cinq cens livres.

LE MARCHAND. C'est beaucoup.

MERCURE. Ce n'est pas trop ; car il semble avoir de l'argent caché, & tu ne te sçaurois trop hâter de l'emmener, parce qu'il y aura bien des encherisseurs. D'ailleurs, comme il n'ignore rien, il t'apprendra combien vit un moucheron ; jusqu'à quelle profondeur les rayons du Soleil penetrent la mer ; quelle est l'ame des huîtres, & mile autres curiositez.

LE MARCHAND. Dieux ! qu'il est subtil.

MERCURE. Il sçait bien encore d'autres choses plus curieuses, Comment se forme l'enfant dans le ventre de la mere ; Que l'homme est un animal risible, & non pas l'âne, qui ne sçait ni rire, ni bâtir, ni naviger.

LE MARCHAND. Voila un sçavoir admirable, & sur tout, bien necessaire ! Tien, voila ton argent.

JUPITER. Que reste-t-il ?

MERCURE. Le Sceptique. Descendez, Pyrron, il se faut hâter ; car la presse s'écoule. Qui veut celui-cy ?

UN MARCHAND. Moy : Mais dy auparavant, que sçais-tu, Pyrron ?

PYRRON. Rien.

LE MARCHAND. Comment rien ?

PYRRON. Parce que je ne sçay pas seulement s'il y a quelque chose au monde.

LE MARCHAND, Et ne suis-je pas ?

PYRRON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Et toy ?

PYRRON. Encore moins.

LE MARCHAND. Dieux ! la plaisante incertitude ! Et que veulent dire ces balances ?

PYRRON. C'est pour peser les raisons de part & d'autre ;

& aprés avoir bien pesé & consideré tout, je
ue je ne sçay rien.

ARCHAND. Es-tu aussi extravagant dans
rs, que dans la doctrine, & ne fais-tu rien
lre?

ON. Tout; hormis que je ne poursuis
fugitif. *

ARCHAND. Pourquoy?

ON. Parce que je ne sçaurois aprehen-

ARCHAND. Je le croy; car tu és assez pe-
ais encore quel est le but de ton sçavoir?

ON. Ne voir, ni n'oüir, ni n'entendre.

ARCHAND. Quoy! estre sourd & a-

ON. Et avec cela, perdre le sens & la rai-
estre en rien different d'un vermisseau.

ARCHAND. Tu merites que l-on t'achete
areté, comme une piece de cabinet; Com-
eut-on?

CURE. Vingt-cinq francs.

ARCHAND. Les voilà. Hé bien! que dis-
enant? n'és-tu pas à moy?

ON. Je ne sçay.

ARCHAND. Cela est pourtant vray; l'ar-
conté, & la marchandise livrée.

ON. Je ne me determine point; & tiens
la balance égale.

ARCHAND. Cependant, il me faut suivre,
y acheté.

ON. Qui le sçait?

ARCHAND. Le Sergent & les assistans.

ON. Y a-t-il quelqu'un icy?

ARCHAND. Je te le feray tantôt bien
n te faisant travailler à coups de bâton.

CURE. Suy-le, sans tant contester: A de-
essieurs, que nous vendrons la vie des bour-
des artisans, & autres de moindre étôfe.

* *La Verité qui s'enfuit.*

† *Il joüe sur le mot* d'aprehender, *qui signifie* concevoir & prendre, *en termes de chicane.*

LE PESCHEUR, OU LA VENGEANCE.

DIALOGUE

DE LUCIEN ET DES FILOSOFES,

Où plusieurs autres parlent.

Il s'excuse de ce qu'il a dit contre les Filesofes, comme n'ayant eu dessein que de parler de ceux qui abusent de ce nom.

SOCRATE. DONNE, donne, à bons coups de motes & de pierres, sur cét imposteur: Prenons garde qu'il ne nous échape; Boute Platon, Boute Chrysippe; Choquons tous ensemble; Que le bâton & la besace s'arment d'un commun accord contre leur commun ennemy; car il n'a épargné personne. Qu'est-ce Aristippe, tu languis? Que le souvenir de l'injure qu'il t'a faite, serve à t'animer à la vengeance. C'est à ce coup, Diogene, qu'il faut métre le bâton en œuvre, & montrer ce que tu sçais faire. Courage, Aristote, doublons le pas. Bon, le voila pris. Nous te tenons, méchant, tu ne nous échaperas pas. On te fera voir tout à cette heure quelles gens tu-as offensez? De quelle mort le ferons-nous mourir? mais ce n'est pas assez d'une mort, il faut qu'il en soufre plusieurs, pour reparation de son crime; autrement la Justice qui proportionne la peine au delict, ne seroit pas satisfaite.

PLATON. Je suis d'avis qu'on luy arrache les yeux, & qu'on luy coupe la langue, puis qu'on le mete en croix, aprés l'avoir bien foüeté; Que t'en semble, Empedocle?

EMPE-

EMPEDOCLE. Il le faut jeter tout vif dans la fournaise du mont Etna, pour luy aprendre à parler de ceux qui valent mieux que luy.

PLATON. Metons-le plutôt en pieces, comme Penthée ou Orfée, afin que chacun en ait sa part.

LUCIEN. Hé! pardon, Messieurs! je vous en conjure au nom de la Filosofie.

SOCRATE. Point de pardon, mon amy; Il n'y a point de societé entre l'homme & les bestes farouches.

LUCIEN. Suivez plutôt le conseil d'Homere: *Prenez la rançon du captif, & le laissez aler.*

PLATON. Tu-as beau dire; tu ne nous échaperas pas.

LUCIEN. Si Homere me manque, j'auray recours à Euripide: *Ne rejetés point les prieres du miserable, qui implore vôtre assistance.*

PLATON. Mais il dit en un autre endroit, Que celuy qui a fait le mal, se doit résoudre à le soufrir, & que la fin de la calomnie est l'infelicité.

LUCIEN. Puis qu'il n'y a point moyen d'échaper, dites moy pour le moins ce que j'ay fait?

PLATON. Tu le demandes, méchant, aprés nous avoir vendus comme esclaves; nous qui ne sommes pas seulement libres, mais qui afranchissons les autres! Tu nous vois donc assemblez pour tirer vengeance de cette injure, aprés avoir obtenu de Pluton un jour de répit pour te venir persecuter. Il n'est pas jusqu'à Pytagore qui n'en ait voulu estre, le vois-tu en ce coin qui ne dit mot?

LUCIEN. Je commence à reprendre haleine; car je suis asseuré que vous ne me ferez point de mal pourveu que vous me vouliez écouter. Jetez ces pierres que vous avez amassées, ou les gardez plutôt pour en lapider ceux qui le meritent.

PLATON. Tu nous cajoles en vain pour essayer de te sauver. Il faut que tu vêtes un pourpoint de pierre, comme dit Homere, pour reparation des crimes que tu-as commis.

LUCIEN. Moy, Messieurs? Ha! ne traitez pas si mal vôtre bien-faiteur, qu'on ne vous accuse d'ingratitude comme les Filosofes de ce tems-cy. Vous perdriez trop à ma mort.

PLATON. Qui a jamais oüy parler d'une si grande insolence? à la fin il nous fera croire que nous luy sommes fort obligez, pour nous avoir vendus à l'encan.

LUCIEN. Quelle aparence y a-t-il que je vous aye voulu offenser, moy qui vous dois tout ce que je sçai & ce que je vaux, puisque c'est dans vos livres que j'ay puisé ma doctrine, & dans ce divin parterre que j'ay cueilly les fleurs dont je suis paré. Il faudroit que je fusse plus brutal que ces barbares * qui s'ataquerent à Apollon & aux Muses, aprés avoir apris d'eux l'art de chanter, & celuy de tirer de l'arc. †

* *Thamyris & Eurytе.*

† *Ou, de lancer le javelot.*

PLATON. C'est-là un trait de ta Retorique; car on dit que tu és grand Orateur. Mais tu és d'autant plus coupable, que tu te sers de nos armes contre nous-mêmes, & que tu jetes des pierres dans un jardin où tu as cueilly des fleurs.

LUCIEN. Je n'eusse jamais creû que de si Grands hommes se fussent laissé transporter à la colere sur les bruits de la Renommée. Pour le moins ne me condamnez pas sans m'oüir, & faites qu'on juge nôtre procés par les formes de la Justice. Convenons du Juge, du tems & du lieu; & puis, vous parlerez l'un ou l'autre, ou tous ensemble, & je répondray à tous les chefs de vôtre accusation, & acquiesceray au jugement quel qu'il puisse estre. Que si je gagne ma cause, je ne veus point d'autre recompense, sinon, que vous tourniez vos armes contre ceux qui vous ont animez contre moy.

PLATON. Encore que ce soit donner à un imposteur le moyen d'échaper, nous voulons bien te permetre de te défendre, pourveu que ce soit devant un Juge qui ne nous soit point suspect. Qui prendrons-nous?

LUCIEN.

LUCIEN. La Filosofie.

PLATON. Mais elle ne peut estre Juge & partie tout ensemble; car c'est elle que tu as offensée en nôtre personne.

LUCIEN. J'ay tant de confiance en la bonté de ma cause, que je ne craindrois pas de prendre pour juges mes ennemis.

PLATON. Que ferons-nous, Messieurs, nous ne pouvons refuser des offres si raisonnables.

SOCRATE. Il le faut prendre au mot, & luy donner audience; Car si nous le condamnons sans l'oüir, nous ouvrons une large porte à la calomnie, & je ne sçaurois que répondre à mes accusateurs, s'ils venoient à me reprocher ce crime.

PLATON. Tu as raison; Alons trouver la Filosofie, & luy demander justice.

LUCIEN. Courage, Messieurs, voila qui est bien plus raisonnable que ce que vous vouliez tantôt faire. Mais où est-elle? car je ne vous cele point qu'il y a long-tems que je la cherche inutilement. J'ay bien trouvé des gens qui se vantoient de sçavoir le lieu où elle se retire, & qui s'offroient de m'y mener; mais j'ay reconu à la fin qu'ils ne le sçavoient pas mieux que moy. Quelque-fois j'ay esté en des lieux, ou l'on disoit qu'elle estoit, & j'en voyois sortir des Personnages fort venerables; Mais en entrant je n'ay trouvé au lieu d'elle qu'une courtisane plâtrée & fardée, qui tâchoit de cacher son affeterie sous une feinte negligence; mais ses actions la faisoient assez reconoître & démentoient ses paroles; car elle aimoit les cajoleries & les presens, & faisoit plus d'estat des Grands Seigneurs que des autres. D'ailleurs, quoy qu'elle parût fort negligée, elle portoit des parures & des ornemens sous sa robe. Je me retiray donc de bonne heure, de peur d'estre pris en ses filets, & eus pitié de ceux, qui au lieu de la Filosofie, n'embrassent que son fantôme.

PLATON. Il est vray que sa demeure n'est pas connüe de tout le monde, mais elle doit passer icy au

retour

retour de l'Academie, pour s'aler promener au Poecile. La vois-tu qui vient avec une façon douce & modeste? On diroit qu'elle medite par le chemin, tant elle marche lentement.

LUCIEN. J'en voy plusieurs qui ont sa démarche & sa contenance; mais nous la reconoistrons bien à ses discours, & encore mieux à ses actions.

LA FILOSOFIE. Qu'est-ceci, mes amis, vous a-t-on fait quelque afront là-bas que vous estes venus icy? qui est cet homme que vous traînez? Est-ce quelque voleur, ou quelque assassin?

PLATON. Non, mais un monstre, qui n'est pas digne de vivre, pour s'estre ataqué à toy que tout l'Univers respecte, & nous avoir dit des injures à nous qui sommes tes disciples.

LA FILOSOFIE. Il ne faut pas prendre garde aux paroles, mais aux actions; Ne voyez-vous pas que je soufre tous les jours que la Comedie me déchire en plein Téatre; car comme les vents alument un flambeau au lieu de l'éteindre, les faux raports redoublent l'éclat de la vertu, & font briller davantage sa lumiere. Comment estes-vous devenus si chagrins & si coleres en l'autre monde, vous qui criyez tant contre les passions en celui-cy?

PLATON. La Renommée nous a aporté jusqu'aux enfers, l'afront que celui-cy nous a fait, & nous en a tirez pour venir venger cette injure.

LA FILOSOFIE. Il ne faut pas le condamner sans l'oüir; Que répons-tu à cela, mon amy?

LUCIEN. Que j'ay eu bien de la peine, divine Fille du Ciel, à les faire consentir à te vouloir prendre pour Juge, quoy qu'il n'y ait que toy capable de découvrir la verité, & de convaincre le mensonge.

PLATON. Tu la cajoles maintenant, detestable, aprés l'avoir vendüe au plus ofrant pour deux carolus.

LA FILOSOFIE. Prenez garde que ce ne soit pas à moy qu'il en veuille, mais à ceux qui abusent de mon nom.

LUCIEN.

LUCIEN. Tu le ſçauras tantôt, aprés nous avoir oüis; Alons ſeulement à l'Aréopage, ou plutôt à la forteresſe, pour decouvrir de plus haut ce qui ſe paſſe dans la ville.

LA FILOSOFIE. Atandez-moy au Pœcile, mes compagnes, je reviendray bien-tôt vous trouver.

LUCIEN. Qui ſont-elles?

LA FILOSOFIE. Celle que tu vois ſi robuſte, c'eſt la Vertu, la Science marche devant, ſuivie de la Verité.

LUCIEN. Où eſt la Verité? je ne la voy point.

LA FILOSOFIE. C'eſt celle-là qui ſe cache & qui ne veut pas qu'on la voye, parce qu'elle eſt nüe & ſans ornement; mais regarde de ce côté-là, tu la verras à demy.

LUCIEN. Je la découvre à toute peine. Mais pourquoy ne les ménes-tu pas avec toy pour rendre la compagnie plus complete? outre qu'il eſt difficile ſans elles de nous bien juger, & que je veus prendre la verité pour mon Advocat.

LA FILOSOFIE. Suivez-moy, mes cheres ſœurs; car vous avez quelque intereſt à la cauſe.

LA VERITE. Alez-y vous autres; car pour moy il y a long-tems que je ſçai ce qui en eſt, & que je ne me méle plus des choſes du monde.

LUCIEN. Mais tu és neceſſaire à la juſtification d'un innocent.

LA VERITE. Que la Liberté donc viene avec moy, pour m'aſſiſter au jugement d'une perſonne qui eſt en peine pour l'amour d'elle, & que la Raiſon demeure.

LUCIEN. Nous en avons beſoin auſſi; car nous avons affaire à des gens qu'il eſt difficile de convaincre, parce qu'ils trouvent toûjours quelque échapatoire.

LA VERITE. Qu'elle viene donc, & amene avec ſoy la Demonſtration. Suivez-moy toutes, puiſque vous eſtes neceſſaires au jugement.

ARISTOTE.

ARISTOTE. Quoy ! nôtre adversaire se veut servir contre nous de la Veriré ?

LA FILOSOFIE. As-tu peur qu'il ne la corrompe ?

PLATON. Non ; mais il est fort artificieux.

LA FILOSOFIE. Il ne sçauroit rien faire en presence de la Vertu, qui tient la balance ; mais comment est-ce qu'il s'apelle ?

LUCIEN. Parresiade, fils d'Aletion, & d'Elenxiclée.

LA FILOSOFIE. Quel est son pays ?

LUCIEN. La Syrie prés de l'Eufrate ; Quoy ! tu t'en étonnes. Il y a plusieurs de mes parties dont l'origine n'est pas moins barbare. Il n'importe que la langue soit si pure, pourveu que la doctrine le soit.

LA FILOSOFIE. Il est vray ; mais quelle est ta profession ? car il est besoin de le sçavoir.

LUCIEN. C'est de dire la verité librement, & de convaincre l'orgueil & l'imposture. *

* *C'est à peu prés ce que son nom signifie.*

LA FILOSOFIE. Tu fais un métier bien dangereux, & qui a beaucoup d'ennemis.

LUCIEN. Il le paroît bien ; car je suis déja en danger pour ce sujet, & comme j'aime la simplicité & la verité, autant que je hai le mensonge & l'arrogance, je trouve bien plus d'objets de ma haine, que de mon amour.

LA FILOSOFIE. Aussi ces deux choses ne sont-elles qu'une, quoy qu'elles paroissent doubles ; c'est pourquoy elles ne doivent point estre separées.

LUCIEN. Tu le sçais mieux que personne ; mais il est vray que j'abhorre les méchans autant que j'aime les gens de bien.

LA FILOSOFIE. Puisque nous voicy devant le Temple de Minerve, Que la Prêtresse range les sieges, tandis que nous entrerons pour faire nôtre priere.

LUCIEN. Je te prie, grande Dëesse, comme tu découvres tout du haut de ton Temple, de m'aider à découv-

découvrir la fourbe & l'impoſture. Tu ſçais combien tu en vois tous les jours qui ſe parjurent, il eſt tems que tu les châties. Que ſi tu vois que le menſonge l'emporte ſur la verité, donne-moy pour le moins ton ſuffrage pour contrebalancer celuy des autres.

LA FILOSOFIE. Nous voila aſſis, commençons; Que les Filoſofes choiſiſſent quelqu'un pour porter la parole, car ils ne ſçauroient parler tous enſemble; Et quand il aura achevé, l'accuſé parlera à ſon tour.

LES FILOSOFES. Qui prendrons-nous? C'eſt à toy Platon à nous défendre, car tu-as l'eſprit ſublime; & les raiſons fortes & preſſantes, acompagnées de delicateſſe & des autres graces de ton päys. Raſſemble donc tout ce que tu-as jamais dit contre tes ennemis & tes envieux, * car celui-cy eſt pire que tous les autres. Deploye toutes les forces de ton éloquence, & mets en œuvre toutes les figures de ta Retorique, & particulierement l'Ironie qui t'eſt ſi familiere, avec ces interrogations frequentes & agreables. Dy, ſi tu veus, que Jupiter monte ſur ſon Char ailé pour prendre vengeance des coupables.

* *Gorgias, Polus, Prodicus, Hippias.*

PLATON. Je ne ſuis pas aſſez fort pour une ſi grande accuſation, prenez plutôt Diogene, ou quelqu'autre Filoſofe acoûtumé à dire des injures; car il n'eſt pas tant queſtion icy d'élegance que de vehemence & de force.

DIOGENE. C'eſt moy qui ſeray l'acuſateur, puiſque c'eſt moy, auſſi bien, qu'il a traité le plus mal, & qu'il n'eſt pas beſoin de grand diſcours où la choſe parle de ſoy-même.

PLATON. Souvien-toy qu'il ne s'agit point icy des differens qui ſont entre nous, mais d'un afront qui nous eſt fait en commun; c'eſt pourquoy n'abandonne point nôtre cauſe, pour plaider la tienne. Il n'eſt queſtion que de ſçavoir ſi nous ſommes tels que celui-cy nous a depeints. Parle fortement, comme le merite la grandeur de l'injure, & l'eſtime qu'on a de toy.

DIOGE-

DIOGENE. Ne craignez point, Messieurs, je n'oublieray rien qui serve à nôtre défense, & ne trahiray point nôtre cause. Que si la Filosofie même, comme elle est d'une nature douce & paisible, qui n'aime pas la vengeance, vouloit pardonner au coupable, je feray voir à ce galant, que je ne porte pas en vain un bâton.

LA FILOSOFIE. Il le faut vaincre par la raison & non par la force. Mais ne tarde pas davantage, Voila l'eau versée, * & toute la compagnie atentive à oüir ce que tu diras.

* *Coûtume ancienne d'horologes d'eau.*

LUCIEN. Puis qu'il n'y a que Diogene qui parle, que les autres prenent place parmy les Juges.

LA FILOSOFIE. Mais ne crains-tu point de faire tes Juges de tes parties?

LUCIEN. Non; cela ne servira qu'à faire éclater davantage mon innocence, & à honorer mon triomfe.

LA FILOSOFIE. Je te trouve bien genereux; Prenez place, puis qu'il le veut, & que Diogene parle.

DIOGENE. Je ne m'amuseray point à décrire icy les avantages de la Filosofie, ni à representer les services que tous ces Grands personnages que voicy ont rendus au genre humain. Il n'y a point d'aparance de perdre en loüanges superflües, le tems qu'on nous à donné pour faire nos plaintes, puis-qu'il n'y en a pas trop pour une si grande accusation. Ce Sofiste que vous voyez, ayant quité le barreau pour nous venir ataquer, a transporté contre nous tout ce qu'il avoit de force & de vehemence, & ne cesse de nous dire des injures & nous exposer au mépris & à la haine publique; Car il veut faire passer nos plus-hautes meditations pour des chimeres, & nous traite de ridicules, ayant gagné par là l'approbation du peuple, qui n'aime rien tant que la médisance, & qui est bien-aise de voir déchirer la reputation des plus Grands hommes, comme si leur abaissement contribuoit quelque chose à sa gloire.

C'est

C'eſt ainſi qu'on ſe plaiſoit autre-fois à voir expoſer Socrate en riſée dans les Comedies d'Eupolis & d'Ariſtofane ; mais ce n'eſtoit pas un ſi grand crime de railler un particulier, en un jour de rejoüiſſance, * où la boufonnerie faiſoit partie de la feſte, que d'aſſembler toute une compagnie d'honêtes gens comme fait celui-cy, pour reciter un volume d'invectives contre les Filoſofes les plus celebres, ſans qu'on luy en ait jamais donné aucun ſujet ; ce qui le rend ſans excuſe. Mais ce qui eſt inſuportable, c'eſt qu'il emprunte le ſacré nom de la Filoſofie pour mal-traiter ſes diſciples, & ſe ſert du Dialogue nôtre favory contre nous-mêmes, ayant corrompu juſqu'à Menippe l'un de mes ſectateurs, pour ſe moquer de nous plus hardiment. Il en faut donc faire un châtiment exemplaire, ſi nous ne voulons devenir la fable du peuple, & donner licence à tout le monde de nous dire des injures. Car de ce taire en cette rencontre, ce ne ſeroit pas modeſtie, mais lâcheté, aprés avoir ſoufert le plus grand afront qu'on puiſſe faire à des gens libres, qui eſt de les vendre pour eſclaves, & moy particulierement qu'il a livré pour deux carolus, comme l'opprobre de tous les autres. Quelque artificieux donc qu'il puiſſe eſtre, je ne ſçay ce qu'il poura dire, d'avoir ainſi profané ce qu'il y a de plus ſaint parmy les hommes. C'eſt-là le ſujet pourquoy nous nous ſommes aſſemblez ; & nous nous adreſſons à toy, pour tirer vengeance de cette injure, afin d'empêcher qu'à l'avenir on ne nous mépriſe, & qu'aucun ne ſoit ſi oſé de rien entreprendre de ſemblable.

* *Feſte de Bachus.*

LES FILOSOFES. Courage, Diogene ; Voila parler fortement, & dire beaucoup de choſes en peu de paroles.

LA FILOSOFIE. Ceſſez ces vaines acclamations, & qu'on verſe de l'eau à l'accuſé pour ſe défendre.

LES FILOSOFES. Que dira-t-il ?

LUCIEN. Que Diogene n'a pas dit tout ce qui ſe faiſoit contre moy, & en a oublié ce qu'il y avoit

de plus atroce, dont j'ay pourtant ſi peu de honte que je le veus dire moy-même, parce que cela ſervira à l'éclairciſſement de la verité, & fera voir qui ſont ceux que j'ay voulu piquer dans cette ſatyre. Que ſi ma réponſe a quelque choſe de rude, qu'on ne s'en prene ne pas à moy, mais à ceux qui en ſont cauſe par leurs vices. Pour reprendre la choſe de plus-haut, dés que j'eus remarqué le menſonge, l'impudence, & les criailleries du barreau, avec les autres vices de la chicane, Je la quitay promptement, pour me jeter entre les bras de la Filoſofie, comme en un port ſalutaire; Car elle meine une vie tranquille éloignée du trouble & de la diſcorde, & ſes preceptes ſont tres-ſaints, pourveu qu'on les veuille pratiquer, ce que peu de gens font. Lors que j'en eus donc reconnu pluſieurs qui n'aymoyent pas tant la Filoſofie pour elle même, que pour la gloire & le profit, & ſe contentoient d'avoir la mine & l'aparence de Filoſofes, ſans en avoir l'effet; J'entray en colere de leur voir profaner ce ſacré nom, & ne pûs ſoufrir que des ſinges contrefiſſent les hommes, ni qu'un âne couvert de la peau d'un Lion voulût paſſer pour ce qu'il n'eſtoit pas. Mais ce qui me fâchoit le plus, c'eſt qu'on vouloit rendre la Filoſofie complice de leurs defauts, & accuſer de leurs vices ces Grands hommes, dont ils emprintoient le nom pour couvrir leurs crimes. Car comme on avoit perdu l'idée de leur vie, & qu'on ne ſçavoit plus de quelle façon ils avoient vécu, cela rendoit la calomnie plus plauſible. Je voulus donc faire quelque piece de raillerie, conforme à l'humeur du peuple, pour luy aprendre à vous diſtinguer de ces infames; mais vous ne le pouvez ſoufrir, & me traînez en Juſtice pour ce ſujet. Dites-moy, Meſſieurs, ſi je voyois quelqu'un qui revelât les Myſteres, ſerois-je impie de le reprendre? Ne voyez-vous pas que les intendans des jeux font foüeter ſouvent en leur preſence les Acteurs qui repreſentent mal Jupiter, Minerve, ou Neptune, ſans que ces Dieux trouvent mauvais qu'on châtie ceux qui ne joüent pas

bien

bien leurs personnages? Car de faire mal celuy d'un messager ou d'un esclave, il n'y a pas grand danger; mais il n'est pas pardonnable de deshonorer un Heros ou un Dieu par des gestes lascifs & des contenances deshonêtes: Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il y en a qui semblent n'aprendre vos maximes, que pour vivre tout au contraire; car ils ne cessent de crier, qu'il faut mépriser la gloire & les richesses, vivre sans passion, n'estimer Bien que ce qui est honête; & cependant, ils courent aprés les grandeurs & les vanitez, n'enseignent que pour de l'argent, sont plus coleres que de petits chiens, plus mutins que des coqs, plus timides que des lievres, plus flateurs que des singes, plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des choüetes. Ils font rire tout le monde, lors qu'on les voit parmy la foule, à la suite des Grands, & se presser à leur porte ou à leur table, où ils sont insuportables même aux Courtisans, par leur lâches flateries; & contraints par la force du vin, font & disent cent extravagances, & exposent en risée la Filosofie. Mais ce qui est de plus honteux, c'est que disans que le sage n'a besoin de rien, & possede tout en soy-même, ils ne cessent de demander, & se fâchent quand on les refuse, qui est une chose aussi plaisante, que si l'on voyoit quelqu'un mendier avec la pourpre & le diadême. Cependant, lors qu'ils vous importunent de leurs demandes, ils vous font un grand sermon sur la liberalité, & disent, que les richesses sont indifferentes; Mais si quelqu'un de leurs amis a besoin de quelque chose, ou les prie de luy faire part de ce qu'ils ont de trop, ils demeurent müets comme des poissons, & tous ces beaux discours de vertu s'en vont en fumée. En un mot, leur amitié ne dure qu'autant qu'on ne touche point à leur bourse; le moindre interest est capable de la rompre, & de les faire renoncer à leurs maximes. Semblables à ces chiens qui se joüent ensemble, mais si quelqu'un vient à jeter un os au milieu d'eux, aussi-tôt ils s'entremordent. On dit, à ce propos, qu'autre-fois un

Roy d'Egypte aprit à des singes à danſer, à quoy ils reüſſirent admirablement, parce que cét animal ayme à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce ſpectacle dura long-tems, juſques à ce qu'un bourgeois qui vouloit rire, s'aviſa de jeter des noix dans la ſâle où ils danſoient; car alors, oublians leurs pas & leur contenance affectée, ils ſe rüerent deſſus pêle-méle, ſans avoir égard à leurs beaux habits ni à leurs maſques, & oublierent le perſonnage qu'ils repreſentoient, pour joüer celuy qu'ils eſtoient en effet. C'eſt ce que font ces mauvais Filoſofes dont je parle; car je n'ay garde de toucher aux autres. Mais dites-moy, Meſſieurs, qu'ont ces gens-là de commun avec vous que la mine & l'aparence? Encore leur pardonnerois-je s'ils vous contrefaiſoient bien; mais ils en ſont plus éloignez que le ciel ne l'eſt de la terre. Voila ce que j'avois à dire pour ma défenſe; & je prens à témoin la Verité, ſi j'ay rien dit que ce qu'elle ſçait elle-même.

LA FILOSOFIE. Retirez-vous; qu'on aille aux opinions. Que vous en ſemble, mes compagnes?

LA VERITE. Pour moy, tandis qu'il a parlé je baiſſois la veüe de honte, & euſſe voulu eſtre bien loin, parce que j'en recônoiſſois pluſieurs à ces diſcours, tant il les a bien dépeints, & penſois voir ce qu'il raportoit.

LA VERTU. Il m'eſt arrivé la même choſe.

LA FILOSOFIE. Qu'en dites-vous, mes diſciples?

LES FILOSOFES. Que bien loin d'eſtre nôtre ennemy, il le faut métre au rang de nos bien-faiteurs, puiſqu'il a ſoin de nôtre reputation, & qu'il veut conſerver l'eſtime que nous avons aquiſe durant nôtre vie. Nous avons fait juſtement comme ceux de Troye, qui preſſerent tant de Comediens qui paſſoient par leur päys, de leur joüer quelque Tragedie, qu'ils leur repreſenterent leurs propres mal-heurs. Quil raille deſormais tant qu'il luy plaira des defauts de ceux qui contrefont les Filoſofes,

fes, nous l'avoüerons plutôt que de le contredire.

DIOGENE. Pour moy, je luy en ſçay bon gré; & non-ſeulement je me repens de ce que j'ay dit contre luy; mais je veus eſtre ſon amy à l'avenir.

LA FILOSOFIE. Je le declare abſous tout d'une voix, & le repute pour mien.

LUCIEN. Il reſte encore quelque choſe à faire aprés ma juſtification, c'eſt de châtier les impoſteurs; car je veus eſtre leur accuſateur.

LA FILOSOFIE. Que le Syllogiſme les apelle.

LE SYLLOGISME. Paix! écoutez; Que tous les Filoſofes viennent au Palais pour ſe défendre, en preſence de la Filoſofie, accompagnée de la Verité & de la Vertu.

LUCIEN. Il y en a peu qui ſe preſentent; car ils redoutent la Vertu, & aprehendent que la Verité ne découvre leurs defauts; outre qu'ils ſont répandus à cette-heure par la ville pour chercher quelque lipée franche; mais je ſçay bien le moyen de les faire venir. Que tous ceux qui font profeſſion de la Filoſofie viennent recevoir chacun une piece d'argent & un pain; Et ceux qui auront la plus grande barbe, auront de ſurcroît un cabât de figues. Il n'eſt point beſoin de ſcience ni de vertu, pourveu qu'on ſçache faire des argumens en toutes les formes; mais celuy qui remportera le prix de la diſpute, aura pour recompenſe un talent. Grands Dieux! comme ils acourent en foule, & ſe preſſent de tous côtez pour entrer. On diroit d'un eſſain d'abeilles; le Printems n'a pas tant de fleurs, l'Eſté de moiſſons, ni l'Automne de raiſins, pour parler comme les Pöetes. Tout le Palais en eſt plein, & l-on ne voit par tout que barbes, bâtons & beſaces, pour ne rien dire des autres marques qui ſont pires que celles-là. Ce peu qui eſtoit monté à la premiere publication eſt diſparu, ou confondu dans la foule: mais certes il y devroit avoir quelque ſigne pour les reconoître; car ceux qui ne valent rien ont quelque-fois meilleure mine

que les autres, & parlent mieux de la Vertu, quoy qu'ils la pratiquent plus mal.

LES FILOSOFES. Nous y donnerons ordre une autre-fois; Ecoutons ce qu'ils veulent dire.

PLATONICIENS. C'eſt à nous à recevoir les premiers.

PYTAGORICIENS. Nullement; C'eſt à nous qui ſommes les plus anciens.

PERIPATETICIENS. C'eſt plutôt aux Peripateticiens, puis-qu'il s'agit de recevoir de l'argent, qui fait partie de leur felicité.

STOICIENS. Si cela eſt, les Stöiciens ſont preferables, parce qu'ils le ſçavent mieux faire profiter que les autres.

EPICURIENS. Le cabat de figues pour le moins nous apartient; car nous metons le ſouverain bien dans la volupté.

ACADEMICIENS. Et à nous le prix de la diſpute; car il n'y en a point qui ſçachent mieux diſputer que les Academiciens.

STOICIENS. Il faudroit que les Stöiciens n'y fuſſent pas; car ils ne le cedent à perſonne en opiniâtreté.

ACADEMICIENS. Mais vous eſtes atachez à de certaines maximes, que vous eſtes obligez de défendre, au lieu que n'en ayans point, nous pouvons diſputer contre les autres & contre nous-mêmes.

LA FILOSOFIE. Ceſſez de vous entrebatre; & vous autres Cyniques, quitez ce bâton, ou ne vous en ſervez qu'à marcher. Ce n'eſt pas de cela dont il s'agit, mais de diſcerner les bons & les mauvais Filoſofes, pour recompenſer les uns & punir les autres. Qu'eſt-ce là? ils s'écoulent tous & craignent la touche. Qu'on amaſſe cette beſace que ce Cynique a jetée pour mieux füir, & qu'on voye ce qui eſt dedans; ſans doute que ce ſont des bribes, ou de vieux bouquins.

LUCIEN. Nullement; mais de l'argent, des dez, un miroir & des parfums, avec un petit coûteau de ſacrifice.

ILOSOFIE. Et avec cela, il a la hardieſſe contre le luxe ?

IEN. Voila comme ils ſont faits preſque ais comment ferons-nous pour faire conoî- échans ? C'eſt à la Verité à y travailler, pour r que le menſonge ne triomfe d'elle.

ERITE. Puiſque tu témoignes tant de paſ- r moy, pren avec toy la Raiſon, & alez en- aire une reveüe generale. Vous amenerez iloſofes dans le Prytanée, ou l-on couronne- , & l-on marquera les autres au front d'un l, qui porte la marque ou d'un renard ou e.

ILOSOFIE. C'eſt bien dit ; mais pour les re, il les faudroit éprouver non pas au Soleil, 'Aigle fait ſes petits ; mais à la gloire, aux & aux richeſſes. Ceux qui pourront les re- rement, ſans eſtre ébloüis de leur éclat, ſe- larez legitimes, & les autres jetez en bas les batârds.

IEN. Mais comment les pourrons-nous Je ſuis d'avis que la Prêtreſſe du Temple ſte cette ligne que quelque peſcheur a con- a Dëeſſe, & nous metrons au bout un peu uelque friandiſe pour les ſurprendre.

RETRESSE. Là voila.

ILOSOFIE. Que veut-il faire de cette ligne ? du côté de la ville, * a-t-il envie de peſcher s dans le Pelagiſque ?

IEN. Taiſez-vous, que vous n'épouvantiez Je voy venir une grande dorade ; mais non, hat de mer, qui eſt en embuſcade autour de rions les Dieux marins de nous eſtre favora- voila qui bâaille aprés l'hameçon, il ſent l'or, , il l'avale, il eſt pris ; Tirons-le en haut ; Syllogiſme nous ayde ; Je le tiens. Grands quelles dents ! pendons-le par les oüyes, & 'or de ſa gueule ; Quoy ! il l'a déja avalé ? uy rejeter pour en prendre d'autres ; Que

* C'eſt un quartier d'Atenes qu'on met dans la forteresſe.

dis-tu, Diogene, cônois-tu le compagnon? Il est de ton vivier.

DIOGENE. Je le renie pour mien.

LUCIEN. Combien penses-tu qu'il vaille? il se plaignoit hier que nous l'avions livré pour deux carolus.

DIOGENE. Encore est-ce trop, car il ne vaut rien du tout; Rejetons-le, & essayons d'en avoir quelqu'autre; mais prenons garde qu'il ne soit si pesant qu'il rompe la ligne.

LUCIEN. Ne crain point, ils sont legers comme du vent; mais qui est celui-cy, large & plat? C'est un Turbot. Le voila qui mord à l'hameçon, il est pris, tirons-le; Demande à Platon s'il le conoît, car il est des siens.

PLATON. Quoy! maraut; tu donnes sur l'or?

LUCIEN. Que veus tu qu'on en fasse?

PLATON. Qu'on le rejete comme l'autre; il ne vaut pas mieux que luy.

DIOGENE. Peschons encore.

LUCIEN. J'en voy aprocher un tout rayé d'or qui court à la proye; mais il a découvert l'hameçon, il tourne queüe. Toutefois, le voila qui revient, tant il est gourmand. Il mord; il est pris.

DIOGENE. De quelle espece est-il?

LUCIEN. Demande-le à Aristote.

ARISTOTE. Je ne le cônois point.

LUCIEN. Je suis donc d'avis qu'on le rejete.

DIOGENE. J'en voy plusieurs qui vont en foule; prenons un filet; car ils sont difficiles à atraper, & piquent de tous côtez; mais ce sera assez d'en prendre un, aussi bien ne valent-ils rien, & sont pleins d'arêtes. * Jete la ligne, mais garny-la de plomb par en-bas, de peur qu'ils ne la coupent, & s'en aillent avec la proye.

Il raille des épines de la Filosofie Stoïque.

LUCIEN. Grands Dieux! comme ils s'entrebatent pour la prendre, les uns rongent la figue, les autres s'atachent à l'or. Mais en voila un de pris; Dinous qui tu és? Je suis plaisant d'interroger un poisson

son qui est muet, il le faut demander à Chrysippe; car il y a de l'or en son nom. *

* C'est que Chryson en Grec signifie or.

CHRYSIPPE. Il est trop gourmand, je ne le connois point.

LUCIEN. Tu as raison, il ne vaut pas mieux que les autres, n'en mangeons point, que quelque arête ne nous étrangle.

LA FILOSOFIE. C'est assez, aussi-bien nôtre amorce est trop precieuse, pour la hazarder davantage, & le proverbe ne veut pas qu'on pesche avec un hameçon d'or, de peur de perdre plus qu'on ne peut gagner. Rendons la ligne à la Prêtresse, & renvoyons les Filosofes, puisque voila tantôt le jour écoulé; cependant la Raison & Parresiade feront la reveüe que j'ay dit.

LUCIEN. Alons; mais où irons nous premierement? sera-ce à l'Academie, ou au Portique, ou si nous commencerons par le Lycée?

LA RAISON. Il n'importe; mais en quelque lieu que nous allions, nous aurons plus besoin de fer chaud; que de couronnes.

LE TYRAN, OU LE PASSAGE DE LA BARQUE.

DIALOGUE

DE CARON, DE CLOTON ET DE MERCURE,

Où plusieurs autres parlent.

C'est une raillerie des Tyrans, & de leurs Vices.

CARON. CLOTON, tout est prest, la sentine est vuidée, le mât dressé, les voiles tendües, les rames atachées, il n'y a plus qu'à lever l'anchre; mais Mercure n'est

pas encore venu. Cependant il se fait tard, & nous n'avons rien gagné; quoy que nous deussions avoir déja fait trois voyages. Pluton ne manquera pas tantôt de s'en prendre à moy, & de dire que je n'ay jamais hâte; mais tu vois que ce n'est pas ma faute, & que c'est nôtre beau conducteur qui a oublié de revenir. Je croy qu'il a beû de l'eau du fleuve d'oubly, ou qu'il s'amuse à luter en quelque lieu, ou à joüer des instrumens, ou à haranguer, ou à dérober; car c'est aussi un de ses métiers. Aprés cela, il vient faire le galand, comme si nous n'estions pas dignes de le regarder, & qu'il ne fût pas à nous pour moitié.

CLOTON. Vous verrez qu'il est empéché là-haut, & qu'il y a quelque amourete en campagne, ou quelque commission de Jupiter.

CARON. C'est mal user d'un bien qui est en commun, nous n'avons pas acoûtumé de le retenir icy au delà de son terme. Mais je voy bien ce que c'est, il n'y a parmy nous que de l'Asphodele & de la viande pour les morts, le reste n'est rien que tenebres; au lieu que tout est beau & riant là-haut, & qu'on y a tout son soul de nectar & d'ambrosie. Aussi diroit-on quand il sort d'icy, que c'est un prisonnier qui se sauve; & quand il faut revenir, c'est le Diable, on ne le sçauroit r'avoir.

CLOTON. Ne te mets point en colere; le voilà de retour avec bonne compagnie. Voi comme il les chasse devant luy ainsi qu'un troupeau de moutons; mais il me semble que j'en voy un qui est lié, & un autre qui se creve de rire, & qui aide à les chasser. Qu'as tu Mercure, d'estre ainsi tout en eau, & hors de haleine, avec les pieds poudreux?

MERCURE. Qu'aurois-je? sinon qu'il m'a falu courir tout le jour aprés ce miserable qui s'enfuyoit, & qui est cause que j'ay failly aujourd'huy à faire banqueroute à la nacéle.

CLOTON. Qu'avoit-il ainsi à fuir?

MERCURE. Il vouloit retourner au monde: il faut que ce soit quelque Prince, car il regrete une grande felicité.

CLO-

CLOTON. Et penſoit-il pouvoir vivre, ayant achevé ſa fuſée ?

MERCURE. S'il le penſoit ? Voy-tu ce galant homme, avec ſon bâton & ſa beſace, je croy que ſans luy il en fût venu à bout ; car depuis que ta ſœur Atropos me l'a mis entre les mains, il n'a fait que ſe debatre, & roidir les jambes pour s'empêcher d'avancer. Quelque-fois il tâchoit de me fléchir par ſes prieres, & par ſes larmes, & me faiſoit de grandes promeſſes ; mais je ſçay trop bien mon métier. Cependant, il a ſi bien fait qu'il s'eſt dérobé de nous, tellement qu'eſtant à la porte, comme j'ay voulu rendre mon compte, il s'eſt trouvé un mort à dire. Alors Eaque fronçant le ſourcil, & me regardant de travers ; Ne ſçaurois-tu, m'a-t-il dit, t'empêcher de dérober même les morts ? Sçays-tu pas bien que ce n'eſt pas icy lieu de voler, mais de punir les voleurs, & qu'on ne nous ſçauroit, ni corrompre, ni ſurprendre ? Alors, tout confus, comme tu peus penſer, je me ſuis ſouvenu de ce qui eſtoit arrivé par le chemin, & retournant ſur mes pas, j'ay rencontré ce galand, qui n'eſtoit qu'à deux doigts de la lumiere.

CLOTON. Cependant, nous t'accuſions de pareſſe, ſans conſiderer que le meſſager des Dieux doit avoir apris à cheminer.

CARON. Qu'atandons nous à partir ? Eſt-ce que nous n'avons pas eſté aſſez long-tems ſans rien faire ?

CLOTON. Tu-as raiſon, embarque, tandis que je prendray mon regiſtre, & me metant à la deſcente, je demanderay à chacun ſon nom, ſon village, & ſa maiſon. Mercure aura ſoin de les ranger à meſure qu'ils entreront. Commençons par ces petits enfans, qui n'ont rien à me répondre, comme je n'ay rien à leur demander.

MERCURE. Tien, Caron, en voila trois cens, en contant ceux qui ont eſté expoſez.

CARON. Voila une belle marchandiſe, & bien capable de nous enrichir ! Ceux-cy ont eſté bien pris

ſur

ſur le Vert ? Je voudrois bien ſçavoir pourquoy ils ſont venus au monde, pour en partir auſſi-tôt.

MERCURE. Tay-toy ? Que veus-tu aprés cela, Cloton ? Prendrons-nous ceux qui n'ont point eſté pleurez à leur mort ?

CLOTON. Tu veus dire ces vieillards ? Charge-les, auſſi-bien ne ſçauroient-ils marcher ; & je ne les veus point interroger, car je n'ay que faire de ſçavoir ce qui s'eſt fait, il y a cent ans. La ho ! bonnes gens ? Ils ne répondent rien : Je penſe qu'ils ſont ſourds de vieilleſſe.

MERCURE. Ils reſſemblent à ces fruits qui ſont tout flétris & ridez, pour avoir eſté cueillis trop tard. En voila quatre cens moins deux.

CLOTON. On diroit de raiſins ſecs ; Améne en-ſuite les bleſſez. Qui eſt-ce qui vous a ainſi acoûtrez, mes amis ? Mais j'auray plutôt fait de le regarder ſur mon livre : Il en devoit mourir hier quatre-vingt-quatre, en un combat chez les Medes, & parmy eux Gobare, fils d'Oxyarte.

MERCURE. Les voila.

CLOTON. Et ces ſept amoureux qui ſe ſont tüez par deſeſpoir, avec le Filoſofe Téagene pour une Courtiſane de Megare ?

MERCURE. Les voicy tout contre.

CLOTON. Ceux qui ſe ſont entretüez pour regner, y ſont-ils ? Et ce Cocu qui a eſté empoiſonné par ſa femme, & par ſon galant ?

MERCURE. Les voila auſſi.

CLOTON. Améne en-ſuite les pandus & les roüez, avec ces ſeize, qui ont eſté tüez par des voleurs ſur le grand chemin.

MERCURE. Les voila tout percez de coups ; Veus-tu auſſi les femmes ?

CLOTON. Oüy, & ceux qui ſont periſ ſur mer, & les malades avec le Medecin Agatoclés : Mais où eſt ce Filoſofe Cynique, qui devoit s'empoiſonner pour venir en poſte en l'autre monde ?

UN CYNIQUE. Me voicy, Cloton, que t'avois-

je

je fait pour me laiſſer ſi long-tems en vie ? Ma fuſée n'eſtoit-elle pas encore achevée ? Car j'ay tâché pluſieurs fois de la rompre ſans en pouvoir venir à bout.

CLOTON. Nous t'avions laiſſé en vie pour inſtruire les autres, & les guerir de leurs vices ; mais entre à la bonne-heure.

UN CYNIQUE. Non pas, s'il te plaît, que celuicy ne ſoit entré, car j'ay peur qu'il ne nous échape, & qu'il ne t'émeuve à compaſſion par ſes prieres, & par ſes larmes.

CLOTON. Tu ne me cônois pas bien ; Je ſuis une mau-piteuſe, avec qui il n'y a rien à gagner : Mais qui eſt-il ?

LE TYRAN. Le Tyran Megapentés.

CLOTON. Fay-le entrer.

LE TYRAN. Je te prie, Cloton, que je puiſſe retourner en vie pour quelques heures, je reviendray aprés ſans mander.

CLOTON. Que veux-tu aler faire là-haut ?

LE TYRAN. Achever mon Palais, qui eſt demeuré imparfait.

CLOTON. Ne t'en mets point en peine, un autre l'achevera.

LE TYRAN. Que j'aille pour le moins dire à ma femme où j'ay caché mon treſor ?

CLOTON. Il eſt déja trouvé, Megaclés s'en eſt ſaiſi.

LE TYRAN. Quoy ! cet infame, que j'ay épargné par mépris !

CLOTON. Luy-même, il vivra encore quarante ans, & joüira de tes Concubines, & de ton bien.

LE TYRAN. Tu me fais tort, Cloton, de livrer ce que j'ay de plus precieux, à mon plus grand ennemy.

CLOTON. Hé maraut ! n'eſtoit-ce pas le bien de Cydimaque que tu fis mourir aprés avoir égorgé ſes enfans en ſa preſence ?

LE TYRAN. Mais il eſtoit maintenant à moy.

CLO-

CLOTON. Il eſt vray; mais le tems de le poſſeder eſtoit paſſé.

LE TYRAN. Ecoute un mot à l'oreille, je te donneray mile talens d'or.

CLOTON. Où ſont-ils? tu n'as plus rien, mon amy; Qu'on emporte ce galant: car je voy bien qu'il n'entrera d'aujourd'huy de ſon plein gré.

LE TYRAN. A ten pour le moins que j'aye achevé de domter les Pifidiens, & de métre ſous contribution toute la Lydie, pour graver ſur mon tombeau mes grandes & immortéles actions.

CLOTON. Ce n'eſt pas là l'ouvrage d'un jour, il te faudroit plus de vingt années.

LE TYRAN. Je te donneray caution du retour: Veus-tu au lieu de moy mon favory?

CLOTON. On ne meurt point par Procureur: Mais n'eſtoit-ce pas luy, méchant, que tu ſouhaitois tant de laiſſer en vie?

LE TYRAN. Cela eſtoit bon alors, mais on a d'autres maximes en l'autre monde?

CLOTON. Il ſera bien-tôt icy, ne t'en mets point en peine, car ton ſucceſſeur le fera mourir.

LE TYRAN. Acheve de redoubler mon ſuplice, & me dis le reſte de ce qui arrivera aprés ma mort.

CLOTON. L'un de tes valets épouſera ta femme, qu'il y a long-tems qu'il entretient.

LE TYRAN. Qui! ce perfide, qu'elle m'a fait métre en liberté?

CLOTON. Luy-même. Pour ta fille, on la conte déja entre les Concubines du nouveau Prince: D'ailleurs on a briſé toutes tes ſtatües, & ton nom eſt en óprobre, & en execration à ta Patrie.

LE TYRAN. Mais n'y a-t-il pas un de mes amis qui entreprenne ma défenſe, & qui témoigne quelque reſſentiment de ces injures?

CLOTON. Et avois-tu des amis? mais as-tu jamais donné ſujet à quelqu'un de l'eſtre? Toutes les careſſes qu'on te faiſoit, c'eſtoit ou par crainte, ou par eſperance; & ce n'eſtoit pas toy qu'on aymoit, c'eſtoit ta fortune.

LE

LE TYRAN. Mais ce n'eſtoit que vœux & que ſouhaits pour ma proſperité, lors que je tombois malade : Chacun deſiroit de mourir, & de me laiſſer en vie ; Ils ne juroient tous que par moy.

CLOTON. C'eſt pourtant l'un d'eux qui t'a empoiſonné. Te ſouvient-il du dernier coup que tu beus hier chez Hippias?

LE TYRAN. Quoy ! ce coup qui eſtoit un peu amer? je m'en doutay bien. Mais pourquoy l'a-t-il fait.

CLOTON. Tu perds le tems en des queſtions inutiles, il faut partir.

LE TYRAN. Une choſe me tüe, Cloton, & me fait ſouhaiter de revivre pour m'en venger. Comme j'avois la mort ſur le bord des lévres, un de mes valets monta ſur le ſoir dans ma chambre, & ne voyant qu'une de mes concubines prés de moy, la jeta par terre, & la deshonora à ma veüe, aprés avoir fermé la porte ſur luy. En-ſuite, ſe tournant vers mon lit : Ha ! méchant, dit-il, combien de fois m'as-tu batu injuſtement? Là deſſus il me cracha au nez, & ſe mit à me ſoufleter, & à m'arracher la barbe. Sur ces entrefaites on oüit monter quelqu'un, & ma concubine fit la pleureuſe. Que ſi je les pouvois tenir?

CLOTON. Ceſſe de les menacer, & vien rendre compte de tes actions.

LE TYRAN. Y a-t-il quelqu'un aſſez hardy pour vouloir condamner un Roy?

CLOTON. Un Roy non, mais bien un mort : Tu auras tantôt à faire à un Juge qui ne t'épargnera pas.

LE TYRAN. Que je retourne donc en vie, quand ce ſeroit pour eſtre eſclave.

CLOTON. Où eſt ce Filoſofe Cynique avec ſon bâton, & toy, Mercure, tirez-le enſemble par les pieds & par la tête.

MERCURE. Suy-moy, coquin ; Tien Caron, je t'en charge, atache-le bien au mât du navire, qu'il ne puiſſe échaper.

LE TYRAN. Qu'on me donne pour le moins le haut bout, puisque j'ay esté Roy.

LE CYNIQUE. Je ne m'étonne pas que ton valet t'ait mal-traité, glorieux comme tu és. Si tu n'és plus sage, je traiteray mal ta Royauté.

LE TYRAN. Quoy! un Cynique aura la hardiesse de me braver, un coquin, que cent fois j'ay failly à faire pendre, parce qu'il se méloit de contrôler mes actions?

CLOTON. Qu'on l'atache pour punition où j'ay dit.

MICYLE. Et moy; Ne songe-t-on point à me passer, ou si l-on mépriſe ma pôvreté?

CLOTON. Qui és tu?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

CLOTON. Quoy? tu te fâches de demeurer, & ce Tyran veut donner des milions pour le laisser encore sur terre? Est-ce que tu estois las de vivre.

MICYLE. Ecoute, la plus venerable de toutes les Déesses: Jamais la promesse du Cyclope ne m'a pleû d'estre mangé le dernier, puis qu'enfin il faut estre mangé: D'ailleurs il y a bien de la difference entre la vie de ce Tyran & la miene. Il vivoit dans la gloire & dans l'opulence, parmy les jeux, le plaisir & la bonne chere, & a de la peine à quiter toutes ces delices. Car ces choses sont si glüantes, que l-on ne s'en peut défaire. Ceux qui sont hardis par tout ailleurs, tremblent quand il en faut venir là, & ne se peuvent empécher de tourner la tête vers le monde, comme un amant passionné vers sa maîtresse. Ce Tyran donc n'a cessé de conteſter par le chemin, & de t'importuner pour retourner à la lumiere. Mais moy, qui n'ay rien qui m'arrête, ni tresors, ni grandeurs, ni voluptez, j'estois toûjours prest à partir, & ta sœur ne m'a pas plutôt fait signe, que j'ay jeté là mon tranchet & mes savates, pour acourir icy pieds nuds, sans songer seulement à me décrasser ni à oter la poix de mes mains. Je marchois devant, comme tu-as veu, & en arrivant, j'ay

esté

esté ravy de voir que nul n'est icy plus grand que son compagnon, & que je ne cours point fortune de mourir de chaud ni de froid, de soif ni de faim, ni d'estre batu par les valets d'un grand Seigneur, ou mis en prison par un importun creancier. Au contraire, je voy que les pôvres rient icy, & que les riches y pleurent, bien loin de ce qui se fait là-haut.

CLOTON. Il est vray qu'il y a long-tems que je te voy rire. Dy m'en le sujet?

MICYLE. Je te le diray: Comme je demeurois prés du Tyran, & que je contemplois de plus prés sa gloire, il me paroissoit comme un Dieu, & fort au dessus de la condition humaine. Mais lors que je l'ay veu icy, sans sa pourpre & son diadême, il m'a semblé ridicule; & je me suis ry de moy-même, d'avoir jugé de sa felicité par l'odeur de sa cuisine, & par une vaine pompe. * Quand je considére aussi cet usurier, qui se plaint & se tourmente, de ce qu'il est mort sans avoir joüi de ses richesses, & les a laissées en proye à un jeune débauché, qui s'en donne par les joües: Je ne puis m'empécher de rire, sur tout, lors qu'il me souvient comme je l'ay veu pâle & défait, qui n'estoit heureux que par le bout des doigts, dont il contoit ses écus; Mais que ne partons nous, reservant cét entretien pour le passage?

* *Il y a au Grec, par le sang des huitres qui servoient à teindre sa Pourpre.*

CLOTON. Monte, que l'on tire l'anchre.

CARON. Où veus-tu aler? que tout est plein, ateu à passer une autre-fois.

MICYLE. Tu me fais tort, Caron, de me laisser ainsi tranfir sur le bord, & je m'en plaindray à Radamante. Mal-heureux que je suis, ils partent sans moy! je les suivray à la nage; aussi bien n'ay-je pas peur de me noyer estant mort, & d'ailleurs je n'ay pas dequoy payer le batelier.

CLOTON. Arrête, il n'est pas permis de passer de la sorte.

MICYLE. J'iray encore plus vîte que vous.

CLOTON. Aprochons-nous plutôt pour le prendre. Ten-luy la main, Mercure, & l'ayde à monter.

CARON. Où voulez-vous qu'il ſe mete?

MERCURE. Sur les épaules de ce Tyran.

CLOTON. Tu-as raiſon. Monte & foule aux pieds la Tyrannie. Voguons maintenant à la bonne heure.

LE CYNIQUE. Te peut-on dire la veirté, Caron, je n'ay rien pour te donner; car je n'ay aporté que mon bâton & ma beſace, mais je m'offre de tirer à la rame, & à la pompe, & pourveu que tu me donnes de bons outils, tu n'auras point de ſujet de te plaindre de moy.

CARON. Tien, il faut tirer d'une mauvaiſe paye ce qu'on peut.

LE CYNIQUE. Diray-je en paſſant quelque chanſon pour nous deſennuyer?

CARON. Je le veus. Si-tu en ſçais quelque bonne.

LE CYNIQUE. Fay donc taire ceux-cy, qui me rompent la tête de leurs cris.

LES MORTS. Ah! ma vigne! ah ma maiſon! ah ma femme! ah mes enfans! ah mes grandeurs! ah mes richeſſes!

MERCURE. Il n'y a que toy qui ne regretes rien, Micyle; mais il n'eſt pas permis de paſſer la barque de Caron ſans larmes.

MICYLE. Que veus-tu que j'y faſſe: Je n'ay rien à regreter.

MERCURE. Encore faut-il donner quelque choſe à la coûtume.

MICYLE. Ah! mes vieux ſouliers? Je ne vous verray plus! Je ne ſeray plus tout le jour à me morfondre dans une rüe, expoſé à toutes les injures du tems & des laquais, ſans manger depuis le matin juſques au ſoir! Qui eſt-ce qui heritera de ma poix & de mes alênes? Mais je ſuis las de crier, nous voila tantôt à bord.

CARON. çà que chacun mete la main à la bourſe. Tu ne tires rien, Micyle?

MICYLE. Que veus-tu que je tire, ſi je n'ay rien? A peine ſçay-je de quelle couleur eſt l'argent, ni ſi la monnoye eſt ronde ou carrée.

CARON.

CARON. O! l'heureuse journée, & le grand gain que nous avons fait! Encore ay-je peur que celui-cy n'améne la coûtume de ne rien payer: Descendez vîte, que j'aille passer les ânes, & le reste des animaux.

CLOTON. Conduy-les, Mercure, tandis que j'iray querir ces deux Princes, qui se sont entretüez pour les bornes de leurs Etats.

MERCURE. Alons, mes amis, marchez devant, si vous n'aimez mieux me suivre.

MICYLE. Grands Dieux, quelle obscurité! Où est maintenant le beau Paris? On ne sçauroit discerner icy la brune d'avec la blonde; car tout y est de même couleur, & je ne voy point de difference entre mes haillons, & la pourpre de ce Tyran. Mais où est ce Cynique?

LE CYNIQUE. Icy, Micyle, nous irons si tu veus de compagnie.

MICYLE. J'en suis content, donne-moy la main? Te souvient-il des mysteres d'Eleusine? * il me semble que cecy a beaucoup de raport.

* C'est qu'on y representoit Cerés de la sorte.

LE CYNIQUE. Tu-as raison; en voicy une qui s'avance la torche au poin, avec un regard furieux; Sans doute c'est quelqu'une des Furies.

MERCURE. Reçoy ceux-cy, Tisifone, il y en a mile, & quatre par dessus le marché.

TISIFONE. Il y a long-tems que Radamante vous atand.

RADAMANTE. Fay-les aprocher; & toy Mercure, fay l'office d'Huissier, aussi bien icy bas que là-haut.

LE CYNIQUE. Je te prie, Radamante, que ma cause soit apellée la premiere, car je veus accuser ce Tyran, & mon témoignage aura beaucoup plus de force, quand on sçaurá comme j'ay vécu.

RADAMANTE. Qui és tu?

LE CYNIQUE. Un Filosofe Cynique.

RADAMANTE. Avance-toy; Crie, Mercure, si quelqu'un a des reproches à faire contre luy. Per-

ſonne ne parle, deshabille-toy, pour voir ſi tu n'a point quelque tâche de peché.

LE CYNIQUE. Regarde, me voila tout nud.

RADAMANTE. Je n'en voy que trois ou quatre, encore à demy effacées: mais voila quelque marque de brûlure; on diroit que tu y as mis le feu.

LE CYNIQUE. Ce ſont les reſtes des pechez que j'ay faits avant que d'avoir embraſſé la Filoſofie: mais je les ay effacez depuis peu à peu.

RADAMANTE. Tu-as uſé d'excellens remedes, car il n'y paroît preſque plus: Va dans les champs Elyſées, joüir du repos des bien-heureux: Mais qu'on apelle auparavant la cauſe de ce Tyran, puiſqu'il en veut eſtre l'accuſateur.

MICYLE. Hé! Seigneur Radamante, il n'y a qu'un mot à la mienne; me voila déja deshabillé.

RADAMANTE. Qui és tu?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

RADAMANTE. Il eſt vray que tu n'as pas la moindre tache, non pas même les marques de brûlure de ce Filoſofe, va-t'en avec luy; Qu'on apelle la cauſe de ce Tyran.

MERCURE. Megapentés fils de Lacydas, où és tu? c'eſt à toy qu'on en veut: Il tourne la tête de l'autre côté, & ne fait pas ſemblant de nous entendre: Tiſifone, traîne-le par les cheveux. Que l'accuſateur parle.

LE CYNIQUE. Il n'eſt pas beſoin de grands diſcours pour le convaincre, il ne faut que le deshabiller comme les autres, on verra de belles taches; Toutefois, ſi tu veus pour la forme, je diray une partie de ce qu'il a fait. Je ne parleray point des crimes qu'il a commis, pour parvenir à l'Empire, ni avant que d'y eſtre parvenu; Mais aprés qu'il s'en fut rendu maître, avec une bande de voleurs & d'aſſaſſins, il fit mourir plus de dix mile Citoyens ſans aucune forme de procês; & s'eſtant enrichy de leurs dépoüilles, s'abandonna à toutes ſortes de vices & de diſſolution. Car il violoit les filles, enlevoit les femmes à leurs maris,

maris, & les enfans à leurs peres, & triomfoit hautement de la pudeur, & de la liberté publique. Pour ſon orgueil & ſon inſolence, ils ont eſté à un ſi haut point, qu'il ſeroit plus aiſé de regarder le Soleil en ſon midy, que de le contempler en ſa gloire. Quant à la cruauté, il a inventé de nouveaux ſuplices pour tourmenter les miſerables, & n'a pas épargné ſes propres amis, les uns à cauſe de leur vertu, les autres pour avoir leur bien. Qu'on les apelle, ils témoigneront contre luy; mais les voila tous venus.

RADAMANTE. Que répons-tu à cela?

LE TYRAN. Que les meurtres ſont veritables; mais ce qu'il a dit des voluptez, eſt faux.

LE CYNIQUE. Je ne veus point d'autres témoins que la lampe qui a éclairé ſes débauches, & le lict où il les a commiſes.

MERCURE. La Lampe & le Lict de Megapentés, aprochez!

RADAMANTE. Qu'a-t-il fait en vôtre preſence?

LE LICT. Toutes les ſâletez imaginables, que j'ay honte de publier.

RADAMANTE. Ton ſilence les dit aſſez. Que la lampe parle.

LA LAMPE. Celles qu'il a faites de jour me ſont inconües; mais la nuit, j'ay voulu quelque-fois m'éteindre pour ne les point voir; car il a ſouillé en cent façons ma lumiere.

RADAMANTE. C'eſt aſſez; Qu'on le deshabille. Dieux! il eſt tout couvert de vices: Quel ſuplice trouverons-nous aſſez grand pour le punir?

LE CYNIQUE. J'en ſçay un dont perſonne ne s'eſt encore aviſé.

RADAMANTE. Dy-le, tu obligeras tout l'Enfer.

LE CYNIQUE. Qu'il ne boive point de l'eau du fleuve d'Oubly, comme les autres.

RADAMANTE. Pourquoy?

LE CYNIQUE. Parce que le ſouvenir de ſes crimes luy ſera un bourreau perpetuel.

RADAMANTE. Tu-as raiſon, qu'on l'atache prés de Tantale, & que la conſideration de ſa felicité paſſée ſerve encore à le tourmenter.

DE CEUX QUI ENTRENT AU SERVICE DES GRANDS.

Il décrit les incommoditez qu'on y ſoufre, & particulierement celles qu'endurent les gens de Létres.

JE ne ſçay par où commencer, mon cher Timoclés, pour te dire ce qu'on eſt contraint de faire & ſoufrir chez les Grands, quand même on y entreroit comme amy, ſi l-on peut apeller amitié une ſi dure ſervitude. Car je ſçay un partie de ce qu'on y ſoufre, non pas pour l'avoir éprouvé moy-même; mais pour l'avoir apris de ceux qui avoient paſſé par cette épreuve, dont les uns languiſſoient encore dans lers fers, les autres en eſtoient délivrez, & contoient avec plaiſir l'hiſtoire de leurs mal-heurs, & celle de leur délivrance. Ceux-cy me ſembloient les plus croyables, & les mieux inſtruits, pour avoir ſondé pleinement, s'il faut ainſi dire, la profondeur de ces myſteres. Je les écoutois donc atantivement, comme on fait ceux qu'on voit échapez du naufrage, conter, la tête raſe dans les temples, la fureur des vagues émües, la rage des vents, la hauteur des rochers, les cris lamentables des matelots, lors que le gouvernail emporté, le mât rompu, les voiles déchirées, ôtent toute eſperance de ſalut; & là-deſſus l'apparition favorable des étoiles de Caſtor & de Pollux, qui viennent tout à propos comme un Dieu de Comedie, lors que le Pöete ne peut plus déméler ſon intrigue. C'eſt ainſi que ces Courtiſans me contoient les tempêtes de la Cour, où tout leur rioit d'abord;

bord; mais que le calme fut bien-tôt suivy de la tourmente, & qu'ils eurent beaucoup à soufrir tout le tems de leur navigation, jusqu'à ce que leur vaisseau s'alla briser contre un écueil qui estoit caché sous les ondes, ou contre quelque roc escarpé, d'où ils se sauverent à peine tout-nuds, aprés avoir tout perdu. Pendant ce triste recit, il me semble que de honte, ils taisoient encore plusieurs choses, que je devinois aisément, & que je te veus representer auec le reste, parce que je te vois brûler d'envie il y a longtems de t'embarquer sur cette mer. Car comme l-on fut tombé un jour sur ce discours, dans une compagnie où nous estions, l'un de ceux qui estoient presens ayant commencé à loüer cette condition, comme la plus heureuse, parce que non-seulement on faisoit bonne chere sans qu'il en coutât rien, on estoit logé magnifiquement, traîné en caroſſe, aymé des plus grands de Rome; mais qu'on estoit payé pour cela comme pour un grand service: Je te vis alors ouvrir l'ôreile à ce discours, & tout prest à mordre à l'hameçon. Pour empécher donc que tu ne sois pris, & que tu ne te puisse plaindre qu'on t'ait veu tomber dans le precipice, sans t'en avertir, je te veus representer une partie des maux qui sont atachez à cette profession, & te découvrir les filets qui sont tendus sous ces fleurs. Aprés, tu t'y jeteras si tu veus à corps perdu, sans que je m'en soucie beaucoup, puisque je me seray aquité de mon devoir, & auray déchargé ma conscience. Mais quoy que ce discours soit entrepris particulierement pour toy, il ne regarde pas seulement les Filosofes, mais toutes les personnes de Létres qui s'atachent au service des Grands pour estre à leurs gages, puisque les maux qu'on y soufre sont communs à tous, mais doivent estre d'autant-plus insuportables aux Filosofes, qu'ils ne sont pas mieux traitez que les autres. Et en cela je ne condamne pas seulement ceux qui sont cause du mal, mais ceux qui sont si lâches que de l'endurer: ce que tu ne dois point trouver mauvais, si ce n'est un crime de dire la

verité trop librement, puiſque ce n'eſt pas moy qui ſuis cauſe de leur mal-heur, mais eux-mêmes. Je ne pretens pas pourtant comprendre en ce rang les Courtiſans, ni les autres ames lâches qui ne ſçauroient faire autre choſe, & qui ſans cela ſeroient inutiles: car outre qu'ils ne ſont pas dignes d'un meilleur traitement, ils ne m'écouteroient pas quand je leur dirois la verité, & ne croiroient pas recevoir un afront, quand même on leur verſeroit, comme on dit, le pot de chambre ſur la tête. C'eſt donc ſeulement pour les perſonnes de Létres que j'écris, afin de les afranchir s'il ſe peut. Pour cela, j'examineray toutes les raiſons qui les peuvent porter à ce deſſein, & feray voir qu'elles ne ſont ni preſſantes, ni neceſſaires, afin de leur ôter toute ſorte de pretexte & d'excuſe. La premiere qu'ils alleguent, c'eſt la pôvreté, comme le pire de tous les maux, pour lequel éviter on peut tout faire, & tout ſoufrir. C'eſt pourquoy ils ont toûjours à la bouche le mot de Téognis, *Qu'elle domte les plus fiers courages*, & alleguent tout ce que les Pöetes & les plus lâches eſprits ont pû inventer contre elle, pour en faire peur aux hommes. Il eſt certain que s'ils ſe pouvoient par-là métre à couvert de la neceſſité pour toute leur vie, ils ſeroient excuſables de chercher un azile pour ſe défendre contre un ſi puiſſant ennemy: mais le remede eſt pire que le mal, & au lieu de le guerir, il ne fait que l'empirer. Car la pôvreté dure toûjours, & la cruelle neceſſité de ſervir, parce qu'on dépenſe chez les Grands tout ce qu'on gagne à leur ſervice, encore ſouvent ne ſuffit-il pas. L'autre raiſon eſt, qu'ils n'embraſſeroient pas cette profeſſion, s'ils en avoient d'autre; mais comme ils ne ſont plus en âge d'aprendre, ils ſont contrains de ſubir le joug de la ſervitude. Voyons donc, s'ils n'ont point d'autre moyen de ſubſiſter, & ſi ce qu'ils gagnent ne leur coûte gueres, & qu'ils ne travaillent pas plus que les artiſans pour l'avoir; Car ce ſeroit le comble de la felicité, de pouvoir vivre à ſon aiſe ſans rien faire.

Mais

Mais le contraire ſe trouvera veritable, puis qu'il leur naît tous les jours de nouveaux maux, à qui les forces du corps & de l'eſprit ne ſont pas capables de reſiſter. Nous en parlerons lors que nous repreſenterons le reſte de ce qu'ils endurent; il ſuffira preſentement de montrer, que ce n'eſt pas-là la veritable cauſe du mal: mais l'éclat trompeur des richeſſes qui leur donne dans la veüe, & les ébloüit. Ils croyent que la felicité conſiſte dans le luxe, & ſe prometent des montagnes d'or, qu'ils ne poſſederont jamais qu'en ſonge. Ce n'eſt donc pas tant la neceſſité qui les preſſe, que le deſir de choſes vaines & ſuperfluës, qui les rend eſclaves toute leur vie. Car comme les Dames adroites qui ſçavent que l'amour s'éteint par la joüiſſance, entretiennent d'eſperance leurs galans, & prometent toûjours ce qu'elles n'acordent jamais; les Grands recompenſent le plus tard qu'ils peuvent ceux qui les ſervent, pour faire durer leur ſervitude. Or il eſt ridicule de toûjours ſoufrir pour l'eſperance toute ſeule, ſur tout lors qu'elle eſt incertaine, & le mal certain & indubitable: Car je ne les blâmerois pas trop de travailler pour la volupté, s'ils ne l'achetoient point au prix de la liberté qui vaut mieux qu'elle, & au lieu de la felicité, n'embraſſoient que ſon idole. Les compagnons d'Ulyſſe, charmez d'une volupté preſente, firent banqueroute à l'honneur, & en oublierent le retour en leur patrie; C'eſt à peu prés ce que font ceux qui voilent leur ſervitude du nom d'une honête amitié. Mais pour moy je renoncerois même à celle de l'Empereur, ſi elle me coûtoit ma liberté, ſans en tirer aucun avantage, & qu'il poſſedât tout ſeul toutes ſes grandeurs & ſes richeſſes ſans m'en faire part. Voila donc le ſujet veritable de leur eſclavage, & le peu d'utilité qui leur en revient. Voyons maintenant ce qu'ils ſont obligez de faire pour en venir là; nous examinerons en-ſuite ce qu'ils ſont contraints de ſoufrir dans cette condition, & quelle eſt la cataſtrofe de la tragedie. Premierement, on ne peut dire qu'il eſt facile d'entrer chez les

Grands, & qu'il n'y a qu'à le vouloir; Il faut bien süer & travailler auparavant; s'habiller au dessus de sa condition & de la façon * qu'ils aiment le mieux, pour ne leur pas métre devant les yeux des objets qui leur soient desagreables; les suivre par tout, avec mile incommoditez; se trouver le matin à leur lever, soufrir la mauvaise humeur de leurs valets, & les rebufades de leurs portiers, à qui il faut même donner de l'argent pour retenir vôtre nom. Avec tout cela, Monsieur sera plusieurs jours sans vous regarder; Que si vous estes si heureux qu'aprés un long-tems il vienne â jeter les yeux sur vous, & à s'abaisser jusqu'a vous parler, alors vous croyez que vôtre fortune est faite. Cependant, vous faites rire ceux qui sont presents, qui vous voyent tout interdit, dire quelque mot de travers, & vous prenent pour un lourdaut, ou pour un faquin, qui n'a pas coûtume de parler à des personnes de condition: car ce que vous apellez pudeur, un Courtisan l'apelle lâcheté & foiblesse. Vous vous retirez donc tout confus, & vous blâmez vous-même de trop de timidité. Enfin, aprés beaucoup de travaux, non pas pour Helene ni pour Troye, comme dit le Pöete, mais pour devenir esclave; Si la Fortune vous rit, & que quelque Dieu vous soit favorable, on vous reçoit à faire preuve de vôtre esprit. Vous ne manquez pas de prendre pour vôtre sujet le Panegyrique de celuy à qui vous parlez; car les Grands sont bien aise d'entendre publier leurs loüanges. Alors comme s'il s'agissoit de la vie ou de l'honneur, il vous faut donner la gêne, pour faire quelque chose de grand & d'achevé, de peur de tromper son atante, outre qu'estant rebuté une fois, personne aprés cela ne vous voudroit plus recevoir. Vous vous tourmentez donc en cent façons pour surpasser vos rivaux, & tremblez lors que ce Seigneur semble ne pas aprouver ce que vous avez fait, ou le loüer foiblement, & l'écouter avec negligence. Mais vous estes tout transporté, lors qu'il sourit & fait mine de l'entendre avec plaisir. Considerez cependant, quel

* *Il y a au Grec, de la couleur.*

quel creve-cœur c'eſt à un honête-homme, qui eſt quelque-fois déja ſur l'âge, de ſubir l'examen d'un ſot ou d'un ignorant. Ajoûtez à cela, qu'on recherche toute vôtre vie, & qu'on vous contraint de répondre de toutes les fautes de vôtre jeuneſſe; car vous ne manquez pas d'envieux qui les publient, ou par malice, ou pour ſe métre en vôtre place; & l-on croit plus aiſément le mal que le bien. Que ſi vous eſtes aſſez heureux pour ſurmonter toutes ces difficultez; Que perſonne ne vous traverſe; Que le maître vous goûte; Que ſa femme y conſente; Que vous ayez l'approbation des amis & des domeſtiques: Alors vous penſez eſtre au deſſus de la fortune, mais vous n'eſtes encore qu'au bas de la roüe, car tous vos biens ne ſont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Or il eût eſté à propos, pour tant de peine que vous aviez priſe, que vous n'euſſiez pas remporté ſeulement une couronne de laurier, mais du profit auſſi bien que de l'honneur. Car pour commencer par le feſtin de vôtre reception, permetez-moy d'apeller ainſi le premier repas que vous ferez chez ce Seigneur, vous y trouverez plus de ſujet de mécontement, que de ſatisfaction. Il viendra d'abord un valet aſſez bien fait vous convier, à qui il faudra donner quelque choſe, qu'il refuſera du commencement, mais il le prendra à la fin, riant en ſoy-même de ce que vous eſtes comme obligé de luy faire des preſens pour eſtre compagnon de ſa ſervitude. Vous vous parez, cependant, & metez vos beaux habits, pour aſſiſter à un feſtin où vous devez perdre vôtre liberté. Il faut bien prendre vos meſures, pour n'arriver ni trop-tôt ni trop tard; car l'un eſt incivil & l'autre importun. Le maître, aprés vous avoir bien receu, vous prendra par la main & vous fera aſſeoir au deſſus de luy, * pour vous faire plus d'honneur, & vous ſerez contraint de vous y métre aprés pluſieurs conteſtations, & de prendre place parmy quelques amis qu'il aura apellez pour ce ſujet. Alors, comme ſi vous eſtiez à la table de Jupiter, vous repaiſſez plus

* *Ou, quelqu'un au lieu de luy.*

vos

vos yeux que vôtre eſtomac, à contempler tout ce qui ſe paſſe. Les autres ne ſont pas moins curieux de voir comme vous vous y prendrez d'abord; quelquefois par ordre du maître, pour remarquer ſi vous ne jeterez point quelques regards à la dérobée ſur ſa femme, ou ſur ſes enfans. Que ſi vous paroiſſez un peu ſurpris, & déconcerté, on ne manquera pas d'en rire, & de vous prendre pour un pedant qui n'avez pas acoûtumé de hanter les compagnies. Car vous n'avez pas ſeulement la hardieſſe de demander à boire, ni de toucher aux viandes, & atandez qu'on vous ſerve, ou avez l'œil ſur vôtre voiſin, pour faire comme luy, de peur de commetre quelque incivilité. Cependant, vous eſtes agité de cent diverſes penſées, & tantôt admirez la magnificence de ce Seigneur, & avez pitié de vôtre condition en la comparant à la ſienne; tantôt vous beniſſez vôtre fortune d'eſtre preſt à joüir de cette felicité, & à faire des jours gras toute vôtre vie. Voustenez donc pour bien employez tous les travaux que vous avez pris pour y parvenir. Là deſſus, on ſe met à boire des ſantez, & quelqu'un prenant un grand verre, pour vous faire plus d'honneur, boit à la vôtre, en vous donnant quelque titre qu'il croira vous eſtre agreable. Mais quand c'eſt à vôtre tour, vous ne ſçavez que répondre, & paſſez pour un ſot ou pour un pedant. Vous ne laiſſez pas de donner de la jalouſie aux anciens ſerviteurs de la maiſon, qui voyent traiter avec tant de civilité un nouveau venu. Il ne manquoit plus que cela à nôtre ſervitude, diſent-ils; il n'y a plus rien à faire à Rome que pour ces gens là, parlant des Grecs, & je ne voy pas pourquoy l-on en fait tant d'eſtat pour ſçavoir parler une autre langue que la nôtre. Aten, dit l'vn, cela ne durera pas long-tems, c'eſt un balay neuf, qu'on jetera bien-tôt derriere la porte; Je ne luy donne que quatre ou cinq jours, aprés quoy je le verray auſſi bien que nous, regreter ſa condition. L'autre ajoûte, n'avez-vous pas remarqué comme il boit & mange goulûment, & ronge ſes viandes juſqu'aux os?

On

On voit bien qu'il n'a pas acoutumé de faire bonne chere; Je croy qu'il n'avoit pas ſon ſoul de pain. En un mot, vous faites ce jour-là tout l'entretien de la famille, & c'eſt proprement vôtre feſtin; car on n'y parle que de vous, & l-on ſe prepare déja à vous faire piece. D'autre côté, comme vous avez plus beu & mangé que de coûtume, le ventre vous preſſe, & vous voudriez eſtre dehors; mais il vaudroit mieux crever que de faire quelque action mal-ſeante. Cependant, comme le feſtin continüe, & qu'il arrive toûjours mets ſur mets, & ſpectacles ſur ſpectacles; * car le maître du logis eſt bien-aiſe d'étaler devant vous toute ſa magnificence: Vous maudiſſez mile fois & le feſtin & les conviez, & l'heure que vous avez jamais penſé à venir là, & voudriez à un beſoin, que le feu prît à la maiſon, où qu'il ſurvint quelqu'autre accident, qui obligeât la compagnie à ſe retirer. Vous ne prenez donc plaiſir à rien, & ne voyez pas, s'il faut ainſi dire, ce qui ſe paſſe, ni n'entendez là douceur des voix & des inſtrumens, quoy que vous ſoyez contraint par bien-ſeance, de faire de tems en tems des acclamations, quand ce ne ſeroit que pour ne point paſſer pour ſtupide. Voila quel eſt ce premier feſtin tant ſouhaité, qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait chez ſoy. Car ce n'eſt pas dans la multitude ni dans la diverſité des viandes que conſiſte la bonne chere, mais dans la franchiſe & la gayeté. Ajoûtez à cela, le dégoût qui ſuit vôtre débauche, & les maux de tête & d'eſtomac que vous avez toute la nuit, avec des inquietudes qui vous empéchent de repoſer. Cependant, il faut convenir le lendemain du prix de vôtre ſervitude, en preſence de deux ou trois de ces Meſſieurs qui ont ſoupé le ſoir avec vous, & lors que vous avez pris un ſiege, car on ne parlera pas à vous autrement, ce Seigneur commence ainſi: Vous voyez, Monſieur, l'eſtat de ma maiſon, & comme tout y eſt ſans fard & ſans artifice; vous en devez uſer de même, & croire que tout eſt à vous. Car il n'y auroit point d'apa-

* Coûtume ancienne.

d'aparence que j'euſſe quelque choſe de reſervé pour une perſonne à qui j'ouvre mon cœur & mon ame, & donne la conduite de mes enfans & de moy-même. Mais puis-qu'il faut quelque choſe de certain pour vôtre entretenement, quoy que je ſçache bien que ce n'eſt pas ce qui vous meine, & qu'il ne faut pas grand choſe à un homme de Létres; je vous prie de le dire franchement, & de ménager la bourſe d'une perſonne qui vous aime, & qui à beaucoup d'autres dépenſes à faire, comme vous voyez. Je ne parle point des preſens * que vous recevrez icy, qui ſeront pourtant aſſez conſiderables pour les métre en ligne de conte, ni des faveurs que vous pouvez juſtement atandre. Ces paroles démontent toutes vos eſperances, & vous precipitent du faîte de la gloire où vous penſiez eſtre monté, dans l'abîme du neant. Vous demeurez donc quelque tems ſans repartir, tant que flaté de l'eſpoir d'une recompenſe incertaine, & de ce qu'il a dit en entrant que tout eſtoit à vous, quoy que ce ne fût qu'un compliment; vous luy répondez tout confus, que vous n'avez garde de luy rien preſcrire, & que vous ne voulez que ce qui luy plaira. Mais il ne l'entend pas ainſi, & vous preſſe de le dire; & ſur vôtre refus, prie un de ſes amis de le faire, aprés luy avoir fait encore quelque preambule ſur la grandeur & la neceſſité de ſa dépenſe. Alors ce galant-homme, nourry toute ſa vie dans les flateries de la Cour, commence par le bon-heur que ce vous eſt d'avoir obtenu une place ſi enviée, & d'eſtre dans la maiſon & dans l'amitié d'un des plus grands de Rome. Il dit que vous eſtes trop heureux, pourveu que vous le ſçachiez conoître; Qu'il ſçait pluſieurs tres-celebres perſonnes de Létres qui donneroient beaucoup pour cela, bien-loin de demander quelque choſe, à cauſe de l'honneur & du profit qui leur en pourroit revenir. Là deſſus il propoſe quelque leger appointement, particulierement ſi l-on à égard à vôtre eſperance, & vous eſtes obligé de vous en contenter, pour ne point conteſter honteuſement ſur des gages

* *Eſtrênes, &c.*

comme

comme un valêt; outre qu'il n'eſt plus tems de reculer, & que vous eſtes pris. Vous paſſez donc ſous le joug, qui eſt aſſez doux d'abord; car on ne vous veut pas deſeſperer, & l-on n'eſt pas encore las de vous, joint qu'on a quelque reſpect pour un nouveau venu. D'ailleurs, vous eſtes felicité de ceux de vôtre cônoiſſance, comme ſi vous aviez fait une grande fortune, & admiré des ſots qui vous voyent entrer librement dans le baluſtre, quoy que vous ſoyez bientôt las de cét honneur, & que vous ne ſçachiez pas ce qu'on peut tant admirer dans vôtre condition. Vous ne laiſſez pas pourtant de vous plaire à ces petits aplaudiſſemens, & de juger de vôtre bon-heur par l'opinion d'autruy. Vous aydez même à vous tromper, & vous flatez d'eſperance que vôtre fortune augmentera tous les jours, encore que tout le contraire arrive, & que vous recônoiſſiez à la fin ce que j'ay dit, que tous vos biens ne ſont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Vous demanderez, peut-eſtre, quels ſont ces maux, & ce qu'il y peut avoir de ſi inſuportable en cette condition? Premierement, il faut renoncer à toute la gloire de vos Ancêtres ſi vous en avez quelqu'une, & conter ce jour-là pour le dernier de vôtre liberté, & le premier de vôtre ſervitude. Ne vous offenſez pas du mot, puiſque vous ſoufrez bien la choſe, & tenez pour aſſeuré que vos ſervices ne ſeront pas encore ſi agreables que ceux des autres, parce que vous vous y prendrez de mauvaiſe grace, n'y eſtant pas acoûtumé. Cependant, le ſouvenir de vôtre liberté vous reviendra dans l'eſprit, & vous fera regimber quelque-fois, & porter plus impatiemment vôtre eſclavage. Si ce n'eſt que vous ne croyiez pas eſtre eſclave pour n'eſtre pas né en Bitynie, & n'avoir pas eſté vendu à ſon de trompe ſur la place publique. Car il n'en eſtoit point beſoin puiſque vous vous eſtes vendu vous-même, & avez couru toute la ville pour chercher un maître. Ajoûtez à cela, qu'il faut tendre la main de tems en tems parmy les autres valets, pour recevoir vos gages quels qu'ils puiſſent eſtre.

eſtre. Mais dites-moy, miſerable ; car je dois parler ainſi à un homme qui ſe dit Filoſofe, & qui ne l'eſt pas ; ſi vous aviez eſté pris ſur mer, & vendu par les Pirates, ne crieriez-vous pas contre la Fortune ? & ſi quelqu'un vous vouloit entraîner dans la ſervitude, n'imploreriez-vous pas le ſecours des Loix ? & ne prendriez-vous pas à témoin les Dieux & les hommes, pour montrer que vous eſtes né libre ? Cependant, pour peu de choſe vous renoncez volontairement à la liberté, & encore à un âge où vous devriez ſonger à vous afranchir, ſi vous eſtiez né eſclave. Que ſont devenus tous ces beaux diſcours de la Filoſofie qui metent la liberté à un ſi haut prix ? Vous la rendez eſclave elle-même, avec la Vertu & la Sageſſe, & n'avez point de honte de les méler parmy la canaille, & de leur aprendre à begayer une langue étrangere pour les rendre ridicules. Vous mangez tous les jours avec une foule de gens ramaſſez, où vous eſtes contraint de boire plus que vôtre ſoul, quand il leur plaît, & de loüer ce qui ne vous plâît pas, puis vous lever le lendemain dés le point du jour, au ſon d'une cloche, & perdre la plus douce heure du repos, pour aler courir toute la ville avec vos bas crotez du ſoir. * Eſtiez-vous reduit à une ſi grande neceſſité, que d'eſtre contraint pour vivre, de trahir ainſi vôtre liberté & vôtre honneur, ou ſi vous avez eſté ébloüi de l'éclat trompeur des Richeſſes, & charmé par l'odeur de la Cuiſine ? Vous portez donc maintenant tout à loiſir la peine de vôtre intemperance, & comme un ſinge ataché à un billot, vous ſervez de joüet aux autres, tandis que vous vous eſtimez heureux, pour manger tout vôtre ſoul de figues ? Où ſont tous ces beaux diſcours de Sageſſe & de Vertu ? vous les avez mis en oubly, auſſi bien que vôtre patrie & vôtre race. Encore ſeroit-ce peu, ſi vôtre ſervitude n'eſtoit que honteuſe, & que la peine n'y fût pas jointe à l'infamie. Mais conſiderons un peu, ſi vos travaux ſont ſuportables, & s'ils different beaucoup de ceux des autres valets. Premierement, la paſſion que ce Seigneur

* *Ou, vos jambes.*

Seigneur avoit témoignée d'abord pour les Létres, n'estoit qu'une passion feinte; car comme dit le Proverbe, *Qu'a de commun l'âne avec la Lyre?* Pensez-vous qu'il se soit jamais rompu la tête pour découvrir la sagesse de Platon, ou l'éloquence de Demosthene? Qui auroit bâny du cœur des Grands l'avarice & l'ambition, il n'y resteroit que le luxe, l'ignorance, la môlesse & la brutalité. Pourquoy donc a-t-il voulu avoir un Filosofe à sa suite? parce que cela faisoit à sa vanité, & qu'il en aquerroit la reputation d'habile homme. C'est pour ta barbe & ton manteau qu'il t'a pris, plutôt que pour ta doctrine. Il veut passer pour sçavant, ou du moins pour homme qui aime les belles Létres, & qui se conoît aux bonnes choses; c'est pourquoy il te fait suivre par tout, sans te donner un seul moment de relâche. Quelquefois il t'entretient par la rüe, non pas de doctrine, car il ne sçauroit; mais de tout ce qui luy vient à la fantaisie, pour faire voir qu'il donne tout son tems à l'étude, & à l'entretien des personnes doctes. Cependant, il te faut courir haut & bas, car tu sçais comme la ville de Rome est faite, & troter aprés luy pour le suivre, jusqu'à ce qu'il entre chez quelqu'un de ses amis, où pendant qu'il demeure enfermé, tu és dehors à t'entretenir tout seul, & prens un livre à la main, que tu lis debout, faute de siege. Enfin, la nuit vient que tu n'as quelquefois ni bû, ni mangé, & as à peine le loisir d'entrer dans le bain pour manger sur la minuit, le reste des autres. Car on ne te fait plus le même honneur qu'auparavant, & l-on entretiendra en ta place un nouveau venu, selon la coûtume des Grands qui mépriſent ceux qui sont à eux, & caressent ceux qui n'y sont pas. Tu te mets donc à table en un coin pour estre témoin de ce qui se passe, comme si tu n'estois pas de la compagnie: Car tu ne bois plus du même vin, ni ne manges des mêmes viandes, mais on servira au haut bout le gibier & la venaison, & devant toy quelque pigeon maigre & sec, encore quelquefois te le prend-on pour le donner à un autre, & l-on te dit à l'oreille,

pour te conſoler, que tu és de la maiſon. Que s'il y a quelque morceau delicat, n'atan pas que l-on t'en ſerve, ſi tu n'és bien des amis de celuy qui tranche, ou l-on te donnera quelques os couverts de graiſſe, comme Prometée fit à Jupiter. N'eſt-ce pas encore une choſe inſuportable, & qui fait enrager, quand on a tant ſoit peu de ſentiment, de voir que ceux qui ſont au deſſus de vous à table, laiſſent par mépris des viandes où vous n'oſeriez toucher, & avâlent le vin delicieux tandis que vous ne beuvez que du ginguet; Encore n'en avez vous pas tout vôtre ſoul; car ſouvent les valets ne font pas ſemblant de vous entandre, & tournent la tête d'autre côté, quand vous demandez à boire. Mais en recompenſe, ils vous ſervent toûjours dans quelque coupe d'or ou d'argent, afin qu'on ne voye pas la difference du vin. Ajoûtez à cela pluſieurs autres déplaiſirs; ſur tout, quand vous verrez qu'on fera plus de cas d'un Mâquereau ou d'un Violon que de vous; ſi bien que vous vous retirez à part tout triſte, & maudiſſez le Deſtin, la Fortune, ou la Nature, de ne vous avoir donné aucun agréément pour vous faire aimer. Car vous ne ſçavez pas ſeulement faire un bon conte, & eſtes même à charge, lors qu'on ſe veut réjoüir. En un mot, ſi vous voulez tenir vôtre gravité, vous eſtes inſuportable; & ſi vous voulez faire le plaiſant, vous devenez ridicule, comme un Comedien, qui voudroit faire rire dans un perſonnage de Tragedie. Vous en venez donc juſqu'à ſouhaiter d'eſtre Pöete au lieu de Filoſofe, & à un beſoin Aſtrologue ou Magicien, à cauſe de l'eſtime que vous voyez faire de ces gens-là chez les Grands, à qui ils compoſent des chanſons d'amour, & prometent des grandeurs & des richeſſes. Au defaut de cela, vous eſtes contraint de plier & de baiſſer la tête, parce qu'il ne faut qu'un valet envieux ou mécontent pour vous perdre, & vous accuſer de ne trouver pas que le page de Madame chante bien, * ou joüe bien de la lyre, qui eſt un crime irremiſſible. Il faut donc, en dépit que vous en ayez vous

* *Ou, danſe.*

vous répandre en loüanges exceſſives & affectées, & crier avec une goſier ſec comme les grenouilles des champs. Car on atand toujours de vous quelque flaterie délicate, qui témoigne vôtre eſprit & vôtre complaiſance. Mais ce que je trouve de plus étrange, c'eſt de vous voir ainſi à jeun, couronné & parfumé comme ces ſepulcres autour deſquels on fait bonne chere, & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlandes. D'autre côté, quand le maître de la maiſon eſt un peu jaloux, vous n'eſtes pas en ſeureté, ſi vous n'eſtes tout à fait deſagréable, & eſtes contraint de baiſſer les yeux à table comme les Courtiſans du Roy de Perſe, de-peur d'eſtre percé d'un coup de fléche tout en beuvant. Car les Grands ont une infinité d'yeux & d'oreilles, qui voyent & qui entendent, non-ſeulement ce qui ſe paſſe, mais ce qui ne ſe paſſe pas. Quand donc le matin, ou lors que vous ne pouvez dormir, vous faites reflexion là deſſus, vous dites en vous-même. Miſerable que je ſuis, quelle felicité ay-je quitée pour me plonger dans un goufre de mal-heurs? Que ſont devenües toutes ces belles eſperances dont j'entretenois ma réverie? Au lieu de la liberté, je rencontre la ſervitude, & pour le repos, je trouve le tracas & le tumulte. Quand vivray-je pour moy, aprés avoir tant vécu pour autruy? On me traîne par tout emmuſelé comme un Ours, & je ſers de joüet à tout le monde, & de ſuplice à moy-même. Là deſſus l'heure ſonne, il faut retourner à ſon travail ordinaire, aprés s'eſtre graiſſé les jointures, afin de les avoir plus ſouples. Cependant, cette vie ſi contraire à celle que vous meniez auparavant, vous mine peu à peu, & entraîne aprés ſoy pluſieurs maladies; mais il ne faut pas laiſſer de faire bon viſage, & de tâcher à vaincre ſon mal. Car ſi vous venez à vous relacher tant ſoit peu, on dira que vous contrefaites le malade, pour vous exemter de vôtre devoir; de ſorte que vous devenez à la fin pâle & tranſi comme un mort. Voila les maux de la ville. Que s'il faut aler à la campagne, ce ſont de nou-

velles incommoditez. Car pour ne point parler des autres, il se trouve souvent que vous venez des derniers, ou à cause du mauvais tems, ou pour avoir atendu trop long-tems le chariot; si bien qu'en arrivant à l'hôtellerie, vous ne sçavez où coucher, si ce n'est avec le cuisinier ou le côefeur de Madame, qui vous donnent la moitié de leur lict, encore est-ce par une grace particuliere. Je te veus conter, à ce propos, ce qui avint à un Filosofe Stöique* qui demeuroit chez une Dame de condition, & des plus galantes de Rome, laquelle alant aux champs, le fit asseoir prés de son Mignon. Premierement, l'assemblage estoit ridicule d'un Muguet & d'un Filosofe; Et il les faisoit beau voir tous deux à une portiere, l'un avec sa mine grave, & l'autre paré & ajusté en Courtisane, qui à un besoin eût porté une côeffe pour se garder du hâle, & l-on dit qu'il le vouloit faire si l-on ne l'en eût empéché. Tout le long du chemin il ne fit que rire & chanter, à peine qu'il ne dansât en carrosse. Pour comble de bonne fortune, la Dame pria nôtre Filosofe, comme le plus sage de la compagnie, de porter sa petite chiene, à qui elle craignoit qu'il n'arrivât quelque accident, à cause qu'elle estoit pleine, ce qui fit dire assez plaisamment à ce Muguet, que de Filosofe Stöique il estoit devenu Filosofe Cynique, & il falut boire la raillerie de peur de l'acroître en se défendant, & se faire moquer de soy. Cependant, cela augmentoit la beauté du spectacle, de voir un Filosofe déja sur l'âge, avec sa grande barbe, porter entre ses bras un petit chien qui passoit la tête par l'ouverture de son manteau, & s'amusoit à lêcher sa barbe où il estoit resté quelque goute de sauce du soir precédent. On dit qu'il pissoit même quelque fois sur luy, & que la pôvre beste fit ses petits dans son manteau. Voila les afrons que les gens de Létres sont contrains d'endurer chez les Grands, où l-on les acoûtume peu à peu à tout soufrir. J'en ay veu un qu'on obligea de declamer en pleine table pour divertir la compagnie, & l-on le railloit de ce qu'il ne haran-

* *Thesmopolis.*

haranguoit pas à l'eau, * mais au vin; Toute-fois pour le conſoler en quelque ſorte, on luy donna cinquante francs. Que ſi le maître de la maiſon ſe méle d'écrire en proſe ou en vers, ce vous eſt un nouveau ſuplice. Car il ne manquera pas de vous lire ſes ouvrages, même pendant le repas, & il les faudra admirer quand ils ſeroient pleins de ſoleciſmes, & prendre ſes fautes pour des figures de Retorique; ſi l'on ne veut courir la fortune des Courtiſans de Denis le Tyran, qu'il envoyoit aux Carrieres, † lors qu'ils ne le loüoient pas aſſez à ſon gré, & les faiſoit paſſer pour des envieux, ou pour des traîtres. D'autres veulent paſſer pour beaux, qu'il faut traiter d'Adonis & d'Hyacintes, quand ils ſeroient les plus deſagréables du monde. Mais c'eſt bien pis quand les femmes font les ſçavantes; & veulent avoir des Doctes auprés d'elles pour les entretenir tandis qu'on les coëffe, ou qu'elles dînent. Car s'il arrive alors quelque poulet de leur Galand, elles les plantent là pour y répondre, & il faut quiter tous ces beaux diſcours de Vertu & de Doctrine, tandis que Madame fait une létre d'amour. Que ſi elles vous font quelque miſerable preſent aux étrênes, il faudra pour action de graces leur faire un Panegyrique, où on les comparera à tout ce qu'il y a de beau & d'illuſtre dans toute l'antiquité; Mais il ne faut pas oublier de donner quelque choſe au valet qui en porte le premier la nouvelle, quoy qu'il en viene encore une douzaine d'autres le lendemain ſe faire de feſte, à qui il faudra témoigner d'en avoir l'obligation, bien qu'ils n'y ayent rien contribué, & leur faire quelque preſent, encore ne ſeront-ils pas contens. Ajoûtez à cela que pour eſtre payé de ſes apointemens qui ſont moins que rien, il faut faire la cour au Treſorier & à l'Intendant, ſans parler de ceux qui ont l'oreille de Monſieur ou de Madame, & qui les gouvernent; car s'il vous arrive de les demander, vous eſtes inſuportable. Cependant, vous ne recevez rien que vous ne le deviez long-tems auparavant au Tailleur, au Cordonnier, ou à l'Apoticaire, ſi bien que vous

* *Il a égard à la coûtume ancienne des heroïnes d'eau, dont on ſe ſervoit dans le barreau.*

† *C'eſtoit comme les Galéres parmy nous.*

ne metez rien en bourſe. Pour comble de mal-heur, vous eſtes expoſé à l'envie & à la médiſance : Car comme le maître commence à ſe laſſer de vous, qui vieilliſſez, & devenez un peu peſant, il voudroit en eſtre déja défait ; outre que vous luy eſtes à charge, parce que vous atandez de luy quelque recompenſe de vos longs ſervices. Il ne faut donc que le moindre faux raport pour vous perdre & pour vous faire chaſſer même en plein minuit, & alors de tous vos ſervices il ne vous reſte que la goute, ou quelqu'autre maladie incurable. Cependant, non-ſeulement vous n'avez rien amaſſé, mais vous avez mangé tout ce que vous aviez, & oublié tout ce que vous ſçaviez ; ſi bien qu'il ne faut plus parler pour vous ni d'employ ni de fortune ; joint que vous eſtes déja ſur l'âge, & reſſemblez à ces vieux chevaux uſez de travail, dont la peau même ne vaut rien. D'ailleurs, celuy qui vous a chaſſé, vous imputera quelque crime pour ſe juſtifier, fût-ce celuy de magie, & on le croira aiſément, pour la haine qu'on porte aux gens de Létres ; outre que la plûpart ne pouvant ſe rendre recommendables par de bonnes qualitez, font ſemblant pour ſe faire eſtimer, d'avoir quelques ſecrets défendus, & l-on croit facilement les mêmes defauts de ceux qui ont la même flaterie & la même lâcheté. Ajoûtez à cela, que le maître de la maiſon a intereſt de vous perdre, de peur que vous ne réveliez les ſecrets de ſa famille, comme chez les Grands il y a toûjours quelque choſe qu'il importe de cacher. Il ne vous reſte donc de tous vos travaux que la Gourmandiſe qui eſt un monſtre inſatiable, qui à la fin vous dévorera, lors que vous n'aurez plus dequoy luy donner. Pour achever le portrait de cette vie, à l'exemple de Cébes, je voudrois pouvoir emprunter le pinceau d'Apelle, ou de quelqu'autre fameux Peintre de l'Antiquité ; mais à leur defaut je tâcheray de m'en aquiter. Figure-toy la Fortune ſur un trône élevé, environné de rochers & de precipices, & à l'entour une infinité de gens qui s'efforcent d'y monter, tant ils

ſont

ſont ébloüis de ſon éclat & de ſes lumiéres. L'Eſperance richement parée ſe préſente à eux pour guide, ayant à ſes côtez la Tromperie & la Servitude, & derriere, le Travail & la Peine, qui les exercent rudement, & aprés les avoir bien tourmentez, les abandonnent à la Vieilleſſe. Alors la Calomnie les empoignant les traîne en-bas, nuds, honteux & dépoüillez, tenant d'une main un licou, & de l'autre couvrant leur honte, ſuivis du Repentir qui les livre au Deſeſpoir, & c'eſt la fin du Tableau. Voila la peinture des Ambitieux; Conſidere ſi tu veus ſuivre leur route, & entrer par la porte de la Gloire pour ſortir par celle de la Honte. Mais quoy que tu faſſes, ſouvien-toy du Sage, qui dit, *Qu'à tort nous accuſons le Deſtin de nos mal-heurs, dont nous ſommes cauſe nous mêmes.*

DEFENCE DU DISCOURS PRECEDENT.

C'eſt une Apologie pour ſoy-même, ſur ce qu'ayant pris la charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte, ou quelqu'autre ſemblable, il ſemble avoir contrevenu à ſes maximes.

IL y a long-tems que je conſidere, illuſtre Sabinus, ce que tu peus penſer de me voir entrer au ſervice de l'Empereur, aprés avoir tant crié contre ceux qui entrent au ſervice des Grands. Car je m'imagine que tu ne t'és pû empécher de rire, & de dire ainſi en toy-même: Quoy! aprés avoir tant blâmé la ſervitude, s'y jeter volontairement! A-t-il perdu la memoire ou le jugement, de démentir ainſi ſes paroles par ſes actions? Il faut qu'il ait eſté bien ébloüi de l'éclat de l'or, pour prendre des chaînes à cauſe qu'elles eſtoient dorées; & qu'on luy ait fait de grandes promeſſes, pour le faire changer

d'avis à ſon âge, & renoncer à la liberté qui luy eſtoit ſi naturéle. Voila à peu préſce que tu-as dit, à quoy tu ajoûteras peut-eſtre un conſeil d'amy. Tu ſçais, me diras-tu, que ton Diſcours a eſté publié il y a long-tems, & eſtimé de tous ceux qui l'ont veu, & particulierement des perſonnes doctes. Car outre qu'il eſt bien écrit, il explique clairement & agréablement la plus grande partie des defauts qui ſe rencontrent dans cette profeſſion, & contient des préceptes tres-ſalutaires pour empécher les gens de Létres de tomber en un endroit aſſez gliſſant, & dans un piége capable d'atraper les plus habiles. Mais puiſque tu-y és tombé toy-même, ſonge à ſuprimer de bonne-heure ton Ouvrage, & prie Mercure de donner, s'il ſe peut, à boire de l'eau du fleuve Lété à tous ceux qui l'ont veu & oüy, de peur qu'on ne te reproche la même choſe qu'à Bellérofon,* d'avoir eſté toy-même l'inſtrument de ton mal-heur. Car pour te dire la verité, je ne voy point de couleur pour te défendre, & je te trouve bien empéché de répondre à ceux qui diront, Que tu parles comme un Ceſar, mais que tu n'agis pas de même, & que tu n'és libre qu'en paroles, mais que tu és eſclave en effet. Ou bien l'on dira que ce n'eſt pas ton ouvrage que tu-as leu, & que tu t'és paré des plumes d'autruy, comme la corneille d'Eſope; ou que tu-as fait comme ce Legiſlateur des Crotoniates, qui aprés avoir fait des loix ſanglantes contre l'adultére, fut trouvé couché avec ſa belle-ſœur, & ſe lança hardiment dans le feu, quoy qu'on voulût changer ſon ſuplice en un exil, & qu'il eut l'amour pour excuſe, qui eſt une paſſion qui triomfe des plus ſages. Ainſi, aprés avoir décrié le ſervice des Grands, tu y entres en ta vieilleſſe, & és d'autant moins excuſable que ta ſervitude eſt volontaire & plus éclatante. On ne manquera pas de dire de toy ce vieux mot d'une Tragedie, *Ie hais le ſage qui n'eſt pas ſage pour luy-même*, & de te comparer à ces Acteurs qui ſe font admirer en la repreſentation des perſonnages des Dieux & des Heros, & ne ſont

* *Bellérofon porta les létres qui contenoient qu'on le fit mourir.*

Galathe.

ſont pourtant que des faquins, ou au Singe de Cleopatre, qui aprés avoir danſé avec aplaudiſſement au ſon de la flûte en habit d'homme, renonça à toutes ces acclamations pour courir aprés des noix qu'on luy jeta. Ainſi ayant voulu faire le Legiſlateur & donner des Loix aux plus Grands hommes, tu as montré que tu n'eſtois rien moins que cela, & que tu n'avois goûté la Filoſofie que du bout des levres. Tu portes donc juſtement la peine de ton inconſtance, d'entrer volontairement en ſervitude, aprés avoir inſulté ſi hautement aux mal-heureux que la pôvreté contraint de ſervir; Semblable à ce Charlatan, qui debitoit un remede indubitable contre la toux, & en eſtoit tourmenté luy-même. Voila à peu prés ce que l-on peut dire contre moy; à quoy il eſt tems que je réponde, aprés avoir fait des vœux à Mercure qui eſt le Dieu de l'Eloquence, afin qu'il me preſte des paroles & des raiſons pour me juſtifier; ſi-non, je te ſuplieray comme grand Orateur, de ſupléer à ce qui manquera à ma défenſe. Mais par où commenceray-je d'abord? rejeteray-je ma faute ſur le Deſtin ou ſur la Fortune, qui ſont les Arbitres du monde, & qui nous entraînent par force où il leur plaît; ou ſi quitant cette défence, comme trop foible & trop commune, Je nieray que ce ſoit pour la recompenſe que je me ſuis mis au ſervice de l'Empereur, mais pour l'aſſiſter en la conduite de ſon Eſtat, & n'eſtre pas inutile au public, ou par l'admiration que j'avois de ſa vertu. Mais j'ay peur, ſi je dis cela, qu'on ne m'accuſe d'ajoûter la flaterie à l'inconſtance, & de redoubler mon crime au lieu de le diminuer; ſi bien qu'il ne reſte plus que de rejeter ma faute ſur la neceſſité qui n'a point de loy, & de dire avec la Medée d'Euripide, Que je voy bien que je fais mal, mais que j'y ſuis contraint par la pôvreté, dont les éguillons ſont ſi poignans, que Téognis pardonne à celuy qui ſe noye ou ſe precipite pour les éviter. Voila, à mon avis, ce qu'on peut dire en ma faveur; Mais ne

crains pas que j'employe de si foibles armes pour me défendre. La Famine ne sera jamais si grande dans Argos qu'on y soit contraint d'aler cultiver les deserts de l'Arabie, ni moy si mauvais Orateur que d'avoir recours à une si lâche défense. Prenons donc une autre route, & considerons ensemble, s'il n'y a point quelque difference entre le service des Grands & celuy du Prince. Certes ces choses sont aussi éloignées que le ciel l'est de la terre: Car encore qu'il y ait par tout du service & de la recompense, la chose n'est pas semblable. L'un est un triste esclavage, l'autre un commandement honorable, que l-on ne peut condamner sans blâmer tous les Magistrats & les Gouverneurs des Provinces aussi bien que les Generaux d'Armée, qui reçoivent comme moy des apointemens du Prince pour le service qu'ils luy rendent. Il ne faut donc pas confondre des choses toutes diverses sous pretexte qu'on se sert d'un même terme pour les exprimer, ni métre en même classe tous ceux qui tirent quelque recompense du Public pour leurs travaux & leurs veilles, autrement on en viendroit jusqu'à s'ataquer à la personne même de l'Empereur, comme je diray tantôt. Aussi n'ay-je compris dans ma censure que les gens de Létres; car encore qu'ils soient aux Grands comme nous sommes au Prince, & reputez de leur maison comme nous de celle de l'Empereur; ils n'ont pas pour cela part au Gouvernement. Si je voulois donc relever ma condition autant que tu la ravales, je dirois, que bien loin de servir, je fais la charge du Prince en Egypte, & suis l'arbitre de la Province, en composant & décidant les differens des particuliers, & veillant à l'observation des Loix dont j'ay en main l'interpretation. D'ailleurs, je ne reçoy pas mes apointemens d'un particulier, mais de l'Empereur; non pas des gages de valet, comme ceux dont j'ay parlé, mais des gages tres-considerables. Ajoûtez à cela, qu'en m'aquitant bien de ma charge, je pourray passer à de plus grandes, au lieu que les autres

autres demeurent eſclaves toute leur vie. Mais je paſſe bien plus outre, & dis, qu'il n'y a perſonne qui ne travaille en quelque ſorte pour la recompenſe, & que le Prince même n'en eſt pas exempt. Car ſans parler des tributs qu'on luy paye, qui ſont comme les apointemens de la Royauté; les Statües & les Temples qu'on luy dreſſe, avec les loüanges & les benedictions qu'on luy donne, ſont le ſalaire & la recompenſe de ſes ſoins & de ſes veilles; de ſorte qu'on pourroit dire, ſi ce n'eſtoit trop entreprendre, que ſon employ & le mien ne different que du plus & du moins, & qu'il y a la même proportion que du petit au grand. Veritablement, ſi j'avois poſé pour fondement, comme quelques Filoſofes, que le ſage ne doit rien faire, on auroit ſujet de m'accuſer d'avoir contrevenu à mes Loix, & peché contre mes maximes; mais ſi l-on doit s'employer à quelque choſe, comme perſonne n'en peut douter, à quoy peut-on mieux s'occuper qu'à rendre ſervice à ſon Prince & à ſon päys? Ajoûtez à cela, que je ne fais pas profeſſion de cette haute ſageſſe que quelques réveurs font conſiſter en la ſeule contemplation, mais d'une ſageſſe humaine, conforme à nôtre nature & à nôtre beſoin, qui veut qu'on ſoit utile aux autres & à ſoy-même, ſans eſtre un inutile faix de la terre, comme dit Homere. J'ay choiſi donc un employ qui eût quelque proportion à ma capacité, & à l'étude que j'avois faite toute ma vie, & où je puis dire que j'avois aquis quelque reputation. Et veritablement je ne croy pas que tu me puiſſes condamner, veu que tu ſçais ce que je faiſois en Gaule lors que tu y arrivas en viſitant les Provinces de l'Occident; & comme j'y tenois rang parmy les plus celebres Rheteurs, & recevois de grandes recompenſes de mon travail. Je t'ay écrit cecy au milieu de mes occupations, pour me juſtifier auprés de toy, à cauſe de l'eſtime que je fais de ton merite & de ton approbation. Pour les autres, qu'ils me condamnent

damnent tant qu'il leur plaira, c'eſt dequoy Hippoclide ne ſe ſoucie point, comme dit le Proverbe.

Il y a icy un traité, ſur ce que Lucien s'eſtoit mépris en ſaluant quelqu'un, & avoit dit le matin ce qu'on a coûtume de dire le ſoir, comme qui diroit bon ſoir ou Adieu, pour bon jour, ou Dieu vous gard; Mais il ne ſe peut traduire à cauſe de diverſes allegations, qui ſont renfermées dans la propriété des termes Grecs, & qui n'ont point de raport à nôtre façon.

HERMOTIME, OU DES SECTES.

Il ſe rit des promeſſes magnifiques des Filoſofes, & montre que toute leur felicité n'eſt qu'une chimere, & que perſonne n'y eſt parvenu.

DIALOGUE DE LYCINUS ET D'HERMOTIME.

LYCINUS. A Te voir aler ſi vîte, Hermotime, avec ton livre ſous le bras, tu vas ſans doute chez ton Filoſofe; Car tu remües les levres & fais des geſtes de la main, comme ſi tu recitois ta leçon. N'eſt-ce point que tu repaſſes dans ton eſprit quelque queſtion épineuſe ou quelque argument captieux, pour n'eſtre pas même inutile pendant le chemin, & faire toûjours quelque progrés dans la Vertu?

HERMOTIME. Il eſt vray que je ſongeois à la leçon d'hier, pour ne point perdre le tems qui nous eſt ſi precieux. Car, comme dit Hippocrate, la vie eſt courte, & l'art long & difficile. Que ſi cela eſt vray dans la Medecine, il l'eſt à plus forte raiſon dans la Filoſofie,

fie, qui eſt beaucoup plus conſiderable, & où il ne s'agit pas de la ſanté, mais de la felicité de l'homme.

LYCINUS. C'eſt une choſe de grand prix, Hermotime; mais tu ne dois pas, à mon avis, en eſtre fort éloigné, ſi l-on en peut juger par le long-tems qu'il y a que tu t'y apliques, & par la peine que tu prens depuis vingt ans, à frequenter les écoles, & à tranſcrire des leçons, toûjours courbé ſur un livre avec un viſage pâle & défait, & ne repoſant pas même durant la nuict. Car je croy que tu ne réves à autre choſe en dormant, ce qui me fait juger, comme j'ay dit, que tu n'és pas bien loin du but, ſi tu n'y és déja arrivé.

HERMOTIME. Je ne fais que commencer, Lycinus, & tu ſçais que la Vertu demeure en un lieu fort haut & reculé, comme dit Héſiode, & qu'on a beaucoup de peine à y monter par un ſentier rude & épineux.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas aſſez ſué & travaillé en l'eſpace de vingt années?

HERMOTIME. Je ne ſuis encore qu'au pied de la montagne.

LYCINUS. Mais qui a bien commencé, comme dit le même Pöete, a fait la moitié de l'ouvrage; ſi bien qu'on peut dire que tu és déja vers le milieu.

HERMOTIME. Tu me flates, Lycinus, je n'avance guere, parce que la montée eſt âpre, & difficile, & que je n'ay perſonne qui me tende la main d'en-haut.

LYCINUS. Ton maître n'eſt-il pas capable de t'enlever juſques-là par ſes diſcours, comme par la chaîne d'or de Jupiter; car il y a long-tems qu'il eſt au ſommet.

HERMOTIME. S'il ne tenoit qu'à luy je l'aurois déja ateint; mais comme je veus m'élever, ma nature baſſe & terreſtre me remeine contre bas.

LYCINUS. Il faut prendre courage, Hermotime, ſans perdre jamais de veüe ſont objet, pour s'animer davantage, ſur tout ayant un ſi bon guide.

Mais

Mais encore, quand te donne-t-il eſperance d'y arriver? ſera-ce aprés les prochians myſteres, ou du moins aprés la grande feſte de Minerve?

HERMOTIME. Tu prens un terme bien court, Lycinus.

LYCINUS. Quoy donc! à la premiere Olympiade?

HERMOTIME. C'eſt bien peu encore, tant pour s'exercer dans la Vertu, que pour obtenir le ſouverain bien.

LYCINUS. Pour le moins à la ſeconde, ou tu aurois bien peu de courage, de n'y pouvoir parvenir en autant de tems qu'il faudroit pour faire trois fois le tour du Monde, quand on s'amuſeroit encore par le chemin. Le roc ſur lequel elle habite eſt-il plûhaut que celuy d'Aorne, qu'Alexandre emporta en bien moins de tems?

HERMOTIME. Ces choſes n'ont point de raport, Lycinus; car quand dix mile Alexandres joindroient leurs forces, ils n'en viendroient jamais à bout. Il y a des milions d'hommes qui l'ont tenté vainement, dont les uns ſont demeurez au bas de la montagne, les autres ayans commencé à grimper, ſe ſont laſſez auſſi-tôt; Quelques-uns eſtant montez juſqu'au milieu, ſont retombez en bas par leur peſanteur naturéle; Mais ceux qui ont aſſez d'heur & de courage pour vaincre les difficultez qui ſe rencontrent dans une ſi longue carriere, joüiſſent aprés d'une ſouveraine beatitude, & regardent le reſte des hommes comme des fourmis, tant ils ſont élevez au deſſus d'eux.

LYCINUS. Grands Dieux! Hermotime, comme tu nous ravales? tu nous fais plus petits que des Pygmées; Il ſemble que tu triomfes déja dans le Ciel, tandis que nous rampons contre terre.

HERMOTIME. Plût à Dieu que je fuſſe aſſez heureux pour arriver à la Beatitude où j'aſpire; mais il y a encore bien du chemin.

LYCINUS. Ne ſçaurois-tu juger à peu prés le tems qu'il faut pour cela?

HER-

HERMOTIME. Non, mais peut-estre que dans vingt ans.....

LYCINUS. Vingt ans! c'est beaucoup.

HERMOTIME. La recompense aussi n'en est pas petite.

LYCINUS. Je le croy; mais as-tu létres de vivre jusques-là, déja vieux & cassé comme tu és? & as-tu consulté là-dessus quelque Oracle? ou si ton Docteur est Profete, aussi bien que Filosofe, pour t'asseurer que tu arriveras à bon port aprés de si longues erreurs. Car il n'y auroit point d'aparence, de prendre tant de peine, & de hazarder son repos sur un peut-estre.

HERMOTIME. Ne parlons point de cela, & prions seulement les Dieux que nous puissions vivre un moment dans la felicité.

LYCINUS. Tu bornes tes souhaits à bien peu de chose, pour tant de travaux & de veilles. Comment sçais-tu qu'on soit si heureux en ce päys-là, veu que tu n'y as jamais esté?

HERMOTIME. Je croy mon maître, qui le sçait.

LYCINUS. Et que dit-il encore? la Beatitude est-ce un tresor, ou quelque chose de semblable?

HERMOTIME. Tes pensées sont bien basses, Lycinus, & bien indignes d'un Filosofe!

LYCINUS. Mais quel plaisir est-ce donc, si ce n'est la Gloire ou la Volupté?

HERMOTIME. C'est la Force, la Justice, la Sagesse, la Temperance; avec une Science certaine & indubitable de tout ce qu'on peut sçavoir. Pour les richesses, les honneurs & les plaisirs, il s'en faut dépouiller, comme fit Hercule sur le mont Oeta de sa dépouille mortéle, n'emportant avec soy que la parcelle de la divinité, toute pure & sans mélange, aprés avoir esté purifiée par le feu. Ainsi épuré par la Filosofie, & dépouillé de tout ce qu'on avoit de terrestre, on monte dans le ciel de la Vertu, pour y joüir d'une felicité éternéle, sans ce soucier des choses du monde; non plus que de la boüe, & mépriſant ceux qui les estiment.

LYCI-

LYCINUS. Par Hercule Oetéen, Hermotime, tu as de hauts ſentimens de la Vertu! Mais dy-moy, ceux qui y ſont arrivez ne deſcendent-ils jamais du ſommet où elle habite, pour converſer icy bas parmy les hommes, ou s'ils demeurent toûjours perchez là-haut, ſans ſe ſoucier du reſte?

HERMOTIME. Oüy, rien ne les touche plus, ni gloire, ni grandeur, ni richeſſes, ni voluptez; car ils ſont afranchis de la tyrannie des paſſions.

LYCINUS. S'il m'eſtoit permis de dire la verité; Mais je ne croy pas qu'il ſoit honête de rechercher trop curieuſement la vie de ces Grands hommes.

HERMOTIME. Pourquoy? dy hardiment ce qu'il t'en ſemble.

LYCINUS. Avec toute ta permiſſion, je n'y vais qu'en tremblant.

HERMOTIME. Ne crain rien, nous ſommes ſeuls.

LYCINUS. Tandis que tu as parlé d'autre choſe, je t'ay laiſſé dire; Mais lors que tu as dit que les Filoſofes ne ſe ſoucioyent plus des choſes du monde, & eſtoient afranchis de la tyrannie des paſſions; Alors, certes; mais n'y a-t-il point de danger de le dire? je me ſuis ſouvenu de ce qui eſt arrivé tout nouvélement à l'un d'eux; Veus-tu que je te le nomme?

HERMOTIME. Pourquoy non?

LYCINUS. C'eſt ton maître, qui eſt ſi haut élevé dans la Vertu, & dans une vieilleſſe ſi venerable.

HERMOTIME. Et qu'a-t-il fait?

LYCINUS. Tu cônois ce jeune étranger aux cheveux blonds, & qui aime tant à diſputer.

HERMOTIME. C'eſt Dion.

LYCINUS. Luy-même; Pour ne l'avoir pas payé à point nommé, il l'a pris au colet, & l'a traîné en Juſtice; & ſi on ne luy eût ôté des mains ce pôvre garçon, je croy qu'il luy eût arraché le nez, tant il eſtoit en colere.

HERMOTIME. Pourquoy ne le paye-t-il pas auſſi?

LYCINUS. Et quand il ne l'auroit pas payé, eſt-il d'un homme conſommé dans la Vertu, & qui a dépouillé

pouille sur le mont Oëta tout ce qu'il avoit de terrestre, d'en venir à cette extrêmité?

HERMOTIME. C'est qu'il a de petits enfans, à qui il faut trouver du pain.

LYCINUS. Et que ne les entraîne-t-il aprés soy là-haut, pour joüir ensemble de la Beatitude?

HERMOTIME. Adieu, Je n'ay pas le loisir de t'entretenir plus long-tems; il faut que je me hâte, de peur de perdre la leçon.

LYCINUS. Demeure, il y a congé aujourd-huy, si l-on en doit croire l'afiche qui est sur la porte.

HERMOTIME. D'où vient cela?

LYCINUS. C'est que ton Filosofe* fit hier la débauche chez un de ses amis, qui celebroit le jour de la naissance de sa fille, & aprés avoir bien beu & filosofé, il se prit de parole avec le Peripateticien Eutydême, qui sostitenoit opiniâtrément les choses qui sont contestées entre vous; de sorte qu'il cria jusqu'à minuit, ce qui luy fit mal à la tête, outre qu'il avoit trop mangé pour un vieillard. Il se mit donc au lict au retour, aprés avoir serré les viandes qu'il avoit données à garder à son valet, qui estoit derriere luy à table, & pris garde s'il n'en avoit rien escroqué. On dit que depuis il n'a fait que dormir & ronfler, aprés avoir rendu gorge.

*Encrate.

HERMOTIME. Ne sçais-tu point qui a remporté la victoire?

LYCINUS. Ton maître; quoy que ce n'ait pas esté, comme l-on dit, sans coup ferir. Car comme l'autre est querelleux & opiniâtre, & qu'il ne se vouloit pas rendre à ses raisons, il luy a jeté à la tête une coupe grande comme celle de Nestor, dans laquelle il faisoit raison, & luy a fait un grand abreuvoir à mouche, & par ce moyen est demeuré victorieux.

HERMOTIME. Voila comme il faut traiter les opiniâtres.

LYCINUS. Il est vray!; car pourquoy irriter un sage qui est roy de ses passions, & principalement ayant un si grand verre à la main: Mais puisque tu

és de loisir, Hermotime, je te conjure de me dire, qui t'a meu d'embrasser la Filosofie; car tu me persuaderas peut-estre d'en faire autant.

HERMOTIME. Ha! si tu voulois, Lycinus, tu passerois en moins de rien tous les autres.

LYCINUS. Tu me flates. Ce seroit beaucoup si en l'espace de vingt années je pouvois arriver où tu és. Mais à quel âge as-tu commencé?

HERMOTIME. A quarante ans, qui est à peu prés celuy que tu-as.

LYCINUS. Il est vray; si bien que tu n'as qu'à me donner des preceptes; mais dy-moy auparavant, s'il me sera permis de faire mes difficultez?

HERMOTIME. Pourquoy non? dés à present, si tu as quelque doute, tu n'as qu'à le proposer; car c'est le moyen d'aprendre.

LYCINUS. Courage, Hermotime, dy-moy, par Mercure, dont tu portes le nom; s'il n'y a qu'un chemin pour arriver à la Vertu, ou s'il y en a plusieurs?

HERMOTIME. Plusieurs; car il y a diverses Sectes.

LYCINNUS. Et disent-elles toutes la même chose?

HERMOTIME. Nullement; elles sont toutes contraires.

LYCINUS. Mais la Verité ce me semble est une?

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINUS. Comment as-tu donc fait pour la trouver, & découvrir le droit chemin parmy tant d'autres qui te pouvoient égarer. Apollon t'a-t-il servy de guide comme il fit autre-fois à Cherefon? car il a coûtume de répondre à chacun ce qui luy est propre.

HERMOTIME. Je ne l'ay point consulté sur ce sujet.

LYCINUS. Est-ce que tu n'as pas creu la chose digne de consultation, ou que tu as pensé pouvoir bien choisir tout seul? Car il n'est pas question de sçavoir ce que tu és maintenant, sage à demy, ou tout-à-fait;

à-fait; mais ce que tu estois alors, c'est à dire un ignorant comme moy.

HERMOTIME. J'ay creu estre assez habile pour cela.

LYCINUS. Mais comment as-tu fait pour découvrir la verité qui est si cachée? enseigne-moy ton secret, afin que j'en puisse faire autant.

HERMOTIME. J'ay suivy l'opinion commune.

LYCINUS. As-tu conté les voix, comme on fait dans les Elections, pour sçavoir qui en avoit le plus?

HERMOTIME. Non; mais tout le monde dit que les Epicuriens sont voluptueux; les Peripateticiens pointilleux & avares; les Platoniciens vains & glorieux; les Pytagoriciens superstitieux; les Cyniques sales & éfrontez; il n'y a que les Stöiciens qui facent profession d'une vertu mâle & solide, & qui soient seuls sages, riches, justes, & tout ce qui leur plaît.

LYCINUS. Mais sont-ce les autres qui disent cela d'eux, ou eux-mêmes? car il n'y a point d'aparance de les prendre pour Juges en leur propre cause.

HERMOTIME. Ce sont les autres.

LYCINUS. Qui? les Peripateticiens, les Platoniciens, & les autres Filosofes?

HERMOTIME. Non, mais le peuple.

LYCINUS. Pren garde que tu ne me trompes, & ne me veuilles pas enseigner la verité; car quelle aparance y a-t-il de prendre le peuple pour Juge en des choses où il ne conoît rien?

HERMOTIME. Je ne l'ay pas pris pour Juge, mais moy-même; car voyant la gravité & la modestie des Stöiciens, tant en leur habit qu'en leur contenance, j'ay creu leur Secte la meilleure.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas remarqué aussi leur orgueil, leur opiniâtreté, leur avarice, & crois-tu que pour estre vertueux ce soit assez d'aler vêtu simplement, & de porter les cheveux courts, & la barbe longue? Veus-tu que nous prenions desormais ces marques pour celles de la sageſſe, & que si l-on n'est comme eux rêveur & mélancolique, on ne soit pas raisonnable? Tu dis cela, sans doute, pour

m'éprouver, & voir ſi je ſeray aſſez ſot pour te croire.

HERMOTIME. Pourquoy?

LYCINUS. Parce que ce ſont les ſtatües qu'on juge par l'exterieur, & ſelon les diverſes manieres, on reconoît celles de Myron, d'Alcamene, ou de Fidias; mais s'il faloit juger des Filoſofes par là, que feroit un pôvre aveugle qui ne conoît rien à la mine?

HERMOTIME. Nous n'avons pas afaire à des aveugles.

LYCINUS. Non; mais il eſt queſtion de trouver une marque certaine, indubitable, & qui ſoit commune à tous, par où l'on puiſſe diſcerner le pretexte & l'aparence, d'avec la verité. Toutefois puiſque tu le veus, Que les aveugles ſoient exclus de la Filoſofie, quoy que cela leur deût ſervir de conſolation pour la perte de leurs yeux: Mais pour les autres, quand ils ſeroient les plus clairvoyans du monde, comment pourront-ils juger de l'interieur par la mine? Car la ſageſſe n'eſt pas une choſe qui paroiſſe au dehors, mais qui eſt renfermée au dedans, & qui ſe met en evidence par les diſcours, & par des effets ſemblables aux paroles. Je te veus dire à ce propos ce que Momus reprit dans l'ouvrage de Vulcain. Les Pöetes diſent que ce Dieu, Neptune, & Minerve, eurent un jour conteſtation entr'eux touchant l'excellence de leur art. Neptune, pour ſon chef-d'œuvre, fit un taureau, Minerve une maiſon, & Vulcain un homme. Lors qu'ils furent devant Momus qu'ils avoient pris pour Juge, il n'eſt pas beſoin de dire ce qu'il reprit dans les ouvrages des autres, mais il blâma Vulcain de n'avoir pas fait une fenêtre au cœur de l'homme, pour voir ſi ce qu'il dit s'accorde avec ce qu'il penſe. Mais il en parloit en Aveugle; tu vois bien plus clair que luy, & tu n'aperçois pas ſeulement les penſées & les deſſeins, mais la bonté & la malice des hommes.

HERMOTIME. Tu railles; J'ay choiſi à la bonne-heure, & ne me repens point de mon choix.

LYCINUS. Mais ne me veus-tu pas communiquer

quer ton secret pour m'empécher de perir comme les autres?

HERMOTIME. Rien ne t'agréëra de tout ce que je te diray.

LYCINUS. Ce n'eſt pas cela; mais tu ne veus rien dire qui m'agrée. Toute-fois puiſque tu diſſimules & que tu m'envies ce bon-heur, de crainte peut-eſtre que je ne deviene plus-habile que toy; je tâcheray de trouver tout ſeul la verité, & de faire le choix le plus juſte & le plus équitable qui me ſera poſſible.

HERMOTIME. J'en ſuis content; car ce ſera ſans doute quelque choſe digne d'eſtre ſceu.

LYCINUS. Ne te moque point de moy, ſi mon invention eſt un peu groſſiere, puiſque tu ne me veus pas dire la tiene. Poſons que la Vertu ſoit une ville dont les habitans ſont parfaitement heureux; & comme ton maître, doüés de force, de juſtice, de ſageſſe, de temperance, en un mot ſemblables à Dieu. Qu'il n'y ait là dedans ni haine, ni envie, ni rancune, ni violence; rien que douceur, qu'amitié, que concorde, qu'union. Car ce qui fait les queréles & les diviſions parmy les hommes, en eſt bâny; l'orgueil, l'ambition, l'avarice, qui ſont les peſtes de la ſocieté humaine; de ſorte qu'on y meine une vie heureuſe & tranquille, dans l'égalité, la liberté, l'équité, & les autres vertus qui font la felicité des Empires.

HERMOTIME. Et bien, Lycinus, tout le monde ne doit-il pas ſouhaiter d'eſtre citoyen d'une ſi divine Republique, ſans ſe ſoucier de la peine qu'il faut prendre pour y parvenir, ni perdre courage pour la longueur du chemin, pourveu qu'on en puiſſe venir à bout?

LYCINUS. Par Jupiter, Hermotime, ce doit eſtre là le but de tous nos deſſeins, pour lequel il faut negliger tous les autres, & ne ſe ſoucier ni de femme, ni d'enfans, ni de patrie; mais eſſayer par un genereux effort de les entraîner aprés nous, & s'ils nous retienent, leur abandonner plutôt le manteau pour eſtre plus libres. Car il ne faut pas craindre qu'on nous

refuſe la porte pour eſtre nus, & ſans équipage. J'ay oüy autre-fois un vieillard diſcourir de ce pays-là, & me convier à le ſuivre, avec promeſſe de m'y faire recevoir pour Citoyen ; mais je ne le voulus pas croire, ou par jeuneſſe, ou par ignorance, dont je ne ſuis pas à me repentir ; car je ſerois pour le moins déja aux faux-bourgs. Il diſoit, entr'autres choſes, s'il m'en ſouvient bien, que tous les habitans de cette ville eſtoient étrangers, & qu'il n'y avoit point de naturel du pays ; mais que chacun y eſtoit bien venu ſans diſtinction de richeſſe, de naiſſance, ou de dignité, pourveu qu'on fût adroit, laborieux, vigilant, pour pouvoir ſurmonter toutes les difficultez qui ſe rencontrent dans une ſi longue carriere ; car ſi-tôt qu'on eſt arrivé, on eſt égal à tous les autres.

HERMOTIME. Tu vois donc bien que je ne me peine pas en vain pour y arriver.

LYCINUS. J'ay le même deſir, Hermotime, & il n'y a rien que je ne fiſſe pour cela ; mais comme elle eſt inviſible, & reculée des yeux des hommes, ainſi que tu dis aprés Heſiode, on a beſoin d'un bon guide pour la trouver, de peur de s'égarer par le chemin. On ne manque pas de gens qui ſe vantent de le ſçavoir, & qui promettent d'y mener ; mais ils tiennent des routes toutes contraires. Les uns vous conduiſent par des lieux agréables, où vous trouvez du frais & de l'ombre ; les autres par des deſerts & des rochers, où vous eſtes brûlé des ardeurs du Soleil, & à demy mort de ſoif & de laſſitude. Chacun crie neantmoins, que ſon chemin eſt le meilleur, & méne droit à la felicité ; quoy qu'ils aboutiſſent à des lieux tout differens : Et quelque route que vous teniez, vous trouvez toûjours à l'entrée un homme de bonne mine qui vous tend les bras, & vous convie d'y entrer ; diſant que c'eſt le droit chemin, & que tous les autres vous égarent. C'eſt ce qui donne de la peine que cette multitude & cette diverſité de chemins ; car on ne ſçait lequel ſuivre.

HERMOTIME. Je te veus tirer de doute, Lycinus ; car

car tu ne peus manquer de croire ceux qui y ont esté.

LYCINUS. Qui? mon amy, & par quel endroit? Les guides sont aussi incertains que les voyes; car celuy qui suit Platon, dit que le sien est le meilleur; l'Epicurien & le Peripateticien tout de même; tu en diras autant des Stöiques; chacun loüe celuy qu'il a suivy, mais je ne puis sçavoir qui a raison. Je voy bien qu'ils sont tous arrivez quelque part; mais si c'est à la ville que nous cherchons, c'est ce que je ne sçay point; & peut-estre qu'au lieu d'aler à Corinte, ou à Aténes, ils me meneront à Babylone. D'ailleurs, comme il n'y peut avoir qu'un droit chemin, il ne faut pas peu d'esprit ou de bon-heur, pour bien adresser, & il est dangereux de laisser aler ses pas à l'avanture, & de remetre au hazard une chose d'ou dépend nôtre felicité; outre qu'il n'y a pas peu de danger d'abord à quiter le droit chemin; car depuis qu'on est une fois embarqué dans un Vaisseau, on est contraint de suivre sa route.

HERMOTIME. Quoy que tu puisses faire, tu ne trouveras point de meilleurs guides, ni de plus asseurez que les Stöiques, & tu n'as qu'à suivre la piste de Zenon & de Chrysippe, pour arriver à Corinte.

LYCINUS. Celuy qui suit Platon ou Epicure m'en dira autant, Hermotime; si bien qu'il faut ou les croire tous, ce qui seroit ridicule, ou n'en croire pas un, ce qui est plus seur, jusqu'à ce qu'on ait découvert la verité. Car posé qu'ignorant le meilleur chemin, je suive le vôtre, Platon & Pytagore n'auront-ils pas sujet de me dire, Que t'avons-nous fait Lycinus pour nous condamner sans nous oüir, & pour embrasser à nôtre prejudice le party d'un nouveau venu? * Que leur répondray-je, à ton avis? sera-ce assez de dire, J'ay crû Hermotime qui estoit mon amy? Ne diront-ils pas qu'ils ne cônoissent point cét Hermotime, & ne sçavent qui il est, mais qu'il ne faloit pas ainsi ajoûter foy à un homme qui ne cônoissoit qu'une Secte, encore peut-estre ne la sçavoit-il pas trop bien; ni condamner toutes les autres, sans

* *Zenon.*

avoir examiné leur doctrine. Que les Legiſlateurs veulent qu'on entende les deux parties, avant que de prononcer ſur leur different, & quand on ne le fait pas, la Sentence eſt nulle, & il eſt permis d'en apeller. Si quelque Etiopien, ajoûteront-ils, n'eſtant jamais ſorty de ſon päys, diſoit que tous les hommes ſont noirs, ne luy diroit-on pas qu'il a tort, d'aſſeurer ce qu'il ne ſçait point? Pren donc garde qu'on ne te condamne, d'affirmer qu'il n'y a point de meilleure Secte que la tiene, ſans avoir éprouvé les autres, & de faire une régle generale pour tous les hommes, ſans eſtre jamais ſorty d'Etiopie.

HERMOTIME. Mais pour avoir ſuivy la doctrine des Stöiques, je n'ignore pas celle des autres Filoſofes; car la regle du bien aprend à conoître le mal, & au même tems que mon Docteur me dictoit ſon opinion, il me réfutoit celle de Platon & d'Epicure.

LYCINUS. Mais Platon & Epicure ne ſe tairont pas, & diront; Tu as un étrange amy, Lycinus, qui croit à nos ennemis touchant les choſes qui nous concernent; ſans conſiderer que par erreur ou par malice ils peuvent déguiſer la verité, & qu'il n'y a perſonne qui ſçache mieux nos opinions que nous-mêmes. Si quelqu'un voyoit un Athléte s'exercer tout ſeul avant le combat, & donner en l'air des coups de poin, le prononceroit-il pour cela victorieux, & ne luy diroit-il pas que pour remporter la victoire, il faut avoir terraſſé ſon ennemy? Voila ce que te diront les Filoſofes; mais Platon, qui a eſté en Sicile, y ajoûtera peut-eſtre l'exemple de Gélon de Syracuſe, qui fut long-tems ſans ſçavoir qu'il avoit l'haleine mauvaiſe, juſqu'a ce qu'une Courtiſane le luy aprit. Alors, il ala tout en colere trouver ſa femme, & luy dit des injures de ce qu'elle luy avoit celé ſi long-tems un defaut, ou il eût pû aporter quelque remede. Mais elle s'excuſa ſur ce qu'elle croyoit tous les hommes faits de la ſorte, n'ayant jamais pratiqué que ſon mary. Ainſi, Hermotime, celuy qui n'a veu que les Stöiques, ignore avec raiſon comme ſont faits tous les autres.

HER-

HERMOTIME. Laissons-là, je te prie, l'Etiopien & la femme de ce Tyran, & considerons ensemble si la chose n'est point comme je dis. N'est-il pas vray que si je disois que deux fois deux sont quatre, il ne seroit pas besoin d'assembler tous les Arithmeticiens du monde, pour sçavoir si j'aurois raison, puis-qu'il ne se pourroit faire autrement, quand tous les Matematiciens diroient le contraire?

LYCINUS. La chose n'est pas semblable, Hermotime, car tu confons des choses qui n'ont point de raport, & compares ce qui est certain & indubitable avec ce qui ne l'est pas. As-tu jamais veu quelqu'un qui doutât que deux fois deux fussent quatre, au lieu que les Filosofes ne s'accordent ni de la fin ni des principes? Pren donc garde que tu n'argumentes mal; car tandis qu'on est en dispute quelle Secte est la meilleure, tu vas l'atribüer tout d'un plein saut à la tiene.

HERMOTIME. C'est que tu ne prens pas bien ce que je dis: Posons que deux hommes soient entrez dans un Temple, & qu'on ait perdu quelque vaisseau sacré, les faudra-t-il fouiller tous deux si on le trouve sur le premier? je croy que non. Ainsi, il n'est pas besoin de chercher ailleurs, ce qu'on rencontre chez les Stöiques.

LYCINUS. La chose n'est pas encore semblable. Car premierement, deux hommes ne sont pas seulement entrez dans le Temple, mais plusieurs; si bien qu'il n'est pas necessaire que l'un d'eux l'ait absolument. D'ailleurs, il n'est pas bien certain quelle est la chose qu'on a prise; car tous les Prêtres du Temple n'en sont pas d'accord. Ils ne s'accordent pas seulement de la matiere, les uns disent qu'elle est d'or, les autres d'argent ou de cuivre; c'est pourquoy il est necessaire de les fouiller tous pour le sçavoir; & quand on auroit trouvé quelque piece sur le premier, il ne faudroit pas laisser de deshabiller les autres, parce qu'on ne sçait pas asseurément si c'est celle-là qu'on a perdüe, & que le vaisseau sacré n'a aucune marque pour le faire

reconoître. Ce qui augmente encore la difficulte, c'eſt que tous ont quelque choſe de divers prix; Mais il te faut éclaircir cela par un autre exemple; As-tu jamais aſſiſté aux Jeux de la Grece?

HERMOTIME. Ouy, & en divers lieux. Tout nouvélement aux Jeux Olympiques, j'eſtois à la gauche des Juges, pour voir de plus prés ce qui ſe paſſoit.

LYCINUS. Sçais-tu comme on fait pour aparier les combatans?

HERMOTIME. Autre-fois, quand Hercule y preſidoit, on prenoit des feuilles de laurier.

LYCINUS. Je ne demande pas ce qui ſe faiſoit autre-fois, mais ce qui ſe fait maintenant.

HERMOTIME. On prend une urne, dans laquelle on met des balotes de la groſſeur d'une féve, où il y a écrit un A, ou un B, * ou quelqu'autre létre ſemblable; & toûjours deux de chacune. Alors, les champions s'avancent l'un aprés l'autre, & font leur priere à Jupiter, puis metent la main dans l'urne; mais le Heraut étendant ſa verge les empéche de lire, juſqu'à ce qu'ils ayent tous tiré. Auſſi-tôt l'un des Juges, ou quelqu'autre, car il ne m'en ſouvient pas bien, prend la balote de chacun, & aparie ceux qui ont les létres ſemblables: Que ſi le nombre des Athlétes eſt impair, celuy qui à la létre unique ſe bat contre le vainqueur, qui n'eſt pas un petit avantage, parce qu'il vient tout frais au combat, contre un qui eſt déja laſſé.

Quand le nombre des combatans eſt pair.

LYCINUS. Arréte; Voila ce que je voulois. N'eſt-il pas vray qu'on ne ſçauroit reconoître celuy qui a la létre unique que l-on n'ait veu toutes les autres? Pour reprendre donc tous nos exemples; comme on ne peut deviner celuy qui doit combatre le dernier, ou qui a dérobé le vaſe, ou quel eſt le chemin qui va à Corinte qu'on ne les ait examinez tous: On ne peut conoître quelle eſt la meilleure de toutes les Sectes, ſans les avoir toutes épluchées; puiſque ſi l-on en a oublié quelqu'une, ce ſera peut-eſtre celle-là qui aura trouvé la verité. C'eſt ainſi que pour dire quel

eſt

eſt le plus beau de tous les hommes, il faut les avoir tous veus; or c'eſt la beauté ſouveraine que nous cherchons.

HERMOTIME. J'en tombe d'acord.

LYCINUS. Et ſçais-tu quelqu'un qui ait couru toutes les Sectes & examiné toute leur doctrine? car ſi cela eſtoit, tu nous delivrerois d'une grande peine.

HERMOTIME. Il ſeroit difficile d'en trouver.

LYCINUS. Que ferons-nous donc, Hermotime, perdrons nous pour cela courage, ou ſi nous tâcherons de faire nous-mêmes ce que perſonne n'a encore fait, de tout voir & examiner? Si ce n'eſt que ce que nous avons dit y repugne, que depuis qu'on s'eſt une fois embarqué dans un vaiſſeau, il faut, en dépit qu'on en ait, ſuivre ſa route, & qu'on n'arrive nulle part, quand on change à toute heure de chemin?

HERMOTIME. Il nous faudroit, comme à Teſée, le fil d'Ariadne, pour nous déméler de ce labyrinte.

LYCINUS. Suivons le conſeil de cét Ancien, de demeurer ſur la défiance, ſans ajoûter foy à tout ce qu'on dit; & comme un bon Juge, donnons audiance à toutes les parties l'une aprés l'autre.

HERMOTIME. C'eſt bien-fait.

LYCINUS. A qui nous adreſſerons-nous le premier? Veus-tu que ce ſoit à Pytagore? Combien penſes-tu qu'il faille de tems pour aprendre ſa doctrine? ſera-ce aſſez de dix ans, ſans y comprendre les cinq années du ſilence? mais il faudra donner autant à Platon, à Ariſtote, à Diogene, à Pyrron & à Epicure; ſans parler des Stöiques, puiſque tu-as tantôt dit qu'à peine quarante ans ſuffiroient. Et pour montrer que je n'en prens pas trop, il ne faut que te reſſouvenir combien tu cônois de Filoſofes de toutes Sectes, qui ont plus de quatre-vingts ans, qui publient tout-haut qu'ils ne ſont encore que de novices. Si tu n'en veus croire Socrate, qui ne faiſoit pas profeſſion de tout ſçavoir, mais de ne ſçavoir rien. Cependant, cela fait cent ans, en prenant ſeulement dix Sectes.

HER-

HERMOTIME. Je voy bien déja qu'il eſt impoſſible de les aprendre toutes.

LYCINUS. Que ferons-nous donc? faudra-t-il renoncer à nôtre maxime, de ne ſe point déterminer qu'on ne les ait toutes épluchées? Car ſi nous faiſons autrement, nous marcherons en tenebres, & broncherons à chaque pas prenant la premiere choſe qui ſe preſentera, pour la verité, faute de la bien conoître; & quand nous l'aurons rencontrée, nous ne ſçaurons pas aſſeurément ſi c'eſt elle, parce qu'il y a pluſieurs menſonges qui luy reſſemblent.

HERMOTIME. Tu me mets fort en peine, Lycinus, & je croy que je ſuis ſorty aujourd'huy de chez moy à la male-heure, veu que je penſois eſtre déja bien avant dans la recherche de la Verité, & je voy qu'il eſt impoſſible de la trouver.

LYCINUS. Ce n'eſt pas à moy qu'il s'en faut prendre, mais à ceux qui t'ont mis au monde, ou plutôt à la Nature, qui ne t'a pas donné d'aſſez bons yeux, ni une aſſez longue vie pour la découvrir. Je te diray ſeulement, qu'elle n'a pas tant d'éclat que le menſonge; mais qu'elle parle plus librement; ce qui la rend ſouvent importune. Conſidere que tu t'és voulu métre en colere contre moy, pour avoir levé un peu le voile qui la couvroit. Mais ſi tu aymois une ſtatüe, & que je t'euſſe fait voir que tu n'en ſçaurois joüir, faudroit il pour cela me prendre à partie, au lieu de me rendre graces pour t'avoir détrompé?

HERMOTIME. Que ferons-nous donc, renoncerons-nous à la Filoſofie?

LYCINUS. Je ne dis pas cela; mais ſeulement que pour bien faire il faut reconoître & examiner toutes les Sectes, avant que de s'embarquer en pas une, de peur de s'égarer en voulant prendre party. N'és tu pas de cette opinion?

HERMOTIME. Je ne ſçay que répondre, puiſqu'il faudroit pour cela vivre autant que le Fénix; & qu'on ne ſe peut fier à des gens qui ne ſont pas d'accord entr'eux, & qui ſe déchirent les uns les autres,

ou

ou par malice, ou par envie, ou par ignorance. Mais si cela eſt, tu és donc le ſeul qui ait découvert la Verité?

LYCINUS. Je ne dis pas cela, mais que je l'ignore commes les autres.

HERMOTIME. On pourroit dire, ce me ſemble, qu'encore qu'il fût neceſſaire d'examiner toutes les Sectes, pour ſçavoir qu'elle eſt la meilleure, il ne faudroit pas tant de tems pour cela; puiſque, comme dit le Proverbe, on peut juger par un échantillon de toute la piece, comme Fidias jugea de la grandeur du Lion à voir ſa griffe. Ainſi, en courant les principaux dogmes de chaque Secte, ce qu'on peut faire en peu d'heures, on verroit bien a peu prés ceux qui ont raiſon, ſans une recherche ſi curieuſe.

LYCINUS. J'ay bien oüy dire, qu'on pouvoit juger d'une partie par le tout, mais non pas du tout par une partie, & ton exemple ne conclud rien: Car Fidias n'eût pas jugé de la grandeur du Lion par ſa griffe, s'il n'eût jamais veu de Lion, comme à voir la main d'un homme on ne jugeroit pas de qui elle eſt, ſi l-on n'avoit, jamais veu d'homme. Ainſi, tu ne peus bien ſçavoir ce qui eſt honête, où conſiſte la felicité des Stöiques, que tu ne ſçaches le reſte de leur doctrine. Car encore que tu puiſſes aprendre en peu de tems leurs ſentimens touchant la fin & les principes des choſes, tu ne peus ſçavoir s'ils ont raiſon, que tu n'ayes examiné toutes leurs preuves, ce qui n'eſt pas l'ouvrage d'un jour. Autrement, pourquoy auroient-ils fait tant de volumes, pour prouver ce peu de choſe qui te ſemble ſi facile? Il vaudroit mieux, & ce ſeroit le plus court, de conſulter quelque Devin à chaque propoſition, pour ſçavoir ſi elle eſt vraye, ou bien égorger des victimes, pour eſſayer de voir dans leurs entrailles ce qu'on ne peut voir dans ſon eſprit. Mais ſi tu veus je te donneray une invention plus facile & de moins de dépence, qui eſt de faire des marques qui portent empreint le nom de chaque Secte, & de tirer au ſort la premiere qui viendra?

HERMOTIME. Cela ſeroit ridicule; mais comme

me ceux qui veulent acheter du vin, ne vont pas fureter tous les cabarets de la ville, mais quand ils en trouvent un bon ils s'y tienent, & ne boivent pas tout le tonneau pour en juger, mais se contentent de quelques goutes; Je croy qu'on peut faire la même chose dans la Filosofie.

LYCINUS. Que tu és glissant, Hermotime, quand on te pense tenir, tu échapes; mais tu n'as rien fait, parce que tu compares encore des choses qui n'ont point de raport, & que l'une est un Tout dont les parties sont semblables, & l'autre non. Je ne voy pas ce que peut avoir de commun le vin avec la Filosofie, si ce n'est que les Filosofes comme les Cabaretiers, alterent & brouillent leur marchandise, & vendent à faux poids & à fausse mesure. Pren garde que la Filosofie ne soit plutôt comme un doux poison, qui ne donne pas la mort lors qu'on ne fait qu'en goûter, mais qui emporte ceux qui en veulent trop prendre, parce que la raison humaine est un abîme, ou l-on se perd, quand on le veut sonder trop avant. Mais prenons que pour examiner ces choses, il ne falût pas tant d'années, il faudroit toûjours pour cela un jugement tres-exquis, que peu de gens ont; parce que les choses sont télement brouillées & confuses, qu'on prend souvent le mensonge pour la verité, à cause qu'il luy ressemble. D'ailleurs, s'il faut arriver à la felicité par la cônoissance, voila premierement tous les enfans qui en sont bânis, puis, toutes les femmes, qui font plus de la moitié du monde; car la façon dont elles se gouvernent, occupées aprés les soins du ménage, ne leur permet pas de penetrer dans ces mysteres. Il en faudroit encore bânir tous les villageois & les artisans, qui ne sont pas capables d'une si haute recherche; sans parler d'une infinité de peuples, qui n'ont aucune cônoissance des Létres ni de la Filosofie. Il ne resteroit donc que fort peu de gens, encore ceux-là ne sont-ils jamais bien d'acord. Cependant, la felicité humaine doit estre une chose facile à obtenir, & commune à tous les hommes. Ajoûtez à cela, que

les

les plus habiles se trompent à toute heure dans la recherche de la Verité, semblables à des pescheurs, qui aprés avoir jeté leur filet, sentans quelque chose de pesant, pensent avoir pris bien du poisson, & trouvent que ce ne sont que des pierres. Je dis davantage, qu'aprés avoir couru toutes les Sectes, on ne peut sçavoir encore si la Verité n'est point quelqu'autre chose que tout cela.

HERMOTIME. Comment?

LYCINUS. Si quelqu'un, par exemple, prenoit vingt jetons dans sa main, & donnoit à deviner combien il y en a, ne se peut-il pas faire que tous se trompassent au conte? De même, en la Filosofie, l'un dit que la felicité consiste dans la Vertu; l'autre dans la Volupté; celui-cy dans le Sçavoir; celui-là dans les Honneurs ou les richesses, ne se peut-il pas faire, comme j'ay dit, que ce ne soit rien de tout cela? Mais nous nous hâtons de courir, sans sçavoir si nous sommes dans le chemin. Il faloit s'enquerir auparavant, si la Verité estoit le partage des hommes, & s'il y avoit quelqu'un qui l'eût trouvée?

HERMOTIME. Tu veus donc dire, que quand nous sçaurions tout ce qui a jamais esté dit sur ce sujet, nous ne serions pas asseurez de l'avoir!

LYCINUS. C'est une consequence necessaire de ce raisonnement.

HERMOTIME. C'est donc peine perdüe d'étudier en Filosofie?

LYCINUS. Il y a aparance; Car nous trouvons premierement, qu'il faut choisir quelle Secte est la meilleure, mais que pour cela il faudroit un tems qui surpasse la vie de l'homme; sans parler des afaires ou des maladies, qui l'occupent ou qui la traversent: Aprés qu'il faut un jugement tres-exquis; enfin qu'il est même incertain si l-on peut trouver la Verité. Il seroit donc besoin d'abord, de trouver quelqu'un qui nous aprît à la conoître; autrement, le premier imposteur fera de nous ce qu'il luy plaira, comme de l'eau répandüe sur une table, que l-on conduit du doigt

doigt où l-on veut, ou comme une giroüete qui tourne à tout vent.

HERMOTIME. Tu as raiſon; il faut trouver quelqu'un qui nous l'enſeigne. Je t'ay beaucoup d'obligation, de m'avoir abregé le chemin.

LYCINUS. Tu en és plus éloigné que jamais; car aprés avoir trouvé quelqu'un qui faſſe profeſſion de diſcerner le vray d'avec le faux, il faut, pour luy ajoûter foy, eſtre aſſeuré qu'il ne ſe trompe point. Et qui prendrons-nous pour cela? car pour juger d'un habile homme, il faut eſtre auſſi habile que luy; & celui-la aura beſoin encore du témoignage d'un autre, ce qui iroit à l'infiny. D'ailleurs toutes les demonſtrations qu'on publie, ne ſont ni certaines ni évidentes, & prouvent ſouvent des choſes douteuſes par d'autres qui le ſont encore plus; ſi bien qu'à l'exemple de ceux qui courent dans un rond, on ſe retrouve toûjours au lieu d'où l-on eſt party.

HERMOTIME. Toute la peine donc que j'ay priſe juſqu'à cette heure, eſt inutile?

LYCINUS. J'en ſuis bien fâché; mais tu as bien de compagnons, ce qui te doit ſervir de quelque conſolation; car tous les Filoſofes ſe tourmentent de ce qu'ils n'entendent point, & ont des deſirs & des deſſeins au deſſus de leur portée. Tu fais donc comme un homme qui ſe plaindroit que l-on l'auroit éveillé au milieu d'un ſonge agréable. Car lors que les Filoſofes ſe promettent des montagnes d'or, & qu'ils font les Rois & les Dieux ſur le papier; ſi leur valet leur vient demander quelque choſe des neceſſitez de la vie, ils ſe metent en colere, comme ſi on les tiroit du ciel en terre, & de l'opulence à la pôvreté. En un mot, la Beatitude imaginaire que tu te figurois tantôt, n'eſt guere differente des Chiméres & des Hippogriffes, & autres fictions pöetiques, qui plaiſent à l'eſprit par la nouveauté de l'invention. Comme donc Medée devint amoureuſe de Jaſon, ſans l'avoir veu, tu t'és paſſionné pour une choſe que tu ne cônoiſſois pas, & que tu ne pouvois obtenir. Et la cauſe de cela,

vient,

vient, à mon avis, de ce que le premier qui se l'est imaginé, a esté assez adroit pour le persuader aux autres; & personne ne s'est avisé de tourner la tête, pour voir s'il estoit dans le chemin, mais a suivy aveuglément la trace de ceux qui l'ont devancé; outre que chacun s'ennuye de sa condition, & croit toûjours trouver la felicité en ce qui luy manque. Car nous sommes si prompts, que sans nous enquerir davantage si ce qu'on nous dit est veritable, nous nous laissons aler inconsiderément à la premiere opinion qui se presente, & sommes emportez aprés par la consequence des choses; comme si nous avions accordé une fois, que deux fois deux sont cinq, on concluroit en-suite que quatre fois deux sont dix, & cent autres absurditez. C'est ainsi que fait la Matematique, qui aprés avoir bâty sur des fondemens qui ne sont point, une longueur sans largeur, un point qui ne se peut diviser, croit que le reste qu'elle enseigne sont des veritez infaillibles. Ainsi, aprés avoir accordé les principes de chaque Secte, nous sommes contraints de croire les consequences qu'on en tire, encore qu'elles soient fausses. Cependant, nous vieillissons dans nôtre erreur, sans obtenir ce que nous cherchons, ni découvrir l'imposture, & ceux qui la reconnoissent ont honte de se dédire en leur vieillesse, & de confesser qu'ils se sont trompez, & occupez toute leur vie à des fadaises. Car s'ils avoüoient leurs fautes, ils ne seroient plus respectez comme auparavant. Que si nous en trouvons quelqu'un qui ait la hardiesse de l'avoüer, celui-la merite veritablement le titre de Filosofe; les autres sont des Charlatans qui ignorent la verité ou qui la deguisent. Mais posons que la Filosofie Stöique soit la meilleure, encore faudra-t-il considerer si nous pouvons arriver au but qu'elle nous propose, & si ce n'est point en vain qu'on y travaille. Veritablement, elle promet beaucoup, Qu'on sera seul riche, sage, sçavant, Roy de ses passions; mais nous l'aprendrons mieux, si nous pouvons trouver quelqu'un qui y soit parvenu. En cônois-tu de la sorte?

HERMOTIME. Non.

LYCINUS. Pourquoy donc se donner tant de peine pour arriver en un lieu, où, ni toy, ni ton maître, ni le sien, ni pas un de leurs devanciers ne sont arrivez? Tu ne sçaurois dire qu'il suffit d'en aprocher; car celuy qui est à la porte, n'est pas plus dedans, que celuy qui en est à cent lieües; mais il a seulement plus d'inquietude, parce qu'il voit de plus prés ce qui luy manque. D'ailleurs, je veus que tu sois fort proche, il y a déja tant de tems que tu travailles, & tu dis qu'il te faut encore plus de vingt années: As-tu létres de vivre jusques-là, à l'âge où tu és? Mais posons le cas que tu y arrives, & que tu trouves ce que tu cherches, combien en joüiras-tu? C'est comme si quelqu'un se laissoit mourir de faim, en travaillant toûjours à aquerir de l'apetit. On dit que la Vertu consiste dans l'action, c'est à dire, à vivre justement, sagement, fortement; mais vous autres Stöiciens, & quand je dis vous, je pense dire les plus grands de tous les Filosofes, laissans là les choses essentielles qui ne sont point contestées, vous travaillez à aprendre des termes barbares, & à faire des argumens cornus; & celuy qui y est le plus sçavant, est estimé le plus habile: Ainsi quitant le fruit qu'on peut tirer de la Filosofie, vous vous atachez à l'écorce. N'est-ce pas ce que vous faites dans vos écoles, depuis le matin jusqu'au soir?

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINUS. Ne vous reprocheroit-on pas donc à bon droit, que vous prenez l'ombre pour le corps, & que vous courez toute vôtre vie aprés un fantôme, quoy que vous pensiez faire une chose fort utile? Dy moy, je te prie, voudrois-tu estre semblable à ton Precepteur à la reserve de la science; aussi colere, aussi quereleux, aussi avare, aussi gourmand, aussi voluptueux, encore qu'il ne le semble pas? Veus-tu que je te die à ce propos ce que répondit l'autre jour un simple bourgeois à un Filosofe qui est suivy de toute la jeunesse? Car comme il se vouloit faire

payer

payer d'un de ſes écoliers, & luy reprochoit en colere, que le mois eſtoit écheu, ſon oncle prenant la parole : Ceſſe, luy dit-il, de croire que mon neveu te faſſe une grande injure, ſi n'ayant acheté de toy que des paroles, il ne t'a pas ſi-tôt donné de l'argent. Outre que tu n'as rien perdu de tout ce que tu luy as apris : ce que nous deſirions le plus ſa mere & moy, lors que nous le mîmes entre tes mains, c'eſtoit de le rendre plus vertueux, & il n'eſt rien moins que cela. Car il a violé la fille de nôtre voiſin, & couroit fortune de la vie, ſi l'on n'eût accommodé l'affaire pour de l'argent. En-ſuite, il a batu ſa mere, qui l'avoit ſurpris comme il emportoit quelque choſe de la maiſon, pour friponner avec ſes camarades. Il n'y a que le menſonge & l'afronterie, & autres vertus ſemblables où il a fait grands progrés ; car il eſtoit beaucoup plus ſage & plus modeſte, quand nous te l'avons donné ; Cependant, j'aimerois mieux qu'il eût apris à ſe corriger de quelques-uns de ſes defauts, que cent ſotiſes, dont il nous romt la tête tous les jours, Qu'un Crocodile a pris un enfant, qu'il a promis de rendre pourveu qu'on luy die ce qu'il a reſolu d'en faire ; Que s'il eſt jour il n'eſt pas nuit ; & autres ſemblables fadaiſes. Enfin, il ne dit rien que ce qu'on ſçait, ou qu'on ne veut pas ſçavoir, & croit quand il ſçaura tout cela, que rien n'empéchera qu'il ne ſoit parfaitement ſage, & qu'il ne conſidere le reſte des hommes que comme des fourmis ou des mouches. Comme on reprochoit donc cela à ce Filoſofe, il répondit, que la Filoſofie luy avoit ſervy de bride, & que s'il ne l'eût apriſe, au lieu qu'il n'a fait que batre ſa mere, il l'eût peut-eſtre tuée ; Qu'il faut dire de luy ce que diſent les nourrices, quand elles envoyent leurs enfans à l'école, *Que s'ils n'y font point de bien, ils n'y feront point de mal* : Que pour luy, il avoit fait ce qui eſtoit de ſon devoir, & qu'on le fît interroger par un Filoſofe de leur Secte, qu'il le ſatisferoit ſur tout. Voila ce que dit ce Docteur ; mais pour toy, tu n'as pas apris la Filoſofie pour t'empé-

cher de devenir pire, mais pour en devenir meilleur.

HERMOTIME. Que veus-tu que je te die? je suis si touché de tes raisons, que je regrete mile fois la peine que j'ay prise pour ne rien sçavoir. Maintenant, que tu m'as dessillé les yeux, je voy clairement la vanité des choses que j'ay admirées, & pleure le tems que j'ay perdu en des curiositez fâcheuses & inutiles.

LYCINUS. Il n'est pas question de pleurer; mais de prendre pour soy la consolation que donna le renard des fables, à celuy qui s'amusoit à conter les vagues, & s'estoit mépris an conte. Car il luy dit, qu'il n'avoit qu'à conter celles qui restoient, sans se mêtre en peine de celles qui estoient écoulées, veu qu'aussi bien il en estoit passé une infinité avant qu'il se mît à conter. Contente-toy donc desormais de vivre comme les autres, sans faire des desseins au dessus de ta portée, ni avoir honte d'estre devenu sage un peu tard. Du reste, ce que j'ay dit, n'est point par une haine particuliere que j'aye contre les Stöiques; au contraire j'ay choisi leur Secte comme la principale, pour confondre en elle toutes les autres.

HERMOTIME. Je te promets de changer maintenant, non-seulement de vie, mais d'habit & de contenance, & d'en prendre une plus reglée & plus humaine, pour faire voir que j'ay renoncé à toutes ces sotises, & pleût à Dieu que je pusse oublier tout ce que j'en ay apris. Je prendrois volontiers pour cela de l'ellebore comme fit Chrysippe, quoy que pour un different sujet. Cependant, je t'ay beaucoup d'obligation de m'avoir détrompé; il me semble que tu m'és aparu comme les étoiles de Castor & de Pollux, pendant la tempête. A peine que je ne me fasse couper les cheveux, comme ceux qui sont échapez du naufrage; je fuiray à l'avenir la rencontre d'un Filosofe, comme celle d'un furieux ou d'un chien enragé.

HERODOTE, OU AETION.

Il ſe ſert des exemples d'Herodote & d'Aëtion, pour juſtifier ſa conduite.

QU'ON ſeroit heureux de pouvoir imiter Herodote! je ne dis pas en toutes ſes perfections, car ce ſeroit un trop grand ſouhait; mais ou en la beauté du diſcours, ou en la gravité des Sentences, ou en la delicateſſe de ſa langue Ionique, ou enfin en mile autres avantages, qui font tomber la plume des mains de tous ceux qui le voudroient entreprendre. Mais ce qu'il fit lors qu'il ſortit de ſon päys, peut eſtre imité aiſement. Car aprés avoir deliberé en ſoy-même des moyens qu'il tiendroit pour ſe rendre illuſtre, il creut qu'il ſeroit trop long de courir par toutes les villes, & ſe preſentant auy jeux Olympiques où toute la Grece eſtoit aſſemblée, il recita ſon hiſtoire avec tant d'applaudiſſement, qu'on donna le nom de Muſes à ſes livres. Il devint donc, en moins de rien, plus celebre que ceux qui avoient gagné le prix des jeux, & l-on crioit par tout, lors qu'il paſſoit, Voila celuy qui a ſi dignement chanté nos victoires, & celebré les avantages que nous avons remportez ſur les Barbares. Par cet artifice il obtint l'approbation generale dans une ſeule aſſemblée, & au lieu d'un Heraut qu'ont les autres victorieux, il eut toute la Grece pour Trompéte de ſes loüanges. Son exemple fut ſuivy depuis par le Reteur Hippias, qui eſtoit Grec, & en-ſuite par pluſieurs autres, qui ſe ſont ſignalez de même par des harangues publiques. * Mais il n'eſt point beſoin d'alleguer les Anciens, puiſque de nôtre tems Aëtion expoſa publiquement aux jeux Olympiques le tableau des amours de Roxane & d'Alexandre, ce qui luy aquit tant de reputation, que celuy qui preſidoit aux jeux † luy donna ſa fille en mariage. Ce devoit eſtre un merveilleux tableau, direz-vous, pour élever un Peintre à un ſi haut

* *Prodicus Ceus, Anaximenes Chius, Polus Agrigentinus.*

† *Proxenidés.*

degré d'honneur. Je vous en veus faire la deſcription pour en donner quelque idée à ceux qui n'ont point eſté en Italie, où eſt maintenant une ſi excellente piece. C'eſt une chambre magnifique où l'on voit aſſiſe ſur ſon lit Roxane toute éclatante de gloire, mais plus brillante encore par ſa beauté, quoy qu'elle baiſſe les yeux de honte, pour la preſence d'Alexandre qui eſt debout devant elle. Mile petits amours ſoûrians voltigent autour, dont les uns levent ſon voile par derriere, comme pour la montrer au Prince; les autres la deshabillent. Quelques-uns tirent Alexandre par le manteau comme un jeune Epoux plein de pudeur, & le preſentent à ſa maîtreſſe. Il met à ſes pieds ſa couronne, accompagné d'Efeſtion, qui tient un flambeau à la main & s'apuye ſur un beau garçon qui repreſente l'Hymenée. Voila le principal deſſein du tableau. A côté ſont d'autres petits Amours qui folâtrent avec ſes armes. Les uns portent ſa lance, tout courbez comme des porte-faix ſous un fardeau trop peſant; les autres ſon bouclier, ſur lequel il y en a un d'aſſis, qu'ils meinent comme en triomfe, tandis qu'un autre eſt en embuſcade dans ſa cuiraſſe, qui les atand au paſſage pour leur faire peur. Et cette galanterie n'eſt pas inutile, mais ſert à faire voir l'humeur belliqueuſe d'Alexandre, qui au milieu des plaiſirs n'abandonnoit pas le ſoin de la guerre. Voila la deſcription de ce chef-d'œuvre, qui par la feinte repreſentation d'un mariage, en produiſit un veritable. Maintenant, pour en faire l'application, je diray qu'à l'exemple d'Herodote & d'Aetion, voulant me faire conoître à mon entrée dans la Macedoine, ſans courre par tout en une ſaiſon fâcheuſe, j'ay choiſi cette illuſtre Compagnie, qui n'eſt pas compoſée d'une vile populace, comme celle qui ſe trouve à des jeux, mais des plus Grands perſonnages de toute la Grece; * & n'eſt pas aſſemblée dans les deſerts de Piſe ſous des hutes & des cabanes, mais dans une ville magnifique, où elle repreſente comme les Eſtats de la Province, ſi bien qu'elle ne cede en rien à la ſolemnité

* *Philoſophes, Orateurs, Hiſtoriens.*

lemnité des jeux Olympiques. A la verité, si vous me comparez à ces deux Heros, je seray fort peu de chose; mais en me considerant separément, je meriteray peut-estre quelque estime.

ZEUXIS, OU ANTIOCHUS.

C'est comme une Apologie de la façon d'écrire de Lucien, dont il y a déja quelque chose dans le Traité contre celuy qui l'avoit apellé Prometée.

COmme je me retirois l'autre jour, aprés vous avoir leu mon ouvrage, plusieurs de ceux qui l'avoient oüy, m'aborderent, & m'ayans saluë fort civilement, me reconduisirent chez moy avec des loüanges qui me faisoient rougir, & que j'aurois honte de raporter à d'autres qu'à mes amis. Ce qu'ils admiroient davantage dans ma façon d'écrire, estoit la nouveauté de l'invention, dont chacun raportoit quelque exemple qui l'avoit le plus touché; Car ils n'avoient point de sujet de vouloir flater un étranger comme moy, de qui ils n'avoient rien à esperer ni à craindre. Ces loüanges, quoy qu'elles me chatoüillassent l'oreille, me laissoient neantmoins quelque regret, en ce qu'ils sembloient n'admirer en mes ouvrages que la nouveauté, comme on dit qu'une chanson, quelque mauvaise qu'elle soit, est bonne quand elle est nouvelle. Je disois donc en moy-même: Quoy! n'ay-je aucun avantage par dessus les autres, que de ne pas suivre leur route? N'ya-t-il pas du choix & de l'agencement dans mes paroles; de la force & de la delicatesse dans mes pensées; de la vigueur dans mon expression; de l'ordre & de la conduite dans tout mon discours? Voila ce qui est digne de loüange; & non pas la nouveauté, qui ne doit estre estimée que comme la bordure en un tableau. Je vous veus conter, à ce propos, l'histoire de Zeuxis, qui a remporté la gloire du plus grand Peintre qui

fut jamais, & qui ne s'amuſoit point à repreſenter des choſes ordinaires comme les autres, mais tâchoit toûjours de montrer l'excellence de ſon Art ſur de nouveaux ſujets. Entre tous ſes grands deſſeins, celuy qui m'a le plus touché eſt la Centaure, dont j'ay veu une copie à Aténes; car l'original fut emporté par Sylla, & perit ſur mer avec pluſieurs autres raretez de la Grece. Je vous la vai donc dépeindre, au moins mal qu'il me ſera poſſible, non pas pour pretendre la gloire d'exceller dans les deſcriptions, mais parce que l'étonnement quelle me donna a ſervy à me la mieux imprimer dans l'eſprit. C'eſt une Centaure couchée ſur l'herbe, dont la partie animale eſt étendüe par terre, & celle qu'elle a de femme eſt relevée à demy & apuyée ſur le coude. Elle alonge les pieds de derriere, & trouſſe ceux de devant, en recourbant l'un, & pinçant la terre de l'autre comme font les chevaux quand ils ſe veulent redreſſer. Elle ſe panche un peu ſur le côté pour donner à tetter à ſes petits, dont elle tient l'un entre ſes bras, quelle alaite avec ſes mâmelles de femme, & l'autre eſt pendu à celles qu'elle a de cavale. Au haut du tableau, eſt le centaure comme en ſentinelle, qui ne paroît qu'à demy & leur montre un fâon de lionne, qu'il a pris. Quoy qu'il ſemble ſoûrire, il a neant moins la mine farouche & la perruque affreuſe, outre qu'il eſt preſque tout velu. Mais ſa femme, auſſi mignonne qu'il eſt ſauvage, a la moitié du corps de ces belles cavales de Theſſalie, qui n'ont point encore eſté domtées, & l'autre moitié de la plus belle femme du monde, horſmis qu'elle a les oreilles droites & pointües comme ont le peint aux Satyres. Des deux enfans, l'un eſt ſauvage & velu comme le pere, l'autre plus doux & plus humain; & tous deux regardent, en alaitant, le lionceau, que leur pere éleve par deſſus ſa tête, comme pour leur faire peur. Je laiſſe aux Peintres à admirer le docte mélange des couleurs auſſi bien que leur application, la juſteſſe des proportions, la délicateſſe des ombres, & la hardieſſe du deſſein; mais ce qui me toucha le plus,

fut

fut l'induſtrie de l'ouvrier, d'avoir ſceu méler ſi adroitement deux natures toutes contraires, que le paſſage de l'une à l'autre eſt imperceptible. Ce chef-d'œuvre ravit d'abord tous ceux qui le virent; mais comme Zeuxis aperceut qu'ils en admiroient l'invention, ſans prendre garde à ce qui eſtoit plus conſiderable, il l'ôta, en colere, du lieu où il l'avoit mis pour le faire voir. Avant que d'approprier cét exemple à mon ſujet j'en veus encore raporter un autre d'Antiochus Soter à la bataille qu'il donna contre les Galates. Comme ce Prince vit le grand nombre & le bel ordre des ennemis, il deſeſpera de la victoire, & ſe preparoit déja à la retraite, ou à faire quelque méchant accommodement, lors que l'un de ſes Capitaines * le raſſeura. Voyant donc la Cavalerie ennemie qui venoit fondre ſur luy, & l'Infanterie qui s'ouvroit pour donner paſſage aux chariots, il lâcha ſi à propos les Elefans qu'il avoit cachez exprés derriere les bataillons pour donner plus de terreur, que la Cavalerie & les chariots épouvantez, ſe renverſerent ſur leur gens de pied; ſi bien que donnant là deſſus on en fit un carnage effroyable. Mais comme les Macedoniens vouloient feliciter Antiochus de ſa victoire, & pouſſoient en l'air des cris de joye: N'avez-vous point de honte, leur dit-il, de faire les vains pour le gain d'une bataille, que vous devez plutôt à la fortune qu'à vôtre valeur? de ſorte qu'il ne fit peindre pour trofée qu'un Elefant. Il ſeroit tems de faire l'application de ces deux Hiſtoires, ſi elle n'eſtoit aſſez viſible. Car vous voyez que ce qui me donne l'avantage, eſt ce dont je faiſois le moins de cas, & qu'on eſt ſurpris de la venüe des Elefans & de la femelle du Centaure, ſans admirer ce qu'il y a de plus admirable. Je ne le dis pas pour vous qui ſçavez conoître parfaitement ce qu'il y a de plus beau & de plus accomply dans un ouvrage; mais pour ceux qui n'eſtiment que la nouveauté, ſans ſe ſoucier du reſte.

* *Theodotus le Rhodien.*

HARMONIDE.

Il se justifie par l'exemple d'Harmonide de ce qu'il s'adresse au plus grand personnage du pays pour avoir son approbation.

UN grand joüeur de flûte demandoit un jour à son maître, aprés avoir apris de luy tous les secrets de son Art, comment il feroit pour se rendre illustre: Car je ne desirerois pas, dit il, joüer aussi bien de la flûte qu'Olympe ou que Marsyas, s'il n'y avoit point de gloire à aquerir; & je dis des Musiciens ce qu'on dit de la Musique, *Que celle qu'on n'entend point est inutile.* Timotée répondit à Harmonide, car c'est ainsi que s'apelloient le maître & le disciple, Qu'il ne luy faisoit pas une petite demande, & qu'estant impossible de joüer devant tout le monde, il faloit tâcher de gagner l'estime de ceux qui estoient capables d'en donner. Car les ignorans, dit-il, ont acoûtumé de s'en fier aux autres, comme dans les spectacles chacun applaudit aux Acteurs, mais peu adjugent la victoire. Harmonide ne sceut profiter de cet avis; car la premiere fois qu'il monta sur le Téatre public, il expira pour l'avoir voulu prendre d'un ton trop-haut, & mourut sans estre couronné. Mais cela ne s'adresse pas seulement à luy, c'est à tous ceux qui se veulent rendre illustres dans quelque profession que ce soit. Je me suis donc presenté à vous, pour me faire conoître, comme à celuy qui a l'approbation generale, & de qui les sentimens sont la regle de tous les autres. Les Rois de Lacedemone n'avoient que deux voix dans le conseil, mais vous les avez toutes, & vos réponses sont autant d'oracles, qu'on en révére d'autant plus qu'ils sont toûjours clairs & salutaires. C'est ce qui me rasseure dans la grandeur de mon dessein, outre, que je pense estre à vous en quelque sorte, puisque je suis d'une ville dont vous avez pris la protection, & que vous avez comblée de vos faveurs

faveurs tant publiques que particulieres. S'il arrive donc que je n'aye pas assez de voix pour remporter le prix, Ajoûtez-y vôtre suffrage, comme celuy de Minerve; Aussi bien, si je n'avois vôtre approbation, celle des autres ne me suffiroit pas; & sans elle, je conte pour rien toute ma gloire. C'est vous qui devez aprendre à la posterité ce qu'elle doit croire de mes ouvrages, & je m'adresse à vous comme aux Dieux, pour confirmer la reputation que les hommes m'ont donné, afin que j'aye plus d'asseurance de paroître desormais en public; car il n'y a plus d'assemblée à redouter à celuy qui a triomfé aux jeux Olympiques.

LE SCYTHE, OU L'ETRANGER.

Ce discours a quelque chose de semblable au sujet du precedent; car par l'exemple de Toxaris qui mena Anacharsis chez Solon comme à l'abregé de toute la Grece, il s'adresse à ceux à qui il parle, pour avoir le suffrage public.

ANACHARSIS n'est pas le premier qui vint de Scythie pour aprendre les Sciences à Aténes, car Toxaris y avoit esté avant luy; mais il n'estoit pas comme l'autre de race Royale, ni de ceux qui portent des chapeaux, qui est parmy eux une marque de grandeur; il estoit de ceux qu'on nomme à huit jambes, parce qu'ils n'ont que deux bœufs à leur chariot. Aussi ne retourna-t-il point en son pays, mais s'habitua à Aténes; & quelque tems aprés sa mort, on luy sacrifia comme à un Heros, pour faire voir que les Grecs ont le pouvoir de deïfier, aussi bien que les Scythes, qui depéchent tous les ans un Ambassadeur vers leur Dieu Zamolxis.* Car comme la contagion estoit grande à Aténes, la femme d'un

* *C'est qu'ils luy sacrifioient tous les ans un homme.*

d'un Senateur de l'Areopage vit en ſonge Toxaris, qui luy commandoit de dire aux Aténiens, que pour faire ceſſer la peſte il faloit arroſer de vin l'entrée des maiſons; ce qu'on fit, & la peſte ceſſa. Soit que la vertu de cette liqueur euſt la force de purifier l'air, ou que Toxaris qui eſtoit ſçavant dans la Medecine, eût quelque ſecret là deſſus qui n'eſt pas connu de tout le monde: Tant y a que par forme de reconnoiſſance, on immole depuis, tous les ans, un cheval blanc ſur ſon ſepulcre, d'où cette femme le vit monter; car ſon nom fut reconnu par l'Epitafe, quoy qu'à demy effacée. Mais on voyoit un Scythe gravé ſur la colomne, avec un arc tendu en une main, & un livre en l'autre, & le livre & l'arc ſe voyent encore avec plus de la moitié du corps; le reſte a eſté conſumé par le tems. Ce tombeau eſt aſſez prés du Dipyle à main gauche en alant à l'Academie, & n'eſt pas fort magnifique, mais du reſte ne manque jamais ni de fleurs ni de couronnes; Car on dit que ce Heros guerit encore de la fiévre, ce qui n'eſt pas étrange, aprés avoir guery toute une ville de la peſte. Mais pour venir au ſujet pour lequel je l'ay allegué, Toxaris vivoit encore lors qu'Anacharſis vint à Aténes, & le rencontra un jour par la ruë tout interdit, comme un étranger qui ne ſçait pas les mœurs du païs, & n'entend pas la langue; de ſorte qu'il ſe repentoit d'eſtre venu, & ſe preparoit déja au retour. Il ne luy fut pas difficile de le reconoître, tant à ſon habit que parce que c'eſtoit un des grands Seigneurs d'entre les Scythes; ſi bien qu'il l'aborda, & luy demanda s'il n'eſtoit pas Anacharſis, ce qui le ſurprit tellement, qu'il laiſſa couler des larmes de joye, de trouver un homme de connoiſſance en un päys étranger. Il luy demanda donc ſon nom ne le pouvant reconoître à cauſe de ſa longue abſence, outre qu'il eſtoit vêtu à la Grêque, la barbe raſe, & ſans épée, & qu'à ſon diſcours & à ſa façon, on l'eût pris pour un Aténien, tant il eſtoit changé depuis ſon départ. Comme il ſe fut nommé, Anacharſis s'enquit ſi ce n'eſtoit pas luy qui avoit quité ſon päys & ſa famille

mille pour se venir établir en Grece, ou l'on disoit qu'il estoit maintenant en grande estime; & sur sa réponse, sçache, luy dit-il, que je suis l'un de tes adorateurs, & que l'amour de la Grece m'a porté comme toy en cette Province, où j'ay beaucoup soufert depuis ma venüe, servant de joüet aux petits enfans par la nouveauté de mon habit; sans parler des travaux que j'ay endurez par le chemin. Je te conjure donc par les Dieux, de me montrer ce qu'il y a de plus remarquable icy, & de m'aprendre les loix & les coutumes du päys, & de me donner la connoissance des grands hommes, qui est le sujet de mon voyage, aussi bien que du tien. C'est avoir bien peu de courage, lui dit Toxaris, de vouloir si tôt quiter la Grece, aprés avoir tant pris de peine pour y venir; mais elle n'a que trop de charmes pour te retenir lors que tu viendras à la conoître; Je te donnerai seulement un secret pour aprendre en peu de tems ce que tu desires sçavoir. Il y a un illustre vieillard en cette ville qui a voyagé long tems en Asie & en Egypte, & conversé avec les Sages du päys; si bien que les Aténiens l'ont choisi pour leur Legislateur, quoy qu'il ne soit pas fort riche. Si tu peus avoir sa cõnoissance, tu verras en lui toute la Grece, puis-que c'est comme un abregé de ce qu'il y a de meilleur. Ne tarde donc pas davantage, dit Anacharsis, à me le faire conoître, & me meine de ce pas chez lui; mais je crains qu'il ne soit difficile à aborder, & qu'il ne me rebute sur mon nom. Ne crains point, dit Toxaris, je t'asseure du contraire, & qu'il sera bien-aise d'obliger un étranger comme toy; sui-moy seulement, & vien faire preuve en sa personne, de la courtoisie, & de la generosité des Grecs. Mais le voila tout à propos qui s'avance tout réveur, abordons-le. Reçoi ce present de ma main, Solon, Voici l'un des plus grands Seigneurs de mon päys, qui l'a quité pour te venir voir, & aprendre de toy les loix & les coûtumes de la Grece. Si je te connois bien tu ne tromperas point son atante ni la miene,

& d'un

& d'un honête Scythe tu en feras un honête Aténien. Sçache, Anacharsis, que tu as en Solon Aténes & toute la Grece, & que si tu peus obtenir son amitié, tu ne seras plus étranger, mais cônu & cheri de tout le monde, tant il y a de perfections renfermées dans ce seul homme. Sa conversation te fera oublier ta patrie, & si tu cherches un amy comme tu dis, tu trouveras icy le but & l'accomplissement de ton dessein; car c'est un modele de vertu, & l'image vivante de la Filosofie. Rens graces aux Dieux de ce que tu as trouvé un si grand tresor, & ne te plains plus de la Fortune, ni ne regretes les maux que tu as endurez en ton voyage. Il seroit long de dire combien ce present pleut à Solon, & ce qu'il répondit à des offres si courtoises. C'est assez de dire qu'ils vêcurent depuis dans une parfaite intelligence, & qu'il aprit à Anacharsis tout ce qu'il sçavoit, & luy donna la cônoissance des plus grands personnages de la Grece. D'autre côté, Anacharsis ne le pouvoit quiter un moment, tant il estoit charmé de son sçavoir & de sa vertu; de sorte qu'il aprit en peu de tems tout ce qu'il desiroit, & se rendit tres-illustre, chacun croyant que s'il n'eût eu quelque ressemblance aux mœurs de Solon, il n'en eût pas fait son amy. Il est donc le seul des Barbares qui a esté initié dans les mysteres, & fait citoyen d'Aténes, si l-on en veut croire Teoxéne. Aussi ne retourna-t-il en son päys, comme je croy, qu'aprés la mort de Solon. Maintenant pour dire ce qui m'a fait tirer Anacharsis de la Scythie, pour venir en Macedoine avec Toxaris & Solon, c'est qu'il m'est arrivé la même chose qu'à luy, & ne croyez pas que je le die par vanité. Car les Syriens ne sont pas moins honêtes gens que les Scythes, & ce n'est pas en noblesse ni en grandeur que je me veus comparer à Anacharsis; mais en ce que je me trouvay tout surpris, en arrivant icy, tant de la beauté & de la grandeur de la ville, que de la multitude & de la splendeur de ses habitans, de même Telemaque fut remply d'étonnement & d'admiration en voyant le palais de Menelaüs.

lius. Car comme j'avois envie de me faire connoître par quelque ouvrage; (car où pouvois-je mieux faire paroître mon esprit qu'en ce lieu?) & que je m'enquerois de ceux qui estoient le plus en estime, pour m'adresser à eux & implorer leur protection; je ne trouvay pas seulement un Toxaris, mais plusieurs, qui aprés m'avoir dit le grand nombre d'honêtes gens dont cette ville estoit remplie, ajoûterent, qu'il y en avoit deux principaux tant en noblesse qu'en credit, qui pouvoient disputer de sçavoir & d'éloquence avec les plus grands personnages de la Grece, & estoient également cheris & estimez de tout le monde. Pour leur courtoisie & le reste de leurs vertus, il n'est point besoin, dirent ils, de vous en parler; car vous les reconoîtrez assez vous même. Il suffit de vous dire que l'un est le pere & l'autre le fils, & que le premier peut estre comparé legitimement à Solon, à Periclés, ou à Aristide, & l'autre à Alcibiade; puisqu'il a comme luy les façons aimables & atrayantes, sans parler des avantages de sa taille & de sa bonne mine. Toute la difference qu'il y a, c'est que la Grece se repentit d'avoir aimé l'autre, & que l'amour qu'on a pour celui-cy augmente tous les jours avec son estime. Enfin, c'est l'honneur de son pays, & les delices de tout le monde. Si-tôt qu'il ouvre la bouche pour parler, il ravit chacun en admiration; si bien que vous n'avez rien à desirer si son pere & luy vienent une fois à vous recevoir dans leur amitié. J'ateste les Dieux que voila quel estoit le sentiment general; mais je n'ay plus que faire du témoignage des autres, aprés l'avoir reconu moy-même, & je trouve seulement qu'on n'en a pas assez dit. Il ne faut donc point tarder davantage à gagner leurs bonnes graces, puisque leur amitié nous doit servir d'abry contre la tempête, comme les étoiles de Castor & de Pollux si favorables aux Nautonniers.

COM-

COMMENT IL FAUT ECRIRE L'HISTOIRE.

Le titre ſert icy d'Argument.

ON dit que ſous le regne de Lyſimachus, les habitans de la ville d'Abdere furent tourmentez d'une fievre chaude tres-violente, qui finiſſoit le ſeptiéme jour par une perte de ſang ou une ſüeur. Mais ce qu'il y avoit de plus étrange, c'eſt que tous ceux qui en eſtoient ateints recitoient des Tragedies, & particulierement l'Andromede d'Euripide, d'un air grave & d'un ton lugubre, & toute la ville eſtoit pleine de ces Comediens faits à la hâte, qui tout hâves & defigurez, s'écrioient, *O amour, Tyran des Dieux & des hommes!* & joüoient le reſte du rôle de Perſée fort melancoliquement; ce qui dura juſqu'à la venüe de l'Hiver qu'un grand froid emporta toute cette freneſie. Ce mal venoit de ce que le Comedien Archelaüs qui eſtoit en grande vogue en ce tems-là, avoit joüé cette Tragedie avec applaudiſſement, dans les plus ardentes chaleurs de l'Eſté; de ſorte que pluſieurs au retour du téatre ſe mirent au lict, & le contrefaiſoient le lendemain, ayans l'eſprit encore tout plein de ſes termes tragiques & empoulez. Une maladie aſſez ſemblable a gagné depuis peu nos beaux eſprits, qui depuis la défaite d'Armenie, & les victoires remportées en-ſuite ſur les Barbares, ne ſe peuvent tenir, non pas de joüer des Tragedies, car il ne ſeroit pas deſagréable d'oüir reciter de beaux vers, mais d'écrire l'Hiſtoire; & l-on ne voit plus que des Xenofons, des Herodotes & des Thucydides; ce qui juſtifie le dire de cet Ancien, *Que la guerre eſt mere de tout*, * puis-qu'elle produit même des Hiſtoriens. A l'exemple donc de Diogene, qui à la venüe de Filippe voyant les Corintiens employez, les uns à reparer leurs bréches, les autres à netoyer leurs armes,

* *Il vouloit dire la diſcorde des Elemens.*

mes, s'amuſoit à rouler ſon tonneau, pour n'eſtre pas le ſeul oiſif dans une ville ſi occupée. J'ay pris la plume, afin de ne pas faire dans la Comedie un perſonnage müet, ni me taire tandis que tous les autres parlent. Je ne ſuis pourtant pas ſi temeraire que d'entreprendre d'écrire l'Hiſtoire, je craindrois trop de donner à travers quelque banc ou quelque écueil caché ſous les ondes, qui briſât mon fréle vaiſſeau. Je veux ſeulement donner quelques avis à ces nouveaux Ecrivains, quoy que la plûpart ne croyent pas en avoir beſoin, & ſe figurent qu'il n'y a qu'à ſçavoir s'expliquer paſſablement pour devenir bon Hiſtorien. Mais tu ſçais bien le contraire, mon cher Filon, & qu'il n'y a guere de choſe plus difficile, ſi l-on veut travailler, comme dit Thucydide, pour l'Eternité. Je ſçay bien que je ne feray pas plaiſir à ceux qui ont déja publié leurs ouvrages, avec les acclamations acoûtumées; mais cela leur pourra ſervir une autre-fois à décrire les guerres étrangeres, puis-qu'en l'eſtat qu'eſt maintenant l'Empire Romain, il n'y a rien qui l'oſe choquer. Que s'ils ne veulent pas recevoir inſtruction, je ne m'en ſoucieray pas beaucoup, & quand tous les Abdérites auroient la fiévre chaude, le Medecin n'en fera que rire. Or comme tous les preceptes concernent ce qu'on doit faire & ce qu'on doit éviter, je commenceray par ceux-cy, ſans m'étendre aux autres qui ſont communs à toutes les productions de l'eſprit, & qui concernent l'ordre, la penſée & l'expreſſion; mais je me renfermeray dans ceux qui ſont propres à nôtre ſujet. Premierement, quelle faute ne font point ces nouveaux Docteurs, lors qu'au lieu de raporter ſimplement les choſes comme elles ſe ſont paſſées, ils s'étendent dans le blâme ou la loüange des Chefs, & font une Satyre ou un Panegyrique au lieu d'une Hiſtoire; ſans conſiderer que ces choſes ſont éloignées l'une de l'autre, comme le ciel l'eſt de la terre. Car celuy qui loüe n'a autre but que de réjoüir, & ne ſe ſoucie pas de le faire au prejudice de la verité; mais le moindre

menſonge corrompt la nature de l'Hiſtoire, & fait d'une verité une fable. L'Hiſtoire ne s'accorde pas plus avec la Pöeſie, qui n'a pour bornes que la fantaiſie du Pöete, dont la raiſon s'apelle fureur. Mais elle eſt plus chaſte & ne peut employer les ornemens de la Pöeſie, non plus qu'une honête femme ceux d'une Courtiſane; d'autant plus, qu'elle n'emprunte pas le ſecours des Fictions, & n'a pas les figures & les mouvemens qui tranſportent l'ame & la metent hors de ſon ſiege. Si vous y mélez donc trop d'ornemens, vous la rendez ſemblable à Hercule vêtu des habits d'Omfale, qui eſt la derniere extravagance. Ce n'eſt pas qu'elle ne puiſſe quelquefois employer les loüanges avec grace; mais elle y doit eſtre fort retenüe, & ſe ſouvenir toûjours que ſon but n'eſt pas de plaire, mais d'inſtruire; & qu'elle ne travaille pas tant pour ceux qui ſont à preſent, que pour la poſterité. Ceux-là donc s'abuſent qui diviſent l'Hiſtoire en deux parties, l'utile & le delectable, & pour cela y comprenent les loüanges. Car l'Hiſtorien ne doit avoir pour but que l'utilité qui ſe tire d'une narration veritable, & s'il méle quelque agrëément dans ſon ouvrage, il ne faut pas que ce ſoit pour en corrompre la verité, mais pour la faire mieux recevoir. Or ce qui ſent trop la flaterie dégoûte un honête homme au lieu de le réjoüir; & c'eſt celui-là qu'on ſe doit propoſer de contenter ſans ſe ſoucier des autres. Car quand on plairoit à quelques-uns, les gens d'eſprit s'en riront, parce qu'ils ſçavent que la perfection de chaque choſe conſiſte dans ſa nature, & que ſi vous l'en tirez, vous faites un monſtre, au lieu d'un miracle. Je laiſſe à part que les loüanges ne ſont d'ordinaire agréables qu'à ceux qu'on loüe, encore faut-il pour plaire qu'elles ſoient bien délicates; mais elles ſont inſuportables à tout le monde, lors qu'elles contienent des hyperboles exceſſives & des flateries manifeſtes. Pluſieurs, neantmoins, qui ne les ſçavent pas aprêter, & n'ont pas la grace de l'agencement, ſe contentent d'aſſembler pluſieurs choſes incroyables, ſans

sans leur donner seulement la teinture de la verité; mais bien-loin de plaire ils font enrager même ceux qu'ils cajolent, s'ils ont tant soit peu de pudeur. On dit à ce propos qu'Aristobule l'un des Capitaines d'Alexandre, lisant un jour à ce grand Prince, de qui il a écrit l'Histoire, la bataille contre Porus, où il méloit des flateries extraordinaires, Alexandre qui navigeoit alors sur l'Hydaspe, jeta le livre dans la riviere, & luy dit qu'on luy en devroit faire autant, d'estre si effronté que d'atribüer de faux exploits à Alexandre, comme s'il n'en avoit pas assez fait de veritables. Colere bien juste & bien conforme à une autre action de ce Prince, lors qu'il rebuta l'Architecte qui vouloit tailler le mont Athos à sa ressemblance, & faire que d'une main il tînt une ville, & de l'autre il versât un fleuve. Aussi depuis ne se servit-il plus d'Aristobule, aprés avoir recônu sa flaterie & sa lâcheté. Car quel plaisir y a-t-il d'entendre de fausses loüanges, si l-on n'est de l'humeur des femmes, qui veulent qu'on les peigne plus belles qu'elles ne sont, comme si cela corrigeoit leurs defauts, ou qu'elles en fussent plus saines, pour avoir le teint meilleur dans leur tableau. Cependant, la plûpart des Historiens modernes font cette faute, sans se soucier de la posterité à qui ils rendent leur Histoire suspecte par ce defaut. Si l'on doit donc y méler de l'agréément, il faut, comme j'ay dit, que ce soit de celuy que la verité est capable de recevoir, & non pas de faux ornemens, comme j'en ay remarqué depuis peu dans ces nouveaux Historiens; & je te prie de ne point estimer ce que je diray incroyable, pour estre ridicule; car je t'en ferois serment à un besoin, s'il estoit honête de jurer dans un livre. L'un commence son Histoire par l'invocation des Muses, & les prie de favoriser son dessein; & pour achever comme il a commencé, il compare l'Empereur à Achille, & le Roy de Perse à Therstite, sans considerer qu'il luy feroit beaucoup plus d'honneur de comparer son ennemy à Hector, pour rendre sa défaite plus illustre. Il ajoûte à cela une loüange de soy-

même & de sa patrie, pour montrer qu'il est digne d'écrire l'Histoire, & marque en passant que si Homere l'eût fait, il eût sauvé un grand procès aux Grammairiens, qui s'entrebatent maintenant sur ce sujet. Il finit son exorde par une protestation de ravaler les avantages des ennemis, & de relever les nôtres, & entre ainsi en matiere : *Car ce mal-heureux Vologéses fit la guerre à l'Empereur pour la raison qui s'ensuit.* Un autre grand imitateur de Thucydide commence ainsi son Histoire, à son exemple, *Crepereius Calpurnianus citoyen de la ville de Pompée, a écrit la guerre des Parthes & des Romains, commençant des son origine.* Aprés un si beau commencement, il est facile de juger du reste. Car il fait dire mile extravagances à un certain Orateur de Corfou, & envoye la peste à ceux de Nisibe, pour n'avoir pas voulu embrasser nôtre party; empruntant tout de l'histoire de Thucydide, horsmis les longs murs d'Aténes. Il passe d'Etiopie en Egypte & aux estats du Roy de Perse, où je le laissay tout à propos qui enterroit les Aténiens à Nisibe, jugeant assez ce qu'il pourroit dire aprés un si beau commencemant. N'est-ce pas là une belle façon d'imiter Thucydide, de dérober ce qu'il a dit, pour l'appliquer à un sujet tout different ? Non content de cela, il méle dans son Histoire les termes Latins des armes & des machines, & dit *le pont* & *le fossé*, comme on fait en cette Langue, qui est une chose bien agréable aux oreilles Greques. Un autre a fait la sienne comme un Journal de quelque soldat ou de quelque Vivandier d'Armée, en quoy il est plus excusable que les autres; car si cela ne tient lieu d'histoire, cela peut toûjours servir de memoire à un Historien. Mais son inscription est trop superbe pour un si maigre écrivain : *L'Histoire Parthique de Callimarfe, Medecin des Hastaires de la sixiéme legion.* Sa preface n'est pas moins extravagante. Car il soûtient que c'est au Medecin à écrire l'histoire, parce qu'Esculape est fils d'Apollon qui est le pere des Sciences, & le protecteur des Muses, & entremele parmy les mignardises de la langue Ionique

nique des termes bas & populaires. Mais pour dire quelque chose des Filosofes, un d'entreux dont je tais le nom par respect, passe tous les autres en extravagance. Car il soutient d'abord qu'il n'apartient qu'au Sage d'écrire l'histoire, & pour le prouver, il entasse argument sur argument, en toutes les figures, entremélant parmy des propositions ridicules, des flateries grossieres & pedantesques. Mais ce qui est de plus insuportable, c'est qu'il dit au commencement que l'Empereur aura cet avantage par dessus les autres Princes, que les Filosofes feront ses Historiens; ce qu'il eut esté plus honête de laisser penser aux autres que de le dire. Il ne faut pas oublier aussi celuy qui commence de la sorte, pour faire l'Herodote, comme l'autre a fait le Thucydide. *Ie viens à parler des Perses & des Romains.* Et en-suite, *Car il faloit que quelque mal-heur arrivât à ceux-là.* Et aussi-tôt, *Ofroès que les Grecs appellent Oxyroés*, & autres sotises semblables. Un autre, illustre par son éloquence, & grand imitateur de Thucydide, s'il ne le surpasse même, se plaît à décrire toutes les villes, les champs, les fleuves & les montagnes, pour donner plus de clarté, comme il pense, à son Histoire; mais ses descriptions sont si froides, qu'elles surpassent les neiges Caspienes, & toute la glace du Septentrion. A peine un livre luy suffit à décrire le bouclier de l'Empereur, où brille au milieu la Gorgone coëffée de serpens, avec ses regards de travers. Il compare son baudrier à l'arc en ciel. Combien employe-t-il de paroles à dépeindre la Veste de Vologésez, avec la bride de son cheval, & la chevelure ondoyante d'Ofroés au passage du Tygre, d'où il le fait sauver dans un antre ombragé de myrtes, de lauriers, & de lierre, qui font un couvert à l'épreuve des rayons du Soleil? Ne sont-ce pas là des particularitez bien necessaires? mais cela vient de ce qu'ils ne sçavent pas ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer, & ne sont pas capables de reconoître les beaux endroits, ni de les décrire; Semblables à ces valets enrichis depuis la mort de leur

maître, qui ne sçavent pas encore comme il faut porter un manteau, & se crevent de soupe pendant le repas, sans toucher aux viandes delicates. Celui-cy se plaît aussi à décrire des blessures incroyables, ou des morts étranges; Car il dit qu'un homme blessé au gros orteil mourut subitement, & qu'au seul cry du General sept ou huit hommes tomberent par terre. Pour le nombre des morts, il surpasse même ce qui en est porté dans les létres de l'Empereur. Car il dit qu'il y mourut soixante & dix mile deux cens trente-six des ennemis, & qu'il n'y en eut que deux de morts du côté des Romains, & neuf de blessez, ce qui est tout ensemble incroyable & ridicule. Mais pour paroître plus élegant, & ne point corrompre comme l'autre la pureté de la langue Greque par des termes barbares & étrangers; il dit *Cronus* pour *Saturninus*, *Frontin* pour *Fronton*, *Titanius* pour *Titianus*, & autres semblables impertinences. Touchant la mort de Severian, il dit que tout le monde s'est trompé, & qu'il mourut de faim; & non pas d'un coup d'épée, comme on a creu; sans considerer que plusieurs demeurent jusqu'au septiéme jour sans manger, & qu'il n'en fut que trois; si ce n'est qu'Osroés fût demeuré exprés sept jours sur le champ de bataille en atandant que son ennemy fût mort de faim. Mais que dirons-nous de ceux qui se servent de termes pöetiques dans leur Histoire, comme s'ils chaussoient d'un pied un escarpin, & un coturne de l'autre, pour joüer ensemble la Comedie & la Tragedie. D'autres s'enflent à l'entrée de leur ouvrage, comme s'ils aloient dire quelque chose de grand & de merveilleux, & ne disent que des choses ordinaires, avec un stile bas & rampant; ce qui me fait souvenir de ces tableaux où l-on peint Cupidon avec un masque d'Hercule, ou de quelqu'un des Titans, & du Proverbe qui dit, *Qu'un jour les montagnes furent enceintes, & n'acoucherent que d'une souris.* Car il faut garder par tout l'unité de caractere, & ne pas méler des haillons parmy la pourpre, ni métre sur un nain une tête de geant.

geant. Quelques-uns font un corps sans tête, & pensent se sauver par l'exemple de Xenofon, qui commence ainsi sa Retraite de dix mile, *Darius & Parisatis avoient deux fils*; mais ils ne sçavent pas qu'il y a des Narrations qui tienent lieu d'Exorde, comme je le montreray tantôt. Encore peut-on excuser les defauts de l'élocution & de la disposition; mais de s'abuser en ses descriptions, non pas de quelques lieuës, mais de journées entieres; cela n'est pas pardonnable, comme celuy qui dit qu'Europus est une colonie des Edesséens dans la Mesopotamie, à deux journées de l'Eufrate: Et comme si ce n'estoit pas assez, il y transporte ma patrie avec ses tours & ses rempars, & dit que Samosate est baignée de l'Eufrate & du Tygre, comme s'ils couloient sous ses murailles, quoy qu'il ne faille pas grand discours pour te persuader que je ne suis ni Parthe ni Caldéen. Enfin, il travaille si negligemment, qu'on diroit qu'il a composé son Histoire sur les bruits de Ville, & qu'il n'a jamais veu personne qui ait esté en Syrie. Il ajoûte une plaisante particularité de Severian, quoy qu'il die l'avoir apriſe de ceux qui s'estoient sauvez de la bataille, qu'il cassa des cryſtaux * qu'on luy avoit donnez, & d'un morceau s'en coupa la gorge, pour mourir d'une fin tragique, sans avoir recours ni au fer ni au poison, comme à des morts trop ordinaires. Ensuite, il fait son oraison funebre, à l'exemple de Thucydide, qui a fait l'éloge de ceux qui moururent les premiers à la guerre du Peloponnése. Car je ne sçay comment ils en veulent tous à cét Auteur, quoy qu'il n'ait jamais pensé à eux ni à la défaite d'Armenie. Aprés avoir donc ensevely son Heros magnifiquement, il fait monter sur son sepulcre un rival de Periclés en éloquence, c'est à dire un Centurion nommé Afranius Silo, qui dit tant de choses, & si lugubres, qu'il m'a fait pleurer à force de rire, sur tout, lors qu'il se lamente amerement à la fin de sa harangue, au souvenir des bons morceaux qu'il avoit mangez à sa table, & des grands coups qu'il y avoit beus. Et

* *Ou, verres.*

pour finir comme Ajax, il tire son épée aprés toutes ses lamentations, & s'en donne à travers le corps; à grand tort veritablement, car il devoit mourir par la main du bourreau, aprés une si méchante harangue. Cependant, l'Auteur dit, que toute l'assistance étonnée d'une si belle action, commença à batre des mains & à élever jusqu'au ciel cet Afranius par ses loüanges. Et veritablement, il est loüable de s'estre souvenu de la bonne chere qu'on luy avoit faite, & de n'en avoir point esté ingrat à la mort. Mais je voudrois qu'auparavant pour nous épargner la peine de lire tant de sotises, il eût étranglé son Historien. Quelques-uns, sans s'arrêter aux choses essentielles, s'amusent à nous conter des particularitez ridicules ou inutiles. Comme si quelqu'un ayant entrepris de décrire la statüe de Jupiter Olympien, commençoit par ses brodequins, ou s'amusoit à nous dépeindre sa base, sans toucher au reste. Car l'un d'eux ne dit que trois mots de la bataille, & s'étend sur le recit d'un cavalier Maure, qui s'écarta par des rochers pour trouver de l'eau, & ayant rencontré des päysans qui dînoient, se mit à table avec eux, aprés avoir esté recônu par un de ces villageois qui avoit esté en Mauritanie, où il avoit un frere qui portoit les armes. Il ajoûte à cela des contes à dormir debout. Que ce päisan fut à la chasse en ce päys-là, où il vit des troupeau d'Elefans, & faillit à estre déchiré par un Lion; Qu'il acheta de grands poissons à Cesarée; de sorte que ce bel Historien laissant à part le recit d'une si fameuse bataille, & tout ce qui se fit de memorable de part & d'autre, s'amuse à contempler un villageois qui achete du poisson dans un marché, & si la nuit ne fût survenüe, je pense qu'il eût soupé avec luy; car le souper estoit prest. Regardez un peu quelle perte nous eussions faite, si l-on eût perdu ces beaux memoires, & que ce cavalier Maure n'eût pas eu soif à la bataille, où s'en fût retourné sans boire. Je passe plusieurs belles circonstances, Qu'une bateleuse les vint trouver, d'un village voisin; Qu'ils se firent

des

des presens les uns aux autres, & que le cavalier donna au païsan sa lance, & le païsan au cavalier l'agrafe de son saye, & autres particularitez tres-necessaires. On peut donc dire de cét Historien & des autres qui luy ressemblent, non pas qu'ils ont cueilly la rose sans se piquer aux épines, mais qu'ils se sont piqués aux épines sans cueillir la rose. Celui-là n'est pas moins ridicule, qui sans jamais avoir esté en Syrie ni en Armenie, dit que les yeux sont plus fideles que les oreilles, * & partant qu'il ne raporte pas ce qu'il a oüy mais ce qu'il a veu. Mais il a fi bien tout veu, qu'il dit que les dragons des Parthes, qui est parmy eux un signe de la multitude, parce qu'un seul dragon en produit mile. Que ces dragons dis-je, sont fort grands, & naissent en Perse un peu au dessus de l'Iberie, & qu'on les atache aut bout d'une pique, d'où l-on séme par tout l'épouvante; puis quand on vient aux mains on les délie, & on les jete à la téte des ennemis, de quoy plusieurs des nôtres furent devorez ou étoufez. Il ajoûte, qu'il voyoit tout cela du haut d'un arbre où il s'estoit sauvé de bonne heure, dont bien nous en prit; Car sans cela nous aurions perdu un bel Historien, qui est témoin oculaire de tant de merveilles, & qui a executé de sa main plusieurs beaux faits d'armes, & a esté même blessé; mais je pense que ç'a esté sur le chemin de Lerne à Corinte d'où il estoit. Cependant il lisoit toutes ces choses en la presence des Corintiens qui sçavoient qu'il n'avoit pas seulement veu la bataille en peinture; Car il ne conoît ni les armes, ni les machines, ni les termes de la guerre, & s'y abuse à tous propos. Un autre décrit en moins de cinq cens vers † tout ce qui s'est passé en tant de Provinces, & a l'insolence de prendre le nom d'Historien, avec un titre presque aussi grand que son livre, *Les victoires remportées nouvélement sur les Parthes, par les Romains, en Armenie, en Mesopotamie & en Medie, Par Antiochianus qui a gagné le prix aux jeux consacrez à Apollon*; car je croy qu'il vainquit

* *Mot d'Herodote.*

† *Ou, mots.*

à la courſe en ſa jeuneſſe. Un autre a fait l'Hiſtoire par forme de Profetie, où il décrit la priſe de Vologéſes, & la mort d'Oſroés qu'il fait expoſer aux Lions, & narre en-ſuite nôtre triomfe. Non content de cela, il bâtit une ville dans la Meſopotamie, d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire; mais il eſt en peine s'il la nommera Iréne ou Nicée, en ſigne de la paix ou de la victoire. Il promet d'écrire en-ſuite l'hiſtoire des Indes, & la navigation de l'Ocean, & ce n'eſt pas une ſimple promeſſe; car il a déja fait paſſer le fleuve Indus à la troiſiéme legion, avec une troupe de Gaulois & de Maures, ſous la conduite de Caſſius. Mais de ſçavoir ce qu'ils feront, & comment ils ſoûtiendront le choc des Elefans, cela eſt encore incertain, & il faut atandre qu'il nous le mande du Royaume de Muſican, * ou de la Republique des Oxidraques. Ils font, comme j'ay dit, pluſieurs autres ſemblables ſotiſes, ne voyans pas ce qui eſt digne de remarque, & quand ils le verroient, ne le pouvans exprimer dignement; mais metans tout ce qui leur vient à la fantaiſie. Ils prenent tous des titres ſuperbes: *Des victoires Parthiques, tant de livres.* Un autre plus plaiſamment, *Les Parthoniciques de Demetrius de Sagalaſſe*; Ce que je n'allegue pas tant par raillerie que pour ſervir d'inſtruction. Car celuy qui évitera ces écueils & autres ſemblables, ſera en eſtat de faire quelque choſe de bon, & de prendre le droit chemin, parce que de deux contraires qui ôte l'un poſe l'autre. Mais, dira quelqu'un, maintenant que le champ eſt défriché, & les ordures emportées, il eſt tems d'y jeter la bonne ſemence, & de faire voir que tu és capable d'inſtruire, auſſi bien que de railler. Je dis donc pour entrer en matiere, que celuy qui veut écrire l'Hiſtoire, doit avoir premierement une adreſſe naturéle à s'expliquer, & à diſcerner le menſonge d'avec la verité, qualitez qui ne s'aquierent point par l'art, mais qui ſont comme des preſens du Ciel, quoy que l'adreſſe à s'exprimer ſe puiſſe perfectionner par l'étude & par la lecture des anciens. Cecy n'a pas beſoin

* *Ou, Muziris.*

ſoin de precepte, car on ne ſçauroit donner de l'eſprit à celuy qui n'en a point. Ce ſeroit un ſecret plus grand que la pierre Filoſofale, de pouvoir transformer les eſprits, & faire d'un lourdaut un habile homme. La Science ne donne donc pas ce qu'on n'a point, mais agence ſeulement ce qu'on a; & mon deſſein n'eſt pas de rendre tout le monde capable d'écrire l'Hiſtoire, mais d'empécher ceux qui le ſont de s'égarer. Car pour avoir de l'eſprit, on ne laiſſe pas d'avoir beſoin d'art & de preceptes, comme pour eſtre bon Muſicien, ce n'eſt pas aſſez d'avoir bonne voix, ſi l-on ne la ſçait conduire. Il faut, outre ce que j'ay dit, avoir quelque cõnoiſſance des affaires du monde, & des choſes de la guerre. On ne ſçauroit rien faire d'un homme qui n'a rien veu, & qui eſt obligé d'en croire les autres; Mais ſur tout, il ne faut point eſtre ataché à aucun party. Car il ne faut pas faire comme ce Peintre qui peignoit un Monarque, de profil, parce qu'il n'avoit qu'un œil, mais il le faut repreſenter tout entier. Que le reſpect de ſa patrie n'empéche point de dire les pertes qu'elle a receües, ni les fautes qu'elle a faites; car l'Hiſtorien, non plus que le Comedien, n'eſt pas coupable des mal-heurs qu'il repreſente. Si pour les déguiſer ou les paſſer ſous ſilence, on pouvoit reparer les deſordres, Thucydide n'auroit pas manqué d'un trait de plume de raſer les fortifications des ennemis, & de rétablir les affaires de ſa ville; mais les Dieux même n'ont pas le pouvoir de changer les choſes paſſées. Le devoir donc de l'Hiſtorien eſt de les conter comme elles ſont avenües, ce qu'il ne peut faire lors qu'il eſt dépendant d'un Prince ou d'une Republique, de qui il a quelque choſe à eſperer ou à craindre. Que s'il faut neceſſairement qu'il en parle, il doit faire plus d'eſtat de la verité, que de ſon intereſt, ou de ſa paſſion. Car c'eſt le ſeul Dieu à qui il doit ſacrifier, ſans ſe ſoucier du reſte. Enfin, il doit avoir toûjours pour but le jugement de la poſterité, s'il ne veut remporter le titre de flateur, plutôt que d'Hiſtorien. On dit, à ce propos,

pos, qu'Alexandre dit un jour à Oneſicrite, qu'il voudroit bien aprés ſa mort retourner en vie pour quelque tems, afin de voir le ſentiment qu'on auroit de luy, & comment on prendroit les choſes qu'il avoit faites. Car je ne m'étonne pas, dit-il, qu'on me loüe, maintenant que les uns m'aprehendent, & que les autres tâchent de gagner mes bonnes graces. C'eſt pour cela que quelques-uns tienent qu'on doit ajoûter foy à ce qu'Homere dit d'Achille, parce qu'il a écrit aprés ſa mort; mais les fictions des Poëtes ne ſont point ſujetes à ces maximes & ne relevent que de leur fantaiſie. Je veus donc que mon Hiſtorien aime à dire la verité, & n'ait point ſujet de la taire: Qu'il ne donne rien à la crainte, ni à l'eſperance, à l'amitié, ni à la haine; ne ſoit d'aucun päys, ni d'aucun party; & apelle les choſes par leur nom, ſans ſe ſoucier ni d'offenſer, ni de plaire. C'eſt ce qu'a fait Thucydide, quoy qu'il vît Herodote en ſi grande eſtime, qu'on donnoit le nom des Muſes à ſes Livres; Car j'aime mieux; dit-il, déplaire en diſant la verité, que plaire en contant des fables, parce qu'en déplaiſant je profiteray, & nuirai en voulant plaire. Voila quel doit eſtre le ſentiment d'un bon Hiſtorien. Pour ſon ſtyle, il faut qu'il ſoit clair & naturel ſans eſtre bas: Car comme nous luy oppoſons la liberté & la verité pour regle de ce qu'il doit dire; * auſſi faiſons-nous la clarté & l'intelligence pour regle de la façon dont il le doit doit dire. Il faut que ſes figures, qui ſont comme l'aſſaiſonement du diſcours, ne ſoient ni trop hautes, ni trop recherchées; ſi ce n'eſt lors qu'il veut décrire une bataille, ou faire quelque harangue; car alors il peut enfler ſon ſtyle, & déplier, s'il faut ainſi dire, les voiles de l'Eloquence. Il ne faut pas pourtant qu'il s'éleve qu'à la meſure des choſes dont il parle, & ſon ſtyle doit eſtre exempt d'entouſiaſme, & de toute fureur pöetique. Car il y a danger, en s'élevant trop, que la tête ne luy tourne, & qu'il ne s'égare en des fictions; C'eſt pourquoy il doit marcher bride en main, & conſiderer que l'excés & le menſonge ſont

* *Que le peuple entende, & les doctes loüent.*

les

les deux plus grands vices de l'Hiſtoire. S'il veut donc s'élever, que ce ſoit par les choſes plûtôt que par les paroles; car il vaut mieux que ſon ſtyle ſoit ordinaire; & que ſa penſée ne le ſoit pas, que de rendre ſa penſée foible; & ſon ſtyle trop élevé, ou de ſe laiſſer emporter à l'effort de ſon imagination. Que ſes periodes ne ſoient ni trop longues, ni trop étudiées; ſon ſtyle ni trop nombreux, ni trop negligé; parce que l'un ſent la barbarie, & l'autre l'affectation. Il faut auſſi que ſes penſées ayent plus de ſolidité que d'éclat, & approchent plus du raiſonnement d'un ſage politique, que de la pointe d'un déclamateur; Que ſes ſentences ne ſoient ni trop frequentes, ni trop détachées, mais ſe trouvent comme enchaſſées dans le corps de ſon ouvrage. Quant à ce qui concerne les choſes qu'il doit écrire, il ne les faut pas mettre à l'avanture, mais les ranger avec ſoin, & conſulter ſouvent ceux qui ont eu part aux afaires; ſinon, ſuivre les relations les plus veritables, & qui paroiſſent les moins paſſionnées, ou qui ont moins de ſujet de l'eſtre. En quoy il faut beaucoup d'adreſſe à l'Hiſtorien, pour diſcerner les endroits & les perſonnes d'où elles vienent, & n'ajoûter pas foy legerement à tout ce qu'on dit, mais examiner les raiſons qu'on a de dire la verité ou de la taire. Lors qu'il aura ſes memoires preſts, ou la plus grande partie, il bâtira le corps de ſon Hiſtoire, & l'agencera en-ſuite plus poliment, tant pour les paroles que pour les choſes. Du reſte, il fera comme le Jupiter d'Homere, qui jéte tantôt la veüe ſur le camp des Grecs, & tantôt ſur celuy des Troyens, & décrira ſeparément les actions des deux partis, ſi ce n'eſt dans le recit des batailles, où l'on eſt contraint ſouvent de les confondre. Mais qu'il ne s'amuſe pas à décrire les actions des particuliers, ſi elles ne ſont fort illuſtres, & qu'il s'atache au gros, ſans ſe ſoucier du reſte. Qu'il conſidere d'abord les Generaux, les ordres qu'ils donnent, & la diſpoſition de leurs troupes, & rende, s'il ſe peut, raiſon de tout. Quand on vient aux mains, qu'il remarque ce qui ſe fait de part & d'autre,

tre, & n'oublie pas le vaincu pour parler toûjours du vainqueur. Qu'en toutes choſes il garde la mediocrité & la bien-ſeance, & ne s'emporte pas en jeune homme, ni ne laſſe ſon lecteur, ou obſcurciſſe ſa narration, pour vouloir tout dire. Il peut quelque-fois laiſſer une choſe, quand il aura hâte, pour ne point interrompre le fil de l'Hiſtoire; mais qu'il y reviene aprés, & garde le plus qu'il pourra l'ordre des tems. Qu'il ſuive le vainqueur par tout, ſans perdre aucune action ou particularité remarquable. Que ſon diſcours reſſemble à un miroir fidele, qui rend les objets tels qu'il les reçoit, & n'en altere rien ni en la forme, ni en la matiere, ni en la couleur. Car il faut qu'il cherche, non pas comme l'Orateur, ce qu'il doit dire, mais comment il le doit dire, & qu'il ſuive ſimplement ſes memoires; ſemblable au Sculpteur qui ne fait pas l'or & l'ivoire de ſa ſtatüe, mais luy donne ſeulement la forme qu'elle n'avoit point. Enfin, tout le ſecret de ſon Art conſiſte à bien métre en œuvre ſa matiere; & il a remply parfaitement ſon caractere, & ſatisfait à ſon devoir, quand le lecteur penſe voir ce qu'il lit, tant il eſt bien repreſenté. Il commencera quelquefois ſans exorde, lors que la choſe n'aura point beſoin de preparation, & ſe contentera de raporter le ſommaire des choſes qu'il doit dire. Mais lors qu'il ſe voudra ſervir d'exorde il n'aura égard qu'a deux choſes, à rendre ſon auditeur attentif, & docile, ſans ſe ſoucier de gagner ſes bonnes graces. Il viendra à bout de ce que j'ay dit, en montrant qu'il doit traiter de choſes grandes & neceſſaires, & qui regardent particulierement l'intereſt de ceux à qui il parle; comme fait Herodote, quand il dit, Que c'eſt pour conſerver le ſouvenir des victoires remportées par les Grecs ſur les Barbares; & Thucidide; Que la guerre qu'il entreprend de décrire eſt la plus conſiderable de toutes celles dont il nous reſte quelque memoire, & contient de plus grands & de plus memorables évenemens. Il ſervira beaucoup à l'éclairciſſement du ſujet, d'en propoſer les cauſes d'abord, & l-on jugera

que

que ſon exorde eſt petit ou grand, ſelon que les choſes qu'il aura à décrire ſeront petites ou grandes. Il paſſera à ſa narration doucement & inſenſiblement, & gardera toutes les perfections qu'enſeigne la Retorique, la clarté, la neteté, la briéveté, la facilité, l'égalité, ſe ſouvenant toûjours que l'Hiſtoire n'eſt qu'un long recit. Il faut prendre garde, pourtant, qu'elle ne ſoit pas compoſée de pluſieurs narrations couſües enſemble, mais qu'elles ſoient fondües en un même corps; car il ne faut pas ſeulement qu'elles ſe touchent, mais qu'elles ſe tienent. Que l'agencement des choſes & des paroles en releve l'éclat, ſans affectation. Pour la briéveté, elle eſt utile par tout, principalement, lors qu'on a beaucoup de choſes à dire, & ne doit pas eſtre ſeulement dans les paroles, mais dans les choſes. Car il faut paſſer en trois mots les moins importantes, & n'eſtre étendu qu'en celles qui le meritent. Il y en a même dont il ne faut point parler du tout, car chacun eſt curieux de ſçavoir toutes les particularitez des grandes entrepriſes, c'eſt pourquoy on n'y ſçauroit eſtre trop long; au lieu que dans les autres, quelque court qu'on ſoit, on ennuye. Enfin, il faut faire comme dans un feſtin bien aprété, où l-on ne ſert pas indifferemment toutes ſortes de viandes, mais ſeulement les plus delicates. Car l'Hiſtoire n'eſt faite que pour conſerver la memoire des choſes memorables, & non pas des autres. Il faut auſſi que l'Hiſtorien ſoit fort retenu dans ſes deſcriptions, & qu'il paroiſſe que ce n'eſt pas par un vain deſir de faire paroître ſon eſprit, mais pour éclaircir & embellir ſon ſujet. Car elles ne ſont pas proprement du corps de l'Hiſtoire, quoy qu'elles y aportent beaucoup de clarté; de ſorte qu'elles ne doivent pas eſtre étendües au delà de ce qu'on traite. En cela Homere, bien que Pöete, peut ſervir de régle; car en la deſcente d'Ulyſſe aux Enfers, il ne s'amuſe point à découvrir tous les tourmens des mal-heureux; au lieu qu'un mauvais Hiſtorien en eût remply ſon ouvrage, aprochant l'eau juſqu'aux lévres de Tantale, & faiſant

ſant faire pluſieurs tours à Ixion ſur ſa roüe. Thucydide y eſt auſſi fort retenu. Car ſoit qu'il décrive la forme d'un ſiege, ou d'un camp, ou la figure de quelque machine, il va vîte, & eſt encore moins étendu dans la deſcription des villes, & du port de Syracuſe. Que s'il paroît long dans celle de la peſte, on remarquera en y prenant garde prés, que c'eſt la multitude des choſes qui l'arréte, & qu'il ſe hâte tant qu'il peut. Quand on fait parler quelqu'un, il luy faut faire dire ce qui eſt convenable tant à ſa perſonne qu'à la choſe dont il s'agit: Et quoy qu'il ſoit permis en cét endroit d'étaler ſon éloquence, il faut toûjours que ce ſoit avec jugement, & ſans affectation, & ſur tout, dire clairement ce qu'on veut dire. Pour ce qui eſt du blâme & de la loüange, il faut prendre garde que vôtre Hiſtoire ne puiſſe paſſer pour un Panegyrique, ni auſſi pour une Satyre, comme celle de Theopompe. Il ne faut donc blâmer ni loüer qu'en paſſant, & ſe ſouvenir qu'il n'y a point de plus beau Panegyrique des Grands hommes que leurs actions, parce qu'il leur eſt particulier, & ne ſçauroit convenir aux autres. Lors qu'il ſe preſentera quelque choſe d'incroyable, je ſuis d'avis qu'on le die, mais ſans l'aſſeurer, & laiſſant à chacun d'en croire ce qu'il luy plaira. En un mot, il ſe faut toûjours repreſenter ce que j'ay dit, qu'on écrit pour la poſterité, & faire comme cet Architecte qui bâtit la tour du Phare.

* *Soſtrate Cnidien.* * Car aprés avoir achevé ſon ouvrage, qui eſt une des merveilles du monde, il grava ſon nom ſur une pierre, qu'il enduiſit de mortier, & écrivit deſſus celuy du Prince qui regnoit, ſçachant bien qu'il ſeroit detruit par le tems, & qu'on verroit alors paroître le ſien qui dureroit autant que les Siecles. Voila la regle qu'on doit ſuivre pour bien écrire l'Hiſtoire: ſi on le fait, je n'auray pas perdu mon tems; ſinon, j'auray roulé en vain mon tonneau. †

† *Il fait allusion à ce qu'il a dit de Diogene.*

L'HI-

L'HISTOIRE VERITABLE.

LIVRE PREMIER.

I. *Dessein de l'Auteur.* II. *Son embarquement suivy de son arrivée dans une Isle de l'Ocean.* III. *Son voyage au globe de la Lune.* IV. *Sa venüe en l'Isle des Lampes.* V. *Son engloutissement & son sejour dans la baleine.* VI. *Combat des Isles flotantes.*

I. *Dessein de l'Auteur.*

COmme les Athlétes n'ont pas seulement soin du travail mais du repos; ceux qui s'adonnent aux exercices de l'esprit luy doivent quelque-fois donner du relâche, pour revenir aprés plus frais à l'étude. Cela ne se peut mieux faire, à mon avis, qu'en le délassant sur quelque sujet agréable, & où l'instruction soit mélée avec le plaisir; c'est ce que j'ay tâché de pratiquer en cét ouvrage, où parmy plusieurs mensonges assez-plaisans, j'ay mélé quelques doctes railleries des anciens Pöetes & Historiens, sans épargner même les Filosofes, qui n'ont pû s'empécher de nous debiter pour bons, plusieurs contes fabuleux & ridicules. Car Ctésias, par exemple dans son Histoire des Indes, a dit des choses qu'il n'avoit jamais ni veües ni ouïes; & Jambule a composé une Histoire assez ingenieuse des merveilles de l'Ocean, sans avoir guere plus d'égard à la verité. Plusieurs en ont fait de même, & conté diverses avantures qu'ils disoient leur estre arrivées dans leurs voyages, parmy lesquelles ils ont entremelé la description de divers animaux monstrüeux, des cruautez inouïes, des mœurs tout à fait barbares & sauvages; à l'exemple d'Homere, qui fait décrire à Ulysse chez Alcinöus, la captivité des vents, la figure énorme des Cyclopes, la cruauté des Antropofages, avec des bestes à plusieurs têtes, & la metamorfose de ses

compagnons par les charmes d'une sorciere, & autres semblables réveries qu'il debitoit au peuple grossier des Feaques. Mais je ne le trouve pas étrange à un Poëte acoûtumé à dire des fables, puisque nous voyons tous les jours la même chose arriver aux Filosofes; je m'étonne seulement que les Historiens ayent pretendu par là nous en faire acroire. Cependant il m'a pris envie, pour n'estre pas le seul au monde qui n'ait pas la liberté de mentir, de composer quelque Roman à leur exemple; mais je veus en l'avoüant me montrer plus juste qu'eux; & cet aveu me servira de justification. Je vai donc dire des choses que je n'ay jamais ni veües, ni oüyes, & qui plus est, qui ne sont point, & ne peuvent estre, c'est pourquoy qu'on se garde bien de les croire.

II. *Embarquement de l'Auteur, & son arrivée dans une Isle de l'Ocean.*

Un jour touchez d'un noble desir de voir & d'aprendre des choses nouvelles, nous nous embarquâmes cinquante que nous estions, dans un vaisseau bien équipé, & fourny d'un bon Pilote; & cinglâmes des Colonnes d'Hercule dans la mer Atlantique, pour découvrir la grandeur de l'Ocean, & voir s'il y avoit quelques peuples au delà. Aprés avoir vogué un jour & une nuit sans perdre la terre de veüe, tout à coup au lever du Soleil il s'éleva une si furieuse tempête, qu'on ne pouvoit pas seulement baisser les voiles; si bien qu'il falut se laisser aler au gré du vent, qui aprés nous avoir bien agitez par l'espace de soixante & dix-neuf jours, nous jeta à la fin dans une Isle fort haute, & couverte de bois, dont les bords estoient assez calmes. Nous y descendîmes pour nous remetre du travail de la mer, & nous estans reposez quelque tems sur le rivage, nous entrâmes plus avant dans le païs pour le reconoître, aprés avoir laissé trente de nos compagnons pour la garde du navire. Nous n'eûmes pas fait quatre cens pas à travers une forét, que nous trouvâmes une colonne d'airain, sur laquelle estoit écrit en caracteres Grecs, que le tems avoit à demy effacés, *Hercule & Bachus ont esté jusques icy.* On voyoit encore deux pas imprimez sur le roc, dont

dont le premier qui eſtoit le plus grand, avoit prés d'un arpent de longueur, ce qui nous fit juger que c'eſtoit celuy d'Hercule. Aprés avoir reveré des lieux ſi fameux par la venüe de ces Heros, nous continuâmes nôtre route, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, que nous arrivâmes à un ruiſſeau, dont la liqueur eſtoit comme d'un excellent vin Grec, & qui eſtoit ſi large en quelques endroits qu'il pouvoit porter bateau. Ce nous fut un nouveau gage de la venüe de Bachus, & de la verité de la colonne. Mais comme nous remontions vers ſa ſource, pour découvrir la cauſe d'une ſi grande merveille, nous trouvâmes des vignes chargées de raiſins, du pied deſquelles couloit ce large ruiſſeau, lequel fourmilloit de poiſſons qui avoient tous la couleur & le goût de vin, & en les ouvrant, on les trouvoit pleins de vendange. Ils enyvroient même ceux qui en goûtoient, & nous fûmes contraints de les temperer avec des poiſſons d'eau douce pris dans une riviere voiſine. Lors que nous eûmes traverſé la premiere, nous découvrimes d'autres vignes d'une nature bien plus étrange. C'eſtoient de belles femmes depuis la tête juſqu'à la ceinture, qui finiſſoient en un gros tronc verdoyant, telles que les Peintres peignent Dafné ſur le point qu'Apollon la voulut ravir. Leurs doigts s'épandoient en rameaux chargez de raiſins, & leurs coëffures eſtoient faites de pampres & de grapes entrelaſſées. Elles nous firent mile careſſes, nous parlans l'une Grec, l'autre Indien ou Perſan; mais elles ne vouloient pas ſoufrir que l'on cueillît de leurs fruits, & lors qu'on les vouloit prendre elles jetoient des cris, comme ſi cela leur eut frait grand mal. Elles ne laiſſoient pas de nous baiſer, & de nous toucher à la main; mais leurs baiſers enyvroient, & deux de nos compagnons s'eſtans laiſſez ſurprendre à leurs charmes, demeurerent pris par les parties naturelles; & comme s'ils euſſent eſté entez enſemble commencerent à prendre racine, & à pouſſer des rejetons. Effrayez d'un ſi grand prodige, nous courûmes à nôtre

vaisseau conter à nos compagnons étonnez, une si pitoyable avanture.

III. *Voyage au globe de la Lune.* Aprés nous estre donc pourveus d'eau & de vin dans les deux fleuves, nous passâmes la nuit sur leurs bords; & le lendemain dés la pointe du jour, nous fîmes voile par un doux vent, qui se changea sur le midy en une bourrasque si violente, que nôtre vaisseau fut enlevé par un tourbillon jusqu'à la hauteur de trois mile stades, & commença à voguer par le Ciel l'espace de sept jours & de sept nuits, tant que nous abordâmes au huitiéme en une grand' Isle ronde & luisante qui estoit suspendüe en l'air, & ne laissoit pas d'estre habitée. De jour on ne voyoit rien; mais la nuit paroissoient autour quantité d'autres Isles brillantes, de diverse grandeur, & lumiere, & une terre au dessous couverte de fleuves, de mers, de forêts, & de montagnes; ce qui nous fit juger que c'estoit la nôtre, outre qu'on y voyoit des villes, qui ressembloient à de grandes fourmilleres. Lors que nous fûmes plus avant dans le päys, nous fûmes pris par les Hippogryfes. *A cheval sur des Gryfons.* C'estoient des hommes, montez sur des Gryfons aîlez, qui avoient trois têtes. Je ne sçaurois mieux dépeindre leur grandeur, qu'en disant que leurs aîles estoient plus longues & plus grosses que le mât d'un grand navire. Ils avoient ordre de batre l'estrade, pour voir ceux qui entroient & sortoient, & lors qu'ils trouvoient des étrangers, ils les amenoient au Roy. Comme nous fûmes en sa presence, il jugea que nous estions Grecs, à nôtre habit, & demanda comme nous avions fait pour venir en son päys, & traverser une si vaste étendüe. Nous luy fîmes le recit de nôtre avanture, & il nous dit de son côté qu'il estoit Endymion, & qu'il avoit esté enlevé la nuit en dormant, & fait Roy du globe de la Lune, qui estoit le païs ou nous estions. Il ajoûta, que nous n'avions rien à craindre, & qu'il nous feroit bonne chere, & ne nous laisseroit manquer de rien; Que s'il pouvoit retourner victorieux de la guerre qu'il avoit contre les habitans du Soleil, nous pourrions demeurer en paix avec luy & joüir de sa felicité,

licité. Nous luy demandâmes qui eſtoient ces peuples, & le ſujet de leur different? Il nous dit que c'eſtoit un päys habité, comme la Lune, & que Fäeton en eſtoit Roy, & le vouloit empécher par envie, d'envoyer une colonie dans l'étoile du jour, qui eſtoit une Iſle deſerte & inhabitée. Mais je veus, dit-il, l'aler planter ſur ſa mouſtache, & ſi vous voulez eſtre de la partie, & venir avec moy, je vous donneray à chacun un des Gryfons de mon écurie, & vous équiperay de toutes choſes neceſſaires, pour demain qui eſt le jour du départ. Comme nous eûmes accepté le party, il nous retint à ſouper, & le lendemain de grand matin que toutes ſes troupes furent aſſemblées, il les rangea en bataille, parce que les Coureurs raportoient que l'ennemy paroiſſoit. Il avoit bien cent mile hommes de cheval, dont il y avoit quatre-vingts mile Hippogryfes, & vingt mile Lacanopteres, ſans l'Infanterie & les aliez. Ces Lacanopteres ſont de grands oiſeaux tout couverts d'herbes au lieu de plumes, ſur leſquels eſtoient montez les Scorodomaques & les Cenchrobobles. Pour les aliez, il y avoit trente mile Pſyllotoxotes de l'étoile de l'Ourſe, & cinquante mile Anémodromes: Les premiers montez ſur de grandes puces groſſes comme douze Elefans, & les autres portez ſur les aîles du vent. Car retrouſſans leurs robes qui leur pendent juſqu'aux talons, ils en uſent comme de voiles, & ſervent ordinairement d'Infanterie legere dans le combat. On atandoit ſoixante & dix mile Struthobalanes, & cinquante mile Hippogeranes, des Aſtres qui ſont au deſſus de la Capadoce, & l-on en contoit des choſes étranges & incroyables, mais comme ils ne vindrent point, il n'eſt pas beſoin de les raporter. Voila quelle eſtoit l'armée d'Endymion. Pour les armes, chacun avoit un habillement de tête fait de la coquille d'un limaçon, & une cuiraſſe à écaille d'écoſſe de féves qui ſont dures & fortes en ce païslà comme de la corne. Leurs boucliers & leurs épées eſtoient ſemblables aux nôtres. Quandles armées furent en preſence, Endymion ſe plaça à l'aîle droite avec ſes Hippogryfes, & nous

Qui ont les aîles d'herbes.

Qui combatent avec des aulx.

Qui jetent des grains de mil.

Archers montez ſur des puces.

Que le vent fait courir.

Paſſereaux glans.

Montez ſur des grües.

mit autour de luy avec les plus vaillans, pour la garde de sa personne. Les Lacanoptéres eurent l'aîle gauche, les Aliez furent au milieu. L'Infanterie montoit à soixante milions, & fut rangée en cette sorte. Il commanda aux araignées qui sont grandes en ce pays-là comme les Isles Cyclades, de faire un tissu depuis le globe de la Lune jusqu'à l'étoile du jour, ce qui fut fait en un instant, car elles sont en grand nombre; & il rangea dessus l'Infanterie, commandée par Nycterion fils d'Eudianacté, avec deux Lieutenans. Pour l'armée du Soleil, Fäeton prit l'aîle gauche, avec les Hyppomyrméques, qui sont des hommes montez sur de grandes fourmis aîlées qui couvrent deux arpens de leur ombre, & combatent de leurs cornes. Il y en avoit bien cinquante mile. A l'aîle droite estoient les Aéroconopes, presque en même nombre. Ceux-cy sont montez sur de grands moucherons, & sont tous Archers. Derriere estoient les Aérocordaques, qui ne combatent qu'à coups de trait, & sont fort vaillans & de grand service, quoy qu'ils ne lancent que des raves, mais elles sont grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauve, qui est parmy eux un poison mortel, & qui engendre aussitôt de la puanteur dans la blessure. Prés d'eux estoient dix mile Caulomicétes, gens de main, & pesamment armez, qui portent pour boucliers de grands champignons, & pour lances de grosses asperges. A côté estoient cinq mile Cynobalanes qu'avoyent envoyez les habitans de la Canicule, tous avec un museau de chien, & à cheval sur des glands aîlez. On atendoit des froideurs de la voye de laict, mais il n'y vint que des Nefelocentaures, & pleût à Dieu qu'ils ne fussent pas venus, car ils furent cause de la perte de la bataille. Pour les autres, Fäeton, depuis indigné, mit leur pays à feu & à sang. Comme on vint aux mains, aprés avoir levé les enseignes & fait braire les ânes, qui sont les trompétes de là haut, les deux armées s'affronterent terriblement & s'entrechoquerent avec grand bruit. L'aîle gauche des ennemis plia d'abord, & ne put

A cheval sur des fourmis.

Mouchetons Aériens.

Sautans en l'air.

Tige champignons.

Chiens glands.

Centaures niées.

put soûtenir le choc de nos Hippogryfes, qui les pourſuivirent vivement, & en firent un grand carnage; mais leur aîle droite eut l'avantage, & les Aëroconopes pouſſerent nos gens juſqu'à nôtre Infanterie, qui rétablit le combat, & les mit en fuite, aprés qu'ils eurent apris la défaite de leur aîle gauche. Il y eut donc grande boucherie, & le ſang ruiſſeloit de tous côtez dans les nües, qui en furent teintes, & devindrent rouges, comme on les voit quelque-fois au coucher du Soleil. Il en tomba même à terre, & ce fut peut-eſtre par une ſemblable aventure, qu'Homere dit qu'il plût du ſang à la mort de Sarpedion, quoy qu'il l'atribüe à la douleur de Jupiter. Nos gens de retour de la pourſuite, erigerent deux trofées, l'un dans les nües, pour la victoire de l'air, & l'autre ſur la toile d'araignée, pour la défaite de l'Infanterie. Cependant, les Coureurs raporterent qu'on voyoit paroître les Nefelocentaures, qui eſtoient des monſtres aîlez moitié chevaux & moitié hommes, d'une grandeur ſi prodigieuſe, que la partie humaine eſtoit auſſi grande que le coloſſe de Rhodes, & l'autre groſſe comme un gros navire. Ils eſtoient conduits par le Sagitaire du Zodiaque, & le nombre en eſtoit ſi grand, qu'il ſurpaſſe la creance. Lors qu'ils eurent apris la défaite de leurs gens, ils envoyerent vers Faëton pour recommencer le combat, & ſe rangerent en bataille. Aprés ils vindrent fondre ſur les nôtres qui eſtoient en deſordre, & épars ça & là dans la pourſuite, ou parmy le bagage, & les ayans défaits pourſuivirent Endymion juſqu'au globe de la Lune, ſans avoir pû ſauver qu'une partie de ſes Hippogryfes. Ils renverſerent en-ſuite nos trofées, & coururent tout ce grand eſpace qui s'étend depuis le globe de la Lune juſqu'à l'étoile du jour. C'eſt là que je fus fait priſonnier, avec deux de mes compagnons. Sur ces entrefaites arriva Faëton, qui fit dreſſer de nouveaux trofées, & nous fit conduire dans le globe du Soleil, ayans les mains atachées derriere le dos, avec une jambe d'araignée.

Ou un morceau de jambe.

Il ne voulut pas assieger la Lune, mais il fit tirer autour, par forme de circonvallation, un double mur fait de nuées épaisses; de sorte qu'elle ne recevoit plus la lumiere du Soleil, & estoit dans une éclipse perpetuele. Endymion touché de cette infortune, luy envoya offrir tribut & des ôtages, qu'il ne voulut point recevoir d'abord, mais aprés avoir mis l'afaire en deliberation, il se relâcha, & la paix fut conclüe aux conditions, Que le mur seroit demoly, & les captifs rendus de part & d'autre pour de l'argent: Qu'Endymion laisseroit libre les autres Astres, & n'auroit pour amis & pour ennemis que ceux du Soleil. Que luy & ses successeurs payeroient tous les ans à Faëton & aux siens, dix mile muids de rosée, & donneroient autant de leurs sujets pour ôtages. Que l'étoile du jour seroit peuplée en commun, & que ceux qui voudroient estre compris dans la paix, le seroient. Ces articles furent gravez sur une colomne d'ambre, qui fut plantée sur les confins des deux Empires. Du côté du Soleil signerent Pyronide, Térite, & Flogie; & de l'autre, Nyctor, Ménie, & Polylampe. Ainsi la paix fut faite, le mur démoly, & nous remis en liberté. Lors que nous fûmes de retour, nos compagnons nous coururent embrasser avec larmes, & Endymion, pour nous obliger a demeurer avec luy nous offrit droit de bourgeoisie; mais je ne m'y pûs resoudre; quoy qu'il me voulût donner son fils en mariage, pour la raison que je diray tantôt; & comme il nous vit opiniâtres au retour, il nous tralta splendidement l'espace de sept jours, & nous congedia. Mais avant que passer outre, il ne sera pas hors de propos de raconter icy les merveilles du päys. Premierement, il n'y a point de femmes, & l-on n'en sçait pas même le nom. On se sert au lieu d'elles de jeunes garçons jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & ils portent les enfans dans le gras de la jambe, qui s'enfle quand ils ont conceu, & lors qu'ils veulent accoucher on y fait une incision. Je croy que c'est de là que vient le mot Grec de Gastrocnimie, parce que la jambe sert de ventre. L'enfant est

mort

mort en venant au monde, mais en l'exposant à l'air il commence à respirer. Il y a une autre espece d'hommes qui naissent comme des plantes, ce qui se fait en cette sorte. On coupe le testicule droit d'un homme, & on le met en terre; Au bout de quelque tems, il naît un grand arbre charnu, qui porte des glands d'une coudée de hauteur, lesquels on ouvre lors qu'ils sont meurs, & l'on en tire un enfant. Mais ceux-là n'ont point de parties naturelles, & s'en atachent lors qu'ils en ont besoin. Les pôvres en mettent de bois, & les plus riches d'yvoire. Lors qu'un homme devient vieux il ne meurt pas, mais il s'en va en fumée. Ils usent tous de mêmes viandes, qui sont des grenouilles rôties sur les charbons; car l'air en est tout remply; mais ils ne les mangent pas, & se contentent d'en avaler la vapeur, & pour cela ils s'aprochent des tisons, lors qu'elles rôtissent, comme s'ils se mettoient à table. Leur breuvage est de l'air pressé dans un verre, dont il sort de la liqueur comme de la rosée. Ils ne font point d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouverture en ces lieux-là; mais ils ont un trou sous le jarret par où ils caressent les garçons. Les plus beaux parmy eux sont chauves, au contraire du païs des Cometes, où ils ayment les cheveux longs. La barbe ne leur croît pas au menton, mais un peu au dessus des genoux. Ils n'ont point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'un doigt; mais il naît à tous sur le croupion, comme une espece de chou cabus, toûjours vert, qui est de chair, & ne se rompt pas quand ils se couchent. Ils ont une étrange proprieté, c'est qu'ils mouchent du miel, mais fort acre; & lors qu'ils s'huilent, c'est avec du laict qui se prend après comme du fromage, en y mélant un peu de miel. Ils font de l'huile d'ail, dont l'odeur est tres-excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains sont comme de la grêle; si bien que lors qu'il grêle parmy nous, c'est que le vent secoüe les vignes en ce païs là. Le ventre leur sert de poche; & ils y métent tout ce qu'ils veulent, car il s'ouvre & se referme comme une gibeciere, & parce qu'il est sans boyaux. C'est qu'il est

est velu par dedans, les enfans s'y nichent quand il fait froid. Les riches portent des habits de verre, & les pôvres de cuivre ; car l'un & l'autre se file, & le dernier quand il est mouillé se carde comme de la laine. J'ay peur qu'on ne me croye pas si je parle de leurs yeux, car cela surpasse la creance. Ils s'ôtent & s'appliquent comme des lunetes, & plusieurs ayans perdu les leurs, empruntent ceux de leurs voisins ; car l'on en fait des tresors comme d'écus, & celuy qui en a le plus, est estimé le plus riche. Leurs oreilles sont de feuilles de platane, horsmis à ceux qui naissent de gland, qui les ont de bois. Je vis deux merveilles dans le palais du Roy ; un puis qui n'estoit pas fort profond, où en descendant on entendoit tout ce qui se disoit dans le monde ; & un miroir au dessus, où en regardant on voyoit tout ce qui s'y passoit. J'y ay veu souvent mes amis & ceux de ma cônoissance ; mais je ne sçay s'ils me voyoient. Si quelqu'un ne me veut pas croire, quand il y aura esté il me croira.

IV. *Arrivée en l'Isle des Lampes.*

Aprés avoir pris congé du Roy & de toute sa Cour, nous fîmes voile à travers les vastes plaines de l'air ; mais avant que de partir, il me fit present de deux robes de crystal, & de cinq de leton, avec une armeure toute complete de cosse de féves ; mais je perdis tout cela dans le ventre de la baleine. Nous fûmes escortez par un regiment d'Hippogryfes, l'espace d'environ cinq cens stades, & courûmes beaucoup de päys ; mais nous n'abordâmes nulle part, qu'à l'étoile du jour, pour faire aiguade. On commençoit à l'habiter. Nous entrâmes aprés dans le Zodiaque, & laissans le Soleil à main gauche, commençâmes à raser la terre, sans y descendre, parce que le vent estoit contraire ; quoy que nous l'eussions bien desiré, à cause que le päys que nous voyions estoit fort beau & arrosé de plusieurs fleuves. Les Nefelocentaures qui estoient à la solde de Fäeton, vindrent fondre sur nous en cét endroit, pensans que nous fussions encore ennemis ; mais ils se retirerent lors qu'ils sceurent que la paix estoit faite. Nous ne laissâmes pas d'avoir grand peur

parce

parce que nous avions renvoyé déja nôtre escorte. Aprés avoir vogué toute la nuit, & le jour suivant, nous arrivâmes sur le soir en l'Isle des Lampes, commençans peu à peu à gagner terre. Elle est située entre les Hyades & les Pleïades, un peu plus bas que le Zodiaque. Lors que nous fûmes descendus, nous ne trouvâmes que des Lampes, qui aloient & venoient comme les habitans d'une ville, tantôt à la place, tantôt sur le port, les unes petites & chetives comme le menu peuple; les autres grandes & resplendissantes, mais en petit nombre, comme les riches. Elles avoient toutes leur nom & leur logis comme les Citoyens d'une Republique, parloient & s'entretenoient ensemble, & nous demandoient des nouvelles. Quelques-unes nous prierent même d'entrer chez elles & de nous rafraichir; mais nous n'y voulûmes ni boire ni manger, de peur de surprise. Le Palais du Roy est au milieu de la ville où il rend justice toute la nuit, & chacun est obligé de s'y trouver, pour rendre conte de ses actions. Celles qui ont failly ne soufrent point d'autre peine, sinon qu'on les éteint, qui est une espece de mort. Nous nous aprochâmes pour entendre leurs raisons, & leurs excuses, & y vîmes jusqu'à la lampe de nôtre logis, qui nous dit des nouvelles de la famille.

IV. *Englouissement de l'Auteur, & son séjour dans la Balene.*

Comme nous eûmes demeuré là toute la nuit nous en partîmes le lendemain, & voguans prés des nuës, vîmes la ville de Nefélococcygie qui nous donna de l'admiration, mais nous n'y descendîmes point, parce que le vent estoit contraire. Coronus fils de Cottyfion en estoit Roy, ce qui nous fit souvenir du Poëte Aristofane, qui en parle, homme docte, & qui pour rien du monde n'eût voulu mentir. Trois jours aprés nous découvrimes clairement l'Ocean; mais nous ne voyions plus de terres que celles que nous avions laissées dans le Ciel, qui nous paroissoient claires & luisantes comme des astres. Le quatriéme, sur le midy, le vent s'estant appaisé, nous descendîmes tout doucement dans la mer, où nous ne fûmes pas

pas plutôt, que nous commençâmes à faire bonne chere de ce que nous avions, & parce qu'il faisoit un grand calme, nous nous baignâmes même dans l'Ocean. Mais comme souvent un petit rayon de bonne fortune est le presage d'un grand malheur, nous neûmes pas vogué deux jours, qu'au troisiéme, au lever du Soleil, nous vîmes nager force poissons & quantité de baleines; dont il y en avoit une d'environ quinze cens stades, qui faisoit blanchir la Mer d'écume tout à l'entour. Elle avoit les dents longues & pointües comme des clochers, & blanches comme de l'yvoire. Lors que nous la vîmes venir à nous la gueule ouverte, nous nous recommendâmes aux Dieux, & nous embrassâmes l'un l'autre, pour n'estre pas separez même en la mort. Elle nous engloutit tous ensemble avec nôtre navire; mais de bonne fortune avant qu'elle pût nous écraser; nôtre vaisseau coula heureusement dans l'intervalle de ses dents. Comme nous fûmes dans ce goufre, nous ne voyïons rien d'abord; mais lors qu'elle vint à ouvrir la gueule, nous vîmes un grand & large monstre, capable de loger dix mile habitans. Il y avoit dedans quantité d'autres poissons qu'elle avoit avalez, des carcasses d'hommes & d'animaux, des bâles de marchandise, des anchres & des mats de navire; & vers le milieu une terre & des montagnes, qui estoient faites, à mon avis de la quantité de limon qu'elle avaloit. Il y avoit même une forêt, & toutes sortes d'arbres & de plantes comme en un päys cultivé qui pouvoit avoir trente milles de tour. On y voyoit quantité de Herons & d'Alcyons, & autres oiseaux de riviere, qui avoient fait leurs nids dans le bois. Aprés avoir répandu beaucoup de larmes inutiles, j'encourageay mes Compagnons & fis soûtenir le vaisseau, qui panchoit; puis ayant alumé du feu, nous nous mîmes à table; car nous avions quantité de poisson de toute sorte, & de l'eau que nous avions emportée de l'étoile du jour. Le lendemain estans éveillez, comme la baleine ouvroit la gueule, nous voyïons tantôt le Ciel, tantôt des montagnes, tantôt des

Ce mot n'est pas au Grec, mais je m'en sers pour la commodité de l'expression.

des Isles; car nous la sentions remüer de tous côtez en un instant. Lors que nous fumes accoûtumez à un si triste sejour, je pris sept de mes compagnons avec moy, & entray dans la forêt pour découvrir le païs. Nous n'eûmes pas fait sept cents pas, que nous trouvâmes un petit Temple dedié à Neptune, comme le témoignoit l'inscription, & en-suite, plusieurs sepulchres, & une fontaine tres-claire assez proche. Nous ouïmes même l'aboy d'un chien, & vîmes de loin de la fumée, ce qui nous fit juger que le païs estoit habité. Nous doublons le pas, tant que nous trouvons un vieillard & un jeune homme, qui dressoient un petit jardin, & y faisoient venir de l'eau de la fontaine pour l'arroser. Joyeux & étonnez tout ensemble, nous-nous arrêtâmes assez long-temps à les regarder, & vîmes, qu'ils n'étoient pas moins surpris que nous. Après quelque silence de part & d'autre, le vieillard nous demanda si nous estions des Dieux marins ou des hommes? pour nous, dit-il, nous avons esté autrefois au monde, mais nous flotons maintenant dans la baleine, sans sçavoir au vray ce que nous sommes; car il semble que nous soyons morts, & toutefois nous vivons. Et nous, luy dis-je, mon Pere, nous sommes de pôvres étrangers qui fûmes hier engloutis avec nôtre navire, & il y a apparence que quelque Dieu nous a amenez icy pour nous consoler l'un l'autre, & nous aprendre que nous n'étions pas seuls dans cette misere. Faites-nous donc, s'il vous plaît, le recit de vôtre avanture, & puis vous sçaurez la nôtre. Ce ne sera pas, dit-il, sans avoir mangé auparavant, & en disant cela, il nous prit par la main & nous mena dans sa cabane, où il nous fit bonne chere de ce qu'il avoit. Lors que nous fûmes rassasiez, il nous pressa de luy dire qui nous estions, & comment nous avions esté engloutis. Nous luy contâmes donc tout ce qui nous estoit arrivé depuis nôtre embarquement, dequoy il parut fort étonné, & nous dit qu'il estoit de l'Isle de Cypre, & qu'estant allé avec son fils pour trafiquer en Italie, ils avoient navigé

navigé heureusement jusqu'en Sicile, d'où ils avoient esté emportez par la tempête dans l'Ocean, & engloutis avec leur vaisseau, dont nous avions pû voir le debris dans le ventre de la baleine. Que tous autres estoient morts, à la reserve de son fils & de luy, & qu'aprés leur avoir rendu les derniers devoirs, ils avoient bâty la chapelle que nous avions veüe, & cultivoient ensemble ce petit jardin qui leur fournissoit des legumes, dont ils vivoient avec des fruits sauvages & du poisson. Qu'il y avoit des vignes au païs dont le vin estoit tres-excellent, & que nous avions pû voir une fontaine dont l'eau estoit tres-fraiche & tres-bonne. Qu'ils s'estoient accommodez chacun un lict de branches d'arbres, avec quelques autres petits meubles necessaires; avoient alumé du feu, & s'occupoient à la chasse, & quelque-fois à la peſche, à travers les ouïes de la baleine. Qu'il n'y avoit pas fort loin de là un étang salé qui avoit bien deux mile cinq cens pas de tour, où ils se baignoient quelque-fois, & y peschoient aussi, parce qu'il y avoit force poisson. Qu'il y avoit vingt-sept ans qu'ils vivoient dans cette misere, & que la vie leur seroit encore suportable, sans les habitans du païs qui estoient sauvages, & leur faisoient beaucoup de mal. Comment, luy dis-je, y a-t-il icy encore d'autres gens que nous? Oüy, dit-il, & qui sont faits d'une façon effroyable? Car à l'extrêmité de l'Isle vers l'Occident habitent les Taricanes, qui ont le visage d'écrevice & le reste d'anguile; mais barbares & belliqueux. De l'autre côté à main droite, sont les Tritonomendetes, semblables à nous de la ceinture en haut, mais ayans le reste de chats. Ceux-là ne sont pas si méchans que les autres. A la gauche, sont les Carcinoquires & les Cynocefales qui sont alez ensemble. Au milieu, les Pagourades & les Psitopodes, nations vaillantes, & excellentes à la course. Vers l'Orient, à l'emboucheure du monstre, le païs est presque desert, à cause qu'il est souvent inondé. Neantmoins, j'y ay établi ma demeure, & y vis en quelque asseurance,

Comme qui diroit faiez ou confits.

Il fait allusion aux Trizons.

Mains de Cancres.

Têtes de Chien.

Pie-legers.

rance, moyenant cinq cens huîtres que je paye de tribut aux Pſitopodes. Voila l'eſtat du päys. Il faut conſiderer maintenant comment nous ferons pour y vivre, & pour nous defendre de tant de monſtres. Combien ſont-ils, luy dis-je? Plus de mile répondit-il, mais ils n'ont pour armes que des arétes de poiſſon. Puis-qu'ils ſont deſarmez, repartis-je, nous en viendrons bien à bout, & aprés les avoir defaits nous habiterons le päys ſans crainte. Nous reſolûmes donc de les combatre, & retournâmes à nôtre navire, pour faire les appréts neceſſaires. Nous commençâmes la guerre par le refus du tribut; car comme ils le vindrent demander, nous leur répondîmes arrogamment que nous eſtions nez libres, & maltraitâmes leurs Députez. Les Pſitopodes donc & les Pagourades vindrent contre nous avec grand bruit; mais nous nous eſtions preparez à les recevoir, & avions mis vingt-cinq hommes en embuſcade, avec ordre de ne ſe point lever que les enemis ne fûſſent paſſez, afin de les charger en queüe; car nous les atandions de pied ferme avec le reſte. Le combat fut grand & opiniâtre, mais enfin la victoire nous demeura, & nous tuâmes cent ſoixante & dix des ennemis, ſans perdre qu'un de nos camarades avec le Pilote, qui eut le dos percé d'outre en outre d'une aréte de poiſſon. Nous pourſuivîmes les autres juſqu'à leurs cavernes, & tout le reſte du jour & la nuit ſuivante, demeurâmes ſur le champ de bataille, où nous dreſſâmes un trofée de l'épine du dos d'un Daufin. Sur le bruit de cette defaite, le reſte des habitans prirent les armes, & marcherent contre nous des le lendemain avec grand apareil. Les Taricanes avoient l'aîle droite, les Cynocéfales la gauche, les Carcinoquires eſtoient au milieu; il n'y eut que les Tritonomendétes qui demeurerent chez eux, ſans vouloir eſtre de la partie. Nous les vînmes rencontrer prés du Temple de Neptune, & entrâmes au combat avec de grands cris, qui reſonnoient dans le ventre de la baleine comme dans un antre. Ils furent

Sous la conduite de Pélame.

rent defaits aiſément, parce qu'ils eſtoient nuds, & ſans armes; de ſorte que nous les pourſuivîmes juſqu'à la forêt. Auſſi-tôt ils envoyerent rechercher nôtre aliance, & ſur nôtre refus retournerent au combat, où ils furent tous taillez en pieces, les Tritonomendetes ayans apris cette nouvelle, ſe ſauverent dans la mer à travers les oüies de la baleine. Aprés cette victoire, nous demeurâmes maîtres du päys, nous occupans à la chaſſe, & aux exercices du corps, cultivans les vignes, & recueillans en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermez dans une priſon large & ſpacieuſe, qui ne ſongeroient qu'à paſſer le tems, & à ſe rejoüir. Comme nous eûmes vêcu de la ſorte plus d'un an & demy, enfin le cinquieme jour du neuviéme mois, environ le ſecond baâillement du monſtre, qui ne baâilloit qu'une fois par heure, ce qui ſervoit à les conter, nous entendîmes un grand bruit comme de rames & de forçats, & coûrumes à ſon embouchure, où nous tenans à couvert dans l'intervalle de ſes dents, nous vîmes des Géans, grands comme des Coloſſes, qui conduiſoient des Iſles, comme l-on fait des navires. Je ſçay bien qu'on aura de la peine à le croire, mais je ne laiſſeray pas de le dire, parce qu'il eſt veritable. C'eſtoient des Iſles longues & étroites, qui n'eſtoient pas fort hautes, & pouvoient avoir cent ſtades de tour. Il y avoit environ trente hommes ſur chacune, ſans conter ceux qui eſtoient employez pour la defence; & ces trente hommes eſtoient rangez de part & d'autre comme les forçats d'une galere, & ramoient avec des grands pins feuillus. Derriere, ſur une éminence, eſtoit le Pilote, qui tenoit un gouvernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre côté, la proüe, il y avoit environ quarante hommes tous armez, ſemblables à nous, horſmis que leur chevelure eſtoit de feu, ce qui les defendoit comme un caſque. Les arbres de l'Iſle ſervoient de voile; car le vent venant à fouffler dedans, la faiſoit voguer, ſi bien qu'on la conduiſoit où l-on vouloit, & l-on entendoit

tendoit le ſifflet du Comite qui faiſoit mouvoir les rames tout d'un tems, comme dans une galere. On ne voyoit que deux ou trois de ces Iſles d'abord, mais ſur la fin il en parut environ ſix cens, qui tournerent toutes les proües l'une contre l'autre, pour le combat. Du premier choc il y en eut de briſées, & d'autres coulées à fons, mais pluſieurs ſe maintindrent bravement juſqu'à la fin, & ceux qui combatoient à la proüe faiſoient merveilles de bien ataquer & de bien défendre. Les vainqueurs ſautoient dans celles des vaincus, pour les empécher de ſe detacher & de prendre la fuite, & l-on faiſoit main baſſe, ſans faire de priſonniers. Au lieu de harpons & de mains de fer, ils jetoient de grands polypes atachez les uns aux autres, qui s'acrochoient aux arbres de la foreſt; de ſorte que l-on combatoit de pied ferme, comme ſi ce n'eût pas eſté un combat naval. On ſe lançoit auſſi à la tête, au lieu de pierres, des huſtres & des tortües, groſſes comme des pieces de rocher. L'un des Generaux s'apelloit Eolocentaure & l'autre Talaſſopotés; car on les entendoit ſouvent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre qu'il luy avoit enlevé pluſieurs troupeaux de daufins, qui eſtoit le ſujet de leur different. Auſſi demeura-t-il victorieux, & coula à fons cent cinquante Iſles des ennemis, en prit trois avec tous ceux qui eſtoient dedans, & pourſuivit le reſte qui ſe retiroit avec la poupe fracaſſée. Sur le ſoir, comme il fut de retour de la pourſuite, il recueillit tout le butin qui flotoit, tant du ſien que des ennemis, car il avoit bien eu quatre-vingts Iſles ſubmergées. Aprés, il dreſſa un trofée ſur la tête de la Baleine, qui eſtoit elle-même comme une grande Iſle, ou plutôt comme le continent, & appendit à Neptune une des Iſles des ennemis. Sa flote demeura toute la nuit à l'anchre autour du monſtre, auquel ils avoient ataché leurs cordages. Le lendemain, ils firent des ſacrifices d'action de graces, & ayans enſevely leurs morts, partirent avec des cris de joye, & des chants de triomfe. Voila ce qui ſe paſſa au combat des Iſles.

Centaure-vent, beuveur de mer.

L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE SECOND.

I. *Continuation du voyage de l'Auteur.* II. *Sa venüe aux Isles Fortunées.* III. *Description des Enfers.* IV. *L'Isle des Songes.* V. *Diverses avantures assez extravagantes.* VI. *D'autres qui le sont encore plus, jusqu'à son arrivée aux Antipodes.*

I. *Continuation du voyage de l'Auteur.*

APREZ ces choses, ne pouvans endurer un plus long sejour dans la Baleine, il nous prit envie de faire un trou au côté droit pour nous évader; mais comme nous eûmes creusé cinq ou six cens pas sans trouver le fons, nous abandonnâmes l'entrepriſe, & jugeâmes plus à propos de mètre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle brûla ſept jours entiers ſans en ſentir rien, mais ſur la fin du ſeptiéme, elle baâilloit plus lentement, & refermoit la gueule auſſi-tôt, ce qui nous fit juger, qu'elle commençoit à ſe porter mal. Vers l'onziéme jour, nous aperçeumes qu'elle ſe mouroit, car elle ſentoit fort mauvais; ſi bien que le lendemain nous luy traverſâmes la gueule avec de groſſes poutres, pour l'empécher de la refermer, ſans quoy nous eſtions tous perdus. Cependant, nous donnâmes ordre à nôtre départ, & fîmes nos proviſions, prenans l'étranger pour nôtre Pilote. Le troiſiéme jour nous tirâmes nôtre vaiſſeau par l'intervalle de ſes dents, & le deſcendîmes tout doucement dans la mer. Aprés, montans ſur le dos du monſtre, nous ſacrifiâmes à Neptune, prés du trofée des Iſles flotantes, & ayans demeuré là trois jours, à cauſe du calme, nous fîmes voile le quatriéme. Nous rencontrâmes d'abord quantité de corps morts de la derniere défaite, contre leſquels nôtre vaiſſeau aloit heurter comme contre des écueils,

écueils, & nous demeurâmes étonnez de leur prodigieuse grandeur. Il faisoit fort beau du commencement ; mais la bise venant à soufler, il fit un froid si insuportable, que la mer se glaça à la hauteur de quatre cens brasses. Nous fûmes donc contraints de descendre, & commençâmes à glisser dessus ; mais le vent venant à se renforcer, nous fîmes un trou dans la glace par l'avis de nôtre Pilote, où nous demeurâmes renfermez trente jours, y faisans du feu, & mangeans le poisson que nous trouvions en creusant. A la fin, comme les vivres commençoient à nous manquer, nous détachâmes du mieux que nous pûmes nôtre vaisseau, & metans la voile au vent, coulâmes sur la glace comme sur du verre. Le cinquiéme jour elle se fondit, & nous voguâmes sur l'eau comme auparavant, tant que nous abordâmes en une petite Isle deserte, où nous descendîmes pour faire aiguade, parce que l'eau nous manquoit. Nous y tuâmes deux Taureaux sauvages, qui avoient les cornes sous les yeux, comme vouloit Momus, afin de mieux voir où ils frapent. Plus loin nous trouvâmes une mer de laict, qui avoit au milieu une petite Isle de fromage, où nous sejournâmes quelque tems, mangeans de la terre de l'Isle, & beuvans du laict des raisins ; car ils ne portent point de vin. La Princesse Tyro fille de Salmonée, en estoit Reine, & avoit receu cette faveur de Neptune pour recompense de sa chasteté. Il y avoit aussi un temple dedié à Galatée, comme il paroissoit par l'inscription.

Tyro, signifie fromage, au Grec.

Galatée, veut dire laict.

II. *Venüe de l'Auteur aux Isles Fortunées.*

Comme nous eûmes demeuré là cinq jours, nous en partîmes le sixiéme par un bon vent, & deux jours aprés passâmes de cette mer blanche dans une autre, sur laquelle nous vîmes marcher des hommes semblables à nous, horsmis qu'ils avoient les pieds de liege, ce qui les soûtenoit sur l'eau. Ils s'aprocherent de nôtre navire, & nous salüans en nôtre langue, nous dirent qu'ils aloient au Liége qui estoit leur patrie ; Si bien qu'aprés avoir couru quelque tems autour de nôtre vaisseau, ils s'en alerent en

nous souhaitant une heureuse navigation. Ils ne nous eurent pas plutôt quitez, que nous découvrîmes plusieurs Isles, parmy lesquelles estoit la leur sur un grand liége tout rond. Plus loin, sur la droite il y en avoit cinq autres fort hautes & fort grandes, où l'on voyoit paroître beaucoup de feux; & devant nous une petite, large & basse, d'où s'exhaloit un doux parfum, comme Herodote dit qu'il en sort de l'Arabie heureuse. Nous cinglons de ce côté là, & trouvons en arrivant de grands ports, larges & tranquilles, & des fleuves d'une eau claire & argentine qui couloit doucement dans la mer. Les bords estoient couverts de bois odoriferans, où l'on oyoit retentir la musique des oiseaux, qui faisoient un concert avec les Zefirs. Car les feuilles agitées par un doux vent, rendoient un son comme de flûtes douces. On entendoit parmy cela, des voix, ou plutôt des cris de réjoüissance, comme dans un festin, où les uns chantent & les autres dansent au son du flageolet ou de la lyre. Dechargez de tant de merveilles, nous entrons à pleines voiles dans le port, ou nous ne fûmes pas plutôt, que les gardes nous lierent avec des chaînes de roses & nous menerent vers le Prince, aprés nous avoir dit qu'on ne nous feroit point de mal, & que nous estions dans l'Isle des bien-heureux qui estoit gouvernée par Radamante. Nous trouvâmes en arrivant qu'il y avoit trois causes à plaider avant la nôtre. La premiere estoit celle d'Ajax fils de Télamon, pour sçavoir s'il seroit receu en la compagnie des Heros, aprés s'estre tué luy-même en fureur. La seconde estoit un different amoureux de Tesée & de Menelâus à qui demeureroit Heleine. Et la troisiéme, une dispute de preséance entre Alexandre & Annibal. Aprés beaucoup de contestation, Ajax fut receu, moyenant quelques prises d'ellebore, pour lesquelles on le renvoya à Hippocrate. Heleine fut adjugée à Menelâus, à cause des longs travaux qu'il avoit soufferts pour elle, outre que Tesée avoit d'autres femmes, comme l'Amazone & Ariadne. Alexandre fut preferé

De roses, violettes, &c.

Parce qu'elle avoit esté femme de l'un & de l'autre.

feré à Annibal, & on luy donna un siege à côté du vieux Cyrus. Aprés cela, nous fûmes oüys, & l-on nous demanda d'abord pourquoy nous avions osé profaner ces lieux sacrez de nôtre presence mortéle? Sur nôtre réponse, l-on nous fit retirer; & Radamante, de l'avis de Caton & d'Aristide, remit à nous punir de nôtre curiosité, aprés nôtre mort, & cependant, nous permit de voir les raretez du päys, & de nous entretenir avec les bien-heureux. Aussi-tôt, nos chaînes tomberent d'elles mêmes, & l-on nous conduisit à la ville, pour assister à leur festin. Nous fûmes ravis en entrant de voir que la ville estoit d'or, & les murailles d'émeraude; le pavé marqueté d'ébene & d'yvoire; les Temples des Dieux de rubis & de diamans, avec de grands Autels d'une seule pierre precieuse, sur lesquels on voyoit fumer des Hecatombes. Il y avoit sept portes, toutes de Cinamome, & un fossé d'eau de senteur large de cent coudées, qui n'estoit profond qu'autant qu'il faloit pour se baigner à son aise. Il ne laissoit pas d'y avoir des bains publics d'un artifice admirable, ou l-on ne brûloit que des fagots de canelle. L'édifice estoit de crystal, & les bassins où l-on se lavoit de grands vases de porcelaine pleins de rosée. Du reste, les bien-heureux n'ont point de corps & sont impalpables; Ils ne laissent pas de boire & de manger, & de faire les autres fonctions naturéles. On diroit que c'est leur ame toute seule, revétüe de la semblance du corps; car si on ne les touche, on ne sçauroit découvrir qu'ils n'en ont point; Semblables à des ombres droites qui ne seroient pas noires. Ils ne vieillissent point, mais demeurent toûjours à l'age où ils meurent, horsmis que les vieillards y reprenent leur beauté & leur vigueur. Leurs habits sont d'un crêpe fin de couleur de pourpre, filé par des araignées qui sont sans venin, & qui ne font point horreur. Il ne fait jamais nuit dans toute l'Isle, mais le jour n'y est pas fort éclatant, c'est comme une aurore perpetuéle. De toutes les saisons ils ne cônoissent que le Printems, & de tous les vents que les Zefirs; mais

la terre eſt couverte de fleurs & fruits toute l'année, dont la récolte ſe fait tous les mois, encore dit-on qu'au mois qui porte le nom de Minos, il y a double moiſſon. Les épis au lieu de bled ſont chargez de petits pains ſemblables à des champignons, ſi bien qu'on n'eſt jamais en peine ni de cuire, ni de moudre. Il y a trois cens ſoixante-cinq fontaines d'eau douce, & autant de miel; & cinq cens d'huile de ſenteur, mais plus petites; avec pluſieurs ruiſſeaux de laict & de vin. On mange hors la ville dans la plaine d'Eliſe, à la fraîcheur d'un bois qui l'environne, où l-on eſt couché ſur des fleurs, & les vents portent les viandes. Sur les têtes pendent de grands arbres de cryſtal, qui portent des verres de toutes ſortes, & l-on ne les a pas plutôt pris qu'ils ſont pleins de vin. On n'eſt point en peine de ſe faire des guirlandes, car les petits oiſeaux qui voltigent autour en chantant, répandent ſur vous des fleurs, qu'ils ont pillées dans les prairies voiſines. D'ailleurs, il s'éleve des nuées de parfum tant des ſources de ſenteur, que du fleuve dont la ville eſt ceinte, leſquelles s'épreignent à l'aide des vents, & verſent ſur l'aſſiſtance une liqueur tres-precieuſe. On ne ceſſe de chanter pendant le repas, & de reciter de beaux Vers, & particulierement ceux d'Homere, qui eſt aſſis parmy les Heros au deſſus d'Ulyſſe. Les danſes ſont compoſées de filles & de garçons, & les maîtres de Muſique ſont Eunome, Arion, Anacreon & Steſicore, dont le dernier eſt reconcilié avec Heleine. Aprés qu'ils ont finy leurs chanſons, paroît un ſecond chœur de Muſiciens, compoſé de ſerins & de roſſignols, qui avec les Zefirs, font un concert tres-agréable. Mais ce qui fait principalement la felicité des bien-heureux, c'eſt qu'il y a deux ſources, l'une du ris, & l'autre de la joye, dont chacun doit un grand trait avant que de ſe métre à table, ce qui le tient gay le reſte du jour. Diſons maintenant ceux qui ſont les plus eſtimez dans cette Iſle, & qui tienent le premier rang parmy les Ombres. Premierement, les demy-Dieux, & ceux qui ſe ſont ſignalez au ſiege de

Troye,

Troye, horſmis Ajax le Locrien qui eſt tourmenté, à ce qu'on dit dans les Enfers. D'entre les Barbares, les deux Cyrus, Anacharſis, Zamolxis, & Numa. Des Grecs, Lycurgue, Focion, & Tellus; les ſept Sages, horſmis Periandre; Socrate, qui s'entretient ordinairement avec Palaméde & Neſtor, ou avec de beaux garçons comme Narciſſe, Hylas, & Hyacinte, & l-on dit qu'il eſt amoureux du dernier, car il luy fait force careſſes. Radamante l'a ſouvent menacé de le mal-traiter, s'il ne quitoit ſon ironie; mais il a de la peine à s'en defaire, tant il eſt dangereux de faire de mauvaiſes habitudes. Je n'y vis point Platon, & comme j'en demandois la cauſe, on me dit qu'il habitoit ſa Republique, & vivoit luy-même ſelon les Loix qu'il avoit établies. Ariſtippe & Epicure y ſont des premiers, & chacun les veut avoir, parce qu'ils ſont de bonne compagnie. Il n'eſt pas juſqu'à ce pôvre malotru d'Eſope qui n'y ſoit, & ils s'en ſervent comme de boufon. Pour Diogene, on ne le reconoîtroit pas, tant il eſt changé; car il eſt devenu voluptüeux, & a épouſé la Courtiſane Läys. Il ne fait donc rien tout le jour que chanter & danſer, & faire mlle extravagances, ſur tout quand il a beu. Les Stöiciens en ſont bânis, & l-on dit qu'ils grimpent encore ſur le côteau, & ſont occupez à défricher le chemin de la Vertu. Je n'y vis point d'Academiciens, parce qu'ils deliberent toûjours, & ne ſe peuvent reſoudre; On doute même s'ils croyent des Enfers & des Champs Elyſées. Mais, à mon avis, c'eſt qu'ils craignent le jugement de Radamante, parce qu'ils ont voulu ôter toute ſorte de jugement, & métre l'Univers en confuſion. Voilà les plus illuſtres de l'autre monde; mais on y revere principalement Teſée & Achille. Les femmes y ſont communes, & en cela, ils ſont tous Platoniciens. On ne s'abſtient pas même de garçons; Il n'y avoit que Socrate qui juroit qu'il ne les touchoit point, encore croit-on qu'il ſe parjuroit. Aprés avoir eſté deux ou trois jours en ce päys-là, j'aborday Homere, & le priay de me dire

d'où il estoit, parce que c'estoit une de plus grandes questions qui fût parmy les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'avoient tellement embroüillé sur ce sujet que luy-même n'en sçavoit plus rien, mais qu'il croyoit estre de Babylone, & qu'on l'y nommoit Tigrane, comme Homere parmy les Grecs, à cause qu'il y avoit esté donné en ôtage. Je luy demanday en-suite, s'il avoit fait les Vers qu'on rebute? Il me dit qu'oüy; ce qui me fit rire de l'impertinence de ceux qui les veulent retrancher. Je m'enquis aussi pourquoy il avoit commencé son Pöeme par la Fureur, & il me dit que cela s'estoit fait sans dessein, & qu'il n'avoit pas fait non plus l'Odyssée avant l'Iliade, comme plusieurs croyent. Pour son pretendu aveuglement, je ne luy en parlay point, parce que je vis bien le contraire. Je luy faisois plusieurs autres demandes, lors qu'il estoit de loisir, & il me répondoit à tout sur le champ, principalement depuis qu'il eut gagné son procès contre Tersite, qui l'accusoit de calomnie; mais il fut renvoyé absous à l'ayde d'Ulysse qui plaida sa cause. Sur ces entrefaites arriva Pytagore, aprés avoir achevé toutes ses revolutions, & passé par diverses metempsycoses; car il avoit esté metamorfosé par sept fois, & doutoit encore s'il se feroit apeller Pytagore ou Euforbe. Il fut fort bien receu, parce qu'il avoit tout un côté d'or. Empedocle vint aussi tont grillé; mais on ne le voulut point recevoir, quelque instance qu'il en fît, de peur qu'il ne fût travaillé de melancolie. Aprés quelque tems on celebra les jeux qu'on nomme *des Trepassez*, où Achille & Tesée presiderent, celui-cy pour la septiéme fois, & l'autre pour la cinquiéme. Il seroit long de raporter tout ce qui s'y fit, mais Carus de la race des Heraclides, vainquit Ulysse à la lute, & Epée combatit à coups de poin contre Arie, dont le sepulcre est à Corinte, sans que pas un eût l'avantage. Il n'y a point parmy eux de jeu de Pancrace; Je ne sçay plus qui vainquit à la course; Homere remporta de bien loin le prix de la Pöesie; mais Hesiode aussi fut couronné. La couronne estoit faite

Zenodote & Aristarque.

A pie foire.

faite de plumes de Paon, & c'estoit le prix de tous les jeux. Comme on en sortoit, la nouvéle vint que les enfers s'estoient revoltez sous la conduite de Falaris & de Busire, accompagnez de Diomède, de Sciron & de Pityocampte, & qu'ils venoient pour forcer l'Isle des bien-heureux, aprés avoir rompu leurs fers, & tué leurs gardes. Aussi-tôt Radamante mit les Heros en bataille sur le bord de la mer, sous le commandement de Tesée, d'Ajax & d'Achille; car le second estoit déja retourné en son bon sens. Aprés un grand combat, où Achille fit des merveilles, les Heros furent victorieux. Socrate fit bien aussi à l'aile droite, & incomparablement mieux qu'à la bataille de Délie. Aussi eut-il pour recompense un beau jardin au faux-bourg où il tenoit Academie, qu'on apelloit *l'Academie des Morts*. Les vaincus furent renvoyez aux enfers, pour y estre tourmentez au double. Homere a décrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna son livre en partant; mais je le perdis avec le reste de mon équipage. Il commençoit ainsi son Pöeme, *Ie chante des Enfers les combats redoutables*. Aprés la victoire on fit un grand festin selon la coûtume, où l-on ne servit que des féves, c'est pourquoy Pytagore ne s'y trouva point. En-suite, il arriva de nouvéles avantures; Cinyre fils de Scintare nôtre Pilote qui estoit un grand garçon de belle taille, & fort bien fait, devint amoureux d'Heleine, & elle de luy. Leur amour ne peut estre longtems caché; car ils se faisoient mile caresses à table, & quelque-fois aprés le repas s'égaroient tout seuls dans la foreſt. A la fin, ils se resolurent de se retirer en quelqu'une des Isles voisines, & gagnerent pour cela trois de nos compagnons sans nous en rien dire, parce qu'ils sçavoient bien que nous ne le trouverions pas bon. Ils prirent la nuit pour l'execution de leur dessein, & cinglerent en haute mer, sans que personne s'en aperçeût. Mais Menelâus s'estant éveillé en sursaut, & ne trouvant plus prés de luy sa femme, se mit à crier, & sautant en bas du lict, ala éveiller son frere Agamemnon, & vint avec luy faire ses

Anciens Brigands.

plaintes à Rhadamante. Le jour venu, ceux qu'on avoit envoyez à la découverte, raporterent qu'on voyoit un navire fort éloigné; & Rhadamante fit embarquer cinquante Heros sur un vaisseau d'Asphodéle fait tout d'une piece, & les envoya aprés. Ils firent si grande diligence qu'ils les atteignirent sur le midy, avant qu'ils pûssent prendre terre nulle part, & les ramenerent au port, remorquans leur vaisseau avec des chaînes de roses; car il n'y en a point de plus fortes dans toute l'Isle. Heleine pleuroit & se desesperoit, s'arrachant les cheveux, & baissant la veüe de honte. Rhadamante, aprés avoir interrogé les coupables, les renvoya aux Enfers pour y estre châtiez de leurs crimes, parce que l'Isle des bien-heureux est exemte de supplices. Il nous fit commandement de partir le lendemain, pour éviter de pareils inconveniens à l'avenir. Je regretois fort de quiter un si agreable sejour, pour r'entrer dans de nouveaux mal-heurs; mais les Heros me consolerent en me montrant la place qu'ils me donneroient auprés d'eux aprez ma mort. J'alay donc prendre congé de Rhadamante, & le priay de m'enseigner la route que je devois tenir, & de me dire ce qui m'arriveroit par le chemin. Alors me montrant les Isles voisines, Ces cinq là, dit-il, que tu vois toutes en feu, sont celles des Enfers; plus loin est celle des Songes, & en-suite; Ogygie, où demeure Calypso; mais tu ne la sçaurois encore voir. Quand vous les aurez passées, vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque tems parmy les Sauvages; puis vous retournerez en vôtre pays; aprés de longues & perilleuses erreurs. Comme il eut dit cela, il arracha une racine de Mauve, & me la presentant, m'ordonna d'y avoir recours dans mon affliction. Il me commanda aussi quand je serois arrivé aux Antipodes, de ne point creuser de feu avec une épée, ni manger de lupins, ou m'aprocher d'un garçon qui eût plus de dixhuit ans; & me dit qu'en observant bien ces choses, je serois receu dans l'Isle des bien-heureux aprés ma mort. Alors je fis

Raillerie contre Pythagore.

mes

mes preparatifs pour mon départ, & alant dire Adieu à Homere, je le priay de me faire un quadrain, que je gravay sur une colomne prés du port; Il contenoit ces mots:

Lucien favory des Dieux
A veu ces hautes destinées,
Et hors des Isles fortunées
Retourne en son pays, joyeux.

Aprés avoir demeuré là le reste du jour, & pris congé des Heros, je partis le lendemain; & ils me vindrent conduire jusqu'à mon vaisseau, où Ulysse m'y tirant à part, me donna une létre pour Calypso, sans que sa femme en vît rien. Rhadamante envoya avec nous le pilote Nauplion, pour empécher qu'on ne nous arrêtât en quelqu'une des Isles voisines, & témoigner que nôtre dessein estoit de tirer plus loin.

III. *L'Isle des Enfers.*

Au sortir de cet air doux & odorant, nous entrâmes en un puant & épais, qui distilloit de la poix au lieu de rosée. On sentoit de loin une odeur de soufre & de bitûme, avec une exhalaison comme de corps morts qu'on rôtit. Parmy cela retentissoient les coups de foüet, & le bruit des chaînes, avec les cris des damnez. Nous n'abordâmes qu'à une de ces Isles, qui estoit toute bordée d'écueils & de precipices, & par dedans n'estoit q'une roche seiche & aride, sans eau & sans aucune verdure. Aprés avoir grimpé comme nous peûmes par un sentier rude & épineux, nous arrivâmes au lieu des supplices, qui estoit tout semé de pointes d'épées & de halebardes, & ceint de trois fleuves, l'un de sang, l'autre de boüe, & le troisiéme de feu, mais d'un feu rapide comme un torrent, & sujet aux tempêtes comme la mer. On y voyoit des poissons comme des tisons ardents, & d'autres plus petits comme des charbons, qu'on nommoit de petites lampes. On n'y pouvoit aborder que par une porte fort étroite qui estoit gardée par Timon le Misantrope. Nous y entrâmes pourtant sous la conduite de nôtre guide, & vîmes tourmenter plusieurs Rois & particuliers, dont il y en avoit quelques-uns de nôtre cônoissance. Cinyre

myre y estoit pendu par les parties naturéles, & tout noircy de fumée. Il y avoit des gens qui nous montroient tout pour de l'argent, & qui discouroient sur la vie de chacun, & sur la nature du supplice. On tourmentoit principalement les menteurs, & ceux qui avoient imposé à la posterité par leurs écrits fabuleux, comme Ctesias & Herodote, ce qui me donna quelque consolation; parce qu'il n'y a guere de vice dont je mesente moins coupable. Aprés cela nous sortîmes, ne pouvans plus soufrir la puanteur, ni l'horreur du lieu, & prenans congé de nôtre guide, nous retournâmes à nôtre vaisseau.

VI. *L'Isle des Songes.* Nous n'eûmes pas navigé beaucoup, que l'Isle des Songes nous apparut, mais obscurément comme les songes ont accoûtumé. Car elle sembloit s'éloigner à mesure que nous en aprochions; mais enfin l'aians atrapée, nous y entrâmes par le havre du Sommeil, & y décendîmes sur la brune. Elle estoit ceinte tout autour d'une foreſt de pavos & mandragore, qui estoit pleine de hibous & de chauves-souris; car il n'y a point d'autres oiseaux dans toute l'Isle. Il y avoit un fleuve qui ne couloit que de nuit, & deux fontaines d'une eau dormante. Le mur de la ville estoit fort haut & de couleurs changeantes comme l'arc-en-ciel. Elle avoit quatre portes, quoy qu'Homere n'en mette que deux; Les deux premieres regardoient la plaine de la nonchalance, l'une de fer & l'autre de terre, par où sortent les songes affreux & melancholiques; les deux autres sont tournées vers le port, l'une de corne & l'autre d'yvoire, qui est celle par ou nous entrâmes. Le Sommeil est le Roy de l'Isle, & son Palais est à main gauche en entrant. A main droite est le Temple de la Nuit, qui est la Déesse qu'on y adore; & en suite, celuy du Cocq. Le Sommeil a sous lui deux Lieutenans, Taraxion & Plutoclés, engendrés de la fantaisie & du neant. Au milieu de la place est la fontaine des Sens, qui a deux Temples à ses côtez, l'un du Mensonge & l'autre de la Verité. C'est là qu'est l'Oracle & le Sanctuaire du Dieu, dont Antifon l'Interprete des songes est le

Pro-

Profete, & a obtenu cette grace du Sommeil. Tous les habitans de l'Isle sont differens, les uns beaux & de belle taille, les autres petits & contrefaits; Ceux cy riches à ce qui paroît, & vêtus d'or & de pourpre comme des Rois de Comedie; Ceux-là gueux & mendians, & tout couverts de haillons. Nous en vîmes plusieurs de nôtre cônoissance, qui nous conduisirent chez eux, & nous traiterent splendidement, & aprés la bonne chere nous firent tous Rois & Princes à nôtre départ. Quelques-uns nous menerent en nôtre païs, & nous ramenerent le même jour. Nous demeurâmes là trente nuits; car on ne conte point autrement; & tout ce tems-là nous ne fîmes que manger & dormir; mais à la fin, éveillez par un coup de tonnerre, nous gagnons le navire, & quitons le port.

V. *Avantures extravagantes.*

Trois jours aprés nous arrivâmes en l'Isle d'Ogygie, où avant que d'aborder je décachetay la lettre d'Ulysse, de peur que ce fourbe ne nous eût fait quelque supercherie, & n'y trouvay que ces mots, LETTRE D'ULYSSE A CALYPSO. *Ie ne vous eus pas plûtôt quittée que je fis naufrage, & ne me sauvay qu'à peine, à l'aide de Leucothée, en la contrée des Feaques. Comme je fus de retour chez moy, je trouvay ma femme galantisée par des gens qui mangeoient mon bien; & aprés les avoir tuez, je fus assassiné par Telegone que j'avois eu de Circé. Maintenant, je suis en l'Isle des Bien heureux, où je regrette les plaisirs que nous avons eus ensemble, & voudrois estre toûjours demeuré avec vous, & avoir accepté l'offre que vous me faisiez de l'immortalité. Si je puis donc m'échaper, soyez asseurée de me revoir. Adieu.* Il ajoûtoit à cela quelque chose en nôtre faveur. Nous n'eûmes pas esté fort loin que je trouvay la grôte de Calypso, telle qu'Homere la décrit, où elle travailloit en tapisserie. Elle n'eut pas plûtôt leu la lettre qu'elle se prit à pleurer, & nous pria d'entrer chez elle, où elle nous traita magnifiquement, & nous fit diverses questions pendant le trepas, s'enquerant fort si Penelope estoit aussi belle & aussi chaste que la Renommée la publioit. Nous luy répondîmes ce que

Ou, en laine.

nous

nous jugeames qu'elle auroit de plus agreable; & aprés avoir pris congé d'elle, nous retournâmes à nôtre vaisseau, & passâmes la nuit sur le rivage. Le lendemain dés le matin nous fîmes voile par un grand vent, & aprés avoir esté batus de la tempête deux jours entiers, au troisiéme nous fûmes attaquez par des Barbares qui navigeoient sur de grandes citrouilles longues de six coudées. Car lors qu'elles sont seiches ils les creusent, & se servent des grains au lieu de pierres dans le combat, & des fueilles au lieu de voile, avec un mât de roseau. Aprés un rude combat, nous veîmes paroître sur le midy d'autres Pirates, que ceux-cy n'eurent pas plûtôt aperceus, qu'ils nous quiterent, pour les aler rencontrer, parce que c'estoient leurs ennemis. Aussi-tôt nous mîmes la voile au vent, & cinglâmes en haute mer, sans sçavoir qui remporta l'avantage; mais il y avoit apparence que les derniers seroient les maîtres. Car outre qu'ils estoient en plus grand nombre, leurs vaisseaux estoient plus forts, étans faits de la moitié d'une côque de noix, qui sont grosses & dures en ce païs-là, & longues à proportion. Comme nous les eûmes perdu de veüe, nous pensâmes nos blessez, & nous tinmes sur nos gardes de peur de surprise. Ce ne fut pas en vain; car avant le coucher du Soleil nous fûmes ataquez par quelques vingt hommes, qui estoient à cheval sur des Daufins, lesquels sautoient & hannissoient comme des chevaux. Lors qu'ils furent prés de nous ils se separerent en deux bandes, & nous en fermans au milieu, nous lancerent des yeux de cancres, qui estoient gros comme des œufs d'Autruche, dont ils faillirent à nous assommer. Nous les repoussâmes à coups de trait jusques dans leur Isle, qui estoit deserte & sterile, ce qui les contraignoit à faire le métier de corsaires. Sur le minuit qu'il faisoit grand calme, nous rencontrâmes un nid d'alcyons d'une si prodigieuse grandeur, que la Mere faillit à nous submerger, du seul vent de son aîle, & nous le prenions d'abord pour un écueil. Aprés l'avoir reconnu nous y descendîmes, & trouvâmes

vâmes qu'il estoit fait de grands pins tous entiers, & contenoit bien cinq cens œufs, dont le moindre estoit plus gros qu'une pipe de malvoisie. Les petits estoient prests à éclore, & on les entendoit déja crier dans la coque. Comme nous fûmes un peu éloignez, il nous arriva divers prodiges. Car l'oiseau qui estoit peint sur la poupe de nôtre navire, commença à chanter, & à déployer les aîles; nôtre Pilote, qui estoit chauve, devint tout à coup chevelu, & l'arbre de nôtre vaisseau jeta des fruits & des branches. Etonnez de tant de merveilles, & prians les Dieux de détourner ces prodiges, nous n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, qu'il nous en arriva encore de plus grands. Nous vîmes une forest de Pins & de Cyprés qui flotoient sur l'eau sans racine. Nous pensions d'abord que ce fût la terre ferme, mais en abordant nous trouvâmes ce que j'ay dit. Cependant, comme nous n'y pouvions descendre, ni passer à travers, à cause de l'épaisseur, ou reculer parce que le vent estoit contraire; nous tirâmes nôtre navire en haut, à force de cables, puis haussans les voiles, coulâmes sur le faiste qui estoit toufu, comme sur de la glace. Cela me fit souvenir du Poëte Antimaque, qui apelle la mer *Bôcagere*. Lors que nous eûmes passé la forest qui n'estoit pas fort profonde, nous descendîmes nôtre navire comme nous l'avions monté, & navigeâmes sur une mer claire & unie jusqu'à ce que nous arrivâmes à un precipice. Car les eaux se separans en deux, laissoient au milieu un abyme, où nous faillîmes à tomber; Mais nous pliâmes en hâte les voiles, & aprés avoir jeté la veüe de tous côtez, nous aperceumes comme un pont d'eau qui joignoit la superficie des deux mers, & passâmes dessus dans un autre Ocean.

Ou, en repeint.

Ou, la navigation.

C'estoit une mer douce & paisible, où nous découvrîmes d'abord une petite Isle qui estoit facile à aborder, & y descendîmes pour faire aiguade, & prendre des vivres. Nous trouvâmes de l'eau aisément; mais comme nous cherchions des vivres, nous oüymes des mugisse-

VI. *Autres avanturres extraordinaires.*

mugiſſemens aſſez proches, & y accourûmes penſans que ce fût un troupeau de vaches; mais en arrivant, nous vîmes que c'eſtoient des Sauvages, qui avoient la tête de Taureau, comme on peint parmi nous le Minotaure. Nous voulûmes prendre la fuite, mais ils nous pourſuivirent de ſi prés, qu'ils prirent trois de nos compagnons, le reſte ſe ſauva à la courſe. Lors que nous fûmes arrivez à nôtre vaiſſeau; chacun s'arma en diligence pour tirer vengeance de cette injure, & r'avoir nos camarades, mais en arrivant nous trouvâmes qu'ils les metoient en pieces, & ſe les diſtribuoient comme des morceaux de viande. Nous donnons deſſus de furie, en tuons cinquante, & en faiſons deux priſonniers. Comme nous n'avions rien à manger, pluſieurs eſtoient d'avis de les traiter comme ils avoient fait nos gens, mais nous trouvâmes plus à propos de les garder, pour en avoir ce qui nous faiſoit beſoin. Nous les changeâmes donc contre du fromage, des poiſſons ſecs, & des légumes, outre quelques cerfs que ces Sauvages nous donnerent, qui n'avoient que trois pieds, parce que ceux de devant s'uniſſoient en un. Aprés avoir demeuré là un jour, pour nous remettre du travail de la mer; nous en partîmes par un bon vent, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin que nous vîmes nager force poiſſons, & voler quantité d'oiſeaux, comme quand on aproche de terre, ce que nous reconneumes à pluſieurs autres ſignes. Nous vîmes là de plaiſans nageurs; C'eſtoient des gens couchez ſur le dos avec un bâton entre les jambes, qui ſervoit comme de mât, où eſtoit attachée une petite voile qu'ils conduiſoient avec la main, & voguoient ainſi ſur l'Ocean. D'autres eſtoient aſſis ſur des lieges, & traînez par des daufins qui les promenoient comme en carroſſe ſur l'eau. Ils ne nous firent point de mal, mais s'aprochans de nous admiroient nôtre façon de naviger autant que nous faiſions la leur. Sur le ſoir nous abordames en une petite Iſle habitée par des femmes qui avoient le pied d'ânon; mais du reſte eſtoient tres-belles & vêtues en

Courti-

Courtisanes, avec de longues robes traînantes pour cacher leur defaut, ce qui nous empêcha de le découvrir d'abord. Elles nous receurent fort bien, & nous menerent chez elles; mais je n'y allois qu'en tremblant, & me defiois de leurs caresses. Et de fait, j'aperceus chez l'une, en entrant, des carcasses & des ossemens de morts, ce qui m'obligea à me tenir sur mes gardes; & à prendre ma racine de Mauve selon l'ordre de Rhadamante, pour la prier de m'assister en cette occasion. Aprés me tant l'épée à la main, je me saisis de mon hôtesse, & la contraignis de me dire qui elles estoient. Elle m'avöua qu'elles estoient des femmes marines qui égorgoient les étrangers aprés avoir eu leur compagnie, & les mangeoient. Aussi-tôt l'ayant liée je montay sur le haut de la maison & apellay mes camarades, qui ne furent pas plûtôt venus, que je leur contay ce qu'elle m'avoit dit. Comme elle les aperceut elle se changea en eau, mais trempant mon épée dedans, je la retiray toute sanglante. Aprés, nous nous en courumes à nôtre navire, & levant les voiles, cinglâmes en haute mer, tant que nous découvrîmes à l'aube du jour les Antipodes. Nous commençâmes alors à faire des actions de graces aux Dieux, & à deliberer de ce que nous avions à faire. Les uns estoient d'avis de prendre terre, & de nous rembarquer aussi-tôt pour tâcher de regagner nôtre patrie, puisque nous avions rencontré ce que nous cherchions: Les autres de laisser nôtre vaisseau sur le rivage, & entrer plus avant en terre ferme pour découvrir le päys & les mœurs des habitans. Dans cette contestation il s'éleva tout à coup une tempête qui brisa nôtre navire, & chacun se sauva comme il pût avec ses armes & ce qu'il avoit de meilleur. Voilà ce qui m'arriva dans mon voyage du nouveau Monde; Je décriray aux livres suivans les merveilles que j'y ay veües.

Le supplément de cette Histoire est à la fin du second Volume.

LE MEURTRIER DU TYRAN.

DECLAMATION.

Vn homme monte au Palais pour tüer le Tyran, & ne le trouvant point, tüe son fils, & luy laisse son épée au travers du corps. Le Tyran de retour arrache l'épée, & s'en tüe de desespoir. Le Meurtrier demande le prix proposé à celuy qui tüeroit le Tyran. On luy conteste. Voicy ce qu'il dit.

MESSIEURS, Je ne demande qu'une recompense du meurtre de deux Tyrans, quoy que je sois le seul de tous ceux qui ont fait de semblables actions, qui en ay tué deux d'un seul coup, l'un de ma main & l'autre de celle du desespoir. C'est donc moy qui ay mis fin à la tyrannie; C'est mon épée qui a tué les Tyrans; je n'ay fait que changer la façon du meurtre, & tüer moy-même celui qui se pouvoit défendre, & l'autre par l'afection qu'il portoit à son fils. Cependant je devrois donc remporter double recompense, voici qu'on m'en conteste une, & je suis sur le point de perdre le fruit de mes travaux, par la malice ou la jalousie d'un particulier, & d'estre le seul mécontent parmi l'alegresse publique. On viole pour moy les loix que j'ay conservées, & ce n'est pas tant pour l'amour du bien public, comme on le veut faire croire, que par celuy qu'on porte aux Tyrans, puis-qu'on veut venger leur mort sur celuy qui en est l'auteur. Mais pour mieux comprendre la grandeur de mon bien-fait, & de vôtre délivrance, repassez un peu dans vôtre esprit les maux que vous avez souferts de la tyrannie. Vous n'estiez pas comme les autres qui n'ont qu'un Tyran, vous en aviez deux; l'un déja vieil & cassé, que l'âge avoit rendu inhabile aux voluptez; l'autre jeune & vigoureux, & en estat de faire mile crimes. En un mot, la domination du Pere estoit beaucoup plus suportable que celle

celle du fils; puis qu'il n'eſtoit, ni ſi violent dans ſes paſſions, ni ſi rude dans ſes châtimens, ni ſi ardent dans ſes convoitiſes. On diſoit même qu'il n'eſtoit pas enclin de ſon naturel à la cruauté, mais qu'il y eſtoit porté par ſon fils, qu'il aymoit uniquement, comme il l'a montré à la mort. Auſſi luy obeïſſoit-il en tout & par tout, & n'eſtoit que l'executeur de ſes volontez. Car encore qu'il portât le nom & le titre de Souverain, c'eſtoit ſon fils qui regnoit, & il eſtoit en quelque ſorte le Tyran de ſon Pere, comme ſon Pere eſtoit le nôtre. C'eſtoit luy qui raviſſoit nos enfans & qui violoit nos femmes; C'eſtoit luy qui pilloit & qui ſaccageoit nos maiſons; les exils & les tourmens eſtoient le fruit de ſon ambition & de ſes vengeances. Car lors que les paſſions des hommes ſont autoriſées du nom du Prince, elles n'ont aucunes bornes. Mais ce qui nous fâchoit le plus, c'eſtoit de voir qu'il eſtoit l'arcboutant de la Tyrannie, & que par ſon moyen elle devenoit éternelle. Aprés la mort du Tyran, il reſte encore quelque eſperance de ſortir de ſervitude; mais les plus ſages deſeſperoient à jamais de liberté, voyans un ſucceſſeur, qui empéchoit les plus genereux de rien entreprendre. Toutes ces difficultez pourtant, n'ont point étonné mon courage, & ſans conſiderer le peril, je l'ay affronté tout ſeul, non pas tout ſeul neantmoins, puiſque j'avois avec moy ma fidele épée. Je n'ay point craint d'acheter au prix de ma vie vôtre liberté; car il n'y a point d'aparance de dire la mienne, veu qu'il ne me reſtoit aucune eſperance d'en échaper. Aprés avoir donc tué une partie des Gardes, & repouſſé l'autre; aprés avoir franchi tous les obſtacles qui s'oppoſoient à mon paſſage, je marchay droit au fort de la Tyrannie, & tuay de pluſieurs coups celuy qui ſe pouvoit défendre; & lors que je vis par ſa mort vôtre délivrance achevée je creus qu'il n'eſtoit pas digne de mon courage d'ataquer un vieillard foible & ſans défenſe, & luy laiſſay faire à luy-même une action qui m'eût deshonoré en la faiſant. Je viens donc tout enſemble,

vous annoncer & vous aporter la liberté. Goûtez en paix le fruit de mes dangers & de ma gloire. Le Palais eſt abandonné, il n'y a plus de Tyran. Vivez deſormais ſelon vos loix, & adminiſtrez la juſtice comme auparavant. Vous devez tout ce que vous avez à mon courage & a mon épée, ne leur déniez pas une juſte recompenſe. Ce n'eſt pas que je ne ſçache bien que la Vertu n'a point d'autre recompenſe qu'elle même; mais vous ne devez pas deshonorer une ſi belle action par une lâche ingratitude, de peur qu'elle ne paroiſſe moindre ſi elle n'eſt couronnée. Mais que dit encore celuy qui s'oppoſe à un ſi juſte deſſein? Que je n'ay pas tué le Tyran? Je luy demanderois volontiers, s'il reſte encore quelque choſe à faire? ſi ce n'eſt pas moy qui ay monté au Palais, repouſſé les Gardes, tué le fils de ma main, & le Pere de mon épée? Y a-t-il quelqu'un encore qui commande, qui menace, & qui tyranniſe? Quelqu'un des Tyrans eſt-il échapé? Rien de tout cela. La ville eſt en paix, la liberté recouvrée, les loix rétablies, la Tyrannie abatüe. Maintenant la pudicité triomfe, les meres & les marys ſont ſans crainte, la ville celebre ſa délivrance. Qui eſt cauſe de tout cela? Que quelqu'un ſe montre; Je luy cede cet honneur? Que ſi perſonne ne paroît, pourquoy refuſe-t-on à ma valeur le prix qu'elle a merité, tandis que l'on en joüit? Mais quoy? les loix ne promettent la recompenſe qu'à celuy qui a tué le Tyran, & ce n'eſt pas moy qui l'ay tué; c'eſt luy-même? Et qu'importe que je l'aye tué de ma main ou de la ſienne? Cela ne revient-il pas à un, & n'ay-je pas accomply le deſſein du Legiſlateur, qui eſtoit d'abolir la Tyrannie, ſi j'ay tué celuy ſans qui le Tyran ne pouvoit vivre? Ne regardez pas, Meſſieurs, comme il eſt mort, mais qui eſt cauſe de ſa mort; car c'eſt ce qui a merité la recompenſe. Et qui en eſt cauſe que moy? Si je l'avois tué par la faim ou par le poiſon, me pourroit on diſputer le prix, ſous ombre que je ne l'aurois pas tué de ma main? Faut-il s'attacher aux formes, quand on à l'éfet qu'on deſire? & dans une cauſe ſi favorable

vorable deniera-t-on la reconnoiſſance à ſon bienfaiteur, par une interpretation trop ſcrupuleuſe; Il me ſouvient que nos loix, ſi je ne les ay oubliées depuis qu'elles ne ſont plus en uſage, condamnent à la mort l'auteur, auſſi bien que l'executeur du crime. Il s'enſuit donc par la regle des contraires, que celuy qui fait une bonne action, ſoit par ſoy-même ou par l'entremiſe d'autruy, merite une égale recompenſe. Car on ne peut pas attribuer ce que j'ay fait au hazard, ni dire que l'évenement n'a pas répondu à mon deſſein. Euſſe je laiſſé là le plus foible pour m'attaquer au plus fort, pouvois-je redouter ce qui n'eſtoit point à craindre, aprés avoir executé ce qu'il y avoit de plus perilleux? Dira-t-on que celuy qui eſt mort n'eſtoit pas le Tyran, parce qu'il n'en portoit pas le nom? Ne ſçait-on pas bien qu'il eſtoit plûtôt le ſeul Tyran, puis qu'il eſtoit la ſeule cauſe de la Tyrannie? D'ailleurs, le Tyran luy-même eſt mort, de quoy vous plaignez-vous, & pourquoy demandez-vous encore quelque choſe aprés le recouvrement de vôtre liberté? Vous voyez que la Loy ſe contente de la fin, ſans éplucher trop curieuſement les moyens? Pourquoy voulez-vous eſtre plus habiles que le Legiſlateur? Si quelqu'un avoit chaſſé le Tyran, vous luy accorderiez la recompenſe comme à vôtre Liberateur, qu'oy qu'eſtant chaſſé il pût encore revenir? Maintenant non ſeulement le Tyran eſt mort; mais la Tyrannie eſt éteinte. Conſiderez je vous prie cette action, depuis le commencement juſqu'à la fin, pour voir ſi j'ay obmis quelque choſe de mon devoir. Vous m'avoüerez qu'il faloit bien de la reſolution & de l'amour de la patrie, pour ſe preſenter à une mort toute certaine, & entreprendre ſeul de tüer un Tyran au milieu de ſon Palais & de ſes Gardes? Si je ne l'avois qu'entrepris ſans le mettre en execution, je meriteroris quelque recompenſe? Mais je ne dis pas, Je l'ay entrepris; Je dis je l'ay executé; j'ay affranchy mon päys, l'ay rétably le gouvernement populaire. Tout ce qu'il y avoit de difficile

ficile à l'entrepriſe, je l'ay fait & accomply de ma main : Car la difficulté n'eſtoit pas à tüer un vieillard, qui ne ſe pouvoit defendre ; mais à démolir les rempars de la Tyrannie ; à forcer ſon Palais, à tuer ſes Gardes, à défaire ſa force, ſon tout, ſon ſoûtien. Deſiret-on quelque choſe de moy, aprés cela? Ne ſuis-je pas tout ſanglant ? N'ay-je pas fait le coup fatal du recouvrement de nôtre liberté? Si dans ce glorieux deſſein j'avois ſeulement tué un des Miniſtres du Tyran, je meriterois quelque ſalaire? Mais ce n'eſt pas ſon ſerviteur que j'ay tué, c'eſt ſon fils ; le plus inſuportable de tous les Tyrans, la ſeule cauſe de tous nos maux, & celuy qui ne nous raviſſoit pas ſeulement la liberté, mais l'eſperance. Quand il n'y auroit que celuy-là de mort, & que l'autre ſeroit encore en vie, ſi je vous demandois la recompenſe, vous auriez de la peine à me répondre, & vôtre conſcience me l'accorderoit, ſi vôtre juſtice me la vouloit dénier. Car ſi je vous diſois, voulez vous que le Pere ſoit mort, & que le fils ſoit vivant, vous répondriez que vous aymez mieux que ce ſoit le fils qui ſoit mort, parce que c'eſtoit le plus redoutable. C'eſt donc une marque que j'ay plus fait, que ſi j'avois tué le Tyran, & cependant vous m'en refuſez la recompenſe. Mais je ſoûtiens que j'ay fait ce que la loy deſire, & que j'ay tué le Tyran, non pas de ma main, mais de la ſienne ; non d'un ſeul coup, comme il eût bien voulu aprés tant de crimes, mais de mile morts ; en voyant devant ſes yeux tout percé de coups, ſon fils, ſon eſpoir, ſon amour, celuy qu'il deſtinoit pour ſon ſucceſſeur, & qu'il ſouhaitoit ſeul de laiſſer en vie. Voila les coups qui l'ont tué ; voila les coups que peut recevoir un Pere ; voila une mort digne de ſa vie. Car un Tyran n'eſt pas digne de mourir tout d'un coup, il faut qu'il ſente la mort pour punition de ſes crimes ; autrement ce luy ſeroit une faveur plûtôt qu'un ſupplice. Mais celui-cy outre l'affection de pere, aymoit encore ſon fils par intereſt, comme celuy ſans lequel il ne pouvoit ſubſiſter, eſtant expoſé de tous côtez aux embûches & aux injures. Quand l'affection

fection donc qu'il portoit à ſon fils ne l'eût pas obligé à ſe tuer, le deſeſpoir l'eût fait mourir, n'eſtant plus en aſſeurance aprés ſa mort. Voila les forces que j'ay armées contre luy, & le fer avec lequel je l'ay tué. Il eſt mort par moy, ſans enfans, ſans apuy, ſans eſperance. Il a mené un dueil qui veritablement n'a pas eſté long, mais qui a eſté grand. Enfin, ce qui eſt le plus cruel & le plus juſte pour un Tyran, il s'eſt donné la mort à luy-même. Qu'on me montre l'épée qui a fait un ſi beau coup? Quelqu'un dit-il que c'eſt la ſienne? O compagne de ma gloire, on te mépriſe aprés une ſi belle action! on te croit indigne de recompenſe! Quand je ne la demanderois que pour toy, aprés avoir ſervy au meurtre de deux Tyrans, on ne te la pourroit dénier ſans injuſtice? mais combien eſt-elle plus deüe à celuy qui t'a employée contre l'un & qui t'a preſtée à l'autre pour ſe défaire? Vous la devez donc conſerver dans vos Archives comme le gage & l'inſtrument de vôtre liberté. Elle vous doit eſtre en veneration comme une choſe divine & ſacrée. Repreſentez vous maintenant ce qu'a pû faire & dire le Tyran avant ſa mort. Comme je perçois le fils de pluſieurs coups, & que je le bleſſois à deſſein aux endroits qui pouvoient plus toucher le Pere, il commença à l'apeller; non pas à ſon aide, car il ne le pouvoit plus ſecourir, mais à ſa vengeance. Je me retiray alors pour luy laiſſer achever le reſte. Lors qu'il fut arrivé & qu'il eut veu ſon fils unique aux abois, Ha! mon fils, s'écria-t-il, je ſuis perdu, ta mort met fin à ma vie. Où eſt ton meurtrier? Qu'il m'acheve. A qui me garde-t-il? mépriſe-t-il ma vieilleſſe, ou s'il me veut faire mourir d'une longne mort? Non, c'eſt qu'il ſçait qu'il m'a déja tué en ta perſonne. En diſant cela il demande une épée parce qu'il n'en portoit point, n'ayant rien à craindre tandis que ſon fils ſeroit en vie, & trouvant la mienne, il l'arrache du cœur de ſon fils où ie l'avois laiſſée à deſſein, & s'écrie, O épée, il eſt tems que tu me conſoles aprés m'avoir affligé. Vien tarir la ſource de mes larmes; Vien m'enlever à ma

triſteſſe ; Vien ayder ma main tremblante à me délivrer des maux que j'endure. Pleût à Dieu que tu m'eûſſes trouvé le premier ; je fûſſe mort laiſſant un heritier de mon ſceptre & de ma douleur, qui eût aſſeuré ma vengeance & la ſienne. Mais maintenant je meurs ſans conſolation. Aprés avoir dit cela il ſe donna de mon épée à travers le corps, outré de regret & de dépit, & fut contraint de redoubler pluſieurs fois. Combien de coups grands Dieux ! combien de douleurs ! combien de morts ! combien de ſuplices ! combien de recompenſes dües & meritées ! Enfin, vous avez veu le fils étendu, tout robuſte & vigoureux ; le Pere veautré dans ſon ſang, victimes que mon bras a immolées à vôtre ſalut. Mon épée eſt encore auprés pour ſervir de témoin de ſa gloire & de la mienne. La vengeance eût eſté moindre, ſi la choſe ſe fût paſſée autrement. Le danger a eſté pour moy ſeul, la gloire & le profit pour vous tous. J'ay joüé le premier perſonnage de la Tragedie, le fils le ſecond, le Pere le troiſiéme ; mais mon épée a tout fait.

LE FILS DESHERITE'.

DECLAMATION.

Vn fils deshérité par ſon Pere aprend la Medecine, & le guerit comme il eſtoit devenu furieux. Le Pere le rapelle à ſa ſucceſſion ; mais voyant qu'il ne vouloit pas guerir ſa belle-Mere qui eſtoit tombée malade de la même maladie, il le deshérite tout de nouveau. Voicy ce que le fils dit pour ſa défenſe.

CE n'eſt pas une choſe nouvelle, Meſſieurs, de voir mon Pere en fureur renoncer aux ſentimens de la Nature. Ce qui eſt de nouveau, c'eſt qu'il veut étendre ſon pouvoir ſur la Medecine, la rendre eſclave de ſes paſſions, & la punir en quelque ſorte en ma perſonne, à cauſe qu'elle ne peut pas executer

tout

tout ce qu'il desire. Car qui a-t-il de plus étrange, que de me vouloir obliger à suivre les regles de son caprice, plutôt que celle de mon Art, dans la cure des maladies? Pleût à Dieu, Messieurs, que la Medecine pût guerir, non-seulement la fureur, mais la colere, mon pere ne retomberoit pas si souvent, & je ne serois pas maintenant en peine de me défendre. Mais depuis sa guerison sa colere s'est augmentée du débris de sa fureur, & ce qui est de plus cruel, c'est qu'il n'est malade que pour moy seul, & se porte bien pour tous les autres. Il me desherite pour la seconde fois, & l-on diroit qu'il ne m'a rapellé que pour me chasser plus honteusement. N'est-ce pas là une belle recompense, pour l'avoir guery d'une maladie incurable? Car, Messieurs, je n'ay point atandu son commandement, je le suis venu guerir volontairement lorsque j'ay creû le pouvoir faire, quoy que j'eusse receu de luy la plus grande injure qu'un fils puisse recevoir. Quelle aparance donc maintenant qu'il m'a rapellé à sa succession que je luy vouluse desobëir, si ce qu'il desire de moy estoit en mon pouvoir? Mais pourquoy veut-il que je hazarde ma reputation pour un mal qui est sans remede? Pourquoy veut-il que s'il arrive quelque accident, comme il en survient de grands dans les maladies, on me puisse imputer un crime, & me rendre responsable des évenemens qui sont au pouvoir de la fortune? Que ne fera-t-il point si je ne reüssis pas, qu'il me desherite avant que d'avoir rien fait; Veritablement j'ay regret de voir malade une personne qui luy est chere, & suis fâché que la foiblesse de mon art ne puisse rien sur la grandeur de sa maladie; Mais je ne me veus pas perdre pour travailler vainement à la sauver, & il me semble que je n'ay pas merité qu'on me desherite pour ne vouloir pas tenter une chose inutile, au prejudice de ma reputation, ni entreprendre ce dont je ne puis venir à bout. Cependant, il est aisé de voir par là le peu de raison qu'il a eu de me desheriter la premiere fois, puisqu'il me desherite la seconde

pour un si foible sujet. La liberté avec laquelle je suis acouru à son secours aprés mon exheredation, fait assez voir que j'ay gardé le sentiment de fils, lors qu'il avoit perdu celuy de pere. Mais il est tems de répondre à ses objections. Car je ne veus pas qu'il me puisse apeller enfant perdu & desobeïssant avec quelque couleur? Lors qu'il me chassa de chez luy je creus que je ne me pouvois mieux défendre de ses reproches & justifier mon innocence, qu'en vivant de sorte, qu'il ne pût trouver à redire à ma conduite; si bien que je ne hantay que d'honêtes gens, & ne m'adonnay qu'à choses honêtes. Car je me doutois bien qu'estant irrité contre moy, il ne manqueroit pas de m'imputer quelque crime pour se justifier, & déja plusieurs jugeoient par la violence de sa colere qu'il n'estoit pas éloigné de la fureur. Pour le pouvoir donc servir quelque jour utilement, s'il avoit besoin de mon secours, j'apris la Medecine, & entrepris de grands voyages pour m'instruire en cette profession. A mon retour, je trouvay ce que j'avois aprehendé, mon pere furieux, & abandonné des Medecins, qui ne cõnoissoient pas la cause de son mal. En cette extrémité, sans me souvenir de l'injure qu'il m'avoit fait, ni atandre qu'il me rapelât en l'estat où il estoit, je fis ce qu'un bon fils devoit faire, & rejetay la cause de son mauvais traitement, plutôt sur les principes de fureur qui estoient alors incõnus, que sur le defaut d'affection. Je ne luy donnay d'abord aucun remede, pour ne point choquer les maximes de nôtre Art, & les preceptes des Anciens, qui veulent qu'on découvre la cause du mal avant que de travailler à le guerir, & qu'on prêne garde s'il n'est point de ceux qu'on nomme incurables, pour ne point perdre son tems & sa peine, & hazarder sa reputation. Comme j'eus donc remarqué qu'il restoit encore quelque esperance, & que le mal n'estoit pas sans remede, j'entrepris sa gueriſon, contre l'avis de plusieurs qui craignoient que s'il en mesarrivoit on ne m'imputât sa mort. Ma belle-mere estoit presente toute craintive,

non

non qu'elle se defiât de moy, mais du succés, à cause de la grandeur de la maladie, dont elle sçavoit toutes les causes & les symtômes. Enfin les Dieux benirent les remedes, mon pere retourna en convalescence, & recõnoissant l'obligation qu'il m'avoit, me rapella à sa succession, sans prendre l'avis de personne, & me nommoit par tout son sauveur. Aussi chacun me combloit de benedictions & de loüanges, & ma belle-mere ne pouvoit dissimuler la joye qu'elle avoit, de voir son mary guery contré son atante, & contre l'opinion de tout le monde. Mais comme l'action de mon pere fut approuvée de tous les honêtes gens, je remarquay quelque secret mécontentement dans le visage de quelques-uns, à qui mon exheredation estoit plus avantageuse que mon rapel.

Sur ces entrefaites ma belle-mere tombe malade avec toutes les marques d'une maladie incurable. Car ce n'estoit pas une simple fureur, mais un mal qui paroissoit couvé dés long-tems, & qui ne la tourmentoit jamais plus qu'à la veüe du Medecin, & luy redoubloit quand elle en entendoit seulement parler, qui est la marque d'une grande malignité. Je fus donc bien fâché de voir que je ne la pouvois secourir, & que tous mes remedes seroient inutiles. Mais mon pere sans s'enquerir de la grandeur du mal ni de son origine, veut contre les principes de mon Art que j'en entreprenne la gueriſon, & sur mon refus s'emporte contre moy, & impute mes excuses à malice; Comme je me veus justifier il s'irrite davantage, ainsi que font ceux qui sont bien en colere. Mais je luy veus répondre icy, tant pour ma défence que pour celle de la Medecine, & je commenceray d'abord par les loix qui ne luy donnent plus le même pouvoir qu'auparavant. Car comme le Legislateur sçavoit que plusieurs se laissoient transporter à la colere pour de tres-foibles sujets, & sur le raport d'une femme ou d'un valet, faisoient des choses dont ils se repentoient aprés tout à loisir, il n'a pas voulu donner aux peres une puissance absoluë, & sans limites, mais a établi

des

des Juges pour examiner les cauſes de l'exheredation, & empécher qu'ils ne pûſſent opprimer leurs enfans injuſtement. Il ne veut donc pas qu'on les condamne ſans les oüir ni entendre leur défenſes. Mais avant que de venir là, Conſiderez, Meſſieurs, s'il a encore droit de me desheriter, & ſi cette faculté n'eſt point conſommée par la premiere exherédation. Car comme il ne m'a engendré qu'une fois, il ſemble qu'il n'a pouvoir de me desheriter qu'une fois, encore faut-il que ce ſoit pour des cauſes legitimes, parce que ſon autorité n'eſt point infinie, & qu'il ne faut pas rendre les Loix eſclaves de la paſſion des hommes. Il eſtoit à propos de donner une fois au pere cette liberté; mais depuis que par un acte autentique il avoüe un enfant pour ſien & aprouve ſa conduite, il eſt obligé de perſiſter en ſon jugement, ſans pouvoir changer à toute heure, ni abuſer du pouvoir que les Loix luy donnent. Car le Legiſlateur pourroit dire; s'il eſtoit méchant & digne d'eſtre desherité, pourquoy le rapelliez-vous? faut-il ſe moquer des Loix, & vouloir qu'elles condamnent ou abſolvent vôtre fils ſelon que bon vous ſemblera. Ne permetez donc pas, Meſſieurs, que celuy qui a condamné ſon premier jugement par mon rapel, me desherite une ſeconde fois, & reprene la puiſſance paternéle, dont il a déja une fois uſé avec tant d'injuſtice. Il eſt permis d'apeller des jugemens, où l-on tire au ſort les Juges; mais quand on eſt tombé d'accord ſoy-méme d'un Juge, il faut acquieſcer à ſa ſentence, parce qu'on ne s'en doit prendre qu'à ſoy-méme ſi l-on a mal choiſi. Il eſt donc loiſible au pere par les Loix de la Grece de prendre ou laiſſer le fils que la Nature luy a donné; mais aprés l'avoir jugé digne de ſon aliance & de ſa ſucceſſion, je ſoûtiens qu'il ne luy eſt plus permis de le faire, & qu'il faut qu'il demeure dans ſa premiere reſolution, ſans s'en pouvoir départir à ſa fantaiſie. Car ce n'eſt pas icy une ſimple exhéredation, mais une abdication comme on l'apelle, par laquelle on ne ſe contente pas de desheriter un fils, mais on le deſavoüe, & l-on ne le reconoît plus pour

pour sien. Il est juste que vous soyez mon pere, puisque vous l'avez ainsi ordonné, ainsi resolu, ainsi confirmé. Quand je ne serois pas vôtre fils par Nature, mais par adoption, vous n'auriez pas le pouvoir que vous pretendez ; car ce qui vous estoit libre d'abord, ne l'est plus lors que vous vous estes une fois determiné. Combien plus en celuy qui estant nai vôtre fils, l'est devenu une seconde fois par vôtre jugement. Si j'estois né vôtre esclave, & que vous m'eussiez mis en liberté, il ne vous seroit pas libre de me rapeller à la servitude. Car les Loix veulent que les choses une fois ordonnées demeurent en leur vigueur.

Mais, Messieurs, pour venir à une autre raison, considerez, je vous prie, quel est le fils qu'il rebute. Je ne diray pas que lors qu'il me desavoüa j'estois sans sçavoir, & que depuis je me suis rendu considerable en ma profession. Que j'estois alors jeune, & que je suis à cette heure en un âge exempt des fautes de la jeunesse. Mais lors qu'il me chassa la premiere fois il n'avoit receu de moy aucune faveur ; Maintenant il chasse son bien-faiteur, à qui il ne peut nier qu'il ne soit redevable de son salut. Quelle ingratitude de desheriter celuy qui l'a guery, lors qu'il ne luy estoit plus rien, & l'a traité de pere, lors qu'il n'estoit plus son fils? D'ailleurs, le service que je luy ay rendu n'est pas un service vulgaire ; car encore qu'il ne sçache pas en quel estat il estoit alors, Vous sçavez tous, ce qu'il disoit, ce qu'il faisoit, ce qu'il soufroit, lors que je le suis venu guerir ; & comme estant abandonné, s'il faut ainsi dire, des Dieux & des hommes, je l'ay mis en estat de se pouvoir presenter en Justice. Mais il est aisé de luy faire voir ce qu'il estoit alors par l'estat où est maintenant sa femme. Car s'il me hait pour ne la vouloir pas guerir de la fureur, quelle obligation m'a-t-il de l'en avoir délivré? & pourquoy ne témoigne-t-il autant de recônoissance qu'il fait paroître d'ingratitude? Si-tôt qu'il est revenu à soy, il me fait apeller en Justice, & l'on diroit que je ne l'ay sauvé que pour me perdre, & pour reprendre la haine qu'il

qu'il avoit conceüe contre moy. C'eſt une belle recônoiſſance, pour un malade qui a recouvré ſa ſanté, d'éprouver ſes forces contre ſon Medecin. Vous rendrez vous, Meſſieurs, complices d'un ſi grand crime? luy permetrez vous d'opprimer ſon bien-faiteur, & de faire perir celuy qui l'a fait revivre? Si j'avois fait depuis quelque choſe contre luy, la grandeur du bien-fait qu'il a receu de moy le devroit faire oublier, & les faveurs paſſées contrebalancer les fautes preſentes. Sur tout le ſervice que je luy ay fait, eſtant d'une nature qui ſurpaſſe toutes les injures que je luy puis faire. Car je croy avoir un droit particulier ſur celuy que j'ay ſauvé, & qui me doit quelque choſe de plus que la vie, puiſque la ſanté de l'ame eſt beaucoup plus precieuſe que celle du corps, & que ſans cela la vie n'eſt qu'un continüel ſuplice. Cecy ſert encore à ma défenſe, de voir que lors que je n'eſtois plus ſon fils, & que rien ne m'obligeoit à entreprendre ſa gueriſon, mais pluſieurs choſes plutôt à ne le pas faire, je m'y ſuis offert volontairement, & ay ſi bien fait que j'en ſuis venu à bout. Par là j'ay effacé hautement toute la mauvaiſe opinion qu'il pouvoit avoir de moy, éteint ſa colere par ma ſoumiſſion, vaincu ſon inimitié par mes ſervices, rompu ſon exheredation par ma pieté, & témoigné ma fidelité en un danger ſi preſſant & dans une conjoncture ſi delicate. Combien penſez vous que j'ay ſoufert de peines à eſtre toûjours auprés de luy, à prendre le tems & les occaſions favorables à ſa gueriſon, lors que le mal luy donnoit quelque relâche. Car la cure des furieux eſt la plus dangereuſe de toutes celles de la Medecine, & il arrive ſouvent que la violence du mal & le dégoût des remedes leur fait tourner leur rage contre leur Medecin. Mais j'ay paſſé par deſſus toutes ces conſiderations en ſa faveur, ſans l'abandonner un moment. Car le plus grand mal n'eſt pas à donner le remede, il faut preparer auparavant le malade à le recevoir, le nourrir de viandes convenables, le fortifier par le ſommeil, le purger de ſes mauvaiſes humeurs;

ce

ce qui eſt facile dans les autres maladies ; mais les furieux ne ſe peuvent traiter. Souvent qu'on croit eſtre à la fin, il ne faut qu'un leger accident pour tout gâter, & pour obliger le Medecin à recommencer tout de nouveau. Celuy donc qui a pû prendre tant de peines, ſoufrir tant de caprices, courre tant de dangers, combatre un ſi grand mal & le vaincre, vous permetrez qu'un pere le desherite contre l'ordre de la Raiſon & de la Nature ? Pour moy, Meſſieurs, j'ay obëy à leurs juſtes loix aprés avoir receu la plus grande injure qu'un fils puiſſe recevoir ; Tandis qu'il violoit les droits du ſang, je les gardois. O pere qui häys injuſtement ! O fils qui aime avec plus d'injuſtice ! car je me blâme moy-même de ce que j'aime celuy qui me hait, au lieu que les peres ont acoûtumé d'aimer leurs enfans avec plus de tendreſſe, & comme l'Ouvrier fait ſon ouvrage. Il mépriſe donc les loix civiles, qui ne veulent pas qu'on puiſſe desheriter un fils ſans ſujet, & celles de la Nature qui luy donne un amour aveugle pour ceux qu'il a mis au monde. Mais non-ſeulement il n'aime pas comme un pere doit aimer ſon fils, il n'aime pas comme on doit aimer ſon bien-faiteur. Prodige étrange ! de häyr celuy qui nous aime, chaſſer celuy qui nous ſuit, faire du mal à celuy qui nous fait du bien. Il veut armer contre moy les Loix qu'il a violées, faire la guerre à la Nature par la Loy ; mais elles s'accordent trop bien enſemble, il n'en viendra pas à bout. La Loy ne combat pas la Nature, elle la ſuit, c'eſt qu'il eſt mauvais interprete de leurs maximes.

Je penſe avoir aſſez bien montré que celuy qui a une fois avoüé un fils pour ſien, ne le peut plus rejeter ; & quand il le pourroit faire, qu'il ne ſeroit pas juſte de traiter de la ſorte ſon bien-faiteur. Venons maintenant à la cauſe de l'abdication, & conſiderons ſi elle eſt juſte : Car quand même il ſeroit permis de traiter un fils de la ſorte, & un fils à qui l'on auroit de grandes obligations, on ne pourroit pas toûjours le faire ſans ſujet ; autrement, les Loix n'auroient pas

étably des Juges pour examiner les causes qu'on en peut avoir. Voyons donc quelles elles sont. La premiere chose que mon pere à faite depuis qu'il est retourné en santé, c'est de casser ce qu'il avoit fait contre moy. J'estois alors son fils, son tout, son sauveur; Depuis cela qu'ay-je fait qui me puisse faire perdre cette qualité? Luy ay-je manqué de respect? Ay-je fait quelque folie, quelque débauche, ou quelque insolence, qui sont les causes ordinaires des exheredations? Rien de tout cela. Ma belle-mere tombe malade sans qu'il y ait de ma faute; Vous voulez que je la gueriſſe; Suis-je le Dieu de la Medecine? Mais ſi vous ne le faites, je vous desheriteray. Il faut voir premierement quelle est la nature de la chose que vous me commandez. Car les Loix, comme j'ay dit, ne vous donnent pas pouvoir de faire tout ce qu'il vous plaira, ni ne m'obligent à vous obëir en tout & par tout. Il y a des choses où je vous puis desobëir sans crime. Si je vous abandonnois estant malade, ſi je negligeois vos ordres dans la conduite de ma vie, ſi je diſſipois mon bien, & autres choſes ſemblables, vous auriez juſte ſujet de vous plaindre. Mais vous n'avez aucun pouvoir ſur les choſes qui ſont de ma profeſſion. Le pere d'un Peintre ou d'un Muſicien, ne peut contraindre ſon fils de peindre ou de chanter à ſa fantaiſie, ſur tout lors qu'il ne luy a pas fait aprendre ſon métier. J'ay apris la Medecine ſans vous, je l'ay exercée ſans vous, & vous n'en ſçauriez encore rien, ſi je ne vous avois guery. Chacun eſt libre dans l'exercice de ſa profeſſion, & je le dois eſtre d'autant plus dans la Medecine, que c'eſt un Art plus utile à la vie. Il ne faut pas qu'une ſcience ſi ſalutaire & ſi divine dépende du caprice & de la tyrannye des hommes. Ne ſoûmetons point à la ſervitude des loix une doctrine que les Dieux nous ont laiſſée, & qui a pour but la conſervation du genre humain. Quand je vous aurois donc répondu tout court, je n'en feray rien; je pourrois peut-eſtre bien guerir ma belle-mere, mais je ne le veus pas, vous n'auriez point droit de m'y forcer. Je

n'ay

n'ay pas étudié en Medecine pour les autres, mais pour moy. Ce n'eſt pas vous qui me l'avez fait aprendre. On doit perſuader, & non pas commander au Medecin. Ses ſervices ne s'obtienent pas par menaces, mais par prieres. C'eſt un Art à qui les peuples ont accordé de grands privileges. Voila ce que je vous pourrois répondre quand je tiendrois de vous mon ſçavoir; mais vous n'y avez rien contribué, & c'eſt une injuſtice de vouloir tirer tribut d'une choſe que j'ay apriſe, lors que je n'eſtois plus vôtre fils, & par conſequent que vous n'eſtiez plus mon pere. N'eſt-ce pas aſſez que je l'aye employée pour vôtre ſalut? Où eſt l'argent que vous avez dépenſé pour me l'aprendre? Où ſont les Maîtres que vous m'avez donnez? Où ſont les drogues que vous m'avez achetées? Rien de tout cela. Eſtant chaſſé & abandonné de vous, j'ay trouvé des gens qui ont eu pitié de moy, & vous voulez joüir tyranniquement de ce que j'ay aquis, par mon travail, & ou vous n'aviez rien contribué que de la haine, de l'averſion, & de l'injuſtice. Soyez content des graces que vous en avez receües, lors qu'un juſte reſſentiment me ſollicitoit au contraire; Eſt-il raiſonnable que mon bien-fait m'aſſujetiſſe à vos caprices, & que pour vous avoir guery je deviene vôtre eſclave?

Voilà ce que je vous pourrois dire legitimement, quand ce que vous me commandez ſeroit en mon pouvoir? Mais quel eſt vôtre commandement? Gueriſſez ma femme de la fureur. Pourquoy? parce que vous m'en avez guery. Pour faire voir la foibleſſe de ce raiſonnement, je vous diray, Meſſieurs, que tous les malades ne ſe reſemblent pas, & ne doivent pas eſtre traitez de même; & que ce qui a guery l'un, fait quelque-fois mourir l'autre. Car encore que tous les hommes ſoient compoſez de même matiere, ils ne ſont pas de même temperament, c'eſt pourquoy ils ſont ſujets à diverſes maladies, & dans une même maladie à divers ſymptômes. Les uns ſont tres-faciles à guerir, les autres ſont tout à fait incurables. Un mê-

me grain de froment semé en diverses terres raportera diversement ; Il en est de même des maladies. Mais mon pere sans prendre garde à ce qu'il n'entend pas, croit qu'un Medecin qui a guery un malade peut guerir tous les autres. Il ne sçait pas que les corps des femmes ne sont pas semblables à ceux des hommes, & qu'il y a grande diversité, tant à cause du temperament que de la nourriture & des exercices. Les femmes comme plus delicates & plus foibles ne soufrent pas si bien les remedes, & sont plus sujetes aux maladies, & particulierement à la fureur ; car comme elles ont plus de legereté, de foiblesse, & d'inconstance, elles sortent plutôt des bornes de la raison. Quand vous dites donc, Gueriſſez de la fureur, ajoûtez ma femme ; sans confondre toutes sortes de fureurs, & gardez la distinction que vous voyez dans la Nature. Car aprés avoir consideré l'estat de la maladie, il faut considerer celuy du malade. S'il est froid ou chaud, vieux ou jeune, fort ou foible, & autres particularitez semblables, & ne donner les remedes qu'aprés avoir examiné toutes ces choses, si l-on a envie d'y reüssir. Il y a plusieurs especes de fureur, plusieurs choses la produisent, & particulierement dans les femmes ; la haine, l'envie, la jalousie, la colere, le chagrin, le dépit : car pour peu que ces passions ayent trop de violence ou de durée, elles se tournent en fureur. Peut-estre que c'est quelque chose de semblable qui est arrivé à ma belle-mere. Tous les Medecins trouvent le mal incurable, pourquoy me voulez-vous obliger à le guerir ? D'ailleurs, quand il seroit moindre je n'en entreprendrois pas la cure si facilement, de peur que quelque accident inopiné ne donnât lieu à la calomnie. Mais elle est en un estat que tous les Medecins du monde ne la sçauroient rétablir. Vous ne devez donc pas desirer que j'en entreprene la guerison, si vous avez tant soit peu soin de mon interêt & de mon honneur. Que si pour cela vous me desheritez, je ne vous souhaite aucun mal ; mais si le vôtre vous reprend, comme la recheute est frequente

te & dangereuſe dans ces maladies, que voulez vous que je faſſe? Je n'atens point vôtre réponſe; car quoy que vous faſſiez, je vous ſeray toûjours bon fils. Mais ſans mentir, je crains que vôtre colere ſe rameine vôtre fureur. Il n'y a que trois jours que vous eſtes guery, & vous vous abandonnez aux paſſions qui ont cauſé vôtre mal.

FALARIS.

Harangue des Ambaſſadeurs de Falaris aux Prêtres de Delfes, pour les obliger à recevoir le Taureau d'airain que ce Prince envoyoit en ofrande à Apollon. C'eſt une eſpece de declamation comme les precedentes.

MESSIEURS, Falaris nous à envoyez icy pour conſacrer cette ofrande à Apollon, & vous prier de ne point juger de luy ſur le raport de la Renommée. Car il deſire particulierement de conſerver ſa reputation auprés de vous, qui eſtes comme les Conſeillers & les Aſſeſſeurs du Dieu, & il croit que vôtre ſentiment ſera de grand poids par toute la Grece. Nous prenons à témoin les Dieux, qu'on ne peut ni tromper ni corrompre, que nous ne vous dirons que la verité. Et pour commencer à vous dire quelque choſe de nôtre Prince, avant que de vous parler de ſon ofrande; Falaris eſt né de la ville d'Agrigente en Sicile, de famille tres-illuſtre; & aprés avoir eſté élevé dans tous les honêtes exercices de ceux de ſon âge & de ſa condition, a eſté admis au Gouvernement comme les autres, où il s'eſt conduit ſi bien, qu'il n'y a jamais eu aucune plainte de ſon adminiſtration. Mais comme il eut apris que ſes ennemis & ſes envieux luy dreſſoient de ſecrétes embûches, & cherchoient toutes ſortes de moyens de le perdre, il fut contraint pour ſa ſeureté, de ſe rendre maître de l'Eſtat, tant pour s'afranchir de leur tyran-

nie, que pour faire ceſſer les diviſions, qui regnoient au grand prejudice de la Republique. Son deſſein, quoy que hardy, fut aprouvé de pluſieurs perſonnes d'honneur & de condition qui y contribuerent de tout leur pouvoir, & ne fut ſuivy d'aucun meurtre ni bâniſſement, & autres ſemblables violences qui ont coûtume de ſe pratiquer à l'établiſſement d'un nouvel Empire. Il ne ſe vengea pas même de ceux qui avoient conſpiré contre luy; mais croyant les gagner par la douceur, aprés les avoir vaincus par la force, il leur pardonna le paſſé, & en admit pluſieurs à ſes conſeils & à ſa table, aprés avoir pris & donné la foy reciproquement. En-ſuite, pour reformer les deſordres qui s'eſtoient gliſſez dans l'eſtat, il regla les revenus publics, qui eſtoient mal diſpenſez par la malice ou la negligence de ceux qui en avoient l'adminiſtration, & fit ſi bien qu'il y eut de l'argent de reſte pour les choſes qui ne ſervent qu'à la magnificence ou à l'ornement. Il eut ſoin aprés, de l'inſtruction de la jeuneſſe, & donna ordre à ce que les vieillards goûtaſſent en paix le repos & la tranquillité de la vie; retint le peuple en ſon devoir, par des largeſſes & des ſpectacles, & ne fit aucune concuſſion ni violence. Enfin, il deliberoit de quiter l'Empire & de rendre la liberté à ſes Citoyens, lors qu'il aprit que ſes ennemis & ſes envieux conſpiroient contre luy, faiſoient amas d'hommes & d'argent, ſe fortifioient de l'aliance de leurs voiſins, & avoient envoyé des Deputez juſques à Lacedemone & à Aténes. Comme la choſe eſtoit ſur le point de l'execution, il en fut averty en ſonge, par l'aſſiſtance des Dieux, & découvrit en-ſuite la conſpiration par pluſieurs indices. Metez-vous en ſa place, Meſſieurs, & conſiderez ce qu'il devoit faire dans une ſi fatale conjoncture. Devoit-il pardonner une ſeconde fois à des ingrats & à des traîtres, & leur tendre, s'il faut ainſi dire, la gorge, ou bien aſſeurer ſa vie & ſon Empire, comme il fit, par la punition des coupables. Il les envoye donc querir, & aprés les avoir convaincus par leur propre confeſſion, il les châtie comme meritoient

toient leurs crimes. Depuis ce tems-là il a eſté obligé de prendre des Gardes & d'aſſeurer ſa vie par le ſuplice de ceux qui luy eſtoient ſuſpects, & qui braſſoient quelque trahiſon contre luy. Cependant, le peuple qui ne regarde que les effets, ſans s'enquerir de la cauſe, apelle ſa Juſtice, cruauté, comme ſi la punition des coupables n'eſtoit pas plutôt une action de clemence, puis qu'elle conſerve les innocens & aſſeure la vie des gens de bien. Mais la haine qu'on porte aux mauvais Princes, fait que l-on häit même les bons, tels que la Grece en a veu pluſieurs qui ont gouverné les Peuples avec toute ſorte d'équité & de juſtice. Ce n'eſt donc pas par la ſeverité qu'il faut juger d'un bon ou d'un mauvais gouvernement, mais par la raiſon qu'on a d'eſtre ſevere, autrement vous ſeriez injuſtes de punir les impies & les ſacrileges. Vous voyez combien les Legiſlateurs employent de tems à parler des peines & des ſuplices, comme le reſte n'eſtant rien ſans cela. Que s'ils ſont neceſſaires à quelques-uns, c'eſt ſans doute à ceux qui n'ont autour d'eux que de faux amis ou des ennemis couverts, & qui commandent à des gens qui n'obëiſſent que par force. Car la rebellion eſt comme une hydre, dont on n'a pas plutôt coupé une tête qu'il en renaît pluſieurs autres, ſi l-on n'y met le feu à l'exemple d'Iolas pour remporter la victoire. En un mot; depuis qu'on a commencé une fois à exercer la ſeverité, il la faut continuer, ſi l-on ne ſe veut reſoudre à perir. Mais on n'en vient que par force à cette extrêmité, & je ne croy pas qu'il y ait de Prince ſi barbare que de ſe plaire à entendre des cris & des injures, plutôt que des benedictions & des loüanges. Combien de fois avons-nous veu le nôtre pleurer & gemir dans le ſuplice des criminels, & deplorer ſa condition de ce qu'il eſtoit contraint de ſoufrir tous les jours ce qu'il leur faiſoit ſoufrir une fois, & d'eſtre toute ſa vie en de continuëles aprehenſions de la mort. Car du reſte, il eſt ſi éloigné de vouloir perdre des innocens, qu'il aymeroit mieux perir luy-même en laiſſant vivre les coupables. D'ailleurs,

il n'y a guere moins de déplaisir à un homme bien nai de faire le mal que de le soufrir ; & je ne sçay s'il ne vaut point mieux mourir même injustément, que d'estre tous les jours en peine de se défendre. Mais il n'y a personne qui n'ayme mieux conserver sa vie que celle de ses ennemis, sur tout quand il ne les peut conserver qu'à sa ruine & contre soy-même. Cependant, Falaris en a conservé plusieurs, aprés les avoir convaincus manifestement. J'en apelle à témoin Acante, Timocrate, & Leogoras qu'il a sauvez les pouvant perdre. Mais si vous voulez conoître nôtre Prince, il ne faut pas s'enquerir de luy à ceux qu'il est contraint de mal-traiter, mais aux autres qu'il traite avec toute sorte d'humanité. Car il y a des gens le long de la côte, qui l'avertissent de ceux qui arrivent, afin qu'ils les puisse recevoir selon leur merite ; & les Sages de la Grece n'ont pas dédaigné de le venir voir & de rechercher son amitié. Témoin Pytagore qui s'est retiré d'auprés de luy avec autant d'estime de sa vertu, qu'il avoit oüy de blâme de sa cruauté, & a eu pitié de le voir contraint d'exercer la justice si severement. Pensez-vous qu'un homme qui traite si bien les étrangers, se pleût à mal-traiter ses Citoyens sans sujet. Voila ce que nous avions à representer pour sa justification. Quant à ce qui concerne son ofrande, vous devez sçavoir que Periläus qui ne le cônoissoit comme vous que par le raport de la renommée, s'imagina qu'il ne luy pouvoit faire un plus grand plaisir que d'inventer quelque nouveau suplice, & comme il estoit excellent Sculpteur, il fit un Taureau d'airain d'un artifice admirable, si bien que le Prince s'écria si-tôt qu'il le vit, que c'estoit une ofrande digne d'Apollon. Mais Periläus prenant la parole, Si tu sçavois, dit-il, pourquoy je l'ay fait, tu ne parlerois pas de la sorte. Enferme dedans un coupable, & metant le feu dessous, tu entendras mugir le Taureau, * qui est la seule chose qui luy manque pour imiter parfaitement la Nature. A ces mots, le Prince qui avoit en horreur une si detestable invention, le fit enfermer luy-même dans

* *On metoit dedans quelque instrument pour cela.*

dans son Taureau pour en faire l'épreuve ; & l'ayant fait retirer encore en vie, pour ne point souiller par sa mort une ofrande qu'il vouloit consacrer aux Dieux, il la destina, & fit pour Apollon, graver dessus cette histoire. Recevez donc ce present, Messieurs, & le metez au lieu le plus aparent du Temple, pour monument de la pieté & de la justice de nôtre Prince. Il fera encore d'autres presens, si Apollon le conserve long-tems en vie, & le délivre comme il a fait des embûches de ses ennemis ; mais le plus grand plaisir qu'il luy puisse faire, est de l'exempter à l'avenir de voir tant de peines & de suplices. Voila, Messieurs, ce que nous avions à vous dire de sa part & de la nôtre, & que nous atestons pour verirable. Que s'il est permis à des Sujets d'interceder pour leur Prince, nous vous conjurons, Messieurs, en vertu de nôtre aliance, car nous sommes comme vous originaires des Doriens, de ne pas mécontenter un Souverain qui recherche vôtre amitié, aprés vous en avoir donné divers témoignages tant en public qu'en particulier. Recevez donc son ofrande ; & la consacrant à Apollon, faites des vœux pour luy & pour nous, puisque vous ne le pouvez refuser sans faire tort à Falaris & à vôtre Dieu.

SUITE DU DISCOURS PRECEDENT.

C'est la harangue d'un Prêtre de Delfes, pour obliger les autres à recevoir le present de Falaris.

MESSIEURS, Quoy que je n'aye ni amitié ni aliance avec Falaris & avec les Agrigentins, ni aucun sujet particulier d'embrasser leurs interêts, je ne croy pas qu'on puisse refuser leur ofrande, qui est un chef-d'œuvre de l'Art, & le témoignage de la pieté & de la justice d'un Prince, tant en sa consecration qu'en la punition du coupable. Je croy donc qu'en cette rencontre une plus lon-

gue deliberation ſeroit criminéle, & que ce n'eſt pas un moindre crime de refuſer les ofrandes qu'on fait aux Dieux, que de dérober celles qu'on leur a faites. Pour moy, qui en qualité de Prêtre & de Citoyen de Delfes, prens part à la gloire d'Apollon & de ſon Temple; je ne tiens pas qu'on doive ni qu'on puiſſe empécher les marques du zele & de la recônoiſſance d'un particulier, ſans s'expoſer à la calomnie, & faire dire par tout que l-on ſe veut rendre arbitre de la conſcience des hommes. En un mot, ſi l-on refuſe cette ôfrande, perſonne n'en voudra plus faire. Car qui voudra s'expoſer à un refus, & courre fortune de paſſer pour impie, en donnant des marques de ſa pieté. C'eſt condamner tout à fait Falaris des crimes dont on l'accuſe, que de renvoyer ſon preſent; cependant, vous ſçavez qu'ils nous ſont encore incônus, & qu'il ne faut pas juger des Grands ſur le raport de la Renommée. Je ſçay bien que celuy qui a parlé devant moy s'eſt fort emporté contre les cruautez & les autres vices de ce Prince; mais il ne les peut ſçavoir luy-même que par des bruits, qui ſont faux ou incertains, puis-qu'il n'a jamais veu celuy dont il parle, ni n'a eſté en ſon päys. Et quand ils ſeroient veritables, ce n'eſt pas à nous à quiter la qualité de Prêtres pour prendre celle de Juges, ni à nous enquerir ſi l'Italie & la Sicile ſont bien ou mal gouvernées, mais à recevoir les ôfrandes qu'on nous fait. Laiſſons aux Dieux la conduite du genre humain, pour avoir ſoin de ce qui nous touche. Il n'eſt pas beſoin d'alleguer Homere, pour prouver que nous demeurons parmy des rochers & des precipices, & que tout ce päys ſeroit un triſte deſert ſans la pieté des hommes qui y vienent faire des vœux des ſacrifices. Ce ſont-là nos vendanges & nos moiſſons, & ce qui nous fait joüir ſans peine de toutes les richeſſes de la terre, comme ſi nous habitions un päys fertile, ou que nous fuſſions dans le ſiecle d'or des Pöetes. Conſervons à nos enfans un treſor ſi precieux, comme nous l'avons receu de nos Peres, & ne diminuons point, par trop d'ſcrupule, la gloire & les revenus d'un

Tem-

Temple, où il n'eſt point fait mention de memoire d'homme, qu'on ait jamais refuſé de preſens ni de victimes. Il n'apartient qu'aux Dieux de juger de la conſcience des hommes, puis-qu'il n'y a qu'eux qui en cõnoiſſent tous les reſſorts, & toutes les cachétes. Il n'eſt pas queſtion icy de Falaris ni de ſon Taureau, mais de tous les vœux & de toutes les ôfrandes qu'on fera jamais dans tous les ſiecles. Vous voyez les immenſes richeſſes que ce Temple a amaſſées depuis le tems qu'il eſt libre d'y venir; J'ay peur qu'en voulant faire les Cenſeurs, vous n'ayez plus dequoy cenſurer. Je ſuis donc d'avis qu'on reçoive cette ôfrande ſuivant la coûtume de nos Ancêtres, qui eſt conforme à nôtre interét & à celuy du Dieu.

ALEXANDRE, OU LE FAUX PROFETE.

C'eſt l'Hiſtaire d'un impoſteur qui vivoit du tems de Lucien.

TU ne m'impoſes pas une petite charge, mon cher Celſus, * de vouloir que je t'écrive la vie d'Alexandre fils de Podalyre, qui n'eſt guere moins illuſtre que celle du Grand Alexandre, puiſque l'un ne s'eſt pas plus ſignalé, par ſes belles actions, que l'autre par ſes impoſtures. Je ne laiſſeray pas toutefois de l'entreprendre pour te complaire, & tâcheray de m'en aquiter au moins mal qu'il me ſera poſſible, pourveu que tu ayes aſſez de bonté pour ſuppléer à mes défauts, & pardonner à ma foibleſſe. A l'exemple donc d'Hercule je travailleray à nétoyer l'étable d'Augie, & t'en feray voir quelques ordures, par où tu puiſſes comprendre, combien eſtoit grand le fumier, que trois mile bœufs avoient amaſſé en l'eſpace de pluſieurs années. Mais j'ai peur qu'on ne nous en condamne tous deux, moy de métre au jour tant de vilenies, & toy de m'y convier. Car

* *C'eſt ainſi qu'il s'apelloit.*

celuy dont nous parlons meriteroit mieux d'eſtre déchiré en plein theatre, par des Renars ou par des Singes, que d'eſtre celebre dans l'Hiſtoire. Mais ſi l'on m'ataque je me défendray par l'exemple d'Arrian le diſciple d'Epictete, qui n'a point eſtimé indigne de ſon ſçavoir & de ſa condition, de laiſſer à la poſterité l'Hiſtoire d'un fameux voleur. Voicy donc à ſon imitation celle d'un inſigne brigand, * & d'un brigand, non pas de foreſt ni de montagnes, mais de villes, qui n'a pas couru quelques deſerts, mais a ravagé tout l'Empire. Pour commencer par ſa deſcription, il eſtoit de belle taille & de bonne mine, avoit l'œil vif, le teint blanc, la voix claire, le ton doux & affable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheveux parmy les ſiens, mélez ſi adroitement qu'on ne le pouvoit recõnoître. En un mot, ſon corps eſtoit ſans defaut; mais pour ſon eſprit, grands Dieux! il eût mieux valu tomber entre les mains d'un ennemy que dans les ſiennes. Du reſte, plein de vivacité, de docilité, de memoire, & de pluſieurs autres belles qualitez, qu'il employoit toutes au mal, & par leſquelles il s'eſt ſignalé par deſſus les plus méchans & les plus ſcelerats qui ayent jamais eſté au monde. Cependant, écrivant un jour à ſon gendre Rutilianus, il ſe comparoit avec beaucoup de modeſtie à Pythagore. Mais que Pythagore me pardonne, s'il luy plaît, s'il eût eſté de ſon tems, il n'eût eſté qu'un enfant auprés de luy. Non pas que je le vueille comparer à un ſi méchant homme, mais je veus dire que tout ce qu'on a dit fauſſement de Pythagore, n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'on peut dire veritablement de celuycy. Enfin; figure-toy un abregé de toute ſorte de fourbes, de menſonges, & d'impoſtures, accompagnées d'un eſprit vif, audacieux, entreprenant, & qui eſtoit adroit à faire & à perſuader tout ce qu'il vouloit. Mais du reſte ſi couvert, qu'on ne ſortoit jamais d'avec luy que dans l'opinion que c'eſtoit le plus homme de bien du monde. Comme il eſtoit fort beau en ſa jeuneſſe & fort pôvre, il ſe proſtituoit à tout le monde, & particuliere-

* *Tillibore.*

ment

ment à un Charlatan qui contrefaisoit le Magicien, & débitoit plusieurs secrets pour faire aymer ou haïr, découvrir des thresors, atraper des successions, perdre ses ennemis, & autres semblables. Et veritablement il estoit expert dans la Medecine, & comme la femme de cét Egyptien * dont parle le Poëte, sçavoit plusieurs secrets tant pernicieux que salutaires, étant du païs d'Apollonius Tyaneus, & de ceux qui l'avoient frequenté, & qui sçavoient toute son Histoire. Tu vois de quelle école estoit sorty ce Charlatan, & que ce n'estoit pas un homme de peu. Comme il eut donc veu ce jeune garçon d'un esprit vif & adroit, & capable de luy rendre service, il prit plaisir à l'instruire, étant aussi amoureux de sa beauté que l'autre l'estoit de son sçavoir, & fit aprés son compagnon de son disciple. Lors qu'Alexandre fut devenu grand, & son docteur fut mort & sa beauté passée, la necessité le porta à entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour tâcher de subsister. S'estant donc allié d'un Croniqueur Bisantin nommé Cocconas, le plus méchant de tous les hommes, ils coururent par tout pour surprendre les esprits foibles, tant qu'ils rencontrerent une vieille qui faisoit encore la belle, & estoit bien aise d'estre cajolée. Elle estoit de Pella autrefois capitale de la Macedoine, qui est maintenant comme deserte, & ils la suivirent jusques-là, de la Bithynie, vivant à ses dépens, parce qu'elle estoit fort riche. Comme ils furent arrivez & qu'ils eurent remarqué qu'on y nourissoit de grands serpens, qui sont fi privez qu'ils tetent les femmes, & se joüent avec les enfans sans leur faire mal, d'où vient sans doute la fable d'Olympias: † Ils en acheterent un des plus grands & des plus beaux, qui est la source & l'origine de toutes les avantures que je vai décrie. Car ces deux méchans esprits pourveus des qualitez que j'ay dites, s'estans unis ensemble pour mal faire, & ayans reconnu que la crainte & l'esperance sont les deux pôles sur lesquels tourne le genre humain, & tout le fondement de la curiosité & de la super-

* Thon.

† Qui couchoit avec un serpent.

superstition, ils resolurent de les faire servir à leurs ambitieux desseins, & dresserent un Oracle, dont le succés surpasse même leur esperance. Ils furent quelque tems à deliberer du lieu où ils commenceroient la Piece. Cocconas croyoit la ville de [1] Calcédoine la plus propre à leur dessein, à cause du concours de diverses Nations qui l'environnent; Mais Alexandre prefera son païs, où les esprits estoient plus grossiers & plus superstitieux, tels qu'il faut à l'établissement d'une nouvelle religion. Car la plûpart des Paflagoniens, & particulierement ceux qui demeurent par de là le Mur-d'Abonus d'où il estoit, courent aprés le premier Charlatan qu'ils rencontrent avec la flûte, le tambour, ou les cymbales, & le prennent pour un homme descendu du ciel. Cet avis ayant esté suivy ils cacherent des lames de cuivre dans un vieux Temple [2] d'Apollon qui est à Calcedoine, & écrivirent dessus qu'Esculape viendroit bien-tôt avec son Pere, établir sa demeure en la ville dont je viens de parler. Puis ayant fait en sorte que ces lames fûssent trouvées, la nouvelle s'en répandit aussi-tôt par tout le Pont & la Bithynie, & particulierement au lieu designé; de sorte que les habitans decernerent un Temple à ces Dieux, & commencerent à en creuser les fondemens. Cependant, Cocconas dressoit des Oracles trompeurs & ambigus à Calcedoine, où il fut emporté de la morsure, comme je croy, d'une vipere, & incontinent aprés Alexandre prit sa place, avec [3] une longue chevelure bien peignée, un [4] saye de pourpre rayé de blanc, couvert d'un surplis par dessus, & tenant en sa main une faux comme Persée, de qui il se disoit descendu du côté de sa Mere. Car ces miserables Paflagoniens, quoy qu'ils eûssent connu son Pere & sa Mere qui estoient de pôvres gens, estoient si sots que de croire un Oracle trompeur qu'il publioit, par lequel il se disoit fils de Podalyre, qui devoit estre bien ardent pour venir de Trique en Paflagonie coucher avec la Mere de nôtre imposteur. Il debitoit un autre Oracle de

1 *Ville de la Paflagonie.*

2 *Apollon.*

3 *Equipage des anciens Profetes.*

4 *Ou d'un mainteau blanc.*

de la Sibylle, qui portoit, *Que ſur les bords du Pont Euxin, prés de Sinope, il viendroit un Liberateur d'Auſonie*, & entreméloit cela de termes myſtiques & embrouillez. Alexandre donc venant en ſa patrie aprés toutes ces predictions, eſtoit ſuivy & reveré comme un Dieu. Car il feignoit quelque-fois d'eſtre épris de fureur divine, & par le moyen de la racine d'une herbe qu'il mâchoit, qu'on nomme l'herbe au foulon, écumoit extraordinairement; ce que les ſots attribuoient à la force du Dieu qui le poſſedoit. Il avoit preparé long-tems auparavant une tête de Dragon faite de linge, qui ouvroit & fermoit la bouche par le moyen d'un crin de cheval, pour s'en ſervir avec le ſerpent dont j'ay parlé, qui devoit faire le principal perſonnage de la Comedie. Lors qu'il voulut commencer il ſe tranſporta la nuit à l'endroit où l'on creuſoit les fondemens du Temple, & y ayant trouvé de l'eau, ſoit de ſource ou bien de pluye, il y cacha un œuf d'Oye, où il avoit enfermé un petit ſerpent qui ne faiſoit que de naître. Le lendemain il vint tout nud de grand matin dans la place publique, ceint d'une écharpe dorée, pour couvrir ſa nudité, & tenant en ſa main ſa faux & branlant ſa longue chevelure comme font les Prétres de Cybelle. Puis montant ſur un Autel élevé, il commença à dire que ce lieu eſtoit heureux, d'eſtre honoré de la naiſſance d'un Dieu. A ces mots, toute la ville qui eſtoit accourüe à ce ſpectacle dreſſa l'oreille, & commença à faire des vœux & des prieres, tandis qu'il prononçoit des termes barbares en langue Juive ou Fenicienne, ce qui les étonnoit encore plus. En-ſuite il court vers le lieu où il avoit caché ſon œuf d'Oye, & entrant dans l'eau commence à chanter les loüanges d'Apollon & d'Eſculape, & à inviter celui-cy à deſcendre & à ſe montrer aux hommes. A ces mots, il enfonce une coupe dans l'eau, & en retire cet œuf myſterieux, qui tenoit un Dieu enfermé, & lors qu'il l'eut en ſa main, il commença à dire qu'il tenoit Eſculape. Chacun eſtoit

attentif

attentif à contempler ce beau myſtere, lors qu'ayant caſſé cet œuf, il en ſortit ce petit ſerpent que j'ay dit, qui s'entortilloit autour de ſes doigts. On pouſſe en l'air des cris de joye, entremélez de benedictions & de loüanges; L'un demande au Dieu la ſanté, l'autre des honneurs ou des richeſſes. Cependant, nôtre impoſteur retourne au logis, tout courant, tenant en ſa main Eſculape né d'une Oye, & non pas d'une Corneille * comme autrefois, & ſuivy d'une foule de peuple tranſporté d'une vaine eſperance. Il ſe renferme chez luy juſques à ce que le Dieu fût devenu grand, & un jour que toute la Paflagonie y eſtoit accourüe, & que ſon logis eſtoit plein de monde depuis le haut juſqu'en bas, il s'aſſit ſur un lict en ſon habit profetique, & tenant dans ſon ſein ce ſerpent qu'il avoit apporté de la Macedoine, il commença à le montrer entortillé autour de ſon cou, & traînant une longue queüe, tant il eſtoit grand; Mais il cachoit à deſſein la tête ſous ſon aiſſelle, ſans faire paroître que celle de linge qui avoit la figure humaine; ce qui rempliſſoit tout le monde d'admiration. D'ailleurs, il faut remarquer que la chambre n'eſtoit pas trop bien percée, & que l'aſſiſtance n'eſtoit compoſée que de pôvres idiots, à qui il avoit déja ôté la cervelle & le cœur par ſes preſtiges; outre que la Renommée & l'Eſperance eſtoient capables ſeules de les aveugler. Ajoûtez à cela qu'on n'y demeuroit pas long-tems, & qu'à meſure qu'on entroit on en ſortoit par une autre porte, comme les ſoldats d'Alexandre, à ſa mort. Ce ſpectacle dura quelques jours, & ſe renouvelloit toutes les fois qu'il arrivoit quelque perſonne de condition. D'ailleurs, il ne faut pas s'étonner ſi des barbares groſſiers & ignorans y eſtoient ſurpris, veu que les plus fins ne ſçavoient que dire en voyant & touchant un dragon qu'ils avoient veu naître, & qui eſtoit creu en un inſtant à une ſi prodigieuſe groſſeur, & portoit la figure humaine. Il eût falu un Epicure ou un Democrite pour reconnoître la tromperie, ou quelqu'autre de ces anciens Filoſofes qui eſtoient

* *C'eſt qu'il eſtoit fils de Coronis, qui ſignifie Corneille.*

ſçavans

ſçavans dans la Nature, & auroient bien veu qu'il y avoit de la fourbe, quand même ils ne l'auroient pû découvrir. Toute la Bithynie donc, la Galatie, & la Thrace, y accouroient en foule ſur le raport de la Renommée. Ajoûtez à cela, les portraits & les tableaux qui en couroient par tout, avec des ſtatües d'argent & de cuivre faites aprés le naturel. On publioit même un Oracle qui prediſoit ſon nom, & l'appelloit *Glycon le troiſiéme ſang de Iupiter, qui apportoit la lumiere aux hommes:* Car nôtre impoſteur voyant l'occaſion favorable, rendoit des Oracles pour de l'argent, à l'exemple d'Amfiloque, qui aprés la mort de ſon Pere Amfiaräus, eſtant chaſſé de Thébes, ſe retira en Aſie, où il prediſoit l'avénir aux Barbares, pour deux carolus. Il avertit donc que le Dieu rendroit les réponſes luy-même dans un certain tems, & qu'on écrivit ce qu'on luy voudroit demander en un billet cacheté. Alors s'enfermant dans le ſanctuaire du Temple, qui eſtoit déja conſtruit, il faiſoit apeller d'ordre par un Heraut tous ceux qui avoient donné leurs billets, & les leur rendoit cachetez avec la réponſe du Dieu. La fourbe n'eſtoit pas difficile à reconnoître à un homme d'entendement; mais des ſots ne s'apercevoient pas qu'il décachetoit en particulier les billets, & aprés avoir répondu tout ce qu'il luy plaiſoit, les rendoit cachetez comme auparavant. Car il y a pluſieurs moyens de lever un cachet ſans rompre la cire, & j'en veux metre icy quelques-uns, afin qu'on ne prenne pas une ſubtilité pour un miracle. Premierement avec une éguille chaude, on détache la cire qui joint le filet à la létre, ſans rien défaire du cachet: & aprés qu'on a leu ce qu'on veut, on le rejoint de la même ſorte. Il y a une autre invention, qui ſe fait avec de la chaux & de la côle; ou avec un maſtic compoſé de * poix, de cire, & bitume, mélez avec de la poudre d'une pierre fort tranſparente, dont on fait une boule, ſur laquelle quand elle eſt encore tendre on imprime la figure du cachet, aprés l'avoir frôté de graiſſe

* *Poix Beryttienne.*

graisse de pourceau. Car à l'instant elle durcit & sert à recacheter comme si c'estoit le cachet même. Il y a plusieurs autres secrets semblables, qu'il n'est pas necessaire de t'écrire, puis que tu en as fait mention dans ton Traité des artifices des Magiciens, qui est un tres-bel ouvrage, & tres-utile pour detromper les ignorans, & empêcher qu'on n'abuse de leur credulité. Il contrefaisoit donc le Prosete avec le plus d'adresse qu'il pouvoit, de peur qu'on ne remarquât la tromperie, se sauvant toûjours par quelque réponse obscure ou ambigüe, suivant la coûtume des Oracles. Tantôt il encourageoit les uns, tantôt il détournoit les autres de leur entrepriſe, selon qu'il luy sembloit plus à propos; tantôt il prescrivoit aux malades des regimes ou des remedes, car il sçavoit plusieurs beaux secrets de la Medecine. Pour ce qui concerne l'esperance des avancemens des successions, il differoit toûjours d'y répondre, & les remetoit à une autre fois, ou quand son Prosete l'en prieroit; car il parloit au nom du Dieu. Cependant, il prenoit six ou sept sols pour chaque Oracle, ce qui montoit à une somme tres-considerable, parce qu'il en debitoit bien soixante ou quatre-vingt mile par an. Car le peuple estoit si friand de ces sôtises, comme on est curieux de nouveauté, & de sçavoir l'avenir, qu'une même personne faisoit quelque-fois douze ou quinze demandes à sept sols piece, n'estant pas permis d'en metre deux en un même biller. Mais tout ce qu'il prennoit ne tournoit pas à son profit; Car il avoit sous luy plusieurs Officiers, dont les uns métoient les Oracles en vers, les autres les souscrivoient, les cachetoient, les interpretoient, ou les gardoient, & chacun tiroit pension à proportion de son service. D'ailleurs, il avoit des espions & des émissaires dans les Provinces plus éloignées, qui répandoient par tout la reputation de l'Oracle, asseurans qu'il prediſoit l'avenir, faisoit retrouver ce qui estoit perdu, découvroit les tresors, gueriſſoit les malades, & plusieurs autres choſes

ſes ſemblables. On y accouroit donc de toutes parts avec des victimes & des preſens, tant pour le Dieu que pour le Profete, car il commandoit par un Oracle de faire du bien à ſon Miniſtre, parce qu'il n'en avoit pas beſoin pour luy. Lors que Plusieurs gens d'eſprit eurent reconnu la fourbe, & particulierement les Filoſofes de la ſecte d'Epicure, il tâcha de les intimider, en criant que tout le päys ſe rempliſſoit de * Chreſtiens & d'Impies, qui ſemoient des calomnies contre luy, & commanda de les lapider, ſi l'on vouloit eſtre aux bonnes graces du Dieu. Comme quelqu'un luy eut demandé ce que faiſoit Epicure en l'autre monde, il répondit qu'il eſtoit plongé dans un bourbier, & chargé de chaînes; car il luy en vouloit ſur tout pour avoir mieux découvert qu'aucun autre, toutes les fourbes & les impoſtures, qui ſe gliſſent dans le monde, ſous pretexte de religion. Mais Platon, Chryſippe & Pythagore eſtoient ſes bons amis. Il haïſſoit particulierement la ville d'Amaſtris à cauſe des amis de Lepidus, & de pluſieurs Filoſofes Epicuriens qui y demeuroient, & ne voulut jamais rendre aucun Oracle à pas un des habitans. Mais un jour qu'il en voulut rendre un au frere de ce Proconſul, il ſe fit moquer de luy, en luy ordonnant de prendre un pied de pourceau avec de la mauve pour une douleur d'eſtomac, en termes ſi ridicules, qu'on ne ſçavoit ce qu'il vouloit dire; Soit qu'il n'eût perſonne alors pour luy compoſer ſon Oracle, ou qu'il ne ſçeût que répondre. Cependant, il montroit ſouvent le ſerpent à ceux qui le vouloient voir; mais il tenoit la tête cachée dans ſon ſein, & ne laiſſoit toucher que le corps, & particulierement la queüe. Voulant rafiner ſur ſon impoſture, il dit qu'Eſculape répondroit viſiblement, & cela s'apelloit *des réponſes de la propre bouche de Dieu*; Ce qui ſe faiſoit par le moyen de quelques arteres de grüe qui aboutiſſoient à la tête du Dragon fait de linge, & ſervoient d'organes pour porter la voix d'un homme qui eſtoit hors de la chambre; mais cela ne ſe faiſoit pas tous les

* *C'eſt qu'ils paſſoient pour Impies, à cauſe qu'ils ne croyoient pas aux Dieux.*

jours, & estoit seulement pour les personnes de condition. Celuy qu'il rendit à Severian touchant l'entreprise d'Armenie, estoit de ce nombre, où il luy predisoit la victoire, mais après sa défaite il en substitua un autre, qui le détournoit de cette entreprise. Car il estoit assez insolent pour corriger les Oracles qui avoient mal reüssi; & s'il arrivoit qu'il eût promis la santé à un malade, & qu'il vint à mourir, il en publioit un tout contraire. Mais pour gagner les bonnes graces de Maxime, de Claros, & de Didyme, où l'on rendoit des Oracles aussi trompeurs que les siens, il commandoit de les consulter, sur tout lors qu'il estoit pressé, & qu'il vouloit esquiver quelque demande. Voilà ce qui se passa dans les lieux proches de sa demeure. Mais lors que la Renommée en fut répanduë en Italie & à Rome, chacun y accourut ou y envoya, & particulierement les Grands & ceux qui avoient le plus de credit auprés du Prince, dont le principal estoit Rutilianus qui s'estoit signalé en plusieurs occasions, & estoit fort homme de bien, mais extraordinairement superstitieux, jusqu'à se mêtre à genoux devant toutes les pierres qu'il rencontroit en son chemin, sur lesquelles on avoit fait quelque effusion, ou jetté quelque guirlande. Il faillit donc à quiter l'Armée qu'il commandoit, pour y accourir, & y dépêchoit Couriers sur Couriers. Mais comme ceux qu'il envoyoit n'estoient que des valets, ils se laissoient tromper aisément, & ajoûtoient de nouveaux mensonges aux anciens, pour rendre leur rapport plus recommandable, ce qui ne faisoit qu'accroître sa passion & redoubler sa fureur. Cependant, comme il estoit amy des plus grands de Rome, il leur contoit ce qu'on luy avoit raporté, & y mêloit encore du sien, comme on a de coûtume, pour faire la piece plus belle; de sorte qu'il remplit toute la ville de ces prestiges, & en engagea plusieurs à consulter l'Oracle sur leur fortune. Ils furent fort bien receus du Profete, qui leur fit divers presens, afin qu'à leur retour ils disent du bien de luy, & publias-

publiassent les loüanges. Il se servoit d'une autre fourbe; c'est qu'aprés avoir leu leurs demandes, s'il en trouvoit quelqu'une trop hardie, il retenoit le billet, sans y faire réponse, pour avoir comme un gage de la fidelité de celuy qui l'avoit donné, qui par ce moyen estoit contraint de le caresser au lieu de s'en plaindre. Je veus mètre icy tout d'un tems quelques-unes des réponses qu'il fit à Rutilianus. Comme ce Seigneur l'eut interrogé quel precepteur il donneroit à son fils, il répondit par ambages à la façon des Oracles, *Pythagore & Homere*; Mais l'enfant estant mort quelque tems aprés comme il estoit en peine de défendre son Oracle, Rutilianus aydoit luy-même à se tromper, & asseuroit qu'il avoit predit la mort de son fils, en luy donnant pour Precepteurs ces deux Grands-hommes qui estoient morts il y avoit long-tems. Une autre-fois comme le même luy eut demandé, suivant la doctrine de Pythagore, ce qu'il avoit esté avant que d'estre ce qu'il estoit, & ce qu'il seroit un jour, il luy répondit qu'il avoit esté Achille, puis Menandre, & qu'il deviendroit un rayon du Soleil, aprés avoir vécu cent quatre-vingts ans; mais il mourut de mélancolie à soixante & dix contre la promesse de l'Oracle, quoy que c'en fût un des plus autentiques. Comme il songeoit à se remarier, il luy offrit sa fille, qu'il disoit avoir eüe de la Lune, devenüe amoureuse de luy aussi bien que d'Endymion, & luy commanda de l'épouser. Alors Rutilianus sans déliberer davantage la fit venir, & l'épousa, aprés avoir immolé des Hécatombes à sa belle-Mere, comme s'il eût déja esté de la troupe des immortels. Aprés un si grand succés, nôtre imposteur médita de plus hauts desseins, & dépéchoit par tout des Couriers avec des Oracles; predisant aux villes de se garder de la peste, des embrasemens, ou des tremblemens de terre, avec promesse de leur envoyer des remedes contre tous ces accidens. Il publia aussi un Oracle de la propre bouche du Dieu, pour servir de preservatif contre la contagion qui estoit alors

tres-violente, & on le voyoit écrit sur les portes des maisons comme un remede souverain contre ce mal; mais par mal-heur ces maisons-là furent les premieres ataquées, pour s'estre negligées peut-estre sur une vaine confiance. Il avoit plusieurs personnes dans Rome qui luy mandoient le sentiment des principaux, & l'informoient de ce qu'ils devoient demander en arrivant, afin qu'il eût le loisir de preparer sa réponse. Il avoit établi aussi une espece de societé ou de confrerie, où l'on portoit des torches, avec diverses ceremonies, qui duroient l'espace de trois jours. Le premier, on proclamoit comme on fait à Athenes; *S'il y a icy quelque Epicurien, quelque Chrestien, ou quelque Impie, qui soit venu pour se moquer des mysteres, qu'il se retire, mais que les vrais fideles soient initiez à la bonne heure.* Alors il marchoit le premier, en criant *Hors d'icy Chrestiens*, & toute la troupe répondoit, *Hors d'icy Epicuriens*, puis on celebroit les couches de Latone avec la naissance d'Apollon, & le mariage de Coronis, suivy de la venüe d'Esculape. Le second jour on solennisoit la nativité de * Glycon, & le troisiéme, le mariage de Podalyre & de la Mere de nôtre Profete, où l'on alumoit des torches, dont toute la ceremonie empruntoit le nom. On y representoit aussi les amours du Profete & de la Lune, d'où naissoit la femme de Rutilianus, & il s'endormoit au milieu de la ceremonie comme un autre Endymion. Alors descendoit du plancher une belle Dame qui representoit la Lune. C'estoit la femme d'un † Maîtres d'Hôtel du Prince, qui avoit l'insolence en la presence de son mary de venir baiser & embrasser nôtre imposteur, & peut-estre qu'ils eussent passé outre s'il n'y eût point eu tant de lumiere, car ils ne se haïssoient pas l'un l'autre. Il r'entroit une autrefois avec ses habits Pontificaux, dans un grand silence, puis crioit tout à coup *Io Glycon:* A quoy répondoit un excellent chœur de Musiciens, *Io Alexandre*, suivis de Herauts Paflagoniens; qui estoient de gros coquins qui sentoient l'ail, & qui por-

* *On le nomme Dadis, comme qui diroit les torches.*

† *Ou, Intendant.*

portoient des chauſſeures de peaux. Cependant, comme la proceſſion paſſoit avec des torches & des gambades myſterieuſes, il découvroit de tems en tems une cuiſſe d'or, pour contrefaire Pythagore, par le moyen, comme je croy, d'un calleçon doré qui reluiſoit à la clarté des flambeaux. Cela émeut une grande queſtion entre deux Filoſofes, s'il n'avoit point l'ame de Pythagore comme il en avoit la cuiſſe; Mais elle fut remiſe à la deciſion de l'Oracle, qui répondit que l'ame de Pythagore naiſſoit & mouroit de tems en tems, mais que celle du Profete eſtoit immortelle, & de celeſte origine. Quoy qu'il défendît l'amour des garçons comme un crime deteſtable, il commanda aux villes du Pont & de la Paflagonie, de luy en envoyer, pour conſulter l'Oracle, & chanter les loüanges du Dieu. On luy envoyoit donc tous les trois ans des enfans de bonne maiſon & des mieux faits de la jeuneſſe, dont il ſe ſervoit à ſes plaiſirs, & avoit établi une plaiſante coûtume, qu'on ne l'oſoit baiſer en le ſalüant lors qu'on avoit plus de dix huit ans; de ſorte qu'il ne baiſoit que de jeunes garçons qu'on apelloit pour cela les enfans du baiſer, & donnoit ſa main à baiſer aux autres. Voila comme il abuſoit le ſot populaire, qui tenoit à faveur de voir careſſer ſa femme & ſes enfans, & quelques-unes ſe vantoient tout haut d'avoir eu des enfans de luy, & prenoient leurs maris à témoin. Je veus raporter icy un Dialogue du Dieu & d'un Prêtre de Tio, dont on recônoîtra l'eſprit par celuy de ſes demandes; car je les ay leües moy-même chez luy. *Demande.* Dy moy, Glycon, qui és tu? *Réponſe.* Je ſuis le nouvel Eſculape. *D.* Es tu Eſculape luy-même, ou quelqu'autre qui luy reſſemble? *R.* Il n'eſt pas permis de reveler ces myſteres. *D.* Combien ſeras tu d'années à rendre des Oracles? *R.* Plus de mile ans. *D.* Où iras tu en-ſuite? *R.* Dans la Bactriane & les païs voiſins, pour honorer auſſi les Barbares de ma preſence. *D.* Les Oracles de Claros, de Delfes, & de Didyme, ſont-ils de vrais

Oracles? *R.* Ne desire point de sçavoir les choses défendües. *D.* Que seray-je aprés cette vie? *R.* Chameau, puis cheval, & enfin Filosofe, & Profete aussi grand qu'Alexandre. Voila ce que contenoit ce beau Dialogue. Du reste, nôtre Charlatan sçachant que ce Prêtre estoit amy de Lepidus, il le voulut persuader par un Oracle de le quiter; comme Lepidus estant menacé de mort cruelle. Car il craignoit Epicure & ses Sectateurs, comme mortels ennemis de ses impostures, & faillit un jour à perdre un Epicurien qui eut la hardiesse de luy reprocher qu'il avoit fait mourir plusieurs innocens par un faux Oracle; ce qui arriva de la sorte. Il avoit conseillé à un homme du pays d'accuser ses esclaves devant le Gouverneur de la Province, comme coupables de la mort de son fils, qui navigeant sur le Nil, * en remontant vers la source, se laissa persuader d'aller jusqu'aux Indes, sans en rien mander à ses gens qu'il avoit laissez à Alexandrie. Comme ils virent donc qu'ils n'entendoient point de ses nouvelles, ils creurent qu'il estoit mort, & retournerent vers le Pere, qui les accusa comme j'ay dit, devant le Proconsul de la Galatie, à la persuasion de l'Oracle, & les fit condamner à mort. Sur ces entrefaites le fils revint qui justifia leur innocence, mais il n'y avoit plus de remede. Nôtre Profete donc ne pouvant soufrir ces justes reproches, commanda à ceux qui estoient presens de lapider l'accusateur, s'ils ne vouloient estre ses complices; & ils l'eussent fait, sans un certain Demostrate qui estoit alors en ces quartiers, qui l'embrassant le sauva. Pour moy, je ne l'eusse pas trop plaint, car pourquoy hazarder sa vie, pour detromper des sots qui ne meritent pas de l'estre? Voilà comme se passa cette affaire. Du reste, la veille que cet imposteur vouloit rendre ses réponses, il apelloit par ordre tous ceux qui avoient presenté leurs demandes, & un Heraut luy crioit à haute voix, s'il vouloit rendre les Oracles? Alors s'il répondoit du sanctuaire à quelqu'un qu'il

* *Jusqu'à la ville de Clysma ou Arsinoé, où il y a un canal qui va dans la mer Rouge.*

allât à, la malheure personne ne vouloit plus recevoir ceste homme là, ni communiquer avec luy, ou luy refusoit toute assistance, & il falloit qu'il vuidât le pays. Il fit une autre chose, c'est qu'ayant trouvé le livre qui contient les principaux dogmes d'Epicure, qui est une des plus belles pieces de l'antiquité, & qui purge mieux une ame de ses défauts, que toutes les ceremonies de la purification. Car non seulement elle nous guerit de nos passions, mais elle nous délivre de toute superstition, & de vains fantômes qui nous épouvantent. Ayant donc trouvé ce livre, comme j'ay dit, il le brûle publiquement, après avoir débité un Oracle qui le commandoit, & jeta les cendres dans la mer. Ecoute maintenant le plus impudent de tous les mensonges. Comme il eut entrée à la Cour par le moyen de son gendre Rutilianus, il envoya un Oracle à l'Empereur Marc Aurele, qui faisoit la guerre en * Alemagne, par lequel il luy commandoit de jetter deux lions dans le Danube, avec plusieurs ceremonies sur l'asseurance d'une paix prochaine qui seroit precedée par une insigne victoire. Ces lions traversés le fleuve à force nues par les ennemis, & incontinent après les Romains furent défaits par les Barbares, & faillirent à perdre Aquilée après avoir perdu plus de vingt mile hommes. Mais le galant pour se sauver se servit de l'oracle d'Apollon contre Croesus, & dit qu'il avoit bien predit la victoire, mais qu'il n'avoit pas ajoûté le nom du vainqueur. Cependant, comme on accouroit à luy de tous côtez, & que la petite ville où il estoit ne pouvoit pas contenir une si grande multitude, & encore moins la nourrir, il inventa des Oracles de nuit, car c'est ainsi qu'on les nommoit, ce qui se faisoit en cette sorte. Après avoir receu les demandes il se couchoit dessus, & estoit averty la nuit en songe, à ce qu'il disoit, de la réponse qu'il devoit faire, qui estoit toûjours ou ambigüe, ou obscure, particulierement quand la demande estoit bien cachetée. Car sans courir fortune de découvrir la fourbe en voulant lever le cachet, il répon-

* Aux Quades & aux Marcomans.

répondit tout ce qui luy venoit en la fantaisie, croyant que sa réponse estoit plus Oracle de la sorte, outre que cela estoit de grand revenu. Car il avoit auprés de luy des interpretes, qui pour le grand profit qu'ils faisoient, lui donnoient chacun tous les ans un talent de recompense, au lieu de recevoir de luy quelque apointement. Quelque-fois lors qu'il n'y avoit personne pour le consulter, il forgeoit des Oracles pour étonner les sots, comme celuy qui dit, *Cerche l'esclave en qui tu te confies le plus, car pour vengeance de ce que tu as cueilly sa fleur, il souille ta couche; & de peur que tu ne le découvres, sa femme & luy te preparent du poison, & l'ont caché sous ton chevet, de quoy ta servante Calypso est complice.* Qui est le Democrite qui n'y eût esté trompé, aprés tant de circonstances? mais il s'en fût moqué aussi-tôt lors qu'il eût découvert la fourbe. Si on l'interrogeoit en langue étrangere, il differoit sa réponse pour la pouvoir faire en la langue même; & quand il n'avoit personne en main pour cela, il répondoit en la sienne, comme il fit une fois lors qu'il dit, *Retourne en ton païs; car celuy qui s'a envoyé a esté tué aujourd'huy par son voisin Dioclés, & les assassins sont pris.* Ecoute maintenant quelques Oracles qu'il m'a rendus à moy-même. Un jour que je m'estois enquis du Dieu par une demande bien cachetée, si son Profete estoit chauve, il me répondit par un Oracle de nuit, *Malach fils de Sabardalach estoit un autre Atis.* Une autrefois ayant écrit une même demande en divers billets, qu'on luy porta de divers lieux afin qu'il ne se défiât de rien, il m'ordonna à l'un de me froter de Cytmide & de la rosée de Latone; ayant esté trompé par celuy qui luy porta le billet, qui luy dit que je cherchois un remede pour le mal de côté. Cependant je luy demandois qu'elle estoit la patrie d'Homere. En un autre sans avoir plus d'égard à Homere ni à sa patrie, il me défendit d'aller par mer, pour avoir esté trompé de même, par le valet qui presenta le billet, qui luy dit que je m'enquerois du chemin que je devois tenir pour retourner en Italie.

Je

Je fis plusieurs autres inventions pour découvrir son imposture, comme entr'autres de ne métre dans le billet qu'une demande, & le payer comme s'il y en eût eu plusieurs ; car il rendoit autant d'Oracles qu'on en avoit payé, qui n'avoient aucun raport entr'eux ni avec la demande. Cependant comme il eût apris la fourbe, & que j'avois essayé de détourner Rutilianus de son mariage, il conceut une haine mortéle contre moy, & luy répondit par un Oracle, comme il le consultoit touchant ma personne. *Que j'aymois les beaux garçons & les plaisirs défendus.* Mais l'estant alé voir depuis en la compagnie de deux soldats que le Gouverneur de la Province, qui estoit de mes amis, m'avoit donnez, de peur qu'on ne me fît quelque outrage ; * si-tôt qu'il eût apris ma venüe il m'envoya prier de l'aler trouver, & me receut tres civilement. Toutefois comme je le haïssois à cause de ses impostures, je luy mordis la main de dépit lors qu'il me la donna à baiser, ce qui faillit à me faire étrangler par ceux qui estoient presens, d'autant plus que je le saluay par son nom, sans le traiter de Profete. Mais pour luy, il suporta doucement cette injure, & dit qu'il vouloit montrer que son Dieu sçavoit aprivoiser les esprits les plus farouches ; puis ayant fait retirer tout le monde, il se plaignit à moy de l'avis que j'avois donné à Rutilianus, & dit que j'avois tort de choquer un homme qui pouvoit faire ma fortune. Je fis semblant de prêter l'oreille à ce discours, pour me sauver du danger qui me menaçoit, & sortis assez bien d'avec luy, ce qui étonna encore plus toute l'assistance. En-suite voulant m'embarquer, il m'envoya divers presens, & me fournit une barque & des rameurs, ce que je creus qu'il faisoit pour achever de me gagner par cette faveur ; mais lors que je fus en pleine mer, & que je vis le Pilote qui pleuroit & qui contestoit avec les matelos, j'entray en quelque défiance, d'autant plus que je n'avois qu'un de mes gens avec moy, ayant renvoyé les autres à Amastris avec mon pere. Je m'enquis donc

* *Ou, pour m'acompagner jusqu'à la mer.*

du sujet de leur different, & il me dit qu'estant déjà vieil, & ayant toûjours vécu en homme de bien, il ne vouloit pas sur la fin de ses jours se souiller d'une méchante action, & exposer sa femme & ses enfans aprés sa mort à la vengeance divine. Et comme je le pressois davantage, il avoüa qu'il avoit ordre de me jeter dans la mer. Sur cet avis je mis pied à terre à Egiale, dont Homere fait mention dans son Poëme; & y trouvay des Ambassadeurs du Bosfore qui alloient en Bytinie de la part du Roy Eupator, porter le tribut qu'il paye tous les ans à l'Empereur; si bien que leur ayant conté mon avanture, ils me donnerent place dans leur vaisseau, & me rendirent sans danger à Amastris. Depuis cela je luy declaray une guerre ouverte, & estois sur le point de me porter pour denonciateur contre luy, avec plusieurs autres, du nombre desquels estoient les disciples du Filosofe Timocrate d'Heraclée, mais le Gouverneur de la Province me pria instamment de n'en rien faire, & me dit que quand j'aurois découvert toutes ses impostures, il estoit trop amy de Rutilianus pour en faire la punition. Mais pour achever toute son histoire, quelle insolence fut-ce à luy de demander à l'Empereur qu'il changeât de nom sa ville, & la nommât Ionopolis, & qu'on fit des medailles où la figure du serpent fût empreinte d'un côté, & la sienne de l'autre, avec les armes d'Esculape, & la faux de Persée*, dont il se disoit descendu du côté de sa mere. Enfin, aprés avoir predit qu'il mourroit d'un coup de foudre comme Esculape, à l'âge de cent cinquante ans; il perit miserablement avant qu'il en eût soixante & dix, d'un ulcere puant, à la jambe, qui luy gagna le petit ventre; digne fils du fils de Podalyre. Ce fut alors qu'on reconnut qu'il estoit chauve, en luy appliquant quelques remedes sur la tête pour en apaiser la douleur. C'est la catastrofe du Charlatan, qui fût un juste suplice de ses crimes. Il ne restoit plus qu'à luy faire un épitafe & luy donner un successeur digne de luy; mais ceux de sa Secte s'estans remis à Rutilianus,

* Ou, la hache.

lianus, il se reserva le don de predire quand il seroit mort, sans vouloir rien ordonner du reste. Il y avoit parmy eux un vieux Medecin nommé Petus qui faisoit en cela une chose indigne de son âge & de sa profession. Voila l'abregé de la vie de cét imposteur, que j'ay entrepriſe pour contenter ta curioſité, & venger l'honneur d'Epicure; outre que cela pourra servir à en détromper pluſieurs à qui il avoit impoſé durant sa vie. Je n'ay pû refuſer cela à ton amitié, ni à l'eſtime que je fais de ta vertu, ſans parler de ta haute ſuffiſance, & de l'amour que tu as pour la verité.

DE LA DANCE.

DIALOGUE

DE CRATON ET DE LYCINUS.

C'eſt une Apologie de la Dance, & particulierement des Balets.

LYCINUS. COMME tu as condamné la Dance par un long & grave diſcours, & as dit qu'elle eſtoit plus digne de la moleſſe des femmes que du courage mâle des hommes, nous accuſant d'employer beaucoup de tems & de peine en des choſes de neant; J'en veus entreprendre la défenſe, & te faire voir combien tu és éloigné de la raiſon, de blâmer ainſi une des plus douces choſes de la vie. Mais il te faut pardonner, ſi faiſant profeſſion d'une vertu morne & auſtere, tu ne ſçais ce que c'eſt des divertiſſemens qui relâchent l'eſprit.

CRATON. Je m'étonne, Lycinus, de ce qu'eſtant né homme, & ayant quelque teinture des bonnes Létres, tu quites l'entretien des Sçavans, & les occupations des Sages, pour vois dancer un Baladin, au ſon de la flûte ou de la lyre, avec des poſtures laſcives

ſcives & des contenances deshonêtes, & repreſenter les amours & les avantures de quelque effeminé comme luy, ou de quelque débauchée, qui ſont des choſes indignes d'un honête homme. Cela me fit pitié lors que j'apris que tu te donnois tout entier à ces ſpectacles, & quitois l'étude des Anciens & des Filoſofes, pour demeurer aſſis tout le jour à contempler des choſes vaines & ridicules, comme ſi tu te faiſois chatouiller l'oreille avec une plume. Car ſi tu aymes les divertiſſemens, ne vaudroit-il pas mieux entendre la Muſique ou plutôt la Tragedie & la Comedie, qui relâchent l'eſprit avec quelque ſorte d'inſtruction. Tu aurois bien de la peine à te défendre devant des Juges graves & ſeveres, & je te conſeillerois plutôt de le nier tout à plat que de t'embaraſſer dans une honteuſe Apologie. Il y va certes de ton honneur & du mien, de te délivrer de l'enchantement de ces Sirênes, qui dreſſent des embûches aux yeux & non pas aux oreilles comme les autres, & de t'enlever comme Ulyſſe fit ſes compagnons, qu'un doux poiſon arrêtoit chez les Lotofages.

LYCINUS. Que tu és devenu ſevere, Craton! mais tes comparaiſons ne ſont pas bien juſtes. Car la mort ou quelque choſe de pire eſtoit la peine de ceux dont tu parles; mais outre le plaiſir que je reçois de la douceur des ſpectacles, qui eſt comme un feſtin qu'on fait à mes yeux, j'en reviens toûjours au logis plus ſage & plus ſçavant.

CRATON. Tu és d'une étrange humeur de faire gloire d'une choſe dont tu devrois rougir de honte. Je te compare à ces malades deſeſperez, qui ne croyent pas ſeulement eſtre malades.

LYCINUS. Dy-moy, Craton, condamne-tu ces choſes-là ſur le raport de la Renommée, ou ſi tu les as veües toy-même? car il n'eſt pas juſte de blâmer ce qu'on ignore.

CRATON. C'eſt juſtement ce qu'il me faudroit avec ma mine grave & mes cheveux blancs, de demeurer

meurer assis tout le jour parmy de jeunes gens & des femmes, à voir dancer un boufon, & à loüer un baladin.

LYCINUS. Je te pardonne de n'aymer pas un plaisir dont tu n'as jamais goûté; mais je ne te pardonne pas de le condamner si absolument sur le rapport d'autruy. Que si tu veus te prêter à moy pour quelques heures, & relâcher un peu de ta gravité, je m'asseure de te rendre ce plaisir si familier, qu'il ne se dancera point de balets que tu n'ailles longtems auparavant retenir place pour les voir plus à ton aise.

CRATON. Il faudroit pour en venir là que j'eusse bien fait banqueroute à l'honneur & à la vertu. J'ay pitié certes de te voir dans un si grand abandonnement, que de mêtre ta felicité en des choses infames & deshonêtes.

LYCINUS. Veus-tu que laissant à part toutes ces injures, je t'entretiene du profit & du plaisir qu'il y a à cét exercice, où l'esprit & les yeux trouvent de quoy se divertir si agréablement, sans parler des oreilles qui demeurent charmées par la douceur de la musique?

CRATON. Je n'ay pas le loisir d'entendre discourir un furieux qui fait vanité de sa fureur; si tu veus toutefois je demeureray là par complaisance, tandis que tu parleras, pourveu que tu veuilles parler comme si personne ne t'écoutoit.

LYCINUS. Je ne demande que cela; je te feray bien-tôt voir que la Dance n'est pas une chose si extravagante que tu t'imagines. Premierement, il semble que tu ignores qu'elle est aussi anciene que le monde, & qu'elle a pris naissance avec l'Amour.* Témoin le bal mesuré des Astres, & les diverses conjonctions des Etoiles fixes & errantes. Car c'est du branle des Cieux & de leur harmonie qu'a pris son origine cet Art divin, qui s'est augmenté avec le tems, & a aquis maintenant sa perfection. On dit que Réa fut la premiere qui se pleut à cet exercice, & qu'elle

* *Le plus ancien des Dieux.*

* Curètes, Corybantes. qu'elle l'enſeigna à ſes Prêtres * tant en Crete qu'en Frygie. Et cette invention ne luy fût pas inutile ; car en ſautant & danſant ils ſauverent la vie à Jupiter, que ſon pere vouloit devorer ; ſi bien que le Monarque des Cieux doit ſon ſalut à la Dance ; mais c'eſtoit alors un exercice militaire qui ſe faiſoit en frapant des épées & des javelots contre les boucliers. Enſuite les plus honêtes gens la cultiverent en Crete, de ſorte qu'elle devint le paſſe-tems, non-ſeulement du peuple, mais des perſonnes de condition. Auſſi eſt ce parforme de louange qu'Homere apelle Merion bon danſeur. Car il y fût ſi ſçavant qu'il en eſtoit eſtimé non-ſeulement des Grecs, mais des Troyens, parce que je croy qu'il en avoit meilleure grace ſous les armes, & que cela redoubloit ſon adreſſe & ſon agilité. Je pourrois alleguer pluſieurs autres excellens danſeurs de ce tems-là, mais je me contenteray de Pyrrus qui inventa la Pyrrique, qui eſt une Dance qui ſe fait avec les armes, & qui l'a rendu plus celebre que ſa beauté ni ſa valeur. Les Lacedemoniens qui ont eſté les plus illuſtres de toute la Grece, aprés avoir apris cet Art de Caſtor & de Pollux, le cultiverent avec tant de ſoin, qu'ils n'aloient à la guerre qu'en danſant au ſon de la flûte ; de ſorte qu'on peut dire qu'ils doivent une partie de leur gloire à la Dance & à la Muſique. Auſſi leur jeuneſſe ne s'y exerçoit elle pas moins qu'aux armes, & la Dance finiſſoit tous les exercices. Car alors un joüeur de flûte ſe mettant au milieu d'eux, commençoit le branle en joüant & dançant, & ils le ſuivoient en bel ordre, avec mile poſtures guerrieres, & amoureuſes. La chanſon même qu'ils chantoient empruntoit ſon nom de Venus & de l'Amour, comme s'ils euſſent eſté de la partie. Il y en avoit une autre qui diſoit, *Avancez le pied, mes enfans, & trepignez à qui mieux mieux*, comme ſi elle eût voulu donner des preceptes de ce bel Art. La même choſe ſe pratiquoit à la Dance qu'ils apelloient *Hormus*, qui eſtoit un branle compoſé de filles & de garçons, où le garçon menoit

menoit la Dance avec des postures mâles & belliqueuses, & la fille le suivoit avec des pas plus doux & plus modestes, comme pour faire une harmonie de deux Vertus, la Force & la Temperance. Ils avoient encore une autre Dance qui se faisoit nuds pieds, sans parler de celle qu'Homere represente dans le Bouclier d'Achille, à quoy Dedale exerce la belle Ariadne, ni des deux sauteurs ou Baladins qui sont à la tête de la Dance, & qui font des sauts perilleux. Une autre troupe de jeunes gens dance encore au même endroit à une nôce, comme si l'on n'eût pû rien dépeindre de plus excellent dans ce Bouclier, que ce divin exercice. Pour les Feaques, je ne m'étonne pas qu'il les represente si adonnez à la Dance, puis qu'il represente en leur personne une vie delicieuse. Aussi est-ce ce qu'Ulysse admire principalement, que leur adresse en ce point. Les Thessaliens en faisoient tant d'estat, que leurs principaux Magistrats en empruntoient le nom; & s'appelloient *Proorquestères*, comme qui diroit, *qui menent la Dance*. Car cette Inscription se lit encore sous leurs Statües, aussi bien que celle-cy, *A l'honneur d'un tel, pour avoir bien dancé au combat*, * c'est à dire, pour avoir bien fait à la bataille. Je passe sous silence les festes & autres telles solemnitez qui ne sont jamais sans Dance, pour avoir esté instituées par d'excellens Danceurs & Musiciens, comme Orfée, Musée, & quelques autres de ce tems-là, qui ne croyoient pas qu'on pût estre initié dans les mysteres, sans la Dance & la Musique. Je ne parle point aussi des Orgyes, pour ne point divulguer les mysteres de Bacchus; mais tout le monde sçait qu'on appelle *desfauter*, quand on les revele. En Délos on ne fait point de sacrifices sans la Dance & la Musique, & l'on voit des Chœurs de jeunes garçons, où les principaux menent la Dance au son de la flûte ou de la lyre; ce qui a fait donner ce nom-là à leurs Chansons. Mais pourquoy parler des Grecs, puisque les Indiens mêmes adorent le Soleil, non pas en baisant la main comme nous adorons les Dieux, mais

* Ou, le combas.

mais en dançant, comme s'ils vouloient imiter par là le branle de ce bel Astre. Et ils n'ont point d'autre culte de la Divinité; car cela se fait au coucher & au lever du Soleil. Les Etiopiens vont au combat en dançant, & avant que de tirer leurs flêches, qui sont rangées autour de leurs têtes en forme de rayons, ils sautent & dancent pour étonner l'ennemy. Passons maintenant en Egypte, où la fable de Protée represente un excellent Danceur qui faisoit mile postures differentes, & dont le corps souple & l'esprit ingenieux sçavoient tout contrefaire & tout imiter si adroitement, qu'il sembloit devenir ce qu'il imitoit. Il y a aparance aussi qu'Empouse * qui se changeoit en tant de formes, estoit une excellente danceuse. Mais il ne faut pas oublier la Dance sacrée des Prêtres de Mars, qu'on apelle pour cela *Saliens*, qui est un Sacerdoce tres-auguste parmy les Romains, & tenu par les principaux de l'Empire. La fable même de Priape n'est pas éloignée de cette verité. Car les Bityniens disent que c'est un Dieu belliqueux, & comme je croy l'un des Titans, ou des Dactyles-Idéens, qui ayant receu des mains de Junon le Dieu Mars encore enfant, mais rustique & grossier, quoy que robuste & vigoureux; luy aprit la Dance avant l'exercice des Armes, comme si c'eût esté un prelude de la guerre: Et pour recompense, on luy consacre la dime des dépouilles qui sont voüées à ce Dieu. Toutes les festes de Bachus, comme tu sçais, ne consistent qu'en sauts & en Dances; & c'est par là qu'il a domté les Lydiens, les Tyrreniens, & les Indiens, nations tres-puissantes & tres-belliqueuses. Aussi les trois sortes de Dances les plus nobles, le Cordace, le Sicynnis, & l'Emmelie, ont pris leur nom des Satyres, qui sont les Ministres de ce Dieu. Pren donc garde qu'il n'y ait de l'impieté a vouloir condamner une chose si divine & si mysterieuse, qui se pratique en l'honneur des Dieux & par les Dieux, & qui a pour Auteurs les Dieux mêmes, sans parler du plaisir & du profit qui nous en revient.

* *Fantôme ancien.*

vient. Mais je m'étonne qu'un homme comme toy qui revere Homere & Heſiode, ait la hardieſſe de la condamner; car tu ſçais l'eſtime qu'ils en font, & que celui-cy la conte parmy les choſes les plus agréables, comme l'Amour, la Muſique, & le Sommeil, & luy donne le titre d'irreprehenſible, atribüant la douceur à la Muſique, qui eſt ſa compagne inſeparable. En un autre endroit il la met en parallele de la guerre; diſant que les Dieux donnent aux uns la valeur, & aux autres l'adreſſe à chanter & à dancer, comme ſi ces divines qualitez eſtoient un preſent du Ciel; auſſi faut-il beaucoup de naturel pour y reüſſir. D'ailleurs, il ſemble avoir voulu diſtinguer par là toutes choſes en deux, en la paix & en la guerre, & faire la Dance & la Muſique le ſymbole de la Paix. Heſiode, comme tu ſçais, dit qu'il a veu luy-même dancer les Muſes, au lever de l'Aurore, autour d'une claire fontaine & de l'Autel de Jupiter leur pere; ſi bien que blâmer la Dance, c'eſt preſque s'ataquer aux Dieux. Socrate le plus ſage de tous les hommes, au jugement des Dieux mêmes, n'a pas ſeulement loüé la Dance comme une choſe qui ſert beaucoup à donner de la grace, mais la voulu aprendre en ſa vieilleſſe, tant il admiroit cét exercice. Et veritablement il eût eu tort de le condamner, luy qui ne dédaignoit point de ſe trouver dans les aſſemblées de Muſicienes,* & qui frequentoit la Courtiſane Aſpaſie. S'il voyoit donc maintenant la Dance au point où elle eſt, car il ne l'a veüe qu'en ſon enfance, je m'aſſeure qu'il quiteroit tout pour cela, & que ce ſeroit la premiere choſe qu'il feroit aprendre aux enfans. Mais il ſemble qu'en loüant la Comedie & la Tragedie, tu ayes oublié qu'elles ont chacune leur Dance particuliere, l'une le Cordace, & quelquefois le Sicynis, & l'autre l'Emmelie. Toutefois, † puiſque tu les as preferées d'abord à la Dance, examinons-les enſemble. Quel ſpectacle eſt-ce de voir dans la Tragedie un faquin monté ſur des échaſſes, ‡ & chargé de quantité d'habits pour en paroître plus gros auſſi bien que plus

* Où, Baleuſes.

† Il a déja parlé de la Muſique.

‡ Contre.

grand, repreſenter un Heros ou un Dieu, & baâiller avec un grand maſque comme s'il vouloit devorer les ſpectateurs. Ce n'eſt pas tout, car il ſe contourne & ſe deméne comme un furieux, & chante des complaintes qui ſeroient ſuportables en la perſonne d'Hecube ou d'Andromaque; mais quelle aparance de voir Hercule avec ſa peau de Lyon & ſa maſſüe, fredonner ſes travaux ſur un Téatre? Ce que tu reprens donc en la Dance, en diſant que c'eſt plutôt le métier des femmes que des hommes, ſe peut mieux dire de la Tragedie & de la Comedie, où il y a toûjours plus de femmes que d'hommes. Ajoûtez à cela les perſonnages ridicules que celle-cy affecte pour faire rire, & l'extravagance de ſes maſques, au lieu que celuy du danſeur, auſſi bien que ſon habit, eſt plus ſeant & plus modeſte, & il ne baâille pas auſſi comme l'autre qui repreſente des Tragedies. Car autre-fois un même baladin chantoit & danſoit; mais comme on vit que le mouvement empéchoit la reſpiration, on trouva plus à propos de faire chanter les uns & danſer les autres. Pour le ſujet de la Piece il eſt commun au Balet & à la Tragedie, mais il y a plus de diverſité & de changement dans les Balets, & s'il faut ainſi dire, plus d'érudition. * Que s'il n'y a point en Grece de prix établi pour cét exercice comme pour les autres, je croy que c'eſt qu'on l'a trouvé au deſſus de la recompenſe, où qu'on a creu qu'il y avoit quelque choſe de divin à cauſe de la Religion; quoy que la plus illuſtre ville d'Italie, de celles qui ont tiré leur origine de la Grece, † l'ait ajoûté à ſes jeux comme pour leur accompliſſement. Je veus maintenant rendre raiſon pourquoy j'ay laiſſé à part pluſieurs choſes, afin qu'on ne croye point que je l'aye fait par ignorance. Car je ſçay que d'autres devant moy ont compoſé des livres ſur ce ſujet, où ils ont recherché curieuſement toutes les ſortes de Dances, avec leurs noms & leurs Auteurs, pour faire paroître leur lecture. Mais mon deſſein n'ayant eſté que de montrer le plaiſir & l'utilité qu'on peut tirer de cét exer-

* *Cela eſt prouvé par la ſuite.*

† *Calcidie.*

exercice, particulierement depuis le siecle d'Auguſte, je me ſuis contenté de parler des Dances les plus communes, ſans rechanter pédanteſquement celles qui ne ſont plus en uſage, comme *le ſaut de la Grüe*, & autres ſemblables. Ce n'eſt donc pas par ignorance que je n'ay rien dit de cette Dance Frygiene qui ſe fait dans la débauche, où l-on voit ſauter & gambader des päiſans au ſon de la flûte, qui eſt une Dance penible & laborieuſe, qui ſe pratique encore à la campagne, mais qui n'a rien de commun avec celle dont je veus parler. Auſſi Platon, dans ſes Loix approuve les unes & condamne les autres, les diviſant en utiles, & agréables, & en bâniſſant les deshonêtes.

Voila ce que j'avois à dire touchant la Dance en general, ſans m'étendre davantage dans le particulier. Je repreſenteray maintenant les qualitez que doit avoir un bon danſeur, pour faire voir, que cét Art n'eſt pas des plus faciles. Car il faut que le Pantomime ou danſeur de Balet, qui eſt celuy dont j'entens parler, ſçache pluſieurs choſes, comme la Pöeſie, la Geometrie, la Muſique, & la Filoſofie même, quoy qu'il n'ait pas beſoin des Ergo de la Dialectique. Il faut qu'il ait auſſi le ſecret d'exprimer les paſſions & les mouvemens de l'Ame que la Retorique enſeigne, & qu'il emprunte de la Peinture & de la Sculpture les diverſes poſtures & contenances, en ſorte qu'il ne le cede point à Fidias ni à Apellés pour ce regard. Mais ſur tout il a beſoin de memoire; car il faut que comme Calcas il ſçache le preſent, le paſſé, & l'avenir, & qu'il les ait toûjours preſts en ſon eſprit, pour les pouvoir repreſenter dans l'occaſion. Mais il doit ſçavoir particulierement expliquer les conceptions de l'Ame, & découvrir ſes ſentimens par les geſtes & le mouvement du corps. Enfin, il doit avoir ce que Thucydide attribüe à Périclés, le ſecret de voir par tout ce qui convient, qu'on apelle *le Decorum*, afin de s'en bien aquiter; & avec cela eſtre ſubtil, inventif, judicieux, & avoir l'oreille tres-delicate. Pour ſa matiere, l'hiſtoire anciene ou plutôt la fable luy en fournit

suffisamment. Il faut donc qu'il sçache tout ce qui s'est passé d'illustre depuis le Chaos & la naissance du monde, jusqu'à la reine Cleopatre, car cette Science embrasse toute cette étendüe; mais il doit representer principalement les Fables les plus celebres, Comme Saturne châtre le Ciel son pere, la bataille des Titans, la naissance de Venus, celle de Jupiter, le larcin de sa mere, la supposition d'une pierre, la prison de Saturne, le partage des trois Freres, la revolte des Geans, le larcin de Prometée & son suplice, la formation de l'homme, la force de l'un & de l'autre amour. En-suite le mouvement de l'Isle de Délos, l'acouchement de Latone, le meurtre du Serpent, les embûches de Ticye, le milieu de la terre trouvé par le vol des Aigles, le déluge de Deucalion, l'Arche où furent conservées les reliques du genre humain, les pierres qui repeuplerent le monde, le démembrement d'Iachus, la fourbe de Junon, l'embrasement de Séméle, les deux naissances de Bachus; Tout ce qui se dit de Minerve, de Vulcain, & d'Ericton, avec le different touchant le pays d'Aténes, & le premier jugement de l'Areopage. Puis toutes les Fables de ce pays-là, & particulierement les avantures de Cérés qui cherche sa fille, l'hospitalité de Célée *, l'invention d'Agriculture de Triptoléme; comme Icare planta le premier la vigne, la calamité d'Erigone; tout ce que l-on conte de Borée & d'Oritye, de Tésée & de son pere †; l'enlevement de Médée & sa retraite en Perse, les filles d'Erectée & de Pandio, & tout ce qu'elles ont fait & soufert en Trace. Il ne faut pas qu'il ignore aussi ni Fillis, ni Acamas, ni le premier ravissement d'Heléne, ni l'entrepriſe de Castor & de Pollux contre la ville d'Aténes, ni la mort d'Hippolyte, ni le retour des Heraclides; Car tout cela est de l'histoire d'Aténes, que j'ay détaché de son corps pour servir d'exemple. Aprés, vient celle de Mégare, Nisus, Scylla, le cheveu de pourpre, ‡ le passage de Minos, son ingratitude envers sa bienfactrice. Puis Citeron, les calamités des Tébains & des Labda-

* *Proserpine.*

† *Egée.*

‡ *Ou, le floquet.*

Labdacides, le voyage de Cadmus, le Bœuf qui se couche, les dents du Serpent, les hommes qui en nâquirent, le changement de Cadmus en Dragon, la structure des murs de Tébes au son de la lyre, la fureur de l'Architecte, la vanité de sa femme, * sa punition, son dueil, son silence; En-suite les tristes avantures d'Actéon, de Pentée, & d'Edipe, Hercule & tous ses travaux, avec le meurtre de ses enfans. Corinte ne manque pas aussi de sujets. Glauque, Créon, & devant eux Bellérofon & Sténobée; le combat du Soleil & de Neptune, la fureur d'Atamas, la fuite des enfans de Nefélé par l'air sur un belier, la reception que font les Dieux marins à Inon & à Melicerte. Aprés, l'histoire des Pélopides; Mycénes & tout ce qui s'y passe, & auparavant Inacus, Io, Argus, Atrée, Tyeste, Europe, la Toison d'or, les nôces de Pelops, le meurtre d'Agamemnon, le suplice de Clytemneſtre; Et plus-haut encore l'entrepriſe des sept Princes contre Tébes, le recueil qu'on fait aux gendres fugitifs d'Adraste, l'Oracle qui fut rendu sur leur sujet, la sepulture des morts interdite, & pour cela la mort d'Antigone & de Ménécée. Ce qui s'est passé à Nemée, Hypsipile & Arquémore, & avant tout cela, la prison de Danaë, la naissance de Persée, le combat qu'il eut contre la Gorgone, à quoy est atachée l'Histoire d'Etiopie, Cassiopée, Andromède, Cefée, que la credulité des hommes a placez dans le Ciel aprés leur mort. Il n'ignorera pas aussi l'histoire des deux freres Danaüs & Egyptus, & le mariage frauduleux de leurs enfans. Lacédémone a les amours d'Hyacinte, où Zéfire est rival d'Apollon, le meurtre de ce beau fils d'un coup de pallet, la fleur issüe de son sang, & les caracteres de douleur qu'elle porte empraints, la resurrection de Tyndare, suivie de la colere de Jupiter contre Esculape, le voyage de Pâris depuis le jugement des trois Déesses, l'acueil qu'on luy fit chez Meneläus, le ravissemeut d'Helêne. Car l'histoire de Troye est jointe à celle de Sparte, & fournit de soy

* Niobé.

une ample matiere, puiſque tous ceux qui s'y ſont trouvez, peuvent faire chacun un ſujet à part, que le Pantomime doit avoir preſent, comme j'ay dit, à ſa memoire, & particulierement ce qui eſt arrivé depuis le raviſſement d'Helêne, juſqu'au retour des Grecs, comme l'amour de Didon & les erreurs d'Enée. La fable d'Oreſte n'eſt pas éloignée de ce ſujet, & ſon avanture chez les Scytes, ni ce qui eſt arrivé auparavant, je veus dire la demeure d'Achille parmy des filles en l'Iſle de Scyre, la folie ſuppoſée d'Ulyſſe, avec l'abandonnement de Filoctéte. Toutes les erreurs de ce Héros, Circé, Calypſo, Télégone, Eole & ſes vents, avec le reſte juſqu'à la mort des galans de Pénélope; Et devant cela les embûches dreſſées à Palaméde, la colere de Nauplion, la fureur d'Ajax, & le naufrage de l'autre du même nom. L'Elide auſſi n'en fournit pas moins, Enomäus, Myrtile, Saturne, Jupiter, les premiers Athlétes des jeux Olympiques; Mais il y a une grande moiſſon de fables en Arcadie, la fuite de Dafné, la vie ſauvage de Caliſto depuis ſa groſſeſſe, l'yvrognerie des Centaures, la naiſſance de Pan, les amours d'Alfée & ſon voyage ſous mer en Sicile. Paſſant en l'Iſle de Créte nous y trouverons Europe, Paſifäé, les deux Taureaux, le Labyrinte, Ariadne, Fédre, Androgée, Dédale, Icare, Glaucus, la Profécie de Polyide, Tale ce gardien * d'airain de l'Iſle. En Etolie on trouve Altée, Méléagre, Atalante, Dale, le combat d'Hercule contre le fleuve Acheloïs, la naiſſance des Sirênes, l'origine des Iſles Equinades & leur habitation, lors que la fureur d'Alcmeon fut paſſée; Neſſe, la jalouſie de Déjanire, ſuivie de l'embraſement d'Hercule ſur le mont Oëta. La Trace vient aprés, avec Orfée & ſa mort, ſa tête parlante & nageante ſur ſa lyre, Hémus, Rodope, le ſuplice de Lycurgue; Puis la Theſſalie qui a encore plus de ſujets, Pélias, Jaſon, Alceſte, la flote des Argonautes, Argos & ſa Carene parlante; les avantures de Lemnos, Æte, le ſonge de Medée, le démembrement de ſon frere, & le reſte de ſes traverſes, puis Laoda-

* *C'eſt qu'il portoit des tables d'airain.*

Laodamie & Protéſilas. Si vous repaſſez en Aſie, vous rencontrerez Samos & l'infortune de Polycrate, les erreurs de ſa fille vagabonde, juſqu'en Perſe; Sans parler des Fables plus anciennes, comme le babil indiſcret de Tantale, l'épaule de Pélops ſervie aux Dieux en un feſtin, au lieu de laquelle ils en remirent une d'yvoire. En Italie, l'Eridan, Faëton & ſes ſœurs changées en arbres, qui diſtilent l'Ambre. De là en Afrique, les Heſperides & le Dragon qui garde les pommes d'or, la fable d'Atlas; puis en Eſpagne, Géryon, & l'enlévement des bœufs d'Erytie. En Fénicie, Myrrha & la mort d'Adonis. Il faut que le Pantomime ſçache auſſi toutes les metamorfoſes & les changemens en fleurs, en arbres & en beſtes, & ceux de femmes en hommes, comme de Cénée, Tiréſias & autres. Il aprendra même les hiſtoires plus recentes, tout ce qu'Antipater & Seleucus entreprirent pour l'amour de Stratonice. Quant aux myſteres cachés des Egyptiens, il tâchera auſſi de les faire comprendre par geſtes, Epafus, Oſiris, & le paſſage des Dieux dans le corps des animaux; mais particulierement leurs Amours & leurs metamorfoſes. Enſuite toute la Tragedie des Enfers, le ſuplice des méchans & la cauſe de leurs peines, l'amitié de Teſée & de Piritöus conſervée juſques-là. Enfin tout ce qu'ont inventé Homére, Héſiode, & les autres Pöetes, & principalement les Tragiques. Voila un petit abregé d'une moiſſon infinie, pour ne rien dire des ſujets nouveaux qu'on peut inventer. Il faut avoir, comme j'ay dit, tout cela preſt pour s'en ſervir au beſoin, & le ſçavoir exprimer parfaitement, ſans qu'il ſoit beſoin de Protocole ny d'Interprete. Enfin, comme diſoit l'Oracle de la Pytie, il faut que le ſpectateur entende ſans parler; tout de même que ſi l'on parloit. C'eſt ce qu'avoüa le Filoſofe Cynique* qui condamnoit comme toy ce bel Art, & diſoit que ce n'eſtoit qu'une ſuite de la Muſique, à laquelle on avoit ajoûté des geſtes & des poſtures, pour faire mieux entendre ce qu'on

* Demetrius.

joüoit ; mais qu'elles estoient le plus souvent vaines & ridicules, & qu'on se laissoit piper à la mine & à l'habit, aydez du geste & de l'armonie. Alors un illustre Pantomime du tems de Neron, qui avoit le corps excellent & sçavoit fort bien son métier, le pria de ne le point condamner sans l'avoir veu, & faisant cesser les voix & les instrumens, representa devant luy l'adultere de Mars & de Venus, où estoit exprimé le Soleil qui les découvroit, Vulcain qui leur dressoit des embûches, les Dieux qui accouroient au spectacle, Venus toute confuse, Mars étonné & supliant, & le reste de la Fable, avec tant d'artifice, que le Filosofe s'écria qu'il luy ressembloit voir la chose même, & non pas sa representation, & que cét homme avoit le corps & les mains parlantes. Mais puisque nous sommes sur ce sujet, je te veus raporter tout d'une suite le témoignage d'un barbare de ce tems-là. Car comme un Prince de Pont fut venu à la Cour de Neron pour quelques afaires, & qu'il eut veu ce fameux baladin dancer avec tant d'adresse qu'encore qu'il n'entendît rien de ce qu'on chantoit, il ne laissoit pas de comprendre tout, il pria l'Empereur en prenant congé de luy, de luy vouloir faire present de ce Pantomime. Et comme Neron s'étonnoit de cette demande. C'est, dit-il, que j'ay pour voisins des Barbares, dont personne n'entend la langue, & celui-cy servira de truchement, & leur fera entendre par gestes tout ce qu'il voudra. La perfection donc de cet Art est de contrefaire si bien ce qu'on joüe, qu'on ne fasse ni geste ni posture qui n'ait du raport à la chose qu'on represente, & sur tout qu'on garde le caractere de la personne, soit Prince ou autre. Je te diray à ce propos le sentiment d'un autre Barbare, qui voyant cinq masques & cinq habits preparez pour un balet, & ne voyant qu'un danseur, demanda qui feroit les autres personnages ; Et comme il eut apris qu'il les joüeroit tous luy seul, Il faut donc, dit-il, que dans un seul corps il ait plusieurs ames. C'est pour cela que les Romains

les

les ont apellez Pantomimes [1], & on leur peut appliquer ce que dit le Poëte, *O mon fils, ſois comme un Polype, pour prendre toute ſorte de couleurs, & changer de face ſelon la diverſité des affaires.* En un mot, cét Art fait profeſſion d'exprimer les mœurs & les paſſions des hommes, & de contrefaire tantôt le joyeux, tantôt le triſte, tantôt le doux, tantôt le colere, & les deux contraires preſque en un même moment. Les autres choſes qu'on voit & qu'on entend ſont unes, c'eſt à dire ne repreſentent qu'une ſeule idée; mais le Pantomime eſt tout ſeul pluſieurs choſes, & il y a du plaiſir à voir la multitude & la diverſité de ſon apareil, [a] & comme on a joint au bruit des piez & des cymbales, les perfections de la Comedie & de la Muſique. Dans les autres choſes les fonctions du corps & de l'eſprit ſont differentes, mais icy elles ſont unes, & l'on n'y fait aucun geſte qui n'ait ſa raiſon. C'eſt pourquoy un Ancien [3] diſoit que les Pantomimes avoient les mains ſçavantes, & les alloit voir pour s'inſtruire; & un autre Filoſofe voyant dancer un Ballet, Grands Dieux! dit-il, de quel plaiſir m'eſtois-je privé juſqu'alors par trop de ſcrupule. Que s'il eſt vray ce que dit Platon qu'il y a trois parties dans l'homme, l'iraſcible, le concupiſcible, & le raiſonnable, le Pantomime les repreſente tous trois, l'iraſcible quand il contrefait le furieux, le concupiſcible quand il fait l'Amant paſſionné, & le raiſonnable quand il joüe une paſſion moderée, ou plûtôt cette derniere qualité eſt répandüe par tout, comme le ſens de l'atouchement par tout le corps. D'autre côté, quand il a toûjours pour objet ce qui eſt beau pour ne rien faire au contraire, ne confirme-t-il pas l'opinion d'Ariſtote, qui met la beauté entre les biens? On peut dire même que ſon ſilence a quelque choſe de la Filoſofie de Pythagore. Ajoûtez à cela que cét Art raſſemble en un l'utile & le delectable, qui eſt le dernier point de perfection au jugement des plus grands hommes, & l'utile y eſt d'autant plus utile, qu'il eſt joint au delectable.

1 *Qui imitent tout.*

a *La flute, le chalumeau. On, la bonne voix de l'Acteur, & le concert des Muſiciens.*

3 *Lesbonax Mytilenien, Timocrate ſon precepteur.*

étable. Car combien ce spectacle est-il plus agréable que les autres, où l-on voit de jeunes gens s'entrebatre & se veautrer dans la boüe ou dans la poussiere; ce que l-on contrefait quelque-fois dans les Balets, mais avec moins de danger & plus d'agrément. Car tous ces tours de soupleſſe, ces sauts, ces piroüétes, ces culbutes, & ces divers mouvemens du corps, réjoüissent ceux qui les voyent, & exercent ceux qui les font, rendans les membres plus souples & le corps plus vigoureux, qui est tout l'avantage qu'on peut tirer de la lûte & d'autres semblables exercices. Comment donc, cét Art ne seroit-il pas tres-loüable, qui exerce en même tems le corps & l'esprit, contente les yeux & les oreilles, à l'ayde de la Pöesie & de la Musique, & instruit les spectateurs. Car qu'y a-t-il de plus doux, de plus aymable, & de plus mélodieux tout-ensemble que la voix jointe au chalumeau & à la flûte? Qu'y a-t-il de plus plein d'instruction que les Fables anciennes? aut recit desquelles vous voyez tout le téatre agité d'amour ou de haine, de dépit où de colere, d'horreur ou de compassion. Je ne parle point de la force & de l'adresse * du Pantomime, qui est un chef-d'œuvre, & une chose aussi rare que de trouver en une même personne la douceur & la majesté. Quant aux perfections du corps, je desire, que selon la maniere de Polyclére, le Pantomime ne soit ni trop grand ni trop petit, ni trop gras ni trop maigre, comme le témoignerent un jour ceux d'Antioche, qui se cônoissent fort bien en ces choses. Car comme un petit homme leur representoit Hector, ils demanderent tout haut quand Hector viendroit, & que ce n'estoit-là qu'Astianax. Une autre-fois qu'un grand homme representoit Capanée sous les murs de Tébes, ils dirent qu'il n'avoit que faire d'échelle pour prendre la ville, parce qu'il estoit plus haut que les murailles: A un gros homme qui s'efforçoit de sauter, ils crierent qu'il prît garde de ne pas rompre l'échafaut; Et à un maigre & défait qu'il songeât à se guerir, & non pas à danser. Railleries

* Ou, soupleſſe.

pleines

pleines d'instruction, & qui font voir que des peuples entiers ont aymé cét exercice, & en ont reconnu les defauts & les perfections. Il faut encore que le Pantomime ait le corps ferme & souple tout ensemble, pour se pouvoir arrêter tout court & tourner en un instant, ce qu'il a de commun avec le lûteur, comme il prend de l'Orateur le geste, & participe ainsi des vertus d'Hercule, de Pollux & de Mercure. Herodote dit que les yeux sont plus fideles que les oreilles, parce qu'on croit plûtôt ce qu'on voit que ce qu'on oit; mais icy il faut le jugement de l'un & de l'autre. Du reste, ce spectacle touche télement, qu'un Amant s'y peut guerir de sa passion, & un mélancolique de sa tristesse, & il est si naturel qu'on y pleure & qu'on y rit selon les divers sujets qu'on represente. Ceux de Pont & d'Ionie sont télement touchez de la fable de Bacchus, quoy qu'elle soit ridicule, que toutes les fois qu'on la joüe, ce qui arrive souvent, ils passent les jours entiers à voir sauter des Titans, des Satyres, & des Corybantes, & les principaux se piquent plus d'estre les Acteurs de ces fadaises, que de leur noblesse ou de leur dignité. Aprés avoir veu les vertus du Pantomime, considerons maintenant ses defauts, j'ay déja dit ceux du corps, voicy les autres. Plusieurs font des contre-tems, & ne prennent pas bien la cadance. Quelques uns se troublent en dansant, & deceus par la ressemblance, representent une chose pour l'autre, comme celuy qui confondoit les calamitez de Thyeste avec l'Histoire de Saturne, à cause qu'elles ont du raport, & que l'un & l'autre mange ses enfans; & celle de Glaucé & de Semele à cause du feu dont l'une & l'autre est consumée. Mais l'Art n'est pas responsable des fautes de l'artisan, & il faut blâmer ceux qui pechent contre les régles, & loüer ceux qui les gardent. Le Pantomime donc doit avoir toutes les parties que j'ay dites; mais il faut pour bien faire, que chacun se reconoisse dans la diversité des personnages qu'il represente, & se pense voir en luy comme en un miroir. Car alors

on

on ne se peut contenir d'aise, & l'on rencontre ce qui est si difficile à trouver, de se cônoître soy même, si bien qu'on revient du spectacle tout instruit de ce qu'on doit faire & de ce qu'on doit éviter. Il doit prendre garde sur tout à garder la bien-seance, sans s'emporter trop avant. Car il y a un vice de trop d'affectation, comme dans l'éloquence, lors qu'on passe la mesure des choses qu'on veut representer, & qu'on fait trop grand ou trop petit, ce qui doit estre petit ou grand. C'est ainsi qu'un illustre Pantomime de mon tems, joüant Ajax le furieux, s'emporta de sorte, qu'on eût dit qu'il ne contrefaisoit pas le furieux, mais qu'il l'estoit. Car il déchira les habits d'un qui frapoit du pied devant luy avec des souliers de fer, selon la coûtume, pour faire plus de bruit, & arrachant l'instrument d'un Musicien il en donna un tel coup sur la tête à celuy qui representoit Ulysse, qu'il l'eût assommé sans le chapeau qui rompit le coup. Cependant, le peuple qui ne sçait point garder de bornes estoit si ravy de cette extravagance, qu'il faisoit cent postures ridicules comme s'il eût esté fou luy-même, tant l'autre luy avoit bien imprimé la passion qu'il representoit. Mais les hônêtes gens rougissoient de ces folies, quoy qu'ils tâchassent de les excuser. Il fit plus; car il s'en alla du lieu où il estoit, jusqu'au siege des Senateurs, & s'assit entre deux Consulaires, à qui il fit aprehender avec raison qu'il ne les prît pour les moutons d'Ajax, & qu'il ne devint fou tout de bon en le contrefaisant. Et certes dés qu'il fut revenu de son transport il en eut tant de regret qu'il en tomba malade; & comme on le vouloit obliger à redancer ce Ballet, il dit que les plus courtes folies estoient les meilleures, & qu'il se contentoit d'avoir esté fou une fois en sa vie. Ce qui le fâcha le plus, c'est qu'un de ses rivaux representa en suite le même sujet sans tomber dans la même faute, ni sortir les bornes de la representation, ce qui fut aprouvé de tout le monde. Voila ce que j'avois à dire pour justifier ma passion. Que si tu veus un jour

pren-

prendre part à ce divertiſſement, tu n'en ſeras pas peut-eſtre moins touché que moy, & tu ne te plaindras pas comme Circé fit à Ulyſſe que ſes charmes ſont impuiſſans pour toy ; Au contraire, ton eſprit en ſera tout tranſporté, & tu ſeras ſi amoureux de ce doux poiſon, que tu n'en voudras pas faire part aux autres. Mais au lieu de te metamorfoſer en animal, il te rendra plus excellent; car comme la verge de Mercure, il éveille ceux qui dorment.

CRATON. Cela m'eſt déja arrivé; car il me ſemble que tu mas deſſillé les yeux, & que je commence à voir & à entendre ce que j'avois ignoré juſqu'à preſent. Souvien-toy donc de me prendre toutes les fois que tu iras au theatre, afin que jaye part auſſi bien que toy, au plaiſir & à l'utilité qu'on peut tirer d'un ſi agreable divertiſſement.

Il y a iey un Dialogue intitulé Léxifanés, *contre ceux qui parlent un langage qu'on n'entend point, ou comme nous diſons,* Fœbus *&* Galimatias. *Mais outre que le Fœbus de nôtre langue ne ſe raporte point à celuy de ce tems-là, ce Dialogue eſt ſi obſcur que les plus Doctes mêmes n'y voyent goute ; c'eſt pourquoy je ne l'ay point traduit.*

L'EUNUQUE, OU PAMFILE.

DIALOGUE

DE PAMFILE ET DE LYCINUS.

C'eſt le recit d'une diſpute de deux Filoſofes Peripateticiens pour une chaire de Profeſſeur, dont l'un vouloit exclure l'autre à cauſe qu'il eſtoit Eunuque.

PAMFILE. QU'AS-TU à rire Lycinus? Quoy que tu ſois bien gay de ton naturel, il faut qu'il y ait quelque choſe d'extraordinaire.

LYCI-

LYCINUS. Tu riras plus que moy, lors que tu ſçauras le plaiſant procés qui eſt entre deux Filoſofes.

PAMFILE. Cela eſt déja ridicule, que des Filoſofes ayent procés enſemble; en tout cas, cela ne devroit point troubler la tranquillité de leur eſprit, ni émouvoir leurs paſſions.

LYCINUS. Ils ſont bien éloignez de cela; car ils ſe ſont dit l'un à l'autre mile injures.

PAMFILE. Eſt-ce pour quelqu'une des choſes qui ſont controverſées ent'eux, ou ſi c'eſt quelque nouveau different?

LYCINUS. Ce ſont deux Filoſofes de même Secte qui diſputent publiquement avec aigreur, en la preſence des principaux de Rome, devant leſquels ils devroient rougir de la moindre faute.

PAMFILE. Dy-moy quelle eſt leur diſpute, afin que j'en rie à mon tour, ſans me tenir plus long-tems en haleine.

LYCINUS. Tu ſçais que l'Empereur à fondé quatre chaires de Filoſofie* pour l'inſtruction de la jeuneſſe & il s'agiſſoit de recevoir un Profeſſeur dans celle des Peripateticiens qui eſt vacante.

* *Des Stoïciens, des Platoniciens, des Epicuriens, &c.*

PAMFILE. Je le ſçay; car celuy qui l'eſtoit, eſt mort depuis quelques jours.

LYCINUS. Voila l'Heleine pour laquelle ils combatoient; & il n'y auroit pas de quoy le trouver étrange, n'eſtoit qu'il ne ſied pas bien à des Filoſofes qui préchent le mépris des richeſſes, de ſe batre pour du revenu, comme s'il s'agiſſoit de défendre la Religion ou le ſepulcre de leurs Ancêtres. Car ce qu'ils conſideroient icy n'eſtoit pas l'inſtruction de la jeuneſſe, mais deux mile cinq cens livres de rente.

PAMFILE. Mais les Peripateticiens ne tiennent pas les richeſſes indifferentes, & les métent hardiment entre les biens.

LYCINUS. Il eſt vray; Si bien qu'on peut dire qu'ils combatoient pour la défenſe de leurs loix & de leurs coûtumes: mais il y a du particulier dans la diſpute, qui la rend bien agréable. Pluſieurs Champions

ſe

se sont presentez en ces jeux funébres; mais les deux principaux qui paroissoient devoir remporter le prix, comme égaux en force & en valeur, estoient le vieux Dioclés & l'Eunuque Bagoas. Le combat a commencé par des escarmouches assez legeres, où chacun a soûtenu la doctrine de son Maître, sans que pas un ait eu l'avantage. Mais à la fin Dioclés laissant là son Aristote, a tourné toutes ses forces contre son ennemy, & s'est mis à le décrier, & à réveiller ses defauts; & l'autre pour se revancher, en a fait autant.

PAMFILE. Je ne le trouve pas étrange; car il faut avoir égard aux mœurs aussi bien qu'à la doctrine, dans l'institution de la jeunesse; & si j'en estois creu, on prefereroit le plus homme de bien au plus habile.

LYCINUS. Je suis de même sentiment. Mais ce qui a fait rire la compagnie, c'est qu'aprés s'estre bien dit des injures l'un à l'autre, Dioclés a reproché à son compagnon qu'il n'estoit pas digne de Filosofer, parce qu'il estoit Eunuque, & à plus forte raison de remporter le prix proposé aux Filosofes; & que si l'on faisoit bien, les Eunuques seroient exclus non seulement de toutes les charges publiques, mais des mysteres des Dieux & des Assemblées, comme des monstres dont la rencontre seule est funeste. Il s'est donc fort étendu là-dessus, & a reproché à l'autre qu'il n'estoit ni mâle in femelle, qui est un prodige dans la Nature.

PAMFILE. Voila un crime tout nouveau, qu'un autre apelloit un mal-heur; mais qu'a répondu Bagoas à une si grande objection? car la chose commence déja à me faire rire.

LYCINUS. Il est demeuré long-tems sans parler, soit que ce fût de honte, ou de crainte; car on dit que les Eunuques sont plus sujets à ces passions que les autres, & sa confusion paroissoit visiblement sur son visage; Mais à la fin il a répondu d'une voix grêle: Que Dioclés avoit tort de vouloir exclure des hommes d'une pro-

profession qui admétoit même les femmes, & a allegué les exemples d'Aſpaſie, de Thargelie, & de Diotime, & celuy d'un Eunuque Gaulois qui a eſté fort illuſtre du tems de nos Peres; dans la Filoſofie Academique. Mais Dioclés eſtoit ſi animé qu'il ne vouloit point recevoir ces raiſons; & je croy qu'il eût exclus ce Gaulois même, s'il eût eſté preſent, malgré toute ſa reputation & ſa gloire. Car il a allegué force railleries des autres Filoſofes tant Stoïques que Cyniques qui ont joüé ſur ce défaut. Voila là queſtion qui ſe preſentoit à juger, *Si un Eunuque peut eſtre receu à Filoſofer, & particulierement à enſeigner la Filoſofie.* Dioclés ſoûtenoit que non, & qu'il faloit du moins pour cela une grande barbe; l'autre répondoit, qu'il ne s'agiſſoit pas icy des perfections du corps, mais de celles de l'eſprit; & qu'on devoit ſimplement avoir égard à la Vertu & à la doctrine. Il raportoit à ce propos l'autorité d'Ariſtote, qui devoit eſtre de grande importance en cette matiere, lequel avoit fait une eſtime particuliere de l'Eunuque Hermias Tyran des Atarniens, juſqu'à luy ſacrifier comme à un Dieu. Il ajoûtoit que les Eunuques bien loin de devoir eſtre exclus de l'inſtitution de la jeuneſſe, y eſtoient plus propres que les autres, pour eſtre exempts du ſoupçon dont Socrate même ne s'eſtoit pû garantir. Il tournoit auſſi contre l'autre ſes railleries, & diſoit que ſi la barbe eſtoit ſi conſiderable en cét endroit, un bouc devoit eſtre preferé à un Filoſofe. Là deſſus un de la troupe ſe levant, Meſſieurs, dit-il, quoy que Bagoas n'ait point de barbe, il n'eſt point Eunuque; mais a eſté contraint de le contrefaire pour ſe ſauver d'un adultere, où il a eſté pris ſur le fait; ſi bien qu'a preſent que le danger eſt paſſé, je croy qu'il avoüera ce qu'il eſt. A ces mots il s'eſt fait un éclat de rire, dont le Docteur tout confus, n'a ſceu s'il devoit confeſſer ou nier le crime.

PAMFILE. Veritablement la Comedie eſt aſſez belle, mais qu'en eſt-il arrivé?

LYCINUS. Que les Juges ne ſe pouvans accorder, ont

ont remis la chose à la décision du Senat & de l'Empereur. Car les uns vouloient qu'on dépouillât Bagoas, comme on fait les esclaves qu'on veut vendre; pour voir s'il estoit capable de Filosofer. Les autres plus ridiculement, qu'on luy accordât le congrés avec quelque Courtisane en la presence de l'un des Juges. Cependant, l'un instruit son accusation; & veut faire revivre le crime de l'adultere, quoy qu'il faille contre luy; l'autre tâche à se montrer homme, & met en œuvre toutes ses facultez naturéles, pour remporter la victoire. Car il croit en venir à bout s'il peut faire voir qu'il est bon étalon, comme la marque d'un bon Filosofe, & un argument au genre demonstratif; *Cela me fait souhaiter que mon fils que je destine à la Filosofie, ait cette partie-là excellente plutôt que le jugement ou la memoire; afin de pouvoir estre un jour grand Filosofe.

* Ou, tiré demonstration.

DE L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE.

Le titre sert d'Argument. Du reste ce Traité est en langue Ionique, qui pourroit faire croire qu'il n'est pas de Lucien, outre qu'il y a des choses bien chimeriques; & qui ne sont pas de son caractere.

MOn dessein n'est pas de traiter icy de la nature du Ciel & des Astres, mais des predictions qu'on en peut tirer pour l'utilité de cette vie; sans donner pourtant ni precepte, ni doctrine, mais seulement quelques remarques & observations sur ce sujet. Je m'étonne d'abord que les Doctes qui cultivent avec tant de soin les autres parties de la Filosofie, ne font plus d'estat de celle-cy; car elle est tres-ancienne, & tire son origine de ces premiers Rois qui ont esté cheris des Dieux; Mais on neglige maintenant d'y travailler, non tant par paresse que par ignorance, pour n'en avoir pas assez de lumiere;

& lors qu'on rencontre quelque impoſteur qui en fait profeſſion, on condamne l'art au lieu de condamner l'artiſan, quoy que l'Aſtrologie, non plus que les autres Sciences, ne ſoit pas reſponſable des fautes que font ceux qui l'exercent. Les Ethiopiens, à ce qu'on dit, ſont les premiers qui l'ont découverte, à cauſe que leur Ciel eſt ſans nuages, & qu'ils n'éprouvent pas comme nous, le changement des ſaiſons; outre que c'eſt une nation fort ſubtile, & qui ſurpaſſe toutes les autres en eſprit & en ſçavoir. Aprés avoir donc remarqué les faces differentes de la Lune, ils en voulurent rechercher la cauſe, & trouverent à la fin que cela venoit des divers aſpects du Soleil dont elle empruntoit ſa lumiere. Ils étudierent en-ſuite le cours & la nature des autres Planetes, & leur donnerent des noms, non ſeulement pour les diſcerner, mais pour marquer leurs diverſes influences. Enfin, les Egyptiens ont cultivé cette Science, meſuré le cours de chaque Aſtre, & diſtingué l'année en mois & en ſaiſons, la reglant ſur le cours du Soleil, & les mois ſur celuy de la Lune. Ils ont fait plus; car ayans partagé le Ciel en douze parties, ils ont repreſenté chaque conſtellation par la figure de quelque animal, d'où vient la diverſité de leur Religion. Car tous les Egyptiens ne ſe ſervoient pas de toutes les parties du Ciel pour deviner; mais ceux-cy de l'une, & ceux-là de l'autre. Ceux qui obſerverent les proprietés du Belier, adorent le Belier, & ainſi du reſte. On dit même qu'ils reverent le bœuf Apis en memoire du Taureau celeſte, & dans l'Oracle qui luy eſt conſacré on tire les predictions de la Nature de ce Signe, comme les Afriquains font de celle du Belier en memoire de Jupiter Hammon qu'ils adorent ſous cette figure. Mais les Chaldéens ſe ſont adonnez plus que tous les autres à cette diſcipline; ſi bien qu'ils veulent qu'on les en croye les Auteurs, quoy que ce ne ſoit pas mon ſentiment. Pour les Grecs, ils ſont apriſe d'Orfée qui leur en a donné les premieres lumieres, bien qu'obſcurément, & ſous le voile de pluſieurs myſte-

res

res & ceremonies. Car la lyre sur laquelle il celebroit les Orgyes & chantoit des hymnes & des cantiques, est composée de sept cordes qui representent les sept Planetes; c'est pourquoy les Grecs l'ont placée dans le Ciel aprés sa mort, & apellé une constellation de son nom. Aussi le peint on assis avec une lyre, environné d'une infinité d'animaux qui sont l'image des feux celestes. * On dit aussi que Tirésias estoit grand Astrologue, & qu'on l'a figuré mâle & femelle, parce qu'il atribuoit l'un & l'autre sexe aux Planetes. Du tems d'Atrée & de Thyeste, les Grecs avoient déja grande cônoissance de l'Astrologie; Et ceux d'Argos ayans décerné l'Empire à celuy qui y seroit le plus sçavant, Thyeste leur découvrit les proprietez du Belier, d'où l'on a pris occasion de dire qu'il avoit un Belier d'or; Atrée remarqua le cours du Soleil, contraire à celuy du premier mobile, ce qui le fit preferer à son rival. J'ay le même sentiment de Bellérofon, & ne croy pas qu'il ait jamais eu de cheval aîlé; mais bien que son esprit guindé dans le Ciel, y a remarqué plusieurs belles choses touchant les Astres. Il en est de même, à mon avis, de Fryxus fils d'Athamas, qu'on fait aller par l'air sur un Belier d'or; & je croy que Dédale & son fils ont esté sçavans dans l'Astrologie, & que l'un pour s'estre perdu dans cette Science a donné lieu à la Fable. Peut-estre aussi que Pasifaé pour avoir oüi l'autre discourir du Taureau celeste, & des autres Astres, devint amoureuse de sa doctrine; ce qui a fait dire qu'elle estoit devenüe amoureuse d'un Taureau, dont elle avoit joüi par son moyen. Il y en a qui ont partagé cette Science, & se sont exercez chacun sur diverses parties; les uns ayans observé le cours de la Lune, les autres celuy du Soleil, ou de quelqu'autre Planete, avec leurs diverses influences; comme Faéton & Endymion, dont le premier laissa cét Art imparfait par sa mort; & l'autre s'en aquita si bien, qu'on dit qu'il joüit de ses amours, & qu'il coucha avec la Lune. C'est ainsi qu'on fait naître Enée

* De ceux du Ciel.

de Venus; Minos, de Jupiter; Astalafe, de Mars; Autolique, de Mercure, parce qu'ils sont nais sous ces Planetes; Et comme on retient toûjours quelque chose de son ascendant, Minos a esté Roy; Enée, beau; Astalafe, vaillant; & Autolique, voleur. Jupiter aussi n'a pas enchaîné Saturne, ni ne l'a precipité dans les Enfers, comme le croit le peuple ignorant; mais on a feint le premier à cause de son mouvement lent & tardif, & la profondeur de l'air a esté prise pour l'abîme des Enfers. Il est aisé de voir par les vers d'Hesiode & d'Homere que les Fables anciennes s'accordent avec l'Astrologie, comme quand celuy-cy parle de la chaîne d'or de Jupiter, & des dars du Soleil que je crois estre l'an & les jours, pour ne rien dire des villes que Vulcain grava dans le bouclier d'Achille, ni de la Dance, & du cercle luisant de son Ecu. Car tout ce qu'il dit de l'Adultere de Mars & de Venus, & de la façon dont il fut découvert, est pris de l'Astrologie; à quoy a donné lieu le frequent concours de ces deux Planetes. En un autre endroit il décrit les effets de ces deux Astres, atribuant à Venus les plaisirs de l'amour, & à Mars ceux de la guerre. Les Anciens sçachans bien ces choses, se sont fort adonnez aux predictions qui se tirent des étoiles. Car ils n'entreprenoient rien de considerable sans consulter quelque Devin, soit qu'il fût question de prendre femme, ou de faire quelqu'autre chose d'importance. Les Oracles même ont du raport à l'Astrologie. La Vierge qui rend les réponses à Delfes, signifie la Vierge celeste; le Dragon qui fifle sous le trepié, le Dragon du Ciel; le Temple de Didyme, les deux Jumeaux; En un mot, la devination est une chose si sainte & si ancienne, qu'Ulysse dans ses longues & perilleuses erreurs voulut descendre aux Enfers, non par une simple curiosité, mais pour y consulter Tirésias qui estoit grand Astrologue, sur l'estat de ses affaires. Comme il fut arrivé au lieu que Circé luy avoit dit, il creusa une fosse, & y égorgea des victimes; & lors qu'il se vit environné d'ombres

d'ombres murmurantes, parmy lesquelles estoit celle de sa Mere, il ne leur voulut pas permétre de boire le sang dont elles paroissoient fort alterées, que celle de Tirésias n'eût beû la premiere, afin d'aprendre d'elle l'avenir. Lycurgue ce grand Legislateur des Lacedemoniens, forma sa Republique sur le modele des Astres, & défendit à ses Citoyens de marcher au combat avant la pleine Lune, parce qu'on en a le corps plus vigoureux. Il n'y a que les Arcades qui n'ont pas voulu recevoir l'Astrologie, estans si sots que de croire qu'ils sont nais avant la Lune. Voila comme nos Ancêtres ont esté curieux de cette Science; mais maintenant, les uns disent, Qu'il est impossible de cônoître l'avenir, parce que toutes choses sont incertaines, & peuvent arriver diversement; Que ce n'est pas pour nous que les Astres roulent dans le Ciel, & qu'ils n'ont aucun commerce avec les hommes, ni ne se mélent de leurs affaires; mais se remüent par necessité. Les autres soûtiennent que l'Astrologie n'est pas tant menteuse qu'inutile, parce que les choses ne se peuvent éviter quand elles se pourroient prévoir. Mais je répondray aux uns & aux autres, que les Etoiles veritablement ont leur cours necessaire dans le Ciel, mais que les effets en viennent jusqu'à nous. Car si la course des chevaux & le mouvement des hommes, sont capables de remüer des pierres par l'ébranlement de l'air agité, pourquoy le cours de si grands globes sera-t-il sans effet? Le moindre feu produit de la chaleur que nous ressentons, quoy qu'il brûle necessairement, & sans avoir égard à nous; & pourquoy ne sentirions nous point les influences des Astres? Il est vray que l'Astrologie ne change pas la nature des choses, & n'empêche pas qu'elles n'arrivent; mais les predictions agréables donnent de la joye, & l'on peut plus aisément remedier aux maux qu'on prévoit; outre qu'ils ne surprennent pas tant, & sont plus faciles à supporter. Voilà quel est mon sentiment touchant cette partie de l'Astrologie.

DEMONAX.

C'eſt la vie d'un Filoſofe qui eſtoit du tems de Lucien.

NOSTRE Siecle n'a pas eſté dépourveu de perſonnes extraordinaires, tant pour les avantages du corps que pour ceux de l'eſprit. Soſtrate le Beocien que les Grecs apelloient Hercule, peut ſervir d'exemple de l'un, & le Filoſofe Démonax de l'autre. Car je les ay conneus tous deux, & j'ay vécu long-tems avec le dernier. Mais j'ay parlé du premier en un autre livre, où j'ay décrit ſa taille, ſa force, & ſa façon de vivre toute ſauvage. Car il demeuroit à découvert ſur le Parnaſſe, & ſe nourriſſoit de vivres champétres, ſans prendre aucun repos que dans le travail. Il a nétoyé les grands chemins de voleurs, comme ont fait Hercule & Théſée, ouvert le paſſage à travers des lieux inacceſſibles *, & rendu des rivieres navigables. Pour l'autre, j'ay entrepris de métre icy comme une idée de ſa vie, afin d'en conſerver la memoire, & porter la poſterité à l'imitation de ſes vertus; car il ne l'a cedé à pas un des Filoſofes de ma cõnoiſſance. Il eſtoit de l'Iſle de Cypre, d'une maiſon aſſez illuſtre & opulente; mais comme il avoit l'eſprit encore plus grand que ſa fortune, il mépriſa tout, pour s'adonner à la Filoſofie. Il n'y fut porté de perſonne, quoy qu'il ait vécu familierement avec Agathobule, Démetrius, Epictete, & Timocrate d'Heraclée, qui eſtoit un autre grand Filoſofe, ſans parler de ſon eſprit & de ſon éloquence. Quitant donc toutes les grandeurs, & les richeſſer pour ſuivre le chemin de la Vertu, il conſerva toute ſa vie une grande liberté, tant en ſes paroles qu'en ſes actions, & mena une vie exemplaire & irreprehenſible. Il paſſa par les Létres humaines, avant que de ſe jéter dans la Filoſofie; & ne ſe contenta pas d'une legere teinture des Sciences, mais en voulut

* *Ou bâty des ponts.*

lut ſçavoir le fonds. Il avoit acoûtumé ſon corps au travail, tant pour eſtre plus vigoureux que pour ſe pouvoir paſſer des autres ; & comme il vit qu'il ne pouvoit plus ſûfire à ſoy-même, il ſortit volontairement de la vie, laiſſant beaucoup à parler de ſoy aux plus grands perſonnages de la Grece. Il n'embraſſa point de Secte particuliere ; mais prenant ce qu'il y avoit de bon en chacune, il laiſſa indecis laquelle il eſtimoit le plus. On voyoit bien pourtant qu'il faiſoit plus d'eſtat de Socrate que des autres Filoſofes, quoy qu'en ſon habit & en ſa façon de vivre, il imitât davantage Diogene ; Mais c'eſtoit ſans vanité ; & ſans envie de ſe faire admirer ; car il vivoit du reſte comme les autres, & s'acommodoit aux loix & aux coûtumes de ſon pays. Il n'affectoit pas l'ironie de Socrate, bien qu'il fût fort agreable en ſon entretien, & délicat en ſes railleries ; de ſorte que ſes diſciples n'aprehendoient pas la ſeverité de ſes reprehenſions, encore qu'ils ne mépriſaſſent pas ſes avis, & qu'ils en fiſſent bien leur profit. On ne le voyoit jamais crieailler ni tempêter dans la diſpute, ni ſe métre en colere, lors qu'il faloit reprendre quelqu'un. Il haïſſoit le vice, ſans en vouloir aux vicieux, & tâchoit de le guerir comme les Medecins font les maladies, ſans ſe métre en colere contre les malades. Il croyoit que c'eſtoit le propre de l'homme de faillir, & du ſage, de pardonner & de redreſſer celuy qui avoit failly. Dans cette ſorte de vie il n'avoit beſoin de perſonne, & chacun avoit beſoin de luy. Il avertiſſoit ſes amis qui eſtoient dans une haute condition, de ne ſe point fier à une choſe ſi fréle que la fortune, ni s'énorgueillir d'un bien qui eſtoient ſouvent le partage des ſots ; & encourageoit les autres à ſoûfrir patiemment les calamitez de la vie, parce qu'eux ou elles ne pouvoient long-tems durer, & que la coûtume adouciſſoit les choſes les plus rudes, & aprivoiſoit juſqu'aux maux. Il ſe plaiſoit à reconcilier ceux qui eſtoient mal enſemble, & à entretenir la paix dans les familles, au lieu de nourrir

rir des haines immortelles; & ne pouvoit soûfrir que ceux qui sont si sujets à faillir, ne vouluſſent point pardonner. Il fit un jour une belle harangue au peuple dans une ſedition, & en ramena pluſieurs à leur devoir. Car il avoit une grace particuliere à tout ce qu'il diſoit & ce qu'il faiſoit; & l'on eût dit que la perſuaſion habitoit ſur ſes lévres, comme dit le Comique. Sa façon de vivre eſtoit douce, gaye & paiſible; & ſi quelque choſe troubloit ſa tranquillité, c'eſtoit la mort ou la maladie de ſes amis. Car il croyoit qu'il n'y avoit point de plus grand treſor que l'amitié. Auſſi n'avoit il point d'ennemis, & ſe pouvoit dire plutôt amy de tout le monde; car il ne refuſoit ſon ſecours à perſonne, & croyoit que dés-là qu'on eſtoit homme, on avoit droit de luy demander ſon aſſiſtance. Mais il y en avoit dont il aymoit plus l'entretien & la compagnie, fuyant ſur tout ceux qui nous font la cour, ſur l'eſperance d'en tirer quelque profit. Tous les Aténiens tant grands que petits l'avoient en ſinguliere veneration, & n'en faiſoient pas moins d'eſtat que des principaux de la Republique. Il ne laiſſa pas d'en choquer pluſieurs d'abord par ſa façon libre de parler & de vivre, & eut des accuſateurs qui luy reprochent, comme à Socrate, qu'on ne le voyoit point aux Temples ni aux ſacrifices, & qu'il ne s'eſtoit point fait initier aux myſteres d'Eleuſine. Mais il ſe preſenta hardiment en public pour ſe défendre, en eſtat d'un homme, *qui ne craint rien, & répondit en partie fort doucement, & un peu plus rudement que ſa coûtume ne portoit. Car il dit d'abord, qu'il ſe preſentoit avec un chapeau de fleurs ſur la tête, comme on met aux victimes, afin qu'on le pût ſacrifier ſi l'on en avoit envie. Et ſur ce qu'on luy reprochoit qu'il ne ſacrifioit point à Minerve, dit il, que c'eſt qu'il ne croyoit pas qu'elle eût beſoin de ſes ſacrifices. Quant aux myſteres d'Eleuſine, qu'il n'avoit pas deſiré de les ſçavoir, parce qu'il n'eût jamais pû s'empécher de les publier, ſoit qu'ils fuſſent bons ou mauvais,

* *Vêtu de blanc & content.*

vais, pour y encourager ou en détourner les autres. Cela apaisa le peuple, & luy fit jeter les pierres qu'il avoit amassées pour le lapider. Je veus mètre icy tout d'un tems les bons mots qu'il nous a laissez, & ses réponses promtes & aigües. Favorinus ayant apris qu'il se moquoit de ses discours trop polis & trop recherchez pour un Filosofe, le vint trouver, & luy demanda, qui c'estoit qui se moquoit de luy? Un homme, répondit-il, qui a l'oreille assez delicate, & qui n'est pas facile à surprendre. Un autre luy ayant demandé en vertu dequoy il s'estoit porté à la Filosofie: En vertu, dit-il, de ce que je suis nai homme. Une autre-fois interrogé quelle Secte il embrassoit de toute la Filosofie? Qui t'a dit, répondit-il, que je suis Filosofe, & se retira en soûriant. Et comme l'autre luy eût demandé dequoy il rioit, Je ris, dit-il, de ce que tu juges les Filosofes à la barbe, toy qui n'en as point; car c'estoit un jeune homme à qui il parloit. Un * Réteur assez illustre ayant dit un jour en une harangue, qu'il avoit passé par toutes les Sectes; mais il vaut mieux raporter ses paroles, *Si Aristote m'apelle au Lycée, j'iray, si Platon à l'Académie, je le suivray; si Zenon au Pecile, j'y demeureray; si Pytagore me veut, je me tairay.* Il s'écria, Pytagore t'apelle. Un jeune Seigneur Macédonien, assez beau garçon, luy ayant proposé un argument Sofistique pour se moquer de luy, il luy répondit par un équivoque qui taxoit sa reputation; dequoy l'autre s'estant mis en colere, & luy ayant dit qu'il luy montreroit bien qu'il estoit homme; Tu l'és donc, dit-il? Comme il se moquoit d'un Athléte qui portoit l'habit de vainqueur, pour avoir remporté le prix aux jeux Olympiques, il receut de luy un coup de pierre à la tête; & comme on luy crioit qu'il allât trouver le Proconsul: Non, dit-il, mais le Medecin. Un jour en se promenant il trouva un anneau d'or où il y avoit un cachet, & fit publier † qu'il le rendroit à celuy qui l'avoit perdu, en luy disant quelle estoit la pierre & l'empreinte. Mais là des-

* *Sidonius.*

† *Ou, afficher.*

sus un beau garçon l'estant venu voir, & disant que c'estoit luy, sans en donner les marques: Garde bien, luy dit-il, ton anneau; car tu ne l'as pas perdu. Comme un Senateur Romain luy montroit son fils qui estoit fort beau, mais efféminé; Il est fort beau, dit-il, & digne de toy; mais il ressemble à sa mere. Il apelloit un Cynique qui aloit vêtu d'une peau d'Ours, Arcésilas, au lieu de l'apeller par son nom. Quelqu'un luy demandant en quoy consistoit la felicité, A estre libre, répondit-il. Et comme on luy eut reparty qu'il y en avoit plusieurs qui l'estoient; J'apelle libre, repliqua-t-il, celuy qui n'est touché ni d'esperance ni de crainte. Comment cela se peut-il faire; dit-on? Il est bien-aisé, ajoûta-t-il; car si l'on considere de prés les choses du monde, on trouvera qu'elles ne sont dignes ni de l'un ni de l'autre. Le Filosofe Peregrinus qu'on nommoit Protée, le blâmant de ce qu'il rioit trop; & luy reprochant qu'il ne faisoit pas le Cynique, Ni toy l'homme, dit-il. Comme un Filosofe se metoit en peine de prouver les Antipodes, il le prit par la main, & le mena à un puits, où luy montrant son ombre renversée: N'est-ce pas comme cela, luy dit-il, que tu crois les Antipodes? Un Imposteur se vantant de sçavoir un secret pour avoir tout ce qu'il vouloit, il le mena chez un boulanger; & tirant une piece d'argent, prit un pain, & dit, Voila tout mon secret. Herodote ce celebre Réteur pleuroit son fils, qui estoit mort avant l'âge; & ne vouloit point recevoir de consolation, lors qu'il luy vint dire qu'il luy en aportoit des nouvéles de l'autre monde; & comme il luy eut demandé ce que c'estoit,* Que tu l'ailles trouver, dit-il. Un autre se tenant renfermé pour le même sujet, il luy dit qu'il estoit Magicien, & qu'il luy rendroit son fils, pourveu qu'il luy pût nommer trois hommes de son âge, qui n'eussent jamais pleuré personne. Et comme il n'en pouvoit trouver, Ne te plains donc pas, dit-il, de ce qui t'est commun avec tout le reste du monde. Il se moquoit de ceux qui affectent des mots anciens, & dit

* *C'est qu'en pleurant il hâtoit sa mort.*

& dit à quelqu'un qui luy parloit de la sorte : N'as-tu point de honte de me parler le langage d'Agamemnon, tandis que je te parle celuy d'à present ? Comme un de ses amis luy disoit, Alons au Temple d'Esculape prier pour la santé de mon fils : Penses-tu qu'il soit sourd, dit-il, qu'il ne nous entende pas bien d'icy ? Voyant un jour disputer deux Filosofes, qui ne disoient rien à propos : Ne direz-vous pas, dit-il, qu'ils sont tous deux sourds, ou que l'un parle une langue que l'autre n'entend point ? Agatoclés le Peripateticien, se vantant d'estre le premier & le seul Dialecticien de son tems ; Si tu és le premier, dit-il, tu n'és pas le seul ; & si tu és le seul, tu n'és pas le premier. Quelqu'un voyant faire & dire beaucoup d'extravagances au Consulaire Cétégus, qui aloit estre Lieutenant de son pere en Asie, s'écria que c'estoit un grand monstre : Oüy bien un monstre, dit-il, mais non pas grand. Comme il vit partir le Filosofe Apollonius avec ses disciples, pour aler estre Precepteur du Prince, il dit, que c'estoit Jason avec ses Argonautes. Quelqu'un luy demandant si l'ame n'estoit pas immortéle ? Oüy, dit-il, comme tout le reste. Il avoit coûtume de dire, parlant d'Herodote le Réteur, qui disoit les plus belles choses du monde, & faisoit cent extravagances pour la mort de son fils,* que Platon avoit raison de donner à l'homme plusieurs ames, parce qu'il estoit impossible, s'il n'en eût eu qu'une, de pouvoir faire & dire tant de choses si contraires. Il eut la hardiesse de demander publiquement aux Aténiens, pourquoy ils vouloient exclurre les Barbares de leurs mysteres, veu qu'Eumolpe qui les avoit instituez, estoit Barbare luy-même. Comme il vouloit s'embarquer durant l'Hyver, un de ses amis luy dit qu'il serviroit de pâture aux poissons : Aussi m'en ont-ils servy, dit-il. Un jour un mauvais déclamateur à qui il disoit qu'il se devoit exercer, luy ayant répondu qu'il déclamoit tous les jours en son particulier ; C'est que tu déclames devant un sot, ajoûta-t-il. Voyant un Devin qui prenoit

Ou, ses fils.

noit de l'argent pour dire la bonne avanture? Si tu peus changer, dit-il, l'ordre des Destins, on ne te sçauroit trop donner; sinon, l-on ne te sçauroit donner trop peu. Quelqu'un s'escrimant contre un pieu fiché en terre, selon la coûtume des Romains, luy demande s'il ne faisoit pas bien? Fort bien, dit-il, parce que tu n'as qu'un pieu pour ennemy. Il n'estoit pas moins promt à se déméler sur le champ, des questions obscures & douteuses. Car, comme quelqu'un luy eut demandé si l-on brûloit mile livres de bois, combien il y auroit de livres de fumée? Il ne faut, dit-il, que peser les cendres, la fumée pesera le reste. Un Grec qui parloit fort mal sa langue, luy ayant dit que l'Empereur l'avoit fait citoyen Romain; J'aymerois mieux, dit-il, qu'il t'eût fait citoyen d'Aténes. Il dit à un Senateur qui se glorifioit de sa pourpre, qu'une beste avoit porté son habit devant luy. Estant dans le bain, comme il aprehendoit de métre le pié dans une cuvete d'eau chaude, & que quelqu'un s'en rioit; Il ne s'agit pas icy, dit-il, de mourir pour sa Patrie. Comme quelqu'un luy demandoit ce qu'il croyoit de l'autre monde; Atan que j'y aye esté, dit-il, pour t'en dire des nouvéles. Un Pöete impertinent s'estant fait à soy-même son Epitafe, qui portoit que la terre avoit le corps, mais que l'esprit s'estoit envolé dans le Ciel; Je voudrois qu'il y fût déja, dit-il. Comme il s'apuyoit sur un bâton, pour la debilité de son âge, quelqu'un luy demanda ce qu'il avoit; C'est, dit-il, que Cerbére m'a mordu. Voyant un Lacédémonien en colére qui batoit son valet; Cesse, dit-il, de te rendre semblable à luy. Une laideron nommée Danäé, ayant un procês, & sollicitant ses Juges pour tâcher de les corrompre; Accommode toy, luy dit-il, avec ta partie; car tu n'és pas Danäé fille d'Acrise. Il en vouloit particulierement à ceux qui filosofoient par vanité; & comme un Cynique crioit qu'il estoit disciple d'Antisténe, de Cratés & de Diogéne; Non pas dit il, mais d'Hyperide. * Voyant des luteurs qui s'entremordoient,

* C'est à dire orgueil.

mordoient, au lieu de se batre legitimement; Ce n'est pas sans cause, dit-il, que les Poëtes vous apellent des Lions. Un Proconsul voulant châtier un Cynique qui le blâmoit de trop de delicatesse, parce qu'il se faisoit arracher le poil de tout le corps, luy pardonna à la fin à sa priere. Mais que veus-tu, dit-il, que je luy fasse s'il y retourne? Que tu luy arraches, dit-il, le poil comme à toy; par où il reprenoit plus aigrément le Proconsul que le Cynique n'avoit fait. Il répondit à un Gouverneur de Province, qui parloit beaucoup sans l'écouter, & luy demandoit ce qu'il faloit faire pour se bien aquiter de sa Charge; Parler peu, dit-il, & écouter tout. A quelqu'un qui trouvoit mauvais qu'il mangeât du miel, comme un mets trop delicieux pour un Filosofe; Penses-tu, dit-il, que la Nature l'ait fait pour des sots? Ayant veu au Pécile une statüe de cuivre, qui n'avoit qu'une main; La fortune, dit-il, a rendu à Cynégire l'honneur que luy avoient dénié les Aténiens. Comme un Filolofe boiteux se promenoit dans le Lycée, [1] Il n'y a rien de plus ridicule, dit-il, qu'un boiteux Péripatéticien. Epictéte luy conseillant de se marier, & disant que cela n'estoit pas contraire à la profession d'un Filosofe; [2] Donne-moy, luy dit-il, une de tes filles en mariage. Il dit à un méchant homme qui contrefaisoit le Filosofe & parloit toûjours des catégories, [3] Qu'il en estoit digne. Comme les Aténiens deliberoient de dresser un Amfitéatre pour les combats de Gladiateurs, [4] ainsi qu'on avoit fait à Corinte; Il faut auparavant, dit-il, abatre l'Autel de la misericorde. Ceux d'Elide luy voulans dresser une statüe; Ne le faites pas, dit-il, de peur de condamner vos Ancêtres, qui n'en ont point dressé à Socrate ni à Diogéne. Je luy ay oüy dire une fois à un Jurisconsulte, que les Loix estoient inutiles, parce que les gens de bien n'en avoient que faire, & que les méchans n'en devenoient pas plus gens de bien. Il avoit toûjours à la bouche ce mot d'Homere, [5] *Qu'un sot & un habile homme*

1 *C'est à dire se promenant.*

2 *C'est qu'il n'estoit pas marié.*

3 *Categorie signifie en Grec accusation & reprehension.*

4 *Ou, de donner des combats de Gladiateurs, à l'exemple des Corintiens.*

5 *Qu'un lâche & un vaillant meurent l'un comme l'autre.*

homme meurent tous deux d'une même mort; & disoit que Terſite dans les harangues ſembloit un Filoſofe Cynique. Comme on luy demandoit ceux qu'il eſtimoit le plus de tous les Filoſofes; Il dit qu'il les eſtimoit tous; mais qu'il reveroit Socrate, admiroit Diogéne, & aimoit Ariſtippe. Il vêcut prés de cent ans, n'eſtant jamais triſte ni malade, & ſervant ſes amis quand ils avoient beſoin de luy, ſans leur eſtre à charge, ni faire tort à perſonne. Les Ateniens & toute la Grece l'avoient en ſi grande eſtime, que les Magiſtrats ſe levoient lors qu'il paſſoit, & chacun ſe taiſoit quand il venoit à parler. Comme il fut devenu fort vieil, il logeoit où il ſe trouvoit, & on l'eſtimoit à bon-heur, comme ſi l-on eût receu un Dieu. Les Boulangeres même s'entrebatoient à qui luy donneroit du pain; & les enfans luy repreſentoient de leurs fruits, & l'apelloient leur pere. Un jour qu'il s'eſtoit fait une émeute dans l'aſſemblée du peuple, tout le monde s'arréta quand il parut; ce que voyant, il ſe retira ſans rien dire, parce qu'il avoit fait ce qu'il deſiroit. Comme il vit qu'il ne pouvoit plus ſuffire à ſoy-même, il dit à ceux qui eſtoient preſens, ce que le Héraut crie aprés les jeux: *On ſe peut retirer, le ſpectacle eſt achevé*, & mourut faute de manger, ſans rien perdre de ſa gayeté ordinaire. Quelqu'un luy ayant demandé, s'il ne vouloit rien ordonner touchant ſa ſepulture? Si perſonne ne m'enſevelit, dit-il, la pourriture m'enſevelira: Mais quoy répondit-on, te laiſſeras-tu manger aux chiens & aux oiſeaux? Je ſeray pour le moins, dit-il, utile à quelque choſe aprés ma mort. Les Aténiens luy firent des funerailles publiques avec grand apareil: Tout le monde voulut y aſſiſter, & les Filoſofes le porterent eux-mêmes ſur leurs épaules. Il fut long-tems regreté, juſqu'à reverer comme une choſe ſacrée, la pierre ſur laquelle il s'aſſeioit. Voila ce que j'avois à dire de ce Grand homme, pour faire voir comme un échantillon de ſa gloire.

LES

LES AMOURS.

DIALOGUE

DE LYCINUS ET DE TEOMNESTE.

Ce Dialogue consiſte principalement en deux Harangues; En l'une on ſoûtient l'amour des femmes; & en l'autre celuy des garçons; mais c'eſt l'amour honête, ſelon la doctrine des Platoniciens. Toutesfois, l'Auteur tâche malicieuſement, ſous ce pretexte, d'introduire le ſale amour; mais l'autre opinion y eſt ſi bien défenduë, que cela ne peut corrompre perſonne, & ſert plutôt à faire voir que ce vice n'a que la paſſion pour ſe défendre. Car toutes les raiſons en ſont chymeriques, & confondent l'amitié avec l'amour, & le vice avec la vertu.

LYCINUS. TU m'as tout réjoüy, Téomneſte, par tes diſcours amoureux. Car comme l'eſprit ne peut-eſtre toûjours tendu, ni occupé à des choſes ſerieuſes, j'avois beſoin de quelque relâche, & je n'en voy point de plus agréable que celuy-là. S'il te ſouvient donc encore de quelques unes de tes avantures, je te conjure par la Mere des Amours, de m'en faire part, puiſque nous chommons aujourd'huy la feſte d'Hercule, qui eſt un Dieu amoureux auſſi bien que vaillant.

TEOMNESTE. Tu conterois plutôt, Lycinus, les flots de la mer, & le petits floccons de neige, qui tombent en Hyver ſur les campagnes, que le nombre de mes amours; & l'on diroit que Cupidon a épuiſé ſur moy tous ſes traits, & qu'il ne s'en eſt point reſervé pour bleſſer les autres. Car je paſſe toûjours d'amour en amour, & en ay fait un nouveau, avant qu'eſtre défait du premier; ou plutôt, d'un ſeul il en renaît

renaît plusieurs, comme des têtes de l'Hydre, sans qu'Iolas même me pût soulager. Aussi le feu qu'on t'allume incessamment, ne s'éteint jamais ; & il semble que l'amour est comme une abeille dans mes yeux, qui cherche par tout les beautez, sans en estre jamais rassasié. Je doute quelques-fois si ce n'est pas un effet du courroux des Dieux, & si je n'ay point offensé Venus & Cupidon, comme ces illustres coupables qui ont ressenty leur fureur.

LYCINUS. Quoy ! Téomneste se fâcheroit d'estre nai homme, & d'aymer ce qui est beau, & chercheroit des remedes pour se guerir d'une maladie si agréable ! Tu devrois plutôt benir le Ciel, de ce qu'il ne t'a point destiné comme les autres à l'exercice penible des Armes ou de l'Agriculture, ni à un sale & indigne trafic, & aux inquietudes du marchand & du pilote ; mais à une vie delicieuse, dont les tourmens mêmes sont doux, & où l-on passe continuélement de l'amour à la joüissance, & de la joüissance à l'amour, sans aucune interruption de plaisir ni de delices, puis-qu'il y en a même dans les desirs & les esperances. Tandis que tu me faisois ce long récit, je voyois nager tes yeux dans la volupté, & le ton de ta voix se changer ; ce qui me faisoit assez conoître que tu n'avois pas seulement aymé ces choses, mais que tu en aymois encore le souvenir. S'il te reste donc quelque particularité à conter, comme à Ulysse, de tes longues & agréables erreurs, fais-en icy un sacrifice à Hercule, pour rendre son service accomply, & celebrer pleinement sa feste.

TEOMNESTE. C'est un Dieu carnassier, Lycinus, qui n'ayme pas les sacrifices qui ne fument point ; mais puisque tu veus solenniser cette feste par des discours amoureux, metons fin aux miens qui ont commencé de trop bonne-heure, & t'ont réveillé sur le point du jour ; & tirant ta Muse de ses exercices ordinaires, fay-luy achever gayement la journée à l'honneur du Dieu, & prononce hardiment lequel te plaît le plus de l'amour des femmes ou de l'amour

l'amour des garçons: car comme tu n'és engagé, ni à l'un ni à l'autre, tu en peus beaucoup mieux juger que moy, qui suis piqué sur le jeu, & qui aime éperdûrément tout ce qui est beau.

LYCINUS. Penses-tu que ce discours n'ait rien de serieux? Ce n'est pas mon avis; & il me souvient encore d'une dispute que j'oüys il n'y a pas longtems sur ce sujet, où je vis combatre deux Champions avec tant de force & d'adresse, que je doutay quelque tems qui remporteroit la victoire; & si tu veus, je te feray le recit de leur combat. *Ils n'estoient pas comme toy engagez dans l'une & l'autre passion; mais chacun avoit la siene particuliere, & condamnoit celle de son voisin. *Celà sera expliqué plus bas.

TEOMNESTE. Que je serois heureux d'entendre une si agréable dispute! Je vais m'asseoir vis-à-vis de toy, & ne me leveray point que tu n'ayes achevé.

LYCINUS. Comme j'avois dessein de naviger en Italie, je m'embarquay sur un brigantin, où je fus conduit par une troupe de gens de Létres, qui ne me quitoient qu'à regret, pour la longue habitude que nous avions eüe ensemble. Lors que j'eus pris congé d'eux, & prié les Dieux de vouloir benir mon voyage, je montay sur mer, & m'assis prés du Pilote. Mon dessein n'est pas de te conter par le menu toutes les avantures de nôtre navigation; mais aprés avoir rasé la côté de Cilicie & de Pamfilie, d'une viteſſe incroyable, à l'aide des vents & des rames, & traversé, avec difficulté, les Isles Chélidonienes, heureuses bornes de l'ancienne Gréce, nous entrâmes dans la mer de Lycie, & abordâmes à toutes ses villes, qui n'ont plus rien de leur ancienne felicité. Nous tâchions donc d'adoucir par divers contes l'ennuy de nôtre voyage; & lors que nous fûmes arrivez à Rhodes, nous resolûmes d'y sejourner, pour nous remétre du travail de la mer; si bien que les Matelots tirans à sec leur navire, dresserent leurs petites cabanes sur le rivage. Mais pour moy, je m'acheminay tout doucement au logis qui m'estoit préparé

vis-à-vis du Temple de Bachus, & en paſſant je contemplois avec plaiſir les beautez d'une ville qui a quelque choſe de celles du Soleil, à qui elle eſt conſacrée. Comme je me promenois ſous le portique du Temple que j'ay dit, & conſiderois tout à loiſir ſes diverſes peintures, me remetant dans l'eſprit avec joye les Fables anciennes, que quelqu'un de ceux qui eſtoient preſens m'interpretoit, lors qu'il y avoit quelque myſtere caché, Il m'arriva au ſortir de là un des plus grands plaiſirs qui puiſſe arriver en un päys étranger, qui eſt de rencontrer quelque perſonne de cõnoiſſance. Car je trouvay deux de mes anciens amis, que tu as veus ſouvent icy avec moy, le beau Cariclés de Corinte, qui eſt toûjours ſi bien peigné & ajuſté pour plaire aux Dames; & l'Aténien Callicratidas, beaucoup moins coquet, comme celuy qui a en tête l'amour des garçons, juſqu'à faire des imprecations contre Prometée, tant il abhorre les femmes. Du reſte, grand Avocat & ſçavant dans les afaires, qui aime la lûte & les autres exercices, pour contenter, à mon avis, ſa paſſion. D'auſſi loin qu'ils me virent, ils coururent m'embraſſer, & me prierent chacun, ſelon la coûtume, de prendre leur logis. Mais je m'en défendis le mieux que je peus; & pour les métre d'acord, je leur dis qu'ils viendroient tous deux ce jour-là manger chez moy, & qu'en ſuite j'irois chez eux, parce que je voulois eſtre à Rhodes trois ou quatre jours. Je fus donc l'hôte le premier jour, Callicratidas celuy d'aprés, & Cariclés le troiſiéme. Je remarquay en la maiſon de chacun des preuves veritables de leur amour. Car l'Aténien n'avoit chez luy que de beaux garçons; & ſi-tôt qu'ils devenoient grands & barbus, il les envoyoit en ſes terres pour adminiſtrer ſon bien; Mais Cariclés n'eſtoit ſervy que par des femmes, & l-on voyoit à peine chez luy un homme, ſi ce n'eſtoit quelque enfant ou quelque vieux Cuiſinier, qui ne pouvoit donner de la jalouſie. Cependant, il y avoit toûjours entr-eux quelque different ſur ce ſujet, que j'avois

aſſez

assez de peine à apaiſer. Comme je leur eus dit mon deſſein, ils voulurent eſtre de la partie, ayans envie de voir l'Italie auſſi bien que moy ; & lors que nous fûmes arrivez à Cnide, nous reſolûmes d'y deſcendre pour voir le Temple, & la Venus de Praxitilé, avec les autres raretez du päys. Nous y abordâmes doucement & ſans peine, comme ſi la Dëeſſe même eût conduit nôtre vaiſſeau. Les autres en arrivant, eurent ſoin de ſe pourvoir de ce qui leur eſtoit neceſſaire : mais pour nous, nous courûmes toute la ville, rians de la licence du peuple, qui eſtoit grande, comme dans un lieu conſacré à Venus. Aprés avoir veu le Portique de Soſtrate, & les autres curioſitez de la ville, nous vinmes au Temple de la Dëeſſe, Cariclés & moy fort gayement ; mais Callicratidas à regret ; & l'on voyoit bien qu'il eût preferé le Cupidon de Teſpie, à la Venus de Cnide. Dés que nous fûmes à l'entrée du Temple, nous vîmes des marques de la preſence de la Dëeſſe. Car la partie du parvis qui eſt découverte, au lieu d'eſtre pavée à l'ordinaire, eſtoit remplie d'arbres fruitiers, qu'on voyoit tout chargez de fruits, parmy leſquels eſtoient entremélez quelques platanes, & quelques cyprés, pour avoir de l'ombre. Là fleuriſſoit le myrte, conſacré à la Dëeſſe, & le laurier même, quoy que ſon ennemy. Chaque arbre eſtoit entortillé de lierre, ou de pampres chargez de raiſins, qui faiſoient un bel ombrage ; outre que Bachus & Venus s'accordent fort bien enſemble, & font un mélange tres-agréable. Sous ces arbres eſtoient dreſſées des tentes pour le peuple ; car on y voyoit peu d'honêtes gens, ſous leſquelles pluſieurs ſe réjoüiſſoient, & prenoient des plaiſirs conformes au lieu. Aprés avoir admiré toutes ces merveilles, nous entrâmes dans le Temple, où brilloit au milieu la ſtatüe de la Dëeſſe, qui ouvroit à demy les levres, comme une perſonne qui ſoûrit. Elle eſtoit toute nüe depuis les pieds juſqu'à la tête ; mais comme ſi elle eût oublié ce qu'elle eſtoit, elle cachoit d'une main ce qu'il ſem-

ble que Venus ne devroit point cacher. Du reſte, l'induſtrie de l'Artiſan s'eſtoit efforcée de ſurmonter ſa matiere; ſi bien que la dureté du marbre exprimoit les traits les plus delicats d'un ſi beau corps. A ce ſpectacle, Cariclés s'écria comme hors de ſoy: O Mars, mile fois heureux, d'avoir eſté ſurpris couché avec la Déeſſe de la Beauté! & qui plus eſt, lié avec elle par des chaînes qui ne ſe pouvoient rompre. Et là deſſus s'aprochant, il étendit le cou le plus qu'il pût pour la baiſer. Cependant, Callicratidas demeuroit froid & penſif; mais comme le Sacriſtain nous eut fait entrer par une fauſſe-porte, qui eſtoit de l'autre côte, pour voir la ſtatüe de toutes parts, il s'écria plus fort que Cariclés; Dieux! que ces épaules ſont bien tournées! ces flancs charnus! ce derriere ni trop gros ni trop petit! ces cuiſſes pleines & bien proportionnées auec la jambe! Tel dans le Ciel, Ganymede, verſe le Nectar à Jupiter. Car pour moy, je ne voudrois pas prendre le verre de la main d'Hebé. A ces mots, qu'il prononça comme en fureur, Cariclés demeura tout immobile, & laiſſa couler des larmes, ſoit de compaſſion, ou de dépit. En-ſuite, ayant aperceu quelque tache à la cuiſſe de la Déeſſe, qui paroiſſoit d'autant plus, que le reſte eſtoit d'un marbre blanc tres-poly, je creus que c'eſtoit un defaut de la pierre, comme il arrive aſſez ſouvent, veu que les plus grandes beautez même ne ſont pas ſans quelque legere imperfection qui en rehauſſe l'éclat, au lieu de le diminüer; & admiray l'adreſſe de l'ouvrier, d'avoir ſceu cacher ce defaut en un endroit ou il n'eſtoit pas ſi incommode. Mais le Sacriſtain, ou plutôt la Sacriſtine, car on tient que c'eſt une femme, nous fit un diſcours qui nous étonna. Elle nous dit qu'un jeune homme d'illuſtre naiſſance, mais dont l'infamie a fait perdre le nom, pouſſé de quelque mauvais genie, vint à s'embraſer de l'amour de cette ſtatüe. Il paſſoit donc tout le jour dans le Temple à la contempler, ayant toûjours les yeux fichez ſur elle, & murmuroit tout bas des plaintes amoureuſes, comme

me pour exhaler ſon feu, & adoucir le tourment qu'il enduroit. En-ſuite il jetoit des dez ; & quand il avoit bien rencontré, la ſalüoit profondement, pour la remercier de cette faveur. Mais ſi la fortune luy eſtoit contraire, il faiſoit des imprecations contre la ville & contre ſoy-même, comme ſi tous les mal-heurs du monde luy fuſſent arrivez, & tâchoit à corriger cette chance par une raillerie. Sa paſſion continüant, toutes les parois du Temple, & les arbres qui l'environnent, ne parloient que de ſon amour. Il metoit Praxitéle au deſſus de Jupiter, & donnoit tout ce qu'il avoit en ôfrande à la Dëeſſe. On creut d'abord que c'eſtoit par devotion ; mais à la fin tranſporté de fureur, il ſe cacha la nuit dans le Temple, & l'on découvrit le lendemain cette marque de la violence de ſa paſſion, ſans qu'il parût plus depuis, ſoit qu'il ſe fût precipité en bas des rochers, ou dans la mer. Comme la Sacriſtine eut achevé ſon recit, La ſtatüe donc d'une femme, s'écrie Cariclés, eſt capable de donner de l'amour : Et que ne fera point l'original ? Pour moy je prefererois une de ſes nuits, au ſceptre de Jupiter. Nous ne ſçavons point encore, répondit Callicratidas en ſoûriant, ſi arrivant à Teſpie, nous ne trouverons point pluſieurs hiſtoires ſemblables de la ſtatüe de Cupidon. Aprés quelque conteſtation de part & d'autre, je les obligeay à une conference reglée. Car il n'eſt pas encore tems, leur dis-je, de retourner au navire, & nous ne pouvons employer plus agréablement nôtre plaiſir. Quitant donc ce Temple où pluſieurs pelerins abordent, entrons ſous quelqu'un de ces cabinets pour decider vôtre different, à la charge que le vaincu ſera contraint d'acquieſcer, ſans importuner plus le vainqueur. Ils aprouverent tous deux mon avis, & nous ſortimes tous enſemble, moy fort content, & eux triſtes & réveurs, comme s'il eût eſté queſtion de diſputer le prix aux jeux Olympiques. Lors que nous fûmes arrivez à l'endroit le plus épais ; Voicy le champ de bataille, leur dis-je, ou ſe doit terminer

vôtre different. Nous y entendrons chanter les Cigales sur nos têtes; & en disant cela, je pris place au milieu d'eux, pour servir comme de Juge, & m'assis avec le sourcil d'un Senateur de l'Areopage. Cariclés, à qui il écheut de parler le premier, passant la main sur son front, demeura quelque tems à réver, puis commença ainsi: Je t'invoque, grande Déesse, qui presides en ces lieux sacrez. Toy que les Graces accompagnent, & à qui tout ce qu'il y a de beau au monde doit sa naissance comme sa perfection. Les discours d'amour ont besoin particulierement de ton assistance, puisque tu en és la mere. Vien verser sur ma langue ce doux * Nectar qui charme nos cœurs, & ce je ne sçay quoy qui ravit tout le monde en admiration. Vien défendre la cause de ton sexe & la tiene, contre des monstres qui veulent renverser l'ordre de la nature, & qui ne peuvent soufrir que nous demeurions tels que nous sommes nais. J'ateste le Principe éternel, qui par l'assemblage & le mélange des Elémens, a produit tout ce que nous voyons; & sçachant que nous estions les mortels, & que rien ne pouvoit engendrer seul, a fait la difference des sexes pour conserver chaque espéce, & remédier par là à la briéveté de nôtre Estre. Pour cela, il a donné au mâle & à la femele un amour réciproque l'un envers l'autre; & aprés avoir distingué leur nature, y a étably des bornes éternéles, qui ne peuvent estre violées sans la ruine de l'Univers, & l'anéantissement du genre humain. Cet ordre a continué depuis le commancement du monde, jusqu'à présent; l'homme n'engendre point l'homme, tout seul, mais cet honneur est partagé entre la femme & le mary. Tandis que le siécle d'Or a duré, & que les hommes ont conservé la pureté de leur Estre, ils ont suivy les saintes loix de la Nature, sans avoir d'autres desirs que ceux qu'elle leur inspire. Mais peu à peu le monde venant à se corrompre, ils se sont laissés aler à des plaisirs défendus, se sont regardez l'un l'autre d'un œil lascif, & ont semé dans un champ

* *La persuasion.*

champ sterile, sans en pretendre autre fruit qu'une fausse & imparfaite volupté. Le mal ayant gagné plus avant, des garçons ils en voulurent faire des femmes; * mais les miserables qui soufrent ce supplice, qu'on peut dire le plus grand de tous, puisqu'il détruit nôtre nature, passent en un instant de l'enfance à la vieillesse; & se fânent en leur fleur, avant que d'avoir porté du fruit. Monstres d'une nature ambiguë, qui quitent ce qu'ils sont, pour devenir ce qu'ils ne sont point, & ce qu'ils ne peuvent estre; & pour demeurer plus long-tems enfans, cessent d'estre hommes. Ainsi cette volupté criminéle & maîtresse de tous maux, en inventant tous les jours de nouveaux plaisirs, est tombée dans une extravagance qui fait horreur, pour vouloir pratiquer toute sorte de débauches. Mais si chacun se contenoit dans les bornes de la Nature, comme ont fait les animaux, nôtre vie seroit exemte de crimes & de suplices. Les Lions ne brûlent point pour les Lions; les Taureaux & les Beliers ne caressent que leurs femeles; tout ce qui nage & qui vole, respecte ces divines loix, l'homme seul, qui se pique d'une fausse opinion de sagesse, est celuy qui les a violées, & qui a employé la lumiere de sa raison pour se corrompre. O insensé, quelle nouvéle fureur s'est alumée dans tes veines? Quelle aveugle manie te fait rechercher ce que tu devrois fuir? Si chacun vouloit faire ainsi, que deviendroit le genre humain? Cependant, nos nouveaux Socrates, pour abuser les foibles esprits, déguisent leur sale amour sous un faux masque de vertu; & se pensent bien défendre, en disant, Qu'ils ne sont pas amoureux du corps, mais de l'esprit. Mais, ô venerables Filosofes, pourquoy laissez-vous donc ceux que l'âge & l'experience rendent plus dignes de vôtre amitié, pour aymer de jeunes garçons qui n'ont rien de recommandable que leur beauté & leur jeunesse? Est-ce que vous croyez qu'il n'y a que ce qui est beau, qui soit digne d'estre aymé, & confondez, sans y penser, l'amitié avec l'amour? Ou si vous

* Exemples.

si vous croyez que les vertus du corps & celles de l'ame ne sont jamais separées ! Homere vous aprend le contraire, lors qu'il dit, parlant de quelqu'un, *Que sous un beau corps il logeoit un vilain esprit* : En un autre endroit il prefere de bien loin le sage Ulysse au beau Nirée ; & dit, *Que les Dieux ont partagé leurs faveurs, & donné aux uns un avantage, & aux autres un autre.* Pourquoy est ce que la Sagesse, la Justice, & tout le sacré chœur des Vertus ne vous touche point, & que vous estes transportez d'amour pour de jeunes étourdis ? Faloit il aymer Fédre, aprés avoir trahy son amy *, ou Alcibiade qui d'une main sacrilege mutiloit les statües des Dieux, & d'une pareille audace divulguoit les mysteres d'Eleusine dans une débauche ? Mais tandis qu'il n'a point de barbe, il vous est aymable, & chacun le fuit, depuis qu'il est devenu sage. Pourquoy couvrant de beaux noms de vilaines choses, apellez vous vertu de l'ame, ce qui n'est que beauté du corps, dont vous estes plus amoureux que de la sagesse ? Mais arrêtons-nous là, de peur qu'il ne semble que nous ayons pris à tâche de deshonorer de grands personnages ; Et passans à la volupté, dont vous estes si transportez, faisons voir que l'amour des garçons n'est pas comparable même en ce point, à celuy des femmes. Vous m'avoüerez que plus l'objet de nôtre amour est de durée, & plus il est agreable. Il seroit à souhaiter que les Destins nous eussent accordé une vie plus longue, ou plus heureuse ; mais puis que quelque démon envieux a racourcy nôtre felicité par le retranchement de nos jours, il faut tâcher de la faire durer le plus que nous pourons. Or une femme est capable d'estre aymée long-tems ; & quoy que la fleur de sa beauté ne dure pas toûjours, elle a neantmoins dequoy contenter nos desirs, & entretenir nôtre passion. Mais un beau garçon, aprés ses premieres années, n'est plus propre à cet office, & devient trop mâle pour servir de femme. Parleray-je du plaisir qu'elles ont commun avec nous, ce qui redouble le nôtre ? car nous sommes

* *Lysias.*

mes nais pour la societé, & non pas pour mener une vie sauvage & solitaire, d'où vient que nous mangeons ensemble, & faisons servir la table de lien à nôtre amitié. En un mot, nous sentons redoubler nôtre joye, & diminüer nos déplaisirs, par la part que les autres y prennent. Or le plaisir que l'on prend avec les femmes, a cela de particulier, qu'il en oblige deux au lieu d'un; & ainsi multiplie la volupté en la communiquant, puisque même au dire de Tiresias, elles y prennent plus de plaisir que nous. Mais quelque grand qu'il soit, il accroît le nôtre, au lieu de le diminüer; & nous ne pouvons, sans injustice, leur envier une partie du contentement qu'elles nous donnent. Il faut estre bien tyran ou bien barbare, pour vouloir prendre des plaisirs où les autres n'ayent point de part, sur tout lors que celuy qui le donne, en peut prendre sans en ôter, & nous l'augmente plutôt en le prenant. C'est ce qu'on ne peut pas dire de l'amour des garçons; car bien loin d'y recevoir du contentement, ils y soûfrent du deplaisir; ce qu'ils témoignent assez par leurs larmes, même aprés que la douleur est passée, sans parler du regret éternel qui leur en demeure; de sorte que c'est le plus grand affront qu'on leur puisse faire, que de leur reprocher ce crime. Que si l'on peut passer plus avant en des chose qu'il n'est honête ni de dire ni de faire; Si je devenois assez furieux pour m'écarter du cours ordinaire de la Nature; j'aimerois mieux que ce fût avec une femme qu'avec un garçon, parce que c'est un objet plus aimable, & qui me peut donner l'une & l'autre volupté; au lieu qu'un garçon ne me peut accorder que la moindre. Si donc les femmes nous peuvent plaire encore en ce point, retranchons pour le moins cet autre amour, si nous ne voulons aussi leur permétre de s'entr'aimer comme des Trihades, & de faire ensemble un amour monstrueux & inimaginable. Car combien est-il plus juste que les femmes deviennent hommes, que de voir les hommes devenir femmes, puisque chaque chose tend à sa perfection? Comme

Cariclés eut dit cela avec beaucoup d'ardeur, regardant ſon rival de travers, comme s'il eût eſté coupable d'un crime énorme ; Je jétay doucement les yeux ſur Callicratidas, & luy dis, Que je penſois eſtre dans l'Areopage à juger de quelque meurtre ou de quelque empoiſonnement, tant les diſcours de Cariclés m'avoient touché ; Qu'il eſtoit tems qu'il dépliât l'éloquence de ſon * päys, pour reſiſter à un ſi puiſſant ennemy. Aprés avoir donc fait quelque ſilence, pendant lequel il paroiſſoit plein d'inquietude, & agité en ſon eſprit de diverſes penſées, à la fin il parla ainſi. Si les femmes avoient quelque pouvoir dans l'Eſtat, elles t'éliroient ſans doute pour leur protecteur, Cariclés, & te dreſſeroient des ſtatües, puiſque tu témoignes tant de paſſion pour elles, & que tu défens mieux leur cauſe, qu'elles mêmes: Quand ce ſeroit cette illuſtre Argienne † qui prit les armes contre les Lacedemoniens, pour laquelle Mars eſt mis entre les Dieux des femmes à Argos ; ou cette petite ſucrée de Sapfo, dont Leſbos ſe vante ; ou Théane la Pythagoriciene, & peut eſtre que Périclés même n'en auroit pas tant dit pour Aſpaſie. Mais s'il eſt permis à un homme de défendre la cauſe des hommes, ſans offenſer la Déeſſe qui preſide en ces lieux, puiſque je ne condamne point ſon amour ; Je diray que je penſois d'abord que toute cette diſpute ne ſeroit qu'un jeu ; mais puiſque Cariclés d'une galanterie en a fait un crime, & a apellé à ſon ſecours la Filoſofie, pour la défenſe des femmes, je puis bien emprunter les mêmes armes pour le combatre, veu qu'il n'y a que le veritable amour, dont je parle, qui puiſſe joindre la vertu avec la volupté. Et pleût aux Dieux que nous fuſſions ſous l'ombrage frais de cet arbre ; ‡ où Socrate entretenoit Fédre, & tenoit ces divins diſcours que Platon raporte. Peut-eſtre qu'il entouvriroit ſon écorce, comme ceux de Dodone, pour m'oüir ſoûtenir un amour dont il a eſté ſi ſouvent témoin. Mais puiſque nous ſommes ſeparez de ces lieux pandés mere & des montagnes,

* *Athénes.*

† *Telé fille.*

‡ *Platon.*

& que

& que je suis contraint de me défendre en une terre étrangere ; car le voisinage du Temple de Venus est avantageux à mon ennemy, il faut redoubler mes efforts, pour ne point trahir la Verité, ni abandonner la justice de ma cause. Assiste-moy seulement de ta presence, celeste Amour, Pere des mysteres cachez, & protecteur de l'Amitié, qui n'es pas un petit enragé comme ton rival, mais le premier-nai du premier Principe, & tout parfait dés ton commencement. C'est toy qui as tiré l'Univers du Câos où il estoit ensevely ; & le releguant au fonds du Tartare, où il est enfermé de portes d'airain, qu'il ne sçauroit jamais rompre, tu-as couvert pour quelque tems la lumiere de tenebres, à la faveur desquelles tu-as produit tout ce que nous voyons, tant ce qui a vie, que ce qui n'en a point, & versé dans nos ames les semences de l'Amitié, qui se perfectionnent avec le tems, aprés avoir esté infuses dans nos cœurs encore tendres. Car pour le mariage, il a esté introduit par necessité, pour la conservation de l'espece, mais l'amour des garçons est un ouvrage de la raison. Or les choses qui sont inventées pour le plaisir ou la bienseance *, sont bien plus belles & plus parfaites que celles qui se font par une necessité presente, comme l'honête est preferable à l'utile & au necessaire. Pendant la rudesse du premier âge, que l'art & l'experience n'avoient pas encore trouvé les commoditez de la vie, on se contentoit des choses ordinaires, parce qu'on n'avoit pas le loisir ni l'industrie de chercher les autres. C'est ainsi qu'on vivoit du commencement, d'herbes, de fruits & de racines ; mais aprés avoir trouve l'invention du bled, on laissa cette premiere nourriture aux bestes ; & personne n'est assez amoureux de l'Antiquité, pour nous vouloir ramener au gland de nos Peres. On n'eut d'abord, pour vêtement, que les peaux des bestes nouvellement écorchées, & pour retraite, que le creux des arbres & des rochers ; puis se façonnant peu à peu, on commença à filer la laine pour se vêtir, & à bâtir des maisons.

* On peut défendre par la toute sorte d'extravagance.

En

En ſuite, ces Arts venans à ſe perfectionner, au lieu d'un vilain drap, on ſe mit à faire de belles étôfes, pour la commodité & pour l'ornement; & au lieu de cabanes, de grands Palais enrichis par dedans de peintures & de tapiſſeries, pour cacher la difformité de la pierre. Que perſonne donc ne demande des exemples de l'amour des garçons dans les premiers Siecles; car celuy des femmes eſtoit trop alors neceſſaire pour la propagation du genre humain; mais il s'eſt introduit peu à peu dans le monde avec la Filoſofie, comme l'Eloquence & la Politeſſe. Il ne faut donc pas condamner les derniéres inventions, comme ſi c'eſtoient les pires, ni préférer un amour à l'autre, parce qu'il eſt plus ancien; mais gardant les vieilles coûtumes comme néceſſaires, loüer les nouvelles comme les meilleures. Je ne pouvois m'empécher de rire, lors que j'entendois Cariclés nous propoſer l'exemple des beſtes & des Scythes, comme s'il ſe repentoit d'eſtre nai homme, ou Grec plutôt que Barbare. Car il n'eſt pas étrange que les beſtes qui n'ont pas l'uſage de raiſon, ne ſe ſervent pas de ces inventions; & que les nations rudes & groſſiéres n'ayent pas l'avantage de celles qui ſont policées. Si les animaux eſtoient capables de raiſon, ils ne méneroient pas une vie ſauvage & vagabonde, comme ils font; mais vivroient enſemble, & fonderoient des Villes & des Républiques. Les lions n'ayment pas les lions; Pourquoy? parce qu'ils ne Filoſofent point. Les autres beſtes de même, parce qu'elles ne ſont pas capables d'amitié; mais la raiſon & l'experience ont fait cônoître aux hommes, & particulierement à ceux qui ſont les plus civiliſez, que l'homme eſt plus digne d'eſtre aymé que la femme. Ne condamne donc point Cariclés, ce que tu ignores, ou dont tu n'és pas capable, & ne préfere pas un ſot amour à un amour celeſte; mais quite avec l'âge les paſſions de la jeuneſſe, pour prendre de plus nobles habitudes. Conſidere, ſi tu ne l'as encore fait, qu'il y a deux ſortes d'Amour; l'un enfant, qui ne peut eſtre gouver-

verné par la raiſon, & n'eſt que l'ouvrage de la Nature; l'autre celeſte & divin qui n'inſpire que de ſaints deſirs, & ne ſe trouve que dans les grans perſonnages, qui eſtans pleins de ce Dieu, n'aprouvent que la volupté qui ſe trouve mélée avec la vertu. Car il eſt vray, ſelon le Tragique, que l'Amour inſpire deux diverſes paſſions; ou plutôt, que ce ſont deux choſes differentes, exprimées ſous un même nom, comme il y a deux ſortes de pudeur, l'une bonne, & l'autre mauvaiſe. Il ne faut donc pas trouver étrange que la paſſion ait pris le nom de la vertu, & que l'amour de bien-veillance & celuy de concupiſcence s'apellent de même nom. Mais, me direz vous, condamnez-vous le mariage; & voulez-vous bannir les femmes du genre humain? Il ſeroit à ſouhaiter peut-eſtre, ſelon Euripide, qu'on s'en pût paſſer, & obtenir les enfans des Dieux, par des vœux & des ôfrandes; mais puis-que cela ne ſe peut, il faut obeïr à la neceſſité, & laiſſer le choix à la raiſon d'un amour plus honête & plus ſortable. Qu'on faſſe donc cas des femmes pour le beſoin qu'on en a; mais hors de là, point de commerce. Car qui eſt l'homme de bon ſens qui puiſſe ſoûfrir leurs défauts? Qui puiſſe endurer une femme dont toute l'occupation conſiſte à ſe parer; Qui ſeroit le plus ſouvent laide & inſuportable, ſans le fard & les ornemens? Si quelqu'un avoit veu les femmes au ſortir du lict, avant que d'eſtre parées, il en auroit horreur; c'eſt pourquoy elles ne ſe font voir alors à perſonne. Auſſi n'employent-elles pas la matinée comme nous, à des choſes ſerieuſes; mais à ſe peigner & à s'ajuſter, environnées d'un grand nombre de ſervantes, dont les unes leur tiennent un miroir ou un réchaut, les autres un baſſin ou une aiguiére, & toute leur toiléte eſt pleine de boëtes d'onguens, comme une boutique d'Apotiquaire; les uns pour nétoyer les dents, ou pour les blanchir, les autres pour noircir les ſourcis, ou pour rougir les joües & les levres. Mais la plus grande partie du tems eſt employé

employé à la ſtructure de leur coëffeure, qu'elles teignent en noir, ou en une autre couleur, comme on fait la laine, & qu'elles bouclent avec des fers chauds; en ramenant une partie ſur le front pour le couvrir, & laiſſant joüer negligemment le reſte ſur les épaules; aprés l'avoir parfumé avec les plus precieuſes odeurs de l'Arabie, pour leſquelles elles épuiſent ſouvent la bourſe de leurs maris. Leur pied eſt preſſé dans un patin, leur ſein toûjours ſerré pour en paroître plus ferme, leur corps plûtot nud que vêtu, n'eſtant couvert que d'un crêpe ou de quelque étôfe tres-delicate, à travers laquelle on voit toute la forme de leurs membres. Leur viſage donc couvert de fard eſt celuy que l'on voit le moins; mais leur ame eſt encore plus cachée, & comme elle eſt ſans vertu & ſans ſçavoir, elle ſe peut dire plus nüe que le corps. Parleray-je des autres défauts qui coûtent davantage à leurs maris, leurs chaînes, leurs coliers, leurs bracelets, leurs pendans-d'oreilles; car elles ſont toutes couvertes d'or & de pierreries, depuis les pieds juſqu'à la tête. Voilà quel eſt leur équipage, voyons maintenant quelle eſt leur vie; Elles ne ſortent point du logis qu'elles n'ayent achevé de ſe parer, pour aſſiſter à des myſteres, dont les noms mêmes nous ſont inconnus, & qui ſont legitimement ſuſpects aux maris, quoy qu'on n'y admete point d'hommes, puiſque le dedans n'eſt pas plus pur que le dehors. Si-tôt qu'elles ſont de retour, il leur faut eſtre long-tems dans le bain, pour paſſer de là à une table couverte de toute ſorte de mets, où elles ſe crevent de manger, & aprés cela ne laiſſent pas encore de toucher à tout. Je laiſſe à part leurs ſaletez & leurs ordures, qui font qu'on a beſoin d'un bain au ſortir d'avec elles; Je ne parle point de leur diſſimulation, ni de leurs refus affectez, & autres vices, que celuy qui voudroit les éplucher, * comme a fait Ménandre, maudiroit auſſi bien que luy Prometée; & avec tout cela elles trouvent encore des adorateurs. Mais oppoſons un peu à cette vie celle d'un

* *Adultere, envie, &c.*

le d'un jeune garçon, pour en faire mieux voir la difference. Si tôt qu'il eſt levé, & vêtu, ſans tant de façon, il ſort du logis ſous la conduite de ſon precepteur, ſuivy de quelques valets qui luy portent, non pas des peignes ni des miroirs, & autre équipage du luxe, mais des portefeuilles & des livres qui contiennent les plus belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propoſe à imiter. Quelquesfois on luy portera ſa lyre, s'il va chez le Muſicien. Aprés avoir paſſé une partie de la matinée dans les Sciences, il s'exerce aux armes, au maneige, ou à la lûte, & aux autres exercices du corps, méditant déja dans la paix le dur métier de la guerre. En-ſuite, il ſe baigne légérement, & mange ſobrement, pour eſtre capable aprés dîné de vaquer à des choſes ſerieuſes. Car il donne encore le reſte du tems à l'étude: & aprés avoir paſſé ainſi tout le jour dans les exercices de la Vertu, il dort la nuit ſans inquietude & ſans trouble. Qui n'aymeroit donc un tel garçon, s'il n'eſt tout à fait inſenſible! puis que dans un corps mortel il exerce des vertus immortéles? Puiſſe-je le reſte de mes jours vivre en paix avec luy, ſans l'abandonner un moment, & joüir toute ma vie de ſon aymable entretien! Que s'il tombe malade, comme la vie humaine eſt ſujéte à mile accidens je veus eſtre malade avec luy; s'il monte ſur mer, je le veus ſuivre; s'il eſt ataqué je le veus défendre; s'il eſt pris, je renonce à ma liberté; s'il meurt, je le veus accompagner au ſepulchre, & qu'on nous enferme tous deux en même tombeau. Tels ont eſté Oreſte & Pilade; car je ne veus que des Heros pour exemple; qui ont vêcu tous deux enſemble des leur plus tendre jeuneſſe; vengé tous deux la mort d'un Pere, couru tous deux même fortune. Si l'un eſtoit malade, l'autre le conſoloit & ſentoit ſes maux plus vivement que les ſiens; s'il eſtoit accuſé, il le défendoit. Leur amitié n'a pas eſté renfermée dans les bornes de la Grece, ils l'ont portée juſqu'en Scythie; & lors qu'ils furent arrivez dans la Cherſonéſe Taurique,

l'un

l'un perſecuté des furies vengereſſes de ſa Mere, écumoit par terre; & l'autre en ce triſte eſtat, luy rendoit les devoirs, non ſeulement d'amy, mais de Pere. Et quand il fut ordonné que l'un demeureroit pour eſtre immolé à Diane, & que l'autre en iroit porter les nouvelles à Mycénes, chacun voulut mourir pour ſon amy, comme s'il eût vécu en luy; & fût mort en ſoy. Quand cét amour donc qui s'eſt formé dés l'enfance, vient à ſe confirmer par l'âge & par la raiſon; álors celuy que nous avons aymé, avant qu'il fût capable d'aymer, commence à nous rendre la pareille, & l'amitié ſe renforce tellement, qu'il eſt difficile de recõnoître l'amant d'avec l'aymé: la paſſion de l'un eſtant paſſée dans l'ame de l'autre, comme une image qui refléchit dans un miroir. Pourquoy donc condamnes-tu comme une volupté étrangere, une doctrine receüe du ciel, qui a eſté tranſmiſe de main en main juſqu'à nous, & que nous devons cultiver, comme eſtant conforme à nôtre Nature, & confirmée par l'exemple des Heros? Cette diſcipline Socratique eſt aprouvée par les Oracles, qui ont jugé ce perſonnage le plus ſage de tous les hommes. Car entre les autres preceptes qu'il nous a laiſſez pour bien vivre, il aprouve l'amour des garçons comme une choſe utile à la Republique. Il les faut donc aymer, a ſon exemple, comme il faiſoit Alcibiade, ſans conſumer ſon amour en des plaiſirs de peu de durée, mais l'étendre juſqu'à la vielleſſe, en reverant ce ſacré lien; car de cette ſorte la vie ſera douce & tranquille, la conſcience n'eſtant tourmentée d'aucun remors, ni ſoüillée d'aucun crime; & la reputation des perſonnes qui auront vécu de la ſorte, vivra encore aprés leur mort. Le ciel même, ſelon la doctrine des Filoſofes, les recevra au ſortir de la terre. Aprés que Callicratidas eut dit cela avec beaucoup de chaleur, comme un jeune homme plein de l'amour de la gloire; J'arrétay Cariclés qui vouloit répondre, parce qu'il eſtoit tems de retourner à nôtre vaiſſeau. Et comme ils me priérent de prononcer

cer sur leur different, je leur dis, Que leurs discours ne me sembloient pas faits sur le champ, mais le fruit d'une plus longue meditation; parce qu'ils n'avoient rien oublié de ce qui se pouvoit dire sur ce sujet, & s'estoient servis de raisons solides, & de paroles choisies; Que je souhaiterois donc de pouvoir remétre le jugement à une autre fois, pour y deliberer à mon tour, & voudrois, s'il se pouvoit, adjuger à tous deux la victoire. Mais parce que cela estoit impossible, & qu'ils ne cessoient de me persecuter; je leur dis naïvement. Que je tenois le mariage necessaire, & tres-heureux, lors qu'on avoit bien rencontré; mais que je croyois l'amour des garçons, qui est une introduction à l'amitié, digne des seuls Filosofes; c'est pourquoy je ne permétois qu'à eux seuls de les aymer, comme les femmes n'estans pas dignes de leur amour. Ne te fâche donc pas, dis-je, Cariclés, si Corinthe le cede pour ce coup à Athénes. En disant cela, je me levay sans âtandre leur réponse, heureux, de voir Cariclés plus triste que si on luy eût prononcé son Arrest de mort; & l'autre plus joyeux que s'il eût gaigné le prix aux jeux Olympiques; aussi nous trasta-t-il splendidement pour récompense: J'essayay cependant de consoler Cariclés, en le cajôlant sur son éloquence, & sur ce qu'il avoit si bien défendu la plus mauvaise cause. Voilà ce qui se passa dans nôtre sejour de Cnide; Dy-maintenant ce qui t'en semble & si tu aprouves mon jugement.

THEOMNESTE. En doutes-tu? & crois-tu que je ne sois pas assez habile pour voir ce qui est raisonnable? J'estois si transporté pendant ton recit que je pensois estre à Cnide, & que ce logis fût le Temple de la Déesse. Mais pour te dire mon avis librement, & ne te rien celer en un jour de Feste, & de la Feste d'Hercule qui a esté fort galant; je trouve la harangue de Callicratidas un peu trop grave & trop serieuse, & crois que ce seroit un supplice, aimant un beau garçon & couchant avec luy de demeurer comme un Tantale, * à avoir l'eau jusqu'au yeux, sans

* C'est ne raillerie pour-

pouvoir se desalterer. Car ce n'est pas assez de voir ce qu'on aime, ni d'estre assis auprés de luy à entretenir, puis que la veüe & l'entretien ne sont qu'un degré à la joüissance. Mais pourquoy m'expliquer davantage en ces matieres, * laissons l'amour chimerique aux Filosofes, & imitons Socrate qui ne se contentoit pas d'aimer simplement Alcibiade, mais dormoit avec luy; dequoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'Achille en usoit de même avec Patrocle: ce qu'on peut juger par ses regrets, où il méle quelque chose qui passe jusqu'à l'amour. Quelqu'un dira peut-estre que cecy n'est pas honête, mais pour le moins il est veritable.

* *Il y a icy une page de saletez retranchée.*

LYCINUS. Je ne soûfriray pas, Theomneste, que tu jétes les fondemens d'une nouvéle dispute, ni que tu tiennes d'autres discours que ceux qu'on peut entendre en un jour de Feste. Mais sans plus tarder, alons sur la place voir alumer le bûcher d'Hercule, & representer sa Catastrofe sur le Mont Oëta.

TA-

TABLE

Des Matieres plus Considerables des Dialogues de LUCIEN.

A.

Abdere, Comment les Habirans de cette ville, devinrent presque tous Comediens 272
Abonus, Où est située cette ville 348
Achille, Quels estoient ses regrets pour sa gloire perdüe 118
Accusateurs des hommes aprés leur mort, quels 144, 145
Adonis, Par qui ravy à Venus, & Comment il fut rendu pour moitié 58
Aetion, Pourquoy particulierement honoré aux jeux Olympiques 261
Ajax, Comment mourut, & comment Ulysse fut cause de sa mort 137
Alcyon, Quel Oyseau, & l'Histoire de sa metamorfose 35, 36
Alexandre, Sa harangue en presence de Minos, avec le dénombrement de ses victoires, & Avec quel succés 113, 114. Pourquoy soûffroit qu'on l'apellât fils de Jupiter 114, 115. Comment traita Aristobule pour luy avoir donné des loüanges excessives 275. Comment il rebuta celuy qui vouloit faire son image du Mont Athos. *ibid.* Pourquoy desiroit il de retourner en vie aprés sa mort 284
Alexandre, Ou le faux Profete 345
Alfée, Fleuve, de quelle Fontaine amoureux 82
Ambre, Quelle production 78
Ambrosie, D'où l'on peut conjecturer qu'elle n'est pas si excellente 166
Amour, Combien c'est une chose libre 46. Il est traité de toutes sortes d'Amours depuis la page 399 jusques à la fin.
Amymone, Comment, & par qui changée en Fontaine 86
Anacarsis, Quel Filosofe, & où il enseigna 267
Andromede, Par qui, & comment delivrée du monstre qui la devoit devorer 92. Pourquoy elle avoit esté atachée au rocher 93
Annibal, Contestation de ce Capitaine contre Alexandre, à qui passera le premier en l'autre monde 111. Leurs harangues devant Minos 112, 113, 114
Antisthenes, Combien peu d'estat ce Filosofe faisoit de la mort 134
Antiloque, Fils d'Amfiaratis, à quoy s'employoit aprés la mort de son Pere 351
Antiochus Soter, Sa modestie aprés la Victoire 265
Apis, Quel Dieu, & quels sont les Sacrifices qu'on luy fait 169

Apollon, Pourquoy ne put estre aimé de Daphné 46. Ce que la Religion attribüe à Apollon, & où adoré 164, 166
Apparence, Comment se doit distinguer d'avec la verité 244
Aprehender, Que c'est proprement 183
Arcades, Pourquoy ne voulurent point recevoir l'Astrologie 389
Arethuse, Fontaine, quelle, & par qui recherchée 82
Argent, Remede à tous maux 30
Arion, Quel, & de son avanture 87
Aristipe, Quel personnage, & ce qu'il sçavoit faire 174. Quel estoit le sommaire de sa doctrine 175
Aristote, Comment abusa de la bonté du naturel d'Alexandre 115
Arrian, Disciple d'Epictete, quel, & ce qu'il a écrit 346
Arsaces, Quel personnage, & dequoy se fâchoit particulierement au passage en l'autre monde 133
Astalafe, Quel, & pourquoy l'on le fait naître de Mars 388
Astrologie, Jugement que fait l'Auteur de l'Astrologie judiciaire 385, 386. Qui en furent les premiers Inventeurs 386. Astrologie défenduë des accusations ordinaires, qui se font contre elle 389
Atheniens, Combien grands railleurs, & grands Filosofes 6, 11
Athletes, Comment s'apatioient aux Jeux Olympiques 250
Atis, Combien chery par la Mere des Dieux 58, 59
Atrée, En quoy preferé à son frere Thyeste 387
Antolique, Fils de Mercure, pourquoy estimé tel 388

B.

Bacchus, Comment enfanté 165. Comment vainquit les Lydiens, Tyrrheniens, & Indiens 368
Bagoas, Quel, & pourquoy il contrefit l'Eunuque 384
Balets, Comparez avec les Tragedies 370
Bellerofon, Comment fut luy même l'instrument de son malheur 232. Pourquoy feint avec un cheval ailé 387
Biens, Quels, & ce qu'il en faut penser 9. De combien de sortes 182
Biton, Quel, & pourquoy heureux. 155

C.

Caldéens, Combien adonnez à l'Astrologie 386
Calydoniens, Pourquoy affligez 163
Callidemidés, Parasite, comment mourut 103
Cambyses, Quel & comment mourut 158
Caron, Pourquoy fait tout quiter dans sa barque 106, 107
Castor & Pollux, Combien semblables, & le moyen de les reconoître 78. Pourquoy ils ne paroissent pas tous deux en même tems dans le Ciel. 79. De quel métier ils se mélent *ibid.*
Centaure, Belle description de la Centaure de Zeuxis 264
Cerés, Comment representée 211

Chaires,

Chaires, Comparées à des bieres, & pourquoy 17
Chaire, De Professeur disputée entre deux Filosofes. 381, 382
Chiron, Pourquoy souhaita la mort 132
Chrysippe, Pourquoy ne se fathe point de servir 178. Quelle estoit sa science 179
Ciel, Sa descriprion selon Homere 166
Cleobis, Quel, & pourquoy estimé heureux 155
Cleon, En quel sens apellé Promethée 6
Cocconas, Bisantin, quel, & sa vie 348
Coeur, De l'homme pourquoy comparé à un but 18
Colomnes, D'Hercule & de Bachus en quel endroit 290
Comedie, Combien, & en quoy differente du Dialogue, & s'ils se peuvent alier ensemble 7. Vie de l'homme semble une comedie, & qui en est le Poëte 146. Ce qu'il faut pour faire que la Comedie soit bonne *ibid.*
Conoissance, De soy-même combien necessaire 98
Consequence, A qui il apartient de tirer des Consequences, & ce que c'est 180
Corybantes, Quelles, & leurs folies 59
Cour, Quelles sont les tourmentes de la Cour, & combien déplorable est le sort des Courtisans 215, & suiv.
Createur, Avantages du Createur sur la creature, selon la Doctrine de nôtre Auteur 36
Creation, De l'homme par Promethée 41. Son utilité *ibid.*
Cresus, Quel, & les propos qu'il tenoit à Solon 155
Cresias, Jugement de son Histoire des Indes 290
Cupidon, Dénombrement des desordres qu'il cause dans le monde 58. Pourquoy craint Pallas 66
Cybelle, Que fit à son Athys 166. Où adorée *ibid.*
Cynique, Pourquoy absous par Rhadamante 212. Quels Filosofes selon le sentiment commun 245
Cyrus, Quel, & les predictions de sa mort 155, 157

D.

Danäe, Par qui condamnée à estre mise dans un côfre avec Persée son fils, & jétée dans la mer 90. Et par qui sauvée 91
Danaus, Comment traitoit ses cinquante filles 85
Danse, D'où a pris sa naissance 365. Qui fut le premier qui se pleut à cét exercice, & l'enseigna aux autres *ibid.* & 366. Comment Jupiter luy doit son salut *ibid.* Divers noms & especes de danses *ibid.*
Danseur, Quelles doivent estre les parties d'un bon danseur 371, 372
Daufins, Pourquoy ils ont tant d'amour pour les hommes 87
Décacheter, Diverses sortes de décacheter des létres 351, 352
Dedale, Et son fils comment donnerent lieu à la Fable 387
Delicats, Comment punis 17
Demea. L'Orateur pourquoy mal traité par Timon 31, 32, 33

Democrite, Pourquoy rioit continuélement, & se mocquoit des hommes 174
Demonax, Sa naissance, & quelle fut sa conversation 390. Ses mœurs & ses apophthegmes 391. jusqu'à 399
Denys le Tyran, pourquoy de livré de ses peines, & de la chimere. 145
Desherité, Declamation d'un fils desherité 328, 329
Dessauter, Que signifie proprement ce terme 367
Devin, Ce que les devins ont ensemble de commun, est montré au sujet du Devin Tiresias 136
Dialogue, Quelle est l'essence du Dialogue 7. Si l'on le peut unir avec la Comedie, & quelles sont leurs differences. *ibid.*
Diane, Par quels peuples adorée 166
Dieux, Pourquoy adorez sous diverses figures d'animaux 168
Diogene, Jugement de sa vie, & combien different de Mausole 130, 131. Son occupation en l'autre monde 148. Comment representoit Hercule 172. Sommaire de sa doctrine 173. Et quelle beatitude il prechoit. *ibid.*
Dionysius, Quel, & comment nâquit 56
Discorde, Que fait aux nôces de Thetis, & de Pelée 84
Divination, Combien sainte au sens de l'auteur & ancienne 388

E.

Egyptiens, Comment regloient leurs année; & de quoy se servoient pour deviner 386
Eleusine, Et ses mysteres, quels 211
Eloquence, Quels sont ses avantages par dessus les autres connoissances, & son Idée 4
Elysées, Champs de l'Enfer par qui habitez 146
Empedocle, Pourquoy apellé Pantoufflier, & pourquoy il se precipita dans les flammes du mont Ethna 125
Empouse, Ce que c'estoit 368
Endymion, Comment fait Roy du globe de la Lune 292. Origine de la fable d'Endymion 387
Enée, Quel, & pourquoy l'on le fait naître de Venus. 387, 388
Enfers, Quel est le chemin par où l'on descend aux enfers 149
Epicure, Quel personnage & ce qu'il ayme 177, 178
Epicuriens, Quels selon le sentiment commun 243
Epimethée, Et Promethée en quoy differens 8
Eschinés, Quel personnage, & pourquoy particulierement recherché par Filippe Roy de Macedoine 4
Ecrivains, Avis aux écrivains de l'Histoire 273, 274
Esculape, En debat contre Hercule, & pourquoy 59, 60. Pourquoy dit fils d'une Corneille 349, 350
Ethiopiens, Comment surnommez par Homere 42. En quelle posture ils vont au combat 368
Etolie, Pourquoy affligée 163
Eunuque, S'il peut estre admis à la Filosofie 384

Europe, De qui fille, & combien aimée de Jupiter 93. Spectacle de son raviſſement *ibid.*
Exorde, Quel doit eſtre ſelon les regles des bons Orateurs 11 Preceptes pour l'Exorde des bons Orateurs 286,287

F.

Fables, Anciennes, combien pleines d'inſtruction 378
Felicité, Sans témoins; ce que c'eſt 42. Des Filoſofes pourquoy chimerique 237. Comment eſt un threſor 239. Felicité en quoy conſiſte, & par où il y faut arriver 353. & ſuiv.
Femmes, Combien peu d'aſſeurance il y a aux paroles des Femmes 114. Comment veulent eſtre peintes dans leurs Tableaux 275. Plantées comme des vignes, dont les parties inferieures n'eſtoient que leurs troncs 292
Fer, Comment le Fer ſe peut dire meilleur que l'Or 157
Feſtins, Combien grande eſt la liberté dans les Feſtins, & quelles gens ſont ceux qui s'en formaliſent 40
Feves, Pourquoy Pythagore ne mangeoit point de Féves 171
Flateurs, Pourquoy pires que ceux qu'ils flatent 14

G.

Galatée, D'où ainſi apellée, & combien amoureuſe de Polyfeme 80
Ganymede, Comment ravy par Iupiter, & fait Dieu 47
Gelons, Quels peuples, & en quels pays 107
Gloire, Ce que c'eſt de la gloire du monde 118
Gnathon, Paraſite pourquoy mal traité par Timon 30
Graces, Comment paſſoient leur tems avec Vulcain dans l'Iſle de Lemnos 62
Grands, Comment étallent leur folie, & leur vanité 13, 14. Quels maux ſont contrains de ſoûffrir ceux qui entrent au ſervice des Grands 214 & ſuiv.
Grecs, Dequoy particulierement loüez 11. Comment gagnez par Alexandre 116. De qui, & en quel tems ils receut la conoiſſance de l'Aſtrologie 386
Guerre, Comment la Guerre eſt Mere de tout 273

H.

Helene, Quelle, & de qui elle fut fille 72. Pourquoy mal traitée par Proteſilas aux Enfers 122
Helleſpont, D'où ainſi apellé 88
Hercule, En debat contre Eſculape 59. Comment au Ciel & aux Enfers 119
Herodote, En quoy particulierement imitable 261
Heros, Ce que c'eſt proprement qu'un Heros 98
Heureux, Quels perſonnages ont particulierement merité ce nom 155, 156
Hypogryfes, Quelles ſortes d'animaux, & où rencontrez 292

Hiſtoire, Démangeaiſon d'écrire l'Hiſtoire depuis quel tems 272. Ce qu'il faut faire pour devenir bon Hiſtorien 273. Combien l'Hiſtoire eſt differente de la Poëſie 274. Combien doit eſtre retenüe dans les loüanges, & quel doit eſtre ſon but. *ibid.* Comment devient ſuſpecte 275. Divers commencemens d'Hiſtoires *ibid. & 276.* & ſuiv. Prefaces diverſes & comparaiſons 277. Ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer *ibid.* Comparaiſon des mauvais Hiſtoriens enrichis depuis la mort de leurs maîtres *ibid.* Termes Poëtiques combien meſſeans en l'Hiſtoire 278. Unité de charactere combien exactement doit eſtre gardée *ibid.* Deſcriptions trop longues pour l'Hiſtoire 279. Hiſtoire en forme de Profetie 282. Preceptes pour ceux qui y ſont propres, & qui veulent écrire l'Hiſtoire 282, 283. Quel doit eſtre le ſentiment d'un bon Hiſtorien 284. Quel doit eſtre ſon ſtyle, ſes penſées, & ſes ſentences *ibid. & 285.* Quel doit eſtre ſon exorde 286. Brieveté & retenüe dans les deſcriptions combien neceſſaire à l'Hiſtoire 287. Combien l'Hiſtoire doit eſtre éloignée du Panegyrique & de la Satyre 288

Homere, Architecture d'Homere, quelle 154. En quoy peut ſervir de régle aux Hiſtoriens 287

Homme, De la creation de l'homme par Promethée, & s'il eſt plus avantageux aux Dieux qu'il y ait des hommes 41. Combien grande eſt l'invention des hommes *ibid.* Ce que les Paſſions ſont en l'homme, & quelles ſont leurs folies 158, 159. Et combien miſerable leur condition 160. A quoy comparé *ibid.* De combien de parties il eſt compoſé 377

Horologes, D'eau, à quoy anciennement employées 192, 229

Hormus, Quelle ſorte de dance eſtoit ainſi apellée 366, 367

Hyacinthe, Comment tué par Mercure & le Zefyre 60, 61

I.

Jeux, Olympiques quels, & comment on y aparie les combatans 250

Indiens, Pourquoy enyvrés dés qu'ils eurent gouté du vin 9. En quoy redoutables, & comment vaincus par Alexandre 116. Comment ils adorent le Soleil 367, 368

Incertitude, Par qui ordinairement cauſée 149

Ino, Pourquoy ſe jéta en bas du mont Citheron, avec ſon fils Melicerte 88

Intereſt, Ce que c'eſt proprement 180

Io, Quelle, & pourquoy transformée en geniſſe 46. Comment faite Iſis, & la Patrone des Nautonniers *ibid*

Iſle, Suſpendüe en l'air, qu'elle, & comment trouvée 292

Iſmenodore, Quel perſonnage, & comment tué 133

Junon, Reproche à Iupiter ſon peu d'affection, au ſujet de Ganymede 49. Querele Latone, & pourquoy 62, 63. Ce qui ſe dit d'elle par les Poëtes 165

Jupiter, Comment délivré par Vulcain de ſa fille qu'il portoit en

en sa tête 55. Combien eut de peine à se sauver des mains de Neptune, de Iunon, & de Minerve, & à l'aide de qui il s'en tira, lors qu'ils le vouloient lier 74. Comment deposa son pere 165. Ses diverses metamorfoses, & ses dissolutions *ibid.* Pourquoy il est estimé avoir enchaîné Saturne 388

Ixion, Quel au jugement de Iupiter, & quel à celuy de Iunon 51 Sa punition concertée entre eux deux quelle 52. Mais non pas si-tôt executée *ibid.* Pourquoy chassé de la table des Dieux 166

L.

Lampes, Isles des Lampes en quelle contrée 299
Larone, Avec Iunon en queréle 62, 63
Létrez, Quels afrons recoivent dans les Cours des Grans 228
Liberté, Combien grande dans les Festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent 40
Loüange, Quelle doit estre la loüange 274
Lucien, Idée de sa vie 1. & suiv. Ses voyages 4. Quel personnage & comment plaide sa cause pardevant la verité, contre les Filosofes 190, 191. Et Relation plus ample de sa vie 191. & suiv.
Lune, Globe de la Lune, quel païs 292
Lycantrope, Ce que c'est 30
Lycurgue, Legislateur des Lacedemoniens, sur quel modele forma sa Republique 389
Lydie, Comment conquise par Bachus 65

M.

Marcomans, Peuples, où logez 359
Mars, Comment pris couché avec Venus 64. D'où est venüe la Fable de la surprise de Mars avec Venus 388
Mausole, Quel & combien remply de vanité même aprés sa mort 130
Megapentés, Tyran, pourquoy vouloit retourner en la vie 205 Accusé & condamné 206
Meleagre, Quelle fut la cause de sa mort 164
Melicerte, Quel, & son avanture 87
Menippe, Qel personnage, & où vivoit 95
Mercure, Voleur des le maillot 53. Ses autres qualitez 53, 54 Pourquoy le plus miserable de Dieux 76, 77
Merion, Quel, & combien bon danseur 366
Merveilles, De la Nature combien considerables 36, 37
Milon, Crotoniate, quel, & en quoy recommandable 154
Minerve, Où particulierement adorée 166. Different entre elle, Neptune, & Vulcain, touchant l'excellence de leur art 244
Minos, Quel, & pourquoy l-on le fait naître de Iupiter 388
Misantrope, Pourquoy Timon apellé Misantrope 30
Momus, Pourquoy il trouvoit à redire qu'un Taureau eut les cornes au dessus des yeux 17

Monde, Comment vont les choſes du Monde 147, 148
Mort, Si la mort peut-eſtre ſouhaitable, pourquoy, & quel ſentiment il en faut avoir 132
Muſes, Pourquoy exemptes des traits de Cupidon 66
Muſique, Quelle eſt celle qui eſt inutile 166. Combien profitable & plaiſante 367, 368

N.

Nature, Combien de contrarieté entre les Filoſofes pour les choſes de la nature 141
Nectar, D'où l-on peut conjecturer qu'il n'eſt pas ſi excellent 166
Neptune, Different entre Neptune, Minerve, & Vulcain, touchant l'excellence de leur art 244
Nirée, Quelle perſonne, & l'eſtime de ſa beauté 131

O.

Olympiat, D'où la Fable de cette Princeſſe 347
Ombres, Comment accuſateurs des hommes aprés leur mort 144, 145
Opiniâtres, Comment doivent eſtre traitez 241
Or, Ce que c'eſt, & ſes effets 156. Que le Fer eſt meilleur que l'Or, Paradoxe 157
Oracles, Combien il y a peu d'aſſeurance aux réponſes des Oracles 114. Quelle eſt la coûtume des Oracles 352, 353. Quel raport ils ont avec l'Aſtrologie 388
Oronte, Quel perſonnage, & pourquoy il bronchoit encore en paſſant à l'autre monde 134
Orfée, A qui donna les premieres lumieres de l'Aſtrologie 386 Pourquoy les Grecs placerent ſa Lyre dans le Ciel 387

P.

Pallas, Comment donne de la crainte à Cupidon 66
Pan, Pourquoy cornu, avec une barbe, une queüe, & des pieds de chévre 74
Pantomime, Quel terme, & ce qu'il ſignifie 377. Quel il doit eſtre *ibid. &* 378
Paphlagoniens, Combien ſuperſtitieux 348
Pariſ, Par qui éleu juge entre les trois Déeſſes 67
Paſifäe, Pourquoy feinte amoureuſe d'un Taureau 387
Paſſions, Que ſont en l'homme 158, 159
Pôvres, Comment ſe doivent conſoler 96
Pôvreté, Combien ſes aiguillons ſont poignans 233
Pelée, Comment ſes nôces furent troublées par la diſcorde 84
Pella, Ville, où ſituée, & quelle de preſent 347
Peripateticien, Quelle eſt la doctrine Peripateticiene 182. Selon le ſentiment commun 243
Perſée, Comment ſe garantit de la veüe des Gorgones, & les tua 92
Phaëton, Où tomba, & par qui fut enterré 78. Origine de la Fable de Phaëton 387

Phalaris, Harangue des Ambaſſadeurs de Phalaris aux Prêtres de Delfes, pour les obliger de recevoir le Taureau d'airain pour ôfrande à Apollon 339. Suite du diſcours d'un de ſes Prêtres pour obliger les autres à recevoir ce preſent 343. Iuſqua 345
Pheaques, Combien ces peuples ſont amateurs de la dance 367
Philiade, Quel, & pourquoy mal traité par Timon 31
Philippe, L'occupation de Philippe de Macedoine en l'autre monde, quelle 147
Phinées, Combien incommodé par les harpies 23
Philoſophes, Combien vains & orgueilleux 95. Et ce qu'ils regretent ſouvent 109. Anciens, quels à la mort 126, 127. Vaincus par Lucien, difference de leurs ſectes, & leurs debats pour la primauté 197, 198. Comment ils ſont preſque tous faits 199. S'ils ſont affranchis de toute la tyrannie des Paſſions 240
Philoſofie, Ses loüanges, & de la liberté qu'elle nous donne 9, 10. Anciene, combien incertaine 141, &c. Où il la faut aler chercher, & comment déchirée 187, 188. Pourquoy comparée au vin, & ſi c'eſt peine perdüe d'étudier en Philoſofie 254 & ſuiv. Qui eſt-ce qui merite mieux de nom le Philoſofe & quelle eſt la meilleure Philoſofie 257
Phryxus, Pourquoy feint aler ſur un belier d'or 387
Platoniciens, Quels perſonnages, & quel eſtoit leur plus grand defaut 243, 247
Plutus, Le Dieu des Richeſſes, à quelles gens s'adonne plus volontiers 22. Invective de Iupiter contre luy, & ſes repanties 22, 23. Et s'égare aiſément 24
Poëtes, Combien eſtimez des Grands 226
Polycrate, Combien heureux, & quelle fut ſa fin 158
Polyfeme, De qui fut fils, & comment receu de Galatée 79, 80 Par qui ſon œil fut crevé, & pourquoy 81
Pomme, D'or avec ſon inſcription, par qui jétée, & où 69, 84
Potiers, De terre, par qui apellez des Prometées 6
Priape, Quel, & comment traita Bachus 75, 76. Quel Dieu chez les Bityniens 368
Prometée, Quel perſonnage & en quel ſens les Orateurs ſont des Prometées 5, 6. Et quelques autres 6. Pourquoy ataché ſur le Caucaſe 38
Profetes, Quel eſtoit l'équipage des anciens Profetes 348
Proſerpine, Comment poſſeda le bel Adonis 58
Protée, Comment ſe peut changer en feu & en eau 83. Que repreſente ſelon les Egyptiens 368
Proteſilas, Comment tué à la guerre de Troye 122. Pourquoy renvoyé au monde 129
Puiſſance, Divine combien difficile à conoître 36
Pyrron, Combien extravagant, & ſa doctrine 182, 183
Pytagore, Filoſofie de Pytagore, quelle 170, 171
Pytagoriciens, Quel eſtoit le vice de ces Filoſofes 243, 247

Q.

Quadet, Peuples, où loger. 319

R.

Republique, Divine, & de laquelle tout le monde devroit souhaîter d'estre Citoyen, quelle 245
Riche, Comment devient quelquefois pôvre 20, 21. Combien miserables pour la plûpart 23. Ordonnance contre les Riches, quelle 148. Et comment se verifie dans les enfers *ibid.*
Roman, De Lucien, quel 290
Rome, Quelle, & de la vie que l-on y menoit du tems de Lucien 12, 13
Rutilianus, Quel personnage, & combien superstitieux 354

S.

Sacrifices, Quels, & combien divers 167, 168
Sage, Quel sentiment doit avoir de la vie & de la mort 132 Que fait en l'autre monde 147 Quel doit estre le veritable sage 242, 243
Sagesse, En quoy elle consiste 243
Saleto, Quel personnage, & comment mourut 232
Saliens, Prêtres pourquoy ainsi apellez 368
Satrapes, Quelle est l'occupation des Satrapes en l'autre monde 147
Saturne, Quel & comment se rendit maître du Ciel 165
Sceptique, Quelle est cette doctrine 182
Science, Quels sont les effets de la Science 282
Scipion, Pourquoy passe devant Annibal en l'autre monde 114
Sculpture, Plutôt un divertissement honête qu'un art, Son idée 2, 3
Scytes, Comment domptez par Alexandre 116
Secte, Recherche pour sçavoir quelle Secte est la meilleure 243. & suiv.
Semele, Pourquoy consumée par le feu 56
Sepulchre, Vanité des Sepulchres parmy les anciens 161
Signes, Quel raport ont les Signes celestes avec les Oracles 388
Socrate, Railletie contre ce Filosofe 38. Quel personnage, & quelle opinion les Aténiens eurent de luy aprés sa mort 125 Quelle est son occupation en l'autre monde 147. Quelle estoit sa doctrine 176, 177. Pourquoy & en quel âge a voulu aprendre la dance 369
Soleil, Peuples du Soleil quels 292, 293
Solon, Quel personnage, & comment il receut Anacarsis 269, 270
Songe, S'il est à propos de conter des Songes 5
Sofrate, Sofiste comment & pourquoy delivré par le jugement de Minos 138
Sofrate, Le Filosofe quelle vie menoit, & en quel endroit 320

Specta-

Spectacles, Combien doux & charmans 365, 366
Stoïciens, Quels Filoſofes ſelon le ſentiment commun 243
247
Syllogiſme, Combien ſubtil ouvrage 179

T.

Tantale, Comment meurt de ſoif au milieu d'un lac 120
Et pourquoy n'eſtant qu'une ombre, il avoit ſoif 121
Pourquoy chaſſé de la table des Dieux 166
Taureau, Pourquoy Momus trouvoit à redire qu'un Taureau eût les cornes au deſſus des yeux 17
Tellus, Quel perſonnage, & pourquoy eſtimé heureux 156
Theſſaliens, Quel eſtat faiſoient de la dance 367
Thetis, Comment ſes nôces furent troublées par la diſcorde 84
Thracé, Comment conquiſe par Bachus 65
Thraſycles, Filoſofe pourquoy comparé au Triton & au Borée de Zeuxis 33. Pourquoy mal-traité par Timon 34
Thucydide, Quel Hiſtorien 288
Thyeſte, D'où l-on a pris occaſion de dire qu'il avoit un belier d'or: & en quoy poſtpoſé à ſon frere Atrée 387
Tiliberе, Brigand quel, & ce qu'il a fait de plus conſiderable 346
Timon, Quel perſonnage & comment devenu pôvre 21
Tiraſias, De qui receut le don de Profetie 136. Pourquoy feint mâle & femele 287
Toxaris, Comment fit ceſſer la peſte à Aténes 268
Trofonius, Quelles ſingeries l-on faiſoit en entrant dans ſon antre 98. En quel endroit eſt ſon Oracle 149
Tyran, Combien de difference entre la vie d'un Tyran, & celle d'un pôvre 208. Declamation pour le meurtrier d'un Tyran 322. juſqu'à 329

V.

VEnus, Comment ſurpriſe avec Mars par l'induſtrie de ſon mary Vulcain 64. D'où eſt venüe la fable de la ſurpriſe de Venus enchaînée avec Mars 388
Verification, Des ordonnances comment ſe fait dans les Enfers 148
Verité, Recherchée par Menippe & chez qui 141. Pourquoy n'accompagne pas toûjours la Filoſofie 189. Et deſire toûjours la liberté *ibid.*
Verſeur d'eau, Signe du Zodiaque 50
Vertu, difficile à obtenir 240. Où elle habite 241. Combien elle a de chemins 242. En quoy elle conſiſte 258
Vie, Combien aymée, même des pôvres & des vieillards 134. Quelle eſt la meilleure, & celle qu'un honête homme doit choiſir 144. juſqu'à 150
Vignes, Qui eſtoient femmes depuis la tête juſqu'à la ceinture 291
Vin, Comparaiſon du vin avec la Filoſofie 254. Vin Grec coulant dans de grands ruiſſeaux qui arrouſoient une Iſle 291

Vlyſſe, Pourquoy ſe fit attacher au mats de ſon Vaiſſeau 13. Comment s'échapa des embûches de Poliferne, & luy creva ſon œil 81. Comment fut cauſe de la mort d'Ajax 137
Univerſels, Pourquoy ne ſubſiſtent point 177
Vulcain, Fils de Junon 50. Comment aymé des plus belles Déeſſes, & des Graces 61. Et comment il ſurprit Mars 64. Comment devenu boiteux 165. De quoy fut blâmé par Momus, qu'il avoit éleu Iuge de ſon different contre Neptune & Minerve 244
Xante, Fleuve, pourquoy mal-traité par Vulcain 90
Yeux, Pourquoy plus fideles que les oreilles 379
Zamolxis, Dieu des Scytes 267
Zeuxis, Quelle gloire a remporté de ſes Ouvrages, & leſquels en eſtoient les principaux 263

TABLE
DES TRAITES OU DIALOGUES DE LA I. PARTIE DE LUCIEN.

LE Songe de Lucien *Page 1*
Contre un qui l'avoit apellé Prometée 5
Nigrinus, ou les mœurs d'un Filoſofe 8
Timon, ou le Miſantrope 19
Le ſupplément du jugement des voyelles, eſt à la fin du ſecond Volume.
l'Alcyon, ou la Metamorfoſe 35
Prometée, ou le Caucaſe 37

DIALOGUES DES DIEUX P. 44

Dialogue de Prometée & de Iupiter *ibid.*
Dialogue de Iupiter & de Cupidon 45
Dialogue de Mercure & de Iupiter 46
Dialogue de Iupiter & de Ganymede 47
Dialogue de Iunon & de Iupiter 49
Autre 51
Dialogue de Vulcain & d'Apollon 53
Dialogue de Vulcain & de Iupiter 54
Dialogue de Neptune & de Mercure 55
Dialogue de Mercure & du Soleil 56
Dialogue de Venus & de la Lune 57
Dialogue de Venus & de Cupidon 58
Dialogue d'Hercule, d'Eſculape, & de Iupiter 59
Dialogue de Mercure & d'Apollon 60
Dialogue d'Apollon & de Mercure 61
Dialogue de Iunon & de Latone 62

Dialo-

Dialogue d'Apollon & de Mercure 63
Dialogue de Iunon & de Iupiter 65
Dialogue de Venus & de Cupidon 66
Le Iugement de Pâris 67
Dialogue de Mars & de Mercure 73
Dialogue de Pan & de Mercure 74
Dialogue d'Apollon & de Bachus 75
Dialogue de Mercure & de ſa Mere 76
Dialogue de Iupiter & du Soleil 77
Dialogue d'Apollon & de Mercure 78

DIALOGUES DES DIEUX MARINS p. 79
Dialogue de Doris & de Galatée *ibid.*
Dialogue de Neptune & de Polyſéme 81
Dialogue de Neptune & d'Alfée 82
Dialogue de Protée & de Menelaüs 83
Dialogue de Panope & de Galené 84
Dialogue de Neptune d'un Triton & d'Amymone 85
Dialogue de Zefyre & de Notus 86
Dialogue de Neptune & des Daufins 87
Dialogue de Neptune & d'Amfitrite 88
Dialogue d'Iris & de Neptune 89
Dialogue de fleuve Xante & de la Mer. *ibid.*
Dialogue de Doris & de Thétis 90
Dialogue du fleuve Enipée & de Neptune 91
Dialogue d'un Triton & des Nerëides 92
Dialogue de Notus & de Zefyre 93

DIALOGUES DES MORTS p. 95
Dialogue de Diogéne & de Pollux *ibid.*
Dialogue de Créſus, &c. 97
Dialogue de Ménippe & de Trofonius 98
Dialogue de Mercure & de Caron 99
Dialogue de Pluton & de Mercure 100
Dialogue de Terpſion & de Pluton 101
Dialogue de Xenofante & de Callidemidés 103
Dialogue de Cnemon & de Damnipe 104
Dialogue de Simyle & de Polyſtrate *ibid.*
Dialogue de Caron & de Mercure 106
Dialogue de Cratés & de Diogéne 110
Dialogue d'Alexandre & d'Annibal 111
Dialogue de Diogéne & d'Alexandre 114
Dialogue d'Alexandre & de Filippe 116
Dialogue d'Achille & d'Antiloque 118
Dialogue d'Hercule & de Diogéne 119
Dialogue de Ménippe & de Tantale 120
Dialogue de Ménippe & de Mercure 121

Dialo-

Dialogue d'Eaque, de Protesilas, &c. 122
Dialogue de Ménippe & d'Eaque 123
Dialogue de Menippe & de Cerbere 126
Dialogue de Caron, de Ménippe, & de Mercure 127
Dialogue de Pluton, de Protesilas, & de Proserpine 128
Dialogue de Maufole & de Diogene 130
Dialogue de Terſite, de Nirée, & de Ménippe 131
Dialogue de Ménippe & de Chiron 132
Dialogue de Diogene, d'Antiſténe & de Cratés 133
Dialogue de Menippe & de Tireſias 135
Dialogue d'Ajax & d'Agamemnon 136
Dialogue de Minos & de Softrate 137

La Necromancie p. 139
Caron, ou le Contemplateur 150
Des Sacrifices 163
Les Sectes des Filoſofes à l'encan 169
Le Peſcheur, ou la Vengeance 185
Le Tyran, ou le paſſage de la Barque 201
De ceux qui entrent au ſervice des Grands 214
Défenſe du diſcours precedent 231
Hermotime, ou des Sectes 236
Herodote, ou Aërion 261
Zeuxis, ou Antiochus 263
Hermonide 266
Le Scyte, ou l'Etranger 267
Comment il faut écrire l'Hiſtoire 271
l'Hiſtoire veritable, livre premier 289
l'Hiſtoire veritable, livre ſecond 306
Le ſupplément eſt à la fin du ſecond Volume.
Le Meurtrier du Tyran, Declamation 322
Le fils deshérité, Declamation 328
Falaris, Declamation 339
Suite du Diſcours precedent 343
Alexandre, ou le faux Profete 345
De la Dance 363
l'Eunuque, ou Pamfile 381
De l'Aſtrologie Iudiciaire 385
Démonax 390
Les Amours 399

Fin de la Premiere Partie.

LUCIEN

De la

TRADUCTION

De

N. PERROT,

Sr. D'ABLANCOURT.

SECONDE PARTIE.

Quatriéme Edition, nouvélement reveüe & corrigée.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN DE RAVESTEIN.
CIↃ IↃ C LXIV.

LES IMAGES, OU LES PORTRAITS.

DIALOGUE DE LYCINUS ET DE POLYSTRATE.

C'eſt la deſcription d'une Beauté acomplie.

LYCINUS. IL m'eſt arrivé preſque la même choſe, à la veüe d'une belle Dame, que les Pöetes feignent qu'il arrivoit à l'aſpect de la tête de Méduſe, d'eſtre changé en rocher.

POLYSTRATE. Il faloit qu'elle fût bien acomplie, pour te toucher de la ſorte, toy qui és épris d'un autre amour: Mais encore, quelle eſt cette Nymfe ou cette Déeſſe, dont les regards ſont ſi mortels? Ne m'envies pas le bon-heur de la conoître, quand je devrois eſtre metamorfoſé en rocher, car tu ne deviendrois pas jaloux d'une pierre.

LYCINUS. Si tu l'avois ſeulement veüe en paſſant, elle te rendroit plus immobile qu'une ſtatüe: Mais le mal ſeroit bien plus dangereux, ſi elle avoit jeté ſur toy l'un de ſes regards; car elle t'atireroit par la force de ſes charmes; & tu la ſuivrois par tout, comme le fer fait l'aimant.

POLYSTRATE. Dy-moy qui c'eſt, ſans me tenir plus long-tems en peine.

LYCINUS. Tu penſes que je t'en fais acroire; mais je crains plutôt qu'aprés l'avoir veüe, tu ne m'accuſes de n'en avoir pas aſſez dit. Du reſte, je n'en ſçay autre choſe, ſinon qu'à voir ſon train & ſa ſuite, c'eſt quelque grande Princeſſe; Car elle avoit autour d'elle une troupe de femmes & d'Eunuques, & marchoit en un ſuperbe apareil; mais je ne te puis dire ſon nom; & j'oüys ſeulement quelqu'un, qui diſoit en paſſant à un autre, Voilà quelles ſont les beautez d'Ionie: Il ne faut pas s'étonner ſi la plus belle de toutes ſes villes * a produit la plus accomplie & la plus illuſtre.

*Smyrne.

POLYSTRATE. Tu és bien peu curieux, de ne t'eſtre pas enquis de ſes gens qui elle eſtoit: & je commence à croire ce que tu as dit de ton tranſport, & que tu eſtois pétrifié comme Niobe, de ne l'avoir pas ſuivie pour aprendre ſon logis. Mais pour te punir, je ne te quiteray point que tu ne m'ayes décrit ſa beauté, afin que je la conoiſſe au moins par le diſcours, ſi je ne la puis conoître autrement.

LYCINUS. Tu ne m'impoſes pas une petite charge, Polyſtrate, de vouloir que je te dépeigne une merveille qui paſſe l'imagination de tous les Sculpteurs, & de tous les Peintres; & je crains que la foibleſſe de mon ſtile ne faſſe tort à l'original.

POLYSTRATE. Mais dy-moy encore comme elle eſt faite: Il n'y a pas beaucoup de honte ni de danger à faillir devant ſes amis.

LYCINUS. Je feray mieux, ce me ſemble, de te la décrire par ce qu'il y a de plus beau dans l'Univers. As-tu veu la Venus de Cnide, & oüy ce qu'on en dit, qu'un homme s'enferma dans ſon Temple pour en joüir, tant il en devint amoureux?

POLYSTRATE. Oüy, j'ay veu ce chef-d'œuvre de Praxitéle.

LYCINUS. Et cét autre d'Alcaméne, † qui eſt dans les jardins d'Aténes?

† *Venus.*

POLYSTRATE. Je ſerois le moins curieux de tous les hommes, ſi j'y avois manqué.

LYCI-

LYCINUS. Tu auras donc veu auſſi la *Soſandre de Calamis; car tu as eſté ſouvent au Château. Mais, dy-moy, lequel tu eſtimes le plus, de tous les ouvrages de Fidias.

* *Statüe qui eſtoit dans la fortreſſe d'Athnes.*

POLYSTRATE. Celuy qu'il eſtimoit le plus luy-même, je veus dire ſa Lemniene, où il daigna métre ſon nom, ſi tu n'ayme mieux l'Amazone, qui s'apuye ſur ſa lance.

LYCINUS. C'eſt aſſez, il n'en faut pas davantage pour exprimer la beauté que nous voulons maintenant dépeindre. Faiſons un amas de toutes les perfections de ces grands chef-d'œuvres, & ne prenons que ce que chacun a de plus beau.

POLYSTRATE. Il n'eſt pas aiſé d'agencer tant de beautez differentes, ſans choquer les régles de la proportion.

LYCINUS. Ne crain rien; Je prendray premierement le front, les cheveux, & les ſourcils de la Venus de Praxitéle; avec la gayeté, la douceur, & la vivacité de ſes yeux. De la Lemniene de Fidias, le tour du viſage, & la delicateſſe des joües, avec la juſte longueur du nez; † & de ſon Amazone l'ouverture de la bouche, & tout le haut des épaules. La Venus d'Alcaméne nous donnera ſa gorge & ſa belle main, avec la rondeur du poignet & ſes doigts qui finiſſent inſenſiblement. La Soſandre de Calamis y ajoûtera ſon ſoûris & ſa pudeur, avec la propreté & la modeſtie de ſon habit; mais elle aura la tête nüe. ‡ Pour l'âge, nous le prendrons de la Venus de Cnide. Que te ſemble, Polyſtrate, ſera-t-elle belle de la ſorte?

† *Ou, ſimplement la bouche & le cou.*

‡ *Sans voile.*

POLYSTRATE. Tu as oublié encore quelque choſe.

LYCINUS. Tu veus dire ſa couleur, où ce qui doit eſtre blanc, l'eſt en ſa perfection, & tout le reſte de même; mais d'où l'emprunterons-nous, ſera-ce des Peintres les plus celebres, & qui ont le mieux ſceu le mélange des couleurs? Eufranor nous donnera la chevelure de ſa Junon. Polygnote la noir-

cœur des sourcils, & le vermeillon des joües de sa Cassandre, avec la délicatesse du crêpe qui la couvre, dont une partie se retrousse, & l'autre voltige au gré du vent. Pour l'éclat de son teint, Apellés aura soin que la blancheur en soit vive, comme celle de sa Pacate; & Aëtion luy donnera les lévres de sa Roxane. Si tu n'aymes mieux apeller à ton secours Homere, comme le plus excellent de tous les Peintres, qui pour l'embellir, mélera la pourpre à l'ivoire, & luy donnera les regards de Junon, avec le ris de Venus, la blancheur de sa gorge, & ses doigts de rose; & un autre Pöete, les paupieres de l'Aurore. Mais il ne faut pas oublier, que toutes les Graces & les Amours l'accompagnent.

POLYSTRATE. C'est-là une beauté divine, & veritablement celeste; mais encore que faisoit-elle lors que tu la vis?

LYCINUS. Elle achevoit de lire un livre, & ne laissoit pas de s'entretenir avec une personne de sa suite, sans qu'on pût entendre ce qu'elle disoit. Mais quelque-fois en soûriant elle montroit un rang de perles orientales; car c'est ainsi qu'on peut apeller la blancheur de ses dents d'ivoire, toutes si égales & si bien rangées, & dont l'éclat estoit rehaussé par l'incarnat de ses lévres; de sorte qu'elle ravissoit tout le monde en admiration.

POLYSTRATE. Je commence à deviner qui c'est, à ces marques, à son päys, & à sa suite; sans doute qu'elle avoit aussi des Gardes, car c'est la femme du Prince.

LYCINUS. Et comment la nomme-t-on?

* *Panthée.* POLYSTRATE. Comme celle d'Abradate, * qui estoit si belle & si modeste.

LYCINUS. Il me semble que c'est elle-même, lors qu'il me souvient de ce bel endroit de Xénofon: † & il me semble aussi que je luy entens prononcer les paroles que ce divin Auteur luy fait dire, lors qu'elle arme son mary, & qu'elle le meine au combat, & l'encourage à se porter vaillamment.

† *Cyropedie, lib. 6.*

POLY-

POLYSTRATE. Mais tu ne peus parler que de la beauté du corps, que tu n'as veüe encore qu'en paſſant, & comme un éclair; Mais moy qui ſuis de ſon pays, & qui l'ay entretenüe pluſieurs fois, je te diray celle de l'ame; ſa douceur, ſa modeſtie, ſa generoſité, & le reſte de ſes vertus. Car on en voit pluſieurs, ou ſans eſprit, ou dont les vices terniſſent l'éclat de la beauté; ſemblables à ces Palais des habitez, ou ſi tu veus aux Temples d'Egypte, qui ſont ſi precieux au dehors, & dedans ne ſont remplis que de monſtres. Mais celle-cy a tous les avantages tant du corps que de l'eſprit.

LYCINUS. Pour me rendre donc la pareille, fay-moy la deſcription de ſes vertus, afin que je ne la cõnoiſſe pas à demy, & me donne le portrait de cette belle ame.

POLYSTRATE. Il eſt bien plus difficile de décrire les beautez cachées, que celles qui ſont en veüe à tout le monde, & encore plus d'acquerir de la creance dans l'eſprit des hommes, quand elles ſont un peu extraordinaires; car perſonne ne croit que ce dont il eſt capable. Mais pour commencer, je n'apelleray point à mon ſecours les Peintres ni les Sculpteurs, mais les Filoſofes, qui nous ont dépeint les perfections de l'ame, & formeray une beauté ſur leur modéle qui ſera un peu à l'antique; ce qui n'eſt pas un defaut dans la Vertu. Premierement la Dame dont nous parlons, eſt éloquente; & l'on peut dire d'elle, plus juſtement que de Neſtor, qu'il coule de ſa langue un fleuve de miel. Le ton de ſa voix n'eſt ni rude, ni effeminé; mais tel que d'un jeune garçon qui n'a pas encore ateint l'âge de quinze ans, & s'inſinüe doucement dans les oreilles, où il laiſſe une image qui vit encore aprés ſoy, & y forme un divin Eco qui ne parle pas ſeulement, mais qui perſuade. Que ſi elle ouvre ſa belle bouche pour chanter, Grands Dieux! que de raviſſemens & de charmes, & qu'elle poſſede en un haut point, la ſcience de l'harmonie, ſur tout lors qu'elle marie ſa voix à ſa lyre. Car alors on croit entendre

tendre Apollon luy-même ; & pour l'oüir, Orfée & Amfion qui faiſoient mouvoir les arbres & les rochers, quiteroient la douceur de leurs concerts. Où auroient-ils apris ſur les monts de Trace & de Citéron cette divine mélodie qui enchante les eſprits, & ce parfait aſſemblage de tons, de meſures, & de cadances, ſi juſtes, & ſi bien reglées, que la lyre n'exprime jamais, que ce que la voix dit, le geſte imite, & le pié figure en même tems. Si tu l'avois oüy, tu ne ſerois pas ſeulement pétrifié, comme à la veüe de ſes beaux yeux ; mais charmé comme par le chant des Sirénes, & tu en oublirois tes parens & ta patrie, comme les compagnons d'Ulyſſe chez les Lotofages. Quand même tu boucherois les oreilles, l'harmonie paſſeroit à travers, tant elle eſt ſubtile & delicate. Pour la pureté de ſa diction, & la mignardiſe de ſa langue, c'eſt plutôt l'avantage de ſon pays, que le ſien propre, & elle ne peut-eſtre qu'éloquente, tirant ſon origine des Aténiens. Je ne voudrois pas ſeulement parler de ſa Pöeſie, puis qu'Homere & elle ont une même patrie ; enfin ce n'eſt qu'une même choſe que la douceur de ſon chant, & celle de ſon diſcours ; & pour les bien imaginer, tu n'as qu'à te figurer quels ils doivent eſtre, eſtans ſortis d'une ſi belle bouche. Paſſons aux autres perfections ; car je ne veus pas faire comme toy un ſeul tableau compoſé de pluſieurs beautez differentes, qui ſouvent n'ont point de raport ; mais chacune de ſes vertus fera un portrait ſeparé, & conforme à l'original.

LYCINUS. Tu me veus traiter ſplendidement, Polyſtrate, & me faire un bon repas, au lieu d'un mauvais que je t'ay fait. Mais tu ne me ſçaurois plus obliger, que de me ſurpaſſer en ce point.

POLYSTRATE. Commençons par ſes belles cõnoiſſances, puis-qu'auſſi bien les avantages de l'eſprit doivent tenir le premier rang, & donnons-luy tout ce qui eſt répandu dans les neuf Muſes, avec les dons d'Apollon & de Mercure ; & diſons qu'elle n'a pas ſeulement une legere teinture de ces choſes, mais

que

que ſon ame en eſt parfaitement imbüe. Que ſi je n'allegue point icy d'exemples, c'eſt parce que je ne trouve rien dans toute l'antiquité, qui luy puiſſe eſtre comparé pour ce regard, & qui contienne tant de perfections differentes. Voila le ſecond portrait, il me ſemble qu'il n'eſt pas laid de la ſorte, & qu'il brille de diverſes beautez.

LYCINUS. Il eſt tres-beau, Polyſtrate, & tres accomply.

POLYSTRATE. Il nous en faut faire d'autres de ſes vertus, où nous aurons beſoin de pluſieurs originaux, la plûpart anciens, dont l'un ſera du même päys: Tous tirez de la main de Socrate & de ſon compagnon Eſchines, les deux plus excellens Peintres qui furent jamais, pour tirer au naturel, & qui ont reüſſi parfaitement en ceux-cy, parce qu'ils eſtoient piquez ſur le jeu. Le premier ſera d'Aſpaſie, qui a eſté tant aymée de Periclés, auſſi bien que de ces deux Grands perſonnages, & nous la prîrons de nous preſter toute ſa conduite, ſon adreſſe, & ſon experience dans les affaires publiques. Mais ce portrait n'eſt qu'en petit, au lieu que le nôtre eſt en grand.

LYCINUS. Comment cela?

POLYSTRATE. Parce que tous les portraits, pour ſe reſſembler, ne ſont pas d'égale grandeur, comme la Republique d'Aténes n'a pas la majeſté de celle de Rome, quoy qu'elle ait beaucoup de ſon air, & en ſoit comme un abregé. Pour achever ce tableau, nous prendrons encore Théane, Sapfo, & Diotime, dont la premiere nous donnera ſa magnanimité; la ſeconde, la douceur de ſes occupations; & la derniere, non ſeulement les avantages que Socrate admire, mais encore ſa ſageſſe & ſon eſprit. Voila le troiſiéme portrait de nôtre Heroïne.

LYCINUS. Il eſt admirable, Polyſtrate, & il n'en faut plus trouver qu'un, qui exprime ſa douceur, ſa bonté, & ſa tendreſſe pour les miſerables.

POLYSTRATE. Nous en trouverons quelque image, en la femme d'Anténor, & en Arete & sa fille Nausicaë. Et pour sa chasteté & l'amour de son mary, Pénélope nous en servira d'exemple, ou si tu veus la femme d'Abradate, dont elle porte le nom.

LYCINUS. Il n'en faut point d'autres, à mon avis, puisqu'il me semble que tu-as tantôt décrit toutes les vertus.

POLYSTRATE. Non pas encore, puisque la principale nous manque, qui est la moderation d'esprit, par laquelle on ne s'énorgueillit point de sa fortune, & l'on se sert de sa puissance à se faire aymer, & non pas à se faire craindre. Ce sont là les qu'alitez qui la rendent digne du trône, & l'élevent au dessus de l'envie, qui respecte ceux qui n'abusent point de leur pouvoir, & ne marchent point sur la tête des hommes, comme cette Até d'Homere, ni ne mépriſent ce qui est au dessous d'eux, ainsi que ces ames lâches qui estants venües de peu, sont éblouïes de l'éclat de leur Grandeur, & aspirans toûjours plus haut, tombent à la fin comme des Icares. Mais ceux qui cônoissans leur foiblesse, & qu'ils n'ont que des asles de cire, ne s'élevent point au dessus de la condition humaine, arrivent au port desiré. C'est ce qui est de plus loüable en cette Princesse, de sorte qu'elle attire sur elle les benedictions de tout le monde, qui luy souhaite une éternelle felicité.

LYCINUS. Ces vœux sont justes, Polystrate, & il estoit juste aussi que celle qui devoit estre la compagne d'un si bon Prince, eût toutes ses perfections, & fût incomparable comme luy, pour rendre sa felicité accomplie.

POLYSTRATE. Tu as raison, Lycinus. Rassemblons donc tous les avantages que toy & moy avons décrits, pour en faire le portrait de Panthée, que nous proposerons pour exemple à tous les Siecles; Portrait plus durable & plus beau, que tous ceux qui nous restent de l'antiquité, puis qu'il a pour fonde-

fondement le sçavoir & la Vertu, sur qui le tems ne peut rien, non plus que sur les immortéles beautez des Muses qui en ont achevé la peinture.

DEFENSE DU DISCOURS PRECEDENT.

DIALOGUE

DE POLYSTRATE ET DE LYCINUS.

POLYSTRATE. JE t'ay beaucoup d'obligation, Lycinus, ditla Dame que tu-as loüée, de ce que tu-as fait pour moy, parce que c'est une marque de ton zéle & ton affection à mon service; Autrement, tu n'aurois pas fait sonner si haut les petits avantages que la Nature m'a donnez. Mais je veus bien aussi que tu sçaches, que je ne hais rien tant que la flaterie, & que je la prens pour le témoignage d'une ame basse, aussi bien que le mensonge. Je suis d'une humeur, que les loüanges legitimes me font rougir, à plus forte raison les autres; & je me boucherois à un besoin les oreilles, pour ne les point entendre. Car je tiens qu'elles ne sont bonnes qu'alors que celuy qu'on loüe, se reconoît à chaque trait; & ce qui va au delà, est une pure flaterie. Je sçay bien qu'il y a des Dames qui sont bien-aises qu'on leur donne les avantages qu'elles n'ont pas. Mais c'est comme qui croiroit estre belle, ayant un beau masque; ou de belle taille, pour avoir de hauts patins: Car le masque estant levé, & les patins ôtez, on ne paroît plus ridicule. Veritablement, les loüanges seroient de grand prix, si elles nous donnoient les perfections qui nous manquent; mais au lieu de donner ce qu'on n'a pas, elles ôtent même ce qu'on a. Je te veus alleguer à ce propos, deux exemples; l'un d'une Dame de condition,

tion, qui n'avoit point d'autre défaut que d'estre un peu trop petite : mais comme on se flate dans ses imperfections, estant comparée par un Poëte à la hauteur des Cedres, elle trémoussoit d'aise dans sa chaire, comme si elle en fût devenüe plus grande, jusques là qu'un de ceux qui estoient presens, fut contraint de dire au Poëte qui reliſoit souvent cét endroit, qu'il s'arrêtât, de peur, dit-il, que l'excés de la joye la faisant lever, ne découvre son défaut, & ton imposture. L'autre exemple, qui est encore plus ridicule, est de Stratonice, à qui les cheveux estans tombez, d'une maladie (ce qui estoit connu de tout le monde) elle proposa un grand prix à qui loüeroit mieux sa chevelure, & estoit ravie d'entendre les Poëtes celebrer sa perruque d'or, & la comparer à celle d'Apollon. C'est ainsi que la plûpart des Dames sont bien-aises que le Peintres les fassent plus belles qu'elles ne sont, & qu'ils corrigent leurs défauts, comme si elles pouvoient avec justice tirer vanité d'un portrait qui ne leur ressemble pas. Mais je me ris de cette foiblesse, & crois estre assez recommendable, pour n'avoir point besoin qu'on méle de fausses loüanges parmy les miennes qui ne serviroient qu'à ôter la créance aux autres. Quoy que j'estime donc ton ouvrage pour la beauté des pensées & de l'invention, je ne puis soûfrir que tu me compares à des Déesses, qui ne sont pas seulement au dessus de moy, mais au dessus de la Nature. Tu trouveras cela moins étrange, lors que tu sçauras que j'ay de la peine seulement à soûfrir que tu m'ayes égalée aux plus illustres Dames de l'antiquité. Je te prie donc de corriger cét endroit de ton discours; autrement, je proteste que c'est malgré moy que tu le publies, pour ne point attirer sur moy le courroux des Dieux, comme fit Cassiopée, quoy qu'elle n'eût point disputé la beauté à Venus, ni à Junon, mais seulement aux Nereïdes. Je ne suis donc pas bien-aise que tu fasses courre cette piece en l'estat qu'elle est, parce que cela choque la modestie dont tu me loües, & la gloire

que

que tu me donnes à la fin de ton ouvrage ; de me contenir dans les bornes de la raiſon, & de ne me point élever au deſſus de la condition humaine. Tu ſçais qu'Alexandre qui n'eſt pas loüé pour ſa moderation, ne put ſoûfrir qu'on taillât le mont Athos à ſa reſſemblance, ni qu'on en fît une ſtatüe qui tînt un ville *d'une main, & de l'autre verſât un fleuve, par où il s'eſt élevé une ſtatüe plus grande que le mont Athos, & s'eſt aquis plus de gloire qu'à la conquête de l'Aſie. Change donc ce qui me déplaît dans ton Dialogue, puiſque c'eſt pour moy qu'il eſt fait, ſans me faire une chauſſure plus grande que le pié, de peur que cela ne me faſſe broncher. Car je ne croy pas que tes loüanges conviennent, je ne dis pas à moy, mais à aucune Dame du monde. Il n'eſt pas permis aux victorieux des Jeux Olympiques, de ſe faire dreſſer des ſtatües plus grandes que le naturel ; & ceux qui ont l'intendance des jeux, les font rompre, lors qu'il s'en rencontre quelqu'une. J'ay peur de même, que la Renommée ne briſe la ſtatüe que tu me veus deſſer, parce qu'elle eſt plus haute que moy. Voila ce que m'a dit cette Princeſſe ; c'eſt à toy à aviſer aux moyens de la contenter. Car elle m'a juré qu'elle avoit horreur de s'entendre comparer aux Dieux ; & que tandis qu'elle liſoit ton ouvrage, elle les prioit tout bas en ſon cœur, qu'ils ne luy imputaſſent point ton crime. Tu dois pardonner cette foibleſſe à une femme, puiſque j'ay eſté moy-même de ce ſentiment, lors que je ſuis venu à y réver ; car je ne m'en eſtois pas aperçeu d'abord, comme on ne voit pas bien les choſes, quelles ne ſoient à une juſte diſtance. En effet, de comparer une mortelle à Venus & à Junon, ce n'eſt pas tant l'élever que ravaler ces Déeſſes, puiſque pour arriver à la grandeur d'une perſonne qui eſt beaucoup au deſſus de nous ; ce n'eſt pas aſſez de ſe dreſſer ſur la pointe de ſes piez, il faut encore qu'elle ſe rabaiſſe. Cela te ſeroit pardonnable, ſi tu manquois d'autres exemples ; mais toutes les Heroïnes enſemble de l'antiquité, ne ſont-elles

*Ou, deux villes en ſes deux mains.

elles pas capables de faire le portrait de la tienne, sans aller chercher dans le ciel des comparaisons odieuses? Je ne sçay comment cela est échapé à un homme qui est ennemy mortel de la flaterie, & qui se peut dire même avare des loüanges legitimes. Du reste, tu ne dois point avoir honte aprés Fidias, de corriger ton ouvrage, encore qu'il ait déja veu le jour. Car tu sçais que ce grand homme, lors qu'il fit la statüe de Jupiter Olympien, se tenoit derriere la porte pour voir ce qu'on y reprenoit, & corrigeoit aprés, ce qu'on y avoit trouvé à redire, comme le jugement de plusieurs ne se pouvant pas tromper si aisément que celuy d'un seul, quand ce seroit même celuy de Fidias. Voilà quel est mon sentiment, & celuy de cette Dame.

TOXARIS. Je ne pensois pas, Polystrate, que tu fusses si grand Orateur; car tu m'as accablé par la force & la multitude de tes raisons; si bien que je ne sçai que répondre, outre que mon Juge est ma partie, & qu'il n'est pas malaisé de remporter la victoire sur celuy qui ne se défend point. Mais il est contre les formes de Justice, de condamner une personne sans l'oüir; & pourveu que tu me permétes de me justifier, il ne sera pas necessaire, à mon avis, de passer condemnation.

POLYSTRATE. Je suis si éloigné de cela, que je contribuerois volontiers à ta défense.

LYCINUS. Je voudrois bien que cette Dame fût presente, pour entendre mes raisons; mais je ne laisseray pas de les dire, pourveu que tu te veuilles charger de les luy raporter, comme tu m'as fait les siennes.

POLYSTRATE. Je te le promets; mais c'est à la charge aussi que tu seras court, afin de m'en pouvoir souvenir.

LYCINUS. Mais j'aurois besoin d'un long discours pour répondre à une si longue accusation; toutefois je te promets de l'abreger en ta faveur. Dy-luy donc de ma part, Que....

Po-

POLYSTRATE. Nullement; Parle comme ſi elle eſtoit preſente, & je luy raporteray ta harangue.

LYCINUS. Puiſque tu veus que je luy parle par ta bouche, comme elle m'a parlé par la tiene, je commenceray; mais je ne ſçais comment l'opinion de ſa preſence m'étonne; toutefois, il n'eſt plus tems de reculer.

POLYSTRATE. Ne crain point, elle te fera bon acueil: Voy-tu pas ſon viſage doux & ſerein!

LYCINUS. Vôtre modeſtie, grande Princeſſe, triomfe de mes éloges; & la défenſe que vous me faites de vous loüer, ſurpaſſe toutes mes loüanges. J'avois oublié la plus grande, je l'avoüe, qui eſt vôtre pieté, & vôtre reſpect envers les Dieux; & je vous ay obligation de m'en avoir averty. S'il faut donc retoucher à vôtre portrait, ce ne ſera pas pour en ôter quelque choſe, mais pour y ajoûter un dernier trait de pinceau, qui l'embellira extrêmement. Vous confirmez par là, tout ce que j'ay dit de vôtre modeſtie; & meritez d'autant plus les loüanges, que vous les mépriſez. Car, comme a dit un grand Filoſofe, * le moyen d'arriver à la gloire, c'eſt de la fuir; & celuy-là ſeul merite qu'on le loüe, qui ne veut pas eſtre loüé. Mais pour entrer en ma défenſe, je diray d'abord, Que les Pöetes ni les Peintres ne ſont pas reſponſables en Juſtice de leurs imaginations, & que les Orateurs pretendent le même privilege quand ils loüent, parceque la loüange eſt une choſe libre, qui n'a pour but que d'agrandir le ſujet dont elle parle, & de montrer qu'il ſurpaſſe tous les autres. D'ailleurs, la comparaiſon doit eſtre toûjours au deſſus de la choſe que l'on compare, ou pour parler plus clairement, on ne doit jamais comparer ce qu'on loüe, à quelque choſe de moindre ou d'égal, mais toûjours à ce qui eſt plus grand. Ce ne ſeroit pas loüer un chien, que de le comparer à un chat, ni à un renard; & ce ſeroit le loüer foiblement, que de le comparer à un loup. Il faut aler plus loin, & luy donner la derniere perfection dont ſa nature eſt capable,

* *Diogene.*

pable, comme fait le Poëte, lors qu'il l'apelle *Dompteur de lions.* Ainſi, pour loüer l'un de ces illuſtres Athlétes * de l'antiquité, il ne le faudroit pas comparer à un ſimple luteur; mais dire avec un autre Poëte, *Que Pollux n'eût pas eu la hardieſſe de Pataquer, ni Hercule avec ſes bras de fer, de ſe preſenter devant luy.* Vous voyez comme il éleve ſon Athléte, non ſeulement au deſſus des autres; mais au deſſus des Dieux mêmes de la lûte, ſans qu'ils s'en ſoient jamais offenſez, ni qu'ils ayent vangé cette injure ſur le Heros ni ſur le Poëte, qui ont eſté tous deux illuſtres, l'un pour ſa force, & l'autre pour ſa Poëſie; dont cette piece eſt comme le chef-d'œuvre. Vous ne devez donc pas trouver étrange que pour vous loüer, j'aye cherché un modéle au deſſus de vous, & je n'en pouvois trouver que dans le ciel. Je vous eſtime de häyr la flaterie; car c'eſt une marque de vôtre generoſité; mais je vous veus aprendre à la diſtinguer de la loüange, afin que vous n'y ſoyez point trompée. Le flateur, comme il a l'ame baſſe, n'a pour but que ſon intereſt particulier, qu'il cherche dans la ſatisfaction d'autruy, & ne craindra point de loüer Therſite de ſa beauté, & Neſtor de ſa jeuneſſe, s'il croit que cela luy puiſſe ſervir. Mais il faut que la loüange ait la verité pour fondement. Tout ce que peut faire l'Orateur, c'eſt d'agrandir ſon ſujet; ce que l'Hiſtorien ne peut pas faire. Il comparera donc la viteſſe d'un excellent cheval, à celle du vent ou de la foudre, & le Palais d'un Prince, à celuy des Dieux; au lieu que le flateur le dira d'un cheval & d'une maiſon ordinaire; ou loüera une choſe qui n'eſt pas loüable, comme ce Courtiſan de Demetrius †, qui le voyant enrumé, le loüoit de touſſer & de cracher avec harmonie. Il y a encore cette difference, que le flateur ſe ſert d'hyperboles exceſſives, & que l'autre y eſt fort retenu. Pour apliquer donc cecy à nôtre ſujet, Je diray, que ſi j'avois comparé à Venus une laide, ou quelque beauté ordinaire, je ſerois un veritable flateur; Mais lors que je parle de celle

* *Glaucus, &c.*

† *Cynethus.*

celle qui surpasse toutes les autres, je ne sors point les bornes de la loüange. D'ailleurs, je ne vous ay pas comparée proprement à des Déesses, mais à leur image. Car on sçait assez que la Venus de Praxitéle, ni la Minerve de Fidias, ne sont pas les veritables Déesses, & il me semble même qu'il y a quelque irreverence à donner des figures mortéles & visibles aux Dieux, dont la Nature est immortéle & invisible. Mais icy l'avantage même est de leur côté. Car lors que je vous compare à leur statüe, j'aparie une chose morte à une vivante, & l'ouvrage de l'homme à celuy de Dieu. Mais quand je vous aurois comparée à des Déesses, je l'aurois pû faire à l'exemple des plus grands Poëtes, & d'Homere même vôtre citoyen, qui compare Brisëis plurant, à Venus; & comme si ce n'estoit pas assez, ajoûte; *C'est ainsi que parla Brisëis pareille aux Dieux.* Vous lisez tous les jours ces vers & autres semblables, sans les condamner, & les aprenez même par cœur. Mais quand vous ne les aprouveriez pas, ils se sont aquis une prescription de plusieurs Siecles, où personne n'a jamais condamné Homere pour ce sujet, quoy qu'il s'en soit trouvé d'assez hardis pour donner le foüet à son image, & retrancher de son Poëme plusieurs vers qui ne leur plaisoient pas. Il sera donc permis à Homere de comparer une captive qui pleure, à la Déesse du ris & de la joye; & je ne pourray pas comparer à son image, une Princesse gaye & riante, pour ne rien dire davantage, puis qu'elle ne le veut pas. Je laisse à part qu'il donne le même épithéte à Pâris & à Achille, & qu'il compare Agamemnon à Mars, & plusieurs autres à d'autres Dieux. Mais pour faire le portrait de ce Prince, il prend la tête de Jupiter, la ceinture de Mars, & l'estomac de Neptune, métant en pieces trois Dieux pour faire un homme. Retournons aux exemples des femmes. Combien de fois, dit-il, *Telle que Venus ou Diane*, & *telle Diane sur les monts.* Il ne se contente pas d'égaler les hommes aux Dieux, il compare la chevelure d'Euforbe

be aux Graces, quoy qu'elle fût alors toute sanglante. Le reste de son ouvrage est plein de semblables comparaisons, ou plutôt, il n'y a point d'endroit qui ne soit embelly de quelque image des Dieux. Prenez donc garde que vous ne le condamniez en ma personne, ou que vous ne permétiez à un autre ce que vous ne me voulez pas soûfrir. Il passe plus outre, il compare les Dieux à des choses inferieures à l'homme, & donne à Junon le regard d'un Taureau, sans parler de l'Aurore aux doigts de rose. Un autre compare les paupieres de Venus à des fleurs, tant le champ des comparaisons est un champ vaste & libre. Mais se faut-il étonner qu'on prenne l'exemple des Dieux, puisqu'on prend jusqu'à leur nom? Témoin les Zenons, les Efestions, les Dionysiens, les Possidoniens, & les Hermiens. * Une Reine de Cypre s'est nommée Latone, sans que cette Déesse en soit ôfensée, ni qu'elle l'ait changée en rocher, comme Niobe. Je laisse à part les Egyptiens, qui ne font point de scrupule de prendre le nom des Dieux, quoy qu'ils soient les plus superstitieux de tous les hommes; de sorte qu'on diroit qu'il n'y en a point d'autre au païs. Les Filosofes mêmes ont bien la hardiesse d'apeller l'homme, l'image de Dieu. Vous ne devez donc point craindre qu'ils me punissent pour ce regard; & quand je serois coupable pour avoir dit ce que vous me reprochez, vous ne le feriez pas pour l'entendre. Je pourrois ajoûter encore plusieurs choses à celles-cy; mais j'épargne ta memoire.

* *Jupiter, Vulcain, Bacchus, Neptune, Mercure.*

POLYSTRATE. Non pas trop, à mon avis; Car tu as passé le tems que je t'avois prescrit; & je ne sçay comment je pourray retenir un si long discours. Mais je m'en vai de ce pas m'en décharger, & par le chemin je fermeray les oreilles, & à un besoin les yeux, pour ne voir ni n'entendre rien qui puisse troubler les images de ma memoire.

LYCINUS. Va, & pren garde de t'en bien aquiter.

ter. Lors que le Juge voudra prononcer la Sentence je m'y rendray, pour m'entendre condamner ou absoudre.

TOXARIS, OU DE L'AMITIE.

DIALOGUE

DE MNESIPE ET DE TOXARIS.

C'est la dispute d'un Scythe & d'un Grec touchant l'Amitié, dont chacun raporte des exemples à l'avantage de son pays.

MNESIPE. QUoy, Toxaris, vous sacrifiez à Pilade & à Oreste, comme à des Dieux?

TOXARIS. Ouy, Mnésipe, non pas toutefois comme à des Dieux, mais comme à des Heros.

MNESIPE. Mais est-ce la coûtume parmy vous, d'honorer les morts par des sacrifices?

TOXARIS. Non seulement cela, mais de celebrer des festes à leur honneur, lors que nous croyons qu'ils l'ont merité.

MNESIPE. Et que pouvez-vous esperer de ces loüanges?

TOXARIS. De porter la posterité à l'imitation de leurs vertus, & donner cette consolation aux gens de bien, de voir honorer la memoire de ceux qui leur ressemblent; outre qu'il ne nuit point d'avoir les Heros favorables.

MNESIPE. Mais qu'avez-vous tant admiré en des étrangers qui estoient vos ennemis? Car ayans esté pris sur vos côtes, aprés avoir fait naufrage & estans prests à estre sacrifiez, ils tuerent leurs Gardes, & massacrerent vôtre Roy, puis emmenerent la Prétresse de Diane captive, & la Déesse même à qui on les vouloit sacrifier. Si vous les honorez donc

aprés des homicides & des sacrileges, prenez garde que vous ne portiez les autres à vouloir suivre leur exemple, & que vous ne demeuriez à la fin sans Dieux & sans Roy. Que si ce n'est pas pour cela que vous leur rendez cét honneur, Qu'est-ce donc qui vous oblige à sacrifier à des gens qui devoient servir eux-mêmes de victimes?

TOXARIS. Quand il n'y auroit que l'action dont tu parles, elle est assez illustre pour devoir estre couronnée. Car quelle hardiesse n'est-ce point à deux particuliers, de s'embarquer sur le Pont-Euxin qui n'avoit esté frequenté jusqu'alors que par les Argonautes; sans craindre ni les Fables du päys, ni le nom d'Inhospitaliere qu'on donnoit à cette mer? Et quel excés de valeur à des captifs, de tüer un Roy au milieu de ses Gardes, & d'emmener prisonniers jusqu'à ses Dieux? Ne sont-ce pas là des actions plus qu'humaines, & dignes d'éternéle loüange, quoy que ce ne soit pas pour cela encore que nous les adorons?

MNESIPE. Et qu'ont-ils fait de plus illustre? Car pour ce qui est de la navigation dont tu parles, les Feniciens en entreprennent tous les jours de plus grandes & de plus dangereuses, ne retournans en leur päys que sur la fin de l'Automne, aprés avoir couru toutes les terres & les mers; de sorte que si c'est pour cela que vous honorez Oreste & Pilade, ces gens-là meriteroient mieux d'estre adorez qu'eux, quoy que souvent ce ne soient que de simples marchands portez de l'amour du gain, qui trafiquent de choses de peu de valeur.

TOXARIS. Ecoute comme des Barbares ont de meilleurs sentimens des Grecs, que les Grecs mêmes. Car nous avons bâty des Temples à des hommes à qui vous n'avez pas seulement dressé des sepulchres. Où trouverez-vous d'illustre tombeau, ou d'Oreste, ou de Pilade, dans Argos & dans Mycénes; au lieu qu'ils sont adorez parmy les Scythes, sans que pour estre étrangers, on les ait jugez indignes de cet hon-

honneur? Car la vertu eſt adorable, même dans les ennemis. Ce qu'ils ont donc fait enſemble, & l'un pour l'autre, eſt gravé dans le Temple d'Oreſte, ſur une colomne d'airain; & c'eſt la premiere choſe que nous aprenons à nos enfans, afin que ces ſemences de Vertu eſtans cultivées de bonne heure dans leurs ames, y prennent de profondes racines, de ſorte qu'ils oublieroient plutôt le nom de leurs Peres, que celuy de ces illuſtres Amis, qui ont laiſſé un exemple d'amitié à tous les Siecles. Leur Action eſt encore dépeinte aux parois du Temple, où l'on voit d'un côté un vaiſſeau briſé contre des écueils, & ces deux Heros emmenez captifs, & couronnez comme des victimes qu'on veut immoler; Et de l'autre, on les voit les armes à la main qui ont briſé leurs chaînes, & qui défendent leur liberté aux dépens de la vie de pluſieurs & du Roy même, puis enlevent Diane & ſa Prêtreſſe. * On les ſuit comme ils commencent à voguer, & l'on âtaque leur navire; les uns grimpent ſur le gouvernail, les autres s'âtachent aux cordages; mais ils ſont repouſſez par tout vaillamment, & contraints de ſe ſauver à la nage, ou bleſſez, ou étonnez de la bleſſure des autres. Le Peintre a pris garde ſur tout à faire éclater leur Amitié, qui eſt le ſujet principal de nôtre adoration, puiſque tu le veus ſçavoir. Car les Scythes ne croyent pas qu'il y ait rien au monde de plus divin, ni de plus grand threſor, qu'un bon amy; & n'ont point de vice plus en horreur, que la trahiſon & la perfidie. C'eſt pourquoy ils font gloire d'ayder leurs amis dans les plus grands dangers, & de ſe ſacrifier pour leur ſervice, & ont pris ceux-cy pour les Dieux protecteurs de l'Amitié. Car ils ſont dépeints qui négligent chacun leur propre ſalut, pour celuy de leur amy, & le couvrent de leur corps, lors qu'ils ne le peuvent plus défendre.

* *Iſigénie.*

MNESIPE. Certes, Toxaris, tu montres bien que vous n'eſtes pas ſeulement fideles amis & belliqueux, mais éloquens, tant tu-as ſceu bien dépeindre la valeur & l'amitié de ces deux grands perſonnages,

& rendre raiſon d'une choſe qui m'eſtoit encore inconnüe. Car je ne croyois pas, pour te dire la verité, que l'amitié fût en ſi grande veneration parmy les Scythes, qui n'avoient, à mon avis, qu'une impetuoſité brutale, & eſtoient ſans tendreſſe ni affection pour leurs proches; ce que je jugeois par leur coûtume barbare, de manger leurs Peres aprés leur mort.

TOXARIS. Je ne veus pas maintenant défendre nos coûtumes, ni faire voir qu'elles ſont plus juſtes que les vôtres; Il me ſûfit pour cette heure de montrer que nous ſommes meilleurs amis. Car vous parlez mieux que nous de la Vertu, mais vous la pratiquez plus mal; & pleurez en voyant Oreſte & Pilade ſur les theatres s'entrebatre à qui mourra le premier, & ſe ſacrifiera pour ſon compagnon; tandis que vous abandonnez vos amis, lors qu'ils ont beſoin de vôtre aſſiſtance; & demeurez müets, quand ils implorent vôtre ſecours; comme ces perſonnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre. Si tu veus donc laiſſer à part ces vieux contes d'amitié, * que vous rebatez ſi ſouvent, & qui ne ſont connus que dans les Fables, pour alleguer des exemples modernes, nous verrons qui en aportera de plus beaux; & je ne te céle point que j'aimerois mieux eſtre vaincu en combat ſingulier, au hazard de perdre la main droite, ſelon la coûtume de mon päys, que de te ceder l'honneur de cette diſpute, où il y va de la gloire de ma patrie.

* *d'Achille & de Patrocle, de Theſée & de Pirithoüs.*

MNESIPE. Quoy que ce ne ſoit pas peu de choſe d'entrer en champ-clos, contre un ſi adroit & ſi vaillant Champion, je ne trahiray point pourtant l'honneur de la Grece. Car il ſeroit étrange qu'elle le cedât maintenant à un Scythe, aprés les avoir tous vaincus par la main de deux de ſes Citoyens; & ſi je foûfrois cet affront, je meriterois de perdre, non-ſeulement la main, mais la langue. Si tu veus donc, nous alleguerons chacun des exemples d'amitié; & celuy qui en produira le plus, remportera la victoire.

TOXA-

TOXARIS. Il ne faut pas que la quantité l'emporte, mais la qualité; & ſe contenter d'en alleguer chacun cinq ou ſix; car cela iroit à l'infiny.

MNESIPE. Je le veus, Tu commenceras le premier, aprés avoir fait ſerment de ne rien dire que de veritable; car il ne ſeroit pas difficile de faire un mauvais Roman.

TOXARIS. C'eſt à toy à commencer, puiſque tu as donné lieu à la diſpute.

MNESIPE. Quel Dieu veus-tu que je te jure? Te contenteras-tu de Jupiter Filien, qui eſt le Dieu de l'Amitié parmy les Grecs?

TOXARIS. Oüy, & j'ateſteray celuy de mon païs, qui répond à celuy-là.

MNESIPE. Je te prens donc à témoin, ô Jupiter Filien, & proteſte de ne rien alleguer icy, que je n'aye veu moy-même, ou que je n'aye apris de perſonnes dignes de foy. Je commenceray par l'amitié d'Agathoclés & de Dinias, qui eſt ſi celebre en Ionie. Le premier eſtoit de Samos, & n'a rien d'illuſtre que ſon amitié. L'autre d'Efeſe, de famille ancienne & opulente; mais qui s'eſtoit enrichie depuis peu. Or comme ceux qui ſont devenus riches en peu de tems, ont toûjours pluſieurs gens autour d'eux, pour ſervir à leur divertiſſement, Dinias ne manquoit pas de ces ſortes de Courtiſans, qui font la cour à nos richeſſes, plutôt qu'à nous-mêmes. Mais Agathoclés, qui l'aimoit dés ſa plus tendre jeuneſſe, ne les pouvoit ſoûfrir, quoy qu'il ne laiſſât pas de vivre avec eux pour complaire à ſon amy, qui en eſtoit ſi charmé, qu'il en faiſoit plus d'eſtat que de ſon ancien camarade, juſques-là qu'il luy devint même inſuportable par ſes frequentes remontrances. Car il ne pouvoit s'empécher de luy repreſenter la grandeur & le merite de ſes ancêtres, & de le conjurer avec larmes de ne pas diſſiper le bien que ſon Pere avoit amaſſé avec beaucoup de peine, tant qu'à la fin Dinias ne l'apelloit plus à ſes plaiſirs, & ſe cachoit de luy, lorſqu'il vouloit faire

quelque partie. Comme un mal en âtire un autre : Ces flâteurs luy mirent dans l'esprit l'amour d'une celebre coquête, qui estoit adroite à gagner les cœurs, & tantôt par des dédains affectez, tantôt par de feintes caresses, sçavoit si bien enflammer ceux qu'elle avoit pris, qu'ils ne s'en pouvoient défaire. Lors qu'elle eut âtrapé ce jeune homme simple & niais, à l'ayde de ses faux amis qui métoyent tout en œuvre pour le surprendre, elle ne le laissa pas échaper ; mais aprés l'avoir envelopé dans ses filets, comme elle en pensoit triomfer, elle devint la proye de sa prise, & fut cause de mile maux à ce pôvre infortuné. D'abord on voyoit courir les poulets, & tous ces petits presens * qui tiennent lieu de grande faveur à un Amant ; Ses servantes luy faisoient acroire qu'elle ne dormoit ni nuit ni jour, & qu'elle ne faisoit que songer à luy & soûpirer ; ce qui gagne principalement le cœur de ceux qui ont bonne opinion d'eux-mêmes, si bien qu'à la fin il se persuada qu'elle l'aimoit. Car elle couroit l'embrasser quand il arrivoit, l'arrêtoit quand il vouloit partir, faisoit semblant de ne se parer que pour luy, & sçavoit méler à propos, les larmes, les dédains, & les soûpirs, parmy les âtraits de sa beauté, & les charmes de sa voix & de sa lyre. Enfin, aprés plusieurs alées & venües il en joüit, & délà on creut qu'il estoit pris. Pour le mieux engager, elle feignit qu'elle estoit grosse de luy ; & de peur qu'il ne vint à se dégoûter par la joüissance, elle ne le vouloit plus voir si souvent, pour ne point donner, à ce qu'elle disoit, de jalousie à son mary, qui estoit un homme de condition, & des principaux de la ville d'Efese. Cela l'enflamma de sorte que ne pouvant soûfrir son absence, il envoyoit tous les jours quelques-uns de ses amis la visiter, ne s'entretenoit que d'elle ; & lors qu'il ne la pouvoit voir, il se consoloit par la veüe de son portrait. Cependant, il luy donnoit tout ce qu'il avoit, meubles, argent, maisons, pierreries ; de sorte qu'en peu de tems on vit fondre cette

* Bonquets, &c.

te famille fi opulente, qui eſtoit la premiere du päys ; & lors qu'il n'eut plus rien, elle le quita pour un jeune Candois fort riche, qui commença à entrer ſur rangs, ſurpris par les mêmes artifices. Il s'en plaint inutilement, tant que ſe voyant abandonné par ſes faux amis & par ſa perfide maîtreſſe, il a recours à Agatoclés qui voyoit tout cela, il y avoit long-tems, ſans y pouvoir donner ordre. Il luy conte donc ſon avanture, avec quelque pudeur d'abord ; mais à la fin il tranche le mot, & luy avoüe franchement qu'il ne pouvoit plus vivre ſans elle. Agatoclés qui vit que ce ſeroit peine perdüe d'eſſayer de l'en diſſuader, & qu'il n'eſtoit pas tems de luy faire des reproches, vend une ſeule maiſon qu'il avoit, & luy en donne l'argent. Auſſi-tôt il va trouver ſa maîtreſſe, qui le reçoit à bras ouverts, & ſes flateurs r'entrent en grace comme auparavant ; leurs amourétes recommencent, ſi bien qu'elle luy donne rendé-vous la nuit ; mais il ne fut pas plutôt entré, que le mary ſe preſente l'épée à la main, ſoit, qu'il en fût averty par ſa femme ou non, & menace de le tüer. En cette extrêmité il ne s'abandonne point ; mais empoignant un bâton, il luy en donne un ſi grand coup ſur la tête, qu'il l'aſſomme, & de rage en fait autant à ſa femme, qu'il acheve aprés de tüer avec l'épée de ſon mary. En-ſuite, il repouſſe les valets étonnez, qui ſe metoient en devoir de l'arréter, & ſe ſauve chez Agatoclés, où des le matin il eſt pris & mené au Gouverneur de la Province, qui le renvoye à l'Empereur, aprés avoir tout confeſſé. Dans cette triſte conjoncture ſon amy ne le quite point, & le ſuit priſonnier en Italie, où il entreprend ſa défenſe ; & comme il fut condamné, il l'accompagne dans ſon exil, & va demeurer avec luy en la petite Iſle de Gyare, où il fut confiné pour le reſte de ſes jours. Il employe là à le nourrir le peu de bien qui luy reſtoit ; & lors que tout fut mangé, il ſe loüe à des pêcheurs * d'huîtres à l'écaille, qui ſervent à la teintu-

* Plongeurs.

re de la pourpre, & l'entretient de ſon travail, ſans l'abandonner même aprés ſa mort. Car il s'habitua là, & ne retourna point en ſon päys. Voila un exemple d'amitié qui eſt arrivé en nos jours; & il n'y a pas plus de cinq ans qu'Agatoclés eſt mort en cette Iſle.

TOXARIS. Je voudrois que tu n'euſſes pas fait de ſerment, pour avoir la liberté de ne te point croire, tant cet exemple me touche & me ſemble digne de mon päys.

MNESIPE. En voicy un autre qui n'eſt pas moins illuſtre, que j'ay apris d'un Pilote de la Calcide, & dont j'ay eu la confirmation par ceux-là mêmes qui y avoient part. Il diſoit que venant un jour d'Italie à Aténes, vers le coucher des Pleïades, la tempête le prit au ſortir du détroit de Sicile, & le porta juſques prés de l'Iſle de Zacynte, ſans qu'il pût ſurmonter l'effort des vagues. Il avoit pluſieurs perſonnes dans ſon navire, & entr'autres deux jeunes hommes de ſon päys; l'un robuſte & vigoureux, nommé Eutydique; l'autre tout pâle & défait apellé Damon, qui ne faiſoit que de relever d'une grande maladie. Celui-cy ſe trouvant mal de l'agitation, s'aprocha du bord du vaiſſeau, qui dans cét intervalle vint à pancher d'un coup de vent, & le renverſa dans la mer. En tombant il crie à l'ayde à ſon amy, qui ſe jéte auſſi-tôt aprés ſans deliberer, quoy que ce fût en plein minuit, & qu'il fût déja couché, & commence à le ſoûlever ſur les flots, où il ne ſe pouvoit plus ſoûtenir à cauſe de la peſanteur de ſes habits, & de la foibleſſe où il eſtoit. Ceux du Navire émeus de compaſſion, les voulurent ayder; mais ils furent emportez à un inſtant par la violence de la tempête; & tout ce qu'ils peurent faire, fut de leur jeter quelques pieces de liege avec l'échelle du vaiſſeau. Arrêtons-nous la, je te prie, à conſiderer ſi quelqu'un peut donner de plus fortes preuves de ſon amitié, que fit en cette occaſion Eutydique, de ſe jeter en plein minuit dans la mer pendant la tempête, & s'expoſer à

une

une mort toute certaine, pour sauver son amy, ou perir avec luy. Represente-toy le bruit & la hauteur des vagues émües & blanchissantes, mélé de l'horreur des tenebres; l'un mourant qui tend les bras à son amy, & implore son assistance; l'autre outré d'amour, qui se precipite aprés luy, de peur qu'il ne meure tout seul. As-tu veu de plus beaux exemples d'une veritable amitié?

TOXARIS. Hâte-toy, je te prie, de me dire ce qu'ils sont devenus; car je brûle de le sçavoir.

MNESIPE. Ne crain point, ils filosofent tous deux presentement dans Aténes; mais le Pilote emporté par la tempête, ne m'a pu conter l'histoire que jusques-là; & j'ay apris le reste de leur bouche. Ils disent donc qu'ils nagerent à l'aide de quelques lieges jusqu'au point du jour, qu'apercevans l'échelle du navire qui estoit faite de grosses planches, ils monterent tous deux dessus, & se sauverent dans l'Isle qui estoit proche. Mais pour ne te point arréter davantage en des mortalitez inutiles, Voicy un troisiéme exemple qui ne le céde point aux deux autres. Eudamidas de Corinte en mourant fit un testament qui sembleroit ridicule à tout autre qu'à un amy; car n'ayant pour tout bien que deux amis, il laissa à l'un de nourrir sa mere, & à l'autre de marier sa fille *; & l'un estant mort cinq jours aprés, soit de regret ou autrement, celuy qui restoit executa la commission de tous les deux; car ils estoient substituez l'un à l'autre; & pour rendre son action plus illustre, maria la fille de son amy & la siene en un même jour, & leur donna à toutes deux un même mariage. Quant à la mere, il la nourrit jusqu'à la mort, quoy que le peuple criât que le defunt avoit trouvé le secret d'heriter aprés sa mort, de son amy. Que te semble Toxaris, de la generosité d'Aretas; car c'est ainsi qu'il se nommoit, de payer si gayement la part de son coheritier avec la siene? Ne merite-t-il pas de faire un de nos exemples, à la gloire & à l'avantage de sa patrie?

* Carixéne.

TOXARIS. Oüy, sans doute, quoy que j'admire encore

encore plus la hardieſſe & la confiance du teſtateur; car celuy qui a la reſolution de faire un ſemblable teſtament, eſt capable non-ſeulement de l'executer, mais de quelque choſe encore de plus; & je ne doute point qu'il n'eût nourry la mere de ſon amy, & marié ſa fille, même ſans en eſtre prié.

MNESIPE. Tu dis vray, paſſons à l'exemple de Zénotémis de Marſeille, qu'on me montra en Italie, comme j'y eſtois Deputé de mon päys. C'eſtoit un homme de belle taille & de bonne mine, que je trouvay qui aloit à la campagne avec ſa femme à ſes côtez, qui eſtoit auſſi laide qu'il eſtoit beau. Car elle eſtoit borgne & petite, toute contrefaite & percluſe de la moitié du corps; & tomboit même du haut-mal, à ce qu'on diſoit. Comme je m'étonnois donc que la fortune eût aparié deux choſes ſi diſſemblables, celuy qui m'accompagnoit me fit ce recit. Le pere, dit-il, de ce monſtre que tu vois, eſtoit un riche homme de Marſeille, amy de Zénotémis, nommé Ménecrate, qui pour avoir rendu une Sentence injuſte, fut declaré infame, & tous ſes biens confiſquez, ſelon la rigueur de la loy. Accablé d'un ſi grand coup de fortune, il eſtoit encore plus affligé par la conſideration de ſa fille unique, qui eſtoit en âge d'eſtre mariée, ſans qu'il eût dequoy la pourvoir; car comme tu vois, elle n'eſtoit pas de taille à eſtre mariée pour ſa beauté. Comme il s'en plaignoit donc à Zénotémis, & deploroit ſa condition, parce qu'il l'aymoit tendrement; Ne crain point, dit-il, les Dieux l'ont pourveüe, & là-deſſus il le prend par la main, le méne chez ſoy, & partage avec luy ſes tréſors, qui n'eſtoient gueres moins grands que ceux qu'il avoit perdus. Il ajoûta à cette largeſſe un feſtin, comme s'il eût eu envie de marier ſa fille à quelqu'un de ſes amis; & lors qu'ils eurent ſoupé & fait les effuſions acoûtumées à la fin du repas, Zénotémis rempliſſant ſa coupe; Reçoy, dit-il, cette coupe de la main de ton gendre; car j'épouſeray aujourd'huy ta fille, & le contrat eſt tout dreſſé, où je confeſſe avoir

avoit receu en mariage vingt-cinq talens.* Comme l'autre refiſtoit, ne pouvant ſoufrir qu'un homme ſi riche & ſi bien-fait épouſât une fille ſi pôvre & ſi malfaite, il la prit entre ſes bras, & ala conſommer ſon mariage dans une autre chambre, puis vint retrouver la Compagnie. Il l'a toûjours tenüe depuis pour ſa femme, luy faiſant mile careſſes; & la menant avec luy, comme tu vois. Car bien-loin d'en avoir honte, il s'en glorifie, preferant l'amitié à tous les autres avantages. Auſſi le Ciel a beny ſon action, & luy a donné un beau fils, qu'il a preſenté depuis peu au Senat, en habit de dueil, pour faire plus de compaſſion; ce qui l'a tellement touché, qu'il a remis au petit fils la confiſcation de ſon ayeul; & en ſa faveur, l'a rétably en ſes biens & en ſa dignité. Tu aurois bien de la peine à m'aporter un ſemblable exemple de ton päys, où vous n'aymez que les belles. Mais paſſons au dernier, qui ſera de Démétrius de Sunion.† Il avoit eſté élevé dés ſon enfance avec Antifile, & voyagea avec luy en Egypte, pour aprendre la Filoſofie Cynique, ſous ce Filoſofe de Rhodes, qui eſtoit alors ſi celebre; mais Antifile vouloit étudier en Medecine. Comme Démétrius eſtoit alé voir les antiquitez du päys, & navigeoit, il y avoit déja ſix mois, ſur le Nil, ayant laiſſé au logis ſon camarade, qui ne pouvoit ſoufrir les chaleurs & les autres incommoditez du voyage; Il arriva à Antifile un accident, qui luy fit bien regreter l'abſence de ſon amy. Car un de ſes eſclaves s'aſſocia avec quelques voleurs pour piller le Temple d'Anubis, d'où ils emporterent la ſtatüe de Dieu, avec pluſieurs autres choſes qu'ils cacherent ſous un lit, au logis d'Antifile. Mais les voleurs ayans eſté pris comme ils vendoient quelque piece de leur larcin, ils confeſſerent tout à la queſtion; de ſorte qu'on arréta l'eſclave, & en-ſuite le maître, qui eſtoit aux écoles publiques, aprés avoir trouvé chez-luy le butin. Car l'indignité de l'action faiſoit qu'on ne l'oſoit ſecourir, & chacun l'avoit en horreur comme un

* Double mile écus.

† Alope-cien.

ſacrilege, & eût creu faire un crime de boire même & de manger avec luy. Cependant, ſes deux autres eſclaves emportent tout ce qui luy reſtoit, tandis qu'il eſt en priſon abandonné de tout le monde, & tourmenté par le Geolier, qui croyoit faire ſervice à Dieu en le mal-traitant, & ne le vouloit pas ſeulement oüir, lors qu'il ſe vouloit juſtifier. Il tomba donc malade de fâcherie & de miſere; car il couchoit ſur la terre, ſans pouvoir étendre ſes jambes pour dormir, parce qu'on les atachoit la nuit à une piece de bois; mais de jour il n'avoit qu'une main liée avec le cou. Toutefois, le bruit des chaînes l'empéchoit de pouvoir repoſer de jour, non plus que de nuit, parce qu'il eſtoit enfermé péle-méle avec pluſieurs autres criminels dans un cachot puant, où il avoit de la peine à reſpirer. En ce funeſte eſtat, inſupportable même aux plus robuſtes, & à plus forte raiſon à un jeune homme, qui avoit eſté élevé tendrement, il commençoit à défaillir peu à peu, & ne vouloit déja plus rien prendre, lors que Demétrius, qui ne ſçavoit rien de l'affaire, arriva; & ſi-tôt qu'il l'eût apriſe, courut en hâte à la priſon, où l-on ne le voulut pas laiſſer entrer, à cauſe qu'il eſtoit tard & que le Geolier eſtoit retiré, & les Gardes poſées. Il faut donc atendre juſqu'au lendemain, qu'il eut de la peine même à entrer, & encore plus à reconoître ſon amy tout defiguré, aprés l'avoir cherché longtems, comme on fait un homme entre les morts, en un jour de bataille. Et s'il ne ſe fût aviſé de l'apeller par ſon nom, il ne l'eût jamais pû trouver. Mais comme il eut répondu, il le recônut à ſa voix, & luy détournant les cheveux de deſſus le front, s'évanoüit à ce ſpectacle, & Antifile auſſi. Demétrius eſtant revenu le premier, ayda ſon compagnon à reprendre ſes eſprits, & luy donna la moitié de ſon manteau, au lieu des haillons dont il eſtoit couvert. En ſuite il ſortit pour l'aſſiſter; & comme il n'avoit ni credit ni argent, il ſe loüoit pour porter des marchandiſes ſur le port; & aprés avoir travaillé tout le matin, il portoit

portoit tout ce qu'il avoit gagné à son amy, dont ils donnoient une partie au Geolier, & s'entretenoient du reste. Mais la nuit venüe, il faloit qu'il se retirât, & qu'il dormît à la porte, sur un petit lit qu'il s'estoit fait d'herbe & de branches d'arbres; car on ne le vouloit pas laisser coucher dans la prison. Ils vécurent ainsi quelque tems, jusqu'à ce qu'un des prisonniers estant mort de poison, à ce qu'on croyoit, on ne voulut pas laisser entrer personne, si bien que Demétrius qui ne pouvoit quiter son amy, s'ala par desespoir declarer complice du même crime, & fut ataché avec luy. Encore eut-il bien de la peine d'obtenir cette courtoisie du Geolier. Cependant, ils tachoient d'adoucir leurs maux par leur conversation, & chacun avoit plus de soin de la santé de son compagnon que de la sienne, particulierement Demétrius, qui estant tombé malade, ne laissoit pas de faire tout ce qu'il pouvoit pour consoler Antifile. Sur ces entrefaites un accident impreveu leur rendit la liberté, lors qu'ils ne l'atandoient plus. Car un prisonnier ayant recouvré une lime, lima la chaîne où ils estoient tous atachez, & se sauva avec les autres, aprés avoir tué les Gardes: Mais la plûpart furent repris comme ils s'écartoient deçà & delà; & cependant nos deux amis demeurerent dans la prison, & arréterent leur esclave, aymant mieux mourir que de passer pour coupables d'un crime pire que la mort même; & le Gouverneur de l'Egypte ayant apris cette nouvéle, les mit tous deux en liberté, aprés qu'ils eurent justifié leur innocence. Mais plein d'admiration de leur vertu, il donna dix mile dragmes à Antifile *, & le double à Demétrius, qui se retira vers les Gymnosofistes des Indes, & laissa le tout à son camarade, lequel demeura au päys où il est encore à present. Voilà, Toxaris, cinq exemples de l'amitié des Grecs, que j'aurois plus étendus, si tu ne t'estois plaint que nous avions plus de paroles que d'effet. Car je t'aurois raporté les harangues que

* 2500. livres

Demé-

Demétrius fit devant le Juge, où pour décharger son amy, il s'imputoit le crime dont on l'accusoit, jusqu'à ce que l'esclave les déchargea tous deux à la question. Regarde si tu as quelque chose que tu puisses opposer à de si grands exemples, si tu ne te veus resoudre à la peine, dont tu as dit qu'on punissoit les vaincus, parmy les Scytes. Mais aprés avoir si bien défendu des étrangers, * tu ne voudrois pas trahir ta patrie.

* *Oreste & Pilade.*

TOXARIS. Et toy, ne crains-tu point que l-on te coupe la langue, de l'employer ainsi contre toy-même, en m'encourageant à ta défaite. Mais je vai commencer sans préambule; car outre que ce n'est pas la coûtume de mon päys, il n'est pas besoin de discours, quand les effets parlent plus-haut que les paroles. Au reste, n'atan pas d'oüir icy l'histoire de quelqu'un, qui en faveur de son amy aura épousé une femme pôvre & contrefaite, ou par charité marié sa fille, ou qui se sera enfermé avec luy en prison, pour en sortir plus glorieux; Tout cela n'est que jeu, au prix des exemples que je te veus alleguer. Ce n'est pas que je te condamne d'avoir dit ce que tu sçavois, puisque tu n'avois rien de meilleur à dire, & que la longue paix dont joüit la Grece, empéche qu'elle ne se puisse signaler en de plus grandes occasions; car le bon Pilote ne se conoit que dans la tempête. Mais pour nous qui sommes toûjours en guerre avec nos voisins, soit pour l'ataque ou pour la défense, il se presente tous les jours mile sujets de témoigner nôtre courage & nôtre amitié, qui sont les seules armes que nous estimons invincibles. Premierement nous ne choisissons point nos amis a table comme vous, ni ne prenons nos voisins, ni nos camarades. Mais lors que nous recônoissons un brave homme, nous recherchons son amitié, comme on fait une maîtresse; & celuy qui luy rend plus de service, c'est celuy qui l'emporte. En-suite, on se jure l'un à l'autre une amitié inviolable; ce qui se fait en cette façon? On se pique le bout des doigts,

doigts, & l-on en reçoit le sang dans une coupe, où chacun trempe la pointe de son épée, & puis suce cette liqueur precieuse, qui est la marque d'une amitié éternéle, & un témoignage qu'on veut épancher son sang l'un pour l'autre. * Personne ne peut avoir que deux amis; & ceux qui en ont davantage, sont mesestimez, comme des Courtisans qui s'abandonnent à tout le monde, parce que l'amitié se perd, estant divisée en tant de parties. Mais pour entrer en matiere, je commenceray par ce qu'a fait depuis peu Dandamis en une bataille contre les Sarmates, voyant emmener captif Amisoque qu'il aymoit. Cependant, je te jure par l'air que nous respirons, & par le Cymeterre que nous portons, qui sont les plus grands Dieux que les Schythes adorent, que je ne te diray rien que de veritable.

* *Ou, l'on ne peut estre que trois à cette alliance.*

MNESIPE. Je t'aurois assez cru sans jurer; mais tu as bien fait de ne pas prendre à témoin des divinitez de grande importance, afin de pouvoir mentir plus hardiment.

TOXARIS. Quoy tu ne veus pas que je jure par les symboles de la Vie & de la Mort, qui sont les plus grands Dieux qu'on revere?

MNESIPE. Si cela est, tu pouvois apeller à témoin plusieurs autres déïtez; car il y a plusieurs genres de mort.

TOXARIS. Ne sçaurois-tu t'empécher de chicaner un homme qui porte une épée? sur tout, aprés qu'il t'a laissé parler tout ton saoul, sans t'interrompre.

MNESIPE. J'ay tort, je l'avoüe, & t'en demande pardon; Tu peus dire maintenant tout ce que tu voudras, sans craindre que je t'interrompe.

TOXARIS. Il y avoit quatre jours qu'Amisoque & Dandamis s'estoient jurez une amitié éternéle, & avoient bû du sang l'un de l'autre, pour confirmation de leur aliance, lors que les Sarmates entrerent en Scythie avec trente mile hommes de pié, & dix mile chevaux. On s'estoit campé sur

l'une & l'autre rive du Tanaïs, pour leur empécher le passage; mais ils enleverent d'abord tout ce qui estoit au delà, à la reserve de ceux qui se sauverent de bonne-heure au deçà du fleuve. Sur ces entrefaites, Dandamis voyant son amy prisonnier, qui imploroit son assistance, passe l'eau à nage pour l'aler secourir; mais il ne fut pas plutôt à l'autre bord, qu'il fut envelopé par les ennemis; & sur le point de perir, il s'écria qu'il venoit pour racheter un prisonnier. A ces mots ils s'arreterent tout court, & le menerent au General, qui luy demanda d'abord quelle rançon il vouloit donner? Moy-même, dit-il, puis qu'on m'a pris tout mon équipage, & que les Scytes n'ont point d'autre bien. C'est trop, reprit le Barbare, nous nous contenterons d'une partie; & là-dessus il luy fit arracher les yeux, & le renvoya avec son amy, plus joyeux de cette conquête, qu'affligé de la perte de sa veüe. Sa presence rendit le courage aux Scytes, qui creurent n'avoir rien perdu en conservant un si grand threfor. Cela étonna même les ennemis, lors qu'ils vindrent à considerer à queles gens ils avoient à faire; si bien qu'ils se retirerent la nuit en tumulte, aprés avoir brûlé les chariots qu'ils avoient pris, & laissé une partie du butin. Cependant, Amisoque ne voulut point conserver la lumiere, que son amy avoit perdüe pour l'amour de luy, & l-on voit maintenant ces deux illustres aveugles nourris aux dépens du public, qui revere leur vertu. Que peus-tu opposer, Mnésipe, à un si grand exemple, quand je te laisserois la liberté d'en feindre à ta fantaisie, & que je t'absoudrois du serment de fidelité que tu as juré? Si tu avois à traiter une si noble matiere, combien y aurois-tu mélé d'ornemens? Combien de regrets de Dandamis aprés la perte de son amy? Combien de harangues pour le r'avoir? Combien de témoignages de joye, en donnant ses yeux pour rançon? Combien d'acclamations à leur retour, & le reste que tu sçais beaucoup mieux que moy; car je me suis contenté de raporter la chose nüement, sans rien alterer

terer de la verité. Passons à un autre exemple, qui sera encore plus court. Bélite, l'un des parens d'Amisoque, voyant Basté son amy, terrassé à la chasse par un Lion, & sur le point d'estre devoré, saute en bas de son cheval, & frape la beste par derriere, pour l'obliger à tourner sur luy; & voyant qu'elle ne vouloit point lâcher prise, il luy met la main dans la gueule; pour luy arracher même d'entre les dents son amy. Le Lion irrité se jéte sur l'un, aprés avoir soulé sa rage sur l'autre; mais Bélite en mourant luy passe son épée au travers du corps, & venge d'un même coup la mort de son amy & la siene. Pour éterniser cette action, on a enfermé par édit public ces deux amis en même tombeau, & mis le Lion auprés en un tombeau separé. Mais ne t'arréte point à ces deux exemples, en voicy un troisiéme plus considerable, de trois amis qui ont fait des merveilles l'un pour l'autre. Arsacomas ayant esté envoyé en ambassade vers Leucanor Roy du Bosphore, qui avoit tardé trois mois à envoyer le tribut qu'il paye tous les ans aux Scytes, fut traité magnifiquement par ce Prince à son départ, aprés avoir esté satisfait sur sa demande. Pour plus grand honneur, le Roy voulut que sa fille fût presente au festin, avec tous les Grands qui la recherchoient en mariage, du nombre desquels estoit Tigrapate Prince des Lasiens, & Adyrmaque Duc de Machlyne. Mais Arsacomas ne l'eut pas plutôt veüe, qu'il en devint amoureux, & comme c'est la coûtume de faire la demande à table sur la fin du repas, & de dire qui l'on est, & ce qu'on a; lors que tous les autres eurent vanté à l'envy leurs tresors & leur puissance, aprés avoir fait les effusions acoûtumées; il prit la coupe comme eux, mais il ne répandit point de vin, parce que cela ne se fait point parmy les Scytes; & ayant bu un grand trait, il pria le Roy de luy donner sa fille en mariage, à cause qu'il surpassoit tous les autres tant en richesses qu'en credit. Comme le Roy paroissoit étonné

de ce discours, sçachant bien que les Scythes sont fort pôvres, & que celuy-cy particulierement n'avoit pas beaucoup de bien ; & qu'il luy demandoit en riant, combien il avoit de troupeaux & de chariots, qui sont les richesses du païs : Je n'ay rien de tout cela, dit-il ; mais j'ay vaillant deux amis, qui surpassent tous les autres tant en estime qu'en valeur. Cela fit rire toute la compagnie, qui crut qu'il estoit yvre ; & le lendemain le Duc de Machlyne fut preferé à tous ses Rivaux, & emmena sa maîtresse. Arsacomas de retour, conte son avanture à ses deux amis, Loncate & Masente, & leur dit que cét affront les touchoit tous trois également, & qu'on avoit preferé de vains tresors à la grandeur de leur amitié ; de sorte qu'ils resolurent ensemble de tirer raison de cette injure. Il faut, dit Loncate, partager entre nous la vengeance ; J'aporteray la tête du Roy, & Masente enlevera ta maîtresse, tandis que tu armeras le païs pour soûtenir l'éfort de ces Princes, qui ne manqueront pas de nous venir fondre sur les bras. Or tu assembleras de grandes forces, tant de nos gens que des tiens ; outre ceux qui te viendront servir volontairement, pour le bruit de ta vaillance & la compassion qu'on aura de ton infortune. C'est la coûtume des Scythes, lors que quelqu'un est ôfensé, & qu'il n'a pas le moyen de se venger, de faire rôtir un bœuf, puis le métre en pieces, & s'asseoir sur la peau, au milieu de toutes ces viandes, les mains liées derriere le dos, comme un prisonnier. Tous ceux qui passent par là, & qui le veulent secourir, en prennent un morceau, & jurent de luy amener l'un cinq chevaux, l'autre dix, chacun selon son pouvoir ; & ceux qui n'ont que leur personne, d'y venir eux-mêmes : & en disant cela, ils métent le pié droit sur le cuir de bœuf, pour confirmation de leur promesse. On amasse par ce moyen de grandes forces, & plus-considerables encore par la valeur que par le nombre, parce qu'elles ne sont composées que d'une brave jeunesse, qui s'y porte volontairement par

par la consideration de l'honneur ou de l'amitié. Arsacomas assembla donc par ce moyen cinq mile chevaux & vingt mile hommes de pié. * Cependant, Loncate arrive inconnu au Royaume du Bosfore, & tirant à part le Prince, comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance, entre seul avec luy dans le Temple de Mars, où il luy coupe la tête, & la métant sous son manteau, remonte à cheval, en criant qu'il ne tarderoit point à revenir, comme s'il fût allé à quelque commission de la part du Roy. Il fut donc bien loin, avant qu'on eût découvert le meurtre; outre qu'on negligea de le poursuivre, pour songer à l'élection d'un nouveau Prince, parce que le païs est partagé en diverses factions. D'autre côté, Masente averty en chemin de cette mort, en porte le premier la nouvelle au Duc de Machlyne, & luy dit qu'on le demandoit pour Roy, comme gendre du défunt; Qu'il se hâtât donc de se saisir de l'Empire, & menât avec luy sa femme, qui estoit la legitime heritiere; Qu'il luy disoit cela comme son parent & son amy, parce que le feu Roy avoit pris femme d'entre les Alains, d'où il estoit, & que les freres de cette Princesse l'avoient envoyé pour le porter à cette entrepriſe, & empêcher l'élection du frere bâtard du Roy, qui estoit ennemy des Alains & amy des Scythes. Or comme ces nations s'habillent de même façon, & parlent même langage, on ne pouvoit découvrir la fourbe; outre qu'il s'estoit fait couper les cheveux, pour mieux joüer son personnage, parce que les Alains les portent plus courts que les Scythes. Le Duc de Machlyne s'avance donc à grandes journées pour prevenir l'élection, aprés luy avoir laissé la conduite de la Princesse, comme à son parent. Il monte avec elle sur son char, & la nuit même la charge sur un cheval, à l'ayde d'un cavalier qui le suivoit; & quitant le chemin du Bosfore, il prend celuy de Scythie, où il arrive le troisiéme jour, aprés avoir donné quelques heures de repos à la Princesse, & la remet entre les mains d'Arsacomas, telle qu'il

* *Tant Infanterie legere qu'autre.*

la desiroit ; car le Duc de Machly ne ne l'avoit pas encore épousée. Comme Arsacomas ne se pouvoit lasser de luy rendre graces, il dit que c'estoit comme si la main gauche remercioit la droite du service qu'elle luy rend ; Qu'il ne pouvoit moins faire pour luy, & que deux amis ne sont pas seulement comme les deux mains, mais comme les deux doigts de la main. D'autre côté, le Duc de Machly ne averty de la trahison, & de l'élection du bâtard dont j'ay parlé, retourne tout court en son païs, & entre avec une grande armée en Scytie, & le bâtard aussi de son côté, avec quarante mile Alains ou Sarmates, sans conter les Grecs qui avoient pris son party. Aprés leur jonction, leurs troupes se trouverent monter à quatre-vingts & dix mile hommes, dont il y avoit trente mile Archers à cheval. Nous marchâmes contr'eux avec environ trente mile hommes, en contant la cavalerie parmy laquelle j'estois, ayant mené cent volontaires avec moy. Nous ne les eûmes pas plutôt aperceus, que nous détachâmes contr'eux nôtre Cavalerie, pour ataquer l'escarmouche ; mais aprés un long combat, nous fûmes rompus, ce qui n'empêcha pas que la plus grande partie de l'armée ne se retirât en bon ordre, sous la conduite d'Arsacomas, sans que l'ennemy l'osât ataquer. Mais l'autre où estoit Loncate & Masséte fut investie, & ils y furent tous deux blessez ; l'un à la cuisse, & l'autre à l'épaule & à la tête ; ce qu'Arsacomas ayant aperceu, il eut honte d'abandonner des gens qui avoient tant fait pour luy, & s'ouvrant un passage par le fer, ala enlever ses deux amis. Cela rendit le courage aux siens ; de sorte que les ennemis plierent, sur tout aprés qu'il eut coupé en deux le Duc de Machly ne d'un coup de hache. Le lendemain ils envoyerent demander la paix ; Ceux du Bosphore ofrirent de payer double tribut, les Machlyniens de livrer des ôtages, & les Alains de subjuguer la Sindane, dés long-tems revoltée ; si bien que la paix fut faite à ces conditions. Voila comme les Scytes servent leurs amis.

MNESIPE. Cette hiſtoire a quelque choſe de Roman, Toxaris; & je croy, ſans offenſer les Dieux que tu as jurez, que tu y as un peu mélé de ton invention, pour faire la piece plus belle; car tout réuſſit à ton Heros, contre ſon eſperance.

TOXARIS. C'eſt une marque de vôtre incredulité, ou plutôt de vôtre foibleſſe, à vous autres Grecs. Car vous avez de la peine à croire, ce que vous auriez de la peine à pratiquer; mais je te veus confirmer cet exemple par un autre qui m'eſt arrivé à moy-même. Comme je ſortis de mon païs, pour aler étudier en Grece, en la compagnie de Siſinnés, avec qui j'avois eſté élevé dés mon enfance, nous arrivâmes à Amaſtris ſur le Pont-Euxin; & dés que nous fûmes debarquez, nous alâmes nous promener ſur la place, aprés avoir renfermé nos hardes dans une hôtellerie. Mais au retour, nous trouvâmes qu'on avoit crocheté nos côfres, * & emporté tout ce que nous avions; de ſorte que par deſeſpoir, comme un jeune homme, je me voulois donner de mon épée à travers le corps, pour n'eſtre point contraint par la faim de faire quelque choſe d'indigne de moy, lors que Siſinnés me retint, avec aſſeurance qu'il trouveroit quelque invention pour nous faire ſubſiſter. Car nous n'avions pas ſeulement dequoy vivre ce jour-là; ſi bien qu'il fut contraint de porter du bois pour avoir du pain. Mais le lendemain comme il ſe promenoit ſur la place, il vit faire montre à quelque jeuneſſe de bonne maiſon, qui ſe devoit batre trois jours aprés, pour un prix que la ville donnoit; & lors qu'il l'eut apris, il revint tout court, me dire que je ne me miſſe point en peine, & qu'il avoit trouvé de quoy nous enrichir en un inſtant. Quand les trois jours furent écoulez, que nous paſsâmes du mieux que nous peûmes, il me mena au téatre, où tout le peuple eſtoit aſſemblé pour voir les jeux. Il ne ſe paſſa rien d'abord de conſiderable; car ce n'eſtoit que quelques chaſſes d'animaux, ou bien des criminels liez, que l'on faiſoit déchirer par

* *Ou la ſerrure de nôtre chambre.*

des beſtes farouches. Mais en ſuite on vit entrer un grand jeune-homme bien fait, ſuivy d'un Heraut, qui cria, Que celuy qui ſe voudroit bâtre contre luy recevroit dix mile dragmes. * Sifinnés incontinent ſe preſente, & ayant touché l'argent, me l'aporte, & me dit; Si je ſuis victorieux, voilà dequoy continüer nôtre voyage; ſinon, tu retourneras au päys avec cét argent, aprés m'avoir rendu les honneurs de la ſepulture. Ces paroles m'ayant tiré des larmes de pitié, il s'arma de toutes pieces, horſmis de l'abillement de tête; & entrant au combat, receut d'abord un fendant ſur le jarret, dont il perdit beaucoup de ſang; ce qui faillit à me faire évanoüir, croyant que la bleſſeure fût mortéle. Mais comme ſon ennemy s'avançoit plus hardiment aprés ce coup, il luy en porta un au défaut de la cuiraſſe, dont il le renverſa mort à ſes pieds. Auſſi-tôt il s'aſſit ſur le corps, ne ſe pouvant plus tenir debout, & je le fis emporter au logis, aprés qu'il eut eſté proclamé victorieux. Il fut ſi bien traité de ſa bleſſeure, qu'il en échapa, & eſt maintenant au päys, où il a épouſé ma ſœur. Voilà comme il hazarda ſa vie, pour me conſerver la mienne; & il y a encore icy pluſieurs Amaſtriens qui l'ont veu, ſans qu'il ſoit beſoin d'aller rechercher la preuve de cette Hiſtoire chez les Alains, ou chez les Scythes. Il ne me reſte donc plus qu'un dernier exemple pour remporter la victoire; & je n'en prendray point d'autre que celuy d'Abaucas, qui alant à la ville des Boryſtheniens, avec ſa femme & ſes deux enfans † en la compagnie d'un de ſes amis, fut âtaqué en chemin par des voleurs, & ſon amy bleſſé à la cuiſſe; de ſorte qu'il ne ſe pouvoit plus ſoûtenir. Cependant, le feu s'eſtant pris la nuit au logis où ils eſtoient, il charge ſon amy ſur ſes épaules, & le ſauve à travers la flamme, laiſſant ſes petits enfans qui luy tendoient les bras, & repouſſant ſa femme qui le vouloit arrêter. Il luy cria ſeulement qu'elle le ſuivît, ce qu'elle fit avec un petit enfant qu'elle tenoit

* 2500. livr.

† L'un de 7. ans, & l'autre à la mammelle

tenoit embraſſé, qui fut étoûfé par la vapeur du feu; mais l'autre qui venoit aprés, échapa. Comme on luy reprochoit en-ſuite qu'il avoit abandonné ſes enfans, pour ſauver un étranger; J'en pouvois, dit-il, avoir d'autres; mais je n'euſſe jamais recouvré un ſemblable amy. Voila mes exemples; tu-as dit les tiens, il ne reſte plus que de trouver un Juge, pour ſçavoir qui doit perdre la langue, ou la main.

MNESIPE. Il en faloit élire un auparavant; mais puiſque nous ne l'avons pas fait, il faut remétre nôtre diſpute à une autre fois, & raporter de nouveaux exemples aprés avoir choiſi un Juge qui fera porter au vaincu la peine que les loix ordonnent. Que ſi tu crois cela trop crüel, au lieu de nous mutiler les membres, nous les multiplierons plutôt par nôtre union, & ne ferons qu'un même corps & qu'une même ame, comme ce Geryon des Fables, qui eſt à mon avis, un ſymbole de l'Amitié. Il n'eſt point beſoin pour cela de ſermens ni de vaines ceremonies; la paſſion que nous avons tous deux témoignée, pour rendre cét honneur à nôtre päys, fait aſſez voir que nous eſtimons l'amitié par deſſus tout.

TOXARIS. Je le veus, ſoyons amis deſormais juſqu'à la mort; & ſi nous ne pouvons toûjours vivre enſemble, viſitons-nous pour le moins par létres, & vien me voir quelquefois en Scythie, comme je t'iray voir en Grece.

MNESIPE. J'entreprendrois de plus grands voyages pour trouver un amy fait comme toy.

L'ASNE DE LUCIEN.

L'Autheur feint qu'alant en Theſſalie, il logea chez une Magicienne, qui ſe changea en oiſeau pour aler trouver un Amant; mais comme on en vouloit faire autant de luy, on prit une boëte pour l'autre, & on le changea en Aſne; D'ou il prend occaſion de conter les diverſes avantures qui luy arriverent, juſqu'à ce qu'il reprit ſa premiere forme. Apulée a dérobé ce ſujet, mais il l'a étendu plus au long.

COMME j'alois à Hypate en Theſſalie, pour quelques affaires, je rencontray en chemin pluſieurs habitans du lieu, de qui j'apris qu'un nommé Hiparque, chez qui je devois loger, eſtoit un homme fort riche, mais fort avare, qui n'avoit qu'une ſervante, & vivoit fort meſquinement. Lors que je fus arrivé à ſon logis, ayant pris congé de ma compagnie, je frapay à la porte, & ſa femme me vint ouvrir, aprés m'avoir fait long-tems atandre, & me demanda ce que je voulois. Je luy répondis que j'aportois des létres à ſon mary, d'un de ſes amis de Patare. Elle rentra auſſi-tôt, aprés avoir refermé la porte, puis me revint dire, que je ſerois le bien venu. Je les trouvay en arrivant, qui commençoient à ſouper, eſtans tous deux couchez ſur un petit lict, * avec une table devant eux; mais ils faiſoient fort mauvaiſe chere; car je ne vis rien ſur la table. Lors qu'Hiparque eut leu mes létres, il s'écria que le Filoſofe Decrian eſtoit un galant-homme de luy adreſſer ſes amis. Que le logis eſtoit petit, comme je voyois, mais qu'il eſtoit à mon ſervice, & que ma preſence le rendoit plus illuſtre. Alors, apellant ſa ſervante, Prenez les hardes de Monſieur, dit-il, & le menez dans une chambre, & de là au bain; car il doit eſtre las, aprés le chemin qu'il a fait.

* *Coûtume ancienne.*

a fait. Elle me mena donc en une petite chambre fort propre, & me montrant le lict; C'eſt là, dit-elle, que vous coucherez, & j'en dreſſeray un autre en ce coin pour vôtre valet. De là j'alay au bain, aprés avoir donné de l'argent a la ſervante, afin d'achetter de l'orge pour mon cheval. Au retour, mon hôte me pria de me métre à table. Le feſtin ne fut pas fort magnifique, mais il y avoit de bon vin vieux, dont nous fîmes carouſſe aprés ſouper; & puis je m'alay coucher, aprés nous eſtre entretenus de diverſes choſes, comme on a de coûtume en ces rencontres. Le lendemain il me demanda où j'alois, & ſi je faiſois eſtat de demeurer-là; Je luy répondis que non, & que je voulois aler pour quatre ou cinq jours à Lariſſe, quoy que mon deſſein en effet fût de demeurer quelque tems à Hypate, pour voir ſi j'y pourrois rencontrer une Magicienne, comme on dit qu'il y en a pluſieurs, qui me fît voir quelque évenement extraordinaire. Dans cette reſolution, je me promenois par la ville, lors que je rencontray une femme aſſez bien faite, qui paroiſſoit de condition à ſon train & à ſon habit. Elle me demanda qui j'eſtois, & comme elle l'eut apris, elle s'écria que j'eſtois fils d'une de ſes meilleures amies, dont elle n'aymoit pas moins les enfans que les ſiens propres, & que j'avois grand tort de n'eſtre pas venu deſcendre chez elle; mais que tout de ce pas elle m'y vouloit mener. Je luy fis mes excuſes, & luy dis que je ne pouvois pas honêtement quiter mon hôte, qui m'avoit ſi bien receu; mais qu'il n'auroit que mon corps, & qu'elle auroit mon eſprit. Comment, reprit-elle, eſtez-vous logé chez ce vilain avaricieux d'Hiparque? Ne luy dites point d'injures, luy dis-je aprés m'avoir ſi bien traité. * Alors ſoûriant, elle me dit à l'oreille, que je priſſe bien garde à ne point faire amitié avec ſa femme, qui eſtoit une des plus grandes Magiciennes du päys, qui changeoit les uns en beſtes, & tuoit les autres, lorsqu'ils ne vouloient pas faire ſa volonté. Qu'elle eſtoit de complexion

* *C'eſt une raillerie.*

fort

fort amoureuse, & que ma jeunesse jointe à la qualité d'étranger, lui donneroient assez de prise sur moy. Alors, tout ravy d'avoir rencontré ce que je cherchois; je pris brusquement congé d'elle, & me retiray en hâte au logis, révant aux moyens que je tiendrois pour venir à bout de mon dessein, & faisant estat de gagner la servante, qui estoit fort jolie, & qui sçavoit sans doute les secrets de sa maîtresse. Car d'entreprendre sur la femme de mon hôte, c'eût esté à mon avis, violer le droit d'hospitalité. En arrivant, je trouvay, par bon-heur, la servante seule qui aprêtoit à souper, & commençay à la cajôler sur la grace qu'elle avoit à faire la cuisine; A quoy elle me répondit, assez plaisamment, qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. Tout surpris de cette réponse, je m'aprochay pour la caresser; mais elle me dit en se retirant, que je ne m'aprochasse pas trop prés, si je n'avois envie de me brûler. Car si elle m'avoit touché seulement du bout du doigt, elle me métroit tout en feu; & que les Charlatans ne vendoient point d'onguent pour guerir cette brûlure. Comme je riois de la gentillesse de ses reparties, & que je l'apellois belle Cuisiniere, Vous ne sçavez pas, dit-elle, quelle Cuisiniere je suis; car si je veus, je vous accommoderay de toutes pieces, & vous hacheray menu comme chair en pâté. Je luy répondis, Quelle m'avoit déja mis en capilotade, & que je pensois estre sur le réchaut, tant je sentois de chaleur. Elle s'éclata de rire à cette réponse, & me dit qu'elle estoit grande Magicienne, & que si elle m'avoit une fois charmé, elle pourroit aprés cela me jéter des pierres, que je ne voudrois pas m'enfüir. Je luy repartis, que je sentois déja l'éfort de ses charmes, & que je ne la pouvois quiter. Aprés quelque contestation, à la fin nous tombâmes d'accord, & elle me promit de venir dans ma chambre, quand sa maîtresse seroit couchée. Comme son maître fut de retour, & que nous eûmes soupé, je me retiray, aprés quelques santez, feignant

feignant d'avoir envie de dormir. En entrant dans ma chambre, je trouvay la collation prête, & mon lit tout semé de roses, déliées ou par bouquets. On avoit même transporté ailleurs celuy de mon valet. Si tôt qu'elle eut couché sa maîtresse, elle me vint trouver, & nous nous mîmes à faire collation, & à nous porter force santez & force baisers, & goûter les prémices de l'amour. On verra bien-tôt, dit elle, si tu sçais aussi bien faire que dire; car je m'apelle Palestre, * & n'ay point encore trouvé d'Athléte qui m'ait vaincüe à la lûte. Comme j'eus accepté le combat, elle se deshabille, & me dit que le champ estoit ouvert à ma valeur. † Aprés quelques tours d'escrime, où chacun tâcha de montrer ce qu'il sçavoit faire, nous remînes la partie au lendemain; & je pris tant de plaisir à ce petit exercice, que j'en oubliay presque le sujet de mon voyage. A la fin je la priay de m'aprendre quelque secret de son art, puisquelle estoit si grande Magicienne, & qu'il estoit impossible qu'elle n'eût beaucoup profité sous une si sçavante maîtresse. Elle me jura qu'elle ne sçavoit point d'autre métier que celuy que la Nature luy avoit apris, & que c'estoit là le charme dont elle avoit entendu parler. Mais elle me promit de me faire voir la femme d'Hiparque, lors qu'elle se métamorfoseroit en quelque animal. Quelques jours aprés elle me vint dire que l'occasion se prensentoit de contenter ma curiosité, & que sa maîtresse se devoit changer en oiseau, pour aler trouver son galant. Que j'eusse bon courage, & qu'elle me la montreroit en cét estat. La nuit venüe, elle me méne sans bruit, a la porte de sa chambre, où regardant par une fente, je vis sa maîtresse toute nüe, qui jétoit deux grains d'encens dans une lampe alumée, & murmuroit tout bas quelques paroles; ce qui dura assez long-tems. En-suite, tirant une fiole de son armoire, elle s'huila par tout jusqu'au bout des ongles, & en un instant fut transformée en hibou; car son corps se couvrit de plumes, son nez se courba en bec, ses

* Lâne.

† Il y a icy une lacune de sa lecture tranchée.

brâ

bras s'alongerent en ailes, & elle s'envola par la fenêtre avec un grand cry. Je fus si surpis de cette merveille, que je faillis à tomber de mon haut, doutant si je songeois, ou si j'estois éveillé, tant qu'à la fin revenu à moy, je conjurai ma nouvelle maîtresse de me vouloir transformer de même, pour voir ce qu'on devenoit en cet estat, & si l'on conservoit encore son jugement. Elle entre aussi-tôt dans la chambre, ne me pouvant rien refuser, & m'aporte une petite boureille, dont je ne me fus pas plutôt huilé, qu'au lieu de plumes, tout mon corps fut couvert de poil, mon visage & mes oreilles s'alongerent, mes doigts se durcirent en corne, & il me sortit par derriere une longue queüe; de sorte que me regardant au miroir, je trouvay que j'estois un Asne. La fille étonnée aussi bien que moy, d'un si étrange accident, commence à se fraper l'estomac, & à s'arracher les cheveux, & s'écrie qu'elle avoit pris une fiole pour l'autre, deceüe par la ressemblance, à cause qu'il y en avoit plusieurs dans l'armoire, mais que je patientasse jusqu'au lendemain, & qu'elle m'iroit achéter des roses, dont je n'aurois pas plutôt goûté, que je reprendroits ma premiere forme. En disant cela, elle me passoit la main sur le dos, & me manioit les oreilles, comme on fait à cét animal quand on le veut caresser. Cependant, sous la figure d'une beste, je conservois le sens d'un homme, & entendois tout ce qu'on disoit, mais je ne pouvois m'expliquer; & comme jouvris la bouche pour me plaindre, je commençay à braire, au lieu de former des paroles. Cela me rendit si honteux, que je m'en allay baissant la tête droit à l'écurie, me coucher auprés de mon cheval, & du baudet de mon hôte, qui me receurent à grands coups de pié, au lieu de me faire place, tant ils avoient peur que je ne vinsse manger leur foin. Je me retiray donc en un petit coin, fort mal satisfait de leur reception, & bien resolu de m'en venger le lendemain. C'est alors que faisant reflexion tout à loisir, sur le triste estat où j'estois,

j'estois, je commençay à condamner ma curiosité, & à recõnoître,

Qu'il n'est rien qui punisse
Vn homme vicieux, comme son propre vice.

Si par hazard, disoy-je en moy-même j'alois estre rencontré en cét estat par quelque loup, ou quelqu'autre beste farouche, je joüerois bien le personnage que je represente. Sur ces entrefaites, j'entens percer la paroy, & vois entrer des voleurs l'épée à la la main, qui aprés avoir lié ceux du logis, pillerent tout ce qui estoit dedans, & en firent des balots, dont ils me chargerent avec mes compagnons, & nous chassans devant eux, gagnerent la porte par des rües détournées, & de là des montagnes voisines couvertes de bois, où ils arriverent sur le point du jour. Je ne puis dire le mal que soûfroient mes camarades; mais on ne sçauroit exprimer la douleur que je sentois à marcher sur les cailloux, avec une charge sur le dos, moy qui estois un asne de bonne maison, qui n'estois pas acoûtumé à la fatigue. Je bronchois donc à chaque pas; mais on me faisoit relever à coups de baton. En cette extrêmité je voulus m'écrier, O *Césa!* pour implorer le secours du Prince; mais la parole me manqua sur l'O, & je ne pus achever le reste; si bien que cela ne servit qu'à me faire bâtre par les voleurs, que je trahissois par mon cry. Je resolus donc de continüer paisiblement mon chemin, puisque je reüssissois si mal à me plaindre, outre qu'on nous emmusela pour nous empécher de paître en alant. Sur le midy nous arrivâmes à un hameau de cõnoissance, où nous fûmes fort bien reçeus; & tandis que nos maîtres dînoient, on nous donna quelque poignée d'orge; mais je n'en pus jamais goûter, parce que je n'y estois pas acoûtumé; & voyant le jardin ouvert, je m'y jétay à corps perdu, pour aller manger des roses qui paroissoient, & reprendre ma premiere forme. Mais en arrivant, je trouvay que c'estoit un laurier-rose, qui est un poison mortel aux asnes & aux chevaux. Cependant, com-

comme je mangeois quelque salade pour me rafraîchir, le Jardinier arrive avec le bâon à la main, & m'en donne quelques coups; mais je tournay le derriere si à propos, que je le jéray à la renverse d'un coup de pié à l'estomac. De là je pris le chemin des montagnes; & luy de crier qu'on lachât les chiens aprés moy; ce qui m'obligea de regagner en hâte mon écurie, pour éviter la rencontre des grands vilains dogues, qu'on faisoit combatre contre des ours; mais je ne laissay pas en arrivant de recevoir quelques coups de bâton du Jardinier, pour payement de sa salade; ce qui fit que je la luy rendis au nez. Lors que nos maîtres eurent dîné, on nous remit nôtre charge pour continüer nôtre chemin, & par malheur la plus grosse m'écheut en partage, dequoy desesperé je déliberois de me coucher là pour me faire décharger, lors que l'autre baudet qui avoit peut estre le même dessein, s'estant laissé cheoir; comme on le voulut relever, & qu'on vit qu'il n'en vouloit rien faire, on luy coupa les jarrets & on le jéta en bas des rochers; ce qui me fit sage aux dépens d'autruy. Je commençay donc à doubler le pas, quoy qu'on partageât encore sa charge entre le cheval & moy; ce qui me faisoit crever de dépit. Mais voyant que tout reüssissoit à contre-pié, je resolus desormais de porter mon mal en patience, & me hâtay d'aler sur l'esperance de trouver des roses au gîte, qui n'estoit pas loin. Nous y arrivâmes avant la nuit, & trouvâmes en arrivant une vieille, assise prés d'un bon feu, qui nous ayda à nous décharger, & serra tout ce que nous avions aporté. Les voleurs luy demanderent pourquoy elle estoit ainsi assise les bras croisez, sans leur apréter à manger; mais elle dit que tout estoit prest, & qu'ils boiroient d'excellent vin, & mangeroient de la venaison. Ils se deshabillerent donc, & s'huilérent prés du feu, puis s'estans lavez avec de l'eau chaude, se mirent à table. Sur ces entrefaites, il en arriva encore d'autres avec quantité de beaux meubles, & de vaisselle d'or & d'argent, qu'ils

qu'ils remirent entre les mains de la vieille, puis s'assirent à table auprés de leurs camarades. Pendant le repas, qui fut assez long & plantureux, ils s'entretindrent de tout ce que peuvent dire des voleurs, aprés avoir fait un beau coup. Cependant, le cheval & moy estions âtachez au ratelier, où je faisois tres-mauvaise chere. Mais lors que la vieille se fut retirée, je mangeay un morceau de pain que je luy avois escroqué. Le lendemain ils partirent tous ensemble, laissans un d'entr'eux au logis avec elle, ce qui me faisoit enrager; car si elle eût esté toute seule, je me fusse sauvé aisément; mais c'estoit un jeune-homme robuste & vigoureux qui avoit l'épée au côté, & jétoit de tems en tems des regards de travers sur la porte qu'il avoit fermée. Trois jours aprés les voleurs revindrent sur le minuit avec une belle fille qu'ils avoient prise, qui pleuroit & se desesperoit, sans vouloir ni boire ni manger; ce qui me tiroit des larmes de compassion. Sur le point du jour quelques espions raporterent qu'il passeroit bien-tôt un étranger avec grand équipage; si bien qu'ils se leverent de table en tumulte, & s'armerent, puis sortirent en foule, emmenans avec eux le cheval & moy, aprés avoir laissé en garde la fille à la vieille. Je n'alois qu'à coups de bâton, croyant qu'on me menoit au combat; mais lors que nous fûmes arrivez sur le grand chemin, l'étranger fut incontinent dévalisé, & l'on nous chargea de ce qu'il avoit de meilleur, laissant le reste caché dans le bois. Cependant, comme on nous faisoit marcher en diligence, j'alay heurter par hazard contre un caillou qui me fendit la corne du pié; ce qui me fit boiter assez long-tems: mais lors que je vis qu'on deliberoit de me traiter comme on avoit fait mon camarade, je vainquis ma douleur, & fis le reste du chemin, comme si je n'eusse point eu de mal. On ala requerir la nuit même, ce qu'on avoit caché dans le bois; mais on ne mena que le cheval, & l'on me laissa au logis, à cause de ma blessure. Comme on fut party, je disois en moy-

même, Qu'âtens-tu icy davantage, à servir de pâture aux corbeaux? Ne vois-tu pas comme on a traité ton compagnon, & qu'on t'en a voulu faire autant par le chemin? Pren une bonne resolution; Voilà la Lune qui luit, il n'y a qu'une vieille au logis, tu n'és point lié. Dans cette pensée, je cours droit à la porte, & la vieille aprés moy pour m'arréter; mais voyant qu'elle n'estoit pas assez forte, & que je l'entralnois, quoy qu'elle me retint par la queüe, elle apelle à son secours la Pucelle; qui prenant son tems, monte sur moy & me pique, priant les Dieux de favoriser sa retraite, & prométant tout bas de me donner la liberté, si je la pouvois tirer hors de peril. Pousse de cette esperance & de la gloire d'un si beau dessein, j'alois comme un genêt d'Espagne, & non pas comme un baudet estropié, lors qu'en un tournant nous rencontrâmes les voleurs qui nous arréterent tout court, & demanderent à la Belle, en riant, où elle aloit ainsi la nuit, & si elle n'avoit point peur des esprits. On nous ramene donc au logis; mais comme je n'estois plus piqué des aiguillons de la liberté & de la gloire, je ne me pouvois presque soûtenir sur ma mauvaise jambe; ce qui faisoit crever de rire nos voleurs. Comment, disoient-ils, maître baudet, lors qu'il est question de fûir, vous alez vîte comme le vent; & quand il faut retourner à la maison, vous ne sçauriez faire un pas? Nous vous aprendrons bien tantôt vôtre leçon; & en disant cela, ils commencent à charger sur moy, tant qu'ils me font une blesseure à la cuisse. En arrivant ils trouverent la vieille qui s'estoit pendüe de desespoir, & la roulerent en bas des rochers, en admirant sa fidelité. En-suite, ils lierent la Pucelle pour empécher qu'elle ne se sauvât une seconde fois; & s'estans mis à table delibererent en beuvant, quel suplice ils luy feroient soûffrir & à moy aussi, pour punition de nôtre crime. Là dessus, l'un dit qu'il la faloit enfermer toute vive dans mon ventre, aprés m'avoir arraché les entrailles, & nous exposer ainsi

sur

sur la pointe d'un rocher, pour servir de pâture aux oiseaux, & la faire mourir de faim & de puanteur. Comme chacun aprouvoit l'extravagance de ce suplice, & qu'on se preparoit à l'execution, le Ciel qui n'avoit pas resolu de nous perdre, amene dans cét intervalle le Prevôt avec ses Archers, conduits par le fiancé de la Pucelle, qui se saisissent en un instant de tous les voleurs, & les menent au Gouverneur de la Province. Pour le fiancé, il charge sa maîtresse sur mon dos, pour la ramener à son Pere; & par tout où nous alions on nous jétoit des fleurs en passant, & l'on accouroit au devant de nous avec des acclamations & cris d'alegresse. Lors que nous fûmes arrivez, elle eut grand soin de me faire bien traiter, comme le fidelle compagnon de sa bonne & de sa mauvaise fortune, & celuy qui avoit contribüé tout ce qu'il avoit pû à sa délivrance. Mais je ne pouvois manger de ce qu'on me donnoit, & enviois la condition des chiens que je voyois faire bonne chere à la Cuisine, maudissant en mon cœur le Destin, qui ne m'avoit plutôt fait levrier que baudet. Quelques jours aprés les nôces, cétte Dame pour s'aquiter de sa promesse, me fit donner la liberté, & me lâcher parmy les Cavales, qui estoit la plus belle recompence qu'on pût donner à un animal fait comme moy. Mais le Destin qui n'estoit pas encore las de me persecuter, voulut que la femme de celuy à qui l'on m'avoit recommandé, me fit porter la farine & tourner la meule, au lieu de me laisser en liberté; & pour comble de mal-heur, les Chevaux jaloux de me voir parmy leurs Cavales, croyans que je n'estois pas là pour enfiler des perles, estoient sans cesse aprés moy à me persecuter. Accablé donc de tous maux, & ne mangeant que du son, à cause qu'on me déroboit mon orge; au lieu d'un asne gras & refait, je devins une méchante haridelle. D'ailleurs, on m'envoyoit querir du bois sur une montagne droite & pierreuse, sous la conduite d'un petit coquin, qui me chargeoit comme un Elefant, à Beroée, qui est une des meilleures vil-

villes de la Macedoine, où des le lendemain on nous mena vendre au marché ; mais perſonne ne vouloit de moy, s'il ne ſe fût preſenté un de ces vieux Prêtres de la Déeſſe de Syrie, qui m'achéta trente dragmes. * Lors que nous fûmes arrivez chez luy, il dit à ſes compagnons Eunuques, qu'il apelloit ſes Pucelles, qu'il leur avoit amené un beau mignon pour les divertir, ce qui les rendit tous joyeux ; mais lors qu'ils m'eurent veu, ils commencerent à le maudire, & à luy reprocher que c'eſtoit pour s'en divertir luy-même, & luy ſouhaiterent une heureuſe lignée de nôtre mariage. Dés le lendemain ils chargerent ſur mon dos leur Déeſſe pour aler par päys ; & lors que nous fûmes arrivez au premier vilage, l'un d'eux ſe mit à joüer de la flûte, au ſon de laquelle les autres commencerent a dancer & branler la tête, tout furieux, jétans leurs chapeaux, † & ſe tirans du ſang des coudes & de la langue, tant que la terre en fut toute rouge en un inſtant. Cela ne me plaiſoit pas trop, de peur qu'il ne leur prît envie de m'en faire autant, & de dire que la Déeſſe vouloit de mon ſang en ſacrifice. Cependant, par ce bâtelage ils amaſſerent quantité d'argent ; car on leur donnoit juſqu'à de l'orge pour moy, & le reſte de leurs petites neceſſitez. Mais comme nous fûmes dans un autre vilage, ils prirent un grand garçon fort & robuſte, pour leur ſervir d'étalon ; ce qui me toucha télement, que je ne pûs m'empécher de crier, en voyant leur infamie, *O Iupiter*, ſans ſonger que j'avois perdu la parole. Quelques paiſans qui avoient perdu un baudet, accoururent au cry, penſans que ce fût le leur, & en entrant découvrirent tout le myſtere ; de ſorte que le bruit en courut auſſi-tôt par tout, ce qui les obligea à déloger la nuict ſans trompéte. Comme ils furent hors du vilage, ils me pendirent à un arbre, & me foüetterent dos & ventre, pour avoir revelé leur honte, juſques-là que tranſportez de fureur, ils me voulurent égorger ; mais la Déeſſe jéta des regards ſi furieux, que cela les arréta. Ils la chargerent donc tout de nou-

*7. livres dix ſols.

† *Mitres.*

nouveau sur mon dos, & continuerent leur chemin, tant qu'ils arriverent sur le soir en la maison d'un Gentilhomme qui les receut fort bien, & luy fit des sacrifices; mais j'y fus en grand danger. Car par malheur un de ses amis luy ayant envoyé un cuissot d'asne sauvage, les chiens le mangerent à la Cuisine; si bien que le Cuisinier se vouloit pendre de desespoir, craignant la colere de son maître; lors que sa femme luy conseilla de m'égorger, & de métre une de mes cuisses en la place, parce que j'estois gras & refait. J'estois donc mort, si je n'eusse entendu moy-même la trahison, & courus à l'étourdie en la chambre du maître, où je renversay d'abord la table & les flambeaux. Mais je faillis à trouver ma perte, où je cherchois mon salut; car tout le monde se voulut jéter sur moy, comme sur un furieux; & on m'aloit métre en pieces, si de frayeur je ne me fusse sauvé en l'apartement de mes Prêtres, où ils m'enfermerent pour me tirer de ce danger. Nous partîmes donc le lendemain de grand matin, & arrivâmes en un gros bourg, où ils dirent que la Déesse vouloit coucher dans le Temple; de sorte que les habitans credules la vindrent prendre aussi-tôt avec grande reverence, & la placerent prés la Patronne du lieu. Pour nous, on nous mit dans une méchante maison, où nous demeurâmes assez long-tems; & au départ nous emportâmes avec nôtre Déesse, une coupe d'or du Temple; mais les habitans l'ayans découvert, coururent aprés nous; & la trouvans dans nôtre équipage, ils mirent les Prêtres en prison, & me vendirent à un Mûnier, qui chargea aussi-tôt sur moy dix boisseaux de blé, & me mena chez luy par un sentier rude & épineux. En arrivant, je vis quantité d'animaux de ma sorte, à qui l'on faisoit tourner la mûle, ce qui me fut de mauvais presage; comme en effet, on me mit à l'atelier dés le lendemain, aprés m'avoir bouché les yeux; & parce que je feignois d'estre tout neuf a ce métier, on commença à m'instruire à coups de bâton. Cela me fit tourner

comme une giroüéte, ayant déja apris plusieurs fois à mes dépens, qu'il ne faut point se laisser contraindre à faire son devoir. Comme mon Maître vit que je diminuois à veüe d'œil, & que je ne pouvois porter un si grand travail, il me vendit à un Jardinier, qui se servoit de moy à porter des herbes au marché. La condition estoit assez douce; car tandis qu'il travailloit au jardin, je demeurois tout le jour à ne rien faire; mais je ne mangeois aussi que quelques méchantes laitües pourries qui m'engendroient des cruditez, outre que l'Hyver aprochoit, & qu'il n'avoit pas dequoy se nourrir, ni moy aussi. Sur ces entrefaites il passa un soldat Romain, qui luy demande quelque chose en sa langue; & comme il vit qu'il ne luy répondoit rien, il luy donna un coup de bâton, * sans considerer qu'il ne l'avoit pas fait par mépris, mais parce qu'il n'avoit pas entendu ce qu'il disoit, à cause de la difference du langage. Cependant, le Jardiner irrité se jéte sur luy, & le renverse; & comme l'autre crioit qu'il le tüeroit, il le batit de telle sorte, aprés luy avoir ôté son épée, qu'il fut contraint pour se sauver, de contrefaire le mort. Le Jardinier le laisse donc là, & chargeant son épée sur mes paniers, me chasse vers la ville. Le soldat de retour en avertit ses camarades; qui nous font chercher par tout; & ayans découvert où nous estions, y menent le Magistrat. Mon maître estoit caché dans un côfre, & moy dans un grenier, où l'on m'avoit enlevé par une poulie, comme en lieu où l'on ne me viendroit jamais chercher. Mais par une maudite curiosité, cause de mon premier malheur, comme j'entendis du bruit en bas, je mis la tête à la fenêtre, pour voir ce qui se passoit; ce que les soldats ayans aperceu ils me montrerent, en riant, au Juge, qui entrant là dessus, chercha tant mon maître qu'il le trouva, & le fit métre en prison. Pour moy, on me livra aux soldats, qui me vendirent deux écus au Cuisinier d'un Seigneur de Thessalonique, qui avoit son frere Sommelier au même logis. Ils me placerent en un petit coin de

* Ou, foüet.

leur

leur apartement ; mais comme ils resserroient pour eux le reste des viandes, je pris mon tems qu'ils estoient alez au bain ; & entrant dans leur chambre, je commençay à faire bonne chere de ce qu'il y avoit, ravy de trouver de la viande à mon apetit. Ils ne s'en aperceurent point la premiere fois, à cause de la quantité de mets, outre que je m'estois un peu épargné ; mais comme j'y retournois souvent, ils commencerent à se regarder l'un l'autre de mauvais œil, & compterent tout depuis en le resserant. A la fin voyans que je ne mangeois point d'orge, & que je ne laissois pas d'engraisser, ils entrerent en quelque soupçon ; & m'ayans épié, découvrirent tout par la fente de la porte. Ils furent si étonnés du commencement, qu'ils demeurerent comme immobiles ; mais en-suite ils alerent apeller le reste des gens pour en venir rire avec eux. A cet aspect il se fit une huée generale, dont le Seigneur ayant entendu le bruit, il y acourut luy-même ; & me voyant manger de bonne grace d'un morceau de sanglier, il ouvrit la porte de la chambre, dont je fus tout surpris ; mais pour faire durer le spectacle, il me fit mener dans la sale, & servir magnifiquement tant de chair que de poisson. Quoy que j'eusse déja beaucoup mangé, neantmoins croyant qu'il y aloit de mon honneur, & que cela pourroit contribüer à ma liberté, & servir à me faire reconoître, je me mis à table fort proprement, & commençay à goûter de tout ; & comme quelqu'un se fut écrié, qu'il me faloit aporter du vin, le maître commanda qu'on m'en donnât, & j'en beus un grand trait. Alors, tout ravy d'avoir trouvé un si grand tresor, il m'achete de son Cuisinier, le double de ce que je luy coûtois, & me donne à un afranchy pour m'instruire ; ce qui ne luy fut pas fort difficile, parce que j'en sçavois plus que luy. Je me couchois donc quand il vouloit sur un lict *, & m'apuyois sur le coude, comme on fait quand on veut manger. Je lutois avec luy, dançois sur les piez de derriere, & faisois mile autres gentillesses,

* Lict de table.

donnant à conoître par un branlement de tête, que j'entendois tout ce qu'on me disoit. Le bruit court par tout de cette merveille. On m'admire comme un prodige, ne sçachant pas que dans cet asne il y avoit un homme enfermé; Et comme le tems approchoit que mon Maître devoit donner un spectacle de Gladiateurs à Thessalonique, il me mena avec luy, & je le portay sur mon dos une partie du chemin. Lors que nous fûmes arrivez, le peuple accourut pour me voir; car la renommée estoit déja répandüe par tout, & il me fit métre au bout de la table, où je faisois mile singeries, pendant qu'il dînoit, On ne laissoit pas de me montrer en particulier, dequoy l'Affranchy tiroit beau-coup d'argent; & comme tous ceux qui me venoient voir, m'aportoient quelque chose, je devins en fort bon point. D'ailleurs j'estois beau & poly, orné d'une belle housse de velours, avec de petites clochétes d'argent, & le mors de même; de sorte qu'une Dame devint amoureuse de moy, & acheta à grand prix une de mes nuits de l'Affranchy. Au retour du souper nous la trouvâmes qui avoit fait dresser un lit par terre pour elle & pour moy, au lieu où j'avois acoûtumé de coucher, avec de beaux tapis & force quarreaux, pour estre plus molement & plus delicieusement. Au milieu de la chambre estoit une lampe d'argent, à la lueur de laquelle elle se frôta & moy aussi d'une huile tres-precieuse; puis m'embrassant me traîna par le cou sur le lict, avec des parôles & des caresses, comme si j'eusse esté son galant. Je ne me fis pas beaucoup prier, parce qu'elle estoit belle, & que je me portois fort bien; mais comme je n'avois point caressé de femmes depuis ma metamorfose, je craignois de la tüer, & qu'on ne me punît aprés comme un homicide. A la fin enhardy, par l'exemple de Pasifaé, qui avoit bien aimé un Taureau, je me mis en devoir de la satisfaire, & trouvay que c'estoit à grand tort que j'avois eu cette frayeur. Le jour venu, elle se leva à regret, & sortit avec ses gens qui l'atan-

l'atandoient dans une antichambre, aprés avoir obtenu une seconde nuit pour le même prix. Mais mon maître averty par son Afranchy, nous vint regarder à travers la porte; & étonné de cette merveille, resolut de donner ce plaisir au peuple, & de me faire coucher publiquement avec une esclave de celles qui sont condamnées à la mort. Sur la fin * donc des jeux, on me mit dans un lict, dont le bois estoit garny d'or & d'écaille de tortüe, & l'esclave auprés de moy; & en cet estat on nous traîna avec un machine au milieu de l'amfitéatre, au grand étonnement de tout le peuple. Il y avoit là une table couverte de toutes sortes de mets, & servie par de beaux garçons, qui nous donnoient à boire dans des coupes d'or; mais outre la honte que j'avois de coucher avec une femme devant tout le monde, je n'estois pas trop en seureté, craignant que quelque beste farouche ne me vint devorer.† Dans cette aprehension il vint à passer un homme qui portoit des roses, ce que je n'eus pas plutôt aperceu, que je courus en manger, & repris ma premiere forme. Jamais spectateurs ne demeurerent plus étonnez que ceux-là, & les uns vouloient qu'on me brulât comme un Magicien, les autres qu'on aprît de moy auparavant les raisons de cette merveille, lors que je m'aprochay du Gouverneur de la Province qui estoit present; & luy ayant fait le recit de mon histoire, j'offris de tenir prison jusqu'à ce que j'eusse justifié tout ce que je luy avois dit. Mais ayant apris mon nom & celuy de mon päys, ‡ il me sauta au col tout transporté, & dit qu'il me cônoissoit fort bien, & que mon pere estoit son intime amy, de sorte qu'il m'emmena avec luy. Au bruit de cet accident, mon frere arrive avec de l'argent pour me racheter; mais le Gouverneur me declare libre en pleine assemblée. Alors je creus qu'il estoit de mon devoir d'aler remercier cette Dame, qui avoit témoigné tant de bonne volonté pour moy pendant ma metamorfose, m'imaginant que sa passion redoubleroit lors qu'elle me verroit homme. Mais il arriva tout

* *Ou, enfin le jour des jeux estans arrivé.*

† *C'est qu'il y avoit des voûtes autour de l'amfitéatre, où elles estoient renfermées.*

‡ *Lucius, Patras ville d'Achaie.*

le contraire ; car je recõnus de la froideur dans ſon entretien, que je ne ſceus à quoy attribüer, ſi ce n'eſtoit à quelque avantage que j'avois perdu. Comme je luy en demandois la cauſe, elle me dit de fort bonne grace, qu'elle voyoit bien que ſon amour n'avoit eſté qu'un effet de la curioſité, parce qu'elle n'avoit plus la même paſſion pour moy, maintenant que j'eſtois homme. Je retournay donc au logis tout honteux, & contay mon avanture à mon frere, qui m'en fit long-tems la guerre. De là nous nous embarquâmes par un bon vent, & ne fûmes pas plutôt arrivez au pays, que j'alay rendre graces aux Dieux, d'avoir échapé de ſi grands dangers, & d'eſtre arrivé au port aprés tant d'orages.

JUPITER CONFONDU.

DIALOGUE

DE JUPITER ET D'UN CYNIQUE.

L'Auteur ſoûtient en ce Dialogue, que le culte des Dieux eſt inutile, parce qu'ils ne ſçauroient changer l'ordre des Parques, qui eſt ce qu'on nomme le Deſtin. Mais quoy que cette doctrine ſoit impie, elle n'a aucune force contre les Chreſtiens, qui n'attachent pas Dieu au Deſtin, mais le Deſtin à Dieu, & croyent que ce n'eſt autre choſe que le decret de ſa Providence.

LE CYNIQUE. JUpiter, je ne deſire ni les grandeurs ni les richeſſes, que les hommes te demandent avec tant de vœux & de larmes, & que tu as tant de peine à leur acorder ; Mais, comme Filoſofe, je cherche la verité ; & voudrois bien ſçavoir s'il eſt vray ce que diſent Heſiode & Homere, Que les ordres du Deſtin ſont inviolables ?

JUPI-

JUPITER. Qui en doute?

LE CYNIQUE. Celui-cy c'eſt donc mépris, quand il dit, parlant de quelqu'un, *de peur qu'il ne deſcende aux Enfers, malgré la Parque.*

JUPITER. Il eſt vray; car il ne ſe fait rien que ce qu'elle ordonne; mais les Pöetes, lors que leur fureur les quite, ſont ſujets à faillir comme les autres; ce qui n'arrive pas tandis que les Muſes les inſpirent.

LE CYNIQUE. Je le croy; mais ſi ce que tu dis eſt veritable, la Fortune n'eſt donc qu'une chimére, quoy qu'on celebre tant ſon pouvoir, & que ſon nom ſoit toûjours en la bouche des hommes.

JUPITER. Il n'eſt pas permis de tout ſçavoir; mais pourquoy faiſois-tu cette queſtion du deſtin?

LE CYNIQUE. Dy-moy premierement ſi les Dieux ſont ſujets comme nous, aux ordres des Parques?

JUPITER. Il n'en faut pas douter. Qu'as-tu à rire?

LE CYNIQUE. C'eſt qu'il me ſouvient de ce qu'Homére te fait dire dans une aſſemblée des Dieux, Qu'avec une chaîne d'or tu peus enlever les hommes & les élemens, qui eſt la marque d'une puiſſance extraordinaire; au lieu que ſi cela eſt vray, tu ne tiens toy-même qu'à un filet,* où tu demeures acroché comme un poiſſon l'eſt à l'hameçon. Les Parques auroient bien plus de ſujet de faire les vaines que toy.

* *Le filet des Parques.*

JUPITER. Que veus-tu conclure de là?

LE CYNIQUE. Que ſi les Parques ſont les maîtres du monde, & qu'on ne puiſſe éviter ce qu'elles ordonnent, on eſt bien ſot de vous adreſſer des vœux & des ſacrifices, puiſque vous ne ſçauriez faire ni bien ni mal, & que vous n'eſtes tout au plus que les executeurs de leurs ordonnances.

JUPITER. Ce ſont-là de fauſſes ſubtilitez, que tu as apriſes de ces nouveaux Docteurs qui nient la Providence; mais ils ſe repentiront tôt ou tard d'une ſi damnable doctrine.

LE CYNIQUE. Je te jure par le fuseau des Parques, * que je l'ay fait innocemment, & que je me suis embarqué insensiblement dans cette dispute; mais cependant tu vois la consequence qu'on en peut tirer.

* *Ou par la quenouille.*

IUPITER. Cela seroit bon, s'il n'y avoit point d'autre sujet de nous faire des prieres. Mais ou l-on nous remercie des graces qu'on a receües par nôtre entremise, ou l-on nous en demande de nouvéles, ou l-on nous revere comme une Nature plus-haute & plus excellente. Aprés tout, encore fait-on la reverence à celuy qui nous aporte des presens de la part de quelqu'un.

LE CYNIQUE. J'en tombe d'accord, pourveu que tu m'accordes aussi que vous n'avez aucun pouvoir de vous-mêmes, & que vous n'estes que comme un outil entre les mains du Destin. D'ailleurs, si quelqu'un de ces Filosofes que tu condamnes, estoit present, il te demanderoit pourquoy vous faites tant les vains, puisque vous dépendez comme nous, d'un ordre superieur, & estes esclaves d'un même maitre. Car toute vôtre immortalité ne sert qu'à éterniser vôtre servitude, au lieu que nous sommes delivrez de la nôtre par la mort.

IUPITER. Mais cette dependance n'empêche pas que nous ne vivions à nôtre aise, & dans une parfaite felicité.

LE CYNIQUE. Cela est bon pour toy & pour quelques-autres; Mais Vulcain êst-il heureux de travailler continüélement à sa forge, comme un courtaut de boutique? Et Prometée joüissoit-il de la felicité en croix, ou Saturne dans les prisons du Tartare, pour ne point parler de Nepsune & d'Apollon, qui ont servy à Laomedon & à Admete? Je laisse à part que vous estes exposez comme nous aux voleurs & aux sacrileges, & qu'on vous fond souvent au creuset, qui n'est pas un petit supplice.

IUPITER. Tu ne peus t'empêcher de nous dire des injures; mais pren garde que tu ne t'en repentes un jour.

LE

LE CYNIQUE. Laissons à part les menaces; Tu ne me sçaurois rien faire, si le Destin ne l'a ordonné; & combien voit-on aprés tout, de sacrileges impunis?

IUPITER. Ne disois-je pas bien que tu estois de ces Filosofes qui nient la Providence?

LE CYNIQUE. Il semble que tu les aprehendes, je ne sçay pourquoy; mais je voudrois bien sçavoir ce que c'est que vôtre Providence, & si elle est maîtresse ou esclave du Destin?

IUPITER. Je t'ay déja dit que tu ne pouvois tout sçavoir. Mais pour une question tu en fais une douzaine, & toute ta Filosofie ne tend qu'à montrer que nous n'avons aucune part aux choses du monde, ou pour le moins aucun pouvoir.

LE CYNIQUE. C'est toy-même qui le dis, en raportant tout à l'ordre des Parques, si ce n'est que tu t'en repentes à cette-heure, & que tu veuilles établir ton Empire au préjudice du leur.

IUPITER. Nullement.

LE CYNIQUE. On feroit donc mieux de s'adresser à elles qu'à vous, quoy que cela soit inutile aussi, puis qu'elles ne peuvent changer ce qu'elles ont une fois ordonné, & que c'est une fatalité inévitable.

IUPITER. C'est-là une doctrine capable de boulverser tout le monde, & de métre l'Univers en combustion. Mais quand il n'y auroit autre chose, nous meritons bien qu'on nous remercie de ce que nous prédisons l'avenir.

LE CYNIQUE. A quoy sert de sçavoir ce qu'on ne peut éviter? Car ce que vous dites au pere d'Edipe, est ridicule, *Garde-toy de marier, parce que ton fils te tûera*, puis qu'il estoit aussi bien destiné à se marier, qu'à estre tué par son fils; Et le fils de Crésus ne pouvoit éviter la mort, où il estoit entraîné par le Destin, aussi bien qu'à la chasse. Ce n'est donc qu'une vaine curiosité des hommes de vous importuner de choses que vous ne pouvez changer, outre que la plûpart de vos Oracles sont trompeurs

ou

ou ambigus, & qu'on ne ſçait ſi c'eſt l'Empire des Lydiens, ou celuy des Perſes, que Créſus renverſera en paſſant le fleuve de Lydie.

JUPITER. Lors qu'Apollon rendit cét Oracle, il eſtoit en colere contre ce Prince, pour la ſupercherie qu'il luy avoit faite.

LE CYNIQUE. Mais les Dieux ſe peuvent ils métre en colere, veu qu'eſtans ſans corps ils ſont exempts de paſſion? Dy plutôt qu'il eſtoit ordonné que Créſus ſeroit trompé par l'Oracle, & ramene tout au Deſtin, juſques à vos actions & à vos paroles.

JUPITER. A ton conte nous ſommes moins que rien; mais tu as raiſon de nous mépriſer voyant que je t'épargne, moy qui tiens un foudre.

LE CYNIQUE. Ne t'ay-je pas dit que tu ne me ſçaurois rien faire, ſi le Deſtin ne l'a ordonné; & quand tu me fraperois, je ne m'en prendrois pas à toy, mais aux Parques? Dy-moy, toutefois; D'où vient que laiſſant impunis tant de parjures & de ſacrileges, tu t'amuſes à foudroyer des chénes & des rochers, & quelques-fois des innocens? * Tu ne répons rien, eſt-ce qu'il ne m'eſt pas permis de tout ſçavoir? Pourquoy Focion & Ariſtide meurent-ils dans une honteuſe pôvreté, tandis que Callias & Alcibiade triomfent dans l'opulence? Pourquoy Socrate eſt-il contraint d'avaler du Poiſon? Pourquoy les Tyrans maſſacrent-ils les gens de bien? En un mot, pourquoy le vice eſt-il triomfant, & la vertu opprimée?

** Voy l'Argument du dialogue qui ſuit.*

JUPITER. Tu ne ſçais pas ce qui eſt preparé là bas aprés la mort.

LE CYNQUE. Nous le ſçaurons quand nous y ſerons. Mais ſi dés ce monde les méchans eſtoient punis, & les gens de bien recompenſez, cela ſeroit de grand poids pour nous porter au bien, & nous détourner du mal.

JUPITER. Eſt-ce que tu doutes du ſupplice des uns & de la recompenſe des autres, aprés cette vie?

LE CYNIQUE. Je ſçay bien ce qu'on en dit. Mais dy-moy, pourquoy eſt-ce qu'on les récompenſe, ou qu'on les punit?

JUPI-

JUPITER. Parce qu'ils l'ont merité.

LE CYNIQUE. Mais on ne merite ni peine ni recompense, quand tout ce qu'on fait, on le fait par l'ordre d'autruy ; de sorte que si nous suivons celuy des Parques, ce sont-elles, & non pas nous, qu'il faut recompenser ou punir.

JUPITER. Tu és un impudent Sofiste, qui ne merites point de réponse.

LE CYNIQUE. Tu as raison ; car tu aurois de la peine à m'en faire. Je voudrois bien sçavoir où est la demeure des Parques, & comment trois pôvres vieilles se peuvent méler de tant de choses. Je les trouve bien miserables, & ne voudrois pas changer mon destin au leur. Mais je ne te veus pas importuner davantage ; car je ne suis pas peut-estre destiné à estre plus sçavant.

JUPITER LE TRAGIQUE.

DIALOGUE DES DIEUX,

Où quelques autres parlent.

Il choque icy tout ouvertement la Providence ; mais la plus fort argument qu'il ait, est tiré des desordres qu'on voit arriver dans le monde ; ce qui en a embarassé d'autres aussi bien que luy, & de tres-saints Personnages. Mais sans parler des peines & des recompenses éternelles, on peut dire, Que la sagesse de Dieu sçait tirer le bien du mal, & que les afflictions de cette vie servent aux uns d'épreuve ou d'instruction, & aux autres de châtiment. Que l'adversité contribüe plus que la prosperité à former l'homme spirituel, qui est le chef-d'œuvre des Ouvrages de Dieu, & que la felicité ne consiste pas dans les grandeurs & les richesses, comme s'imagine le peuple ignorant, mais dans la satisfaction de l'esprit. Du reste,

on voit arriver des choſes ſi à point nommé dans la conduite du monde, tant pour la punition des méchans, que pour la juſtification des gens de bien, qu'on ne peut douter que ce ne ſoit un effet de la Providence, quoy que ſes reſſorts nous ſoient ſouvent inconus.

MERCURE. QU'as-tu, Jupiter, d'eſtre ainſi triſte & reveur comme un Filoſofe? Il faut qu'il y ait quelque choſe d'extraordinaire; Ne nous le cele point.

MINERVE. Je t'en prie, pere des Dieux & des hommes; Dy-nous ton mal, nous y trouverons peut-eſtre quelque remede.

IUPITER. *Il n'y a rien de ſi funeſte & de ſi tragique, dont la nature des Dieux ne ſoit capable.*

MERCURE. Grands Dieux! quel commencement?

IUPITER. *O race maudite, que tu me fais de mal! Ah le méchant animal que tu as fait, Prometée!*

MINERVE. Qui a-t-il? Dy-le hardiment; Il n'y a icy que de tes amis.

IUPITER. *Ah! mon foudroyant tonnerre, vain épouvantail de chenaviere.*

MINERVE. Modere ta fureur, & parle un langage plus humain; nous ne ſçavons pas aſſez bien nôtre Euripide pour te répondre.

IUNON. Je ſçay bien ce que c'eſt, ſans qu'il le die.

IUPITER. Nullement; Tu en paroîtrois plus touchée.

IUNON. Je ſuis ſi acoûtumée à recevoir de tes afronts, qu'ils ne me touchent tantôt plus. Mais je gagerois à te voir ainſi pâle & melancolique, que tu as quelque amour dans la tête; car ce ſont les marques de cette paſſion, auſſi bien que les ſanglots & les larmes.

IUPITER. Tu és plaiſante, de croire que l'amour me puiſſe donner tant de peine.

IUNON. Je ne cônois que cela qui t'en puiſſe donner.

IUPI-

IUPITER. Nos affaires, mes amis, sont sur le point de perir; & comme on dit, les fers en sont au feu.

IUNON. La terre a-t-elle produit quelque nouveau monstre, ou si les Titans ont brisé leurs chaînes, & veulent recommencer la guerre?

IUPITER. Nullement; Tout va bien dans les Enfers, & il n'y a rien à craindre de ce côté-là.

IUNON. Pourquoy viens tu donc faire icy le Comedien, & nous reciter des Tragedies d'Euripide?

IUPITER. Un Filosofe Stoïque & un Epicurien eurent hier une dispute, touchant la Providence, en presence de plusieurs personnes doctes. L'Epicurien vint jusqu'à nier, qu'il y eût des Dieux; & quand il y en auroit, qu'ils se mêlassent des affaires du monde. L'autre soûtint courageusement nôtre party; mais à cause de la foule, on ne pût rien conclure, & l-on remit la partie au lendemain, qui est aujourd'huy; Cependant, chacun est en suspens de l'issüe de cette dispute. Tu vois qu'il ne s'agit pas de bagatéles, & que jamais affaire plus importante n'a esté traitée sur la terre, ni dans le Ciel; car il est question de sçavoir si nous serons encore adorez, ou si nous passerons pour des fables & des fictions Poëtiques.

IUNON. Je ne m'étonne plus de ta réverie, ni des termes tragiques dont tu t'és servy pour exprimer ta douleur; car la chosele merite bien.

IUPITER. Cependant, tu croyois que c'estoit quelque amourete; mais sans perdre le tems en des plaintes inutiles, songeons à trouver quelque prompt expedient.

MERCURE. Je suis d'avis que l-on publie l'Assemblée, puisqu'il s'agit de l'interét de toute la Communauté; il ne faut quelquefois qu'un sot pour donner un bon avis.

IUNON. Je suis de même sentiment.

MINERVE. Ce n'est pas le mien. Il ne se resout rien d'ordinaire dans ces grandes Assemblées; car l'un se plaît à défaire ce qu'a fait l'autre, & ce-

la ne ſervira qu'à troubler le ciel. Mais comme la choſe preſſe, je ſerois d'avis que tu donnaſſes ordre en particulier, que le Stöicien remportât la victoire, & que l'afront en demeurât à l'Epicurien.

MERCURE. Il n'eſt pas aiſé de ſurprendre des gens nourris dans les ſubtilitez de l'école, ni de faire une ſupercherie en une diſpute publique. D'ailleurs, ſi Jupiter decide tout ſeul une affaire de cette importance, on dira que c'eſt un Tyran, qui fait tout de ſa tête, ſans prendre avis de perſonne.

IUPITER. Va donc publier l'Aſſemblée.

MERCURE. On fait à ſçavoir de la part de Jupiter, que le Conſeil ſe tiendra dans une heure; Qu'on ne manque pas de s'y trouver, parce qu'il s'agit d'affaires de conſequence, où chacun a interét.

IUPITER. Ce ſtyle n'eſt pas aſſez élevé pour une avanture ſi tragique. Il faut parler en Pöete, en cette rencontre, & non pas en Sergent.

MERCURE. Mais je n'entens rien en Pöeſie; & ſi je m'en veus méler, je cours fortune de me faire moquer de moy, comme Apollon dans ſes Oracles, quoy que pour ſauver ſon honneur il y entreméle toſtjours quelque obſcurité.

IUPITER. Ne te ſouvient-il point de quelque endroit d'Homére à ce propos.

MERCURE. Il ne m'en ſouvient pas trop bien; mais je tâcheray de m'exprimer à ſa façon; Que tous les Dieux, grands & petits, mâles & femeles, juſqu'aux Nymfes & aux Fleuves, ayent à ſe trouver promptement au Conſeil des Dieux, pour des affaires qui concernent toute la Cour celeſte!

IUPITER. Bon, les voilà qui arrivent en foule. Que chacun ſe place ſelon ſon merite ou ſon rang; ceux d'or les premiers, & en-ſuite ceux d'argent, d'ivoire, ou de cuivre; & de pierre même, pourveu qu'ils ſoient de la main de quelque excellent Sculpteur. Car pour le reſte, qui n'eſt conſiderable ni par l'art, ni par la matiere, qu'il ſe range en foule vers la porte, pour ſervir de nombre.

MER-

MERCURE. Mais qui l'emportera de l'un ou de l'autre, lors qu'il y aura conteſtation ? Preferera-t-on la ſtatüe d'or d'un vil artiſan, à celles de Myron & de Fidias, qui ne ſont que de cuivre, ou de pierre ?

IUPITER. Il faut que l'or l'emporte, quoy qu'il fût mieux de l'autre façon.

MERCURE. C'eſt faire juſtement comme dans les Eſtats corrompus, où l-on prefere les richeſſes au merite. Fera-t-il pas beau voir Minerve, Apollon, Venus, & tous les autres Dieux de la Grece, * paſſer aprés ceux des Barbares ? Car les premiers n'ont tout au plus qu'une feüille d'or, ou quelque filet ſur l'ivoire, & ſont de bois au dedans, plein de mouches & d'araignées ; au lieu que les autres ſont d'or maſſif.

* *Bendis, Attis, Mitrés, Anubis.*

IUPITER. N'importe, je le veus.

NEPTUNE. Quelle extravagance, Mercure, de placer devant moy qui ſuis frere de Jupiter, ce monſtre à viſage de chien ! †

† *Anubis.*

MERCURE. Il s'en faut prendre à ton frere, qui le veut ainſi ; & non pas à moy, qui ne ſuis que ſon valet. Ne vois-tu pas qu'Anubis eſt d'or, & que tu n'és que de cuivre ? Car lors que Lyſippe te fit, la pôvreté des Corintiens ne leur permetoit pas d'avoir des ſtatües ſi precieuſes.

VENUS. C'eſt donc à moy de paſſer la premiere ; Car Homere m'apelle toûjours *Dorée*.

MERCURE. Ce n'eſt qu'un epitéte, m'amie, qui ne fait rien à la verité de la choſe ; car dans Cnide tu n'és que de marbre blanc. Homere s'eſt bien abuſé en d'autres endroits, comme quand il apelle Apollon *pere des treſors*, luy qui a eſté contraint de mandier, & que tu verras tantôt au bas bout, joüant au Roy dépouillé, ‡ parce que les voleurs luy ont dérobé ſa couronne, & ſes ornemens. Ce ſera beaucoup ſi tu n'és pas toute la derniere.

‡ *Les chevilles de ſa lyre.*

LE COLOSSE DE RHODES. C'eſt à moy de paſſer devant ; car ſi je ne l'emporte par la qualité, je l'emporte du moins par la quantité ; & quoy que

je ne ſois que de cuivre, on en pourroit faire de moy pluſieurs d'or, ſi l'on vouloit; outre que je ſuis un chef-d'œuvre de l'Art, & veritablement l'unique, comme le Soleil, que je repreſente.

MERCURE. Il ſemble qu'il ait raiſon. Que ferons-nous Jupiter?

IUPITER. Il eſtoit bien beſoin de faire venir ce grand Coloſſe, pour nous faire tous paſſer pour des Pygmées? Qu'il ſe retire; car le plancher de la ſale n'eſt pas aſſez haut pour le faire entrer, ou qu'il ſe méte ſur ſes genous en quelque coin vers la porte, s'il n'aime mieux ſe tenir debout à l'entrée, pour ſervir de decoration.

MERCURE. Voicy encore une autre difficulté, de ſçavoir qui paſſera le premier d'Hercule ou de Bachus. Car ils ſont tous deux fils de Jupiter, tous deux de la main de Lyſippe, tous deux de même metal, ſans qu'on puiſſe reconoître qui eſt le plus ancien dans les tenebres de l'antiquité.

IUPITER. Nous conſommerons tout le jour en de vaines ceremonies. Que chacun ſe range comme il pourra, ſans prejudice à ſa qualité, une autre fois on reglera les ſeances. Mais quel bruit eſt-ce que j'entens?

MERCURE. C'eſt qu'ils demandent les diſtributions ordinaires de Nectar & d'Ambroſie.

IUPITER. Il n'eſt pas queſtion icy de faire bonne chere; Dy-leur que la choſe preſſe, & que c'eſt une affaire d'importance.

MERCURE. Je ne ſçay comment me faire entendre à tant de peuples differens? Il vaut mieux faire ſigne de la main, tout le monde m'entendra. Courage, les voilà un peu raſſis. Parle, tout le monde a les yeux fichez ſur toy.

IUPITER. Il faut que je te die mon infirmité. Tu ſçais comme j'ay coûtume de tonner dans les Aſſemblées; maintenant, ſoit que la grandeur du peril m'effraye, ou cette foule nombreuſe, je ne ſçay plus où j'en ſuis, & j'ay oublié mon exorde.

MER-

MERCURE. Tout eſt perdu ; car ton ſilence eſt ſuſpect, & on le prend pour un indice d'un plus grand mal.

IUPITER. Je ne ſçay par où commencer. Si je deputois par ce vers d'Homere, *Ecoutez moy, grands Dieux, & vous grandes Déeſſes*, & ce qui ſuit.

MERCURE. Tu ferois mieux de prendre un exorde des oraiſons de Demoſténe, en y changeant quelque choſe pour l'accommoder au ſujet, comme font les Orateurs modernes.

IUPITER. Tu as raiſon ; c'eſt un grand ſoulàgement. Je croy, Meſſieurs, que quand vous aurez apris l'affaire dont il s'agit, il ne ſera point beſoin de réveiller vôtre attention, ni vôtre courage. Car vous n'en avez jamais eu de plus importante ; & quand je me tairois, la choſe parle d'elle même, & vous reproche vôtre negligence. Mais pour venir au point dont il s'agit, puiſque Demoſténe me manque, je vous diray ſans préambule, Que j'aſſiſtay hier avec quelques autres, au ſacrifice que fit Mneſitée, pour eſtre échapé du naufrage. Lors que la ceremonie fut achevée, chacun ſe retira ; mais comme il n'eſtoit pas tard ; j'alay faire un tour au Ceramique, révant à la miſere de nôtre condition, & à la mauvaiſe chere qu'on nous avoit faite. Car à quinze ou ſeize que nous eſtions, Mneſitée ne donna qu'un vieux Coq tout caterreux, & trois ou quatre grains d'encens pourry, aprés nous avoir promis pendant le peril des Hecatombes. Dans cette penſée, eſtant arrivé au Pecile, je vis une grande foule de peuple aſſemblé, tant ſous les portiques qu'à découvert, autour de quelques perſonnes, qui crioient à pleine tête, & me doutay auſſi-tôt que c'eſtoit une diſpute de Filoſofes. Je m'aprochay donc pour l'entendre aprés m'eſtre enveloppé d'un nuage, pour n'eſtre pas reconu, & coudoyay les plus proches pour me faire place. Je trouvay en arrivant que c'eſtoit l'Epicurien Damis, qui diſputoit de la Providence, contre le Stoïcien

Timoclés, & l'avoit reduit à tel point, par la force ou la subtilité de ses raisons, qu'il ne sçavoit plus où il en estoit ; dequoy Damis ne faisoit que rire, & pour le piquer davantage, il le railloit incessamment. Alors, cognoissant le peril, & voyant que Damis avoit les rieurs de son côté, j'étendis la nüe qui me couvroit, sur le reste de l'Assemblée, qui se separa aussi-tôt, croyant qu'il fût nuit, & remit la partie au lendemain. Cependant, j'en oyois plusieurs au retour, qui donnoient gain de cause à l'Epicurien, quoy que d'autres fussent d'avis, avant que de rien resoudre, d'attandre la fin de la dispute. Je vous ay donc assemblez dans cét intervalle, pour trouver quelque bon expedient. Vous voyez l'importance de l'affaire ; & que si Damis l'emporte il ne faut plus esperer d'ôfrandes ni de sacrifices ; si bien qu'il faut donner ordre, s'il se peut, que Timoclés gagne la victoire, & que l'affront en demeure à l'Epicurien. Que chacun se leve pour aler aux opinions.

MERCURE. Paix, Ecoutez ! Que tous ceux qui ont droit de parler en cette Assemblée, le fassent en bon ordre & sans tumulte. Quoy ! personne ne bouge ? Ils se regardent l'un l'autre tout éperdus, comme s'ils avoient esté frapez de la foudre. Puissiez-vous devenir müets comme des statües, & retourner dans vôtre premier neant ?

MOMUS. Pour moy, je ne trahiray point le public par mon silence, & diray mon avis librement, si l'on me le permet.

IUPITER. Parle, si tu as quelque chose à dire qui soit pour le bien general.

MOMUS. Je m'estois toujours bien douté, Messieurs, du mal-heur qui nous est arrivé ; c'est à tort qu'on s'en prend à Epicure & à ses Disciples. Car quel autre sentiment peuvent avoir de nous les hommes, en voyant le peu d'ordre que nous aportons aux choses du monde ? où le vice triomfe de la Vertu ; où les innocens soufrent la peine des coupables ; & où l'on n'entend que des Oracles trompeurs & des que-

queréles, des diviſions & des amouretes des Dieux, & autres choſes ſemblables que content les Pöetes. Et vous trouvez étrange aprés cela, que quelques-uns en murmurent? Je m'étonne bien plus qu'il y en ait encore d'aſſez ſots pour nous ſacrifier. Je te prie, Jupiter, de me dire, car on peut parler icy en toute liberté, ſi tu t'és jamais aviſé de faire une recherche exacte des méchans & des gens de bien, pour punir les uns & recompenſer les autres? S'il n'avoit pris envie à Teſée de netoyer les grands chemins de voleurs, feroit-il ſeur maintenant d'aler à Aténes? Et ſi Hercule à la perſuaſion d'Euryſtée, n'avoit purgé la terre de monſtres, où en ſeroit-elle aujourd'huy? Qui la delivreroit des Scirons, des Cercyons & des Pityocamptes? Et que feroit-elle contre l'Hydre & les Harpyes, ſans parler des Centaures & des chevaux de Dioméde? Nous ſommes aſſis tout le jour, les bras croiſez, à regarder de quel côté vient le vent de quelque ſacrifice, ſans donner ordre à rien, & laiſſons tout aler à l'avanture; & s'il faut ainſi dire, comme il plaît à Dieu. Bien loin donc de trouver étrange ce qui eſt arrivé, je crains qu'il n'arrive pis, lors que les hommes commenceront à ſe deniaiſer, & à reconoître que tous leurs vœux & leurs ſacrifices ſont inutiles, & que les choſes n'en vont pas mieux pour cela. Il faut donc aler à la ſource du deſordre, & ne pas tant ſonger à perdre nos ennemis, qu'à reformer les choſes qu'ils trouvent à redire à nôtre conduite. Vous ſçavez, Meſſieurs, que je parle ſans paſſion & ſans interét, puiſque ma divinité n'eſt recônüe que de fort peu de perſonnes; & que pour un Autel que j'ay, les autres en ont cent.

IUPITER. Laiſſons ce folâtre, qui ne ceſſe de crier contre les deſordres, ſans y aporter aucun remede. Il eſt bien aiſé de reprendre, mais mal aiſé de faire mieux, comme dit fort bien Demoſténe.

NEPTUNE. Pour moy, Meſſieurs, qui n'ay pas grand commerce avec la terre, & ne me méle que du ſalut de ceux qui navigent; je ſuis d'avis de foudroyer

cét impie, qui nie nôtre Providence. Cela fera voir pour le moins, que nous ne laiſſons pas tous les crimes impunis, & empéchera que l'erreur ne triomfe preſentement de la verité.

IUPITER. C'eſt bien chanté. Ne ſçais-tu pas que nous ne ſçaurions faire ni bien ni mal, ſi le Deſtin ne l'ordonne? Autrement, aurois-je laiſſé impunis les ſacrileges qui m'ont coupé l'or de ma chevelure dans mon temple d'Olympie, & toy le peſcheur qui t'a emporté ton trident à Goreſte? D'ailleurs, il ne faut pas prendre un conſeil qui terniſſe nôtre gloire. Si nous faiſons mourir celui-cy avant la fin de la diſpute, on dira que nous en aprehendions l'évenement.

NEPTUNE. Pren un autre avis, ſi le mien ne te plaît pas.

APOLLON. S'il eſtoit permis à un jeune homme qui n'a point encore de barbe de parler parmy tant d'illuſtres vieillards, je ferois quelque propoſition qui ne ſeroit pas peut-eſtre inutile.

MOMUS. La choſe eſt ſi importante qu'il faut entendre tout le monde; ſans s'atacher ſcrupuleuſement aux loix, lors qu'on eſt ſur le point de les perdre. D'ailleurs, quoy qu'Apollon ſoit ſans barbe, il eſt un des plus anciens Dieux, & des confidens de Saturne, * joint qu'il a un fils tout barbu, & qu'il fait profeſſion de ſageſſe; ſi bien qu'il a interét de montrer qu'il n'a pas perdu ſon tems ſur le mont Helicon avec les Muſes.

* *Du ſçavoir de ſon tems.*

APOLLON. Ce n'eſt pas à toy à m'en donner la permiſſion, mais à Jupiter.

IUPITER. Je te la donne, Parle.

APOLLON. Je ſçay que Timoclés eſt plein de pieté & d'érudition, dont il tire un grand profit dans l'inſtitution de la jeuneſſe. Mais comme il reüſſit en particulier, il ſe fait moquer de luy en public, à cauſe de ſa timidité; outre qu'il parle avec tant de contention, qu'il s'embaraſſe luy-même; & quand il veut le mieux faire, c'eſt alors qu'il fait le plus mal. D'ailleurs on dit que ſes penſées ſont ſi ſubtiles & ſi deli-

delicates que la pointe s'en émouſſe, pour eſtre trop fine ; & ce qu'il dit eſt ſi obſcur, qu'on a de la peine à le comprendre. Or vous ſçavez que la clarté eſt la principale partie du diſcours.

MOMUS. O le plaiſant Orateur, qui ſe coupe la gorge à luy-même ! As-tu oublié que tes Oracles ſont ſi ambigus, qu'ils auroient beſoin d'un autre Apollon pour les interpreter ? Tu ne devois pas te preſſer tant de parler, pour ne rien dire qui vaille. Mais encore quel eſt ton avis ?

APOLLON. De donner à Timoclés un homme qui parle pour luy.

MOMUS. Cela ſeroit bon, de le voir diſputer par truchemant ? Mais à propos, puis que tu-és Profete, ne ſçaurois-tu dire ce qui arrivera de cette diſpute, dont tu nous vois ſi fort en peine ?

APOLLON. Je n'ay pas icy les inſtrumens neceſſaires pour cela.

MOMUS. Tu ſçais bien te ſauver à propos.

JUPITER. Parle, mon fils, ſans donner cauſe gagnée à cét impoſteur, comme ſi ton ſçavoir dependoit de quelques vaines ceremonies.

APOLLON. Je le veus, quoy qu'il fût plus à propos de le faire à Delfes ou à Coloſofone, où nous avons l'eau, l'encens, & le trepié. Mais il faut tâcher de s'en aquiter, puis que Jupiter le commande.

MOMUS. Pour le moins parle clairement, qu'il ne faille point un ſecond Oracle pour t'expliquer. * Car tu vois bien dequoy il s'agit ; & ce n'eſt pas une piece qu'on te fait comme autrefois, pour t'éprouver.

* *Il fait allusion à la tromperie de Creſus.*

JUPITER. Arrête, le voilà qui entre en fureur. Voy comme ſa couleur ſe change, ſes cheveux ſe dreſſent, ſa gorge s'enfle, ſes yeux ſe tournent, ſon corps ſe tremouſſe. Enfin, il ouvre ſa bouche ſacrée, & profetiſe.

APOLLON. Ecoutez, Troupe Celeſte, les Oracles de Fœbus, ſur la conteſtation captieuſe de deux Soſiſtes armez de ſubtilitez & d'impoſtures. Il y

aura grand bruit de part & d'autre, & beaucoup de paroles perdües. Mais lors que le Vautour aux ongles crochües, aura empoigné la sauteréle, les corneilles anonce-pluyes jéteront les derniers cris, & les mulets remporteront la victoire, tandis que l'asne frapera de sa corne ses petits aux piez-legers.

IUPITER. Dieux, l'horrible prediction! Mais que veut ce boufon, de s'étoufer ainsi de rire?

MOMUS. Qui ne riroit d'un Oracle si clair & si intelligible? Sçauroit-on dire plus nétement, qu'Apollon est un Charlatan, & nous des asnes bâtez, d'ajoûter foy à ses impostures?

HERCULE. Qu'oy qu'étranger dans le Ciel, je ne laisseray pas de dire mon sentiment, si Jupiter le trouve bon. Je suis d'avis de laisser commencer la dispute; & si l'on voit que Timoclés ait du pire, je renverseray le portique sous lequel ils sont, sur toute la troupe.

MOMUS. Voilà l'avis d'un méchant homme, de vouloir envelopper en même cause l'innocent & le coupable. Mais l'opinion n'est pas seulement cruelle & barbare, elle est sotte & impertinente. Car tu dois avoir apris depuis que tu-és dans le Ciel, que tu ne peus rien sans l'ordre des Parques, & que ce sont elles qui font tout.

HERCULE. Quoy! ce n'est pas moy qui ay tué le lion de Nemée, & l'hydre de Lerne?

MOMUS. Non, ce sont les Parques par ton entremise.

HERCULE. Et maintenant, si un sacrilege a pillé mon Temple, ou renversé ma statüe, je ne m'en pourray venger, si elles ne le veulent? Si cela est, je vous diray librement, comme un grossier Beocien que je suis, qui dis les choses comme je les pense, que j'aime mieux quiter le Ciel, & descendre dans les Enfers, où je seray pour le moins respecté des Ombres.

IUPITER. Voilà un habile-homme, qui fournit des armes à son ennemy contre soy-même? Mais qui

est

eſt ce beau fils ſi poly, avec ſes cheveux retrouſſez à l'antique? * C'eſt ton frere, Mercure, qui ſe tient au marché prés du Pécile, & eſt tout luiſant à force d'eſtre froté d'huile, pour ſervir de moule aux Fondeurs & aux Statuaires. Qu'as-tu à courir, Hermagoras, y a-t-il quelque choſe de nouveau?

* *Statüe d'airain, de Mercure, au marché d'Athénes.*

HERMAGORAS. Oüy, & qui merite qu'on y donne ordre promptement. Car comme on m'accommodoit & qu'on me frôtoit, pour l'uſage que vous ſçavez, j'ay veu arriver deux mornes & pâles Athlétes, qui ſe preparoient au combat, ſuivis d'une grande foule de peuple.

JUPITER. Nous ſçavons ce que c'eſt, Parle; Le combat eſt-il commencé?

HERMAGORAS. Ils n'en ſont encore qu'aux injures; mais ils eſtoient preſts d'en venir aux mains, quand je ſuis party.

IUPITER. Il ne reſte plus, Meſſieurs, que d'écarter les nuages qui nous dérobent leur veüe, & de les regarder faire. Que les heures tirent les rideaux du Ciel, & en ouvrent toutes les portes. Dieux, la grande multitude! Mais Timoclés me paroît tout interdit, je crains bien qu'il ne ſuccombe. Toutefois, il n'y a plus moyen d'y donner ordre, il ne reſte qu'à faire des vœux pour luy en particulier.

TIMOCLES. Hé bien, impie! Tu dis qu'il n'y a point de Dieux, & qu'ils ne ſe mélent point des choſes du monde?

DAMIS. Dy-moy premierement ce qui t'oblige à en croire.

TIMOCLES. Non, c'eſt à toy de répondre.

DAMIS. Nullement, c'eſt à toy.

IUPITER. Le nôtre fait mieux, en ce qu'il crie le plus fort; Courage, Timoclés, crie bien-haut, afin qu'on ne puiſſe entendre les raiſons de ton adverſaire; car c'eſt en cela que conſiſte la victoire.

TIMOCLES. Par les Dieux, je ne répondray pas le premier.

DAMIS. Parle donc, puiſque tu en as juré; mais du

du moins que ce soit sans injure, & puis je te feray réponse.

TIMOCLES. Dy-moy, méchant; Croy-tu que les Dieux ne se mélent point des choses du monde, & que tout se fait à l'avanture.

DAMIS. Oüy.

TIMOCLES. Et vous ne lapidez pas un homme qui tient une si pernicieuse doctrine?

DAMIS. Tu-as tort d'émouvoir contre moy le peuple; Il ne me faut pas vaincre par la crainte, mais par la raison. Tu devrois pour le moins te montrer aussi patient que tes Dieux, qui ne me font aucun mal.

TIMOCLES. Ils t'en feront, méchant; & ne laisseront pas un si grand crime impuny.

DAMIS. Ils ont assez d'autres affaires sur les bras, si l'on t'en veut croire, puis qu'ils se mélent de tant de choses. C'est pourquoy ils ne punissent pas tes parjures, pour ne rien dire du reste, puisque je l'ay promis; car ils ne pourroient pas, à mon avis, prouver mieux leur Providence, qu'en te faisant perir. Mais peut-estre qu'ils sont bien loin maintenant, chez les Ethiopiens irreprehensibles, où ils vont souvent dîner, & même sans qu'on les en prie.

TIMOCLES. Que faut-il répondre à un si impudent Sofiste?

DAMIS. Il ne faut qu'alleguer les raisons que tu as, pour prouver une providence, sans te métre en colere; car il y a long-tems que je les sçais.

TIMOCLES. Les voicy. Premierement le bel ordre du Monde; le cours reglé des Astres & des Saisons; la composition admirable des plantes & des animaux; leur production encore plus merveilleuse; la façon de conoître, de voir, de se mouvoir, de se nourrir.

DAMIS. Tu poses ce qui est en dispute; car je ne nie point tout cela, mais je nie que ce soient des effets de la Providence. C'est assez que les choses conservent leur Nature, sans que personne s'en méle; mais

mais tu apelles ordre, ce qui n'eſt qu'une neceſſité, & penſes que c'eſt aſſez, pour prouver ta providence, de dire comme les choſes ſont; mais c'eſt un foible Argument, aportes-en un autre.

TIMOCLES. Je ne croy pas qu'il ſoit beſoin d'autres preuves, outre le conſentement general des hommes, qui eſt comme la voix de la Nature.

DAMIS. On n'en ſçauroit tirer de conſequence bien forte, parce qu'ils adorent tous des Dieux differens. Les Scythes un Cimeterre, les Thraces un fugitif de *Samos, les Phrygiens la Lune, les Ethiopiens le Jour, les Cylleniens Falés, les Aſſyriens une Colombe, les Perſes le Feu, les Egyptiens l'Eau; Car ils adorent tous en commun cet Element, quoy qu'en particulier chacun ait ſon Dieu ſeparé; les uns un Taureau ou un Singe, les autres une Cigogne ou un Crocodile; Ceux-cy des Oignons, ceux-là un Chat ou un monſtre à tête de chien. Il y en a qui adorent l'épaule droite, les autres la gauche, ou la moitié de la tête. Quelques-uns, un plat ou un gobelet de terre. Y a-t-il rien de plus divers & de plus ridicule? * Zamol. xii.

TIMOCLES. Mais ils s'accordent pour le moins tous en ce point, qu'ils adorent une Divinité, quoy qu'ils ne la cõnoiſſent pas.

MOMUS. Ne diſois-je pas bien, Meſſieurs, qu'on examineroit un jour toutes ces fadaiſes, & qu'on s'en riroit?

IUPITER. Tu as raiſon, j'y donneray ordre, des que le peril ſera paſſé.

TIMOCLES. Venons aux Oracles & aux Predictions qui ſont de nouvéles preuves de la Providence & de la Divinité.

DAMIS. Ne parle point de ces monſtres à double viſage, comme les portraits de Janus ou de Mercure, ou bien je te demanderay duquel tu te veus ſervir, ſi ce ſera de celuy de Creſus qui luy coûta ſi cher, ou de quelqu'autre?

MOMUS. Il touche les choſes que je craignois le plus; où eſt nôtre Proféte, qu'il vienne défendre ſa cauſe?

IUPI-

IUPITER. Ah! que tu-és importun, Momus avec tes boufonneries hors de saison!

TIMOCLES. Ne vois-tu pas que tu renverses les Temples & les Autels, par ces maximes?

DAMIS. Nullement. Il ne m'importe que l'on brûle des parfums qui sentent bon, ni qu'on égorge des victimes, dont on fait aprés bonne chere. Mais je voudrois bien avoir renversé l'Autel de la Diane des Scythes, sur lequel on immole des hommes.

IUPITER. Que voilà un insolent maraut, qui parle indifferemment de tout, sans reverer ce qu'il n'entend point, ni distinguer l'innocent d'avec le coupable.

MOMUS. Il n'en trouvera gueres parmy nous, où il n'y ait quelque chose à dire; & je crains qu'il ne s'en prenne à toy-même.

TIMOCLES. N'entens-tu pas tonner Jupiter?

DAMIS. J'entens bien tonner; mais si c'est Jupiter où non, je m'en raporte à ceux qui viennent de Candie, qui disent qu'il est mort, il y a long-tems, & qu'on y montre encore son sepulchre.

MOMUS. Voilà ce que j'âtendois. Quoy! tu pâlis, Jupiter. Faut-il craindre un pôvre Filosofe?

IUPITER. Ne vois-tu pas que le peuple luy applaudit?

MOMUS. Où est donc maintenant ton pouvoir? Toy qui enleves d'un seul coup, les hommes & les élemens.

TIMOCLES. Dy-moy, impie, n'as-tu jamais esté sur mer?

DAMIS. Ouy, fort souvent.

TIMOCLES. N'as-tu pas pris garde qu'outre les voiles & les rames qui faisoient mouvoir ton vaisseau, il y avoit encore quelqu'un à la poupe qui le conduisoit, sans quoy il se fût égaré?

DAMIS. Il est vray.

TIMOCLES. Et tu crois que ce grand vaisseau de l'Univers soit sans conducteur, lors que le moindre petit navire ne se peut passer de Pilote?

DA-

DAMIS. Je te veus convaincre toy-même, par ton exemple. Dy-moy, protecteur des Dieux, As-tu veu un Pilote, qui ne donne ordre que son vaisseau aille bien? Mais ton Pilote de l'Univers laisse tout aller à l'abandon. * Il se sert pour la conduite de son navire, de gens qui n'y entendent rien? Tel commande qui doit obeïr; & les plus sots sont souvent les maîtres. Considere ces Grands hommes, qui estoient capables, s'il faut ainsi dire, de conduire tous seuls la Barque; & bien loin d'y avoir quelque part, ils n'avoient pas seulement place au fonds du Navire, tandis que des méchans ou des furieux estoient au gouvernail. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Vaisseau si mal conduit, fasse souvent des naufrages. S'il y avoit un sage Pilote, † il donneroit les emplois toûjours aux plus dignes, & occuperoit chacun à ce dont il est capable, châtieroit les méchans, recompenseroit les bons, & rendroit l'Univers floriſſant. Si tu m'en crois donc, tu prendras une autre comparaison; car celle-cy cloche.

* *L'ordre des hommes n'est pas celuy de Dieu.*

† *Il ne fait pas naufrage, mais ceux qui le conduisent.*

MOMUS. Voilà nôtre ennemy qui triomfe, & qui vogue à pleines voiles.

JUPITER. Il est vray, Momus; car nôtre Avocat n'est qu'une beste, & ne dit rien que de commun & de trivial.

DAMIS. Si tu n'as autre chose à dire, nous n'avons qu'à nous retirer.

TIMOCLES. Qui quite la partie la perd, il faut donc que tu confesses que tu és vaincu.

DAMIS. Tout ce que tu voudras, pourveu que tu ne m'importunes plus.

TIMOCLES. Tu ris, fils de putain, qui as égorgé ton frere, & couché avec ta sœur, sans parler de tes autres abominations. Mais tu ne m'échaperas pas, si tu échapes à la vengeance Divine; car je t'assommeray tout à cette heure à coups de pierres.

IUPITER. Grands Dieux! l'un s'en va tout riant, & l'autre le suit tout furieux; Que ferons-nous en cette extrémité?

MOMUS,

MOMUS. Le plus court, à mon avis, est de ne faire semblant de rien, & de croire le Poëte, qui dit, *Qu'on n'a de mal, que ce qu'on s'en fait.* Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion, pourveu que la foule soit de nôtre côté.

IUPITER. Ha! Mercure, j'aimerois mieux un amy fait de la sorte, qu'un milion d'autres.

LE SONGE OU LE COQ.

DIALOGUE

DU SAVETIER MICYLE ET DE SON COQ.

Sous la metempsycose de Pythagore, il décrit les incommoditez des richesses, & les avantages de la pôvreté.

MICYLE. QUE le Diable emporte le Coq, qui m'a éveillé comme j'estois dans la plus-haute felicité que puisse posseder un mortel, & n'a pas soûfert que je donnasse quelque relâche à ma pôvreté. Mais quelle mouche le piquoit de chanter de si bonne heure? Car ce profond silence me fait voir qu'il n'est pas encore jour, outre que je ne sens point ce froid piquant qui annonce sa venüe. On diroit qu'il garde la Toison d'Or, ou les Pommes Hesperides, tant il est soigneux & vigilant. Mais il ne le portera pas loin; car je luy tordray le cou dés qu'il sera jour, pour recompense de m'avoir éveillé si matin.

LE COQ. Je pensois te faire plaisir mon maître, de t'éveiller de bonne heure, pour gagner dequoy subvenir à ta pôvreté; & si tu m'avois creu, tu aurois déja remis un bout à un soulier, ou refait quelque pantoufle. Mais une autrefois je me tairay, puis que cela te déplaît, quand tu devrois mourir de faim.

Prea

Pren garde seulement qu'en dormant la grasse matinée, tu ne sois heureux qu'en songe, & mal-heureux en effet.

MICYLE. Quel prodige est-cecy, grands Dieux, mon Coq parle comme un homme?

LE COQ. On voit bien que tu n'és pas fort versé dans les livres; Car tu aurois veu dans Homere le cheval d'Achille s'arrêter au milieu du combat pour haranguer, & predire l'avenir, qui est encore plus étrange, sans que ceux qui l'écoutoient priassent Jupiter de détourner ce prodige. Que ferois-tu, si tu avois oüy parler le vaisseau des Argonautes *, ou quelque chêne de la forêt de Dodone, & veu des peaux de bœuf se traîner, & leur chair mugir à la broche? On ne doit pas trouver cela si extraordinaire De moy qui suis le compagnon de Mercure, qui est le Dieu de l'Eloquence, & qui ay coûtume de converser parmy les hommes. Mais si tu me veus prométre de n'en rien dire, je t'aprendray la cause de cette merveille.

* Un navire.

MICYLE. Quand je le dirois, on ne me voudroit pas croire. Mais n'est-ce point un songe que cecy, & suis-je bien éveillé?

LE COQ. Je te diray une chose bien plus étrange; c'est que j'ay esté homme autrefois, moy qui suis coq maintenant.

MICYLE. J'ay bien oüy dire que Mars avoit un beau garçon qui luy servoit de confident en ses amours; & qu'estant alé coucher avec Vénus, il le laissa à la porte, pour l'éveiller quand le jour viendroit. Mais que ce beau fils s'estant endormy, le Soleil découvrit tout le mystere, de sorte que Vulcain envelopa les deux amans dans ses filets; dequoy Mars indigné, changea ce jeune homme en coq, qui garde encore la crête & l'armet & les esperons, qu'il avoit lors qu'il fut changé. Et ses descendans depuis, pour reparer son honneur, annoncent la venüe du jour.

LE COQ. J'ay oüy conter cette fable aussi bien

que toy; mais ce n'eſt pas le ſujet de mon changement.

MICYLE. Qu'eſt-ce donc? J'ay grande envie de le ſçavoir.

LE COQ. As-tu jamais oüy parler de Pytagore?

MICYLE. Qui? ce Filoſofe qui défendoit les viandes?

LE COQ. Luy-même; qui avoit eſté Euforbe auparavant.

MICYLE. Il eſt vray qu'on dit que c'eſtoit un grand Magicien.

LE COQ. Ne luy dis point d'injures; car c'eſt moy-même.

MICYLE. Dieu! l'étrange metamorfoſe; d'un Coq en un Filoſofe, ou plutôt d'un Filoſofe en un Coq! Mais comment cela s'eſt-il fait? car il me ſemble que tu-as deux choſes toutes contraires à Pytagore; l'une, de manger des féves; & l'autre, d'eſtre grand cauſeur.

LE COQ. Lors que j'eſtois Pytagore, je n'en mangeois point; & n'ay jamais enjoint le ſilence qu'à mes Diſciples, & non pas à moy. D'ailleurs, j'ay paſſé depuis par beaucoup de conditions, qui ſeroient longues à raconter.

MICYLE. Conte-les moy, je te prie; car ſi l'on me donnoit le choix de reprendre mon ſonge, quoy qu'il fût tres-agreable, ou d'entendre tes avantures, je ne ſçay lequel je prendrois, tant je trouve de reſſemblance entre un Songe & ton Hiſtoire.

LE COQ. Penſes-tu encore à ton Songe, qui n'eſtant qu'un trompeur agreable, ne te pouvoit donner qu'une fauſſe felicité?

MICYLE. J'en ay l'eſprit ſi plein, que je ne m'en puis défaire; & je crois que j'y ſongerai toute ma vie.

LE COQ. Cela eſt bien contraire à la Nature du Songe, qui eſt de s'envoler en un inſtant; c'eſt pourquoy on luy peint des aîles. Mais celuy-cy eſt comme demeuré pris à la glu ſur tes paupieres. Que pouvoit-

voit-ce estre encore, pour te charmer si fort que tu ne le puisses oublier ?

MICYLE. J'ay plus d'envie de te le dire, que tu n'en as de l'entendre. Car le souvenir seul des plaisirs, donne du plaisir ; mais conte-moy auparavant ton avanture.

LE COQ. Quand tu auras achevé ton Songe Commence ; Que je voye s'il est sorti par la porte de corne ou d'ivoire.

MICYLE. Non ; mais par une troisiéme.

LE COQ. Homere ne fait mention que de deux.

MICYLE. C'est un réveur, qui n'y cônoissoit rien. Cela estoit bon pour les siens, qui sentoient la gueuserie ; encore le pôvre homme ne les voyoit-il qu'à demy : Mais le mien est sorti par une porte dorée ; car il ne parloit que de richesses.

LE COQ. Comme les Songes se forment d'ordinaire des pensées qu'on a eües le jour, c'est sans doute que tu ne songes á autre chose ; car on met toûjours la felicité en ce qu'on n'a point.

MICYLE. Veritablement, j'ay possedé en songe de grands tresors. Que cet or estoit brillant, & qu'il se raportoit bien à la description qu'en fait Pindare, quand il dit, Que l'eau est veritablement excellente ; mais que l'or est comme un feu étincelant qui éclâte dans la nuit. Car on diroit qu'il parle du mien. Mais pour ne te faire pas languir davantage, tu sçais que je ne soupay pas hier au logis.

LE COQ. Il m'en souvient bien ; car je ne mangeay rien de tout le jour que quatre ou cinq feves que tu me donnas le soir en arrivant, qui est un assez méchant festin pour un Athléte comme moy, qui ay fait des merveilles autrefois aux jeux Olympiques.

MICYLE. Je ne t'eus pas plutôt donné à manger, que je me couchay, parce-que j'avois un peu beu ; & en dormant j'eus un songe qu'on pourroit nommer divin, & cette nuit-là ambrosienne, comme fait Homére.

LE COQ. Conte-moy ton festin auparavant, pour contenter mon apetit; car je n'ay rien dans le jabot; & tu sçais que le souvenir d'un bon repas, n'est pas un petit regale pour un affamé.

MICYLE. Je te le diray de bon cœur, puisque tu le desires. Je rencontray par hazard le bon homme Eucrate qui est si riche; & comme je l'eus salüé à mon ordinaire, je me retirois tout court, pour ne luy point faire de honte, parce que je n'avois pas mes beaux habits, lors qu'il me dit que je vinsse souper chez luy, & qu'il celebroit le jour de la naissance de sa fille. Comme je m'excusois par respect, Non, dit-il, tu tiendras la place d'un de mes amis qui est malade. Alors, je pris congé de luy, tout joyeux, priant Dieu en mon cœur d'envoyer à cet amy-là la goûte, si ce n'estoit assez de la fievre pour l'empécher de venir. Tout le tems qui se passa depuis, jusqu'au souper, me parut un siecle, tant j'avois besoin, il y avoit long-tems, d'une bonne carrelure de ventre. * Je me promenois donc devant l'horloge, en âtandant que l'heure sonnât, & n'en vis jamais de plus longue, non pas même celles où je travaille à credit. L'heure venüe, je doublay le pas vers le logis, tournant mon manteau du beau côté, & trouvay plusieurs des conviez à la porte; & entr'autres le malade, qui s'estoit fait porter en chaise.

* *Pexprime la chose à nôtre façon; C'est un Savetier qui parle.*

LE COQ. Qui estoit-ce?

MICYLE. Ce vieux † Pedant, à la barbe sale & toûfüe, qui n'enseigne que des sôtises à la jeunesse. Il estoit tout pâle & défait, & avoit bien de la peine à tirer un flegme du creux de son estomach, aprés avoir bien toussé. Comme il fut entré, le Medecin du logis luy dit qu'il ne devoit pas venir en cet estat; & qu'on luy eût envoyé à souper chez luy; mais il répondit qu'il n'avoit garde de manquer à ce qu'il devoit à Eucrate, & qu'il fût venu quand il eût eu la mort entre les dents, de peur qu'on ne l'eût imputé à orgueil où a dédain. Alors je ne pus m'empécher de dire tout bas en grondant, qu'il eût mieux fait

† *Thesmopolite.*

fait de laiſſer ſa fievre à la maiſon, ſans venir troubler l'allegreſſe du feſtin, par ſa mauvaiſe mine; & que s'il avoit à mourir, il valoit mieux que ce fût chez luy. Mais il ne fit pas ſemblant de m'entendre; & là-deſſus le maître du logis le vint recevoir; & luy donnant la main par honneur, quoy que ſes valets l'aidaſſent à marcher, il le remercia de la peine qu'il avoit priſe. Je meditois déja ma retraite, lors qu'Eucrate m'apercevant; Demeure, dit il, Micyle, tu ne laiſſeras pas d'avoir place; car j'envoiray mon fils ſouper avec ſa Mere, dans l'apartement des femmes. Cette parole me rendit l'ame, quoy qu'il me fâchât de priver le fils de la maiſon de cet honneur. Comme tout fut preſt, quatre ou cinq grands valets vinrent prendre nôtre Pedant, & le mirent en ſa place, qu'ils remparerent de quantité d'oreillers de part & d'autre, pour l'empêcher, de tomber. On me mit auprés de luy, parce que perſonne n'y vouloit eſtre. Le feſtin fut magnifique, & la Muſique excellente, entremélée de boûfons & de bateleurs, pour faire rire. Enfin, ma felicité eût eſté parfaite, ſans le voiſinage du Filoſofe, qui me rompoit la tête des diſcours de la Vertu, & des impertinences du College; & je diſois en moy-même, faiſant reflexion là deſſus, qu'il n'y avoit point en ce monde de parfait contentement, ni de roſes ſans épines. Voilà quel fut le feſtin. Pour mon ſonge, il me ſembloit en dormant qu'Eucrate eſtoit mort, & qu'il m'avoit fait ſon heritier; Qu'il me laiſſoit une ſource inépuiſable d'argent, quantité de meubles, de vaiſſelle d'or & de pierreries; Que j'eſtois ſervy par une foule d'officiers & de valets, qui n'eſtoient que pour moy ſeul; traîné ſur un char étendu tout de mon long, comme ſi je n'euſſe eu ni bras ni jambes. En cét eſtat glorieux, où tout le monde m'adoroit, il me prit envie de traiter mes amis, qui furent auſſi-tôt aſſemblez, ainſi qu'il arrive ordinairement en ſonge: Mais parmy cette allegreſſe, comme on aportoit le deſſert, & que je beuvois à leur ſanté dans une coupe

d'or, toute ma felicité s'en eſt envolée par ton cry, & je ſuis redevenu auſſi gueux que j'eſtois auparavant. Aprés cela, tu trouves étrange que je me méte en colere contre le perturbateur de mon repos, & le plus grand ennemy de ma joye.

LE COQ. Es-tu ſi fou de croire, que la felicité conſiſte en ces choſes?

MICYLE. Je ne ſuis pas ſeul de cette opinion. Car il me ſouvient, lors que tu eſtois Euforbe, que tu aymois la magnificence, & alois au combat avec des treſſes d'or, dont tes cheveux eſtoient tiſſus. Je croy que c'eſt pour cela qu'Homere les compare aux graces; car je ne voy rien de ſi agréable que l'or, dont Jupiter même ſe ſert pour gagner les bonnes graces de ſes maîtreſſes. En effet, ce metal ne rend pas ſeulement l'homme illuſtre & glorieux, mais luy donne cent vertus qu'il n'a pas; Témoin mon voiſin Simon, qui faiſoit le même métier que moy, & que je traitay l'année paſſée aux Saturnales d'un plat de tripes.

LE COQ. Qui! ce petit camus, qui nous emporta une écuéle de terre ſous ſon manteau, & juroit qu'il ne l'avoit pas veüe; mais je l'avois découvert, & je jétay un cry pour t'en avertir; toutefois tu n'y pris pas garde.

MICYLE. C'eſt luy-même. Ce galant s'eſtant enrichy depuis peu, par la mort d'un de ſes parens, qui l'a rendu preſque auſſi riche en éffet, que je l'ay eſté en ſonge, les Dames ſont devenües amoureuſes de luy; ce qui l'a fait ſi glorieux, que l'autre jour que je le ſaluois par ſon nom, il cria qu'il ne s'apelloit pas Simon, mais Simonide; & que je ne retranchaſſe rien de ce mot, ſi je ne voulois qu'il me retranchât les oreilles. Il ne faut donc pas trouver étrange que j'adore ce métal, qui rend beau & galant ceux qui l'ont. Mais qu'as-tu à rire?

LE COQ. Je ris de voir que ſon éclat t'ébloüit comme les autres; mais je te veus montrer que c'eſt la ſource de tous maux, & que les plus riches ſont les

plus

plus miserables; car j'ay passé par toute sorte de conditions.

MICYLE. A propos, il est tems que tu contes tes avantures, car voilà la mienne achevée.

LE COQ. Sçache premierement que tu és plus heureux que ceux dont tu envies la fortune.

MICYLE. Je prie les Dieux, pour punition de ta raillerie, qu'ils t'envoyent ma felicité. Mais conte moy un peu comme d'Euforbe tu devins Pytagore, & en suite coq, aprés plusieurs revolutions? Car il n'est pas, qu'il ne te soit arrivé beaucoup de choses memorables en tant de metempsycoses.

LE COQ. Il seroit trop long de reprendre dés le tems que nos ames descendües d'Apollon, prirent un corps pour punition de quelque crime; il n'est permis ni à moy de reveler ces mysteres, ni à toy de les entendre; mais depuis que je fus Euforbe.

MICYLE. Dy-moy auparavant, si j'estois quelque chose avant que d'estre Micyle.

LE COQ. Tu estois une de ces fourmis des Indes qui tirent l'or.

MICYLE. Miserable que je suis, que je n'en ay gardé quelque peu pour m'ayder dans ma necessité: Mais que deviendray-je aprés cecy? car si quelque bonne fortune m'âtandoit, je serois homme a me pendre tout à cette heure à ta perche, tant je m'ennuie d'estre Savetier.

LE COQ. On ne peut sçavoir l'avenir. Mais pour commencer mon Histoire, estant Euforbe, je fus tué au siege de Troye, & devins en suite Pytagore, aprés estre demeuré long-tems sans corps, jusqu'à ce qu'il plut à mon Pere de m'en faire un.

MICYLE. Fus-tu tout ce tems-là sans boire ni manger?

LE COQ. Qui en doute, puisque je n'avois point de corps?

MICYLE. La guerre de Troye se passa-t-elle comme Homere la décrit?

LE COQ. Comment l'auroit-il sçeu, qu'il estoit

alors Dromadaire dans la Bactriane ? Sçache qu'Ajax ne fut jamais si grand qu'il le fait, ni Helene si belle ; car il m'en souvient. C'estoit un grand cou de grüe, ou si tu veus de Cygne, puisque son Pere l'estoit, & par la même raison elle estoit assez blanche, mais presque aussi vieille qu'Hecube ; car Thésée qui la ravit, estoit durant la premiere guerre de Troye * long-tems auparavant qu'Agamemnon fut au monde.

* *Lors qu'Hercule la prit.*

MICYLE. Et Achille estoit-il aussi vaillant qu'il le publie ?

LE COQ. Je ne sçaurois rien dire ; car je n'eus jamais affaire à luy, & ne sçay ce qui se passoit dans le camp des Grecs, où je n'estois pas ; mais son compagnon Patrocle ne me donna pas beaucoup de peine à défaire.

MICYLE. Ni toy à Ménélaüs. Mais c'est assez de ces choses. Dy maintenant ce que tu fis, estant Pytagore.

LE COQ. J'alay trouver les sages d'Egypte, pour aprendre leurs mysteres, aprés avoir esté instruit dans les Sciences humaines ; & au retour je me fis tellement admirer des Grecs qui demeurent en Italie, qu'ils me prirent pour un Dieu.

MICYLE. Je sçay comme tu leur fis accroire que tu estois resuscité, & que tu avois une cuisse d'or. Mais dy-moy, quelle fantaisie te prit de défendre les viandes & les féves ?

LE COQ. J'ay honte de te le dire.

MICYLE. Mais il ne faut rien celer à son amy, pour ne point dire à son maître ; car je n'ay garde maintenant de prendre ce titre.

LE COQ. C'estoit par caprice, pour me faire admirer.

MICYLE. Mais que devins-tu, aprés avoir esté Pytagore ?

LE COQ. Aspasie, cette fameuse Courtisane de Milet.

MICYLE. Ha! maître Coq, je ne croyois pas que tu

tu eusses jamais esté poule. Comment ! Pytagore a tendu des pieges à la jeunesse ? Pytagore s'est fardé & ajusté pour plaire aux hommes ? Pytagore a eu des enfans de Periclés ?

LE COQ. Tu ne me peus dire d'injures, qui ne retombent sur Cenée & sur Tirésias, qui de femmes ont esté changez en hommes.

MICYLE. Mais dy-moy quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme ou de la femme ?

LE COQ. Tu sçauras un jour ce qui en est, * car il n'est pas que tu ne deviénes femme plusieurs fois dans cette grande revolution des siecles.

* *Il l'a expliqué en un autre Dialogue.*

MICYLE. Tu crois que tous les hommes sont voluptueux comme les Samiens & les Milesiens. Car on dit qu'en ta jeunesse, tu servois de femme au Tyran de Samos, à cause que tu estois beau garçon. Mais que devins-tu aprés avoir esté Aspasie ?

LE COQ. Le Filosofe Cynique Cratés.

MICYLE. Dieux ! la plaisante metamorfose, d'une Courtisane en Cynique.

LE COQ. Aprés, je fus Roy, puis mandiant, ensuite Satrape, cheval, geay, grenouille, & enfin coq, aprés diverses metamorfoses. Et je ne l'ay pas esté une seule fois, mais plusieurs ; car j'aime cette condition. Mais tu me fais rire de te plaindre de ta pôvreté. Car comme j'ay passé par les grandeurs & les richesses, je sçay ce qu'en vaut l'aune.

MICYLE. Donques, Euforbe, Pytagore, Cratés, Aspasie, car je ne sçay comment te nommer.

LE COQ. Il n'importe. Mais tu feras mieux de m'apeller Coq, puisque je le suis maintenant, quand ce ne seroit que pour faire voir que tu ne méprises pas ma condition.

MICYLE. Dy-moy donc, illustre Coq, puisque tu as passé par toute sorte de condition, quelle est la meilleure ; celle des pôvres, ou celle des riches ?

LE COQ. Considere, Micyle, les avantages de la pôvreté. Les bruits de la guerre ne te touchent point, parce que tu n'as rien à perdre, & quand on dit

que les ennemis aprochent, tu n'és point en peine de transporter tes meubles, ni de cacher ton argent. Mais au premier son de trompéte, tu trousses bagage, & te sauves où il te plaît, si tu n'aimes mieux demeurer, parce que tu es en seureté par tout; Au lieu que les riches voyent de dessus les murailles desoler leur champs, vendanger leur vignes, brûler leur maisons, saccager leur bien. En quel estat penses-tu qu'ils soient lors? & ne crois-tu pas que chacune de ces choses leur donne un coup de poignard dans le cœur? D'ailleurs, s'il faut lever de l'argent pour faire la guerre, c'est à eux qu'on s'adresse, & non pas à toy. Si la ville est prise, ce n'est pas toy qu'on tourmente; car on sçait bien que tu n'as point d'argent caché; mais on géne les riches, pour découvrir leurs tresors. S'il faut marcher contre l'ennemy, on ne te met pas aux premiers rangs, où est le danger, car tu n'és pas digne de cét honneur; mais à la queüe, où tu te peus sauver, si l-on a du pire, n'estant point arrété par la pesanteur de tes armes, ni par l'honneur, qui est un fardeau encore plus pesant; & si l-on a du bon, on te traite magnifiquement aprés la victoire. Dans la paix aussi, on te cajole, & on te fait des largesses, pour monter aux dignitez. On te donne des spectacles, & on te construit des Bains & autres édifices publics, pour la necessité ou pour le plaisir. Ajoûte à cela que les Riches sont exposez à mile calomnies, à cause de leurs richesses. Vous leur faites rendre compte de leur administration, quand vous voulez, & confisquez leur bien, si la fantaisie vous en prend. Quelque-fois, non contens de crier contr'eux dans les assemblées, vous les poursuivez à coups de pierres, ou vous les jetez dans la riviere. Mais pour toy, tu n'aprehendes ni les délateurs, ni les émotions populaires, ni les menaces d'un Tyran, & ne trembles point quand on crie au feu ou aux voleurs dans ton voisinage. Tu n'és point travaillé de mile fâcheux soucis. Tu ne crains point la nuit que l-on te dérobe. Tu n'és point en peine de faire rendre conte à des

valets

valets malicieux ou negligens, ni de te faire payer de ceux qui te doivent, ou de soliciter un procés, pour dépendre du caprice d'un Juge ou d'un Avocat. Enfin, pour le faire court, les richesses, par je ne sçay quelle fatalité, ne nous sçauroient faire tant de bien, qu'elles nous font de mal. Car on est tourmenté, & de l'acquisition, & de la conservation, & du chagrin de la dépense; Au lieu que si tu as gagné cinq sols, tu les vas boire au cabaret avec tes camarades, où vous parlez indifferemment de tout, sans craindre qu'on vous jéte le chat aux jambes. Si tu és malade, ce qui arrive rarement, parce que tu ne fais point d'excés, & n'as point de soucy qui te ronge, ton mal qui n'est point enraciné ni entretenu par les Medecins, s'en va aisément; mais les riches sont tourmentez par les maux & par les remedes, & sujets à une infinité de maladies, dont tu ne cônois pas seulement le nom. Enfin, si je t'avois fait une liste de tout ce qu'ils soufrent, je t'épouvanterois du nombre, sans parler de la mort, dont ils sont en aprehension perpetuéle, & qu'ils considerent comme un supplice, au lieu que tu la regardes comme un azile. En un mot, ceux qui volent trop-haut, courent fortune de se precipiter comme des Icares, au lieu que ceux qui rasent la terre, sont hors de danger.

MICYLE. Ils sont sages.

LE COQ. Veus-tu que je te conte les divers naufrages des Grands? Voy Créſus sur un échafaut, en opprobre à ceux qui l'ont adoré. Voy Denis le Tyran qui tient un foüet au lieu d'un sceptre; & de Roy de Syracuse est devenu maître d'Ecole à Corinte. Voy....

MICYLE. Arréte. Dy-moy un peu qu'elle est la felicité des Rois; car je suis bien-aise de l'aprendre.

LE COQ. Elle est assaisonnée de beaucoup de maux, Micyle; & peu s'en faut, que je ne te die des injures de m'en avoir ramené le souvenir. J'ay eſté Roy d'un grand päys, riche & florissant. J'ay eu tout l'apareil de la Royauté, meubles, suite, équi-

page,

page, tresors, gardes, flotes, armées. J'estois respecté & adoré, comme un Dieu. Lors que je sortois en public, on se pressoit pour me voir; on me suivoit en foule par les rües; on couroit devant, pour me voir passer; on montoit sur le toict des maisons, pour mieux contempler toute ma magnificence. Mais en cét estat, j'avois pitié de moy & de ceux qui m'adoroient, & me comparois à ces statües superbes d'art & de matiere, qui sont aussi sales au dedans, qu'éclatantes au dehors; & pour un Dieu ou un Heros qu'elles representent, n'enferment que des souris ou des mouches.

MICYLE. Mais tu n'as pas encore dit leur defaut; car la pompe & la majesté n'est que le dehors de la statüe.

LE COQ. Que te diray-je de leur crainte, de leurs soupçons, de leurs défiances, de leurs ennemis tant cachez que découverts, des embûches qu'on leur dresse, de la haine des uns, du dégoût des autres, de l'envie de tous? Ne pouvoir dormir, estre effrayé de mauvais songes, tourmenté de soucis cuisans, agité de vaines ou ridicules esperances, mais toûjours criminéles, importuné de plaintes, de demandes, d'expeditions, de jugemens, de traitez: acablé de conseils & d'aliances; embarrassé de mile fâcheuses intrigues. L'un a en têté son fils, qui est indigne de luy succeder: l'autre son frere, qui leve secretement des troupes, & fait sous main des creatures. On aprehende également les méchans & les gens de bien, estant jaloux de la reputation des uns, & en peine de la malice des autres. Ajoûtez à cela le dépit d'une maîtresse, qui ne nous aime point, & en aime un autre: la jalousie d'un favory qu'on a trop élevé: la crainte d'une sedition du peuple, ou d'une conjuration des Grands; les exemples funestes des Princes détrônez, assassinez, empoisonnez, & autres histoires tragiques, qui retentissent sur les théatres.

MICYLE. N'en dy pas davantage, car cela me fait horreur; & j'aime mieux encore demeurer comme

me je ſuis, que d'eſtre empoiſonné dans une coupe d'or en un feſtin, puiſque toutes les réjoüiſſances des Grands leur ſont funeſtes. Je ne cours fortune en travaillant de mon métier, que de me couper de mon tranchet; au lieu que la vie de ces gens-là eſt pleine de continuéles inquiétudes. D'ailleurs, ce ne ſont que des Comediens, qui ſous un manteau royal cachent une ame de faquin, & qui font paroître la petiteſſe de leur pié dans la grandeur de leur coturne. Tu vois que j'ay déja apris à faire des comparaiſons à ton exemple. Mais paſſons maintenant aux animaux; Que te ſemble de leur condition?

LE COQ. Cela feroit long à conter, & n'eſt pas de nôtre ſujet. Je te diray ſeulement qu'elle eſt plus tranquile que la nôtre, parce qu'elle eſt renfermée dans les bornes de la Nature, & qu'elle n'eſt point troublée de tant de maux, ni de tant de crimes. On ne voit point parmy eux de flateurs, d'uſuriers, ni de maltotiers, comme parmy nous, & autre telle racaille.

MICYLE. Il eſt vray. Mais pour ne t'en point mentir, je ne me puis encore défaire de la paſſion que j'avois pour les richeſſes, que j'ay ſuccée avec le lait. Car l'exemple de mon voiſin me touche, & mon ſonge me revient toûjours dans l'eſprit.

LE COQ. Je te veus guerir de cette maladie, tout à cette heure; & tandis qu'il eſt encore nuit, te mener chez quelqu'un de ces riches, pour voir quelle eſt leur felicité.

MICYLE. Et comment feras-tu pour entrer? faudra-t-il percer la paroy?

LE COQ. Non. Car des deux grandes plumes que j'ay à la queüe, la droite rend inviſible, & ouvre toutes les portes fermées, qui eſt une grace que jay receüe de Mercure, à qui je ſuis conſacré.

MICYLE. Si ce que tu dis eſt veritable, je vay tranſporter chez moy dés aujourd'huy toutes les richeſſes de mon voiſin, & le reduire à faire le métier qu'il faiſoit auparavant.

LE COQ. Cela ne se peut; car Mercure m'a obligé de découvrir ceux qui abuseront de ce secret.

MICYLE. Il n'est pas croyable que le Dieu des larrons de veüille contraindre à révéler ceux qui dérobent? mais ne laissons pas d'aler; je m'en empécheray si je puis.

LE COQ. Arrache donc cette plume de ma queüe. Quoy! tu les arraches toutes deux?

MICYLE. C'est afin d'estre plus asseuré, outre que cela ne sera pas si diforme.

LE COQ. Chez qui irons-nous premierement? sera-ce chez cét homme qui ne trouve pas son nom assez beau, depuis qu'il est devenu riche?

MICYLE. Oüy, Nous voilà à la porte; Que faut-il faire?

LE COQ. Métre le bout de la plume dans la serrure, & elle s'ouvrira.

MICYLE. La voilà ouverte. Le beau secret! la clef n'en eût pas fait davantage.

LE COQ. Marche le premier, le vois-tu qui veille, tandis que tout le monde dort?

MICYLE. Je le vois à la clarté d'une lampe fort obscure, qui est pâle & défait. Il faut que quelque soucy le ronge; car je n'ay point oüy dire qu'il fût malade.

LE COQ. Ecoutons ce qu'il murmure entre ses dents, nous en aprendrons peut-estre la cause.

SIMON. Voilà soixante & dix talens que je viens de cacher dans terre, sous mon lict. On ne me les dérobera pas, comme ceux que j'avois mis dans mon écurie, sous la mangeoire. Il faut que ce soit ce maraut de palefrenier qui ait fait le coup; car on dit qu'il se traite bien, & qu'il a acheté un colier d'or à sa femme. Pour ma vaisselle d'argent, je crains bien qu'on ne l'emporte, car j'en ay quantité; & la muraille de la dépense n'est pas à mon avis, assez forte; Il vaut mieux que je passe le reste de la nuit sans dormir, & je la feray refaire demain. Car j'ay beaucoup d'ennemis & d'envieux, & principalement ce coquin de

de Savetier, qui eſt jaloux de ma fortune, à cauſe que j'ay eſté de même métier que luy.

MICYLE. Oüy, infame! Mais je ne vole pas les plats comme toy, pour jurer aprés que je ne les ay pas pris.

LE COQ. Tay-toy, que tu ne nous découvres.

SIMON. Il n'y a point de danger que je cherche par tout, & que je faſſe le tour du logis, de peur qu'il n'y ait quelqu'un de caché qui me viene égorger; car mes valets n'ont pas ſoin de tenir la porte fermée. Mais j'entends du bruit. Qui va là? je le tien. Non, c'eſt un pilier de la galerie. Je tremble, & ſuis tout tranſi; il me ſemble toûjours de voir quelqu'un. Il faut reconter mon argent, je pourrois bien m'eſtre abuſé. Toutefois j'entens du bruit. Quelqu'un paſſe dans la cour. Il vaut mieux prendre les armes, de peur d'eſtre ſurpris.

LE COQ. Voilà, Micyle, la felicité de ton voiſin, à laquelle tu portois envie; Paſſons chez Eucrate, tandis qu'il eſt encore nuit.

MICYLE. Dieux, la miſerable vie! Ainſi puiſſent vivre mes ennemis. Mais avant que de partir, je te prie qui je luy donne un coup de poin.

SIMON. Aux voleurs, on m'a frapé.

LE COQ. Laiſſons-le crier, & pâlir, comme ſon argent.

MICYLE. Voilà la porte d'Eucrate entr'ouverte. Quelque valet fait la débauche, ou il y a quelque rendé-vous amoureux.

LE COQ. Le vois-tu qui calcule ſes interéts avec ſes doigts crochus, ſans ſonger à la mort, qui le doit bien-tôt changer en fourmy ou en corbeau, qui eſt le deſtin d'un uſurier comme luy.

MICYLE. Ah Dieux! je poſſedois tantôt toutes ces richeſſes en ſonge.

LE COQ. Tu ne peus t'empécher de les admirer, quoy que tu en voyes les defauts! Mais la plaiſante rencontre! Vois-tu ſa femme couchée avec ſon cuiſinier, & ſa fille d'un autre côté entre les bras d'un

d'un galant ? C'eſt pour cela que la porte eſtoit entr'ouverte. Quel créve-cœur ce luy ſera, quand il viendra à le ſçavoir ! Hé bien ! voudrois-tu eſtre riche à ce prix-là ?

MICYLE. Non, j'aimerois mieux mourir que de ſoufrir ces infamies. Fy des richeſſes ! je leur dis deſormais Adieu.

LE COQ. Sortons, voilà le jour qui point. Une autre fois tu verras le reſte.

ICAROMENIPE.

DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE SON AMY.

Ce Dialogue à quelque choſe du CONTEMPLATEUR, *& de* LA NECROMANCIE, *& taxe l'incertitude des Filoſofes, & leurs vaines & curieuſes recherches ; Mais il ſe moque en paſſant, des Dieux, & de la vanité des hommes.*

MENIPPE. DEPUIS la terre juſqu'à la Lune, il y a trois mile ſtades ;* d'où juſqu'au globe du Soleil, on conte cinq cens paraſanges ; & de là au ciel Empyrée, il y peut avoir une bonne journée d'Aigle.

L'AMY. Qu'eſt-ce que tu murmures entre tes dents, de Lune, de Soleil, de ſtades, & de paraſanges ?

MENIPPE. C'eſt que je fais le calcul de mon voyage, pour voir combien j'ay mis à le faire.

L'AMY. Je penſois que c'eſtoit quelque navigation lointaine, où tu reglois ton cours par celuy du Ciel & des Aſtres, comme les Pilotes de Fenicie.

MENIPPE. Nullement ; c'eſt dans le Ciel que j'ay voyagé.

L'AMY. Il faut que ton ſonge ait duré long-tems, pour avoir couru tant de ſtades & de paraſanges.

MENIP-

* *Les ſtades ont cent vingt cinq pas, à cinq pieds pour pas, & les paraſanges ſont de trente ſtades.*

MENIPPE. Ce n'eſt pas un ſonge, mais une verité.

L'AMY. Quoy! tu arrives tout fraîchement du Ciel!

MENIPPE. Oüy, où j'ay apris des choſes incroyables; & c'eſt ce qui fait partie de ma felicité, qu'elles ſoient ſi grandes, qu'on ait de la peine à les croire.

L'AMY. Il faut baiſſer la tête, ſans s'enquerir des choſes ſi hautes, & fermer les yeux devant une ſi grande lumiere. Mais dy-moy, où as-tu pû trouver une échelle aſſez grande, pour monter là-haut; Car tu n'as pas eſté enlevé dans le Ciel pour ta beauté, comme Ganymede.

MENIPPE. Je n'avois pas beſoin d'échelle, ayant des aîles aſſez fortes pour me guinder juſques-là.

L'AMY. Mais n'as-tu point craint de tomber, comme fit Icare, & de rendre quelque mer fameuſe par ta cheute?

MENIPPE. Non; car je n'avois pas des aîles de cire, comme luy.

L'AMY. Où en as-tu pû recouvrer d'autres? car à force de l'aſſeurer, tu commences à me le faire croire.

MENIPPE. Un chaſſeur m'en à fait preſent de deux, l'une de Vautour, & l'autre d'Aigle, que j'ay accommodées ſur mon corps fort proprement. J'ay commencé à voler d'abord terre à terre, puis prenant mon vol plus-haut & plus loin, je me ſuis guindé dans le Ciel à l'ayde d'un grand vent.

L'AMY. Il faut que tu ſois bien hardy & bien curieux, d'avoir tenté une entrepriſe ſi difficile.

MENIPPE. Je t'en diray la raiſon. Aprés avoir recônu la foibleſſe & l'inconſtance des choſes humaines, je commençay à mépriſer les grandeurs, les richeſſes, & les voluptez, & à m'adonner à la contemplation, & à la recherche de la verité; en quoy conſiſte le ſouverain bien. Je conſideray d'abord le Ciel, & les Aſtres, qui ſemblent ſemez par l'air à

l'avanture ; le Soleil qui brille de tant de lumiere ; la Lune ſi diverſe en ſes changemens ; les foudres, les éclairs, & les tonnerres, qui ſont tant d'horreur & tant de bruit ; la grêle, la neige & les vents, d'une origine ſi admirable & ſi incônüe ; & le reſte des merveilles de la Nature, où il y a tant à aprendre. Mais comme la raiſon de ces choſes eſt obſcure & incertaine, & qu'on ne peut deviner quel eſt l'Autel de cét Univers, ni comment il a eſté fait, & s'il a eu un commencement ; Je trouvay à propos de conſulter les Filoſofes, qui ont employé toute leur vie à le rechercher, & m'adreſſay à ceux dont la doctrine eſt la plus-haute, & la vertu la plus-auſtere. Ils s'ôfrirent de me l'enſeigner pour une grande ſomme d'argent, dont je donnay la moitié comptant, & promis de payer l'autre à la fin. Mais je ne ſçay comment ils me jeterent dans une plus grande incertitude, & ne m'aprirent que des termes barbares & incônus. Et ce qui eſt de plus étrange, c'eſt qu'eſtant d'avis ſi contraire, chacun aſſeure pourtant qu'il a trouvé la verité, comme ſi elle s'eſtoit revelée à luy.

L'AMY. C'eſt une choſe étrange, que des gens ſi ſages & ſi ſçavans, ne ſe puiſſent acorder en des matieres ſi importantes.

MENIPPE. Tu rirois trop de voir enſemble tant d'orgueil & tant d'ignorance. Car quoy qu'ils ne ſoient pas plus-habiles que les autres, & que la plûpart radotent même de vieilleſſe, ils croyent penetrer dans le Ciel avec leurs mauvais yeux, & meſurent le Soleil & les Aſtres, comme ils feroient leur cour ou leur jardin. Ils te diront hardiment la diſtance qu'il y a d'une étoile à l'autre, la hauteur du Ciel, la profondeur de la Mer, & la rondeur de la Terre, quoy qu'ils ne ſçachent pas le chemin qu'il y a d'Aténes à Mégare. Ils forment des cercles, & des triangles ſur des quarrez, & décrivent pluſieurs Spheres là-haut, comme s'ils y avoient eſté. S'ils parloient encore de ces choſes problématiquement, & ſans vouloir rien affirmer ; mais à peine que les uns ne jurent que le Soleil

Soleil eſt un fer chaud ; les autres que la Lune eſt habitée, & que les étoiles ſe nourriſſent des vapeurs de la terre & de la mer, que le Soleil attire en haut par la force de ſa chaleur. Pour leur contrarieté, elle eſt toute manifeſte. Car les uns diſent que le monde eſt éternel, les autres qu'il doit finir, & décrivent ſa fin comme ſon commencement. Mais je m'étonne que faiſant un Dieu pere de l'Univers, ils ne diſent pas qui eſt le ſien, & où il eſtoit auparavant ? car il n'y a rien hors de là.

L'AMY. Tu contes-là d'étranges choſes de leur impudence & de leur curioſité.

MENIPPE. Si tu ſçavois ce qu'ils diſent des idées & des choſes incorporéles ; de la forme & de la matiere ; du vuide & de l'infiny ; de la fin & des principes ; tu en ſerois tout étonné. Car les uns font l'Univers finy, les autres non ; les uns en content pluſieurs, les autres n'en admétent qu'un ; Il y en a qui veulent que le principe de * tout ſoit la diſcorde, comme s'ils eſtoient ennemis de la paix. Pour les Dieux, combien y a-t-il de diverſité. L'un dit que la divinité eſt un nombre ; l'autre jure par le chien, l'oye & le platane ; ceux-cy poſent pluſieurs Dieux de divers pouvoir ; ceux-là n'en font qu'un, tant la diſéte en eſt grande. Les uns veulent que la divinité ſoit incorporéle, les autres non. Ceux-cy, qu'elle ſe méle des choſes du monde ; ceux-là qu'elle ne faſſe rien du tout, comme ces perſonnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre, ou ces vieillards, qui donnent leur bien à leurs enfans pour ne ſe plus méler de rien. Quelques-uns n'en veulent point croire, & donnent tout au hazard. Cependant, cette contrarieté me métoit en extrême peine. Car je n'avois pas la hardieſſe de contredire à des gens qui font tant les venerables ; & d'autre côté je ne me pouvois reſoudre à croire pour certain, ce qui eſtoit ſi fort conteſté. Dans cette irreſolution, deſeſperant de trouver icy bas ce que je cherchois, je voulus aler m'en enquerir dans le Ciel, & y montay

* *Les Elemens qui ſe font perpetuéle-ment la guerre.*

par l'invention que j'ay dite. Je fus ébloüy d'abord par la grandeur de sa lumiere; mais comme je fus prés du globe de la Lune, sentant une de mes ailes s'affoiblir, je m'y alay reposer, & contemplay de là toute la terre, jétant les yeux tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme le Jupiter d'Homere.

L'AMY. Conte-moy un peu ce que tu y as remarqué, afin que je ne perde aucune particularité de ton voyage. Car il ne se peut faire que tu n'ayes aperceu plusieurs belles choses, qui sont dignes d'estre sçeües.

MENIPPE. Tu as raison; mais il faut que je te die premierement que la terre paroît beaucoup plus petite de là-haut, que le globe de la Lune, & que j'eusse eu de la peine à la reconoître, sans la tour du Fare & le Colosse de Rhodes. Il est vray que l'Ocean jéte quelque clarté aux rayons du Soleil, qui me la fit discerner peu à peu; & je contemplay ensuite le particulier de la vie des hommes.

L'AMY. Cela se contredit, Que tu ne l'ayes pû remarquer d'abord à cause de sa petitesse, & que tu ayes observé ensuite jusqu'aux moindres particularitez.

MENIPPE. C'est que tu n'entens pas le reste. Comme j'estois en peine sur ce sujet, Empedocle m'aparut, noir comme un charbonnier, à cause des flammes du mont Etna. Je me retiray d'abord, croyant que ce fût un fantôme, ou quelque démon du globe de la Lune; mais il me rasseura en se nommant, & me conta comme la fumée qui sortoit de cette montagne brûlante, l'avoit porté jusques-là, où il habitoit maintenant, & voltigeoit deçà & delà, se nourrissant de rosée. Qu'il voyoit bien la peine où j'estois, & qu'il m'en vouloit tirer; Qu'en remuant l'aile de l'Aigle, qui est le plus clairvoyant de tous les oiseaux, je verrois clairement de ce côté-là, pourveu que je ne remuasse point l'autre; Et que je ne pouvois pas le trouver étrange, veu que les artisans, pour mieux voir, avoient acoûtumé de fermer un œil.

œil. Cela dit, il s'évanoüit, aprés que je luy eus promis de luy faire à mon retour des effusions sous la cheminée, & de l'invoquer par trois fois à la nouvéle Lune; dequoy il me remercia, & me répondit en bon Filosofe, Qu'il ne l'avoit pas fait pour la recompense, mais par le seul amour de la vertu. Je n'eus donc pas remué plutôt l'aîle droite, qui estoit celle de l'Aigle, qu'elle jéta une grande lumiere, à la lueur de laquelle je vis tout ce qui se passoit fort distinctement. Car j'aperceu le Roy Ptolomée couché avec sa sœur; Antigonus avec sa belle-fille; Antiochus fils de Seleucus, qui faisoit signe des yeux à sa belle-mere. * D'autre côté je vis Attalus empoisonné par son fils, le fils de Lysimachus, qui dressoit des embûches à son pere. Alexandre tyran de Féres tué par sa femme, Arsacés égorgeant la siéne, † puis massacré par Arbacés l'un de ses Eunuques. Un autre chez les Medes avoit la tête cassée d'une coupe d'or en un festin, & estoit traîné par les piez hors de la sale. Voilà ce qui se passoit chez les Rois, pour ne point dire leurs moindres crimes. Les particuliers faisoient comme la farce de cette Tragedie. Car on voyoit Hermodore l'Epicurien qui se parjuroit pour de l'argent; Agatoclés le Stöicien, qui plaidoit ses écoliers pour estre payé de sa doctrine; Herofile le Cynique, entre les bras d'une Courtisane; l'Orateur Clinias pillant le Temple d'Esculape. Un autre perçoit le mur de son voisin, ou couchoit avec sa voisine, & mile autres galanteries d'une diversité tres-agréable.

* *Strato-nice.*

† *Spartianus.*

L'AMY. Tu me fairois plaisir de m'en conter le détail.

MENIPPE. Il seroit difficile de tout conter, puisqu'il est même difficile de tout voir. Car on peut dire que c'est comme dans le Bouclier d'Achille, où il y a en un endroit des festins & des réjoüissances, & en l'autre des procès & des funerailles. Icy les Gétes font la guerre, là les Scytes vont en chariot. D'un côté, les Egyptiens labourent, les Fénicicens trafiquent, les Ciliciens dérobent. De l'autre, les Aténiens

niens haranguent, les Lacedemoniens ſe donnent * la diſcipline; enfin, c'eſt comme un mélange & un concert de pluſieurs voix diſcordantes, qui font un aſſez plaiſant charivary. Car ils ne ſont pas ſeulement differens d'habits & de viſage, mais de mœurs & de religion; juſqu'à ce que la mort viene, qui les rende tous ſemblables. Mais les plus ridicules, à mon avis, ſont ceux qui ſe batent pour une vigne ou pour un champ, & qui penſent eſtre grands Seigneurs, pour poſſeder mile arpens de terre dans l'Acarnanie. Car la Grece ne paroit pas plus grande de là-haut, qu'elle eſt dans la carte; & le plus riche ne poſſede pas un atome d'Epicure. De là jétant la veüe ſur le Peloponeſe, je riois de voir combien d'Argiens & de Lacedemoniens eſtoient morts en un jour de bataille, pour une choſe qui ne paroiſſoit pas plus large qu'une lentille d'Egypte. Que diray-je plus, le mont Pangée avec toutes ſes mines, n'eſtoit pas ſi grand qu'un grain de mil? Que les riches aprés cela, aillent vanter leurs treſors, qui n'en ſont qu'une petite partie.

* *Ils foüetoient leurs enfans devant l'autel de Diane, pour les acoûtumer à la douleur.*

L'AMY. O la plaiſante choſe, Menippe, & que je t'envie un ſi agréable ſpectacle! Mais les villes, comment te paroiſſoient-elles?

MENIPPE. Comme des fourmillieres, où l'on voit des fourmis occupées, les unes à porter un grain de bled, les autres un morceau de coſſe de féve; celles-cy une ordure; ces autres leur compagnon qui eſt mort. Je croy même, comme ils compoſent une petite Republique, qu'il y a parmy eux des Avocats, des Medecins, & des Filoſofes. Que ſi cét exemple te ſemble trop bas, Conſidere que les Myrmidons, qui eſt une nation tres-belliqueuſe, ſont venus de fourmis. Aprés avoir bien conſideré tout cela, je volay vers le plus-haut plancher des Cieux, pour parler avec les Pöetes; mais je n'avois pas fait un ſtade, que la Lune me rapella d'une voix claire & féminine, & me pria de repreſenter à Jupiter l'impertinente curioſité des Filoſofes, qui veulent ſçavoir tout ce qu'elle a dans le ventre, & rendre raiſon de ſes divers changemens.

mens. L'un dit qu'elle eſt habitée comme la terre ; l'autre, qu'elle eſt ſuſpendüe en l'air, comme un miroir. Celui-cy, que toute ſa lumiere eſt empruntée du Soleil ; Cét autre que non, comme s'ils avoient envie de les métre mal enſemble ; quoy qu'elle ſe teût, diſoit-elle, par reſpect, de leurs débauches, & qu'elle ſe couvrît quelquefois la nuit d'un voile, pour ne les point voir. S'ils ne ceſſoient donc de contrôler ſes actions, qu'elle ſeroit contrainte de déloger, & d'aler habiter en un autre endroit. Mais qu'elle prioit Jupiter, pour la venger, de confondre leur doctrine, & de foudroyer ces mécréans, qui ne la peuvent laiſſer en repos, & ne ceſſent de prendre ſa meſure, comme s'ils luy vouloient faire un habit. Je luy promis de faire ſes remontrances, & continuay mon chemin, tant qu'elle commença à me paroître fort petite, & à me dérober la veüe de la terre. Laiſſant donc le Soleil à main droite, & volant à travers les étoiles, j'arrivay le troiſiéme jour au ciel Empyrée, où je penſois d'abord entrer ſans rien dire, & paſſer pour Ganymede, porté ſur l'aîle d'une Aigle ; mais je craignis que celle de Vautour me fît reconoître, & trouvay plus à propos de fraper à la porte. Mercure ayant apris qui j'eſtois, me fit entrer tout tremblant, aprés l'avoir eſté dire à Iupiter. Les Dieux eſtoient aſſemblez dans une grande ſale, fort ſurpris de ma venüe, craignans que les hommes ne vinſſent à la fin à découvrir le chemin du Ciel, comme on trouve tous les jours quelque nouvéle invention. Alors Jupiter me regardant de travers, me dit bruſquement : *D'où és-tu ? Qui és-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ?* * ce qui m'étonna de telle ſorte, que je faillis à tomber à la renverſe. A la fin revenu à moy, je luy dis le ſujet de mon voyage, & l'incertitude des choſes humaines ; à quoy j'ajoûtay les plaintes que faiſoit la Lune ; Mais Jupiter ſe ſoûriant, Hé bien, dit-il, Meſſieurs ! on s'étonne de l'entrepriſe des Geans, qui vouloient eſcalader les Cieux, & voicy Menippe, qui eſt monté. Ne crain point, pourſuivit-il, tu demeureras icy aujourd'huy, & je te dépécheray

* *Vers d'Homere.*

pécheray dés demain. Aprés avoir dit cela, il se leva, & je le suivis vers l'endroit du Ciel, où il avoit acoûtumé d'entendre les vœux & les prieres des hommes, parce qu'il estoit tems qu'il vaquât aux choses du monde. En alant il me fit diverses demandes; Combien valoit le bled à Aténes? Si les chous avoient besoin de pluye ou de gelée? Combien le dernier hyver avoit fait mourir de personnes? S'il restoit quelqu'un de la race de Fidias? Pourquoy les Aténiens avoient cessé si long-tems de solenniser sa feste? S'ils continuoient dans le dessein d'achever leur Olympie? Si l-on avoit pris ceux qui avoient pillé le Temple de Dodone? & plusieurs autres curiositez semblables. Comme je luy eus répondu à tout fort pertinemment: Or ça, dit-il, Menippe; Quel sentiment les hommes ont-ils de moy, ne me le cele point? Quel autre, luy dis-je, sinon que tu és l'arbitre du monde, & le souverain des Dieux? A d'autres, répondit-il; je sçay assez ce qu'ils pensent, quoy qu'ils ne l'osent dire tout-haut. Car autrefois j'estois leur tout; & comme dit Homere, toutes les rües & les places publiques estoient pleines de Jupiter, & l'air obscurcy de la fumée de mes sacrifices. Mais depuis qu'Apollon a étably un Bureau de profecie à Delfes, & Esculape une boutique d'Apoticaire à Pergame; Que Diane s'est mise en crédit à Efese, Bendis en Thrace, & Anubis en Egypte; on ne parle non plus de moy que d'un trépassé, & chacun court à la nouveauté. C'est beaucoup, si quelqu'un me sacrifie une fois tous les cinq ans à Olympie. En un mot, mes Autels sont devenus aussi froids que les loix de Platon, & les Syllogismes de Chrysippe. En disant cela nous arrivâmes aux lieux où il dépéche le affaires du monde. C'estoit un rang de trapes, comme de fenêtres, où il y avoit à chacune une chaire d'or. Il s'assit à la premiere, pour entendre les prieres des hommes, & n'eut pas plutôt levé la trape, qu'on entendit une confusion de toutes sortes de voix; l'un demandoit un royaume, l'autre la

santé;

ſanté : celuy-cy la mort de ſon frere ou de ſa femme; celuy-là de gagner ſon procés, ou de remporter le prix aux jeux Olympiques; le Jardinier vouloit de la pluye, le Vigneron du Soleil. Mais la plus grande contrarieté eſtoit entre ceux qui navigent, dont les uns demandoient un vent, & les autres un autre; de ſorte qu'il ne ſçavoit lequel accorder. Je le vis une fois bien empéché, à cauſe que deux perſonnes vouloient avoir une même choſe, où ils n'avoient pas plus de droit l'un que l'autre, & ils prométoient de mêmes ſacrifices. Car en cette occaſion il fit le Pyrrhonien, & ne voulut point ſe déterminer. De là il paſſa à la ſeconde trape, pour entendre les ſermens, & foudroya l'Epicurien Hermodore, qui s'eſtoit parjuré. A la troiſiéme il vaqua aux divinations, & aux augures, d'où il vint à celle des ſacrifices, dont la fumee montoit avec grand bruit, raportant le nom de tous ceux qui ſacrifioient, afin qu'on ſçeût à qui chaque ſacrifice apartenoit. En-ſuite il ala ordonner des vens & des ſaiſons, & envoya la biſe ſoufler en Lydie, & zéfyre ſur la mer Adriatique, où il eut charge d'émouvoir une tempête; mais les vens de midy ſe repoſerent ce jour-là. D'autre côté il fit tomber dix mile muids de grêle en Capadoce, pleuvoir en Scythie, neiger en Grece, tonner en Lybie; & cela executé que bien que mal, il s'achemina vers la ſale du feſtin, parce qu'il eſtoit tems de ſouper. Cérés fournit le pain, * Bacchus le vin, Hercule la viande, Neptune le poiſſon, Venus les épices, & ainſi du reſte. Mercure me fit aſſeoir auprés de Pan, & autres Dieux de Nature mixte, où Ganymede me verſoit quelquefois du Nectar, quand Jupiter tournoit la tête de l'autre côté. Car il ne vouloit pas ſoûfrir qu'on men donnât, parce que c'eſt le breuvage des Dieux, comme leur manger eſt l'Ambroſie. Mais cela n'empéche pas qu'ils ne boivent le ſang des victimes, & ne hument la fumée des ſacrifices. † Pendant le ſoupé, Apollon joüa de la Lyre, Sylene dança le Cordace, les Muſes chanterent la Theogonie d'Hé-

* *C'eſt qu'elle eſt Déeſſe de l'Arabie.*

† *Comme qui diroit une pantalonade.*

d'Héſiode, & la premiere Ode de Pindare. Comme on eut fait bonne chere, chacun s'ala coucher. *Mais tandis que les Dieux & les hommes dormoient*, * je révois tout ſeul aux choſes que j'avois veües, & trouvois étrange qu'Apollon depuis ſi long-tems n'eût point de barbe, & qu'il fît nuit au Ciel, où le Soleil luit toûjours, & autres choſes ſemblables ; aprés quoy je dormis un peu. Jupiter tint conſeil de grand matin, & repreſenta, Qu'il avoit toûjours differé à parler des Filoſofes ; mais que la venüe de Menippe & les plaintes de la Lune, avoient achevé de le reſoudre. Que c'eſtoit une nation oiſive, queréleuſe, & arrogante, pour ne point dire ſes autres defauts, qui s'eſtoit introduite depuis peu, & n'eſtoit bonne à rien. Car ſi l-on demandoit à un Filoſofe, Que fais-tu ? & quel ſervice rens-tu à la Republique ? Il répondroit, s'il vouloit dire la verité, Qu'il ne fait rien, que crier & aboyer tout le monde, & qu'il eſt inutile dans la paix & dans la guerre. Cependant, dit-il, ce ſont les plus glorieux de tous les hommes, qui font profeſſion de tout ſçavoir, & ne ſçavent rien ; & ayans attiré la jeuneſſe, ſous pretexte de luy aprendre de grands myſteres, ne luy enſeignent que des ſôtiſes. Qu'ils eſtoient partagez en diverſes ſectes, ſelon les diverſes faces de la raiſon, & ſe couvroient tous du maſque de la Vertu, loüans en public la ſobrieté & la temperance, tandis qu'en particulier ils faiſoient bonne chere, & paſſoient leur tems. Voilà, dit-il, quels ſont ces Meſſieurs, qui s'apellent nos nourriſſons. Mais le pire eſt, que les Epicuriens nient la Providence ; & que ſi cette opinion vient une fois à s'établir, perſonne ne nous voudra plus faire d'ôfrandes ni de ſacrifices. Je ne parle point des plaintes que fait la Lune, Vous les avez oüyes de la propre bouche de Menippe. C'eſt donc à vous de prendre là-deſſus une bonne reſolution, qui vous ſoit enſemble & utile & glorieuſe. Il s'éleva alors un murmure de toute l'aſſemblée, qu'il les faloit foudroyer comme on avoit fait les Geans ; à quoy Jupiter

* *Vers d'Homere.*

ter répondit que c'estoit là son dessein ; mais qu'il en faloit differer l'execution à cause de la feste. Cependant, il donna ordre à Mercure de me couper les ailes, pour m'empécher une autre fois de voler si haut, & luy commanda de me remétre en terre ; ce qu'il fit, en me prenant par l'oreille, & me posant dans le Céramique. Voila tout ce qui s'est passé en mon voyage du Ciel, dont je vay faire la relation aux Filosofes, qui se proménent dans le Pétile.

LA DOUBLE ACCUSATION, OU LA CHICANE.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE MERCURE, Où plusieurs autres parlent.

Il excuse sa façon d'écrire, & blâme ceux qui embrassent la Filosofie, par de mauvais Principes.

JUPITER. QUE veulent dire les Filosofes, de tant vanter la felicité des Dieux ? S'ils sçavoient la peine que nous donnent les mortels, ils ne tiendroient pas ce langage, & ne nous estimeroient pas heureux, pour avoir tout nôtre saoul de Nectar & d'Ambrosie. Je ne sçay, pour moy, d'où leur peut venir cette erreur, si ce n'est de cét aveugle d'Homere, qui parle de tout à tors & à travers, & veut discourir des choses du Ciel, luy qui ne cônoissoit pas seulement celles de la terre. Premierement, le Soleil court tout le jour, sans se reposer ; & s'il s'arrétoit un moment, il feroit perir l'Univers. La Lune passe toutes les nuits sans dormir, à éclairer les debauchez & ceux qui reviennent tard de souper. Apollon ne ces-

ceſſe de rendre des Oracles, & n'a pas plutôt fait à Delfes, à Claros & à Colofone, qu'il faut courir à Xanthe, à Delos, & chez les Branquides; *Enfin, par tout où ſa Prétreſſe l'apelle, aprés avoir beu de l'eau ſacrée, mâché du laurier, & remué ſon trepié. Car pour peu qu'il tardât à rendre réponſe, on le planteroit là, & toute ſa gloire s'en iroit en fumée. Je laiſſe à part les fourbes que l'on luy fait, pour l'éprouver ou pour le ſurprendre; Témoin celuy qui méla de la chair de tortüe avec celle de mouton, † pour voir s'il les ſçauroit diſcerner; & il l'eût ſurpris s'il n'eût eu bon nez. Conſiderez la peine qu'a Eſculape aprés les malades toûjours chagrins & mélancoliques, & le dégoût qu'il y a à converſer avec des gens qui ont l'haleine mauvaiſe. Que diray-je des vens, ſans ceſſe occupez à balayer l'air & à ſoûfler, qui eſt un aſſez maigre divertiſſement? Le Dieu du Sommeil court toute la nuit, pour le repos des miſerables accompagné du ſonge, qui eſt comme ſon trucheman. Mais tous les autres ont du relâche, hormis moy, qui devrois vivre à mon aiſe, ſans rien faire, comme eſtant leur ſouverain. Bien loin de cela, il faut que j'aye toûjours l'œil ſur eux, pour prendre garde ſi chacun fait bien ſon devoir, & châtier ceux qui y manquent. D'ailleurs, il faut pleuvoir, gréler, venter, neiger, tonner, ſelon les diverſes Saiſons, entendre les vœux & les prieres de tout le monde, & particuliérement des malades, & de ceux qui navigent; Aſſiſter aux jugemens, pour purger ceux qui ſe parjurent; & aux augures, pour predire l'avenir. Enfin, par tout où l'on voit monter la fumée de quelque ſacrifice. Eſtre en même tems à Olympie à goûter d'un hécatombe, & chez les Ethiopiens à quelque feſtin. Regler le ſort d'une bataille prés de Babylone, & quelqu'autre affaire chez les Gétes. Enfin un mot, donner ordre à tout; Encore avêque cela, on a bien de la peine à éviter la calomnie; & pour peu qu'on ſe relâche, Epicure dira qu'on n'a ſoin de rien, ce qui n'eſt pas pourtant de petite conſequence; car ſi les hommes venoient une fois

* *Oracle des Milesiens ainſi nommé de Brancus qui y a le premier preſidé.*

† *Créſus.*

fois à se le persuader, adieu toutes leurs prieres & leurs sacrifices. Il faut donc demeurer toûjours âtaché au gouvernail; comme un Pilote, & veiller tandis que les autres dorment. Je demanderois volontiers aux Filosofes, qui me croyent si heureux, quand ils pensent que j'aye le tems de goûter ma felicité? Car j'ay tant d'affaires sur les bras, que je n'ay pas le loisir seulement de vuider des differens qu'ils ont ensemble, ni même quelques procès que divers Arts ont intentez contre des particuliers.

MERCURE. Il y a long-tems que je les entens murmurer; & ne l'osois dire. Car chacun se plaint qu'il n'y a plus de Justice, & qu'on ne fait point droit sur ses demandes.

IUPITER. Que t'en semble, Mercure? Veus-tu que nous leur donnions audience dés aujourd'huy, ou que nous les remétions à une autre fois?

MERCURE. Je suis d'avis qu'on les dépêche promptement.

IUPITER. Va donc crier que tous ceux qui ont quelque affaire de cette Nature, se trouvent presentement à l'Areopage, où la Justice distribuera au sort les Juges, selon la qualité & l'importance du fait. Que si quelqu'un n'est pas satisfait de leur jugement, il en pourra apeller à mon Tribunal, où l'on reverra le procès tout de nouveau. Que la Justice donc s'aille asseoir auprés des venerables Déesses, * pour assister à l'audience, afin que tout aille bien.

* *Eumenides, dont l'Autel estoit au lieu où l'on rendoit la Iustice.*

LA IUSTICE. Quoy mon Pere! Que je retourne en terre pour y voir triomfer ma rivale?

IUPITER. Tu n'as rien à craindre, ma fille, les choses ont bien changé de face depuis que les Filosofes sont venus au monde, & particulierement Socrate, qui a tant loüé la Justice, jusqu'à y métre le souverain bien.

LA IUSTICE. Tous ses beaux discours n'ont pas empéché qu'on ne l'ait condanné luy-même, sans luy donner le loisir de sacrifier un coq à Esculape, comme il en avoit fait vœu.

Ju-

IUPITER. Il ne faut pas s'étonner que cela ſoit arrivé dans l'enfance de la Filoſofie. Mais maintenant qu'on préche tout-haut la vertu, & que toutes les rües & les places publiques ſont pleines de Filoſofes, auſſi bien que de Jupiter, * il n'y a point de danger pour toy. Ne les vois-tu pas en foule dans les carrefours & les lieux publics, avec la beſace ſur l'épaule, un livre à la main gauche, & un bâton à la droite? Jamais il n'y eut tant de nourriſſons des Dieux. Les artiſans abandonnent leur boutique, pour vaquer à la Filoſofie, & ſe noirciſſent le corps au Soleil, pour prendre la teinture de la vertu. En un mot, on voit croître en une nuit les Filoſofes, comme les champignons; & il y en a plus que le Printems n'a de fleurs, l'Eſté de moiſſons, & l'Automne de raiſins, pour parler avec les Poëtes.

* *C'eſt qu'il y en avoit grande quantité ſous Marc-Aurèle.*

LA IUSTICE. Mais on n'en eſt pas plus vertueux pour cela; & je ſçay bien que pluſieurs me fermeront la porte, parce qu'ils ont chez eux mon ennemie.

IUPITER. Non pas tous, ma fille, il y a toûjours quelques gens de bien; & cela ſûfit. Mais hâtez-vous de partir, pour vuider quelques affaires dés aujourd'huy.

MERCURE. Tirons vers Sunion, un peu au deſſous d'Hyméte, à la gauche du mont Parnés, où ſe voyent ces deux fortereſſes. † Il ſemble que tu ne ſçaches plus le chemin? Qu'as-tu à pleurer, ma ſœur? ne crain rien. Il n'y a plus de Falaris ni de Buſires, de Scirons, ni de Pityocamptes; la Sageſſe tient le haut bout, avec le Portique & l'Academie, où l'on ne parle plus que de toy, & l'on n'âtend que ton retour.

† *Ou, ces deux pointes de rocher.*

LA IUSTICE. Tu le peus mieux ſçavoir que perſonne, ſi tu le veus dire; car tu es tous les jours aux lieux publics & aux aſſemblées.

MERCURE. Ce n'eſt pas à toy que je voudrois déguiſer la verité. Sans mentir, j'en voy pluſieurs d'une contenance bien reformée; je ne ſçay pas s'ils ſont

ſont auſſi vertueux en effet qu'en aparance. Il eſt vray qu'il y en a quelques-uns qui n'ont pas encore bien pris teinture à cauſe de leurs vices, & ſont marquetez comme des Leopars. Mais tout en deviſant, nous voicy arrivez prés d'Aténes. Atan-moy là, & regarde vers le Pnycé, * tandis que j'iray faire les proclamations ordinaires du haut de la fortereſſe, pour eſtre entendu de tout le monde.

* *Place d'Aténes, où le peuple s'aſſemble.*

LA IUSTICE. Dy-moy auparavant qui eſt cét homme qui s'avance avec une flûte à la main, & des cornes à la tête.

MERCURE. C'eſt Pan, cét illuſtre compagnon de Bacchus, qui ſe tenoit autrefois ſur le mont Partenien; mais depuis le ſervice qu'il a rendu aux Ateniens à la bataille de Maraton, ils luy ont donné une grôte ſous leur fortereſſe.

PAN. Bonjour, Mercure, & la Juſtice.

MERCURE. Bon jour, le bon Danſeur & le bon Muſien, qui a ajoûté depuis peu à ces titres, celuy de vaillant.

PAN. Qui vous améne en ces quartiers?

MERCURE. La Juſtice te le dira; car je ſuis preſſé d'aller là-haut.

LA IUSTICE. Jupiter nous envoye terminer quelques differens, qu'il y a long-tems qui durent entre les Filoſofes. Mais, dy-moy, comment l'on te traite icy?

PAN. Aſſez mal, contre mon atante. Car pour récompenſe d'avoir chaſſé les Barbares du päys, on ſe contente de me ſacrifier deux ou trois fois l'an quelque bouc puant, qu'on mange en ſuite devant moy avec des réjoüiſſances publiques qui ſervent à me divertir, car je n'ay point de part au feſtin?

LA IUSTICE. Mais les Filoſofes n'ont-ils pas maintenant reformé le monde?

PAN. Qui! ces fous mélancoliques, qui ont une grande barbe de bouc, & ſont toûjours en queréle, pour des choſes où ils n'entendent rien,

ni

ni moy auſſi ; car tu ſçais qu'on n'eſt pas
til en Arcadie ; & pour moy, je mé co
ſçavoir dancer & joüer de la flûte, & q
des coûteaux, lors que l'occaſion s'en
Mais je les entens crier tous les jours, & p
dées & d'incorporalité, & autres choſes ſe
où je n'entens rien, parce que je n'ay pa
té les Ecoles. Ils commencent aſſez pai
d'abord ; mais la diſpute venant à s'échaû
à qui le prendra d'un ton plus-haut. Ca
grands criars y ont le plus d'avantage ; p
ceux qui n'y entendent rien, qui ſont toûjou
grand nombre, jugent des choſes par l'ext
donnent cauſe gagnée au plus reſolu. A l
diſpute, comme ils ne ſçavent plus que d
retirent avec force injures, & eſſuyent l
leur front, aprés avoir paru au combat,
enflammé, la gorge enflée ; & les yeux pre
de la tête, comme un Trompéte qui ſonn
ſa force. Du reſte, je ne puis dire le fruit
Repuplique de toutes ces criailleries ; ma
qui eſt de la vie de ces Meſſieurs, j'en ſça
choſe ; car comme je ſuis perché ſur le haut
je les vois quelquefois ſur la brune.....

LA IUSTICE. Arréte. Voilà Mercure
mence à faire la publication.

MERCURE. Paix ! Ecoutez. On fait à
la part de Jupiter, qu'on tiendra les plaid
d'huy, qui eſt le ſeptiéme de Fevrier ; Qu
quelque plainte ou quelque accuſation inte
tre quelqu'un ; qu'il ſe trouve à l'Areopa
Juſtice tirera elle-même au ſort des Juges
tous les Aténiens. Ils ne prendront que
pour chaque cauſe, & il y aura apel de leur
à Jupiter, qui a déja ordonné là bas qu'on
tous ceux qui ſont morts, avant que d'avoir
ſuivre leur accuſation.

PAN. Dieux ! qu'elle foule & quel bru
en montant, comme ils s'entraînent l'u

en Justice ! * Voilà Mercure de retour ; Alez vous aquiter de vôtre charge, tandis que je me retireray vers ma grôte, en chantant quelque air champêtre, pour provoquer l'Echo babillarde à me répondre ; Car je suis las d'entendre plaider & haranguer tout le jour. * à l'Audience.

MERCURE. Courage, la Justice, commençons.

LA IUSTICE. Tu as raison, Car les voilà déja en haut qui bourdonnent comme un essain d'abeilles.

UN PLAIDEUR. Je te tiens, méchant.

UN AUTRE. Tu és un imposteur.

UN AUTRE. Enfin, tu le payeras.

UN AUTRE. Qu'on apelle ma cause la premiere.

UN AUTRE. Marche devant le Juge.

UN AUTRE. Ne m'étrangle pas.

LA IUSTICE. Sçais-tu ce que nous ferons, Mercure ; ne faisons apeller que les causes qui contiennent les plaintes de quelque art, de quelque secte, ou de quelque profession, & remétons le reste à demain.

MERCURE. Je le veus. La Débauche demanderesse contre l'Academie, pour luy avoir enlevé Polemon.

LA IUSTICE. Tire au sort sept Iuges.

MERCURE. Le Portique contre la Volupté, † pour avoir débauché Dionysius. † Filosofie Stoique.

LA IUSTICE. La cause n'est pas si importante, ce sera assez de cinq.

MERCURE. La Molesse contre la Vertu, touchant Aristippe.

LA IUSTICE. Tires-en autant.

MERCURE. La Banque contre Diogéne, pour luy avoir fait banqueroute.

LA IUSTICE. N'en tire que trois.

MERCURE. La Peinture contre Pyrrhon, comme deserteur.

LA IUSTICE. Tires-en neuf.

MERCURE. Veus-tu que nous a
* *Lucien.* deux cauſes contre ce * Rhéteur de Syr

LA IUSTICE. Vuidons premiereme
qui ſont plus anciennes.

MERCURE. Si tu m'en crois, tu le
tout d'un tems ; car elles ſont aſſez ſembl

LA IUSTICE. Il ſemble qu'elles t
commandées. Je le veus.

MERCURE. La Rhetorique contre
de Syrie, pour cauſe d'injures. Le Dial
le même, pour le même ſujet.

LA IUSTICE. D'où vient que tu n
nom ?

MERCURE. Il ſera aſſez connu par l

LA IUSTICE. Il eût eſté plus à pr
der ces differens en ſon päys. Mais puiſq
nous les jugerons icy, ſans tirer à conſeq
onze Juges pour les deux cauſes.

MERCURE. Tu as raiſon, il faut
bource des plaideurs.

LA IUSTICE. Verſe l'eau pour la
lemon, aprés que ſes Juges auront pris p
Débauche parle la premiere. Qu'a-t-el
celer ? Aproche-toy, & luy demande ce

MERCURE. Elle eſt yvre, & ne ſça
elle-même.

LA IUSTICE. Qu'elle prenne qu
cat de ceux qu'on voit icy tous les jours,
blancs ſont preſts de trahir leur foy
ſcience.

MERCURE. Perſonne ne veut pren
ce publiquement, mais elle dit une c
ſemble bien raiſonnable ; Que l'Acad
coûtume de parler pour & contre, parl
avant que de parler pour ſoy.

L'ACADEMIE. Je le veus ; quoy
† *Pour la Débauche.* ge perſonne à plaider la cauſe de ſon en
donc ce qu'elle peut dire. † L'Academi

m'a enlevé un de mes disciples, qui métoit toute sa gloire à me posseder, & retournoit tous les jours d'auprés de moy, couronné de chapeaux de fleurs, chantant & dançant par les rües avec des Muficiennes, & passant le tems à boire & à se réjoüir depuis le matin jusqu'au soir. Il n'est point besoin de rechercher des preuves de tout cecy; car personne ne l'a jamais veu qu'en cét estat. Cependant, comme il folâtroit un jour devant la porte de l'Academie, elle le tira à part & le sceut si bien prêcher, qu'il fit banqueroute aux plaisirs, & s'enfermant avec elle, devint un pilier de College, & quita là toutes mes réjoüissances, pour aprendre des termes barbares & inconnus, & demeurer tout le jour courbé sur un livre, toûjours pâle & défait, au lieu qu'il avoit auparavant le teint frais & vermeil. Non content de cela, il me vient dire des injures, à la sollicitation de ma Rivale; & n'a autre but que de débaucher mes sujets, & de me deshonorer. Voilà à peu prés, Messieurs, ce que peut dire la Débauche, à quoy je répons.

LA IUSTICE. Que dira-t-elle? Verse-luy autant d'eau qu'à sa partie.

L'ACADEMIE. Quoy que ces raisons, Messieurs, ayent quelque vray-semblance, voicy la verité du fait. Polemon, qu'elle veut faire passer pour son esclave, estoit né libre, & d'un naturel porté à la vertu; mais corrompu par les artifices de mon ennemie, à l'aide de la volupté, avant que d'en avoir pû reconoître les défauts; il s'abandonna à toute sorte de débauches, sans aucune retenüe ni pudeur. Et pour preuve de cela, Messieurs, je ne veus que ce qu'elle dit qu'il aloit par les rües couronné de chapeaux de fleurs, dançant & folâtrant avec des femmes. En ce triste estat, qu'il estoit en opprobre à son païs & à sa famille, il ne m'eut pas plutôt oüy discourir publiquement de la vertu, & loüer la modestie & la temperance, qu'aprés avoir tâché vainement de m'interrompre & d'exciter une risée dans mon Ecole; comme il vit qu'on se moquoit de luy, il

fit reflexion sur l'estat honteux où il estoit, & se réveilla comme d'un profond assoupissement. Alors, la rougeur de la honte prenant la place de celle de l'yvrongnerie, il fut touché d'un tres-cuisant repentir, & se vint jéter entre mes bras, sans y estre contraint que par la force de la raison. Si vous prenez la peine de jéter les yeux sur luy, vous verrez comme il est changé, & si mes conseils luy ont esté pernicieux ou salutaires. Vous voyez tous ses parens & luy aussi, qui me remercient de ce que j'ay fait, & de ce que je l'ay tiré du goûfre où l'avoit plongé ma Rivale. Je n'en diray pas davantage, pour ne point abuser de vôtre audience; outre que cela sûfit pour me justifier. C'est à vous à juger qui doit triomfer dans l'Areopage, ou le Vice ou la Vertu.

MERCURE. Hâtez-vous, Messieurs; car le tems presse.

LA IUSTICE. L'Academie l'emporte tout d'une voix; il n'y en a qu'une seule pour la Débauche.

MERCURE. Il n'est pas étrange qu'il y ait quelque débauché; Que les Juges du Portique & de la Volupté prennent place. Voilà l'eau versée.

LE PORTIQUE. Je n'ignore pas, Messieurs, combien ma partie est puissante, & je crains bien que ses charmes n'ayent déja fait quelque impression sur vôtre esprit; car j'en voy plusieurs qui la regardent de bon œil, & qui aprehendent mon naturel farouche & ma mine refrongnée. Mais je me promets que la Raison sera la plus-forte, pourveu qu'on la veuille écouter. Je me plains donc à vous, Messieurs, de ce que la Volupté a débauché un de mes disciples; & l'Arrest que vous venez de rendre contre sa compagne, est un grand prejugé contr'elle. Car il est question de sçavoir si nous vivrons toûjours courbez contre terre comme les bestes, & plongez dans les souilleures du monde, ou si nous leverons la tête vers le Ciel, qui est le lieu de

de nôtre origine, preferans l'honneur & la vertu aux delices, & n'ayans que de nobles sentimens & dignes de l'homme. Craindrons-nous toûjours la douleur comme nôtre mortéle ennemie, elle qui nous exerce à la vertu; & nous rendrons-nous esclaves des plaisirs, pour métre nôtre felicité en des douceurs cuisantes, & sujétes au repentir? Car c'est par là que cette sorciere a enchanté les esprits, en leur faisant peur de la peine & du travail, comme d'un fantôme. C'est par là qu'elle a corrompu Dionysius, de quoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'elle s'âtaque même aux Dieux, & murmure contre leur Providence. Si vous faites donc justice, Messieurs, vous luy ferez porter la peine de son impieté. Mais considerez sa mollesse, comme si elle ne pouvoit parler elle-même; elle a choisi pour Avocat Epicure, parce qu'elle ne croit point de plus grand mal que de travailler. Je luy demanderois volontiers quel est son sentiment touchant Hercule & Thesée, qui ont passé toute leur vie dans de glorieux travaux, & purgé la terre de monstres. Je n'en diray pas davantage; car la verité n'a qu'à se montrer pour triomfer de son ennemie; & la Vertu toute nüe, est plus forte que le Vice armé de mensonge & d'imposture. Souvenez-vous donc, Messieurs, de juger selon les loix comme vous en avez fait le serment, sans ajoûter foy à un voluptueux, qui croit que les Dieux ne font rien non plus que luy.

EPICURE. La Volupté, Messieurs, n'a que faire d'Avocat, parce qu'elle est si naturéle à l'homme qu'elle le persuade, sans parler. C'est donc à tort que le Portique se plaint qu'elle luy ait débauché l'un de ses disciples par des charmes & des sortileges, puisque pour se faire aimer elle n'a besoin que d'elle-même. Il ne faut pas trouver étrange que Dionysius estant né libre & ayant reconnu les defauts de sa Rivale, qui se propose une felicité imaginaire, l'ait quitée pour se jéter entre les bras de la Volupté; Et renonçant à des argumens captieux, comme

à autant de pieges qu'on avoit tendus p
prendre, qu'il se soit réconcilié avec la N
mener une vie douce & humaine, sans t
vaux & de peines inutiles. La Volupté, me
a-t-elle deû fermer la porte, lors qu'il a eu r
le, comme à une porte de salut, contre les h
& les tempêtes de son ennemie; & seroit-i
luy remétre entre les mains, pour le rendr
reux toute sa vie, sous pretexte de le rend
aprés sa mort? Mais, Messieurs, qui peut est
Juge de ce different, que celuy qui ayant ép
ne & l'autre façon de vivre, & reconnu le
ges & leurs défauts, a choisi aprés une me
ration? Cela luy est d'autant plus perm
Portique se contente de loüer en public la
en particulier s'abandonne à la Volupté, pr
de seulement de n'estre point decouvert.
voit l'aneau de Gygés, ou le casque de Pl
se rendre invisible, il feroit bien-tôt banq
travail & à la peine, comme aux plus grar
du genre humain. Dionysius donc ne po
ster plus long-tems à des choses qui détr
Nature, au lieu de la perfectionner, &
tous ces beaux discours de la Vertu estoie
contre la douleur, & que son Corps suiv
maximes que le Portique, il a eu recours à
té, comme à l'Autel de la misericorde, c
veut maintenant tirer, pour le livrer à so
Mais, Messieurs, vous avez interest d'emp
cruauté, par cette même bonté par laquell
toûjours protegé les miserables. Voilà ce
à dire pour la Volupté, contre le Portiq
vous à prononcer sur ce different.

LE PORTIQUE. Qu'on me permé
vant de l'interroger.

EPICURE. Parle, j'y consens.

LE PORTIQUE. Crois-tu que la doul
mal?

EPICURE. Qui.

LE PORTIQUE. Et la volupté un bien.

EPICURE. Pourquoy non ?

LE PORTIQUE. Et ne ſçais-tu pas qu'il y a des choſes indifferentes, & d'autres qui ne le ſont pas, comme il y en a d'eſſentielles & d'accidentelles ?

MERCURE. Les Juges diſent qu'ils n'entendent point ces termes, & qu'ils veulent prononcer; Qu'on ſe taiſe.

LE PORTIQUE. Qu'il me ſoit permis auparavant de faire un argument en la troiſiéme figure.

LA IUSTICE. La Volupté l'emporte, de toutes les voix.

LE PORTIQUE. J'en apelle à Jupiter.

LA IUSTICE. A la bonne-heure, qu'on apelle un autre cauſe.

MERCURE. La Molleſſe contre la Vertu, touchant Ariſtippe.

LA IUSTICE. Cette affaire eſt déja jugée en celle de Polémon. En tout cas il faut atandre que Jupiter ait prononcé ſur le different du Portique & de la Volupté. Car ſi le Portique gagne ſa cauſe, la Molleſſe n'oſeroit paroître ; & quand il la perdra, la Vertu a encore beaucoup de choſes à dire contr'elle. Que les Juges ſe lévent.

LES IUGES. Mais aurons-nous grimpé ſi haut pour neant.

LA IUSTICE. Qu'on leur donne le tiers de leur taxe, ils gagneront davantage une autre fois.

MERCURE. La Banque contre Diogene.

LA IUSTICE. Qu'elle parle.

DIOGENE. Si elle ne ſe taît, je luy vai rompre la tête; & au lieu d'un procés d'injures, j'en feray un de coups de bâtons.

LA IUSTICE. Elle a peur de luy, la voilà qui s'enfuit, & il la pourſuit le bâton levé ; Qu'on apelle la cauſe de Pyrrhon.

MERCURE. Il ne s'eſt pas voulu preſenter.

LA IUSTICE. Pourquoy ?

MERCURE. Parce qu'il n'admet point de jugement.

LA IUSTICE. Il sera condamné par contumace?

* *Lucien.* Qu'on apelle la cause de ce Rhéteur de Syrie, * & premierement celle qu'a intenté la Rhétorique. Quelle foule s'est assemblée pour l'entendre!

MERCURE. C'est que tout le monde court à la nouveauté.

LA IUSTICE. Que la Rhétorique parle.

† *Exorde de Demosthene.* LA RHETORIQUE. Je prie les † Dieux & les Déesses que je reçoive de vous en cette audiance, autant de preuves de bonté & d'affection que je vous en ay toûjours témoigné, tant en public qu'en particulier. Ie vous conjure donc, Messieurs, de ne pas soûffrir que la partie adverse m'interrompe, tandis que je vous deduiray mes raisons, & que je travailleray à vous faire conoître la vérité. Et pour commencer, je vous diray, Que ses actions ne s'acordent pas à ses paroles. Car elle dit presque la même chose que moy; mais elle ne fait pas de même, & j'ay grand sujet de craindre, qu'aprés avoir commencé à me mal-traiter, elle ne continüe toûjours, & ne me traite encore plus mal à l'avenir. Mais pour venir au fait dont il s'agit, sans perdre le tems en des paroles inutiles, aprés avoir trouvé celuy-cy encore jeune, errant & vagabond par le monde, incertain de ce qu'il devoit faire, & étranger de langage, aussi bien que de naissance, je pris la peine de l'enseigner, parce qu'il me paroissoit d'un esprit docile, & qu'il avoit de l'amour pour moy; & je me donnay à luy, sans avoir honte de sa pôvreté, quoy que les plus Grands me fissent la cour. Ie luy aportay en mariage quantité de belles harangues qui l'ont rendu illustre; & non contente de cela, je le fis citoyen de la Gréce, honneur qui faillit à faire crever de rage ses rivaux. En-suite, comme il luy eut pris envie de se faire conoître en plus d'un lieu, je l'accompagnay en Italie & en Gaule, où il aquit beaucoup de bien & de réputation. Il ne demeura pas ingrat de ces faveurs; car il ne juroit que par moy, & je faisois alors toute sa gloire & tous ses plaisirs. Mais enorgueilly d'un

si

si grand succès, & épris d'un autre amour, il me mépri-sa à la fin pour ce vieux barbon de Dialogue, qui est un coquin qui n'a pas du pain à manger quoy qu'il se die fils de la Filosofie. Il me quita donc avec toutes mes figures & mes ornemens, pour se renfermer avec luy, qui l'a rendu sec & énervé. Car au lieu de mon embon-point & de mon stile magnifique, qui estoit suivy d'acclamations & de loüanges, il n'a plus que de foibles railleries, qu'on se contente de payer de quelque soûris & de quelque branlement de tête. Mais il ne s'est pas contenté de se métre mal avec moy. Car on dit que le Dialogue a de grandes plaintes à faire contre luy. N'y a-t-il pas bien de l'injustice & du defaut de jugement, de quiter sa légitime épouse, aprés en avoir reçeu tant de faveurs & de caresses, & encore en un tems où elle est adorée de tout le monde? Cependant, mal-heureuse que je suis, j'ay mépriſé la recherche des plus grands, pour courre aprés un ingrat & un incônu. Voilà, Messieurs, une grande partie de ce que j'avois à dire, que j'ay renfermé à dessein en peu de paroles, pour ne point abuser de vôtre audiance. Je n'ay qu'une chose à ajoûter, qu'il n'est pas juste qu'il se serve de mes armes contre moy-même; & s'il à envie de me répondre, qu'il le doit faire dans les graces du Dialogue, sans entreprendre sur les miénes.

MERCURE. Cela ne se peut; car qui a jamais oüy parler en Justice par Dialogue?

LUCIEN. Pour montrer, Messieurs, que je n'en veus pas á cette belle ennemie, qui a esté autrefois l'objet de mes vœux & de mes desirs, je feray ce qu'elle m'ordonne, & répondray nüement à tous les chefs de son accusation, sans me servir de ses couleurs ni de ses artifices. Il est vray ce qu'elle a dit, que je luy dois tout mon avancement & toute ma gloire. Car c'est elle qui m'a fait ce que je suis; mais comme j'ay veû qu'elle quitoit sa premiere modestie, pour prendre les parures & les afféteries d'une Courtisane, & qu'elle aimoit à estre cajôlée, j'ay perdu peu à peu

l'affection que j'avois pour elle. Car quelle honte, Messieurs, de la voir galantisée des plus débauchez de la ville, qui vienent chanter la nuit sous ses fenêtres, * à qui elle ouvre quelquefois la porte, & dont elle se laisse caresser? Je n'ay donc pû soufrir plus long-tems cette liberté, ou plutôt cette licence; & ne luy voulant pas faire d'afront, ni la repudier publiquement, aprés l'avoir tant aimée, je me suis contenté de faire cônoissance avec le Dialogue son voisin, pour me servir d'entretien & de divertissement. Voilà le mauvais traitement que je luy ay fait; mais je soûtiens que quand je n'aurois reçeu d'elle aucune injure, je serois excusable à mon âge † de quiter le tumulte du Barreau, & le bruit des Déclamations, pour suivre la Filosofie, & mener une vie plus douce & plus tranquille. Voilà, Messieurs, ce que j'avois à dire, c'est à vous à prononcer sur ce different.

* *C'est qu'ils aiment l'éloquence.*

† *Prés de 40. ans.*

LA IUSTICE. Qui l'emporte?

MERCURE. L'accusé de toutes les voix, excepté d'une.

LA IUSTICE. C'est sans doute celle de quelque Orateur. Que le Dialogue s'avance, & que les mêmes Juges demeurent, ils auront double salaire.

LE DIALOGUE. Quoy qu'il me siée mal, Messieurs, de paroître dans un Barreau, & que je n'aye point acoûtume de faire des harangues continües, je tâcheray neantmoins de m'en aquiter, pour ne point enfraindre vos coûtumes, & vous representeray mes interêts en peu de mots & sans artifice. Confiderez, je vous prie, si je n'ay pas sujet de me plaindre de celui-cy, qui de grave & serieux que j'estois, qui ne parlois que de Dieu & des principes, m'a habillé en ridicule; & me dépouillant de toute ma gloire, m'a donné une marôte au lieu d'un sceptre; & pour comble de mépris, m'a alié à la Satyre & à la Comedie, aprés m'avoir coupé les aîles dont je volois jusques dans le Ciel. Car au lieu de Platon & d'Esquinés, il s'est proposé pour exemple Eupolis & Aristofane, qui ont ataqué de leur tems, tout ce qu'il y avoit

avoit d'illuſtre. Non content de cela, pour avoir quelqu'un qui l'ayde à médire, il a déterré un vieux Cynique, acoûtumé à mordre & à aboyer tout le monde, & dont les morſures ſont d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſe font en riant. Décheu donc de ma premiere grandeur, je ſuis devenu l'objet de la riſée publique, & je penſe eſtre quelque Centaure compoſé de deux natures, l'une grave & ſerieuſe, & l'autre gaye & folâtre, comme je parois dans ſes ouvrages.

LA IUSTICE. Que répons-tu à cela?

LUCIEN. Que rien ne m'a jamais tant étonné, qu'une plainte ſi injuſte. Lors que je le pris, Meſſieurs, c'eſtoit un mélancolique, ſec & décharné, qui faiſoit horreur pas ſes frequentes découpures, quoy qu'il s'imagine que cela luy donne bonne grace. Je luy ôtay donc d'abord cette mine grave & ſevere, pour le polir & l'ajuſter à la mode; de ſorte qu'il me doit preſque tout ſon agrément. Je le mariay enſuite à la Comedie; ce qui ſervit beaucoup à le faire aimer du peuple, à qui il eſtoit auparavant inſupportable, pour ſa rudeſſe & ſa trop grande ſeverité. Cependant, il eſt en colere de ce qu'il ne vole plus dans le Ciel, & ne s'enquiert plus, combien Dieu méla de ſubſtance pure & celeſte, parmy la maſſe terreſtre & corruptible, lors qu'il fabriqua le monde? Si la Rétorique eſt un mélange de politique & de flaterie, & autres ſemblables fadaiſes? Car ce n'eſt pas une choſe imaginable, combien il eſt amoureux de ces ſôtiſes, & curieux de ſçavoir ce qu'il n'entend point. Enfin, il ne ſçait pas ce qui ſe paſſe ſur la terre, & veut parler des choſes du Ciel. Du reſte, il ne peut m'accuſer de l'avoir dépaïſé, puiſque je l'ay habillé à la Greque. Voilà ce que j'avois à dire pour ma juſtification, il n'eſt plus queſtion que de donner vôtre jugement.

MERCURE. Il n'y a encore qu'une voix contre luy, qui eſt ſans doute celle de cét envieux, qui a contredit les jugemens precedens, & qui n'eſt jamais de l'avis des autres. A demain, Meſſieurs, on jugera le reſte.

LE

LE PARASITE OU L'ECORNIFLEUR.

DIALOGUE DE SIMON ET DE TYQUIADE.

C'eſt un jeu de l'Auteur, pour montrer que l'écornifleurie eſt un art, & des plus illuſtres ; ce qu'il prouve par comparaiſon avec les autres.

TYQUIADE. D'Où vient que tous les hommes tant libres qu'eſclaves, aprénent quelque métier, ou exercent quelque profeſſion pour eſtre utiles aux autres & à eux-mêmes, & que tu ne fais rien? Car tu n'és ni Medecin, ni Avocat, ni Muſicien, & Filoſofe encore moins.

SIMON. Il eſt vray; & je ne me pique pas de l'eſtre.

TYQUIADE. Tu as raiſon; Mais peut-eſtre que tu n'as pas apris les Sciences, à cauſe de la peine qu'il y avoit, & de la dépenſe qu'il y faloit faire. Mais qui t'empéchoit d'aprendre quelque métier; car tu n'és pas aſſez riche, pour pouvoir vivre de tes rentes?

SIMON. J'en fais un tres-noble & tres-illuſtre.

TYQUIADE. Et quel?

SIMON. C'eſt un métier qu'on peut mieux faire que dire; car le nom n'en eſt pas autrement honête; outre qu'il n'a pas encore eſté reduit en art.

TYQUIADE. Ne le ſçaurois-tu faire conoître par quelque circonſtance?

SIMON. Tu le ſçauras une autre-fois.

TYQUIADE. Mais je ne puis retenir ma curioſité.

SIMON. Il te ſemblera étrange, quand tu l'entendras nommer.

TYQUIA-

TYQUIADE. Je desire d'autant plus de le sçavoir.

SIMON. C'est le métier de Parasite.

TYQUIADE. Il faut estre fou, pour apeller cela un métier.

SIMON. Je le suis donc, & ne me pique point de cette injure; car la folie a cela de propre, qu'elle excuse tout, qui n'est pas un petit avantage.

TYQUIADE. Quoy! Tu és un Parasite.

SIMON. Tu me fais tort.

TYQUIADE. Pourquoy, puisque je t'apelle par ton nom?

SIMON. Parce que tu crois m'en faire, & penses me dire une injure. Car pour moy, bien loin d'en avoir honte, j'en fais gloire; & trouve ce nom plus beau que celuy de Filosofe; en un mot, j'en fais plus d'estat, que Fidias ne faisoit de son Jupiter Olympien.

TYQUIADE. Ce seroit une plaisante chose, qui t'adresseroit une lètre *à Simon le Parasite*. Cela feroit bien rire le monde.

SIMON. C'est que le monde est un sot, & qu'il n'est pas capable de conoître la juste valeur des choses. Mais moy, je ne le trouve pas plus étrange, que de métre *à Dieu le Filosofe*, & j'aime mieux estre l'un que l'autre.

TYQUIADE. Je ne regarde pas ce que tu aimes, mais la verité. Car il naîtroit encore une autre difficulté de sçavoir où l'on rangeroit cét Art; si ce seroit entre les Arts liberaux, ou entre les mecaniques.

SIMON. Pour moy, je soûtiens qu'il merite mieux d'estre mis entre les Arts liberaux que la Grammaire; & je te le prouveray si tu veus, quoy que je n'y aye jamais révé.

TYQUIADE. Que penses-tu premierement que soit un Art?

SIMON. Un recueil de preceptes mis en pratique, pour une fin utile à la vie de l'homme.

TYQUIA-

TYQUIADE. C'eſt bien dit.

SIMON. Si je te prouve donc que cette définition luy convient, que diras-tu ?

TYQUIADE. Que cela m'étonne.

SIMON. Premierement, c'eſt un amas de preceptes & de cônoiſſances, ſans quoy l'on ne peut reüſſir. Car il faut d'abord jéter l'œil ſur quelqu'un qui ſoit capable de nous nourrir, en quoy il ne faut pas peu d'adreſſe, pour ne point s'embarquer temerairement. Comme il y a un Art pour conoître les pieces qui ſont de bon ou de mauvais aloy, il y en a un de même pour conoître les hommes; quoy qu'Euripide die, Qu'il n'y a point d'Art, pour diſcerner les méchans d'avec les gens de bien. Et c'eſt en quoy paroît l'excellence de celui-cy, & ce qui fait voir qu'il a quelque choſe de divin, de penetrer en des choſes ſi obſcures. Aprés avoir trouvé un homme qui ſoit capable de nous nourrir, il faut beaucoup d'art & d'adreſſe pour le ſçavoir cajôler, & gagner ſes bonnes graces. En-ſuite, il faut conoître toutes les viandes, pour poſſeder cét Art en perfection; ſçavoir quelles ſont les meilleures; le tems & la ſaiſon où elles ſe doivent manger; le päys d'où elles viénent, & où elles ſont le plus-excellentes; car telle eſt bonne en un lieu, qui ne l'eſt pas en un autre; L'endroit qui eſt le meilleur en chacune, qui n'eſt pas une cônoiſſance inutile & ſuperflüe, comme pluſieurs autres; car c'eſt le moyen de bien vivre, & de manger toûjours les meilleurs morceaux. Auſſi le divin Platon, admirable en cela, comme en tout le reſte, dit, Qu'un homme qui ignore ce que je dis ne ſe doit pas méler de traiter. Mais pour montrer que cét Art ne donne pas des preceptes en l'air, & ne conſiſte pas ſeulement en cônoiſſance, mais en pratique; c'eſt qu'on peut demeurer long-tems ſans exercer les autres; mais faute de pratiquer celui-cy, on fait perir l'Art & l'Artiſan. Pour ce qui eſt d'eſtre utile à la vie de l'homme, il eſt auſſi neceſſaire que le boire & le manger. Ce n'eſt donc pas une faculté naturéle, comme de voir.

voir & d'oüir ; car ſi cela eſtoit, il ſeroit commun à tous, & il y en a peu qui y ſoient propres. Ce n'eſt pas auſſi un don de Nature, comme la force, la beauté, & autres qualitez ſemblables ; car il s'aquiert par l'étude & par l'exercice. Ce n'eſt pas une ignorance ; car l'ignorance ne ſauve point, & cecy ſauve ſouvent. Il y a plus, c'eſt qu'on voit perir d'excellens Pilotes, & l-on dit qu'il n'eſt ſi bon charretier qui ne verſe ; mais un Paraſite ſe trouve toûjours ſur ſes piez. Puis donc que ce n'eſt ni faculté, ni qualité naturéle, ni ignorance, il s'enſuit que c'eſt un Art.

TYQUIADE. Il le ſemble ; Mais en pourrois tu donner la définition ?

SIMON. C'eſt l'art de vivre aux dépens d'autruy, ſans rien faire, dont la fin eſt la volupté.

TYQUIADE. La définition eſt fort bonne ; Mais pren garde que quelque Sofiſte ne te conteſte la fin.

SIMON. Il eſt aiſé de la prouver. Premierement, Homere, qui comme tu ſçais eſtoit un tres-grand perſonnage, admire la vie du Paraſite, comme la plus heureuſe ; & dit qu'il n'y a rien de meilleur que d'eſtre à table, à faire bonne chére, & à boire tour à tour. Et il ne fait pas dire cela à quelque ſot d'entre le peuple, mais à celuy qu'il propoſe pour exemple de vertu & de ſageſſe. Et certes, ſi Ulyſſe eût voulu loüer la beatitude des Stöiques, il l'eût fait, ou lors qu'il tira Philoctete de l'Iſle de Lemnos, ou lors qu'il arréta la fuite des Grecs, ou lors qu'il prit Troye, ou lors qu'il y entra couvert de haillons, comme un Filoſofe, aprés s'eſtre donné la diſcipline. Mais il n'en dit pas un mot. Il ne dit rien auſſi de ſemblable, lors qu'il vivoit en Epicurien chez Calypſo, où il prenoit tous les plaiſirs qu'on peut prendre avec les femmes ; mais lors qu'il eſt à la table d'autruy, chez le Roy de Féaques, comme la ſouveraine felicité conſiſtant en la vie du Paraſite. Epicure a donc tort, à mon avis, d'ôter à cét Art la volupté qui luy eſt propre, pour l'atribüer à ſa ſecte. Car s'il eſt vray que la felicité con-

consiſte dans une parfaite tranquillité, tant
que de l'eſprit, comme tombent d'accord t
loſofes, le moyen qu'Epicure ſoit heureux, t
s'embarraſſe de la grandeur du Soleil, & d
monde? Qu'il veut ſçavoir s'il eſt infini,
il eſt compoſé? S'il y a des Dieux ou non,
mélent de ce qui ſe fait icy bas? & autres
ſemblables. Mais le Paraſite, ſans s'enqu
qu'il n'a que faire, ni ſe méler du gouver
monde; & croyant que tout va bien, & qu'
roit mieux aler; boit, mange, & ſe réjoüit
en repos les delices de la vie, ſans eſtre ſeule
vaillé de mauvais ſonges. Car comme il
d'inquiétude le jour, il n'en peut avoir la n
encore d'autres raiſons pour montrer qu
raine felicité ne convient pas à Epicure. C
ſage à dequoy vivre, ou il n'en a point;
point il n'a garde d'eſtre heureux, veu qu'
pas ſeulement conſerver ſon eſtre. S'il en
de ſon chef, ou par l'entremiſe d'autruy;
autruy, c'eſt nôtre Paraſite; Si par ſoy-m
peut avoir de plaiſir parfait, parce qu'il y a m
qui luy donnent de l'inquiétude. Il faut pr
de que ſon bien ne depériſſe; eſtre à toute
pié, pour vaquer à ſes procés & à ſes affaires.
part mile chagrins, tantôt d'un valet de char
adroit, tantôt d'un maître d'Hôtel, ou d'
dant qui vous dérobe; tantôt d'un Cuiſini
pas bien fait une ſauce, & qui vous fait re
afront en bonne compagnie. Enfin, dans
d'un homme riche, il y a perpetuélemen
crier; & ſi l-on eſt pôvre, c'eſt encore pi
ne ſçauroit goûter aucun plaiſir. Mais le P
point tous ces embarras. Car il trouve to
nape miſe, ſans ſe métre en peine de rien
qu'il n'a ni les incommoditez de la pôvreté,
des richeſſes; & ainſi il vit dans une parfaite
lité, en quoy conſiſte la Beatitude.

TYQUIADE. A peine que tu ne me le p

SIMON. Dy plutôt, à peine que tu ne te rendes à la verité. Aprés avoir montré que la Parasitique est un Art, il reste à prouver que c'est le meilleur; quoy que ce que je viens de dire le fasse assez voir, puisqu'il possede la souveraine felicité, à quoy les autres aspirent. Premierement, tous les Arts ont cela de propre, qu'il faut süer & travailler pour les aprendre; au lieu que celui-cy s'aprend sans peine, & tout en riant. Car on ne voit point le Parasite s'en aler triste au festin, comme un écolier va à l'école. Les autres Arts donnent de la peine non seulement à aprendre, mais à exercer; au lieu que celui-cy s'exerce sans peine; il ne faut que remüer les mâchoires. Il n'y a point de métier qui ne coûte beaucoup à aprendre; mais celui-cy ne coûte rien; & s'il coûte quelque chose, ce n'est pas à celuy qui l'aprend, mais à celuy qui l'enseigne; car il s'aprend toûjours aux dépens d'autruy. La plûpart se fâchent de leur métier, quand ils l'ont apris, & sont toûjours en colere, lors qu'il le faut exercer; au lieu que le Parasite n'est jamais plus aise que quand il exerce le sien; car il n'est pas plus fâcheux à exercer qu'à aprendre. Aux autres, il faut mile outils; à un Docte, une infinité de livres; à celui-cy, il ne faut que les instrumens que la Nature nous a donnez, qui ne se peuvent ni emporter ni dérober, & qui ne coûtent pas de grandes sommes d'argent, comme ceux de Matématique. Les autres ne trouvent leur salaire qu'aprés avoir travaillé, encore souvent ne l'ont-ils pas, ou il faut contester pour l'avoir. Celui-cy trouve son salaire dans son travail, & sa fin dans son operation, qui est la derniere perfection de l'Art. Car ordinairement la fin de l'Art n'est pas celle de l'artisan. Un laboureur ne laboure pas pour labourer, mais pour vivre, & ne se soucie du labourage, que pour le profit qui luy en revient. Mais le Parasite exerce son art pour son art même, & pour le plaisir, qu'il y prend. Les Artisans n'ont que quelques jours de réjoüissance; mais pour celui-cy il est

toûjours feſte, & les autres ſe délaſſent dans ſon travail, comme dans la fin du leur; de ſorte qu'on le peut nommer à bon droit l'Art des Arts, parce que la fin des autres eſt enfermée dans la ſiéne. Les gens de métier font leurs chef-d'œuvres à jeun; mais le Paraſite ne vaut rien s'il n'a mangé, & fait tous ſes chef-d'œuvres à table. La plûpart des autres ne ſçauroient travailler qu'en leur boutique; celui-cy s'exerce par tout, auſſi bien aux champs qu'à la ville, eſtant de repos, comme voyageant, & toûjours fort à ſon aiſe. Ceux qui mangent le bien d'autruy, luy font injure. Icy l-on ne fait injure à perſonne en mangeant ſon bien; & au lieu de s'en fâcher, on vous en remercie. Le commencement des autres Arts eſt bas & abjet, auſſi bien que leur exercice; celui-cy eſt illuſtre, & commence par l'amitié, qui eſt tant vantée des Filoſofes; auſſi ne s'exerce-t-il que par des gens de condition, comme je feray tantôt voir; & jamais par un ſot ni par un faquin. Mais la plûpart des artiſans ſont du dernier ordre, tant pour la condition que pour l'eſprit; & ſans cela ne s'amuſeroient pas à ſi peu de choſe. Il y a des Maîtres pour aprendre les autres Arts; mais icy il n'y en a point, & c'eſt comme un preſent du Ciel auſſi bien que la Pöeſie. Pour comble de biens, le Paraſite ne ſeme ni ne moiſſonne, & trouve tout abondamment, comme s'il vivoit au ſiécle d'or.

TYQUIADE. Grands Dieux! comme tu m'acables de la force & de la multitude de tes raiſons, je regréte de ne l'avoir pas eſté, & il me prend envie de le devenir.

SIMON. Aprés avoir montré en general les avantages qu'a cét Art ſur les autres Arts, conſiderons en particulier ceux qu'il a ſur les plus illuſtres. Car ce ſeroit trop ravaler ſa gloire, que de le comparer aux autres. Chacun tombe d'accord que la Filoſofie & l'Eloquence, ſoit qu'on les nomme Sciences ou Arts, excellent par deſſus tout. Si l-on montre donc la préëminence qu'il a ſur elles, les autres luy cederont

ſont aiſément. C'eſt une maxime en Filoſofie, que tout ce qui ſubſiſte dans la Nature, eſt un; c'eſt pourquoy ces deux choſes n'ont qu'un Eſtre chimérique; car il y a pluſieurs Rétoriques & pluſieurs Filoſofies toutes differentes, & c'eſt un miracle d'en trouver deux ſemblables; veû que ce qui eſt approuvé par les uns, eſt condamné par les autres. Mais l'écornifierie eſt une par tout le monde, & ne s'exerce pas autrement en Grece qu'en Italie ou chez les Barbares; car les Paraſites ſuivent par tout de mêmes maximes, & ne ſont pas comme les Epicuriens & les Stoïciens, qui ne s'accordent ni de la fin ni des principes. Ces merveilles ſont ſi grandes, qu'elles me font quelquefois douter ſi ce n'eſt point la Sapience dont parle Ariſtote, qui renferme en elle la fin de toutes les Sciences.

TYQUIADE. Voilà aſſez de raiſons; n'as tu point d'autoritez & d'exemples, pour prouver une ſi admirable doctrine?

SIMON. Ouy, & en grand nombre. Premierement, il n'y a point de Paraſite qui ſe faſſe Filoſofe, au lieu qu'une infinité de Filoſofes deviénent tous les jours Paraſites.

TYQUIADE. Comment cela?

SIMON. Il ſemble que tu n'ayes jamais leu la vie de ces grands Precepteurs du genre humain. Eſquinés le diſciple de Socrate qui a fait ces beaux Dialogues, qui pour eſtre longs, n'en ſont pas moins agréables; les ayant portez un jour à Denis le Tyran, ce Prince le retint à ſa table; ſi bien que de Filoſofe il devint ſon Paraſite. Ariſtippe qui vivoit au même tems, n'ala-t-il pas en Sicile pour le même ſujet? où il ſe montra ſi excellent en cét Art, que les cuiſiniers du Prince venoient prendre l'ordre de luy; & l'on ne les recevoit point, ſans ſon atache. Le divin Platon même s'en eſt mélé; mais comme les talens ſont divers, il n'y reüſſit pas bien, & ſe fit moquer de luy; Et quoy qu'il retournât une ſeconde fois en Sicile, il n'y fut pas plus heureux, en quoy ſa fortune a quelque

que chose de celle de Nicias ; car ils ont échoüé tous deux en cette Isle.

TYQUIADE. Qui est-ce qui dit cela de luy ?

SIMON. Plusieurs Historiens tres-celebres, & particulierement Aristoxéne le Musicien, qui a esté luy-même le Parasite de Nelée ; comme Euripide le fut d'Archelaus, jusqu'à la mort ; & Anaxarque, d'Alexandre. Pour Aristote, il n'a fait qu'ébaucher cét Art, non plus que les autres. Je pourrois alleguer plusieurs exemples semblables, mais pour venir au but, si la felicité consiste à n'avoir ni chaud ni froid, ni soif ni faim, comme disent quelques Filosofes ; le Parasite n'est pas tourmenté de ces maux, comme plusieurs d'entr'eux, qui en sont morts miserablement.

TYQUIADE. Acheve de montrer les avantages qu'a cét Art par dessus la Rétorique & la Filosofie.

SIMON. Il y a deux tems où les habiles gens se font paroître, la paix & la guerre ; considerons premierement celui-cy.

TYQUIADE. Que tu prens un beau champ pour faire éclater la gloire de ton Parasite, & que j'auray de plaisir à le voir comparer en cette rencontre aux Orateurs & au Filosofes.

SIMON. Figure-toy que les ennemis sont entrez dans la Province, & que tous ceux qui sont en âge de porter les armes, ont ordre de marcher pour leur faire tête. Tout le monde y acourt, Poëtes, Orateurs, Filosofes, Parasites. Dépouillons les pour les mieux considerer, puis qu'aussi bien il leur faut vêtir leurs armes. Les uns paroissent secs & décharnez, sans aucune force ni vigueur. Quelle aparance de les mener au combat, que pour vivre ils ont besoin de Medecin ? Comment pourroient-ils suporter les durs travaux de la guerre ? Le parasite au contraire, se presente avec un visage vermeil, un œil vif, un teint frais, un regard furieux : En un mot, robuste de corps & d'esprit : & tout prest à donner des coups plutôt qu'à en recevoir. Mais pourquoy se métre en peine

peine d'alleguer des marques de la valeur des uns & des autres? Il n'y a jamais eu d'Orateur ni de Filosofe qui ait esté à la guerre, qu'il ne s'en soit repenty. Isocrate n'avoit garde d'y aler, puisqu'il n'avoit pas seulement la hardiesse de monter sur la Tribune. Quant aux autres, Filippe n'eut pas plutôt declaré la guerre aux Aténiens, que Demades, Esquinés & Filocrate, qui trembloient de peur, luy livrerent leur Patrie. Pour Lycurgue, Demosténe, & Hyperide, qui parloient si haut, & qui paroissoient si resolus dans leurs harangues, quel exploit de guerre ont-ils jamais fait? Le premier & le dernier n'oserent sortir hors des portes de leur ville, & ne firent rien que des decrets & des harangues. Pour l'autre, qui faisoit plus le fanfaron, & qui disoit des injures à Filippe, ayant eu la hardiesse de s'avancer jusqu'en Beocie, comme il en falut venir aux mains, le cœur luy manqua, il s'enfuit lâchement, & abandonna son bouclier. Ces choses sont publiques & cônües de tout le monde.

TYQUIADE. Je le sçay; mais c'estoient des gens qui s'exerçoient à parler, & non pas à faire, comme les Filosofes.

SIMON. Je te feray voir que ceux-cy sont plus lâches que les autres, quoy qu'ils ne cessent de parler de courage & de resolution. Premierement, tu ne me sçaurois donner d'exemple d'un seul Filosofe qui soit mort l'épée à la main. Car, ou ils n'ont jamais esté à la guerre, comme Antisténe, Diogene, Cratés, Zenon, Platon, Esquinés, Aristote, & toute leur suite; ou ils ont tourné le dos, comme Socrate, qui ayant eu l'audace de marcher contre les Lacedemoniens, perdit cœur à la premiere rencontre, & aima mieux venir disputer contre ses écoliers à Aténes, que d'avoir à faire aux disciples de Lycurgue.

TYQUIADE. Il est vray que je l'ay leu dans de bons Auteurs, & tu n'encheris pas icy sur la verité. Mais as-tu quelque exemple de la valeur d'un Parasite?

SIMON. Si j'en ay? Tous ceux qui ont leu Homere sçavent que ses plus braves Heros se méloient de ce métier-là. Nestor qui n'estoit pas moins courageux qu'éloquent, estoit le Parasite d'Agamemnon; & ce Prince n'admire personne tant que luy. Car il ne dit pas qu'il voudroit avoir une douzaine d'Achilles, d'Ajax, ni de Diomedes, mais de Nestors; c'est à dire de Parasites; & qu'avec cela il auroit bien-tôt pris Troye. Idomenée fils de Jupiter l'estoit aussi, au raport du même Auteur.

TYQUIADE. Comment le prouveras-tu?

SIMON. Te souvient-il de l'endroit où Agamemnon luy crie, Que son verre est toûjours plein auprés du sien, pour boire lors que le cœur luy en dit? Car il ne veut pas dire par là qu'Idomenée bût nuit & jour, mais bien qu'il avoit toûjours place à sa table, qui est le propre du Parasite; au lieu que les autres ne s'y osoient métre si l'on ne les en prioit, comme on fit Ajax, lors qu'il eut combatu contre Hector. Mais il y avoit long-tems que Nestor faisoit ce métier à la table de Cenée & d'Exadius, & il continua jusqu'à la mort d'Agamemnon.

TYQUIADE. Que tu me plais de n'alleguer point de petits exemples? Mais n'en as-tu point encore d'autres?

SIMON. Patrocle estoit le Parasite d'Achille; quoy qu'il ne le cedât à pas un des Grecs, tant pour les avantages du corps, que pour ceux de l'esprit. Et veritablement il me semble qu'il ne le cede pas même à Achille, quand je le voy chasser Hector hors du camp qu'il avoit forcé, & éteindre le feu qu'il avoit mis aux navires, à quoy Ajax & Teucer avoient travaillé en vain. Combien alors tua d'ennemis ce glorieux Parasite, & parmy eux Sarpedon, qui estoit fils de Jupiter? Aussi ne meurt-il pas de la main d'un seul, comme Hector de la main d'Achille, & Achille de celle de Pâris: Mais pour le tüer, il faut employer deux hommes & un Dieu. Et en mourant, il ne fait pas de lâches supplications, comme le premier, qui

prie

prie Achille de rendre son corps à son pere ; mais il dit des choses grandes & dignes de sa profession, *Que s'il s'en fût presenté à luy auparavant une vintaine de semblables, il les auroit tous défaits.*

TYQUIADE. Mais on peut dire que c'estoit l'amy d'Achille, & non pas son Parasite.

SIMON. Il témoigne luy-même le contraire, lors qu'il luy a fait la cour dés son enfance, qui est le propre du Parasite, & non de l'amy ; Et pour montrer qu'il n'estoit pas aussi son valet, il le prie qu'aprés avoir toûjours vécu ensemble, ils soient enterrez tous deux en même tombeau ; en quoy il le traite de compagnon, comme il paroît par tout ailleurs. Aussi Merioné estoit le courtisan d'Idomenée ; car c'est ainsi qu'on apelloit alors les Parasites ; & Homere le compare à Mars, qui est un honneur qu'il ne rend pas à Idomenée luy-même, qui estoit fils de Jupiter. Quoy ! Aristogiton, cét illustre Liberateur des Aténiens, n'estoit-il pas le Parasite d'Harmodius, à cause de sa pôvrete ? Et n'a-t-il pas une statüe d'airain comme luy, pour recompense de sa vertu ? Enfin, les Dieux mêmes ne peuvent faire plus d'honneur aux hommes, que d'en faire leurs Parasites, comme ils firent Minos & Tantale. Voyons maintenant nôtre Heros à la guerre. Premierement, il ne va point au combat qu'auparavant il ne se méte à table, suivant le conseil d'Ulysse, pour aquerir de nouvéles forces ; & tandis que les autres tremblent ou cherchent leurs armes, il est déja tout prest à bien faire. Lors qu'on vient aux mains, il combat aux premiers rangs, & couvre de son corps celuy qui le traite, comme Ajax faisoit Teucer. Que s'il vient à mourir à la bataille, on n'a point de honte de l'avoüer pour sien ; car il a bonne mine, même dans la mort. Et certes, il feroit beau voir auprés de luy, le corps maigre & défait d'un Filosofe, qui ressemble plutôt à un criminel qu'on mene au supplice, qu'à un soldat ; Un Estat ne seroit-il pas menacé de sa ruïne, qui n'auroit que de tels défenseurs ? Voilà

quels ſont les Paraſites à la guerre, à comparaiſon des Orateurs & des Filoſofes. Voyons maintenant l'avantage qu'ils ont ſur eux dans la paix, en quoy ils les ſurpaſſent, autant que la paix ſurpaſſe la guerre. Premierement, ils n'ont point de procès pour leurs uſures, & l-on ne les entend point crier dans un banneau où ils n'ont que faire, car ils häiſſent la tromperie & la chicane; mais dans les exercices du corps, un homme de Létres, qui ſe viendroit preſenter contr'eux, ſe feroit moquer de luy. Dans la chaſſe auſſi ils ne tremblent point comme eux à la rencontre d'un ſerf ou d'un ſanglier; car ſi l'un aiguiſe ſes dents contr'eux, auſſi font-ils les leurs contre luy. Dans les feſtins, qui ſont un des principaux exercices de la paix, qui ſçait mieux qu'eux faire l'honneur de la compagnie? Au lieu qu'un Filoſofe reſſemble à un homme qui vient d'enterrer ſon pere ou ſa mere, tant il eſt triſte & mélancolique. Comparons-les maintenant, dans le reſte de leur vie. Le Paraſite mépriſe la gloire, & ne ſe ſoucie point de tout ce qu'on peut dire de luy; au lieu que les Filoſofes & les Orateurs en ſont éperdûment amoureux, quoy qu'ils préchent le contraire. Pour ce qui eſt de l'avarice, un Orateur ne vend pas ſeulement ſa voix, mais ſa conſcience; & le Filoſofe pour amaſſer des richeſſes, met la Vertu à l'encan, & devient ſouvent un lâche flateur. Quelques-uns courent tout le monde pour s'enrichir, & ſe rendent eſclaves des Grands pour de l'argent. Diray-je les autres paſſions dont ils ſont tyranniſez? la crainte, l'envie, la colere, où nôtre Paraſite eſt ſi peu ſujet, que s'il vient quelquefois à ſe facher, ce qui arrive rarement, il fait rire la compagnie, tant il eſt agréable même dans ſa mauvaiſe humeur. Pour la triſteſſe, elle ne trouve point de place chez luy, parce qu'il n'a point les choſes qui la font naître, & qu'il a renoncé aux atachemens du monde.

TYQUIADE. Mais la pôvreté ne l'afflige-t-elle point?

SIMON. Non, car il ne manque de rien, & vit aux

aux dépens d'autruy, ſans quoy il ne ſeroit pas Paraſite; comme on n'apelle point une homme ſage ou vaillant, qui manque de ſageſſe ou de valeur. Il ne porte point de bâton pour ſe défendre, comme font les Filoſofes, parce qu'il n'a peur de rien, eſtant à couvert par ſa pôvreté; & il n'a point beſoin la nuit de fermer ſa porte ou ſes fenêtres, ſi ce n'eſt pour s'exemter du froid ou du vent. Il n'eſt point accuſé de larcin, ni d'autres crimes, comme les Orateurs & les Filoſofes, dont il nous reſte encore des Apologies; au lieu qu'il ne ſe trouve point d'Apologie de Paraſite. Que s'il fait quelque méchante action, ce n'eſt point en cette qualité; au contraire, il la perd alors, pour prendre le nom de ſon crime, & devient adultere, voleur, aſſaſſin, ou quelqu'autre choſe ſemblable.

TYQUIADE. Si ſa vie eſt meilleure que celles des Filoſofes, ſa mort pour le moins eſt beaucoup pire?

SIMON. Nullement. Car on voit les uns mourir dans les tourmens, ſoit des ſuplices ou des maladies; mais l'autre meurt tout en riant; & l'on n'en voit point de bâny, ou contraint d'avaler du poiſon.

TYQUIADE. Tu prouves aſſez bien les avantages qu'il a par deſſus les Orateurs & les Filoſofes; Il reſte de faire voir que la profeſſion en eſt honête.

SIMON. Cela n'eſt-il pas aſſez prouvé par l'exemple des plus grands perſonnages qui ont fait ce métier, comme je l'ay montré amplement? Et qu'on ne die point qu'ils ſont à charge aux Grands; car les Grands ne ſe ſçauroient paſſer d'eux, & ſeroient plus miſerables que tu n'imagines les Paraſites, s'ils ne les avoient point pour leur tenir compagnie & pour admirer leur felicité. Ils ne leur ſervent pas ſeulement d'entretien, mais de défenſe. Car il n'eſt pas aiſé de les âtaquer, veû qu'ils ne les abondonnent jamais; ni de les empoiſonner, parce qu'ils boivent toûjours les premiers, & font l'eſſay des viandes, ſans avoir peur de mourir pour ceux qui les font vivre. D'ail-

leurs, les Grands tirent leur honneur des Parasites, & font gloire d'avoir plusieurs gens à leur suite & à leur table, au lieu que le Parasite ne tire point sa gloire d'un Grand; quoy qu'il n'ait point de honte de luy faire la cour, comme à une personne qui est au dessus de luy.

TYQUIADE. J'ay peine à croire que cét Art ne soit arrivé à sa perfection, & que personne n'en ait traité, tant tu en parles pertinemment, & en fais bien voir tous les avantages. Mais tu m'avoüeras toûjours que si la profession n'en est honteuse, pour le moins le nom l'est.

SIMON. Je t'ay déja dit que le peuple ne sçait pas la juste valeur des choses. D'ailleurs, on parle avec honneur des Courtisans, qui sont les Parasites des Rois & des Princes, & les Rois sont apellez par les Poëtes les nourrissons des Dieux, comme qui diroit leurs Parasites.

TYQUIADE. Ie me rens, & suis entierement persuadé de la noblesse & de l'antiquité de ce bel Art; & je meurs d'envie de l'aprendre dés aujourd'huy, tant je suis convaincu par tes raisons. Ie ne doute point que comme ton premier disciple tu ne prennes plaisir à m'instruire; car on dit que les meres cherissent toûjours davantage leurs premiers enfans.

DES EXERCICES DU CORPS.

DIALOGUE D'ANACARSIS ET DE SOLON.

Anacarsis parle contre la lûte & autres semblables exercices, & Solon les défend.

ANACARSIS. A Qui en veulent ces jeunes gens, de se côleter ainsi, & se donner le croc-en-jambe,

be, ou se veautrer dans la boüe comme des pourceaux, & tâcher à se suffoquer & à s'empécher la respiration. Ils s'huiloient & se rasoient l'un l'autre assez paisiblement d'abord; mais tout à coup baissans la tête, ils se sont entrechoquez comme des Beliers; puis l'un levant en l'air son compagnon, l'a laissé retomber à terre par une secousse violente; & se jétant sur luy, il l'empéche de se relever, luy pressant la gorge avec le coude, & l'étreignant avec les jambes; de sorte que j'ay peur qu'il ne l'étoûfe, quoy que l'autre luy frape sur l'épaule pour le prier de le lâcher, comme se reconnoissant vaincu. Il me semble qu'ils devroient craindre de s'enduire ainsi de boüe, aprés s'estre huilez, & ils me font rire en les voyant échaper des mains de leurs compagnons, comme des anguiles que l'on presse. En voilà qui font la même chose à découvert, horsmis que c'est dans le sable qu'ils se veautrent, comme des poules, avant que d'en venir au combat, afin que leur adversaire ait plus de prise, & que la main ne coule pas sur l'huile ni sur la sueur. Ces autres couverts aussi de poussiere, s'entrebatent à coups de pié & de poin, sans essayer de se renverser comme les premiers. L'un crache ses dents avec le sable & le sang, d'un coup qu'il a reçeu dans la machoire, sans que cét homme vêtu de pourpre, qui preside comme je croy à ces exercices, se méte en peine de les separer; au contraire, il loüe celuy qui a fait le coup, & incite l'autre à la vengeance. Ceux-cy font voler la poussiere en sautant en l'air, * comme ceux qui disputent le prix à la course; & cependant, ils ne bougent d'une place. Ie voudrois bien sçavoir à quoy tendent toutes ces choses; & s'il n'y a pas de la fureur, ou pour le moins de l'extravagance à les pratiquer?

* Sauteurs.

SOLON. Tu trouves ces coûtumes étranges, parce que ce ne sont pas celles de ton païs, comme vous en avez plusieurs qui nous semblent extraordinaires, parce qu'elles ne se raportent pas aux nôtres. Mais si tu demeures plus long-tems icy, je te verray lûter

lûter & sauter comme nous faisons. Car ces exercices rendent les membres plus souples, & le corps plus vigoureux, & tous ces coups se donnent & se reçoivent par jeu.

ANACARSIS. Mais ce jeu n'est pas fort plaisant; & qui se viendroit joüer à moy de la sorte, verroit que ce n'est pas en vain que les Scythes portent une épée, mais explique moy un peu tous ces jeux, puisque tu les nommes ainsi?

SOLON. C'est icy le lieu des exercices, & le Temple d'Apollon le Lycien, dont la statüe paroît sur cette colomne en la posture d'un homme las qui se repose sur le coude, ayant la tête apuyée sur sa main droite, & tenant de l'autre son arc. Ceux que tu vois veautrez dans la boüe ou dans la poussiere combâtent à la lûte; les autres qui se frapent à coups de pié & de poin,* au Pancrace. Il y a encore d'autres exercices, comme le saut, le palay, le Pugilat; & par tout le vainqueur est couronné.

** Combat à coups de poin.*

ANACARSIS. Mais encore quel est le prix qu'il remporte?

SOLON. Une couronne d'olivier aux jeux Olympiques, une de pin aux Isthmiques, une d'ache à ceux de Nemée; & aux Pythiques des fruits consacrez à Apollon. Pour ceux qui se font à Aténes en l'honneur de Minerve, on y donne de l'huile, de l'olivier consacré à la Déesse. Qu'as tu à rire, est ce que tu trouves cela peu de chose, pour tant de travaux & de peines?

ANACARSIS. Nullement. Celuy qui a institué ces jeux, merite d'estre loüé pour sa magnificence; quoy qu'à dire vray, on peut avoir ces choses à meilleur marché, sans courre fortune de s'estropier, ou de se rompre le cou.

SOLON. Ces couronnes ne sont que les marques de la victoire, dont la gloire est la récompense; car tu serois étonné de voir aux jeux publics toute la Grece aplaudir aux victorieux.

ANACARSIS. Il me semble que cela fait partie du

du supliée de recevoir des coups devant tout le monde; & je ne voy pas que la gloire serve à les guerir. On se gouverne bien plus honêtement parmy les Scythes; car celuy qui a fait le moindre mal à son compagnon, soit en public ou en particulier, est condamné à l'amende. Pour moy, j'avoüe franchement que j'ay pitié des combatans & des spectateurs. Car il me fâche de voir tant soûfrir les uns pour si peu de chose, & les autres quiter leurs maisons & leurs affaires, pour voir donner des coups de poin.

SOLON. Si c'estoit le tems des spectacles, & que tu vîsses toute la Grece assemblée pour assister à ces jeux, tu tiendrois un autre langage; car la veüe touche beaucoup plus que l'ouïe; & tu serois le premier à bâtre des mains, & à admirer la force, l'adresse, & la resolution des combatans, sans parler du zêle & de l'émulation que cela donne aux spectateurs.

ANACARSIS. Dy plutôt que je serois le premier à en rire. Car je ne voy point de proportion entre la peine & la recompense; & je m'étonne qu'il y ait des gens assez fous pour vouloir tant soûfrir, afin de donner du plaisir aux autres. Mais dy-moy, tous ceux qui combâtent, sont ils couronnez?

SOLON. Non; mais seulement les victorieux.

ANACARSIS. C'est encore pis, de tant soûfrir pour une recompense incertaine, & dont il y a si peu de gens qui joüissent.

SOLON. Il semble que tu n'ayes jamais veû de Republique bien ordonnée; autrement, tu ne condamnerois pas ces choses qui rempliſſent l'esprit de l'amour, de l'honneur, & de la vertu, outre que cela exerce le corps; car l'utilité est icy jointe au travail, quoy que cela ne paroisse pas d'abord.

ANACARSIS. Je n'ay quité mon païs, & traversé tant de Terres & de Mers, qu'afin d'aprendre ce que tu me reproches, que je ne sçay point; c'est pour cela que j'ay recherché ton amitié; si tu voulois m'en entretenir, tu ne sçaurois prendre tant de

de peine à le conter, que je recevray de plaisir à l'entendre.

SOLON. Il seroit difficile de te dire tout en peu de paroles; mais tu aprendras une autre fois nos coûtumes, touchant le service des Dieux, & le reste du gouvernement politique. Je te diray maintenant qu'on a établi ces exercices, pour acoûtumer la jeunesse au travail, non pour une simple guirlande, mais pour le bien qui leur en revient, & à toute la Republique.

ANACARSIS. Que ne proposes-tu donc cela pour prix, & non pas des bagatéles.

SOLON. L'un suit de l'autre; mais nous avons perverty l'ordre, & parlé premierement des choses qui se faisoient aux jeux, avant que de parler de la fin pour laquelle on les faisoit; Toutefois, puis que nous sommes de loisir, il sera facile de contenter ta curiosité, & de reprendre la chose dés son origine.

ANACARSIS. On en verra mieux le fil & la liaison, & cela m'aprendra une autre fois à ne point parler de ce que je n'entens pas. Mais alons prendre le frais sous ces arbres; car je ne me plais pas comme vous, à estre la tête nüe au Soleil, quoy que j'aye quité mon chapeau pour m'acommoder à vos coûtumes. D'ailleurs, nous en serons moins interrompus du bruit des acclamations; Mais dy-moy, comment peus tu soûfrir ainsi à ton âge les rayons du Soleil en plein midy sur ta tête, pendant les ardeurs de la canicule, sans en estre incommodé, & tout trempé de sueur comme moy?

SOLON. C'est l'effet des exercices dont tu te mocques. Car aprés avoir lûté tout le jour au Soleil, dans du sable ardent, le chaud ne nous incommode plus. Mais alons nous asseoir où tu dis, je t'aprendray ce que tu desires sçavoir, à la charge que tu ne prendras pas cè que je te diray pour des Oracles; mais que tu feras tes difficultez par tout, pour t'instruire & moy aussi. Car je te promets de faire recevoir tes opinions publiquement, si elles sont les meilleures.

ANA-

ANACARSIS. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on vous accuſe d'eſtre grands railleurs. Car comment un étranger comme moy, qui n'a jamais demeuré dans des Eſtats poliſſez, pourroit-il faire des leçons au plus grand Legiſlateur de la Grece? je ne refuſe pas neantmoins, de faire mes difficultez, pour m'éclaircir de la verité. Mais puiſque nous voicy déja à couvert, alons nous aſſeoir ſur ces pierres, pour eſtre plus à nôtre aiſe; & dy moy premierement pourquoy tu as étably ces exercices, & à quoy ſervent à la Vertu tous ces ſauts & toutes ces culbutes? Je ſçauray le reſte une autre fois; mais ſouvien toy d'eſtre clair & court tout enſemble, ſi tu veus que j'y comprenne quelque choſe; autrement, j'auray oublié le commencement avant que tu ſois à la fin.

SOLON. Tu n'as qu'à demander ce que tu n'entendras pas; & à m'interrompre, ſi je m'étens hors de ſujet. Car c'eſt ainſi qu'il ſe pratique dans l'Areopage, où l'on écoute patiemment les parties, ou les Avocats pour elles, lors qu'ils demeurent renfermez dans leur matiere, mais quand ils tâchent d'émouvoir les paſſions, ou de gagner les bonnes graces des Juges, on les fait taire, pour empécher que la Juſtice ne ſoit ſurpriſe, & que l'on ne conſume inutilement le tems. Je te donne le même droit, pourveûque hors de là, tu me laiſſes le champ libre pour m'égayer, puis qu'auſſi bien nous n'avons que faire, & que nous ſommes à l'ombre.

ANACARSIS. Cela eſt plus que raiſonnable; & je t'ay obligation de m'avoir apris en paſſant une coûtume de ton païs, que je trouve fort bonne. Parle donc, & je te donneray bonne audience, comme un Iuge de l'Areopage mis de ta main.

SOLON. Il faut auparavant que je te die quelque choſe de l'eſtat d'une bonne Republique; car cela ſervira à te faire mieux comprendre la verité. Nous croyons qu'une ville ne conſiſte pas dans l'enclos de ſes murailles, mais dans le corps de ſes habitans; c'eſt pourquoy nous avons plus de ſoin de leur éducation, que

que des bâtimens & des fortifications; car en leur aprenant comme il se faut gouverner, tant en paix qu'en guerre, nous les rendons invincibles, & la cité imprenable. Aprés donc que les enfans sont sortis de dessous l'aîle de leurs Meres, & qu'ils commencent à avoir le corps propre au travail, & l'esprit capable de raison & de discipline, nous les prenons sous nôtre conduite, & exerçons l'un & l'autre. Car nous croyons que la Nature ne nous a pas fait tels que nous devons estre; mais que nous avons besoin d'institution & d'exercice pour corriger nos defauts, & pour acroître nos avantages. Semblables à ces jeunes plantes que le Jardinier soûtient avec des bâtons, & couvre contre les injures de l'air jusques à ce qu'elles soient assez fortes pour suporter le chaud & le froid, & resister aux vents & aux orages. Alors on les taille, on les redresse; on coupe les branches superflües, pour leur faire porter plus de fruit; on ôte les bâtons & les couvertures, pour les endurcir, s'il faut ainsi dire, & les fortifier. Nous éveillons donc d'abord l'esprit des jeunes gens, par l'étude de l'Arithmetique & de la Geometrie, aprés leur avoir apris à lire & à écrire, & nous l'adouciſſons par la Musique. Ensuite, nous les portons à l'amour de la vertu, par la lecture des Poëtes, où ils voyent les paroles & les actions des Grands personnages, qui font naître en eux le desir de leur ressembler. Car la Poësie a des charmes particuliers qui s'âtachent à l'esprit, & qui impriment les belles choses, tant dans la memoire que dans le cœur. Quand ils commencent à entrer dans l'administration des affaires, alors.... Mais je ne m'aperçoy pas que cecy est hors de mon sujet; c'est pourquoy je m'impose silence à moy-même, sans âtandre la voix de l'huissier, qui sans doute baissoit la veüe de honte, voyant que je m'estois égaré.

ANACARSIS. N'y a-t-il point de peines établies par vos loix, contre ceux qui passent sous silence les choses les plus considerables, pour s'âtacher à d'autres moins importantes?

SOLON

SOLON. Pourquoy dis-tu cela ?

ANACARSIS. Parce que tu quites ce qui concerne le gouvernement de l'Eſtat, pour m'entretenir des exercices du corps, qui ſont beaucoup moindres.

SOLON. Mais c'eſt le but que je me ſuis propoſé d'abord, que je ne veus point abandonner, pour ne point rompre le fil du diſcours, ny embaraſſer ta memoire. Toutefois, ſi tu veus, je diray quelque choſe en paſſant, de ce que tu deſires ſçavoir; car ce n'eſt pas icy le lieu d'en parler. Lors que les jeunes gens donc ſont capables de l'adminiſtration des affaires, nous leur aprenons les loix du päys, qui ſont propoſées pour cela publiquement en groſſes létres, afin que tout le monde les puiſſe lire; & qui leur enſeignent ce qu'ils doivent faire, & ce qu'ils doivent éviter: Nous ajoûtons à cela la converſation des Filoſofes, qui leur aprennent à bien vivre, & à ne faire tort à perſonne, & en-ſuite à régler leurs deſirs & à moderer leurs paſſions; enfin, à parler & à ſe taire. Nous leurs imprimons auſſi l'horreur du vice, & l'amour de la vertu, par des Tragedies & des Comedies, permétans en celles-cy de taxer les defauts de quelques particuliers, tant pour les en corriger, que pour inſtruire les autres.

ANACARSIS. J'en ay veû joüer aux Baccanales, où l'on voit les uns montez ſur des échaſſes, & vêtus en Rois & en Princes, qui bâillent avec de grands maſques, & prononcent des mots graves & empoulez; Mais les autres qui joüent des Comedies, ne s'égueulent pas tant, & ſont chauſſez & vêtus à l'ordinaire; quoy que leurs maſques ſoient encore plus ridicules. Comme ces hauts montez donc émeuvent la compaſſion, lors qu'on leur voit trainer leurs cothurnes, qui ſont comme des entraves; les autres excitent la riſée du peuple, ſi-tôt qu'ils paroiſſent ſur le théatre.

SOLON. Ce ne ſont pas leurs cothurnes qui font pitié, mais les choſes tragiques qu'ils repreſentent,

d'un ton lamentable, & avec des paroles de même ; aidées de la Musique, qui a grand pouvoir sur l'esprit humain. Mais pour revenir à nôtre sujet, si tôt que nos jeunes gens ont le corps fort & robuste, nous les faisons dépouiller à l'air, pour les acoûtumer au chaud & au froid, & puis s'huiler pour leur rendre les membres plus souples, à l'exemple des Conroyeurs, qui preparent le cuir de la sorte, pour le faire plus durer. En-suite, nous les exerçons comme tu as veû, en presence des vieillars qui prennent garde que tout aille bien ; ce qui, avec la force & l'adresse, leur aprend à mépriser les coups & les blessures, & est comme un prelude de la guerre. Que ne feront-ils point estans armez, que tout nuds ils sont redoutables à leurs ennemis ? car on ne leur voit point des corps pâles & défaits, ni chargez d'une graisse inutile ; mais ils sont robustes & vigoureux, capables des exercices militaires. De quel usage peuvent estre dans les combats, ceux qui ne peuvent soûfrir le Soleil ni la poussiere, & qui pâlissent, en voyant couler leur sang ; à demy vaincus, par la seule veüe des Ennemis ? D'ailleurs, ces exercices consument les humeurs superflües, qui causent les fiévres & les maladies, & contribüent beaucoup à la santé. Car le corps d'un Athlete est comme du blé bien criblé, où il n'y a point d'ordure ; & les travaux qu'il soûfre ne le tourmentent pas tant, comme ils l'exercent. Nous les acoûtumons aussi à la course, pour les divers emplois de la guerre, où il faut faire quelquefois beaucoup de chemin en peu d'heure, & les faisons courir dans des sables, afin qu'ils soient plus vîtes en un lieu ferme & uny. Car on leur propose exprés des difficultez en ces jeux, pour leur rendre les choses necessaires plus faciles. Nous les exerçons aussi à sauter, pour pouvoir franchir un fossé lors qu'il en sera besoin, ou quelqu'autre obstacle qu'on aura jété sur leur passage ; & pour estre aprés plus agiles, ils s'exercent d'abord avec des bales de plomb à la main. Ils s'acoûtument pour se fortifier, à

lancer

lancer un javelot, où à jéter le plus loin qu'ils peuvent un palay, qui est comme une petite rondache d'airain poly, où il n'y à point de prise; de sorte qu'il est même difficile à tenir. Pour le sable & la boüe dont tu te moques, qui sont dans les lieux où l'on lûte, outre que cela empéche qu'on ne fasse mal en tombant, cela aprend à se tenir plus ferme en des lieux glissans; & rend les veritables combats plus faciles. Car la peine qu'il y a à côleter un adversaire en cét endroit, sur tout lors que l'huile & la sueur font glisser la main sur la peau, est cause qu'on ne trouve aprés plus de peine à emporter un blessé du combat, ou à enlever un prisonnier. Pour le sable & la poussiere dont on se frôte, c'est pour une raison toute differente, afin de donner plus de prise; outre que cela sert à arrêter la sueur, & fait qu'on dure plus long-tems au travail, & que les esprits ne se dissipent pas si-tôt. D'ailleurs, en fermant les pores qui sont ouverts par la chaleur, cela ôte l'entrée à l'air qui est froid, & qui pourroit faire mal. On peut dire aussi que cela sert à nétoyer les ordures comme on écure la vaisselle. Je te demanderois volontiers, si tu aimerois mieux avoir le corps blanc & effeminé; comme ceux qui ne sont pas acoûtumez au travail, que de l'avoir brun & vigoureux, comme ceux que tu vois icy. D'ailleurs, ces exercices servent à bânir l'oisiveté, qui relâche les forces du corps & de l'esprit, & rend les hommes paresseux & mutins; si bien qu'ils sont necessaires en tems de paix, & en tems de guerre.

ANACARSIS. Mais quand les ennemis vous âtaquent, marchez vous au combat ainsi poudreux & huilez? Et aprehendent-ils que vous ne les suffoquiez & ne leur donniez le croc-en-jambe, pour les faire tomber dans la boüe? Vos corps ainsi noircis au Soleil, sont-ils à l'épreuve de leurs armes? & prenez vous ces grands masques de Tragedie pour leur faire peur, ou ces hauts cothurnes pour les âteindre plus promptement? Prenez garde que ces exercices

ne consument en vain vôtre force & vôtre vigueur ; & que ce ne soient plutôt des passe-tems de gens oisifs, que des écoles de vertu. Vous feriez mieux, à mon avis, de tâcher à vous aguerrir par l'exercice des armes, non pas en lançant quelque javelot sans pointe ; mais en combâtant tout de bon, avec l'épée & le bouclier, couverts de la cuirasse & de l'armet. Car en l'estat où je vous voy, vous subsistez plutôt par quelque faveur divine, qu'autrement, puisque je n'ay qu'à métre l'épée à la main, pour faire fuir tous vos Athlétes derriere les pilliers & les statües qui embellissent ces portiques, & pour faire pâlir leur rougeur. En un mot, une longue paix vous a rendu incapables de soûtenir le visage de vôtre ennemy.

SOLON. Demande-le aux Thraces, qui nous sont venus âtaquer sous la conduite d'Eumolpe, & à vos Amazones avec leur Reine Hippolite. Car quoy que nous nous exerçions tout nuds, nous n'alons pas tout nuds à la guerre, & passons de ces exercices, à celuy des armes.

ANACARSIS. Je ne voy point que l'on s'y exerce icy, & si j'ay couru toute la ville.

SOLON. Tu le verras, si tu y demeures plus long tems, & je te montreray tout nôtre apareil de guerre avec nôtre Cavalerie, qui fait presque le quart des habitans. Mais nous trouvons qu'il est superflu, pour ne point dire barbare & ridicule, d'aler armé en tems de paix ; c'est pourquoy il n'est pas permis de porter une épée. Cela est bon pour vous, qui estes toûjours errans & vagabons, exposez aux courses & aux embûches de vôs ennemis, & qui n'estes pas seulement en seureté parmy vos Citoyens, comme nous le sommes par le moyen des loix & de la Justice.

ANACARSIS. Mais pourquoy épuiser en vain ses forces, au lieu de les employer à la guerre ?

SOLON. Le corps n'est pas comme un vaisseau sujet à tarir ; au contraire, ses forces s'augmentent parle

par le travail, & lors qu'il eſt exercé, il en devient plus robuſte, car il languit dans l'oiſiveté, comme l'experience le témoigne.

ANACARSIS. Je ne puis répondre à toutes ces ſubtilitez; mais je voudrois pour le moins, que ces exercices fuſſent des images de la guerre, & qu'on ſe batît tout de bon l'épée à la main, au lieu de s'amuſer à donner le croc-en-jambe à ſon compagnon.

SOLON. Il ſeroit trop cruel de ſe tuer, ſeulement pour l'exercice, & de priver l'Eſtat de braves hommes, qui pourroient rendre de bons ſervices dans l'occaſion. Pour ce qui eſt du prix qui eſt propoſé au vainqueur, je ne ſçay pourquoy tu fais ſi peu de cas d'eſtre proclamé victorieux en preſence de ſes citoyens, & de recevoir des loüanges & des aplaudiſſemens de tout le monde. Combien penſes-tu que ces acclamations excitent le courage de la jeuneſſe, & alument dans leur cœur le deſir d'honneur & de gloire? Que ne feront point pour la défenſe de leur Patrie, ceux qui prennent tant de peine pour une branche d'olivier? D'ailleurs, à ſe montrer ainſi nud aux yeux des autres, on en a plus de ſoin d'entretenir ſa force & ſa vigueur. Que dirois-tu, ſi tu voyois joûter publiquement des * coqs & des cailles, avec ordre aux jeunes gens de s'y trouver, pour redoubler leur courage par la veüe de ces petits animaux, qui combatent pour la gloire juſques au dernier ſoûpir; ou quand tu verras dans Lacedemone ce peuple belliqueux, courir aprés une balle, qu'on jéte au milieu de l'Amfithéatre, ou ſe partager en deux bandes dans un lieu qui eſt enfermé d'eau, & s'entrepouſſer juſqu'à ce que l'un ou l'autre bataillon ſoit enfoncé ou recogné juſques-là? Mais tu ſeras bien plus étonné, lorſque tu verras foüeter les jeunes garçons juſqu'au ſang ſur l'autel de Diane, en la preſence de leurs Peres & de leurs Meres, qui ne ſont pas là pour les plaindre, mais pour les encourager à porter conſtamment la douleur; afin que s'ils venoient jamais

* *Coqs contre coqs, & cailles contre cailles.*

à tomber entre les mains de leurs ennemis, la peur ne leur fît rien faire de lâche ni d'indigne de leur Patrie. Plusieurs donc meurent sous les coups de foüet pour ne point trahir leur gloire; & on leur a dressé des statües publiques pour recompense.

ANACARSIS. Mais Lycurgue se faisoit-il foüéter comme cela, quand il estoit jeune, pour s'exercer à la vertu; ou s'il a introduit ces coûtumes en un âge qui le métoit hors de danger?

SOLON. Il est vray qu'il estoit déja vieux, lors qu'il les a établies. Car ce ne fut qu'aprés avoir demeuré long-tems en Créte, pour aprendre celles de Minos, qui estoient estimées les meilleures.

ANACARSIS. Si ces coûtumes estoient bonnes, que ne les as tu donc suivies?

SOLON. Je me suis contenté de celles de mon païs.

ANACARSIS. Ce n'est pas cela; mais tu as veu combien il estoit ridicule de se faire du mal, pour s'empécher d'en avoir; & pour une douleur absente & incertaine, endurer des maux presens & certains, que le plus cruel Tyran ne feroit pas quelquefois soûfrir. Si je me trouve jamais à ces spectacles de Lacedemone, je t'asseure que j'en riray tout mon saoul, & que je diray bien des injures à ces bourreaux, qui traitent des enfans de bonne maison, comme des voleurs & des assassins. Leur Legislateur, à mon avis, avoit besoin d'un peu d'ellebore pour luy purger le cerveau.

SOLON. Ne dy pas cela d'un si grand homme; car quand tu seras à Sparte, on ne manquera pas de te satisfaire là dessus. Mais aprés t'avoir apris nos coûtumes, qui ne te plaisent pas trop, à ce que je voy, il est tems de te demander les tiennes, & comment vous instituez la jeunesse?

ANACARSIS. C'est sans l'outrager, ni faire mal à personne; mais il faudroit plus de tems pour t'entretenir de ces choses; & j'ay besoin même de quelque loisir pour m'y preparer. Remétons la partie à demain, puis qu'aussi bien il est déja tard.

DU

DU DEUIL.

Il se moque des extravagances qu'on fait dans le Deuil, plutôt par coûtume qu'autrement.

QU'IL y a de plaisir à considerer ce que les hommes font & disent dans le Deuil. Car ils trouvent toûjours ce qui leur est arrivé insuportable tant à eux qu'à ceux qui pleurent; & ceux qui les consolent, tâchent à montrer le contraire, quoy qu'ils flatent quelquefois leur passion, pour les contenter & gagner creance sur leur esprit. Mais voyons un peu ce que disent ceux qui s'affligent, aprés avoir exposé leur opinion touchant les morts; car cela fait partie de la Comedie. Le peuple abusé par les Poëtes, & particulierement par Hesiode & Homere, s'est persuadé qu'il y avoit là bas un lieu soûterrain, fort profond & tenebreux, quoy qu'il pense bien sçavoir ce qui s'y passe, où les morts sont retenus par des liens éternels & invisibles, sans que personne en ait jamais pû sortir, que quelques-uns, dans toute l'étenduë des siecles, encore a-ce esté par une grace particuliere, & pour des raisons tres-importantes. Car tout le päys est environné de grands fleuves, dont le nom même fait horreur. Le Styx, * le Flégéton, le Cocyte, sans parler d'Acheron, qui est un grand marais tout à l'entrée, qui exhale une vapeur si grossiere, que les ames mêmes des oiseaux ne sçauroient voler par dessus. On trouve d'abord à la descente, une porte de diamant gardée par Eaque, le cousin germain de Pluton, en la compagnie de Cerbére, qui est un chien à trois têtes, qui fait de grandes caresses à ceux qui entrent, mais qui aboye terriblement ceux qui en veulent sortir. Au delà du marais est un grand pré d'Asfodéle, à travers lequel passe le fleuve d'oubly, qui est le mortel ennemy de la memoire, si l'on en veut

* *Horreur, feu, plaintes, &c.*

croire ceux qui en ſont revenus, quoy qu'il ſoit aſſez étrange, comme ils ont pû s'en ſouvenir, aprés en avoir beu, & conter toutes ces choſes, qu'on ne ſçait que par leur raport. Dans ces lieux regnent Pluton & Proſerpine; l'une fille de Céres, qui a eſté enlevée, & emmenée là par force; & l'autre frere de Jupiter, qui a eu cét Empire pour ſon partage; & ſe nomme Pluton, qui ſignifie Richeſſe, à cauſe qu'il eſt riche en morts, comme m'a dit un homme qui le penſoit bien ſçavoir. Il a pour miniſtres les Peines, les Terreurs & les Furies, ſans parler de Minos & de Rhadamante, tous deux Candios qui rendent la Juſtice tres-ſéverement. Pour Mercure, il n'eſt là que comme un oiſeau de paſſage. Les gens de bien ſont envoyez aux Champs Eliſées, qui eſt un lieu de delices; & les méchans, en des cachots éternels; où ils ſont gênez & tourmentez; les uns dans le feu, les autres ſur des gibets ou ſur des roües. Celuy-cy pour ſon ſuplice, traîne un rocher, ou puiſe de l'eau dans une cruche percée; cét autre eſt rongé d'un Vautour, ou meurt de ſoif, ſans pouvoir ſe deſalterer, quoy qu'il ſoit dans l'eau juſqu'au col. Le reſte qui n'a fait ni bien ni mal, ſe proméne dans le pré que j'ay dit, où il eſt nourry des viandes qu'on porte aux morts, & des effuſions que l'on fait ſur leurs ſepulcres; quoy qu'aprés tout, ce ne ſoient plus que des ombres qui n'ont que la figure du corps, & qui s'en vont en fumée, lors qu'on les touche. Cependant, les pôvres gens qui n'ont ni parens, ni amis courent fortune là-bas de mourir de faim, parce que perſonne ne les aſſiſte. Ces choſes & autres ſemblables, ont télement pris creance parmy le peuple, qu'on met une piece d'argent * en la bouche de ceux qui meurent, pour payer le Batelier; ſans conſiderer ſi c'eſt une monnoye qui ait cours dans le päys; joint qu'on feroit mieux, à mon avis, de ne rien donner, afin qu'on fût contraint de les renvoyer icy. Aprés cette ceremonie, on lave le corps du défunt; comme s'il n'y avoit point d'eau là-bas, ou qu'il deût aſſiſter

* *Obole, qui eſt un tarolus.*

assister à quelque festin en arrivant ; Car outre cela on le parfume, on le couronne de fleurs, on l'habille de ses plus beaux habits, soit qu'on ait peur qu'il meure de froid en chemin, ou qu'on ne le traite pas selon sa condition. Tout cela est acompagné de plaintes & de regrets, de larmes & de sanglots, pour répondre à un maître de ceremonie qui preside à l'action, & qui raporte d'un ton lugubre, les anciennes calamitez, pour faire pleurer si l'on n'en avoit point d'envie. Les uns donc s'arrachent les cheveux, les autres se frapent l'estomac, ou s'égratignent le visage. Il y en a qui déchirent leurs habits, & qui métent de la poussiere sur leurs têtes, ou qui se couchent par terre, & se heurtent contre les murailles ; si bien que le mort est le plus heureux de toute la bande ; Car tandis que ses amis & ses parens se tourmentent, il est placé en quelque lieu éminent, lavé, nétoyé, parfumé & couronné, comme s'il vouloit aler en compagnie. En-suite, son Pere ou sa Mere s'il en a, sortent de la troupe & le viennent embrasser, avec des lamentations si ridicules, que cela seroit capable de le faire crever de rire, s'il avoit quelque sentiment. Car ils luy diront, par exemple, d'une voix dolente & d'un ton lugubre ; Ha ! mon cher fils, pourquoy és-tu mort ? c'estoit à moy d'aler le premier ; Tu as esté bien pris sur le vert, & cueilly en la fleur de ton âge ; sans avoir goûté des plaisirs du monde, & des douceurs du mariage, & sans avoir laissé des enfans qui te ressemblent. On ne te verra plus joüer avec tes petits camarades, ni boire & manger avec eux ; c'est ainsi qu'il parle, & comme si l'on avoit besoin de vivres là-bas, & qu'on deût mourir de faim, faute d'en avoir. Il y en a qui à la mort de leurs parens, égorgent leurs chevaux & leurs esclaves, pour les aler servir en l'autre monde ; & brûlent ou enterrent avec eux ce qu'ils ont de plus precieux, comme si cela leur devoit estre fort utile. Cependant, tout ce que ces gens-là disent, ce n'est, ni pour les morts, qui ne les sçauroient entendre, quand ils crie-

roient dix fois plus-haut ; ni pour eux-mêmes ; car il suffiroit de parler tout bas, ou de le penser sans le dire, si bien qu'il ne reste, sinon que ce soit par coûtume, ou pour les autres, de peur qu'on ne les croye sans amitié, & sans sentiment pour leurs proches. Car du reste, ils ne sçavent ni où le défunt est alé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort. Au contraire, tout bien consideré, ils trouveroient peut-estre qu'il luy estoit avantageux de mourir. S'il les entendoit donc, voicy ce qu'il pourroit dire. Qu'avez-vous tant à pleurer, pôvres gens, & à vous tourmenter pour moy qui suis plus-heureux que vous ? Voudriez-vous que j'eusse vécu jusqu'à un âge décrépit, pour estre à charge à mes amis & à ma famille, & en risée aux autres, aprés avoir perdu tous les sens, & soufert mile afflictions durant la vie ? Vous regrétez de ce que je ne pourray plus ni manger ni boire ; Mais n'est-il pas plus avantageux de n'avoir plus besoin de boire ni de manger ? Vous feriez donc mieux de crier ; Ha ! mon fils, Tu ne seras plus sujet aux infirmitez de la vie ! Tu ne seras plus tourmenté de froid ni de chaud, de soif ni de faim ! Tu n'aprehenderas plus les menaces d'un Tyran, ni les embûches d'un ennemy ! Tu ne seras plûs tyranniſé des passions, ni travaillé des débauches de la jeunesse, & ne craindras plus les douleurs ni les tourmens de la vieillesse ! Ces plaintes, à vôtre avis, ne seroient-elles pas plus justes, & moins ridicules ? Il pourroit encore ajoûter ; Est-ce que les tenebres où je suis vous font peur, & que vous aprehendez que je ne sois suffoqué par la pesanteur de mon sepulcre ? * Mais un mort n'a rien à craindre, puisqu'il ne sçauroit plus mourir ; & mes yeux pourris ou brûlez n'ont plus besoin de voir la lumiere. D'ailleurs, quand je serois miserable, à quoy me serviroient toutes vos plaintes & tous ces coups donnez contre l'estomac, à la cadence des instrumens, & cette tombe couronnée, & ces effusions & ces lamentations de femmes ? Croyez-vous que ce vin que vous répandez, descende jusqu'aux enfers, & soit encore bon

* Ou, étouffé dedans.

bon à boire en l'autre monde? Car pour les beſtes que vous brûlez en ſacrifice, une partie s'en va en fumée, & le reſte n'eſt que cendres, qui ſeroit un fort mauvais aliment. Il y a donc long-tems qu'il me prend envie de rire de tout ce que vous faites; mais ce linge dont vous m'avez embeguiné, m'en empéche. Si le mort reſſuſcitoit à vôtre avis, n'auroit-il pas plus de raiſon de dire cela, que les parens qui le pleurent n'en ont de dire ce qu'ils diſent? Voilà donc les plaintes qu'on fait pour les morts, qui ſont ſemblables par tout; mais les ſepultures ſont differentes, ſelon les diverſes nations. Car les uns les brûlent ou les enterrent, les autres les enbaument ou les mangent. J'ay aſſiſté à des feſtins en Egypte, où l'on les place au bout de la table; & quelque fois un homme par neceſſité, preſte la carcaſſe * de ſon Pere ou de ſa Mere, pour ſervir à cét uſage. Pour les monumens, les colonnes, les inſcriptions, & les pyramides, y a-t-il rien de plus inutile & de plus ridicule? Il y en a qui celebrent des jeux à la memoire du défunt, & qui font des oraiſons funebres ſur ſon ſepulcre, comme ſi cela luy devoit ſervir là bas de certificat & d'atteſtation de vie & mœurs. Aprés tout cela, on traite l'aſſemblée, où les amis vous conſolent & vous convient à manger. Juſques à quand, diſent-ils, voulez-vous pleurer un mort? Vous ne le rapellerez pas en vie par vos larmes. Vous voulez-vous faire mourir pour deſeſperer vos amis, & laiſſer vos enfans orfelins? Il faut pour le moins manger, quand ce ne ſeroit que pour faire durer vôtre dueil. A la fin vous vous laiſſez vaincre aprés beaucoup de reſiſtance, quoy que vous mouriez de faim, parce qu'il y a trois jours que vous n'avez mangé. Voilà une partie des choſes qu'on fait dans le deuil, & d'autres encore plus ridicules, tant par une mauvaiſe coûtume, que par une fauſſe opinion que la mort eſt mal.

* Quelle corps ſeché.

L'ORA-

L'ORATEUR RIDICULE.

C'eſt proprement une Satyre contre quelque particulier qui l'avoit offenſé, qu'il traite de ridicule, prenant le contrepié de la veritable Eloquence pour décrire la ſienne.

JE te loüe, mon fils, d'avoir de la paſſion pour l'Eloquence. Car qu'y a-t-il de plus grand & de plus divin, que de ſçavoir gouverner les hommes, les regir par le diſcours, & ſe faire obeïr ſans garde ni ſentinéle? Mais pour en venir là, il faut beaucoup de tems & de peine. Tu ne dois pas pourtant perdre courage, pour la grandeur de l'entrepriſe: au contraire, il faut réveiller tes forces, pour vaincre les difficultez qui ſe preſentent; & conſiderer combien de gens ſe ſont rendus illuſtres par là, qui n'eſtoient rien auparavant. D'ailleurs, je ne te conduiray pas par un chemin rude & épineux, mais par de beaux lieux & d'agréables valons; où tu trouveras du frais & de l'ombre, tandis que les autres grimperont en vain par des rochers & des precipices. Ces promeſſes ſont grandes, mais veritables, car ſi Héſiode pour avoir mâché quelques fueilles de laurier ſur la montagne d'Hélicon, de ſimple berger, devint grand Poëte, pourquoy l'Eloquence coûtera-t-elle plus à aquerir? veu qu'elle le cede beaucoup à la Poëſie, tant pour la grandeur des figures, que pour la majeſté de l'expreſſion. Il faut que je te conte à ce propos, ce qui arriva à Alexandre, lors qu'aprés la journée d'Arbelles, il ſe vit maître de l'Aſie. Car comme il vouloit établir des Courriers par tout pour envoyer ſes ordres plus promptement; & eſtre averty plutôt de ce qui ſe paſſoit dans ſon Empire; un marchand Fénicien luy propoſa de percer quelques montagnes, * pour faciliter le chemin de Perſe en Egypte, qui eſtoit fort long, & où l'on ne pouvoit aler qu'avec beaucoup de

* *Ou, traverſer.*

de tems & de peine, à cauſe des grands détours qu'il faloit prendre. Mais comme pluſieurs choſes paroiſſent incroyables d'abord, qui ne le ſont pas en effet, Alexandre ne goûta pas cét avis, quoy qu'il fût preſſé de donner ordre aux affaires de l'Egypte; mais l'experience a fait voir depuis qu'il eſtoit tres-bon. Ne rejéte donc pas le mien, & ſage aux dépens d'Alexandre, croy que je te puis faire traverſer ſans peine tous les obſtacles qui ſont ſur le chemin de l'Eloquence, & te rendre en peu de tems grand Orateur. Mais je te veus décrire premierement le päys où tu dois aler, & t'en dreſſer la figure. l'Eloquence habite ſur une haute montagne, dans une pompe & une majeſté extraordinaire; car elle tient d'une main une corne d'abondance pleine de toutes ſortes de fruits & de fleurs; & de l'autre, la gloire, la puiſſance & les richeſſes, ſans parler des loüanges & des aplaudiſſemens, qui l'environnent, comme autant de petits Cupidons, ou comme ces enfans qui ſe joüent autour du Nil, ſi jamais tu l'as veu comme on le peint monté ſur un crocodile ou ſur un cheval marin. Imagine-toy que tu és l'un des courtiſans de cette Belle, ou plutôt l'un de ſes galans qui la recherche en mariage, pour joüir de ſa beauté & de ſa gloire. Lors que tu aprocheras de ſa demeure, tu perdras courage comme les ſoldats d'Alexandre, à la veüe du rocher de Aorne; car elle eſt teinte tout autour de roches affreuſes. Mais enfin, aprés avoir bien tournoyé, tu trouveras deux chemins, l'un qui n'eſt qu'un petit ſentier taillé dans le roc, par où eſt monté Demoſthene & les autres grands Orateurs de l'antiquité, mais qui eſt maintenant deſert, & tout couvert de ronces & d'épines; l'autre large & fleury, par où montent les Orateurs modernes. J'ay eſté ſi mal-heureux que de prendre le premier, pour n'avoir découvert l'autre que fort tard; ce qui m'a donné beaucoup de peine inutilement. Car je croyois le Poëte, qui dit, Que les biens proviennent des maux, & que les roſes ſe cueillent ſur des épines; mais j'ay trouvé au contraire, que

pluſieurs

plusieurs ont aquis beaucoup d'estime & de reputation, sans jamais avoir travaillé; & qu'ils triomfent maintenant sur le char de l'Eloquence, pour avoir sçeu bien choisir d'abord. Je sçay bien que du commencement tu ne sçauras lequel prendre de ces deux chemins, n'ayant pas assez de resolution pour quiter la trace des anciens, & estant charmé d'autre côté, par l'invention des autres. D'ailleurs, tu rencontreras au bas du roc, un homme fort & robuste, mais d'une mine grave & severe, qui s'offrira à toy pour guide dans ce chemin rude & épineux, où l'on voit encore les vestiges de Platon & de Demosténe, & te dira que si tu le quites, tu tomberas dans des abîmes & des precipices. Il te donnera à imiter les harangues des anciens Orateurs, qui sont mâles & nerveuses, & où tous les pas sont marquez; & tu diras que tu ne peus reüssir autrement, ni arriver où tu pretens; qu'aprés beaucoup de tems & de peine; ce qui te desesperera d'abord, car il ne parlera que de lustres & d'Olympiades, & non de mois ni d'années; & ne te demandera pas peu aussi pour te montrer le chemin. Voilà ce que te dira ce vieux réveur avec sa mine renfrognée, qui ne te proposera pour exemples que des morts & de vieilles Pancartes; sans considerer que cela estoit bon sous le regne de Filippe & d'Alexandre, dont la puissance estoit formidable à la Grece; mais que nous joüissons maintenant d'une paix profonde, & sommes aussi éloignez de leurs mœurs que de leurs tems. Si tu me veus croire, tu quiteras ce bon-homme & son chemin raboteux, par où tu n'arriverois que bien tard, & prendras l'autre qu'on a découvert depuis peu, qui est plus aisé & plus batu. Tu trouveras à l'entrée un homme de bonne mine, vêtu à la mode, avec une contenance lascive, & un port effeminé, qui te conviera à le suivre, en se gratant la tête du bout du doigt, & passant sa main dans ses cheveux. Pren garde de ne le pas rebuter, car c'est un tresor qui s'offre à toy, & le favory d'Apollon & des Muses. Mais que dis-je, il n'aura pas plutôt

plutôt ouvert ſa bouche de roſes, que tu ſeras charmé de la douceur de ſon Eloquence, & jureras qu'il n'a eſté nourry que de Nectar & d'Ambroſie. Si tu le ſuis, tu deviendras en moins de rien tres-celebre, & comme luy, tu regneras dans les aſſemblées. Tu ne manqueras donc point d'ajoûter foy à ſes preceptes; mais il vaut mieux les entendre de ſa bouche, de peur que je ne les puiſſe raporter ſi bien que luy. Il te dira d'abord avec un ſouris, en paſſant la main ſur ton front, & radouciſſant ſa voix, Eſt-ce l'Oracle d'Apollon, mon fils, qui vous a envoyé vers le plus grand des Orateurs, comme il envoya autre-fois Cerefon vers le plus grand des Filoſofes; * ou ſi vous y avez eſté conduit par la foule & porté ſur l'aîle de la Renommée. Mais quoy qu'il en ſoit, je vous feray voir que j'ay le même avantage ſur les autres, que la trompéte a ſur la flûte, & la cigale ſur les abeilles; car il parle de ſoy avec grande modeſtie. Pour devenir donc Orateur, ajoûta-t-il, vous n'avez qu'à ſuivre mes pas, & à faire ce que je vous diray. Premierement, je me moque du ſçavoir & de l'étude; l'Eloquence eſt quelque choſe au delà, & il n'eſt pas ſi neceſſaire d'eſtre ſçavant que d'eſtre hardy, & bânir cette ſôte pudeur qui donne mauvaiſe opinion de ſoy. En un mot, pour eſtre bon Avocat, auſſi bien que bon Courtiſan, il faut eſtre un peu effronté, & ſe ſouvenir que la reſolution n'eſt guere plus neceſſaire à la Guerre qu'au barreau. Car pourveu que vous parliez d'un ton de commandement, & que vous ayez la démarche fiére, l'habit magnifique, la ſuite de même, il faut croire que tout ira bien. Aprés avoir eu ſoin de ſon habit & de ſa mine, il faut toûjours tenir à la main un livre, comme ſi l-on étudioit quelque choſe, quoy qu'on ne faſſe rien moins que cela; Avoir à commandement de beaux mots, & des fraſes à la mode, pour ſe faire admirer: En faire même de nouvéles; ſans ſe ſoucier de celuy, qui dit à l'Empereur qu'il n'avoit pas droit de faire un mot. Que ſi on les rebûte, ou quelqu'autre choſe ſemblable

* Socrate.

blable que vous voudrez introduire, ne manque pas d'avoir tout prêt le nom de quelque ancien Poëte ou Orateur pour l'autoriſer, quand il n'en auroit jamais parlé. Du reſte, ne vous amuſez point à l'Eloquence froide & ſurannée de Platon, d'Iſocrate & de Demoſthéne, mais ayez toûjours devant les yeux celle des modernes, qui eſt plus mignarde & plus polie; & lors qu'il vous faudra haranguer, ne ſoyez point en peine de traiter vôtre ſujet, mais parlez indifferemment de tout, ſans avoir égard à l'ordre ni à la matiere. C'eſt aſſez que vous ne demeuriez pas court. Sur tout ne manquez pas dans Aténes d'alleguer les coûtumes des Indes ou d'Egbatane; car c'eſt le moyen de ſe faire admirer. * Ayez toûjours à la bouche Marathon & Cynégire: Percez le mont Athos, enchaînez l'Helleſpont, obſcurciſſez le Soleil des fléches des Perſes, tariſſez les fleuves de leur multitude, pourſuivez Xerxés, ſoûtenez Leonidas, liſez les caracteres ſanglans d'Othryade. Ne parlez que de Salamine, d'Artemiſe & de Platées. Enchaſſez par tout ces beaux mots & ces belles fraſes dont j'ay parlé, comme autant de pierreries. Ne vous expliquez que par figure, avec quelque ſerment ou quelque exclamation. Repetez ſouvent, *Meſſieurs*, d'un ton harmonieux & muſical. Crachez en parlant, frapez-vous ſur la cuiſſe, carrez-vous en marchant, parlez en chantant, rompez vous la tête & aux autres à force de crier. Que ſi l'on vous fifle, ou qu'on ne vous vueille pas écouter, rabroüez les auditeurs, & arrêtez ceux qui voudront ſortir. Reprenez toûjours les choſes des leur origine, & remontez, s'il ſe peut, juſqu'à la guerre de Troye, & au déluge de Deucalion. Car peu de gens apercevront vos defauts, & ceux-là ſe tairont par modeſtie. Que s'ils en parlent, on croira que c'eſt par envie, & vous aurez toûjours l'approbation du peuple, qui admire tout ce qu'il n'entend point; & qui croit qu'on dit des merveilles, lors qu'on les prononce hardiment. D'ailleurs, la promptitude donne l'admiration, ou ſert d'excu-

* *Choſes illuſtres de l'Hiſtoire Greque.*

d'excuſe ; au lieu qu'on atand quelque choſe de grand d'un homme qui eſt preparé. C'eſt pourquoy je vous déconſeille la meditation, tant en vos écrits qu'en vos harangues. Que ſi vous demeurez court, il faut donner ordre que vos amis ménent du bruit, ou faſſent quelqu'autre choſe, pour avoir le tems de ſonger à ce que vous avez à dire. Car ce n'eſt pas un petit ſecret d'entretenir une cabale, qui rabille nos defauts & celebre nos avantages, & qui nous aplaudiſſe à la fin, pour ſervir d'exemple aux autres, & nous acompagne en foule à la ſortie. Ne manquez pas vous-même de celebrer vos loüanges, & quand vous aurez harangué, raportez les plus beaux endroits de vôtre harangue, pour faire voir l'avantage que vous avez ſur les anciens. Mais j'ay penſé oublier le principal, qui contribüera le plus à vôtre gloire, c'eſt de n'eſtimer que ſoy-même ; & ſi les autres diſent quelque choſe de bon, de crier qu'ils l'ont dérobé. Arrivez toûjours le dernier dans une aſſemblée, parce que cela ſert à ſe faire remarquer ; & tandis que chacun eſt en atante, dites quelque choſe qui faſſe dreſſer l'oreille aux aſſiſtans, & perdre créance à celuy qui doit parler. Il ne faut pas faire beaucoup de geſtes, car cela eſt bas ; ni ſe lever qu'une ou deux fois, pour ne point témoigner trop d'action. Il ſe faut toûjours moquer de ce que les autres diſent ; car il y a mile occaſions de médire, pourveu que la calomnie ſoit delicate, & qu'on ait de l'audace & de l'aſſurance pour la debiter. Voilà ce qu'on doit faire en public, tandis qu'en particulier on paſſe le tems dans les jeux & la débauche, en feignant toûjours d'avoir quelque bonne fortune, & tâchant de ſe mêtre bien avec les Dames ; car cela ſert à donner de la reputation. Si vous vous apliquez de bonne-heure à toutes ces choſes, vous reüſſirez parfaitement ; & il n'eſt pas beſoin de dire ce qui vous en reviendra. Car vous ſçavez ce que j'eſtois, & ce que je ſuis devenu ; Comme je ſuis nai de bas lieu, & que j'eus bien de la peine à me faire valoir

d'abord par quelque agréément que j'avois, & enſuite par les bonnes graces d'une vieille dont la faim me faiſoit trouver les careſſes agréables, quoy qu'elle n'eût plus que quatre dents ; encore eſtoient-elles ratachées avec des filets d'or. Cependant, j'aurois eſté ſon heritier, ſans un coquin de valet qui m'accuſa d'avoir acheté du poiſon, pour m'en défaire plutôt. Elle me chaſſa donc honteuſement, & me reduiſit à faire le métier d'Avocat, par le moyen duquel je ſubſiſte, en faiſant ſemblant d'avoir cônoiſſance avec les Juges, & trahiſſant mes parties. Car quoy que cela me faſſe paſſer pour un méchant homme, cela ſert toûjours à me faire craindre, & empêche qu'on ne s'oſe attaquer à moy. Du reſte, bien que je ne remporte pas ſouvent la victoire, je ne laiſſe pas de couronner ma porte de feſtons pour entretenir ma reputation, & tromper ceux qui n'en ſçavent rien. Voilà l'Eloqûence que je vous propoſe, dont je ſuis un vivant exemple, comme eſtant parvenu par là. Ce ſont-là à peu prés les paroles que te dira ce galant-homme ; & ſi tu le crois, tu reüſſiras comme luy, ſans avoir beſoin pour ſubſiſter, de faire la cour aux vieilles ; mais tu obtiendras en mariage l'Eloquence, & ſeras porté ſur le char aîlé de Platon ; ſi bien qu'il te ſiérra mieux de parler de toy, qu'à luy de Jupiter. Mais pour moy, qui ſuis trop timide & trop retenu, je ne ſçaurois me rendre illuſtre par cette voye ; & je te cederay cét honneur, auſſi bien qu'à ton maître. Que dis-je, j'y renonce déja, & je t'abandonne le prix de la courſe, pourveu que tu avoües, que ce n'eſt pas pour avoir eſté plus vîte que moy, que tu m'auras devancé ; mais pour avoir pris le plus court chemin.

LE MENTEUR, OU L'INCREDULE.

DIALOGUE DE FILOCLE'S ET DE TYQUIADE.

Il se moque des contes que l'on fait des apparitions & des esprits, & accuse la Magie de fausseté & d'imposture.

TYQUIADE. D'Où vient ; Filoclés, que la plûpart des hommes aiment à mentir, & ne se contentent pas de debiter des mensonges, mais sont bien aises d'en entendre ; & triomfent, quand on les entretient de fornétes, ou qu'ils en content eux-mêmes ?

FILOCLES. Quelques-uns le font pour le profit.

TYQUIADE. Je ne parle pas de ceux-là, & j'excuse même ceux qui mentent pour éviter quelque danger, comme fit Ulysse, ou pour faire quelque fortune ; sans parler des mensonges loüables qui se font pour tromper son ennemy. Mon étonnement est d'en voir, qui aiment le mensonge pour luy-même, & sans qu'il leur en reviéne ni profit ni honneur.

FILOCLES. Y a-t-il des gens assez extravagans pour cela ?

TYQUIADE. Plusieurs ; & de tres-grands personnages, qui ne se plaisent pas seulement à tromper les autres, mais à se tromper eux-mêmes ; ce qui me donne de l'étonnement, mélé de quelque indignation. Car, pour ne rien dire des Poëtes, n'avons-nous pas des Historiens, comme Ctésias & Herodote, qui non contens d'abuser ceux de leur siecle, ont voulu consigner leurs Fables à la posterité ? Mais je ne puis soufrir dans les Poëtes mêmes, de voir que Saturne châtre son pere, que Prometée est ataché

* *Le Ciel.* en croix, que les Géans font la guerre aux Dieux ; * ſans parler de la Tragedie des enfers, & des diverſes metamorfoſes de Jupiter, & une infinité d'autres ſemblables. Ajoûtez à cela les Chimeres, les Gorgones, les Cyclopes, & autres pareilles réveries, pour faire peur aux petits enfans. Encore paſſe pour les Poëtes, & les anciens Hiſtoriens, qui n'avoient rien de meilleur à nous debiter ; Mais que dirois-tu de voir mentir des nations toutes entieres, comme les Candios lors qu'ils montrent le ſepulcre de Jupiter, & les Aténiens quand ils diſent qu'Eriſton & leurs predeceſſeurs nâquirent de la terre, comme ſi c'eſtoient des chous, encore les faudroit-il ſemer ? Les Tébains ſont encore plus extravagans, qui ſe font venir des dents d'un ſerpent. Cependant, ceux qui ne croyent pas ces choſes & autres ſemblables, paſſent pour impies, comme s'ils s'ataquoient aux Dieux, & qu'ils doutaſſent de leur pouvoir, tant le menſonge a trouvé de creance parmy les hommes. Pour moy, je le pardonne aux villes qui le font pour rendre leur origine plus Auguſte ; mais de voir des Filoſofes qui travaillent à la recherche de la verité, ſe plaire à conter & à entendre des fables, comme ſi c'eſtoient des veritez infaillibles, c'eſt ce que je ne puis comprendre, & que je trouve tout à fait ridicule & inſuportable. Car je viens tout preſentement de chez Eucrate, où j'ay oüy dire tant de fadaiſes, que j'ay eſté contraint de ſortir, parce que cela me faiſoit mal au cœur.

FILOCLES. Tu m'étonnes ; car je l'ay toûjours pris pour un homme ſage, qui ne voudroit pour rien du monde mentir, ni ſoufrir qu'on mentît en ſa preſence.

TYQUIADE. Si tu ſçavois les ſôtiſes qu'il a dites, & comme il les a aſſurées, juſqu'à prendre ſes enfans à témoin, tu perdrois bien la bonne opinion que tu as de luy. Pour moy, je le regardois entre deux yeux, comme s'il fût devenu foû ; & quelquefois je le prenois pour un impoſteur, & m'étonnois qu'il

qu'il nous eût imposé si long-tems avec sa mine grave & severe.

FILOCLES. Mais encore, que disoit-il? car je voudrois bien sçavoir les impostures qu'il cachoit sous une si grande barbe?

TYQUIADE. J'avois coûtume de l'aler voir de tems en tems, lors que j'estois de loisir; & ayant apris qu'il estoit malade, & qu'un de mes amis avec qui j'avois quelque affaire, estoit chez luy, j'y suis alé pour les voir tous deux; & en arrivant j'ay trouvé que mon amy n'y estoit plus, mais en sa place il y avoit bonne compagnie. Car le Filosofe Péripatéticien Cleodéme y estoit, avec le Stoïcien Dinomaque, & Ion le Platonicien, qu'on croit seul avoir pénétré dans les secrets de son maître; Tous chefs de secte, & autant de lumiéres de vertu & de doctrine, dont la présence seule devroit écarter le mensonge. Le malade commençoit à se mieux porter, sa fluxion estant tombée sur les jambes; & chacun se méloit de luy donner quelque recette, comme on a de coûtume. Aprés l'avoir salüé, & m'estre excusé à l'ordinaire de ne l'avoir pas visité plutôt, sur ce que je ne faisois que d'aprendre son indispotion, Il me dit d'une voix assez basse, que je me misse sur son lit, ce qui m'étonna, parce qu'en entrant je l'avois trouvé qui parloit avec grande action; & comme je luy eux obey, prenant bien garde à ne point toucher à ses jambes, Cleodéme poursuivant son discours; En levant, dit-il, de la main gauche la dent d'une beléte qui ait esté tuée de la sorte que je viens de dire; & la liant dans la peau d'un lion nouvélement écorché, puis en entortillant vos jambes, la douleur s'apaisera aussi-tôt. Ce n'est pas dans la peau d'un lion, reprit Dinomaque, qu'il faut entortiller cette dent, mais dans celle d'une jeune bîche; ce qui est plus probable à cause de la viteſſe de cét animal, quoy que le lion ait plusieurs autres perfections. Car sa graisse, jointe à son pié droit & aux poils de son menton, a de grandes vertus, pourveu qu'on sçache les

paroles qu'il faut dire ; mais cela ne ſert de rien à la goute. J'ay crû autre-fois comme vous, repartit Cleodéme, que la biche eſtoit plus propre à cela que le lion ; mais un Afriquain me dit une raiſon qui me fit rendre ; c'eſt que les lions prénent les cerfs, qui eſt une marque qu'ils ſont plus vîtes qu'eux, & la compagnie aplaudit à cette raiſon. Eſtes-vous ſi fous, leur dis-je, que de croire qu'on puiſſe guérir un mal, de paroles, ſi ce n'eſt un mal d'eſprit, & que des remédes ſi extravagans ayent eſté deſtinez par la Nature qui eſt ſi ſage, à la guériſon des maladies ? Alors ils ſe prirent tous à rire de mon ignorance, bien que le Médecin * qui eſtoit préſent, témoignât d'eſtre de mon avis pour ſe venger, à ce que je croy, de ce qu'ils condamnoient le ſien, qui eſtoit de diminuer les forces du malade en luy ôtant le vin, & ne le nourriſſant que d'herbages. En-ſuite, Cleodéme me dit en ſoûriant ; Quoy Tyquiade ! tu ne crois pas que le remede que nous avons dit, puiſſe guerir la goute ? Non, dis-je, quand on enfermeroit une douzaine de belétes dans la peau d'un lion, fut-ce celuy de Némée, veu que le lion même eſt tourmenté de ce mal, & a quelquefois bien de la peine à marcher. Tu ne ſçais donc pas, reprit Dinomaque, qu'on charme tous les jours la fiévre, qu'on enchante les ſerpens, & qu'on guerit les maladies avec des paroles que les vieilles ſçavent. L'un eſt auſſi incertain que l'autre, repliquay-je ; & juſqu'à ce qu'on m'ait fait voir que la fiévre a des oreilles pour entendre ce qu'on luy dit, je prendray cela pour des contes de vieille. Il ſemble à t'oüir parler, ajoûta Dinomaque, que tu ne crois pas ſeulement qu'il y ait des Dieux, ou que tu doutes de leur puiſſance. Nullement, luy dis-je, il ſe peut bien faire qu'il y en ait, & que tout cela ne ſoit que fables. Pour moy, je révére leur pouvoir, & admire tous les jours les merveilles qu'ils operent dans la Nature, par le moyen des remedes qui ſont deſtinez pour cela. Mais Eſculape & ſes deſcendans ne gueriſſoient pas les maladies avec la peau d'un lion & les

* *Antigenes.*

les dents d'une beléte, ni en murmurant des paroles, mais en apliquant des remedes salutaires. Laissez-là cét incredule, dit Ion, pour oüir ce que j'ay veu en ma jeunesse. On vint dire un jour à mon pere, que son vigneron se mouroit de la morsure d'une vipere; & là dessus on vit entrer ses camarades qui le portoient à demy-mort sur un petit lict, ayant le corps tout enflé & tout livide. Comme mon pere pleuroit de le voir en cét estat, un de ses amis qui estoit present; Ne crain rien, dit-il, je te vay querir un Caldéen qui le guerira. Pour le faire court, le Caldéen vint, qui le guerit, avec des paroles, en pendant à son pié une pierre tirée du sepulcre d'une vierge. Aussitôt le malade chargea son petit lict sur ses épaules, & s'en retourna travailler à la vigne, où il avoit esté mordu. Pour comble de merveilles, ce Magicien alant le matin à la campagne, fit un grand cerne qu'il purifia avec une torche & du soufre, puis faisant trois tours, & prononçant sept noms d'un vieux livre, il y fit venir tous les serpens de la contrée, à la reserve d'un vieux dragon, qui ne se pouvoit presque plus traîner de vieillesse, ce qui l'empéchoit d'obëir. Alors le Magicien en colere commanda au plus jeune de l'aler querir, ce qu'il fit; & lors qu'ils furent tous arrivez, il ne fit que soufler dessus, & les consuma en un instant; ce qui nous remplit tous d'admiration. Le jeune serpent, luy répondis-je, amena-t-il ce vieux dragon par dessous les bras, ou s'il s'apuyoit sur un bâton, parce qu'il ne se pouvoit plus soûtenir. Tu te moques, reprit Cleodéme, & j'ay esté quelque tems comme toy que je ne voulois rien croire, jusqu'à ce que je vis ce Magicien du Septentrion, voler & marcher sur les eaux, ou bien à travers le feu, avec des Garbatines, qui est la chaussure du païs. * Je ne parle point de chasser les démons, ressusciter les morts, faire descendre la Lune en terre, & remonter Proserpine des enfers, parce que c'estoient des choses ordinaires. Mais je vous diray ce que je luy ay veu faire à Glaucias. Ce jeune

* *Peaux de bestes nouvelement écorchées.*

homme aprés la mort de son pere, devint extrémement amoureux de Chrysis, la fille de Déménet; & comme il estoit mon disciple; il me découvrit sa passion. J'en fus bien fâché, car il étudioit fort bien; & à l'âge de dix-huit ans sçavoit une grande partie de la Filosofie d'Aristote. Mais voyant que je ne le pouvois détourner de cét amour, je luy amenay ce Magicien, à qui je donnay cent francs pour faire quelques sacrifices, & luy en promis quatre fois autant; si Glaucias pouvoit joüir de sa maîtresse. Au croissant donc de la Lune, qui est le tems le plus propre pour cela, il fit une fosse sur le minuit, dans le logis de Glaucias, où aprés avoir prononcé quelques paroles, aparut prémiérement le pere, qui estoit mort, il y avoit sept mois, & qui se mit fort en colére contre son fils: mais à la fin il se rendit à sa passion. En-suite, vint Proserpine qui menoit Cerbére en lesse: puis la Lune, qui est un monstre à plusieurs formes, & qui n'est jamais en même estat. Aprés cela le Magicien fit un petit Cupidon de terre, & luy commanda d'amener Chrysis. Ce Cupidon s'envole aussi-tôt; & au bout de quelque tems on oüit Chrysis fraper à la porte, vaincüe par la violence de son amour; & en entrant elle vint sauter au cou de Glaucias, & demeura avec luy jusques au jour. Alors tous les fantômes disparurent, & elle se retira. Si tu avois veu cela, ajoûta-t-il, tu ne douterois plus de la force des paroles. Il est vray; luy dis-je, que je le croirois, si je l'avois veu; mais jusques-là vous me permétrez d'en douter; outre que je cônois Chrysis pour une Courtisane assez facile, dont on peut faire tout ce qu'on veut pour peu de chose, sans qu'il soit besoin de faire descendre la Lune en terre, ni remonter Proserpine; car elle acourt au son de l'argent, comme les démons s'enfuient au bruit de l'airain. Mais je m'étonne qu'avec un si beau secret, ce Magicien ne se rend le plus heureux homme du monde, sans avoir besoin de chercher sa vie. Tu és insuportable, dit Ion, de ne vouloir rien croire; mais

mais que répondrois-tu à ceux qui chaſſent les diables, & qui gueriſſent les démoniaques avec des paroles? Tout le monde conoît ce Syrien de la Paleſtine, qui pour de l'argent délivre les lunatiques & les poſſedez. Car tandis qu'ils ſont couchez par terre, qu'ils roulent les yeux, & qu'ils écument, il interroge le démon, qui luy répond en Grec ou en autre langue, ſans que le patient remüe les lévres, tant que le démon eſt contraint de ſortir par la force de ſes conjurations & de ſes menaces, & j'en ay veu ſortir un qui eſtoit tout noir & enfumé. Je ne m'étonne pas, luy dis-je, que tu voyes ces choſes, veu que tu aperçois les idées, * qui ſont d'une nature bien plus ſpirituéle & plus inviſible. Comme s'il eſtoit ſeul qui eût veu des demons, reprit Eucrate, & qu'on n'en rencontrât pas à toute heure de jour & de nuit. J'en ay veu cent fois en ma vie, & du commencement j'en avois peur; mais maintenant, j'y ſuis tout acoûtumé; Sur tout, depuis qu'un Arabe m'a donné un anneau du fer d'une croix, & qu'il m'a apris une oraiſon où il entre pluſieurs noms, mais tu ne croiras pas cela, non plus que le reſte. Je n'ay garde de démentir, luy dis-je, un ſi venerable vieillard, & particulierement chez luy, où chacun a la liberté de dire ce qui luy plaît. Tous mes gens, reprit-il, te diront, depuis le plus petit juſqu'au plus grand, comme une de mes ſtatües s'aparoît à eux toutes les nuits. Laquelle, luy dis-je? Cette belle répondit-il, qui eſt de la main de Démétrius: & qu'on voit ſous le porche en entrant. Eſt-ce le Diſcobole, luy repartis-je, qui ſe panche pour jéter le palay, & ſe tourne un peu vers celuy qui le porte, pour le prendre de ſa main, tandis que l'autre ſe baiſſe pour le luy donner, & ſemble n'atandre pour ſe redreſſer, ſinon que ſon compagnon l'ait jété? Celuy-la eſt un chef-d'œuvre de Myron, dit-il, & ce n'eſt pas celuy dont je veus parler, ni cét autre de Polyclére avec ſes treſſes entortillées, ni pas un de ceux de la main droite, où ſont les Tyrannicides de Critias. Mais n'as-tu pas veu

* *Il raille les Platoniciens.*

une ſtatüe prés de la fontaine, où les veines paroiſſent comme ſur un corps véritable? Elle eſt chauve, à demi-nüe, avec un gros ventre & quelques poils de barbe qui ſemblent agitez du vent. Je croy que c'eſt la ſtatüe de Pelicus Général des Corinthiens. Oüi, dis-je, je la connois, elle eſt à la main droite de Saturne, & a des bandelétes, des guirlandes ſeiches ſur la tête, & l'eſtomac couvert de lames d'or. C'eſt moy, dit-il, qui les ay fait dorer, pour m'avoir guéry d'une fiévre, qui me tourmenta l'eſpace de trois jours. Comment, luy dis-je, ce Général des Corinthiens eſtoit auſſi Medecin? Ne t'en moque point, répondit-il, qu'il ne ſe jéte ſur toy, ou qu'il ne t'envoye quelque maladie; car puis qu'il peut bien guerir, il peut bien rendre malade. Je le prie de m'eſtre favorable, repliquay-je, puis qu'il a tant de pouvoir; mais que fait-il encore la nuit par la maiſon? Il ſe leve, dit-il, de deſſus ſon pié d'eſtal, & court par tout, ſans faire tort à perſonne, pourveu qu'on le laiſſe paſſer. Il chante même quelquefois, & folâtre dans l'eau de fontaine avec grand bruit. Peut-eſtre, luy dis-je, que ce n'eſt pas la ſtatüe du General des Corinthiens, mais celle du neveu de Dedale,* qui couroit toute l'Iſle de Crete, & qui eſtoit auſſi d'airain. Si celuy-cy eſtoit de bois, auſſi bien qu'il eſt de cuivre, je croirois que ce fût quelque machine de ſon oncle qui ſe remuât par reſſorts. Pren garde, répondit Eucrate, qu'il ne ſe reſſente de cette raillerie, comme il fit contre un de mes palefreniers qui luy avoit fait un vol. On avoit coûtume de luy faire quelque offrande à toutes les nouvelles Lunes, & il y avoit à ſes piez pluſieurs pieces de monnoye, & quelques-unes d'argent âtachées ſur ſa cuiſſe avec de la cire; outre des lames de même métal, qui venoient des offrandes des bonnes gens qu'il avoit guéris de la fiévre. Ce coquin ala dérober tout cela la nuit, comme la ſtatüe couroit par la maiſon; mais au retour, ayant découvert le larcin, elle l'étourdit de ſorte, qu'il ne pût ſortir du porche toute la nuit, non plus

* *Tale, Intendant de Minos, qui faiſoit la reveüe du pays avec des tables d'airain.*

plus que d'un labyrinthe, & il y fut trouvé encore au point du jour avec l'argent à la main. Je ne manquay pas de le faire bien foüeter sur l'heure, mais il ne laissa pas depuis d'estre tourmenté, & bâtu toutes les nuits, jusques-là qu'il nous montroit le matin les marques des coups qu'il avoit receus; si bien qu'il ne vécut pas long-tems aprés. Va te moquer maintenant, & dire que je suis un réveur. Tant que cette statüe sera d'airain, luy dis-je, & l'ouvrage de Démétrius, je ne la craindray point, parce que je ne craindrois pas l'Ouvrier, ni même l'original, quand il seroit encore en vie. Alors le Medecin prenant la parole; J'ay, dit-il, chez moy une petite statüe d'airain d'Hipocrate, de la hauteur d'environ une coudée, qui court aussi toute la nuit, si-tôt que la lampe est éteinte, & renverse toutes mes boüetes, brouille toutes mes drogues, * & ouvre le portes avec grand bruit, sur tout lors qu'on a manqué à luy sacrifier, comme de coûtume. Quoy! dis je, Hipocrate veut maintenant qu'on luy sacrifie? il n'estoit pas si glorieux de son vivant. Il se devroit bien contenter, à mon avis, de quelque chapeau de fleurs, ou de quelque legere effusion. Ecoute, incredule, reprit Eucrate, une chose qui m'est arrivée depuis cinq ans, & que je prouveray par de bons témoins. Comme j'estois aux champs pendant la vendange, & que je me promenois seul en un bois sur le midy dans une profonde réverie, j'entendis prémierement japer des chiens, & crû que c'estoit mon fils qui chassoit avec ses camarades, comme il avoit de coûtume. Mais quelque tems aprés, j'oüis la terre trembler avec un bruit comme de tonnerre; & vis venir à moy un spectre de la hauteur des Cédres, avec une torche en une main, & une épée en l'autre de quelque vingt coudées de haut. C'estoit une femme coeffée de serpens, comme on peint Méduse, dont les uns estoient entortillez autour de son cou en forme de carquans, & les autres estoient épars sur ses épaules; mais de la ceinture en bas elle estoit faite comme un dragon.

* *Les Medecins alors faisoient les remedes eux-mêmes.*

Enfin,

Enfin, c'eſtoit le plus éfroyable monſtre qu'on vît jamais, & tout le poil me dreſſe encore du ſouvenir; & là deſſus il nous montra celuy de ſes bras tout hériſſé. Cependant, les autres demeuroient tranſis de peur, & je riois en moy-même de voir des Filoſofes s'épouvanter de chiméres, & ne différer en rien des enfans que de la barbe. Alors, Dinomaque prenant la parole, De quelle taille, dit-il, eſtoient les chiens, puiſque le Veneur eſtoit ſi grand? Plus grans que des Eléfans, repondit Eucrate; mais noirs, ſales, velus, & tout hériſſez. Ce ſpectacle m'arréta tout court, ajoûta-t-il; mais comme j'eus retourné en dedans, la pierre de l'anneau que l'Arabe m'a donné, le fantôme diſparut, & s'abîma dans les enfers, aprés avoir frapé la terre du pié. Je m'aprochay tout curieux, pour regarder par cette ouverture; & m'apuyant contre un arbre de peur de tomber, je découvris clairement l'Acheron, le Flégeton & le Cerbére, & reconnus quelques-uns d'entre les morts, & mon Pere même, en l'eſtat où nous l'avions enſevely. Que faiſoient-ils là bas, dit Ion? Ils eſtoient par troupes, reprit Eucrate, qui s'entretenoient dans un pré d'Aſſodéle. Qu'aprés cela, ajoûte l'autre, les Epicuriens nous viennent nier l'immortalité. Mais ne vis-tu point Platon? Non, pour ne t'en point mentir, dit Eucrate; mais je crû reconoître Socrate à ſa tête chauve & à ſon gros ventre. L'abîme en-ſuite ſe referma; & lors que mes gens qui eſtoient alez en vendange, arriverent, il ne l'eſtoit pas encore tout à fait. N'eſt-il pas vray, Pyrrhias, dit-il à l'un de ſes gens? Oüi par les Dieux, répondit-il; & j'oüis encore l'aboy d'un chien, & entrevis la lumiere d'une torche. Je me pris à rire de voir que le valet ajoûtoit encore du ſien au menſonge de ſon maître. Cette viſion ne m'étonne point, dit Cleodéme; car l'autre jour que j'avois une fiévre ardente, & qu'on m'eût laiſſé ſeul par l'ordre du Medecin, pour voir ſi je pourrois repoſer, eſtant auſſi éveillé que je ſuis, il s'aparut à moy un beau

jeune-

jeune-homme vêtu de blanc, qui me prit par la main, & me mena dans les enfers, où je vis ces celebres criminels des Fables, avec les Parques, les Furies, & Pluton luy-même qui tenoit en sa main le rôle de ceux qui devoient mourir. Là dessus, mon guide s'avança, & me presenta à luy; mais il le rabroüa, & luy dit que ce n'estoit pas moy qu'il faloit amener, mais un de mes voisins qui estoit malade. Je retournay donc tout joyeux, ayant recouvré la santé; & mon voisin mourut aussitôt, comme je le predis à ceux qui me vindrent voir. Je ne trouve pas cela étrange, reprit le Medecin qui estoit present; car j'ay veu un homme qui avoit esté mort vingt jours, & l'ay traité devant & aprés sa resurrection. Mais comment, luy dis-je, ne s'estoit-il point corrompu pendant tout ce tems-là, si ce n'estoit quelque Epimenide? Sur ces entrefaites arriverent les fils d'Eucrate qui revenoient des exercices, & s'assirent sur le lict de leur Pere, aprés qu'on m'eut donné un siege. Alors ce bon-homme, comme si cela l'eût fait souvenir de quelque chose; Je te jure, dit-il, par l'amour que je porte à ces enfans, que je ne te diray rien que de veritable. Tout le monde sçait combien j'ay aimé leur Mere, & je l'ay témoigné à sa mort. Car je brûlay sur son bûcher ce qu'elle avoit de plus précieux. Mais sept jours aprés, comme j'estois en ce même lict, où me voilà, & que je lisois le Dialogue de Platon de l'Immortalité de l'ame, pour me consoler de sa perte, elle s'aparut à moy, & s'assit où est cét enfant, montrant le plus jeune de ses fils, ce qui le fit treſſaillir; car il pâlissoit déja à ce recit. Mais son Pere continuant, Je commençay, dit-il, à pleurer lors que je la vis, & à l'embrasser; mais elle me consola, & me dit que parmy tant de témoignages que je luy avois rendus de mon affection, elle avoit trouvé à dire que j'eusse manqué à brûler avec elle un de ses patins qui estoit doré. A ces mots, un petit chien qui estoit sous mon lict aboya, & elle disparut; mais je fis rechercher ce patin, qui fut trouvé

sous

ſous un côfre, & le fis brûler. Hé bien, incredule; me dit-il, ne croiras-tu point des choſes toutes publiques? Non, dis-je, je meriterois d'eſtre feſſé de ce patin, ſi j'en doutois tant ſoit peu. Sur ces entrefaites arriva un Filoſofe Pytagoricien aux cheveux longs, qu'on ſurnommoit le Divin, à cauſe de ſon émiment ſçavoir, qui le faiſoit renommer par tout; ce qui me réjoüit, croyant que c'eſtoit un Dieu qui acouroit à ma défenſe & à celle de la verité, & que ſon autorité fermeroit la bouche à l'impoſture. Cleodéme donc lui ayant fait place auprés de lui, il demanda au malade des nouvéles de ſa ſanté, & luy témoigna la joye qu'il avoit de ce qu'il commençoit à ſe mieux porter. Mais que je n'interrompe point, dit-il, vôtre entretien; car j'ay bien oüy en entrant que vous parliez de choſes tres-hautes. Nous tâchions, dit Eucrate en me montrant, d'amolir ce cœur de roche, qui ne veut pas croire qu'il y ait des démons, ni qu'il revienne des eſprits. A ces mots, je baiſſay la veüe de honte: & le Pytagoricien prenant la parole, S'il n'entend parler, dit-il, que des ames de ceux qui ſont morts de mort naturéle, je ne le condamne point. Il entend parler de tout, repart Dinomaque. Quoy, dit-il, en me regardant de travers, tu nies des choſes toutes viſibles; & que tout le monde ſçait? Je ne trouve pas étrange, luy dis-je, que ceux qui les ſçavent & qui les voyent, y ajoûtent foy; mais pour moy qui ne voy rien, il m'eſt pardonnable de ne rien croire. Si tu vas jamais à Corinthe, reprit le Pytagoricien, demande le logis d'Ebatide, qui eſt prés du Cranée; & en y entrant, prie le portier de te montrer l'endroit où eſtoit le démon que je chaſſay. Dy-nous ce que c'eſt, interrompit Eucrate. Ce logis, pourſuivit-il, eſtoit abandonné, à cauſe d'un malin eſprit qui tourmentoit ceux qui y demeuroient; de ſorte qu'il s'en aloit tout en rüine, & perſonne n'y oſoit entrer. Sur ces nouvéles je pris quelques livres Egyptiens, dont j'ay grand nombre qui traitent de ces choſes, & y alay ſur le minuit, quoy que mon

hôte

hôte fît tout ce qu'il pût pour m'en détourner. J'y entray ſeul avec une lampe à la main, que je pendis dans un grand veſtibule, puis je me couchay auprés, & m'amuſay à lire. Sur ces entrefaites le démon s'aparut à moy en pluſieurs formes toutes hideuſes, pour tâcher à m'épouvanter. Mais je n'eus pas plutôt achevé de lire une conjuration éfroyable, qui eſtoit dans mon livre, qu'il s'ala cacher en un coin, où je le ſuivis, & le vis entrer ſous terre. Le lendemain qu'on croyoit me trouver mort, j'alay dire au maître du logis qu'il pouvoit maintenant y aler demeurer ſans crainte; & le prenant par la main, je l'y menay ſur l'heure, ſuivy d'une grande foule de peuple; & ayant fait creuſer à l'endroit que je montray, on trouva une carcaſſe de mort que je fis enterrer ailleurs, & depuis on ne vit plus rien. Aprés que le Filoſofe eut achevé ce recit, il n'y eut perſonne dans la compagnie qui ne condamnât mon opiniâtreté, ſi je n'ajoûtois foy à un perſonnage ſi vénérable, & d'une ſi profonde doctrine. Mais ſans craindre ni ſa mine ni ſa réputation; Qu'eſt cecy, dis-je, Arignote, je penſois avoir trouvé un tréſor, comme dit le Proverbe, & ce ne ſont que des charbons? Tu trahis ainſi la verité, dont je te prenois pour le defenſeur. Je ne ſçay pas qui tu croiras, répondit-il, puis que tu ne crois pas ceux-cy, non plus que moy. Je croiray Democrite, luy dis-je, qui s'eſtant renfermé dans un ſepulcre, * qui eſtoit hors de la ville, pour eſtre moins interrompu dans ſes études, quelques jeunes gens vindrent la nuit ſauter & dancer autour de luy, aprés s'eſtre déguiſez en fantômes, pour luy faire peur. Mais ſans lever ſeulement les yeux de deſſus ſon livre, tant il eſtoit bien perſuadé que tout cela n'eſtoit que chimere: Ne ceſſerez-vous point, dit-il, de faire les fous? Il en eſtoit un luy-même, dit Eucrate, s'il eſtoit de ton opinion; mais je te veus dire encore une choſe à laquelle peut eſtre tu te rendras; car j'en ſuis témoin oculaire. Comme on m'eut envoyé jeune étudier en Egypte, il me prit envie

* *C'eſtoient des lieux où l'on pouvoit demeurer.*

envie de voir les ratetez du pays, & entr'autres la statüe de Memnon, qui fait du bruit au lever du Soleil. J'y alay donc; & n'oüis pas seulement quelque son comme les autres; mais elle me prononça un Oracle, que je raporterois, si je ne craignois d'ennuyer la compagnie. J'avois avec moy un scribe de Memfis, qui avoit demeuré dans une grôte sous terre, l'espace de vingt-trois ans, où l'on dit que la Déesse Isis luy avoit apris tous ses mysteres; de sorte qu'il estoit en grande veneration. C'est Pancrate mon precepteur, dit le Pytagoricien, qui est un grand homme camus, vêtu de lin, qui a les jambes grêles, les lévres grosses, la tête rase, & parle bon Grec. Luy-même, reprit Eucrate, & je ne le connoissois pas d'abord; mais voyant qu'il montoit sur des Crocodiles, & aprivoisoit des bestes farouches; je reconnus que c'estoit un homme divin, & tâchay de gagner ses bonnes graces, pour aprendre ses secrets. Il fit si bien qu'il me persuada de le suivre, & de laisser tous mes gens à Memfis, sur l'asseurance que nous ne manquerions de rien. En effet, comme nous estions arrivez à l'hôtélerie, il coeffoit un bâton ou quelque manche de balay, & l'habilloit en homme; & aprés avoir prononcé dessus quelques paroles; on voyoit trôter ce bâton par le logis, & faire tout ce qu'il faloit; & quand c'estoit fait, il luy rendoit sa premiere forme. Comme il ne me vouloit point aprendre ce secret, quoy qu'il m'eût enseigné tous les autres, je me cachay en un coin, tandis qu'il faisoit ces mysteres, & je l'oüys prononcer un mot à trois syllabes, que je retins; & si-tôt qu'il fut sorty, je le prononçay sur un pilon qui fut aussitôt animé, & commença à tirer de l'eau dont j'avois besoin. Mais comme il en eut aporté un seau, & que je luy eus commandé de s'arréter, il n'en voulut rien faire, & se mit toûjours à en tirer jusques à ce qu'irrité de sa desobéissance, & craignant qu'il ne nous noyât, je le coupay en deux d'un coup de coignée; mais chaque piece commença à puiser séparément;

ment ; ce qui me mit fort en peine, tant que le Magicien arriva qui défit l'enchantement, & puis aprés disparut. Sçais-tu encore ce mot, qui pût faire un si grand miracle, interrompit Dinomaque? Oui, dit Eucrate ; mais si le fantôme se metoit à tirer de l'eau, il faudroit abandonner la maison ; car je ne le pourrois faire cesser. N'avez-vous point de honte, leur dis-je, à vôtre âge, & dans l'estime où vous estes, de venir conter ces fadaises, quand ce ne seroit que pour le respect de ces jeunes gens dont vous remplirez l'esprit de crainte & de superstition toute leur vie. Je voudrois bien sçavoir, dit Eucrate, ce que tu crois des Oracles & des Profeties ; car j'ay un aneau qui porte empreinte la figure d'Apollon le Pythien, lequel m'entretient quelquefois ; mais de peur qu'il n'y ait de la vanité, je me contenteray de raporter ce que j'ay veu & oüi, à Malles, à Pergame, & à Patare ? Comme je revins d'Egypte, ayant apris la renommée de l'Oracle d'Amfiloque, qui répondoit clairement & ponctuélement sur tout ce qu'on desiroit sçavoir, pourveu qu'on le donnât par écrit à son Profete, j'eus la curiosité de le consulter en passant. Je me levay là dessus, voyant qu'il aloit commencer un long discours, & pris congé de la compagnie, sous pretexte d'aler trouver cét amy à qui j'avois à faire, outre que je voyois bien que je leur estois à charge ; mais je leur dis en partant, que puis qu'ils n'estoient pas satis-faits des choses humaines, ils apellassent les Dieux à leur secours, pour les aider à conter des fables. Cependant, je t'ay rencontré tout à propos, pour me décharger le cœur ; car j'ay l'esprit encore tout plein de ces contes, & il m'est avis que je ne voy que des fantômes.

FILOCLES. Tu m'as presque communiqué ton mal ; comme on dit que ceux qui sont mordus d'un chien enragé, donnent la rage aussi bien que le chien même.

TYQUIADE. Il ne faut que la verité pour te défendre contre ces mensonges ; pourveu que tu la

veuilles écouter ; car elle dissipera tous ces nuages avec le flambeau de la raison.

HIPPIAS, OU LE BAIN.

C'est la description d'un lieu pour les bains & les étuves, fait par une excellent Architecte.

ON ne sçauroit trop loüer les Filosofes qui ont confirmé par leurs exemples les régles de bien vivre qu'ils nous ont laissées; & ceux qui ne l'ont pas fait, meritent plutôt le nom de Sofistes que de Filosofes. Car on n'apelle pas dans les maladies ceux qui discourent le mieux du mal, mais ceux qui sçavent donner les meilleurs remedes; & le Musicien qui joint la pratique à l'art, est bien plus excellent que celuy qui n'a que l'art sans la pratique. Les Generaux d'armée qui combâtent à la tête de leurs troupes, tels que la Fable nous dépeint Agamemnon & Achille, & l'Histoire, Pyrrhus & Alexandre, sont bien plus estimez que ceux qui n'ont que la theorie d'une science si perilleuse. Aussi, à mon avis, Archimede & Sostrate dont le premier brûla les Galeres des Romains au siege de Syracuse, par un artifice admirable ; & l'autre défit Ptolomée, & prit la ville de Memfis sans combat, aprés avoir détourné le cours du Nil, sont bien plus admirables que ceux qui n'ont que de vaines speculations qu'ils n'ont jamais mises en pratique. C'est ainsi que Thalés, qui estoit d'un esprit vif & adroit, ayant promis à Crésus de faire passer le fleuve de la Lydie à pié sec à toute son Armée, en détourna aussi le cours, quoy qu'il ne fût ni ingenieur, ni Mathématicien. Mais pour venir aux excellens Artisans de nôtre siécle, Hippias ne l'a cédé à pas un des anciens, tant pour ce qui concerne l'invention, que l'explication

cation & l'éxécution de son dessein. En effet, il n'excelloit pas seulement dans les choses qui ont esté inventées par les anciens; mais il ajoûtoit encore à leur invention, & tiroit de belles conclusions de leurs principes. Aussi n'estoit-il pas seulement versé dans la Mecanique, mais il sçavoit toutes les parties de la Mathématique tres-parfaitement; & reüssissoit si bien en chacune, qu'on eût dit qu'il ne sçavoit que celle-là. Car c'estoit le premier homme de son tems, tant dans la Geométrie & dans la Musique, que dans la Perspective, la Catoptrique, & l'Astronomie, où il montroit que les anciens n'avoient rien entendu au prix de luy. Mais le dernier ouvrage que j'ay veu de sa façon, m'a remply d'étonnement, quoy que ce ne fût que l'édifice d'un Bain, qui est une chose toute commune, mais ce qu'il y a fait n'est pas commun. Il est bâty sur une pente assez roide, qu'il a égalée par le moyen d'une base soûtenüe par des fondemens convenables à la grandeur de l'édifice, qui est bien lié depuis le haut jusqu'en bas, pour durer à perpetuité. Le bâtiment n'excede pas l'étendüe du lieu, & s'acorde fort bien avec le plan dans toutes ses proportions. On trouve d'abord en entrant un grand vestibule, où l'on monte comme insensiblement par de larges degrez, lesquels ont beaucoup de pente. De là on entre dans un grand salon, où tous les valets & les officiers peuvent tenir commodément. A main gauche sont les chambres pour le plaisir, accompagnées de lieux secrets fort propres & fort bien éclairez; ce qui est de grande commodité pour un bain. Ensuite est l'apartement pour les personnes de condition, qui a sur les ailes des garderobes pour se deshabiller. Au milieu est un autre, fort haut & fort bien percé, ou il y a trois bains d'eau froide: il est revêtu par dedans de pierre Laconique, & orné de deux Antiques de marbre, dont l'un represente la santé, & l'autre Esculape. De là on entre dans un apartement en ovale, où l'on sent d'abord une chaleur douce qui s'augmente peu à peu;

d'où l'on passe à main droite dans un autre fort clair, pour s'huiler, qui a des entrées de part & d'autre, revêtües de pierre Frygienne, pour recevoir ceux qui viennent des exercices. Plus loin, est un autre apartement, le plus beau de tous, & le plus commode, tant pour se tenir debout, que pour se veautrer & s'asseoir; enfin, où l'on peut demeurer tres-sainement, & qui est revêtu de la même pierre, depuis le haut jusqu'en bas. En-suite est un passage chaud, revêtu de pierre de Numidie, * qui donne entrée au dernier apartement, lequel brille d'une clarté vermeille comme de pourpre. Il y a trois bains d'eau chaude, d'où l'on se peut retirer aprés, dans ceux d'eau froide, par une étuve, sans passer par les mêmes lieux par où l'on est entré. Tout l'édifice, comme j'ay dit, est tres-bien percé, & les apartemens dans une juste proportion, de longueur, de largeur, & de hauteur. Enfin, tout rit à l'abord, comme Pindare veut que soient les entrées des ouvrages; & l'Architecte a tourné adroitement au Septentrion, des lieux qui ont besoin de froid, quoy que pour la liberté de l'air & de la veüe, il ait laissé quelques ouvertures du côté du Midy. Les autres apartemens sont exposez au Soleil. Ajoûtez à cela les lieux pour les exercices, & pour ceux qui gardent les habits, qui sont tout proches des autres, tant pour la santé, que pour la commodité. Du reste, que personne ne s'imagine que j'encherisse sur la verité, pour vouloir faire l'Orateur; car tous ceux qui ont veu ce chef-d'œuvre, tomberont d'accord de ce que j'ay dit; & avoüeront avec moy, qu'il ne se pouvoit rien faire de mieux pour joindre l'utile au delectable. Chaque apartement a double entrée, & double issüe, sans parler des autres portes pour communiquer en divers lieux; & deux horologes, l'une au Soleil, & l'autre à l'eau. Enfin, ne pas loüer cette merveille, aprés l'avoir veüe, ce n'est pas seulement manquer d'esprit, mais de recônoissance; c'est pourquoy j'ay voulu consacrer ce petit discours

à sa

* *Toutes ces pierres sont especes de marbre.*

à ſa gloire. Que ſi je m'y baigne jamais, je ne manqueray pas d'entendre les loüanges des autres, aprés vous avoir dit les beautez que j'y ay remarquées.

BACCHUS.

Cette piece & les deux ſuivantes ſont des eſpeces de prefaces & d'avant propos, dont l'Auteur s'eſt ſervy comme de petits diſcours Académiques, particulierement des deux premieres; car l'autre n'eſt qu'un exorde.

BACCHUS fit l'entrepriſe des Indes, parmy la raillerie des uns & la compaſſion des autres, qui croyoient qu'il dût eſte écraſé par les Elefans, quand il échaperoit la fureur des armes. Car ſon armée n'eſtoit compoſée que de femmes épriſes d'une fureur divine, qui au lieu de boucliers portoient des tambours * & des cymbales; pour lances ou javelots, des bâtons entortillez de lierre; au lieu d'armet, des guirlandes du même arbre; & pour harnois, des peaux de Biches & de Pantheres. Elles eſtoient ſuivies d'une troupe de Satyres qui ne faiſoient que ſauter & dancer comme de jeunes chevreaux, dont ils avoient la queüe & les cornes. Bacchus eſtoit auſſi cornu, mais ſans barbe, vêtu de pourpre avec des brodequins dorez, & des pampres chargez de raiſins, entrelaſſez parmy ſes treſſes. Il eſtoit monté ſur un Char traîné par des Tygres, qui eſt tout ce qu'il y avoit d'éfroyable. Ses deux Lieutenans eſtoient, l'un un petit vieillard camus tout tremblant, vêtu de jaune, avec de grandes oreilles droites, & un gros ventre, monté la plûpart du tems ſur un âne, ou à ſon defaut apuyé ſur un bâton; mais du reſte, grand Capitaine. L'autre, un Satyre cornu, avec des cuiſſes velües, & la barbe, & les piez de bouc, qui tenoit de ſa main gauche une flûte, & de l'autre un bâton courbé, & couroit par

* *Tambours de Baſque.*

tout le camp en sautant & dançant, & faisant grand' peur aux femmes. Car il estoit prompt & colere; & lors qu'il s'aprochoit, elles couroient toutes échevelées, criant *Evohé*, comme le reconoissans pour maître. Cependant, ces enragées entre leurs autres exploits, métoient en pieçes les troupeaux, & en mangeoient la chair crüe. Les Indiens voyans un si grotesque équipage, plus propre à un balet qu'à un apareil de guerre, dédaignerent d'abord de prendre les armes, & voulurent envoyer leurs femmes pour le combatre, de peur de souiller leur valeur par une indigne victoire. Mais lors qu'ils eurent apris que cette Armée, quoy que ridicule, métoit le feu par tout; car le feu est le dard de Bacchus, qu'il a emprunté de la foudre de son Pere; ils s'armerent en hâte, & montans sur leurs Elefans, vindrent pleins de rage & de dépit rencontrer ces boutefeux. Comme ils furent en presence, ils se rangerent en bataille, couvrans le front de leurs troupes d'Elefans. Bacchus rangea aussi son armée, & mit Siléne à la droite, qui est ce gros camus dont j'ay parlé, Pan à la gauche, & pour lui il se plaça au milieu, aprés avoir répandu par tout les Satyres, comme autant d'Officiers & de Capitaines, & donné pour mot, *Evohé*. Aussi-tôt les Baccantes sonnerent la charge avec leurs petits tambours & leurs cymbales; & un Satyre ayant entonné un cor, l'âne de Siléne commença à braire si terriblement, qu'aidé du hurlement des Baccantes, qui découvrirent alors le fer de leurs Thyrses, & les serpens dont elles estoient ceintes, les Indiens & leurs Elefans prirent la fuite, avantque d'estre à la portée du javelot. Ils furent donc défaits & assujétis, ayans apris à leurs dépens, qu'il ne faut jamais mépriser son ennemy. Si l'on demande à quel propos j'ay allegué cette fable, je dirai qu'il me semble, sans vouloir faire comparaison avec un Dieu, qu'il m'est arrivé presque la même chose qu'à lui. Car la plûpart persuadez que ces Dialogues ne sont que des grotesques & des chimeres, s'en moquent

quent & les dédaignent; mais ceux qui s'en aprochent, découvrent le fer, qui eſt caché ſous les feuilles de lierre, & une redoutable valeur ſous un apareil ridicule. Ils font plus; car s'aprivoiſans petit à petit à leurs charmes, ils ſe métent à la fin à ſauter & à gambader avec moy. Chacun peut faire ce qu'il lui plaira; car je ne veus contraindre perſonne à m'entendre; mais tandis que je ſuis aux Indes, je vous veus encore regaler d'une merveille du päys, qui fait à nôtre ſujet. On dit que chez les Machlyens, qui s'étendent le long du fleuve Indus juſqu'à la mer, du côté de main gauche en deſcendant, il y a un petit bois ſacré tout couvert de pampres & de lierres, qui font un ombrage tres-agréable. Dans ce bois ſont trois fontaines d'une eau claire & argentine, l'une conſacrée à Pan, l'autre à Siléne, & la troiſiéme aux Satyres. Les jeunes gens boivent de la premiere, les vieillars de la ſeconde, & les enfans de la troiſiéme; car on s'y aſſemble à certain jour tous les ans, pour ce ſujet. De dire maintenant ce qui leur arrive à tous, aprés avoir bû, cela ne fait rien à mon deſſein; mais les vieillars demeurent alors comme ſtupides & hebétez, ſans pouvoir prononcer une parole; & quelque tems aprés ils ſe débordent en un ſi grand torrent d'Eloquence, qu'on le peut comparer aux tempêtes & aux tonnerres de l'Orateur dont parle Homére; & cette fureur leur dure juſqu'à la nuit. Ce qui eſt de plus admirable, c'eſt qu'ayans entamé un diſcours, s'ils n'ont pas le loiſir de l'achever, ils recommencent l'année d'aprés à l'endroit où ils en ſont demeurez, & le continüent juſqu'à la fin. * Il n'eſt pas neceſſaire d'ajuſter davantage cette comparaiſon; car vous voyez bien que c'eſt une raillerie que je fais contre moy-même; mais ſi ce que j'ay dit vous plaît, il le faut âtribüer à la fureur du Dieu qui m'inſpire; ſinon, c'eſt un effet du breuvage, qui a coûtume de troubler les ſens & la raiſon.

* *C'eſt ſans doute qu'il a-voit recommencé ſa haran-gue par où il a-voit finy l'année precedan-te.*

L'HERCULE GAULOIS.

LEs Gaulois apellent Hercule, Ogmie, & le peignent tout blanc, chauve, ridé, basané; semblable à ces vieux Nautonniers, ou plutôt à Caron lui-même, ou à Japet, qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. Enfin, à le voir, c'est tout autre chose qu'Hercule, quoy qu'il ait comme luy la peau de lion & la massuë, avec un arc tendu à la main gauche, & un carquois sur l'épaule. Je crus d'abord qu'ils le faisoient pour se moquer des Grecs, ou pour se venger des courses qu'il fit en leur païs, en son voyage d'Espagne. Mais j'oubliois ce qu'il a de plus admirable, c'est qu'il tient enchaînez par l'oreille une infinité de peuples, qui sont âtachez à sa langue par des filets d'or fort déliez, comme par autant de chaînes, & le suivent volontairement sans se débatre; tant on diroit qu'ils se plaisent en leur captivité. Comme je m'étonnois de ce spectacle, avec quelque indignation, un des Docteurs du païs qui parloit fort bon Grec, me dit qu'il me vouloit aprendre le mystere qui estoit contenu sous cette énigme, & commença ainsi. Nous ne croyons pas, comme les Grecs, que Mercure soit le Symbole, ou plutôt le Dieu de l'Eloquence, comme on l'apelle, mais plutôt Hercule, qui est beaucoup plus puissant. Et nôtre opinion est qu'il a fait tout ce que nous admirons, non par la force de son bras, mais par celle de sa raison. Nous le peignons donc sous la figure d'un vieillard, parce que la raison n'est accomplie qu'à cét âge; c'est pourquoy Homere fait découler un fleuve de miel de la bouche de Nestor qui avoit vécu trois âges d'homme, & compare à un parterre de fleurs, les discours des vieillards de Troye. Ce Dieu tient tout le monde âraché par les oreilles, qui est l'éfet du raisonnement, & sa langue où ils sont pris est l'instrument de leur captivité. Ses

dars

dars ſont la force de ſes raiſons, qui ſont empennez, à cauſe que les paroles ſont aîlées, comme Homere les apelle. Pour apliquer cecy à mon ſujet, je vous diray que le ſouvenir de cette figure m'a donné courage, comme je doutois ſi je me devois remétre à mon âge, aux exercices de la jeuneſſe, * de peur qu'on ne crût que je retournaſſe en enfance. Mais je dis Adieu de bon cœur aux avantages du corps, qui ſont propres aux jeunes gens. Que ton petit Dieu, Anacréon, s'enfuye bien loin de moy avec ſes aîles dorées, c'eſt le moindre de mes ſoucis, pourveu que je rajeuniſſe en Eloquence, & que je captive tout le monde par la douceur & la force de mon diſcours, ſans crainte que mon carquois ſoit jamais dégarny de fléches. Voilà ce qui me conſole dans mon arriere-ſaiſon, & qui me donne la hardieſſe de me remétre ſur mer, à la mercy des vents & de l'orage, pourveu que vôtre faveur enfle mes voiles, afin qu'on puiſſe dire de moy ce qu'Homere dit d'un autre vieillard; *Dieux! quelle force il cachoit ſous de vieux haillons*, ou plutôt, ſous une contenance décrépite.

* *Declamations.*

DE L'AMBRE OU DES GYGNES.

Lors que j'oyois dire en ma jeuneſſe que le long de l'Eridan il y avoit des arbres d'où découloit l'ambre, & que cét ambre eſtoit les larmes des ſœurs de Faëton, qui avoient eſté changées en Peupliers, & qui pleuroient encore ſon infortune; je m'imaginois que ſi je paſſois jamais par là, j'étendrois mon manteau deſſous, pour recevoir cette precieuſe liqueur. Mais comme je navigeois depuis peu ſur ce fleuve, ne voyant aucun de ces arbres ſur ſes bords, où le nom de Faëton n'eſt pas ſeulement cônu, je demanday aux Matelots quand nous arriverions en ces lieux qui ſont ſi fameux chez

les Poëtes. Ils se prirent à rire de mon ignorance, & s'étonnerent qu'il y eût des gens assez insolens pour debiter ces impostures. Ils ajoûterent que s'il y avoit des arbres en leur païs, qui produisissent un si grand tresor, ils ne s'amuseroient pas à tirer la rame, pouvans s'enrichir en un instant. Cela me rendit tout honteux, de m'estre laissé ainsi duper par les Poëtes; & je regrétois ces choses, comme si je les eusse perdües. Je croyois aussi oüir chanter des Cygnes le long de ce fleuve, ayant apris que les compagnons d'Apollon y avoient esté changez en oiseaux, * qui conservoient encore leur chant, pour marque de leur excellence dans la Musique. Mais cela ne se trouva pas plus veritable que le reste; & comme je m'en enquerois aux mêmes gens, ils me dirent, qu'il se rencontroit bien quelquefois des Cygnes sur l'Eridan; mais que leur chant ou plutôt leur cry n'estoit pas plus agréable que celuy des autres oiseaux de riviere. C'est ainsi qu'il s'est trouvé de tout tems des hommes qui se sont plû à en faire acroire aux autres. Cependant, je crains qu'il ne vous soit arrivé la même chose qu'à moy, & que vous ne trouviez pas que je réponde à l'opinion que vous aviez conceüe de mon éloquence, sur le raport de la renommée. Mais je vous puis bien assurer, pour le moins, que je ne suis pas cause de cette erreur, & que je n'ay jamais entretenu personne de ces vanitez. Vous en trouverez assez d'autres dont le chant égalera celuy des Cygnes, tel qu'il est vanté par les Poëtes; le mien est simple & sans fard, & n'y a rien icy de plus recommendable que la verité. Prenez donc garde que vous ne faissiez comme ceux qui contemplent quelque objet dans l'eau, où il leur paroit plus grand, & qui s'étonnent aprés, lors qu'ils le voyent plus petit, c'est ce que vous jugerez tantôt de mon éloquence, à comparaison de ce que l-on en publie.

* *Cygnes.*

LUCIAN-

LOUANGE DE LA MOUCHE.

LA mouche n'eſt pas moins grande à l'égard des moucherons, & autres ſemblables inſectes, quelle eſt petite à comparaiſon des abeilles. Mais on peut dire que la délicateſſe de ſon aîle ſurpaſſe autant celle des autres oiſeaux, ſi on la peut mètre en ce nombre, que la ſoye ſurpaſſe le fil ou la laine. Elle n'eſt pas comme eux couverte de plumes, mais d'un crêpe fin comme les Cygales; & lors qu'on la regarde au Soleil, elle brille de diverſes couleurs, ainſi que la queüe du Paon, ou le cou de la Colombe. Son vol n'eſt pas à tire d'aîle comme celuy des oiſeaux, ni par élans ou par bonds, comme celuy des ſauteréles; mais flexible & qui tourne en un inſtant; & le bruit qu'elle fait en volant, n'eſt pas ſi rude que celuy des couſins & des guêpes, mais reſſemble au ſon des flûtes comparé aux haubois ou aux trompétes. Elle a un gros œil à fleur de tête, qui eſt dur & luiſant comme de la corne, & ſa tête, n'eſt pas atachée à ſon corps, ainſi que celle des ſauteréles; mais y tient par le moyen du cou, & ſe remüe de tous côtez. Son corps eſt ramaſſé, ſes jambes lóngues, & non pas courtes comme celles des guêpes, ſon ventre couvert de lames luiſantes, de même qu'une cuiraſſe à l'antique. Elle ne pique pas d'un aiguillon, comme les abeilles, mais d'une petite trompe, qui luy ſert de bouche, & qui a au bout une eſpece de dent, dont elle mord, & ſûce le ſang & le lait, mais ſans faire beaucoup de mal. Elle a ſix jambes, dont les deux de devant luy ſervent comme de mains; car elle s'en débarbouille, & en porte ſon manger à la bouche, à la façon humaine. Sa naiſſance eſt abjecte; car elle naît de corruption; & de ver devient peu à peu oiſeau, pouſſant dehors des piez & des aîles; puis elle engendre un autre ver, qui ſe change

change aprés en mouche. Elle eſt compagne de l'homme toute ſa vie, & goûte de tout ce qu'il mange, hormis de l'huile, qui luy eſt un poiſon mortel. Sa vie n'eſt pas longue, mais agréable. Il eſt vray qu'il y en a qui vivent long-tems, qu'on apelle mouches canines ou militaires, qui ſont vîtes & bruyantes, & ſe conſervent dans les maiſons tout l'Hyver, ſans prendre aucun aliment. Il ne luy faut pas peu d'adreſſe pour éviter les pieges de l'araignée, qui luy tend par tout des embûches, où ſa hardieſſe quelque-fois la precipite. Car il ne faut point d'autre témoin de ſon courage ni de ſa valeur qu'Homere, qui luy compare le plus vaillant de tous ſes Heros, plutôt qu'aux lions ou aux tygres; & qui dit que ce n'eſt pas temerité, mais reſolution & conſtance. Auſſi tout ce qu'on fait pour la chaſſer, ne ſert que d'éguillon à ſa vertu; c'eſt pourquoy il ne ſe peut laſſer de la loüer, & a embelly de ſes comparaiſons divers endroits de ſon Poëme. Tantôt il décrit ſon vol, lors qu'elle va en troupe vers quelque vaiſſeau plain de lait, ou vers du ſang qu'on a répandu des ſacrifices. Tantôt il ſe ſert de ſon exemple, lors qu'il parle de l'aſſiduité & de la vigilance avec laquelle Minerve défend Menelaüs. En un autre endroit il l'apelle douce & benigne, à cauſe qu'elle n'a point d'éguillon, & que ſes bleſſures ne ſont pas dangereuſes, comme celles des guêpes & des abeilles, & nomme ſes eſſains des Nations, à cauſe de leur multitude. Parleray-je de ſon pouvoir, qui eſt ſi grand que les hommes & les plus fiers animaux ne s'en ſçauroient défendre. Son amour eſt libre & celeſte, car elle vole en l'air acouplée avec ſon mâle; & l'on dit même qu'elle a les deux ſexes comme les hermafrodites, & qu'elle ſe ſert tantôt de l'un & tantôt de l'autre. Mais ce qui eſt de plus merveilleux, c'eſt qu'elle vit, ayant la tête ſeparée du corps; & lors qu'elle eſt morte, elle reſſuſcite avec un peu de cendres chaudes, & ſon ame vient r'aminer ſon corps comme l'ame d'Hermotime Clazomenien, qui s'a-

loit

loit promener, à ce que content les Fables; & je m'étonne que Platon n'ait allegué cecy pour preuve de l'immortalité de l'ame. Elle a cét avantage, qu'ayant peu à vivre, elle trouve toûjours la nâpe miſe; & l-on diroit que c'eſt pour elle que les vaches font le lait, & les abeilles le miel, qui ſont les plus douces choſes de la Nature. Elle s'aſſied la premiere à la table des Rois, & fait l'eſſay de toutes leurs viandes. Elle n'a point de retraite aſſeurée, mais vagabonde à la façon des Arabes & des Scytes, elle ſe couche par tout où la nuit la ſurprend; car elle ayme la lumiere, & ne fait rien dans les tenebres. Les Poëtes feignent que c'eſtoit autrefois une Muſiciéne, rivale de la Lune dans l'amour d'Endymion; mais parce qu'elle venoit trop ſouvent chanter & folâtrer autour de luy, lors qu'il eſtoit endormy, la Lune envieuſe la changea en mouche par jalouſie. C'eſt pour cela qu'elle perſecute encore ceux qui dorment, & principalement les jeunes gens, non point par haine, mais par amour, pour prendre ſur eux des baiſers qui mordent un petit, comme ceux des Amans paſſionnez. Je n'allegueray point à ſa loüange qu'il y a eu autrefois une Dame de ſon nom qui faiſoit fort bien des Vers, & une Courtiſane illuſtre à Aténes, à qui l-on reprochoit qu'elle piquoit ſes Amans juſqu'au ſang. Je ne parleray point auſſi de la mouche de Pytagore, puis qu'elle n'eſt que trop cônûe; outre que ſi je m'étendois plus avant dans ſes loüanges, on pourroit m'accuſer de vouloir faire d'une mouche un Elefant.

CON-

CONTRE UN IGNORANT QUI FAISOIT UNE BIBLIOTEQUE.

C'eſt une invective contre quelqu'un qui l'avoit offenſé.

TU penſes paſſer pour habile-homme, en achetant beaucoup de livres, mais cela ne ſert qu'à faire paroître ton ignorance ; car comme tu n'y cônois rien, il faut que tu t'en fies au raport d'autruy, qui eſt bien ſouvent trompeur ; de ſorte que tu és le joüet des Sçavans & des Libraires. Dy-moy, je te prie, à quoy peus-tu diſcerner les bons Livres d'avec les mauvais, ſi ce n'eſt que tu juges de leur bonté par leur vieilleſſe, & que tu en faſſes plus de cas lors que tu les vois rongez des vers. Mais quand tu les pourrois conoître, quel avantage en tirerois-tu, veu que tu ne les entens pas, & que tu ne peus juger des beaux endroits, non plus qu'un aveugle des couleurs ? Je te vois ouvrir de grands yeux à l'ouverture d'un livre, & le courir d'un bout à l'autre ; mais cela n'eſt rien, ſi tu n'en peus remarquer les beautez ni les defauts. Car ou l'aurois-tu apris, ſi ce n'eſt que les Muſes t'ayent inſpiré comme Heſiode ? mais tu ne ſçais pas ſeulement où eſt l'Helicon ; & ſi tu y voulois monter, au lieu de te preſenter une branche de laurier, comme à cét illuſtre Paſteur, elles t'en chaſſeroient à coups de fourches, de peur que tu ne vinſſes troubler leur fontaine ; outre que ta vie eſt trop infâme, pour avoir commerce avec des vierges. Encore que tu ſois bien effronté, tu n'oſerois dire que tu ayes apris leurs myſteres en ta jeuneſſe, ou que la converſation des Doctes te les ait rendu familiers ; mais tu crois reparer ce defaut, en faiſant une grande Biblioteque. Je t'avertis pourtant que quand tu aurois tous les manuſcrits de Demoſténe, qui avoit écrit huit

huit fois de ſa main l'hiſtoire de Thucydide; & que tu aurois tous les livres que Sylla emporta d'Aténes, cela ne te ſerviroit de rien, non pas même quand tu les atacherois à ta ceinture, & que tu les ferois ſuivre par tout, ou que tu dormirois deſſus. Un Singe eſt toûjours Singe, comme dit le Proverbe, fût-il tout couvert d'or & de pourpre. Il eſt vray que tu as toûjours un livre à la main, mais tu ne l'entens pas mieux qu'un âne fait la Muſique. S'il ſuffiſoit pour eſtre docte, d'avoir beaucoup de volumes, les Libraires ſeroient les plus ſçavans de tous les hommes; car pour un livre ou deux qu'un autre manie par jour, ils en manient cent; mais leur boutique, ſur tout, qui en contient une infinité, ſeroit tres-ſçavante. Tu n'as donc que faire de vanter ta Biblioteque, pour marque de ta doctrine. Parle, ou ſi tu ne le peus, fay moy ſigne au moins de la tête. Quand quelqu'un qui ne ſçauroit pas joüer de la fluſte, auroit celle de Timotée, ou cette autre qu'Iſmenias acheta ſi cher, * en ſeroit-il plus ſçavant? Non; quand il auroit outre cela celles d'Olympe & de Marſias. On n'eſt pas Hercule pour avoir ſon arc ou ſa maſſüe; & pour ſe ſervir de ſes fléches, il faut eſtre un Filoctete. Celuy qui n'eſt pas Pilote, ne ſçauroit conduire un vaiſſeau, ni un mauvais Ecuyer monter un cheval de maneige. Avoüe-moy donc franchement que tout ce que tu fais, ne ſert qu'à te faire moquer de toy. Il n'y a pas long-tems qu'il y avoit en Aſie un homme riche, qui avoit perdu les pieds pour avoir traverſé de grandes neiges pendant la rigueur de l'Hyver; mais pour couvrir ſont défaut, il aloit toûjours chauſſé fort proprement, quoy qu'il ne peût marcher, qu'à l'aide de deux grands valets, qui le ſoûtenoient par deſſous les bras. Ses ſouliers avoient beau eſtre bien faits, ils ne luy ſervoient que d'entraves, comme ſont les livres à un ignorant, qui ſont autant de pieges pour le ſurprendre. Il n'eſt pas que parmy tant d'autres tu n'ayes Homere, fais toy expliquer l'endroit où Therſite eſt décrit haranguant; car tu n'as que faire du reſte.

* 7 Tælens.

reſte. Crois-tu que ce petit homme tout contrefait, quand il eût pris les armes d'Achille, eût retardé le cours du Scamandre par des monceaux de corps morts, & tué Hector de ſa main, avec pluſieurs autres des Princes Grecs? Je m'aſſure que tu diras que non, & qu'il ſe fût fait moquer de luy, lors qu'on l'eût veû courbé ſous le faix de ſon bouclier, & broncher à chaque pas; ou guigner à travers ſon caſque avec ſes mauvais yeux; & ſa boſſe faire lever ſa cuiraſſe ſur ſes épaules. En un mot, il eût deshonoré par là le Heros qui portoit ces armes, & le Dieu qui les avoit faites. Ne peut-on pas dire la même choſe de toy, quand tu lis quelque beau livre, dont tu corromps le ſens & la traſe? car encore que tes flateurs t'aplaudiſſent, ils ne laiſſent pas d'en rire quand tu as le dos tourné. Il faut que je te conte à ce propos, ce qui arriva un jour aux jeux Pytiques. Il prit envie à un riche Tarentin, nommé Evangelus, d'y vouloir remporter le prix; & parce qu'il n'avoit pas aſſez de force ni de viteſſe pour diſputer celuy de la courſe ou de la lûte, il ſe vouloit hazarder dans la Muſique. Il arriva donc à Delfes à la perſuaſion de ſes flateurs, & ſe preſenta aux jeux avec une robe de toile d'or, & une couronne de laurier, dont les feuilles eſtoient d'or maſſif, & le fruit de groſſes émeraudes. Sa lyre eſtoit auſſi d'or, garnie de pierreries, avec des figures d'Orfée, d'Apollon, & des Muſes. Un ſi ſuperbe apareil ravit tout le Téatre en admiration, & fit naître l'eſperance de voir & d'entendre des merveilles; mais comme il voulut faire paroître ce qu'il ſçavoit, & qu'il vint à chanter & à toucher des inſtrumens; au lieu des miracles qu'on en atandoit, on oüit un miſerable fauſſet qui n'eſtoit pas d'accord avec ſa lyre; & pour comble de mal-heur, lors qu'il la voulut toucher plus fortement, il rompit trois cordes. Cela fit rire tout le monde, d'autant plus qu'il avoit paru ſur le Téatre, aprés un autre qui avoit aſſez bien fait: puis l'indignation ſuccedant à la riſée, les preſidens des jeux piquez de ſon inſolence, le firent chaſſer

ſer du Téatre a coups de foüet ; ſi bien qu'il traverſa la Scene tout ſanglant, ramaſſant les ornemens de ſa lyre, que l'on foüetoit avêque luy. En-ſuite parut un excellent Muſicien de l'Elide nommé Eumele, qui ravit chacun en admiration ; de ſorte qu'il fut proclamé victorieux, quoy qu'il fut fort mal vêtu, & qu'il n'eût qu'une lyre à l'antique. On dit qu'il ſe moqua aſſez plaiſamment du Tarantin, qui avoit ſi mal reüſſi. Tu avois, dit-il, une couronne d'or & de pierreries, parce que tu eſtois riche, & moy une de laurier, parce que je ſuis pôvre ; mais tout pôvre que je ſuis, j'ay eſté couronné, & tes richeſſes n'ont ſervy qu'à faire éclater ta honte, & empêcher qu'on n'eût compaſſion de toy. Je trouve que cét exemple te vient fort bien, car tu ne fais non plus de cas que ce Tarantin de la riſée des ſpectateurs. Mais pour t'acabler, je veus ajoûter à ce conte, une autre Hiſtoire. Lors que les femmes de Thrace déchirerent Orfée, on dit que ſa tête qu'elles avoient jétée dans la riviere, flota long-tems ſur la lyre, pouſſant des accens funebres à l'honneur de ce Heros, & que la lyre touchée par les vents, répondoit à ce chant lugubre. En cét eſtat elle aborda en l'Iſle de Lesbos, où les habitans du päys luy dreſſerent un ſepulcre, à l'endroit où eſt bâty maintenant le Temple de Bâchus. Mais ils pendirent ſa lyre en celuy d'Apollon, où elle fut gardée long-tems, juſqu'à ce que le fils de Pittacus, ayant oüy dire qu'elle ſonnoit toute ſeule, & qu'elle avoit charmé les arbres & les rochers, la voulut avoir, & l'acheta à grand prix du Sacriſtain. Mais ne croyant pas en pouvoir joüer ſeurement dans la ville, il ſe retira la nuit aux fauxbourgs, où comme il la penſoit toucher, il fit un tel charivary au lieu de l'harmonie qu'il eſperoit, que les chiens y acoururent & le déchirerent, qui fut la ſeule choſe qu'il eut commune avec Orfée. Car ce n'eſt pas en l'inſtrument que conſiſte l'art, mais en la main de l'Ouvrier. Mais pourquoy rechercher

d'anciens èxemples, puiſqu'il s'eſt trouvé un homme en nos jours qui a acheté trois mile dragmes * la lampe de terre du Filoſofe Epictete, comme s'il eût acheté avec elle ſon ſçavoir? Un autre depuis donna un talent † du bâton du Filoſofe Peregrinus, qu'il montre maintenant comme on feroit la maſſüe d'Hercule, ou comme les Tégéates, montrans la peau du ſanglier Calydonien, les Tébains le corps de Gerion, & les Egyptiens les cheveux de la Déeſſe Iſis. Celui-cy te ſurpaſſe, à mon avis, en impertinence; & ce bâton met à couvert ta Biblioteque. On dit auſſi que Denis le Tyran ayant fait une Tragedie ridicule, & puny tres cruélement Filoxéne pour s'en eſtre raillé, acheta depuis les tablétes du Poëte Eſchyle, où il écrivoit ſes belles pieces de Téatre, s'imaginant peut-eſtre que cela ſerviroit à rendre les ſiénes meilleures; mais il fit encore plus mal qu'il n'avoit fait auparavant. Peut-eſtre auſſi que tes livres te gâtent la cervelle, & que tu ſerois mieux, ſi tu ne les avois point. A quel propos donc les acheter ſi cherement, & les faire relier avec tant de ſoin? En és-tu plus éloquent pour cela, ou pluſtôt, n'és-tu pas plus müet qu'un poiſſon? Mais tes débauches parlent aſſez, & te rendent odieux à tout le monde; Que ſi tes livres en ſont cauſe, tu les devrois fuir avec autant d'ardeur que tu les recherches, puiſqu'ils ne te ſont utiles, ni à bien faire, ni à bien dire, & qu'ils ne peuvent ſervir que de pâture aux vers, d'exercice aux rats, & de ſupplice à tes gens, que tu châties, pour n'en avoir pas aſſez de ſoin. N'as-tu point de honte lors que quelque docte te rencontre avec un livre à la main, comme tu aimes à en porter, & qu'il vient à loüer ou à blâmer quelque endroit, de ne ſçavoir que répondre; & n'en rougirois-tu pas, s'il te reſtoit quelque pudeur? On dit que le Filoſofe Cynique Demetrius, ayant trouvé un jour à Corinte les Bacchantes d'Euripide, entre les mains d'un ignorant, les déchira, & dit qu'il valoit mieux que Penthée fût déchiré par luy une fois, que de ſoufrir tous les jours mile

* 750. livres.

† 500. écus.

mile afronts de la main d'un sot. Pour moy, je n'ay pû trouver la raison pourquoy tu achetes tant de livres, quoy que je l'aye recherchée avec grand soin ; car c'est comme si un pelé achetoit un peigne, ou un aveugle un miroir, & un sourd quelque instrument de Musique. Est-ce pour montrer tes richesses en la possession de plusieurs choses superflües ? Mais je sçay fort bien que si tu ne te fûsses introduit par fraude dans le testament d'un homme riche, il t'eût falu mourir de faim ou vendre tes livres. Il ne reste donc maintenant, sinon que tu en achétes pour entretenir ta reputation, & confirmer les loüanges de tes flateurs, qui disent que tu és non seulement beau & aimable ; mais Filosofe, Orateur, & Historien. On dit même que tu lis tes harangues à table, & qu'ils ne boivent point, qu'ils ne se soient alterez à force de les loüer. Car tu és facile à surprendre, & à croire tout ce qu'on te dit ; jusques là qu'ils t'ont persuadé que tu ressemblois à l'Empereur, comme il y a eu autrefois de faux Alexandres, de faux Nerons, & de faux Filippes. Et il n'est pas étrange que tu l'ayes creû, estant sot comme tu és, veû que Pyrrus se laissa bien persuader qu'il ressembloit à Alexandre ; jusques à ce qu'une vieille de Lariſſe chez qui il logeoit, le détrompa. Car comme il luy eût montré les portraits de Filippe, de Cassander, d'Alexandre & de Perdicas, & qu'il luy eût demandé à qui de tous ceux-là il ressembloit, elle répondit qu'il ressembloit au Cuisinier *la Grenouillere*, comme en effet il y en avoit un à Lariſſe de ce nom, qui avoit beaucoup de son air. Je ne voudrois pas dire à qui tu ressembles, car cela ne seroit pas peut-estre à ton avantage : mais je sçay bien que tout le monde te prend pour un fou, de croire ressembler à l'Empereur, & de tâcher à le contrefaire par l'habit, le regard, & la démarche. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un homme qui se conoît si mal en ressemblance, croye ressembler à un Docte, quoy qu'il n'en ait aucun trait. Mais j'ay découvert à la fin où est l'etiologieure ; c'est que tu t'imagines que ta fortune

ſeroit faite, ſi le Prince qui aime les Létres, & ceux qui en font profeſſion, venoit à te prendre pour un ſçavant. Toutefois, crois-tu, ſot que tu és, qu'il ne ſçache pas bien la vie que tu menes, & que tu employes plus de tems à la débauche qu'à l'étude? Ne ſçais-tu pas que les Rois ont une infinité d'yeux & d'oreilles, par où ils voyent & entendent tout ce qui ſe paſſe dans leur Empire? outre que ton infamie eſt ſi publique, qu'elle eſt cônüe de tout le monde. Dymoy, ſi quelqu'un de ces débauchez que tu hantes & qui t'aprénent à tout faire & à tout ſoufrir, eſtoit habillé en Hercule, le prendroit-on jamais pour luy? & quand il auroit ſa peau de lion & ſa maſſüe, ne le reconoîtroit-on pas à ſa démarche laſcive, & à ſes parures deshonêtes, ſuivant le Proverbe qui dit, qu'on cacheroit plutôt un Elefant ſous ſa robe, * qu'un effeminé. Ne penſe donc pas te couvrir ſous la peau d'un lion, puis qu'on reconoîtra toûjours à ton cry que tu n'és qu'un âne. Enfin, ce n'eſt pas des Libraires, qui te métront en pourpoint ſi tu n'y donnes ordre, que tu dois atandre la reputation de ſçavant; mais des perſonnes qui s'y cônoiſſent, & de la verité. Tu devrois vendre plutôt ta Biblioteque, pour payer ta fôle dépenſe, & les frais que tu faisen eſclaves; car ce ſont là tes deux paſſions, dont une ſeule eſt capable de te ruïner. Suy donc mon conſeil, & au lieu de tant de gens inutiles, aye quelque honête homme auprés de toy qui te détrompe, & qui n'aille pas divulguer tes débauches, comme ils font. Car j'en vis un l'autre jour ſortir de chez toy de grand matin, qui les publioit tout haut, juſqu'à en montrer des marques, & prendre des gens à témoin pour le confirmer. Mais j'ateſte les Dieux & ceux qui eſtoient preſens, que je faillis à le batre, tant j'en eſtois indigné pour toy. En tout cas, s'il eſt difficile de quiter un métier où l-on eſt acoûtumé, garde plutôt ton argent pour tes débauches, que pour tes livres. Car à quoy ſert d'entaſſer volumes ſur volumes? tu és aſſez ſçavant pour ce que tu fais; outre que tu n'as pas ſeulement en la bouche toute l'Anti-

* *Il y a au Grec ſept.*

l'Antiquité; mais tu cônois tous les Poëtes, les Orateurs, & les Hiſtoriens, & ſçais tous les défauts & toutes les vertus de la langue; car rien n'empêche que nous n'inſiſtions davantage ſur ces choſes. Mais je te demanderois volontiers, quels livres tu lis principalement? Eſt-ce Platon, Antiſténe, Archiloque, Hipponax; ou ſi tu quites les Filoſofes & les Satyriques pour les Orateurs? As-tu veû la harangue d'Eſchinés contre Timarque? mais tu ſçais peut-eſtre tout cela, & aimes la Comedie? As-tu leû les Baptes, * ou plutôt les as-tu pû lire ſans rougir? Dy nous, quel livre t'eſt familier? car quoy que tu en portes toujours, on ne t'en voit jamais lire. Eſt-ce de jour où de nuit, devant ou aprés tes débauches, que tu t'apliques à la lecture? Quite, quite toutes ces choſes, pour vivre comme tu as fait, quoy que ta vie ſoit encore plus honteuſe que ta doctrine, & que tu deuſſes aprehender les reproches que la † Fedre d'Euripide fait aux femmes, & prendre garde que les murailles ne divulgent ton infamie. Que ſi tu as reſolu de mourir, comme tu as vêcu, & d'acheter toujours des livres, laiſſe-les là pour le moins ſans les lire, ni toucher aux paroles & aux actions des Anciens, qui ne t'ont fait ni bien ni mal. Je ſçay que tout ce que je dis, ne te ſervira de rien, & que tu ne laiſſeras pas de coutinuer à te faire moquer de toy, par les habiles gens, qui ne prénent pas garde à tes livres, mais à ta doctrine. Tu penſes, toutefois, couvrir par là ton impertinence, comme ces mauvais Chirurgiens qui ont des étuis dorez, dont ils ne ſe ſçauroient ſervir; au lieu qu'un excellent Artiſan ſe fait admirer avec des outils ordinaires. Encore ceux-là les preſtent-ils quelquefois à ceux qui les peuvent métre en œuvre: Mais tu reſſembles à ce chien des Fables, qui eſtoit ataché au ratelier, & ne pouvoit manger du foin, ny ſoufrir que le cheval en mangeât. Voilà ce que j'avois à dire de ta doctrine; Je parleray une autrefois plus amplement de tes débauches.

* *C'eſt qu'on y traitoit des vices où il eſtoit ſujet.*

† *Qu'elles ne craignent point les ténebres complices de leur débauche.*

DE LA CALOM

Qu'il ne faut pas ajoûter foy temer
rapport d'autruy.

C'EST une mauvaise chose qu
& qui eſt cauſe de beaucoup d
elle aveugle les hommes de te
bronchent à chaque pas, ſans voir ce
piez, & n'aprehendent pas un danger
qu'ils en craignent quelquefois un q
gné. C'eſt elle qui fait la plûpart des Tra
oit retentir les Téatres, & qui excite de
les Eſtats & dans les Familles, qui les e
ruïne, par le moyen de la calomnie,
dangereux aiguillon. Je veus donc fai
ption de ce monſtre, & en emprunter
pellés. Car ayant eſté accuſé par un Pe
ſa gloire, d'avoir conjuré contre le R
cauſé la revolte de Tyr & la priſe de Pe
ce qui avoit eſté nourry toute ſa vie d
de la Cour, prit télement feu là deſſus
ſiderer la jalouſie qui eſt ordinaire entr
de même profeſſion, & le peu d'ap
avoit qu'un Peintre eût entrepris un ſi
& un Peintre qui luy devoit ſa fortune
contre luy comme contre un traître
& il luy eût fait trancher la tête, ſi l'u
ne l'eût déchargé à la queſtion. Mai
apris ſon innocence, il fut touché d'u
qu'il luy donna cent talens, & luy mit
l'accuſateur, pour en faire ce qu'il luy
lés donc pour ſe vanger de la Calomn
fait un ſi mauvais tour, fit le portra
peignit un Prince avec de grandes or
on en peint à Midas, aſſis ſur un Thrô
du Soupçon & de l'Ignorance. En cé
loin la main à la Calomnie, qui s'ava

visage tout en feu, avec des attraits & des charmes extraordinaires. Elle tient de la main gauche un flambeau, & traine de l'autre par les cheveux un jeune innocent, qui tend les mains au Ciel, & implore son assistance. Devant elle marche l'Envie au visage hâve & aux yeux louches, accompagnée de la Fraude & de l'Artifice, qui parent & ajustent la Calomnie, pour la rendre plus agréable. Aprés vient le Repentir, sous la figure d'une Dame vêtüe de deuil avec ses habits déchirez, qui tourne la tête vers la Verité, & pleure de regret & de honte. Voila l'Emblême de la Calomnie, dont je te veux faire ensuite un portrait à ma façon, & la dépeindre de toutes ses couleurs. Pour commencer par sa définition, c'est un faux raport que l'on fait d'autruy en son absence, auquel d'ordinaire on ajoûte foy, sans donner les moyens à l'accusé de se justifier. On doit donc considerer trois choses dans la Calomnie; le Calomniateur, le Calomnié, & celuy à qui l'on s'adresse pour médire, qui est comme le Juge, & les autres les Parties. Commençons par le Calomniateur, puisqu'il joüe le principal personnage. Personne ne doute que ce ne soit un méchant homme; car les gens de bien ne se mêlent point de ce métier, & tâchent plutôt à reconcilier les ennemis, qu'à semer de la division parmy les amis. Mais le Calomniateur n'est pas seulement méchant, il est injuste; car il ne se contente pas d'accuser à faux, il empêche qu'on n'oye l'accusé en sa défense, contre l'ordre de la Justice, qui veut qu'on entende également les deux Parties. Et celuy qui fait autrement, commet une injustice, quand il rendroit un Jugement juste, & offense même les Dieux; ce qui fait que le Calomniateur n'est pas seulement injuste, mais impie. Cependant, il tâche d'exciter la colere dans l'esprit de celuy à qui il parle, pour l'empêcher d'entendre les raisons de l'accusé; ce qui ajoûte encore à ses crimes la mauvaise foy. Mais l'homme de bien, quand il accuse, veut que la défense soit publique, aussi bien que l'accusation,

parce qu'il a intereſt que la verité ſoit cõnüe; comme celuy qui peut vaincre ſon ennemy à force ouverte, n'uſe point de trahiſon ni de ruſe. Le thrône de la Calomnie eſt dans la Cour des Princes, où regne l'Envie & la Haine, & ou ſe preſentent à toute heure mile occaſions de mentir & de flater. Car où l-on voit croître à tous momens l'eſperance & l'ambition, là ſont les envies les plus crüéles, les haines les plus irreconciliables, & les calomnies les plus fines & les plus dangereuſes. Un Courtiſan eſt toûjours en garde, comme un Gladiateur, pour porter le coup de la mort à ſon ennemy, s'il luy donne la moindre priſe; de ſorte qu'à la Cour un homme de bien qui croit que tout le monde luy reſſemble, eſt en un inſtant ſupplanté, quoy que celuy qui prend ſa place n'y dure pas quelquefois plus long-tems que luy, & que le vainqueur & le vaincu ſoient envelopez ſouvent dans une même ruïne. Car comme il ne s'agit pas de peu de choſe, & qu'il y va de la faveur du Prince, on eſt perpetuélement aux écoutes pour l'obtenir; & la calomnie ſemble le plus court chemin & le plus ſeur. Mais ce n'eſt pas le métier d'un ſot, & il faut eſtre tres-habile pour y reüſſir. Car ſi ſes traits ne ſont trempez dans la vray-ſemblance, ils ſont ſans effet, parce que la verité ne peut eſtre vaincüe que par un ennemy qui luy reſſemble. Or la calomnie, comme fille de l'envie, s'atache toûjours à ceux qui ſont les plus élevez, par un deſir aveugle de remplir leur place. Mais comme dans une carriere, chacun tâche de devancer ſon compagnon, ſoit par art ou par viteſſe; les gens de bien à la Cour tiénent le chemin de la vertu, pour arriver à la gloire, où les autres ne peuvent parvenir que par ſurpriſe. Cependant celuy qui eſt le premier, eſt toûjours en bûte aux autres, & l'objet de l'envie & de la haine, ſi bien qu'on luy dreſſe mile pieges le plus adroitement que l-on peut; car s'ils viénent à eſtre découverts, ils ſont inutiles. Ordinairement la calomnie prend pour fondement la profeſſion de celui qu'elle veut calomnier. On accuſe un Medecin d'empoiſon-

poiſonnement, un Miniſtre de trahiſon, un Grand de faire des entrepriſes; mais la paſſion du Prince fournit le plus ſouvent de matiere. On dit à un jaloux qu'on a deſſein ſur ſa femme; à celuy qui ſe pique d'eſprit, qu'on ſe moque de ſes ouvrages, comme on accuſa Filoxene auprés de Denis le Tyran, de blâmer ſa Tragedie. Si le Prince eſt pieux, on calomnie un homme auprés de luy d'impieté ou de libertinage, Car chacun s'emporte dans ſa paſſion, & n'eſt plus capable d'entendre des raiſons ni des excuſes. Voilà ce que font les calomniateurs, pour irriter davantage celuy à qui ils s'adreſſent; de peur que s'il n'eſtoit pas aſſez animé, il ne donnât du tems à la recherche de la verité, & à l'examen de leur calomnie; quoy qu'ils faſſent ordinairement le crime ſi noir, que l'horreur de l'action empéche qu'on n'en veuille oüir la defenſe. On accuſa le Filoſofe Demetrius devant Ptolomée, de ne s'eſtre pas voulu déguiſer aux Bacchanales, & de n'y avoir beu que de l'eau, comme condamnant les plaiſirs & les inclinations du Prince. Et ſi le lendemain il ne ſe fût traveſty & n'eût beu du vin en la preſence du Roy, & dancé avec des Cymbales, il eſtoit perdu. C'eſt ainſi que c'eſtoit un grand crime devant Alexandre, de ne pas reconoître Efeſtion pour un Dieu: Car non content de luy faire une pompe funebre, qui coûta pluſieurs milions, les villes luy dreſſerent à l'envy des Temples & des Autels; de ſorte que c'eſtoit le plus grand de tous les ſermens, que de jurer par ſon nom, & un crime capital de s'en moquer. Car les Courtiſans pour flater la paſſion du Prince, luy contoient des chimeres & des viſions; Qu'Efeſtion leur eſtoit aparu en ſonge; Qu'il gueriſſoit ceux qui l'invoquoient; raportans de faux Oracles, & le prenant pour leur Protecteur; * ſi bien qu'Alexandre qui avoit toûjours les oreilles bâtües de ces diſcours, les creût à la fin, & ſe glorifia de pouvoir faire un Dieu qui eſtoit encore plus que de l'eſtre. Combien penſez-vous qu'il y eut alors d'honêtes gens

* Comme qui diroit Ange-gardien.

disgraciez, pour avoir resisté à la passion du Prince, ou témoigné de l'aversion pour ses frenesies. Le Capitaine Agathoclez qu'il estimoit, aloit estre exposé aux lions, pour avoir pleuré devant le sepulcre d'Efestion, comme s'il l'eût creû mortel, si Perdicas n'eût juré ses grands Dieux, & particulierement Efestion, que ce nouveau Dieu luy estoit aparû à la chasse; & luy avoit commandé de dire à Alexandre, qu'il pardonnât à Agathoclez, s'il avoit laissé couler des larmes au souvenir de son amy, & qu'il eût pitié de l'infirmité humaine. Alexandre estant donc de cette humeur, ouvroit une large porte à la calomnie. Car, comme on âtaque toûjours une place par l'endroit qui est le plus foible, le Calomniateur prend toûjours celuy qui l'écoute par la partie qui est la plus ouverte à la médisance; parce que c'est le lieu le moins défendu. Voilà les forces de la Calomnie au dehors: mais au dedans elle a pour ministres, le dégoût du present, & l'amour de la nouveauté, avec le plaisir qu'on prend à entendre des choses extraordinaires & incroyables; outre qu'il n'y a rien qui chatouille tant l'oreille d'un homme soupçonneux & défiant, que les faux raports. Il est donc aisé d'âtaquer un cœur exposé de tous côtez à la bâterie, & de perdre un innocent qui ne se défend point; car l'accusé en cette rencontre meurt comme un homme endormy qu'on tüe dans une prise de ville. Ce qui est de plus déplorable, c'est qu'on va trouver son amy, comme auparavant, sans sçavoir rien de ce qui se passe; & qu'on donne soy-même dans le piege. Mais un homme d'honneur ne condamne point son amy sans l'oüir, & sans luy donner les moyens de se justifier; au lieu que ceux qui prêtent volontiers l'oreille à la calomnie ne l'écoutent pas, ou font semblant de recevoir ses excuses, en âtendant l'occasion de s'en vanger; sur tout, quand le Calomniateur est leur amy, ou qu'il feint de l'estre de celuy qu'il accuse. Car alors on ne peut s'empêcher d'ajoûter foy à son raport;

rapport ; sans considerer qu'il arrive tous les jours mille sujets de rompre, même entre les plus grands amis. D'ailleurs, la Calomnie n'attaque jamais un ennemy découvert, parce qu'elle perdroit creance ; mais souvent son propre amy, ou pour le moins celuy qu'on feint estre tel, pour montrer qu'on veut tout sacrifier aux interests de celuy à qui l'on parle. Quelques uns honteux d'avoir ajoûté foy à de faux raports, & n'ayans pas la hardiesse de soûtrir le visage de leur amy offensé, rompent avec luy, comme s'il estoit coupable de leur faute. Cela me fait quelquefois déplorer la misere de nôtre vie, dont la calomnie est un des principaux fleaux. Il faut que tu meures, s'écrie Antia, à son mary, ou que tu tües Bellerofon, qui a attenté à ma pudicité ; quoy que ce fût elle même qui l'eût sollicité au mal. Il s'en falut peu pourtant qu'il ne portât la peine de sa chasteté, & de la luxure de son hôtesse, & qu'il ne perit au premier combat qu'il eut contre la Chimere ; car pour un semblable sujet, Fédre perdit Hippolite. Mais, dira quelqu'un, il faut ajoûter foy aux raports, lors qu'ils partent de personnes vertueuses. Y a-t-il quelqu'un de plus juste qu'Aristide ; il ne laissa pas de conspirer contre Themistocle, par la jalousie de sa gloire, comme les plus gens de bien ont leurs défauts & leurs passions. Le plus sage & le plus vertueux d'entre les Grecs, * ne dressa-t-il pas des embûches à son parent, son amy, & son compagnon d'armes ? Socrate fut accusé d'impieté, Miltiade, & Themistocle de trahison, aprés avoir rendu de tres-grans services à leur patrie. Je passe plusieurs autres exemples qui sont connus de tout le monde. Que fera donc en cette occasion l'homme sage ? Il fermera les oreilles à la Calomnie, comme Ulysse au chant des Sirenes, & n'ajoûtera point de foy aux raports qu'avec beaucoup de circonspection, mais demeurera sur la défiance. Il est ridicule de mettre garde aux portes & aux entrées des villes, & de laisser celle de nôtre ame dégarnie. Quand on nous fera donc quelque

* Ulysse à Palamede.

que raport, il faut examiner la choſe en ſoy-même ; ſans avoir égard aux perſonnes. Car le contraire eſt la marque d'un eſprit bas & abject, qui ſe laiſſe emporter en jeune-homme ? & c'eſt l'une des plus grandes injuſtices qu'on puiſſe commétre. Il ne faut déferer ni au jugement, ni à la paſſion d'autruy ; ni conſiderer pas davantage l'accuſateur que l'accuſé, & ſe défier toûjours de celuy qui a le plus d'eſprit & le plus d'adreſſe. Cependant, la cauſe de ce mal-heur eſt en l'obſcurité & en l'ignorance du cœur de l'homme ; car ſi l'on pouvoit penetrer dans ſes ſentimens, la Calomnie ſeroit contrainte de quiter le monde, pour faire place à la Verité, qui diſſiperoit toutes ſes tenébres par ſa lumiere.

L'APOFRADE, OU LE MAUVAIS GRAMMAIRIEN.

C'eſt une invective contre un homme qui avoit condamné le mot d'Apofrade, qui ſignifie proprement, un jour malencontreux.

ON voit bien que tu ne ſçais ce que ſignifie le mot *d'Apofrade* ; autrement tu ne m'aurois pas accuſé de barbarie pour t'y avoir comparé. Mais nous parlerons tantôt de ſa ſignification ; je me contenteray de te dire pour cette heure, que tu as pris par l'aîle la Cygale, comme dit le Poëte Archiloque. Car cette inſecte qui crie aſſez haut d'elle-même, fait encore plus de bruit quand on la touche. Ainſi, ce Poëte porté de ſon naturel à la Satyre, laiſſoit à juger ce qu'il feroit, eſtant offenſé. C'eſt dequoy je t'avertis maintenant, non pas pour me comparer à un ſi grand perſonnage, mais pour te dire que tu as fait pluſieurs choſes qu'Archiloque ne pourroit reprendre dignement, quand il aſſocieroit avêque luy Hipponax & Simonide, * car tous ceux

* *Anciens Satyriques.*

ceux qu'ils ont âtaquez, n'eſtoient rien au prix de toy. Cependant, il ſemble que quelque Dieu t'ait mis dans la fantaiſie, de reprendre ce mot, pour découvrir ton ignorance, qui ne ſçait pas les choſes les plus vulgaires, & pour faire éclater tes autres defauts. Car outre que j'ay quelque talent dans la Satyre, je cônois tes vices dés l'enfance, & ne manque ni de capacité ni de hardieſſe pour les publier. Je parle de la ſorte, parce qu'il ne ſerviroit de rien de t'en avertir en particulier, pour tâcher de t'en corriger; puis que tu ne peus non plus changer de Nature, que ces ſales animaux qui vivent dans l'ordure & dans le fumier; outre que tes crimes ne ſont gueres plus ſecrets que ceux de ces celebres criminels des Fables; & que ton ignorance eſt ſi publique, qu'il n'eſt point beſoin que perſonne t'ôte la peau de lion, pour montrer que tu n'és qu'un âne. Mais je les veus métre icy, de peur qu'on ne croye que je ſois le ſeul qui les ignore. Qui apellerons-nous à nôtre ſecours pour cela? Sera ce quelque Dieu des Comedies de Menandre, tel qu'Elencus, Dieu de liberté & de verité, * qui eſt ton plus grand ennemy, puis qu'il ſçait tout ce que tu fais, & ce que tu ſoûfres tous les jours, & qu'il le veut publier. Il fera doncicy le prologue de ma Satyre, comme il fait quelquefois chez cét Auteur; afin d'aprendre à tout le monde, que nous n'entreprenons pas cecy en vain, ni par une inimitié particuliere, mais pour vanger le public. Et quand il aura parlé, il ſe pourra retirer à la bonne heure, & nous laiſſer faire le reſte, parceque nous ſommes aſſez capables pour te confondre, & qu'il n'eſt pas ſeant à un Dieu de parler de ſi grandes abominations. Voicy dont ce qu'il dira par forme d'avertiſſement. Ce Sofiſte qui contrefaiſoit le Filoſofe, c'eſt de toy qu'il parle, vint un jour aux jeux Olympiques pour y reciter une harangue, qu'il avoit compoſée ſur le ſujet de Pytagore, lors qu'on le voulut empécher de participer aux myſteres d'Eleuſine, à cauſe qu'il eſtoit étran-

* *Comme qui diroit le Roi-ſoleil*

étranger, & qu'il avoit esté Euforbe durant la guerre de Troye. Sa harangue, comme la Corneille d'Esope, estoit toute parée des plumes d'autruy, & bâtie de pieces raportées. D'ailleurs, elle estoit premeditée de long tems: mais pour faire croire qu'il l'avoit faite sur le champ, il fit tant par l'un de ses amis, que lors qu'il demanda un sujet tout haut, on luy donna celuy-cy. Cependant, comme il ne joüoit pas bien son personnage, & qu'il raportoit des choses tirées de loin & étudiées, personne ne se pouvoit empécher de rire, & de faire signe à cét amy qu'on reconnoissoit bien la fourbre; quoy que nôtre Sofiste tâchât de suppléer à tout par son impudence. Quelques uns donc à mesure qu'il parloit, ne faisoient autre chose que remarquer les endroits qu'il avoit dérobez des Anciens. Celuy qui a fait ce Discours & qui m'a introduit icy estoit de ceux-là; car il ne se pouvoit tenir de rire, non plus que les autres. Et pourquoy n'eût-il pas ry d'une si grande & si publique effronterie? Outre qu'il est assez porté au ris de son naturel. Mais il ne pût s'empécher d'éclater une fois tout haut, entendant cét âne qui vouloit comme on dit joüer de la lyre, ce que ce galant-homme aperçeut en se retournant, & c'est ce qui les a mis mal ensemble. Or c'estoit le commencement de l'année, ou plutôt le troisiéme jour de la grande nouvelle Lune, * où les Romains suivant une coûtume ancienne, font des vœus & des sacrifices, pour tout le reste de l'an; sur la creance que les Dieux écoutent alors plus âtentivement nos prieres. En cette grande feste donc, & ces Calendes sacrées, celuy cy voyant nôtre imposteur qui étaloit ses larcins sous le nom de Pytagore, comme il le conoissoit parfaitement; & qu'il sçavoit ce qu'il faisoit, & ce qu'il soûfroit tous les jours, où il avoit esté même surpris; il dit à un de ses amis qui estoit prés de luy, Sortons d'icy; que cét infâme par ses abominations ne nous change ce jour heureux en un funeste, il se servit pour cela du mot d'*Apofrade*. Cependant, nôtre imposteur ne

* *Du mois de Janvier.*

l'eut

l'eut pas plutôt oüi, que pour se vanger de cette raillerie, il s'écria; Quelle beste est-ce qu'*Apofrade*? Est-elle mâle ou femele, terrestre, ou aquatique? car pour moy, je ne la cônois point. Mais en pensant exposer l'autre en risée, il s'y exposa lui-même, & fit voir son ignorance. C'est là le sujet dont on va vous entretenir, pour vous faire voir que ce grand Orateur, qui fait des harangues à l'improviste, ignore les choses les plus vulgaires, & que les artisans de la Grece sçavent. Voilà ce qu'avoit à dire le Prologue; c'est à moy d'achever le reste, & de representer icy ce que tu as fait en diverses parties du monde, & ce que tu fais presentement à Efése, qui est le comble de ta doctrine, & le chef d'œuvre de ta Morale. Mais auparavant il faut parler du mot d'*Apofrade*, que tu as repris. Dy-moy, par les Dieux, pourquoy te choque-t-il si fort? Est-ce qu'il est barbare, & que tu ne l'as pû soûfrir, parce que tu as l'oreille delicate? Mais y a-t-il rien de plus commun à Aténes? Tu prouveras plutôt à un Aténien, que Cecrops & Erectée estoient étrangers, que ce terme icy. Car il y en a plusieurs qui leur sont communs, avec le reste des Grecs; mais celui-cy leur est propre & ils s'en servent pour exprimer un jour mal-heureux, où l'on ne fait aucune affaire ni publique ni particuliere, soit pour quelque grande défaite qui est arrivée ce jour-là, ou pour quelqu'autre calamité. Mais il n'est pas peut-estre besoin d'aprendre ces choses à ton âge; outre qu'il y en a tant d'autres que tu ne sçais point qui sont beaucoup plus importantes, que tu peus bien ignorer encore celle-là. Toutefois, d'où és-tu, de ne le pas sçavoir? car encore qu'on te deût permettre d'ignorer les autres choses, tu ne pourrois pas, quand tu voudrois, apeller un jour malencontreux, d'un autre nom, si tu veus parler comme l'on a fait à Aténes. Mais tu diras peut-estre qu'il n'est plus en usage, & qu'il ne se faut pas servir de mots que l'on n'entend point. Il est vray que j'ay failly de m'en servir en ta presence; car je devois parler Capadocien

cien, Paflagonien, ou Bactrien, pour faire que tu m'entendiſſes; mais il faut parler Grec avec les Grecs. D'ailleurs, ce mot eſt de ceux qui ſe ſont conſervez en uſage dans cette grande revolution qui arrive tous les jours dans les Langues; & je raporterois le nom de ceux qui en ont uſé, ſi je ne craignois de troubler ta memoire, par tant de Poëtes, d'Orateurs, & d'Hiſtoriens qui te ſont inconnus. J'aurois plutôt fait de dire ceux qui ne s'en ſont pas ſervy; quoy que pour te dire la verité, je n'en ſçache point, & t'offre quelque honête preſent, ſi tu peus nommer quelqu'un qui ait exprimé autrement la choſe qu'on veut ſignifier par là. Car celuy qui ignore ce mot, peut ignorer où ſont ſituées les villes d'Aténes, de Sparte, & de Corinthe. Mais tu diras peut-eſtre qu'il eſt bon, mais non pas au ſens que je l'ay pris, ou bien que je l'ay allegué hors de propos. Je te ſatisferay encore là-deſſus, ſi tu és capable de raiſon. Car les Anciens ſe ſont ſervis de pluſieurs pareilles metafores, contre ceux qui te reſſembloient; Ils ont apellé un * Orateur qui changeoit à toute heure d'avis, *Cothurne*, pour marquer ſon inſtabilité, à cauſe de la peine qu'il y a de marcher avec ces brodequins. Un autre, † *Lypaé*, qui avoit acoûtumé de troubler les Aſſemblées. Un autre, *Hebdomas*, qui railloit & folâtroit avec le peuple, comme les écoliers font aux jours de congé. ‡ Pourquoy donc ne pourra-t-on pas nommer *Apofrade*, un mal-encontreux perſonnage comme toy; Car il eſt certain que lors que nous rencontrons quelque choſe de mauvais augure, & particulierement le matin, comme un châtré, un boiteux, ou un ſinge, nous avons coſtume de rentrer auſſi-tôt, comme ſi ce jour-là nous devoit eſtre funeſte. Si le premier jour de l'an donc, on trouve un homme comme toy, qui paſſe pour un infame, un méchant, un impoſteur, un parjure, un monſtre, une peſte, ne le fuira-t-on pas comme un oiſeau de mauvais augure, capable de troubler le plus beau jour, & de le ren-

* *Ou, un homme dont la vie eſtoit inconſtante.*
† *Trouble.*
‡ *C'eſt qu'ils avoient congé une fois la ſemaine.*

rendre mal-encontreux ? Tu ne te dois pas fâcher de ces mots, car il me ſemble que tu fais gloire de la choſe, outre que tu aurois bien de la peine à prouver le contraire à tes citoyens, qui ſçavent comme tu as vécu dés ton enfance, & comme tu te mis au ſervice d'un gendarme, pour faire tout ce qu'il luy plairoit, juſqu'à ce qu'il te quita, comme on fait un habit lors qu'il eſt uſé. Tu ſervis depuis au Téatre, & fus avec une compagnie de Farceurs & de Baladins, où tu faiſois le Prologue, & entrois paré avec des brodequins dorez, & un habit magnifique, pour annoncer la piece, & demander bonne audiance. Mais maintenant tu és devenu Orateur; c'eſt pourquoy quand on le ſçaura en ton païs, on croira voir deux Thébes & deux Soleils, comme cét Ancien des Fables. Tu fais donc bien de n'y pas aler, quoy que ce ſoit la plus grande & la plus belle ville de la Fenicie, & un tres-agréable ſejour. Mais tu as honte de ton premier métier, & craindrois d'oüir en alant par les rües, Voilà celui que nous avons veu Bâteleur & Comedien. Mais pourquoy m'amuſer à ces choſes; car quelle impudence égale la tienne; & qu'as tu jamais trouvé de honteux? J'aprens que tu poſſedes dans la ville de ta naiſſance un grand Palais, à comparaiſon duquel le tonneau de Diogene pourroit paſſer pour le thrône de Jupiter. Tu ne pourrois donc empécher que ces citoyens ne te priſſent pour l'opprobre & le deshonneur de leur ville. Le reſte de la Syrie eſt de même ſentiment. Tout Antioche a veu comme tu débauches ce jeune garçon qui venoit de Tarſe. Mais il n'eſt pas honête de remüer ces ordures, & tu ſçais comme on vous ſurprit tous deux, ſi ce n'eſt que tu l'ayes oublié, à cauſe que tu n'as point de memoire. Tu n'és pas moins connu en Egypte, où tu fus receu fugitif aprés ces beaux exploits de Syrie, lors que tu eſtois talonné par les Fripiers, qui t'avoient preſté les habits, avec leſquels tu trouvois à dîner, & hantois les bonnes compagnies. La ville d'Alexandrie n'eſt-elle pas témoin de tes débauches,

auſſi bien que celle d'Antioche? Ouy ſans doute, puis qu'elles y ont eſté plus grandes & plus celebres. Tu ne rencontras qu'un homme dans toute la ville, à qui tu puſſes perſuader ton innocence, & qui te ſervît de ſupport, & te donnât à vivre. Tu me permétras de taire ſon nom, puis qu'il eſt connu de tout le monde, & des principaux de l'Empire. Te ſouvient-il quand il te ſurprit entre les genoux de ce jeune Echanſon? Quelle opinion penſes-tu qu'il eut alors de ta preud'hommie, s'il n'avoit perdu les yeux? Auſſi te chaſſa-t-il honteuſement, & purifia ſa maiſon aprés ton depart. Toute la Grece & l'Italie furent remplies enſuite de ta renommée & de ta gloire; & je m'étonne qu'il y en ait maintenant qui trouvent à redire à ce que tu fais dans Efése, s'ils n'ont perdu la memoire, auſſi bien que toy. Il eſt vray que tu y as ajoûté à tes autres débauches, celles des femmes; & aprés cela, tu trouves étrange que pour exprimer l'horreur de tes vices, on ſe ſerve d'un terme d'abomination. Voudrois-tu point qu'on t'alât baiſer pour recompenſe? Il vaudroit mieux baiſer un aſpic ou une vipere; car encore pourroit-on guerir de leur morſure, à l'aide de quelque contrepoiſon; mais aprés s'eſtre ſouillé de tes baiſers, on n'oſeroit aprocher des Autels; & c'eſt un crime pour lequel il n'y a point d'expiation. Cependant, tu railles de paroles des autres, ſans prendre garde à tes actions. Pour moy, j'aurois honte d'ignorer le mot que tu condamnes, bien loin de me repentir de l'avoir dit. Ce ſont les barbariſmes & les ſoléciſmes que tu prononces tous les jours, dont il faut rougir. Que les Dieux te confondent avec ta belle Rhetorique. Ou l'aurois tu auſſi apriſe? ſi ce n'eſt dans quelque vieux bouquin, ou dans les livres de Filénis, que tu as toûjours entre les mains, & qui ſont dignes de toy & de ta bouche impure. Mais puis que j'en ſuis venu juſques-là; Que dirois-tu, je te prie, ſi ta langue t'apelloit en Juſtice, & qu'elle te fît ces reproches? Quoy ingrat! aprés t'avoir retiré de la neceſſité, & t'avoir rendu celebre ſur les Théatres, en te faiſant joüer le

per-

perſonnage tantôt d'un Heros, & tantôt d'un Dieu; Aprés t'avoir nourry maître d'Ecole; Aprés t'avoir fait paſſer pour Orateur, & reciter ces belles Harangues empruntées qui t'ont aquis tant de gloire; eſtoit-il juſte pour recompenſe, de me faire ſervir à tes ſaletez? N'eſt-ce pas aſſez des menſonges & des parjures que tu me fais prononcer tous les jours, ſans parler de tes ſôtiſes & de tes impertinences? Me faloit-il occuper la nuit à un infame miniſtere, & me faire ſoûfrir mile opprobres? Il y a d'autres membres qui ſont deſtinez à cét office. Plût aux Dieux qu'on m'eût coupée, comme on fit celle de Filoméle. Car les langues de ceux qui ont devoré leurs enfans, ont moins eu à ſoûffrir que moy. Dy-moy, par les Dieux, ſi ta langue parloit de la ſorte, & qu'elle prît ta barbe à témoin, que luy répondrois tu? Ce que tu fis n'agueres à celuy qui te reprenoit d'un crime que tu venois de commétre? Que c'eſtoit par là que tu t'eſtois mis en credit. Car d'où vient, à ton avis, la grandeur de ta reputation? Crois-tu que ce ſoit de tes Harangues? Il ſûfit, me diras-tu, que je ſois illuſtre par quelque biais que ce ſoit. Veus-tu que je raporte tous les ſobriquets qu'on t'a donné en divers lieux où tu as eſté? C'eſt une choſe étrange, que tu n'ayes pû ſoûfrir un mot, aprés avoir ſoûfert tant d'infamies. On t'apelloit en Syrie, Rhodofafné * Pour quel ſujet? j'ay honte de le dire, & il ne tiendra pas à moy qu'on ne l'entende point. En Paleſtine on t'apelloit, la Ronce, à cauſe que ta barbe piquoit tes beaux amoureux; car tu te raſois alors. En Egypte on te nommoit l'Eſquinancie, parce que tu faillis à eſtre ſuffoqué par un matelot, qui te l'enfonça juſqu'au goſier. Pour les Aténiens, ſans tant de miſtere, ils ne firent qu'ajoûter une létre à ton nom, & te nommer † Atimarque, car tu devois avoir quelque choſe de plus que celui contre lequel ‡ Eſquines a fait cette belle harangue. Mais en Italie tu remportas le nom heroïque de Cyclope, pour avoir contrefait celui d'Homere dans une débauche, afin d'ajoûter cela à tes autres infamies. Car tu eſtois le verre en main à

* *Laurier roſe.*

† *Sans honneur.*

‡ *Timarque.*

demi yvre, qui âtandois l'âtaque de ton Ulysse, c'est à dire d'un jeune garçon qui venoit la lance en arrest, pour te crever l'œil; mais il gauchit un peu, & t'enfonça la machoire, ou plutôt comme un autre Carybde, tu ouvris la gueule pour l'engloutir lui & son navire. Cependant, d'une débauche si publique, tu n'eus point d'autre excuse le lendemain, que ton yvrongnerie. Et aprés cela tu trouves étrange que l'on te nomme Apofrade? Et que dis-tu quand on t'apelle Lesbien? N'entens-tu pas aussi ce mot, & crois-tu que ce soit pour te loüer? ou si tu l'entens mieux, parce que la chose t'est plus familiere. Tes vices sont cônûs maintenant, jusques aux femmes. Car depuis peu, comme tu en faisois rechercher une en mariage à Cyzique; Je ne veus point, dit elle, d'un homme qui a besoin d'un autre homme. Et aprés cela, tu te cabres pour des paroles? Mais certes tu as raison; car tout le monde ne peut pas inventer de belles frases comme les tiennes; Qui seroit si insolent que de demander un trident, au lieu d'une épée, pour venger trois adulteres, & de dire que Theopompe parlant sur trois chefs, * avoit défait les principales forces de la Grece avec une arme à trois pointes, & qu'il estoit le chien à trois têtes? Il y a cent autres choses dans tes Harangues, dont il ne se faut pas souvenir, non plus que des fautes, que la pôvreté te contraint de faire, comme de dénier un dépost en jugement, dérober en demandant l'aumône, & plusieurs autres friponneries. Il faut pardonner à un homme qui meurt de faim, s'il tâche à subsister du mieux qu'il peut; mais ce qui est insuportable, c'est que tes débauches absorbent, ce que tes crimes ont aquis. Il est vray que tu as fait depuis peu un trait qui merite d'estre loüé; c'est que sçachant le mêtier de Tisias, tu as joüé le personnage de Discorax, en dérobant trente pieces d'or à ce vieux fou, qui à cause de Tisias a donné par surprise sept cens cinquante dragmes d'un livre. Je pourrois dire bien d'autres choses, mais je n'en ajoûteray qu'une. Fay ce que tu voudras, & ne cesse de pecher

* *Ou, pour le Tricarenus.*

cher contre toy-même ; mais ne fais plus cecy, car il n'eſt pas juſte que ceux qui vivent de la ſorte, & qui trahiſſent leurs amis, comme tu fais, ſoient ſous un même couvert, ni boivent & mangent avec les autres. N'ajoûte point auſſi les baiſers aux complimens, & particulierement quand tu ſalueras ceux qui t'ont rendu la bouche malencontreuſe. Enfin, puiſque j'ay commencé à t'avertir en amy, ne t'amuſe plus à parfumer une tête blanche, ni à te faire arracher le poil * où tu ſçais. Car ſi c'eſt pour la propreté, tu en devrois faire autant par tout ; mais pourquoy te † parer en des lieux qu'il n'eſt pas honête de montrer ? Il ne te reſte que les cheveux blancs, pour paroître ſage ; épargne les donc, & particulierement ta barbe ; & ſi tu peus, ne fay tes ſaletez que de nuit, afin que la lumiere n'en ſoit point ſouillée. Tu vois qu'il ne faloit pas réveiller, comme on dit, le chat qui dort, ni condamner le mot de malencontreux, qui rendra toute ta vie malencontreuſe. En veus-tu davantage, car je t'en diray tant que tu voudras, bien aſſeuré que je ne manqueray jamais de matiere. Un infâme comme toy devoit craindre d'offenſer un homme d'honneur. Tu diras peut-eſtre que je t'ay ataqué par des Enygmes que tu n'entens point ; Comme ſi tu ne ſçavois pas le nom des crimes que tu commets ? Mais je te permets d'en rire, ſi je ne ſuis vengé au double. Prens garde ſeulement à l'avenir comment tu vivras, & ne te prens qu'à toy de cette Satyre, puiſque ſelon le dire d'Euripide, *l'infelicité eſt la fin d'une bouche ſans retenuë, auſſi bien que de la folie & de la méchanceté.*

* *Ou métre du dépilatoire.*

† *Ou, pour la ſanté.*

LOUANGE D'UNE MAISON.

ON dit qu'Alexandre fût ſi tranſporté, en voyant la beauté de la riviere du Cydne, avec la clarté & la fraîcheur de ſes eaux, qu'il ne pût s'empécher de s'y baigner, parce qu'elle n'eſtoit pas trop

profonde, ni son cours trop violent. Je me sens de même épris d'amour, à la veüe d'un Palais si beau & si magnifique, & touché du desir d'en conoître toutes les perfections, & d'en celebrer les loüanges. Car je ne croy pas qu'il y ait une plus grande marque de stupidité & de barbarie, que de s'estimer indigne de posseder ce qui est beau, & comme s'en bânir volontairement. D'ailleurs, les personnes d'esprit n'admirent pas en silence les belles choses, comme font les autres; mais ils aiment à se répandre en loüanges, pour payer en quelque sorte leur hôte, & faire voir qu'ils sçavent bien remarquer ce qui est digne de l'estre, & reconoître les faveurs que l'on leur fait. Or de le loüer simplement, cela peut estre bon pour ceux qui ne peuvent rien davantage, comme ce jeune Insulaire * qui contemploit le Palais de Ménélaüs, & qui comparoit son marbre & son or à ce qu'il y avoit de plus beau dans le Ciel, parce qu'il ne cônoissoit rien de si excellent sur la terre; Mais de faire une harangue à sa loüange, dans une compagnie aussi illustre que celle-cy, il me semble que c'est contribuer quelque chose à sa gloire. Ajoûtez à cela, qu'il y a du plaisir à parler dans un si auguste lieu, & que la voix y retentit agréablement. Si l'Echo se plaît à redire les chansons des Bergers, & à exprimer le son rustique de leurs musétes, dans le creux de quelque rocher; Que ne fera-t-il point des douceurs d'Apollon & des Muses dans un Palais tout brillant d'or & de lumiere? D'ailleurs, il semble, que la magnificence du lieu fournit de plus belles pensées & plus belles expressions, & réveille les forces de l'esprit, pour essayer de l'égaler, comme le courage d'Achille se sentit émeu par la veüe des armes, & piqué du desir & de l'honneur. Socrate se plaisoit a entretenir Fédre sous l'ombrage frais d'un Platane, & sur les bords verdoyans d'une fontaine, & n'avoit point de honte à son âge d'invoquer les Muses, quoy que vierges, pour entendre des discours d'amour: Et ne croirons-nous pas qu'elles accourront volontairement, pour inspirer celuy qui vient chanter les loüanges d'un sejour si agré-

* Telemague.

agreable? Car nous ne parlons pas icy sous des arbres, ni dans un Palais qui n'ait rien de recommandable que son opulence, comme celuy du Roy de Perse; mais dans un chef-d'œuvre d'Architecture, où l'art surpasse la matiere, toute precieuse qu'elle est, & qui ne demande pas un spectateur rustique, mais sçavant. Pour commencer donc sa description, il est tourné au Soleil levant, à l'exemple des anciens Temples. Toutes les proportions & les régles de l'art y sont gardées. Les vens le peuvent rafraîchir en toute saison; & comme il est percé de tous côtez, la liberté de la veüe ne contribüe pas peu à son embellissement. Les ornemens n'y sont pas entassez les uns sur les autres, ni l'or répandu par tout; mais comme une honête femme, il n'en a qu'autant qu'il en faut pour l'agrément, & non pas pour le luxe; à l'exemple du Ciel, qui n'est pas tout semé de feux, car autrement, au lieu d'estre agréable, il seroit terrible. Il n'apartient qu'aux Courtisanes d'estre toutes éclatantes d'or & de pierreries, pour se faire admirer par la richesse de leurs ornemens; au lieu que les autres brillent assez par leurs vertus, & aimeroient mieux estre sans parure, que d'en trop avoir. L'or est donc icy menagé, comme dans les beaux ouvrages, où on le méle parmy la pourpre & l'yvoire, pour en rehausser l'éclat, & non pas pour l'étoufer; & il semble ajoûter à la lumiere du jour, une lumiere plus precieuse. Qui auroit donc la liberté & la licence des Poëtes, on pourroit comparer les plafons de ce superbe édifice, au plancher des Cieux; & les beautez des peintures & des tapisseries, aux fleurs d'un parterre, si ce n'est que celles-cy flétrissent, & que les autres sont immortéles, comme n'estans jamais souillées par l'atouchement d'une main grossiere, & ne soûfrant que l'aproche de la veüe. D'ailleurs, il y a icy un Printems perpetuel, au lieu que dans la Nature il ne fait qu'une partie de l'année. Qui ne seroit donc touché de tant de merveilles, & piqué de les décrire, quand on devroit estre surmonté par la grandeur de la matiere? Car la beauté a des charmes inexplica-

bles, pour nous âtirer à ſoy; & il ſemble qu'il y ait du plaiſir à courre dans une belle carriere, où l'on imprime doucement ſes pas, & que c'eſt alors qu'on s'abandonne à la courſe. Le Paon à l'entrée du Printems, lors qu'il voit naître les premieres fleurs, qui ſont non ſeulement plus belles, mais s'il faut auſſi dire, plus fleurs que les autres, étale avec plus de magnificence l'or & l'azur de ſes aîles; & diſpute avec le Printems, à qui produira de plus belles choſes. Il fait la roüe; Il ſe tourne & ſe mire dans ſes plumes dont l'éclat eſt redoublé par celuy de la lumiere, qui ne ſe contente pas d'embellir ſes couleurs, mais les multiplie. Cela arrive particulierement à ces cercles d'or, qui couronnent l'émail de ſes aîles, & reſſemblent chacun à un arc en ciel, qui change de couleur ſelon les divers aſpects de la lumiere. Combien la Mer a-t-elle de charmes pour nous âtirer à ſoy, quand ſa ſurface eſt unie comme la glace d'un miroüer, & qu'on la peut apeller à bon droit, le miroüer des Cieux. Les plus grands ennemis des eaux deſirent alors de s'embarquer & de s'éloigner du rivage; ſur tout, lors qu'on voit un petit vent enfler doucement les voiles, & le navire couler legerement ſur les ondes. Il en eſt de même de ce Palais, dont la beauté m'enchante & me ravit, juſqu'à me perdre dans ſes loüanges. Et je m'imagine que quand je ſerois ſans éloquence, elle ſupléeroit à mon defaut. Mais ne me trompe-je point auſſi dans ce raviſſement; & les merveilles qui ſont icy, ne nuiſent elles point plutôt à mon deſſein. Car comme la multitude des ornemens nuit à la beauté des femmes, & détourne les yeux des ſpectateurs de deſſus leur viſage, pour les jéter ſur leurs pierreries; Celuy qui harangue dans un lieu remply de tant de beautez diverſes, a ce malheur que les yeux des auditeurs ſont plus occupez que leurs oreilles; & que la lumiere de ſon diſcours eſt obſcurcie, comme celle d'un flambeau par une plus grande lumiere. Ajoûtez à cela, que la voix retentit trop en des lieux ſi élevez, & qu'on ne l'entend pas ſi diſtinctement, ſoit parce qu'elle fait com-

comme un Echo qui la trouble, ou parce qu'elle eſt abſorbée dans ces voutes, comme le ſon de la flûte, par celuy de la Trompéte, & le cry des Nautonniers par le bruit de la tempête. D'ailleurs, tant s'en faut que la magnificence de ce lieu, excite celuy qui parle, qu'elle l'étonne plutôt, & l'intimide, par une juſte crainte, de n'avoir rien qui ſoit digne d'un Palais ſi admirable, & d'un auditoire ſi celebre. Car, comme l'éclat des armes de celuy qui fuit, ne ſert qu'à rendre ſa fuite plus éclatante, la beauté du lieu ne ſert qu'à decouvrir davantage les defauts de l'Orateur, & à faire paroître ſa foibleſſe. C'eſt ce que celuy-là dans Homere ſemble avoir bien reconu, lors qu'il s'excuſe ſur ſon ignorance, pour faire que ſa Harangue ſoit plus admirée, parce que ce qui eſt beau, ne tire pas ſon luſtre de ce qui l'égale ou qui le ſurpaſſe, mais de ce qui eſt moins beau que luy. Joignez à cela, que la veüe de celuy qui parle, auſſi bien que l'oreille de celuy qui entend, eſt divertie par la beauté des objets qui l'empéchent de ſonger à ce qu'il veut dire. Il faut qu'il die de belles choſes, pour détourner les aſſiſtans de la contemplation de ce qu'ils voyent; car d'auditeurs, ils ſont devenus ſpectateurs. Si-tôt qu'on eſt entré icy, on ſe trouve ébloüy de tant de clartez, qu'il faudroit avoir perdu l'uſage des yeux, pour conſerver celuy des oreilles, ou s'aſſembler de nuit comme le Senat de l'Aréopage. Les Fables des Gorgones & des Sirenes enſeignent aſſez les avantages de la veüe ſur l'ouïe, puiſque les unes changeoient en rochers ceux qui les regardoient; & qu'en paſſant vîte on s'exemptoit du charme des autres. L'exemple même du Paon fait contre nous. Car toutes les Muſiques du monde ne ſeroient pas capables de nous divertir de la contemplation de ſa beauté, quand il déploye ſes aîles au Printems, & qu'il étale toute ſa pompe & ſa magnificence. Herodote dit que l'ouïe eſt plus infidele que la veüe, & par là il donne l'avantage aux yeux par deſſus les oreilles; & avec raiſon. Car les paroles ont des aîles, & s'envolent à même tems qu'on les prononce; mais le plaiſir de

la veüe subsiste, & lance coup sur coup des traits redoublés, & par ce moyen inévitables. Mais pourquoy chercher des preuves plus loin, puisque tandis que nous parlons, je vous voy jéter les yeux de toutes parts, & contempler la beauté des tableaux & des dorures; dequoy vous ne devez pas avoir honte, car le plaisir des yeux nous emporte, & ce qu'on entend icy, vaut beaucoup moins que ce qu'on y voit. D'ailleurs l'excellence de l'art, jointe à la beauté & à l'utilité des histoires anciénes qui y sont dépeintes, a beaucoup de pouvoir sur l'esprit humain. Mais de peur que vous ne m'abandonniez tout à fait pour les regarder, je vous les veus décrire, pour joindre en quelque sorte le plaisir de la veüe à celuy de l'ouïe, & remporter ainsi l'avantage. Car vous m'excuserez aisément quand je n'atteindray pas à la perfection de ce qui est icy dépeint, parce que la peinture de la parole est bien plus foible que l'autre, & qu'il faut que je vous represente sans couleur & sans pinceau, ce qui y est exprimé avec toutes les couleurs & tous les artifices de la peinture. Mais pour commencer, regardez à main droite en entrant, vous y verrez l'Histoire Greque, jointe à celle d'Etiopie. Voilà Persée qui tüe un monstre marin, & qui enleve Andromede. Considerez comme en peu d'espace le Peintre a bien exprimé la crainte & la pudeur de cette Belle, qui toute nüe regarde le combat, du haut d'un rocher. Considerez l'épouventable regard du monstre qui vient à elle pour l'engloutir, & l'amoureuse hardiesse du Chevalier. Voyez comme il luy oppose son bouclier, qui le petrifie par la force des regards de Meduse, tandis qu'il luy décharge un coup d'estramaçon sur la tête. Le Peintre a peint comme hors d'œuvre, son vol vers les Gorgones, d'où il remporte ce fameux bouclier, sans lequel il ne pouvoit métre fin à l'avanture. Aprés vient un exemple illustre d'amitié, qui semble estre tiré de Sofocle ou d'Eurípide. Pilade & Oreste, qu'on croit morts, sont cachez derriere le Palais d'Agamemnon; où entrant à la dérobée,

ils

ils tüent Egyſthe ; car Clytemneſtre eſt déja morte, & étendüe ſur ce lict à demy nüe. Voyez comme toute ſa Cour eſt étonnée de cét aſſaſſinat ; les uns pleurent, les autres crient, ou ſemblent crier ; ceux-cy cherchent à ſe ſauver, ceux-là reſiſtent en vain. Mais le Peintre a paſſé adroitement ce qu'il y avoit de plus criminel, & n'a pas voulu repreſenter le fils tuant ſa mere, parce que cela eût fait trop d'horreur ; mais il le dépeint tuant l'adultere de ſa famille, & le meurtrier de ſon pere. En cét autre tableau eſt un paſſe-tems amoureux de Brancus & d'Apollon. Voyez ce jeune chaſſeur aſſis ſur ce roc, avec un lievre à la main, qu'il montre aux chiens qui veulent ſauter aprés. Apollon, qui aime ce beau fils, eſt tout proche, qui ſoûrit de cette action. En-ſuite eſt encore Perſée, qui execute l'entrepriſe des Gorgones, & coupe la tête à Meduſe, eſtant à couvert du bouclier de Minerve. Mais il ne ſçait pas encore quelle ſera la fin de l'avanture, & n'a pas veu la tête de la Gorgone placée dans le bouclier ; car il ſçait bien que la veüe en eſt mortéle. Vis à vis de la porte * eſt en relief ſur la paroy, le Temple de Minerve, où l'on voit cette Déeſſe de marbre blanc, ſans ſon équipage de guerre. Elle paroît en un autre eſtat au tableau voiſin, où Vulcain la pourſuit, tranſporté de ſon amour ; & de la violence de ſa paſſion, naît un monſtre demi-dragon & demi-homme. Ce qui ſuit eſt une vieille hiſtoire d'Orion aveugle, qui porte quelqu'un, qui luy montre le chemin qu'il † doit tenir, pour recouvrer la lumiere ; & le Soleil qui paroît guerit ſon aveuglement ; ce que Vulcain contemple de l'Iſle de Lemnos. Aprés, eſt Ulyſſe qui contrefait le fou, pour ne point aler au ſiege de Troye. Voyez les Ambaſſadeurs d'Agamemnon, qui l'y convient de la part de leur Maître. Que le Peintre a bien exprimé les feintes marques de ſa fureur, tant en ſon viſage effaré, qu'en ſa charrüe âtelée à rebours, de deux animaux diſſemblables, avec leſquels il laboure le rivage. Paſamède pour oppoſer une feinte à une autre, fait ſem-

* *Ou au deſſus, vers le milieu de la ſale.*

† *Ou qui meine à, &c.*

semblant de vouloir tuer son fils, ou plutôt le couche sur le sillon, afin que le coutre de la charrüe le tüe en passant. Le pere à ce danger s'arrête; & en ce faisant découvre sa fourbe. La derniere histoire est celle de Medée, qui, transportée de rage & de jalousie, regarde ses enfans de travers, & medite déja un sanglant dessein. La voyez vous avec une épée nüe à la main, toute preste à l'executer. Ces petits innocens luy sourient, ne sçachans rien de son crime. Vous voyez bien maintenant, Messieurs, que toutes ces choses arrêtent vôtre veüe, & la détournent sur des objets étrangers; si bien qu'on peut dire que la beauté de ce Palais nuisoit en quelque sorte à ma harangue. Je ne me dédis pas pourtant, de ce que j'ay dit à son avantage; mais j'ay esté bien aise de vous faire voir cette difficulté, pour redoubler vôtre attention, & pour vous representer les merveilles de ce chef-d'œuvre, dont j'avois entrepris la loüange.

DE CEUX QUI ONT LONG-TEMS VE'CU.

VOICY la liste de ceux qui ont long-tems vécu, que je te presente, illustre Quintile, aprés l'avoir faite sur un avertissement que j'eus en songe, le jour que tu donnas le nom à ton second fils, comme je le dis alors à quelques-uns. Mais ne sçachant à qui l'adresser pour l'heure, je me contentay de prier les Dieux qu'ils te conservassent long-tems en vie avec toute ta famille, tant pour l'interét de tous les honêtes gens, que pour le mien particulier. Depuis, comme je révois là-dessus, parce que le songe me sembloit pronostiquer quelque chose de bon, je crûs que c'estoit de toy qu'il vouloit parler; & j'ay atandu le jour de ta naissance, comme le plus propre à te faire ce present, & à te consacrer quelque fruit de mes études. Cela te pourra donner avec l'esperance d'une longue vie, les moyens d'y arriver, en vivant comme

comme ceux dont je te conteray l'hiſtoire. Et pour commencer, Homere qui eſt le plus ancien Ecrivain qui nous reſte de l'antiquité, dit que Neſtor, qu'il propoſe pour un exemple de prudence & de ſageſſe, avoit vécu trois âges d'homme, ſain de corps & d'eſprit; car je ne parleray que de ceux-là; & les Poëtes tragiques en donnent une fois autant à Tirefias; ce qui vient peut-eſtre de la ſainteté de ſes mœurs, & de la pureté de ſa façon de vivre. Il y a des profeſſions où l'on vit long-tems, Témoin les Prétres d'Egypte, * & les Interprétes des myſteres parmy les Aſſyriens & les Arabes, ſans parler des Mages de Perſe & des Gymnoſofiſtes des Indes, à cauſe du regime qu'ils gardent, pour mieux vaquer à la contemplation. Il y a même des Nations toutes entieres qui ménent une longue vie comme les Seres, ſoit à cauſe de la bonté du pays & du climat, ou parce qu'ils ne boivent que de l'eau. Mais on dit qu'ils vivent juſqu'à trois cens ans; les Athotes cent trente; & les Caldéens un peu moins, en ſe nourriſſant de pain d'orge, qui éclaircit la veüe & rend les ſens plus vigoureux. Venons maintenant aux particuliers, qui ont long-tems vécu pour avoir mené une forme de vie convenable à leur nature, tant pour ce qui concerne le boire & le manger, que les exercices. Le plus illuſtre exemple que nous ayons, eſt celuy de nôtre Prince †, de qui l'heureuſe & longue vie, comble de toutes ſortes de felicitez cét Empire. Numa Pompilius plein de pieté & de reſpect envers les Dieux, & dont le regne a eſté tres-floriſſant, vécut plus de quatre-vingts ans, comme fit auſſi Servius Tullius, tous deux Rois des Romains. Mais Tarquin le Superbe vécut plus de quatre-vingts & dix ans, dans une parfaite ſanté, s'eſtant retiré à Cumes depuis ſon exil. J'ajoûteray à ces exemples, celuy des autres Rois qui ont auſſi vécu long-tems, & à la fin je te donneray la liſte des Romains qui ſont parvenus à une longue vieilleſſe, tant à Rome qu'en Italie; ce qui nous donne l'eſperance de conſerver encore l'Empereur pluſieurs années, pour le bien general du monde; & refute ceux

* Les Scribes.

† Marc-Aurele.

qui

qui condamnent ce climat. Argantonius Roy des Tartesiens, vécut cent cinquante ans si l-on en veut croire Anacréon & Herodote ; car les autres n'en sont pas d'accord ; & Agatoclés Roy de Sicile, quatre-vingts quinze, au raport des Historiens Démocares & Timée. Hieron Roy de Syracuse, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingts douze ans, aprés en avoir regné soixante & dix, comme disent Demetrius Callistianus, & plusieurs autres. Anteas Roy de Scytie, mourut en une bataille contre Filippe, âgé de plus de quatre-vingts dix ans ; & Bardylis Roy des Illyriens aussi environ le même âge, en combatant à cheval, dans une guerre qu'il eut contre ce même Prince. Terés Roy des Odrysiens, ala jusqu'à quatre-vingts douze ans, à ce que dit Téopompe ; & Antigonus Roy de Macedoine, surnommé le Borgne, mourut à quatre-vingts un, dans un combat contre Seleucus & Lysimacus en Frygie, au raport d'Hieronyme, qui y estoit ; qui dit presque la même chose de Lysimacus aussi Roy de Macedoine. Antigonus fils de Démétrius, & petit-fils de ce ce premier Antigonus, regna quarante quatre ans en Macedoine, & en vécut quatre-vingts, au raport de Medie, & des autres Historiens ; & Antipater fils d'Iolas, qui gouverna la Macedoine sous plusieurs Rois, en vécut autant & un peu davantage. Ptolomée fils de Lagus, le plus heureux de tous les Princes de son siecle, vécut quatre-vingts ans, aprés en avoir regné quarante deux ; & avant sa mort, laissa l'Empire au plus jeune de ses fils, surnommé Filadelfe. Fileteré le premier Roy de Pergame, qui estoit Eunuque, mourut à quatre-vingts ans ; & Attalus, l'un de ses successeurs, qu'on a nommé aussi Filadelfe, vers qui Scipion fut envoyé, en a vécu quatre-vingts deux. Mitridate Roy de Pont, surnommé, le Bâtisseur, mourut âgé de quatre-vingts quatre ans, poursuivy par Antigonus le borgne, à ce que dit Hieronime, & les autres Historiens. Ariaratés Roy de Capadoce, vécut quatre-vingts deux ans, au raport du même Auteur, & ne mourut pas de

mort

mort naturéle, mais fut ataché à un gibet par Perdiccas, aprés avoir eſté pris en un combat. Le vieux Cyrus, premier Roy de Perſe, mourut âgé de cent ans, comme il eſt gravé ſur les colomnes qui ſervent de bornes à la Perſe & à l'Aſſyrie, à quoy ſemble s'accorder Onéſicrité; encore ne mourut il pas de mort naturéle, mais de dépit; ayant apris que la plûpart de ceux qu'il aimoit avoient eſté tuez par ſon fils Cambyſés, ſous un faux ordre. Artaxerxés Mnémon, à qui le jeune Cyrus fit la guerre, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingts ſix ans; encore Dinon dit-il quatre-vingts quatorze. Un autre Roy de Perſe de même nom, qu'Iſidore Caracénien dit avoir regné un peu avant ſon tems, fut tué en trahiſon à quatre-vingts treize ans par ſon frere Goſitrés. Sinartocle Roy des Partes, eſtant de * retour de Scytie, commença à regner à l'âge de quatre-vingts ans, & en regna ſept. Tigranés Roy d'Armenie, à qui Lucullus fit la guerre, mourut de maladie à quatre-vingts cinq ans. Hyſpaſine, Roy des Caraſiens, vers la mer Rouge, mourut auſſi de maladie à même âge; & Tirée le troiſiéme d'aprés luy, à quatre-vingts douze. Artabaze, le ſeptiéme aprés Terée, commença à regner à quatre-vingts ſix ans, à ſon retour des Partes. Mnaſcirés Roy des Partes, vécut quatre-ving ſeize ans; & Maſſiniſſa Roy de Numidie, quatre-vingts dix, aprés en avoir regné ſoixante, & eut un fils à quatre-vingts ſix ans, tant il eſtoit robuſte & vigoureux à cét âge. Azandre, qu'Auguſte fit Roy du Boſphore, combatit vaillamment & à pié & à cheval, à l'âge de quatre-vingts dix ans, & ſe laiſſa mourir de faim à quatre-vingts treize, ayant apris qu'Auguſte avoit donné † l'intendance de la † guerre à Scribonius. Iſidore Caracenien dit que Goëſe, qui de ſon tems eſtoit Roy des Omaniens, en l'Arabie heureuſe, mourut de maladie à cent quinze ans. Voilà tous les Princes de longue vie dont l'Hiſtoire fait mention. Mais comme les gens de Létres ont vécu auſſi fort long-tems, par un grand ſoin de leur ſanté, nous en raporterons auſſi

* *Ou, ramené par les Scytes.*

† *Ou, que ſes Soldats s'eſtoient mis du party de Scribonius.*

les

les exemples, & premierement ceux des Filosofes. Democrite si celebre, mourut d'abstinence à cent quatre ans. Xenofile le Musicien qui faisoit profession de la Filosofie de Pytagore, mourut à cent cinq ans & plus, dans Aténes, où il avoit établi sa demeure, au rapport d'Aristoxene. Trois des sept Sages, Solon, Thalés, & Pittacus, vécurent chacun cent ans; & Zenon chef de la secte Stoïque, quatre-vingts dix-huit. On dit qu'ayant bronché à l'entrée de son Ecole, il s'écria; Que me veus-tu? & estant de retour chez luy, il s'abstint de manger, & mourut. * Cleanté son successeur & son disciple, eut une apostume à la levre à l'âge de quatre-vingts dix-neuf ans, & se laissa mourir de même façon; avec cette particularité, qu'ayant receu létre dans cét intervalle, de quelques-uns de ses amis qui le prioient de diverses choses, il se fit aporter à manger pour y donner ordre; & l'ayant fait, poursuivit son dessein, & mourut. Xenofanes fils de Dexine, & disciple du Filosofe Archelaüs, vécut quatre-vingts onze ans; & Xenocrate disciple de Platon, quatre-vingts quatre. Carneadés chef de la nouvéle Academie, en vécut quatre-vingts cinq; Chrysippe le Stoïcien quatre-vingts un, & Diogéne Seleucien de la même secte, quatre-vingts huit. Posidonius Filosofe & Historien natif d'Apamée, ville de Syrie, & depuis citoyen de Rhodes, mourut à quatre-vingts quatre ans; Critolaüs le Peripateticien à plus de quatre-vingts deux, & le divin Platon à quatre-vingts un. Aténodore de Tharse Filosofe Stoïque, qui fut precepteur d'Auguste, & obtint de luy un droit d'exemption pour son païs, c'est pourquoy on luy sacrifie tous les ans, comme à un Heros, mourut à quatre-vingts deux ans. Nestor precepteur de Tybere, du même païs, & de la même secte, en vécut quatre-vingts douze; Xenofon plus de quatre-vingts dix. Voilà la liste des Filosofes. Pour les Historiens, Ctésibius mourut en se promenant à l'âge de six vingts quatre ans, selon la Cronique d'Apollodore. Hieronyme dont j'ay déja fait mention aprés avoir soufert toute

* *C'est qu'il prenoit cela pour un avertissement de Dieu.*

toute ſa vie beaucoup de bleſſures & de fatigues à la guerre, mourut à cent quatre ans, au raport d'Agatarcydés au neuviéme livre de l'Hiſtoire d'Aſie. Hellanicus de l'Iſle de Lesbos, & Férécidés l'Hiſtorien, ont vécu chacun quatre-vingts cinq ans; Timée Taurométnire quatre-vingts ſeize; & Ariſtobule de la ville de Caſſandre en Macedoine, quatre-vingts dix, aprés avoir commencé ſon Hiſtoire à l'âge de quatre-vingts quatre, comme il dit luy même en ſa Preface. Polybe Mégalopolitain, fils de Lycortas, mourut à 82. d'une cheute de cheval, au retour de la campagne; Hypſicrate Amiſenien homme de grande érudition, à quatre-vingts douze. Pour les Orateurs, ou ceux qui ont fait profeſſion d'éloquence, le Réteur Gorgias mourut faute de manger, à cent huit ans, & répondit à ceux qui luy demandoient comment il eſtoit arrivé à un ſi long âge, que c'eſtoit en vivant chez ſoy, ſans frequenter les bonnes tables. Iſocrate fit ſon Panegyrique ſi celebre à l'âge de quatre-vingts ſeize ans, & mourut à quatre-vingts dix-neuf, ſur la nouvéle de la bataille de Chéronée, aprés avoir préveu la captivité de la Grece, & dit en pleurant le vers d'Euripide, *Cadmus quitant un jour la ville de Siden.* Apollodore de Pergame, precepteur d'Auguſte en éloquence, comme Aténodore en Filoſofie, vécut quatre-vingts deux ans; & Potamon Orateur aſſez illuſtre, quatre-vingts dix. Pour les Poëtes, Sofocle fût étranglé d'un grain de raiſin à l'âge de quatre-vingts quinze ans; & un peu avant ſa mort, eſtant accuſé par ſon fils de n'eſtre plus capable du gouvernement de ſon bien, il leut aux Juges la Tragédie d'Edipe, qu'il venoit de compoſer, & fut renvoyé abſous, & ſon fils declaré fou par Arrét. Le Poëte Comique Cratinus vécut quatre-vingts dix-ſept ans, ayant remporté encore à cét âge le prix des jeux, pour une Comedie qu'il venoit de faire. Polemon, autre Poëte Comique mourut au même âge à force de rire, pour avoir veu un âne manger des figues qu'on avoit ſervies ſur la table. Epicarme

de même profession en vécut autant, & Anacréon Poëte Lyrique, quatre-vingts cinq; Stesicore de même; Simonide de Cée plus de quatre-vingts dix. Pour les Grammairiens, Eratosténe le Cyrenien, qui a esté aussi Poëte, Matématicien & Filosofe, mourut à quatre-vingts deux ans; & Lycurgue le Legislateur, à quatre-vingts cinq. Voilà la liste de tous les Princes & de tous les hommes de Létres de longue vie, dont l'Histoire fait mention. Je feray, s'il plaît aux Dieux, un Traité à part des Romains, comme je l'ay promis.

LOUANGE DE LA PATRIE.

IL y a long-tems qu'on dit qu'il n'y a rien de si doux que la Patrie, il faut ajoûter ni de si aimable, & qui merite tant de respect & de veneration. Car elle est la premiere cause de tout le bien que nous faisons, puisque c'est à elle que nous devons nôtre naissance & nôtre éducation. Chacun admire la beauté & la magnificence des grandes villes; mais on aime sa Patrie, telle qu'elle est; & quelque voyage qu'on fasse dans les païs Etrangers, on en revient toûjours là, où l-on y veut revenir; c'est comme le but où se terminent tous nos desirs. Celuy qui fait donc vanité d'avoir une illustre Patrie, ignore à mon avis, l'amour & l'honneur qu'on doit au lieu de sa naissance, puisqu'il témoigne par là qu'il l'estimeroit moins si elle estoit moins illustre, au lieu que c'est assez pour se faire aimer, qu'elle soit nôtre Patrie. Lors que l-on compare ensemble les païs, on fait cas de l'un pour le commerce; de l'autre pour l'abondance; mais on a une passion pour le sien, qui ne considere point tout cela. On souhaiteroit bien qu'il fût plus riche ou plus agréable; mais tel qu'il est on l'estime, ou du moins on s'en contente. Comme un honête homme ne changeroit pour rien du monde son pere

pere ni ſes enfans, juſques-là qu'il couvre leurs défauts, & qu'il fait valoir leurs avantages : Il en eſt de même de la Patrie, qui a encore quelque choſe de plus tendre. Et veritablement elle nous doit eſtre en plus grande conſideration, puis qu'elle nous eſt plus proche, & que la Loy ni la Nature ne content le devoir envers les parens, qu'aprés celuy-là. Car ils ſont tous enfermez dans la Patrie, comme dans le centre où toutes les lignes aboutiſſent. Les Dieux mêmes ſemblent aimer leur Patrie, & n'ont ſoin du monde, que comme eſtant leur païs, puiſqu'ils ſont comme nous Citoyens de l'Univers ; mais ils conſiderent particulierement le lieu où ils ont pris naiſſance. Leur ville leur eſt toûjours plus agréable, & les Iſles où ils ſont nais, plus ſaintes, juſques-là que les vœux & les ſacrifices qu'on leur fait aux lieux de leur naiſſance, ſont mieux receus d'eux. Si donc le nom de Patrie eſt aimé des Dieux mêmes, qui n'ont point proprement d'autre Patrie que le Ciel, comment ne le ſera-t-il point des hommes ? C'eſt là qu'ils contemplent premierement la lumiere du Soleil, lequel encore que commun à tous, eſt eſtimé neantmoins particulier à chacun, à l'endroit où il le voit. C'eſt là qu'ils commencent à former les premiers mots, & à avoir quelque cõnoiſſance des choſes du monde. Que ſi quelqu'un a une Patrie ſi deſavantageuſe, qu'il en ait beſoin d'une autre pour aprendre ce qu'un honête homme doit ſçavoir, il ne laiſſe pas de luy avoir toûjours de l'obligation, puiſque c'eſt elle qui le rend capable de tout. Auſſi l-on n'aprend les Arts & les Sciences que pour eſtre, s'il faut ainſi dire, plus utile à ſa Patrie, & l-on ne poſſede du bien que pour l'employer à la ſervir dans la neceſſité. Que ſi l-on fait autrement, on manque non ſeulement de recõnoiſſance, mais de raiſon, puis qu'elle enferme tout ce que nous avons de plus cher, & ce qui nous doit faire aimer la vie. Si nous ſommes obligez aux particuliers qui nous font du bien, nous le ſommes à plus forte raiſon à la ſource de tous nos biens. Il faut donc croire que

les Loix qu'on a établies contre les ingrats & les parricides, regardent particulierement la Patrie, comme la mere commune, & comme nôtre bien-faitrice. Auſſi perſonne n'eſt ſi peu amoureux de ſon päys, qu'il ne s'en ſouviéne quelquefois, & n'en demande des nouvéles, lors qu'il eſt abſent; & la plûpart s'écrient dans les päys étrangers, qu'ils ne goûtent aucun plaiſir. C'eſt pourquoy quelque fortune que nous faſſions hors de là, nous croyons qu'il manque toûjours quelque choſe à nôtre felicité. Ceux qui ſe ſont rendus illuſtres parmy les autres Nations, ſoit pour leur ſçavoir, ou pour leurs richeſſes, meurent d'envie de revenir là, pour y faire montre de leurs avantages, d'autant plus qu'ils ont aquis plus de bien ou plus de reputation. Les jeunes gens ſont portez de l'amour de la Patrie, & à plus forte raiſon les viellars, qui ont plus de cônoiſſance des choſes; c'eſt pourquoy ils veulent venir mourir aux lieux où ils ont pris naiſſance. Chacun craint d'en eſtre bâny même aprés ſa mort, & deſire d'eſtre enſevely dans le ſepulcre de ſes peres. Ceux qui demeurent en des Päys étrangers, ſont eſtimez comme des bâtards, ne ſe ſoucient point de ce qui peut arriver, pourveû qu'ils ayent dequoy vivre, comme les beſtes. Les autres l'aiment, quoy que ſterile; & ne la pouvans loüer par la fertilité, la loüent par le nom de Patrie. Encore qu'ils ſçachent qu'il y en a de plus heureuſes, ils ne la quitent pas pour cela, & aiment mieux voir monter la fumée de leur toict, comme dit le Poëte, que de goûter hors de là tous les plaiſirs imaginables. Mais il n'y a rien qui montre tant l'avantage de la Patrie, que ce que le bâniſſement eſt conté entre les plus grands ſuplices. Les Legiſlateurs n'ont pas eſté ſeuls de ce ſentiment, car les grands Capitaines n'ont point de plus bel aiguillon à la Vertu, que de dire aux Soldats qu'ils combatent pour leur Patrie, pour laquelle il eſt même glorieux de mourir. Cela réveille le courage des plus lâches, & fait qu'on ne conſidere plus le peril.

DES

DES DIPSADES.

C'eſt une eſpece d'avant-propos, ou plutôt un petit diſcours Academique, comme celuy de Bachus & de l'Hercule Gaulois.

LE côté Meridional de la Lybie, n'eſt qu'une vaſte plaine de ſablons ardens, ſans aucune plante ni verdure; & ſi l-on trouve par hazard de l'eau, dans le creux de quelque rocher, c'eſt de l'eau puante & bourbeuſe, reſte de quelque torrent dont le plus alteré ne ſçauroit boire. Il ne faut donc pas s'étonner ſi c'eſt un päys inhabité; car qui voudroit habiter des lieux ſi ſecs & ſi ſteriles, & dont l'air eſt comme de feu? Les ſeuls Garamantes, Nation ſauvage & vagabonde, & qui ſe plaît à la chaſſe, y font quelquefois des courſes vers le Solſtice d'Hyver, lors que l'air eſt rafraîchy, & le ſable affermy par les pluyes; & leur chaſſe eſt d'Anes ſauvages, & d'Auſtruches: mais particulierement de Singes, & quelquefois d'Elefans; car ce ſont-là les animaux qui endurent mieux la ſoif & la chaleur. Mais ces peuples s'en retournent ſi-tôt qu'ils ont conſumé leurs proviſions, & que le Soleil revient, de peur que les ſables venans à ſecher, ne rendent leur retour impoſſible, car on y enfonce comme dans de la neige. Mais tout ce que je viens de dire, n'eſt rien au prix des ſerpens qui rampent ſur terre, ou qui ſont cachez dans ces ſablons, & qui infectent tout de leur morſure & de leur haleine. Aſpics, Viperes, Ceraſtes, Boupreſtes, Fyſales, Javelots, Dragons, Amfisbenes, & autres monſtres effroyables pour leur forme, leur grandeur, ou leur multitude, mais ſur tout pour leur venin. Il y a des Scorpions de deux ſortes, les uns terreſtres, qui ont l'épine du dos fort ſouple, avec quantité de vertebres; les autres aëriens & plus petits, qui ont des aîles de crêpe comme les chauve-ſouris, les cygales & les ſauteréles, & qui volent & rendent ces lieux inacceſſibles. Mais de tous

les serpens qui habitent dans ces solitudes, le plus cruel est la Dipsade, qui n'est pas plus grande que la Vipere; mais dont la piqueure cause des douleurs effroyables jusqu'à la mort. Car c'est un venin grossier qui brûle, altere & pourrit; & ceux qui en sont affligez, crient comme s'ils estoient dans un feu. Ce qui les tourmente le plus, c'est qu'ils soufrent une soif extrême, sans se pouvoir desalterer; car plus ils boivent, & plus ils ont envie de boire. Cela même les altere davantage, comme si le breuvage servoit d'aliment au brasier qu'ils ont dans le corps, & qu'on versât de l'huile sur du feu; ce que les Medecins atribüent à la qualité du venin, qui est un poison grossier, lequel estant détrempé par l'eau, augmente ses forces & s'épand par tout. Je n'ay jamais voyagé en des pays si deserts & reculez, ni n'ay veû personne qui ait esté mordu de ce serpent; mais j'ay oüy dire à un de mes amis, qu'il avoit leû l'Epitafe d'un homme qui en estoit mort, en traversant les rochers qu'on nomme la grande Syrte; parce qu'il n'y a point d'autre chemin de la Lybie en Egypte. Il dit que son sepulcre est bâtu des flots de la mer, & qu'on voit au dessus la statüe d'un homme, comme on peint Tantale dans un marais, qui puize de l'eau pour boire, & a une Dipsade entortillée autour de son pied. Il est environné de femmes qui versent de l'eau sur luy, & à ses côtez a des œufs d'Austruches, qu'il aloit querir aparamment quand il fut piqué. Car les peuples voisins recueillent ces œufs avec grand soin, non seulement pour les manger, mais pour en faire des coupes & des vases; parce qu'ils n'en ont point d'autres, & qu'ils n'en peuvent faire de leur terre qui est sablonneuse; outre qu'il y en a de si grands, que chaque moitié peut couvrir la tête d'un homme. * Mais ces serpens en sont comme les gardiens, & sortent du sable pour piquer ceux qui en aprochent. J'ay raporté cette merveille, non pas pour vous entretenir des mysteres de la Nature; car c'est plutôt aux Medecins de s'enquerir de ces choses, pour essayer d'y trouver quelque remede; ni pour le disputer

* *Ou, leur sert de chapeau.*

ſputer au Poëte Nicandre, qui en a parlé ; mais parce qu'il me ſemble qu'il m'eſt arrivé quelque choſe de ſemblable ; & je vous prie de ne pas condamner ma comparaiſon, pour eſtre un peu hardie. Car depuis que j'ay eu l'honneur de vôtre converſation, je ne m'en puis plus deſalterer. Et avec raiſon certes ; car où pourroit-on trouver ailleurs des eſprits mieux faits & plus raiſonnables ? Pardonnez moy donc ſi je récherche de nouveau vôtre entretien, comme ceux qui ſont mordus des Dipſades ont recours à l'eau, & ſi je me plonge dans la ſource. Dieu veuille qu'elle ne tariſſe jamais, & que je ne demeure pas bâaillant aprés, comme un Tantale. Car pour ma ſoif, elle ſera éternele, puiſque comme dit Platon, on ne ſe laſſe jamais de voir & d'aimer ce qui eſt beau.

DIALOGUE
DE LUCIEN ET D'HESIODE.

C'eſt une raillerie contre Heſiode, qui s'eſt vanté d'avoir eu commerce avec les Muſes.

LUCIEN. TEs vers témoignent aſſez que tu és grand Poëte, car tu ne dis rien de commun, & l-on voit bien que tu as reçeu une branche de laurier de la main des Muſes. Mais je voudrois bien ſçavoir pourquoy ayant dit que ce divin preſent t'aprendroit le paſſé & l'avenir ; tu as parlé de l'un, ſans nous rien dire de l'autre ? Car tu as chanté la Genealogie des Dieux, à commencer depuis le Ciel & la Terre, le Cahos & l'Amour ; tu as donné en-ſuite des preceptes de l'Aſtrologie, pour le pilote & le laboureur ; tu as parlé de la vie ruſtique, des vertus des femmes, & autres choſes ſemblables ; mais tu n'as pas dit un ſeul mot de l'avenir, ce qui eût mieux marqué ton inſpiration, & eût eſté plus avantageux aux hommes. Eſt-ce que tu nous en as fait acroire, ou que tu as voulu cacher

ton secret, ou bien que tes profeties ne sont pas venües jusqu'à nous? Car il n'y a pas d'aparance que les Muses n'ayent tenu qu'une partie de leur promesse, & qu'elles ayent oublié à t'aprendre l'avenir, qui estoit le principal. Dy nous hardiment ce qui en est, car personne ne le sçait mieux que toy; & il est juste que vous autres favoris des Dieux les imitiez, en faisant comme eux du bien aux hommes, & par vos lumieres, dissipant les tenebres dont ils sont envelopez.

HESIODE. Il est aisé de te répondre, que n'ayant rien dit que par l'inspiration des Muses, c'est à elles à te rendre compte de leurs actions; mais si tu desires de sçavoir quelque chose de mon métier, je te diray ce que je sçay de l'Agriculture. Comme les Dieux ne se revelent qu'à qui il leur plaît, ils ne revelent aussi que ce qu'il leur plaît, & ne m'ont rien apris de ce que tu desires sçavoir. D'ailleurs, il ne faut pas atandre des Poëtes une verité historique, ni leur demander raison de toutes leurs fictions; outre qu'ils ont coûtume d'ajoûter beaucoup de choses pour remplir la mesure de leurs vers, ou pour causer plus d'admiration; & si tu leur retranchois cette licence, tu ferois tarir leur veine. Mais sans prendre garde aux beautez de l'invention & de l'expression, qui sont leurs principaux talens, tu t'amuses à chicaner leurs paroles, comme tu ferois celles d'un contract, qui est la marque d'un esprit pointilleux à l'exemple de ces Critiques, qui censurent les vers d'Homere. Je laisse à part ce que tu trouveras dans mon Poëme, qui s'intitule *les Oeuvres & les Iours*, diverses predictions, que je fais à ceux qui cultiveront bien ou mal leur champ.

LUCIEN. Tu parles veritablement en Berger, ou plutôt en Entousiaste, de ne pouvoir rendre raison de ce que tu as dit, ni dire pourquoy tu l'as dit. Car du reste, nous n'atandons pas des Muses des preceptes de l'Agriculture, qu'un Laboureur nous peut mieux aprendre qu'elles: mais des secrets où l'esprit de l'homme ne peut arriver. Ce n'est pas pronostiquer l'avenir, que de predire à un homme qui marche pieds nuds, qu'il

qu'il s'enrhumera, ou qu'il se piquera à quelque épine, & autres choses semblables que l'experience nous aprend mieux que tous les Poëtes. Laissant donc là toutes ces excuses frivoles, dy que tu ne sçavois ce que tu disois, ou que tu parlois par inspiration; ce qui n'est pas encore bien asseuré, puisque tu n'as tenu que la moitié de ce que tu avois promis.

LE NAVIRE, OU LES SOUHAITS.

DIALOGUE

DE LYCINUS, DE TIMOLAÜS, DE SAMIPE, ET D'ADIMANTE.

Il prend occasion d'un Navire qui estoit arrivé au port de Pyrée, pour se rire des souhaits que l'on fait, & de leur extravagance.

LYCINUS. NE disois-je pas bien qu'un amoureux oublieroit plutôt le logis de sa Maîtresse, que Timolaüs ne perdroit son humeur curieuse, & que pour voir quelque chose de nouveau il iroit plutôt tout courant d'Aténes à Corinthe?

TIMOLAÜS. J'estois alé voir ce grand vaisseau nouvélement arrivé au port de Pirée, qui est chargé d'une partie des bleds qu'on transporte tous les ans d'Egypte en Italie; & je croy que ni toy ni Samipe n'estiez sortis de la ville à autre dessein.

LYCINUS. Il est vray, pour ne t'en point mentir; & Adimante venoit avêque nous, mais il s'est égaré dans la foule.

SAMIPE. Sçais tu en quel endroit c'a esté? C'est lors que nous avons veû sortir en chemise * ce beau garçon, qui avoit ses cheveux retroussez & noüez par der-

* *Ou vêtu de lin.*

derriere. Car ſi je le cônois bien, il s'eſt arrêté à ce ſpectacle, & en a eſté touché.

LYCINUS. Je ne le trouve pas ſi beau que tu dis, avec ſes groſſes levres & ſes jambes gréles; outre qu'il eſt noir de viſage, & qu'il ne fait que bredouiller, & a un mauvais accent. D'ailleurs ſes cheveux noüez par derriere montrent que c'eſt un eſclave; & tu ſçais qu'il y a tant d'autres beautez à Aténes pour qui il eſt plus honête de ſoûpirer.

TIMOLAÜS. Ne te trompe pas, tous les enfans de bonne maiſon en Egypte ont les cheveux de la ſorte, & c'eſt une marque de nobleſſe en ce Païs-là. Nos ancêtres même de Pallene nouriſſoient leur cheveleure, & la portoient retrouſſée avec un crochet d'or.

SAMIPE. Tu me remets en memoire ce que Thucydide dit de nôtre ancien luxe, en ſa Preface, lors que nous envoyâmes une peuplade en Ionie.

TIMOLAÜS. Il me ſouvient maintenant où nous avons laiſſé Adimante; ç'a eſté dans ce navire lors que nous nous ſommes arrêtez prés du mât, à compter la multitude de ces cuirs entaſſez les uns ſur les autres, & à admirer l'aſſeurance de ce Matelot qui montoit par les cordages, & couroit au haut de l'antenne, en empoignant les deux bouts.

SAMIPE. Tu as raiſon, l'âtandrons-nous icy, ou ſi je l'iray querir?

TIMOLAÜS. Continuons plutôt nôtre chemin; car il y a aparance qu'il aura paſſé outre, & qu'il s'en ſera retourné à la Ville; aprés nous avoir cherchez en vain. En tout cas il ſçait trop bien le chemin pour s'égarer.

LYCINUS. Alons, ſi Samipe le trouve bon, quoy qu'il ne ſoit pas trop honête de quiter ſa compagnie.

SAMIPE. Alons, peut-eſtre que nous trouverons encore le lieu des exercices ouvert. Mais tout en alant, faiſons reflexion, je vous prie, ſur la grandeur de ce vaiſſeau, qui a ſix vingts coudées de long, vingt neuf

de

de haut, & plus de trente de large; pour ne point parler de la hauteur du mât, de la grandeur de l'antenne, & de la grosseur de la corde qui sert à la remüer. Avez-vous remarqué comme d'un côté la poupe s'éleve peu à peu en rond, & porte au sommet un oiseau d'or qui a les ailes étendües; & de l'autre, la proüe avance un long bec, & a de part & d'autre la Déesse Isis, qui est le nom du Navire. Parleray-je du reste des ornemens? des Peintures, de la Banderole flamboyante, des Anchres, des instrumens à tourner & à manier le Vaisseau, des apartemens de la poupe? Tout en est admirable. Je laisse à part cette foule de Matelots, & la charge épouvantable qu'il porte, capable de nourrir tout un an, à ce qu'on dit, la ville d'Aténes, & tout le païs. Cependant un seul homme gouverne tout cela avec une perche dont il remüe le Gouvernail, qui est d'une grandeur excessive. C'est ce petit vieillard qui estoit chauve & crêpu, nommé, s'il men souvient bien, Heron.

TIMOLAUS. On dit qu'il est admirable en son art, & plus sçavant qu'un Protée dans la Marine: car vous sçavez ce qui leur est arrivé en chemin.

LYCINUS. Nullement, nous serons bien aises de l'aprendre.

TIMOLAUS. Il me l'a conté luy-même, car il est bon homme & fort civil. Il dit qu'ils partirent d'Alexandrie par un assez beau-tems, & virent le septiéme jour le Promontoire d'Acamas: mais qu'il se leva tout à coup un vent d'aval qui les repoussa sur la côte de Fenicie. Que de là ils furent portez par la tempête jusqu'aux Isles Quelidoniennes où ils faillirent le dixiéme jour d'estre submergez. J'ay passé par là, & sçay comme les vagues y sont enflées par les vents de Sudoüest. Car c'est là qu'est la separation de la mer de Lycie & de Pamfylie, où s'avance un cap qui n'est qu'un amas d'écueils, & qui rompt les flots avec tant de violence, qu'il les éleve quelquefois aussi haut que luy. Il ajoûtoit que sur le point de perir, il avoit paru

des

des feux sur la côte, à la lueur desquels ils s'estoient reconus la nuit, & à celle d'un Astre, qui estoit sans doute Castor ou Pollux, qui s'estant posé au haut du mât, avoit dressé le cours du Vaisseau en pleine Mer, comme il aloit donner contre les rochers. Que de là voguant par la mer Egée, aprés avoir perdu leur route, ils avoient esté contraints de naviger à la bouline, parce que le vent estoit contraire; si bien qu'au lieu de laisser l'Isle de Candie à main droite, & de prendre au dessus du Promontoire de Malée, ils estoient abordez en ce port, sans tirer en Italie où ils devroient estre déja arrivez.

LYCINUS. Ce bon homme s'est bien égaré, mais ne voy-je pas Adimante?

TIMOLAÜS. C'est luy-même, apellons le; Adimante, Adimante.

LYCINUS. Il faut qu'il soit sourd, ou en colere, qu'il ne nous répond point; Car je le recônois à son habit & à sa démarche; sans parler de ses cheveux courts; doublons le pas pour l'âtraper. Demeure là. Quoy! tu ne t'arréteras pas si l'on ne te prend par le manteau? ou tu rêves profondément, ou tu ne fais pas semblant de nous ouir.

ADIMANTE. Il est vray que j'entretenois mes pensées.

LYCINUS. Dy nous à quoy tu pensois, si ce n'est un trop grand secret; mais nous sommes initiez dans les mysteres, & sçavons bien ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut publier.

ADIMANTE. C'est une chose trop ridicule pour vous en entretenir.

LYCINUS. Est-ce quelque pensée amoureuse? Nous ne sommes pas ignorans non plus, dans les mysteres d'amour.

ADIMANTE. Je ne pensois pas au Dieu d'amour, mais à celuy des richesses, & nâgeois dans l'opulence, lors que vous estes venus interrompre ma réverie.

LYCINUS. Fay nous part de tes thresors, puisque nous sommes tes amis.

ADI-

ADIMANTE. Vous n'en ſeriez pas plus riche, ni moy plus pôvre, quand je vous aurois tout donné. Mais je vous diray à quoy je révois puiſque vous le voulez ſçavoir. Je vous ay perdus en entrant dans le navire, comme je m'amuſois à meſurer l'Anchre, aprés avoir mis en ſeureté Lycinus. Quand j'eus donc bien conſideré tout, je demanday à l'un des Matelots combien ce Vaiſſeau pouvoit raporter par an à ſon maître, & il me dit douze talens; Si bien que ne ſçachant que faire, je me métois en ſa place, & ſongeois ce que je ferois s'il eſtoit à moy. Je bâtiſſois donc un Palais au deſſus du Pecile; dreſſois mon train & mon équipage; & navigeois déja avec les acclamations de tout le monde, aimé des uns, reſpecté des autres, & envié de tous; lors que vous eſtes venus troubler ma felicité, & ſubmerger mon navire au ſortir du port, comme il voguoit à pleines voiles.

LYCINUS. Je ſuis d'avis que tu nous faſſes un procês comme à des Pirates qui t'ont enlevé ton Vaiſſeau, ſi tu n'aimes mieux en équiper un autre ſur l'heure, ou plutôt cinq ou ſix; car cela ne te coûtera pas davantage. Mais toutefois tu ſerois trop inſuportable; Car ſi n'ayant qu'un Navire, tu ne faiſois pas ſemblant de nous écouter, que ferois-tu dans une ſi grande opulence? Continüe donc ton voyage, & nous demanderons de tes nouvéles à ceux qui viendront d'Egypte, ou bien d'Italie.

ADIMANTE. N'avois-je pas raiſon de ne vous pas dire à quoy je penſois, eſtant bien aſſeuré que vous ne manqueriez pas de vous en moquer? Adieu, je me vai rembarquer tout preſentement: car j'aime mieux encore entretenir mes matelots que des gens qui ſe moquent de moy.

LYCINUS. Tout beau, nous voulons eſtre de la partie.

ADIMANTE. Je vous en empécheray bien; car je tireray l'échelle lors que je ſeray monté.

LYCINUS. Nous te ſuivrons à la nage; car ne penſe pas eſtre ſeul qui ayes droit de faire de ſouhaits.

haits. J'en feray un de nager plus vîte que ton Vaisseau. Tu sçais que nous avons passé tous ensemble en l'Isle d'Égine à la feste de Diane sans que tu te puisses plaindre de nous, & maintenant que tu es devenu grand Seigneur, tu mépriſes tes vieux amis, & ne les veus pas soûfrir en ton Navire. Tu te méconnois bien dans la fortune; Je ne m'étonne pas que tu ayes quité la maison de ton Pere, pour en bâtir une prés du Pecile, & dreſſer un ſi grand équipage. Aporte nous du moins au retour quelque ſaline d'Egypte, & des parfums de Canope; * Si tu n'aimes mieux charger l'une des Pyramides ſur ton vaiſſeau, s'il eſt capable de la porter.

* *Ville d'Egypte.*

TIMOLAÜS. C'eſt trop Lycinus, aprés avoir ruïné Adimante, de ſe moquer encore de luy. Mais comme il nous reſte beaucoup de chemin † juſqu'à la Ville, partageons-le en quatre ſi vous voulez, & que chacun dans ſon partage puiſſe faire quel ſouhait il luy plaira; cela ſervira à nous faire trouver le chemin plus court, & à nous réveiller l'eſprit. On verra pour le moins, qui ſçait mieux faire des ſouhaits, & qui uſeroit mieux de ſon bien, s'il eſtoit riche.

† *4. ſtades.*

SAMIPE. Je le veus, & je ne m'y épargneray pas, lors que ce ſera à mon tour. Mais il faut que Lycinus le veuille auſſi.

LYCINUS. Je ne m'oppoſeray jamais à vôtre felicité; mais qui commencera? Je ſuis d'avis que ce ſoit Adimante; car il doit avoir la preference: Puis Samipe & Timolaüs: Je me garderay pour le dernier, & ne veus que le demy ſtade le plus proche de la Ville, encore le feray-je en courant.

ADIMANTE. Je ne quiteray point mon premier ſouhait, ſi vous le trouvez à propos: mais j'y ajoûteray encore quelque choſe ſous le bon plaiſir de Mercure. Imaginez vous donc que le Vaiſſeau eſt à moy avec tout ce qui eſt dedans, & qu'il eſt chargé de ce qu'il y a de plus precieux au monde.

SAMI-

SAMIPE. Ce beau garçon que nous avons veû y eſt-il auſſi ?

ADIMANTE. Ouy, & de plus, tous les grains de bled qui y ſont, ſont autant de grains d'or.

LYCINUS. Tu ne vois pas que cela enfoncera ton Vaiſſeau, & te fera perir toy & ton ſouhait : car l'or eſt bien plus peſant que le bled.

ADIMANTE. Je te prie, ne borne point mes ſouhaits, ni ne porte envie à ma fortune. S'il eſt beſoin je feray que cét or ne peſera pas plus que du bled. Quand ce ſera à ton tour je te laiſſeray faire toutes tes extravagances ſans te venir troubler hors de ſaiſon.

LYCINUS. Je le faiſois pour ton profit, de peur que tu ne vinſſes à perir avec toutes tes richeſſes, & à entraîner dans ton malheur ce beau fils qui ne ſçait pas peut-eſtre nager.

TIMOLAÜS. Ne crain point, les Daufins le chargeront plutôt ſur leur dos comme ils firent Arion, ou cét enfant mort qu'ils porterent à Corinthe. Crois-tu qu'il ne merite pas auſſi bien leur aſſiſtance qu'un Mort ou un Muſicien.

ADIMANTE. Quoy, tu te méles auſſi de me railler. Nous verrons quand ce ſera à toy ſi tu réves plus regulierement.

LYCINUS. Veritablement il me ſemble qu'eſtant maître de ton ſouhait, tu le devois faire plus raiſonnable ; & même il eut eſté plus commode de trouver ce threſor dans ton logis pour n'avoir point la peine de le tranſporter.

ADIMANTE. Tu as raiſon en ce point, je veus qu'il ſoit ſous le Mercure de nôtre ſalle, & qu'il y en ait dequoy la remplir. J'achéteray d'abord une maiſon comme un commencement de ménage, ainſi que dit Heſiode ; mais je veus qu'elle ſoit grande & magnifique. En-ſuite j'aquerray toutes les terres qui ſont autour de la Ville ; hormis ce qui eſt conſacré aux Dieux, ou ce qui borde la Mer, & quelque peu vers l'Iſthme pour voir les jeux, s'il me prend

envie

envie d'y assister ; Puis toute la pleine de Sicyone ; & en un mot ce qu'il y a de meilleur dans toute la Grece. Je veus que tout cela soit à moy, sans contrôleur ; Et ne veus point d'autre vaisselle que d'or ; non pas quelque coupes legeres comme celle d'Equécrate ; car les miennes peseront chacune deux talens. *

* 120. livres.

LYCINUS. Où trouveras-tu des gens pour les porter ? il te faudra donner à boire comme l'on fait aux malades ; car tu ne pourrois pas tenir une coupe d'or si pesante.

ADIMANTE. Je te prie laisse dormir ta raison, quand je feray des souhaits, je veus pour te faire enrager que ma table & mon lit soient d'or ; & si tu me fâches, mes valets en seront aussi.

LYCINUS. Et ton boire & ton manger, si tu veus ; quand tu devrois mourir de faim comme un autre Midas.

ADIMANTE. Tu feras des songes raisonnables, quand ce sera à ton tour ; pour moy je veus que les miens soient extravagans comme ils ont acoûtumé d'estre. Après ces meubles, je veus des habits magnifiques, une table somptueuse & delicate, un doux sommeil, d'agréables songes ; Que mes amis me fassent toûjours quelque demande, que je leur accorderay. Que les plus Grands me viennent faire la cour, & se promenent de grand matin devant ma porte, & parmi eux les Ministres de l'Empereur ; & j'ordonne que lors qu'ils voudront entrer, on leur ferme la porte au nez, comme ils font maintenant aux autres. En sortant, quand je jéteray les yeux de tous côtez, comme le Soleil fait ses rayons, je ne les veus pas seulement regarder, ni tous ceux qui leur ressemblent. Mais si je voy quelque honête homme qui soit pôvre, comme je l'estois avant mon souhait, je le prendray par la main & le meneray dîner chez moy. Cependant ils enrageront, tant par le mépris que je feray d'eux, que par l'estime que je feray des autres, & par la contemplation de ma grandeur & de ma

gloire.

gloire. Quand je porteray à quelqu'un une santé dans une coupe d'or, je veus lors qu'il m'aura fait raison, que la coupe luy demeure, pour montrer ma liberalité; car les plus riches ne seront que des coquins * anprés de moy. Dionique ne fera plus montre de quelque chetive vaisſéle d'argent que son Pere luy a laiſſée, voyant que ce sera le service de mes valets. Je donneray tous les mois cent dragmes par tête à chaque Pôvre de la Ville, & cinquante à ceux de dehors. Je conſtruiray des bains plublics, des amfiteatres & autres choſes pour la neceſſité, le plaiſir, ou l'ornement. Je feray venir la mer juſqu'au Dipyle par le moyen d'un grand canal, afin que mes richeſſes abordent de plus prés. Mais non, il n'en ſera plus de beſoin; car j'ay trouvé tout ce qu'il faloit dans ma ſalle; Enfin pour conclure, puiſque ce ne ſeroit jamais fait, & qu'il n'y a point de fin aux ſouhaits des hommes, je vous donneray à chacun vingt tonnes d'or, excepté à Lycinus qui n'en aura qu'une pour punition de ſes importunes remontrances. Voilà la vie que je veus mener, paſſant mon tems dans les divertiſſemens de la Ville & de la Campagne, & je prie Mercure qu'il accompliſſe mon ſouhait.

* *Le Grec dit Bourgeois.*

LYCINUS. Quand je devrois perdre encore ma tonne d'or, je ne puis m'empécher de te dire que ton ſouhait ne tient qu'à un filet, & s'il vient à rompre, adieu toute ta felicité.

ADIMANTE. Pourquoy?

LYCINUS. Parce que tu n'as point limité le tems que tout cela devoit durer, & peut-eſtre que la mort te prendra au milieu de tous tes Threſors avant que d'en avoir joüy. Veus-tu que je t'allegue l'exemple de ceux à qui le ſemblable eſt arrivé? Ne ſçais-tu pas que Creſus & Polycrate, qui eſtoient plus riches que toy, furent dépouillez en un inſtant? D'ailleurs, qui t'a dit que tu ne deviendras point malade? Ne vois-tu pas ordinairement les riches mener une vie languiſſante, ſans pouvoir

goûter aucun plaisir? Je ne parle point des pieges qu'on leur dresse tous les jours, ni de la haine, & de l'envie qui s'âtachent à eux, & qui ne les sçauroient quiter.

ADIMANTE. Tu en és une bonne preuve; car tu n'as cessé de me persecuter depuis un moment que j'ay dequoy. Tu n'auras pas seulement la tonne d'or que je t'ay promise.

LYCINUS. Tu és déja de l'humeur des Grands, qui ne veulent point qu'on les contredise, & de qui les promesses ne sont que du vent. Mais je te quite de bon cœur de la tienne, aussi bien voilà l'étendüe de ta felicité passée. C'est à Samipe à souhaiter à son tour.

SAMIPE. Pour moy, qui ne suis pas voisin de la Mer, je ne souhaiteray point de Navire; car je veus que mon païs contemple ma gloire. Et je ne feray point de petits souhaits comme Adimante: Mais je veus estre Roy, & pour mieux goûter ma felicité, monter par degrez à l'Empire. Car je ne veus point devoir le Thrône au merite de mes Ancêtres, mais au mien; Il n'est rien de plus grand ni de plus divin que d'estre soy-même l'Auteur & l'Arbitre de sa fortune.

LYCINUS. Courage, c'est souhaiter que cela; Car il est vray qu'il n'y a rien de plus beau que de commander. Ton païs ne croyoit pas avoir élevé un Empereur en ta personne. Mais regne, triomfe, équipe des Flôtes & des Armées; Que feras-tu aprés tout dans une si haute condition?

SAMIPE. Je feray la guerre; Ecoute, suy-moy, car je te veus faire General de ma Cavalerie.

LYCINUS. Je vous remercie, grand Prince, & me prosterne à vos pieds, à la façon des Perses, pour vous rendre grace d'une si grande faveur. Mais que vôtre Majesté donne ce commandement à un autre: car je n'ay jamais esté à cheval, & je croy qu'il me faudroit âtacher à la selle pour m'empêcher de tomber, particulierement si j'estois sur quelque

cheval

cheval de bataille qui vint à se cabrer au son des Trompétes; outre le danger qu'il y auroit qu'il ne m'emportât au milieu des Ennemis. Mais dites moy, pourquoy voulez vous faire la guerre? Voilà un beau passe-tems d'aler tourmenter les autres, & soy-même. Ne vaudroit-il pas mieux joüir en paix de vôtre Empire?

SAMIPE. Tu és un poltron, & ne sçais que c'est que d'estre Prince.

ADIMANTE. Donnez-moy ce commandement, Sire, je m'en aquiteray mieux que luy; joint que je merite quelque faveur, pour vous avoir départy si liberalement mes thresors. Ce sera assez pour luy, de commander quelque corps d'Infanterie.

SAMIPE. Il faut sçavoir premierement, si ma Cavalerie te voudra bien recevoir. Que tous ceux qui sont de cét avis, levent la main. Voilà qui va bien, tu seras mon General, & Lycinus commandera mon aîle droite. Je donneray la gauche à Timolaüs; car pour moy je me placeray au milieu, suivant la coûtume des Rois de Perse, dont je ne veus point d'autre témoin que Xenofon. Mais commençons à marcher, voilà mon Armée en bataille; Tirons vers Corinthe par le chemin des Montagnes, aprés avoir imploré l'aide des Dieux par des holocaustes, & particulierement celle de Jupiter, qui est le Protecteur des Rois. Quand j'auray subjugué toute la Grece, qui ne peut resister à ma puissance, j'embarqueray mes troupes & gagneray l'Ionie. Car mon Armée navale m'âtand déja à Cenchrées, où sont toutes mes munitions de guerre & de bouche. De là ayant sacrifié à Diane & laissé par tout des Gouverneurs, je passeray victorieux dans la Carie, la Lycie, & la Pamfilie, d'où j'entreray en Syrie, aprés avoir traversé la Pisidie, & la Cilicie, & viendray jusqu'à l'Eufrate.

LYCINUS. Je suplie vôtre Majesté de donner le commandement de son aîle droite à un autre; car

je voy bien que vôtre dessein est de marcher contre les Armeniens, & les Parthes, & je craindrois trop que leur Cavalerie ne me passât sur le ventre, ou qu'ils ne me perçassent à coups de fléches. Laissez-moy, je vous prie, pour vôtre Antipater en Grece, afin de tenir le païs en paix, & empécher qu'il ne se revolte en vôtre absence.

SAMIPE. Tu recules, poltron! Et ne sçais-tu pas qu'on punit de mort les deserteurs? Mais puisque nous avons tout conquis jusqu'à l'Eufrate, & donné ordre aux Troupes que nous y laissons, de nous subjuguer l'Egypte, la Fénicie & la Palestine, passe le premier à la tête de l'aîle droite, sur le pont de bateaux qui est tout prest; je te suivray avec la bataille, & Timolaüs aura soin de conduire l'arriere-garde. Avance toy, Adimante, avec la Cavalérie. Dieu soit loüé, voilà toute la Mesopotamie sous nôtre pouvoir. Tout se rend, personne ne se presente; Babylône ouvre les portes. Le Roy de Perse s'est retiré à Ctesifonte, & assemble ses Troupes à Seleucie. Les Coureurs raportent qu'il a déja un milion de combatans, sans les forces de l'Armenie, de la Bactriane, & de la Mer Caspienne, qui ne sont pas encore arrivées. Il faut tenir un conseil de guerre pour sçavoir ce que l-on fera.

ADIMANTE. Je suis d'avis que l'Infanterie tire droit à Ctesifonte qui est un païs montueux, & que la Cavalerie demeure icy dans les plaines.

SAMIPE. Quoy tu trembles aussi, Adimante, lors qu'il faut venir aux mains! Quel est ton avis Timolaüs?

TIMOLAÜS. Qu'il ne faut point partager nos forces, mais marcher en diligence contre l'Ennemy, avant que toutes les siennes soient assemblées.

SAMIPE. Et toy Lycinus?

LYCINUS. Le mien, est de nous reposer sous ces Oliviers auprés de cette colomne: car c'est une assez grande traite, d'aler au port de Pirée, & d'en revenir pendant la chaleur qu'il fait.

SA-

SAMIPE. Tu crois estre encore à Aténes, malheureux ! tandis que nous sommes rangez en bataille sous les murs de Babylône, & que nous deliberons par quel chemin nous âtaquerons l'Ennemy.

LYCINUS. Tu as bien fait de m'en faire souvenir, car je ne croyois pas réver.

SAMIPE. Marchons donc, & que tous se portent en gens de cœur. Voilà les Ennemis qui se presentent; Choquons brusquement, qu'ils ne nous accablent de leurs fléches. Bon, nous voilà aux mains, sans qu'elles nous ayent fait beaucoup de mal. L'aîle gauche triomfe déja sous la conduite de Timolaüs. Mais les Perses se défendent bravement à la bataille, animez par la presence de leur Roy. Courage Lycinus, ne trahis point ta gloire, ni ma fortune.

LYCINUS. Que voulez-vous que je fasse? J'ay toute la Cavalerie ennemie sur les bras. Si vous ne me secourez en diligence, je me vai sauver tout courant dans le lieu des exercices, & abandonneray là toute la conquête de la Perse.

SAMIPE. Nullement, Te voilà dégagé. Timolaüs victorieux a pris les Ennemis en queüe & en flanc, il ne reste plus qu'à vaincre le Roy qui m'a envoyé défier au combat.

LYCINUS. Pren garde que tu n'y sois blessé; on perd souvent la vie en disputant une Couronne.

ADIMANTE. Le coup ne m'a fait qu'éfleurer la peau; mais je l'ay percé luy & son cheval, de mon javelot. Coupons luy la tête & la métons au bout d'une pique. A cét aspect tout se rend, ou prend la fuite. Voyez comme les Barbares se prosternent devant moy, pour m'adorer à leur façon: mais je ne veus pas le soûfrir des Grecs, ni enfreindre les loix de mon païs. Combien je m'en vai bâtir de Villes, & en détruire d'autres? Toutefois il faut que je me vange auparavant de cét usurier, qui m'a chassé de mon heritage pour l'avoir.

LYCINUS. Tout beau, la clemence sied bien aux

Rois; Puis il eſt tems de de ſe repoſer aprés une ſi grande victoire, & de feſtiner vos amis dans Babylone: Mais voilà ton tems achevé, c'eſt à Timolaüs à ſouhaiter à ſon tour.

SAMIPE. Hé bien, m'entens-je à faire des ſouhaits?

LYCINUS. Je t'y trouve encore plus impertinent qu'Adimante. Car il bornoit les ſiens à des richeſſes, & à faire bonne chere à ſes amis, qui eſt une choſe aſſez douce. Mais tu te vas expoſer aux dangers par vaine gloire, & ſouhaiter une condition où tu n'auras pas ſeulement à craindre tes ennemis, mais tes domeſtiques; ſans goûter jamais aucun repos, non pas même en ſonge. Car tu ſeras accablé de mile fâcheux ſoucis, & tourmenté de la crainte, tantôt d'une revolte de tes ſujets, tantôt d'une invaſion de tes ennemis. Tu t'és laiſſé ébloüir, mon amy, à l'éclat d'une Couronne; & pour une felicité qui n'eſt que dans l'opinion d'autruy, tu en abandonnes une veritable. Quand il n'y auroit autre choſe, ne ſeroit-ce pas une indignité de voir que la mort ne reſpectera point ton Diadéme, & que tu ſeras malade comme les autres? Que dis-je? pour une maladie que les autres ont, tu en auras cent; & il ne te reſtera à la fin de toute ta Royauté, que quelque vain tombeau, ou des ſtatües qui ſeront ruïnées par le tems; & quand tout cela ſubſiſteroit, il ne t'en reviendroit aucun profit. Voilà donc ta felicité durant ta vie; des craintes, des ſoupçons, des defiances, des ſoins, des veilles, des inquietudes; & aprés ta mort, ou l'oubli, ou le mépris, ou l'execration, ou tout au moins l'inſenſibilité. Mais il eſt tems que Timolaüs entre en lice. Prens garde de n'aler point faire des ſouhaits extravagans, comme les autres.

TIMOLAÜS. Conſidere Lycinus, ſi l'on peut condamner celuy-cy. Je ne demande ni les treſors, ni les grandeurs: mais premierement la ſanté, & une ſanté vigoureuſe qui ne puiſſe eſtre ébranlée

par

par aucun accident; puis la force, la beauté, la viteſſe, & par deſſus tout l'inviſibilité; Eſtre aimable à toutes les Dames, ouvrir toutes les portes fermées, voler, eſtre invulnerable; Et tous ces avantages, non pas pour un ſiecle ni pour deux, mais pour ſept ou huit cens ans; toûjours à la fleur de ſon âge & ſans vieillir, ni rien perdre de ſa vigueur. Conſidere ce ſouhait, ne te ſemble-t-il pas raiſonnable? Car par ce moyen tous les threſors me ſeront ouverts; je ſeray à couvert contre tous dangers; Je pourray voir tout ce qu'il y a de rare au monde, ſans avoir beſoin de le faire venir avec beaucoup de tems & de dépenſe. J'auray avec la ſcience des choſes cachées, la joüiſſance de tous les biens qui ſont répandus en divers lieux; outre le plaiſir qu'il y auroit, par exemple de dîner à Aténes, & de coucher en Babylone; Sçavoir en un inſtant des nouvéles de tout le monde, juſqu'à celles des Antipodes, s'il y en a; En un mot tout ce qui ſe paſſe ſur la terre & dans le Ciel; car l'élement du feu ne me pourroit nuire. D'ailleurs je pourrois en cét eſtat faire tout le bien & le mal que je voudrois, à mes amis & à mes ennemis; & châtier tous les tirans qui ſont au monde, ſans courre fortune, par le moyen de mon inviſibilité. Coucher avec les plus belles Dames, ſans crainte des maris ni des Meres; aſſiſter ſans peril à tous les combats, & donner à qui il me plairoit la victoire, par le moyen de ma force. Car je ne voudrois pas avoir ces qualitez en un degré ordinaire, mais au plus-haut point, qu'on les puiſſe imaginer. Que peus-tu reprendre en ce ſouhait?

LYCINUS. Rien, car il ne fait pas ſeur de contredire un homme qui a de ſi grands avantages. Mais je te demande par les Dieux, toy qui as veû tant de päys ſur l'aîle de tes ſouhaits, ſi tu as veû quelque part un petit bon homme, camus & pelé comme toy, qui fût aimé de toutes les Dames, & qui triomfât des Armées, eſtant ſi foible! Tu n'as oublié qu'une choſe dans ton ſouhait, c'eſt d'eſtre ſage, car

cela seul eût fâsi sans tout le reste, & t'eût empêché de faire toutes ces extravagances.

TIMOLAÜS. J'âtans le tien pour voir ce que tu diras; car il n'y aura rien à redire.

LYCINUS. Il n'en est point de besoin, car nous voilà arrivez au Dipyle où se doivent terminer tous nos souhaits; & vous avez cousumé le mien par la longueur des vôtres. Mais je ne m'en plains pas: car je n'aime point les felicitez en peinture, ni à faire bonne chere en songe, pour mourir de faim en effet. Il me fâcheroit trop, lors que je viendrois chez moy, de ne trouver rien de tout ce que j'aurois souhaité; Comme ces Comediens qui viennent de faire le personnage d'Alexandre, & qui sont contraints chez eux de joüer celuy de fâquin. En un mot tous ces beaux souhaits ne serviront qu'à vous rendre vôtre condition plus insuportable; & particulierement à Timolaüs, de qui les aîles seront tantôt fondües comme celles d'Icare. Pour moy je ne veus de tous vos souhaits que le plaisir d'en rire. Car qui eût jamais pensé que de telles chimeres fussent entrées dans l'esprit de trois Filosofes?

DIALOGUES DES COURTISANES.

Il décrit icy les mœurs des Courtisanes, & découvre leurs défauts & leurs artifices, à l'imitation de Menandre, & des anciens Comiques.

DIALOGUE DE GLYCERA ET DE THAÏS.

GLYCERA. TE souvient-il de ce Capitaine étranger qui est toûjours si magnifique, & qui a entre-

tretenu l'une de mes compagnes, avant que de me faire l'amour?

THAÏS. Il m'en ſouvient fort bien, c'eſt celuy qui fit la débauche avec nous, l'année derniere, à la Feſte de Cerés; mais qu'a-t-il fait? car il ſemble que tu en veuilles dire quelque choſe.

GLYCERA. Iſante qui fait profeſſion d'amitié avêque moy, me l'a débauché.

THAÏS. Et cela te pique?

GLYCERA. Qui en doute? Je ne te cele point, que cela me touche ſenſiblement.

THAÏS. Je ne l'aprouve pas non plus que toy; mais il eſt aſſez ordinaire aux Courtiſanes de s'enlever ainſi leurs Galans; de ſorte que ſi j'eſtois que de toy, je ne romprois pas avec elle pour cela, non plus que Filis ne rompit pas avêque toy, pour luy avoir fait le même tour. Mais je m'étonne comme il t'a peû quiter pour elle, s'il n'eſt tout à fait aveugle; Qu'el charme a-t-il trouvé en des lévres mortes & des joües pendantes? Eſt-ce pour ſon beau nez qu'il l'a priſe, ou pour ſa tête chauve, & ſon grand col éfilé? En un mot je ne luy voy rien de raiſonnable que la taille & le ſoûris.

GLYCERA. Crois-tu que ce ſoit ce qui l'a pris? C'eſt que ſa mere eſt une ſorciere qui ſe change la nuit en hibou, & va criant par les cimetieres. On dit qu'elle peut faire deſcendre la Lune en terre par ſes ſortileges. Sans doute qu'elle luy a baillé quelque breuvage amoureux, & maintenant la mere & la fille le plument enſemble.

THAÏS. Comme tu l'as plumé, & en plumeras un autre; mais pour celui-cy, je te conſeille de le laiſſer en paix, & de ſonger à d'autres conquêtes.

DIALOGUE
DE MIRTIUM, DE PAMFILE ET DE DORIS.

MYRTIUM. QUOY Pamfile! tu te maries à la fille du pilote Hieron! Et que sont devenus tant de pleurs & de soûpirs, & tous ces sermens, de ne m'abandonner jamais? As-tu oublié que je suis grosse de toy & toute preste d'accoucher, qui est une chose fort avantageuse à une Courtisane? Mais ne crain point que j'expose l'enfant; je veus l'élever pour me consoler, particulierement si c'est un fils, afin qu'il te reproche un jour ta perfidie. Encore, si tu prenois quelque Dame qui valût mieux que moy? mais j'ay honte sans mentir de te voir épris de si peu de chose. Car je vis l'année passée cette belle avec sa mere à la feste de Cerés, & je n'avois garde alors de croire qu'elle me deût faire un si mauvais tour. Epluche bien, je te prie, tous ses defauts avant que de t'y engager. Considere ses yeux éteins, & ses regars de travers; Enfin elle est toute faite comme son pere, qui n'est pas fort beau, comme tu sçais.

PAMFILE. Je ne puis plus long-tems t'ouïr parler d'une fille, que je ne sçay si elle est belle ou laide. Je ne sçay pas seulement si celuy dont tu parles a une fille; outre qu'il est mal avec mon pere, qui a eu bien de la peine à se faire payer de quelque argent qu'il luy devoit; & je croy qu'il luy en est deû encore quelque chose. Que si je me voulois marier j'épouserois bien plutôt la fille de Demea, dont le pere a commandé l'année derniere les Armées de la Republique, & qui m'est aliée du côté de ma mere. Dymoy si c'est tout de bon que tu dis cela, ou seulement pour m'éprouver.

MYRTIUM. Quoy! il n'est pas vray?

PAMFILE. Que tu és fôle! Je croy que tu te

sens

ſens encore de la débauche d'hier ; quoy qu'il me ſemble qu'elle fut fort modeſte.

MYRTIUM. C'eſt Doris qui m'a donné l'alarme ; car eſtant allée acheter quelque choſe pour mes couches, & faire des vœux pour moy à Diane, elle rencontra Lesbia qui luy dit..... Mais qu'elle te le conte elle-même, ſi elle ne l'a inventé.

DORIS. Je puiſſe mourir ſi j'ay menti d'un ſeul mot. Lesbia m'aborda en riant, & me dit : Hé bien Doris, vôtre Galant ſe marie ! Et comme je faiſois l'étonnée ; Tu n'as qu'à paſſer par ſa rüe, dit-elle, tu verras la porte couronnée de chapeaux de fleurs, & entendras la muſique.

PAMFILE. Et tu y as paſſé ?

DORIS. Ouy, & j'ay trouvé ce qu'elle m'avoit dit, veritable.

PAMFILE. Je voy bien ce que c'eſt, tu as pris une porte pour l'autre. Car ma mere me dit hier au ſoir, Hé bien Pamfile quand veus tu quiter tes débauches ? Voilà le fils de nôtre voiſin qui ſe marie, qui eſt beaucoup plus jeune que toy, & tu t'amuſes encore à entretenir des femmes ? Je m'endormis à ce diſcours, & ſuis ſorty aujourd'huy de grand matin ; de ſorte que je ne ſçay ce qui s'eſt paſſé : mais ce que dit Doris, pourroit bien eſtre, hormis qu'elle a pris un logis pour l'autre ; Que ſi tu ne me veus croire, envoye l'y une ſeconde fois, & tu trouveras ce que je dis veritable.

MYRTIUM. Ha Pamfile ! tu me rens la vie, car je fuſſe morte de déplaiſir.

PAMFILE. Ne crain pas que je te quite jamais, & encore en l'eſtat où je te voy maintenant.

DIALOGUE
DE FILINE ET DE SA MERE,

LA MERE. Es-tu fôle ma fille, ou si tu estois yvre hier, car Difile m'est venu voir ce matin en pleurant, & se plaignant que quoy qu'il te pût dire, tu te levas de table pour dancer, & comme tu vis que cela le piquoit, pour le faire enrager davantage, tu t'alas assoir auprés de Lamprias & te mis à le caresser. Il dit même que tu te dérobas la nuit, & alas coucher sur un petit lit toute seule, où tu ne fis que chanter, quoy que tu le visses pleurer de regret.

LA FILLE. Il ne vous à pas dit qu'il m'avoit quitée auparavant pour entretenir la maîtresse de Lamprias, avant qu'il fût arrivé; & qu'il commença à la caresser, quoy que je luy fisse signe qu'il s'arrêtât. Pour me faire plus de dépit il la prit par le col & la baisa si amoureusement qu'il ne pouvoit retirer ses levres de dessus sa bouche. En-suite il luy parla à l'oreille, & je vis bien que c'estoit de moy qu'il luy parloit: car elle me regardoit de tems en tems en soûriant; Et comme il me vit pleurer de regret, il se prit à rire. Aprés qu'ils furent bien las de s'entretenir, & de se baiser, Lamprias estant arrivé, je ne laissay pas de m'aler métre à table auprés de mon infidele Amant, afin qu'il n'eût point d'excuse. Alors Thaïs se levant commença à dancer, troussant sa robe pour montrer sa belle jambe; Et mon galand de la loüer; car Lamprias ne disoit mot. Mais Difile ne se pouvoit lasser d'admirer ses perfections; & disoit qu'elle avoit le pied, & l'oreille excellente, & que jamais il n'avoit veû mieux dancer. Cependant vous la cõnoissez; car vous l'avez veüe aux bains avêque moy. Si vous sçaviez alors comme elle fit la coquête. Elle me dit que je n'osois dancer de peur de montrer mes longues flûtes, voulant parler de mes jambes, & plusieurs

sœurs autres choſes, qui me piquerent ſi fort, que je ſautay en place, & me mis à dancer auſſi bien qu'elle. Cependant Difile regardoit en haut & ne baiſſa jamais la veüe, quoy que Lamprias fît tout ce qu'il peût pour me loüer. Voudriez vous que j'euſſe ſoufert tout cela, & que j'euſſe laiſſé regner Thaïs en ma preſence ?

LA MERE. Mais il n'eſtoit pas neceſſaire d'aler careſſer en-ſuite Lamprias.

LA FILLE. Difile avoit bien careſſé Thaïs, pourquoy n'aurois-je pas eu mon tour ?

LA MERE. Mais aprés, ne vouloir pas coucher avêque luy, & ſe métre à chanter tandis qu'il pleuroit ; c'en eſt trop ma fille ; Que fuſſions nous devenües cét hyver ſans luy ?

LA FILLE. Et pour cela je ſoufriray qu'il me mépriſe ?

LA MERE. Non, mais je ne le mépriſerois pas auſſi : car tu ſçais que le mépris fait perdre l'amour ; D'ailleurs tu ne luy as jamais témoigné aucune tendreſſe, qui eſt ce qui touche le plus un Amant. Pren garde que pour en vouloir trop faire, tu ne gâtes tout.

DIALOGUE
DE MELISSE ET DE BACCHIS.

MELISSE. JE te prie Bacchis, ſi tu cônois quelque Magiciéne qui donne des breuvages pour faire aimer, de me l'amener ; car je donnerois tout ce que j'ay au monde, pour r'avoir Charmide, & pour faire qu'il eût autant d'averſion pour Cloris, qu'il a eu d'inclination pour moy.

BACCHIS. Quoy ! Charmide te quite pour elle, aprés avoir ſoufert pour toy la haine de ſes parens, & refuſé le meilleur party de la Ville ?

MELIS-

MELISSE. Il eſt vray Bacchis, & l-on dit qu'il eſt enfermé preſentement avec elle, chez un de ſes amis.

BACCHIS. Je te pleins Meliſſe, mais encore d'où vient ſa froideur?

MELISSE. De jalouſie. Comme il revenoit l'autre jour du port de Pirée demander quelque argent que l-on devoit à ſon pere, il entra chez moy, ſans me ſalüer. Et lors que je courus l'embraſſer ſelon ma coûtume, il me repouſſa, & me dit que j'alaſſe careſſer Hermotime, & que nôtre amour eſtoit ſi public que les murailles en parloient. Alors il ſe coucha ſans me répondre, & ne voulut point ſouper; Et comme je fus prés de luy, il me tourna le dos, quelque choſe que je luy peuſſe dire, juſqu'à me menacer de ſe lever, & de s'en aler en plein my nuit, ſi je l'importunois davantage.

BACCHIS. Mais eſt-il vray que tu vois Hermotime?

MELISSE. Je ne ſçay pas ſeulement qui il eſt: mais comme Charmide fût party, j'envoyay dés le point du jour ma ſervante au Ceramique, où elle trouva écrit contre les murailles, *Meliſſe aime Hermotime, & Hermotime Meliſſe.*

BACCHIS. C'eſt une piece qu'on luy a faite, pour luy donner de la jalouſie, à cauſe qu'on le conoît de cette humeur. Si je le voy, je me moqueray bien de luy, & l'apelleray bien innocent de ſe laiſſer ainſi ſurprendre aux petites fineſſes de la jeuneſſe.

MELISSE. Où le trouveras-tu? maintenant qu'il eſt enfermé avec ſes nouvéles amours chez un de ſes amis, tandis que ſes parens le viénent chercher chez moy? Tu me ferois bien plus de plaiſir ſi tu pouvois trouver quelque femme de Theſſalie qui me le ramenât par ſes charmes.

BACCHIS. Je cônois une Syriéne qui ſera bien ton fait: car elle fit revenir Fanias aprés une abſence de quatre mois, comme je deſeſperois de le revoir.

MELIS-

MELISSE. Et que fit-elle pour cela ?

BACCHIS. Quelque sortilege selon leur coûtume, aprés que je luy eus donné ce qu'elle me demanda, qui n'estoit pas de grande valeur, & qu'elle eut beu toute seule dans une coupe ; mais il faut avoir quelque chose de ton Galand.

MELISSE. Comme quoy ?

BACCHIS. Des cheveux, ou quelqu'autre bagatéle.

MELISSE. J'ay ses meules de chambre.

BACCHIS. C'est assez. Elle les pendra à une cheville, & fera dessus quelques suffumigations, * puis elle jétera du sel dans le feu, en prononçant ton nom & le sien. Alors tirant de son sein un miroir magique, elle le tournera de tous côtez, murmurant tout bas quelques paroles. Du moins voilà ce qu'elle fit pour moy, & Fanias revint aussi-tôt malgré les remontrances de ses amis, & les pleurs de sa nouvéle maîtresse. Elle m'aprit aussi le moyen de faire hayr, en marchant sur les pas de quelqu'un, mêtant le pié gauche où il a mis le droit, & le droit où il a mis le gauche ; puis disant, *Je te surmonte, & suis plus fort que toy* ; je l'ay éprouvé, & il m'a reüssi.

* *Avec une torche alumée.*

MELISSE. Ne tarde pas davantage à envoyer querir cette femme ; & toy, Filine, * prepare ce qu'elle a dit.

* *Servante de Melisse.*

DIALOGUE

DE CLEONARIUM ET DE LEÆNA.

CLEONARIUM. ON dit d'étranges choses de toy, Leæna ; Que Megille cette riche Dame de Lesbos, te caresse comme feroit un homme ; Qu'en est-il ? Tu rougis ; Cela est-il vray ?

LEÆNA. Il en est quelque chose.

CLE-

CLEONARIUM. Mais à quoy aboutiſſent toutes ces careſſes, je ne le puis comprendre? Tu ne m'aimes point; car tu ne me le celerois pas.

LEÆNA. Je t'aime plus que perſonne, mais j'ay honte de le dire; C'eſt une étrange feméle.

CLEONARIUM. Penſez que c'eſt quelque Tribade, comme on dit qu'il y en a beaucoup en cette Iſle, qui n'aiment pas les hommes, & qui careſſent les femmes.

LEÆNA. C'eſt quelque choſe de ſemblable.

CLEONARIUM. Conte moy comment elle te declara ſa paſſion, ce que tu luy répondis, & le reſte de cette avanture.

LEÆNA. Elle faiſoit la débauche avec Démonaſſe de Corinte, qui eſt de ſon humeur, & elles m'envoyerent querir comme une Muſiciéne, pour chanter & joüer des inſtrumens pendant leur repas. Aprés avoir fait bonne chere, elles me retinrent à coucher, & me dirent que je coucherois avec elles, & qu'elles me métroient au milieu; ce que je n'oſay refuſer, parce qu'il me ſembloit qu'elles me faiſoient honneur. Lors que nous fûmes au lict elles commencerent à folâtrer, & à métre la main dans mon ſein, non pas en riant comme font les filles, mais avec témoignage d'une paſſion violente, dont je demeuray toute interdite, ne pouvant deviner ce que c'eſtoit. A la fin Megille toute en fureur, ôta ſa coifure, & parut toute nue, & la tête raſe comme un Athlete; ce qui me ſurprit encore plus. Alors prenant la parole, As-tu veu, dit-elle, un plus beau garçon? Je ne vois point là, luy dis je, de garçon. Ne m'offenſe point, dit-elle, je ne m'apelle pas Megille, mais Megil, & voilà ma femme, montrant Démonaſſe. Je me pris à rire à ce diſcours, & luy dis; Quoy! tu nous as trompées ſi long-tems, eſtant homme & paſſant pour femme, comme Achille parmy les filles. Mais tu n'és pas faite comme luy. Non, dit-elle, mais je n'en ay pas beſoin; & ſi tu veus l'éprouver, tu trouveras

veras qu'il ne manque rien pour accomplir tes desirs & les miens. N'és-tu point hermafrodite, luy dis-je, comme on dit qu'il y en a plusieurs? ou comme ce Devin de Tébes, dont m'a parlé ma compagne Ismenedore, qui devint homme aprés avoir esté femme. Non, dit-elle, mais j'ay toutes les passions & les inclinations des hommes. Alors elle me fit present d'un colier & de quelque linge qui estoit fort beau; & m'embrassant, me baisa, & satisfit à sa passion.

CLEONARIUM. Mais que fit elle, & comment? car c'est là la difficulté.

LEÆNA. Ne t'en enquiers pas davantage; car il ne m'est pas honête de le dire, ni à toy de l'entendre.

DIALOGUE
DE CROBYLE ET DE CORINNE.

CROBYLE. ET bien, Corinne, est-ce une chose si fâcheuse, de perdre son pucelage? Tu y as plus gagné que perdu; car il te reste de l'argent dequoy avoir un colier.

CORINNE. Qu'il y ait de beaux rubis, comme à celuy de Filenis.

CROBYLE. Il sera tout semblable, mais il faut que tu aprénes maintenant à vivre avec les hommes; car tu sçais que nous n'avons point d'autre moyen de nous entretenir. Depuis la mort de ton pere, nous avons subsisté du mieux que nous avons pû, de ce qu'il nous avoit laissé; car de son vivant nous n'avions faute de rien, Dieu mercy. C'estoit le meilleur ouvrier de la ville, & tout le monde dit encore qu'il n'aura jamais son semblable; mais depuis sa mort, nous avons vécu comme tu sçais en grande misere, & vendu piece à piece toute sa

boutique, en atandant que tu fusses en âge d'en gagner.

CORINNE. Comment feray-je pour cela?

CROBYLE. Comme tu viens de faire, & comme fait ta voisine.

CORINNE. Mais c'est une garce.

CROBYLE. Qu'importe? Tu deviendras riche comme elle, & auras de beaux Galans. Tu pleures, petite sôte; Voy-tu pas le train qu'elle a, & comme on luy aporte des presens de tous côtez? J'ay veû le tems qu'elle n'avoit que des haillons, maintenant elle est vêtüe comme une Princesse.

CORINNE. Et comment a-t-elle fait?

CROBYLE. Elle a esté adroite à gagner les cœurs, toûjours propre & bien mise, témoignant beaucoup de douceur & de modestie, & ne riant pas à gorge déployée comme toy, qui fais toujours la fôle. D'ailleurs, elle avoit l'entretien doux & charmant, recevoit bien tous ceux qui la venoient voir, sans s'amuser à les railler ni à les reprendre; & lors qu'on la métoit de quelque partie, elle ne se crevoit pas de boire & de manger comme tu fais, car il n'y a rien que les hommes haïssent tant; mais elle mangeoit proprement & delicatement, & beuvoit à petits traits, & non pas tout d'un coup.

CORINNE. Quoy! elle n'osoit boire tout son saoul, quand elle avoit soif?

CROBYLE. C'est alors qu'elle estoit plus retenüe, de peur de faire quelque chose de mauvaise grace. Aprés, elle n'entretenoit que celuy qui la menoit, sans rire comme toy à tout le monde; & lors qu'on la vouloit caresser, elle n'estoit si sôte ni effrontée. En un mot, elle n'avoit autre but que de donner de l'amour & du plaisir, à ceux qui faisoient de la dépense pour elle, qui est ce que les hommes desirent. Si tu retiens bien cette leçon, tu me rendras heureuse & toy aussi; car tu és plus belle & plus agréable qu'elle n'estoit: Songe seulement à conserver ton embonpoint & ta gayeté.

CORIN-

CORINNE. Mais ma mere, tous ceux qui me viendront voir, ſeront-ils auſſi beaux que celuy qui vient de partir?

CROBYLE. Il y en aura de plus beaux, & de plus laids.

CORINNE. Et faudra-t-il que je careſſe ceux-cy, auſſi bien que les autres?

CROBYLE. Encore plus; car ce ſont ceux qui aiment mieux qu'on les careſſe, & qui donnent davantage; les autres veulent paſſer pour beaux: mais il faut toûjours avoir ſoin de faire bouillir la marmite. Que tu ſeras aiſe d'entendre en paſſant par la rüe, Dieux! qu'elle eſt brave & bien parée, & que ſa mere eſt heureuſe! Qu'as-tu? tu ne répons rien. Ne feras-tu pas ce que je dis? Ouy, je le ſçay bien; car tu és bonne fille; & tu paſſeras toutes les autres; mais va au bain, ſi par hazard ton Galant revenoit ce ſoir, comme il l'a promis.

DIALOGUE
DE MUSARIUM ET DE SA MERE.

LA MERE. NOus ſommes trop heureuſes, ma fille, ſi nous trouvons toûjours un Galant comme celui-cy. Quoy! depuis deux mois qu'il t'entretient, il ne t'a donné que des paroles? *Si mon pere meurt! Si je ſuis jamais le maître! Si je puis avoir du bien, tout ſera à toy*, & autres choſes ſemblables; mais pour de l'argent ou des preſens, point de nouvelles, il ne te donne pas ſeulement des parfums. Croit-il nous payer toûjours d'excuſes & de reverences. C'eſt faire l'amour à bon marché.

LA FILLE. Il m'a juré qu'il n'en auroit jamais d'autre que moy.

LA MERE. Et tu le crois; Et pour cela l'autre jour qu'il n'avoit point d'argent pour payer, tu mis

ta bague en gage pour luy, & tu as soufert qu'elle fût vendüe, & que l'argent fût dissipé. Tu luy as encore donné tes bracelets, & diverses hardes, & tout cela, sans m'en parler!

LA FILLE. Comme il a le cœur genereux, il n'oubliera jamais les faveurs que je luy fais; Et sitôt que son pere aura les yeux clos, il ne manquera pas de m'épouser. Vous sçavez que c'est le meilleur party de la ville; Puis il est beau, jeune, galant, de bonne maison; Que voulez-vous davantage?

LA MERE. Mais ma fille, quand il faudra payer le loüage de la chambre, ou le boulanger & le cordonnier, se contentera-t-on de cela? & sera-ce assez de dire, atandez, s'il vous plaît, que le pere de Chærea soit mort? N'est-ce pas une honte, qu'il n'y ait que toy, de toutes tes compagnes, qui n'ayes ni colier ni pendans-d'oreilles?

LA FILLE. Elles ne sont pour cela, ni plus belles ni plus heureuses que moy.

LA MERE. Non; mais elles sont plus sages, & ne prénent pas pour argent contant, les promesses des amoureux, qui sont toûjours prets à jurer qu'ils vous adorent, & qu'ils n'en épouseront jamais d'autres; mais tout cela n'est que du vent. Cependant, tu te piques de chasteté, qui est une chose assez plaisante pour une Courtisane. Et hier qu'on t'offroit bien de l'argent pour te posseder une nuit, tu fus si sôte que de le refuser.

LA FILLE. Eussiez-vous voulu que j'eusse chassé Chærea, pour faire entrer un je ne sçay qui?

LA MERE. Mais, ce je ne sçay qui, avoit de l'argent, & ton beau mignon n'en a point. Et le fils de nôtre voisin, qui est si beau & si poly, pourquoy n'en as-tu point voulu?

LA FILLE. Chærea jura de le tüer & moy aussi, s'il nous trouvoit jamais ensemble.

LA MERE. Ha! c'est trop, ma fille, d'estre à même tems gueux & jaloux; Il faudra donc pour luy obeïr, que tu vives comme une Prêtresse

de

de Cerés. Mais à propos, c'eſt aujourd'huy la feſte de cette Déeſſe, t'a-t-il envoyé ſeulement dequoy la faire?

LA FILLE. Que voulez vous qu'il faſſe, il n'a pas un ſou?

LA MERE. Qu'il ne faſſe pas l'amour. Eſt-il le ſeul de la jeuneſſe qui n'ait point d'invention? N'en ſçauroit il excroquer à ſon pere? Que ne menace-t-il ſa mere d'aler à la guerre? Pleût à Dieu qu'il fût déja ſi loin, qu'on ne le revît jamais, ſans nous eſtre à charge, en ne donnant rien, & ne permétant pas qu'on nous donne. Crois-tu eſtre toujours jeune, ou que ſa paſſion dure toujours? Quand il ſera riche, ma fille, & qu'on luy propoſera quelque bon party, il te plantera-là; & tu te lamenteras alors inutilement.

LA FILLE. Je ſçay qu'il a refuſé des mariages tres-avantageux, pour l'amour de moy.

LA MERE. C'eſt qu'il t'aime preſentement, & que la fantaiſie de ſe marier ne luy eſt pas encore venüe; mais atan un peu. Dieu veuille que je m'abuſe, & que tu ne te repentes pas un jour de ne m'avoir pas voulu croire.

DIALOGUE
D'AMPELIS ET DE CHRYSIS.

CHRYSIS. QUoy Ampélis! ſi l-on n'eſt jaloux, & qu'on ne bâte & tempête, on n'eſt point amoureux? Dieu me garde de telles amours.

AMPELIS. Ce ſont pourtant les marques d'une paſſion violente. Car les larmes, les ſoupirs & les careſſes, ne ſont que de jeux d'enfant; la jalouſie eſt la preuve que l'Amour eſt arrivé à ſon periode. Sçache donc que ton Galant t'aime, puiſqu'il te traite de la ſorte; & Dieu veuille que cela dure.

CHRYSIS. Quoy ! qu'il me bâte toujours ?

AMPELIS. Non ; mais qu'il ne puisse soufrir que tu en aimes un autre ; car s'il ne t'aimoit, pourquoy s'en mêleroit-il en peine ?

CHRYSIS. Mais je n'en aime point d'autre ; & par son caprice il m'empêchera de voir compagnie ? Pour avoir loüé en sa presence le fils d'un Banquier, il a mal à la tête.

AMPELIS. Il n'y a pas de danger qu'il croye que l'on te recherche ; car il en redoublera ses caresses & ses presens.

CHRYSIS. Mais il ne donne que des coups.

AMPELIS. Atan, il donnéra autre chose. Il n'y en a point de plus amoureux que ceux qui sont bien jaloux. Veus-tu que je te die ce que je fis un jour à un Galant, dont la passion commençoit à se refroidir. Je luy fermay la porte, & en fis entrer un autre ; Alors il commença à faire l'enragé & le desesperé ; mais tout cela n'aboutit qu'à me faire de nouvéles faveurs, & à ne plus découcher d'avéque moy. Cependant sa femme croit que je l'avois ensorcelé, & que je luy avois donné un breuvage pour me faire aimer ; mais tout ce breuvage n'estoit qu'un peu de jalousie mélée bien à propos. Use de cette recette, & tu t'en trouveras bien ; J'ay deux fois ton âge, & sçay mieux que toy comme il se faut gouverner.

DIALOGUE
DE DORCAS, DE PANNYQUIS, DE FILOSTRATE ET DE POLEMON.

DORCAS. NOus sommes perdües, ma Maitresse, Nôtre Capitaine est de retour avec un équipage de Prince, & tout le monde le va voir, & luy fait la reverance ; J'ay trouvé Parmenon à qui j'en ay

ay demandé des nouvéles, & il me l'a confirmé.

PANNYQUIS. N'as-tu fait que cela? C'eſt bien débuté? Tu devois joindre les mains en le voyant, & rendre graces aux Dieux de ce qu'il eſtoit revenu en bonne ſanté; luy dire que je ne faiſois que pleurer & ſoûpirer en l'abſence de ſon maître, & m'enquerir de ce qu'il faiſoit.

DORCAS. Je l'ay fait auſſi; mais je voulois raporter ſimplement ce qu'il m'avoit dit; car je commençay d'abord. Ah Dieux! Parmenon, je croy que les oreilles vous ont bien corné en vôtre abſence; car nous n'avons fait autre choſe que parler de vous. Ma Maîtreſſe eſtoit ſi triſte, qu'elle ne vouloit voir perſonne; & elle eſtoit plus morte que vive, lors qu'il arrivoit quelque Courier qui diſoit qu'on s'eſtoit bâtu.

PANNYQUIS. Voilà qui eſt bien.

DORCAS. En-ſuite je luy dis ce que je vous viens de dire; & il me répondit, qu'il en eſtoit encore plus qu'on n'en diſoit.

PANNYQUIS. Quoy! ſans dire auparavant que ſon Maître penſoit toûjours à moy; & qu'il ne ceſſoit de boire à ma ſanté, ou qu'il n'aprehendoit rien tant que de me trouver malade à ſon retour.

DORCAS. Il a dit quelque choſe de ſemblable; mais le principal eſt, qu'ils ſont revenus riches, & que Polemon a quantité d'argent & de belles nipes. Parmenon même avoit au petit doigt un gros rubis taillé à facêtes, qui jétoit un feu merveilleux. Je l'ay laiſſé, comme il me vouloit conter leurs proüeſſes, pour me hâter de vous venir dire ces nouvéles, afin que vous aviſiez à ce que vous avez à faire. Car Polemon viendra icy, ſi-tôt que la foule ſera écoulée; & s'il y trouve Filoſtrate, je ne ſçay ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point.

PANNYQUIS. Nous trouverons quelque invention; car tu ſçais que je ne le puis chaſſer, aprés ce qu'il m'a donné tout nouvélement, & ce qu'il

m'a promis. De desobliger aussi Polemon dans une si haute fortune, il est dangereux; car s'il vouloit tout tüer quand il n'avoit rien, que sera-ce maintenant, qu'il est si riche? D'ailleurs, je puis profiter beaucoup de son opulence.

DORCAS. Voila Filostrate & luy, qui arrivent à même tems par divers endroits.

PANNYQUIS. Ah Dieux! nous sommes perdües. Je voudrois estre cent piez sous terre; car je ne sçay que faire, ni que dire.

FILOSTRATE. Et bien Pannyquis ne feronsnous pas la débauche ce soir?

PANNYQUIS. Vous me perdez, Filostrate. Bon jour, Polemon, je suis ravie de vous revoir, aprés une si longue absence.

POLEMON. Qui est ce Galant-homme, qui vous traite si familierement? Vous ne répondez rien, Pannyquis? Ha! je voy bien ce que c'est; vous avez fait une nouvéle amitié en mon absence; J'ay eu grande raison de me hâter de revenir, pour aprendre plutôt vôtre honte & la mienne. Voilà ce que c'est de vous avoir trop bien traitée; mais cela me fera sage à l'avenir. Qui estez-vous, le beau fils?

FILOSTRATE. Qui és-tu, toy-même?

POLEMON. Le Colonel Polemon, qui ay aimé Pannyquis, tandis qu'elle l'a merité.

FILOSTRATE. Et moy, Filostrate, qui l'aime maintenant qu'elle le merite; & qui la paye fort bien. Suivez-moy, Pannyquis; Adieu Monsieur le Colonel.

POLEMON. Elle peut faire ce qu'il luy plaira.

PANNYQUIS. Que feray-je, Dorcas?

DORCAS. Il n'y a point d'aparance de demeurer avec Polemon irrité, Rentrons.

POLEMON. Vous pouvez bien vous réjoüir pour la derniere fois; car aprés avoir répandu tant de sang innocent, je ne laisseray pas un si grand crime impuny. Moy qui vange les querèles des autres,

tres ; ne vangerois-je pas les miennes ? Parmenon, fay avancer mes gens, & les range à droit & à gauche ; mets en tête les mieux armez, & le reſte ſur les ailes, avec un gros de reſerve à leurs épaules.

FILOSTRATE. Que penſe faire ce Fanfaron? croit-il nous épouvanter de paroles? Il me porte bien la mine de n'avoir jamais veû la guerre qu'en peinture, & d'eſtre toûjours demeuré renfermé dans quelque méchante garniſon.

POLEMON. Tu le ſçauras tantôt, lors que tu nous verras aux mains.

FILOSTRATE. Je ne veus que ce petit l'aquais pour me défendre, & pour t'empécher à coups de pierre, d'entrer.

DIALOGUE
DE QUELIDONIUM ET DE DROCE.

QUELIDONIUM. D'où vient, Drocé, qu'on ne voit plus icy Clinias?

DROCE. C'eſt ſon Maître qui l'empéche d'y venir.

QUELIDONIUM. Qui? Diotime. Il eſt de mes amis ; ſi tu veus je luy en parleray.

DROCE. Non, c'eſt Ariſtenet, le plus débauché de tous les Filoſofes.

QUELIDONIUM. Quoy! ce vieux Barbon, toûjours penſif & melancolique, qu'on voit ſe promener avec ſes Echoliers au Pœcile?

DROCE. Oui, ce glorieux Pedant, que je voudrois avoir veû traîner par la barbe à la voirie.

QUELIDONIUM. Mais d'où vient cela?

DROCE. Je ne ſçay ; mais auparavant Clinias ne bougeoit de chez moy, & il y a dix jours qu'il n'y eſt

entré. Cependant, j'ay envoyé ma servante a sa découverte, qui m'a raporté qu'elle l'avoit trouvé à la promenade avec son Maître; mais si-tôt qu'elle luy fit signe, il rougit & baissa la veüe, sans plus tourner la tête de son côté, de sorte qu'elle revint toute surprise. En quel estat penses-tu que je fus alors? Tantôt je m'imaginois qu'il estoit amoureux d'une autre; Tantôt qu'il estoit piqué contre moy; Tantôt que son Pere luy avoit défendu de me voir: mais à la fin il m'envoya ce Billet par son laquais. Tien, lis-le toy-même.

QUELIDONIUM. N'y a-t-il rien de secret?

DROCE. Non, que tu ne puisses voir.

QUELIDONIUM. Il est assez mal écrit, on voit bien qu'il l'a fait à la hâte. BILLET DE CLINIAS A DROCE. *Les Dieux me sont témoins, ma chere Drocé, que je t'ayme plus que moy même, mais Aristenet à qui mon Pere m'a donné pour aprendre la Filosofie, me suit par tout, & ne me préche que la Vertu, pour me divertir de ma passion. Il promet de me rendre heureux, si je le veux croire: mais je ne trouve point de plus grande felicité, que de te posseder. Vis contente, & n'oublie jamais ton* CLINIAS.

DROCE. Que dis-tu de cette létre, Quelidonium?

QUELIDONIUM. Que la fin laisse quelque esperance.

DROCE. C'est ce qu'il me semble: mais cependant, je meurs de dépit & d'amour. Au reste, j'ay entretenu le laquais, qui dit que ce Filosofe aime les beaux garçons, & qu'il ne lit autre chose à son disciple que des Dialogues d'amour de quelques anciens Filosofes; jusque-là qu'il a menacé d'en donner avis au Pere de Clinias.

QUELIDONIUM. Il le faloit bien faire boire.

DROCE. Je l'ay fait aussi, & suis asseurée de luy; car il est amoureux de ma servante.

QUELIDONIUM. Aye bon courage, Drocé, tout ira bien; Je feray écrire aux lieux où le Pere se prome-

promette, que le Filosofe Aristenet caresse son disciple; ce qui joint au raport du laquais, fera sans doute quelque effet.

DROCE. Mais comment pourras-tu écrire cela, sans estre aperçeüe?

QUELIDONIUM. La nuit avec du charbon, sur les parois du Ceramique.

DROCE. C'est bien dit; joint tes forces aux miennes, pour me venger de ce Pedant.

DIALOGUE

DE TRYFENE ET DE CHARMIDE.

TRYFENE. COMMENT! aprés avoir donné de l'argent à une fille, pour coucher avec elle, luy tourner le dos & ne faire que soûpirer; & outre cela, avoir révé pendant tout le repas? Pour qui soûpirez-vous, Charmide; Ne me le celez point, que j'aprenne le nom de cette Belle, pour récompense de la mauvaise nuit qu'elle me fait passer auprés de vous.

CHARMIDE. Je me meurs d'amour, Tryfene, je le confesse.

TRYFENE. Je voy bien que ce n'est pas pour moy; car on diroit que vous avez peur de me toucher, tant vous vous estes bien envelopé de la couverture. Mais encore, quelle est cette crüele? peut-estre que je vous y pourray servir.

CHARMIDE. Elle est assez illustre.

TRYFENE. Son nom?

CHARMIDE. Filematium.

TRYFENE. Laquelle, car il y en a deux; celle qu'entretient le fils de nôtre General, qui est la plus jeune; & une autre déja vieille, qu'on nomme le Trébuchet.

CHAR-

CHARMIDE. C'eſt ce Trébuchet qui m'a pris.

TRYFENE. Y a-t-il long-tems, ou ſi vôtre amour ne fait que de naître?

CHARMIDE. Il y a plus de ſix mois, dés la premiere fois que je la vis.

TRYFENE. Avez-vous bien remarqué ſon âge & ſes rides?

CHARMIDE. Elle jure qu'elle n'a que vingt deux ans.

TRYFENE. Mais à qui croirez-vous plutôt, à ſes ſermens ou à vos yeux? Voyez vous pas que le poil commençe à luy blanchir autour des temples? Que ſi vous l'aviez veüe toute nüe.

CHARMIDE. Elle ne me l'a jamais voulu permétre.

TRYFENE. Avec raiſon; car elle a le corps marqueté comme un Leopard. Et c'eſt pour cette belle que vous ſoupirez? Vous eſtes à plaindre, Charmide; mais ſe peut-il faire qu'elle vous mépriſe?

CHARMIDE. Pour ne luy avoir pas voulu donner l'argent qu'elle me demandoit; car tu ſçais l'avarice de mon Pere, elle m'a fermé la porte, & a fait entrer mon rival; de ſorte que je ne te cele point que c'eſt pour la faire enrager que je t'ay envoyé querir.

TRYFENE. Vrayement je vous ay bien de l'obligation. Si je l'euſſe ſçeu.... Mais je me vai lever, auſſi bien eſt-il déja jour.

CHARMIDE. Non, mon cœur; car ſi cela eſt, je n'en veus point d'autre que toy.

TRYFENE. Demandez-le à vôtre Mere, qui peut l'avoir veüe au bain. Car pour ſon âge, vôtre grand'mere vous le pourra aprendre, ſi elle eſt encore en vie.

CHARMIDE. Embraſſe-moy donc, ma chere mignonne, & pardonne à ma froideur; Orons tous ces obſtacles qui nous empéchoient de nous toucher; Je dis Adieu pour jamais à Filematium.

DIALO-

DIALOGUE
DE JOESSE, DE PYTHIE, ET DE LYSIAS.

IOESSE. TU te moques de moy, Lysias, & avec raison; parce que je ne t'ay jamais demandé d'argent, comme font les autres, ni ne t'ay fermé la porte de mon logis, ni ne t'ay obligé à dérober ton Pere ou ta mere, pour me faire quelque present; mais je t'ay reçeu d'abord, sans que tu m'ayes rien donné. Cependant, tu sçais combien j'en ay éconduit pour l'amour de toy. Premierement Eteocle, qui est maintenant du corps du Senat, puis le Patron d'une Galere, & Meliſſe l'un de tes camarades, * qui est nouvélement enrichi de la succession de son Pere; le tout, pour te posseder seul comme un Adonis. Car insensée que je suis, je croyois à tes sermens, & vivois en Penelope pour ton sujet, malgré les reproches de ma Mere. Cependant, comme tu me vis bien épriſe de ton amour, † tantôt tu loüois en ma presence l'une de mes compagnes, tantôt tu faisois des careſſes à une autre, pour me faire dépit; ce qui me rendoit toute confuſe. Te souvient-il de la débauche que tu fis dernierement avec deux de tes amis, où vous fites venir deux de mes plus grandes ennemies? Tu baisas cinq fois la plus laide en ma presence, en quoy tu te faisois plus de tort qu'à moy: mais combien fis tu de careſſes müetes a l'autre? tantôt luy faisant signe des yeux que tu alois boire à sa santé, tantôt disant à l'oreille à ton laquais, qu'il ne donnât à boire à perſonne dans ton verre qu'à elle. Tantôt luy jétant des fleurs, tandis que son Galant regardoit d'un autre côté, & elle les métoit dans son sein, aprés les avoir baisées. Car pour me faire plus de dépit, vous ne vous cachiez point de moy. Pourquoy faits tu cela? t-ay-je offensé en quelque chose? ay-je fait quel-

* *Ou, de son âge.*

† *Avoir eu un enfant de toy.*

quelque faveur à d'autre qu'à toy ? Vis-je pour autre que pour toy seul ? Croy-moy, ce n'est pas une grande victoire, que de triomfer d'une fille ; & il n'y a point de gloire à mépriser, une personne qui nous adore : Mais les Dieux me vangeront, & ne laisseront point ton crime impuny. Tu me regréteras un jour, lors que je seray morte de desespoir. Pourquoy grinces-tu les dents ? & me regardes-tu de travers ? Dy ce que tu as sur le cœur, j'en feray juge Pythie. Quoy ! tu t'en vas sans me répondre ; Regarde, ma Compagne ! comme il me traite.

PYTHIE. Ha cœur de rocher ! car il faut estre bien barbare, pour n'estre pas touché des larmes d'une Maîtresse ! C'est toy Joësse qui l'as perdu, en luy témoignant trop de passion. Il faloit estre plus fine & plus retenüe ; mais si tu m'en crois, tu cesseras de te plaindre, & le banniras de ton logis & de ton cœur.

IOESSE. Ne m'en parle point, je ne le puis faire.

PYTHIE. Le voilà qui revient.

IOESSE. Ah tu m'as perdüe ! sans doute qu'il t'a oüie.

LYSIAS. Ce n'est pas pour toy que je retourne, Joësse, n'en prens point de vanité. C'est pour ta Compagne, de peur qu'elle n'ait mauvaise opinion de moy ; car tu m'és trop indifferente, pour faire quelque chose en ta faveur.

PYTHIE. Tu as bien fait de revenir ; car j'eusse publié par tout ton incivilité.

LYSIAS. Dy moy, Pythie, voudrois-tu que je soûfrisse une infâme, qui dit qu'elle meurt d'amour pour moy, aprés l'avoir trouvé couchée avec un Galant ?

PYTHIE. Quand cela seroit, Lysias, tu sçais la fragilité du sexe, & ce que c'est d'une Courtisane ; Mais où fût-ce que cela arriva ?

LYSIAS. Chez elle-même. Car comme mon Pere ayant découvert mon amour, eut fermé la porte

porte du logis, avant que de se coucher, & en eut emporté la clef, je montay par dessus la muraille, à l'aide de mon laquais; & me rendant chez elle, j'ouvris doucement sa porte, parce que je sçavois le secret, & entrant dans sa chambre, je la trouvay endormie entre les bras d'un jeune garçon. Alors, pour n'en point mentir, si j'eusse eu mon épée, je les eusse tuez tous deux. Mais dequoy riez-vous?

IOESSE. Voilà le beau fils entre les bras de qui je dormois.

PYTHIE. Non, ne luy dis point.

IOESSE. Pourquoy non, c'estoit elle-même que j'avois priée de coucher avêque moy en ton absence.

LYSIAS. A d'autres, il n'avoit point de cheveux; Luy sont-ils crus en un jour?

IOESSE. C'est qu'elle s'est fait raser dans sa dernière maladie. Je te prie, Pythie, soûfre que je te décoife, pour luy faire voir son impertinence; Tien jaloux, voilà mon Galant.

LYSIAS. Qui n'y eût esté trompé? car il n'y avoit point de clarté dans la chambre, & je touchay seulement sa tête de la main.

IOESSE. Hé bien! me crois-tu à present? & ne crains-tu point que je te fasse enrager à mon tour?

LYSIAS. Non; mais faisons la débauche ce soir, & que Pythie en soit, puis qu'elle a servy à nôtre reconciliation.

IOESSE. Je le veus, quoy qu'elle ait esté cause de tout le mal.

PYTHIE. Pren garde, Lysias, de ne rien dire à personne de ce que tu as veû.

DIALOGUE
DE LEONTIQUE, DE QUENIDAS, ET D'HYMNIE.

LEONTIQUE. CConte-luy un peu, Quenidias, comme au combat contre les Galates, je m'avançay hors du front de la bataille, monté sur un superbe cheval, & mis tellement l'épouvante dans le cœur des ennemis, que jamais personne n'osa se presenter devant moy. Dy comme ensuite je tuay d'un seul coup le General de leur Cavalerie, & le perçay luy & son cheval; Puis tournant sur l'Infanterie, qui s'estoit serrée en un gros bataillon pour me faire tête, je passay sur le ventre de sept des principaux Officiers; & d'un revers fendis la tête avec l'armet à un Colonel, & fis une large voye à ceux qui marchoient sur les pas de ma victoire.

QUENIDAS. Ce n'est rien à comparaison du Satrape, que vous défites en Paflagonie.

LEONTIQUE. Tu as raison; car outre son énorme grandeur, qui l'eût pû faire passer pour Geant, il défioit seul toute nôtre Armée, avec un courage invincible; & cependant tu sçais comme je me presentay devant luy, quelque effort qu'on fit pour me retenir.

QUENIDAS. Je ne vous cele point que j'eus peur alors; mais vôtre resolution me rasseura, & le souvenir de vos Triomfes.

LEONTIQUE. A qui me comparois-tu en cét estat glorieux, tout couvert d'armes brillantes?

QUENIDAS. A Hector, ou à Achille.

LEONTIQUE. Il me souvient encore que le Satrape rompit sa lance sur mon écu, sans m'ébranler non plus qu'un rocher; mais je le perçay d'outre en outre avec la mienne; Puis sautant legerement en terre,

terre, je luy separay la tête des épaules, d'un coup d'épée, & la raportay toute sanglante, & qui degoutoit sur mes habits.

HYMNIE. Ha Dieux! vous me faites horreur, je n'ay plus garde de vous embrasser.

LEONTIQUE. Ne crain point, ma mignonne, si je suis un Mars à la guerre, je suis un Adonis en amour.

HYMNIE. Il me semble que je vous vois encore porter la tête de ce Satrape.

LEONTIQUE. Que dirois-tu donc, si tu m'avois veû les armes à la main, tout couvert de sang & de poussiere?

HYMNIE. Je m'enfuirois; & je pense déja voir devant moy les ombres de ceux que vous avez tuez, & sur tout de ce miserable à qui vous fendites la tête en deux avec son casque.

LEONTIQUE. Que tu és foible! je ne dis ces choses que pour te réjoüir.

HYMNIE. Cela seroit bon pour les Danaïdes, qui tremperent leurs mains dans le sang de leurs maris; mais pour moy qui n'ay pas seulement le courage de voir tüer un poulet, je frissonne au recit de vos exploits; & tandis qu'il fait jour, je m'en retourne au logis. Suivez-moy, Lydé, Adieu Monsieur le Colonel, qui tüez tout ce que vous voyez.

LEONTIQUE. Arrête, arrête, Hymnie. Quoy! elle s'en va, j'ay beau la prier.

QUENIDAS. A quoy pensez vous aussi, de luy aler conter ces extravagances; je la voyois à tous coups pâlir & changer de visage.

LEONTIQUE. C'est toy qui m'as mis en humeur, par la défaite de ce Geant.

QUENIDAS. Je le faisois par complaisance, pour vous aider à mentir; mais vous vous estes laissé transporter au recit de vos loüanges.

LEONTIQUE. Suy-la, Quenidas, & luy persuade de revenir.

QUENIDAS. Que voulez-vous que je luy die?

Qu'il n'eſt rien de tout ce que vous avez dit, & que c'eſtoit pour luy faire peur?

LEONTIQUE. Non, cela ſeroit honteux.

QUENIDAS. Elle ne voudra pas revenir autrement; Il vous faut reſoudre à perdre vôtre maîtreſſe, ou la gloire de vôtre valeur.

LEONTIQUE. Tu me jétes dans de grandes extrêmitez. Dy luy ce que tu voudras, pourveû que tu la ramenes.

DIALOGUE
DE DORION ET DE MYRTALE.

DORION. TU me chaſſes, Myrtalé, maintenant que j'ay mangé tout mon bien avêque toy; mais lors que j'eſtois riche, j'eſtois ton tout & ton favory; & depuis que ce Marchand de Bithynie eſt venu, l-on me ferme la porte, & l-on ne me conſidere plus.

MYRTALE. O les grands preſens que tu m'as faits! Veus-tu que nous comptions tout ce que tu m'as donné? Premierement, des eſcarpins de Sicyone, qui valent environ deux drachmes; & pour cela tu couchas avêque moy deux nuits; puis une boüete de parfums, lorsque tu revins de Syrie. Que veus-tu que nous meétions pour cela?

DORION. Elle coûtoit, par mes grands Dieux, autant que les eſcarpins.

MYRTALE. Mais lors que tu partis, je te donnay auſſi une petite caſaque de Matelot, qu'un Pilote avoit laiſſé chez moy.

DORION. Il eſt vray; mais il la reprit en Sicyone, aprés m'avoir bien frôté, croyant que je la luy avois dérobée. Outre cela, je t'ay raporté des oignons de Cypre, avec un cabat de figues, & un fromage de Gythie; ſans parler de huit pains de Navire que je t'ay donnez, & des pantoufles de Patare, ingrate?

MYR-

MYRTALE. Tout cela ne vaut pas plus de cinq dragmes.

DORION. C'eſt toûjours beaucoup pour un pôvre homme comme moy, qui en ma vie n'ay donné à ma propre Mere, la valeur de la tête d'un oignon. Aprés, j'ay mis pour toy une dragme d'argent aux pieds de Venus, au jour de ſa feſte; & en ay donné deus autres à ta Mere, pour avoir des ſouliers, & de tems en tems quelques ſous à ta ſervante; Tout cela enſemble, fait la fortune d'un Matelot.

MYRTALE. Quoy! tes oignons & tes figues.

DORION. Je ne ſerois pas Matelot, ſi j'eſtois riche; mais je voudrois bien ſçavoir ce que ton uſurier t'a donné.

MYRTALE. Premierement la jupe & le côlier que tu vois.

DORION. Ha! je t'ay veû le côlier, ne ments point.

MYRTALE. Celuy que tu m'as veû, eſtoit plus petit, & n'avoit point d'émeraudes. Il m'a donné auſſi des pendans-d'oreilles, avec un tapis, & a payé le loüage de ma maiſon. Ce ne ſont pas là des bagatéles comme toy.

DORION. Mais tu ne dis pas que c'eſt un vieux pelé tout jaune, & qui n'a plus de dents, quoy qu'il veuille faire le beau; mais cela luy ſied, comme à un âne de chanter. Dieu te conſerve un ſi beau Galant, & te faſſe la grace d'avoir de ſa race; Pour moy, je trouveray une fille de ma condition, qui m'aimera. Tout le monde ne peut pas donner des pendans-d'oreilles & des côliers de pierres.

MYRTALE. Ha que celle qui te poſſedera ſera heureuſe! quand tu luy raporteras tes beaux preſens. Adieu mes pantoufles de Patare, mes oignons de Cypre, & mes eſcarpins de Sicyone!

DIALOGUE
DE COCHLYS ET DE PARTHENICE.

COCHLYS. QU'AS-TU à pleurer, Parténice? Qui t'a ainsi maltraitée?

PARTHENICE. L'Amant de Crocale, qui arriva hier pendant le souper, & renversa la table & les verres; puis me bailla un soufflet de rage, pour estre venüe chez elle à la priere de son rival. Il ne le traita pas mieux que moy; car il le traina par les cheveux, & luy donna cent coups de pieds & de poin; de sorte que je ne sçay si le pôvre homme en pourra échaper.

COCHLYS. Estoit-il fou ou yvre, de faire ces insolences?

PARTHENICE. C'estoit jalousie; car sa maîtresse luy ayant demandé deux talens, comme il ne les pût donner, elle fit entrer chez elle le fils d'un riche laboureur, qui l'aimoit il y avoit long-tems; & comme ils soupoient ensemble, ce malheur-là arriva.

COCHLYS. Conte-moy la chose plus particulierement.

PARTHENICE. Comme la débauche commençoit à s'échaûfer, & que ce laboureur se preparoit à danser au son de la flûte, on oüit tout à coup un grand bruit, & l-on vit entrer aussitôt ce fanfaron avec sept ou huit de ses camarades, qui firent le desordre que je viens de dire. Crocale se sauva chez une de ses voisines, & ils me traiterent de la sorte que tu vois, dequoy je me vai plaindre à mon maître; & l'autre assemble ses amis, pour en tirer raison.

COCHLYS. Voilà ce qu'on gagne avec ces gens-là; Ils font les Grands & les fanfarons: mais lors qu'il faut payer, ils n'ont pas un sou, & vous remétent

métent toûjours à la montre & au quartier d'hyver: Auſſi ay-je fait vœu de n'en recevoir pas un chez moy; & j'aimerois mieux un Matelot, ou un Courtaut de Boutique, que tous ces fendeurs de naſeaux, qui ont plutôt la main à l'épée qu'à la bourſe.

LA MORT DE PEREGRINUS.

C'eſt l'Hiſtoire de la vie & de la mort d'un Filoſofe, qui ſe brûla publiquement aux jeux Olympiques.

LUCIEN A CRONIUS.

CE malheureux Peregrinus a eu le même deſtin que le Protée d'Homere, dont il aimoit à porter le nom. Car aprés s'eſtre changé en mile formes, à la fin il eſt devenu feu, & s'en eſt alé en fumée comme Empedocle; avec cette difference, que ç'a eſté à la veüe de tout le monde, & dans la plus illuſtre Aſſemblée de la Grece; au lieu que l'autre déroba ſa mort aux yeux des hommes. Il me ſemble que je te voy éclater de rire à cette nouvéle, & t'écrier, Ah la grande folie! & que l'amour de la gloire nous fait faire d'extravagances! J'en ay dit autant que toy, à la veüe de ce ſpectacle; mais tu ne cours point de danger pour cela, au lieu que j'ay failly à eſtre déchiré par les Cyniques, comme Acteon le fut par ſes chiens, & Penthée par les Bacchantes. Voicy donc l'Hiſtoire de cette Tragedie; Tu en cônois l'Auteur, & ſçais qu'il en a fait en ſa vie plus qu'Eſchyle ni Sofocle. Lors que je fus arrivé à Elide, j'aperçeus en paſſant par le lieu des exercices, un Filoſofe Cynique, nommé Theagene, qui crioit contre tout le monde, ſelon leur coûtume, & préchoit tout haut la vertu. En-ſuite, il vint à tomber

sur nôtre Protée, & s'emportant contre ceux qui l'accusoient de vaine gloire, il s'écria, ô Ciel! ô Terre! ô Mer! ô Hercule, nôtre Patron! Quoy! Peregrinus pour te vouloir imiter, est accusé d'ambition! Mais s'il eût esté ambitieux, eût-il donné tout son bien, comme il a fait à sa Patrie, au lieu de l'employer à son agrandissement? Eût-il abandonné deux ou trois milions d'or, pour disputer de la Vertu avec Jupiter? Pour estre empriſonné en Syrie, chassé de Rome, & errer vagabond par le monde, comme le Soleil pour éclairer l'Univers? Hercule ne s'est-il pas brûlé avant luy? Bacchus & Esculape n'ont-ils pas esté consumez du feu celeste? Empedocle ne s'est-il pas jété tout vif dans la fournaise du mont Ethna? Comme il disoit cela avec de grans cris, je demanday à l'un de ceux qui estoient presens, qu'avoit cela de commun avec nôtre Protée? & ce qu'on entendoit par le feu dont il vouloit estre consumé? C'est, dit-il, qu'il se doit brûler publiquement aux jeux Olympiques. Comment, dis-je, & pourquoy? Mais le Cynique faisoit tant de bruit, que je ne puis entendre la réponse. Il falut donc écouter le reste de sa Harangue, où il se répandit en de vaines & excessives loüanges de son Heros. Car non content de le métre au dessus d'Antisthene, de Diogene, & de Socrate, il le compara à Jupiter Olympien; & dit que le monde voyoit deux grands chef-d'œuvres, le Jupiter de Fidias, & le Filosofe Peregrinus; l'un l'ouvrage de l'art, & l'autre celuy de la raison: mais qu'enfin, le dernier aloit prendre place dans le Ciel, parce que la terre n'en estoit pas digne. Comme il eut dit cela avec beaucoup de chaleur, il fit semblant de s'arracher les cheveux, & commença à pleurer si ridiculement, qu'il faisoit rire les uns, & donnoit de la pitié aux autres, tant que ses camarades l'emporterent, dans les transports de cette feinte douleur. Là dessus un Filosofe * de Secte contraire, prenant sa place, commença sa Harangue par une risée; & dit qu'il estoit bien juste de faire

* *On, simplement un autre homme.*

faire ſucceder le ris de Democrite, aux pleurs d'Heraclite; Car qui pourroit s'empécher de rire, dit-il, en voyant un Filoſofe Cynique, faire des tours de paſſe-paſſe, & ſauter dans un braſier ardent, pour ſe faire admirer du genre humain. Mais afin que vous ſçachiez quel eſt cét illuſtre Bâteleur, & ce grand chef-d'œuvre de la Raiſon, comme ſon camarade l'apelle; Voicy ce que j'en ay veû moy-même, & ce que des gens dignes de foy m'en ont apris. Comme il fut devenu grand, car je ne veus point parler de ſon enfance, il fut ſurpris en adultere, & contraint de ſe jéter du haut en bas d'une maiſon, avec une rave dans le cul, * aprés avoir eſté bien frôté. En ſuite, il débaucha un jeune garçon; & pour ſe ſauver des mains de la Juſtice, donna ſept cens cinquante livres au Pere & à la Mere qui eſtoient pôvres. Mais, je ne luy veus pas reprocher les fautes de ſa jeuneſſe; car ce divin portrait n'eſtoit encore qu'ébauché. Voicy ce qu'il a fait depuis, qui merite bien la peine qu'il va ſoûfrir. Ennuyé de ce que ſon Pere luy retenoit trop long-tems ſon bien, par une longue vieilleſſe, il l'étoûfa comme vous avez pû entendre; & fut contraint de s'enfuir, changeant à tous momens d'air & de päys, tant qu'il ſe méla parmy les Chreſtiens en Judée, & aprit leur admirable doctrine. Mais il leur montra bien-tôt qu'ils n'eſtoient que des novices auprés de luy; car il ne devint pas ſeulement Profete, mais chef de leur Congregation; Il interpretoit leurs écritures, & en compoſoit luy-même; ſi bien qu'ils le conſideroient comme leur Legiſlateur & leur Patron, & en parloient comme d'un Dieu. Cependant celuy qu'ils adorent, a eſté crucifié dans la Paleſtine, pour avoir introduit cette Secte. Sur ces entrefaites, nôtre Protée ayant eſté arrété à cauſe de ſa nouvéle doctrine, cette diſgrace contribua beaucoup à ſa gloire, & aida à le métre en credit. Car, ſur cette nouvéle les Chreſtiens, qui de ſon malheur particulier, faiſoient leur calamité publique, commencerent à remüer Ciel & Terre, pour

* Ancien opprobre des adulteres.

tâcher à le tirer de là; Et comme ils virent qu'ils n'en pouvoient venir à bout, ils luy rendirent tous les devoirs imaginables, pour tâcher d'adoucir son mal. On voyoit dés le point du jour à la porte de la prison, une troupe de vieilles, de vêves, & d'orfelins; & les principaux passoient la nuit avêque luy, * aprés avoir corrompu le Geolier. Ils y banquetoient même, & y celebroient leurs mysteres; & il y vint des deputez de leurs Eglises d'Asie, pour luy témoigner leur deplaisir, & luy offrir leur assistance. Car c'est une chose incroyable, du soin & de la diligence qu'ils aportent en ces rencontres; n'épargnans rien pour s'entresecourir au besoin; si bien qu'on luy envoyoit de l'argent de toutes parts, sous ce pretexte; & cela luy fût de grand revenu. En un mot, ces miserables méprisent toutes choses, & la mort même, sur l'esperance de l'immortalité, & s'offrent volontairement aux suplices. Car leur premier Legislateur leur a fait acroire qu'ils sont tous freres, depuis qu'ils ont renoncé à nôtre Religion; & qu'adorans le Crucifié, ils vivent selon les loix; de sorte qu'ils mépriſent tout, & croyent que tout est commun, recevans ses dogmes avec une obeïssance aveugle. S'il se trouve donc quelque *imposteur parmy eux, qui soit adroit à prendre son* tems, & à se servir de l'occasion, il s'enrichit en moins de rien, & abuse de leur credulité. Cependant Peregrinus (car c'est ainsi encore qu'il se nommoit) fut élargy par le Gouverneur de Syrie, qui aimoit les Létres & ceux qui en font profession, & qui avoit pitié de luy, sçachant que par vaine gloire il ne se soucioit pas de mourir. A son retour il trouva toute sa ville irritée, pour le meurtre de son Pere, & plusieurs se vouloient declarer partie contre luy. La moitié de son bien avoit esté dissipé en son absence, de sorte qu'il ne luy restoit plus que les heritages, qui pouvoient monter à quinze talens, † & non pas à quinze mile, comme a dit cét imposteur; veû que toute sa ville, avec cinq des meilleures des environs, ne

* *Ou, luy envoyoient toute sorte de rafraichissemens.*

† *7500. écus.*

ne vaut pas cela. * Comme le meurtre donc eſtoit tout recent, on croyoit à toute heure qu'il ſe preſenteroit un dénonciateur; car on murmuroit tout-haut pour le regret qu'on avoit de ce bon vieillard, qui avoit eſté meurtry ſi indignement. Mais nôtre impoſteur, pour eſquiver ce danger, ſe preſente à l'aſſemblée du peuple en équipage de Filoſofe, avec le bâton à la main & la beſace ſur l'épaule, couvert d'un méchant manteau, & s'eſtant laiſſé croître le poil, car il commençoit déja à contrefaire le Cynique, dit tout-haut, qu'il donnoit au public tout ce que ſon Pere luy avoit laiſſé. Cela fut reçeu avec des aplaudiſſemens extraordinaires du peuple, qui bâaille aprés les diſtributions; & l-on crioit qu'il n'y avoit que luy de veritable Filoſofe, & qu'il eſtoit le digne ſucceſſeur de Cratés & de Diogene, ce qui ferma la bouche à ſes ennemis; & ceux qui en voulurent parler, faillirent à eſtre lapidez. Il ſortit donc une ſeconde fois de ſon päys, ayant aſſez de revenu en la ſimplicité des Chreſtiens, qui le ſuivoient par tout, & qui ne le laiſſoient manquer de rien. Mais ils l'abandonnerent quelque tems aprés, pour l'avoir ſurpris mangeant de quelques viandes défendües; ſi bien que n'ayant plus dequoy ſubſiſter, il preſenta requête à l'Empereur, pour eſtre relevé de ſa donation, & pour entrer dans ſon bien; mais ſa ville s'y oppoſant, il n'en put venir à bout. Il ſortit donc pour la troiſiéme fois, & ſe tranſporta en Egypte vers Agatobulus, où il s'exerçoit d'une étrange ſorte à la vertu. Car il aloit tout nud par la rüe, avec le viſage barbouillé de boüe, & la moitié de la tête raſe; & devant tout le monde faiſoit ce dont on accuſe Diogene, comme une choſe indifferente, & cent autres extravagances; ſe donnant la diſcipline ſur le derriere avec une ferule, & ſoûfrant même d'eſtre feſſé par les autres. Ainſi diſcipliné il paſſa en Italie, où il ſe mit à crier contre tout le monde, & particulierement contre l'Empereur, qui le ſoûfrit avec ſa modeſtie ordinaire, ne voulant pas

* Paris.

qu'on luy peût reprocher d'avoir puny un Filoſofe pour des paroles, & particulierement un Cynique, qui fait profeſſion de dire des injures; ce que le Galand n'ignoroit pas, & c'eſt ce qui le rendoit ſi hardy. Cependant, cela le mit en eſtime parmy le peuple, tant que le Gouverneur de Rome fut contraint de le chaſſer pour ſes inſolences, & dit que la ville ſe paſſeroit bien de luy; ce qui contribua encore à ſa reputation, comme ayant eſté bâny pour avoir dit la verité trop librement; & par là il s'égaloit à la gloire de Dion, de Muſonius, & d'Epictete, & autres ſemblables Filoſofes qui avoient eſté traitez de même. Il paſſa donc en Grece, où tantôt il injurioit ceux d'Elide, tantôt il ſollicitoit les Grecs à la revolte; Et il fut ſi inſolent, que de crier en public contre une perſonne de merite & de dignité, qui entr'autres ſervices qu'il avoit rendus au pays, avoit fait venir de l'eau à grands frais, dans la ville d'Olympie, pour la commodité des jeux, où l-on mouroit de ſoif auparavant. Il s'emportoit contre luy, comme contre le corrupteur des mœurs de la Grece, quoy qu'il ne laiſſât pas de ſe ſervir de cette eau, ainſi que les autres, & de joüir du benefice qu'il condamnoit. Mais il eût eſté lapidé par le peuple, pour cette extravagance, s'il ne ſe fût refugié à la ſtatüe de Jupiter Olympien; de ſorte qu'aux jeux d'aprés, il ſe dédit tout haut, par une harangue premeditée, & loüa celuy contre lequel il avoit tant declamé; quoy qu'il tâchat d'excuſer ce qu'il avoit fait. Comme il ſe vit par là décrié, & qu'il n'avoit plus d'invention nouvéle pour rétablir ſa reputation, ni pour joüir de la gloire dont il eſtoit ſi amoureux, il s'aviſa, pour ſe faire admirer, de ſortir du monde par une extravagance; & fit courre le bruit qu'il ſe brûleroit aux jeux ſuivans. Il travaille maintenant à cela, & creuſe une foſſe, où il porte luy-même du bois pour ſon bucher, afin que rien ne manque à la Tragedie. Mais il devroit plutôt témoigner la force de ſon eſprit, à atandre la mort en patience, ſans ſortir de la vie comme un fugitif; ou

s'il

s'il a resolu absolument de mourir, choisir une fin moins tragique. Que si la mort d'Hercule luy plaît tant, que ne va-t-il se brûler, à son exemple, sur quelque montagne reculée, en la presence de Téagéne, qui * luy servira de Philoctéte. Mais de vouloir mourir sur un bucher aux jeux Olympiques, à la veüe de toute la Grece, c'est une vanité insuportable; quoy qu'il ait merité le feu par ses crimes. Il faudroit seulement que ce fût dans le Taureau de Falaris, par une affreuse & longue mort, & non pas estre dévoré en un instant par les flammes. Car on dit qu'il n'y a qu'à ouvrir la bouche, pour estre incontinent suffoqué. Mais ce spectacle luy plaît, & il fait gloire de mourir en un lieu où il n'est pas seulement permis d'enterrer les morts; ce qui me fait souvenir de celuy qui brûla le Temple d'Efese, pour se rendre plus illustre. En effet, cela part d'une même vanité, quoy que celui-cy publie que c'est pour aprendre aux hommes à mépriser la mort. Mais premierement, il est dangereux de faire ces leçons aux méchans, qui en pourroient abuser; car la crainte de la mort est la seule chose qui les peut retenir en leur devoir. Que s'il dit qu'il ne le fait que pour les autres; comment en pourra-t-il faire la distinction? D'ailleurs, je sçay bien que vous ne voudriez pas qu'aucun de vos enfans suivît cét exemple; & son compagnon luy-même, qui chante si haut ses loüanges, ne le veut pas suivre; En quoy il me semble qu'il est sans excuse; car puisqu'il le prend pour modele, il le devroit imiter en sa principale partie, & aler trouver Hercule dans le Ciel avec luy. Ce n'est pas dans les choses exterieures, que l'imposteur peut contrefaire, qu'il faut imiter les grands hommes; mais dans le dernier acte de leur vie, qui est toûjours le principal. Il me semble aussi qu'il devroit dresser un bucher de bois vert, pour estre étoufé par la fumée, & que cela conviendroit mieux à sa vanité; & sans affecter le destin d'Hercule & d'Esculape, qui est aussi celuy des assassins & des sacrileges. D'ailleurs, Hercule, s'il est vray ce qu'on

* C'est le nom de celuy qui venoit de haranguer.

en

en dit, se brûla pour éviter les tourmens qu'il enduroit: Mais qui peut obliger à cela nôtre Protée, que son extravagance? Il ne sert de rien d'alleguer l'exemple des Brachmanes: Comme s'il n'y avoit point de fous aux Indes, aussi bien qu'ailleurs, & qu'on ne fût pas tourmenté par tout, de la mélancolie, & de l'amour de la gloire. Davantage; s'il les veut imiter, que ne fait-il comme eux? Car ils ne se jétent pas dans le feu, pour estre devorez en un instant; mais au raport d'Onéficrite, qui a veu mourir Calanus, ils se couchent doucement sur le bucher, sans changer de posture ni de contenance, tant que le feu les ait consumez entierement. Il y en a qui disent qu'il ne mourra pas, & qui content de certaines fables, comme si Jupiter ne devoit pas soufrir que l-on profanât un lieu qui luy est consacré. Mais qu'il soit en repos de ce côté-là; car je ferois serment qu'il n'y a pas un Dieu qui ne soit bien-aise de luy voir soufrir la peine de son parricide. D'ailleurs, il ne luy sera pas aisé d'en échaper; car outre que la fosse est profonde, il a des aboyeurs à ses côtez, qui l'empéchent de se dédire; & il feroit un beau coup, s'il en pouvoit entraîner deux où trois aprés luy pour se venger. On dit aussi qu'il ne veut plus qu'on le nomme Protée, mais le Phénix; comme s'il devoit renaître de ses cendres, ou parce qu'il dresse son bucher luy même, comme cét oiseau, qui se brûle à ce qu'on dit, en sa vieillesse. Il publie même des Oracles & d'anciénes Propheties, qui disent qu'il sera le Dieu de la Nuit; & l-on voit bien qu'il médite déja des Autels & des Statuës. Pour moy, je ne doute point que parmy tant de fous, il ne s'en trouve quelqu'un qui jure qu'il aura esté guery par son moyen du mal des dents, ou de la fiévre quarte, & que ce Dieu de la nuit, luy sera apparu durant les tenebres. Il me semble que je voy déja ses disciples dresser un Oracle sur son bûcher, où il predira l'avenir, comme le Protée des Fables, & établir des Prêtres qui se fouëteront, ou se feront quelque brûlure à son intention. On ne manquera pas de celebrer

lebrer quelque ceremoine nocturne à ſa memoire où l-on porteta des torches à ſon bûcher. Theagéne publie déja un Oracle de la Sibille, qui dit, *Quand le meilleur de tous les Cyniques ſe brûlera prés du Temple de Iupiter, & montera au Ciel par cette voye, qu'on ne manque pas de l'aderer comme le Dieu de la Nuit, & le compagnon de Vulcain & d'Hercule.* Mais j'en ſçay un autre de Bacis, tout contraire, *Quand le Cynique à pluſieurs noms, piqué de l'éguillon de la gloire, ſe precipitera dans les flâmes, il faut que ſes diſciples ſuivent ſon exemple, s'ils ne veulent eſtre lapidez comme des lâches, qui préchent la Vertu, & qui ne la veulent pas pratiquer.* Que vous en ſemble, Meſſieurs? Cét Oracle n'eſt-il pas auſſi bon que l'autre? pour le moins, il eſt auſſi veritable. Il ne reſte plus à ſes diſciples, que de choiſir un lieu comme luy pour s'en aler en fumée & s'évaporer; car c'eſt ainſi qu'ils parlent. Alors toute l'aſſiſtance s'écria qu'ils l'avoient bien merité; & celuy qui avoit harangué, ſe retira en ſoûriant. Mais Theagéne ayant oüi la huée, remonta en chaire, & commença à crier contre luy. Pour moy, je le laiſſay declamer tout ſon ſoul, & ſortis pour voir les jeux; car on diſoit que les Juges avoient déja pris leur place. Voilà ce qui ſe paſſa à Elide. Depuis eſtant arrivé à Olympie, le derriere du Temple eſtoit plein de gens qui loüoient ou blâmoient ſon deſſein; & des injures on en vint aux coups, juſqu'à ce qu'il ſortit ſuivy d'une foule de peuple; & diſcourut de ſa vie paſſée, & des dangers qu'il avoit courus; raportant tout ce qu'il avoit ſoufert pour l'amour de la Vertu. Mais je n'en pus entendre qu'une partie à cauſe de la foule, & ſortis de peur d'eſtre étoufé dans la preſſe; diſant un long Adieu à nôtre impoſteur, qui faiſoit ſon Oraiſon funébre avant ſa mort. J'oüis ſeulement qu'il diſoit, Qu'il vouloit couronner une illuſtre vie, par une mort encore plus illuſtre: & qu'ayant vécu comme Hercule, il vouloit mourir comme luy. Qu'il aprendroit du moins par là, à mépriſer la vie, & qu'il vouloit

loit que tous les hommes luy ſerviſſent de Filoctétes. Alors, le peuple commença à crier, qu'il ſe conſervât à ſon päys: mais les Sages l'encouragerent à pourſuivre ſon deſſein, ce qui l'étonna & le fit pâlir, de ſorte qu'il ſe retira tout tremblant, ſans plus rien dire: car il s'eſtoit imaginé que tout le monde s'oppoſeroit à ſa reſolution. Je te laiſſe à penſer, ſi je riois de toute ma force: car je ne pouvois avoir pitié de luy à cauſe de ſa vanité: mais ſa paſſion fut ſatisfaite, lors qu'il vit tout le monde le ſuivre, ſans conſiderer qu'on en fait autant aux criminels que l-on conduit au ſupplice. Enfin, les jeux Olympiques eſtant finis, qui furent les plus beaux que j'aye jamais veus; je ne pus partir avec les autres, faute de voiture, & fus contraint de demeurer. Cependant, nôtre Filoſofe aprés avoir toûjours differé, choiſit la nuit pour l'exécution de ſon deſſein, afin que le ſpectacle fût plus beau. Un de mes compagnons m'ayant donc éveillé ſur le minuit, j'alay avec luy où le bûcher eſtoit preparé, qui eſtoit à plus de demy lieüe de la ville du côté de l'Hippodrome, vers le Soleil levant. Lors que nous fûmes arrivez, nous trouvâmes que le bucher eſtoit enfoncé dans terre environ la hauteur d'une braſſe, & compoſé de fagots & de branches de ſapin, pour prendre feu plus aiſément. Comme la Lune fût levée, car il faloit qu'elle fût de la Comedie, il ſortit avec ſes habits ordinaires, tenant une torche à la main, ſuivy d'une troupe de Cyniques, parmy leſquels eſtoit Téagéne, qui joüoit aſſez bien ſon perſonnage, & portoit auſſi une torche. Comme ils eurent mis le feu au bucher, l'un deçà l'autre delà, il s'aluma en un inſtant: mais il faut réveiller icy ton attention. Alors nôtre Hercule métant bas la peau de lion, & la maſſüe, c'eſt à dire ſon bâton & ſa beſace, avec ſon méchant manteau, demeura en chemiſe, & en chemiſe bien ſâle. Auſſi-tôt ayant jété quelques grains d'encens dans le feu, il ſe tourna du côté du Midy; car cela eſtoit auſſi de la farce, & commença à invoquer ſes Dieux paternels & maternels, pour recevoir ſon

ame.

ame. Aprés cela il se lança dans le feu, où il fût en un instant envelopé de la flâme, & dérobé à la veüe. Il me semble que je te voy rire encore de cette Catastrofe, & avec raison. Pour moy, je ne trouvay pas étrange qu'il invoquât les Dieux de sa mere; mais lors qu'il parla de son pere, me ressouvenan du crime qu'il avoit commis, je ne pûs m'empécher de rire, & le pris pour une juste punition de son parricide. Cependant, les Cyniques environnans le bucher, témoignoient leurs douleurs par un triste & morne silence, ayans toujours les yeux fichez dessus, sans verser des larmes; Tant qu'indigné de voir tant d'extravagance, je m'écriay, Sortons d'icy, fous que nous sommes! quel plaisir y a-t-il à voir rôtir un vieillard, & à estre suffoqué de la puanteur? Atandons-nous que quelque Peintre viéne faire un tableau de nous, comme des amis de Socrate dans la prison? A ces paroles les Cyniques commencerent à murmurer; & quelques-uns levoient le bâton, lors que je menaçay de jéter dans le feu le premier qui branleroit; ce qui les arréta. Je me retiray donc, révant en chemin à la vanité des hommes, dont les plus sages ont de la peine à se défendre; & à plus forte raison celui-cy, qui n'estoit pas digne d'un meilleur traitement. A mon retour j'en rencontray plusieurs qui acouroient au spectacle, sur le bruit qui avoit couru le jour auparavant, qu'il ne commenceroit qu'aprés le lever du Soleil, lors que ce Heros auroit salüé cét astre à la façon des Brachmanes. J'en ramenay donc plusieurs, à qui je contay par le chemin comme la chose s'estoit passée, sans rien ajouter ni diminüer, non plus que je fais maintenant, sinon lors que je voyois que c'estoit des sots qui bâailloient aprés des miracles. A ceux là je disois que le Filosofe n'avoit pas plutôt esté dans le feu, qu'il s'estoit fait un tremblement de terre, avec des mugissemens effroyables; & qu'un vautour s'estoit envolé du milieu de la flâme, criant en voix humaine, Que c'estoit l'ame de Protée qui laissoit la terre, pour gagner le Ciel.

Ils

Ils demeuroient comme immobiles à ces discours ; & levans les yeux & les mains en haut, me demandoient si le vautour avoit tiré vers l'Orient ou vers l'Occident ; & je leur répondois ce qui me venoit à la bouche. Comme je fus arrivé au lieu des assemblées, je trouvay un venerable vieillard qui contoit ce qui s'estoit passé, & ajoûtoit que le defunt luy estoit aparu en habit blanc, couronné de branches d'olivier, & qu'il l'avoit laissé tout joyeux, qui se promenoit sous le portique des sept Echos. Il ajoûtoit la piece du vautour, que je venois d'inventer moy-même, & juroit qu'il avoit veu cét oiseau. Tu peus juger par là, de la suite. Combien d'essains d'abeilles se trouveront sur son sepulcre ? Combien de Cygales ? Combien de Corneilles ? comme en celuy d'Hésiode, & autres fantaisies semblables. Il me semble que je voy déja une infinité de statuës dressées à son honneur, tant en Elide que par toute la Grece. Car on dit que cét imposteur a envoyé des instructions à toutes les grandes villes, par forme de testament, & qu'il les a fait porter par ses principaux amis, comme s'il dépéchoit des Couriers de l'autre monde. Voilà la fin d'un homme qui n'a jamais eu de passion que pour la gloire, sans aucune amour de la verité ; & qui s'est à la fin brûlé, pour aquerir de la reputation, lors qu'il ne seroit plus capable d'en joüir. Je finiray par un conte qui te fera rire. Je t'ay déja dit à mon retour de Syrie, comme je navigeay avec luy depuis la Troade ; & qu'entre ses autres débauches, il corrompit un beau garçon pour luy servir d'Alcibiade, sous pretexte de le faire de sa Secte ; Qu'une tempête estant survenuë en suite, il se mit à pleurer avec les femmes, luy qui faisoit semblant de mépriser tant la mort. Mais huit ou neuf jours avant sa fin, il eut un grand vomissement, pour avoir peut-estre trop mangé, qui fut suivy d'une fiévre violente. Le Medecin qui le traita m'a dit qu'il le trouva par terre, qui ne pouvoit soufrir l'ardeur de la fiévre, & qui demandoit de l'eau fraîche ; mais il ne luy en voulut

voulut point donner, & luy dit que s'il ſouhaitoit la mort, il la faloit prendre maintenant quelle ſe preſentoit d'elle-même, & qu'elle luy épargneroit la peine d'un bûcher. A cela il répondit qu'elle ne luy ſeroit pas aſſez glorieuſe. Il me ſouvient que quelques jours auparavant, je le vis frôter d'un medicament ſi acre, qu'il le faiſoit pleurer; qui eſt à peu prés comme ſi un criminel ſe faiſoit penſer d'un mal de doigt, avant que d'aler au ſuplice. Que penſes-tu qu'eût fait Democrite, en voyant cela? Crois-tu qu'il eût eu une aſſez grande ſource de ris, pour ne ſe point épuiſer. Ry tout ton ſoul comme luy, car la choſe le merite bien; & ſur tout, lors que tu verras des ſots faire le paranymphe de cette mort.

LES FUGITIFS,

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE JUPITER,

Où pluſieurs autres parlent.

C'eſt une Satyre, contre trois coquins qui avoient embraſſé la Filoſofie, pour s'exempter du travail & de la peine, & qui abuſoient de ce nom en leurs débauches.

APOLLON. EST-IL vray, mon pere, qu'un Filoſofe s'eſt brûlé publiquement aux jeux Olympiques, quoy qu'on die que c'eſtoit un Galant, qui avoit fait aſſez d'autres tours, pour faire encore celuy-là?

JUPITER. Il eſt vray, mon fils; & je voudrois que cela ne fût pas arrivé.

APOLLON. Pourquoy? Eſt-ce qu'il eſtoit indigne de mourir de la façon?

JUPITER. Ce n'eſt pas cela; mais c'eſt qu'il s'exhaloit une ſi mauvaiſe odeur du bûcher, que je fus con-

contraint de me sauver parmy les parfums de l'Arabie; Et le souvenir seul me fait encore mal au cœur.

APOLLON. Mais qu'avoit-il fait, pour vouloir mourir d'une si cruéle mort? Et quel avantage y a-t-il à se brûler tout vif?

JUPITER. Tu aurois la même demande à faire à Empedocle, qui se jéta dans la fournaise du mont Etna.

APOLLON. C'est l'effet d'une grande mélancolie. Mais encore, que dit celui-cy pour ses raisons?

JUPITER. Veus-tu que je te die ce qu'il allegua pour sa justification, dans l'assemblée de toute la Grece? Il dit, s'il m'en souvient bien.... Mais qui est cette Dame qui s'avance à grand pas toute éplorée? C'est la Filosofie, qui vient implorer mon assistance, pour quelque injure qu'on luy a faite. Qu'as-tu à pleurer, ma fille? & pourquoy quites-tu le monde? Le peuple te persecute-t-il encore comme autrefois, lors qu'il fit mourir Socrate?

LA FILOSOFIE. Non; à peine qu'il ne m'adore; quoy qu'il n'entende rien à mes mysteres. Mais ceux qui m'ont offensée, je ne le puis dire sans rougir, ce sont ceux qui empruntent mon nom, & qui se disent mes disciples.

JUPITER. Qui! les Filosofes?

LA FILOSOFIE. Non pas les veritables; mais quelques-uns qui n'en ont que l'aparance, & dont la vie est toute contraire à la doctrine.

JUPITER. Cela est honteux. Mais encore, que t'ont-ils fait?

LA FILOSOFIE. Regardez, mon pere, si j'ay raison de me plaindre. Comme vous vîtes le monde remply d'erreur & d'injustice, vous en eûtes pitié, & vous m'envoyâtes, pour faire changer aux hommes, leur vie brutale en une meilleure. Car s'il vous en souvient, vous me dites: Tu vois, ma fille, en quel estat sont les hommes, par leur ignorance & leur malice: Va les trouver; car tu és seule capable de les détromper, & de les guerir.

JUPI-

JUPITER. Il me souvient bien que je dis quelque chose de semblable ; mais conte-moy un peu comment ils te receurent d'abord ? & ce qu'ils t'ont fait depuis ?

LA FILOSOFIE. Je n'alay pas du commencement vers les Grecs, mais je commençay par la cure la plus difficile, qui estoit celle des Barbares. Car pour les autres, je creus en venir à bout aisement, & qu'ils recevroient mes remontrances avec allegresse. J'alay donc vers les Indiens, qui est un grand peuple, que je fis descendre de ses Elefans, pour m'écouter ; & toute la nation des Brachmanes, voisine des Nécréens & des Oxydraques, receut ma doctrine, & vit encore selon mes loix, admirée & respectée de tout le monde.

JUPITER. Tu veus dire les Gymnosofistes de qui l'on dit entr'autres choses qu'ils se brûlent sur un bucher, sans témoigner la moindre aprehension ; & tu as pû voir depuis peu la même chose aux Olympiques.

LA FILOSOFIE. Je n'y alay pas, pour éviter la rencontre de certaines gens qui aboyent tout le monde. Mais pour reprendre mon discours, j'alay en Etiope au sortir des Indes, & de là chez les Egyptiens, où j'enseignay le culte des Dieux à leurs Prêtres & à leurs Profetes. En-suite, je passay en Babylône, pour instruire les Caldéens & les Mages. Puis en Scytie ; d'où revenant par la Thrace, je conversay avec Eumolpe & Orfée, & les envoyay devant moy en Grece ; avec ordre au premier d'instruire les Grecs dans mes mysteres ; & à l'autre de leur aprendre la Musique. Je ne tarday point à les suivre ; mais à mon arrivée, on ne me receut ni bien ni mal. Toutefois avec le tems, je gagnay les sept Sages ; l'un en un lieu & l'autre en un autre ; mais sur ces entrefaites s'éleverent les Sofistes, qui sont d'une nature mixte comme les Centaures. Car ils veulent sçavoir la verité, sans quiter leurs vices, & particulierement la presomption & l'arrogance, comme qui voudroit contempler le Soleil, ayant mal aux yeux. C'est d'eux qu'est venüe cette Filosofie contentieuse, qui met tout en contro-

verse, & qui ne sçauroit rien resoudre; Ces réponses doubles, & trompeuses; Ces questions frivoles; Ces interrogations confuses & embrouillées. Cependant, lors qu'ils sont repris & convaincus par mes disciples, ils se métent en colere, & les tirent en Justice, jusqu'à les faire condamner à mort, comme ils firent Socrate. Je me voulois retirer délors, ne pouvant plus soufrir cette injure; mais Antisthene & Diogene, & en-suite Cratés & Menippe, m'arrêterent; Pleût à Dieu que je ne les eusse pas creus! je n'aurois pas tant soufert que j'ay fait depuis.

JUPITER. Mais tu t'emportes contr'eux, sans en dire le sujet.

LA FILOSOFIE. Le voici. Il y a une certaine sorte de gens sordides & mercenaires, qui n'ont pû s'adonner dés leur jeunesse à la Filosofie, à cause de leur pôvreté, & qui ont esté contraints, pour gagner leur vie, de se mettre au service des Grands, ou d'aprendre quelque métier; si bien qu'ils ne cônoissent pas seulement mon nom. Mais lors qu'ils sont devenus en âge, & qu'ils ont veu l'avantage qu'ont mes disciples, & le respect qu'on leur porte; qu'on se gouverne par leurs loix, & qu'on les écoute comme des Oracles; ils ont creu cette profession tres-avantageuse, & aprochante de la tyrannie. Et parce que leur métier ne leur fournissoit pas de quoy vivre, qu'avec beaucoup de travail & de peine, ou qu'ils estoient las de la servitude, ils ont eu recours à moy, comme à un dernier azile. Mais comme il leur eût esté trop long, & presque impossible d'aprendre tous mes mysteres, & encore plus de les pratiquer; ils se sont contentez de prendre l'habit & la mine de Filosofes, & ont apellé l'effronterie au secours de leur ignorance. Ils ont creu que le peuple, qui ne juge que par l'exterieur, ne recônoitroit pas leurs défauts; & comme l'âne d'Esope, qu'ils passeroient facilement sous la peau du lion; mais il ont esté recônus à leur cry. Cependant, ils ne se contentent pas de peu, comme les autres; mais ils vivent dans la débauche, & ne travaillent qu'à amas-

amaſſer; tirans tribut de leurs diſciples, ce qu'ils apellent tondre leurs oüailles, outre que pluſieurs leur donnent, ſoit par reſpect, ou pour les empécher de crier. Car ils aboyent tout le monde; & lors qu'on les âtaque, ils ſe défendent par des injures, qui eſt une belle marque de vertu, dont le plus beau caractere, eſt l'humilité. Mais ils ont tort de croire, qu'en faiſant ces choſes on les confonde avec les vrais Filoſofes; car la difference en eſt trop viſible. Lors qu'on reprend leurs paroles, ils veulent qu'on jéte les yeux ſur leur vie; & lors que l-on condamne leur vie, ils ont recours à leur doctrine. Cependant, tout le monde en eſt remply, & particulierement de ceux qui ſe diſent diſciples de Cratés, d'Antiſténe, & de Diogene, qu'on nomme Cyniques, à cauſe de leur impudence; Car ils n'ont ni la vigilance ni la fidelité du chien; mais bien la luxure, la gourmandiſe, & la flaterie; avec cette proprieté d'emporter d'une maiſon tout ce qu'ils peuvent. Je ne ſçay pas ce qui en arrivera; car les Arts ſont aujourd'huy abandonnez, à cauſe de la peine qu'il y a, & du peu de profit, tandis que des pareſſeux & des charlatans vivent à leur aiſe dans l'orgueil & dans l'opulence, demandans hardiment, prenans de même; & diſans des injures quand on les refuſe, ſans remercier ſeulement quand on leur donne. Cependant, ils croyent vivre comme des Dieux, & faire refleurir le ſiecle d'or. Non contens de ces choſes, ils débauchent juſqu'aux femmes de leurs hôtes; & quelques-uns en ont emmené une depuis peu, comme pour luy aprendre à filoſofer. Ils diſent qu'ils ſuivent en cela, la doctrine de Platon, qui aprouve la communauté des femmes, ne ſçachans pas comme ce grand perſonnage l'entendoit. Il ſeroit trop long de raporter toutes leurs débauches, & comme ils ſe crevent dans les feſtins, tandis qu'ils crient contre la gourmandiſe & l'yvrongnerie. En un mot, il n'y a rien de ſi contraire, que leur vie & leur doctrine. Ils condamment la flaterie, & en pourroient faire leçon aux courtiſans; ne préchent que

la verité, & débitent par tout le menſonge ; condamnent en public la volupté, & crient tous contre Epicure ; & en particulier, ils n'adorent qu'elle. Pour la colere, ils y ſont plus ſujets que les enfans ; & vous les verrez s'emporter pour des choſes de neant, pour peu que l-on leur reſiſte. Car incontinent leur viſage eſt tout en feu, leurs yeux renverſez, leur bouche pleine d'écume, ou plutôt de venin, contre ceux qui les reprénent. Cependant, ils font un ſâle trafic de la Filoſofie, & il n'y a point de métier qui raporte tant à ſon maître ; & lors qu'ils ont bien amaſſé, ils quitent le bâton & la beſace, & commencent à faire leur maiſon, & à dreſſer leur équipage. Le peuple qui voit cela s'en prend à moy & me mépriſe ; de ſorte, que je ne puis plus gagner perſonne ; & comme la toile de Pénélope, tout ce que je fais de jour, eſt défait par eux la nuit ; & par tout l'ignorance & l'injuſtice triomfent du ſçavoir & de la vertu.

JUPITER. Dieux ! combien la Filoſofie a ſoufert de ces fripons, mais il faut aviſer aux moyens de les punir ; En tout cas, un coup de foudre ne leur peut manquer.

LA FILOSOFIE. Ils ne ſont pas dignes d'une ſi illuſtre mort ; & je vous conſeille, mon pere, pour l'honneur des Muſes, dont j'épouſe les interéts, d'y envoyer Mercure, qui diſcernera bien-tôt les veritables Filoſofes, de ceux qui ne le ſont pas ; & qui châtiera les uns, & recompenſera les autres.

JUPITER. Qu'Hercule y aille auſſi, pour accompagner la Filoſofie, & la défaire de tous ces monſtres.

HERCULE. J'aymerois mieux nétoyer une ſeconde fois l'étable d'Augie, que d'avoir à faire à ces marauts qui m'iront dire quelque ſôtiſe ; mais je ſuis enfant d'obéïſſance.

LA FILOSOFIE. Et moy auſſi, quoy que je n'y aille qu'à regret.

MERCURE. Deſcendons tout à cette heure, afin d'en défaire une partie dés aujourd'huy. Où penſes-tu que nous les devions trouver, ma ſœur? Ne croi-ſes-tu pas que ce ſoit en Greece ?

LA

LA FILOSOFIE. Nullement, le pays est trop pôvre; il les faut chercher où il y a quelque mine d'or ou d'argent.

MERCURE. Alons donc en Thrace.

HERCULE. Tu as raison, je vous y conduiray; car je cônois le pays, pour l'avoir bien frequenté en ma jeunesse. Il nous faut passer entre ces deux hautes montagnes, dont l'une est le mont Hémus, & l'autre celuy de Rhodope, pour descendre de là dans la plaine, qui est tres-fertile, & s'éleve en petites colines qui servent comme de fortereſſe à la ville de Filippes, dont le fleuve Hébrus baigne les murailles. Nous voilà déja au dessous des nües; Métons pied à terre.

MERCURE. Mais comment ferons-nous, pour découvrir où sont ceux que nous cherchons?

HERCULE. C'est à toy, qui fais le métier de Sergent, de les trompeter.

MERÇURE. Mais je ne sçay pas leur nom.

HERCULE. Que la Filosofie te l'enseigne; car elle les doit bien conoître.

LA FILOSOFIE. Je ne les cônois pas trop bien, car je n'ay pas grand commerce avec eux; mais comme ils aiment la gloire, les richesses, & les presens, je croy qu'on ne sçauroit faillir de les nommer Posidoniens, ou de quelqu'autre nom semblable.

MERCURE. Qui sont ceux qui s'aprochent de nous, il semble qu'ils ayent quelque chose à nous dire?

SERGENS. Ne sçavez vous point où nous trouverons trois imposteurs, avec une Dame raſée à la Laconique; d'une façon mâle & vigoureuse?

LA FILOSOFIE. Ils cherchent la même chose que nous faisons.

SERGENS. Ce sont trois fugitifs qui ont emmené une femme, & nous les alons crier devant vous. Si quelqu'un a trouvé un esclave de Sinope, dont le nom signifie posseder, qui a la barbe longue, & les cheveux courts, avec un visage pâle & defait; la mine triste, la parole rude; le bâton, la beface, & le manteau de Filosofe; du reste colere, ignorant,

injurieux: Qu'il l'enſeigne, & on luy donnera ſon vin.

LE MAÎTRE DE L'ESCLAVE. Je le cônois: C'eſt mon valet l'Eſcarbot, qui a coupé ſes cheveux & laiſſé croître ſa barbe, depuis qu'il m'a quité.

SERGENS. Et quel métier faiſoit-il?

LE MAÎTRE. Celuy de foulon, comme moy.

SERGENS. Il contrefait maintenant le Filoſofe, tant il eſt changé.

LE MAÎTRE. Vrayement c'eſt bien à luy à faire? Cependant on l'admire, & perſonne ne nous regarde. Mais je le reconoîtray bien.

LA FILOSOFIE. Qui eſt celuy-cy qui s'avance avec une lyre à la main? il a bonne mine.

HERCULE. C'eſt Orfée, Dieu te gard, le Patron des Muſiciens: Il me ſemble que je ſuis encore dans le vaiſſeau des Argonautes, & que tu nous y délaſſes par la douceur de tes chanſons. Ne cônois-tu plus Hercule, ton ancien camarade?

ORFEE. Si fais bien, & Mercure même avec la Filoſofie: mais que me donnerez-vous, ſi je vous enſeigne ce que vous cherchez?

MERCURE. Les nouriſſons des Muſes ne travaillent que pour la gloire, & ne font rien pour la recompenſe.

ORFEE. Tu as raiſon: Ceux dont je parle demeurent proche d'icy; mais je ne veus pas qu'ils me voyent; car ils ne ceſſeroient de m'aboyer, s'ils ſçavoient que je vous euſſe découvert leur gîte.

MERCURE. Montre le nous ſeulement.

ORFEE. Le voilà.

MERCURE. Arrête: j'enten la voix d'une femme qui chante quelque choſe d'Homere.

UNE FEMME. *Ie hăys pas moins que l'enfer, celuy qui ayme l'or, & qui fait ſemblant de le hăyr.*

MERCURE. Il faut donc häyr celuy que nous cherchons, qui de plus a débauché la femme de ſon hôte.

LE MARY. C'eſt moy qui ſuis cét hôte, & à qui ce traître témoignoit tant d'amitié.

LA FEMME. *Yvrongne, qui as l'œil de chien & le cœur de cerf; qui n'és bon ni pour le conſeil, ni pour l'exe-*

l'execution, & qui ne fait que criailler comme un malencontreux corbeau!

LE MAÎTRE DE L'ESCLAVE. Ces paroles luy viennent parfaitement.

LA FEMME. *Cerbére à triple tête, monstre plus grand que la Chimére, qui a le devant d'un chien, le derriere d'un lion, & le milieu d'une chevre.*

LE MARY. Dieux! que ma femme a soûfert de ces miserables Cyniques? On dit même qu'elle en est grosse.

MERCURE. Console-toy, elle te fera quelque Geryon, ou quelque petit Cerbére; mais les voilà qui sortent.

LE MAÎTRE. Je te tiens, méchant. Voyons un peu ce qui est dans ta besace? Quelque bribe, sans doute, ou quelques lupins? *

MERCURE. Non, par les Dieux; mais une ceinture d'or.

HERCULE. Ne t'en étonne point; Il estoit Cynique en Grece, & il est icy Chrysipe. † Mais je t'envoyeray bien-tôt vers Cleanthe, méchant; car tu seras pendu icy par la barbe.

UN AUTRE. Et voicy mon valet, La Bouteille! O la plaisante chose, qu'il soit devenu Filosofe!

MERCURE. Et ce troisiéme-cy, n'a-t-il point de maître?

LE MAÎTRE. Oüi; mais je l'abandonne.

MERCURE. Pourquoy?

LE MAÎTRE. Parce qu'il put; & lors qu'il estoit dans ma boutique, ses compagnons avoient acoûtumé de l'apeller le parfumeur.

MERCURE. Et comment est-il devenu Filosofe? Tien, mon amy, repren ta femme.

LE MARY. Je n'en veus point, qu'elle ne m'aille faire quelque monstre.

LES FUGITIFS. C'est à toy, Mercure, de prononcer la Sentence.

MERCURE. J'ordonne qu'elle retournera avec son mary, de peur qu'elle n'engendre quelque nouvéle

* *Espece de pois.*

† *Or, &c.*

Secte. Pour ces deux fugitifs, ils seront remis entre les mains de leurs maîtres, pour faire leur premier métier, l'un de blanchisseur, & l'autre de ravaudeur; mais auparavant je veus qu'on lave bien celuy-cy aprés luy avoir mis du dépilatoire, & qu'on le pende sur le mont Hémus, pour l'éventer, jusqu'à ce qu'il ait perdu sa mauvaise odeur.

LE VALET. Ah quel suplice!

LE MAÎTRE. Qu'est ce que tu veus crier, suy-moy; mais quite auparavant ta peau de lion, pour montrer que tu n'és qu'un âne.

LES SATURNALES.

DIALOGUE

DE SATURNE ET DE SON MINISTRE.

Il décrit l'origine de cette Feste, & ce qui s'y passe.

LE MINISTRE. PUISQUE nous sommes maintenant sous ton regne, ô pere des Dieux, & que nous te faisons des vœus & des sacrifices; Dy-moy, je te prie, que me donneras-tu pour les offrandes que je t'ay faites?

SATURNE. Penses-tu que je sois Devin, pour sçavoir ce qu'il te faut? Tu n'as qu'a songer ce que tu desires, je ne te refuseray rien de ce qui sera en mon pouvoir.

LE MINISTRE. Il y a long-tems que j'y songe; mais je n'ay rien à demander, que ce que demandent tous les autres, les richesses, les honneurs, les dignitez, pour tirer quelque fruit de l'honneur que j'ay d'estre ton Ministre.

SATURNE. Cela n'est pas encore en mon pouvoir, mon amy; Il te faut adresser à Jupiter, lors que ce sera son tour de regner, qui sera dans peu de jours; Car

Car pendant tout mon regne, qui ne dure qu'une semaine, il ne m'est pas permis de faire aucune affaire, ni publique ni particuliere; mais seulement de boire, chanter, joüer, faire des Rois imaginaires; métre les valets à table avec leurs maîtres, & les barbouiller de suye, ou les faire sauter dans l'eau la tête la premiere, lors qu'ils ne font pas bien leur devoir. Le reste est de la jurisdiction de Jupiter, qui m'ôteroit mon petit Empire, si j'avois entrepris sur le sien.

LE MINISTRE. Mais je suis las de luy demander, & crains sa foudre & son Egide; outre que s'il accorde quelquefois ce qu'on luy demande, c'est si tard que cela ne sert presque plus de rien; & souvent il prefere les sots & les méchans, aux gens de bien & d'esprit. Mais encore, ton pouvoir ne s'étend-il qu'à ces bagatéles?

SATURNE. Non. Quoy tu te refrongnes? Penses-tu que ce soit si peu de chose, de gagner quand on joüe? Ne voy-tu pas que plusieurs s'entretiennent du jeu, tandis que les autres s'y ruïnent. D'ailleurs, ne contes-tu pour rien, de sçavoir boire & chanter le mieux de la compagnie, remporter l'honneur du festin, estre éleu Roy par le sort, commander en maître, & n'estre point obligé d'obeïr à des commandemens ridicules; comme de s'injurier soy-même; danser ou chanter tout nud, avec des postures & des contenances lascives; faire trois tours avec une Musicienne sur ses épaules, & autres semblables extravagances. Que si cela te semble peu de chose, parce que je ne fais trembler personne comme Jupiter? adresse-toy à luy.

LE MINISTRE. Mais le meilleur de tous les Tirans, je n'ay que faire de tout cela; car je ne boy ni ne joüe. Dy moy seulement s'il est vray ce qu'on dit, que tu devores tes enfans, & que tu en eusses fait autant de Jupiter, si ta femme ne l'eût enlevé & n'eût mis une pierre en sa place, que tu avalas comme une pilule. Mais lors qu'il fut devenu grand, il te dépos-

seda

ſeda & te precipita dans les enfers, avec tous ceux qui avoient tenu ton party.

SATURNE. Si nous n'eſtions en un tems où l'on peut dire impunément tout ce qu'on penſe ; je vous aprendrois bien, maître ſot, à me porter plus de reſpect, & à ne me pas venir dire des injures, ſous pretexte de me faire des queſtions ridicules.

LE MINISTRE. Ce n'eſt pas moy qui le dis, grand Dieu ; c'eſt la voix publique, aprés Héſiode & Homere.

SATURNE. Et penſes-tu qu'un berger & un aveugle ſoient bien informez de ce qui ſe paſſe dans le Ciel ? Conſidere toy-même, ſi tu as jamais veu de Pere aſſez méchant, pour devorer ſes enfans ? Tu ſçais combien le crime de Thyeſte fait d'horreur ſur les Téatres, encore fut-ce une ſupercherie. Mais quand j'aurois eſté aſſez furieux pour cela, pourrois je manger une pierre ſans m'étrangler, ou me caſſer les dents ? Jupiter auſſi ne m'a point depoſſedé, mais je luy ay cedé le thrône volontairement ; & je ne ſuis pas dans les enfers comme tu vois, ſi tu n'és plus aveugle qu'Homére.

LE MINISTRE. Mais qui t'a meu de te défaire de ton Empire ?

SATURNE. C'eſt que j'eſtois vieil & goûteux, d'où vient qu'on dit qu'il m'a mis les fers aux piez ; de ſorte que j'eſtois incapable de pourvoir à tout, & de punir les méchans, dont le nombre augmente tous les jours. Car il faut avoir inceſſamment la foudre en main ; & je ne voy point de charge plus penible, ni qui requiere plus de vigilance, lors qu'on s'en veut bien aquiter. D'ailleurs il me ſemble que c'eſt le fait d'un bon Pere, de partager ſon bien à ſes enfans durant ſa vie, pour éviter les queréles aprés ſa mort ; outre que par ce moyen il ſe décharge d'un faix inutile. Je voulois vivre en repos, ſans avoir la tête rompüe de mile importunes demandes, qui ſe contrediſent l'une l'autre, pour ne rien dire de la peine qu'il y a à toûjours tonner, pleuvoir, venter & gréler.

grêler. Maintenant je vis à mon aise, & me soule de Nectar & d'Ambrosie, m'entretenant avec Japet & les autres vieillards de mon âge, sans m'embarasser des affaires du monde, dont Jupiter est accablé. Car il n'a point de relâche que pendant ma Feste, que je reprens l'Empire pour quelques jours, afin de n'estre pas mépriſé; & pour faire souvenir les hommes de la douceur de mon regne, où le blé venoit sans semer, & où il couloit des fleuves de laict, & des sources de miel & de vin. Tout estoit alors en commun, il n'y avoit ni pôvre ni riche; on ne trompoit ni ne trahissoit personne; enfin c'estoit le siecle d'or; C'est pourquoy pendant les Saturnales qui en sont l'image, il n'y a ni maître ni valet, & l-on ne fait que rire & danser.

LE MINISTRE. Je croyois que ce qu'on en faisoit, c'estoit pour réjoüir les valets, & adoucir leur servitude, par le souvenir de la tienne.

SATURNE. Ne cesseras-tu point de me dire des injures?

LE MINISTRE. Ce n'est pas mon dessein. Mais dy-moy, joüoit-on aux dez de ton tems, comme l'on fait à ta Feste.

SATURNE. Oüi; mais non pas des milions comme à present; on joüoit des noix & autre chose semblable, où à qui boiroit le premier, pour passer le tems & se réjoüir, sans se métre en colere, comme l-on fait aujourd'huy, lorsqu'on a perdu son argent, ni en perdre le boire, & le manger.

LE MINISTRE. On faisoit bien; car à quoy eût-il servy de gagner, quand tout estoit en commun? Mais tandis que tu parlois, je pensois en moy-même que si quelqu'un de ce siecle d'or revenoit maintenant, il auroit beaucoup à soûfrir, & courroit fortune d'estre mis en pieces comme Acteon ou Penthée. Car combien tout est-il changé à cette heure, qu'on ne cherche qu'à gagner, & même à tromper aux jours de Feste; & que c'est alors qu'on joüe le plus beau jeu? Tandis que les uns se levent de

table,

table, aprés avoir dépouillé leurs amis; les autres renient, maugréent, & rompent les dez, comme s'ils estoient cause de leur perte. Mais je m'étonne, que toy qui és un Dieu de plaisir & de débauche, ayes pris pour ta Feste le tems le plus desagréable de toute l'année, où les arbres & les champs sont dépouillez, & où l-on ne voit que glace & que neige; il me semble que cela n'estoit pas fort propre à un vieux goûteux comme toy.

SATURNE. Il n'y en a point de plus propre, pour faire bonne chere; outre que cela adoucit la rigueur de la saison. Mais tu fais trop de questions en un tems où il ne faut parler que de boire, & tu me dérobes une partie de mes plaisirs, pour vouloir trop Filosofer. Vien t'en rire & joüer avec moy, & faire des Rois comme les petits enfans; car je veus faire voir que ce qu'on dit est veritable, que pendant cette feste les vieillards reviennent en enfance.

LE MINISTRE. Tu as raison; Que celuy qui condamne tes innocens plaisirs, n'en goûte jamais; & comme Tantale, qu'il soit toûjours alteré sans pouvoir boire. Je suis satisfait de ce que tu m'as dit, & en vai faire un Dialogue, que je communiqueray à tes supports, & à ceux qui en sont dignes.

CRONOSOLON
OU LE
LEGISLATEUR DE SATURNE.

Aux Riches de son Empire.

J'AY écrit dans une autre létre les loix qui concernent les pôvres, & qu'ils observeront ponctuélement, s'ils ne veulent estre châtiez: Mais pour vous autres, Messieurs, qui n'avez pas acoûtumé d'obeïr, si vous ne gardez celles-cy, n'âtandez pas moins

moins que le courroux de nôtre Dieu, qui me les a dictées luy-même. Car il m'eſt aparu de jour, & non en dormant; & n'eſtoit point craſſeux, ni chargé de chaînes, comme le feignent les Peintres, trompez par les Poëtes; mais plein de vigueur & de majeſté, & vêtu en Prince avec une faux tranchante à la main. En un mot, tel qu'on ne le pouvoit mépriſer impunément. Comme il me vit réveur & mélancolique, il en devina auſſi-tôt la cauſe, parce que les Dieux n'ignorent rien, & ſe douta bien que c'eſtoit la pôvreté; car je n'avois qu'un méchant habit pour mon Hiver, ſans aucune proviſion pour ſa Feſte; au lieu qu'on a coûtume de faire de grands preparatifs pour ces jours-là. Il s'aprocha donc de moy par derriere, comme je me promenois tout penſif; Et me tirant par l'oreille, Qu'as-tu, me dit-il, d'eſtre ainſi triſte? Qui ne le ſeroit, luy dis-je, de me voir gueux & mépriſé, tandis que les méchans triomfent dans les honneurs & dans l'opulence? Et ce malheur s'en va commun à tous les gens de Létres, ſi tu n'y aportes quelque reglement, & ne remets les choſes dans l'égalité. Il eſt difficile, dit-il, de changer l'ordre des Parques; mais pour ce qui concerne ma Feſte, je veus que la pôvreté en ſoit bânie, & que les riches communiquent leurs biens aux pôvres; ſans manger, comme on dit, leur pain dans leur poche. Comme je m'excuſois d'eſtre fort mauvais Legiſlateur, il dit qu'il me dicteroit les Loix de mot à mot; & lors qu'il l'eut fait, il ajoûta. Dy leur que s'ils ne les obſervent, je leur aprendray que je ne porte pas une faux en vain; & qu'aprés avoir châtré mon Pere, il me faiſoit mal d'épargner des coquins & des rebelles. Le premier donc qui y contreviendra, n'a qu'à faire proviſion de flûtes & de cymbales, pour devenir Prêtre de Cybelle, aſſeuré que le reſte ne luy manquera point. * Voilà ce qu'il me dit, à quoy vous ferez bien de prendre garde, & voicy les Loix toutes divines qu'il m'a dictées.

* d'eſtre châtré.

LOIX

LOIX DES SATURNALES.

ON ne fera aucune affaire ni publique ni particuliere, pendant tout mon regne; & de tous les métiers il n'y aura que celuy de Cuisinier & de Patissier, & autres semblables, qu'on puisse exercer. Tous les exercices du corps & de l'esprit en seront bânis, si ce ne sont ceux de recreation; & l-on n'y pourra rien lire ni reciter, qui ne soit conforme au tems & au lieu.

Tous seront égaux, riches, pôvres, maîtres, esclaves.

Il n'y aura ni debats, ni querêles, ni reproches, ni injures, ni menaces; il ne sera pas seulement permis de se métre en colere.

On ne tiendra aucun conte du revenu, ni de la dépense; & l-on ne fera point d'inventaire des meubles, ni de la vaisselle d'argent, qui seront employez à ma feste.

Les riches feront un estat auparavant de tous ceux qu'ils veulent traiter, où à qui ils doivent envoyer des presens; & métront à part pour cela la dixiéme partie de leur revenu, sans qu'on la puisse divertir à autre chose, sous quelque pretexte que ce soit. Ils separeront aussi ce qu'ils ont de trop, soit en meubles ou en habits, & ce qui ne leur sert de rien, ou n'est pas à leur usage, pour en faire present à leurs amis incommodez.

La veille, aprés avoir purifié leur maison de toute souilleure, & en avoir bâny l'orgueil, l'ambition, & l'avarice, pour sacrifier à la douceur, à la courtoisie, & à la liberalité, ils reliront la liste qu'ils auront faite; & ayans mis à part pour chacun ce qui luy est propre, ils envoyeront sur le soir leurs presens par quelques personnes fideles, qui auront ordre de ne rien prendre, si ce n'est un coup à boire; & pour plus grande seureté du present, on en fera mention dans un billet.

On

On envoira toûjours le double aux perſonnes de Létres, comme à ceux qui le meritent le mieux, & qui en ont plus de beſoin; ſans qu'ils ſoient obligez pour cela de renvoyer des loüanges & des flâteries; mais tant celuy qui donne, que celuy qui reçoit, ne parlera que fort modeſtement du preſent, ou n'en parlera point du tout.

Les riches ne pourront faire de preſens aux riches, ni les traîter pendant toute la Feſte.

Ils payeront les dettes des pôvres, juſqu'au loäge de leur maiſon, s'ils ne ſont pas capables eux-mêmes de le payer; & auront grand ſoin de voir ce qui leur manque, pour les en aſſiſter au beſoin, que s'ils ne ſont pas à la ville durant ce tems, ils leur envoyeront au retour, ou l'année ſuivante, ce qu'ils leur auront deſtiné.

Perſonne ne ſe repentira de ſon preſent, aprés l'avoir fait, & encore moins avant que le faire, & donnera ſans reſerve ni lézine, ce qu'il aura envie de donner.

On ne pourra envoyer aucune choſe qui ſoit bonne à boire ou à manger; mais on ſera obligé de la garder chez ſoy, pour en traîter ſes amis. On ne pourra auſſi donner en preſent des bagatêles, pour faire fraude à la Loy; mais quelque choſe de ſolide & de conſiderable. Toutefois, quoy que ce puiſſe eſtre, les pôvres ſeront obligez de s'en contenter, & de le recevoir ſans murmure. Ils pourront donner en revanche quelque plat de leur mêtier; & ſi c'eſt un homme de Létres, un ouvrage de ſa façon, ou quelque livre ancien qui traîte de choſes agréables & conformes au tems & au ſujet. * Et les riches ſeront obligez de le recevoir de bonne grace, & de témoigner d'en faire eſtat, à peine d'eſtre châtrés. Que s'il arrive à un pôvre d'envoyer à un riche de l'argent, ou quelqu'autre choſe de prix, j'ordonne qu'il ſera confiſqué & mis dans mon treſor; & que pour punition, le riche luy donnera une douzaine de coups de fouët.

* Lors que la liſte ſera de ſix piece.

LOIX DU FESTIN.

ON entrera au bain un peu devant le repas; & auparavant on pourra joüer aux dez, comme j'ay dit, par forme de divertiſſement; mais quiconque joüera de l'argent, j'ordonne que pour punition, il ſoit condamné à jeûner le reſte du jour.

On ſe métra à table comme on ſe trouvera, ſans aucune diſtinction de merite ni de rang, & l-on ſervira les conviez également & de même viande, car il n'y aura ni haut ni bas bout.

Tout le monde boira de même vin, ſans qu'on en puiſſe donner de meilleur au maître ou à quelqu'autre, ſous aucun pretexte; & les valets auront l'oreille âtentive pour donner à boire ſi-tôt qu'on leur en demandera, & ne deſſerviront trop tôt ni trop tard, ni l'un plutôt que l'autre.

On boira à tout le monde, & il y aura de toutes ſortes de verres, grands & petits, où chacun boira, quand il luy plaira, & tant & ſi peu qu'il luy plaira, ſans pouvoir eſtre forcé ſous pretexte de boire à la ſanté de quelqu'un, non pas même du maître de la maiſon.

Si l-on fait entrer un joüeur de lyre, ou quelque baladin, pour réjoüir la compagnie, on aura ſoin de prendre toûjours les meilleurs, parce que ces choſes-là ne valent rien, ſi elles ne ſont en leur perfection.

Lors que le maître de la maiſon traitera ſes gens ſelon la coûtume, ſes amis ſerviront à table avec luy. Et il ſera permis de railler, pourveu que la raillerie ſoit delicate, & que celuy qu'on raille, en puiſſe rire le premier.

Aprés le repas on pourra joüer ou danſer, & faire tout ce qu'on voudra, ſans que perſonne le puiſſe trouver mauvais; & ſe retirer auſſi, ou demeurer ſi l-on veut.

Ces

Ces Loix seront gravées sur une Colonne d'airain, qui sera plantée au milieu de la maison de chaque riche ; & tandis qu'elle subsistera, il n'entrera dans le logis, ni peste, ni guerre, ni famine, ni aucun autre fleau du genre humain : Que si l-on vient à l'ôter, il arrivera tout le contraire.

EPITRES SATURNALES,

Sur le même sujet.

CRONOSOLON A SATURNE.

JE t'ay déja écrit le danger que je courois, d'estre privé des réjoüissances de ta Feste, & la honte que c'estoit de voir les uns mourir de faim, tandis que les autres se crevent ; mais n'ayant point receu de réponse, j'ay crû qu'il estoit de mon devoir de faire une recharge. Car il est de ton honneur d'ôter cette inégalité, & de remétre les choses en commun, pour le moins en ce tems-là, à cause que tout est si perverty maintenant, que c'est comme on dit, l'aliance de la fourmy & du chameau ; ou si tu veus, c'est chausser un escarpin d'un pié, & un cothurne de l'autre. Car on voit les uns haut montez, tandis que les autres rampent contre terre, qui joüeroient aussi bien leur personnage, s'ils avoient d'aussi beaux habits. Cependant, les Poëtes m'aprennent qu'il n'en estoit pas ainsi du commencement, & que la terre fournissoit de tout en abondance, sans estre cultivée, les fleuves découloient de laict & de miel, & quelques uns même donnoient du vin. En un mot, c'estoit le siecle d'or ; au lieu que celuy-cy n'est pas seulement de fer. Car la plûpart gagnent leur vie à la sueur de leur corps, avec beaucoup de travail & de peine ; tandis que quelques-uns se gorgent de biens sans rien faire, & sans daigner seulement regarder les autres. Il faut donc reformer cela, & ordonner aux riches

de faire part aux pôvres de leurs richeſſes, ſur peine de remétre tout en commun, & de faire un nouveau partage. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils leur donnaſſent quelques-uns de leurs habits, dont leurs garderobes ſont pleines, que de les laiſſer manger par les vers dans leurs côfres? & qu'ils admiſſent à leurs tables ceux qui meurent de faim, veu qu'il y a toûjours à manger dix fois plus qu'il ne faut, que de ſe ſouler tout ſeuls, & manger les bons morceaux, ſans en faire part aux autres? N'eſt-ce pas une honte de les voir s'entretenir trois heures à table, quand ils ſont ſouls, tandis que leurs valets ſont derriere eux qui meurent de faim, & qui n'ont quelquefois ni bû ni mangé de tout le jour. Il y a un autre defaut tres-conſiderable; C'eſt que quand ils traitent quelqu'un, ce qu'ils font rarement, vous n'avez pas plutôt commencé à manger, qu'ils vous font deſſervir; & s'il y a quelque bon morceau, Monſieur qui eſt au haut-bout, le mange tout ſeul, & ne vous envoye que la carcaſſe. Ajoûtez à cela, qu'il faut demander dix fois à boire avant que d'en avoir, parce que les valets ne font pas ſemblant de vous entendre; & qu'ils ne vous donnent jamais du même vin qu'à leurs maîtres. Si tu reformes ces choſes, tu feras qu'on celebrera veritablement les Saturnales. Si non, je prie Dieu que tout aille ſans-deſſus-deſſous, afin que les riches ne puiſſent joüir de leurs richeſſes; Que leurs cuiſiniers brûlent leurs viandes, & gâtent leurs ſauſſes, & que les chiens & les chats les déniaiſent; Que les chevreuils & les ſangliers ſe ſauvent tout rôtis de leur broche; Que le gibier s'envole tout plumé; Que les fourmis emportent leur or; Que les rats rongent leurs beaux meubles, & la tigne leurs habits; Que leurs petits Ganymedes, qui ſont ſi beaux & ſi polis, deviennent en un inſtant vilains, pelez, & barbus. Voilà les imprecations que je fais contr'eux, & pluſieurs autres, s'ils ne veulent changer de vie.

REPON-

REPONSE DE SATURNE.

AQuoy révois-tu, mon amy, de m'aler écrire ces extravagances? Ne ſçais-tu pas que quand il ſeroit juſte de remétre tout en commun, ce ſeroit à Jupiter à le faire, & non pas à moy? Es-tu le ſeul qui ignores que mon regne eſt paſſé, & que je ne me ſuis reſervé que les jeux, les ris, & la bonne chere? encore n'eſt-ce que l'eſpace d'une ſemaine. Mais ſi pendant cé tems-là, il ſe paſſe quelque choſe qui deshonore ma Feſte, & qui ſoit contraire à mes Ordonnances, je ſçauray bien y remedier, J'écriray donc aux riches, comme je veus qu'ils ſe gouvernent pour ce regard; car tes remontrances me ſemblent juſtes, s'ils n'ont quelque choſe à dire au contraire, qui ne me ſoit pas cõnu. Du reſte, ils ne ſont pas ſi heureux que vôus les faites, vous autres pôvres; & vous vous trompez de croire que la felicité conſiſte dans les richeſſes. Car la peine qu'elles coutent, vaut bien le contentement qu'elles donnent; & la peur de les perdre, égale preſque le plaiſir de les poſſeder. Si vous ſçaviez les craintes & les ſoins qu'ont les riches, vous trouveriez leur condition miſerable. Il faut toûjours qu'ils ſoient ſur leurs gardes, pour empécher qu'on ne les trompe, ou que l'on ne les dérobe; Qu'ils faſſent les pôvres, pour s'exempter de l'envie, de peur qu'on leur impute quelque crime pour avoir leur bien. Si la gloire & la grandeur eſtoient ſi conſiderables que vous penſez, je ne m'en ſerois pas defait; mais comme elles n'ont qu'un faux éclat, & une apparence trompeuſe, j'ay eſté bien aiſe de m'en décharger ſur un autre. Ce que tu dis eſt quelque choſe; il eſt vray que les riches mangent tout ſeuls les bons morceaux; mais tu ne dis pas qu'ils ſont toûjours malades ou languiſſans, & que le repentir des plaiſirs dure bien plus que le plaiſir même. Je ne parle point des maux qui ſuivent leur

intemperance, sur tout, s'ils ont ajoûté les passetems du lict, à ceux de la table, comme il arrive ordinairement. Lors qu'ils sont devenus vieux, ils ne se peuvent plus tenir sur leurs jambes; & il les faut porter à quatre dans une chaise, comme s'ils estoient morts. Ils sont tout couverts d'or par le dehors, & tout pourris au dedans. Mais pour vous autres, vous possedez la santé, qui est un bien inestimable. D'ailleurs, on se lasse des plaisirs, & l'abondance engendre le dégoût; Au lieu que dans vos petits festins, vous ne manquez jamais d'apetit, qui vaut mieux que tous les ragoûts du monde; & ils envient plus vos repas que vous ne faites les leurs. Je laisse à part les calamitez, aux-quelles ils sont plus sujets que vous. Car plus un homme tient à la fortune, plus il est capable de recevoir de peine & de mécontentement; & lors qu'il luy est arrivé quelque malheur, il ne se réjoüit pas tant de ce qui luy reste, qu'il s'aflige de ce qu'il a perdu. Ajoûtez à cela les débauches de leurs fils qui les tourmentent, avec l'incontinence de leurs femmes & de leurs filles. S'ils aiment, n'est-ce pas un malheur qu'ils ne sçauroient sçavoir s'ils sont aimez? & si on les recherche pour l'affection qu'on leur porte, ou pour leur argent? Il y a une infinité de choses semblables; mais vous ne regardez que l'exterieur; & vous admirez leur pompe & leurs delices, sans aler plus loin. Que si vous les mépriſiez & les laissiez joüir tous seuls de leurs richesses, vous verriez qu'ils vous viendroient rechercher eux mêmes; car ils ne sçauroient que faire de leurs biens, sans vous; & c'est peu de chose que la fortune, qui n'a point d'admirateurs; car toute sa felicité consiste en l'opinion d'autruy. Voilà ce que j'avois à vous dire, aprés avoir éprouvé l'une & l'autre condition; C'est pourquoy je vous conseille de laisser ces soins, & de ne songer qu'à vous réjoüir. Considerez qu'aprés tout il faut mourir, & qu'il est bien plus facile de quiter cinq sous, que dix mil écus de rente. Je ne laisseray pas de

de leur toucher quelque choſe de vos plaintes; & je croy qu'ils y auront quelque égard pour l'amour de moy.

SATURNE AUX RICHES.

LEs pôvres m'ont écrit depuis peu, que vous ne leur donnez plus rien, & parlent de remétre tout en commun, & de faire de nouveaux partages. Et veritablement, il n'y a rien de plus juſte que de voir les uns ſe ſouler, tandis que les autres meurent de faim. Mais je les ay renvoyez pour ce ſujet à Jupiter: Toutefois, pour ce qui concerne ma Feſte, j'ay promis de vous en écrire, parce que cela eſt de ma juriſdiction, & qu'il ſemble qu'ils n'ont pas tort. Car le moyen qu'ils ſe puiſſent réjoüir, comme il faut, aux Saturnales en mourant de faim & de froid? Ils m'ont donc prié de vous dire, que vous leur acordiez une partie de ce que vous avez de trop, ce qui ne vous ſera pas difficile; car vos maiſons & vos tables ſont remplies de meubles & de mets ſuperflus. Ils ajoûtent, que ſi vous les priez quelquefois à dîner, c'eſt ſi rarement, & avec tant de mépris, que cela leur fait plus de mal que de bien. Quelle honte de voir qu'on ne leur donne pas à boire de même vin, & qu'ils ne mangent pas de même viande? Veritablement, je trouve qu'ils ſont de grands coquins de le ſoûfrir, & qu'ils vous devroient laiſſer manger vôtre dîner tout ſeuls. Quelques-uns diſent même qu'ils ne boivent pas tout leur ſoul, & que vos gens font la ſourde oreille, lors qu'ils leur demandent à boire, & demeurent plantez derriere vous comme des ſtatües, ſans vouloir ſe remüer qu'à vôtre commandement. Ils ſe plaignent encore d'autres deſordres contraires à la liberté des feſtins, qui a eſté ſi chere à nos Ancêtres, qu'ils ont établi quelqu'un pour y preſider, afin qu'il ne ſe fit point d'injuſtice. Donnez donc ordre que je n'enten-

de plus à l'avenir ces murmures, de peur que je n'y aporte quelque ſevere reglement, qui ne vous plairoit pas trop. Ne ſeriez-vous pas plus aiſes de vous voir cheris & adorez de tout le monde, que d'oüir crier perpetuélement contre vous, & vous maudire mile fois le jour? S'il prenoit envie aux pôvres de ſe retirer, & de vous laiſſer-là, ils vous métroient bien en peine; car vous ne demeureriez pas tout ſeuls dans les villes; & vôtre felicité ſeroit bien eſtropiée, ſi vous eſtiez contrains de vous ſervir vous-mêmes, & que vous n'euſſiez perſonne pour contribuer à vôtre divertiſſement. Donnez-y donc ordre de bonne heure, & faites qu'on ſe puiſſe loüer de vôtre courtoiſie & de vôtre liberalité. Pour peu de choſe que vous leur donnerez, ils ſe tiendront obligez toute leur vie; & cela vous garantira de l'envie & de la haine qui s'atachent à vous, & ne vous ſçauroient quiter. Car qui voudroit hair celuy qui n'eſt pas chiche de ſes biens, & qui en fait part à tout le monde? On feroit des vœux continuels pour vôtre proſperité, & vos maux deviendroient des calamitez publiques. Je ne ſçay quel plaiſir vous prenez à vivre tout ſeuls comme des loups-garoux, & que vous ne faites plus d'eſtat de ceux qui font tout ce qu'ils peuvent pour vous faire rire. Il me ſemble que cela merite bien quelque choſe. Je laiſſe à part la haine que vous encourez, & le danger même; car il ne fait pas ſeur d'eſtre haï de tout le monde. Prenez donc là deſſus une bonne reſolution, convenable à vôtre ſeureté & à ma Feſte.

REPONSE DES RICHES.

CE n'eſt pas à Saturne ſeul que les pôvres adreſſent leurs plaintes, Jupiter n'a la tête rompuë d'autre choſe, & ils ne font que peſter contre luy & le deſtin, mais il s'en moque; car il ſçait qu'ils ſont cauſe eux-mêmes de leurs malheurs. Cela

Cela n'empéchera pas que nous ne nous défendions des choſes dont ils nous accuſent, pour ce qui concerne les Saturnales. Nous tombons d'accord qu'il n'y a rien de plus honête, que de faire part de ſes biens à ceux qui en ont beſoin; mais premierement ils diſent qu'il ne leur faut pas grand' choſe, & on ne les ſçauroit contenter jamais: Car depuis qu'on leur a donné une fois, ils ne font autre choſe que demander, & entaſſent requête ſur requête; ſi bien qu'il ſe faut reſoudre ou à ne leur donner rien du tout, ou a eſtre reduit comme eux à la mandicité. D'ailleurs, lors qu'on les a traitez, ils ne peuvent s'empécher de careſſer la maîtreſſe ou la ſervante du logis, & ont auſſi-tôt oublié les faveurs qu'on leur a faites. Que ſi vous avez de la peine à le croire, vous n'avez qu'à vous ſouvenir d'Ixion, qui aprés avoir eſté admis à la table de Jupiter, luy voulut planter des cornes. Voilà une partie des raiſons pourquoy nous les avons chaſſez, & nous ne leur faiſons plus de bien; Que s'ils veulent eſtre à l'avenir plus modeſtes, nous prométons de leur continuer nos faveurs comme auparavant, & de leur donner dequoy raſſaſier leur faim, & couvrir leur nudité. Mais c'eſt à la charge, que de flâteurs ils deviendront nos amis; & qu'au lieu d'injures & de reproches, ils nous combleront de benedictions & de loüanges.

LES LAPITHES, OU LE BANQUET DES FILOSOFES.

DIALOGUE DE FILON ET DE LYCINUS.

C'eſt la deſcription d'une Nôce, ou des Pedans conviez font & diſent cent extravagances, juſqu'à en venir aux mains, & s'eſtropier l'un l'autre.

FILON. ON dit qu'il y eut hier grande diſpute à table chez Ariſtenet, & qu'on y agita diverſes queſtions de Filoſofie, où l'on vint des paroles aux coups; & ſi l'on en veut croire Carinus, il y eut bien du ſang répandu.

LYCINUS. D'où l-a-t-il pû ſçauoir, qu'il n'y eſtoit pas?

FILON. Du Medecin Dionique.

LYCINUS. Il eſt vray qu'il y eut grand ſcandale; mais Dionique n'a pas tout veû; car il narriva que ſur le milieu de la queréle, un peu avant qu'on en vint aux mains.

FILON. Auſſi dit-il qu'il le faloit aprendre de toy, qui avois aſſiſté à tout, & qui te ſouviendrois de tous les diſcours qu'on avoit tenu. Je te conjure donc de me regaler de ce recit, comme du feſtin le plus agréable que tu me puiſſes faire; d'autant plus que je ſeray à l'abry des coups, & que je n'auray pas la tête embrouillée des fumées du vin & des viandes.

LYCINUS. Je ne ſçay s'il ne ſeroit point plus à propos, de couvrir ces choſes du voile du ſilence, que de publier les defauts de ces Grands hommes, ou

les

les rechercher trop curieusement. Il vaudroit mieux, à mon avis, raporter leurs admirables entretiens; outre que le Proverbe ne veut pas qu'on se souvienne de ce qui s'est passé dans une débauche. Car il n'y en avoit pas un qui n'eût la cervéle échaufée des mysteres de Bacchus. Dionique eût mieux fait de ne point reveler la honte de sa mere, qui est la Filosofie.

FILON. Ce n'est pas à moy qu'il faut faire ces discours; Je connois trop ton humeur, & sçai que tu as plus d'envie de me le dire, que je n'en ay de l'entendre; & que s'il n'y avoit personne pour l'écouter, tu le conterois plutôt aux forests & aux rochers. Il me prend envie de me retirer, afin que tu me rapelles, & que je te jouë à mon tour, en feignant de n'en vouloir rien sçavoir.

LYCINUS. Je te le diray donc; mais c'est à la charge que tu ne l'iras dire à personne.

FILON. Si je te connois bien; Tu l'iras assez trompéter toy-même. Mais dy-moy premierement, si ce n'estoit pas la nôce du fils d'Aristenet?

LYCINUS. Non; mais de sa fille, qui se marioit au fils d'un Banquier.

FILON. Je le cônois; c'est un garçon bien fait, qui aime la Filosofie; mais il est encore bien jeune pour se marier.

LYCINUS. On n'en a point trouvé de plus propre, tant pour le bien que pour la personne; car c'est un fils unique.

FILON. Tu dis là le point. Il vaut bien autant pour le mariage estre fils d'un Banquier, que d'un Filosofe; mais qui estoient les conviez?

LYCINUS. Sans parler de ceux dont tu n'as que faire; Il y avoit le vieux Stoïcien Zenothemis, avec Difile de la même Secte, surnommé le Labyrinthe, * qui est le Precepteur de Zenon fils d'Aristenet; Puis le Peripateticien Cleodeme, qu'on nomme l'épée & le poignard, à cause de son adresse à attaquer & à defendre. Ajoûtez à cela Hermon l'Epicurien,

* à cause de ses discours embrouillez.

curien, que les Stoïques regardoient de travers, comme si ç'eût esté un sacrilege ou un parricide ; Tous amis d'Aristenet, aux-quels on avoit joint le Grammairien Istiée, & le Rheteur Dionysodore, avec Ion le Plantonicien, qui estoit le Precepteur du marié. Tu sçais comme il est beau, & de bonne mine, & qu'on le nomme la Regle, parce que c'est un esprit fort reglé; aussi tous luy faisoient honneur. Comme on fut assemblé, & qu'il falut se métre à table, les femmes qui estoient en assez grand nombre, & l'épousée au milieu, couverte d'un voile, prirent le côté de main droite; & ceux que j'ay dit, se mirent vis à vis, pour ne point parler des autres. Le Banquier Eucrite au haut bout, puis Aristenet; en-suite Zenothemis & Hermon, aprés avoir conteſté quelque tems à qui passeroit le premier, à cause que celuy-cy estoit Prêtre de Castor & de Pollux, & des meilleures Maisons de la ville. Mais le Stoïcien dit tout resolument qu'il s'en iroit, si l'on faisoit asseoir un Epicurien devant luy; & comme l'autre luy eut allegué sa qualité, il dit qu'il ne faisoit point de cas d'un Prêtre Epicurien; de sorte qu'Hermon fut contraint de luy ceder. Aprés eux s'assit le Peripateticien Cleodeme, puis le Platonicien, & en-suite le marié; Moy aprés, le Precepteur de Zenon aprés moy, puis son disciple, le Rheteur, & le Grammairien.

FILON. C'estoit-là veritablement le banquet des Muses; car il n'y avoit que des personnes choisies, & les Chefs de chaque Secte. Je loüe Aristenet, d'en avoir usé de la sorte.

LYCINUS. C'est qu'il ne ressemble pas aux autres riches, & qu'il aime les Létres, & y a passé une grande partie de sa vie. Mais pour continüer, on mangea assez paisiblement d'abord; car il y avoit quantité de viandes, & fort bien aprétées. Toutefois mon dessein n'est pas de te faire un inventaire de toutes les sauces, & de tous les ragoûts qu'on y servit. C'est assez de dire qu'aprés avoir esté quelque tems à table, Cleodéme se baissant à l'oreille du Pla-

Platonicien; Voy un peu; dit-il, comme ce bonhomme, montrant Zenothemis, mange avec tant d'avidité, qu'il en laisse tomber une partie sur ses habits; Et voy comme il en donne une autre à son valet qui est derriére luy, sans s'apercevoir que tout le monde le regarde. Avertis-en Lycinus, afin qu'il ait sa part du plaisir. Mais il n'en estoit point de besoin; car je l'avois déja remarqué. Sur ces entrefaites, Alcidamas le Cynique entre, avec ces paroles d'Homere qu'on a coûtume de dire en ces rencontres; *Que Menelaüs venoit sans estre prié.* Mais plusieurs le trouverent mauvais; & l-on murmura tout bas d'autres vers d'Homere; *Tu és fou, Menelaüs*; Et, *Ces choses ne plaisoient pas à Agamemnon*, & autres semblables reparties; car personne n'osoit luy contredire ouvertement, à cause de son insolence; & que c'est le plus injurieux de tous les Cyniques. Mais le maître de la maison luy dit qu'il estoit le bien venu, & qu'il prît un siege prés de Dionysodore & d'Isthiée. Vous m'estimeriez bien lâche, dit-il, de m'asseoir à table, ou de me coucher comme je vous vois, à demy renversez sur ce lict, avec des carreaux de pourpre, comme s'il estoit question de dormir, & non pas de manger. Je me veus tenir debout, & paître deçà & delà, à la façon des Scythes; Ce qu'il fit, sans se faire beaucoup prier, s'arrêtant comme eux aux endroits où il y avoit plus grasse pasture. Car Aristenet luy laissa faire ce qu'il voulut. Cependant, il discouroit à tors & à travers de la Vertu, & crioit contre la vaisselle d'or & d'argent, comme contre un crime; disant, que celle de terre sûfisoit. Mais Aristenet pour le faire taire, fit signe à l'un de ses gens qu'il luy donnât à boire un grand trait de vin assez pur, pensant par là faire un beau coup; mais il ne s'apercevoit pas de combien de maux ce grand verre seroit cause, & que c'estoit comme la boüete de Pandore. Car l'ayant pris, il se teut quelque tems; puis jéta son manteau par terre, & se coucha dessus, s'apuyant à demy nud sur son coude, & tenant son

verre

verre de la main droite, comme l-on peint Hercule au festin du Centaure. * D'autre côté, les santez couroient à la ronde ; & l-on s'entretenoit de divers discours, tant qu'on aporta la lumiere, à la lueur de laquelle j'aperçeus un beau garçon qui donnoit à boire à Cleodeme, & se soûrioit. Car je croy estre obligé de te rendre compte fidélement de toutes les particularitez du festin, & principalement quand elles ont quelque chose de remarquable, comme celle-cy. Lors qu'il reprit le verre, Cleodeme luy serra le doigt, & luy mit dans la main deux pieces d'argent ; mais soit qu'il ne les aperceût pas, ou autrement, elles tomberent à terre avec quelque bruit ; ce qui les fit rougir tous deux. Chacun tourna la tête de ce côté la ; mais on ne sçavoit à qui estoit l'argent. Car le jeune garçon nioit qu'il fût à luy, & Cleodeme ne faisoit pas semblant de rien ; de sorte que la chose passa doucement ; par l'adresse d'Aristenet ; qui l'apercevant, convia chacun à boire ; & cependant fit signe au garçon de se retirer, & en mit un autre à sa place, qui estoit moins dangereux. Cependant le Cynique qui avoit déja bû, ayant demandé le nom de la mariée, & s'estant fait faire silence, tourna la veüe du côté des femmes, & dit ; Je boy à toy, † Cleanthis, au nom d'Hercule nôtre Patron ; & comme tout le monde se fut pris à rire ; Quelle impertinence, dit-il, de se moquer de ce que j'ay bû a elle, au nom d'Hercule ? Si elle ne me fait raison, & ne prend le verre de ma main, elle ne fera pas un enfant robuste & vigoureux comme moy, tant de corps que d'esprit ; & en disant cela, il se découvrit jusqu'à la ceinture ; ce qui fit rire encore davantage. Il se leva donc tout en courroux, avec un regard menacant ; & eût peut-estre frapé quelqu'un de son bâton, si l-on n'eût aporté tout à propos une grande tarte, ‡ sur laquelle il ala décharger sa colere, se promenant à grands pas, tout en mangeant. La compagnie estoit déja gaye, & l-on faisoit fort grand bruit ; car le Réteur s'amusoit à debiter des tripes de

* *Pholo, fils d'Ixion & de la nuée.*

† *Ou, je te porte la santé.*

‡ *Ou gâteau.*

de ſes Harangues, & eſtoit admiré par les valets qui eſtoient derriere: Et le Grammairien entrelaſſoit parmy cela des Vers d'Heſiode, d'Anacreon, & de Pindare; ce qui faiſoit un concert étrange d'yvrognerie & de doctrine. Mais il ſembloit profetiſer l'avenir, lors qu'il diſoit; *Ils s'entrechoquerent de corps & de boucliers*; Et, *Tout retentit de plaintes & de cris.* Cependant Zenothemis s'amuſoit à lire un manuſcrit tout griffonné, que luy avoit donné ſon valet. Comme on tardoit à raporter un nouveau ſervice, Ariſtenet qui ne vouloit pas qu'il ſe paſſât un moment ſans quelque divertiſſement, fit entrer un boûffon, pour réjoüir la compagnie. Il commença à faire mile poſtures extravagantes, avec ſa tête raſe & ſon corps tout diſloqué, & à chanter des Vers en Egyptién; aprés quoy il ſe mit à railler chacun, dont on ne faiſoit que rire. Mais lors qu'il s'adreſſa à Alcidanas, l'apellant ſon petit chien, le Cynique menaça de le bâtre, ſi pour le ſatisfaire il ne lûtoit contre luy; & jétant ſon manteau, le défia au combat, de ſorte qu'il fut contraint de l'accepter. Ce fut alors un beau ſpectacle, de voir un Filoſofie & un Bâteleur aux priſes, avec divers ſuccés. Les uns en avoient honte, les autres en rioient, tant qu'à la fin le Cinique fut bien frôté; ce qui fit rire encore plus. Là deſſus arriva le Medecin Dionique, s'excuſant de n'eſtre pas venu plutôt, ſur une avanture aſſez étrange qui luy eſtoit arrivée; Car eſtant alé voir un Muſicien de ſa cônoiſſance, qu'il traitoit de la frenefie, ne ſçachant pas que ſon accés l'eût encore pris, il ne fut pas plutôt entré, que l'autre ferma la porte; & tirant ſon épée, menaça de le tüer, s'il ne joüoit d'une flûte, qu'il luy donna; ce que n'ayant pû faire, il luy bailla un grand coup de foüet. En cette extrêmité le Medecin s'aviſa d'un ſtratagéme, qui fut de le défier à qui en joüeroit le mieux, à la charge que le vaincu recevroit quelques coups du vainqueur. L'autre accepta la condition; & le Medecin prenant la flûte, commença à en joüer du mieux

mieux qu'il pût ; puis la luy rendant, il prit le foüet de ſa main, & ſe ſaiſiſſant de ſon épée, tandis qu'il joüoit, la jéte par la fenêtre, & apella les voiſins à ſon aide. Ils acoururent auſſi-tôt, & enfonçans la porte, les trouverent tous deux aux priſes ; le Medecin ayant déja reçeu quelques coups, dont il portoit les marques ſur le viſage. Cette avanture ne fit pas moins rire la compagnie, que le combat du Cynique. Aprés cela, le Medecin ſe mit à table prés d'Iſtiée ; & l'on peut dire qu'il vint à la bonne heure, pour les maux qui arriverent en-ſuite. Car ſur ces entrefaites entra un valet d'Etemocle le Stoïcien, qui dit que ſon Maître luy avoit donné charge de lire tout haut un billet qu'il tenoit en main : Et aprés en avoir obtenu la permiſſion d'Ariſtenet, il s'aprocha de la lumiere, & commença à lire.

FILON. C'eſtoit ſans doute quelque Paranymfe de la mariée, ou quelque Epithalame, ſelon la coûtume.

LYCINUS. Nous le croyions ainſi d'abord, mais cela en eſtoit bien éloigné ; car le billet portoit ces mots, ETEMOCLE A ARISTENET. *Ma vie paſſée témoigne aſſez combien j'ay l'eſprit éloigné de la débauche ; car importuné tous les jours par de plus grands Seigneurs que toy, de manger avec eux, je ne leur ay jamais voulu accorder cette grace, à cauſe du déreglement des feſtins ; mais j'ay raiſon de me plaindre de ce que faiſant profeſſion d'amitié avéque moy depuis tant d'années, tu as oublié de me prier à la nôce de ta fille ; en quoy tu as d'autant plus de tort, que je ſuis ton voiſin. Je n'en ſuis donc pas fâché pour moy, mais pour toy, comme une marque d'ingratitude. Car du reſte, je ne mets pas ma felicité à faire bonne chere ; & ſi je l'aimois, je reçois aſſez de preſens de ceux qui ſçavent mieux leur devoir que toy. Aujourd'huy même j'ay pû manger chez Pammenés, l'un de mes diſciples, en un feſtin d'importance. Mais je n'y ay pas voulu aler, croyant que je ſerois pris icy. Ce qui me fâche le plus, c'eſt que tu en as prié d'autres, qui ne me valent pas ; en quoy tu montres que tu n'as pas la cervele trop bien faite. Je voy bien que tu l'as fait*

à la

à la sollicitation de Zenothemis & de Difile, à qui je voudrois fermer la bouche d'un seul argument; car ils ne sçavent pas seulement les élemens de la Filosofie, pour ne point parler des questions plus obscures & plus épineuses. Mais joüy à la bonne heure de leur conversation; car pour moy qui ne trouve rien de grand que la vertu, le mépris ni la honte ne me touchent point. Toutefois, pour te rendre tout à fait inexcusable, je s'ay abordé deux fois aujourd'huy, l'une chez toy, & l'autre dans le Temple de Castor & de Pollux, afin que tu ne puisses dire que tu n'as pas songé à moy. Voilà ce que j'avois à te representer sur ce sujet. Que s'il te semble que je me mete en colere pour peu de chose, songe à celle qu'eut Diane, pour n'avoir pas esté conviée à un Sacrifice avec les autres Dieux, & comme elle s'en vangea cruélement. Cependant, tu as negligé un Personnage comme moy, pour prier un Difile, qui aime peut-estre trop ton fils; pour estre son Precepteur; & son valet t'en pourroit bien dire des nouvéles. Mais il ne faut parler mal de personne, ni troubler l'alegresse des festins, encore que Difile le merit ât bien, pour m'avoir débauché deux de mes disciples, dont je veus bien me taire, pour le respect de la Filosofie. Du reste j'ay defendu à mon valet de rien prendre, quand on luy voudroit donner quelque chose, pour montrer que ce n'est pas cela qui me fait parler. Tandis qu'on lisoit ces choses je suois de dépit & de honte, & eusse voulu estre bien loin. Car tout le monde rioit à chaque parole; sur tout, ceux qui cônoissoient le personnage, & l-on s'étonnoit de ce qu'il leur avoit pû imposer si long tems par la hauteur de ses sourcils, & la profondeur de sa barbe. D'ailleurs, Aristenet ne l'avoit pas fait par mépris, mais parce qu'il ne croyoit pas qu'il deût venir, à cause de sa gravité. Comme le valet eut achevé, chacun jéta les yeux sur Difile & sur son disciple, qui estoient si confus, qu'ils semboient par là confirmer ce que l'autre en avoit dit. Cela surprit aussi Aristenet; mais pour le dissimuler, il tourna la chose en raillerie, & invita tout le monde à boire,

renvoyant le valet, avec ordre de dire à ſon Maître qu'il y ſongeroit. Quelque tems aprés, Zenon ſe déroba du feſtin, Diſile luy ayant fait ſigne qu'il ſe retirât, & que ſon Pere le ſouhaitoit ainſi. Mais Cleodeme qui ne cherchoit qu'une occaſion de donner à dos aux Stoïques; Comment! dit-il, Cleanthe, Zenon, & Chryſippe font ces extravagances? Certes, on dira que toute vôtre ſageſſe ne conſiſte qu'en paroles, & que vous n'avez que le maſque de la vertu. Que voilà un grave Perſonnage, de ſe mêtre en colére pour n'avoir pas eſté prié d'un feſtin, & de ſe comparer à Diane? & que cét exemple eſt de bonne grace en cette rencontre, & conforme à la réjoüiſſance du jour? Par les Dieux! dit Hermon qui eſtoit aſſis au deſſus de luy, & ſçavoit qu'on devoit ſervir un ſanglier, * il en faut envoyer un morceau à Etemocle, de peur qu'il ne ſeiche ſur le pié, comme Meleagre; quoy que cela luy deût eſtre indifferent, ſelon la doctrine de Chryſippe. Quoy maraus? dit alors Zenothemis en ſe levant; Vous parlez de Chryſippe & de Cleanthe, & jugez par un impoſteur, de la vertu de ces grands Hommes? Et qui eſtez-vous, Hermon & Cleodeme, dont l'un à coupé la perruque d'or de Caſtor & de Pollux, de qui il eſt Sacrificateur; & l'autre a corrompu la femme de ſon diſciple Soſtrate; & ayant eſté pris ſur le fait, a ſoûfert ce qu'il vouloit faire. Et aprés cela vous ne rougiſſez point, de parler des Stoïques? Mais je ne ſuis pas le Maquerau de ma femme, reprit Cleodeme, & je n'ay jamais dénié un dépoſt en Juſtice, ni preſté à uſure, ni voulu étrangler mes écoliers, pour ne m'avoir pas payé aſſez tôt. Tu ne peus nier, reprit Zenotémis en courroux, que tu n'ayes donné du poiſon à Criton, pour faire mourir ſon Pere; & en diſant cela il beut la moitié de ſon verre, & luy jéta le reſte au nez; dont le Platonicien, qui eſtoit proche, eut ſa part, auſſi bien qu'Hermon, qui commença à s'eſſuyer, & à ſe plaindre de cette inſolence. Mais Cleodeme ſans s'amuſer aux paroles, empoigne Zenothemis

* *Il fait alluſion au Sanglier Calydonien, qui eſtoit l'effet de la colere de Diane.*

hothemis par la barbe ; & l'aloit assommer à coups de poin, si Aristenet ne l'eût retenu, & ne se fût assis entre-deux pour les separer. Pour moy, contemplant ces choses, je disois en moy même, que la Science sans les mœurs, ne servoit de rien ; & qu'elle corrompoit plutôt l'esprit, qu'elle ne l'éclairoit. Car on voyoit là les plus sçavans hommes, qui se faisoient mõquer d'eux par leurs impertinences ; & il n'y en avoit pas un d'eux tous, qui n'eût déja fait quelque sõtise, sans qu'on le peût attribuer à la débauche ; puis que celuy qui avoit fait la plus grande, l'avoit faite à jeun. Au lieu donc que les Filosofes ont acoûtumé de se rire des autres, les autres se rioient icy des Filosofes, & commençoient à se repentir de la bonne opinion qu'ils en avoient euë, comme ayans esté trompez par une fausse apparence. Car au lieu d'estre sages & modestes, ils faisoient les fous, & tout en mangeant se disoient des injures ; puis venoient aux mains, lors qu'ils estoient las de crier. Le Cynique qui estoit yvre, pissoit devant tout le monde, pour montrer sa liberté, sans aucun respect des femmes ; & l'on eût dit que c'estoient les nõces de Thetis & de Pelée ; car la létre d'Etemocle fut veritablement la pomme de discorde, qui fut cause de tout le mal. Comme Cleodeme & Zenothemis continnoient à se harceler, quoy qu'Aristenet fût entre-d'eux ; C'est assez, dit le premier, que je t'aye convaincu aujourd'huy d'ignorance, demain je me vangeray d'une autre sorte. Répon-moy cependant, & ton compagnon aussi, pourquoy vous criez tant contre les richesses, & ne songez qu'à amasser ; préchez la sobrieté, & vous crevez tout publiquement, & enragez lors que vous perdez quelque bon morceau. En disant cela, il voulut déplier la serviéte que tenoit son valet qui estoit derriere ; & eût tout répandu, si le garçon n'eût esté plus fort que luy. Courage, dit Hermon, Qu'ils te disent un peu, je te prie, pourquoy ils condamnent tant la volupté, & sont plus dereglez que les autres ? Qu'il réponde

plutôt, dit Zenothemis, pourquoy il ne met pas les richeſſes entre les choſes indifferentes? Mais toy-même, dit l'autre, & là deſſus la diſpute aloit recommencer, lors que le Platonicien prenant la parole; Ceſſez, dit-il, de vous entrebâtre, & je vous propoſeray des queſtions pour entretenir la compagnie, où chacun parlera à ſon tour, comme dans les Dialogues de Platon. Comme chacun eût aprouvé ſa propoſition, & particulierement Ariſtenet & Eucrite, pour ſe delivrer de la peine où ils eſtoient, Ariſtenet s'ala remétre en ſa place croyant que tout eſtoit apaiſé, & l-on aporta le dernier ſervice, où il y avoit pour chacun une piece de gibier, & un morceau de venaiſon, * de poiſſon, & de deſſert; En un mot, tout ce qu'on peut honêtement, ou manger, ou emporter chez ſoy. Mais on avoit ſervy deux portions à chaque plat; En l'un, pour Ariſtenet & Eucrite; en l'autre, pour Hermon & Zenothemis; Pour Ion & Cleodeme, en un troiſiéme; puis pour le marié & pour moy, & pour le Precepteur, & ſon diſciple. Retien bien tout cecy, car il eſt neceſſaire au ſujet. Alors, Ion commença à dire, aprés s'eſtre excuſé de ce qu'il parloit le premier, Qu'il eût eſté à propos de parler des idées & des ſubſtances incorporéles, ou bien de l'immortalité de l'ame; mais parce qu'il y avoit là des gens qui ne manqueroient pas d'y contredire, qu'il diſcouriroit du mariage; Et premierement, qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on ſe peût paſſer de femmes, ſuivant la doctrine de Platon & de Socrate, & ſe contenter de l'amour des Filoſofes; mais puis que cela ne ſe pouvoit, qu'elles devroient eſtre pour le moins communes, pour bânir la jalouſie. Cela fit éclater de rire tout le monde, qui admira le jugement du Filoſofe, de loüer l'amour des garçons devant des Dames, & parler de la communauté des femmes en une nôce. Mais le Rheteur ne put s'empécher de reprocher tout haut au Platonicien, ſon extravagance; Et comme la diſpute commençoit à s'échau-

* de ſanglier, de liévre, &c.

s'échaufer, le Grammairien pour les faire taire; leut l'Epithalame qu'il avoit faite, où il comparoit la mariée à Venus & à la Lune; & le marié, à Nerée & à Achille; ce qui fit encore rire la compagnie. La risée estant passée, il ne restoit plus, sinon que chacun prît sa part du service. Aristenet & Eucrite n'eurent aucun different pour ce sujet, non plus qu'Ion & Cleomede, ni le marié & moy. Car outre que les parts estoient égales, on avoit mis à chacun la sienne de son côté. Mais Difile voulut prendre celle de son disciple avec la sienne, parce que le disciple s'estoit retiré, & il tirailloit contre les valets, qui furent à la fin plus forts que luy, ce qui fit rire chacun; sur tout, lors qu'on vit qu'il s'en fâchoit, comme ayant reçeu une grande injure. Zenothemis aussi s'empara de l'oiseau d'Hermon, qui estoit plus gras que le sien; à quoy l'autre s'opposant, il nâquit entr'eux un grand combat, comme entre les Grecs & les Troyens, pour le corps de Patrocle. Là dessus s'estant fait une grande huée, ils commencerent à s'entrebâtre chacun avec leur oiseau, & à s'en donner par les joües; puis se prenans à la barbe, apellerent à leur secours, l'un Cleodeme, & l'autre Alcidamas & Difile; de sorte que tous les Filosofes prirent party, horsmis le Platonicien, qui demeuura neutre. * Comme on estoit aux mains, Zenothemis prit la grande coupe d'Aristenet, & la jéta à la tête d'Hermon, mais il faillit son coup, & ala casser la tête du pôvre marié; ce qui fit jéter un grand cry aux femmes, qui entrerent là dessus dans la mélée, & la mariée toute la premiere, comme celle qui y avoit le plus d'interest; puis la Mere toute transie, de voir couler le sang de son fils. Cependant, le Cynique faisoit le moulinet avec son bâton, & en rompit la tête à Cleodeme, & à Hermon la mâchoire; puis blessa quelques valets qui se voulurent entremétre de les secourir. Les autres ne laissoient pas de se bien défendre; & Cleodeme d'un coup de poing, † jéta un œil hors de la tête à

* *Il fait allusion à l'incertitude de l'Academie.*

† *Du bout du doigt dans l'œil.*

Zenothemis, & luy arracha le nez à belles-dents ; & comme Difile acouroit à ſon ſecours, Hermon le renverſa cul par deſſus tête. Le Grammairien fut auſſi bleſſé, comme il ſe vouloit méler de les ſeparer, & reçeut dans les dents un coup de pié de Cleodeme, qui le prenoit pour Difile ; de ſorte qu'il vomiſſoit le ſang avec les dents, comme dit ſon Homere. Tout eſtoit plein de cris & de tumulte ; les femmes environnoient le marié en pleurant, & l'on avoit bien de la peine à les apaiſer. Mais le plus grand de tous les maux, eſtoit Alcidamas, qui imitant ſon Hercule, faiſoit des merveilles de ſa maſſuë ; & ſi elle ne ſe fût rompuë dans ſa main, je ne ſçay ce qui en fût arrivé. Pour moy, je me tenois cõlé contre la muraille, ſans m'entremétre des querelles des Filoſofes, ni me méler de ce que je n'avois que faire, inſtruit par l'exemple d'Iſtiée, qui avoit reçeu un *qui-pro-quo* fort dangereux, en ſe voulant méler de les ſeparer. On eût dit que c'eſtoit le combat des Centaures & des Lapithes. Car vous euſſiez veu renverſer les tables & les bufets, voler les plats & les aſſiétes, jéter les coupes à la tête, & couler le ſang avec le vin. A la fin, Alcidamas ayant renverſé d'un coup de bâton la lumiere, le danger creut par l'obſcurité ; mais les valets en ayans raporté auſſi-tôt, tout ſe tourna en riſée. Car on vit Alcidamas qui levoit la jupe à une Muſicienne, & Dionyſodore qui s'eſtoit accommodé d'une coupe d'or, qui luy tomba de deſſous ſon manteau dans la ſurpriſe ; mais il s'excuſa ſur ce qu'on la luy avoit donnée pour la garder, de peur qu'elle ne fût rompuë ; & Ion le confirmoit. Voilà comme le combat finit par une raillerie. Cependant, on emportoit les bleſſez en un fort piteux eſtat, & particulierement Zenothemis, mutilé du nez & de l'œil, & criant fort-haut de la douleur qu'il ſoufroit ; ce qui ne put empécher Hermon avec ſa mâchoire fracaſſée, de crier, Victoire, & que les Stoïques avoüoient que la douleur eſtoit un mal. Le Medecin Dinique mit le premier apareil à la playe du marié,

marié, qui estoit fort profonde; & il fut emporté avec sa tête entortillée, dans le char qu'on avoit preparé pour sa maîtresse. En-suite, il pensa les autres, qui furent emportez aussi chacun chez eux, aprés avoir reposé quelque peu; & ne se purent empécher la plûpart de dégobiller par les chemins. Alcidamas se coucha de travers sur un lict, d'où l'on ne pût jamais le faire lever, Voilà comme se passa le festin, dont tu as voulu sçavoir le détail, & duquel on peut dire avec le Poëte; *Qu'il arrive bien des choses, contre l'esperance des hommes.* Car qui eût jamais creû voir des Filosofes estropiez à une nôce? Ce qui nous aprend à ne nous point méler parmy eux, si nous n'y avons affaire.

LA DEESSE DE SYRIE.

C'est la description du Temple de cette Déesse, de son origine, & de ses ceremonies. Du reste, je doute que cette piece soit de Lucien; car il y a quelque chose qui sent la superstition; outre qu'elle est en langue Ionique.

IL y a en Syrie, assez prés de l'Euphrate, une ville qu'on nomme Sacrée, à cause qu'elle est dediée à Junon l'Assyriene; car il semble qu'elle ne se nommoit pas de la sorte * du commencement, & qu'elle ait pris ce nom depuis que les grands mysteres s'y celebrent. J'ay fait dessein de mètre icy ce qu'elle a de plus remarquable, non seulement pour les Festes & les Sacrifices, mais encore pour ce qui concerne le Temple, & son origine. Et je ne diray rien que ce que j'ay veû moy même qui suis du païs, ou que j'ay apris des Sacrificateurs de la Déesse; encore ne sera-ce que pour les choses qui se sont passées devant moy, & que je n'ay pû sçavoir que

* *Hierapolis.*

par le rapport d'autruy. Les Egyptiens sont les premiers, de tous les peuples que nous cônoissons, qui ayent eu quelque lumiere des choses divines, & qui ayent étably des Temples, des mysteres, & des ceremonies. Car les Assyriens l'ont apris d'eux quelque tems aprés, & ont ajoûté au culte des Dieux, celuy des Idoles, parce qu'il n'y en avoit point d'abord chez les Egyptiens. Il y a des Temples en Syrie presque aussi anciens que ceux d'Egypte, dont j'ay veû une grande partie. l'Hercule de Tyr est beaucoup plus ancien que celuy des Grecs, quoy que l'Egyptien le soit encore plus que luy. Il y a aussi un grand Temple en Phenicie parmy les Sidoniens, qui est dedié à Astarte, que je croy estre la Lune; encore qu'un Prêtre du Temple m'ait dit que c'est Europe, sœur de Cadmus, & fille d'Agenor, qui disparut je ne sçay comment; & qu'en suite ceux du païs luy bâtirent ce Temple, & publierent que Jupiter l'avoit ravie pour sa beauté. On la voit encore gravée sur leur monnoye, assise sur un Taureau; mais il y en a qui ne croyent pas que ce soit elle à qui ce Temple est dedié. Il y a encore dans le païs un grand Temple d'un autre Dieu qui n'est pas Assyrien, mais Egyptien, de la ville d'Heliopolis; toutefois je ne l'ay pas veû, quoy que je sçache qu'il est aussi fort ancien. Mais j'ay veû à Byblis le grand Temple de Venus, où l'on celebre tous les ans les mysteres d'Adonis, aux-quels je suis initié. Car on dit que ce fut en ce païs-là qu'il fut tué par un sanglier; & en memoire de cette avanture, on luy fait tous les ans un deuil public, où l'on se bat & se lamente, puis on lui dresse des funerailles comme à un mort, bien que le lendemain on celebre sa resurrection. Car on dit qu'il s'est envolé dans le Ciel; & l'on se rase la tête comme font les Egyptiens, à la mort du bœuf Apis. Les femmes qui ne veulent pas estre rasées, sont contraintes de se prostituer tout un jour aux étrangers, & l'argent qui vient de cette débauche, est consacré à la Déesse. Mais il y a des Bybliens qui disent que c'est pour Osiris que se font

toutes

toutes ces ceremonies; & qu'il eſt enterré en leur païs, & non en Egypte. Et pour marque de cela, qu'il arrive tous les ans une tête, du bois qu'on nomme Papyrus, qui eſt portée par mer, d'Egypte à Byblis, en l'eſpace de ſept jours; & je l'ay veuë moy même. Il y a encore une autre merveille en ce païs-là; c'eſt qu'une riviere qui porte le nom d'Adonis, & ſe rend du Liban dans la mer, change de couleur en certains tems, & teint la mer comme de ſang, ce que l'on impute à miracle; & c'eſt le tems qu'on prend pour celebrer les myſteres d'Adonis, parce qu'on croît que ce fut alors qu'il fut bleſſé dans la foreſt du Liban. Voila comme la plus-part le content: mais un homme du païs m'a dit une raiſon plus vray-ſemblable de cette merveille; Que la terre du Liban étant rougeâtre, eſt ſouflée par les vents dans la riviere à certain tems de l'année, ce qui la rend de cette couleur; & je trouve cela plus raiſonnable, quoy qu'on puiſſe imputer ces vents à une cauſe ſuperieure. Du reſte, j'ay monté de Byblis ſur le Liban, le chemin d'une journée, pour voir un Temple de Venus fort ancien, qui y a eſté bâty par Cynire. Voila tous les vieux Temples de quelque conſideration, qui ſont en Syrie. Mais parmy cette quantité, je ne penſe pas qu'il y en ait de plus beau ni de plus auguſte que celuy dont je veus parler. Car outre les Ouvrages de grand prix, & les offrandes qui y ſont en tres-grand nombre, il y a des marques d'une divinité preſente. On y voit les ſtatuës, ſuër, ſe mouvoir, rendre des Oracles; & l'on y entend ſouvent du bruit, les portes étans fermées. Auſſi eſt-ce le plus riche de tous ceux qui ſont venus à ma conoiſſance. Car on y aporte des preſens de toutes parts, d'Arabie, de Phenicie, de Cappadoce, de Cilicie, d'Aſſyrie, & de Babylone; Et j'ay veû le threſor, avec tous les ornemens, & les autres choſes qui égalent le prix de l'or & de l'argent. Pour les feſtes & les ſolemnitez, il ne s'en trouve pas tant nulle part. Comme je m'enquerois de l'origine du

Temple, & du Dieu qu'on y adore, j'apris plusieurs choses, les unes secrétes, les autres publiques; mais la plûpart fabuleuses, quoy qu'il y en ait de conformes à celles de la Grece; & je les veus raporter icy, bien que je ne les aprouve point. La plus commune opinion est que Deucalion de Scythie en est le fondateur. Car les Grecs disent que les premiers hommes estans cruëls & insolens, sans foy, sans hospitalité, sans humanité, perirent tous par le deluge; la Terre ayant pouſſé hors de son sein quantité d'eaux, qui grossirent les fleuves, & firent déborder la Mer, à l'aide des pluyes; de sorte que tout fut inondé. Il ne demeura que Deucalion, qui s'estoit sauvé dans une Arche avec sa famille, & une couple de bestes de chaque espece, qui le suivirent volontairement, tant sauvages que domestiques, sans s'entremanger ni luy faire mal. Il vogua ainsi jusqu'à ce que les eaux fussent retirées, puis il repeupla le genre humain. Mais ceux de la ville dont je parle, ajoutent à cecy une autre merveille; qu'il s'ouvrit un abîme en leur païs, qui engloutit toutes les eaux, & que Deucalion en memoire de cette avanture, y dressa un Autel, & bâtit un temple, qui est celuy dont nous parlons. On y voit encore une ouverture qui est fort petite; mais je ne sçay si elle n'a point esté autrefois plus grande. Pour preuve de ce qu'ils disent, les habitans du païs avec toute la Syrie, l'Arabie, & les peuples de delà l'Euphrate, accourent deux fois l'an à la Mer voisine, d'où ils puisent de l'eau en quantité, qu'ils viennent verser dans le Temple, où elle se perd par ce trou; & l'origine de cette ceremonie est encore atribuée à Deucalion, pour faire souvenir de cét accident. Voilà la plus ancienne opinion, touchant ce Temple, mais il y en a qui croyent qu'il a esté fondé par Semiramis, en l'honneur de sa mere Decréto, dont j'ay veu la figure en Phenicie, qui est une femme de la ceinture en haut, dont le bas finit en queuë de poisson; mais la statuë qui est en ce Temple, porte la ressemblance d'une

d'une femme toute entiere ; & cette opinion n'a point de preuve certaine. Cependant, les poiſſons & les colombes ſont ſacrées en Syrie, de ſorte qu'on n'en mange point ; ce qui vient à ce qu'on dit de Decréto & de Semiramis, dont l'une eſt demy poiſſon, & l'autre a eſté changée en colombe. Pour moy, je croy aiſément que le Temple a eſté bâty par Semiramis ; mais je ne croy pas que ce ſoit en l'honneur de ſa mere ; car il y a aſſez de gens en Egypte qui ne mangent point de poiſſon, & ſi ce n'eſt pas à cauſe d'elle. On dit encore une autre choſe, que j'ay apriſe d'une perſonne digne de foy ; que ce Temple a eſté conſacré à Rhea par Atis, qui a le premier enſeigné aux hommes ſes myſteres. Car tout ce qu'en ſçavent les Lydiens, les Phrygiens, & les Samothraces, vient de luy, qui eſtoit Lydien. Depuis que Rhea l'eut fait Eunuque, il vécut en femme, & en prit l'habit ; & en cét eſtat il courut le monde, où il divulgua ſes ceremonies & ſes myſteres. Lors qu'il fut arrivé en Syrie, & qu'il vit que les peuples de delà d'Eufrate ne le vouloient pas recevoir, il s'y arrêta, & y bâtit un Temple à la Déeſſe, comme pluſieurs choſes le témoignent. Car la ſtatuë eſt ſur un char atélé par des lions, & tient un tambour à la main, eſtant coiffée de tours, comme les Lydiens la dépeignent. Voilà ce qu'on dit, & que ſes Prêtres ne ſe châtrent pas en l'honneur de Junon, mais de Rhea, à l'imitation d'Atis, dont je rendray pourtant ailleurs une raiſon plus vray-ſemblable. Cependant, ce qu'on publie de ce Temple, qui ſe raporte aux Grecs, me plait fort, Que la Déeſſe eſt Junon, & le Temple l'ouvrage de Bacchus, fils de Semele, lors qu'il paſſa par cette contrée, en ſon voyage d'Ethiopie. Car on voit encore dans le threſor, des vêtemens étrangers, des pierres precieuſes des Indes, des dents d'Elephant ; & il y a au parvis du Temple deux Priapes d'une grandeur extraordinaire, avec cette inſcription ; *Que Bacchus les a conſacrez à Iunon ſa belle-mere.* Ces preuves-là ſuffiroient, s'il n'y en avoit encore

core de plus fortes; car les Grecs dreſſent des Priapes à Bacchus; & dans ſes ceremonies portent de petits hommes de bois, qui en ſont fort bien fournis, que l'on nomme Neuroſpaſtes; & il ſe trouve un petit homme d'airain dans ce Temple à la main droite, qui en a un tres-grand. Je parleray maintenant du Temple, de ſa ſituation, & de ſon origine. On dit que celuy qui eſt à preſent, n'eſt pas l'ancien, qui a eſté ruiné par le tems; mais que celuy-cy a eſté bâty par la Reine Stratonice, qui eſt celle comme je croy, qui fut aimée par ſon beau fils, & dont l'amour fut découvert par l'adreſſe d'un Medecin. Car ce jeune Prince eſtant tombé malade, comme ce Medecin luy vit les yeux mourans, la voix languiſſante, la couleur pâle, & le reſte des marques de cette paſſion, ſans aucun autre mal dedans ni dehors, il ſe douta de ce que c'eſtoit; & pour en découvrir la cauſe, il fit entrer toutes les Dames de la Cour dans la chambre du Prince, l'une aprés l'autre, tandis qu'il avoit la main ſur ſon cœur, & vit qu'il ne s'émeut pour pas une que Stratonice, & que le cœur commença à luy bâtre, lors qu'il la vit, avec un tremblement & une ſuëur par tout le corps. Alors il fut trouver le Roy, qui eſtoit fort en peine de la maladie de ſon fils, & luy dit qu'il ſe faloit reſoudre à le perdre, parce que ſon mal eſtoit incurable. Comme ce Prince luy eut demandé ce que c'eſtoit; c'eſt, dit-il, un crime, plutôt qu'une maladie, car il eſt amoureux de ma femme. Alors, le Roy commença à le conjurer de luy accorder cette faveur, & de n'eſtre point cauſe de ſa perte, qui cauſeroit un deuil general par tout l'Empire. Il ajoûta à cela pluſieurs choſes, pour excuſer la paſſion de ſon fils. Mais le Medecin feignant d'eſtre mécontent, de ſe voir contraint d'abandonner ſa femme, demanda au Roy ſi le jeune Prince eſtoit amoureux de la ſienne, s'il voudroit faire ce qu'il luy conſeilloit; ce que le Roy ayant aſſeuré: C'eſt d'elle, dit-il, qu'il eſt amoureux; mais je ne l'ay pas voulu declarer d'abord, que je n'euſſe découvert vôtre

vôtre sentiment. Cela eut tant de pouvoir sur l'esprit du Roy, qu'il ceda à son fils, la Reine & l'Empire, & se retira vers Babylone, où il fit bâtir une ville de son nom, sur l'Euphrate. Voilà comme le Medecin découvrit la maladie de ce jeune Prince, & la guerit. Mais avant que cette Princesse eût quité son premier mary, Junon luy apparut en songe, & luy commanda de bâtir un Temple dans la ville sacrée, la menaçant de plusieurs maux, en cas de refus. Elle negligea cét avertissement d'abord; mais estant tombée malade d'une grande maladie, elle le dit à son mary; & par son avis, fit vœu de bâtir ce Temple, aprés avoir apaisé la Déesse, par des sacrifices. Elle ne fut pas plutôt guerie, quelle partit par ordre du Roy, pour aler accomplir son vœu; avec une suite nombreuse, dont une partie estoit pour l'accompagner, & l'autre pour servir à la structure du Temple. Le Roy même envoya avec elle un jeune Seigneur qu'il aimoit extrêmement, nommé Combabe, quoy qu'il fit tout ce qu'il pût pour s'en excuser, de peur que sa jeunesse & sa beauté ne donnassent quelque prise à la médisance. Mais comme il vit que le Roy le vouloit absolument, il se retira chez luy fort triste, aprés avoir obtenu sept jours pour se preparer au départ. Il commença là à déplorer sa condition, de se voir sur le point de perdre les bonnes graces du Prince dont il estoit le favory, & peut-estre la vie, s'il venoit à estre accusé du crime qu'il aprehendoit. Dans ce desespoir, il se coupa les parties qui pouvoient donner du soupçon de luy; & les ayant fait embaumer, les porta au Prince dans un vase cacheté, & luy dit qu'il le prioit de luy garder ce thresor Jusqu'à son retour, ce que le Prince luy promit; & aprés l'avoir séélé encore de son cachet, le remit entre les mains de ceux qui avoit la garde de son cabinet. Combabe partit en-suite, & fut trois ans à son voyage. Cependant, ce qu'il avoit aprehendé, arriva; car cette jeune Princesse devint amoureuse de luy, par une longue frequentation, en l'absen-

l'absence de son mary. Ceux du païs l'attribuent à la colere de Junon, pour avoir trop tardé à executer ses commandemens, & au desir qu'eut cette Déesse de faire paroître la vertu de Combabe. Du commencement, Stratonice fit tout ce qu'elle put pour vaincre ou dissimuler son amour; mais comme elle vit que cela ne servoit qu'à l'augmenter, & que l'entretien continuel d'un jeune Seigneur si acomply, l'alumoit de plus en plus, elle resolut à la fin de se declarer. Pour le faire plus adroitement, elle fit un grand festin, afin d'avoir moins de pudeur, & de le pouvoir atribuer à gayeté. Et comme ils eurent soupé, elle entra dans l'apartement de Combabe, & luy decouvrit sa passion; il luy répondit premierement qu'il voyoit bien qu'elle le faisoit par galanterie, & pour l'éprouver, afin de se moquer aprés de luy; & lors qu'il vit qu'elle persistoit dans son dessein, il s'excusa sur la fidelité qu'il devoit à son maître. A la fin, comme elle ne recevoit aucune excuse, il luy fit voir qu'il n'estoit pas en estat de la servir, ajoûtant les raisons qui l'avoient pû obliger à se faire ce sanglant outrage. La Princesse surprise d'un accident si impreveû, quita sa poursuite, & non pas son amour; de sorte qu'elle ne pouvoit vivre sans luy, & tâchoit à divertir sa passion, dans la douceur de son entretien. Cette affection a passé depuis aux Prêtres du Temple, qui deviennent ainsi amoureux des femmes, & elles d'eux, * sans que les maris en prennent aucune jalousie, l'imputant à la divinité. Cependant, l'amour de la Reine devint si public, qu'il vint jusqu'aux oreilles du Roy, dont ce Prince indigné, rapella Combabe en diligence. Quelques-uns disent que ce fut la Princesse même qui l'acusâ de l'avoir voulu corrompre, comme Phédre fit Hippolite, voyant qu'elle n'en pouvoit venir à bout. Mais je ne puis croire, si elle l'aymoit veritablement, qu'elle se pût resoudre à le perdre. Quoy qu'il en soit, comme il se fut rendu en diligence prés du Roy, asseuré sur sa vertu, il ne fut pas plutôt arri-

* *Ils sont Eunuques.*

vé,

vé, qu'il fut arrêté prisonnier; & le Roy ayant assemblé son Conseil, l'accusa publiquement d'avoir débauché sa femme, trahy son bien-faiteur, & soüillé les mysteres des Dieux, par un adultere. Toutes les excuses qu'il eut pû alleguer, ne luy eussent servy de rien, parce que la vray-semblance faisoit contre luy, & qu'il y avoit là une infinité de faux témoins pour le condamner. Aussi ne répondit-il rien à ces accusations; mais comme il vit qu'on l'aloit envoyer au suplice, il pria le Roy de luy remetre entre les mains le dépost qu'il luy avoit donné, comme l'accusant sous main de se le vouloir aproprier. Le Prince l'ayant fait venir aussi-tôt, il rompit le cachet, & fit voir les pieces justificatives de son innocence. Alors le Roy tout confus, courut l'embrasser, & se plaignit à luy du crime qu'il avoit commis contre soy-même. Mais pour le consoler du mal qu'il luy avoit fait, il envoya sur le champ tous ses accusateurs au suplice; & ils receurent la mort, sur le point qu'ils atandoient la recompense. En-suite, il combla ce jeune Seigneur de nouvéles faveurs, & voulut qu'il n'y eût rien de secret pour luy, & qu'il pût entrer à toute heure où estoit le Roy. Aprés, il le renvoya à sa priere, travailler à l'acompliſſement de l'ouvrage qui estoit demeuré imparfait; & pour recompense de sa vertu, luy fit dresser une statuë d'airain dans ce même Temple, en habit d'homme, avec un visage de femme, faite de la main du meilleur Maître de ce tems-là. * On dit que plusieurs de ses amis, par complaisance ou inspiration, se firent Eunuques à son exemple, & alerent passer là avec luy, le reste de leurs jours, pour le consoler. Cette coûtume se conserve encore parmy les Prêtres de ce Temple, mais ils n'ont plus ni d'autre habit, ni d'autres occupations que celles des femmes, & cela par une rencontre malheureuse qui arriva encore à Combabe. Car on dit qu'une jeune étrangere estant devenuë amoureuse de luy, se tua de desespoir, aprés qu'elle eût apris ce qu'il estoit, de sorte que touché

* *Hermotélès le Rhodien.*

vraye-

vrayement de ce malheur, il ne s'habilla plus depuis qu'en femme, afin que perſonne à l'avenir n'y fût trompé. Voila l'hiſtoire de Combabe. Je parleray tantôt plus particulierement de ces Prêtres, je diray leurs coûtumes & leurs ceremonies; mais je veus avant cela vous décrire le Temple & ſa ſituation. Il eſt bâty au milieu de la ville ſur une coline, & ceint de deux murs, dont l'un eſt fort ancien & l'autre tout nouveau. Il y a un parvis de cent toiſes, où ſont ces priapes dont j'ay parlé, qui ont trois cents braſſes de haut. Nonobſtant tout cela, il y a un homme qui y monte deux fois par an, & y demeure perché l'eſpace de ſept jours. La plûpart croyent qu'il converſe là haut avec les Dieux, qui entendent de plus prés ſes prieres, & qu'il leur demande l'abondance & la fertilité du païs. Mais les autres croyent que c'eſt en memoire du déluge, où les hommes ſe ſauverent au plus haut ſommet des arbres & des rochers. Toutefois, je croy plutôt que c'eſt en l'honneur de Bacchus, parce que les priapes qu'on luy dreſſe, ont acoûtumé d'avoir un homme de bois au haut bout, dont je ne diray pas la raiſon. * Or ces gens-cy y montent de cette ſorte; Ils ſe lient à travers le corps avec la ſtatuë; & appuyans le bout du pié ſur les endroits qui débordent, ſe guindent en haut, levans la corde où ils ſont atachez, à meſure qu'ils montent, comme font ceux qui grimpent ſur les palmiers en Egypte & en Arabie. Lors qu'ils ſont au haut, ils jétent en bas une corde qu'ils ont porté avec eux; par le moyen de laquelle ils tirent à eux du bois pour ſe huter, & le reſte de leurs commoditez. Ceux qui entrent, leur donnent quelque piece d'or, d'argent, ou de cuivre; & diſent leur nom à un homme qui eſt en bas, qui en avertit celuy qui eſt en haut, lequel prie auſſi-tôt pour eux, en ſonnant une clochéte qui fait grand bruit. On dit qu'il paſſe là les nuits entieres ſans dormir; & que ſi-tôt qu'il veut ſommeiller, il y a un Scorpion qui le réveille, ce que je ne ſçay point; mais cela fait partie de ces myſteres; Et veritablement, la crainte qu'il a de tomber,

* *Ou, parce qu'il ne la ſçait pas, ou parce qu'elle eſt myſterieuſe.*

ber; pourroit toute seule luy dérober le sommeil. Le Temple est tourné vers l'Orient, & ressemble à ceux d'Ionie; il est élevé hors de terre de la hauteur de deux toises, & l'on y monte par de petits dégrez de pierres; aprés quoy l'on trouve un grand portique, d'une structure admirable. Les portes du Temple sont d'or, aussi bien que la couverture, sans parler du dedans qui brille par tout de même métal. On y sent une odeur telle qu'on dit qu'il y a en l'Arabie heureuse, qui dure fort long-tems, & se fait sentir de fort loin; de sorte qu'on s'en souvient toute sa vie. Le Temple est distingué en deux parties, dont l'une est comme le sanctuaire, où l'on monte par quelques degrez; mais il n'est permis qu'aux Prêtres d'y entrer, & seulement aux principaux, encore qu'il soit tout ouvert. Au dedans sont des statuës d'or de Jupiter & de Junon, toutes deux assises; mais l'une portée sur des bœufs, & l'autre sur des lions. Ils apellent Jupiter d'un autre nom, quoy que sa statuë soit toute semblable aux autres du même Dieu. Mais celle de Junon a quelque chose de plusieurs autres Déesses; * car elle tient un sceptre en une main; & en l'autre une quenouille; elle a la tête couronnée de rayons, elle est coëfée de tours, & ceinte d'une écharpe, comme la Venus celeste. Elle est ornée d'or & de pierreries de diverses couleurs, † qu'on aporte de toutes parts, tant d'Egypte & d'Ethiopie, que d'Armenie, Medie, Babilone, & des Indes mêmes: Mais ce qui est de plus merveilleux, c'est une pierre precieuse qu'elle a sur la tête, qui jéte tant de clarté, que tout le Temple en est éclairé la nuit; c'est pourquoy on luy a donné le nom de lampe; mais de jour elle n'a presque point de lumiere, & paroît seulement comme de feu. Cette statuë a une autre merveille; c'est que de quelque côté qu'on la considere, il semble toûjours qu'elle vous regarde. Entre cette figure & celle de Jupiter, il y en a une autre de même métal, qui n'a point de nom; ‡ aussi ne ressemble-t-elle

* *Minerve, Venus, la Lune, Rhéa, Diane, Nemesis, les Parques.*

† *Sardonix, Hyacinthes, Emeraudes, &c.*

‡ *On, ni de forme particuliere, mais porte l'image des autres Dieux.*

elle à aucune ſtatuë des Dieux, & l'on ſe contente de la nommer, la ſtatuë. Les uns diſent que c'eſt Bacchus, les autres Deucalion ou Semiramis, à cauſe qu'elle a une colombe d'or ſur la tête. * C'eſt elle qu'on porte deus fois l'an vers la Mer, lors qu'on va puiſer l'eau dont j'ay parlé. A la main gauche du Temple, il y a une niche pour la ſtatuë du Soleil; mais elle n'y eſt point. Car ces peuples ne font point de repreſentation du Soleil ni de la Lune, parce qu'ils diſent que ce ſont des Dieux viſibles, au lieu que les autres ne ſe voyent point; c'eſt pourquoy on en garde l'image. En ſuite eſt la ſtatuë d'Apollon, puis d'Atlas, Mercure & Lucine; mais Apollon eſt peint barbu, & en un âge parfait, & non pas en jeune homme, comme de coûtume, parce quils diſent que c'eſt une imperfection. Sa ſtatuë a encore cela de particulier, qu'elle eſt habillée, au lieu que les autres ſtatuës de ce Dieu ne le ſont point. J'en pourrois conter pluſieurs autres particularitez; mais je me contenteray de remarquer la principale, qui eſt l'Oracle, qu'Apollon rend luy-même; au lieu qu'ailleurs ce ſont ſes Prêtres. Quand il veut prédire, il s'ébranle. Alors ſes Prêtres le prennent ſur leurs épaules; & s'ils ne le font, il ſe meut de luy-même, & ſuë. Lors qu'ils le tiennent, il les conduit où il veut, & les guide comme un cocher fait ſes chevaux, tournant deçà & delà, & paſſant de l'un à l'autre; tant que le ſouverain Prêtre l'interroge de ce qu'il veut ſçavoir. Si la choſe luy déplait, il recule; ſi-non, il s'avance, & je l'ay veu une fois s'élever & marcher par l'air. Voilà comme ils devinent ſa volonté; & ils ne font rien en public ni en particulier, ſans l'avoir conſulté auparavant. Il predit le changement des tems & des ſaiſons, & la mort même; juſques là que cette ſtatuë ſans nom, que l'on porte vers la Mer; ne ſe remuë que par ſon ordre. Voilà comme le Temple eſt fait par dedans. Dehors il y a un grand Autel d'airain, avec pluſieurs ſtatuës, tant de Rois que de Sacrificateurs,

* Ou, au haut.

teurs, dont je diray les principales. C'elle de Semiramis eſt à main gauche, étendant la main, & montrant le Temple; & voicy la raiſon qu'on en dit. Comme elle eut commandé un jour qu'on n'adorât qu'elle par tout ſon Empire, elle tomba dans de grandes calamitez; qui l'ayans faite devenir ſage, elle ordonna qu'on adoreroit deſormais Junon au lieu d'elle; c'eſt pourquoy elle fait ſigne de la main que c'eſt elle qu'il faut adorer. J'y ay veu auſſi les ſtatuës d'Heleine, d'Hécube, & d'Andromaque; celles de Pâris, d'Hector, d'Achille, de Nirée, de Progné & de Philomele; celles-cy en l'eſtat quelles eſtoient avant que d'eſtre changées; & Tétée peint en oiſeau. Il y en a encore une autre de Semiramis, celle de Combabe dont j'ay parlé, une de Stratonice, qui eſt fort belle; & une d'Alexandre, peint au naturel, avec Sardanapale tout auprés; mais en autre figure & en habit. Au parvis du Temple ſont pluſieurs beſtes ſauvages & domeſtiques, * qui vivent enſemble ſans ſe faire mal, ni à perſonne; ce qu'on impute à la divinité, à laquelle elles ſont conſacrées. Il y a pluſieurs Prêtres, dont les uns ſont employez à égorger les victimes, † les autres à faire des effuſions; ceux-cy à porter le feu, ceux-là à ſervir à l'Autel. Il y en avoit de mon tems plus de trois cens, ſeulement occupez aux ſacrifices. Ils ſont tout habillez de blanc, & portent un chapeau ſur la tête; mais le ſouverain Pontife eſt vétu de pourpre, avec une Tiare d'or, & s'élit tous les ans. Il y a une autre multitude de gens qui ſervent aux Ceremonies, comme joüeurs de flutes & de chalumeaux, & Prêtres châtrez; ſans parler des femmes épriſes de fureur prophetique. On ſacrifie deux fois le jour, & chacun ſe trouve au ſacrifice; mais l'on ne dit mot à ceux de Jupiter, au lieu qu'on celebre ceux de Junon avec force chanſons, au ſon des flûtes & des cymbales, ſans qu'on ſçache la raiſon de cette diverſité. Il y a un étang fort poiſſonneux prés du Temple, où il y a de grands poiſſons qui ont chacun leur nom,

* *Chevaux, bœufs, lions, ours, aigles.*

† *Ou, porter.*

& qui viennent quand on les apelle. J'en ay veu un plusieurs fois qui avoit sur l'aileron de l'épine du dos, un petit ouvrage d'or qu'on y avoit apliqué. On dit, mais je ne l'ay pas éprouvé, que cét étang a deus cens brasses de profondeur, mais il y a un Autel de pierre au milieu, qu'on diroit qui se remuë, & plusieurs le croyent; mais je pense qu'il est porté sur de colomnes, qui sont au fonds de l'eau. Cét Autel est toûjours couronné & encensé par des personnes qui y abordent à toute heure à la nage, pour faire leurs devotions. On y fait aussi de grandes festes, qu'on apelle les descentes du Lac, où l'on porte tous les Dieux, & Junon toute la premiere; de peur que Jupiter n'envisage devant elle les poissons: car on tient que cela les feroit tous mourir. Elle le devance donc, & le prie de se retirer; ce qu'il fait à la fin, aprés quelque contestation. Les plus grandes ceremonies se font à la Mer, dont je ne diray rien, parce que je ne m'y suis pas trouvé; mais ceux qui y vont, en raportent chacun un vase plein d'eau, qui se doit ouvrir par l'un des Prêtres Eunuques, qui demeure sur le bord du Lac, & qui rompt le cachet pour de l'argent; ce qui luy est de grand revenu. Au retour, on épanche l'eau dans le Temple à l'honneur du Dieu; & aprés avoir sacrifié, on se retire. La plus grande feste que j'y aye veuë, est au commencement du Printems, & s'apelle la Torche, ou le bûcher. On coupe pour cela des grands arbres, que l'on plante à l'entrée du Temple; & l'on y pend des brebis & des chevres, & autres animaux tout vifs, avec des habits, & des ouvrages d'or & d'argent; puis on y met le feu, aprés avoir promené les Dieux à l'entour. Plusieurs acourent à cette feste, tant de la Syrie que des Provinces voisines, & chacun y aporte ses Dieux. On s'assemble à certains jours dans le Temple, où sont plusieurs de ces Eunuques dont j'ay parlé, & d'autres qui sont employez au service divin, qui se donnent le fouët les uns aux autres sur les épau-

épaules, aprés s'eſtre tirez du ſang des coudes. Cependant, on jouë du tambour & de la flûte, & l'on chante des Hymnes & des Cantiques, qui ſont inſpirez ſur le champ : mais cela ſe fait hors du Temple, & ceux qui le font, n'y peuvent entrer. Quelques-uns entrent alors en fureur ; & aprés avoir jété de grands cris, tirent leurs couteaux & ſe coûpent les parties naturéles, puis courent tout nuds par la ville, les tenans en leur main, & les jétent dans une maiſon, d'où l'on eſt obligé de leur fournir des habits de femmes. Quand ces Eunuques ſont morts, on ne les porte pas au bûcher comme les autres, mais leurs compagnons les chargent ſur leurs épaules, & les tranſportent hors de la ville, où ils les couvrent de pierres, puis ſe retirent ; mais ils n'oſeroient entrer de ſept jours au Temple, encore faut-il qu'ils ſe purifient auparavant. Lors qu'ils ont veu un corps mort, ils n'oſeroient auſſi y entrer que le lendemain : mais les parens du mort n'y peuvent âler durant trente jours, & ſeulement aprés s'eſtre raſé la tête. Les beſtes qu'on immole ſont des taureaux, * des vaches, des brebis, & des chévres : mais on n'y ſacrifie jamais de pourceau, quoy que quelques-uns croyent que ce n'eſt pas par abomination, mais par reſpect ; & que c'eſt pour cela auſſi qu'ils n'en mangent point. De tous les oiſeaux, le pigeon leur eſt le plus ſaint, & ils ne l'oſeroient ſeulement toucher ; Que s'ils le font par hazard, ils ſont pollus le reſte du jour ; c'eſt pourquoy les pigeons demeurent dans leurs maiſons ſans crainte, & mangent devant tout le monde. Ceux qui arrivent la premiere fois à cette feſte, ſe font raſer la tête & les ſourcis ; & aprés avoir ſacrifié une brebis, l'aprétent & la mangent ; puis étendans la peau ils s'agenouillent deſſus, & ſe coëffans des piez & de la tête, prient les Dieux, en cét eſtat, d'avoir agreable le ſacrifice, à la charge de leur en faire un autre plus grand. Aprés, ils ſe couronnent d'une guirlande, & en font autant à tous ceux qu'ils rencontrent ; mais depuis

* Ou bœufs.

qu'ils ſont ſortis de leur païs, juſqu'à leur retour, ils ne ſe lavent ni ne ſe deſalterent qu'avec de l'eau fraîche, & ne ſe couchent que ſur terre. Lors qu'ils arrivent dans la ville * où eſt le Temple, ils ſe logent chez un homme de leur païs, que chaque ville y entretient pour ce ſujet, & qu'on nomme le Monſtrueux, parce qu'il enſeigne tout ce qu'il faut faire. On ne ſacrifie pas dans le Temple; mais aprés avoir amené ſa victime à l'Autel, & fait ſes effuſions, on la ramene chez ſoy, où l'on fait ſes prieres & ſon ſacrifice. Il y en a encore d'une autre ſorte, que l'on fait en cette façon. On couronne ſa victime, puis on la lâche à la porte du Temple, d'où elle ſe precipite en bas du roc ſur lequel il eſt bâty, & ſe rompt le cou. Quelques-uns en font autant à leurs enfans, horſmis qu'ils les enferment auparavant dans un ſac, puis les jétent en bas, leur reprochant que ce ne ſont pas des hommes, mais des beſtes. Ils ſe brûlent tous, les uns au poignet, les autres au cou; c'eſt pourquoy tous les Aſſyriens ont des marques de brulure. Ils pratiquent une autre coûtume, qui eſt de laiſſer croître les cheveux aux enfans, juſqu'à ce qu'ils ſoient grands, puis de les coûper dans le Temple, & de les conſacrer à Dieu dans un vaſe d'or ou d'argent, aprés avoir écrit leur nom deſſus. J'en ay fait autant quand j'eſtois jeune; & ma chevelure eſt encore au Temple dans un vaſe; mais les jeunes gens conſacrent auſſi les premices de leur barbe. Il n'y a que les Trézeniens de tous les Grecs, qui imitent cette coûtume; car les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe ne ſe marient point, qu'ils n'ayent coupé leurs cheveux, à l'honneur d'Hippolite.

* *Hierapolis.*

LA LOUANGE DE DEMOSTHE'NE.

*Ce Panegyrique eſt d'une façon toute particuliere ; car outre qu'il ſe fait comme en paſſant, il finit par un Dialogue d'*Archias *&* *d'*Antipater, *& non pas de ceux qui ont parlé d'abord.*

COMME je me promenois à Athénes ſous le Portique, un peu avant midy, je trouvay en ſortant à main gauche, Terſagore, dont le nom peut-eſtre ne vous eſt pas inconnu ; C'eſt un petit homme robuſte, aſſez blanc, qui a le nez aquilin. Je luy criay d'abord, d'où vient le Poëte Terſagore ; & où va-t-il ? Je viens, dit-il, de chez moy, pour me promener icy ; car je me ſuis levé la nuit, & ay travaillé tout le matin, pour faire quelque choſe à l'honneur d'Homere, dont on celebre aujourd'huy la naiſſance ; & ſi tu és de loiſir, je te montreray ce que j'ay fait, car je l'ay aporté avec moy. Je n'ay rien à faire, luy dis-je ; & j'entendray volontiers de ta bouche les loüanges d'Homere, comme autant de remercimens des avantages que tu as tirez de ſa Poëſie. Pour moy, dit-il, je ſuis plutôt venu pour luy faire des prieres, que des actions de graces : Et en diſant cela, il me montra ſon image qui eſt peinte comme tu ſçais, avec de grands cheveux, à la main droite du Temple des Ptolomées. Pleût à Dieu, luy dis-je, que les vœux y ſerviſſent de quelque choſe ; car il y a long-tems que j'aurois fait le Panegyrique de Demoſthéne. Mais il me ſemble que tu fais comme celuy qui ayant vaincu à la courſe, & nétoyé la pouſſiere de ſes piez, vouloit entretenir un Athléte qui eſtoit preſt d'entrer à la lûte ; mais l'autre luy répondit, qu'il ne cauſeroit pas tant, s'il eſtoit encore au

commencement de la carriere. Ainſi ayant remporté la victoire, tu te ſoucies peu de ceux qui veulent tenter la fortune du combat. Comme ſi c'eſtoit une choſe ſi difficile, me dit-il, que de louër Demoſthéne. Eſt-ce, luy repartis-je, que tu fais plus de cas d'Homére que de luy; & que tu te glorifies d'avoir achevé le Panegyrique de l'un, & crois qu'il y a peu d'afaire à celuy de l'autre? Je ne voudrois pas, reprit-il, faire naître quelque different entre ces Heros; mais il eſt vray que j'ay plus d'inclination pour le premier. Ne te ſemble-t-il pas, luy dis-je, que j'ay le même ſentiment pour Demoſthéne, que tu as pour ton Homére? Tu és peut-eſtre de ceux qui croyent que la Proſe n'eſt rien, à comparaiſon des Vers, & qui nous mépriſent comme les Cavaliers font les gens de pié. Dieu me garde, dit-il, d'eſtre fou juſqu'à ce point, quoy qu'il faille de la fureur pour la Poëſie. Il en faut auſſi pour la Proſe, luy repartis-je; & l'Orateur ne peut rien faire de grand ni de ſublime, ſans quelque eſpece d'enthouſiaſme. Je me plais quelquefois, dit-il, de comparer les plus beaux endroits d'Homére, avec ceux des principaux Orateurs, & particulierement de Demoſthéne, comme l'invective d'Achille contre Agamemnon, avec celle de ce grand homme contre Philippe, à qui il reproche preſque les mêmes vices. *C'eſt un bon augure*, dit l'un, *de combatre pour ſon païs*. Et l'autre; *Il faut que les gens de bien qui entrent dans le maniement des affaires publiques, n'ayent que de belles eſperances*. En un autre endroit, *Quels ſoûpirs ne pouſſeroient point ces Grands hommes qui ſe ſont immolez pour la gloire & pour la liberté de leur païs?* Ce qui ſe raporte à ce que dit Homere; *Que le vieux Pelée jéteroit de grandes clameurs, s'il avoit apris ces choſes*. Je compare auſſi *le torrent de Python*, avec *les tempêtes d'Ulyſſe*; Et, *Si nous eſtions exemts de mort & de vieilleſſe*, Avec ces mots? *La mort eſt commune à tous les hommes; & les Palais des Rois ne ſont pas plus exemts*

de ſes

de ſes coups, que les Cabanes des Bergers. Enfin, leur eſprit s'eſt rencontré en mile endroits, où l-on voit la même vigueur, les mêmes mouvemens, les mêmes figures, les mêmes tranſitions, les mêmes comparaiſons, & les mêmes penſées, exprimées avec la même facilité. Mais il me ſemble que Demoſthéne a repris plus delicatement la môleſſe des Aténiens, que s'il les eût apellez femmes, à l'exemple d'Homére, & qu'il repreſente plus fortement les choſes que luy, qui fait tenir de grands diſcours à ſes Heros, dans la chaleur du combat. Les nombres mêmes & les cadances de cét Orateur chatouillent autant mon oreille, que celles du Poëte; comme celuy-cy ne remplit pas moins les figures de l'Oraiſon, que l'Orateur même. Car les graces de l'Art ſe trouvent ſouvent jointes dans ſes ouvrages à celles de la Nature. Je ne mépriſe donc pas ton talent, quoy que je croye que la louange d'Homere ſoit beancoup plus difficile que celle de Demoſthene. Car on ne ſçait ni ce qu'il eſtoit, ni ce qu'il faiſoit, ni ſon päys, ni ſa race, ni le tems auquel il a vécu. Autrement, il n'y auroit pas tant de diſpute, qu'il y en a ſur ce ſujet. Et l-on ne douteroit pas ſi Colofone eſt ſa patrie; ou Chio, ou Smyrne, ou Cumes, ou Tébes, * ou cent autres villes: Ni ſi ſon Pere eſt Méon, le fleuve de Lydie, ou quelque homme de ce nom; & ſa Mere Ménalopis, ou quelque Nymfe d'entre les Dryades; & s'il a vécu du tems des Heros, ou depuis. Car on ne ſçait pas même s'il n'eſt point plus ancien qu'Héſiode, ſous le nom de Méléſigéne, & s'il eſtoit pôvre & aveugle, ainſi qu'on le crie. Comme on ne peut donc pas faire fondement ſur des choſes incertaines, il faut renfermer toutes ſes louanges dans celles de la Poëſie, au lieu que tout eſt illuſtre en Demoſthene; & qu'il ne coûte rien à aprêter des viandes qui ſont exquiſes, parce qu'elles ſont bonnes; même ſans aprêt. Premierement, il eſtoit d'Aténes qui eſt ſi celebre pour les Létres & pour l'Eloquence, & comme le rempart de toute

* *Thébes d'Egypte.*

la Grece. Que ſi c'eſtoit la patrie de mon Heros, je pourrois parler des Dieux à qui elle doit ſon origine; de leurs amours, de leurs jugemens, de leur habitation, de leurs preſens, de leurs myſteres; Je dirois ſes Loix, ſes Arreſts, ſes Aſſemblées, ſes Colonies, ſes Victoires, & ſes Trofées, qui ſont ſi grands & en ſi grand nombre, tant ſur mer que ſur terre; qu'il faudroit plus d'un Demoſthene pour les pouvoir dignement décrire, & qu'ils fourniroient tout ſeuls la matiere d'un Panegyrique. Car on peut joindre aux louanges d'un Heros, celles de ſa Patrie; Iſocrate même a inſeré les louanges de Theſée, parmy celles d'Helene, à cauſe qu'il fait à la gloire d'une Dame, d'avoir d'illuſtres Galans: & les Poëtes ſont encore plus libres. Mais tu craindrois peut-eſtre d'avoir trop de matiere, & de faire comme on dit, le portail plus grand que l'édifice. Laiſſant donc là Aténes, venons à la dignité de ſon Pere, qui eſt, comme dit Pindare, un fondement d'or pour la louange du fils: Il eſtoit Amiral, & l'on ſçait que dans ſon päys il n'y avoit point de plus belle charge. Que s'il a laiſſé ſon fils orfelin, cela n'a ſervy qu'à faire éclater davantage la gloire de nôtre Orateur. On ne ſçait rien de l'éducation ni des exercices d'Homere: & pour le loüer on ne peut pas ſe ſervir du laurier d'Héſiode, qui inſpiroit la Poëſie aux Bergers de la contrée: Mais pour toy, tu as dans les louanges de Demoſthene, Calliſtrate, Iſocrate, Iſée, Alcidamas, Eubulide. Tu peus ajoûter qu'encore qu'il y eût mile ſujets de débauche dans Aténes, capables de corrompre juſqu'aux enfans de famille, qui ſont ſous la diſcipline de leurs Peres: tout cela ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit de Demoſthene, non-obſtant la negligence de ceux qui avoient ſoin de ſa conduite, & la fragilité de la jeuneſſe. Mais l'amour de l'honneur & de la vertu le tranſporta de la maiſon de Fryné, à l'école de Platon, d'Ariſtote, de Teofraſte, & de Xenocrate. Tu pourras dire là deſſus, qu'il y a deux ſortes d'amour; l'un brutal, & veritablement naî de la mer,

puis

puis qu'il eſt comme elle impetueux, & ſujet aux tempêtes & aux orages; l'autre celeſte, qui nous âtire à ſoy par une douce violence, comme par la chaîne d'or de Jupiter, & nous aproche de ſon thrône. C'eſt cét amour qui luy aplanit toutes les difficultez qui eſtoient ſur ſon paſſage; Qui luy fit razer la moitié de la tête; Qui luy rendit facile la grôte, le miroüer, & l'épée: Qui luy fit vaincre les defauts de ſa langue, de ſa prononciation, de ſa memoire: mépriſer les bruits du peuple, & paſſer les nuits & les jours entiers à l'étude. Il ne ſe faut donc pas étonner ſi ſon éloquence nous étonne, tant par la multitude des penſées, & la force de l'expreſſion, que pour ce qui concerne les paſſions & les mouvemens. Il a par tout de la force, de la grandeur, de la ſageſſe, & de la varieté. Enfin, il eſt le ſeul des Orateurs, comme dit Leoſthene, dont le diſcours eſt animé. Car on ne luy peut reprocher, comme à Eſchyle, qu'il travailloit aprés avoir bû, afin d'avoir plus de feu: veu qu'il ne bûvoit que de l'eau. De là vient la raillerie de Demadés, que les autres Orateurs haranguoient à l'eau: mais que Demoſthene y compoſoit: * Et Pytheas diſoit que ſes harangues ſentoient l'huile, à cauſe de la peine qu'il y prenoit. Voilà ce que nous avons de commun, dit-il, dans les louanges d'Homere & de Demoſthene: mais venons à ce que celuy-cy a de particulier, ſa douceur, ſon humanité, ſa vigilance, ſa vigueur à entreprendre & à executer. Comme il vouloit continüer, je l'interrompis, & lui dis qu'il avoit envie de me noyer, & non pas de me deſalterer. Oüi, dit-il, ſi je venois à parler de ſes grandes & immortéles actions, de ſa magnificence dans les feſtins publics & dans les ſpectacles, des dépenſes qu'il a faites pour armer des Galeres, pour fortifier la ville d'Aténes, pour délivrer les captifs, pour marier les pôvres filles. Quand je conſidere toutes ces choſes, avec le reſte de ſon Gouvernement; ſes Loix, ſes Decrets, ſes Ambaſſades, ſes Harangues; Je dis en moy-même, Comment

* *Horologe d'eau.*

ment un homme peut-il aprehender de manquer de matiere, dans les louanges de Demosthene? car à te voir faire des vœus & des souhaits, il sembloit que tu en fusses en peine. Mais tu devrois plutôt aprehender d'en estre acablé, & de ne pouvoir contempler tant de lumiere. Car il m'est arrivé la même chose dans les louanges du Prince des Poëtes; & je faillis à tout quiter, pour ne les pouvoir bien comprendre. Mais pour ne point passer pour un faux aiglon dans la Poësie, j'y acoûtumay peu à peu mes regards. Toutefois, ton travail, comme je dis, me semble plus aisé que le mien. Car toute la louange d'Homere est renfermée dans sa Poësie, parce qu'on ne sçait rien du reste, que ce qu'on en conjecture par là; mais celle de Demosthene est comme un parterre de fleurs, où l'œil ne sçait que choisir; ou comme ces festins de voluptueux, où l-on trouve dequoy contenter tous les sens. Ainsi, l-on ne sçait sur quoy arrêter sa veüe, lors qu'on vient à considerer, ou sa Nature, ou son art, ou son esprit, ou son éloquence, ou sa conduite, ou sa resolution; ou le mépris qu'il a fait des richesses, ou sa foy, ou sa justice, ou son humanité, ou sa prudence, ou le nombre innombrable de ses belles actions; Eubœe, Megare, Béocie, Chio, Rhodes, l'Hellespont, Bisance, qui nous font écrier avec Pindare, *Que chanteray-je le premier, ou Ismene, ou le javelot doré, ou les soldats engendrez des dents du serpent,* * *ou Thebes aux sept portes, ou la force d'Hercule l'indomptable, ou les divers honneurs de Bacchus, ou le mariage de la belle Harmonie.* Ainsi, l-on ne sçait que louer, ou ses paroles, ou ses actions, ou sa vie, ou sa mort, ou son éloquence, ou sa doctrine; mais pour ne se point tromper, il les faut prendre separement, & s'exercer sur l'une de ces choses, comme s'il n'y en avoit point d'autres. Si l-on parle de son Eloquence, on la métra en parallele, avec celle de Periclés, qui a esté comparée à des foudres & à des tonnerres, & qui laissoit un éguillon dans l'esprit; mais la nôtre a cét avantage, qu'elle a

* Ou, Medie à la quenouille dorée.

le a soûfert l'effort des tems, & le jugement de la posterité; au lieu que celle de Periclés est morte avec luy. Mais je te laisse cela à traiter, si tu prens ce sujet; Que si tu te proposes de loüer ses vertus ou ses actions, tu en pourras prendre une, ou bien deux ou trois, si tu veus t'étendre davantage; car elles te fourniront une assez ample matiere pour un Panegyrique. C'est ainsi qu'Homere se contente de loüer quelquefois une partie de son Heros, comme la tête, les piez ou la chevelure, les armes mêmes, ou les ornemens; & les Poëtes ne feignent point de celebrer les dars d'Apollon & l'Egide de Jupiter. Demosthene donc te pardonneroit aisément, quand tu n'entreprendrois de loüer qu'une de ses vertus, puis qu'il auroit bien de la peine luy-même à les loüer toutes ensemble. Comme Therſagore faisoit ce discours avec beaucoup de vehemence; Je croy, luy dis-je, que tu veus faire voir que tu n'és pas seulement grand Poëte, mais grand Orateur. Je l'ay fait, dit-il, afin que n'estant plus en peine de traiter ton sujet, tu m'écoutes plus âtantivement. Tu n'as rien fait pour moy, luy dis-je, & Dieu veuille seulement que tu n'ayes fait tout le contraire, comme ces Medecins ignorans qui traitent un mal pour un autre. Car tu as donné des régles pour un aprentif, & il y a long-tems que je sçay toutes ces choses. Il en est, dit-il, comme du grand chemin, qui est toûjours le meilleur, & il faut imiter ce conducteur de chariots, rival de la gloire de Platon & de ses disciples; qui pour montrer son adresse, fit plusieurs tours sur une même ligne, à l'entour de l'Academie, sans qu'il parût que la trace d'un chariot. Je suis de sentiment tout contraire, luy dis-je, car je fais tout ce que je puis, pour m'éloigner du chemin bâtu, & pour quiter la route des autres, ce qui est assez difficile, quand on court dans une même carriere. Il faut faire, dit-il, comme ce Peintre, à qui l'on avoit commandé de faire un cheval qui se veautrât dans la poussiere. Car comme il y travailloit, celuy qui l'avoit commandé

estant

eſtant arrivé, & ſe métant en colere de ce qu'il faiſoit un cheval courant, qui élevoit une grande pouſſiere ſous ſes piez; il ne fit que renverſer le tableau, & luy demanda ſi ce n'eſtoit pas comme cela qu'il le vouloit. Tu és plaiſant, luy dis-je, de croire que je n'aye eſſayé encore qu'un chemin; tu dois plutôt craindre que je n'aye tenté toutes les voyes, & que je ne ſois contraint à la fin de faire comme Protée; qui s'eſtant changé en mile formes, reprit la ſienne, parce qu'il n'y en avoit plus d'autre. Du moins, dit-il, tu fais autant de tours que luy, pour t'empécher de tomber dans mon ſentiment. Nullement, luy dis-je, j'aime mieux laiſſer tout là, pour t'entendre. Car peut-eſtre qu'eſtant défait de ce qui te met en peine, tu commenceras à ſonger à moy. Aprés nous eſtre donc aſſis ſur les ſieges les plus proches, il me leut ſon Poëme, que je trouvay fort beau; mais comme il eſtoit au milieu, il ferma tout à coup le livre, & me dit qu'il me vouloit payer de ma vacation, comme on fait le peuple à Aténes, lors qu'il vaque au jugement des procés, & aux affaires publiques. Car j'ay recouvré avec grand ſoin, dit-il, les memoires des Rois de Macedoine, où ſont entr'autres choſes les geſtes d'Antipater, avec quelques particularitez touchant Demoſthene, que tu ſeras bien aiſe d'entendre. Pour recompenſe, luy dis-je, je te donneray une favorable audience pour oüir le reſte de ton Poëme; mais aprés cela je ne te quiteray point, que tu ne m'ayes fait voir la piece que tu me promets. Et veritablement, je puis dire que tu m'as traité ſplendidement à la naiſſance d'Homere, & que tu as celebré même en quelque ſorte celle de Domeſthene. * Comme il eut achevé de lire, nous ne tardâmes qu'autant qu'il faloit pour le loüer; puis il me mena chez luy, où aprés avoir eſté aſſez long-tems à chercher parmy ſes livres, en fin il m'aporta ces memoires; & ſi vous voulez, je vous diray ce qui y eſtoit, ſans y rien changer. Car ce n'eſt pas moins d'honneur à Eſculape, lors qu'on recite à ſa feſte des

* *Ou, que tu en veus faire de même de, &c.*

vers

vers de Sofocle, ou de quelqu'autre des anciens Poëtes, quand il n'y a rien de nouveau, que si l-on en faisoit exprés; & l-on commence déja à ne plus joüer de nouvéles Comedies ou Tragedies, aux festes de Bacchus; mais on se contente des anciennes, qui ne sont pas moins agréables, lors qu'elles sont bien representées. Voicy donc l'endroit du livre qui concerne Demosthene; & il est conceu en forme de Dialogue. Comme on eut raporté à Antipater qui gouvernoit les affaires de la Macedoine, qu'Archias qu'il avoit envoyé pour se saisir des bânis, estoit arrivé, il le fit entrer aussi-tôt: car il l'âtandoit avec impatience, & luy avoit donné ordre d'amener Demosthene, sans luy faire aucun déplaisir. Le livre vous dira le reste.

ARCHIAS. Les Dieux te gardent, Antipater.

ANTIPATER. Les Dieux me gardent, si tu as amené Demosthene.

ARCHIAS. Je l'ay amené autant qu'il a esté en mon pouvoir. Car voilà son urne.

ANTIPATER. Qu'ay-je à faire de ses os, & de ses cendres?

ARCHIAS. Il a esté impossible de l'amener vif, quelque promesse que je luy aye pû faire; & il eût esté plus aisé de forcer les murs de Bisance, que de le corrompre.

ANTIPATER. Si quelque Aténien faisoit plus de cas de moy que de sa Patrie, je luy donnerois de l'argent, & non pas mon amitié. Mais lors qu'il me häyt pour son päys, il m'est en grande veneration; & une ville me semble heureuse, qui a un tel Citoyen. Pour les traîtres, aprés m'en estre servy, je tâche de m'en défaire; mais je voudrois avoir auprés de moy un Ministre aussi incorruptible que celuy-là, & j'en ferois plus de cas que de toutes les troupes étrangeres. Car je prefere les charmes de la persuasion à l'effort des armes.

ARCHIAS. Cependant, je suis en peine de ceux qu'on a envoyez d'Aténes avec Diopithe.

ANTI-

ANTIPATER. Quoy! tu aprehendes maintenant les forces des Aténiens? Pour moy, je me moque du Pirée & de ſes Galeres. Quel mal peuvent faire des gens qui paſſent toute leur vie dans les jeux & dans la débauche? Sans Demoſthene j'euſſe pris Aténes plus facilement, qu'on n'a fait Thebes ou la Theſſalie; mais il ſe trouvoit par tout, pour rompre mes deſſeins; ou les traverſer. Nous ne l'avons j'amais pû ſurprendre par aucune entrepriſe, ni ſecréte ni publique. C'eſtoit le rempart de toute la Grece. Combien nous a-t-il conteſté Amfipolis, Olynthe, la Focide, le Pyle, l'Helleſpont, la Querſonéſe. Il eſtoit continuélement à animer ſes Citoyens, & à les réveiller de leur aſſoupiſſement. Il leur faiſoit employer les dépenſes de leurs yeux, à l'entretenement des ſoldats. Il rétabliſſoit la marine, en faiſant obſerver les loix abolies par le tems & par negligence. Il faiſoit ſouvenir le peuple d'Aténes de Marathon & de Salamine, lors qu'ils ne ſongeoient plus qu'à vivre honteuſement aux dépens du public. Il réüniſſoit contre nous toute la Grece. On ne le pouvoit ni tromper, ni ſurprendre, ni corrompre. Il eſtoit plus redoutable luy ſeul, que toutes les Flôtes & les Armées; il égaloit la prudence de Periclés, la magnanimité de Themiſtocle, & la probité d'Ariſtide, & ſervoit autant à ſon päys que tous les trois enſemble. Que s'il eût eu le commandement des Armées, & l'adminiſtration des Finances, que n'eût-il point fait, puiſque nous avions tant de peine à nous défendre de la force ſeule de ſes paroles? Mais pourquoy ne l'as-tu pas amené vif?

ARCHIAS. Je n'ay pu.

ANTIPATER. Eſt-ce qu'il eſt mort en chemin?

ARCHIAS. Non; mais en l'Iſle de Calaure.

ANTIPATER. Peut-eſtre, par vôtre negligence, parce que vous n'en avez pas eu ſoin.

ARCHIAS. Il n'eſtoit pas en nôtre pouvoir.

ANTIPATER. Tu me contes là des Enigmes; Vous l'avez pris vif, & il n'eſtoit pas en vôtre pouvoir.

voir. N'as-tu pû empécher qu'on ne luy fit aucune injure ?

ARCHIAS. Cela n'eſt pas arrivé par nôtre faute.

ANTIPATER. Peut-eſtre que vous l'avez tué vous mêmes.

ARCHIAS. Non; quoy que nous ayons tâché de le forcer, parce qu'il ne vouloit pas obeïr. Mais qu'en euſſes-tu fait, quand nous te l'euſſions amené tout vif, ſinon de le faire mourir ?

ANTIPATET. Tu ne cônois ni Demoſthene, ni moy, Archias; mais tu crois qu'on trouve des Demoſthenes comme des Himerées, des Ariſtoniques & des Eucrates, qui ſe ſont élevez pendant les diviſions, & ont paſſé comme des torrens; gens ſans cœur, inſolens dans la bonne fortune, & lâches dans la mauvaiſe. Ou, comme le déloyal Hyperide, qui n'eut point de honte de l'accuſer, quoy qu'il fît profeſſion d'amitié avec luy, & de ſervir de miniſtre à un crime, dont les auteurs ſe repentirent incontinent: Car Demoſthene fut auſſi-tôt rapellé, & ſon retour plus illuſtre que celuy d'Alcibiade. Toutefois, il faloit couper la langue à cét impoſteur, qui s'en eſtoit ſervy contre ſon amy. Mais Demoſthene, me diras-tu, n'eſtoit-il pas le plus grand de tous nos ennemis ? Non, quand je conſidere ſa foy, ſon integrité & ſa juſtice; car je reſpecte par tout la vertu, même dans un ennemy; & je n'ay pas le courage moins bon que Xerxés, qui laiſſa aler ces deux illuſtres Lacedemoniens, Bulis & Sperquis, aprés avoir admiré leur valeur. Je revére donc Demoſthene, quoy que je ne l'aye veu que deux fois dans Aténes, ſans le pouvoir entretenir que fort peu; mais j'ay apris d'ailleurs ſes perfections, & les ay remarquées moy-même dans ſon gouvernement. Car ce n'eſt pas ſon éloquence que j'admire, quoy que Python comparé à luy, ne fût rien, ni tous les Orateurs d'Aténes, tant pour la beauté des penſées & la force du raiſonnement, que pour l'adreſſe, l'élegance,

& la vigueur de la prononciation, & de l'action. Aprés avoir donc assemblé les Grecs à Aténes, pour accuser devant eux les Aténiens, nous nous repentîmes d'avoir crû à Python & à ses promesses, lors que nous eûmes oüi les raisons de Demosthene, où l-on ne pouvoit que répondre. Mais comme je dis, je ne mets qu'au second rang son éloquence, & j'admire bien davantage sa conduite & sa resolution, d'avoir demeuré ferme & inébranlable, contre toutes les secousses de la fortune. Et je sçay que Filippe de Macedoine avoit le même sentiment que moy; Car comme on luy eut presenté un jour une harangue que Demosthene avoit faite contre luy, & que Parmenion ne put s'empécher d'en murmurer: Laissons, dit-il, la liberté de parler à Demosthene, puis qu'il n'est point à nos gages, quoy que j'aymasse mieux l'entretenir que pas un des Officiers de ma maison; veu-que c'est luy qui dissipe tous mes conseils, & qui ruine toutes mes entreprises. Voilà ce que me disoit alors ce grand Prince, & ce qu'il m'a repeté plusieurs fois depuis; contant entre ses bonnes fortunes de ce qu'on ne donnoit pas le commandement des armées à Demosthene; & songeant assez combien il seroit redoutable avec des forces, puisque les foudres de son éloquence estoient tant à craindre. Aprés la bataille de Cheronée, il ne cessoit de publier le danger où il l'avoit mis, pour avoir réüny contre luy toutes les forces de la Grece, & luy avoir fermé l'entrée du päys. Car il devoit plutôt sa victoire à la Fortune, qui est la maîtresse des évenemens, & au defaut des ennemis, qu'à sa conduite ou à sa valeur. Comme on luy disoit donc que le peuple d'Aténes estoit son Antagoniste, il disoit qu'il n'en avoit point d'autre que Demosthene; & que sans luy, il ne feroit pas plus de cas de cette grande ville, que d'un vaisseau sans Pilote. Aussi lors qu'il envoyoit des Ambassadeurs vers les autres Citez de la Grece, si Demosthene y aloit pour le contrecarrer, il desesperoit du succés de son entrepriſe; Il disoit

que

que tous ses desseins estoient renversez, & qu'il estoit impossible de triomfer de l'éloquence de cét homme. Si j'avois donc entre les mains un si grand Personnage, je me garderois bien de le faire mourir, & me servirois de ses conseils, à l'établissement de nôtre Empire. J'ay eu de l'affection pour luy, dés l'heure qu'Aristôte l'amena à Alexandre, auquel il le fit voir depuis plusieurs fois, témoignant de faire plus d'estat de luy, que de tous ceux qui le venoient voir; & admirant la force & la grandeur de son genie, sans parler de ses autres vertus. * Cependant, vous avez les mêmes sentimens de luy, disoit-il, que d'un Eubule, d'un Frynon, & d'un Filocrate; & vous croyez corrompre par argent, celuy qui a dépensé tout son bien pour affranchir son pays. Mais comme vous sçavez que cela ne peut rien sur son esprit, vous tâchez de l'imiter par la crainte des dangers, luy qui a fait vœu de mourir pour sa Patrie, & qui ne craint pas seulement le peuple d'Aténes, qui est le plus redoutable de ses ennemis. C'est l'amour qu'il porte à son pays, qui l'a fait entrer dans l'administration des affaires; & il a pris cét employ comme une étude, & un exercice de vertu. Je desirois donc, Archias, de le posseder, pour avoir son avis sur les affaires presentes, & oüir la voix de la liberté; parmy les aplaudissemens des flâteurs, & un conseil sincere au lieu des cajôleries de la Cour. Du reste, si Demosthene merite quelque blâme, c'est pour avoir trop aimé une ville ingrate, & mis sa vie en danger, pour des gens qui ne le meritoient pas, veu qu'il eût pû trouver ailleurs des amis plus constans & plus fidéles.

* *La grâvité, la temperance, la patience, la promptitude, & la liberté.*

ARCHIAS. Tu pouvois obtenir de luy d'autres choses; mais non pas celle-là, Antipater; car il estoit trop passionné de l'amour de sa Patrie.

ANTIPATER. Je le croy, Archias; mais comment est-il mort?

ARCHIAS. Tu t'en étonneras davantage, quand tu le sçauras; car nous mêmes qui l'avons veu, ne

cessons de nous en étonner. Il meditoit sa fin des long-tems, comme tu le jugeras par la suite, & se retira dans un Temple, d'où nous tâchâmes inutilement de le faire sortir.

ANTIPATER. Mais encore, que luy dites-vous pour cela?

ARCHIAS. Je luy ôfris le pardon, quoy que je ne fusse pas asseuré de l'obtenir: car je te croyois plus irrité contre luy; mais je ne voyois que ce moyen là, de le tirer d'où il estoit.

ANTIPATER. Comment receut-il cette proposition, ne me le cele point? Je voudrois y avoir esté present: car il y a du plaisir d'observer les derniers momens d'un grand Personnage, & voir s'il a pu conserver son ame droite & sans gauchir jusqu'à la mort.

ARCHIAS. Il ne témoigna aucune aprehension: Au contraire, il me dit en raillant, que j'estois un trop mauvais Acteur, * pour luy persuader de ta part un mensonge avantageux.

* *Archias avoit joüé des Comedies.*

ANTIPATER. Il se resolut donc à la mort, sans accepter tes offres?

ARCHIAS. Nullement. Quand tu entendras le reste, tu jugeras qu'il y avoit quelqu'autre chose. Il dit qu'il n'estoit pas si étrange que les Macedoniens prissent Demosthene, aprés avoir pris Olynthe, Amfipolis, & Orope; & ajoûta; car j'avois donné ordre qu'on écrivît tout ce qu'il diroit, & je ne te le celeray point, puis que tu le desires, sçavoir; Il ajoûta, dis-je; Pour moy, Archias, j'aprehenderois de paroître devant Antipater, de peur qu'il ne me fît soûfrir la mort, ou quelque chose de pire; Mais s'il est vray ce que tu dis, je dois plus aprehender ses caresses, de crainte qu'elles ne me fassent perdre l'estime que j'ay aquise, & que toute la Grece ne me considere comme un traître & un deserteur, qui l'a abandonnée pour passer au party de ses ennemis. Si je dois vivre, il faut que ce soit le Pirée qui me conserve, & les vaisseaux que j'ay équipez pour la

la Republique, & les fortifications que j'ay faites à mes dépens, & les frais que j'ay fournis volontairement à la Tribu de Pandion; & Solon, & Dracon, & la Liberté que j'ay défendüe jusqu'à la mort; & les loix navales & militaires que j'ay rétablies, & les vertus de nos ancêtres, & leurs trofées, & l'affection de mes Citoyens, qui m'ont souvent couronné, & la Grece dont jusqu'icy j'ay maintenu la puissance. Que si je dois vivre aux dépens d'autruy, que ce soit aux dépens des captifs que j'ay rachetez, & des Peres dont j'ay marié les filles, ou des pôvres dont j'ay aquité les dettes. Et si toutes ces choses ne peuvent rien, ni l'empire des Isles & de la Mer, que j'ay aquis à mon päys, ni la franchise du Temple de Neptune, ni son Autel que j'embrasse, je mourray plutôt que d'aler en Macedoine faire la cour à Antipater. Ce n'est pas que je ne puisse gagner l'affection des Macedoniens, aussi bien que celle de mon ingrate Patrie, si je voulois imiter l'exemple de Callimedon, de Pytheas, & de Demadés; mais j'ay trop de cœur pour me repentir de ma vertu, & trop de respect pour Codrus, & pour les filles d'Erectée. * Je ne veus pas qu'on me puisse reprocher d'avoir changé avec la Fortune, d'autant plus que j'ay la mort en mon pouvoir, qui est un azyle sans reproche. Je n'iray point faire la cour à un Tyran, pour deshônorer ma Patrie, & perdre ma liberté, sans laquelle il m'est honteux de vivre, & dans laquelle il m'est honête & avantageux de mourir. Il te souvient bien, toy qui as joüé des Tragedies de ce Poëte qui dit d'une Dame; *Qu'elle eut soin en tombant, que sa cheute fût honête.* Si une fille a eu cette consideration, Demosthene preferera-t-il une vie honteuse à une mort honorable; & aura-t-il oublié si-tôt les beaux discours de la Filosofie, & les Traitez de l'immortalité de l'Ame, de Platon, & de Xenocrate? Aprés avoir dit ces choses, il s'emporta contre ceux qui reprochent aux miserables leur malheur, & comme j'employois

* *Qui s'offrirent à la mort, pour leur päys.*

les prieres & les menaces, pour le perſuader de ſortir; Je le ferois, me dit-il, ſi j'eſtois Archias; mais tu pardonneras bien à Demoſthene, s'il n'eſt pas naî pour ſervir. Alors, le voulant enlever par force, il ſoûrit, & jétant les yeux ſur la ſtatüe de Neptune, Archias, dit-il, croit qu'il n'y a que les flôtes, les rempars & les armées, qui puiſſent défendre nôtre liberté: mais j'ay un azyle, que toute la puiſſance des Macedoniens ne peut forcer, & qui vaut mieux que les murs de bois à qui l'Oracle vouloit que les Aténiens confiaſſent leur ſalut. J'ay vêcu libre dans l'adminiſtration de la Republique, je mourray de même; ſans craindre ni Archias, ni Antipater, comme je n'ay craint, ni Filippe, ni Alexandre. Ayant ainſi parlé, ne me force point dit-il, je ne profaneray point, ſi je le puis, ce Temple, & je te ſuivray volontairement, aprés avoir pris congé de Neptune. Comme il portoit dans ce moment la main à la bouche, je m'imaginay que c'eſtoit pour prendre congé du Dieu; mais il n'eſtoit pas encore hors du ſueil du Temple, que me regardant, Emmene, dit-il, ce corps à Antipater; car tu n'emmeras pas Demoſthene; Non par les..... Je creus qu'il aloit jurer par les morts de Marathon; mais il rendit l'eſprit en cét inſtant. En-ſuite une ſervante qu'on a miſe à la queſtion, nous a apris, qu'il gardoit ſur ſoy du poiſon il y avoit long tems, pour ce ſujet.

ANTIPATER. O l'homme heureux & invincible! Qu'il y a de courage & de reſolution à cette mort; & qu'il y a de prudence à porter ſur ſoy les gages de ſa liberté. Il eſt alé mener une autre vie dans le Ciel, ou dans les champs Elyſées. Renvoyons ſon corps à Aténes, dont il ſera un plus grand ornement, que tous ceux qui ſont morts à Marathon.

L'AS-

L'ASSEMBLE'E DES DIEUX.

Momus veut purger le Ciel, à l'imitation d'Athénes, des étrangers qui s'y sont introduits, au préjudice des veritables Citoyens.

DIALOGUE

De Jupiter, de Momus, et de Mercure, en la presence des autres Dieux.

Jupiter. NE murmurez plus, Messieurs, & ne chuchetez plus à l'oreille les uns des autres, comme vous avez de coûtume, pour vous plaindre de ce qu'on a admis à la table des Dieux, des gens qui n'en sont pas dignes. Je vous ay assemblez aujourd'huy, pour y donner ordre; & je laisse à chacun le pouvoir de dire son sentiment en toute liberté. Mercure, fais la publication.

Mercure. Paix! écoutez! Que celuy qui a droit de parler en cette assemblée, parle, s'il a quelque chose à representer touchant les nouveaux venus, & ceux qui se sont introduits depuis peu dans le Ciel.

Momus. C'est moy, s'il plaît à Jupiter.

Jupiter. Il n'est point besoin d'autre permission.

Momus. Je dis donc, Messieurs, que c'est une honte de voir des hommes, qui non contens d'avoir esté faits Dieux, veulent mêtre dans le Ciel jusqu'à leurs valets; & j'en veus dire ce qui m'en semble. Car tout le monde conoît ma franchise, & sçait que je ne sçaurois rien taire de ce que j'ay sur le cœur, au hazard de passer pour un envieux & un médisant, comme quelques-uns déja m'apellent. Mais puisque Jupiter & le cry public me le permétent, je commenceray sans crainte; & parleray comme

me j'ay fait, de ceux à qui il ne ſûfit pas d'eſtre Dieux, s'ils ne deïfient les autres, qui prennent part aux ſacrifices & aux diſtributions celeſtes, avant que d'avoir eſté reçeus dans la congregation, & d'avoir payé leur bien-venüe.

JUPITER. Ne parle point par énygmes; mais dy clairement ton avis, juſqu'à nommer publiquement les coupables, de peur qu'on n'accuſe ſecrétement les innocens, & que cela n'engendre parmy nous des ſoupçons & des défiances. Il faut qu'un Dieu libre comme toy, parle de tout librement.

MOMUS. Grand mercy, Jupiter; c'eſt me grâter, comme on dit, où il me demange. Cette permiſſion part d'un grand cœur, & veritablement Royal. Pour commencer donc, Voilà Bacchus, ſans aler plus loin, qui a fait ce que je dis, luy qui n'eſt qu'un homme, & petit fils d'un Marchand Fenicien. Car ſans parler de ſon yvrognerie & de ſes débauches, qui ſont cônües de tout le monde, quelles gens nous a-t-il amenez avec luy! L'un eſt cornu, avec une barbe de bouc, & la moitié du corps de même, ſuivy d'une troupe de Bâteleurs qui luy reſſemblent, toûjours ſautans & gambadans d'une façon ridicule, & faiſans peur aux petits enfans, avec leurs oreilles pointües, & leur longue queüe. L'autre eſt un petit vieillard chauve & camus, la plûpart du tems monté ſur un âne. Ne voilà-t-il pas de beaux Dieux, pour ne point parler de ſes deux concubines, Ariadne & Erygone, dont il a mis la Couronne de l'une parmy les Aſtres, & le chien de l'autre, comme pour luy ſervir de joüet, de peur que la pôvre fille n'eût pas dequoy s'entretenir dans le Ciel? N'eſt-ce pas là ſe moquer des Dieux & des hommes? Paſſons aux autres.

JUPITER. Ne va point parler d'Hercule ni d'Eſculape; car je voy bien que la chaleur du diſcours t'emporte. Tu ſçais que l'un eſt plus utile, que beaucoup d'autres Dieux, & qu'il guerit les maladies; & l'autre a purgé l'Univers de monſtres.

Mo-

MOMUS. Je n'en diray rien, puis qu'il te plait, quoy qu'il y eût beaucoup de choſes à dire, & qu'ils portent encore ſur le corps des marques de brûlure, comme des eſclaves. Mais s'il m'eſtoit permis de parler de Jupiter luy-même, que ne dirois-je point?

JUPITER. Dis-en ce qu'il te plaira, j'aime encore mieux que tu parles de moy, que d'un autre; Tu ne me reprocheras pas pour le moins, d'eſtre un étranger & un inconnu.

MOMUS. On le dit pourtant en Candie, & quelque choſe de pis; car on y montre ton ſepulchre. Mais je ne veus pas croire aux Candiots, qui ſont des menteurs, ni aux Egiens qui diſent que tu és un enfant ſuppoſé; Je me contenteray de dire que tu és la premiere cauſe de tous les deſordres, en peuplant le Ciel de bâtards. Tes belles metamorphoſes, m'ont quelquefois fait aprehender; tantôt qu'on ne t'alât égorger, ou atêler à la charruë, lorsque tu eſtois taureau; tantôt qu'on ne te mît au creuſet, lors que tu eſtois or; tantôt qu'on ne te fît rôtir, lors que tu eſtois Cygne. Cependant ces beaux Dieux me font rire, lors que je conſidere Hercule dans le Ciel, tandis qu'Euriſthée eſt dans les Enfers, & le Temple du valet prés du ſepulchre du maître. Bacchus le Thebain eſt adoré, & ſes trois couſins germains, Penthée, Acteon, & Learque ſont les plus miſerables de tous les hommes. En-ſuite, le deſordre s'augmentant par l'impunité, les Déeſſes ont failly à ton exemple; Témoin Tithon, Endymion, Jaſon, & Anchiſe. Mais je laiſſe ces choſes qui ſont trop communes, & en trop grand nombre.

JUPITER. Ne parle point de Ganymede; car je ne veus pas qu'on le fâche.

MOMUS. Je m'en tairay pour l'amour de toy, & de l'Aigle que tu as perché juſques ſur ton Thrône; Mais qui nous a amené ces beaux Dieux, Atis, Corybas & Sabaze, avec Mythrés, qui porte la Tiare & l'habit

l'habit des Medes, & qui n'entend pas seulement la langue Grêque; de sorte qu'il ne sçait que répondre quand on boit à luy? Cela nous a tellement mis en mépris, que les Scythes & les Getes nous ont laissé là pour se faire d'autres Dieux; comme entr'autres un Zamolxis qui a esté leur esclave. Mais ce n'est encore rien, au prix des Egyptiens. Que fais-tu là, visage de chien, entortillé d'un linge? As tu bien l'asseurance de venir aboyer dans le Ciel? Et que fait icy le bœuf Apis, avec ses Profetes & ses Oracles? J'ay honte de parler des Singes, des Boucs, & des Cigognes; & d'autres Dieux encore plus ridicules. Comment soufrez-vous, Messieurs, qu'on leur rende les mêmes honneurs qu'à vous, & quelquefois de plus grands? Et toy, Jupiter, endureras-tu toûjours qu'on te donne des cornes, & qu'on t'adore sous la figure d'un Belier?

Jupiter. Veritablement, cela est un peu sçandaleux; mais ces figures sont mysterieuses; & comme tu n'y entens rien, tu n'en devrois point parler.

Momus. Il faut de grands mysteres, pour discerner les Dieux d'avec les Animaux; Ne le voit-on pas bien, en les regardant?

Jupiter. Laisse-là ces Dieux d'Egypte, il se presentera un autre tems plus propre pour en parler, & achever ce que tu as à dire.

Momus. Passons donc à Trophonius, & à Amphiloque, qui rendent des Oracles; & ce qui me fâche davantage, c'est que le dernier est fils d'un scelerat, qui avoit tué sa mere; & cependant il a l'insolence de prophetiser en Cilicie, où il dit tout ce qu'on veut pour deux carolus; si bien qu'il a ôté la prâtique à Apollon. Que dis-je? il n'y a maintenant ni pierre ni Autel, qui ne s'en veuille méler, lors qu'il a esté huilé, & couronné; & que pour se faire valoir, il a trouvé quelque imposteur, dont le nombre augmente tous les jours. La statuë de l'Athlete Polydamas guerit de la fiévre à Olympie, comme celle de

Thea-

Theagene en l'Isle de Thase. On sacrifie à Hector dans Ilium, & vis à vis à Protesilas dans la Quersonese. Cependant ces faux Dieux sont cause que l'on mépriſe les autres; & il n'y eut jamais tant de parjures, ni de sacrileges. Voila une petite partie de beaucoup de choses qu'on pourroit dire sur ce sujet. Mais les Dieux bâtards & étrangers, ne me font pas tant rire que ceux qui ne sont point, & qui ne peuvent estre. Où est cette Vertu tant vantée? & ces vains noms de Destin, de Fortune, & de Nature, qui se détruisent l'un l'autre, & qui n'ont point d'autre estre que dans la cervéle des Poëtes & des Filosofes? Cependant, ils ont tant gagné sur l'esprit du simple peuple, qu'on ne vous veut plus sacrifier; par une fausse opinion, que quand on nous auroit immolé cent Hecatombes, la Fortune ne laisseroit pas d'executer l'ordre du Destin, & ce qui est ordonné à chacun, dés le point de sa naissance. Di-moy, Jupiter, as-tu jamais veû ces Dieux? car pour moy, j'avouë franchement que je ne les cônois point, quoy que j'en aye souvent oüi parler. Mais pour métre fin à ce discours, qui n'est déja que trop long; je te liray, si tu veus, le Décret que j'ay fait sur ce sujet.

JUPITER. Je le veus; car tu as representé plûsieurs choses bien à propos, & qui ont besoin de reformation, pour empécher que le desordre n'aille plus avant.

DECRET DES DIEUX.

A la bonne-heure.

MOMUS. LEs Dieux assembez légitimement le septiéme du courant, sous le regne de Jupiter, qui presidoit, assisté d'Apollon & de Neptune, où Momus servoit de Grefier; le Dieu du Sommeil a prononcé cét Arrest la nuit. Sur ce qu'il nous a esté representé que plu-

plusieurs, tant Grecs que Barbares, se sont intrus dans le Ciel, qui n'ont que le nom de Dieux, & ne sont pas dignes de cét honneur; & que non contens de jouïr des privileges celestes, & de se souler de Nectar & d'Ambrosie, qui sont encheris de moitié depuis leur venuë, ils sont si insolens que de s'arroger les premiers honneurs parmy les hommes, & de se métre à table devant les autres; de sorte qu'il n'y a tantôt plus de place pour les anciens Dieux; Il a semblé bon au Senat & au peuple, de convoquer les Estats vers le Solstice d'hyver, pour remedier à ce desordre, & d'élire sept Commissaires, trois du regne de Saturne, autant de celuy de Jupiter, & Jupiter pour le septiéme, devant lesquels chacun sera obligé de faire ses preuves, & qui ne pourront exercer leur commission, qu'ils n'ayent prété le serment en la forme & maniere acoûtumée, & juré par le Styx, de s'aquiter bien & deuëment de leur charge, sans rien prendre, & sans rien donner à la recommandation, ni à la faveur. Ceux qui n'auront point de preuves suffisantes, seront renvoyez en leur païs, leurs Autels profanez, & leurs statuës renversées; & s'ils s'ingerent à l'avenir d'entrer dans le Ciel, ou sont trouvez sur le chemin, ils seront precipitez dans les Enfers. Que si quelqu'un manque à faire ces preuves, il sera condamné par défaut. Il est ordonné aussi, que chacun à l'avenir se mélera de son métier, sans entreprendre sur celuy d'autruy; & que par consequent, Minerve ne s'ingerera plus de guerir personne, ni Esculape de rendre des Oracles; & qu'Apollon sera contraint d'opter, s'il veut estre Prophete, Medecin, ou Violon, sans faire tant de métiers, à quoy il ne sçauroit suffire. Enfin, que les Filosofes seront admonétez de ne plus faire de nouveaux noms, ni de parler de ce qu'ils n'entendent point.

JUPITER. Le Decret est juste; Quiconque est de cét avis, leve la main. Mais non, à cause que dans cette assemblée il y en a plusieurs qui ont interest à

ce

ce droit, j'ordonne par provision qu'il sera executé. Que chacun se retire où il luy plaira, à la charge de revenir au premier mandement, & de raporter le nom de son pere, de sa mere, & de sa tribu, avec les titres & autres preuves de sa divinité; sans quoy il sera chassé du Ciel, quand même il seroit adoré parmy les hommes.

LE CYNIQUE.

DIALOGUE DE LYCINUS, ET D'UN FILOSOFE CYNIQUE.

C'est une defense des Cyniques, & de leur façon de vivre.

LYCINUS. POURQUOY portes-tu de si longs cheveux, & une si grande barbe, & vas-tu ainsi mal vétu, & sans souliers, couchant par terre, & menant une vie sauvage, & plutôt d'une beste que d'un homme? Pourquoy és-tu vagabond, sans t'arréter en pas un lieu, mortifiant ton corps, & ne luy donnant jamais ce qu'il te demande? bien loin de le flâter & de luy complaire, comme font les autres.

LE CYNIQUE. C'est que je n'ay pas besoin de beaucoup de choses, & que je n'aime que ce qui ne coûte guére, & qui ne donne pas grande peine à aquerir. Mais, dy-moy, ne crois-tu pas que le luxe soit un vice?

LYCINUS. Qui en doute?

LE CYNIQUE. Et se passer de peu, une vertu?

LYCINUS. Tout de même.

LE CYNIQUE. Pourquoy donc me voyant vivre de la sorte que tu aprouves, & les autres tout au contraire, ne les condamnes-tu plutôt que moy?

LYCI-

LYCINUS. Parce qu'il y a bien de la difference entre ſe paſſer de peu, & mener la vie que tu menes, qui eſt tout-à fait miſerable, & ne differe en rien de celle des gueux, qui ſont toûjours en peine de chercher à vivre.

LE CYNIQUE. Veus-tu, puiſque nous en ſommes venus ſi avant, que nous épluchions tous deux ce que c'eſt que de la diſette & de l'abondance?

LYCINUS. Comme tu voudras.

LE CYNIQUE. Ne ſuffit-il pas à chacun d'avoir ce qui luy eſt neceſſaire, ou s'il luy faut quelque choſe davantage?

LYCINUS. Non.

LE CYNIQUE. Il ne me manque donc rien; car j'ay tout ce qu'il me faut, & par conſequent je ne ſuis pas pôvre; car la pôvreté eſt de manquer de ce dont on a beſoin.

LYCINUS. Comment cela?

LE CYNIQUE. Tu le ſçauras, en conſiderant par le menu, pourquoy l'on a beſoin de chaque choſe; comme par exemple d'une maiſon pour ſe loger, d'un habit pour ſe vêtir, & ainſi du reſte. Or tu vois que je ne m'en porte pas plus mal, pour n'en point avoir.

LYCINUS. Je ne ſçay.

LE CYNIQUE. Tu le vas ſçavoir. A quoy ſervent les piés.

LYCINUS. A marcher.

LE CYNIQUE. Et ne marche-je pas auſſi bien que toy?

LYCINUS. Il le ſemble.

LE CYNIQUE. Et mon corps le trouves-tu moins vigoureux que le tien? car la perfection du corps conſiſte dans ſa vigueur; autrement, il ne feroit pas bien ſes fonctions.

LYCINUS. Je le trouve même plus vigoureux.

LE CYNIQUE. Tu vois donc que mes piés ni mon

mon corps, n'ont pas besoin de couverture, puisque pour n'en point avoir, ils ne s'en portent pas plus mal. Car quand on a besoin de quelque chose, on soûfre lors qu'on en manque. Je ne me porte pas aussi plus mal pour ne manger que des viandes ordinaires.

LYCINUS. Il le paroît.

LE CYNIQUE. Or si la nourriture que je prens estoit mauvaise, je ne me porterois pas si bien; car la mauvaise nourriture ruïne la santé.

LYCINUS. Il est vray.

LE CYNIQUE. Puisque cela est, pourquoy donc condamnes-tu ma façon de vivre, & la trouves-tu si miserable? veû-qu'elle n'altere point mon corps, mais l'entretient en santé & en vigueur.

LYCINUS. Parce qu'elle est contraire à la Nature, que tu prens pour régle; Car cette bonne mere a donné les biens de la Terre aux hommes, non seulement pour en joüir; mais s'il faut ainsi dire, pour s'en réjoüir; & tu t'en prives volontairement d'une grade partie; Tu te contentes de boire de l'eau, tu manges de tout comme les chiens, & tu ne te couches pas plus môlement qu'eux; Tu vas tout nud ou mal vêtu, & si tu és sage en faisant cela, la Nature ne l'est pas, d'avoir fait ce qu'elle a fait. Car elle a donné la laine aux troupeaux pour te vétir, & la plume aux oiseaux pour te servir de coussin; les raisins aux vignes, pour te produire un breuvage delicieux, & les autres choses de même, qui servent à la vie humaine, sans parler des Arts, qui sont un present du Ciel. En un mot, elle a couvert nôtre table de toutes sortes de mets; elle nous a donné dequoy bâtir pour nous métre à couvert des injures de l'air & des saisons; & nous a fait cent presens, qui ne sont pas seulement pour la necessité, mais pour la volupté; de sorte que c'est estre miserable, que d'estre privé de tous ces biens; mais de s'en priver volontairement, c'est estre fou.

LE CYNIQUE. Mais, dy moy, si un grand Prince faisoit un magnifique festin, où il y eût des viandes aprêtées pour toutes sortes de personnes, grands & pe-

& petits, riches & pôvres, foibles & forts, sains & malades, ne condamnerois-tu pas un homme qui voudroit manger de tout? & ne trouverois-tu pas plus sage, celuy qui se contenteroit de manger ce qui seroit conforme à son humeur & à sa condition, sans étendre la main par tout, pour manger la part des autres?

LYCINUS. Sans doute.

LE CYNIQUE. Veus-tu maintenant que nous fassions l'application de cét exemple, ou s'il est assez visible. Car vous ressemblez à ces gourmans qui mangent la part d'autruy avec la leur; puis que sans vous contenter de ce qui vous est necessaire, vous alez chercher jusques dans les païs étrangers, la matiere du luxe & de la débauche, & fouillez les terres & les mers, pour joindre le superflu au necessaire. Cependant, ces choses vous coûtent plus qu'elles ne valent; & pour ne vous pouvoir passer de peu, vous vous donnez bien de la peine inutilement. Considerez, je vous prie, combien toutes ces superfluitez vous tourmentent? Combien elles engendrent de haines, de rancunes, de divisions, de meurtres, & d'empoisonnemens? Pour cela, le fils dresse des embûches à son pere, la femme à son mary, les amis à leurs amis. Cependant, ces riches étofes pesent davantage, & n'échaufent pas tant; & ces Palais si somptueux & si dorez, ne defendent pas si bien contre les injures de l'air; mais sont plus froids en Hiver, & plus chauds en Esté. On ne boit pas plus fraîchement, mais plus dangereusement, dans ces vases precieux; & l'on ne dort pas mieux dans ces lits d'or & de pourpre; au contraire, la plûpart du tems on n'y peut dormir. Tout ce grand amas de sauces & de ragouts n'apaise pas mieux la faim, mais nuit beaucoup plus à la santé. Dirons-nous les maux que causent les autres débauches, quoy qu'il n'y ait rien de si aisé, que de contenter la Nature? Mais on se plait à faire servir toutes les choses à un autre usage qu'elles ne sont destinées. Il est trop na-

ture]

turel d'aler à pié, & de se servir de ses jambes, il faut aler à cheval ou en chaise, & se faire porter sur les épaules des hommes, qu'on fait servir comme de bestes de voiture. Aprés, on s'estime heureux, par cette extravagance; mais tout ce qui n'est pas naturel, est dangereux ou superflu; & à faute de faire exercice, le corps n'en est pas si sain, ni les membres si vigoureux. Que diray-je du luxe, qui se sert de la chair d'un poisson, à teindre des vêtemens, comme si la Nature l'avoit fait pour cela? C'est à peu prés comme qui feroit servir de pot, une tasse. Mais je n'aurois jamais fait, si je voulois conter toutes les choses où le luxe s'étend, aussi bien que toutes les maladies qu'il cause, & tous les maux qu'il engendre. Et puis tu me condamnes, de ce que je fais, comme celuy qui estant à ce superbe festin, se contentoit de manger ce qui estoit devant luy, sans étendre la main à toutes les viandes, & tu m'accuses de vivre en beste, qui est un reproche que tu pourrois faire aux Dieux, qui se passent encore à moins que moy? Mais considere que c'est une imperfection, de ne se pouvoir passer de peu: Il faut plus de choses aux malades qu'aux sains, aux femmes qu'aux hommes, aux enfans qu'à ceux qui sont en âge parfait. En un mot, ce qui est de plus excellent dans la Nature, se passe toûjours de moins; c'est pourquoy, les Sages n'ont besoin que de peu de chose, & les Dieux de rien du tout. Crois-tu qu'Hercule qui faisoit la felicité des autres, & regnoit par tout où il aloit, fût miserable, pour ne rien posseder, & pour aler comme moy a demy nud? Thesée qui l'imitoit, n'estoit-il pas Roy des Atheniens, & fils, à ce qu'on dit, de Neptune? Cependant, il marchoit piés nuds, & se laissoit croître le poil & la barbe, sans soûfrir non plus qu'un lyon genereux, qu'on le dépouillât des marques de sa valeur *. Car c'est un present que la Nature nous a fait, pour nous distinguer des femmes, qui ont la peau plus douce & plus delicate; c'est pourquoy les Anciens en usoient ainsi;

* C'est que le long poil sert d'ornement au lyon.

& comme ils estoient hommes, ils le vouloient paroître. Ne trouve donc pas étrange, si je veus imiter ces Heros, plutôt que de petits efféminez, qui ne sçauroient demeurer comme la Nature les a faits, & qui prennent les vices des femmes, aussi bien que leur ressemblance. Pour moy, j'aimerois mieux avoir les pieds de corne comme Chiron, coucher par terre comme les lyons, & manger de tout comme les chiens, que de leur ressembler. Que la terre me serve de lict, & le Ciel de couverture; Que tout le monde soit ma maison; & toutes sortes de vivres, mon aliment; Que le pernicieux desir d'amasser, soit bien loin de moy, puis qu'il est cause de tous les maux: En un mot, que je soufre plutôt la disette, que d'aimer la superfluité! Voila mon humeur, qui est bien éloignée de celle du peuple. Ne t'étonne donc point, si estans si dissemblables, nous vivons diversement. Les Acteurs prennent divers habits, selon les divers personnages qu'ils representent; Et tu ne veus pas que l'homme de bien ait quelque marque particuliere qui le face reconoître? Que s'il en veut une pour les vétemens, il ne peut choisir d'habit qui luy vienne mieux que le mien, & qui soit plus contraire au luxe & à la molesse. Mais maintenant, les hommes s'habillent comme les femmes, se couchent môlement, se traitent delicatemet, se vétent lascivement, marchent aussi negligemment, ou plutôt ne marchent point; mais sont toûjours chargez sur quelque chariot, ou sur quelque beste de voiture, comme du bagage. Pour moy, je me sers de mes jambes, à ce à quoy la Nature les à destinées; & j'ay cette obligation à ma pôvreté, que je suporte le chaud & le froid, sans grand déplaisir. Mais vôtre felicité vous rend toutes choses insuportables; Vous condamnez le présent, regretez le passé, aprehendez l'avenir, souhaitez tout ce que vous n'avez point; Vous voulez avoir chaud, quand il fait froid, froid quand il fait chaud; toûjours chagrins & dégoûtez comme des malades; car le vice fait

en

en vous, ce que fait en eux la maladie. Ce qui m'étonne le plus, c'eſt qu'eſtans ſi miſerables, vous voulez corrompre les autres, & les rendre compagnons de vôtre miſére. Vous ne faites rien d'ordre, & avec regle; mais vous vous laiſſez emporter au torrent des paſſions & des voluptez, qui vous entraînent où il leur plait, comme celuy qui eſtoit monté ſur un cheval fort en bouche; & qui diſoit à ceux qui luy demandoient où il aloit? où il plaira à celuy-cy. Mais vous n'eſtes pas emportez par un ſeul, vous eſtes emportez par pluſieurs, tous furieux & indomtez; la cruauté, la colere, la vangeance, l'ambition, l'avarice, la volupté, qui vous precipitent dans des abîmes, ſans que vous vous en aperceviez qu'aprés vôtre cheute. Mon manteau déchiré, dont tu te moques, & ma chevelure negligée, me conſervent la paix, la ſeureté & la liberté. Ce ſont eux qui me ſauvent de l'entretien d'un ſot & d'un ignorant, & particulierement de celuy d'un voluptueux, à qui ma pôvreté fait horreur. Mais ceux qui aiment l'honneur & la vertu, n'en ont point de honte; & ce ſont ceux-là dont j'aime la converſation. Car je ne me plais pas à faire la cour aux Grands, & je mépriſe leur faſte & leur pompe. Enfin, que celuy qui dédaigne mon habillement, ſçache que c'eſt celuy des Dieux, & qu'on ne les adoreroit pas, ſi on les voyoit vétus & parez en Courtiſans.

Il y a icy l'Original d'un Traité DU FAISEUR DE SOLECISMES, *qui contient diverſes fautes contre la langue Greque, que Lucien reprend en ce mauvais Grammairien. Mais outre que cela n'a aucun uſage en nôtre langue, il ne peut pas ſeulement y eſtre traduit, & ne ſeroit pas entendu, comme le reconoîtront ceux qui auront recours à l'Original. Et il n'y a point icy de grace particuliere, qui merite qu'on l'ajuſte à nôtre air, & qu'on le rende par équivalent.*

*PHILOPATRIS, OU LE CATECHUMENE.

*l'Amoureux de sa Patrie.

DIALOGUE DE CRITIAS ET DE TRIEPHON.

On doute qu'il soit de Lucien. Du reste, il contient des railleries contre les premiers Chrétiens, & quelques-unes contre le Christianisme ; mais il ne faut pas s'étonner, si parlant mal de sa Religion, il ne dit pas du bien de celle des autres.

TRIEPHON. QU'as-tu, Critias, que tu és ainsi changé, & que tu vas baissant la veuë, & révant profondément; tout morne & pensif, comme un homme qui couve un mauvais dessein; Hecate t'est-elle apparuë, ou si Cerbere t'a aboyé? En effet, tu ne serois pas plus interdit, quand l'Univers seroit menacé d'un second deluge. Répon-moy, c'est à toy que je parle : Ne m'entens-tu pas crier? Es-tu sourd, ou en colere? Et atans-tu que je te tire par l'oreille, & que je te réveille de ton assoupissement?

CRITIAS. Je réve à un discours qui m'étonne; & je bouche mes oreilles, pour n'en plus oüir de semblable, de peur d'estre pétrifié comme Niobe, ou transporté de fureur comme Cleombrote d'Ambrachie, qui se precipita, aprés avoir leu le Traité de Platon, de l'immortalité de l'Ame.

TRIEPHON. Il faut que tu ayes eu d'étranges visions, pour estre ainsi éperdu, toy qui ne fais que rire de toutes les extravagances des Poëtes, & de toutes les réveries des Filosofes.

CRI-

CRITIAS. Tout beau, Triéphon, ne me presse pas davantage, j'auray égard à tes remontrances.

TRIEPHON. Tu repasses, sans doute dans ton esprit, quelque chose de grand & d'important, & peut-estre quelque mystere; car tu as la couleur toute changée, & les regards de travers, & tu vas deçà & delà, sans prendre garde à ce que tu fais; Mais repren un peu tes esprits, & conte-moy ton avanture, pour te soulager.

CRITIAS. Retire-toy, que l'esprit ne t'enleve d'icy, & ne t'emporte par l'air, pour tomber encore quelque part, & donner ton nom à quelque Ocean inconnu. Car je suis tout plein des réveries & des impostures, que je viens d'entendre.

TRIEPHON. Je veus bien me retirer; mais tâche cependant à te décharger l'estomach.

CRITIAS. Fy, fy, fy, de toutes ces fadaises, qui me font mal au cœur! Arriere toutes ces impertinentes pensées, & toutes ces esperances vaines.

TRIEPHON. Courage, te voilà un peu déchargé, il est sorty une grosse vapeur de ton estomach, dont le Ciel est presque obscurcy: Quelles tenebres tu avois là dedans? Il faut que tu ayes eu autant d'oreilles que la Renommée, pour ouïr tant de choses à la fois, & je ne sçay si tu n'en avois point jusqu'au bout des ongles.

CRITIAS. Cela ne seroit pas impossible, Triéphon. Car on nous conte encore des choses bien plus étranges: Des enfans sortis de la cuisse ou de la tête, des hommes changez en femmes, & des femmes en oiseaux. En un mot, la vie est toute pleine de prodiges, si l'on en veut croire les Poëtes. Mais puisque tu veus sçavoir mon avanture, alons prendre le frais sous ces arbres, & nous remétre l'esprit, par le doux chant des oiseaux, & l'agreable murmure de ce ruisseau.

TRIEPHON. Alons, mais je crains que ce que tu as ouï, ne soit quelque enchantement, & qu'au seul re-

cit je ne devienne quelque marbre, ou quelque statuë.

CRITIAS. Cela ne t'arrivera pas, je te jure par Jupiter.

TRIEPHON. Tu m'étonnes, de t'ouïr jurer par un Dieu qui ne sçauroit punir les parjures.

CRITIAS. N'a-t-il pas foudroyé Salmonée & les Titans, comme il se voit encore, par les épithetes que les Poëtes luy donnent?

TRIEPHON. Tu dis ce qui luy est avantageux; mais tu ne dis pas les dangers qu'il a courus dans ses diverses metamorphoses, & la honte que ce luy est d'engendrer tantôt par la tête, tantôt par la cuisse; pour ne point parler de ses amours avec Ganymede, & de ses débauches chez les Ethiopiens, où il est quelquefois douze ou quinze jours à boire, sans aucun respect de sa dignité.

CRITIAS. Veus-tu que je te jure par Apollon, qui est tout ensemble, & Profete & Medecin.

TRIEPHON. Qui! cét imposteur, qui par ses Oracles trompeurs, a perdu Créfus & ceux de Salamine, avec une infinité d'autres.

CRITIAS. Par Neptune donc, porte-trident, qui fait trembler la terre quand il luy plait, & qui méne plus de bruit luy seul, que cent autres, tant il se tempête & se demene.

TRIEPHON. C'est un infâme, qui débaucha la fille de Salmonée, & qui fut cause que Vulcain délia Mars, lors qu'il le surprit en adultere avec Venus, & qu'il les prit tous deux comme au trebuchet.

CRITIAS. Et Mercure?

TRIEPHON. Laissons-là ce maquereau, qui n'est pas plus sage que son Maître.

CRITIAS. Il faut donc laisser aussi Mars & Venus, qui ne sont pas en meilleure reputation; & prendre à témoin Pallas, cette sage & vaillante fille, qui porte dans son écu la tête de la Gorgone, & qui a defait les Geans. Tu n'as rien à dire contr'elle.

TRIEPHON. Pourquoy non, si tu me veus répondre?

CRI-

CRITIAS. Dy ce que tu voudras.

TRIEPHON. A quoy luy sert la tête de Meduse?

CRITIAS. A épouvanter ses ennemis, & à porter la victoire où il luy plait.

TRIEPHON. Que n'invoques-tu donc la Gorgone plutôt qu'elle, puisque c'est ce qui la rend terrible.

CRITIAS. Elle ne peut nous défendre de loin, comme les Dieux; & il la faudroit porter sur soy.

TRIEPHON. Qui estoit cette Gorgone? car je ne suis pas sçavant comme toy dans ces mysteres?

CRITIAS. C'estoit une belle fille, à qui le brave Persée, qui estoit grand Magicien, coupa la tête, aprés l'avoir enchantée par des sortileges; & les Dieux l'ont prise depuis, pour s'en servir de bouclier.

TRIEPHON. Mais que faisoit-elle? le métier de Courtisane, en public ou en particulier?

CRITIAS. Non, par le Dieu incônu des Atheniens; car elle demeura vierge jusqu'à la mort.

TRIEPHON. Si la tête d'une vierge avoit tant de force, je t'en eusse raporté de l'Isle de Candie, qui est si fameuse par le sepulcre de Jupiter, où l'on montre les valons toûjours verdoyans, qui luy ont servy de retraite; & les Poëtes m'eussent preferé à Persée, qui n'en avoit qu'une; car j'en pouvois raporter plusieurs, à cause du massacre qui s'y est fait.

CRITIAS. Mais tu ne sçais pas les paroles ni les mysteres dont il se faut servir, pour cela?

TRIEPHON. S'il la fit mourir par enchantement, il la pouvoit faire revivre aussi; mais ce sont-là des fables mal digerées. C'est pourquoy, si tu m'en croys, nous laisserons-là & Minerve & la Gorgone.

CRITIAS. Et Junon, qui est femme & sœur de Jupiter, qu'en dis-tu?

TRIEPHON. Passons aussi cette incestueuse, toûjours prête à faire l'amour.

CRITIAS. Par qui veux-tu donc que je te jure?

TRIEPHON. Par le Pere celeste, Eternel, & Tout-

Puiſſant; Par le Fils, iſſu du Pere, Par le S. Eſprit, procedant du Pere; Un de trois, & de trois un. C'eſt là le vray Dieu, & le Souverain qu'il te faut adorer.

CRITIAS. La divinité eſt donc un nombre, & un ſecret d'Arithmetique, tel que celuy de Nicomaque le Geraſenien: & je n'entens point tes trois d'un, & ton un de trois. Eſt-ce le fameux *Quatre* de Pytagore, ou le nombre de 8. & de 30?

TRIEPHON. Il ne faut pas divulguer ces myſteres, mais je t'aprendray, ſi tu veus, ce que c'eſt que cét Univers: Comment, & par qui il a eſté formé, ainſi que me l'a enſeigné ce Galiléen chauve au grand nez, qui a eſté ravy au troiſiéme Ciel, où il a apris des choſes merveilleuſes. Car j'eſtois auparavant comme toy: mais il m'a renouvélé par le Batéme, & racheté des Enfers, pour me métre dans le chemin des Bien-heureux. Et ſi tu me veus croire, je te feray veritablement homme.

CRITIAS. Parle, divin Triephon: car je ſuis ſaiſi d'une ſainte horreur, & j'aproche de ces myſteres avec crainte.

TRIEPHON. As-tu jamais leu la Comedie d'Ariſtophane, intitulée *les Oiſeaux*, qui porte, Qu'au commencement eſtoit la Nuit, le Cahos, & le noir Erébe, avec l'ample Tartare; ſans qu'il y eût ni Terre, ni Ciel, ni Aîr.

CRITIAS. Je ſçay cela; & qu'arriva-t-il enſuite?

TRIEPHON. Les lumieres furent diſſipées par une lumiere inviſible, incorruptible, incomprehenſible; & le Cahos diſſous d'une ſeule parole, qui
* *Moyſe.* fonda la terre ſur les eaux, comme l'a dit ce Begue,* étendit le Firmament, forma les Etoiles fixes, & donna le cours aux Planétes que tu adores comme des Dieux; Qui orna la terre de fleurs, & crea l'homme du neant. C'eſt cét Eſprit qui eſt dans le Ciel, d'où il contemple les juſtes & les injuſtes, & écrit en un livre toutes les actions des hommes, pour rendre à cha-

à chacun selon ses œuvres, au jour qu'il a determiné.

CRITIAS. Mais écrit-il aussi les Destins que filent les Parques? Car Homere dit que leurs ordres sont inviolables, & que toute la puissance de Jupiter n'en pût exemter Sarpedon, dont il pleura la perte avec des larmes de sang. Il témoigne en un autre endroit, que tous les changemens qui arrivent dans la vie, sont predestinez; & que tout ce que nous avons à faire & à soûfrir, nous est ordonné en naissant. Car il âtribüe à la force du Destin, les erreurs d'Ulysse, & la raison pourquoy Eole qui l'avoit si bien receu, ne le ramena pas en son païs. C'est pourquoy tu dois reverer les Parques, quand tu aurois esté ravy dans le Ciel avec ton Maître, & instruit dans ses mysteres.

TRIEFON. Mais comment ce Poëte dit-il en un autre endroit, que le Destin est douteux; & qu'Achille demeurant à Troye, mourroit glorieusement; ou qu'il vivroit sans honneur, s'il retournoit en sa Patrie; Qu'Euquenor sçavoit ses Destins avant que partir, & qu'il avoit apris de son Pere, qu'il mourroit de maladie en son païs, ou par la main des Troyens, dans le camp des Grecs. J'ajoûteray à cela, si tu veus ce que Jupiter dit à Egysthe, qu'il luy estoit ordonné de vivre long-tems, s'il pouvoit échaper les embûches d'Agamemnon; mais qu'il periroit, s'il aloit commétre adultere. J'en dirois bien autant que luy; Si tu tües ton prochain, tu mourras; si-non, l-on te laissera en vie. Ne voy tu pas combien les fantaisies des Poëtes sont trompeuses & incertaines? Laisse donc toutes ces choses pour te faire écrire dans le Ciel, au livre des Bienheureux.

CRITIAS. Tu as raison; mais répon-moy; Ce qui se passe en Scythie, est il écrit aussi dans le Ciel?

TRIEFON. Oüy, puisque Christ a esté parmy les Nations.

CRITIAS. Il faut qu'il y ait bien des écrivains dans le Ciel, pour tenir regître de tout ce qui se passe icy bas.

TRIEFON. Tout beau, n'aye point de sentimens indignes de la Divinité; mais comme Catechuméne soûfre que je t'instruise, si tu veus vivre éternélement. Si Dieu a étendu le Ciel comme une peau, fondé la terre sur les eaux, formé les Astres, & tiré l'homme du neant, pourquoy trouves tu étrange qu'il ait soin de ce qu'il a fait? Si tu avois établi quelque petite Republique, tu voudrois bien sçavoir tout ce qui s'y passe. A plus forte raison, celuy qui a créé l'homme, doit sçavoir tous ses secrets. Car pour vos Dieux, ils passent pour des Chimeres dans l'esprit des sages.

CRITIAS. Je le croy: mais tes discours m'ont fait tout le contraire de ce qui arriva à Niobe; car de statüe, ils m'ont rendu homme. C'est pourquoy je te jure par ce Dieu, que je ne te feray aucun mal.

TRIEFON. Si tu m'aimes, ta parole ne sera point contraire à ta pensée: Mais dy-moy, enfin, ce que tu as oüi d'admirable, afin que je l'admire à mon tour; & que je sois changé en un autre homme, non pas pour perdre la parole comme Niobe, mais plutôt pour l'aler publier par tout, comme Filoméle.

CRITIAS. Cela n'arrivera pas, je te le jure par le Fils issu du Pere.

TRIEFON. Parle, aprés en avoir receu la puissance de l'Esprit, je t'entendray paisiblement.

* Ou grand chemin.

CRITIAS. J'estois alé dans la grand' rue * acheter quelque chose dont j'avois besoin, lors que je vis une troupe de gens assemblez, qui chuchetoient à l'oreille les uns des autres: & je jétay les yeux par tout, pour voir si je n'y reconoîtrois personne qui me pût aprendre ce que c'estoit, lors que j'aperceus le Politique Craton, qui avoit esté mon camarade en jeunesse, & avec qui j'ay souvent fait la débauche.

TRIEFON. Je sçay qui tu veus dire, c'est le Commissaire des Tailles; & que dit-il? CRI-

CRITIAS. Je m'aprochay de luy, aprés avoir fendu la preſſe; & l'ayant ſalüé, j'entr'oüis un petit vieillard tout caſſé, nommé Caricéne, qui commença à dire d'une voix gréle, & parlant du nez, * aprés avoir bien touſſé & craché, pour tirer un flegme jaune du creux de ſon eſtomach: Celuy dont je viens de parler, dit-il, payera les reſtes des tributs, aquitera toutes les dettes tant publiques que particulieres, & recevra tout le monde, ſans s'enquerir de ſa profeſſion. Il dit pluſieurs autres telles fadaiſes, avec aplaudiſſement du peuple, amoureux de la nouveauté. Un autre, nommé Chlevocarme, ſans chapeau ni ſouliers, & couvert d'un méchant manteau, parloit entre ſes dents; & ce fut un homme mal vêtu qui venoit des montagnes, & qui avoit la tête raſe qui m'en fit apercevoir. † Ce Chlevocarme, dis-je, aplaudiſſant au diſcours de Caricéne, dit que le nom de ce Liberateur eſtoit écrit dans le Theatre en létres hiroglyfiques, & qu'il couvriroit d'or le grand chemin. Ces ſonges, dis je, Meſſieurs, ſelon la doctrine d'Ariſtandre & d'Artemidore, ne vous pronoſtiquent rien de bon: car il faut prendre tout le contraire, & croire que les dettes de l'un multiplieront, & que l'autre, n'aura pas un ſou. On diroit que vous vous eſtes endormis ſur le rocher de Leucade, ou en l'Iſle des Songes, de faire de ſemblables réveries ſi proche de la nuit. Alors ils ſe prirent tous à rire de mon ignorance: mais me tournant vers Craton, N'ay-je pas bien deviné, luy dis-je, & ſuivant la régle de ces grands Interprétes des ſonges; Tais-toy, me dit-il, Critias; car ſi tu veus m'écouter, je t'aprendray de grands myſteres, & des predictions qui ne ſont pas fabuleuſes, mais qui auront leur acompliſſement vers le mois qu'on nomme Meſori. Comme j'eus oüy cela, & recônu que ces gens avoient la cervéle mal faite, je rougis & me retiray tout chagrin, acuſant en moy-même Craton. Mais l'un d'entreux qui avoit le regard farouche, me tira par le manteau, croyant que je fuſſe

* *Ou, reniflant.*

† *Ou, comme me montra, &c.*

des

des leurs, & me persuada à la malheure, à l'instigation de cette ancienne Divinité, de me trouver à leur assemblée. Car il disoit qu'il sçavoit tous leurs mysteres. Nous avions déja passé le seuil d'airain & les portes de fer, comme dit le Poëte, lors qu'aprés avoir grimpé au haut d'un logis, par un escalier tortu, nous nous trouvâmes, non pas dans la sale de Menelaüs, toute brillante d'or & d'yvoire; aussi n'y vîmes nous pas Helene: mais dans un méchant galetas, où contemplant tout, comme ce jeune étranger dans Homere, j'aperceus des gens pâles & défaits, courbez contre terre, qui n'eurent pas plutôt jété leurs regards sur moy, qu'ils m'aborderent tout joyeux, pour sçavoir quelque mauvaise nouvéle: car ils se plaisent à cela, & n'anoncent que des choses tristes & qui font horreur, comme les furies sur le Theatre. Aprés avoir donc quelque tems chucheté ensemble, ils me demanderent qui j'estois, parce que je leur paroissois Chrétien. * Il y en a peu qui le soient, à ce que je voy, leur dis-je; & là dessus je leur dis mon nom & mon païs; qui estoit le même que le leur. Alors, ils me demanderent des nouvéles du monde, comme s'ils n'en eussent pas esté; & je leur répondis que tout aloit bien, & que l'avenir ne donnoit que de belles esperances. Mais fronçans le sourcil, ils me dirent que non, & qu'il se couvoit quelque mal, qui estoit tout prêt à éclore. Je feignis de m'acorder à leurs sentimens, & leur dis: Pour vous, Messieurs, qui estes déja dans le Ciel, vous découvrez bien mieux de là haut tout ce qui se passe icy bas, que nous ne faisons nous autres pôvres mortels. Mais encore, comment vont les choses de ce païs-là? N'arrivera-t-il point bientôt quelque éclipse de Soleil, par l'interposition de la Lune? Mais regarde-t-il Jupiter de travers? & Saturne le Soleil en diamétre? Ne se fera-t-il point quelque conjonction de Mercure & de Venus, qui produira des hermafrodites, qui sont ceux que vous aymez, & qui envoyera de la gréle & des orages, qui

* *On débonnaire.*

qui aporteront la peste ou la famine? Ce grand vaisseau suspendu, qui enferme le tonnerre, ne crevera-t-il point sur nos têtes? Là dessus, comme s'ils eussent eu cause gagnée, ils commencerent à debiter les choses où ils se plaisent. Que les affaires aloient changer de face, Rome se troubler de divisions, & nos Armées estre défaites. Alors, ne me pouvant plus contenir, non plus que de l'eau qui boult, je m'écrie, O pôvres malheureux! ne vous élevez point de paroles, de peur d'irriter les lions qui ne respirent que le sang & le carnage; & que les maux que vous anoncez à vôtre Patrie, ne retombent sur vos têtes! Car vous n'avez pas apris cela dans le Ciel, & n'estes pas fort versez dans l'Astrologie. Que si vos Profetes vous l-ont dit, vous estes encore plus miserables de les croire. Car ce sont des contes de vieille, dont on fait peur aux petits enfans.

TRIEFON. Et que te répondirent ces Messieurs à tête rase, & l'esprit de même?

CRITIAS. Ils passerent cela doucement, avec leurs échapatoires ordinaires: Qu'ils voyoient toutes ces choses en songe, aprés avoir jeûné dix Soleils, & passé les nuits à chanter leurs Hymnes & leurs Cantiques.

TRIEFON. Et que leur répondis-tu? car cela le meritoit bien.

CRITIAS. Ce qu'on a coûtume de leur dire; Que tout ce qu'ils alegueront, ne sont que des songes. Alors, avec un faux soufris, s'estans un peu avancez hors de leur banc: Si vous ne vous y prenez d'une autre sorte, leur dis-je, Messieurs les Celestes, vous ne découvrirez jamais la verité; mais embaboüinez de vos réveries, vous debiterez des choses qui ne sont point, & qui ne furent jamais. Cependant, vous avez en horreur ce qui est bon, & vous ne vous plaisez qu'à ce qui est mauvais; mais vous n'avancez rien par là. Quitez de bonne-heure ces impertinens conseils, & toutes ces pensées extravagantes, aussi bien que ces faux Oracles, de peur qu'on ne vous chasse comme des gens qui pronostiquent des maux

à leur

à leur Patrie, & qu'on ne vous faſſe peut-eſtre pis. Alors ils commencerent tous enſemble à me reprendre; car ils diſent qu'ils ſont animez d'un même eſprit; & ſi tu veus, je t'ajoûteray ce qu'ils me dirent, qui me rendit müet, comme une ſtatüe, juſqu'à ce que tes diſcours m'ont reſſuſcité.

TRIEFON. Ne me debite pas davantage de ces ſôtiſes; car il me ſemble qui j'enfle comme ceux qui ont avalé du poiſon, ou qui ont eſté mordus de quelque beſte venimeuſe; & ſi je ne prens quelque breuvage qui me faſſe repoſer & oublier tout cela, le ſeul ſouvenir m'en demeurant dans l'eſprit, eſt capable de me cauſer bien du mal. Laiſſe les donc là, commençant ton Oraiſon par le Pere, avec le Cantique ordinaire * à la fin. Mais ne voy-je pas Cleolaüs tout échaûfé, qui marche à grand pas, comme s'il avoit bien hâte; l'apellerons-nous?

* Ou, celebre.

CRITIAS. Pourquoy non?

TRIEFON. Paſſes-tu ainſi devant tes amis, ſans les ſalüer, & leur dire quelque bonne nouvéle, ſi tu en as.

CLEOLAUS. Dieu garde le couple des vrais amis.

TRIEFON. Qu'as-tu, que tü és ainſi hors d'haleine? Y a-t-il quelque choſe de nouveau?

CLEOLAUS. L'orgueil des Perſes eſt abatu, & Suſe aſſujétie à nôtre Empire. † Toute l'Arabie ſuivra ce triomfe.

† Il ſemble que ce ſoit ſous Trajan.

CRITIAS. Voilà comme Dieu aime les gens de bien, & augmente tous les jours leurs avantages. Je me réjoüis de ces nouvéles; car j'eſtois en peine de ce que je laiſſerois à mes enfans. Tu cônois mes affaires, comme je fais les tiennes, & tu ſçais que je ne ſuis pas riche; mais ils auront aſſez de bien dans les victoires de nôtre Empereur: car rien ne nous manquera ſous un regne ſi heureux, & nul ennemy ne viendra troubler nôtre repos.

TRIEFON. Et moy, je laiſſeray aux miens en partage, la cheute de Babylône, avec la captivité des Perſes, & la conquête de l'Egypte. Les courſes des Scythes ſeront reprimées, &, s'il plaît à Dieu, finies pour jamais.

jamais. Pour nous, adorons le Dieu incõnu des Aténiens, que nous avons découvert; & élevans les mains au Ciel, rendons-luy graces d'avoir eſté rendus dignes d'eſtre aſſujétis à une telle puiſſance. Laiſſons réver les autres tout leur ſoul. C'eſt dequoy Hippoclide ne ſe ſoucie point, comme dit le Proverbe Grec.

CARIDÈME, OU LA LOUANGE DE LA BEAUTÉ.

Le titre ſert d'Argument. Du reſte, cette piece eſt des moindres de Lucien, ſi tant eſt qu'elle ſoit de luy.

HERMIPE. COMME j'eſtois alé hier au fauxbourg pour prendre l'air, & travailler à quelque choſe que j'avois dans l'eſprit, je rencontray Proxéne, & luy demanday, ſelon la coûtume, d'où il venoit, & où il aloit. Il me dit qu'il venoit là pour ſe divertir, par la beauté de la campagne, au ſortir de chez Androclés, qui les avoit traitez magnifiquement au ſacrifice d'action de grace qu'il avoit fait à Mercure, pour avoir remporté le prix de l'éloquence, à la feſte de Jupiter. Il dit qu'entr'autres choſes, on y avoit fait la louange de la Beauté; mais qu'il n'avoit pas la memoire aſſez bonne, pour ſe ſouvenir de tout ce qu'on avoit dit, & que je pourrois l'aprendre de toy.

CARIDEME. Il eſt vray que j'y eſtois, & que je celebray comme les autres ſes louanges; mais j'aurois bien de la peine auſſi à te les raporter, à cauſe qu'on ne s'entend pas l'un l'autre dans ces grands feſtins; outre que la débauche ne contribüe pas fort à la memoire. Je ne laiſſeray pas pourtant de te redire ce dont il me ſouviendra.

HERMIPE. Dy-moy auparavant qui en eſtoit, & comme Androclés remporta le prix afin que je t'aye l'obligation toute entiére?

CA-

CARIDEME. Les conviez eſtoient ſes parens & ſes amis; mais ceux qui parlerent ſur le ſujet de la Beauté, furent Filon, Ariſtipe, & moy. Du reſte, il remporta la victoire par la louange d'Hercule, qu'il avoit faite, à ce qu'il dit, par un avertiſſement qu'il eut en ſonge; & ſon Competiteur Diotime de Megare, récita celle de Caſtor & de Pollux, qu'il avoit faite auſſi pour leur rendre grace d'un peril qu'il avoit échapé ſur mer, où ils ſe montrérent ſur la hune, au plus fort de la tempête.

HERMIPE. Ne paſſe pas outre, que tu ne m'ayes dit la raiſon qui vous obligea à entreprendre ce diſcours.

CARIDEME. Tu retardes toy-même ta curioſité. Ce fut le beau Cleonyme qui eſtoit préſent, & qui paroît avoir de l'eſprit; car il écoutoit attantivement tout ce qu'on diſoit. Comme il eſtoit donc à table entre ſon oncle Androcles & moy, pluſieurs ne pouvoient s'empécher en le regardant, de dire quelque choſe à ſa louange; de ſorte que nous eûmes honte, nous qui faiſions profeſſion d'éloquence, de nous taire & de laiſſer parler les autres. Mais parce qu'il n'eût pas eſté honête de loüer ce jeune-homme en ſa preſence, nous prîmes ſujet de parler de la Beauté en général; non pas par diſcours interrompus, comme on avoit fait, mais par des harangues continües. Filon donc, s'il m'en ſouvient bien, commença ainſi; Puiſque tout ce que nous diſons & que nous faiſons, a quelque ſecret raport à la Beauté; car nous ne le dirions, ni ne le ferions pas, ſi nous ne le trouvions beau, il ſeroit injuſte de ne point parler d'une choſe qui eſt le ſujet de toutes nos paroles, & de toutes nos actions. Pour encourager donc les autres par mon exemple, à publier ſes louanges, je diray que c'eſt un bien que peu de gens poſſédent; mais que chacun veut poſſéder, & qui n'a pas ſeulement fait des Déeſſes de perſonnes mortéles, mais qui a mis les hommes mêmes dans le Ciel. Pélops fut admis à la table

des

des Dieux, pour ſa beauté; & pour le même ſujet Ganymede ravy par Jupiter, qui non ſeulement tranſporte ce qui eſt beau dans le Ciel, mais deſcend luy-même en terre pour en joüir. Ne s'eſt-il pas changé en Cygne pour Léda, & en Taureau pour Europe? mais ſans parler de ſes autres metamorfoſes, il prit la figure d'un homme lors qu'il voulut engendrer Hercule, qui eſt l'exemplaire de la Vertu. Ce qui eſt de plus étrange en cela, & de plus avantageux pour la Beauté, c'eſt que luy qu'on dépeint ſi ſevere, qu'il fait trembler tous les Dieux & Junon même, ſe rend ſi doux & ſi traitable en faveur de ce qui eſt beau, qu'il ſe dépouille non ſeulement de ſa foudre & de ſes éclairs, mais de ſa qualité même, de peur de l'épouvanter, & prend la forme qu'il croit luy eſtre la plus agréable. Mais de peur qu'on ne croye que ce diſcours ne contienne plutôt une ſecréte accuſation de Jupiter, qu'une louange de la Beauté, je feray voir la même choſe des autres Dieux. Neptune fut épris de celle de Pélops, Apollon de celle d'Hyacinthe, Mercure de celle de Cadmus. Les Déeſſes mêmes font gloire de poſſeder un ſi grand threſor, & ne ſe conteſtent pas l'une à l'autre le reſte de leurs avantages, mais pour la Beauté, chacune en veut remporter le prix; & la Diſcorde ne trouva point de plus beau ſecret pour les métre mal enſemble, que de leur faire naître un different ſur ce ſujet. Jupiter auſſi pour le décider, ne les renvoya point au plus riche ni au plus vaillant, au plus grand, ni au plus ſage; mais au plus beau, comme donnant l'avantage à la Beauté, par deſſus tout. Et veritablement, Minerve & Junon conteſtans cette aimable qualité à Venus, à qui elle ſemble apartenir, font voir qu'elles en font plus d'eſtat, que des grandeurs & des ſciences, dont elles ſont les Déeſſes, ſans parler de la force & de la valeur. C'eſt pour cela qu'Homere ne les loüe pas tant par leurs autres avantages, que par quelque epithete, qui marque ce qu'elles ont de plus beau. Si la Beauté donc eſt une

choſe ſi divine & ſi eſtimable, c'eſt à nous en imitant les Dieux, de la reverer & de parole & d'effet. Il finit par ces mots; & ajoûta, qu'il en eût dit davantage, ſi l'entretien des feſtins ſoûfroit de plus longs diſcours. En ſuite, Ariſtipe prit la parole, aprés s'eſtre excuſé quelque tems, pour faire parler les autres avant luy. Pluſieurs, dit-il, afin de faire paroître leur eſprit, au lieu de loüer les choſes utiles & excellentes, prennent des ſujets fantaſtiques, pour exercer leur plume. Mais pour ne les pas imiter, je diray quelque choſe à la louange de la Beauté, qui eſt eſtimée de tous ceux qui ne ſont pas aveugles. Du reſte, c'eſt une choſe ſi feconde, que je ne crains pas qu'on me prenne, ſi j'entreprens d'en parler aprés Filon; car on ne ſçauroit s'épuiſer en un ſujet ſi abondant. Quand je conſidere donc l'honneur que les Dieux & les Heros luy ont rendu, & qu'elle ſûfit pour ſe faire aimer, comme ſon contraire pour ſe faire häyr, je croy qu'il n'y a point de voix capable de chanter dignement ſes louanges. Je n'entreprendray donc point de décrire tous ſes avantages, mais j'en choiſiray ſeulement un ou deux; encore crains-je de ne m'en pouvoir aquiter aſſez bien. Pour ne point parler des Dieux, aprés ce que Filon en a dit, les hommes l-ont en ſi grande eſtime, que Théſée, qui eſt un des plus grands de tous les Heros, ne creut pas pouvoir eſtre heureux avec toute ſa vertu, s'il ne poſſedoit Helene, & l'enleva avant qu'elle fût en âge d'eſtre mariée, ſans avoir égard ni à la puiſſance de ſon Pere, ni au danger qu'il couroit par là. Et il ſe tint ſi fort obligé à ſon amy, qui l'avoit ſervy dans ce deſſein, qu'il ne creut pas pouvoir s'aquiter de l'obligation qu'il luy avoit, s'il * ne l'aidoit à enlever Proſerpine juſques dans les Enfers; ſans craindre de s'embarquer dans une entrepriſe ſi hazardeuſe. Cette même Helene eſtant retournée depuis chez ſon Pere, en l'abſence de Théſée, tous les Princes Grecs en devindrent amoureux; & de peur que cét amour ne fût fatal à leur päys, ils jurerent tous enſemble

* *Pirithoüs.*

ſemble de ſervir celuy qui ſeroit preferé; & employerent depuis toutes leurs forces, pour remétre cette Belle en la puiſſance de ſon mary. Pâris même la prefera à toutes les grandeurs & à tous les avantages que Pallas & Junon luy prométoient; & les Troyens voyans fondre ſur leurs bras toute la Grece, & pouvans ſe délivrer de cette guerre en rendant Helene, la voulurent conſerver au peril même de leur vie, comme ne la pouvans hazarder pour une cauſe plus belle. Les Dieux auſſi ne voulurent pas détourner leurs enfans de cette entrepriſe, quoy qu'ils previſſent leur perte, & ſe partagerent eux-mêmes pour une ſi noble queréle, qui eſt une grande preuve de l'eſtime qu'ils font de la beauté. Mais pour ne m'arréter pas plus long-tems ſur cette Hiſtoire, comme s'il n'y en avoit point d'autre; Hippodamie eſtant en âge d'eſtre marié, ſon Pere Enomaüs qui la vit ſi belle, en fut épris comme tous les autres Princes de la Grece; & deſirant ſe conſerver ce threſor, il s'aviſa d'un moyen plus criminel encore que ſon amour. Il avoit le chariot le plus leger, & les plus vîtes chevaux de tout le päys, faiſant donc ſemblant de chercher à ſa fille un mary qui fut digne d'elle, il la propoſa pour prix à celuy qui pourroit le vaincre à la courſe; mais avec cette condition, que tous ceux qui ſeroient par luy vaincus ſoûffriroient la mort. Il vouloit même que la belle montât ſur le char de ſes amans, afin que ſa beauté les arrétât & fut cauſe de leur défaite. Par ces artifices il vainquit & tua juſques à treize de ces miſerables. Enfin les Dieux irrités des abominations de ce Pere furieux, donnerent des chevaux immortels à Pélops, qui courut le quatorziéme, & qui demeurant victorieux par ce ſecours, fut le poſſeſſeur de cette Merveille. Qu'on ne trouve donc point étrange, ſi nous celebrons les louanges de la Beauté, dont les Dieux & les Heros font tant de cas. Aprés avoir dit cela, il ſe teut.

HERMIPE. Qu'ajoûta à ces louanges Carideme?

CARIDEME. Diſpenſé-moy, je te prie, de le ra-

porter, & te contentes de ce que tu as oüy, puis qu'il eſt vray que je ne me ſouviens pas ſi bien de ce que j'ay dit, que ce qu'ont dit les autres.

HERMIPE. Ne penſe-pas t'en excuſer, ſi tu ne veus perdre toute l'obligation que je t'ay ; Car ſans cela, le reſte ne paſſera pour rien.

CARIDEME. Puiſque tu le veus, il faut tâcher de s'en aquiter, quoy qu'il m'eût eſté plus avantageux de me taire en cette rencontre, que de repeter de mauvaiſes choſes. Je commençay donc de la ſorte. Si je parlois le premier, j'aurois beſoin d'un long diſcours, pour vous preparer à m'entendre ; mais ce que vous venez d'oüir me tient lieu d'exorde. Que s'il s'agiſſoit d'autre choſe que de la beauté, il ne faudroit rien ajoûter à ce qui a eſté dit ; mais c'eſt un champ ſi ample & ſi vaſte, qu'il peut fournir de matiere à pluſieurs Panegyriques. En effet ; il ſe preſente tant de choſes à moy, que je ne ſçay que choiſir ; & c'eſt comme un parterre de fleurs, dont la derniere qu'on regarde, paroît toûjours la plus belle. Premierement, cecy ne fait pas peu à ſa louange, de voir que nous portons envie aux autres perfections ; mais que nous ſommes épris de la Beauté, ſi-tôt qu'elle ſe découvre, & faiſons gloire de ſervir la perſonne en qui elle ſe rencontre. Que dis-je ? nous ſommes plus aiſes de luy obeïr, que de commander aux autres. Dans les autres choſes, l'eſprit ſe contente d'une perfection mediocre, ſans deſirer par exemple d'eſtre le plus vaillant ou le plus juſte ; Mais quand les Belles ſurpaſſeroient tout ce qu'elles conoîtroient de beau ; elles ne ſeroient pas encore contentes, ſi elles croyoient qu'il y eût quelque choſe qui leur peût diſputer cét honneur. Ajoûtez à cela, que la Beauté eſt comme le but de toutes nos paroles & de toutes nos actions, ainſi qu'a dit Filon ; & que les plus excellens artiſans ne s'en propoſent point d'autre dans leurs ouvrages ; au lieu que toutes les autres perfections ſont bornées dans un certain eſpace, ſans que tout le monde y pretende. Et

pour

pour montrer qu'on ne trouve rien de meilleur que la Beauté, c'eſt qu'on ſe ſert de ce mot, pour exprimer la perfection des autres choſes, & de ſon contraire pour en marquer le defaut. On a en horreur ceux qui ſervent & qui cajôlent les Tyrans; mais perſonne ne trouve mauvais qu'on ſerve ni qu'on adore ce qui eſt beau, & la beauté regne par le ſeul reſpect qu'on luy porte. Puiſque c'eſt donc une choſe ſi precieuſe & ſi divine, également eſtimée des Dieux & des hommes, nous ne ſerions pas excuſables ſi nous n'employions tout nôtre eſprit à publier ſes louanges. Voilà à peu prés ce que je dis ſur ce ſujet, laiſſant à part pluſieurs choſes, pour ne point ennuyer la compagnie, à cauſe du long-temps qu'il y avoit que cét entretien duroit déja.

HERMIPE. Elle a eſté trop heureuſe d'oüir de ſi belles choſes; & moy, je te ſuis trop obligé de m'en avoir voulu faire part.

NERON,
OU
* L'ENTREPRISE DE PERCER L'ISTHME.

* *Détroit de terre entre deux mers.*

DIALOGUE
DE MENECRATE ET DE MUSONIUS, en preſence de quelques-autres.

C'eſt une eſpece de Declamation contre ce Prince; & ce Dialogue ſemble avoir eſté fait de ſon tems: & par conſequent, n'eſtre pas de Lucien.

MENECRATE. CE deſſein te ſemble-t-il avoir quelque choſe de l'air de la Grece, que ce Prince affecte tant?

MUSONIUS. Il eût épargné sans doute beaucoup de peine aux voyageurs & aux marchands, & particulierement aux Pilotes, qui sont long-tems à tourner le Peloponese; & eût servy à la défense & à l'utilité de la Grece, qui eût pû s'entrecommuniquer plus commodément par ce moyen.

MENECRATE. Tu nous obligeras de nous faire le recit de ce qui se passa en cette rencontre, puisque tu t'y és trouvé.

MUSONIUS. Je le feray tres-volontiers. L'amour de la Musique, & l'opinion que Neron avoit que les Muses ne chantoient pas mieux que luy, le porterent en Grece, pour se faire couronner aux jeux Olympiques. Car pour les Pythiques, il y croyoit avoir plus de part qu'Apollon même; & je ne sçay s'il ne s'imaginoit point que ce Dieu n'eût osé chanter ni joüer de la lyre aprés luy. Ce dessein donc n'estoit pas premedité de longue main; mais comme il se trouva sur les lieux, & qu'il vit le peu de distance qu'il y avoit d'une mer à l'autre, qui est d'environ trois quarts de lieües, il luy prit envie de se signaler par cét Ouvrage, à l'exemple d'autres grands Princes, qui en ont entrepris de semblables. Car Agamemnon, à ce qu'on dit, retrancha l'Isle de Négrepont de la Béocie. Darius fit un pont sur le Bosfore, & Xerxés voulut percer le mont Athos. D'ailleurs, il estoit bien aise d'oüir celebrer ses louanges; Car les Tyrans ne sont jamais si crüels ni si aveugles, qu'ils ne desirent de faire quelque chose pour le public, ou pour leur gloire. Aprés avoir donc chanté sur le theatre de Corinthe, les louanges de Neptune & d'Amfitrite, avec un autre petit Poëme à l'honneur de Leucothée & de Melicerte, il prit un hoyau d'or qu'on luy presenta; & marchant avec chansons & acclamations publiques, vers le lieu où l'on devoit faire le canal, donna quelques coups en terre; puis ayant recommandé l'ouvrage à ceux qui en avoient l'intendance, * il retourna dans la ville, croyant avoir surpassé tous les travaux d'Hercule par cette action. Il travailloit à

* Ou, aux principaux Magistrats.

ce qu'il y avoit de plus facile, qui estoit de tirer un canal dans la plaine; & les malfaiteurs * qu'on avoit tirez des prisons, faisoient le reste. Comme on eut travaillé douze jours, il vint un bruit sourd de Corinthe, que les Mathematiciens disoient qu'une des Mers estoit plus haute que l'autre; & que si l-on continuoit, on inonderoit l'Isle d'Egine. Mais outre que ces bruits estoient faux, ils n'estoient capables d'ébranler la resolution d'un Prince qui affectoit de faire des choses grandes & incroyables; de sorte que quand tous les Mathematiciens du monde l'eussent asseuré de ce qu'on disoit, il n'eût pas abandonné l'entreprise, s'il n'eût receu la nouvele de la revolte de Vindex, & que tout branloit dans Rome.

* *Ou, esclaves.*

MENECRATE. Dy-nous maintenant ce qui le porta à ce violent amour pour la Musique, & s'il a si bonne voix que quelques-uns disent? car les autres asseurent le contraire.

MUSONIUS. Sa voix n'est proprement digne ni d'admiration ni de risée, parce qu'elle n'est ni fort excellente ni fort mauvaise, quoy qu'elle ne soit pas naturéle. C'est une espece de fausset qu'il ne conduit pas mal, & qu'il acorde assez bien avec sa lyre, aussi bien que son geste & sa contenance; outre qu'il entend parfaitement le Theatre, & mieux qu'il ne convient à un Prince. Mais lors qu'il pretend égaler les maîtres de l'Art, il se fait moquer de luy, quelque danger qu'il y ait: † Car il se balance trop; & quand il veut reprendre son vent, il se contraint, & se redresse sur le bout des piez. D'ailleurs, il rougit par trop de contention, & trop d'envie de bien faire, outre qu'il est assez rouge de son naturel; & comme il n'a pas beaucoup de voix ni d'haleine, elles luy manquent souvent au besoin.

† *Ou, se contourne comme ceux qui sont sur une roüe.*

MENECRATE. Mais comment fait-on, pour entrer en lice contre luy?

MUSONIUS. Il fit mourir un Comedien aux jeux Isthmiques, qui eut la hardiesse de luy disputer le prix; car il n'y a pas moins de danger à le surpasser, qu'à se moquer de sa voix.

MENECRATE. Comment cela? nous n'en avons rien sceu.

MUSONIUS. Cela se fit aux yeux de toute la Grece, & arriva en cette sorte. Quoy qu'on n'eût pas acoûtumé de representer des pieces de Theatre à ces jeux, non plus que de chanter aux jeux Olympiques, il y voulut remporter l'honneur de la Tragedie. Entre ceux qui se presenterent pour luy disputer le prix, estoit un Comedien d'Epire, fort celebre, qui vouloit avoir dix talens pour luy ceder cét honneur; ce qui le faisoit crever de dépit, outre que ce Comedien avoit déja representé en particulier; ce qui empécha * Neron de lui accorder ce qu'il demandoit. Mais comme il vit qu'il recitoit avec grand aplaudissement, il luy fit dire par un de ses gens, qu'il cédât cét honneur à son Prince, & sur ce qu'il n'en vouloit rien faire, & qu'il redoubloit ses efforts avec grande acclamation du peuple, il fit entrer ses Acteurs sur le Theatre, comme si cela eût esté de la piece, & ces Acteurs l'ayans pousſé contre une colomne, luy couperent la gorge avec des tabletes d'yvoire qu'ils tenoient à la main, qui estoient tranchantes comme des rasoirs.

* Sous la scene.

MENECRATE. Et aprés cette action, eut-il l'aplaudissement des Grecs, & remporta-t-il la victoire?

MUSONIUS. Cela passoit pour jeu, en un homme qui avoit tué sa Mere.

MENECRATE. Il est vray qu'il n'est pas étrange qu'il ait voulu faire taire un Comedien, aprés avoir tâché à fermer la bouche à Apollon, en empéchant sa Prêtresse de plus rendre d'Oracles, à cause qu'elle l'avoit mis au nombre des parricides, quoy qu'elle l'eût encore épargné; Car Oreste & Alcmeon, à qui elle le comparoit; avoient tué leur Mere pour venger leur Pere, ce qui avoit quelque ombre de gloire; mais le crime de Neron estoit sans couleur.

MUSONIUS. Tandis que nous parlons, Menecrate, un vaisseau s'aproche du port, qui semble porter quelque bonne nouvéle; car tout le monde y est couron-

couronné comme dans un chœur de Comedie, lors qu'il y a quelque chose de bon à anoncer. J'en voy un qui nous fait signe de la main, & qui nous crie, ce me semble, qu'il n'y a plus rien à craindre, & que Neron est mort.

MENECRATE. Il est vray, on l'oit plus distinctement à mesure qu'il s'aproche, réjoüissons nous; mais ne faisons point d'imprecations contre ce Prince, car il ne faut point insulter à un mort.

DIALOGUE
DES LETRES DE L'ALPHABET,
Où l'Vsage & la Grammaire parlent.
Par Monsieur de Frémont, neveu du Traducteur.

Si LE JUGEMENT DES VOYE'LES avoit pû se rendre en nôtre langue, avec toutes ses naivetez & ses graces, on n'auroit pas entrepris cét Ouvrage. Mais comme c'est une piece pleine de jeux d'esprit, dont la rencontre ne consiste que dans les mots, il a esté impossible de luy donner un sens en François en gardant celuy de l'Auteur. Tout ce qu'on a pû faire, c'a esté de profiter de son invention, & pour avoir plus de matiere de s'égayer, on a fait parler toutes les létres de l'Alphabet l'une aprés l'autre, devant l'Vsage & la Grammaire, dont l'un est comme le Juge, & l'autre comme l'Avocat General. Du reste, cette galanterie n'est pas inutile; car on y peut aprendre plusieurs choses tres-curieuses, touchant l'ortographe & la prononciation. *Dialogue de Lucien.*

L'USAGE. PUISQUE nous-nous sommes assemblez pour ouïr les plaintes des Létres, & que vous

vous estes chargée de les introduire, que ne les fait-on entrer?

LA GRAMMAIRE. Il faut sçavoir premierement de quelle façon vous voulez qu'elles se presentent; Si vous souhaités de les voir en estat de supplantes, avec les cheveux épars, & les bras étendus, elles s'habilleront à l'Arabesque; Si vous estes en humeur de leur acorder le combat, je les armeray à la Juive ou à la Syriaque; Si vous les aimez mignardes, je les orneray à l'Italiene ou à la Greque; Si vous les voulez voir brillantes d'or & d'azur, quoy qu'un peu grossieres, je les pareray à la Gothique; Si simples & ramassées, je les acommoderay à la Françoise.

L'USAGE. A quoy bon tant de mystere? Puisque nous sommes en France, & qu'il s'agit d'un different entre les Létres Françoises, il faut qu'elles se presentent habillées à la mode du pais.

LA GRAMMAIRE. Mais comme elles ont droit de se faire grandes ou petites, de quelle sorte voulez-vous qu'elles viennent?

L'USAGE. Vous y faites trop de façon; Ouvrez Huissiers; Entrez A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, V, X, Y, Z.

LA GRAMMAIRE. Puisque vous en usez avec tant de precipitation, soufrez que je vous parle des differens de la Prononciation, & de l'Ecriture; car cela est necessaire à l'éclaircissement du sujet.

L'USAGE. Je sçay les pretentions de l'une & de l'autre, la Prononciation voudroit obliger l'Ecriture à representer aux yeux les choses, de la façon qu'on les prononce; mais comme cela ne se peut faire sans blesser l'Etymologie, elle me prendroit à partie incontinent. Laissons donc decider cette affaire au Tems, mon Seigneur & Maître, qui sans craindre personne, fait le procés à tout le monde; Aussi bien l'Ecriture qui ne s'est formée que sur la Prononciation, ne pourroit soufrir qu'on luy enlevât un bien dont elle est en possession depuis si long tems. L'une & l'autre sont fondées en raison & en exemples; mais

mais moy qui ne me fonde ni en exemple ni en raison, j'en useray comme je le trouveray à propos, & plutôt que de faire de nouvéles loix, j'aime mieux observer les anciennes.

LA GRAMMAIRE. Qu'il me soit permis pour le moins, de parler du genre des létres; de leur valeur, & de leur force.

L'USAGE. Que je suis las de toutes ces pedanteries, & que je serois fâché de dépendre de la Science qui m'ôteroit tout mon agréément, & corromproit ce bel Air qu'on admire en moy, & que j'ay emprunté de la Cour!

LA GRAMMAIRE. Mais voulez-vous abolir l'ancienne coûtume de haranguer à l'ouverture des Assemblées? & me voulez-vous empécher de raporter plusieurs belles antiquitez, touchant l'origine des Létres; comme elles sont passées de Phenicie en Grece, & de Grece en Italie, & comme l'Alphabet n'a pas esté achevé tout d'un coup; mais qu'on y a ajoûté diverses létres en divers tems, les unes necessaires, les autres superfluës. Je sçay une belle curiosité là dessus, que vous serez bien-aise d'entendre, qui concerne l'origine des Létres Françoises, dont on est effectivement redevable à l'amour. Car un jeune Chasseur amoureux, n'ayant pas la liberté de voir sa Maîtresse, traçoit sur le sable du rivage où la belle venoit tous les jours, la figure d'un javelot, tournant la pointe du côté où il devoit estre ce jour-là; & si elle y arrivoit la premiere, elle faisoit à même dessein diverses empreintes de son Cor; si bien qu'il se passoit peu de jours qu'ils ne se rencontrassent, ce qui donna la naissance à l'l, & au C, qui furent les premiers caracteres Francois, d'où nâquirent tous les autres. Lors qu'ils se vouloient donner avis qu'on les épioit, si c'estoit pour avertir la Nymphe qu'elle se donnât de garde de son pere, le Chasseur traçoit la figure d'un Javelot la pointe en bas, avec un Cor derriere; & lors qu'il le mettoit devant, c'estoit pour éviter la rencontre de quelqu'autre. Voilà l'origine du p, & du q. La

Comme P X, &c.

Belle

Belle pour rendre la pareille à son Amant, donna la naissance au b, & au d. en métant la pointe du Javelot en haut, & le Cor devant ou derriere, selon les diverses personnes dont ils avoient à se garder. Lors qu'il estoit necessaire qu'ils se cachassent tous deux, ils figuroient pour s'entre-donner avis, un Javelot & un Cor, avec un autre Javelot penchant, ce qui fut le commencement de l'R. Cependant, la Nymphe pour tirer son Amant de la peine qu'il enduroit, lors qu'il la sçavoit en danger, faisoit deux empreintes de son Cor, l'une au dessus de l'autre; mais tournées diversement, pour signifier qu'elle estoit sur ses gardes; ainsi nâquit l'S. D'ailleurs, quand cét infortuné Chasseur ne pouvoit conter ses peines à sa Dame, il luy témoignoit sa douleur par deux Javelots en croix, d'où vint l'X, & le T, selon leur diverse situation. Et lors que la Belle rencontroit ces caracteres, elle joignoit deux Cors ensemble qui s'entre-regardoient, pour l'asseurer que son amitié seroit sans fin comme l'O. Ainsi pour diverses raisons qui seroient trop longues à deduire, sont venuës les autres Létres.

L'USAGE. J'aime mieux encore cette invention, que je trouve assez spirituële, que toutes les pedanteries que vous avez de coûtume de dire sur ce sujet. Mais c'est trop parler, levez vous A, & dites en peu de mots ce que vous avez à dire.

A. Tandis que l'E, ne m'a fait que des injures particulieres, je me suis teû pour ne point troubler le repos public; mais aujourd'huy qu'il entreprend sur toutes les létres, je ne puis plus retenir mes plaintes. Il s'est déja rendu si necessaire aux consones, qu'elles ne viennent plus sans luy, lors qu'on les apelle; & comme le K, pour éviter sa tyrannie, se fut donné à moy, il le fit interdire, jusques là que par son credit, l'H, qui me considere un peu plus que luy, ne passe plus que pour une aspiration. Enflé de cét heureux succés, & voyant que de toutes les consones il n'y avoit plus que le Q, qui luy fit

Bé, Cé, Dé. K. Ache.

tête,

tête, il en conçeut un tel dépit que jamais depuis il ne l'a voulu suivre, qu'il n'y eût quelqu'un entr'eux deux pour les separer. Non content de cela, il se fourre en cent endroits où il n'a que faire; & sous ombre qu'on n'a borné ni son esprit, ni ses esperances, il a corrompu la Gascogne, & fait dire au peuple de Paris les *édegrez*, & les *estatuës*. D'ailleurs, il s'est joint à l'M & à l'N, pour me contrefaire avec tant de succés qu'on ne sçait plus si c'est luy ou moy qui parlons, lors que l'I ne se trouve pas pour l'en empécher, encore se moque-t-il quelquefois de luy à bon écient, comme on le voit par experience. Que si ces places luy sont deuës que ne les tient-il en son nom, comme il fait Jerusalem & Bethléem, & quelques autres, sans me donner autant d'ennuy qu'il m'en donne. Car il ne s'est pas contenté de me bânir, de la compagnie des Demoiselles; il m'a encore attiré chez les ennemis, d'où j'ay bien de la peine à me sauver. Cependant quoy que j'aye beaucoup d'autres plaintes à faire, tant contre les autres, que contre luy, je me contenteray de vous dire, pour ne point abuser de vôtre audience, qu'encore que je sois presque le seul qui ne cache rien de mon âge, on m'en retranche maintenant une partie. Je vous prie, est-il raisonnable que les E, se trouvent quelquefois trois ensemble, & que les A, ne puissent marcher de compagnie?

Avec Bibliotecq, &c. *Esprit, esperance &c. sans é au Latin, esphere, espatule, esquelette, &c.* *em, en se prononcent am, an, Femme fendre.* *En penultiéme l'E ne se prononce pas, a. qui se prononcent par an.* *En Jerusalem & autres l'E ne se prononce pas comme un A, Autrefois on disoit Damoiselle, & il y en a qui prononcent encore Annemis. âge. crée. Si on écrivoit comme on prononce, on écrivoit contemans.*

E. Je ne sçay pourquoy vous vous plaignez; car c'est vous qui vous entendez avec la Prononciation, pour me dérober les M & les N, & il ne vous reste plus que de corrompre l'écriture, puis vous jouirez seul de tous mes contentemens. Cependant sera-t-il dit que vous boires & mangerez à mes dépens, & que pour en mieux venir à bout vous vous allierez avec l'I, pour me contrefaire. Je veus bien que vous sçachiez que je puis seul autant que vous deux ensemble: toutefois je suis prest d'oublier toutes vos injures, pour vivre en paix, quand ce ne seroit qu'en faveur de nôtre ancienne aliance qui rendoit l'E si celebre.

A. Vous

Il y en a qui prononcent boirai, mangerai, allierai. Este se prononce faisés.

A. Vous avez raiſon de ſouhaiter, la paix, pour jouïr en repos de vos conquêtes, ou plutôt de vos larcins. Eſt-il ſi étrange, que l'I & moy croyons valoir autant enſemble que vous toute ſeule: Gourmande que vous eſtes, qui de cinq ou ſix mets n'en faites qu'un!

Mets ville, mets verbe, mes pronom, mais particule adverſative; mais, il n'en peut mais.

LA GRAMMAIRE. Il ſeroit à ſouhaiter pour le bien public, qu'on peût regler de telle ſorte vos differens, que vous n'euſſiez rien à déméler l'un avec l'autre, & que chacun eût ſon partage ſeparé. Mais puiſque cela ne ſe peut, qu'à l'avenir l'A ne ſe radouciſſe plus tant, quand il eſt avec l'I, s'il ne veut perdre ſes plaiſirs & ſes affaires.

On prononce pléſirs & afféres.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'A ſera maintenu dans tous ſes droits, & qu'il luy ſera permis de ſe joindre à l'I, pour faire un E; tandis que l'E ſe joindra à l'M & à l'N, pour faire un A. Nous voulons cependant, qu'on prononce boirez & mangerez, comme on fait les autres E, quand ils ſont avec un Z ſans c, c'eſt à dire comme voyelles, & non pas comme diphtongues; Défendons à l'A d'aler plus de compagnie, ſi ce n'eſt dans Chaalons, & ne luy laiſſons que les Dames, ſans toucher aux Demoiſelles.

Nez, preneZ, &c.

On retranche le B de tous ces mots, & de Fevrier & de Samedy.

B. Quel ordre y peut-il avoir dans l'Empire des Létres, ſi la ſeconde perſonne de l'Eſtat eſt chaſſée de la fin des mots, excepté de quelques mots barbares, & ſi l'on ne la trouve plus qu'en plomb, comme ſi elle eſtoit trépaſſée. Mais ce n'eſt pas en cela ſeul qu'on me traite comme ſi j'eſtois mort; On me fait perdre mes debtes, On empêche mes ſubjets de me rendre leurs debvoirs & leurs ſubmiſſions; On me retranche du ſecond des mois, & du dernier jour de la ſemaine. Il n'eſt pas juſqu'au P, tant il eſt ſuptil, qui ne s'efforce d'optenir ma place; & je ne voy point d'autre moyen de le reduire, qu'en luy ôtant le ſoubçon que je veuille cabrioler à ſes dépens. Du reſte, j'ay tant de confiance en vôtre bonté, que j'eſpere que vous augmenterez ma dignité, plutôt que de la diminuer.

On prononce preſque les uns comme s'il y avoit un P, & les autres comme un B.

LA

LA GRAMMAIRE. Si j'en suis creuë, on vous châtiera tres-rigoureusement, d'avoir la hardiesse de vous nommer la seconde personne de l'Estat, sous ombre que vous estes le second dans l'ordre de l'Alphabet, plutôt par hazard qu'autrement. Sçachez que vous n'estes pas plus que la derniere létre; & que s'il y a quelque prerogative, c'est aux voyéles à y pretendre, & non pas à vous.

On n'est point obligé de métre de B, qu'aux endroits où il se prononce & se fait sentir.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'on rende au B, tout ce qui luy est legitimement deû, sans qu'on soit obligé pourtant de lui rien donner, qu'il ne le demande. Défendons en outre tres-expressément au B & au P, de rien entreprendre l'un sur l'autre. Et au regard de l'augmentation des dignitez que le B pretend, il se contentera de l'honneur de faire B carre, & B mol.

C'est ainsi qu'on nomme la virgule qu'on met sous le C, pour montrer qu'il a le son de l'S.

C. N'est-ce pas une grande ingratitude à l'S, qui me doit sa naissance, de me persecuter en tous lieux; Je ne puis faire de leçon, sans être accompagné d'une cedille; Je crains, si elle continuë, qu'à la fin elle ne me desarçonne; & qu'aprés m'avoir pris, elle ne me veuille pas seulement métre à rançon. Le T d'autre côté, me fait perdre patience; Il ne me peut soûfrir en devotion, & il y veut estre, quoy qu'il ne s'y entende pas. Il m'a ravy jusqu'aux Propheties, qui me prométoient que je serois un jour remis en auctorité. Je n'oserois plus me renfermer avec luy dans une même syllabe, de peur qu'il ne me fasse taire, & perdre mes droicts. Aprés m'avoir enlevé les bien-faits, il me veut enlever le bien-facteur; & je n'auray plus, si on l'en croit, que les bien-factrices. Il est vray que les Doctes, soit par instinct ou par contract, ou si je l'ose dire, par le respect qu'ils ont pour mon caractere, qu'ils portent assez souvent sur le front, font tout ce qu'ils peuvent pour me conserver, mes sujects, & maintenir ma jurisdiction; & le plus abject n'est pas d'autre sentiment. D'ailleurs, j'ay à me plaindre du Q, qui me veut empécher de paroître aveque luy en publicq; & aprés m'avoir defendu l'entrée du Zodiaque, me veut encore bânir

On l'écrit maintenant sans c. Bienfaiteur. Un croissant. Il n'y a que les Doctes, qui prononcent ou écrivent ces mots avec un c. Ces mots commencent à s'écrire de sans c.

de toute l'Afrique : & si je le laisse faire, il m'enlevera Senecque avec toute ma Bibliotheque. Je demande donc pour le punir de sa temerité, qu'on ait à le bânir du *quartier*. Car enfin, s'il est permis à tout le monde de me rogner ainsi les ongles, il ne me restera que le bec, & je seray reduit au biffac. Mais avant que cela arrive, je perdray le Q, où je le reduiray à *quia*.

S. Quoy que ce me soit une chose fort penible de me tenir debout, à cause de ma taille, je ne laisseray pas de me lever pour dire un mot à ma défense. Quand je ne tiendrois la vie que du C & de la cedille, n'est-ce pas assez bien le reconoître, que de les soûfrir parmy les François, & en cent autres lieux où je ferois fort bien leur charge ? Que le C se contente de passer à la montre dans les Sciences, & qu'il prenne garde encore qu'en parlant on ne l'y remarque de peur qu'on ne luy fasse son procés comme à un passevolant.

Cedille est un mot Espagnol.

L'USAGE. Il est ordonné au C de s'acompagner d'une cedille, par tout où il en sera besoin, sur peine de métre l'S en sa place. Le Q jouira paisiblement du Zodiaque & de l'Afrique ; mais defense à luy de se montrer en public, quoy qu'on ne le veuille pas bânir de la Republique.

D. I'ay extrémement à me plaindre de la legereté avec laquelle on m'a chassé de plusieur lieux. Quoy qu'on veüille dire, il y va de la gloire des Grands, & de la seureté des Marchands que je les accompagne, particulierement quand ils sont seuls ; Que si lors qu'ils sont en compagnie on me rejéte, pour le moins que le T n'en profite pas. Car j'ay sujet de le craindre voyant ses autres usurpations. Il prend si bien son tems, quand je suis suivy d'une voyéle, qu'il se vient métre en ma place, ou du moins il s'y fait sentir. Ainsi, l'on ne me considere plus de pied en cap, & il m'a ruiné de fond en comble. Cela fait bien voir qu'on a conclud sans moy, que l'on me retrancheroit le plus qu'on pourroit de la fin des mots, sans considerer qu'on ne sçaura plus à l'avenir, surquoy for-

On commence à les écrire au pluriel sans d.

On prononce icy t, comme un t.

former les feminins ; car ſi de verd on a fait verte, peut-eſtre qu'un jour, de gaillard, on fera gaillarte. J'ay tâché par droit de repreſaille, de faire d'un Lieutenant une Lieutenande ; mais je ne l'ay pû encore obtenir que dans les Provinces. Si l'on me veut retrancher ainſi par tout, comme les beaux Eſprits ont commencé, on me contraindra de paſſer le reſte de mes jours en adverſité.

Ajoutez ajuger &c. ſans d.

L'Usage. Lors qu'il y aura trois conſones à la fin des mots, nous enjoignons au D de ſe retirer ; & entendons auſſi qu'il ait à ſortir des lieux inconnus à l'oreille, ſi ce n'eſt à la fin des monoſyllabes, où il peut bien paroître, pourveû qu'il ne die mot.

Hazard ſans d. Pied. nud le d ne ſe prononce point.

E. On voit par les diſcours de l'A, l'averſion que mes compagnes ont pour moy ; quoy que je ne leur aye jamais donné aucun ſujet de me haïr. Car bien-loin d'entreprendre ſur leur juriſdiction, elles entreprennent toutes ſur la mienne. Soit que l'I ſe joigne à l'A ou à l'O, il leur fait prendre mon nom. Mais il ne croiroit pas m'avoir fait aſſez de mal, s'il ne m'en faiſoit de ſon chef. Il m'a enlevé boëte, coëfe, & mirouër, & feint fort ſouvent que je ne ſuis pas auprés de luy. L'V ne mépargne pas davantage, de ſorte qu'il n'y a point de ſeureté pour moy, de m'en aprocher. Voilà comme toutes les voyéles s'efforcent à l'envy de me perdre. J'ay horreur de dire le reſte ; elles ne me rencontrent jamais à la fin d'un mot ſans me manger, ſi je ne ſuis armé d'un accent. Quand je ſuis placé auſſi avantageuſement qu'elles je ne les crains pas ; & je m'en vengerois bien, ſi le T, ſans aucune raiſon, ne ſe venoit point metre entre deux. Car ſi je ne leur rendois alors la pareille, je les choquerois ſi rudement, qu'elles s'en tiendroient offenſées, ou elles n'auroient point de ſentiment. Je me ſuis déja vengé de l'A dans les articles, & j'en euſſe fait de même dans les pronoms, s'ils n'euſſent eu la diſcretion, pour éviter mon impetuoſité, de changer leur A en on. Enfin, il n'eſt pas juſqu'aux conſones, qui ne me mangent entr'elles, ſur tout quand je parle de ma

Aimer, paroitre ſe prononcent comme émet, parétre. On écrit, boite, coife, miroir, feint, ſureté. d'a pour de, dira-t-elle. l'épée, pour la épée. mon épée.

ma grand mére ; & j'ay grand peur quelles n'en demeurent pas là; car elles ont bien *ds* imaginations extravagantes, qui me regardent.

l'E ne se prononce point en des, les, &c. quand une voyéle suit.

En cét endroit les voyéles faisoient un tel bruit pour interrompre l'E, que n'eût esté que l'S & le T, se métans ensemble, firent St, elles ne vouloient pas se taire; Car toutes les autres consones n'osoient parler sans leur permission. Le bruit étant appaisé, l'A répondit en cette sorte, pour le reste des voyéles.

A. Si l'on n'estoit persuadé de nôtre innocence, nous nous défendrions aisément du crime dont l'E nous accuse. Mais c'est assez pour nôtre justification, que chacun sçache que c'est un gourmant qui se mange luy-même, sans aucun respect pour l'h, qui se met souvent entre deux, pour l'en empécher. Ainsi, ce pôvre *h*ebeté se détruit par sa gourmandise.

Pe & Ph se mangent icy.

LA GRAMMAIRE. Comme il est de la Politique d'abaisser ceux qui s'élevent trop, & de redresser ceux qui panchent à leur ruine: ainsi, l'Usage, à mon avis, devroit retrancher une partie de l'autorité de l'E, pour en faire part aux autres voyéles, parce que toutes quatre ensemble, ne sont pas si employées que luy.

L'USAGE. Nous voulons que les choses demeurent en l'estat où elles sont maintenant, jusques à ce qu'il en soit autrement ordonné.

F. Comme je suis la premiere en Fidelité, je trouve fort étrange, qu'on m'ôte les clefs, & qu'on me veuille couper les nerfs; car aprés cela, comment pourrois-je atteindre les cerfs à la course? Cela est bien éloigné de la promesse qu'on m'avoit faite de bânir le Ph, afin d'étendre les bornes de mon Empire. Jusqu'icy il m'a toûjours défendu l'abord des Prophetes & des Philosophes, & il ne veut pas même que j'aspire à *Ph*ilis, quoy qu'elle n'ait que moy à la bouche. Si j'avois esté aussi severe, jamais l'V ne se seroit mis en possession de toutes les vêves, tant recreatives que rebarbatives; cependant, comme j'ay veû quelles l'aimoient plus que moy je lui ay cedé tout ce que j'y pouvois pretendre.

On prononce ces mots sans f.

l'F.

Ces mots ont une f. au singulier.

P. Quand

P. Quand une longue poſſeſſion ne ſeroit pas un juſte titre; aprés nous avoir fait traverſer tant de Terres & de Mers, debité tant de beaux Apophtegmes, & enrichy ce païs de tant de *Phraſes* & de *Paraphraſes*, il ſemble qu'il y auroit de l'inhumanité, à nous ſeparer de la compagnie de Philis & de Philomele, puiſque nous ſommes de même contrée, & que nous avons juſqu'icy couru les mêmes avantures. *C'eſt qu'il vient des Grecs.*

L'USAGE. J'ordonne que l'on conſerve le Ph le plus qu'on pourra; mais du reſte, quand on veut s'établir en un païs, il en faut prendre l'habit & les mœurs.

H. Helas! Helas!

LA GRAMMAIRE. Veritablement, il y a de l'injuſtice d'ôter les mots Grecs au Ph; mais quoy, l'Uſage fait ce qu'il luy plait.

G. Je meriterois bien quelque privilege, moy qui marche à la tête de la Grammaire; mais je ſuis ſi malheureux, qu'il n'y a que moy qu'on retranche du commencement, du milieu & de la fin des mots. L'I ſemble n'avoir changé de nature, & ne s'eſtre fait conſone que pour m'enlever mon bien. Enfin il n'eſt pas juſqu'à l'N qui ne me perſecute, & qui ne m'en ôte une partie; mais ce n'eſt pas à moy ſeul qu'elle fait injure, car aprés avoir décredité le T, & l'avoir empéché d'eſtre reçeu aux emprunts, elle veut chaſſer le C de ſon banc, & bânir le D du rond de la terre. *Iumeau, &c. pour gemeau, ſoin ſans g &c.* *Sans t. Le c ni le d ne ſe prononcent point icy.*

C. Quoy que vous puiſſiez dire en ma faveur, je ne puis m'empécher de faire voir que vous faites encore pis que ceux dont vous vous plaignez; Car aprés avoir fureté mes *c*lapiers, & revelé mes ſecrets, vous avez voulu, par une cruauté ſans ſeconde, me tuër avec un *c*anif, pour me voler mes Patacons.

LA GRAMMAIRE. Comme le C & le G ont du raport, ainſi que le B & le P, le D & le T, il y a toûjours entr'eux quelque different, qu'il faut tâcher à apaiſer, pour empécher la confuſion.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'I & le C garderont

deront les places qu'ils occupent, avec pouvoir de les tenir en leur nom, ou sous celuy du G. Nous voulons aussi que l'N se puisse passer de luy, à la fin & au milieu de quelques mots, sans qu'elle se puisse pourtant prévaloir de témoins & de reconoissances, pour âtanter sur le sang & le rang du G.

Autrefois on écrivoit témoings & recognoissance, maintenant on ôte le g. C'est qu'elle ne se prononce point.

H. Qu'on vante tant qu'on voudra, le vaste Empire des Létres, si je n'y posséde rien, il sera toûjours trés-petit à mon égard. Qui est ce qui peut plus légitimement que moy, aspirer aux Honneurs? & cependant quand j'y suis, on ne veut pas que je parle. On en use ainsi en plusieurs autres rencontres; & à force de m'en plaindre je me suis télement enroüée, qu'on ne m'entend plus; & mon estomac est tout ruiné. Les voyéles entr'elles ne me content pour rien, les consones me rejétent; & j'ay beau dire la verité, l'on ne veut plus prendre de mes Almanacs. Ainsi, je ne suis presque plus que dans la bouche des affligez. Quand je considére tous ces outrages, je ne puis m'empécher de vous prier de m'accorder mon congé; & je croy que le K est sur le point d'en faire autant.

Hélas.

K. En effet, puis qu'on ne fait plus de cas de moy, & que toutes les fois que je me suis voulu plaindre, on m'a renvoyé aux Kalendes Gréques, je suis resolu de quiter la France, pour m'établir au Septentrion, où j'auray part à une bonne partie des Seigneuries & des Villes. Je ne pense pas qu'aprés m'avoir voulu bânir, on me veuille retenir par force.

LA GRAMMAIRE. Ce n'est pas d'aujourhuy qu'on a parlé de se défaire du K. Mais toutes les fois qu'on a mis cette affaire en deliberation, on a esté retenu par quelque consideration importante. Pour moy, je suis d'avis, que pour le moins, on le garde pour les Rebus, où il fait un tres-bel effet.

L'USAGE. Nous voulons, pour reprimer l'insolence de l'H, qu'elle aspire toute sa vie, sans pouvoir rien obtenir; & commandons au K de vuider tout presentement de l'étenduë de l'Alphabet.

J. Je

I. Je n'ay qu'un mot à dire, c'eſt qu'il plaiſe au Juge d'ordonner que l'Y ſuive le K, puiſque je feray bien ſa fonction, & que c'eſt un étranger, qui n'a que voir en nôtre païs. Je ſuis preſt d'abandonner pour cela toutes les pretenſions que j'ay ſur l'Eſpagne & ſur l'Alemagne.

On écrit autrefois Eſpaigne & Allemaigne.

Y. Je m'en vai vous montrer deux chemins par où je pretens me ſauver. Premierement, je ſuis plus digne de croyance que l'I; & ſi le Roy ne m'avoir, on y trouveroit à redire. Aprés, on ne me prendra jamais pour une conſone; au lieu que cela arrive à ma Partie devant toutes les voyéles; & ſans cela il y a long-tems qu'il m'auroit arraché les yeux. Pour le moins, comme je reſſemble à un verre, que l'on me conſerve pour les yvrognes.

LA GRAMMAIRE. Il eſt juſte de le conſerver, quand ce ne ſeroit que pour montrer l'origine des mots qui viennent du Grec, comme il en porte le nom; outre qu'il ne fait point d'Equivoque comme l'I, quand il eſt avec les voyéles.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'Etymologie maintiendra l'Y de tout ſon pouvoir, & permétons neantmoins à l'I, à cauſe qu'il eſt François, de s'établir en ſa place le plus qu'il pourra, juſques à ce qu'on ait renvoyé l'autre en ſon païs, mais il ne luy faut pas faire ce déplaiſir de le bânir tout d'un coup.

On apelle une mouillée quand l'I ſe prononce avec.

L. Pour eſtre voiſine de l'I, il ne m'en traite pas plus civilement; car s'il arrive qu'il paſſe devant moy, il me mouille en un clin d'œil, & s'il arrive qu'une de mes ſœurs vienne à mon ſecours, fût-elle acompagnée d'une voyéle, il nous mouille toutes deux. Il eſt vray qu'il à la conſideration de nous épargner dans la ville, & en quelques autres lieux; au lieu que l'V eſt tout à fait ſans pitié. Depuis le grand procés que nous eûmes enſemble pour les pluriels, où les Conſuls que j'avois pris pour Juges, diſant que je fais la Belle, ne me laiſſerent preſque que les Bals, les Eventails & les Paraſols; Il s'eſt télement enorgueilly de ſa victoire, que non content

l' ne ſe mouille point icy. Où l'u exclud l'i hormis en ceux-cy, & quelques autres, comme les Bals, les Eventails & les Paraſols.

Lieux dont on bánit l'l dans la prononciation.

de m'avoir rongné la robe jusqu'au genou, il m'a voulu rompre le cou, & ne m'a pas laissé le sou. En fin, l'on me mal-traite en mile façons; & je ne sçay comment l'on peut soûfrir qu'estant fidele & utile, comme je suis, je ne bâte en ces lieux là que d'une L.

On en a retranché une.

L'USAGE. Sans avoir égard aux plaintes de l'L, nous ordonnons, en confirmant la Sentence des Consuls, que l'V se servira des pluriels qui luy ont esté ajugez. Mais atandu qu'il empiete sur les singuliers au prejudice de l'*l*, nous voulons pour le dédommager, qu'il ne puisse jamais passer Beau, devant pas une voyéle.

Bel amy, &c.

M. S'il estoit honête de se loüer soy-même, je pourrois dire sans vanité, que j'ay plus de tendresse que personne pour mes Compagnes, puisque j'ay resolu de soûfrir plutôt toutes choses, que de me plaindre. Toutefois, pour ne paroître pas insensible en un jour de Plaintes. je demande qu'on ait à retrancher les abreviations. Car c'est une chose bien rude, de voir qu'on me coupe deux jambes à tout propos, & qu'on se contente de métre la troisiéme en potence, pour me dessigner; sans parler de ma suite, qu'on retranche ordinairem. Dans les adverbes, pour avoir plutôt fait. C'est bien peu respecter celle qui marche devant les *Magistrats*; qui fait la *majesté*, les *merveilles*, & les *miracles*; sans qui il n'y auroit ni *hommes*, ni *femmes*, ni animaux; & sans qui le *monde* même ne seroit point.

m, par abreviation, sans ent.

LA GRAMMAIRE. Chacun est aveugle dans ses interests. Sans les abreviations vous ne feriez pas toute seule, mile, comme vous faites; ni Monsieur & Madame avec une R & un E; vous meriteriez un châtiment exemplaire pour une si injuste plainte.

M. M.

L'USAGE. Encore que j'aye cela de commun avec les autres Legislateurs, que nos loix sont également faites pour tout le monde: Neantmoins elles different en cecy, que les Grands se dispensent des leurs, & que j'ay bien de la peine à faire observer les miennes au Peu-

Peuple. J'ordonne pourtant; à telle fin que de raiſon, qu'on n'ait plus à abreger les M, ni leur ſuite, ſi ce n'eſt lors qu'il n'y aura point de lieu de faire autrement, ou bien lors qu'un ſuperieur agira avec un inferieur, ou un égal avec ſon pareil dans la familiarité. *Monſr. Me.*

N. Si je me leve avec tant de precipitation, c'eſt pour épargner à l'M la peine de ſe raſſeoir. Chacun ſçait la paſſion que j'ay toûjours euë pour le P & pour le B; cependant, toutes les fois que je me preſente pour en aprocher, cette preſomptueuſe ſe prevalant de ce qu'elle a trois jambes, & que je n'en ay que deux, accourt pour prendre ma place; & ſous mon nom, joüit d'un bien qui n'eſt deû qu'a moy.

M. Pour aimer le B & le P, croyez vous en eſtre aimée? Non, non, ſçachez qu'ils ne vous peuvent ſoûffrir; & que ce que j'en fais, n'eſt que parce qu'ils le deſirent. Si je ne travaillois que pour ſatisfaire à mon ambition, je ne vous en laiſſerois pas tout l'honneur. Cependant, vous me ruinez en parfums, vous m'empéchez de paroître en Automne, & vous vous attribuez à vous ſeule, les Colomnes qu'on n'a dreſſées que pour nous deux. Vous faites plus; car vous mangez ce P, que vous aimez tant. Si vous me vouliez faire du mal, ne pouviez vous vous exenter de luy en faire? & croyez vous que ce ſoit un bon moyen pour me donter, que de nous chaſſer tous deux d'une place. Où vous ne pourrez jamais faire revenir le P, quelque amitié que vous lui portiez, ſi vous ne me laiſſez avec luy. *On prononce n pour m. Exemter & domter s'écrivoient autrefois avec un p, & l'on en ces deux mots ſe prononce comme une m.*

N. Je ne vous en ôte pas encore à demy; car vous eſtes inutile en cent endroits: Qu'avez vous que faire de paroître, où c'eſt moy qui parle & non pas vous? Si j'en eſtois creuë, on vous ôteroit nom & ſurnom, & l'on ne vous laiſſeroit que la faim.

L'USAGE. Atandu que les deux Létres qui ſont en diſpute, ſont proches voiſines, & qu'une plus longue contention pourroit cauſer entr'elles quelque froideur; Nous voulons & entendons que l'M continuë ſes ſoins, pour empécher l'N de ſe métre devant le B & le P. D'autre côté, l'N pourra tenir quelque-

fois la place de l'M & du P, pourveu qu'elle en uſe ſans preſomption; & ſans rien âtanter ſur exemption ni redemption, ſur indemniſer ni indemnité. Nous ordonnons auſſi que l'M gardera nom, furnom, & pronom; & que l'N conſervera les Colonnes, avec eſperance d'avoir bien-tôt l'Autonne auſſi toute ſeule.

Pm ſe prononce ici.

O. Quelque forte que ſoit une amitié, il ſurvient quelquefois des accidens ſi impreveus, qu'il ſemble que tout ſe doit rompre. Mais ſouvent auſſi cette tempête ne ſert qu'à l'affermir, & à luy faire jéter de plus profondes racines. J'eſpere qu'il en arrivera de même, dans le fâcheux demélé que je ſuis forcé d'avoir avéque mes ſœurs, & mes meilleurs amies. Mais que ne fait on point tous les jours, pour conſerver ſon bien? Je ſuplie donc l'A de me rendre la moitié des villes de Laon & de Craon, & de ne pas manger tout ſeul les Paons & les Faons. Outre cela, je voudrois bien qu'il ne ſe joignit plus à l'V, pour me contrefaire. Pour l'E, il s'eſt aproprié tout ce que nous avions en commun; & je ne ſuis plus auprés de luy qu'un o en chifre. Il a fait pis; car il m'a ôté ce que je poſſedois ſans luy; & je n'oſerois plus paroître avec l'I; car on ne pourroit plus reconnoître. S'il continuë, j'ay peur de n'avoir plus à la fin ni Foy, ni Roy, ni Loy. L'V, d'autre côte, m'ôté, Tholoſe & Cologne, qui m'apartiennent, & cent autres places ſemblables. Pour me pouvoir maltraîter impunément, on m'empéche d'aler en compagnie; mais il me ſemble qu'on me le devroit bien permétre, pour reſiſter à tant d'ennemis. Cependant, lors que de deux O on en a ôté un, pour empécher ſon compagnon de courre aprés, on l'arréte avec un accent circonflex.

On les prononce ſans o. au, fait o. mœurs, cœurs, &c. de flours & plours on a fait fleurs & pleurs.

On prononce paretre, reconnetre.

On prononce Thoulouſe Coulogne, &c. tôle, contrôle.

A. Je ſuis tout preſt de vous rendre ce que vous me demandez, pourveu que vous faſſiez reſtitution de vôtre part; Donnez-moy ce qui m'appartient de la riviére de Saone; Partageons enſemble le mois d'Août, & ne vous ſaoulez pas tout ſeul à mes dépens.

Il n'y a que l'O qui ſe prononce en ces mots.

O. Qu'on auroit grand tort de me faire paſſer pour eſtre de mauvaiſe conſcience, veu que de toutes les

létres,

létres, il n'y en a point qui aille plus rondement que moy?

LA GRAMMAIRE. L'Etymologie a intereſt de maintenir l'O dans la plûpart de ſes demandes. La Prononciation d'autre côté, n'y veut pas conſentir; c'eſt à l'Uſage à en ordonner ce qu'il luy plaira.

L'USAGE. L'O a beau ſe plaindre qu'on luy fait tort; l'A a déja montré qu'il luy en fait tout autant; Il empiéte ſur l'I, quelque ſoigneux qu'il ſoit de ſe défendre; Il empéche l'E de s'aſſeoir, & il a voulu enlever à l'V ſa Nourice. C'eſt pourquoy j'ordonne que les choſes demeurent en l'eſtat qu'elles ſont, juſqu'à ce qu'il en ſoit plus amplement informé. Cependant, il continüera ſes bons offices dans les chifres; car quoy qu'il n'y paſſe que pour un zéro, il ne laiſſe pas d'y eſtre auſſi neceſſaire que les autres; & a cét avantage par deſſus eux, qu'il n'eſt pas ſujet à diviſion.

On prononce ſogneux, ſans i, aſſoir ſans e. Nourice à Paris, ſans u.

P. Tant qu'on ne nous a défendu que les Juleps, les Sirops & les Ptiſanes, nous-nous ſommes fort bien portez; mais aujourd'huy qu'on ne veut plus que nous-nous trouvions aux Noces, nous-nous portons fort mal. Cependant, on ne nous veut pas donner Baptéme, non pas ſeulement une paire de ſept Pſeaumes; & à un beſoin on nous laiſſeroit manger des loups. Je n'ay jamais veu une téle cruauté; qu'on nous laiſſe pour le moins la clef des champs, ſans nous tenir toûjours renfermez dans un camp, comme dans un rempart.

Tous ces mots ſe prononcent ſans p.

L'USAGE. Nous ordonnons que le P ne ſe prononcera point dans les mots où il eſt trop rude; qu'il ne ſera même permis de le rejéter en quelques-uns; & que cét Arreſt ſera mis promptement à execution.

ſans p.

Q. Comme l'U ſe pourroit bien prevaloir de ce que je le ſoûfre toûjours prés de moy, il me ſemble qu'on me devroit permétre de paroître quelquefois ſans luy. Et puiſqu'on a renouvéle l'Arreſt contre le K, je demande part à ſa confiſcation; Car

à mon avis, *K*alendrier & toute la *K*irielle, me seroient mieux deus qu'au C, auſſi bien que *cueillir*, & *cereueil*.

LA GRAMMAIRE. Taiſez-vous, Q, & laiſſez faire à l'uſage, qui ſçaura bien quand & comment il vous faut employer.

L'USAGE. Nous défendons au Q de s'entremétre des affaires du K, ni de rien pretendre à ſa dépouille, ſur peine d'eſtre traité comme luy.

R ne ſe prononce point aux premiers, mais aux derniers. I'r ne s'y ſent preſque plus.

R. L'I & l'E mont télement affoiblie en diverſes occaſions, & ſur tout à la fin des mots, qu'on ne m'entend preſque plus aler ni venir. Je tâchay d'abord de me rétablir par la douceur; mais voyant que cela n'y faiſoit rien, j'y employay le fer & l'Enfer, & ſi je n'en ay pû venir à bout.

L'USAGE. Nous ordonnons à l'R de filér doux quand elle ſera la derniere, ſur peine d'eſtre chaſſée, ſi ce n'eſt aſſez de la negliger.

é pour eſ.

S. Je ne ſçay ce qui a pû obliger les Auteurs modernes, à me retrancher comme ils font; je pretens bien renverſer toute leur écriture; car quoy qu'ils faſſent, l'ancienne coûtume ſera pour moy. Suis-je ſi dangereuſe, qu'il faille que les voyéles ſe couvrent d'un accent, de crainte de m'aprocher? C'eſt eſtre trop mécônoiſſantes de la faveur que je leurs fais de me métre entr'elles, pour les empécher de s'entremanger. Toutefois, comme chacun ſe peut tromper, ſi l-on trouve que j'aye tort de le faire, je me condamne; mais comme je me ſoûmets, il faut que les autres en faſſent autant; & ſi l-on m'en croit, on commencera la reformation par le bâniſſement de l'H; un accent ſûfira pour marquer où il faudra aſpirer. Le C, le K, & le Q, n'eſtant qu'une même choſe, ce ſera aſſez de retenir le C. Et puiſque nous devons eſtre toutes ſimples, il faut faire le procés à l'X, comme double, & renvoyer en Grece l'Y & le Z, pour décharger l'Alfabet de ces létres ſuperfluës. Mais pour faire voir que je plains moins mes peines que mes paroles, je ſuis preſte à faire la fonction de

On met quelquefois une entre deux mots, pour adoucir la prononciation.

l'X

l'X & du Z ; & ſi je n'en puis venir à bout, j'apelleray le C à mon ſecours.

Z. Je tiens que de toutes les Létres, il n'y en a point de plus dangereuſe que l'S, non ſeulement à cauſe qu'elle a la figure & les ſifflemens du Serpent, mais à cauſe qu'elle ſe gliſſe comme luy, & ſe va métre entre les mots où elle n'a que faire. D'ailleurs, elle ſe change en deux ou trois façons, ſans aucune conſideration du C ni de moy, ni du Zele que j'ay pour vôtre ſervice. Mais bien-loin de luy acorder ſes demandes, il luy faut faire porter la peine qu'elle a ordonnée contre les autres. Le C & la cedille rempliront fort bien ſa place ; & lors qu'ils ne le pourront faire, je ne leur manqueray pas au beſoin. *avant-hier.*

S. Je ne ſçay ſi j'ay l'air d'un Serpent, mais il faut bien que j'en aye la prudence, pour ſoûfrir toutes ces injures.

L'USAGE. Nous permétons d'ôter l'S des lieux où l-on ne la ſent point, pourveu qu'on marque l'endroit de quelque accent, juſqu'à ce que l'œil y ſoit acoûtumé ; Et pour la punir de ce qu'elle ſe fourre aux endroits où elle n'a que faire, nous voulons que le Z profite de toute la gloire qui luy en pourroit revenir. *Elle ſonne comme un z en ces lieux-là.*

T. Il eſt bien difficile d'aquerir beaucoup d'amis, ſans faire des envieux. Tandis que je fais tout ce que je puis pour tenir les autres en paix, & que je m'intrigue aſſez heureuſement entre les voyéles, pour leur ſervir de liaiſon, les conſones en ſont envieuſes ; & l'S ne marche point avéque moy qu'elle ne me faſſe taire, & évanoüir à tous momens. *dira-t-on*

L'USAGE. En conſequence de ce qui a eſté ordonné, qu'il n'y aura plus que deux conſones, à la fin des mots, j'entens quand il y en aura trois, qu'on rejéte la plus inutile, ſans que cela puiſſe prejudicier au corps ni aux Arts, ni à d'autres particuliers qui ont intereſt à les conſerver. *faut, ou du moins il ne s'y ſent point.* *temps, champs, doigts, &c.*

V. A conſiderer ma condition dans une partie de l'Europe ſeulement, je ne croy pas qu'il y en ait

ait de plus bizarre. Je sers de voyéle, & de conſone ; & la plûpart des diftongues ne ſe ſçauroient paſſer de moy. Il faut que je me radouciſſe à la veüe, & que je me fortifie à la verte. Les uns me prononcent V, les autres Ou ; Ceux-cy font de moy un B, ceux là un G. Il y en a qui me font ſervir d'F, & d'autres qui me métent double, pour me faire paſſer pour ce que je ſuis. Cependant, ſans conſiderer en combien de façons je ſuis utile, on me traite ſi fort en cadéte, à cauſe que je ſuis la derniere de mes ſœurs, que dans la crainte qu'on a que je ne quite la fin d'une ſyllabe, pour me métre à la téte de celle qui ſuit, on a toûjours les deux poins levez ſur moy.

Gualtérus pour Waltérus, Vleſſingue pour Fleſſingue, Uveimar pour Veimar.

L'USAGE. Nous ordonnons, ayans égard aux plaintes de l'V, que les deux poins ne ſe métront plus ſur luy, mais ſur la voyéle qui le ſuit.

connüe, pour montrer que c'eſt celle-là qu'il faut détacher.

X. L'S fait bien voir ſon ignorance, lors qu'elle dit que je ſuis une létre ſuperflüe. Je ſers de C à excellent, de deux C à executer, de G & de Z à exemption, d'une S à Xaintonge ; de deux X ſoixante, de C & de T à fluxion, de Z à deuxiéme ; ſans parler du Fénix, où je ſuis en ma propre ſignification, & du Cardinal Ximenés, où je ſers de Ch. Et aprés cela, il faut qu'un pôvre ſerpent me traite de ſuperflüe ? Bien-loin de me retrancher, on devroit ſoûfrir que je fuſſe toûjours en action ; Car que deviendroient ſans moy les Xerxés, les Xenofons, & les Alexandres ?

On prononce excellent, excécuter, egzemption. Saintonge, ſbiſſante, fluction, deuziéme, Chimenés.

S. S'il ne tient qu'à cela, on trouvera bien le moyen de les faire ſubſiſter ſans vous. A-t-on jamais veu une inſolence pareille à la vôtre, vous faites gloire de vos larcins, & les autres t'en défendent ?

par un Cf.

X. Hé bien qu'on me faſſe mon procés ; le mieux qu'il vous puiſſe arriver, c'eſt qu'on vous donne ma place. Qu'il vous fera beau voir eſtre deux, à faire la fonction d'une létre ſuperflüe ; D'ailleurs, comment garderez-vous la mediocrité, qui eſt neceſſaire en cette occaſion, vous qui vous hauſſez & baiſſez ſans ceſſe, & qui n'avez jamais marché droit en aucune affaire ?

affaire? Vous ne m'empécherez pas, pour le moins, de tenir ma place dans les létres numerales.

LA GRAMMAIRE. Ni là, ni ailleurs; vous ne faites la fonction que d'une double létre. Avant que les diverſes façons de compter fuſſent inventées, on ne comptoit que par ſes doigts, dont chacun faiſoit un; & pour marquer cinq, on montroit le pouce avec le doigt qui le ſuit, qui font une eſpece d'V. Si bien que deux V l'un ſur l'autre, faiſoient dix; & c'eſt de là qu'eſt venu l'X.

L'USAGE. Nous avons maintenu & maintenons l'X, dans toutes les fonctions de ſa charge, & même à la fin des mots, pourveu qu'elle ſoit là ſans ſe faire trop ſentir. Mais hâtons-nous; le tems preſſe.

Feux, comme s'il y avoit une S.

LA GRAMMAIRE. C'eſt fait; car l'Y & le Z n'ont rien à repreſenter, que ce qu'ils ont déja dit.

L'USAGE. Si cela eſt, avant que de finir cette Aſſemblée, je veus dire un mot aux Létres, comme amy, aprés les avoir jugées comme Souverain. Je vous conjure donc, Belles lumieres des Eſprits, Elemens de la parole, ſacrez Atomes dont s'eſt formé ce grand monde des Sciences, de métre fin à vos plaintes, & de vivre en bonne intelligence à l'avenir. Vous eſtes les Gardiennes fideles de ce que les hommes ont de plus precieux. C'eſt en vous qu'ils trouvent la ſeureté de leurs affaires, & leurs plus ſolides plaiſirs. Sans vous, l'abſence ſeroit le plus grand de tous les maux. Par vôtre moyen, on paſſe à couvert à travers les ennemis. Vous ſçavez le ſecret de faſciner la veüe des jaloux, & de tromper la garde la plus fidéle. De vôtre petit nombre ſont naîs comme par miracle, un milion de mots differents: Vous eſtes les fondemens inébranlables des Loix, & les depoſitaires de la Verité. Enfin, ſans vous on ne ſçauroit que confuſément la naiſſance du Monde, & les plus belles actions ſeroient enſevelies dans les tenebres de l'Oubly.

SUPLE-

SUPLEMEMT DE L'HISTOIRE VERITABLE.

Lucien ayant dit à la fin du Second Livre de cette Hiſtoire, qu'il aloit décrire en-ſuite les merveilles qu'il avoit veües aux Antipodes, & cela ne ſe trouvant point, ſoit que les Livres ayent eſté perdus, ou autrement; il a pris envie à celuy qui a fait le precedent Dialogue, de ſe joüer à ſon exemple, en des avantures étranges & inoüies. Mais comme il n'y a rien de ſi facile, que de feindre des choſes qui n'ayent aucun fondement dans la Raiſon ni dans la Nature, il n'a pas creu le devoir imiter en ce point; & n'a rien dit, qui n'ait quelque ſens allegorique, ou quelque inſtruction mélée avec le plaiſir.

LIVRE TROISIEME.

I. *Deſcription de la Republique des Animaux.* II. *Hommage qu'ils viennent rendre au Fénix.* III. *Paſſage de Lucien aux Antipodes.* IV. *Bataille des Animaux contre les Sauvages.* V. *Pacification, par l'entremiſe de Lucien.*

I. *Deſcription de la Republique des animaux.*

LE plus reſolu demeura ſans force & ſans courage, voyant nôtre Vaiſſeau briſé, & toute l'eſperance du retour perdüe; mais aprés nous eſtre conſolez du mieux que nous pûmes, les uns allumerent du feu, les autres ſe répandirent le long de la côte, ou entrerent plus avant dans le päys pour le découvrir. Sur le ſoir, ceux qui eſtoient alez à la découverte, raporterent que le päys eſtoit cultivé & remply de toutes ſortes d'Animaux, dont pluſieurs leur eſtoient incônus, mais qu'ils n'avoient point

point veu d'hommes. Ce qui les avoit le plus étonnez, c'eſt qu'on voyoit d'un côté des Agneaux paître parmy des Loups; de l'autre des Faucons voler en la compagnie des Colombes; Icy des Cygnes ſe joüans avec des Serpens, & là des poiſſons nageans parmy des Caſtors & des Loutres. Sur ces entrefaites, arrivent des Singes vêtus à la Grêque, qui nous vindrent faire commandement de la part du Roy de l'aler trouver; Ils portoient chacun ſur le poin un Perroquet qui leur ſervoit de Trucheman, & parloit bon Grec; ſans quoy l-on n'eût pû jamais rien entendre au jargon de ces Ambaſſadeurs. Cependant, obeïſſans aux ordres du Prince, nous nous acheminons vers le lieu où il eſtoit, & aprenons d'eux en chemin, Que nous eſtions dans l'Iſle des Animaux, qui dépendoit du vaſte Empire des Fables; Qu'elle eſtoit environnée de celles des Geans, des Magiciens, des Pygmées, & autres ſemblables, qui relevoient toutes de la juriſdiction des Poëtes, dont l'Iſle eſtoit aſſez proche. Que cét Empire eſtoit partagé en ſept Comtez, gouvernées par autant de Comtes; qui ſont les Contes pour rire, les Contes de la Cigogne, les Contes jaunes, les Contes violets, les Contes borgnes, les Contes à dormir debout, & les Contes de vieille, ſans parler de pluſieurs autres petits Comtes de moindre importance, qui ſont tous compris ſous le nom des Contes de l'autre monde. Que parmy tous ces peuples, le plus grand crime eſtoit de conter deux fois une même choſe; Qu'on n'y eſtoit point introduit qu'on ne laiſſât ſon jugement à la porte, avec permiſſion de le reprendre au retour; mais qu'on le retrouvoit preſque toûjours ou égaré ou corrompu; Que la Republique des Animaux eſtoit gouvernée par le Fénix, & que celuy qui regnoit alors, avoit eſté curieux de nous voir, parce qu'il ne faiſoit que de naître, n'avoit jamais veu d'hommes. Que ſans cela, on ne nous auroit pas ſoûferts plus long-tems dans l'Iſle, parce qu'il leur eſtoit défen-

du

du tres-étroitement par leur Legislateur, d'avoir aucun commerce avec ceux de nôtre espece, sur peine de retourner en leur premiere servitude: Que ce Legislateur estoit un petit bon homme tout contrefait, qui n'estoit guere different d'un Singe pour la figure; mais d'un sçavoir & d'une cônoissance admirable; Que c'estoit luy qui les avoit établis, policez & rassemblez de toutes les parties du monde, & qui leur avoit enseigné à s'entraimer & à s'entendre l'un l'autre; mais qu'il n'avoit jamais pû apprendre à parler qu'aux Perroquets, & à quelques autres oiseaux. Que les Singes, comme ils sont ingenieux, & adroits à contrefaire tout ce qu'ils voyent; avoient apris de luy l'art de se vêtir, & une partie de ce qu'ils avoient veu faire aux hommes: Qu'ils avoient bâty le Palais que nous verrions, à l'aide des Hirondéles, cultivoient la terre par le moyen des pourceaux & des taupes qui se plaisent à la remüer, & faisoient la moisson par l'entremise des fourmis, qui avoient en moins de rien emporté toute la graine d'un champ, & la serroient dans des greniers où on l'aloit prendre quand on en avoit besoin: Que comme il n'y avoit point de societé sans quelque Religion, ils adorent tous le Soleil; & que le Fénix qui luy estoit consacré, avoit joint à la Royauté le Sacerdoce, & se brûloit lui-même sur son Autel, servant & de Prêtre & de victime: Qu'il y avoit des animaux qui avoient quelque reverence pour les autres Astres, Que l'Elefant adoroit la Lune, & l'Orix l'Etoile de la Canicule: Qu'Esope (car c'est ainsi que se nommoit leur Legislateur) se voyant forcé de les quiter, avoit établi pour Roy le Fénix, comme le plus propre à cét honneur, parce qu'il estoit unique, & qu'on n'estoit point sujet par ce moyen aux guerres civiles, que l'ambition des Grands, & le desir de regner, ou le dépit & la jalousie ont coûtume d'allumer en l'ame des Princes. D'ailleurs, comme il vivoit plusieurs siecles, on estoit exempt par là des revolutions,

tions, que cauſent dans les Empires, le frequent changement de Monarques: Que pour ſe décharger des ſoins de l'Eſtat, il avoit établi divers Animaux ſur chaque eſpece qui les gouvernoient ſous ſon autorité, car il ſe faiſoit voir fort rarement, ſoit pour conſerver ſa majeſté, ou pour quelqu'autre raiſon: Que les Singes luy ſervoient d'Officiers & de Miniſtres; les Tigres & les Lions, de Soldats; les Oyes & les chiens, de garde & de ſentinéle; les Perroquets, d'Interprete & de Trucheman; les Cigognes, de Medecin; Car à cauſe de ſon naturel ſolitaire & mélancolique, il avoit beſoin de ſe purger de tems en tems; à quoy les Cigognes ſont fort adroites; Que les Licornes faiſoient l'eſſay devant luy, pour la proprieté qu'elles ont de chaſſer les venins; & qu'enfin tous ces Animaux vivoient en paix & en bonne intelligence ſous ſon Empire. Mais ceux qui ſe nourriſſent de proye, dequoy vivent-ils, leur dis-je? Vous avez raiſon répondirent-ils, de faire cette demande; car ils ne peuvent pas paître comme les autres, ni manger comme nous des fruits de la Terre. Voicy donc comme on les nourrit. Outre les criminels qu'on leur abandonne; lors que les Animaux deviennent vieux, & qu'ils ne ſe peuvent plus ſoûtenir, on les engraiſſe, tant qu'ils meurent; & tous les jours on va dans leurs apartemens recueillir ceux qui ſont morts; mais cela eſt cauſe auſſi quelquefois que ceux qui vivent de carnage, ſont deux ou trois jours à jeûner.

Elles ſe donnent des lavemens.

Dans ces Entretiens & autres ſemblables, nous arrivâmes à la Cour du Fénix, qu'il eſtoit déja nuit; Il eſtoit dans une grande ſâle toute brillante de lumiere, par le moyen des vers luiſans, & autres inſectes lumineux, qui eſtoient âtachez au plancher, ou qui voloient par l'air comme autant d'étoiles errantes. D'autre côté, la voûte eſtoit garnie de plumes d'azur, acommodées fort proprement avec le bec des Hirondéles; ſi bien que cela ne reſſembloit pas mal à un Ciel. Il y avoit deux Corps-de-

Garde à la porte, l'un de Lions, & l'autre de Tigres, qui nous effrayerent d'abord ; mais nous paſſâmes en aſſeurance ſous la conduite de nos guides. Au fond de la ſale eſtoit le Fénix poſé ſur un Thrône d'or enrichy de perles, avec un d'ais d'ambre & de corail, où l-on avoit enchaſſé des pierreries ; Mais de tout ſon Thrône, rien n'eſtoit ſi brillant que luy, & il n'en recevoit pas tant d'éclat qu'il luy en donnoit. Car il avoit le cou d'or, les aîles de feu, doublées d'un azur celeſte, & il portoit un Aſtre étincelant ſur la tête. A ſes côtez eſtoient rangez en forme d'Amfitheatre, un grand nombre d'oiſeaux de taille & de plumage tout different, mais d'une beauté merveilleuſe ; ſans parler de ceux qui pendoient en l'air par des filets, comme des bouquets de plume. Au bas eſtoient une infinité de Pâons qui faiſoient la roüe à l'entour, & étaloient avec pompe & magnificence les cercles d'or de leur queüe, où brilloient autant d'yeux qu'il y en avoit dans le Ciel. Ce ſpectacle nous ravît tellement en admiration, que nous demeurâmes comme immobiles, juſqu'à ce que le Prince nous envoya complimenter par divers oiſeaux de ſa ſuite, qui imitent nôtre langage. Lors que nous fûmes prés de luy, aprés luy avoir fait la reverence, il nous dit par la bouche d'un petit Perroquet qui ſe perchoit ſur ſon Thrône, que nous eſtions les bien-venus ; & qu'ayant ſceu nôtre arrivée, il avoit eſté bien aiſe de nous voir, & avoit envoyé au devant de nous quelques-uns de ſes Officiers, afin qu'on ne nous fit aucun déplaiſir. Aprés cela, il s'enquit du ſujet de nôtre voyage, & témoigna d'eſtre fort ſurpris au recit de nos avantures ; Mais parce qu'il eſtoit tems qu'il ſe retirât, il nous congedia, aprés avoir donné ordre qu'on nous logeât dans ſon Palais, & qu'on nous traitât avec toutes ſortes de magnificence. Nous n'eûmes pas plutôt pris congé de luy, que nous fûmes environnez de Geays & de Pies, qui ne faiſoient que caqueter à nos oreilles, & nous rompoient

poient la tête d'une infinité de questions & de demandes. D'ailleurs, il me tardoit que je fusse seul, pour m'entretenir à mon aise des merveilles que j'avois veües, & je soûpirois déja aprés mon retour en Grece, pour avoir le plaisir de les conter. Nous fûmes conduits en nôtre apartement, par les mêmes Ambassadeurs qui nous estoient venus recevoir, & le trouvâmes meublé d'étôfes exquises, filées par des vers à soye, & tissûes par des araignées; de sorte que l'ouvrage en estoit tres-ingenieux & tres-delicat. Si-tôt que nous fûmes arrivez, on couvrit pour le souper, où nous fûmes servis magnifiquement de toutes sortes de mets, & mangeâmes de petits oiseaux qui n'estoient que comme des pelotons de graisse. Nos Ambassadeurs prirent place avec nous; mais les Perroquets se percherent deçà & delà, au dessus de nos têtes, où l'on leur donnoit à manger de tout ce qu'il y avoit sûr la table, comme l'on fait aux enfans; mais ils aimoient particulierement le pain trempé dans du vin. Pendant le repas, il y avoit des Singes acoûtrez en Charlatans, qui faisoient cent tours de passe-passe, & avoient avec eux des petits chiens qui contrefaisoient les Soldats, avec l'épée au côté, & la pique sur l'épaule, passoient à travers des cerceaux, marchoient sur des bâtons, sautoient pour l'amour des Dames, & faisoient plusieurs galanteries semblables; Aprés souper les Pies danserent un Balet, où elles imitoient le saut des Grües, passans l'une dans l'autre avec une adresse & une agilité admirable. Les Rossignols firent le récit, & les Serins le concert.

II. *Hommage des Animaux.*

Le lendemain dés le point du jour, nôtre escorte nous vint prendre pour assister à l'hommage que les Animaux venoient rendre au Fénix, qui est la plus belle cérémonie de toute l'Isle; Il estoit à l'entrée de son Palais, pour les mieux recevoir, & en faire la reveüe avec plus de magnificence. Nous remarquâmes en passant, qu'à toutes les portes du

Palais, il y avoit un Chien en sentinéle, & une Oye sur chaque fenêtre, avec un Aigle au haut du donjon, pour découvrir de plus loin; & on les relevoit d'heure en heure, autant la nuit que le jour. Si-tôt que nous fûmes arrivez, le Fénix nous fit asseoir auprés de luy sur des siéges; Il estoit environné de tous les Animaux de sa garde, & de tous les Oiseaux de sa suite, comme le jour précedent. Aprés que son Perroquet eut harangué assez-long-tems sur le sujet de la cérémonie, avec grande satisfaction de toute l'Assemblée, qui estoit charmée de la douceur de son éloquence; on vit venir de loin les oiseaux en magnifique apareil, sous la conduite de l'Aigle, qui aprés avoir fait une pointe en l'air, fondit tout à coup aux piez du Fenix, pour luy faire hommage, puis se guinda dans le Ciel, & s'ala perdre dans les nües. Aussi-tôt les oiseaux de sa suite se percherent deçà & delà sur les arbres, tandis que ceux qui sçavoient chanter, celebrerent les louanges du Fénix, & remplirent l'air de leurs doux concerts, où le Cygne tenoit le Tacet, & le Coucou bâtoit la mesure. Mais auparavant, quelques Faucons, pour donner du plaisir au Prince, liérent en l'air des Perdrix; & passans devant son Thrône, les laisserent envoler, sans leur avoir fait aucun mal. Cette galanterie fut trouvée de bonne grace, aussi bien que celle des Cocqs, qui aprés avoir paru à la tête des Oiseaux domestiques, se separerent en deux bandes, qui vindrent joûter l'une contre l'autre, avec tant d'animosité & de furie, que le Fénix fut contraint de les envoyer separer. Mais les Cailles qui s'estoient mises de la partie, estoient si acharnées au combat, qu'elles ne voulurent point obeïr, si bien que pour conserver la majesté de l'Empire, & punir leur desobeïssance, il fit signe aux Epreviers, qui enleverent en un instant les plus opiniâtres, & les alerent plumer hors de sa presence. Cependant, les Pâons danſoient un Balet avec beaucoup d'art & de justesse, mais

On les faisoit joûter en Grece comme des Cocqs.

mais encore plus de gravité, traçans diverſes figures ſelon les divers Airs que leur chantoient les oiſeaux, & marquans la cadance d'une façon admirable; Mais les Cocqs-d'Inde les ayans voulu imiter, ſe firent moquer d'eux avec leur graiſſe rouge & bleüe, entre-coupée de rides; leur mine de vieille, leur peau pendante ſur le nés; ce qui fit bien voir & la difference qu'il y a de la vaine gloire avec la gloire veritable. Comme le Fénix s'étonnoit de ce que les oiſeaux de nuit & ceux de riviere, ne paroiſſoient point, un Perroquet prenant la parole, dit qu'il avoit charge de luy repreſenter de leur part, Que les premiers âtandoient la nuit, pour leur venir rendre leur hommage, de peur de troubler les autres oiſeaux, de leur preſence; & que les derniers s'eſtoient aſſemblez à l'endroit où il devoit recevoir celuy des poiſſons, comme eſtans plus en leur luſtre dans l'eau. Aprés, vindrent les Animaux à quatre piez, que le Lion conduiſoit avec une majeſté & une contenance digne d'un Prince; & lors qu'ils furent tous paſſez devant le Fénix, ils ſe ſeparerent en deux, comme pour le combat: Mais le combat parut étrange, pour l'inégalité des combatans; car ceux qui vivent de proye, s'eſtoient mis tous d'un côté, & le reſte de l'autre, dequoy le Fénix s'étonnant, un Singe qui les avoit diſpoſez, luy dit, Que c'eſtoit pour faire paroître la moderation des uns, & la confiance des autres. Car les oiſeaux n'eurent pas plutôt ſonné la charge, qu'on vit les chévres & les brebis courir de toute leur force contre les Tigres & les Lions, & les choquer de leur têtes ſi rudement, qu'ils tomberent à la renverſe, comme s'ils euſſent eſté morts; puis ſe relevans legerement, ſe joüerent avec elles ſans leur faire aucun déplaiſir. Il n'eſtoit pas juſqu'aux rats & aux ſouris, qui ne vouluſſent eſtre de la partie, & ne vinſſent affronter les chats, qui ſe couchoient par terre en les voyant; & de peur de les bleſſer, faiſoient la pâte de velours. En-ſuite, les Ours ſe leverent ſur leurs piez

de derriere ; & ſe tenans tous par la main, commencerent à danſer en rond fort gravement, ayans un Singe au milieu d'eux qui joüoit de la flûte, tandis que d'autres tout noirs, montez ſur de grands Ours blancs, contrefaiſoient les Bâteleurs, & faiſoient cent tours de ſoupleſſe. Car les Singes en cette occaſion faiſoient mile fingeries ; Les uns joüoient à la boule, avec des Hériſſons, ayans mis des gans de fer, de peur de ſe piquer ; les autres ſe bâtoient à outrance, comme des Gladiateurs, tandis que quelques-uns de leurs compagnons pendus par la queüe aux arbres voiſins, faiſoient les Juges du camp. Ceux-cy couroient la bague ſur des chevaux de manége ; ceux-là faiſoient des tournois, comme on en voit faire à Rome aux enfans de bonne Maiſon. Les Licornes couroient auſſi, la lance baiſſée l'une contre l'autre, ayans mis une pomme à la pointe de leurs cornes, comme l'on met un bout aux fleurets, de peur de ſe faire mal. Cependant, on voyoit des chevaux bondir tout ſeuls par la plaine, & faire des voltes & des paſſades, avec des caracols, où ils tournoient plus juſte que les meilleurs Ecuyers du monde. Il n'eſtoit pas juſqu'aux Elefans, qui pour montrer leur adreſſe, * ne vouluſſent danſer ſur la corde, & faire admirer leur agilité dans une ſi grande maſſe de chair. De quelque part que le Fénix jétât la veüe, il ne voyoit que des objets divertiſſans. Il y avoit de petits animaux qui ſe tenoient ſur le dos de leur Mere, ſoit qu'elle courût ou qu'elle joüât ; D'autres eſtoient renfermez dans ſon ſein, comme dans une bourſe, d'où ils ſortoient & ſe promenoient ; puis ils y rentroient au premier cry qu'elle faiſoit. Les Porcs-épics ſe laiſſoient pourſuivre par les chiens ; & lors qu'ils eſtoient preſts de les âtraper, ils leur lançoient de leurs dars, qui les faiſoient crier & prendre la fuite. Sur ces entrefaites, on entend de loin le ſifflement des Serpens, qui fit ceſſer tous les jeux ; ils ſe traînoient lentement, la tête haute, pour témoigner plus de majeſté, & avoient quité leur vieille

* *On a veu cela autrefois à Rome.*

le peau, & pris une robe nouvéle, pour en paroître plus-beaux. Ils venoient tous rendre hommage au Fénix, sous la conduite du Basilic, qui couvoit un dépit mortel en son sein, & pretendoit devoir regner sur les Animaux, à cause qu'il les fait tous trembler. Il lança donc d'abord ses regards sur luy *, au lieu de luy rendre son hommage. A cét Aspect, le divin Oiseau panche sa tête mourante, comme une fleur que le coûtre de la charüe a renversée; l'or, l'azur, & la pourpre de ses plumes se ternissent; & il aloit rendre l'ame, si au cry que jéterent les Animaux, la Licorne qui reposoit à ses piez, ne l'eût touché de sa corne, dont elle chasse les venins; & qu'en même tems l'ardente Beléte n'eût sauté sur le Basilic, & imprimé sa dent mortéle sur les taches blanches de sa couronne, l'étendant mort sur la place. Aussi-tôt le Fénix redresse sa tête panchante, & reprend son vif éclat effacé par les ombres de la mort; & les Animaux justement irritez, viennent fondre de toutes parts sur les Serpens, tandis que les Cigognes les âtaquent d'enhaut, & que les Aigles percent de leurs ongles tranchans, les Dragons qui vouloient prendre l'essor. Ils furent donc en moins de rien déchirez & mis en pieces, & la Nature purgée de ces monstres. Cependant, l'unique Oiseau qui avoit repris sa force & sa beauté, voulut achever la ceremonie, & ala vers la Mer pour y recevoir l'hommage des poissons & des oiseaux de riviere. Il rencontra en chemin les abeilles, qui n'ayans pû montrer leur diligence acoûtumée, pour avoir âtandu les fourmis qui ne vont pas si vite qu'elles, venoient avec les autres insectes rendre lur bourdonnant hommage au Fénix, & luy aportoient du miel de leurs ruches, qu'elles luy presenterent sur les aîles des papillons, qui brilloient d'autant d'yeux que la queüe des Pâons. A leur tête marchoient de petits oiseaux de differentes especes, & de plumage divers, qui ne sont gueres plus gros qu'elles, & qui ne pesent chacun avec leur nid, que quarante-huit grains. Les poissons s'e-

* Il tuë de sa veüe.

ſtoient aſſemblez dans une eſpece de Golfe, qui faiſoit comme un Amfitheatre, ſur lequel ſe rangerent tous les Animaux; & les Oiſeaux ſe percherent ſur les Arbres, pour augmenter la magnificence du ſpectacle qu'ils venoient voir. Car les Baleines rangées en forme d'arc, du côté qui regardoit la mer, faiſoient un rond d'eau où l-on voyoit jalir cent fontaines, par ces ouvertures qu'elles ont ſur la tête, par leſquelles elles jétoient l'eau de la groſſeur d'un muid, & de la hauteur d'une pique; qui retombant avec bruit ſur leurs muſles, couvroit toute la mer de bouillons d'écume. Mais avant que le Fénix arrivât au lieu du ſpectacle, les poiſſons l'envoyerent recevoir à deux cens pas de la mer, par des petits poiſſons volans, ſuivis d'Amfibies, pour montrer que leur juriſdiction s'étendoit ſur la terre & dans l'air, auſſi bien que dans les eaux. Aprés, venoient cent grandes Tortües chargées de tous les threſors de ce vaſte & liquide Element. Les unes portoient ſur leur dos des montagnes d'ambre; les autres des rochers de corail, enrichis de Nacres de perle; qui en arrivant entr'ouvrirent leurs coquilles, & firent voir des joyaux d'un prix & d'une valeur ineſtimable. C'eſtoient de groſſes perles rondes, d'une blancheur nompareille, dont le vif éclat eſtoit redoublé par la noirceur des mains des Singes, qui les tiroient de leurs huitres pour les preſenter au Prince. Il fit ſerrer les parfums dans ſes magaſins, pour s'en ſervir à l'honneur de ſa ſepulture, & deſtina le reſte à l'ornement de ſon cabinet, & à l'embelliſſement de ſon thrône. Dans ce grand cercle que les Baleines formoient d'un côté, & les rochers de lautre, parurent premierement tous les oiſeaux de riviere, ayans le Cygne à leur tête, qui s'eſtoit joint à eux, avec quelques autres oiſeaux de la Cour du Fénix. Il paroiſſoit là en ſon luſtre, hauſſant ſon cou voûté entre ſes aîles à demy levées; ce qui faiſoit un enfoncement qui luy donnoit plus de majeſté. Auſſitôt

tôt qu'il vit arriver le Phénix, il prit son vol avec les autres, & vint tourner trois fois à l'entour de luy, comme pour faire la reveuë de ses sujets, & luy en faire admirer la beauté & le plumage. Le brillant Phénicoptére aux ailes de pourpre, fut choisi pour aler rendre l'hommage au Phénix, comme luy devant estre plus agreable, à cause qu'il porte son nom. Au retour, ils se joüerent en l'air avec les poissons volans, qu'ils abâtoient dans l'eau, du vent de leurs ailes; puis ils vinrent fondre tous dans la mer, avec grand bruit. Alors, pour donner du plaisir au Prince, les barbets se lancerent aprés eux, & commencerent à les poursuivre: Ils les laissoient aprocher fort prés; puis se plongeans tout à coup, ils trompoient leurs dents & leurs esperances. Ils se déroboient de même des Oiseaux de proye, qui venoient pour donner dessus, & qui moüilloient les cerceaux bigarrez de leurs ailes, sans avoir pris que du vent. A la fin ils disparurent tous au seul cry du Cygne, & se coulans sous les eaux, alerent reparoître bien loin, & faire une triple couronne au dedans des rochers & des Baleines, pour donner le tems aux poissons de se faire voir, & finir la magnificence du jour. Aussi-tôt on vit toute la terre couverte de monstres, differents de grandeur & de figure; parmy lesquels rien ne satisfit tant le Phénix que les petits heriſſons de mer, qui ne sont pas plus gros que des œufs de poule, & sont tout semez de pointes rouges, vertes, & bleuës. En cét estat ils roulent sur l'eau, comme de petites boules de lumiere; si bien qu'on eût dit que toute la mer estoit en feu; & leurs œufs atachez à leur peau, paroissoient comme autant d'étoiles brillantes. D'autre côté voguoient de petites huitres d'une nacre transparante & ciselée; C'est un poisson qu'on voit le dos apuyé contre sa coquille, qui luy sert comme de prouë; & la tête qu'il leve, luy tient lieu de voile; Ses ailerons sont ses rames; sa queuë luy sert de gouvernail; enfin,

c'eſt comme un vaiſſeau vivant & animé, qui ſemble n'avoir eſté fait par la Nature que pour inſtruire les hommes à la navigation.

¶ II. *Paſſage de Lucien aux Antipodes.*

Comme le ſpectacle ne faiſoit que de commencer, & que les Dauphins qui ſont les Singes de la mer, ſe plongeoient tout d'un coup au fond de l'eau, & puis ſe lançoient en l'air avec une vigueur incroyable, pour montrer leur agilité : On vit arriver la babillarde Hirondelle, qui s'aprochant du Phénix, commença à luy debiter ce qu'elle avoit apris dans les pais étrangers, & mit toute la Cour en rumeur. Car elle raporta que les animaux des Antipodes s'eſtoient revoltez contre les Sauvages, & envoyoient demander ſecours au Prince, & le prier de leur donner quelqu'un pour les commander, parce que leur plus grand defaut venoit de leur mesintelligence. On aſſemble donc ſur le champ le conſeil des animaux ruminans, où il fut arrêté qu'on feroit partir en diligence le premier Miniſtre du Phénix, qui eſtoit un vieux magot tres-ſçavant dans la Politique. Cela me toucha télement, qu'il me prit envie de l'acompagner, quoy que le Prince fit tout ce qu'il put pour m'en divertir, me repreſentant le danger que je courrois avec tant d'animaux differens qui n'eſtoient pas policés, & n'avoient pas apris à obeïr comme les ſiens; mais il n'en put venir à bout. Cependant, on dreſſa le train de l'Ambaſſadeur, & l'on me donna deux Dauphins, l'un pour me porter, & l'autre pour porter mon équipage. Nous partîmes donc dés la nuit, parce que la choſe ne ſoûfroit point de retardement, & que tous les Barbares eſtoient en armes, pour remétre les Animaux dans l'obeïſſance. Cependant, les Baleines eurent ordre de tenir la mer libre, & de nous ſervir comme d'eſcorte, de peur qu'on ne nous vint enveloper. Car une partie des Sauvages s'eſtoient ſauvez ſur les eaux, pour éviter la fureur des beſtes farouches, qui bâtoient la campagne, & déchiroient tous ceux qu'elles rencontroient.

troient. Si tôt qu'ils nous virent, ils vindrent pour nous âtaquer avec leurs petits bâteaux faits d'un seul tronc d'arbre; mais les Baleines se mêtans entre deux, en renverserent autant qu'il s'en presenta, & leur firent faire la culbute. En cét endroit, je ne puis taire la valeur & l'obstination des Barbares, qui d'un courage invincible sautoient sur le dos des Baleines, aprés avoir eu bien de la peine à esquiver la fureur d'autres poissons *, qui les atandoient dans l'eau pour les dévorer; & montans sur la tête de ces monstres, leur enfonçoient des pieux dans leurs ouvertures, qui sont comme des soupiraux par où elles jétent l'eau & respirent; de sorte qu'ils venoient à bout d'un si grand animal, par leur valeur & leur adresse. Cependant, nos Dauphins prenans leur tems, gagnoient païs, & devançans la viteſſe des Sauvages, par la leur, nous vindrent exposer sur le rivage; où les animaux avertis de nôtre venuë, par les Hirondelles, nous atandoient avec grande impatience. On ne peut exprimer la joye avec laquelle ils nous receurent, & les caresses qu'ils nous firent, sans prendre aucun ombrage de moy, à cause qu'ils sçavoient que je n'estois pas là pour leur faire mal. Nous aprîmes en arrivant, que la cause de leur revolte venoit d'un Perroquet, qui ayant esté emporté par un grand vent, de l'Isle des Animaux en leur païs, leur avoit apris comme des bestes vivoient en paix dans cette Isle, & les avoit encouragez à secoüer le joug des Barbares.

* *Requiens, &c.*

IV. *Bataille des Animaux contre les Sauvages.*

Sur ces entrefaites, la nouvele arrive que les Sauvages s'avançoient, avec toutes leurs forces pour les ataquer. Aussi-tôt nôtre vieux Singe qui estoit aussi sçavant dans la guerre que dans la politique, quoy que sa force ne répondit pas à sa valeur, rangea tous les Animaux en bataille à l'entrée du bois, qui avoit au devant une grande plaine; & sur les aîles, d'un côté des rochers escarpez & inaccessibles, & de l'autre un grand marais, bordé en dedans d'une riviere qui n'estoit pas gayable. Il fit commandement d'abord à tous ceux qui n'estoient

ſoient pas propres au combat, de ſe retirer dans le fond du bois, pour ne point embaraſſer les autres; puis partageant le reſte en trois corps, les rangea en cette ſorte. Il mit à la droite une eſpece de Tigres tres-vaillans; car j'oubliois à dire, qu'il n'y a point d'animaux aux Antipodes, qui ſoient tout-à-fait ſemblables à ceux de nôtre païs, ſi ce ne ſont des Perroquets ou des Singes. En-ſuite il rangea les Lions, qui ſont beaucoup plus petits & moins courageux que les nôtres, puis les Ours; les Sangliers aprés, qui ont une ouverture ſur le dos; & enfin une eſpece de Lynx ou de Loups-cerviers, qui faiſoient la pointe de l'aîle gauche: Car ils ſont ſi vaillans, qu'ils vont ataquer les Sauvages en plein jour, juſques dans leurs cabanes. Il avoit mis exprés les plus courageux ſur les ailes, afin que venant à enfoncer les bataillons des ennemis aux deux bouts, ils les enfermaſſent au milieu, & les empéchaſſent de prendre la fuite. Chaque Corps en avoit un autre à ſes épaules pour le ſoûtenir, en cas qu'il fût enfoncé; & il eſtoit de la même eſpece, afin d'eſtre plus intereſſé à la défenſe. Dans les intervalles des bataillons, eſtoit comme l'Infanterie legére compoſée de petits Animaux moins forts & moins vigoureux, qui ne laiſſent pas d'avoir du courage; pour ſe méler parmy les autres dans le combat, & mordre les jambes des Barbares, ce qui fut de tres-grand ſervice. De ce nombre eſtoient les Porcs-épics, & certains petits pourceaux qui ſont armez par tout comme d'une cuiraſſe à écaille. Le front de la bataille eſtoit couvert d'animaux legers comme Cerfs, pour ataquer l'eſcarmouche, & de trois ou quatre eſpeces de grands oiſeaux qui ne ſçauroient voler; mais qui ſont tres-vîtes à la courſe, du nombre deſquels eſtoient les Auſtruches, qui ſont plus petites que les nôtres. Voilà quelle eſtoit l'armée de terre: Mais il y en avoit une autre dans l'air, qui n'eſtoit pas moins éfroyable, eſtant compoſée d'une eſpece de grands autours

autours & d'autres Oiſeaux de proye, pour venir fondre d'enhaut ſur les Sauvages, dans la chaleur de la mélée. Outre ces deux Armées, il y en avoit une troiſiéme cachée dans l'eau, toute d'animaux Amphibies, dont il y en avoit de gros comme des Bœufs & des Crocodilles, pour prendre les Barbares en queuë & en flanc. Le General avoit autour de luy les Singes les plus adroits & les plus vaillans, pour porter ſes ordres par tout. Les autres eſtoient employez aux diverſes neceſſitez du Camp, parce qu'ils n'eſtoient pas aſſez forts ni aſſez vigoureux pour le combat. Pour moy, je montay ſur un arbre pour voir la bataille tout à mon aiſe, ne voulant pas qu'on me pût reprocher à mon retour, d'avoir tenu le party des beſtes contre les hommes. L'armée eſtant ainſi rangée, on vit paroître celle des Sauvages en une tres-belle ordonnance. Les premiers bataillons eſtoient armez de maſſuës & de grandes épées de bois, qui coûpent comme du fer; & les autres d'arcs & de fléches pour les défendre contre les Oiſeaux, afin qu'ils ne fuſſent point ataquez d'enhaut, pendant la mélée. Ils eſtoient tout nuds avec la peau noircie & peinte en figure de Serpens, pour donner plus de terreur; & portoient des bonnets & des ceintures de plume par magnificence; ayans la lévre d'enbas & les joues percées, & remplies de pierres de diverſes couleurs, comme pour l'ornement. Ils marchoient ſerrez dans un grand ſilence; mais lors qu'ils furent proches, ils vindrent aux mains avec de grands cris. J'oubliois à dire que le front de leur bataille, eſtoit couvert de trois ou quatre rangs d'Archers, qui avoient ordre de ſe retirer dans les intervalles des bataillons, aprés avoir fait leur décharche. Ils écarterent d'abord à coups de fléches tous les animaux legers à la courſe, & ces grands oiſeaux qui ne volent point, leſquels marchoient à la tête. Mais le gros de la bataille s'avança auſſi-tôt en diligence, pour n'eſtre point percé de leurs fléches, avant

que

que de venir aux mains. Les premiers bataillons des Sauvages furent enfoncez par la furie des animaux, & particulierement des Tigres & des Loups-cerviers, qui estoient rangez sur les ailes, & qui en firent un grand carnage; mais le Corps de reserve venant tout frais au combat, avec leurs arcs tendus & leurs fléches aprétées, percerent le plus courageux qui estoient aux premiers rangs; car ils ne tiroient aucun coup en vain dans une si grande multitude. Cela donna lieu à ceux qui estoient armez de massuës, de se ralier; de sorte que tout ce qu'il y avoit de hardy & de courageux dans l'Armée des animaux, fut tué & assommé sur la place. Le reste prit la fuite, & se sauva dans le bois, où ils furent poursuivis par les Sauvages. Pour les Oiseaux, quoy que l'air fût obscurcy de leur multitude, ils furent écartez en un tourne-main par une nuée de dards, & incommodoient plus les hommes par leur cheute, que par leur bec & leurs grifes. Les Amphibies aussi ne firent pas grand effet, parce que les Sauvages qui sont agiles & vaillans, tournerent tête à leur abord; & faisans front de tous côtez, les repousserent aisément dans la riviere. Il ne restoit plus d'esperance pour les pôvres animaux, si les Serpens qui n'avoient pû s'assembler, ni arriver si tôt que les autres, ne fussent accourus à leur secours; Mais les Sauvages n'eurent pas plutôt entendu de loin leurs siflemens, qu'ils firent alte dans le bois; & voyans les uns sur les arbres, prets à se lancer sur eux; & d'autres de vingt à trente piez de long, qui ouvroient la gueule pour les devorer; sans parler de ceux qui ont des sonnettes à la queuë, & qui sont plus dangereux par leur venin, que les autres par leur grandeur, ils prirent la fuite & se sauverent à la course. Les animaux se ralierent, les poursuivirent avec grande vigueur, & en firent un prodigieux carnage.

V. Pacification des animaux

Aprés la victoire, tout retentit de cris differens; & les Animaux qui s'estoient cachez dans le fond du bois, accoururent au bruit avec leurs petits. Cependant,

dant, l'Eco resonnoit de la musique des Oiseaux, qui enchantoient un chant de triomphe; & rien n'eût esté égal à cette harmonie, si les animaux à quatre piez en se voulans réjouïr, n'eussent fait un effroyable charivary. Sur ces entrefaites, on entendit un bruit sourd de Trompétes & de Tambours, & on vit venir de loin des troupes qui marchoient en tres-bon ordre, ce qui fit cesser l'alegresse; mais comme elles furent proches, on aperceut que c'estoient des Singes, qui pour faire peur aux autres, s'estoient armez de la dépouille des Sauvages. Ils frapoient sur des troncs d'arbres creusez & couverts de peaux, dont les Barbares se servent pour s'animer au combat, & sonnoient de Cornets marins qui font un bruit comme une Trompéte enroüée; de sorte que la frayeur se changea en alegresse. Car on voyoit les uns se bâtre contre leurs compagnons avec des fléches, qui leur tenoient lieu d'épées, n'estans pas assez forts pour manier les massuës; les autres dansoient un Balet de postures, où ils contrefaisoient les Sauvages dans leurs mariages, leurs assemblées, & leurs funerailles. Là-dessus on ouït le cry de divers oiseaux nocturnes, acompagné d'autres signes d'un grand mal-heur; aprés quoy l'on vit arriver quelque Singes de la suite du General, qui dirent qu'il avoit esté tué dans le combat. Alors, ce ne furent que cris & qu'hurlemens, qui ne furent pas plutôt finis, que les animaux faillirent à s'entremanger pour l'élection d'un nouveau Roy; Car les Serpens pretendoient à cét honneur, pour avoir esté cause de la victoire; les bestes à quatre piez, pour leur grandeur & leur multitude; & les oiseaux, pour leur excellence; outre qu'il semble que la Natnre leur ait donné le dessus. Mais le Perroquet en qui ils avoient creance, & qui avoit esté cause de leur revolte, apercevant ce desordre, & craignant qu'on n'en vint à la derniere extrémité, dit qu'il estoit d'avis qu'on me fit venir, pour sçavoir mon opinion. Je descendis donc de mon arbre, que je n'avois pas voulu quiter pour

par l'entremise de Lucien.

la

la crainte des serpens, dont j'avois veu un si grand exemple de cruauté en la personne du Phénix; & representay aux animaux, par l'entremise du Perroquet, Que j'estois d'avis qu'ils fissent la paix avec les Sauvages, qui ne manqueroient pas de profiter de leurs divisions, & de prendre cette occasion pour les défaire; & en cas qu'ils vouluſſent songer à un accommodement, je leur offris mon entremise. L'affaire ayant esté mise en deliberation, la chose passa tout d'une voix, par la timidité des uns & la sagesse des autres, qui virent bien que les animaux ne pourroient jamais s'accorder; outre que les plus fiers & les plus vaillans avoient este tuez dans le combat. Je partis donc avec ce Perroquet, & un autre qui sçavoit la langue du païs, & fus trouver les Sauvages, qui ne furent pas difficiles à persuader, aprés une si grande défaite; & en passerent par tout ce que je voulus. A mon retour je rencontray mes camarades, que le regret de mon départ & la même curiosité que moy, avoient portez à me suivre; de sorte qu'ayant pacifié tous les differens qui restoient, & mis les hommes & les animaux bien ensemble, je m'embarquay avec mes compagnons; tres-aise d'avoir évité un si grand peril, & d'avoir veu de choses si étranges & si merveilleuses.

SUPLEMENT DE L'HISTOIRE VERITABLE.

LIVRE QUATRIE'ME.

I. *Arrivée dans l'Isle des Pyrandriens.* II. *Description du païs des Aparctiens.* III. *Royaume de Numismacie.* IV. *Isle des Poëtes.* V. *Celle des Pigmées.* VI. *Retour de l'Auteur en Grece, par l'Isle des Magiciens.*

APRE'S avoir dit adieu aux animaux, & pris congé des Sauvages, nous nous embarquâmes mes compagnons & moy, pour voir le reste des

des Isles, dont on nous avoit dit tant de merveilles: La premiere où nous abordâmes, sembloit estre toute de feu, ce qui fit que nous la découvrîmes de fort loin; & aprochans nous trouvâmes le rivage bordé d'hommes flamboyans, qui avoient le visage long & étroit, & le haut de la tête fait en forme d'alambic. Ils paroissoient fort dispos; car ils voltigeoient sans cesse, & changeoient à tous momens de posture. Nous leur presentâmes quelques parfums, qu'ils receurent aveque joye; & en revanche, ils nous donnerent à chacun une chemise de toile incombustible, & force pantarbes *, pour nous garantir des ardeurs de leurs pais: Mais avant qu'elles fussent distribuées, ces hommes de feu qui panchent naturélement vers les choses qui leur sont propres, s'estans courbez à dessein ou autrement, mirent le feu à une des barques, que les Sauvages nous avoient données. Ceux qui estoient dedans s'estant jétez aussi-tôt à nage pour se sauver, firent par mal-heur rejallir de l'eau sur quelques-uns de ces Pyrandriens; car c'est ainsi qu'on les nomme; ce qui leur fit de grandes playes: Si bien qu'au lieu qu'ils paroissoient lumineux & transparans, ils devindrent noirs & obscurs, par tout où l'eau les toucha. Pour les guerir, on ne fit que souffler dessus, jusqu'à ce que le feu qui leur tient lieu de peau, eût recouvert la blessure; d'où vient, sans doute, qu'on a coûtume de souffler sur les endroits douloureux. Il seroit difficile d'exprimer avec quéle chaleur ils nous receurent; c'est assez de dire qu'ils n'épargnerent rien pour nous regaler, & qu'ils nous firent, comme on dit bonne chere & grand feu. Ils se portent en avant, comme nous, pour prendre à manger; mais ils s'élevent incontinent au dessus, & tirent leur nourriture par le pié, comme les arbres; Aussi ne rendent-ils point d'autres excremens, que des vapeurs & des exhalaisons, qui leur sortent par le haut de la tête. Dans le fort de leur débauche, ils se font

I. *Isle des Pyrandriens, ou hommes de feu.*

* *Pierres precieuses qui ont cette proprieté.*

jéter quelques goutes d'eau pour s'échaûfer davantage ; & lors qu'ils veulent paroître plus beaux, ils se saupoudrent de souphre & de camphre ; ce qui leur fait faire du feu violet. Ils aiment sur tout l'eau de vie ; & en s'aprochant, ils l'alument, & l'avalent ainsi toute enflammée. Ils sont fort ardens amoureux, & aiment bien à baiser ; c'est pourquoy ils multiplient extrêmement ; car d'un seul baiser ils engendrent un enfant, qui n'est pas si tôt naî, qu'il croît à veuë d'œil ; & aprés avoir éclaté plus ou moins de tems, il diminuë peu à peu, tant qu'à la fin il se couvre d'une lepre farineuse, à quoy ils sont tous sujets. Ceux qui veulent éviter cette maladie, ou en guerir, se servent perpetuélement d'éventail ; mais cela les use beaucoup. Ils sont fort coleres & fort rigoureux, & il y a parmy eux des suplices pour les moindres fautes. Le plus ordinaire est de plonger dans l'eau, ce qu'ils suportent si impatiemment, que cela leur fait jéter de grands cris. Au sortir de là, selon la grandeur du crime, on les laisse plus ou moins de tems dans de noirs cachots, où ils sont comme morts ; mais ils ressuscitent à l'aproché de leurs camarades ; & quand le crime est grand on les met en poudre, ce qui les fait mourir aussi-tôt. Ils ne croyent pas comme nous que l'ame soit renfermée dans le corps ; & soûtienent au contraire, qu'il n'y a qu'elle qui paroît ; & que le corps qu'elle anime, luy est donné pour nourriture. Aussi vivent-ils, tant qu'ils ont dequoy nourir leur feu ; mais lors qu'il n'y a plus de matiere, leur ame faisant un dernier effort, s'envole en forme d'étincelle, qui se joüe long tems par l'air, & se promene en divers païs, cherchant les eaux comme pour luy servir de rafraichissement ; & c'est ce que nous apellons des feux folets. Lors qu'elles ont erré tout le tems qui leur est prescrit, elles se rassemblent en un, & composent les Cometes, & ces petits Astres semblables aux Etoiles qui se precipitent du Ciel en terre, pendant une nuit fort claire. Tous les animaux de

cette

cette contrée sont de feu, jusqu'aux insectes, qui sont si brillans & si lumineux, qu'ils servent de lampes aux peuples voisins. La plûpart ne vivent pas hors de leur païs, ni ceux des autres païs au leur, si ce ne sont des Salemandres. Il seroit impossible de voyager en ce Royaume, à cause des grandes ardeurs, si la Nature n'avoit eu soin d'y faire croître des arbres, qui donnent avec l'ombrage, du rafraichissement dans leur tronc, toûjours plein d'une eau fort claire & fort bonne, qui n'augmente ni ne diminuë, soit qu'on en prenne peu ou beaucoup. Ces peuples ne sont point d'accord de leur origine; les uns croyent qu'ils sont engendrez des rayons du Soleil, ou des éclats du Tonnerre; les autres plus vrayssemblablement, du choc de deux caillous, comme nos ames s'engendrent, à ce que disent quelques-uns, du concours de celles de nos Parens. Pour moy, je crois qu'ils sont descendus de l'Isle des Lampes, dont quelqu'une cheut à terre par mégarde; aussi disent-ils que leur païs ne brûle que depuis une pluye d'huyle & de feu qui tomba dessus. Comme nous estions fort échaûfez sur cette dispute, il survint une troupe de Pyrandriens, qui demanderent secours contre un déluge; & comme on leur reprochoit qu'ils ne s'estoient pas opposez avec assez d'ardeur à l'éfort de leur ennemy, ils répondirent que l'évenement justifioit le contraire; parce qu'ils avoient toûjours reculé en combâtant, sans regarder derriere eux; de sorte que quelques-uns estoient tombez dans des goûfres qui sont au sommet des montagnes, d'où ils ne se peuvent plus retirer, & ne paroissent que de nuit. Chacun fut touché de cét accident, & il fut resolu qu'on deputeroit sur l'heure vers de certains Pyrandriens, qui ont guerre continuële contre les habitans du Royaume d'Aparctias, & qui n'ayans pas la force de brûler les choses les plus combustibles, ne laissent pas de nager sur l'eau, & de la consumer.

De cette Isle de feu, nous passâmes en une autre

II. *Païs des Aperciens ou Septentrionaux.*

de glace, tant ce païs des fables eſt plein de choſes contraires & extravagantes, dequoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'on tient qu'il eſt ſorty de la cervéle des Poëtes. D'abord nous rencontrons des gens tranſparans comme criſtal, qui aloient & venoient d'une viteſſe merveilleuſe : Comme ils nous aperceurent, ils vindrent à nous en gliſſant. Ils avoient le pié fort étroit & trenchant par deſſous, ce qui les aidoit à gliſſer, leur barbe eſtoit longue, & ne leur pend pas du menton comme à nous, mais du nez, en guiſe de trompe d'Elephant. Au lieu de langue, ils ont deux ratéliers de dents bien garnies, qui frapent les unes contre les autres, quand ils veulent parler ; comme celles des Febricitans, dans le friſſon d'une grande fiévre ; & par le bruit qu'elles font, on entend ce qu'ils veulent dire ; d'où vient peut-eſtre, qu'on nomme ceux qui parlent trop, des Claquedents. Il y en a parmy eux qui les remuënt avec tant d'adreſſe, qu'on diroit qu'ils jouënt du claveſſin. Ils portent pour ornement, de groſſes perles & des Diamans, qui ont une fort belle eau. Ils haïſſent toutes ſortes de lumiere, hormis celle des Etoiles, & ne ſortent gueres qu'en Hyver, à cauſe que l'air froid & piquant ſert beaucoup à les fortifier. L'été ils demeurent dans des cavernes, parce qu'ils craignent fort la chaleur ; & c'eſt une choſe étrange, qu'eſtant ſi froids, ils ſuënt en moins de rien ; mais de leur ſuëur, on en fait d'autre tout ſur l'heure, dont les plus accomplis ſe jétent en moule. Pour les faire croître par tout également, on ne fait que les arroſer au clair de la Lune ; mais ils ne ſont jamais plus beaux, que lors qu'ils commencent à fondre. Ils ont tous cétte perfection, qu'ils rompent plutôt que de pliér ; & ne ſont point diſſimulez, car on peut lire tout ce qu'ils ont dans le cœur. Si nous fûmes étonnez de les voir, ils ne le furent pas moins de nous rencontrer, & nous firent preſent de fruits glacez, & de grands plats de gelée ; quoy que leur premier abord fut aſſez froid. Il nous preſſerent

fort

fort de demeurer en leur païs; mais il y faiſoit un froid ſi inſuportable, que nous n'y pouvions durer. Nous nous contentâmes, avant que partir, de voir le Temple de leur Dieu, qu'ils adorent ſous la figure d'un Ours blanc; * ce qui à donné le nom au païs. Il y a une merveille dans ce Temple qui ne ſe trouve nulle part; c'eſt une glace de miroir qui a ſervy de moule aux Dieux pour former les hommes. Car s'en eſtans aprochez, ils animerent leur image; mais ils furent ſi fâchez de voir qu'elle faiſoit tout le contraire de ce qu'ils faiſoient, & q'uelle prenoit de la main gauche, ce qu'ils luy preſentoient de la droite, que pour punir ce nouvel homme, ils ne luy voulurent point donner de femme, afin d'en faire perir la race. Mais comme il aimoit à ſe multiplier, il ſe preſenta devant le même miroir, & anima ſa reſſemblance, qui par un juſte châtiment des Dieux, luy contredit en tout & par tout. C'eſt de là que vient cét eſprit de contradiction, qui eſt dans les femmes & les enfans; car la femme eſt l'image de l'homme, & les enfans ſont leur production commune. Au ſortir de ce païs, nous entrâmes dans un autre fort temperé, & abordâmes par bonne fortune, au royaume de Numiſmacie, aprés avoir admiré la diverſité de la Nature, qui en un même endroit du monde, avoit placé deux nations ſi contraires.

* Arctos, *ſignifie un Ours en Grec.*

III. *Royaume de Numiſmacie, ou de la Monnoye.*

J'ay dit que nous abordâmes heureuſement au Royaume de Numiſmacie, parce que c'eſt un païs où l'on n'aborde pas quand on veut, & tel l'a cherché toute ſa vie, qui ne l'a jamais pû trouver. Les habitans y parlent toute ſorte de Langues, c'eſt pourquoy ils ſont fort bons truchemans, ſur tout les Chryſandriens & les Argyrandriens, * dont l'organe touche plus au cœur; car on ne fait pas cas des autres, & ils ſont fujets à eſtre fourbes. Ces peuples, pour eſtre engendrez de Mercure, & de la belle Sulfurie, ſont d'une figure fort étrange, car on ne leur voit ordinairement que le cou & la tête: Quoy qu'ils ſoient tous Empereurs, Rois, & Souverains, ils portent derriere

* *Or, Argent.*

eux leurs armes & leurs deviſes, & relevent de la Reyne Lydie, *& non pas de l'Iſle des Poëtes, comme les autres. Du moment qu'ils ſont faits, ils ne croiſſent ni ne diminuënt. Il eſt vray que les traits de leur viſage s'effacent peu à peu, & qu'ils ſont ſujets à une certaine héréſipelle, qui les fait beaucoup déchoir. C'eſt une choſe étrange, que de leur peau qu'on enleve, les fourbes dont j'ay parlé, ſe maſquent, & paſſent aprés pour eux; de ſorte qu'on y eſt ſouvent trompé: mais ces gens-là n'aprehendent rien tant, que la rencontre de leur Reyne. Car pour peu qu'elle les touche, elle les fait rougir ou pâlir, ſelon la diverſité de leur crime; & auſſi-tôt on les met en quatre quartiers, & on les jéte dans le feu: Mais ils ne ſont pas entierement conſumez; car tout ce qu'ils avoient d'impur s'en eſtant alé en fumée, on crée de nouveaux ſujets de ce qui reſte, qui ſont auſſi parfaits que les autres, particulierement aprés qu'on leur a imprimé le caractere du Prince, qui eſt comme le cachet de la Nature, dont Platon dit que nous ſommes tous ſéélez. Ces peuples n'engendrent point, & ſont de nature immortéle; principalement les Chryſandriens & les Argyrandriens, qui ne peuvent eſtre aneantis en quelque maniere que ce ſoit, non pas même par le feu, qui au contraire les purge, quand ils ſont malades, & les rend plus beaux & meilleurs. Nous fûmes fort bien traitez dans cette Iſle: car encore que ce ne ſoit qu'un roc ſterile, on n'y manque de rien, & l'on y aporte de tous côtez: En effet, ces peuples ſont ſi aimés de tout le monde qu'on craint qu'à la fin ils ne ſe rendent maîtres de l'Univers, non pas par force, mais par amitié. Car c'eſt une choſe étrange, de la paſſion qu'on a pour eux, & comme tant d'hommes ſi differens de mœurs, de religion & de coûtumes, s'accordent tous en ce point. Auſſi fait-on tout ce qu'on peut pour les avoir, & quand on les tient, on les enferme ſous la clef, de peur qu'ils ne s'en aillent; car ils ſont d'une nature tres-inconſtante, & pour peu qu'on les laiſſe à l'écart,

* Pierre de touche.

cart, on ne les retrouve plus. Du reste, ce sont les meilleurs esclaves du monde, car ils sçavent tout faire, & se mêtent à tout. C'est par leur moyen qu'on a aplany les montagnes, comblé les valons, bâty des villes, peuplé des deserts, cultivé des rochers, seiché des mers, arrosé les lieux les plus arides, & frayé des chemins à travers des abîmes & des precipices. Quoy qu'ils soient sujets à estre enterrez tout vifs, & à demeurer long-tems sans voir ni Lune ni Soleil, ils ne s'en portent pas plus mal, & n'en font point plus mauvais visage; car ils sçavent que ce qu'on en fait, n'est pas par inimitié, mais par affection. Toutefois, ils aiment fort les Dapsiliens,* parce qu'ils leur font voir en peu de tems bien du pais, & ne les tiennent pas enfermez comme les autres. Aussi paroissent ils plus entre leurs mains, que par tout ailleurs. Comme il n'y a que façon d'avoir ces Numismaciens, je fis si bien, qu'en ayant gagné une partie & pris l'autre, je recouvray par leur entremise, un bon vaisseau équipé de tout ce qui estoit necessaire, pour retourner à nôtre païs.

* *Dépensiers.*

IV. *L'Isle des Poëtes.*

Cela nous vint bien à propos; car au sortir de là, nous fûmes surpris par une tempête, qui aprés nous avoir agitez long-tems, & consumé toutes nos provisions, nous jéta enfin en l'Isle des Poëtes, qui est un païs fort éloigné du royaume de Numismacie. La premiere rencontre que nous y fîmes, fut d'un grand vieillard de bonne mine, qui avoit la barbe fort venerable, mais il avoit la cervéle en écharpe, qui est un mal où ils sont presque tous sujets. Au lieu de répondre donc à ce que nous luy demandions, il se contenta aprés quelques grimaces de nous faire signe de la main, pour nous montrer le chemin par où nous devions aler: Nous montâmes par son ordre sur le faîte d'une haute montagne qui avoit double sommet, où nous vîmes un grand peuple assemblé, pour voir lever l'Aurore qui est la Déesse qu'on y revere avec le Soleil. Elle n'eut pas plutôt ouvert les yeux, qu'ils retirent les rideaux chamarez de son lict,

& aprés luy avoir donné le bonjour en chantant (car ces peuples chantent, comme les autres parlent) ils la vétirent de pourpre & d'écarlate; & mélant l'or & l'azur parmy les opales & les rubis, sans dessein & sans ordre, ils asseuroient que cela ne laissoit pas de faire un fort bel effet de loin. En-suite, ils mirent dans ses doigts de roses, force perles & force diamans, pour répandre sur les herbes & sur les fleurs: Mais à peine eut-elle achevé de se parer, qu'un nuage s'éleva, causé par le soufle des chevaux du Soleil, qui la déroba à nôtre veuë. Cependant, les Poëtes s'empressoient plus que devant, pour celebrer aussi la naissance de cét Astre, car il meurt & naît tous les jours en leur païs, & tandis que les Heures diligentes âteloient ses chevaux à son Char ils ceignirent les Temples du jeune Phébus, d'une couronne de lumiere. Comme je considerois ces choses avec arantion, m'estant écarté pour chercher l'Aurore, je trouvay au retour que le Soleil s'estoit aussi fort éloigné, & qu'il estoit déja bien-haut dans le Ciel. Cependant, ces Messieurs ne répondoient à mes questions, qu'avec un accent grave, & des termes empoulez, pour imiter le langage des Dieux, à qui ils ne ressemblent que par là: Car ils sont fort pôvres, logent dans des cabanes faites de roseaux, ne portent que des chapeaux de fleurs, & ne sont couverts que de feuilles de laurier & de lierre, qui est un assez mauvais habit pour l'Hyver. Les cheveux de leur Maîtresses sont d'or, mais il n'y en a point sur leurs jupes; & leurs dents sont autant de perles orientales, mais il n'y en a point à leur cou. Leur manger est de fruits sauvages & de miel; & leur breuvage, d'eau & de lait: Neantmoins, ils sont si glorieux, qu'ils disputent de la felicité avec Jupiter. Du reste, leur païs est tres-beau à la veuë, & je m'étonne qu'ils ne sont plus riches, veu les richesses dont ils disent qu'ils abondent. Car à les oüir parler, leurs prez ne sont que d'émeraudes; leurs guerets sont couverts d'épics dorez; leurs fleurs sont de pourpre & d'azur; & celles des arbres;

arbres; d'argent, & leur fruit d'or. Le Nectar ne vaut pas le cristal de leurs fontaines; les petits cailloux du rivage sont autant de diamans & de pierreries; & chaque goute de rocher est une perle. Avec tout cela, ils n'ont pas du pain, & l-on diroit que comme Midas, ils meurent de faim, au milieu de leurs thresors. Aussi tout ce qu'ils disent ne paroît qu'à eux de la sorte, & j'avois beau ouvrir les yeux, je ne voyois point ces thresors dont-ils me parloient. Ils sont fort bisarres, & sujets à une infinité de caprices & de fantaisies, & quand leur verve les prend, on ne les sçauroit gouverner. Ils font d'étranges grimaces, & se contournent comme s'ils avoient des convulsions, particulierement quands ils enfantent, mais ce n'est pas de douleur; car ils prenent plaisir à acoucher. Ils ont cela de propre, que chacun fait des enfans, sans avoir besoin du secours d'autruy. Aussi sont-ils fort sujets à faire des monstres, que la plûpart des Peres trouvent neantmoins fort beaux, qui est une grande grace qu'ils ont receüe de Jupiter; car s'ils en recônoissoient les defauts, cela les rendroit chagrins & de mauvaise humeur, tant ils les aiment, & en sont fous. Mais les autres les traitent de mépris, c'est pourquoy ils ne durent pas longtems; car on n'éleve les enfans en ce pays-là que d'une viande fort delicate, qu'on apelle Estime. Ce qui est de plus étrange, c'est la façon dont ils conçoivent, & dont ils acouchent; car ils engendrent dans le creux de leur tête, & acouchent par le bout des doigts. Ils portent leurs enfans plus ou moins de tems, selon qu'ils ont plus ou moins de chaleur: Si l'enfant est gros, ils s'en delivrent à plusieurs repriſes; & quand il est tout sorty, on le rassemble en un Corps, sans qu'il s'en porte plus mal. Il y en a même qui ne sont faits qu'à demy, dont le Pere a averté de l'autre moitié; cependant, ils ne laissent pas de vivre, & d'estre fort bien receus, quand ils viennent de bonne race, & d'un Pere qui en a fait d'autres qu'on estime. Ces peuples ne sont pas

fort-devots, & ne recõnoiſſent guere d'autre divinité, que les yeux de leur Maîtreſſe. Que s'ils celebrent Apollon & les Muſes, c'eſt plutôt par coûtume qu'autrement. Au commencement que je fus en leur päys, je ne pouvois aſſez m'étonner de les voir parler à des choſes inanimées, comme aux foreſts & aux rochers; mais aprés leur avoir veu faire de plus grandes extravagances, je leur pardonnay celle-cy. Comme nous nous preparions au départ, le Heros qui les nourriſſoit, vint à mourir; car ils ſont ſi pareſſeux, qu'ils mourroient de faim, ſi quelqu'un ne prenoit ſoin de leur nourriture. Auſſi-tôt il fut ordonné, pour perpetuer ſa memoire, & faire vivre ſon nom aprés ſa mort, qu'on l'embaumeroit avec le ſel de l'Eſprit; & qu'aprés l'avoir revêtu des plus belles couleurs de la Rhetorique, & paré des plus brillantes fleurs de la Poëſie, on le métroit en dépoſt entre les bras de la Renommmée, afin qu'elle le portât par toute la Terre. Le jour venu, qu'on avoit deſtiné pour ce haut myſtére, chacun ſe rendit au lieu aſſigné, dans un grand ſilence: Aprés quelques ſanglots & quelques larmes, ſuivies d'élans douleureux, & de pitoyables helas! le tout acompagné de ceremonies müétes, on découvrit avec une reſpectueuſe hardieſſe, ce grand & venerable Nom, qui repoſoit ſur une urne d'or, environné de lauriers & de cyprés, qui couronnoient les legeres & froides cendres de cét invincible Heros. En même tems on l'arma de tout ce qu'on avoit pû trouver dans l'Univers, de redoutable, de formidable, & d'intrepide: Puis on l'éleva au deſſus de tout ce qu'on pût s'imaginer de majeſtueux, d'auguſte & de ſacré. Aprés, l'environnant de lumiere, de ſplendeur & de gloire, on luy dreſſa des Autels, où tandis que les uns ſacrifioient à ſa magnanimité, à ſa generoſité, & à ſa clemence, les autres érigeoient de vivantes ſtatües, d'éternels trofées, & d'inébranlables monumens à ſa triomfante memoire. On entendoit d'autre part des concerts où l'on celebroit ſes divines actions, ſes charmes inexplicables, & ſes

vertus

vertus immortéles. A ce bruit, la Renommée vint à tire-d'aîle, qui ôta ce precieux nom de la veüe des hommes, & l'ala semer par l'Univers. Voilà de quelle sorte ils donnent l'immortalité aux grands Personnages.

V. *L'Isle des Pygmées.*

Aprés cette ceremonie, nous quitâmes cette Isle, & abordâmes par un doux vent en celle des Pygmées, qui est de son ressort, aussi bien que les premieres dont j'ay parlé. Mais elle est fort petite, & n'a pas plus de quatre ou cinq lieües de long, au lieu que celle des Geans en a plus de cinq ou six cens de tour. Cependant quoy que ces deux Isles soient fort proches, elles ne laissent pas de vivre en bonne intelligence sous l'autorité des Poëtes, qui leur donnent tele loy qu'il leur plaît. Nous fûmes tout-étonnez en arrivant, de voir que les plus grands hommes de ce païs-là n'avoient pas plus d'une coudée de haut, ce qui leur a donné le nom de Pygmées. * Nous croyions du commencement que ce fussent des lapins, d'autant plus que nous les voyons ramassez ensemble comme dans une garenne; mais nous reconnûmes en aprochant, que c'estoient des hommes. Ils revenoient de faire la guerre aux Grües, & avoient obtenu une grande victoire: de sorte que chacun raportoit deux ou trois têtes de son ennemy, qu'ils portoient sur l'épaule en guise de pique, & les tenoient par le bec. Ils avoient bien déniché quarante ou cinquante mil œufs aprés la bataille, que leurs femmes remportoient dans des hôtes, pour aider à leur subsistance. C'est une chose admirable, de voir avec quelle valeur ils affrontent leurs ennemis, qui paroissent comme des Geans à leur égard, & d'un coup de bec leur entament la cervelle, s'ils n'ont de bons casques pour se remparer, faits de grandes coques de noix: Mais la Nature leur a donné beaucoup d'industrie, pour supléer à leur foiblesse, & l'on dit qu'ils se coulent sous elles dans le combat, & leur cassent les jambes, qu'elles ont fort minces. Ils s'effrayerent à nôtre abord, mais lors qu'ils eurent veu

* *Le mot Grec signifie coudée.*

nos

nos certificats, & que nous avions paſſé ſans deſordre à travers l'Empire des Fables, ils s'aprocherent de nous avec grande alegreſſe, & nous ſautoient à la ceinture comme les petits chiens; quand ils veulent careſſer leurs maîtres. Les plus aparans eſtoient portez ſur des Beliers & ſur des Chévres, qui s'agenouillent comme font les Chameaux, lors qu'ils veulent monter deſſus. Nous les acompagnames juſqu'à leurs cabanes, qui ſont creuſées dans terre comme des clapiers; mais ils vont fort lentement, & ne firent qu'en quinze jours quatorze lieües, ce qui nous ennuyoit fort. Vous direz, peut-eſtre, que je me mépréns, de leur faire faire tant de chemin, n'ayant donné que quatre ou cinq lieües, de long à leur Iſle; mais c'eſt qu'elle eſt toute compoſée de valons & montagnes; de ſorte qu'elle a deux ou trois fois plus d'étendüe qu'il n'en paroît; & l-on diroit que la Nature l'a fait exprés, pour la commodité des habitans, qui ſe nichent dans des trous; outre que par ce moyen, elle contient beaucoup plus de peuple quelle ne feroit. Le lendemain de leur arrivée on partagea le butin; & la ceremonie ſe fit au ſon des chalumeaux, qui leur tienent lieu de trompétes, comme les ſonnétes de tambours; aprés quoy ils tirerent à l'Oiſeau; ainſi qu'ils ont acoûtumé dans une réjoüiſſance publique. Cét oiſeau eſt une mouche priſe dans une toile d'araignée, qu'il faut jéter par terre d'un grain de mil, & l-on tire avec une ſarbatane de paille. La carriere où l-on s'exerce, a plus de deux cens pouces de long; car ils comptent de la ſorte en ce päys-là, comme on fait icy par toiſes. Ils ne vivent pas plus de huit ans, comme d'autres ont remarqué avant moy; & les femmes engendrent à cinq. Si-tôt que leurs enfans ſont naîs, ils les cachent dans des rabouilleres, ainſi que les lapins font leurs petits; de peur des Grües, qui les avalent tout d'un coup, comme des navets. Ces petits bouts d'hommes ſont fort ingenieux; & le ſoir pour nous regaler, ils nous donnerent les Marionnétes,

à quoy

à quoy ils se plaisent, comme on fait parmy nous, à la Comedie. Ils sont fort sobres; & c'est un grand excés, quand ils mangent une cuisse d'aloüéte; car pour leur ordinaire, ils n'ont que deux ou trois mouches en broche, ou quelque peu davantage, selon que leur famille est plus ou moins grande. Leurs broches sont faites de pointes de Herisson, mais les grosses où ils rotissent les aloüétes, sont de dars de Porc-épic. Ils boivent dans de petits vases faits de noyaux de cerises, & leur bruvage sont deux ou trois goutes de rosée, qu'ils recueillent au Printems, & conservent dans des œufs d'Autruche, qui leur servent comme de muids; & parce qu'ils aiment beaucoup cette liqueur; cela leur tient lieu de pipes de Malvoisie. Leurs assiétes sont des écailles de carpes, dont les plus belles sont les plus dorées, & leurs plats de petits baçinets de gland. C'est de là que viennent les arbres nains, car toutes leurs forests sont par buissons, ce que la Nature a fait exprés, afin qu'ils ne se rompent point le cou, en voulant grimper dessus. On y voit aussi de la vigne, qu'ils aiment fort; parce qu'ils croyent qu'elle rampe par terre, pour s'acommoder à leur foiblesse. Ils sont tres-bien proportionnez, veu la petitesse de leur taille, & se moquent de la nôtre, a cause du danger qu'il y a, lors qu'on vient à tomber de si haut.

VI. *L'Isle des Magiciens.*

Au sortir de cette Isle, nous voulûmes aler en celle des Souhaits: mais nous n'y pûmes jamais aborder, car en ce päys-là on n'arrive pas où l-on veut; de sorte que nous fûmes contraints de relâcher dans celle des Magiciens, sans pouvoir visiter seulement l'Isle des Geans, quoy que nous eussions grande envie de la voir. Car on nous en contoit des merveilles, qu'ils enjamboient les rivieres, comme l-on fait un ruisseau, péchoient à la ligne aux Baleines, avec de gros cables de navire, dont les anchres servoient d'hameçon, joüoient à la boule avec des montagnes, qu'ils laissoient quelquefois dans le jeu; ce qui estoit

cause

cauſe qu'on en trouvoit de toutes ſeules au milieu des grandes plaines, où ils avoient joüé. Comme nous eumes mis pié à terre dans l'Iſle des Magiciens, un de nos Matelots qui avoit eſté autrefois en ce päys-là, nous avertit, pour éviter les fauſſes Profeties, de piſſer ſur nos piez en nous levant, afin de nous precautionner contre toutes ſortes de charmes. Il nous dit auſſi, que ſi quelqu'un nous touchoit, nous luy rendiſſions le coup, afin que le ſort retournât ſur celuy qui l'avoit donné. Dans cét entretien nous arrivâmes à la plaine de Zoroaſtrie, qui prend ſon nom de la capitale du päys, bâtie au milieu de cette plaine. La nuit nous ſurprit, avant que d'y pouvoir arriver; de ſorte que comme il ne fait pas bon voyager de nuit en ce päys-là, nous fûmes contrains de nous coucher ſur l'herbe, & de manger ce que nous avions aporté de nôtre barque. Mes compagnons dormoient déja, lors que j'oüis un grand miaulement de chats, dont enfin m'eſtant ennuyé je me levay pour les chaſſer, à cauſe qu'ils m'empéchoient de dormir. Mais comme je les pourſuivois aſſez loin, parce qu'ils ne vouloient pas s'en aler, je me trouvay engagé dans une grande caverne éclairée d'une infinité de lampes. A meſure que les chats entroit, ils ſe changeoient en autant de belles & jeunes Demoiſéles, qui ſe métoient à dancer toutes nües à reculons, tournant le dos les unes aux autres, & renfermoient au milieu un Bouc laſcif, qu'elles imiteient par des poſtures diſſolües, ſe baiſſans de tems en tems pour le regarder par entre les jambes. Aprés que cela eut duré aſſez long-tems, ce Bouc s'ala métre en un coin, où elles le vindrent toutes baiſer au derriere; & jéterent ſur luy des fleurs, comme on a coûtume de faire aux myſteres de Priape. Pendant cette ceremonie, on vit venir par l'air des hommes à cheval ſur des balais; & ils ne furent pas plutôt arrivez, qu'ils firent un ſacrifice. Mais le Bouc rejéta toutes leurs ôfrandes; de ſorte que croyans avoir manqué à quelque ceremonie,

nie, ils recommencerent tout de nouveau, & se tirerent du sang de toutes les parties du corps, à coups de lancétes. Mais le Bouc continua à témoigner de l'averſion; ſi bien que luy en ayans demandé la cauſe, ils ſceurent que c'eſtoit parce que j'eſtois là. Là deſſus ils me vindrent prendre, & je creus qu'ils m'aloient immoler; mais j'en fus quite pour eſtre mordu au derriere, & ſigner de mon ſang un papier; aprés quoy le Bouc me dit que j'eſtois à luy. Alors, ce ne furent que jeux & que ris, avec un ſabat effroyable; car on ne s'entendoit pas l'un l'autre; & chacun faiſoit ce qu'il vouloit, à l'imitation du Bouquin, qui careſſoit les plus belles. Lors que cela fut fait, je fus étonné que je vis la nape miſe; & ſans voir ceux qui aportoient les plats, elle fut couverte en un inſtant. Comme tout le monde ſe fut placé, ſans ſe faire beaucoup prier, il ſe fit d'abord un grand ſilence, & chacun menoit plus de bruit des dents, que de la langue; mais parce que je trouvois les viandes un peu fades, je ne pus m'empécher de crier qu'on aportât du ſel. A ce mot, tout diſparut; & je me trouvay ſeul & ſans lumiere, dans une carriere fort obſcure, où je fus contraint de demeurer juſqu'au point du jour. En-ſuite, je me rendis où eſtoient mes compagnons, ſans leur oſer rien dire de ce qui m'eſtoit arrivé; parce qu'ils eſtoient ſi effrayez des contes qu'on leur avoit fait du païs, que la moindre choſe eſtoit capable de leur troubler l'eſprit. Malgré ces terreurs paniques, je les amenay à Zoroaſtrie, où tous les logis nous paroiſſoient autant de Palais enchantez. On voyoit aux portes & aux fenêtres, les plus belles Dames du monde, qui nous jétoient en paſſant des œillades fort amoureuſes; ce qui m'eût touché davantage, ſi je ne les euſſe pas cônües; mais c'eſtoient les mêmes que j'avois veües dans la carriere. Comme nous paſſions de cette rüe-là, à une autre, nous eûmes la tête rompüe de cent valets de Marchands, qui ſortans de leurs boutiques, nous crioient: *Meſſieurs*,

sieurs, voulez-vous qu'on tire vôtre Horoscope, pour voir si vous serez heureux en ce monde-cy, & en l'autre. Messieurs, c'est icy qu'on trouve toute sorte d'esprits familiers, & de caracteres pour faire mile lieües en un jour. Messieurs, voulez-vous avoir la precieuse racine que les Rois de Perse donnent à leurs Ambassadeurs, pour ne manquer de rien dans les grands voyages. C'est icy, disoit un autre, *qu'est le veritable secret pour retrouver toutes les choses perdües, & même son pucelage: C'est moy qui par la grace des Dieux, nétoye le corps de sa rouille, & qui le rens invulnerable. C'est icy, Messieurs, qu'on trouve de ces écus roulans & de ces bourses inépuisables, où l-on rencontre toûjours de l'argent, quoy qu'on n'y en méte jamais. Messieurs,* disoient d'autres, d'une voix toute enroüée à force de crier, *Voicy la veritable vervéne cueillie avant jour, & seichée à l'ombre, lors qu'il n'y avoit ni Lune ni Soleil sur terre; Vous plaît-il d'en avoir, quand ce ne seroit que pour voir vos Maitresses en songe.* Enfin, delivrés de ces importuns criailleurs, nous arrivâmes au logis d'une bonne femme, de la cônoissance de nos Matelots, qui nous receut fort bien. Mais je ne sçay par quel accident, un de mes compagnons tomba malade si dangereusement, que nous croyions à toute heure qu'il deût mourir. Son plus grand mal venoit de l'imagination qu'il avoit d'estre ensorcelé; & pour en sçavoir la verité, il fit tout ce qu'on luy conseilla. Entr'autres choses, on luy fit acheter un cœur de bœuf, qu'on larda d'épingles sans tête, & d'éguilles sans cul; puis le métant bouillir dans un chauderon, on accompagnoit chaque bouillon d'une parole magique, pour atirer dans la chambre celuy qui avoit fait le sort. Que s'il ne venoit pas, on avoit du moins la satisfaction de le faire mourir en langueur; car à mesure que le cœur se consumoit, celuy de l'enchanteur se devoit consumer aussi. Comme il n'y avoit plus d'eau au chauderon, voicy venir une grande femme noire, avec les yeux égarez & étincelans, l'écume à la bouche, & la fureur sur le visage.

visage. Si-tôt qu'elle fut entrée, on mit un manche de balay derriere la porte, pour l'empêcher de sortir; mais cette Megere, sans prendre garde à cela, vint droit au lict du malade, & tirant le rideau, luy dit d'une voix casse & enroüée, *Que me veux-tu?* A même tems, quatre grands côquins qu'on avoit loüez pour la froter avec des bâtons de sarment, sauterent en place; mais comme ils vouloient rabatre le bras qu'ils avoient levé, elle trousſa tout d'un coup sa robe; d'où sortit vne si grande flâme, que ces galants furent tous grillez; & la Sorciere en même tems se saisit du balay qui estoit derriere la porte, & se perchant dessus, s'envola par la fenêtre, laissant dans la chambre vne puantur effroyable. Cependant, nôtre pôvre malade estoit à l'extrêmité, & dans la pensée que tout ce qu'on luy donnoit, estoit charmé, il ne vouloit prendre aucune chose; ce qui ayant émeu nôtre hôteſſe à compassion, elle nous mena chez la plus grande magiciéne de la ville, qui estoit de ses amies, & logeoit dans vn vilain trou qui n'estoit bâty que de gibets & de potences. Mais derriere s'élevoit vn Palais superbe, où l'on voyoit sous les portiques joüer de petits enfans, qu'elle nourrissoit pour faire vn bain de leur sang, afin de guerir vn grand Prince qui estoit malade de la lépre. Au lieu de la Cour estoit vne fontaine grande comme vn petit lac, où nageoient plusieurs poissons; & sur le bord une vieille décrepite, dont le nez & le menton se touchoient; & dans l'intervalle de ses rides, s'élevoient de gros porreaux ombragez de longs poils gris, qui se mouvoient au branle de sa tête, & se joüoient sur son visage. D'vne main elle tenoit vne tasse, dans laquelle elle beuvoit; & de l'autre elle étendoit les peaux de son menton, pour luy servir de soucoupe, de peur qu'il ne tombât de l'eau sur ses habits. Si-tôt qu'elle nous aperçeut, elle vint à nous toute courbée sur un bâton; ne faisant pas un pas, sans laisser tomber une roupie; & pour me regaler, elle me sauta au cou & me baisa, à cause que je

luy paroiſſois aſſez agréable. Cela me fit une telle horreur, que ie courus auſſi-tôt à la fontaine pour me laver; mais ie n'eus pas plûtot pris de l'eau, que je me trouvay enlevé par l'air dans une des chambres du Palais, où j'entray, par la cheminée. Elle eſtoit enrichie de fort belles peintures, où l'on voyoit Diane & ſes Nymphes à demy nuës en un endroit cueillir des fleurs, en un autre ſe baigner, ou pourſuivre une biche à la chaſſe; Mais tout à coup, comme je prenois plaiſir à les contempler, tous ces perſonnages s'animerent; & ſe détachans des Tableaux, commencerent à dancer autour de moy, avec *grand bruit*. L'un en paſſant me donnoit une nazarde, l'autre une croquignole; & tous faiſoient des poſtures extravagantes, pour me faire peur; mais n'en ayans pû venir à bout, ils diſparurent en un inſtant, & me laiſſerent parmy un tas de vilaines beſtes qui me couroient par tout le corps. Comme j'eſtois au deſeſpoir de me voir en cét eſtat, je vis ſortir d'une armoire la plus belle perſonne du monde, qui commença à m'accuſer de la rigueur que je luy avois témoigné prés de la fontaine; & me jura par l'ame des Contes de vieille ſes ancêtres, que ſi je ne luy voulois eſtre plus doux, elle s'aloit j'éter dans un feu qui s'étoit alumé à la cheminée. A ces mots, je courus pour l'embraſſer, ne pouvant reſiſter à ſes charmes; mais je fus retenu par une main inviſible, ce qui l'effraya télement, qu'elle ſe jéta dans le feu. Auſſi-tôt tout le Palais diſparut, & je me retrouvai dans la ruë avec mes camarades; d'où de crainte de pires accidens, nous alâmes tout de ce pas achetter des caracteres, avec leſquels nous retournâmes en nôtre païs; & nous nous trouvâmes chacun un matin dans nôtre lict, comme ſi tout le voyage que nous avions fait, n'avoit eſté qu'un long ſonge.

TA-

TABLE

Des Matieres plus Conſiderables de la II Partie des Dialogues de LUCIEN.

A.

SOn invective contre l'E , à l'avantage des autres voyéles *Page* 396, 402
Abaucar, Quel, & combien bon & fidéle amy 40
Academie, Plaidoyer de l'Academie, pour la débauche & pour ſoy 115
Acheron, Quel eſt ce lieu, & où ſe void 151
Achille, Bouclier d'Achille, combien remply de figures 101
Adonis, En quel lieu du monde ſe celebrent ſes myſteres 328. Merveille d'une riviere de ce nom 329
Adultere, Ancien opprobre des Adulteres 279
Agamemnon, Par qui comparé aux Dieux 17. Agamemnon & Achille, quels nous ſont repreſentez dans la Fable 178
Agathoclés, Combien l'amitié d'Agathoclés & de Dinias fut celebre, & en quelle contrée ils vivoient 23 *& ſuiv.*
Agathoclés le Stoicien, pourquoy plaidoit ſes Ecoliers 101
Agathoclés, Roy de Sicile, combien vécut 222
Agathoclés, Capitaine d'Alexandre, delivré des bétes par Perdicas, à quoy il aloit eſtre expoſé, pour avoir pleuré devant le ſepulchre d'Epheſtion 202
Ajax, Comment defendoit Teucer 134
Alcidamas, Le Cynique, quel perſonnage 317
Alcmeon, Pourquoy tua ſon pere 392
Alexandre, Comme il s'eſt élevé une ſtatuë plus grande que le mont Athos 13. Alexandre Tyran de Phéres, par qui tué 101. Ce qui arriva au grand Alexandre, lors qu'il ſe vid maître de l'Aſie, aprés la journée d'Arbelles 156, 157
Amaſtris, Ville, où ſituée 39
Ambre, Ce qui s'eſt creu autrefois de l'Ambre 185, 186
Ambroſie, Le manger des Dieux 105
Amy, Quel threſor c'eſt qu'un bon amy, & combien eſtimé parmy les Scythes 21
Amitié, Etrange façon de contracter amitié 33. Entre combien de perſonnes elle ſe peut contracter de la ſorte ibid.
Amour, De combien de ſortes 346, 347
Ampelis, Dialogue d'Ampelis & de Chryſis, fameuſes Courtiſanes 261, 262
Amphiloque, Quelle eſtoit la renommée de cét Oracle 177. Amphiloque tenu pour un Dieu, & de qui eſtoit fils 382

Anacarsis, Pourquoy quita son païs, & traversa tant de terres & tant de mers 141
Anacreon, Quel estoit le Dieu d'Anacreon 185. Anacreon Poëte Lyrique, de combien longue vie 226
Anaxarque, Parasite d'Alexandre 138
Animaux, Quelle est la condition des Animaux 93. Description de la Republique des Animaux 414. Hommage qu'ils vienent rendre au Phenix 419. Bataille des Animaux contre les Sauvages 426. Pacification des Animaux, par l'entremise de Lucien 431
Anteas, Roy de Scythie, combien vécut, & où il mourut 222
Antigonus, Par qui aperceu couché avec sa belle fille 101. Antigonus fils de Demetrius, petit-fils du precedent, combien vécut. 222. Antigonus Roy de Macedoine, surnommé le Borgne, combien vécut, & où il mourut *ibid.*
Antiochus, Fils de Seleucus, de quelle façon regardoit Stratonice sa belle mere 101
Antipater, Fils d'Iulas, quel & combien vécut 212
Antiphile, Combien aimé de Demetrius 30
Antipodes, Passage de Lucien aux Antipodes 426 *& suiv.*
Anubis, Quel Dieu, & de quelle figure 67. Où s'est mis en credit 104
Aorne, Rocher, quel & combien dangereux 157
Aparctiens, Quelles sortes de peuples, & d'où ainsi nommez 436
Apellés, Par qui accusé d'avoir conjuré contre le Roy Ptolomée 198. Quel tableau il fit, aprés avoir prouvé son innocence, pour faire voir la calomnie *ibid. & 199*
Apis, Quelle ceremonie les Egyptiens ont coûtume de faire à la mort du bœuf Apis 328. De quelle divinité 362
Apollodore, De Pergame, precepteur d'Auguste, combien vécut 225
Apollon, A qui il rendit service 60. Combien ses Oracles sont ambigus 73. Où établit le bureau de ses Proferies 104. Son travail 108. En quel endroit rend ses Oracles luy-même 338 Invective contre Apollon 374
Apophrade, Quel terme, & ce qu'il signifie 204. *& suiv.*
Archelaüs, Jusqu'à quand il eut Euripide pour Parasite 132
Archias, Poëte, quel personnage 358
Archimede, Comment & où brûla les Galéres des Romains 178
Arctos, Terme Grec, que signifie 435
Areopage, Lieu de Justice chez les Atheniens 112. Belle coûtume de l'Areopage 143, 144
Arete, Quelle & sa fille Nausicaë 10
Aretas, Amitié d'Aretas, d'Eudamidas & de Carixéne 27
Argantonius, Roy des Tartesiens, combien de tems vécut 222

Argyrandriens, Quels peuples, & pourquoy ainſi apellez 437
Ariadne, Par qui ſa couronne fut miſe parmy les Dieux 360
Ariarathés, Roy de Capadoce, combien vêcut, & comment mourut 222, 223
Ariſtide, Comment conſpira contre Themiſtocle, & pourquoy 203
Ariſtipe, Pour quel ſujet ala en Sicile 132
Ariſtogiton, Liberateur des Atheniens, de qui eſtoit Paraſite 135
Ariſtote, Ce qu'il a fait en l'art de Paraſite 132
Ariſtoxéne, Le Muſicien, Paraſite de Nelée *ibid.*
Arſacés, Par qui maſſacré, aprés avoir égorgé ſa femme 101
Arſacomas, Hiſtoire de ſon amitié avec Loncate & Maſente 35 *& ſuiv.*
Aſpaſie, Pourquoy tant aimée de Périclés, de Socrate, & d'Eſquinés 9
Art, Ce que c'eſt proprement qu'un Art 127
Arthabaſe, Roy des Cataciens vers la mer-rouge, combien vêcut 223
Artaxerxés, Mnémon, à quel âge mourut 223. Et un autre de même nom Roy de Perſe *ibid.*
Aſne, Comment Lucien fut metamorphoſé en Aſne 46
Aſphodéle, Pré, en quel endroit 151
Aſſyriens, Quelle eſt leur principale divinité 77. De qui apritent les ceremonies de leur Religion 328
Aſtarte, Quelle divinité, & où adorée *ibid.*
Athénes, Combien differente de Rome 9. Loüange de cette ville, & ſes grands avantages 346, 347
Athéniens, Comment ſe trouvent tous menteurs 164
Athenodore de Tharſe, combien vêcut 224
Athléte, Comparaiſon de ſon corps à du blé bien criblé 146
Athotes, De combien longue vie 221
Atimarque, Explication de ce terme 211
Atis, A quelle divinité conſacra le Temple qu'il fit bâtir 331
Attalus, Par qui empoiſonné 101
Attalus, ſurnommé Philadelphe, quel & combien vêcut 222
Avocat, Quel il faut eſtre pour eſtre bon Avocat 153 *& ſuiv.*
Auſtruches, En quel païs ſe rencontrent le plus, & combien leurs œufs ſont utiles 230
Azandre, Roy du Boſphore, combien vêcut, & comment il mourut 223

B.

Bacchantes, Quels furent leurs combats qu'elles entreprirent pour la conquête des Indes, & leur équipage 182
Bacchis, Dialogue de Bacchis & de Meliſſe, fameuſes Courtiſanes 253, 254
Bacchus, Qui doit paſſer le premier de Bacchus ou d'Hercule 68. Comment fit l'entrepriſe des Indes 181. Ses Lieutenans quels *ibid.* De quelle naiſſance 360
Bain, Deſcription d'un bain conſtruit par Hippias, d'un artifice admirable 179
Bardylis, Roy des Illyriens, combien vêcut, & où il mourut 222
Barreau, Quel il faut eſtre pour hanter le Barreau 159, 160, *&c.*
Baſilic, Pourquoy il pretend devoir regner ſur les Animaux 423
Beatitude, En quoy conſiſte 128
Beauté, Deſcription d'une parfaite Beauté 5. Sans eſprit, à qui ſemblable 7. Loüange de la Beauté 383 *& ſuiv.*
Belite, Hiſtoire de l'amitié qu'il portoit à ſon amy Bâthé 35
Bellerophon, Pourquoy Antia le voulut faire perir 203
Bendis, Où ſe mit en credit 104
Beroé, Quelle ville, & où ſituée. 51, 52
Bien, En quoy conſiſte le ſouverain bien 97
Boſphore, par qui ſes rivages furent joints d'un pont 390
Brachmanes, Comment ils peuvent eſtre imitez, ou non 284. Comment receurent la Philoſophie 291

C.

LA plainte du C, & l'Arreſt qui en ſuivit 399, 400
Calanus, Quel, & de quelle façon eſt mort 284
Caldéens, De combien longue vie, & pourquoy 221
Calendes, Sacrées, comment celebrées par les Romains 206
Calomnie, Comment dépeinte par Apellés, & ſa definition 198, 199
Candiots, Comment ſe trouvent tous menteurs 164. Ce qu'ils diſent de Jupiter 361
Carixéne, Amitié de Carixéne, d'Eudamidas, & d'Aretas 27
Carneadés, Combien vêcut 224
Caſſandre, De Polignote, quelle 6
Caſſiopée, Comment attira ſur ſoy le courroux des Dieux 12
Catechumene, Comment doit eſtre inſtruit 378
Cedille, Ce que c'eſt proprement 400

Cor-

Cerbére, Quel animal, & ce qu'il fait 151
Cheveux, Noüez par derriere, quelle marque 234
Chrétiens, Quelle estoit la doctrine des Chrétiens de la Judée, selon les termes même de l'Auteur 170
Chrysandriens, Quelles sortes de peuples, & d'où ainsi nommez 437
Chrysippe, Quels estoient ses syllogismes 104. Le Stoicien, combien vécut 224
Chrysis, Quelle, & ses amours avec Glaucias 168
Cleanthe, Successeur de Zenon, comment mourut 224
Cleodeme, Petipateticien, pourquoy surnommé l'épée & le poignard 315
Cleombrote, d'Ambracie, pourquoy se precipita 372
Clinias, Par qui veu pillant le temple d'Esculape 101
Cochlys, Dialogue de Cochlys & de Parthenice, fameuses Courtisanes 276
Colombe, Par quels peuples adorée 77
Colosse, De Rhodes, comment receu en l'Assemblée des Dieux 68
Combabe, Quel personnage, & comment s'exemta de la calomnie & du suplice 333, 334
Comedies, Quel doit estre l'usage des Comedies 145
Comparaison, Comment elle se doit faire 15
Coq, Fils de Mars, pourquoy changé en Coq 81
Corps, Ceremonies pratiquées du tems de l'Auteur, envers les corps des defunts, quelles 152. En quoy consiste la perfection du corps. 366
Cothurne, Ce que c'est, & à quel usage 145
Courtisans, Comment ils sont tous Parasites 138. Pourquoy toûjours en garde 200
Cratinus, Poëte Comique, de combien longue vie 225
Crœsus, En quelle extremité se trouva 91. En combien peu de tems il fut depouillé 241
Critolaus, Petipateticien, combien vécut 224
Ctesias, Historien, de quelle estime chez nôtre Auteur 163
Cydne, Quelle est la beauté de cette riviere 214
Cygnes, En quel endroit les compagnons d'Apollon furent changez en Cygnes, selon la Fable 186
Cylleniens, *Quelle est la principale* divinité que ces peuples adorent 77
Cynethus, Courtisan de Demetrius, de quoy le loüoit 16
Cyniques, Quelle sorte de gens, & pourquoy ainsi apellez 293. Leurs mœurs *ibid.* & 294. De la façon de vivre des Cyniques 365
Cyrus, Premier Roy de Perse, combien vécut 223

D.

LA plainte du D, & l'Arrest qui en enſuivit 400, &c.
Damis, Diſpute de Damis l'Epicurien, contre le Stoicien Timoclés, au ſujet de la Providence 69, 70, 75, 76
Damon, Hiſtoire de l'extreme amitié d'Euchydique & de Damon 26, 27
Dandamis, Ce qu'il fit pour ſon amy Amizoque, qu'il voyoit emmener Captif 33
Dauphins, Combien amoureux des hommes 239
Défunt, Jeux celebrez à la memoire du defunt, combien inutiles, auſſi bien que les Oraiſons funébres 154, 155
Demades, Orateur, combien timide de ſon naturel 137
Démétrius, Combien aima Antiphile 29 & ſuiv.
Démétrius, Philoſophe Cynique, pourquoy dechira un jour les Baccantes d'Euripide 194. Dequoy accuſé devant Ptolomée 201
Democrite, Comment mourut, & à quel âge 224
Demoſthéne, Pourquoy n'oſa jamais ſortir hors des portes de ſa ville 133. Quelle eſtime on fait à preſent de ſon éloquence, & des le tems de l'Auteur 160. Combien de fois avoit écrit de ſa main l'Hiſtoire de Thucydide 191. Louange de Demoſthéne, & comparaiſon du même avec Homére 345. Sa Patrie & parens 346
Denys, Le Tyran, à quelle extremité reduit 91
Depilatoire, Ce que c'eſt, & à quoy bon 213
Dercéto, Mére de Semiramis, de quelle figure 331
Deſtin, Si les ordres du Deſtin ſont inviolables 59 & ſuiv.
Deucalion, Comment il repeupla le genre humain 330
Deuil, Queiles extravagances ſe font dans le Deuil 151
Dialogue, Plaidoyer du Dialogue contre Lucien 122. Reparties de Lucien à cette plainte 123
Diane, Quels ſacrifices font les Scythes à cette Déeſſe 78. Où elle ſe mit premierement en credit 104. Sa feſte en l'Iſle d'Egine 238
Dieux, S'ils ſont ſujets aux ordres des Parques 59. S'ils ſe peuvent métre en colere 62
Dinias, Combien fut celebre l'amitié d'Agathoclés & de Dinias & en quel pays ils vivoient 23 & ſuiv.
Diogéne, Seleucien, combien vécut 224
Dion, Combien excellent Philoſophe 282
Dionyſius, Comment ſe laiſſa emporter à la volupté 117, 118
Diotime, Quelle Dame, & en quoy recommendable 9
Dipſade, Combien cruël animal, & combien douloureuſes ſont ſes morſures 230
Diſcordes, Quel perſonnage 212

Discorde, Quel fut le sujet de la Discorde parmy les Déesses 385
Divinité, Quelle contrariété parmy les Philosophes anciens, au sujet de la Divinité 99. Par quelle Divinté quand il faut jurer, on le doit faire, & quelle est la veritable 376, *&c.*
Dorcas, Dialogue de Dorcas & de Pannyquis, fameuses Courtisanes 292, 263

E.

REplique de l'*E*, à la plainte que l'*A* avoit formée contre luy 397. La plainte de l'E, & l'Arrest qui s'en ensuivit 401, 402
Eaque, Cousin de Pluton, de quelle charge pourveu 151
Ecornisserie, Comment prouvée estre un Art, & le plus excellent de tous les autres 124 *& suiv.*
Eau, Par quels peuples adorée 77
Egyptiens, Combien superstitieux 18. Quelle divinité principalement adorée par ces peuples 77. Egyptiens, les premiers de tous les peuples qui ayent eu cognoissance des choses divines 328
Egysthe, Quel estoit son destin 377
Elencus, Quel Dieu c'estoit 205
Elephans, Qui ont esté veus danser sur la corde 422
Elisées, Champs Elisées, quel lieu 152
Eloquence, Combien cet Art excelle par dessus tous les autres 130. Eloquence combien difficile à aquerir, & combien demande de tems 156. Où elle habite 157
Empedocle, Où porté par la fumée du mont Ethna 100
Enomaüs, A quel prix mit sa fille Hippodamie 387
Envie, Comment depeinte en compagnie de la Calomnie 199
Eole, Pourquoy Eole qui avoit si bien receu Ulysse, ne le remena pas en sa maison 377
Ephestion, Quel crime c'estoit devant Alexandre, de ne reconoître pas Ephestion pour un Dieu 201. Merveilles qui se contoient de luy *ibid.*
Epicarme, Poëte Comique, combien vêcut 225, 226
Epictète, Sa lampe de terre par qui achetée trois mile dragmes 194. Combien excellent Philosophe 282
Epicure, Son plaidoyer pour la volupté 117, 118
Epicuriens, Quels entre tous les Philosophes 107. Combien differens des Stoiciens 131
Eratosthéne, Le Grammairien, de combien longue vie 226
Erichthon, Comment nâquit selon l'opinion des Aténiens 164
Erigone, Par qui son chien fut mis au nombre des Dieux 360
Esquinés, Comment devenu le Parasite de Denis le Tyran 131

Eſchyle, Par qui furent achetées les tabletes de ce Poëte, & à quel uſage 194. Ce que l'on reprochoit à l'Orateur Eſchyle 347

Eſculape, Où établit une boutique d'Apoticaire 104. Son travail 108. Quel fut le deſtin d'Eſculape 283

Ethiopiens, Quelle eſt leur principale divinité 77

Evangelus, Riche Tarentin, que fit aux jeux Pythiques 192

Eudamidas, Amitié d'Eudamidas, de Carixène, & d'Aretas 27

Eumelé, Muſicien d'Elide, proclamé victorieux aux jeux Pythiques 193

Eumenides, Quelles Déeſſes, & où eſtoit leur Autel 109

Euforbe, Quel, & où tué 87

Euquenor, Quel & comment ſçavoit ſon deſtin 377

Europe, En quoy ſe changea Jupiter, pour la beauté d'Europe 385

Euthydique, Hiſtoire de l'extreme amitié d'Euthydique & de Damon 26, 27

Exercice, Traité des exercices du corps 139. *& ſuiv.* Pourquoy établies 140

F.

Fainte, de l'F, & le jugement qui s'en enſuivit 402, 403

Felicité, En quoy conſiſte 86. Felicité parfaite 127 *& ſuiv.*

Femme, Combien il ſeroit à ſouhaiter que l'on ſe pût paſſer de femme 324

Feu, Par quels peuples il eſt adoré 77

Flâterie, Ce que c'eſt preciſément, & comment diſtinguée de la louange 11, 12, 15, 16

Flûtes, De Timotée & d'Iſmenias, &c. combien renommées 191

Fourmilleres, Comparées aux villes, & l'occupation des fourmis à celle des habitans 102

Fraude, Comment dépeinte en compagnie de l'Envie, & de la Calomnie. 199

G.

Galans, Illuſtres, combien acroiſſent la gloire d'une Dame 346

Ganymede, Pour quel avantage ravy par Jupiter 385

Garamantes, Quelle nation, & en quel tems ils font leurs courſes dans la Lybie 229. Quels animaux ils y chaſſent particulierement *ibid*

Garbatines, Eſpeces de chauſſures, de quoy ſe font 167

Geryon, Comment un ſymbole de l'amitié 41. En quelle eſtime eſtoit ſon corps, chez les Thebains 194

Glaucias, Ses Amours avec Chryſis, & quel en fut le progrés & le ſuccés 168

Glycera, Dialogue de Glycéra & de Thaïs, fameuses Courtisanes 248 *& suiv.*
Goëse, Roy des Omaniens en l'Arabie heureuse, combien vêcut 213
Gorgones, Description d'un tableau de l'entreprise des Gorgones, & de la mort de Meduse 219, 374. Et quel métier elles faisoient 374, *& 375*
Gorgias, Rhéteur, comment mourut, & à quel âge 285
Grans, Quel besoin ils ont des Parasites 137. Quel honneur ils en tirent 138
Grecs, Comment receurent la Filosofie, & comment elle y gagna les sept Sages 291
Gygés, Quelle estoit la vertu de l'aneau de Gygés 118
Gymnosofistes, De combien longue vie, & pourquoy 221

H.

PLainte de l'H, & de ce qui s'en-ensuivit 404
Hebdomas, Orateur, pourquoy ainsi apellé 208
Hector, En quel endroit avoit ses sacrifices 363
Helene, Quelle, & si elle estoit si belle qu'Homére la décrit 88. Par qui elle avoit esté ravie, durant la premiere guerre de Troye *ibid.* Pourquoy enlevée par Thesée, & depuis aimée par tous les Princes Grecs 387
Hemus, Mont, où placé 295
Hercule, En quoy particulierement louable 16. Qui doit passer le premier de Baccus ou d'Hercule & ses travaux 68, 71. Comment a passé toute sa vie 117. Hercule, comment surnommé & depeint par les Gaulois 184, *& suiv.* Et pourquoy sous la figure d'un vieillard *ibid.* Hercule pourquoy se fit brûler 284
Hermocles, Le Rhodien, renommé Statuaire 336
Hermodore, l'Epicurien, pourquoy se parjura 101. Et par qui foudroyé 105
Hermon, l'Epicurien pourquoy regardé de travers par les Stoïques 316
Hermotime, Que faisoit l'ame d'Hermotime Clazomenien 188, 189
Herodote, Comment a voulu consigner ses Fables à la posterité 163
Herofile, Le Cynique, par qui veu entre les bras d'une Courtisane 101
Hesiode, Comment devint grand Poëte 156. Quelles sont ses œuvres 232
Heron, Pilote, combien expert 235
Hieron, Roy de Syracuse, combien vêcut 222
Hippias, Combien excellent Artisan 179
Hipocrate, Statüe d'Hipocrate courant toute la nuit 171
Hipodamie, A quel prix mise par son Pere Enomaüs 387

Hipponax, Ancien Satyrique 205
Historien, En quoy distingué de l'Orateus 16
Homere, Comment excellent Peintre 6. Quel en ses comparaisons 17. Louange d'Homere, sa comparaison avec plusieurs Orateurs, & de son pays 344
Homme, Quelle est la condition la plus heureuse de l'homme ou de la femme 89
Hymette, Forteresse, ou pointe de rocher, en quelle contrée 110
Hypate, Ville, où située 42
Hyperide, Combien timide de son naturel 133
Hyppocrate, Amisenien, à quel âge mourut 225
Hyspasine, Roy des Caraciens, à quel âge mourut 223

I.

SA demande contre le K & l'Y, & ce qu'il en fut ordonné 405
Idée, De quelle nature, & par qui veuë 169
Idole, Quels peuples ont les premiers introduit le culte des Idoles 328
Idomenée, Fils de Jupiter, au raport de qui estoit Parasite 134
Ierapolis, Pourquoy ainsi apellée, & où située 327
Jeunesse, Comment doivent estre instruits les jeunes gens 144
Ignorance, Combien dangereuse, & combien de maux elle cause 198
Immortalité, Des Dieux à quoy leur sert 60
Inconnu, Dieu inconnu des Atheniens, quand & par qui découvert 382
Indes, Comment Bacchus fit l'entreprise des Indes 181 De quelles gens son armée estoit composée *ibid.* Et de quelles armes 182. Dédain qu'en conceurent les Indiens *ibid.* Mot de la bataille *ibid.*
Ioëssé, Dialogue de Joëssé & de Pythie, fameuses Courtisanes 269
Ion, Philosophe Platonicien, en quelle estime parmy les siens 165
Jour, Quels sont les peuples qui adorent le jour 77
Iphigenie, Prêtresse de Diane, comment enlevée 21
Isis, Quelle estime les Egyptiens faisoient de ses cheveux 194
Isocrate, Quelle est à present estimée son Eloquence 160 A quel âge il fit son Panegyrique, & à quel âge il mourut 225
Isthme, Declamation contre l'entreprise que Neron avoit fait de percer l'Isthme 399. & suiv.
Isthmique, Quel estoit le prix qui se donnoit aux jeux Isthmiques 140
Junon, d'Euphranor, quelle 5.6. Invective contre Junon 375
Jupiter, Ce que l'on croit de luy en Candie 78. Combien a plus de peine que les autres Dieux 108. Invective de Momus,

mus, contre Jupiter même 361. Ses avantages & ſes vices 374
Juſtice, Par qui louée, juſqu'à eſtre eſtimée le ſouverain bien 109
Ixion, Quelle fut ſon ingratitude 313

K.

PLaintes du K, & de ce qui s'en enſuivit 404. Où particulierement neceſſaire *la même.*

L.

PLainte de l'L, principalement contre l'I, & de ce qui s'en enſuivit 405, 406
Lapithes, Deſcription d'un combat ſemblable à celuy des Lapithes & des Centaures 314, & ſuiv.
Léda, En quoy ſe changea Jupiter pour la beauté de Léda 385
Leontique, Dialogue de Leontique & Quenidas, fameuſes Courtiſanes 272
Létres, Quel malheur eſt commun aux Gens de Létres 303. Origine des létres Françoiſes 395. Eloge de toutes les létres 413
Licurgue, Combien timide de ſon naturel 133. En quel tems établit ſes Loix 150. Quel en l'eſprit d'Anacarſis *ibid.* Aquel âge mourut 216
Loüanges, Quand c'eſt qu'elles ſont bonnes, & ce que c'eſt 11. Comment diſtinguées de la flaterie 16
Luite, Quel exercice, & comment ſe faiſoit 139
Luiteurs, Pourquoy les Luiteurs ſe frôtent de ſable & de pouſſiere, aprés s'eſtre frôtez d'huile 146
Lune, Quels peuples adorent la Lune 77. Ses plaintes contre la curioſité des Philoſophes 102. 103
Lybie, Côté Meridional de la Lybie, quel 229
Lycie, En quel endroit eſt la ſeparation de la mer de Lycie & de Pamphylie 235
Lypayé, Orateur, pourquoy ainſi apellé 208
Lyſimacus, Roy de Macedoine, juſqu' à quel âge vêcut 222

M.

DEmande de l'M, contre les abreviations, & quel jugement s'en enſuivit 406, 407
Machlyens, Quels peuples, & où ils habitent 183
Mages, De Perſe, pourquoy de ſi longue vie 221
Magicien, Deſcription de l'Iſle des Magiciens 446, & ſuiv.
Maiſon, Loüange d'une maiſon de plaiſance 214
Marc-Aurele, De combien longue vie, & pourquoy 221
Mars, Comment ſurpris avec Venus par Vulcain 81
Maſiniſſa, A quel âge il eut un fils, & à quel âge il mourut 223

Medecins, Du tems de l'Auteur faisoient eux-mêmes les remedes 171
Medée, Description d'un tableau de Medée transportée de rage & de jalousie 220
Melisse, Courtisane, quelle 253
Memnom, Quelle est sa statuë, & en quelle contrée 176
Memphis, Comment cette ville fut prise, & par qui 178
Menecrate, Pourquoy déclaré infame, & tous ses biens confisquez 28
Menippe, Pourquoy vola dans le Ciel 97
Mensonge, D'où vient que les hommes ne se contentent pas de debiter des mensonges, mais sont bien aises d'en entendre 163
Mer, Quand se peut apeller le mirouër des Cieux 216
Mercure, Invective contre Mercure 374
Merione, De qui estoit le Courtisan & le Parasite 135
Metempsicose, Ce que c'est, & quelques exemples memorables d'icelle 87
Métier, Quel est le métier qui ne coûte rien à aprendre, mais bien à enseigner 129
Miltiade, De quoy accusé 203
Minerve, Description d'un tableau du Temple de Minerve. 219
Minos, Quel honneur il receut des Dieux 135. Où il rend la Justice 152
Mitridate, Roy de Pont, surnommé le Bâtisseur, combien vécut 222
Mnaseirés, Roy des Parthes, combien vécut 223
Mnesithée, Quel sacrifice il fit à Jupiter & autres Dieux, aprés estre échapé du naufrage 69
Monnoye, Distinction de plusieurs sortes de monnoyes 437, 438
Morts, Combien inutiles sont les plaintes qui se font autour des morts, 153, 154. Réponse imaginaire de quelqu'un de ces morts 154. Combien differentes sortes de sepultures 155
Mouche, Description agreable de la mouche 187 *& suiv.* En quoy comparée aux Cygales, au Paon, & à la Colombe *ibid.* Comme elle est compagne de l'homme, durant toute sa vie 188. Quelle sorte de mouche est de longue vie *ibid.* Sa metamorphose 189
Moyse, Comment apellé par l'Auteur 376
Muses, Quelle promesse firent à Hesiode, & quels sont leurs principaux talens 232
Musique, Combien puissante sur l'*esprit humain* 146
Musonius, Combien excellent Philosophe 282
Myrmidons, Quelle nation, & d'où venuë 102
Myrtale, Courtisane, quelle 274

Myrtium,

Myrtium, Dialogue de Myrtium avec Pamfile & Doris, fameuſes Courtiſanes 250
Mytirés, Invective de Momus contre ce Dieu 361, 362

N.

ACcuſation de l'M par elle, & de ce qui s'en enſuivit 405. Réponſe de l'M *ibid.* Replique de l'N *la même*
Nature, Pourquoy la Nature a donné les biens aux hommes 367
Navire, Deſcription d'un Navire, avec tout ſon amarage 334, 335
Nauficaé, Quelle Dame, & en quoy particulierement recommendable 10
Nectar, Breuvage des Dieux 205
Negrepont, Iſle, par qui retranchée de la Beocie 391
Neptune, Quelle fut ſon avanture 60. Invective contre Neptune 374
Neron, Declamation contre l'entrepriſe que Neron avoit faite de percer l'Iſthme 389 *& ſuiv.* A quel deſſein il ala en Gréce 390. Ses folesimaginations, & ſa preſomption *la même*
Neſtor, Quel, & de qui il eſtoit Paraſite 134. Combien de tems a vêcu 224
Niobe, Par qui & pourquoy changée en rocher 18
Numa Pompilius, Combien de tems vêcut 221
Numiſmacie, Royaume, en quel endroit, & que ſignifie ce terme 437

O.

OSes pretentions contre les autres voyéles 408. Réponſe que luy fait l'A *ibid.* Replique qu'elle va plus rondement en beſogne 409
Obole, Quelle ſorte de monnoye, & de quelle valeur 152
Offence, Belle coûtume des Scythes, lors que quelqu'un d'entr'eux a receu quelque offence 36
Olympique, Quel eſtoit le prix du vainqueur aux jeux Olympiques 140
Or, Quelle deſcription en fait Pindare 53. Par qui comparé aux Graces 86. Ses beaux effets *ibid.* Comment il eſt la ſource de tous maux *ibid.*
Oracles, Principalement ceux d'Apollon, combien ambigus, & à quoy ſemblables. 73, 77
Orateur, Diſtinction entre l'Orateur, & l'Hiſtoiren 16. Combien ſujets à l'avarice ſont les Orateurs 136. Le moyen de ſe rendre en peu de tems grand Orareur, & leurs deux chemins 157, 158, *&c.*
Oreſte, & Pilade de quels ſacrifices honorez, & en quelle qualité 19. Leurs belles actions 20. Pourquoy Oreſte tua ſon Pere 392

Orion, Hiſtoire ancienne d'Orion 219
Orphée, Comment ſa tête aborda en l'Iſle de Lesbos 193. Sa lyre par qui achetée, & ce qui en arriva *ibid.* Le Patron des Muſiciens 296
Oſyris, Quelles ceremonies ſe font pour ſa feſte 328, 329
Ouye, Au raport de qui eſt plus infidele que la veuë 217

P.

DIſpute du P, & de ſon compagnon l'H, contre l'uſurpation de l'F 402, 403. Le jugement enſuivy 403. Plainte du P, contre l'uſage d'à preſent 409. Et ſon Arreſt *ibid.*
Pacate, d'Apelle 6
Palais, Deſcription & loüange d'un Palais magnifique. 213 *& ſuiv.*
Pamphile, Dialogue de Pamphile avec Myrtium & Doris, fameuſes Courtiſanes 250
Pamphylie, En quel endroit eſt la ſeparation de la mer de Lycie & de Pamphylie 235
Pan, Compagnon de Bacchus, où logé 111. Ses plaintes *ibid.* Son invective contre les Philoſophes *ibid.*
Pancrate, Pythagoricien, quel perſonnage 176
Pantarbes, Pierres precieuſes de quelle proprieté 433
Paon, En quel tems il étale plus magnifiquement ſes beautez 216
Paradis, Deſcription des oiſeaux de Paradis, & pourquoy ils ſont ainſi apellez 418
Paraſite, Si l'exercice de Paraſite peut eſtre apellé un métier 125. Si ce peut eſtre un art, & s'il peut eſtre rangé parmy les arts *ibid.* Sa definition & preuve 127
Paris, Par qui comparé à Achille 17. A quoy prefera Heléne, & pourquoy 387
Parnés, Mont, en quelle contrée 110
Parques, Quelle eſt leur puiſſance, & ſi les Dieux y ſont ſujets 59 *& ſuiv.*
Patras, Ville où ſituée 57
Patrie, Combien douce & aimable, & pourquoy 226, 227. Comment les Dieux ſemblent aimer leur Patrie, & quelle elle eſt 227. Recommendation & loüanges de la Patrie *ibid. & ſuivant.*
Patrocle, Quel, & de qui eſtoit le Paraſite 134
Pôvreté, Des avantages de la Pôvreté 80 *& ſuiv. &c.* 89
Peintres, D'ou vient que les Peintres ne ſont pas reſponſables en Juſtice de leurs imaginations 15
Peinture, Combien differente de la parole 218
Pelops, Pour quelle raiſon admis à la table des Dieux 284, 285. Pelops comment vainquit Hippodamie 387
Penelope, De quoy peut ſervir d'exemple 10

Penthée, Femme d'Abradate, quelle 6, 16
Peregrinus, Combien le bâton de ce Philosophe fût estimé & acheté 194. Quel, & sa mort 277. *& suiv.* En quoy comparé à Empedocle *ibid.*
Persée, Description de la peinture de Persée & d'Andromède. 218
Perses, Qu'elle est la principale divinité qu'ils adorent 77
Phalés, par quels peuples adoré *ibid.*
Phedré, Comment perdit Hypolite 203
Phidias, Quel estoit le plus excellent de ses ouvrages 14
Philetére, Premier Roy de Pergame, combien vécut 222
Philine, Courtisane, quelle 252
Philocrate, Combien timide de son naturel 133
Philosophes, Combien incertains 98. Leur impudence & leur curiosité *ibid.* Quelle sorte de gens, & leur grand nombre 105. S'il on peut donner exemple de quelque Philosophe qui soit mort les armes à la main 133. Combien sujets à l'avarice. 224
Philosophie, Combien cet Art excelle par dessus les autres 130. Ses plaintes à Jupiter, touchant les faux Philosophes 290
Philoxene, Pourquoy puny tres-severement par Denis le Tyran. 194, 201
Phenix, Pour quelle particuliere consideration éleu Roy par les Animaux 416
Phrygiens, Quelle est leur principale divinité 77
Pilade, En quelle qualité on sacrifioit à Pilade & à Oreste, & leurs actions heroiques 19, *& suiv.* Description d'un tableau de Pilade & Oreste, cachez derriere le Palais d'Agamemnon 218
Pilote, Comparaison du Pilote & de la Providence 79
Pindare, Quelle description il fait de l'or 83
Pirithoüs, Par qui aidé au dessein de l'enlevement de Proserpine 386
Pittacus, L'un des sept Sages, combien vécut 224
Platon, S'il s'est méle du métier de Parasite 131. En quoy comparé à Nicias *ibid.* En quelle estime estoit son Eloquence du tems de l'Auteur 160
Pluton, Quelle estoit la vertu de son casque 118; Pourquoy ainsi apellé, & que signifie ce nom 152
Pnyce, Place d'Athénes, à quoy destinée 111
Poësie, Quels sont les charmes particuliers de la Poësie 144.
Poëtes, Pourquoy ils ne sont pas réspondables en Justice de leurs imaginations 15. Quand sujets à faillir 59. Isle des Poëtes en quelle contrée 439. Diverses manieres d'agir de ses habitans *ibid. &* 440
Polemon, Quel personnage & pourquoy quita l'Academie 115. Comment & à quel âge mourut 225

Pollux, En quoy pommément estimable 16
Polydamas, En quel endroit la statüe de cet Athlete guérissoit de la fievre 362,363
Polystrate, Quel & combien grand Orateur 14
Portique, Plaidoyer du Portique contre la volupté 116 *&c.*
Posidonius, Philosophe & Historien d'Apamée, combien vêcut 224
Potamon, Orateur, de combien longue vie 225
Professions, Où l-on vit long-tems, quelles sont particulierement 221
Promethée, Quelle est sa condition 60
Prose, Quelle est le plus recommendable de la Prose ou du Vers 344
Proserpine, Fille de Cerés, comment enlevée 152. Par qui recherchée jusques dans les Enfers 386
Providence, Quelle estoit la providence des Dieux, & si maîtresse ou esclave du destin 61. Question de la providence 63 *& suiv.* 76 *& suiv.*
Protesilas, En quel endroit avoit ses sacrifices 363
Ptolomée, Fils de Lagus, combien heureux, & combien vêcut 222
Pugilat, Quelle sorte d'exercice 140
Pygmée, Description d'Isle des Pygmées, & que signifie proprement ce mot, selon son etymologie 443. Leur guerre contre les Grües *ibid.* Leurs mœurs & leurs exercices 444, 445
Pyrandriens, Quelle sorte de peuples 433
Pyrrhon, Pourquoy ne se voulut point presenter en jugement 119
Pyrrhus, & Alexandre, quels nous sont representez dans l'Histoire 178
Pythagore, Quel personnage, & ce qu'il avoit esté auparavant 82, 87. Pourquoy defendit les viandes & les feves 88
Pythiques, Quel estoit le prix du vainqueur aux jeux Pythiques 140
Python, Comparé à Demosthéne 353

Q.

PLainte du Q, & sa demande 409, 410. Sa Sentence *là même*
Quélidonium, Dialogue de Quélidonium & de Drocé, fameuses Courtisanes 265

R.

PLainte de l'R, contre l'I & l'E 410. Ordonnance de l'Usage contr'elle *ibid.*
Radamanthe, De quel pays, & combien sevére Justicier 152

Republique, Discours de l'Estat d'une bonne Republique 143, 144
Repentir, Comment dépeint en la compagnie de l'Envie & de la Calomnie 199
Rhea, Qui le premier enseigna ses mysteres aux hommes 331
Rhetorique, Plaidoyer de la Rhetorique contre Lucien 120 *& suiv.*
Rhodedaphné, Explication de ce terme 211
Rhodope, Montagne, où placée 295
Riche, Quelles sont les craintes & les soins qu'ont les riches 309 *&c.* Combien ceux-là se trompent, qui croyent que la felicité consiste dans les richesses *ibid.* Saturne aux riches 311. Réponse des riches 312
Richesses, Description des incommoditez des richesses 80, 90 *&c.*
Rois, Quelle est la felicité des Rois 91. Pourquoy comparez aux statües d'or 92. Quelle est aussi leur infortune *ibid.*
Roxane, d'Aëtion, quelle 6
Royauté, A combien de maux sujéte 245

S.

PLainte de l'S, contre les Auteurs Modernes 410. Plainte du Z contr'elle 411. Ordonnance de l'Usage sur leurs plaintes *ibid.*
Sanglier, Calydonien, en quelle estime chez les Tégeates 194. Effet de la colére de Diane 322
Sappho, Quelle Dame, & en quoy recommendable 9
Sarpedon, Fils de Jupiter, par qui tué 134. Pourquoy Jupiter ne peut empécher sa mort, & comment il pleura sa perte 377
Saturne, S'il devoroit ses enfans, & ce qui le mût de se defaire de son Empire 299, 300
Saturnales, Leur description, & de ce qui s'y passe 298. Loix Saturnales 299, 304. Et les loix du Festin 306. Epîtres Saturnales 307. Réponse de Saturne 309. Saturne aux Riches 311
Scorpions, De combien de sortes en Lydie 229
Scribes, Ou Interprétes des mysteres des Dieux chez les Assyriens & les Arabes, pourquoy de si longue vie 221
Scythes, Quelle estime ils font d'un bon amy, & combien ils abhorrent la trahison 21. Comment servent leurs amis 34 *&c.* Quelle est leur principale divinité 77
Semiramis, En quoy changée 331. Et comment devenüe sage 339
Serés, De combien longue vie, & pourquoy 221
Servius Tullius, Combien de tems vêcut *ibid.*

Sidoniens, Peuples en quelle Province 328
Simonide, Ancien Satyrique 204. De Cée, combien vêcut 226
Sinarthocle, Roy des Perſes, à quel âge commença à regner 223
Siſinnés, Et Toxaris combien grans amis 39
Smirne, Où ſituée, & quelle ville. 4
Socrate, Comment ſe porta contre les Lacedemoniens 133. Quel eſtimé entre les Philoſophes, & comment Cherephon luy fut envoyé 159. Dequoy accuſé 203. A quoy ſe plaiſoit particulierement 214
Solon, Entretien d'Anacarſis avec Solon 138 *& ſuiv.* L'un des ſept Sages combien vêcut 224
Sommeil, Combien le Dieu du Sommeil a de peine 108
Songes, De combien de ſortes ſelon Homere 83. Dequoy ils ſe forment *là même*
Sophocle, Comment mourut, & à quel âge 225
Soſandre, De Calamis, quelle & en quel endroit 5
Soſtrate, Comment defit Ptolomée, & prit la ville de Memphis 178
Souhaits, Combien bigeares & inutiles parmy les hommes 38 *& ſuiv.* Et ſans fin 242
Spartinus, Comment tué en un feſtin 101
Spectacles, Combien celébres en Gréce 141
Squelet, Ce que c'eſt proprement 155
Statüe, Aparoiſſant toutes les nuits, quelle 179
Stoïciens, Combien differens des Epicuriens 131
Stéſicore, Poëte Lyrique, de combien longue vie. 226
Stratonice, Quelle, & quel Temple elle fit bâtir 332
Sunion, Quelle place, & en quelle contrée 110
Superſtitez, Combien fâcheuſes 368
Syrie, Deſcription du Temple de la Déeſſe de Syrie, de ſon origine, & de ſes ceremonies 327 *& ſuiv.*

T.

PLainte du Tcontre l'S, & leur reglement 411
Tale, Intendant de Minos, que faiſoit en l'Iſle de Créte 170
Tantale, Quel honneur il receut des Dieux 135
Tarquin le Superbe, combien de tems vêcut 211
Temple, Deſcription du Temple de la Déeſſe de Syrie 327 *& ſuiv.*
Temples, Anciens de quel côté tournez 215
Terée, Roy des Caraciens vers la mer rouge, à quel âge mourut 223
Terés, Roy des Odryſiens, combien vêcut 222
Terſagore, Poëte, quel perſonnage 343

Thais, Dialogue de Thais & de Glycera, fameuſes Courtiſanes 248, *& ſuiv.*
Thalés, Combien vécut 224
Theagéne, En quel endroit ſa ſtatuë gueriſſoit de la fiévre 363
Théane, Quelle Dame, & en quoy recommendable. 9
Thébains, Combien extravagans au ſujet de leur origine 164
Themiſtocle, De quoy accuſé 203
Therſite, Comment décrit par Homere 191
Theſée, Comment à paſſé toute ſa vie 117. Pourquoy enleva Helene 387
Thraces, Quelle divinité ils adorent 77
Thucydide, Combien de fois Demoſthéne avoit écrit de ſa main ſon hiſtoire. 190, 191
Thyeſte, Combien ſon crime fait d'horreur ſur les Theatres 300
Tigranés, Roy d'Armenie, à quel âge mourut 223
Timoclés, Diſpute de Timoclés le Stoicien contre Damis l'Epicurien, au ſujet de la Providence 69, 70, *& ſuiv.*
Tirésias, Combien on luy donne de tems de vie 221
Toxaris, & Siſinnés, combien grands amis 39
Tragedies, Quel doit eſtre l'uſage des Tragedies 145
Tribades, Quelles ſortes de perſonnes 256
Triphéne, Dialogue de Triphéne & de Charmide, fameuſes Courtiſanes 267
Trophonius, Invective de Momus contre ſes Oracles 362
Troye, Si la guerre de Troye ſe paſſa comme Homere la décrit 87

V.

EN quels endroits il ſemble exclure l'L 405. Plainte de l'V, ſur la miſere de ſa condition 411
Vents, Quel eſt leur travail 108
Venus, De Cnide quelle, & celle d'Alcame 5. Comment ſurpriſe avec Mars par Vulcain 81
Vers, Si les Vers ſont plus eſtimables que la Proſe 344
Veuë, Les avantages de la veuë ſur l'ouïe 217, 218
Villes, Comparées aux fourmilleres 102. En quoy principalement conſiſte une ville 143
Ulyſſe, Pourquoy ſes menſonges furent excuſables 163. Deſcription d'un tableau d'Ulyſſe 219
Univers, Diverſes opinions des Philoſophes, touchant l'eſtat de l'Univers 98, 99
Vulcain, Quelle eſt ſa felicité 60

X.

REmontrance de l'X, contre l'S 412. Arrest de la Grammaire sur ce sujet 413
Xenocrate, Disciple de Platon, de combien longue vie 224
Xenophanés, Fils de Dexine, & disciple d'Archelaüs, combien vécut *ibid.*
Xenophile, Le Musicien, qui faisoit profession de la Filosofie de Pythagore, à quel âge mourut *ibid.*

Y.

COmment se sauve de la demande de l'I 405

Z.

Zamolxis, Quel, & par quels peuples adoré 77
Zenothemu, De quelle façon témoigna son amitié à Menecrate 28, 29. Combien il se glorifioit de son amitié *ibid.*
Zénothémis, Surnommé le labyrinthe, quel 316
Zenon, Chef de la secte Stoïque, combien vécut 224
Zoroastre, Plaine de Zoroastrie quelle, sa ville & ses logis 446, &c.

TABLE

DES TRAITEZ, OU DIALOGUES DE LA II. PARTIE DE LUCIEN.

LEs Images ou les Portraits	*Pag.* 3
Défense du Discours precedent	11
Toxaris, ou de l'Amitié	19
L'Asne de Lucien	42
Jupiter confondu	58
Jupiter le Tragique	63
Le Songe, ou le Coq	80
Icaromenipe	96
La double Accusation, ou la Chicane	107
Le Parasite, ou l'Ecornifleur	124
Des Exercices du corps	138
Du Deüil	151
L'Orateur ridicule	156
Le Menteur, ou l'Incredule	163
Hippias, ou le Bain,	178
Bacchus	181
L'Hercule Gaulois	184
De l'Ambre, ou des Cygnes	185
Louange de la Mouche	187
Contre un ignorant qui faisoit une Bibliotheque	190
De la Calomnie	198
L'Apohrade, ou le mauvais Grammairien	204
Louange d'une maison	213
De ceux qui ont long tems vêcu	220
Louange de la Patrie	226
Des Dipsades	229
Dialogue de Lucien & d'Hesiode	231
Le Navire, ou les Souhaits	233

DIALOGUES DES COURTISANES *Pag.* 248

Dialogue de Glycera & de Thaïs	*ibid.*
Dialogue de Myrtium, de Pamphile, & de Doris	250
Dialogue de Philine & de sa Mere,	252
Dialogue de Melisse & de Bacchis	253
Dialogue de Cleonarium & de Leæne	255
Dialogue de Crobyle & de Corinne	257
Dialogue de Musarium & de sa Mere	259
Dialogue d'Ampélis & de Chrysis	261
Dialogue de Dorcas, de Pannyquis, &c.	262

Dialogue

TABLE DES TRAITEZ, OU DIALOGUES.

Dialogue de Quelidonium & de Drocé 265
Dialogue de Tryphéne & de Charmide 267
Dialogue de Joëſſe, de Pythie, & de Lyſias 269
Dialogue de Leontique, de Quénidas & d'Hymnie 272
Dialogue de Dorion & de Myrtalé 274
Dialogue de Cochlys & de Parthenice 276

La mort de Perégrinus 277
Les Fugitifs 289
Les Saturnales 298
Cronoſolon, ou le Legiſlateur de Saturne 302
Loix des Saturnales 304
Loix du Feſtin 306
Epîtres Saturnales 307
Réponſe de Saturne 309
Saturne aux Riches 311
Réponſe des Riches 312
Les Lapithes, ou le Banquet des Philoſophes 314
La Déeſſe de Syrie 327
La louange de Demoſthéne 343
L'Aſſemblée des Dieux 359
Decret des Dieux, 363
Le Cynique 365
Philopatris, ou le Catechuméne 372
Carideme, ou la louange de la Beauté 383
Neron, ou l'entrepriſe de percer l'Iſthme 389

Pieces ajoûtées par forme de ſuplément.

Dialogue des létres de l'Alphabet 393
Hiſtoire veritable, livre troiſiéme 414
Hiſtoire veritable, livre quatriéme 432

FIN.

2044/43